LE MAGASIN PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE.

1857

PRIX DU VOLUME BROCHÉ,	POUR PARIS.	6 fr.
	POUR LES DÉPARTEMENTS.	7 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ,	POUR PARIS.	7 fr. 50
	POUR LES DÉPARTEMENTS.	9 fr. 50

PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LVII

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXVe ANNÉE. — 1857.

LA PETITE MÈRE.

La Petite Mère. — Dessin de Morin, d'après Meyer de Brême.

Élisabeth avait eu, pendant cinq années, les priviléges de fille unique, et son père et sa mère pouvaient croire qu'ils n'auraient jamais d'autre enfant. Modestes ouvriers, ils se résignaient sans peine : leurs salaires journaliers ne les menaient pas à la fortune. Mais Élisabeth souhaitait de tout son cœur un petit frère; elle le demandait chaque soir au Seigneur. Ses vœux furent exaucés, et nous voyons, à la joie qu'elle éprouve à remplacer sa mère absente, qu'elle jouit sincèrement d'un plaisir vivement souhaité. A cet âge, elle était déjà capable de garder la mansarde pendant que ses parents travaillaient au dehors. Peu à peu elle fut en état de remplacer sa mère dans les soins du ménage, et l'on vit alors la chambrette dans un ordre parfait, qui n'attestait plus, comme cette gravure, l'absence de la maman et le laisser-aller de l'enfance.

Deux petites sœurs et un autre petit frère vinrent successivement augmenter la famille : Élisabeth, que l'on appelait la petite mère, exerçait sur tous ces chers enfants une douce autorité que ses parents lui confiaient avec joie et qui s'exerçait à l'avantage de toute la famille. Les voisins s'étonnaient que Pierre et Marguerite Lindmann se maintinssent, avec une si nombreuse famille, dans un état d'aisance. Cinq enfants sont en effet une grande charge; mais si, dans le nombre, on compte une sœur aînée telle qu'Élisabeth, la position n'est plus la même. C'était une petite bonne sans gages accordée par la Providence, c'était une couturière, une maîtresse d'école... La famille prospéra; Pierre et sa femme purent faire quelques économies. Heureuse circonstance, car les mauvais jours arrivèrent! La mère devint infirme; la sœur aînée, un peu soulagée du côté de l'éducation, qui était presque achevée, se fit alors garde-malade, et soigna la pauvre maman. Par une heureuse compensation, à cette époque, le petit Henri, que nous voyons dans ce berceau, était devenu un grand garçon, et son travail apporta dans le ménage un peu d'argent à la place de celui que sa mère n'y apportait plus. Il avait appris de sa sœur le dévouement filial, et lui avait dit souvent, dès sa première enfance : « Tu verras aussi ce que je saurai faire! » Il était un peu vif et tapageur, M. Henri, et la petite mère dut quelquefois s'interposer pour lui obtenir le pardon paternel. S'il avait commis quelque faute, et s'il n'osait pas l'avouer même à la maman, il prenait à part Élisabeth, lui contait l'affaire, et la chargeait de parler pour lui.

Marguerite tomba enfin gravement malade, et félicitait son mari de ce qu'il trouverait après elle, en leur fille chérie, une aide et une consolation; et, quand Pierre fut veuf, il ne sentit ni le désir ni le besoin de se remarier. La petite mère était devenue la seule et unique, mais elle put suffire à tout. Elle-même ne se maria point. Quand elle se trouva en âge, on ne pouvait se passer d'elle au logis. Elle fut cependant recherchée plus d'une fois, et l'on assure qu'un jour du moins il lui en coûta quelques larmes secrètes pour faire à un honnête jeune homme sa réponse accoutumée : « Que ferait-on ici sans moi? » Mais elle maria ses deux sœurs et l'un de ses frères; l'autre, Jean, s'était fait marin et courait les aventures. Élisabeth soigna la vieillesse de son père; puis elle fut aussi bonne tante qu'elle avait été bonne fille et bonne sœur.

Tous ces ménages étaient pauvres, malgré un labeur assidu : aussi ce fut un soulagement pour les trois jeunes familles de voir revenir, à l'âge de quarante-deux ans, Jean le marin avec une assez jolie fortune gagnée dans les pays lointains. Lui-même il fut charmé de trouver des neveux et des nièces en abondance; mais combien de temps notre voyageur serait-il demeuré au logis? Qu'aurait-il fait de son argent? Que serait-il devenu, s'il n'avait pas retrouvé sa chère Élisabeth pour vieillir sagement et doucement avec elle? Ce fut elle-même qui lui inspira cette salutaire pensée. « Voilà tes héritiers! lui dit-elle, en lui montrant cette pauvre petite armée; et moi je serai jusqu'au bout ta ménagère; tu n'en peux trouver de plus économe et de plus dévouée que moi. »

Élisabeth ne survécut pas plus d'une année à son frère; elle mourut doucement, après avoir accompli sa tâche, suivant la loi qu'elle avait apprise dans ce livre, le livre par excellence, que nous voyons sur cette tablette; et bien des larmes coulèrent le jour où sa cendre fut portée au pied de ce clocher dont nous apercevons la pointe à travers la fenêtre.

RUSE CONTRE RUSE.

CONTE PERSAN.

Un habitant de la ville de Bagdad qui, pendant sa jeunesse, avait pris plaisir à étudier les ruses des voleurs et souvent même à les déjouer, était devenu, vers la fin de sa vie, un simple *bezzaz*, c'est-à-dire qu'il s'était établi marchand de cotonnades dans le bazar de la ville.

Or, une nuit, quelques heures après celle où l'on ferme d'ordinaire tous les magasins, un habile larron, travesti en marchand, entra dans le bazar. C'était, à s'y méprendre, notre bezzaz en personne : le trousseau de clefs, le turban, la canne, le manteau, le son même de la voix du vieil homme, étaient imités avec une incroyable perfection. Le rusé fripon vint au-devant du gardien du bazar, et lui dit, de l'air le plus calme du monde :

— Prends cette lampe et cours l'allumer, je te prie; j'ai des comptes à faire cette nuit.

Puis, sans attendre la réponse du gardien, il ouvrit la porte de la boutique du bezzaz. Bientôt le gardien apporta la lampe; le filou la prit de ses mains, de manière à ne pas en laisser tomber la lumière sur son visage, et, sans dire mot, s'assit devant un livre de comptes.

Vers l'aube du jour, il appela le gardien et lui dit :

— Va chercher un commissionnaire, et recommande-lui de ne pas oublier ses crochets : il aura à porter quelques ballots de marchandises d'ici jusqu'à ma maison.

Il ajouta :

— Cette nuit, tu as veillé à cause de moi; voici ma bourse, prends ce qu'il te faut pour payer ton déjeuner, et dépêche-toi.

Le commissionnaire trouva plusieurs ballots d'étoffes de prix tout préparés, les chargea sur son dos et suivit le filou.

Le vrai bezzaz arriva au bazar quelque temps après le lever du soleil, suivant son habitude. Il rencontra le gardien qui, le saluant avec une figure rayonnante de joie et de reconnaissance, s'écria :

— Ce matin, mes enfants, grâce à ce que tu m'as donné cette nuit, se sont déjà régalés comme de vrais princes. Que Dieu daigne répandre ses bénédictions sur toi et sur ta famille! Puisses-tu prospérer ici-bas et jouir là-haut d'une béatitude éternelle!

Le bezzaz, fort étonné de cette avalanche de remerciements, eut cependant la prudence de ne rien répondre. Soupçonnant quelque malheur, il courut ouvrir sa boutique. Du premier coup d'œil, il vit que la plus riche partie de ses cotonnades avait été enlevée, et il devina tout. Cependant il n'eut garde de jeter des cris et de donner l'alarme; il appela tranquillement le gardien, et, sans trahir la moindre émotion, il lui demanda d'une voix calme :

— Dis-moi, gardien, quel est donc celui qui m'a aidé cette nuit au transport de mes ballots de marchandises?

— Eh quoi! as-tu oublié que tu m'as ordonné de te faire venir un commissionnaire, et que ce commissionnaire

(1) Traduit pour la première fois par A. Chodzko.

est sorti avec toi. Je n'ai fait que ce que tu m'as dit de faire.

— C'est vrai. Mais j'avais un tel besoin de sommeil et la nuit était si noire, que je ne me rappelle plus bien le visage de ce commissionnaire. Va le chercher et reviens ici avec lui. Tu le connais?

— Sans doute, je le connais.

Quand le commissionnaire fut arrivé, le bezzaz lui fit signe de le suivre et ferma sa boutique à clef. Après avoir conduit son homme dans un endroit éloigné du bazar, il se mit à le questionner confidentiellement et à voix basse :

— Peux-tu m'indiquer la place où tu as porté mes ballots cette nuit? Vois-tu, mon cher, entre nous soit dit, c'est un triste aveu à faire, mais j'avais un peu trop bu et j'ai tout oublié.

— J'ai meilleure mémoire, moi qui n'avais bu que de l'eau. Tu me conduisis jusqu'à l'embarcadère de la rive gauche du Tigre. Là, tu m'ordonnas d'appeler un batelier, qui m'aida à ranger les ballots dans sa barque.

— C'est bien cela. Allons à l'embarcadère; tu m'y feras parler à ce batelier, n'est-ce pas!

— Très-volontiers.

En arrivant sur la berge du Tigre, on retrouva aisément le batelier. Notre bezzaz renvoya le commissionnaire. Puis, s'étant placé dans la barque à côté du batelier, il lui dit :

— Il y a quelques heures à peine, tu as aidé mon frère au transport de plusieurs ballots de marchandises.

— En effet, c'était à l'aube du jour.

— Eh bien, partons, tu me descendras à l'endroit même où tu les a débarqués.

Le courant rapide du Tigre et quelques vigoureux coups de rames conduisirent en peu de temps la barque à sa destination. Le batelier fit venir le commissionnaire que le filou avait chargé, en cet endroit, du transport des ballots volés. Le bezzaz, après avoir ordonné au batelier de l'attendre jusqu'à son retour, emmena le commissionnaire à l'écart et lui dit :

— Conduis-moi au dépôt où tu as laissé, ce matin, les marchandises de mon frère.

Ils s'acheminèrent vers un édifice (1) éloigné du rivage du Tigre et construit sur la lisière des terrains sablonneux qui entourent la ville de Bagdad. Arrivés à la porte, ils frappèrent : on ne répondit pas; mais le bezzaz, habile à deviner le mécanisme des serrures les plus compliquées, ne tarda point à ouvrir lui-même le cadenas, avec un clou tordu. Il laissa le commissionnaire sur le seuil, entra et trouva tous ses ballots intacts entassés dans un coin. A la muraille pendait un vieux tapis attaché à une longue corde. Ce tapis et cette corde servirent à l'emballage des ballots que le bezzaz remit aussitôt au commissionnaire, en lui disant de les porter dans la barque.

Chemin faisant, ils rencontrèrent le filou lui-même, qui n'avait pas encore dépouillé son travestissement. Tout déconcerté, il n'osa faire aucune observation, et, sur un geste impératif du bezzaz, il s'approcha de lui et marcha silencieusement jusqu'à la barque. Il ne refusa même pas de donner un coup de main pour aider le commissionnaire à l'embarcation des ballots.

Le bezzaz, après s'être assis gravement dans le bateau, fit remettre, par le batelier, le tapis et la corde à leur propriétaire. De part et d'autre, tout se passa avec une convenance et une politesse parfaites. Le filou jeta le tapis sur son épaule, et fit en ces termes ses adieux au bezzaz :

— Dieu te conduise à bon port, frère chéri! A présent nous sommes, l'un et l'autre, rentrés dans la possession de ce qui nous appartient légitimement. Le proverbe dit : A chacun son bien. Après tout, je te rends justice, tu t'es comporté tout à fait en homme qui sait vivre.

Et ils se séparèrent; le bezzaz retourna au bazar avec sa marchandise, et le filou au pavillon des voleurs avec sa corde et son vieux tapis sur l'épaule.

(1) En arabe et en persan, *ghurfé*. J'ignore si les philologues français ont jamais remarqué que l'étymologie des mots *greffe*, *greffier*, est orientale. Ces mots ont passé en France de l'Espagne, où jadis les califes mores et leurs magistrats distribuaient la justice dans des salles d'audience appelées *ghurfé*. Ceux qui font venir *greffier* du verbe *grapho* devraient se rappeler que dans *calligraphe*, *orthographe* et autres dérivés du grec, il n'y a qu'un seul *f*, et qu'on ne change pas *a* en *e*.

« Il ne faut pas trop craindre d'être dupe, » dit Vauvenargues; mais ce grand moraliste dit aussi : « Il faut exciter » dans les hommes le sentiment de leur prudence et de leur » force... Les méchants sont toujours surpris de trouver de » l'habileté dans les bons. »

Un homme de mérite qui, dans nos temps orageux, a passé vingt mois en prison, me disait qu'une nuit il rêva que sa femme et ses enfants lui apportaient la liberté. Ce rêve lui laissait un souvenir si profond, une émotion si douce, qu'il forma le projet de le renouveler chaque jour. Tous les soirs, excitant son imagination, il cherchait à se persuader qu'il était au moment de la réunion désirée; il se représentait les transports de ses enfants, de sa femme, et ne laissait que des chimères occuper son esprit, jusqu'à l'instant où le sommeil lui faisait tout oublier.

« L'habitude, me disait-il, avait rendu mes illusions plus vives qu'on ne pourrait le croire : j'attendais la nuit avec impatience; et la certitude que le jour finirait par quelques instants heureux, me faisait constamment éprouver je ne sais quelle émotion qui m'étourdissait sur mes peines. »

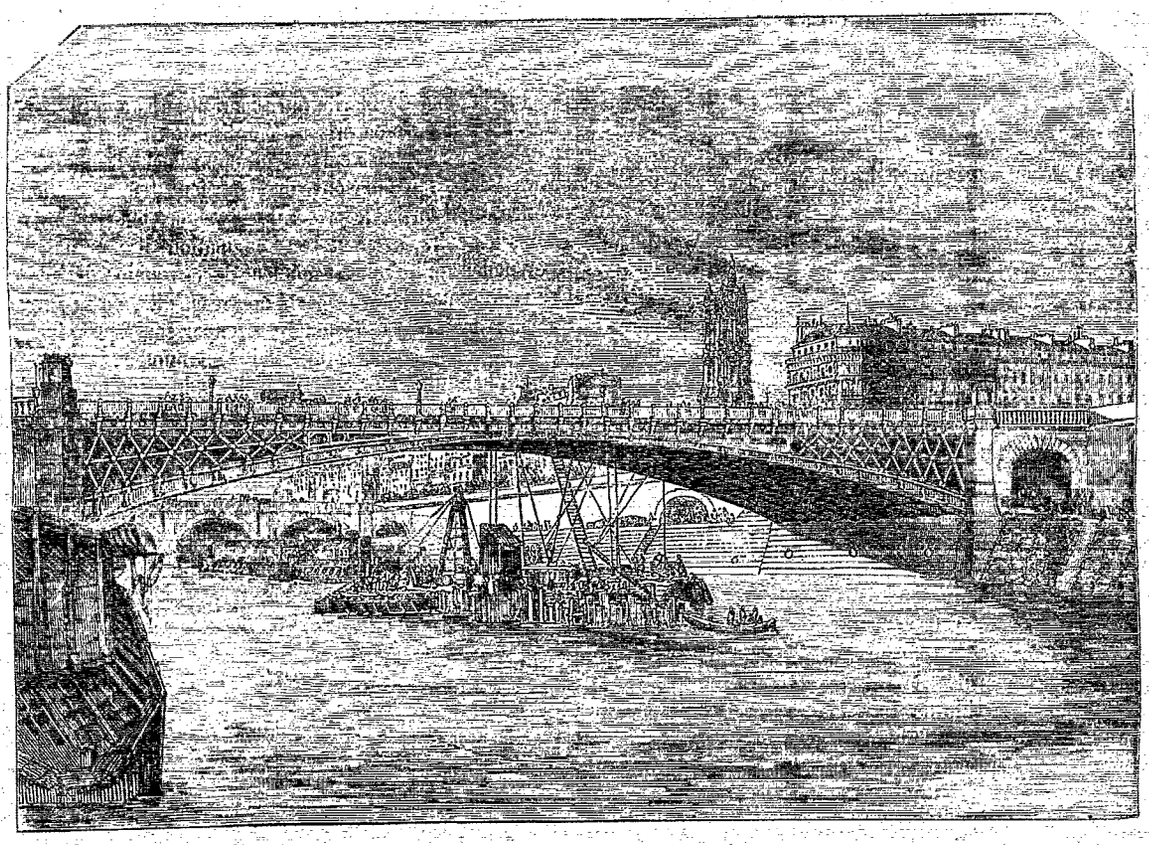
DROZ.

LE NOUVEAU PONT D'ARCOLE.

En 1828, on construisit, sur le grand bras de la Seine, entre le quai de la Cité et la place de Grève, une passerelle soutenue par des chaînes. C'était le premier pont suspendu dont on eût encore fait l'essai à Paris. On le nomma *pont de l'Hôtel-de-Ville*. En 1830, on lui retira ce nom et on lui donna celui d'Arcole, non pas (comme on le suppose généralement et comme peut-être on le croira toujours) en mémoire de la célèbre victoire remportée, au mois de novembre 1796, par l'armée française près d'Arcole, mais pour perpétuer le souvenir d'un des épisodes les plus saisissants de la révolution de 1830.

Le 28 juillet, le peuple assiégeait l'hôtel de ville; les Suisses, postés aux fenêtres, dirigeaient une fusillade formidable contre le pont suspendu, que balayaient en même temps des canons chargés à mitraille, rangés sur la place : un groupe de citoyens armés, venant de la Cité avec la volonté d'arriver à la place de Grève, hésitait à traverser cette grêle de boulets et de balles qui sifflaient sur la passerelle. Tout à coup un jeune homme inconnu saisit un drapeau tricolore, s'élance à la tête de la troupe, l'entraîne jusqu'au milieu du pont, déploie et agite l'étendard, et s'écrie : *En avant! Si je meurs, je m'appelle d'Arcole!* A peine eut-il prononcé ces mots qu'il tomba frappé mortellement d'une balle. On n'a rien appris de plus sur lui; on ignore même s'il s'appelait en effet *d'Arcole* ou s'il voulut seulement faire allusion à l'élan intrépide de Bonaparte sur le pont d'Arcole. Toutefois on crut devoir obéir à sa dernière volonté; on adopta le nom glorieux que ses lèvres expirantes avaient prononcé, et l'on écrivit, sur l'arcade supérieure du pont, ces mots : 28 JUILLET 1830.

La passerelle ne pouvait servir qu'aux piétons. Bientôt on reconnut que le mouvement de la circulation, de plus en plus considérable sur la ligne parallèle de la place Notre-Dame à la place de l'Hôtel-de-Ville, rendait nécessaire un pont plus solide et qui fût accessible à toutes les voitures. Un projet, présenté par M. Alphonse Oudry, ingénieur des ponts et chaussées, fut adopté; il a été exécuté, sous la direction de cet ingénieur, avec l'aide de M. Cadiot, pour le compte de la Compagnie des ponts en fer. Ouvert aux voitures le 1er novembre 1855, ce pont en fer, d'une seule travée, avait été préalablement soumis aux plus fortes épreuves : il est, en effet, exposé plus qu'aucun autre pont de la capitale à supporter des charges extraordinaires, se trouvant sur la ligne ou en vue des cortéges qui, dans les grandes solennités, se rendent à l'église métropolitaine ou à l'hôtel de ville. On se propose d'ouvrir, à partir de son extrémité gauche jusqu'à la place Notre-Dame, une rue large de 10 mètres. La façade de l'église formerait ainsi le prolongement de l'aile gauche de la rue. La largeur du pont est de 20 mètres : chacun des trottoirs, en asphalte, a 4 mètres, et la chaussée d'empierrement douze. La voie est légèrement bombée, de manière à se raccorder avec les deux quais, qui sont plus bas que le milieu de la travée. Les quatre dés placés aux angles seront surmontés de statues monumentales ou de candélabres. Le prix de construction, dont la moitié doit être



Le nouveau Pont d'Arcole, à Paris. — Dessin de Thérond.

payée par la ville de Paris, l'autre par l'État, a été fixé, dans le cahier des charges, à la somme de 1 150 000 francs.

BARACOA.

La petite ville de Baracoa est située, sur la côte septentrionale de Cuba, au fond d'un excellent port, à sept lieues espagnoles ouest-nord-ouest du cap Maysi (1).

Colomb, le premier Européen qui mit le pied sur cette terre, changea les noms indigènes. Il appela *Puerto-Santo* le port de Baracoa, comme il avait appelé *Juana*, en l'honneur du prince don Juan d'Espagne, l'île entière. Plus tard, en 1512, le capitaine Diego Velasquez plaça sous l'invocation de *Nuestra-Señora de la Ascencion* la ville qu'il éleva sur l'emplacement du village de Baracoa : ce fut la première colonie fondée dans ce beau pays. Depuis, cette petite cité a repris son ancien nom : sa population se composait, en 1847, de 627 blancs, 923 hommes de couleur libres et 303 esclaves. Le paysage qui l'entoure a excité l'admiration de Christophe Colomb et de tous les voyageurs modernes. « La puissance de la végétation est telle dans ce climat, dit un savant naturaliste (1), qu'elle envahit et domine tout. En parcourant le pays, on n'aperçoit qu'un immense tapis de feuillage : on dirait, au premier abord, que la nature n'a produit que des plantes; la terre ne laisse deviner ses formes extérieures que par les ondulations des massifs de verdure qui la recouvrent, et le règne animal ne se manifeste à la vue que par les oiseaux qui planent dans l'air. Tout le reste est caché et enseveli au milieu d'un amas de troncs et de branches, impénétrable labyrinthe dont on ne saurait en Europe se faire une idée. » La vue que nous empruntons à un album de jolis dessins, lithographiés à la Havane, nous paraît bien indiquer, quoique dans un cadre très-restreint, cette magnificence de la reine des Antilles. L'auteur de *la Havane* exprime avec enthousiasme la surprise et le ravissement dont son âme fut saisie dans ces vastes forêts : « Des arbres énormes aux feuilles exubérantes et dentelées s'élevaient au-dessus de nos têtes, et leurs racines entremêlées

(1) La lieue espagnole est de plus de six kilomètres.

(1) Ramon de la Sagra, *Histoire physique, politique et naturelle de l'île de Cuba.*

et découvertes par les eaux des torrents glissaient en s'accrochant de leurs griffes gigantesques jusqu'au fond des précipices; plus haut encore, s'élançaient dans les airs le cèdre, l'acajou, l'ébénier noir et lustré, la *daguilla,* dont l'écorce sert à faire la plus belle batiste; le cannellier, le copal, si précieux pour la santé; l'indigo, le poivrier, le *manzanillo,* le *jaguey* aux racines élastiques, le *cuajani* aux semences vénéneuses; le *guao,* dont le contact enflamme la peau; la *aguedita* et le *caisimon,* qui calment les douleurs; la *iguerita,* qui purifie le sang; le quinquina, le *palma real,* le plus bel arbre de l'univers, et le *ceiba,* ce géant du règne végétal. » L'Album havanais nous apprend que les habitants de Baracoa se plaisent à galoper sur des taureaux à travers les bois. Nous n'aimerions guère, en France, à faire l'essai de ces coursiers cornus dans nos parties de campagne. Il est difficile de voir sans étonnement ce cavalier au blanc costume confier la vie de sa femme, celle de son enfant et la sienne, à l'un de ces fou-

Un paysage près de Baracoa, dans l'île de Cuba. — Dessin de Karl Girardet.

gueux animaux, sans bride, sans selle, libre de s'abandonner à toutes les violences et à toutes les fureurs de son terrible tempérament. Pour se complaire et jouir d'une sécurité si parfaite sur un tel bucéphale, il faut avoir un peu de sang de toréador dans les veines. L'expérience pourrait être curieuse à faire; mais mieux valent, pour l'usage ordinaire, les innocentes émotions que donnent à nos petits ménages parisiens les paisibles montures de Montmorency. Il est probable, du reste, que la mode de se promener ou de voyager à dos de bœuf ou de taureau n'est pas très-répandue dans l'île de Cuba; du moins un intrépide touriste, M. Rosemond de Beauvallon (1), qui l'a parcourue dans tous les sens, ne parle-t-il que de chevaux. « Pour voyager sur tous les points de l'île, on trouve, dit-il, d'excellents chevaux du pays, qui, aux avantages inappréciables d'un pied sûr et d'une force peu commune sous une frêle apparence, joignent une allure fort agréable; ils vont tous l'amble, ce qui permet de faire quinze à vingt lieues par jour sans trop de fatigue pour l'homme et pour la bête. »

(1) *L'Ile de Cuba,* 1848.

LES PETITS BONHEURS DE LA VIE HUMAINE,

A L'USAGE DE CEUX QUI NE RECHERCHENT PAS LES PLAISIRS BRUYANTS.

Voy. t. X, p. 50, 109, 250.

LES EMPLETTES.

O Lamb! poëte des minuties, des sensations délicates et éphémères, des riens gracieux et des *minces plaisirs,*

pourquoi, lorsque tant de gens amplifient les malheurs de la pauvreté, pourquoi ne célébrerais-je pas avec ta sœur ses avantages? La privation n'est-elle pas l'assaisonnement des petites jouissances? Ne fait-elle pas rayonner de l'éclat du diamant la mesquine verroterie, créant, comme font les grands peintres, la lumière par l'opposition de l'ombre?

Lamb avait toujours aimé les petites figures grotesques à teinte azurée qui, avec la prétention d'être des hommes ou des femmes, flottent en pleine indépendance, et sans être limitées par aucun élément matériel, en un temps où la perspective n'était pas encore née, sur une tasse à thé de porcelaine de Chine.

« Oui, dit-il, un soir qu'assis avec sa sœur devant le guéridon étroit, tous deux savouraient tranquillement leur pékao, j'aime à voir mes vieux amis qu'aucun éloignement ne rapetisse, j'aime à les voir figurer en l'air (si l'on s'en fie à nos lois d'optique), bien que placés sur la terre ferme; car on ne pourrait sans impolitesse refuser le titre de terrain à cette tache d'un bleu plus sombre, que l'artiste, en toute bienséance et par amour du vrai, a fait sourdre au-dessous des sandales de ces personnages. J'aime ces hommes à visages féminins, ces femmes plus féminines encore, s'il se peut, en leur souriante expression. Regardez-moi ce jeune et courtois mandarin présentant à une dame le thé posé sur un plateau à une bonne demi-lieue d'elle : la distance n'ajoute-t-elle pas à son air de profond respect? Et plus loin cette même dame, ou quelque autre (sur une tasse chinoise, la ressemblance devient identité), prête à s'embarquer dans le petit bateau de fée amarré auprès d'elle, avance un pied menu qui va infailliblement se poser, grâce aux grossières lois toutes physiques des angles de notre monde, sur un pré fleuri tout là-bas, à l'autre bord de l'étrange rivière dont la source est dans l'air ambiant où retourne son embouchure. Ici dansent les pagodes avec les arbres et les chevaux; là une vache et un lapin s'étendent côte à côte, dans leurs égales dimensions, car ainsi le veut la transparente atmosphère du lucide empire du Cathay! »

Lamb admirait toutes ces choses sur un service en vieille porcelaine de Chine bleue, dont il se félicitait d'avoir fait emplette la veille; mais sa sœur ne répondait rien : elle trouvait la joie mesquine pour une si grande dépense; et comme son frère interrogeait de l'œil le pli qui rembrunissait son front :

« Je regrette les bons vieux temps, dit-elle, où nous n'étions pas tout à fait si riches; je *ne nous* souhaite certes pas la misère, mais bien ce piquant assaisonnement que donne aux choses la difficulté de se les procurer, ce relief d'un long désir, qui change en luxe opulent le plus léger comfort. Un achat pour nous maintenant n'est qu'un achat; autrefois c'était une conquête. Vous souvient-il de l'époque où tout ce qui dépassait le strict nécessaire donnait lieu à un débat amical de plusieurs jours? Et les pourquoi, les comment, les pour, les contre! Sur quel point économiser? Comment faire face à la lourde dépense? Cela valait alors la peine d'acheter! On avait quinze jours de réflexions, d'hésitations, de discussions, de rêves, de crainte et d'espoir. Tant de vie, bon Dieu, souvent pour quinze pauvres sous!

» Que de mois vous avez porté le vieil habit marron tout râpé, au grand scandale de vos amis qui vous en faisaient honte, et cela pour l'amour d'un vieux bouquin! Vous souvient-il du jour où la détermination d'acheter le livre fut prise? Il n'y eut pas à dire; à dix heures du soir, je vous vois encore partir en toute hâte, faire lever le libraire qui, en grommelant, rouvrit sa boutique; et, au retour, me montrer avec transport le cher volume qu'il s'agissait de collationner, disiez-vous, sans désemparer : vous n'aviez pas la patience d'attendre au matin, et il fallut sans délai y recoller quelques feuilles détachées. Tout cet entrain, n'était-ce pas du plaisir? Avez-vous, à promener votre fin habit noir, moitié de l'honnête orgueil avec lequel vous étaliez celui qui montrait la corde, le portant deux ou trois mois de trop, et cela par scrupule de conscience, à cause de ces douze bons francs prodigués sur l'in-folio rongé des vers? Aujourd'hui qu'il ne tient qu'à vous d'acheter tout livre qui vous plaît, me revenez-vous jamais chargé de quelque précieuse acquisition?

» Que d'excuses n'avez-vous pas entassées pour la gravure d'après Léonard de Vinci? Elle n'avait pourtant coûté que trois écus. Vous la regardiez, vous songiez à l'argent; et vous repensiez à l'argent, et vous contempliez de nouveau le tableau! Là, n'était-ce pas une volupté d'être pauvre? Il ne tient qu'à vous maintenant d'aller flâner le long des boutiques, et de m'en rapporter un monde de gravures; vous en soucîez-vous seulement?

» Et nos promenades donc! à Enfield, Potter's Bar et Waltham, par un beau jour de congé! Fêtes et vacances se sont envolées depuis que nous sommes riches! Vous souvient-il du petit panier à anse dans lequel je portais notre régal, le succulent morceau d'agneau froid? Que de joyeuses incertitudes sur le lieu où se dresserait notre tente! Que de conjectures sur la mine refrognée ou souriante de l'hôtesse à laquelle nous demanderions l'abri, la table et un pot de petite bière! Et le grand problème à résoudre : accorderait-elle ou non une nappe? A présent, dans nos parties, certes elles sont rares, il ne s'agit que de faire route en voiture, d'entrer dans la meilleure auberge, et d'y commander un dîner qui n'a jamais le parfum, la saveur de ces festins qu'assaisonnaient l'incertitude et l'imprévu!

» Quel plaisir de manger une fois des fraises dans leur primeur! On se faisait fête alors d'un plat de petits pois encore chers! Aujourd'hui, que nous importe? on en a tous les jours; et si l'on s'avisait de quelques friandises plus recherchées et au-dessus de notre ordinaire, ne serait-ce pas une sorte de perversité, l'acte d'un égoïsme glouton? En ces vieux jours, un régal, c'était un peu au delà du nécessaire, et quoique pauvres nous pouvions nous le donner sans remords. Désormais c'est le superflu du superflu; un luxe, non plus une joie! »

Lorsque à travers la distance et le temps, et grâce aux lettres moulées (ces enchanteurs de Gutenberg), j'assistais aux causeries de Charles Lamb et de sa sœur, mille souvenirs personnels s'éveillaient. Moi aussi j'ai joui du plaisir d'amasser à grand'peine la petite somme qui devait payer une emplette désirée, jouissance aiguisée par la privation. Moi aussi j'ai senti un innocent orgueil à faire durer un antique meuble, à rafraîchir un vêtement fané. Quel bonheur de garnir, à l'aide d'inventions étranges, la petite chambre lavée à la chaux que j'appelais ma maison de campagne! d'y changer un vieux coffre en une armoire neuve, et d'entourer la pièce de somptueux divans, grâce aux caisses sur lesquelles des sangles artistement cloucées soutenaient deux sacs de toile d'emballage remplis de foin et recouverts de housses! J'ai mes réminiscences de fraises conquises par de longues marches et des demi-journées passées dans les clairières des bois, couché sur la mousse et le serpolet. Mais en lisant les regrets de la sœur de Lamb, le souvenir qui se dresse surtout devant moi, c'est celui de mon pauvre accordeur de pianos et de sa ménagère.

Mari et femme avaient vieilli en vivotant, rejoignant à grand'peine les deux bouts de l'année à force d'économie, on ne saurait dire de privations, tant la patience et une cordialité mutuelle assaisonnaient pour eux le peu qu'ils possédaient; mais enfin leur intérieur était nu, leurs vêtements mesquins, leur ordinaire strict. C'était ce *tout juste* si court, si rigoureux. Les deux fumeux tisons de bois vert qui, par les jours de gelée, se regardaient ainsi, chacun à

part sur son chenet, avaient le nez rouge de froid, disait un malicieux voisin, tout comme les maîtres du logis, lesquels pourtant ne s'enrhumaient pas plus que d'autres.

Un certain samedi, par ce temps gris et froid qui resserre les corps et presque les âmes, je rencontrai mes deux bonnes gens se promenant bras dessus bras dessous et la figure rayonnante. Le soleil, dont Paris, depuis près d'un mois entier, faisait son deuil, semblait avoir oublié un de ses rayons dans leurs yeux, et ils me parurent en toilette. Sur la proprette robe d'indienne, sur le châle frais repassé de la femme, se dessinaient des raies minces et droites qui témoignaient du soin avec lequel, de temps immémorial, ces précieux habits du dimanche étaient ployés dans les mêmes plis réguliers, et serrés sous un linge blanc. Si la redingote du mari laissait quelque peu voir la corde, on y aurait en vain cherché une tache, un grain de poussière. La brosse avait, comme vos jours, cher couple! marché d'un pas égal, toujours dans le droit sens, et pas un poil de l'antique chapeau ne s'était aigrement rebroussé sous un procédé peu courtois. Que m'avisé-je d'ailleurs de parler de ces vêtements que je cessai d'apercevoir du moment que j'eus rencontré leurs resplendissants visages! Leurs poitrines aspiraient l'air avec bonheur, et leur sourire faisait à tous les passants une aumône de joie.

— Quelle bonne aubaine vous est donc advenue? dis-je au brave homme en l'accostant.

Il cligna de l'œil, me fit un affectueux signe de tête, et tapota du bout des doigts un paquet qu'il portait avec grande révérence et que sa femme, par une surabondance de précautions, soutenait encore de la paume de la main passée sous le bras du mari.

— Eh! que tenez-vous donc là si respectueusement? ajoutai-je.

— Faites-moi l'honneur de monter chez moi, me dit-il (nous étions rue du Faubourg-Saint-Jacques, près de sa porte), et je vous *la* montrerai.

— Vous n'avez jamais vu sa pareille, ajouta la femme; voilà deux ans que nous la guettons.

Je n'eus garde d'alléguer des obstacles, car je désirais voir désempaqueter la merveille qui réjouissait si fort l'honnête ménage. Nous grimpâmes l'un après l'autre l'escalier obscur et tournoyant, non sans de nombreuses recommandations de la bonne femme au bonhomme de prendre garde au tournant... à la marche usée... au chat de la voisine, qui, se faufilant entre ses jambes, réclamait par un expressif miaulis l'habituelle caresse.

Nous arrivions : il y eut halte à la porte. Le mystérieux paquet gênait le mari, qui cherchait la clef dans la poche de son gilet. Enfin, les difficultés surmontées, la porte ouverte, nous entrons en procession solennelle dans le salon fort peu garni, malgré les deux fauteuils de velours d'Utrecht usé qui flanquaient le foyer cendreux, et les quatre chaises de paille qui emprisonnaient le vieux piano long.

Les deux époux poussèrent d'accord un soupir de satisfaction. « Fera-t-*elle* bien là au milieu! s'écria la ménagère, indiquant de l'œil le manteau de la cheminée; et le mari, s'avançant à pas comptés, y posa, juste entre les deux mesquins flambeaux sous verre qui en faisaient l'unique ornement, l'objet enveloppé de papier qu'il portait à deux mains, et que sa femme commença aussitôt à démailloter avec plus de délicatesse et de précautions encore que de promptitude.

Enfin *elle* apparut dans toute sa splendeur.

C'était une modeste pendule dont le petit cadran était porté dans une hotte dorée par un commissionnaire de bronze.

Se retournant d'un air de triomphe vers son mari qui était tout yeux, et vers moi qui prenais ma part de l'allégresse commune :

— Eh bien, n'est-ce pas tout juste sa place? s'écria-t-elle.

Jamais riche garniture de bronze, d'albâtre ou de malachite, jamais splendide ouvrage constellé de pierreries ou sculpté par Benvenuto, jamais admirable échantillon de l'art antique, déterré à grands frais à Rome ou dans Athènes, ne fut considéré avec plus de joie et d'orgueil par ses heureux propriétaires; jamais emplette ne rendit l'acheteur plus joyeux.

Il y avait tantôt vingt ans que le brave couple désirait une pendule. Un peu plus d'aisance avait permis depuis quelques années, en mettant sou sur sou dans la tirelire, d'amasser la somme immense de soixante francs. La pendule ne coûtait pas moins.

— Une si belle pièce! répétait la ménagère.

— De hasard, mais très-bonne, affirmait le mari. L'horloger du coin en répond, et c'est un brave homme.

— N'est-ce pas, mon ami, du premier jour que je l'ai vue, il y a bien vingt bons mois, j'ai dit : La voilà! c'est celle-là qu'il nous faut... Et l'avoir juste pour l'anniversaire de nos noces! ce jour-là nous a toujours porté bonheur!

Je partageai leur joie, bien qu'elle me fît honte, à moi qui accepte si froidement toutes les jouissances de ce luxe dont une si petite part excitait chez eux de si vifs transports. En les quittant, je me répétais que notre souverain maître est un plus grand niveleur qu'on ne pense. En distribuant inégalement les biens ici-bas, il mit à côté du *peu* la saveur, et du *beaucoup* la satiété.

Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru; s'il réussit, ils lui demandent sa fille.

LA BRUYÈRE.

UNE GAZETTE INDIENNE.

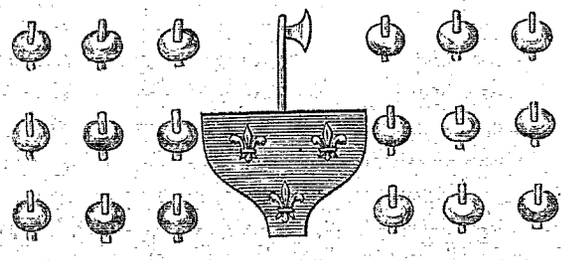
On sait que les Aztèques, ces intelligents habitants du Mexique, retraçaient leurs actes journaliers, promulguaient leurs lois, réglaient leurs budgets, composaient leurs chroniques, à l'aide de signes de convention qui, en quelques traits, représentaient tout un fait ou toute une idée. Dans leurs manuscrits, la parole est figurée par le dessin d'une langue; le voyage, par l'empreinte d'un pied; un tremblement de terre, par un homme couché sur le sol. « Ces symboles, dit M. Prescott, étaient souvent arbitraires et variaient selon la fantaisie de l'écrivain. » Cependant il y avait des écoles où les jeunes gens étudiaient la mythologie, l'histoire, l'astronomie, et en même temps apprenaient à connaître et à former les hiéroglyphes qui enseignaient ces différentes sciences.

Les Péruviens avaient aussi des lettres hiéroglyphiques. De plus, ils employaient, en guise de registres, leurs *quipos*, c'est-à-dire des cordages reliés à un même fil, comme les feuillets d'un livre réunis sous une même couverture. Chacun de ces cordages avait, par sa longueur ou par sa couleur, une signification particulière, et les nœuds qui y étaient faits lui en donnaient encore une autre. Le cordage rouge représentait les soldats; le jaune, l'or; le blanc, l'argent; le vert, la prairie; le noir, les troupeaux : les nœuds représentaient tant de nombres ou tant de mesures; en sorte qu'un gouverneur pouvait avoir, avec ses quipos, toute la statistique de son district.

Les Indiens de l'Amérique du Nord possédaient aussi tout un système d'images calligraphiques qui servaient à décrire les principaux événements de leur vie de chasseurs et de leur vie de guerriers. Un érudit américain, M. Thomas, a

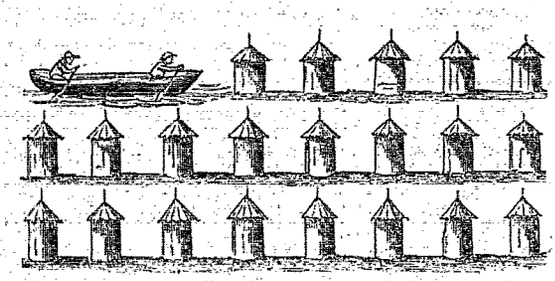
découvert toute une page de ces narrations indiennes. Nous la reproduisons ici telle que M. Thomas l'a publiée dans le second volume de son *Histoire de l'imprimerie*.

Cette singulière gazette nous montre les mouvements d'une troupe d'Indiens qui, au dix-septième siècle, s'associaient aux colons de la France dans leurs luttes incessantes contre les Anglais. Mais pour comprendre ces grossières ébauches, il est nécessaire d'y joindre une explication.

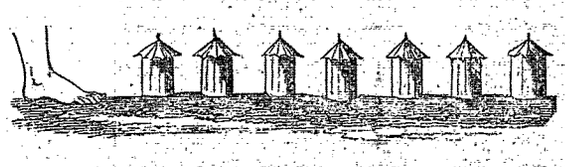


1. La hache placée au-dessus de l'écusson fleurdelisé indique l'alliance des Indiens avec les Français. Chaque signe placé à gauche et à droite de cet écusson représente le nombre 10, ce qui forme un total de 180 Indiens.

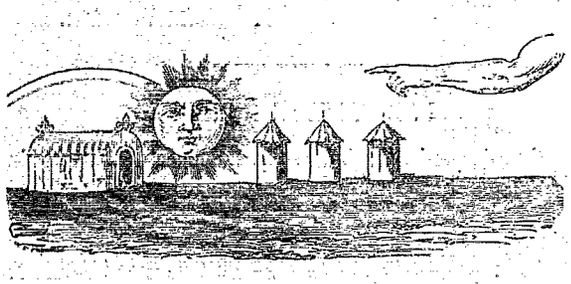
2. Le départ des guerriers est figuré par cet oiseau qui ouvre ses ailes sur une montagne. La lune avec le daim annonce la date de cette expédition (le premier quartier de la lune du daim, qui correspond au mois de juillet).



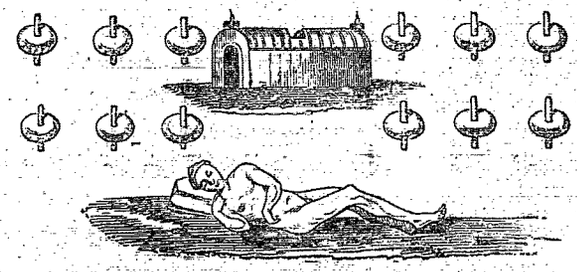
3. Le canot nous fait voir que les Indiens ont fait leur premier trajet par eau ; et le nombre des huttes, qu'ils sont restés vingt et un jours en route.



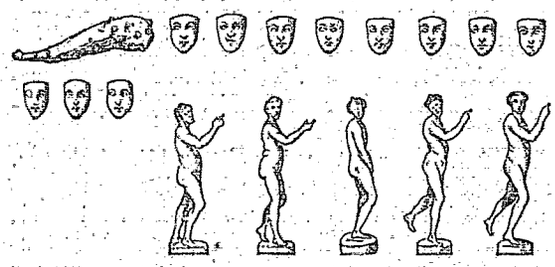
4. Ils posent le pied sur le sol, et voyagent sept jours par terre.



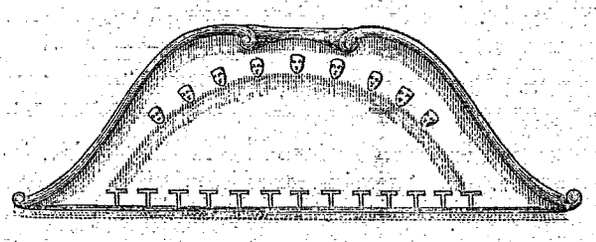
5. Ils arrivent, au lever du soleil, près du terrain occupé par l'ennemi, et les trois huttes indiquent qu'ils ont fait là une halte de trois jours.



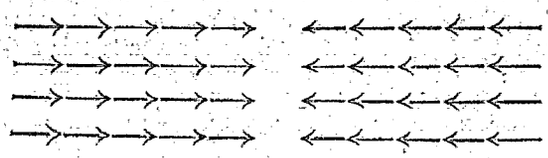
6. Ils surprennent dans leur sommeil cent vingt Anglais (12 fois 10), et font une brèche dans leur habitation.



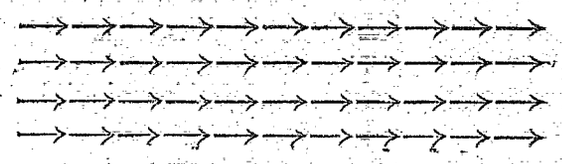
7. Ils assomment avec leur *tomahawk* onze ennemis, et en font cinq prisonniers.



8. Ils ont perdu dans ce combat neuf de leurs hommes, représentés par ces neuf têtes encadrées dans l'arc.



9. Les pointes des flèches dirigées les unes contre les autres sont le signe du combat.



10. Toutes les flèches tournées dans le même sens annoncent la déroute et la fuite de l'ennemi.

L'HOSPITALITÉ DANS LE NORD.

Intérieur d'une habitation norvégienne, tableau de Tidemann. — Dessin de Morin.

L'hospitalité est une des vertus distinctives des peuples du Nord, une vertu qui déjà leur donnait un noble trait de caractère dans la rudesse de leur antique paganisme, et que le christianisme a encore épurée et fortifiée.

Dans l'un des poëmes de la vieille Edda, le *Havamal* (chant suprême), que les Scandinaves attribuaient à leur dieu Odin, il est écrit :

Il a besoin de feu, celui qui entre les genoux gelés; il a besoin de nourriture et de vêtement, celui qui a traversé les montagnes.

Le paysan russe dit aujourd'hui, dans un de ses proverbes populaires :

« Noujda ne jdett vedrenoi pogodni. » (Le besoin n'attend pas le beau temps.)

En Islande, dans les cabanes en lave ou en bois des pêcheurs, il y a une chambre à part, une chambre réservée pour l'hôte inconnu, pour le pauvre voyageur qui vient au nom de Dieu demander l'hospitalité.

En Finlande, dans les habitations agricoles dispersées le long du Muonio, l'été, quand les travaux des champs appellent tous les habitants de la maison au dehors, la mère de famille pose du pain, du lait, sur la table, et laisse la porte de sa maison ouverte, afin que ceux qui passeront par là en son absence puissent s'asseoir à son foyer et y prendre ce dont ils ont besoin.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature,

a dit la Fontaine. C'est une vérité que sentent surtout ceux qui occupent des maisons isolées, à une longue distance de la ville et du village, sur un sol peu fécond, sous un ciel rigoureux; ceux qui savent à quelles fatigues, à quelles souffrances, à quels dangers sont exposés, par le froid, par la neige, les voyageurs.

Les fils des âpres régions du Nord n'émigrent point comme ceux des riantes plaines du pays de Bade, des vertes collines du Wurtemberg. Ils ne vont point au delà de l'Atlantique chercher une terre plus féconde et une température plus douce. Ils aiment cette rude terre scandinave qu'ils cultivent si péniblement, et qui trompe si souvent leur espoir. Ils aiment ces fleuves, ces lacs, ces *fiords*, où, dans les orageux hivers, ils vont, au péril de leur vie, chercher un de leurs moyens de subsistance. Ni les séductions d'un travail plus facile, ni les rêves de fortune, ne peuvent les déterminer à quitter ces contrées boréales où ils sont nés, à se choisir une autre patrie. Il n'est pas un poëte d'Islande, de Danemark, de Suède, de Norvége, qui n'ait chanté avec enthousiasme les beautés étranges, mais souvent merveilleuses, de son pays, l'éclat des glaciers, les mystérieuses profondeurs des bois, le charme des longs jours d'été, la magie des nuits d'hiver, éclairées par les lueurs fantastiques des aurores boréales; et ces chants sont la vivante expression des sentiments de poésie instinctive et de patriotisme du peuple scandinave.

Mais lorsqu'une froidure prématurée paralyse la séve des épis d'orge et de blé, lorsqu'en une nuit fatale une gelée blanche anéantit toute une espérance de récolte, souvent alors les paysans du Nord sont obligés de déserter leurs champs infructueux et de s'en aller dans une autre province chercher dans leur industrieux labeur un autre moyen d'existence. Souvent, en automne, on voit cheminer sur les grandes routes des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, qui, du fond de la Dalécarlie, vont à Stockholm solliciter un asile pour l'hiver. Les hommes courageux et robustes entreprennent pour gagner leur vie les plus lourds travaux. Les femmes se mettent comme eux bravement à l'œuvre. Il en est qui façonnent divers ouvrages en laine ou en bois; il en est qui conduisent les barques du Mélar. Le printemps venu, toute cette active population retourne à ses bois, à ses champs, reprend la charrue, et recommence à creuser ses sillons trompeurs.

En Norvége aussi, les habitants des districts septentrionaux émigrent souvent vers les provinces du Sud. Ils s'en vont par les âpres sentiers des montagnes, de village en village, de maison en maison, s'offrant comme ouvriers, comme valets, à quiconque peut employer leur adresse et leur énergie, sans autre recommandation que leur malheur, sans autre garantie que leur honnête physionomie; et celui qui a besoin de leurs services ne leur en demande pas plus.

Quelquefois, ce n'est pas une famille entière qui entreprend ce long trajet, c'est une femme toute seule avec un enfant, une pauvre femme à laquelle la mort vient d'enlever l'époux qui était son soutien, et qui va peut-être à cent lieues de distance chercher dans son deuil de veuve un refuge près de quelque parent. Elle est seule, elle poursuit seule son triste voyage; mais elle marche avec confiance par les forêts sombres, par les montagnes désertes, car elle sait que personne n'oserait insulter à sa faiblesse, et dès qu'elle entrevoit la fumée d'un toit solitaire, elle sait qu'elle peut franchir sans crainte le seuil de cette maison, qu'elle n'en sera point froidement repoussée.

C'est une de ces pauvres voyageuses que M. Tidemann a représentée dans un de ses tableaux norvégiens. Voyez : elle s'est arrêtée dans une habitation où tout annonce une rustique aisance. Elle a froid, elle est fatiguée, et dès son entrée on l'a fait asseoir près du foyer. Elle porte un enfant sur ses épaules. Celle qui lui donne l'hospitalité en a un sur ses bras. Les deux femmes se rejoignent par un même sentiment de cœur, par la tendresse maternelle. La maîtresse de maison ne peut quitter l'enfant qui s'enlace à son cou; mais elle a une petite fille, à qui elle a déjà inculqué ses principes de charité, qui va chercher une jatte de lait et vient en souriant l'offrir à l'étrangère. Elle restera sous ce toit salutaire, la pauvre étrangère, jusqu'à ce qu'elle soit complétement reposée. Elle prendra part au repas de la famille; elle dormira sur une bonne couche; puis, quand elle voudra partir, sa généreuse hôtesse lui mettra dans sa besace des provisions; la charitable petite fille regardera si l'enfant est assez chaudement vêtu, et lui donnera peut-être un de ses capuchons. Puis on lui dira cordialement adieu, et elle s'en ira en bénissant la demeure où elle a trouvé un doux asile, en implorant les grâces du ciel pour ceux dont la maison est ouverte au pauvre et le cœur à la pitié.

La précaution même de celui qui affecte de parler de la faiblesse de ses talents, passe presque toujours pour cette sensibilité de l'amour-propre, qui aime mieux dire du mal de soi que de s'en taire. VICTOR LECLERC.

LE SACRIFICE INTERROMPU.

A un mille de Sérampour s'élève une pagode dont le dieu sort pour se promener, une fois l'an, sur un char semblable à celui de Djaggernath que nous avons déjà décrit (voy. t. XX, p. 206). Cette fête, dit M. de Lanoye, rassemble toujours un concours immense de fanatiques, et plusieurs d'entre eux cherchent, comme à Djaggernath, une sainte mort sous les roues du char de l'idole. Il y a quelques années, un gentleman, secrétaire particulier du gouverneur général de la Compagnie des Indes, chevauchant par hasard de ce côté au moment de la cérémonie, aperçut un de ces Indous couché sur la route du Dieu; les roues du char allaient l'atteindre et infailliblement le broyer. Lançant son cheval au galop, l'Anglais tomba sur le martyr à coups de cravache. Le malheureux se leva aussitôt et s'enfuit à toutes jambes dans les jungles en criant au

meurtre!... Parfaitement préparé à une mort affreuse, il ne l'était pas aux coups de fouet!

WILLIAM RALEGH (1).

Ralegh est un personnage extraordinaire. Il y avait en lui plus de volonté, de force, d'activité, de courage, d'intelligence, d'enthousiasme, de génie naturel, qu'il n'en faut à des centaines d'hommes pour devenir remarquables. Militaire, navigateur, homme d'État, administrateur, historien, moraliste, il excella dans tout ce qu'il entreprit, et l'on peut dire que son caractère semble l'avoir contraint à tout entreprendre. On ne s'étonne point que Gibbon ait eu la pensée d'écrire la vie à la fois si glorieuse et si tragique de ce fameux courtisan d'Élisabeth. Avec un tel historien, le nom de Ralegh eût été assuré d'une immortalité aussi durable que celle des plus illustres noms de l'histoire moderne.

Ralegh naît, en 1552, dans une petite ferme au bord de la mer (2). Ses parents sont nobles, mais ont peu de fortune. On l'envoie étudier à Oxford. A dix-sept ans, il passe en France avec une centaine de gentilshommes anglais qui viennent soutenir la cause du protestantisme : il se bat à Moncontour, échappe au massacre de la Saint-Barthélemy (3), porte son épée dans les Pays-Bas, et prend part, sous le prince d'Orange, à la bataille de Rimenant, où don Juan d'Autriche est mis en fuite. De là, il va combattre la rébellion en Irlande, pour revenir bientôt en Flandre, sur une flotte anglaise qui a ordre de reprendre le port de Flushing. Dans toutes ces expéditions, il fait preuve d'un courage, d'une intrépidité, d'une intelligence remarquables : sa réputation militaire est fondée.

A vingt-quatre ans, il se tourne vers la science, étudie les mathématiques, et publie un traité sur la navigation, où il essaye de démontrer qu'il doit exister un passage aux Indes par le nord-ouest. Ce mémoire, remarqué par les savants, lui inspire la passion des grandes découvertes. En 1578, il s'embarque avec un de ses frères, Gilbert Humphrey (4) pour aller explorer la côte orientale de l'Amérique du Nord, et, pendant cette expédition, interrompue par divers accidents, il a occasion de se mesurer de nouveau avec les Espagnols.

Quand il revient en Angleterre, la guerre civile s'est rallumée en Irlande ; il y est envoyé avec le grade de capitaine : son rôle, dans cette campagne, est considérable ; il est nommé successivement gouverneur de la province de Munster et de Cork.

La reine Élisabeth désire le voir, et l'on sait avec quelle grâce ingénieuse il sait se faire distinguer, dès son entrée à la cour, en jetant son riche manteau sous les pieds de sa souveraine qui hésitaient à se poser sur un sol humide. Que n'eussent point donné les plus fins courtisans de la France ou de l'Espagne pour avoir eu, avant lui, une si galante inspiration! Ralegh dut à ce trait de présence d'esprit des preuves enviées de la faveur royale, qu'il sut d'ailleurs justifier et soutenir par d'éminents services. Après avoir formé vainement un nouveau projet de voyage au Nord, il confie à deux capitaines expérimentés le commandement de deux navires équipés à ses frais, et leur donne des instructions qui, rédigées avec autant de sagesse que de science et fidèlement suivies, amènent, en juillet 1584, la découverte d'une contrée d'Amérique, belle et fertile, située sur les confins méridionaux de l'État qui porte aujourd'hui le nom de Virginie (1). La relation de cet événement produit l'impression la plus vive sur la cour et sur toute la nation anglaise. Le voyage récent de Drake (2), quelque glorieux qu'il eût été, n'avait pas eu, pour l'Angleterre, des résultats si positifs et si féconds en espérances (3).

Dès ce moment, aucune des grandes célébrités contemporaines ne dépasse celle de Ralegh : il est élu membre du parlement ; Élisabeth le nomme chevalier et le comble de richesses ; il consacre, du reste, presque toute sa fortune au désir de protéger et d'étendre les relations commerciales qu'il a fondées entre l'Angleterre et l'Amérique ; mais si actifs et si puissants que soient ses efforts, il lui est difficile de les faire triompher complétement au milieu de la guerre contre l'Espagne. C'est vers ce temps que « l'invincible Armada » jette en Angleterre un effroi tel que le souvenir ne s'en est jamais effacé. Ralegh se hâte d'enrôler et de discipliner la milice de Cornouailles, et, avec ce renfort, il prend une part très-brillante dans la défaite de la flotte espagnole. Il ne se distingue pas moins ensuite dans l'expédition envoyée par Élisabeth pour rétablir dom Antonio sur le trône de Portugal, d'où l'avait renversé Philippe II. Il commande, en cette occasion, avec sir Francis Drake et sir John Norris, et il ramène en Angleterre des navires pris sur les ennemis et chargés de munitions et d'approvisionnements de toute nature. Élisabeth lui fait présent, à cette occasion, d'une chaîne d'or. En 1591, il écrit, en l'honneur d'un de ses parents, sir Richard Granville, mort en livrant un combat sur mer aux Espagnols, une brochure où il enflamme l'esprit public d'une nouvelle haine contre ce peuple. Peu de temps après, il demande à la reine l'autorisation d'équiper une flotte pour aller s'emparer des navires qui, chaque année, transportaient des sommes d'or considérables du Mexique en Europe. Élisabeth consent d'abord, et Ralegh s'empresse de partir : un ordre de renoncer à son projet l'atteint en route ; il n'en tient pas compte ; mais cette désobéissance lui est nécessairement pardonnée, lorsqu'au retour de l'expédition, Élisabeth juge bon de légitimer son action en acceptant pour elle-même la part la plus considérable du butin fait sur les ennemis.

A cette époque, Ralegh avait quarante-deux ans : la première moitié de sa vie avait été brillante ; depuis l'adolescence, il montait rapidement d'année en année et, pour ainsi dire, sans entrave vers la renommée, la puissance et la fortune. S'il eût disparu alors tout à coup de la scène du monde, son droit à une place éminente dans l'histoire de son pays n'eût pas été douteux ; mais il était dans sa destinée de grandir encore. Ami de Drake, de Humphrey, de Forbisher, il devait acquérir d'autres titres plus directs et plus éclatants, et être compté parmi « les célèbres découvreurs (4) » de son temps ; ami d'Edmond Spenser, de

(1) Ralegh signait ainsi son nom, que plusieurs de ses contemporains ont écrit *Raleigh* et *Rawleigh*. Plus anciennement, on trouve dans les chartes le même nom écrit *Rale* et *Ralega*. Il paraît que du temps d'Elisabeth on le prononçait *Roli*.

(2) A Hayes, dans le Devonshire.

(3) Il était à Paris pendant la fatale nuit, et il trouva un refuge, avec le jeune Sidney (depuis sir Philip), dans l'hôtel de l'ambassadeur anglais, sir Francis Walsingham.

(4) La mère de William Ralegh, épouse en premières noces d'Otho Gilbert, de Compton, avait eu de ce mari trois fils qui sont devenus célèbres : sir John, sir Humphrey et sir Adrien Gilbert.

(1) Ce nom même fut d'abord donné, en l'honneur d'Elisabeth, à la terre découverte par les navires de Ralegh.

(2) 1580. Voy. la Relation de Drake dans notre tome IV des *Voyageurs anciens et modernes*.

(3) Parmi les nouveaux objets de consommation dont on attribue à Ralegh l'introduction en Angleterre, il faut citer le tabac, que l'on vendit d'abord pour son poids en argent. Ralegh fut le premier gentilhomme anglais qui donna l'exemple de fumer le tabac ; Elisabeth voulut le voir fumer en sa présence. On raconte qu'un valet de Ralegh, effrayé à la vue de la fumée qui sortait de la bouche son maître, lui jeta un verre de bière au visage pour éteindre cet incendie intérieur.

(4) Cette qualification, qui ne peut être remplacée par celles de *voyageur* et de *navigateur*, commence à être de plus en plus généralement usitée.

Bacon, de Shakspeare, de Ben Johnson, il devait mériter, dans sa vieillesse, d'être classé au nombre des écrivains supérieurs de l'Angleterre ; il était appelé, en un mot, à approcher de plus en plus du foyer rayonnant de la véritable immortalité. Le bonheur seul s'apprêtait à lui être cruellement infidèle dans la seconde partie de sa carrière,

William Ralegh. — Dessin de Chevignard.

et à le laisser tomber aussi bas dans l'abîme de l'adversité qu'il s'élèverait haut dans la gloire.

La suite à une autre livraison.

LA GARNACHE.

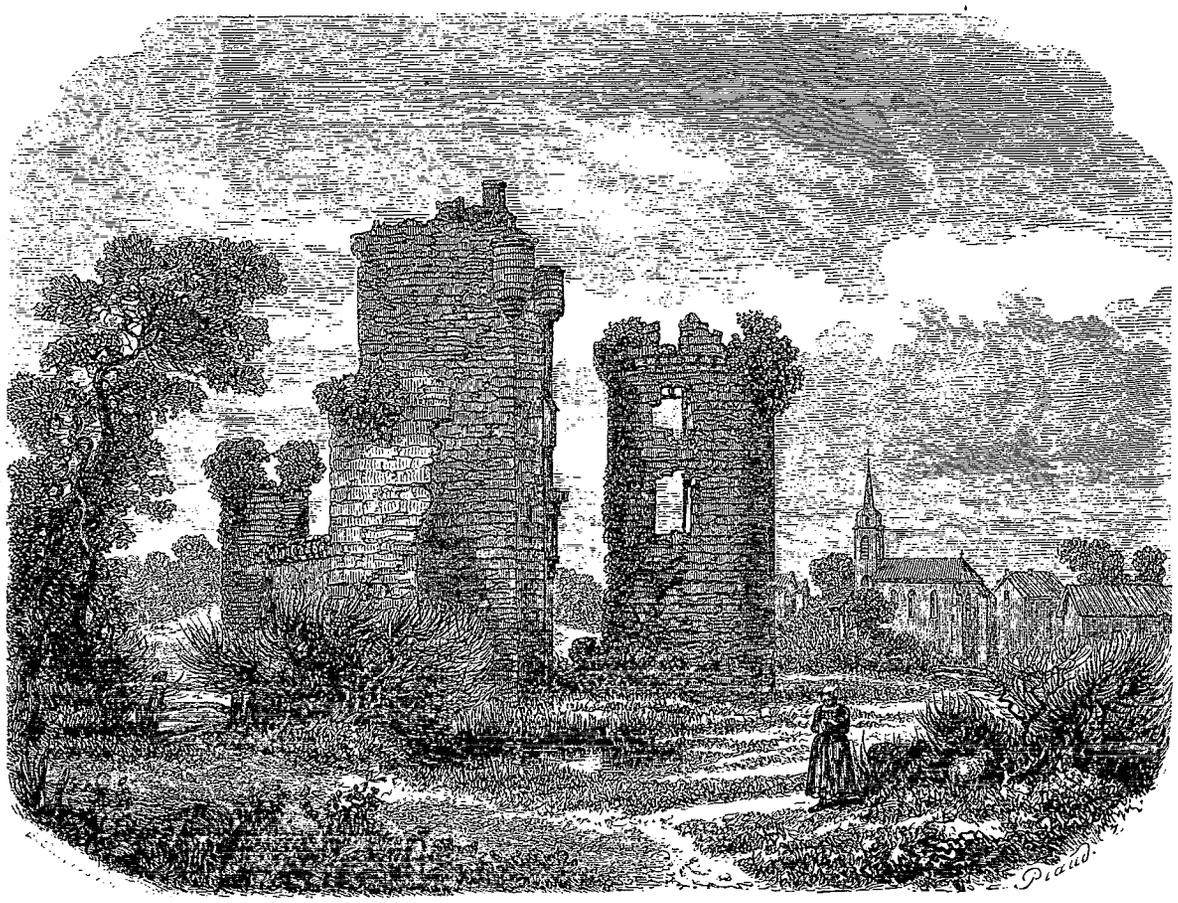
La Garnache était jadis le nom d'un gouvernement, d'une ville et d'un château de la Vendée. Le gouvernement comprenait un carré de terre entre la mer, la Boulogne, Machecoul et Apremont. Cette seigneurie paraît avoir été presque constamment unie à celles de Beauvoir-sur-Mer, de l'Ile-Dieu et de Noirmoutier. Il est probable qu'elle s'appelait originairement la Ganache (1). Il est certain que sur les titres du douzième siècle on lit : *Gasnachia*, et qu'en ce temps on voit une suite de quatre Pierre de Gasnache, possesseurs de la seigneurie. Le premier d'entre eux fonda, vers 1110, le monastère de la Lande en Beauchêne, à la persuasion de Pierre II, évêque de Poitiers ; son fils, Pierre II de Gasnache, donna, un jour, aux religieuses de ce couvent, la moitié des sèches que ses hommes pêchaient à Beauvoir. Depuis la mort du dernier Pierre de Gasnache, la seigneurie passa successivement entre les mains de diverses familles : elle appartint à Pierre de Dreux, surnommé Mauclerc, duc de Bretagne ; à Maurice de Belleville, seigneur de Montaigne ; aux Clisson, aux Montendre, aux Rohan, aux Penthièvre, aux Guénégaud, aux Gondi, aux Villeroi. Quelques années avant la Révolution, la terre de Garnache, qui était devenue un marquisat, fut vendue à la famille du Pas, et ainsi finit son histoire féodale.

Le château et la ville de la Garnache étaient situés à quatre ou cinq lieues de la mer. Le géographe Nicolas Tassin les a dessinés dans ses *Plans et profils des villes et lieux considérables de France*. On y voit que l'un et l'autre étaient entourés d'une même enceinte. Le château avait, de plus, son enceinte particulière inscrite dans la première, et était fortifié de tours et de courtines. Du côté de l'ouest, ses murs étaient baignés par un fossé qui faisait

(1) *Gasnachia, Garnaspia, Ganaspia, Guannache, Garnesche*, suivant les divers documents historiques. Les paysans disent aujourd'hui tout simplement *Ganache*.

Voy. sur ce sujet un mémoire de M. Ch. de Sourdeval, inséré dans la *Revue des provinces de l'Ouest, Bretagne et Poitou*, 2e année, 2e livraison ; 1834. C'est à ce travail consciencieux que nous empruntons les éléments de notre texte.

aussi le tour de la ville; du côté opposé, l'enceinte plongeait dans un vaste étang. La ville, placée au nord-est, n'était guère plus grande que l'enceinte du château et de ses jardins. On pénétrait dans la ville par une porte au nord, et dans le château par une porte à l'angle de l'étang. Réparé et rajeuni à diverses époques, ce manoir fut incendié pendant les guerres de la Vendée. Il conserva cependant jusque sous le premier empire ses murs et la plupart de ses toits à pyramides et à cônes élevés. Il ne reste plus aujourd'hui que les débris du donjon et quelques tours . une route départementale traverse l'enceinte démolie. Les murs du donjon, qui paraît dater du treizième siècle, sont sans ornements : les fragments des tours rondes sont, au contraire, ornés de sculptures à lignes flamboyantes; de vastes croisées, légèrement cintrées, éclairaient de grandes salles carrées à chaque étage. La tour qui commandait la chaussée de l'étang et défendait la porte d'entrée, est couverte de lierre. Ces ruines servent de carrière à tous les habitants des villages voisins, et elles disparaîtront sans doute peu à peu sous leur marteau pour se transformer en maisonnettes, en granges et en étables.



Ruines du château de la Garnache, dans le canton de Challant (Vendée). — Dessin de Grandsire, d'après l'*Album vendéen*.

Quelques souvenirs intéressants s'attachent à ces ruines. En 1566, André de Rivaudeau, gentilhomme du bas Poitou, seigneur de la Groizardière en Châteauneuf, près la Garnache, fit imprimer une composition en vers, intitulée : *Aman, tragédie sainte,* tirée du septième chapitre d'Esther, et il la dédia à Françoise de Rohan, dame de la Garnache et de Beauvoir-sur-Mer. Vers l'année 1584, le mathématicien François Viète, originaire de Fontenay, en bas Poitou, vint se retirer au château de la Garnache, près de Françoise de Rohan, sa protectrice. En 1588, le château de la Garnache, défendu par du Plessis-Gesté, soutint contre les ligueurs, que commandait le prince de Nevers, un siége long et acharné, à la suite duquel la garnison, épuisée de vivres, de munitions et d'hommes, capitula et sortit avec tous les honneurs de la guerre. En mai 1621, la Garnache était retombée au pouvoir des protestants, qui guerroyaient dans le bas Poitou sous la conduite de Benjamin de Rohan. La place fut reprise en 1622 par le duc de Vendôme, et on rasa les fortifications par ordre de Louis XIII. Depuis longtemps, un petit bourg occupe l'emplacement de l'ancienne ville.

TREIZE A TABLE.

ANECDOTE.

Une brillante et nombreuse assemblée était réunie chez Mme Duvalier. Dans ce cercle de femmes somptueusement parées, mes yeux s'étaient arrêtés un moment avec admiration sur Mme Varel, que sa mise simple et modeste faisait remarquer entre toutes, sans qu'elle y eût songé; sa grâce naturelle paraissait, par le contraste, plus aimable et plus touchante. Mon vieil ami B..., s'étant approché de moi, me dit en souriant :

— N'est-il pas vrai que le général Varel a fait preuve de sens et de goût, en choisissant pour compagne cette charmante personne?

Je répondis comme mon ami B... devait s'y attendre, et il poursuivit en ces termes :

— Pour moi, qui ai le bonheur de la connaître particu-

lièrement, et d'être admis dans ses intimités, je puis vous assurer que mon attachement et mon respect pour elle croissent tous les jours. Varel est un de mes plus anciens et de mes meilleurs amis; mais je me sens pour lui comme un redoublement d'affection, depuis que je le vois se montrer le digne époux d'une telle femme. Et voyez comme les personnes étrangères, comme ces belles dames si brillantes sont elles-mêmes attirées auprès de Mme Varel par un charme irrésistible! La bienveillance sourit sur ses lèvres et brille dans ses beaux yeux; où qu'elle se trouve, elle remplit, sans le vouloir, le premier rôle; on le lui cède sans regret, parce qu'elle ne songe nullement à sa personne, et que son unique désir est toujours de répandre le bonheur autour d'elle.

Eh bien, cette dame, qui occupe aujourd'hui dans le monde une position si élevée; qui possède la richesse, le nom et tout ce que la foule admire, était, il y a deux ans, l'obscure et pauvre orpheline d'un officier mort au champ d'honneur en Algérie; et peut-être languirait-elle encore dans un triste abandon, si elle n'avait su prendre une résolution courageuse et se soumettre vertueusement aux conséquences de la pauvreté, et si d'ailleurs Mme Liris, la vieille tante de Mme Duvalier, n'était pas étrangement superstitieuse.....

— Je ne sais pas deviner, répondis-je à mon ami, ce qu'il peut y avoir de commun entre la nouvelle fortune de l'orpheline et les superstitions de Mme Liris.

Mon ami B... reprit la parole en ces termes :

— Il y a deux ans, Mme Duvalier invita quelques personnes à dîner pour fêter l'arrivée de cette riche tante, qui était venue de Bordeaux passer un mois à Paris chez sa nièce, son unique héritière. Rien ne fut négligé pour que cette dame trouvât dans la capitale tous les plaisirs que son âge lui permettait de goûter; on n'était occupé qu'à satisfaire ses fantaisies, à ménager ses faiblesses; or elle était, je vous l'ai dit, superstitieuse au suprême degré.

Les convives devaient être au nombre de quatorze; car vous jugez bien que le nombre fatal de treize aurait fait une peur horrible. Toutes les autres personnes étaient arrivées quand Mme Duvalier reçut un billet du colonel C..., qui s'excusait, alléguant un obstacle subit et imprévu. Voilà notre amie désolée; elle était véritablement hors d'elle-même; sa tante ne lui pardonnerait jamais un si fâcheux accident.

Je conseillerais aux personnes qui craignent de faire asseoir treize convives autour de leur table, de se borner à en inviter neuf ou dix, ou de monter hardiment jusqu'à quinze ou seize. Si vous êtes douze, il se peut qu'un de vos amis vous en amène un des siens, débarqué à l'improviste, et dont il ne sait que faire. Si vous vous arrêtez à quatorze, il vous arrive ce qui était arrivé à Mme Duvalier.

Son angoisse était trop visible pour échapper au regard pénétrant du docteur Albarin, le médecin de la maison. Le docteur Albarin savait apprécier un bon dîner, mais il était aussi dévoué à ses clients et capable de compatir à leurs faiblesses. Mme Duvalier s'étant donc approchée de lui avec mystère (il était dans ce moment auprès de moi), et lui ayant dit tristement :

— Mon cher docteur, nous sommes treize!

— Vraiment? C'est bien malheureux! répondit-il avec un malin sourire.

— Vous m'entendez bien, docteur, poursuivit la maîtresse de la maison; ce n'est pas pour moi que je m'inquiète, c'est pour ma pauvre tante, la plus superstitieuse des femmes.

— Madame, le ciel vous préserve de vous brouiller avec elle! J'y sais un bon remède, poursuivit-il, en cherchant des yeux son chapeau. Nous supposerons (et la supposition n'est pas sans quelque fondement) qu'un malade m'attendait avec impatience et réclamait mes secours.

— Que la véritable amitié est ingénieuse! dit Mme Duvalier avec une joie mal dissimulée; mais dois-je souffrir?...

— Comment, Madame?... je vais guérir deux malades à la fois, vous de votre angoisse, madame votre tante de sa frayeur, et j'ose croire que vous me pardonnerez de n'écouter que le devoir d'un praticien fidèle, qui ne peut voir souffrir ses clients lorsqu'il tient leur salut dans sa main.

En parlant ainsi, il montrait son chapeau à notre amie, et s'esquiva sans bruit sur-le-champ.

On n'attendait plus, depuis quelques moments, que le signal du chef pour se mettre à table; Mme Duvalier respirait plus librement.

— Ce pauvre colonel! ce bon docteur! disait-elle, combien je les regrette tous deux!

Et je n'étais pas le seul qui sentît la force particulière des derniers mots, sur lesquels notre hôtesse avait appuyé vivement. Mais, à peine les eut-elle prononcés, que la sonnette d'entrée retentit, et je vis Mme Duvalier tressaillir. Hélas! ce n'était pas sans cause : le colonel avait pu rompre sa chaîne; il accourait joyeux et pressé, et parut charmé de voir qu'il n'avait rien perdu pour arriver un peu tard.

Quant à la maîtresse de la maison, elle fut visiblement déconcertée, et ne dissimula pas mieux son chagrin qu'elle n'avait fait sa joie. Après les politesses d'usage, elle sortit, rentra, sortit encore; tout le monde était en suspens; évidemment le chef avait reçu l'ordre de différer... Cependant que pouvait espérer notre amie?...

Les fâcheux abondent ici-bas, nous dit-on, il en pleut tous les jours; mais un indifférent qui survienne à propos pour nous tirer d'un mortel embarras, c'est ce qui ne se voit guère.

Dans toute maison bien montée, il faudrait avoir un convive tout prêt à produire, au besoin, comme on a un pâté froid, ou telle autre réserve de surplus, dans les familles où l'on est appelé à recevoir quelquefois des hôtes inattendus. Un convive toujours disponible, sur lequel on pourrait mettre la main en cas de nécessité, ne serait pas l'officier le moins utile de la maison. Il aurait sa chambre et sa table à part, et ne serait appelé qu'à titre de doublure, comme cela se pratique au théâtre, quand l'acteur principal fait défaut.

Que n'aurait pas donné la dame du logis pour avoir dans ce moment la doublure du docteur. Je la voyais si tourmentée que j'allais, je crois, sous un vain prétexte, me retirer charitablement. Ce qui m'arrêtait encore, c'était la pensée que le docteur, qui demeurait dans la même maison que le colonel et qui était de ses amis, pourrait venir à savoir l'apparition de son voisin chez Mme Duvalier, et je craignais qu'après mon départ, au moment de se mettre à table, on ne vît accourir M. Albarin, pour la même raison et avec le même zèle qui l'avaient fait partir. Mme Duvalier, pâle et troublée, s'était approchée de moi, et, du ton le plus douloureux :

— Mon ami, me dit-elle avec une voix étouffée, nous voilà treize comme auparavant!

— C'est vrai, Madame, il y a quelqu'un de trop, et si vous croyez.....

Elle ne paraissait nullement pressée de m'interrompre; mais la sonnette retentit encore une fois, et la désolée nièce s'écria, avec un accent passionné :

— Si c'était le docteur!

Ce n'était pas lui. Une femme de chambre vint dire tout bas à sa maîtresse :

— Madame, une jeune demoiselle demande à vous parler; elle vient s'offrir à vous comme dame de compagnie, ayant appris que vous en cherchez une.

— C'est se présenter à propos, dis-je gaiement à Mme Duvalier.

— Vous croyez rire, me répondit-elle; si elle est présentable, je ne la laisserai pas échapper; je vous l'amène sur-le-champ.

Or c'était Mlle Jouvigny, aujourd'hui Mme Varel.

— Jamais je ne fus plus agréablement surprise, me dit le lendemain Mme Duvalier; je trouvais inopinément, pour me tirer de peine, une belle personne pleine de distinction et de modestie. Sa toilette était sans doute bien simple auprès des nôtres; mais qui s'arrête jamais à étudier la toilette de Mme Varel? et alors elle avait à peine dix-huit ans: elle était toute nouvelle pour ma société. Enfin, il se trouva que le colonel avait fort connu son père, et qu'il put rendre un hommage touchant au rare mérite, au noble courage de ce soldat mort pour la France. Mlle Jouvigny remercia le colonel en quelques mots pleins de grâce et de sensibilité; mais elle ne se troubla point, elle reçut, avec cette simplicité charmante que nous lui connaissons, les prévenances amicales de tous mes convives. Ma bonne tante elle-même fut ravie, et ne trouva point mauvais que l'attention générale se fût un peu détournée de sa personne. Il semblait, en effet, que le dîner se donnât en l'honneur de Mlle Jouvigny.

On ne m'a pas laissé jouir longtemps d'une si aimable compagne, me disait plus tard Mme Duvalier; elle était à peine chez moi depuis quelques semaines, quand le général, ayant fait sa connaissance dans ma maison, me déclara qu'il n'aurait jamais d'autre femme, et me chargea de lui offrir sa main.

— Dites, après cela, que le nombre de treize porte malheur, disais-je à notre amie.

— Disons plutôt, me répondit-elle, que la Providence, qui fait souvent tourner le mal en bien, tire aussi fréquemment des plus petites causes les plus beaux et les plus heureux effets.

LES NÉVÉS.

A côté des glaciers se forment des amas de neige perpétuelle connus sous le nom de *névés*. Ces neiges n'offrent point d'adhérence et les grains n'y sont pas cimentés par l'eau congelée; leur surface n'offre aucune glace solide.

La forme grenue qu'affectent ces neiges résulte de l'extrême sécheresse de l'air, qui, dans les hautes régions, empêche la vapeur d'eau de se transformer en flocons. Les névés qui se trouvent à une hauteur où il dégèle et pleut fréquemment, n'ont pas assez d'épaisseur pour retenir les eaux qui les pénètrent; ils restent immobiles. Au contraire, les *firns*, autrement dit les névés qui sont placés à une altitude où les dégels et les pluies sont rares, offrent dans leur masse une sorte de stratification, résultant de leur fonte incomplète. Les névés se solidifient peu à peu et se transforment en glaciers.

Les glaciers se distinguent encore des névés par des teintes très-variées que l'on n'observe pas chez ceux-ci, et entre lesquelles la teinte bleue est la plus frappante. On remarque aussi sur ces amas glacés, qui forment de véritables *mers de glace*, des bandes brunâtres.

Nous ne devons lire que pour nous aider à penser.

GIBBON.

LE TOMBEAU DE VICTOR JACQUEMONT.

Une simple pierre couvre les restes de Victor Jacquemont dans le cimetière européen de Bombay. Le feuillage d'un casuarina la protége de son ombre, et toutefois, depuis vingt-quatre ans, le soleil, la pluie, les plantes parasites, travaillent incessamment à sa destruction, qui ne peut pas tarder beaucoup d'être complète, si la piété de quelque Français, à défaut de celle de nos agents officiels, ne vient à temps y mettre obstacle. On lit encore à demi, sur cette pierre, la modeste épitaphe dictée par notre malheureux compatriote, le matin même du jour où il expira :

VICTOR JACQUEMONT,
NÉ A PARIS, LE 8 AOUT 1801,
DÉCÉDÉ A BOMBAY, LE 7 DÉCEMBRE 1832,
APRÈS AVOIR VOYAGÉ TROIS ANS ET DEMI DANS L'INDE.

VISITE AU DÉPOT DES CARTES
ET COLLECTIONS GÉOGRAPHIQUES,
A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Il y a trente ans, les sciences géographiques n'avaient point, rue Richelieu, une section distincte dans les vastes bâtiments de la Bibliothèque royale. En 1828, sur l'initiative de M. de Martignac, on créa un *dépôt des cartes et plans* et on appela un des illustres survivants de l'expédition d'Égypte, M. Jomard, de l'Institut, à le diriger.

Ce dépôt fut annexé, en 1833, à celui des estampes, occupant l'entre-sol de l'aile méridionale, à droite de l'entrée, et à l'étage au-dessous des manuscrits. Quant on avait traversé les quatre pièces occupées par les estampes, on arrivait à une salle étroite, encombrée de cartons, obscure en hiver, et où cinq ou six places au plus étaient à la disposition des travailleurs, que d'ailleurs un aménagement aussi incommode attirait fort peu.

Après vingt ans et plus, on s'occupa sérieusement de remédier à un pareil état de choses. Le dépôt des estampes, déplacé en 1854 et transféré au rez-de-chaussée du bâtiment central, qu'il occupe aujourd'hui, laissa son ancien local tout entier au dépôt des cartes et plans, qui changea dès lors ce nom pour celui de *dépôt des cartes et collections géographiques*. Pour le public studieux, le résultat a été immense. Une grande salle de travail, bien aérée en été, bien chauffée en hiver; un nombre de places triplé; de la lumière et de l'espace, deux choses si nécessaires pour ceux qui ont à feuilleter des cartes géographiques : voilà les avantages assurés aux travailleurs. Quant aux simples visiteurs, ils doivent gré à M. Jomard d'avoir ajouté à ces dispositions intérieures une *décoration* instructive et variée : des monuments originaux de la vieille géographie, des portraits et des autographes de géographes illustres, des cartes en relief, des souvenirs de l'expédition d'Égypte; collection qui peut paraître un peu confuse à une première visite, mais à laquelle ces notes pourront initier le visiteur (1).

Les premiers objets qui frappent les yeux, dès l'entrée, sont quatre cartes en relief, de Lartigue, le premier de nos géographes qui s'occupa, vers 1780, de cette importante branche de géographie pratique. Avant lui, on avait fait des cartes en relief, notamment en Suisse : c'est dans ce pays des montagnes célèbres qu'une pareille idée devait naître naturellement. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit ailleurs de l'utilité pratique des cartes en relief. Celles de Lartigue ne sont que des ébauches, si l'on en excepte celle du *fond de la mer des Antilles*, à gauche de la porte, travail excellent qu'on ne dépasserait pas aujourd'hui.

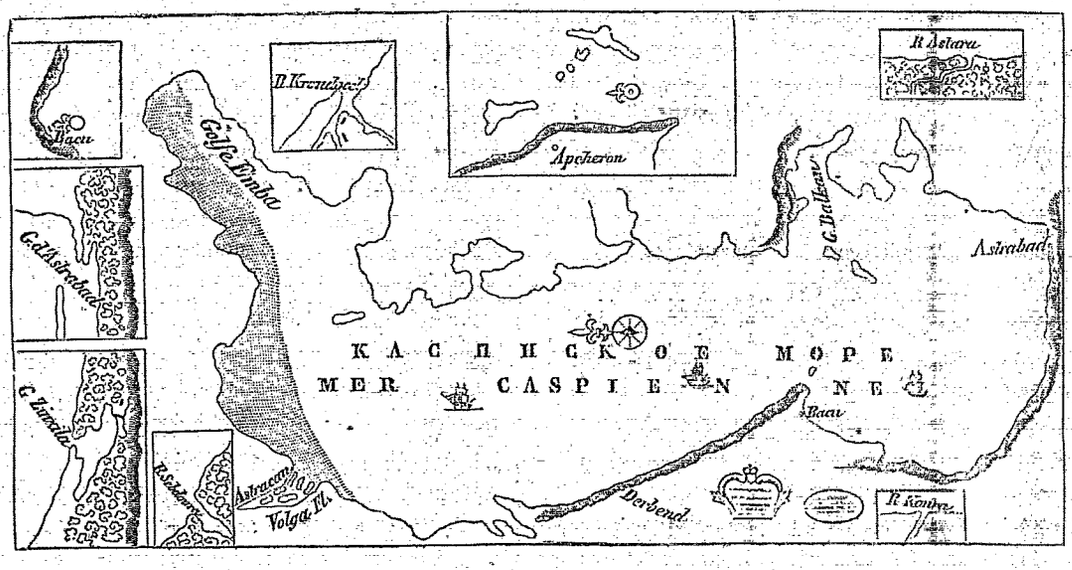
A droite, dans l'embrasure d'une croisée, on voit quelques cartes gravées, dont deux *fac-simile* de la Cassettina Algemina, dont nous parlerons un autre jour; une belle

(1) Le Dépôt est ouvert aux travailleurs tous les jours non fériés; aux visiteurs, les mardis et vendredis.

carte de la Lune, une carte fac-simile du voyage des frères Zeni, au quinzième siècle. On y voit des terres et des îles fabuleuses, notamment cette fameuse Frislande, qui est donnée avec les détails les plus minutieux; l'Estland, qui est peut-être l'archipel Fœroer; l'*Icarie*, qui n'est rien du tout; et au delà de l'Icarie, l'*Estotiland*, partie du continent américain que les Islandais avaient découverte longtemps avant les frères Zeni et leur glorieux successeur Christophe Colomb.

Un objet que les visiteurs examinent avec plus d'intérêt, c'est la tunique rapportée de Memphis, et qui occupe tout l'espace compris entre les deux croisées. La trame, la forme et les dessins de ce curieux vêtement ne nous représentent pas une civilisation supérieure à celle des Abyssins de nos jours.

Les cartes en relief qui avoisinent la tunique de Memphis, sont celles de la Russie d'Europe et de l'empire Ottoman. Ce sont de vrais petits chefs-d'œuvre. L'immense plaine de la Russie, les fleuves qui la baignent au nord, qui la ravinent au sud; l'imperceptible renflement des monts Valdaï, si exagérés sur quelques cartes, et les monts Ourals, surfaits par les Russes eux-mêmes qui les appellent quelquefois la *Ceinture de la terre;* les steppes monotones de la Caspienne, qui font mieux ressortir la régulière et belle ramure du Caucase; la coupure qui sépare cette chaîne de la Crimée et qui forme le détroit de Kertch; la chaîne qui sépare la Crimée des érosions de la mer Noire; l'admirable vallée de la Valachie, qu'on pourrait appeler la Lombardie danubienne; les terribles montagnes qui protégent le nid de brigands héroïques appelé le Monténégro; la ligne tortueuse des Balkans; la courbe élégante des Carpathes; l'Asie Mineure, pêle-mêle de chaînes où l'œil ne reconnaît aucun système un peu harmonique: tout cela ressort à première vue avec une netteté qui frappe et qui charme après examen.



Bibliothèque impériale; Dépôt des cartes. — Fac-simile réduit de la carte de la mer Caspienne, dessinée par Pierre le Grand.

Un de mes amis s'occupait d'une histoire de Schamyl et me demandait une bonne carte du Caucase. Je le menai au dépôt et je lui montrai un de ces deux reliefs. Il embrassa d'un coup d'œil cette majestueuse ligne qui a pour nœud la haute cime de l'Elbourz, et me dit : « Voilà comme je comprends la géographie! »

Je montrais, un autre jour, les mêmes cartes à une dame russe, qui avait bien voulu m'accompagner à ce musée spécial. Elle étudia longtemps le même relief net et saillant, et me dit à plusieurs reprises : « Je reviendrai plus d'une fois ici. »

Outre ces reliefs et quelques autres que nous ne nommons pas, bien qu'ils aient une égale valeur, mentionnons pour mémoire quelques cartes chinoises, qui seraient mieux ailleurs, car il n'est pas un visiteur sur mille à qui elles disent quelque chose.

Ce n'est pas ce qu'on dira d'une grande carte de quatre pieds de long, portant pour titre : *Carte de la mer Caspienne, par Pierre le Grand; 1120. Don du czar. Autographe.* Elle est voisine des cartes chinoises, et fait presque face à la porte d'entrée.

Cette vieille carte est tout simplement un chef-d'œuvre. Le lecteur pourrait en juger si, à côté de la réduction que nous lui en donnons, nous avions reproduit, comme terme de comparaison, ce que l'on faisait en France à la même date : la carte de la mer Caspienne de Delisle géographe du roi. Celle-ci, par exemple, a une forme à peu près ovoïde, et ressemble à tous les lacs du monde quand on les dessine au hasard. Or elle est de 1700, et c'est en 1701 que le czar, qui avait sur la Caspienne des vues plus que scientifiques, en faisait lever la carte par un bon officier néerlandais. C'est une copie, faite de sa main souveraine, qu'il donna à la Bibliothèque du roi, gracieuseté destinée à perpétuer le souvenir de son voyage à Paris. Les légendes sont en russe, très-lisibles; elles sont accompagnées de légendes françaises, traductions littérales dues à l'abbé Girard.

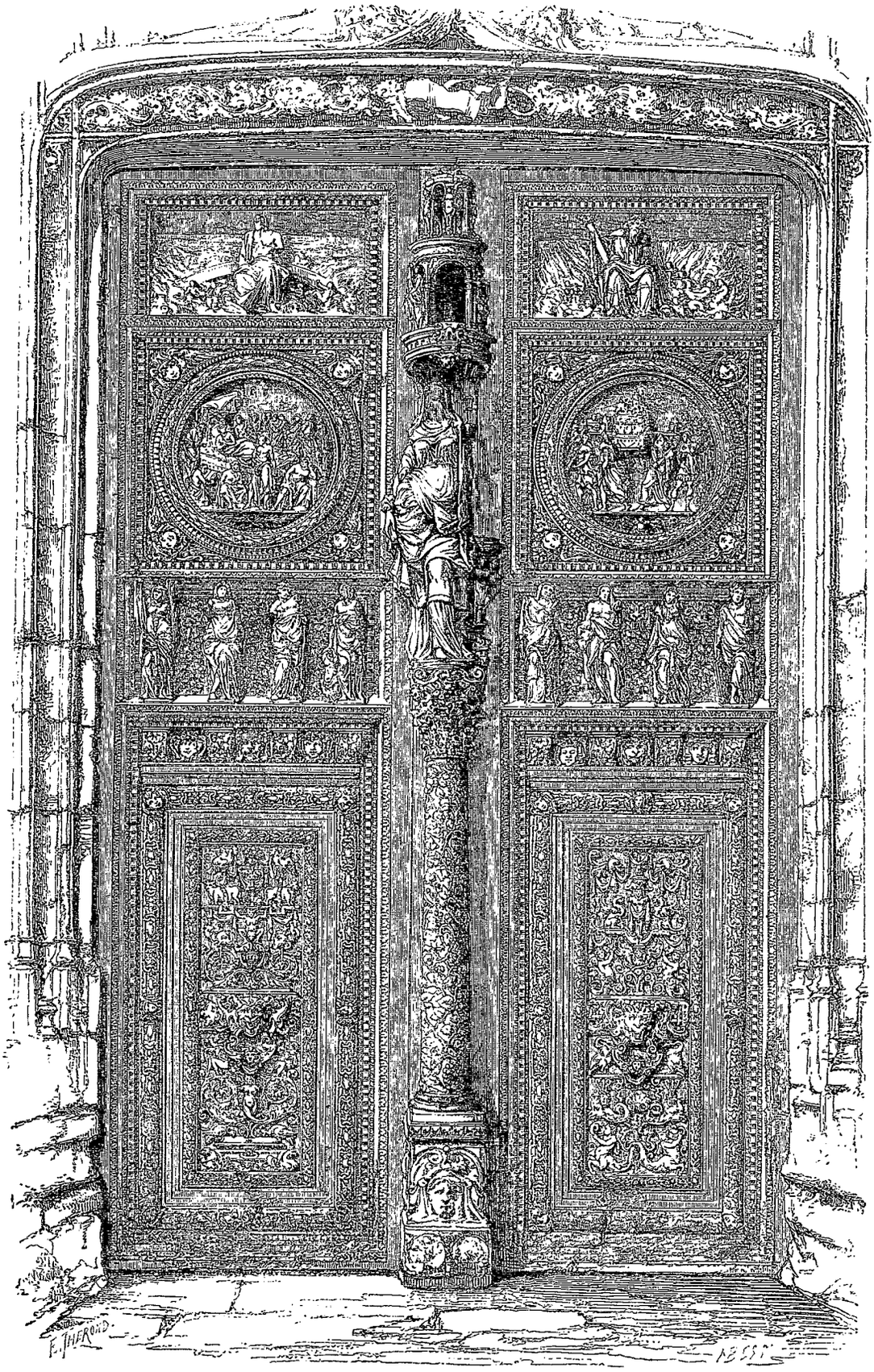
Les espaces disponibles de la carte sont remplis par des plans particuliers des ports ou mouillages de Bakou, Apcheron, Astrabat, et autres lieux susceptibles de devenir des stations navales.

Il paraît que le fond de la Caspienne, au nord-est, c'est-à-dire le golfe de l'Emba, n'avait été exploré que très-superficiellement : c'est la seule partie de la carte qui laisse quelque chose à désirer. Ce qu'il y a de curieux, c'est que c'est aujourd'hui la partie de cette mer où le pavillon russe domine exclusivement. La Perse possède, nominalement du moins, les rivages du Sud, et la Russie, sous prétexte de réprimer les brigandages des Turkomans, s'est fait concéder à l'amiable une île voisine d'Astrabat : c'est son Héligoland ou son Macao.

La suite à une autre livraison.

PORTE CENTRALE DE L'EGLISE SAINT-MACLOU,

A ROUEN.



Vue de la Porte centrale de Saint-Maclou, à Rouen. — Dessin de Thérond.

On croit généralement que Jean Goujon est l'auteur des admirables sculptures qui couvrent les deux battants de la porte centrale de l'église Saint-Maclou; on n'a pas, il est vrai, de preuves bien positives à l'appui de cette tradition: cependant l'abbé Ouin Lacroix rapporte, dans une Histoire récente de l'église Saint-Maclou [1], que l'on aurait trouvé, en 1842, parmi les anciens papiers de la bibliothèque curiale, une quittance signée de Goujon lui-même, et où ce grand artiste ferait mention de son travail aux portes de l'église; mais nous sommes obligés de dire que jusqu'à ce jour il a été impossible d'obtenir la communication de ce document, qui peut-être mettrait fin à toute incertitude. Quoi qu'il en soit, les historiens rouennais paraissent considérer comme un fait incontestable que les portes de Saint-Maclou n'existaient point avant 1527, puisqu'on fit alors des quêtes pour acheter les bois nécessaires à leur construction, et qu'elles étaient achevées en 1560, époque à laquelle on fabriqua un magnifique étui en cuir pour y enfermer une clef digne de ces chefs-d'œuvre. Or il est certain que Jean Goujon travaillait vers ce temps dans l'église de Saint-Maclou, notamment aux peintures et aux deux colonnes de l'orgue, œuvre du quinzième siècle terminée ou restaurée au seizième, et qu'il reçut en payement « 137 livres 15 sous, *y compris 5 sous pour son vin* [2]. »

Suivant une opinion qui ne mérite pas d'être examinée, les portes auraient été sculptées à Rome par Michel-Ange. Les inventeurs de cette fable ajoutent, sans doute de peur d'inspirer trop de confiance, que le diable lui-même les transporta de Rome à Rouen: « Mais, comme le fait observer M. Richard, il n'est pas probable que le diable se fût chargé de cette commission, à moins d'y avoir été forcé. »

Du reste, les sculptures de ces deux portes auraient fait honneur aux plus grands maîtres de l'Italie. Leur auteur ne s'est pas montré moins supérieur dans la composition de l'ensemble et dans l'invention des détails que dans l'exécution même. Il a mis en regard la loi nouvelle et la loi ancienne; il a pris soin d'inscrire son programme en latin au-dessous de deux figures allégoriques qui sont au haut des battants: *Lex vetus* (Loi ancienne), *Lex christiana* (Loi chrétienne). D'un côté sont les prophètes et les pontifes juifs, de l'autre les évangélistes et les prêtres chrétiens. Le médaillon de gauche représente la Circoncision; celui de droite, le Baptême. Le médaillon de la Circoncision renferme un grand nombre de personnages: le devant offre un autel sur lequel une sainte femme soulient l'enfant Jésus reçu par le grand prêtre; le fond est une vue du temple de Jérusalem. Saint Joseph et quelques membres de sa famille assistent à cette cérémonie. Le médaillon du Baptême représente saint Jean-Baptiste versant l'eau sur la tête de Jésus-Christ. Trois anges s'approchent et adorent; la figure du Tout-Puissant apparaît au milieu des nuages. Aux coins du médaillon du Baptême sont quatre têtes d'anges; aux coins du médaillon de la Circoncision, une tête d'ange, une tête d'aigle, une tête de taureau, une tête de lion, attributs des quatre évangélistes saint Luc, saint Jean, saint Matthieu, saint Marc. Ces deux médaillons sont soutenus: celui de la Circoncision, par les quatre grands docteurs de l'Église, saint Grégoire, saint Jérome, saint Augustin, saint Ambroise; celui du Baptême, par les quatre évangélistes. Sur les côtés sont d'illustres représentants de la loi ancienne: Hénoch, Elie, Moïse, Gédéon; au-dessus de Moïse et de Gédéon sont deux femmes: Marthe et Madeleine. L'entablement est occupé par quatre figures allégoriques représentant la Paix, la Justice, la Loi, la Charité. Au-dessus de chaque médaillon s'élève un nuage rempli de petits anges qui s'empressent autour d'un vieillard; deux anges soutiennent respectueusement les bras de ce vieillard, qui n'est autre que Dieu lui-même. Il est représenté sur chaque battant de la porte, dans une attitude presque semblable, mais indiquant une pensée différente. Toutes les parties que laisse vides la disposition des médaillons et des personnages sont remplies par d'élégants ornements de la Renaissance.

Les portes de Saint-Maclou ne sont malheureusement pas intactes comme les portes divines de Ghiberti: le bois ne résiste pas aussi longtemps que le bronze aux injures du temps; et nos populations, peu initiées au sentiment du beau, n'ont pas toujours, au milieu des troubles religieux et politiques qui les agitent, un aussi grand respect que les Italiens pour les chefs-d'œuvre de l'art. En admirant ces sculptures d'un goût si fin, d'un style si élégant et si gracieux, on ne peut s'empêcher de craindre pour leur avenir: on voudrait les voir reproduites en bronze ou conservées dans l'intérieur d'un musée.

[1] *Histoire de l'église et de la paroisse Saint-Maclou de Rouen.*

[2] *Album rouennais, édifices remarquables de la ville de Rouen*, par M. Richard, conservateur des archives municipales, etc.

Le meilleur moyen de prévenir et d'émousser l'envie, c'est de déclarer ouvertement et de prouver par sa conduite qu'on est plus jaloux de mériter une grande réputation que de l'obtenir. BACON.

LE GRAND-ORIENTAL,

NAVIRE A VAPEUR DE VINGT-DEUX MILLE TONNEAUX, POUVANT PORTER DIX MILLE PERSONNES.

Ce furent des Anglais qui osèrent les premiers, en 1838, tenter sur des bateaux à vapeur (le *Sirius* et le *Great-Western*) la traversée de l'océan Atlantique, entre la Grande-Bretagne et New-York. Ce fut une compagnie anglaise qui, en 1843, fit le premier essai d'un grand steamer dont la coque était entièrement construite en fer. Ce steamer était le *Great-Britain*. Il avait 98 mètres de long sur 15m,50 de large, et sa machine était de la force de mille chevaux. C'est encore une compagnie anglaise qui prend l'initiative de la plus gigantesque entreprise maritime dont on ait jamais ouï parler. Cette compagnie s'appelle la Compagnie orientale de navigation à vapeur *(Eastern steam-navigation Company)*. Son but est d'emmener en Australie des émigrants et des marchandises, d'en ramener des hommes enrichis et de l'or. Il s'agit donc pour elle, non plus de cette bagatelle qu'on nomme la navigation transatlantique, mais d'un service régulier de communications rapides à établir sur une vaste échelle entre les colonies australiennes et leur métropole. Il s'agit de faire franchir d'une seule traite, sans relâche, en moins de cinq semaines, à dix mille personnes, les mers qui séparent l'Angleterre de la Nouvelle-Hollande.

Or aucun des grands navires qui existent aujourd'hui ne serait de taille à exécuter un pareil tour de force. On a pensé qu'il fallait créer, pour l'accomplir, un vaisseau géant qui non-seulement dépassât de moitié tous ses aînés par ses dimensions, mais fût, en raison même de sa grandeur inusitée, construit sur un modèle et d'après un système nouveaux.

C'est un ingénieur d'origine française, M. Brunel, qui a été chargé de mettre au jour ce colosse des mers, baptisé d'abord du nom symbolique de *Léviathan*, auquel on a substitué depuis celui de *Great-Eastern* (Grand-Oriental).

Les travaux s'exécutent à Milwall, près de Londres, sur les chantiers de M. Scott-Russel. Ils touchent à leur fin au moment où nous écrivons. La coque du navire est entièrement terminée. Il en est de même des divers organes et

appareils. Ceci n'est donc point une conception théorique, mais une réalité visible et palpable.

Le plus grand steamer que l'on ait vu jusqu'à présent est le *Persia*, qui a 112 mètres de long sur 13m,70 de large. Le *Great-Eastern* est presque deux fois aussi long, puisqu'il a 209 mètres de longueur de quille. Sa largeur, proportionnellement moindre, est de 25 mètres, et sa profondeur de 18.

Son mode de construction le distingue non-seulement des navires en bois, mais aussi des autres navires en fer. Ceux-ci avaient toujours été construits avec des plaques de tôle appliquées sur des membrures en fer forgé. A ce système, qui n'eût pas présenté, pour un aussi grand vaisseau, une solidité suffisante, on en a substitué un autre, remarquable par son ingénieuse simplicité. Les murailles, formées de plaques de tôle assemblées entre elles comme celles des chaudières à vapeur, sont doubles et creuses. L'intervalle est maintenu par des cloisons entre-croisées. Il comprend, par conséquent, un certain nombre de cellules étanches, sans communication entre elles, ce qui aura pour effet de localiser les voies d'eau qui pourraient se produire, et de donner à la coque, avec une solidité comparable à celle qu'elle aurait si elle était de fer massif, une légèreté spécifique égale à celle des navires en bois.

La distance entre les deux parois est de 75 centimètres. L'épaisseur des plaques est de 25 millimètres. Chacune d'elles a été taillée, avec d'énormes cisailles mues par une machine à vapeur, sur un patron particulier, puis passée entre des cylindres qui lui ont donné le degré de courbure nécessaire; chacune a été numérotée comme le sont les pierres destinées à la construction d'une voûte; après quoi l'on n'a plus eu qu'à lui faire prendre la place qui lui était d'avance assignée.

L'intérieur du navire est partagé transversalement en dix compartiments principaux par des cloisons en tôle placées à 18 mètres les unes des autres. Ces compartiments sont subdivisés de la même manière, selon les besoins de l'aménagement. Le pont supérieur est double et cellulaire, comme les murailles. Les ponts inférieurs sont simples; ils divisent dans leur hauteur les compartiments transversaux.

On voit qu'il n'entre pas une parcelle de bois dans la coque. Le navire n'aura donc rien à redouter du feu. Pour ce qui est de l'eau, ses parties sont assemblées et disposées de telle sorte qu'une voie d'eau, même très-large, n'intéresserait jamais qu'une portion restreinte de sa capacité; et si, par un choc violent, il se trouvait brisé en deux, trois ou quatre morceaux, chacun de ces débris, ne pouvant être envahi par l'eau, continuerait de flotter comme le vaisseau lui-même.

Les appareils moteurs sont de deux sortes : roues à aubes et hélice.

Les roues, qui ont 17 mètres de diamètre, recevront leur mouvement de quatre machines représentant une force nominale de 1 400 chevaux. Chacune de ces machines est pourvue de sa chaudière. Leurs cylindres ont 1m,85 de diamètre et 4m,20 de course. Elles occupent en hauteur un espace de 15 mètres.

Les machines destinées à faire tourner l'hélice sont également au nombre de quatre, alimentées par six chaudières. Leur force est de 1 700 chevaux. L'arbre de l'hélice a 18 mètres de long et pèse 60000 kilogrammes. Le diamètre de l'hélice elle-même est de 7m,30.

En outre de ces puissants moyens de locomotion, le *Grand-Oriental* aura six mâts, de hauteur moyenne, dont deux porteront des voiles carrées; il aura aussi un foc d'étrave, mais point de beaupré : ce mât est supprimé afin de ne point charger l'avant sans nécessité. En général, on ne se servira guère de la voilure que pour appuyer le navire à la mer, si ce n'est lorsqu'il s'élèvera un bon vent frais, auquel cas ses 6 ou 700 mètres carrés de toile pourront lui donner comme voilier une marche supérieure.

Avec ses roues et son hélice seules, il fournira une course moyenne de 29 kilomètres à l'heure, et pourra traverser l'Atlantique, c'est-à-dire une distance de 480 myriamètres, en huit jours et demi. Quant à la traversée d'Angleterre en Australie, il l'effectuera en trente-huit jours, — à moins d'accident, — sans se détourner de sa route pour prendre du charbon.

La capacité totale du *Grand-Oriental* est de 22 000 tonneaux. Ses soutes à charbon contiendront 10 000 tonnes de ce combustible; il restera dans les autres soutes de quoi charger 5 000 tonnes de marchandises. De plus, et en outre de la place occupée par les machines, les magasins, les cuisines, etc., on y trouvera des chambres et des appartements spacieux, meublés avec un certain luxe de comfortable, et pouvant loger 800 passagers de première classe, 1 800 de seconde, et 1 200 de troisième.

Il semble, au premier abord, que la manœuvre d'un si grand navire doive exiger un nombreux équipage : cela serait vrai, si l'on n'avait trouvé en notre siècle le moyen de remplacer presque partout déjà le travail des hommes par celui des machines. La marine n'est pas restée sous ce rapport en arrière de l'industrie. Les Américains ont déjà inventé des « matelots à vapeur » *(steam sailors)* ou « domestiques à tout faire » *(servants of all works)*, qui, disent-ils, dépassent de beaucoup, sous le rapport de la docilité, de la vigueur, de la précision, les travailleurs humains. Le *Great-Eastern*, pour son compte, n'embarquera pas plus de 500 de ces derniers. En revanche, il aura :

Pour manœuvrer le cabestan et les pompes, lever les ancres, etc., — deux *steam-sailors*, chacun de la force de 30 chevaux;

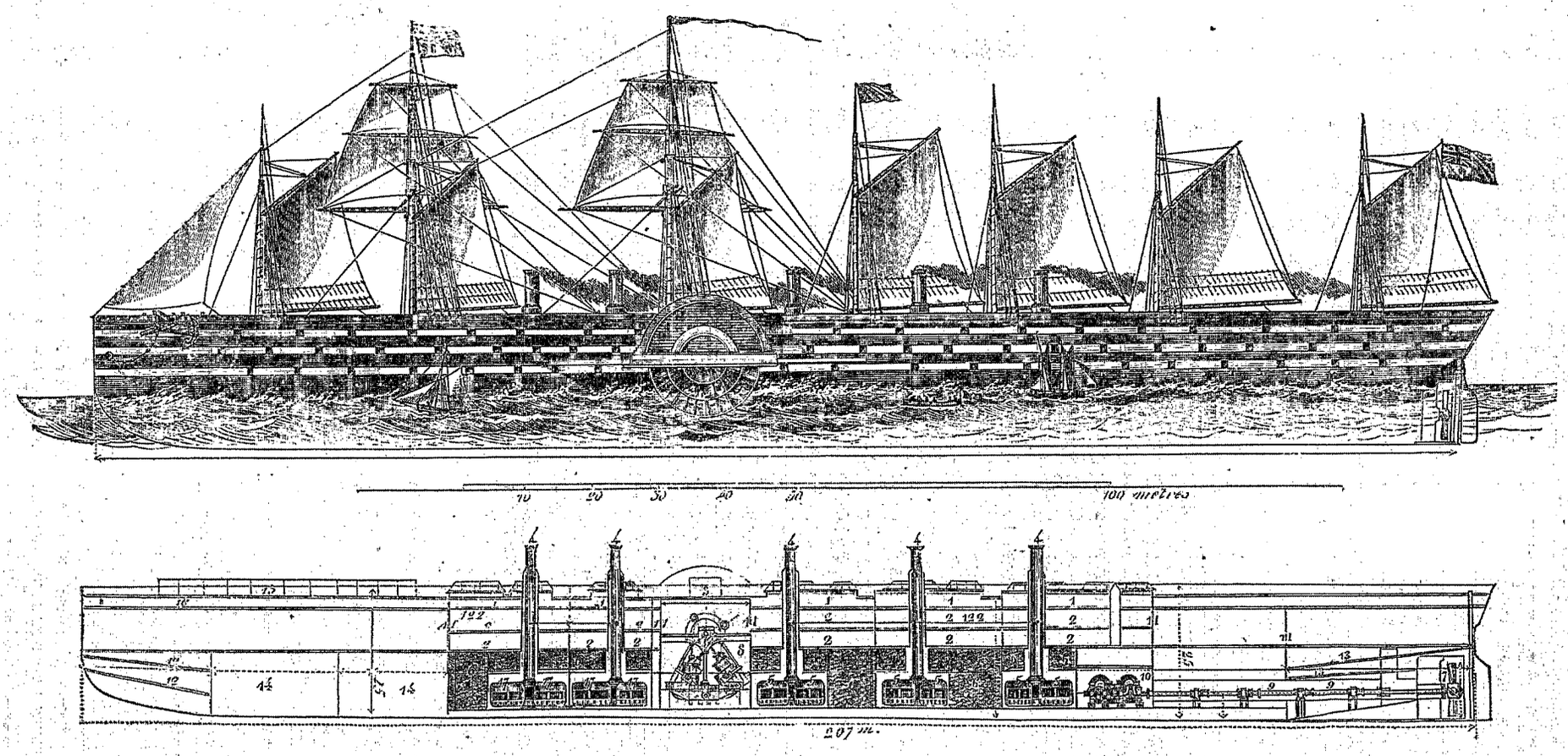
Pour alimenter les chaudières, — dix autres, chacun de 10 chevaux;

Enfin, pour faire tourner l'hélice lorsqu'il s'agira de régler les grands moteurs, — deux petites machines de 20 chevaux.

Le total nominal des forces employées par ce vaisseau, tant pour sa marche que pour ses manœuvres, sera donc de 3 300 chevaux, ce qui représente une force réelle presque double.

Pour ce qui est des moyens matériels usités jusqu'à présent dans le commandement des grands bâtiments, on comprend qu'ils seraient ici tout à fait insuffisants, et que le capitaine placé sur son estrade, entre les tambours des roues, ne saurait, à l'aide d'un porte-voix, se faire entendre à 100 mètres de distance, au milieu du bruit des machines, des sifflements du vent et du brouhaha de l'équipage et des passagers. Aussi est-il question d'employer, le jour et dans des circonstances ordinaires, un sémaphore; — la nuit et par les temps brumeux, des fanaux colorés. On a proposé même, — et ce moyen sera, sinon préféré exclusivement, au moins adopté concurremment avec les autres, — on a proposé d'établir à bord un télégraphe électrique. Le commandant pourrait alors, en tout temps, transmettre avec promptitude ses instructions au timonier, aux vigies, aux machinistes et aux autres chefs de détail.

La conception et l'exécution du grand navire à vapeur que nous venons de décrire sont sans contredit un des événements industriels de notre époque auxquels on doit reconnaître la plus haute portée; et lorsqu'on songe aux connaissances profondes, aux combinaisons ingénieuses, aux ressources de toute nature qu'il a fallu trouver et mettre en œuvre pour les réaliser, on se demande à quelles limites s'arrêteront désormais le génie et la puissance d'une



Le Grand-Oriental. — Elévation et coupe. — Dessin de Lebreton.

1, salons supérieurs. — 2, salons principaux. — 3, chambre du capitaine. — 4, cheminées. — 5, fourneaux pour la machine à hélice. — 6, soutes à charbon. — 7, hélice et son axe. — 8, machine à aubes. — 9, bielle de l'hélice. — 10, machine de l'hélice. — 11, cloisons mobiles. — 12, ponts en fer pour renforcer l'avant. — 13, ponts en fer pour renforcer l'arrière. — 14, cales pour le chargement. — 15, chambres des officiers. — 16, chambres à coucher de l'équipage. — 17, Fourneaux pour la machine à aubes. — 18, tuyaux d'échappement pour la vapeur.

Dimensions principales :

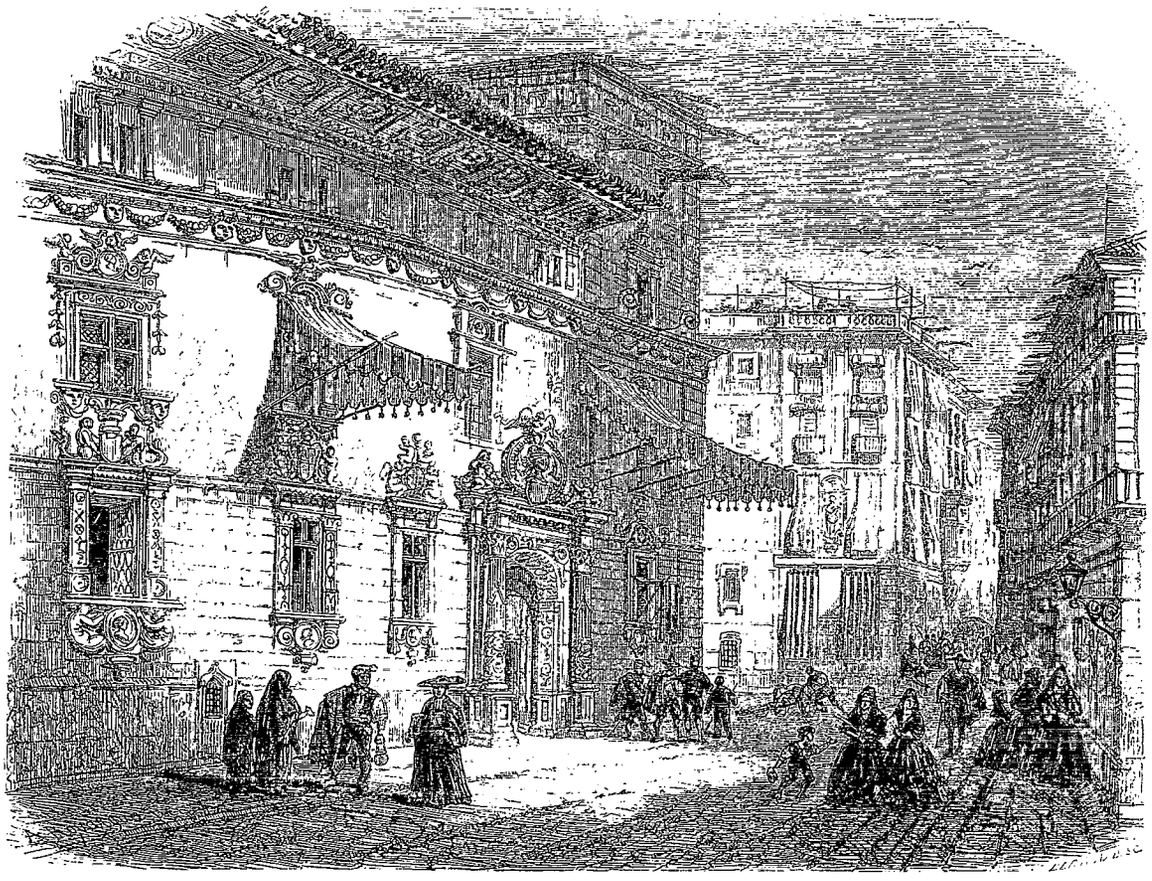
Largeur	25m,30
Longueur	209 mètres.
Creux	18 mètres.
Longueur des principaux salons	122 mètres.
Ponts	4 mètres.
Diamètre de l'hélice	7m,30
Tonnage	22 500 tonneaux.
Provisions de charbon	10 000 tonneaux.
Puissance des machines à aubes	1 400 chevaux.
pour l'hélice	1 700 chevaux.
Nombre des cylindres pour la machine à aubes	4
Diamètre des cylindres	74 pouc. angl.
Tirant d'eau du navire à chargement complet	8m,50
sans charge	6m,50
Passagers de 1re classe	800
de 2e classe	1 800
Corps de troupes avec leur équipement	10 000

civilisation qui, sortie, il y a trois siècles à peine, des ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, accomplit aujourd'hui de semblables prodiges

LA CASA DE GRALLA,

A BARCELONE.

L'hôtel de Gralla ou de Medina-Celi, construit à Barcelone vers 1530, est plus remarquable par le goût et la richesse de ses ornements que par la beauté ou l'étendue de ses proportions. C'est beaucoup moins qu'un palais, mais c'est beaucoup plus qu'une maison. Les habitants l'appellent ordinairement la *casa de Gralla*, quoique la famille de ce nom, qui la possédait à l'origine, soit depuis assez longtemps éteinte. Le propriétaire actuel est le duc de Medina-Celi; il n'y réside point. Les anciens hôtels ou palais espagnols ont pour la plupart le même sort que ceux d'Italie : la noblesse, n'étant plus assez riche pour les meubler et les entretenir, a pris le parti de les louer. C'est un de nos compatriotes, un Marseillais, fabricant de pianos, qui fait occuper par ses commis la noble et antique demeure des Gralla. Il y a quelques années, la municipalité de Barcelone



La *Casa de Gralla*, sur la place de Courcelles, à Barcelone. — Dessin de Rouargue.

paraissait résolue à la démolir pour élargir ou pour ouvrir une rue; grâce à un plan proposé par un jeune architecte catalan, on conservera ce modèle du style de la renaissance espagnole sous Charles-Quint.

ALIMENTATION DES SAUVAGES.

L'homme sauvage n'éprouve pas le besoin d'une variété incessante d'aliments que s'est créé le raffinement européen. Chaque peuple sauvage ou barbare a une alimentation circonscrite, qui est celle que lui fournit son sol et dont il ne s'éloigne pas. Aussi les anciens désignaient-ils une foule de peuples par les noms des aliments dont ils usaient presque exclusivement. Diodore de Sicile, décrivant les populations de l'Afrique, nous parle des *rhizophages*, qui vivent de racines; des *spermatophages*, qui vivent du fruit des arbres; des *hylophages*, qui en mangent les bourgeons; des *struthophages*, qui vivent de la chair de l'autruche; des *acridophages*, qui mangent des sauterelles; des *chélonophages*, qui mangent des tortues; des *ichthyophages*, qui vivent de poisson. Encore aujourd'hui, à l'entrée du golfe Persique, on retrouve des populations dont le poisson demeure, comme au temps d'Hérodote, la nourriture presque exclusive. Les Groënlandais, les Tchoutchis, les Pécherais, vivent presque exclusivement de poisson ou de la chair des animaux marins. Les peuples chasseurs préfèrent la venaison, et les peuples pasteurs ou éleveurs de bestiaux, la viande de leurs troupeaux ou des animaux domestiques. Dans l'Amérique du Nord, les Comanches et quelques autres peuplades indiennes n'ont d'autre nourriture que la chair des bisons, dont la chasse fait presque toute leur occupation. De même, les peuplades sibériennes et laponnes vivent de la chair du renne, les Kalmouks de la chair de cheval; plusieurs populations polynésiennes, chez lesquelles les mammifères étaient fort rares, mangeaient du chien, dont la chair devenait moins coriace, à raison de la nourriture végétale qu'on lui donnait exclusi-

vement... Les Garas de l'Assam, plusieurs peuplades de l'Océanie, certaines tribus nègres, mangent les serpents, les crapauds et d'autres reptiles. Quelques-unes plus sauvages encore, telles que les Nagas de l'Assam et certaines peuplades de l'Amérique, dévorent jusqu'aux insectes (1).

LES MONTAGNES ET LES INSECTES.

Les montagnes sont souvent des lignes de frontières entre les insectes d'un même pays. Par exemple, Mendoza, situé au pied des Andes, n'a presque aucune espèce d'insectes commune avec Santiago, au Chili, qui est placé sous le même parallèle, et qui n'en est pas à 50 lieues de distance en droite ligne. Par un fait plus singulier encore, la forme entomologique n'est pas la même sur les deux versants du col de Tende, dans la chaîne des Alpes. Les cours d'eau, au contraire, même les plus larges, ne sont pas des obstacles à la propagation des insectes, et on rencontre fréquemment les mêmes espèces sur les deux rives (2).

LE KIAFAT.

Les Arabes des déserts africains appellent ainsi l'art de reconnaître par les traces sur le sable les hommes et les animaux qui ont passé, et de deviner, à la première vue, à quelle race, à quelle tribu un homme appartient.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Voy. les Tables du tome XXIV.

LECTURES, AMUSEMENTS D'HIVER.

L'hiver suivant je fus trouvé assez fort pour aller chaque jour de chez nous à l'école et de l'école chez nous; plus de pension, plus d'exil. Il y eut bien quelques jours où le temps ne permit pas qu'on me laissât sortir; tantôt le froid était trop rigoureux, tantôt il y avait trop de neige. J'en prenais aisément mon parti; cependant je n'aurais pas voulu que ces excuses revinssent trop souvent, de peur qu'elles ne fissent prendre encore la résolution de me laisser au prieuré.

Je me souviens que cet hiver eut pour moi un charme tout particulier. Mon goût pour la lecture se développait rapidement, et je trouvais de quoi le satisfaire dans les deux armoires de livres que nous avions décorées du nom de bibliothèque.

Le choix n'était pas ce qu'on pouvait souhaiter de mieux pour l'enfance. Mon père, qui avait, je dois l'avouer, une confiance extrême en son petit Valentin, ne croyait pas que rien pût me gâter : il avait écarté seulement les livres immoraux, et m'abandonnait tous les autres. Je lisais à peu près tout ce qui me tombait sous la main.

Il y avait beaucoup d'ouvrages dépareillés, incomplets, force bouquins, mais, dans le nombre, d'excellents livres : tout Rollin, les Vies des hommes illustres de Plutarque traduites par Amyot, Robinson, Don Quichotte; il y avait d'énormes in-folio, œuvres historiques enrichies de gravures. L'histoire se peignait dans mon imagination : je vois encore ces figures, en médaillons, des empereurs de Rome et d'Allemagne, ces têtes des rois de France, et cent et cent batailles.

Ces gravures, jointes aux récits belliqueux des gazettes contemporaines, me faisaient croire que la guerre avait toujours été l'état naturel et nécessaire des hommes. C'était par une dispensation toute particulière de la Providence que notre petit pays était paisible et tranquille. Je la bénissais d'avoir fait en notre faveur une si rare exception.

Entre les délices de mon enfance, je ne dois pas oublier la Vie de Valentin Jamerai Duval. Ce livre était depuis longtemps dans la possession de mon père, et son état prouvait aux yeux qu'il l'avait lu souvent. J'aimais à retrouver mon nom et quelques-uns de mes goûts dans ceux de cet homme intéressant (1).

— Et toi aussi, me disait mon père, tu seras peut-être un jour un savant sorti du village.

Pour imiter, du moins en quelque chose, mon modèle, je grimpais la nuit sur les arbres, et j'observais les étoiles avec une vieille lunette, qui devait être bien supérieure au tube du jeune pâtre; mais quand je lisais sa bataille avec un chat sauvage et sa patience pendant une horrible maladie, au milieu d'un hiver d'une rigueur inouïe, je l'admirais humblement : Valentin Jamerai Duval était mon héros.

Chaque soir mon père lisait au lit quelques moments. Il faisait en ma faveur cette lecture à haute voix. Ce que j'ai appris comme cela, je ne l'ai jamais oublié.

Si je n'allais pas à l'école, je m'emparais d'un livre dès le matin, et, blotti auprès du poêle, je quittais à grand'peine ma retraite pour prendre mes repas ou faire avec papa une partie de dames. Tout m'intéressait, prose, poésie, voyages, histoires, romans, et si je ne comprenais pas tout, je glanais partout quelque chose; je passais de la *Maison rustique* à l'*Esprit des journaux*, des Voyages de Bruce aux tragédies de Voltaire.

La maxime de mon père était que l'homme, quand il n'est pas corrompu, sait choisir la pâture qui lui convient, avec la même sûreté que le bétail choisit la sienne parmi les herbes d'un champ.

Souvent je faisais trêve aux lectures en faveur du traîneau; cet hiver-là, je fabriquai aussi force « mésangères, » et je fis bien des prisonniers. Il y avait devant nos fenêtres trois pruniers, sur lesquels je plaçais mes cages; après quoi je rentrais dans notre salle à manger, où mon attention se partageait entre mon livre et mes piéges, entre les aventures de Cook ou de Chardin et les mouvements des mésanges. Par moments, crac!... une cage se fermait, et je laissais là mon voyageur pour courir au plus pressé. J'apportais la cage en triomphe; Louise se chargeait du reste, et le soir on mangeait de ma chasse.

Il y avait des chasseurs dans notre voisinage : j'étais surpris de ne pas voir mon père chasser aussi quelquefois. Un jour je lui demandai pourquoi il ne touchait jamais à son fusil.

— Il y a douze ans, me répondit-il, que je l'ai pendu au croc, et j'ai fait vœu de ne plus chasser de ma vie : voici à quelle occasion. J'avais autrefois du goût pour cet exercice; mes affaires m'appelaient à faire des courses dans la campagne; je prenais habituellement un fusil, pour le cas où je trouverais sur mon chemin quelque pièce de gibier. Un jour, je vois un lièvre qui broute au bord d'une haie : je tire dessus et le blesse; il se met à fuir en boitant. Je le suis à la trace; j'arrive auprès d'un buisson, où je trouve la pauvre bête couchée sur deux petits qui se pendaient à ses mamelles. C'était un triste spectacle. La mère, toujours plus épuisée, regardait ses nourrissons et ne prenait plus aucun soin de sa vie. Les levrauts, qui n'avaient pas trois jours, tetaient pour la dernière fois leur mère, qui les inondait de son sang; elle était déjà morte, qu'ils cherchaient encore la vie dans son sein.

J'étais navré; je jetai mon fusil avec douleur, et re-

(1)-(2) Alfred Maury, *la Terre et l'Homme*.

(1) Voy. les fragments des Mémoires de Jamerai Duval, insérés dans notre sixième volume (1838).

cueillis les deux petits dans ma gibecière; puis, prenant mon lièvre à la main, je retournai chez moi. J'espérais du moins sauver la vie à ces deux orphelins : mes soins furent inutiles. Je ne pus leur faire boire du lait. Ils périrent le lendemain. C'est depuis lors, mon ami, que j'ai pris la chasse en dégoût. Je sais bien qu'on évite de chasser à l'époque où les femelles allaitent leurs petits ; mais il reste toujours cette chance fatale de blesser un pauvre animal, qui languira peut-être des semaines avant de périr dans quelque gîte écarté !

La suite à une autre livraison.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Voy. les Tables des tomes XXIII (1855) et XXIV (1856).

DE QUELQUES COMPOSÉS DU SOUFRE.

Si l'on classe les composés du soufre selon l'ordre de leur importance chimique et industrielle, le premier qui se présente, dépassant de bien loin tous les autres, c'est l'acide sulfurique. Ses propriétés les plus remarquables et ses principaux usages ont été indiqués (p. 143 et 144 du t. XXIV). Nous n'y reviendrons pas aujourd'hui.

D'autres substances, dans lesquelles le soufre entre aussi comme élément essentiel, nous offrent un sujet d'étude plus abordable et non moins intéressant. Tels sont l'acide sulfureux, l'acide sulfhydrique et le sulfure de carbone.

I. *Acide sulfureux.* — Il suffit d'avoir fait usage des anciennes allumettes soufrées pour connaître une des propriétés au moins de ce gaz : son odeur suffocante et caractéristique. Brûler du soufre, tel est le simple procédé à l'aide duquel il nous est arrivé à tous de produire des quantités plus ou moins grandes d'acide sulfureux. Ce procédé est aussi l'un de ceux qu'on emploie dans les laboratoires et dans l'industrie, en y ajoutant, il est vrai, certaines combinaisons sans lesquelles on n'obtiendrait qu'un produit impur. En effet, le soufre, brûlé au contact de l'air libre, donne bien naissance à de l'acide sulfureux; mais une partie de cet acide, subissant aussitôt une nouvelle combustion, passe à un degré supérieur d'oxygénation et devient de l'acide sulfurique. Il est d'ailleurs mélangé d'autres gaz, et notamment d'azote, en assez forte proportion : enfin il ne tarde pas à se dissiper et à se perdre dans l'air, sans laisser d'autre trace sensible de son passage qu'une légère irritation sur les membranes du nez et du larynx de ceux qui l'ont aspiré. Pour le débarrasser de tout mélange, pour le saisir, l'emprisonner et pouvoir l'examiner à loisir, il faut recourir à un appareil dont la construction et le maniement exigent, outre des matériaux convenables, une certaine habitude des manipulations chimiques. Aussi n'est-ce pas ce procédé que nous conseillons à nos lecteurs, et nous pouvons leur en indiquer un autre d'une pratique à la fois plus facile et plus intéressante. Tout le monde, à moins d'être soupçonné d'intentions mauvaises, peut se procurer chez le droguiste de l'acide sulfurique ordinaire (vulgairement, *huile de vitriol*). Cet acide, nous l'avons dit tout à l'heure, constitue le degré le plus élevé d'oxygénation que puisse atteindre le soufre. Il contient une dose ou, comme on dit en chimie, un équivalent de soufre, et trois doses ou équivalents d'oxygène. L'acide sulfureux contient, pour la même proportion de soufre, un équivalent d'oxygène de moins. On voit, d'après cela, qu'étant donné de l'acide sulfurique, il suffit, pour le réduire à l'état d'acide sulfureux, de lui enlever un équivalent d'oxygène. Mais comment y parvenir? Cela est simple. L'oxygène s'est combiné au soufre en le brûlant. Si on le mettait maintenant en contact avec un autre corps pour lequel il eût de l'affinité comme pour le soufre, ne quitterait-il pas celui-ci pour aller brûler l'autre à son tour? C'est précisément ce qui arrivera si vous mettez dans une fiole ou dans un ballon de l'acide sulfurique avec du charbon pilé ou des copeaux de bois bien secs, et que vous chauffiez graduellement ce mélange. Un équivalent d'oxygène se séparera de l'acide sulfurique et brûlera le carbone du charbon ou des copeaux. Il se formera ainsi, d'une part, de l'acide sulfureux résultant de la décomposition de l'acide sulfurique; d'autre part, de l'acide carbonique résultant de la combustion du carbone. Ces deux produits, étant également gazeux, se dégageront ensemble par le tube que vous aurez adapté, au moyen d'un bouchon, à l'orifice du ballon. Il s'agira maintenant de les séparer, d'éliminer l'acide carbonique, dont vous n'avez que faire pour le moment, et de garder l'acide sulfureux (fig. 1). Rien de plus facile, si vous ne voulez qu'obtenir ce dernier à l'état de dissolution

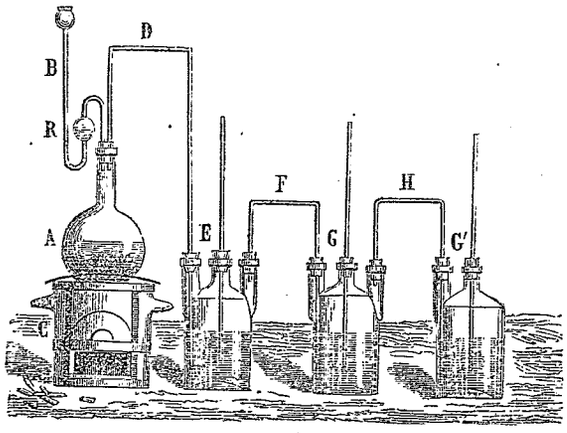


Fig. 1. Préparation d'une dissolution sulfureuse.

A, fiole contenant du charbon pilé ou des copeaux secs et de l'acide sulfurique. — B, tube en *S* par lequel on verse l'acide sulfurique; une certaine quantité de cet acide reste dans le renflement R et dans la courbure, et empêche les gaz de s'échapper par ce tube. — C, fourneau sur lequel on chauffe le mélange. — D, premier tube de dégagement, par lequel les gaz passent dans le flacon laveur E, contenant l'eau qui retient la vapeur d'acide sulfurique entraînée avec les autres gaz. — F, second tube de dégagement, par où les gaz passent dans les flacons où l'on veut les recueillir. — G, G', flacons où l'on a mis, soit de l'eau si l'on veut obtenir seulement une dissolution aqueuse d'acide sulfureux, soit une solution alcaline si l'on veut préparer un sulfite. Lorsque le liquide du premier flacon est saturé, les gaz qui continuent de se former le traversent sans s'y dissoudre, et passent par le tube F dans le second flacon.

ou le combiner avec un alcali pour en former un sel. Dans le premier cas, les deux acides se dissoudront d'abord dans l'eau, mais peu à peu l'acide sulfureux chassera l'acide carbonique dont, à la fin, il ne restera plus trace dans le liquide. Dans le second cas, il se passera un phénomène à peu près semblable. Si, par exemple, vous faites arriver le mélange gazeux dans une dissolution de soude, vous aurez d'abord un mélange de sulfite et de carbonate de soude, puis ce dernier sel sera bientôt décomposé par l'acide sulfureux qui est plus énergique, et toute la soude sera transformée en sulfite de soude.

Vous aurez préparé ainsi une composition sulfureuse susceptible, sans doute, de servir à divers usages et expériences; mais vous n'aurez pas l'acide sulfureux pur et isolé. Vous pouvez l'obtenir sans beaucoup plus de difficulté de la manière suivante (fig. 2). Adaptez à votre tube de dégagement un *tube à condensation* que vous plongerez, après en avoir bien séché l'intérieur, dans une cuve contenant un mélange réfrigérant formé de glace pilée et de sel.

L'acide sulfureux, à la température de — 10 degrés et sous la pression ordinaire de l'atmosphère, se liquéfie. L'acide carbonique, au contraire, exige pour se liquéfier une température beaucoup plus basse et une pression con-

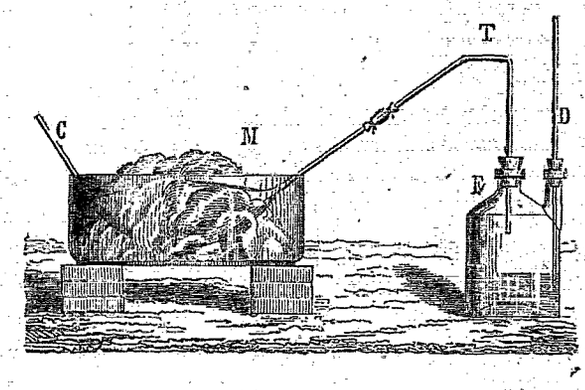


Fig. 2 Préparation de l'acide sulfureux liquide.

D, extrémité du tube de dégagement. — F, flacon laveur contenant, non plus de l'eau, comme dans l'appareil précédent, mais une légère couche d'acide sulfurique, afin que les gaz en sortent parfaitement secs. — T, second tube de dégagement, communiquant avec le tube à condensation C, plongé dans une cuve M, pleine du mélange réfrigérant.

sidérable. En arrivant donc dans le récipient refroidi à 10 degrés au-dessous de zéro, l'acide sulfureux se condensera sous forme liquide, comme la vapeur d'eau distillée. L'acide carbonique demeurera à l'état gazeux et pourra aisément être expulsé. L'acide sulfureux liquide est incolore, très-mobile, plus pesant que l'eau. Il se volatilise avec une extrême facilité, en absorbant une énorme quantité de calorique; si bien qu'en le versant sur la boule d'un thermomètre à mercure on voit ce métal se contracter et se congeler rapidement. Si l'on opère avec un thermomètre à alcool et à la faveur d'un froid extérieur un peu vif, le liquide indicateur peut descendre jusqu'à 55 ou 60 degrés au-dessous de zéro.

L'acide sulfureux est incolore à l'état gazeux comme à l'état liquide. La densité de l'air étant représentée par l'unité, la sienne s'indique par le nombre décimal 2,247. Il affecte vivement les organes des êtres animés. Inoffensif pour l'homme et pour les animaux supérieurs, à la condition qu'ils ne le respirent pas en trop grande quantité, il nous est souvent fort utile par l'action meurtrière qu'il exerce sur les insectes et sur les êtres parasites, animaux et végétaux.

Le soufre, comme nous l'avons vu déjà, possède les mêmes propriétés, mais à un moindre degré; bien plus, dans la plupart des cas où l'on a recours au soufre pour la destruction de la vermine ou des cryptogames, on est obligé de le brûler, c'est-à-dire de le transformer en acide sulfureux. Des lotions faites avec la dissolution aqueuse de cet acide suffisent pour guérir en quelques jours une maladie « très-mal portée, » la gale, — sauf votre respect, — en faisant périr le *sarcopte* qui en est la cause et sa progéniture éclose ou à éclore. La même solution détruirait, pour ainsi dire, instantanément les petits animaux qui hantent les têtes blondes des enfants malpropres ou fourvoyés accidentellement en mauvaise compagnie. Mais la plupart des mamans, au moins parmi les gens peu éclairés, s'imaginent que ces insectes, « c'est la santé des enfants; » et elles les laissent croître et multiplier sous l'égide de ce préjugé ridicule, jusqu'à ce qu'elles jugent qu'ils sont devenus inutiles. Elles leur déclarent alors une guerre tardive, et sont obligées de passer tous les jours des heures entières à les traquer, à les arrêter, à les exécuter un à un, avec une patience digne d'un plus noble objet. Nous désirerions que ces honnêtes mères de famille comprissent enfin que la saleté ne saurait jamais, en aucun cas, profiter à la santé, et que la vermine n'est pas plus salutaire aux enfants qu'aux grandes personnes. Nous leur recommandons de nouveau les lotions sulfureuses.

L'acide sulfureux est un acide faible. Il n'agit point sur les matières colorantes de la même façon que les autres acides; il les altère et les décolore, sans les détruire, tantôt en les désoxygénant, tantôt en s'y combinant pour former un composé nouveau. Ce dernier phénomène semble se produire lorsqu'on expose des feuilles de rose au contact de l'acide sulfureux : elles deviennent blanches aussitôt; mais, plongées dans l'acide sulfurique très-étendu, ou dans une solution alcaline faible, elles reprennent leur teinte primitive.

On tire parti, dans l'industrie, des propriétés décolorantes de l'acide sulfureux, pour le blanchiment des tissus de laine et de soie qui seraient détériorés par le chlore. On les mouille, et on les suspend dans une chambre où l'on brûle du soufre sur un réchaud (fig. 3). Elles s'imprégnent de la vapeur sulfureuse qui se dégage en abondance, et acquièrent une extrême blancheur. On a aussi recours à l'acide sulfureux pour blanchir les éponges et la paille dont on fait les chapeaux. Enfin il sert à enlever les taches faites sur le linge par les fruits rouges. Quelques allumettes, brûlées au-dessous du linge préalablement mouillé, désorganisent la ma-

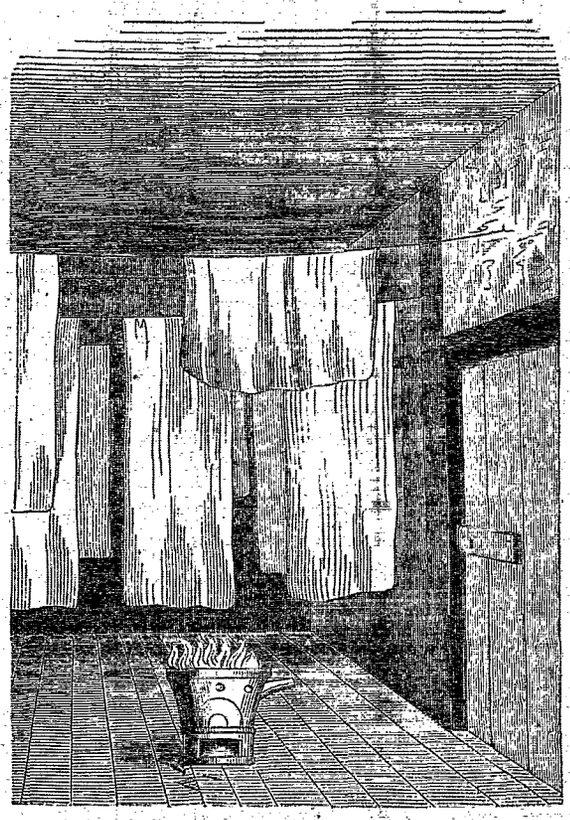


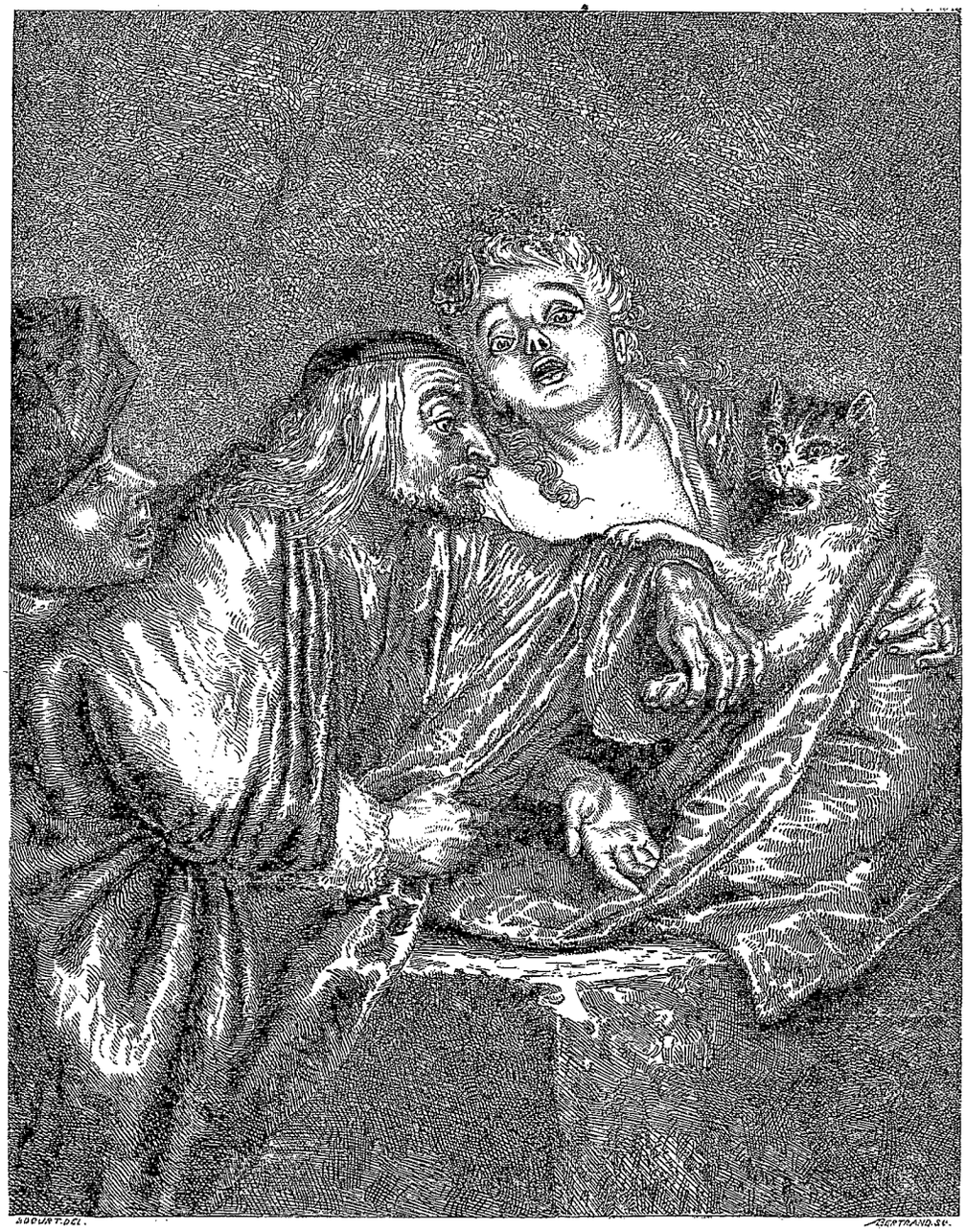
Fig. 3. Chambre pour le blanchiment des tissus de laine et de soie.

Les pièces d'étoffes sont suspendues à des cordes horizontales, et exposées aux vapeurs qui se dégagent du réchaud sur lequel on brûle le soufre.

tière colorante, qu'on enlève ensuite par le savonnage, pour que la tache ne reparaisse plus, comme elle ferait au bout d'un certain temps, si l'on négligeait ce complément de l'opération.

La suite à une autre livraison.

LE CHAT MALADE.



Le Chat malade, par Watteau, gravé par Liotard. — Dessin de Bocourt.

Tableau de l'humaine folie :
Iris idolâtre son chat;
Le médecin, encor plus fat,
Croit le rappeler à la vie.
. . . . . .
Je ris lorsque je vois ce fou de médecin
Soigner cet animal et perfide et malin.
S'il n'appliquait qu'aux chats sa science incertaine,
Quel bonheur pour l'espèce humaine!
Vers gravés sous l'estampe originale.

Depuis trois grands jours, on cherche Iris à la belle messe, aux Feuillants et aux Minimes, au Cours, dans les jardins publics, à la galerie de cire, au théâtre : c'est en vain; on ne voit plus Iris! Qui l'oblige à priver ses amis du spectacle si agréable de sa jolie personne, de sa mine chiffonnée, de son nez en l'air, de ses belles dents blanches, de son rire perlé, de sa mignardise, de sa langueur, de ses gestes veloutés qui contrastent si précieusement avec le continuel petillement de ses yeux, de son langage lent et voilé qu'on ne pourrait bien comparer aujourd'hui qu'à un doux et long miaulement, mais qui, l'an dernier, ressemblait si bien au gazouillement de sa volière? Son absence obstinée étonne, chagrine, inquiète : on veut lui rendre visite, et on n'est pas reçu. Iris se fait celer : sa porte est gardée avec plus de rigueur que celle de Clitiphon [1]. Elle se tient enfermée dans l'endroit le plus reculé de son appartement; un seul personnage y est attendu et admis à toutes les heures du jour et de la nuit : c'est le grand médecin à la mode, un des successeurs de Fagon. Quoi donc! Iris est-elle vraiment souffrante? Sa vie est-elle en péril? Non; rassurez-vous : jamais elle ne s'est mieux portée; mais ne devinez-

[1] Voy. la Bruyère, *Des Biens de fortune.*

vous pas? C'est pour Minet que ses laquais vont en toute hâte chercher le docteur jusques à Versailles ou à Chantilly, ou l'éveiller en sursaut, chez lui, dans le Marais, avant le chant du coq; Minet, hélas! est malade pour avoir trop goûté de ces fameuses confitures du Levant que, la semaine dernière, notre ambassadeur près la Sublime Porte lui envoya de Constantinople, en toute hâte, par courrier. Le silence de l'hôtel n'est plus troublé que par les gémissements de Minet et les sanglots d'Iris. Gardez-vous de vous récrier et de sourire! Iris ne joue pas un rôle; elle n'a rien d'affecté : c'est un attachement profond, un désespoir sincère. Pour sauver Minet, Iris donnerait, j'en suis sûr, sans hésiter, votre vie et celle de bien d'autres. Elle a le monde en horreur et ne tient plus à plaire : n'est-ce point là le signe des grandes passions? Que voulez-vous! on n'aime bien qu'une fois. Il est vrai que cette belle personne avait eu auparavant quelques caprices : elle avait aimé tour à tour, elle le croyait du moins, un carlin anglais, un petit singe du Brésil, une perruche de l'Inde, deux ou trois couples de canaris; mais elle avait bien vite reconnu son erreur : son carlin était le plus sot animal de la création; le singe grimaçait à faire peur; la perruche était maussade comme une coquette sur le retour; les canaris étaient jolis, mais par trop impalpables. Minet, Minet seul, a su lui inspirer une durable affection : il est doux, il est fier, il joue, il ruse, il gronde, il a de l'imprévu. Elle le fait dîner à sa table, et coucher près de son lit, dans un berceau tout couvert de dentelles et digne d'un enfant royal. Elle a demandé son portrait à Watteau, son éloge à Moncrif. En ce moment, elle songe à demander son épitaphe à Fontenelle, et son tombeau à Coustou. Voyez comme elle est négligée! comme ses yeux sont abattus! elle ne connaît plus le sommeil. Si parfois elle s'éloigne une seconde du chevet de son favori pour s'approcher de la fenêtre et entr'ouvrir un rideau, ce n'est pas, croyez-le bien, pour regarder le ciel ni les fleurs, pour chercher de vaines distractions, c'est pour choisir l'endroit du jardin le plus mystérieux où elle ensevelira, bientôt peut-être, et Minet et son cœur. Si, par faveur insigne, vous parvenez à pénétrer jusqu'à elle, n'essayez pas de la consoler; ne lui dites pas que c'est porter trop loin le dévouement et la sensibilité; qu'il est, sans doute, d'une belle âme d'aimer les animaux, mais qu'il faut les aimer comme des animaux et non pas comme on aime un père, un mari ou un fils. Dieu! quelle indignation accueillerait vos paroles, et comme Iris vous accablerait tout à la fois de sa colère, de son dédain, de son éloquence, et même de son érudition! Oui, l'amour fait des miracles; il a fait d'Iris presque une rivale de Mlle de Scudéry. Elle a écouté, sans bâillements, la lecture d'un livre entier sur l'unique sujet qui lui tienne au cœur, l'histoire des chats. Elle vous dira, très-couramment, que ce ne sont pas des animaux ordinaires, si même il est permis de les appeler d'un nom si bas et si malsonnant; qu'en Égypte on adorait les chats; qu'on leur dressait des statues, des temples; que leurs meurtriers, même involontaires, étaient immédiatement mis à mort; qu'on leur faisait d'illustres funérailles, et que la déesse Isis (Isis, Iris, n'entrevoyez-vous pas tout ce que l'on peut déduire d'un tel rapport?) ne dédaigna point de se transformer en chatte. Elle vous apprendra que Cambyse, pour s'emparer de Peluze, n'imagina rien de mieux que de mettre à la tête de ses troupes une phalange de chats; que les Arabes aussi, avant Mahomet, adoraient un chat d'or; que le roi des rois Hormus ne dut la plus éclatante de ses victoires qu'à l'ombre d'un chat qui lui apparut en rêve. Elle passera des temps anciens aux temps modernes; elle vous nommera tous les poëtes qui ont célébré les chats; elle vous rappellera les vers de Ménard sur la chatte qu'il avait rapportée de Rome :

Elle fut matrone romaine
Et fille de nobles aïeux;
Mon laquais la prit sans mitaine
Près du temple de tous les dieux.
J'aurai toujours dans la mémoire
Cette peluche blanche et noire
Qui la fit admirer de tous.
Dame Cloton l'a maltraitée,
Pour plaire aux souris de chez nous
Qui l'en avaient sollicitée.

Elle vous récitera encore l'épître de Scarron à Mme de Montatere; le sonnet de Benserade sur le chat de Mme Deshoulières; le rondeau de cette célèbre dame, le quatrain du chevalier d'Acilly, l'épitaphe de la Mothe sur Marlamain, le chat de la duchesse du Maine :

O chats égyptiens, mes augustes aïeux!
Vous qui, sur un autel, entourés de guirlandes,
Étiez l'amour des cœurs et le charme des yeux!
On vous a prodigué des hymnes, des offrandes;
De tous ces vains respects je ne fus point jaloux.
Ludovise (1) m'aima, votre gloire est moins belle :
Vivre simple chat auprès d'elle
Vaut mieux qu'être dieux comme vous.

Iris, pour vous confondre, ne s'arrêtera pas, s'il lui plaît, à l'histoire et à la poésie : elle invoquera, au besoin, Aristote, Cardan, d'Hozier et l'art héraldique; elle vous dira quelles sont les races célèbres des chats, et si Minet descend en ligne directe ou indirecte des Syriens, des Persans ou du Malabar. Que deviendriez-vous, accablé sous ces prodiges d'esprit et de mémoire que vous étiez bien loin de soupçonner, si, par bonheur, un soupir de Minet ne venait à vous enlever tout à coup la belle Iris? Elle s'élance de son sofa, elle se penche vers le malade, elle l'écoute; on dirait qu'elle comprend son langage; mais sa science féline, si vaste et si variée qu'elle soit, ne va pas encore jusque-là, heureusement pour elle! car elle entendrait peut-être les lèvres pâles de Minet, l'ingrat! l'infidèle! murmurer sous ses moustaches languissantes : « O mes frères roturiers, ô mes frères rustiques, vous qui ne connaissez ni l'or ni les grandeurs; vous que l'on n'étouffe point sous des draps de linge fin à point de Venise, vous que l'on n'empoisonne pas avec les fades dragées de Valin, les pâtes musquées du sérail et les pilules à l'antimoine! combien votre sort est digne d'envie, frères bien-aimés! Pourquoi le destin ne m'a-t-il pas permis, simple chat de ferme, comme vous, de dormir sur la cendre, au coin de l'âtre, et, libre dans la pauvreté, de chasser, la nuit, les souris de la grange et, au lever de l'aurore, les mulots des blés! »

LA FABRIQUE DE RENAGE.

Monsieur,

Vous avez fait si bon accueil à la lettre que je vous adressai sur la Société alimentaire de Grenoble, à une époque où l'attention publique n'était pas encore assez éveillée sur ce genre d'établissements, que j'ai pensé que vous auriez peut-être la même indulgence à l'égard de la communication que je me propose de vous faire aujourd'hui sur un autre établissement du même pays. Pendant longtemps on s'est émerveillé de la nature physique du Dauphiné; depuis que le goût des sciences est devenu vulgaire, il s'est publié je ne sais combien d'ouvrages sur les curiosités naturelles de cette contrée si bien douée; mais je crois qu'en y regardant de près, on trouverait qu'il n'y a pas moins à admirer en Dauphiné dans toutes sortes d'institutions fort modestes et fort peu éclatantes que le simple mouvement des mœurs y a fait naître. Pour ceux qui estiment que les hommes sont un sujet d'étude dont l'intérêt vaut bien celui des minéraux et des plantes, il

(1) La duchesse du Maine.

n'y a guère de pays, en effet, où l'on puisse espérer meilleure récolte; et je suis persuadé qu'au point de vue moral, un journal de voyage s'y enrichirait tout autant qu'au point de vue de la minéralogie ou de la botanique.

Ces réflexions me sont particulièrement suggérées à l'occasion d'une manufacture à demi perdue dans un charmant petit vallon aboutissant à l'Isère, et dont, malgré la haute valeur de son caractère, pas un de nos économistes, à ce que je crois, n'a soupçonné jusqu'ici l'existence. C'est la fabrique de crêpes de Renage, placée sur la Furc, à peu de distance de Rives. Ne vous attendez pas à trouver ici la description des détails de fabrication de cette étoffe, si brillante dans les bals, si triste dans les cérémonies funèbres, et dont nos deuils s'unissant à nos plaisirs déterminent chaque année une consommation si énorme. L'histoire de ces procédés technologiques mènerait ma plume bien loin, et peut-être même, par sa minutie, risquerait-elle de fatiguer vos lecteurs. Qu'il me suffise de dire que l'ensemble du travail consiste à filer, ourdir et tisser, et que, comme il s'agit de fils et de tissus extrêmement délicats, il faut dans toutes ces opérations plus d'attention et d'adresse que de vigueur. C'est ce qui a déterminé à Renage l'emploi exclusif des femmes, et c'est de ce personnel féminin que je me propose particulièrement de vous entretenir.

J'ai souvent entendu parler, par nos économistes, de la célèbre manufacture de coton de Lowell, dans l'Amérique du Nord, où des jeunes filles, recrutées dans la campagne et entretenues dans des espèces de pensionnats attachés à la manufacture, exécutent, à l'abri des inconvénients du mélange des sexes, et dans des conditions irréprochables de bien-être et de moralité, tout le service de cette industrie si déplorablement organisée presque partout; eh bien, Monsieur, j'ose dire que l'on a été chercher bien loin, à grand bruit, ce que l'on aurait trouvé sous la main dans notre propre pays, si l'on avait pris la peine d'y fouiller. La fabrique de Renage me paraît, en effet, présenter tous les avantages que l'on a constatés à Lowell, et même, je ne crains pas de l'affirmer, quelque chose de plus : je veux parler de la liaison permanente et même quotidienne des jeunes filles avec leur famille.

C'est de cette liaison que les administrateurs qui ont fondé ce bel établissement se sont le plus préoccupés; ils ont compris que, dans une manufacture, les machines avaient leur valeur sans doute, mais que les êtres vivants, qui sont, eux aussi, une partie essentielle du système de la production, en avaient plus encore. Aussi se sont-ils attachés, tant dans l'intérêt de leur opération commerciale que dans celui de leur honneur industriel, à soigner avant tout les intérêts moraux du personnel qu'ils emploient. Ce personnel est assez considérable, car il se compose d'environ six cents jeunes filles recrutées dans les villages jusqu'à six lieues à la ronde. Tout ce monde habite l'intérieur de l'établissement, et le directeur se considère comme un directeur de personnes bien plus que comme un directeur de mécaniques.

Il est aidé dans l'exercice de son gouvernement par trois sœurs de charité : l'une est chargée de la cuisine et de tout le matériel de ce vaste ménage; l'autre, de l'infirmerie; la troisième tient une école dans laquelle sont admises les petites filles du voisinage immédiat et qui sert ainsi de pépinière pour les sujets qu'elle prépare. Les ouvrières sont logées dans de grands dortoirs, spacieux, propres, bien aérés et placés sous la direction de contre-maîtresses choisies parmi leurs compagnes, en raison de leur capacité et de leur bonne conduite. A cinq heures du matin, la cloche donne le signal comme dans un pensionnat, et, après la prière faite en commun, le travail commence. Il n'a rien de pénible, car il consiste surtout à surveiller le mouvement des fils et à rattacher ceux qui viennent à se rompre. Les fils de soie n'étant pas plucheux comme ceux de coton, il ne se répand pas, dans l'atmosphère des ateliers, de ces poussières délétères qui, dans les manufactures de coton, occasionnent des maladies si fréquentes et si cruelles. Il ne se manifeste d'autres inconvénients que ceux qui se produisent quelquefois chez les personnes astreintes à demeurer debout trop longtemps; mais dans ce cas, celles des ouvrières qui en ont réellement besoin, obtiennent des tabourets; et, en somme, tout ce monde, malgré treize heures de travail soutenu, se montre alerte et bien portant. La fatigue est même si peu considérable que le directeur est obligé de résister aux sollicitations qui lui sont continuellement adressées en vue d'une heure de travail de plus, augmentation qui, pour les ouvrières, aurait naturellement pour résultat une augmentation correspondante de salaire; mais, dans l'ordre actuel, les salaires sont suffisants, l'état sanitaire est excellent, les dispositions parfaites, et, par conséquent, il n'y a pas lieu de rien changer

La fin à une autre livraison.

PORTRAIT

D'UN HOMME DESTINÉ A VIVRE LONGTEMPS.

PAR HUFELAND (1).

Sa taille est moyenne et bien proportionnée, ou même un peu ramassée; son visage n'est pas trop haut en couleur, car, au moins dans la jeunesse, la coloration excessive de cette partie du corps promet rarement une longue vie; ses cheveux sont plus blonds que noirs; sa peau est ferme sans être rude; sa tête est de grosseur moyenne; il a des veines bien marquées sur les membres; ses épaules sont plutôt arrondies qu'aplaties; son cou n'est pas trop long ni son ventre saillant; ses mains sont grandes, mais non parsemées de sillons profonds; son pied est plus large que long, et son mollet presque rond; il a une poitrine large et voûtée; sa voix est forte et sonore; il peut retenir longtemps son haleine sans en être incommodé. En général, une harmonie parfaite règne entre toutes ses parties; ses sens sont bons sans cependant être trop délicats; son pouls est lent et uniforme.

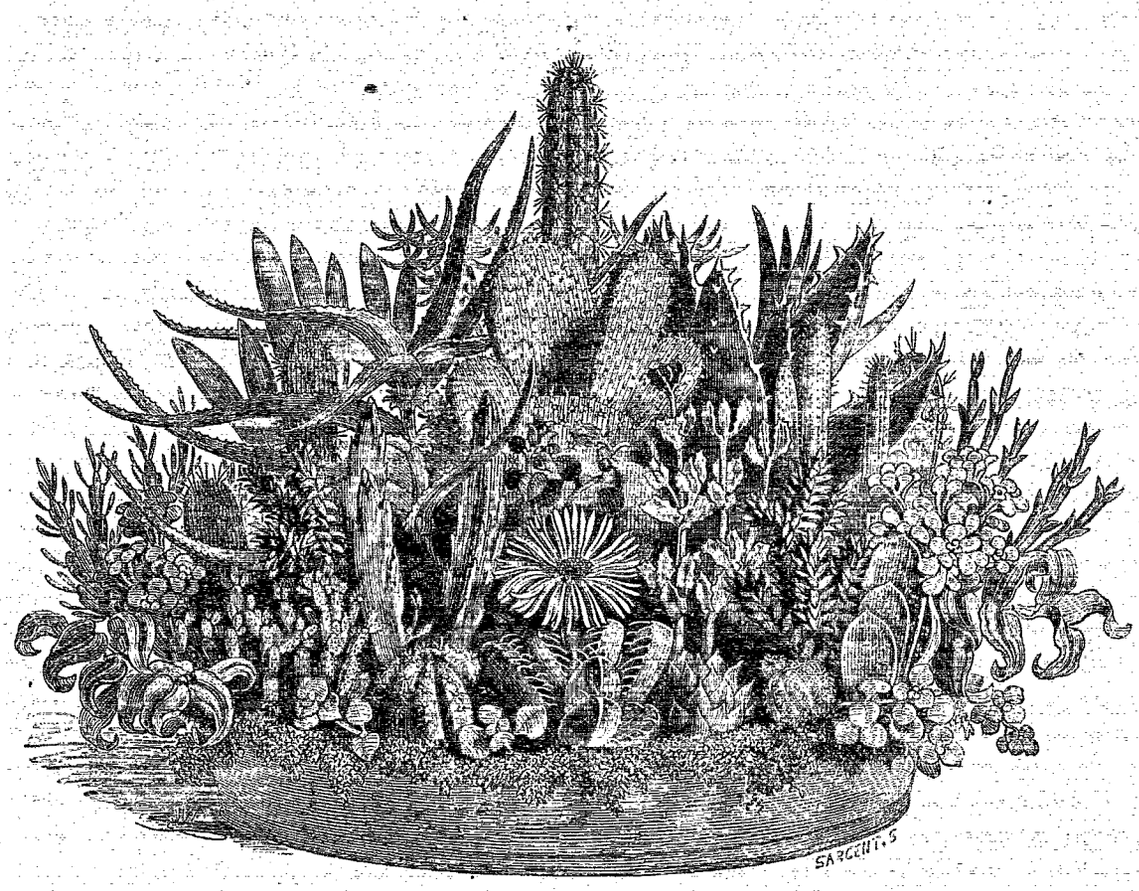
Son estomac est excellent, son appétit fort bon et sa digestion facile. Les plaisirs de la table ont de l'attrait pour lui et portent la gaieté dans son âme, qui partage les jouissances du corps. Il ne mange pas uniquement pour manger, mais l'heure des repas est tous les jours une heure agréable pour lui, et la table lui procure une sorte de volupté qui a sur les autres l'avantage de l'enrichir au lieu de l'appauvrir. Il mange lentement, et il n'éprouve pas souvent le besoin de boire : une grande soif est toujours le signe d'une consommation rapide.

Il est, en général, ouvert, affable, communicatif, accessible à la joie, à l'amour et à l'espérance, mais inaccessible à la haine, à la colère et à l'envie. Ses passions n'ont jamais le caractère de l'impétuosité et de la violence. Si quelquefois il se fâche et se met en colère, c'est plutôt un échauffement utile, une fièvre artificielle et salutaire, qu'un épanchement débile. Il aime à s'occuper et se complaît surtout à méditer tranquillement sur des objets agréables. Il est optimiste, ami de la nature et du bonheur domestique. Il ne connaît ni l'ambition ni l'avarice, et ne s'occupe guère du lendemain.

(1) Auteur de *l'Art de prolonger la vie de l'homme*, traduit par Jourdan; 1834.

LES PLANTES GRASSES.

Il n'est personne qui n'ait remarqué, soit à l'étalage des fleuristes et des fabricants de poterie, soit dans les appartements des amateurs d'horticulture, des collections de plantes vivantes qui attirent tout d'abord l'attention par leur grâce, leur petitesse, et la bizarre variété de leurs formes. On s'étonne de les voir si bien portantes dans des quantités de terre où l'on comprend à peine qu'elles trouvent de la place pour loger leurs racines. Ces végétaux appartiennent tous à la série désignée sous le nom de *plantes grasses*, ainsi nommées parce qu'en général leurs tiges et leurs feuilles (quand elles ont des feuilles) sont épaisses, charnues, et ne ressemblent que de loin aux mêmes parties chez les autres végétaux. Les plantes grasses vivent bien plus par leurs organes extérieurs que par leurs racines; elles ne prennent dans la terre qu'une très-petite portion de leurs aliments; elles les puisent presque en totalité dans l'atmosphère qu'elles décomposent pour s'en approprier les principes. Cette particularité est une conséquence naturelle et nécessaire des conditions sous l'empire desquelles les plantes grasses végètent dans leur pays natal; elles croissent entre les fentes des rochers, sous des climats où elles ont à supporter des sécheresses prolongées pendant plusieurs mois.



Une Corbeille de plantes grasses. — Dessin de Freeman.

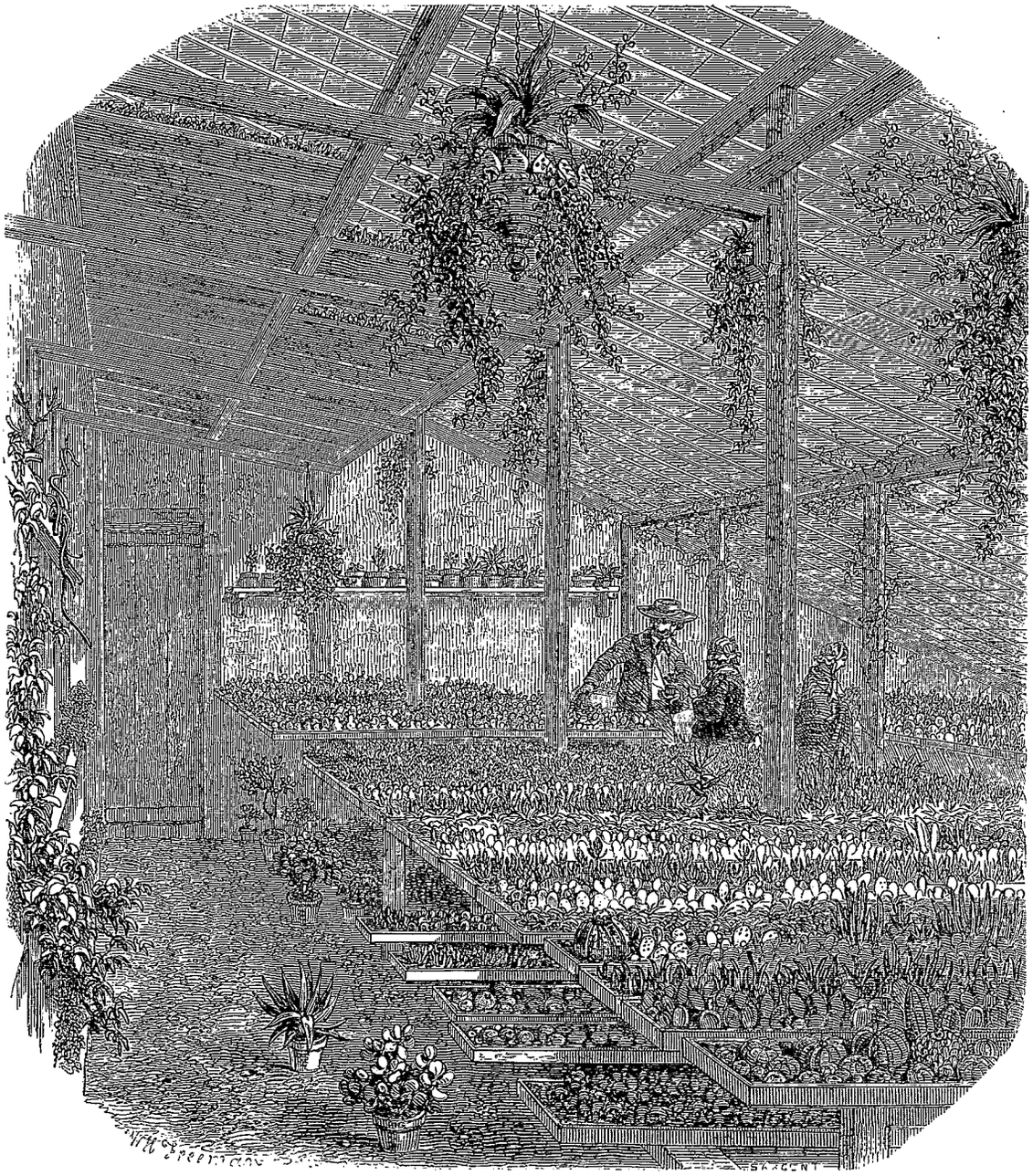
Pour satisfaire le goût des amateurs en se conformant à l'espace toujours très-limité que les plantes d'ornement peuvent occuper sur une étagère dans une chambre habitée, il a fallu d'abord choisir parmi les plantes grasses les espèces et les variétés les plus petites, puis s'appliquer à les rendre par la culture encore plus naines qu'elles ne le sont naturellement. Les végétaux qui se prêtent le mieux à ces exigences appartiennent spécialement aux genres *Crassula*, *Stapelia* et *Mezembryanthemum*, ainsi qu'à la nombreuse famille des Cactées.

Les *Crassula* les plus répandues atteignent souvent à des dimensions assez considérables; on rencontre sur les marchés aux fleurs de la capitale la *Crassula* proprement dite, à fleurs en cimes d'un rouge éclatant, et la *Larochea*, à fleurs très-petites, excessivement nombreuses, rassemblées au sommet de la tige en une sorte de choufleur couleur de feu; ces plantes ont habituellement 60 à 70 centimètres de hauteur. L'horticulture sait en obtenir des variétés pour ainsi dire microscopiques, capables de vivre à l'aise et de fleurir dans un dé à coudre.

Les *Stapelia*, chez lesquelles, comme chez les Cactées, les feuilles et la tige se confondent dans un seul et même organe, donnent aussi des variétés très-petites, sans approcher pourtant de l'excessive petitesse de quelques *Crassula*. La fleur des *Stapelia*, en étoile, d'un brun violacé, très-grande par rapport au volume de la plante, est plus bizarre que réellement belle; son odeur, qui n'a rien d'attrayant, rappelle exactement celle de la viande avancée. Nous rapportons cette particularité parce qu'elle a donné lieu à une expérience fort curieuse qui a mis fin à une grave discussion entre les entomologistes. Il s'agissait de savoir si les mouches sont ou non privées du sens de l'odorat. Les mouches ont, comme tous les insectes, l'instinct admirable de déposer toujours leurs œufs là où elles savent que les vers ou larves qui naîtront de ces œufs trouveront la nourriture qui leur convient, bien que cette nourriture ne soit jamais la même que celle de l'insecte complétement développé. Or de nombreuses expériences prouvent que les mouches habituées à pondre sur la viande en décomposition, pondent également dans l'épaisseur de

la corolle charnue des fleurs de *Stapelia*. D'où provient la méprise? Ce ne peut être de la vue, ces fleurs n'offrant avec un morceau de viande aucune ressemblance, même éloignée; les mouches ne peuvent être trompées que par l'odorat : d'où l'on a conclu, peut-être un peu légèrement, qu'elles n'étaient pas privées de ce sens, bien que l'organe qui chez elles en est le siége n'ait pas encore été découvert.

Les *Mezembryanthemum*, dont l'espèce la plus répandue



Une Serre de plantes grasses, à Paris (1). — Dessin de Freeman.

est connue sous le nom vulgaire de *glaciale*, à cause d'une sorte de givre qui recouvre la tige et les feuilles, forment un genre très-riche en espèces et variétés très-florifères, offrant toutes les nuances du rose et du rouge. L'une des plus jolies variétés parmi les naines est le *M. cordifolium*, qui donne de charmantes fleurs roses dans les aisselles des feuilles, sur des plantes hautes à peine de quelques centimètres.

Les Cactées de proportions assez réduites pour prendre place dans les collections de plantes grasses naines appartiennent surtout aux genres *Melocactus*, *Echinocactus* et *Opuntia*. On cultive, pour les collections en miniature, des *Melocactus* et des *Echinocactus* gros comme de petites pommes d'api, et portant néanmoins à leur sommet de jolies fleurs d'un jaune satiné. Le contraste avec les grandes espèces du même genre est saisissant lorsqu'on se rappelle les grands *Echinocactus* du Brésil, les plus grands végétaux de la famille des Cactées. Celui qu'on voit depuis quelques années au jardin botanique de Kew, en Angleterre, n'a pas moins de $2^{m},50$ de circonférence; pour l'amener des montagnes des Orgons au port de Rio-Janeiro, où il a été embarqué pour l'Europe, il n'a pas fallu moins de trois paires de bœufs attelés à un grand chariot

(1) Serre de M. Steiner.

brésilien. Les variétés naines sont la reproduction très-exacte de ce colosse végétal.

Un horticulteur allemand, établi récemment à Paris, s'est fait une spécialité de la multiplication de ces ravissantes petites plantes; son jardin n'est pas grand; il faut se baisser pour bien voir les plantes qu'il renferme dans des bâches recouvertes de châssis vitrés; on dirait un morceau du parterre du souverain de Lilliput. Une serre est consacrée à celles de ces plantes qui réclament le secours de la chaleur artificielle. Les boutures et les semis de plantes grasses naines y sont symétriquement distribués sur des plaques de tôle semblables à celles dont les pâtissiers se servent pour mettre leurs brioches au four. Tout est calculé pour qu'elles puissent s'enraciner rapidement, fleurir très-jeunes et rester aussi petites que possible. C'est ainsi que, dans des pots dont les dimensions dépassent à peine celles d'un verre à liqueur, on peut voir se développer, prospérer et fleurir des collections très-variées de jolies plantes empruntées à la flore des montagnes des régions intertropicales. Ces pots, disposés sur des étagères en fil de fer doré, argenté, peint ou verni de diverses couleurs, pour s'harmonier avec le luxe des salons les plus richement meublés, constituent de véritables parterres d'une verdure perpétuelle, d'un entretien facile et d'une incomparable élégance. Les soins que demandent ces plantes n'ont rien d'embarrassant : il faut les laisser à peu près à sec pendant le long sommeil de leur végétation, et les arroser modérément seulement quand on voit qu'elles se disposent à croître et à porter des boutons à fleurs.

ÉTYMOLOGIE DU MOT *NANTERRE*.

Nous avons dit que le cercle de pierres au milieu duquel sainte Geneviève est représentée sur l'ancien tableau que nous avons reproduit (t. XXIV, p. 392), était très-probablement un cromlech déjà consacré dans l'opinion populaire par les anciennes traditions. Le savant auteur de l'Histoire de France, M. Henri Martin, nous écrit à ce sujet que « l'aspect de ce cercle de pierres est en effet très-significatif, mais que la conjecture paraît devoir se changer en certitude lorsque l'on se reporte au nom primitif de Nanterre, *Nemeto Dorum*, en celtique *Nemheid Dor*, qui veut dire : *le sanctuaire de l'eau, le lieu saint de la rivière*. La racine *Nemheid, Nemet*, est la plus antique qui désigne les choses saintes chez tous les peuples celtiques, depuis la Galatie jusqu'à l'Irlande. »

OMPHALOPSYQUES.

On appelait *omphalopsyques* des religieux qui contemplaient perpétuellement leur nombril pour en voir jaillir la lumière sacrée du mont Thabor. M. de Villoison a vu quelques moines du mont Athos livrés à cette occupation. Le mot omphalopsyques vient des mots grecs *omphalos* (nombril) et *psuché* (âme).

LE MYSTÈRE DES BARDES.

LE PAYS DE GALLES. — LA SOCIÉTÉ BARDIQUE. LES TRIADES.

Nous livrons aux réflexions de nos lecteurs un texte celtique publié depuis peu et dont l'apparition a causé une certaine émotion dans le monde savant. Il est impossible de savoir au juste quel en est l'auteur, ni même à quel siècle il remonte. Mais ce qui est incontestable, c'est qu'il appartient à la tradition des bardes du pays de Galles, et cette origine suffit pour lui conférer une valeur de premier ordre.

On sait, en effet, que le pays de Galles forme encore de nos jours l'asile le plus fidèle de la nationalité gauloise, qui, chez nous, a éprouvé des modifications si profondes. A peine effleuré par la domination romaine, qui n'y tint que peu de temps et faiblement; préservé de l'invasion des barbares par l'énergie de ses habitants et les difficultés de son territoire; soumis plus tard par la dynastie normande, qui dut toutefois lui laisser un certain degré d'indépendance, le nom de Galles, *Gallia*, qu'il a toujours porté, est un trait distinctif par lequel il se rattache, sans discontinuité, à la période antique. La langue kymrique, parlée jadis dans toute la partie septentrionale de la Gaule, n'a jamais cessé non plus d'y être en usage, et bien des coutumes y sont également gauloises. De toutes les influences étrangères, celle du christianisme est la seule qui ait trouvé moyen d'y triompher pleinement; mais ce n'a pas été sans de longues difficultés relativement à la suprématie de l'Église romaine, dont la réforme du seizième siècle n'a fait que déterminer la chute depuis longtemps préparée dans ces régions pleines d'un sentiment indéfectible d'indépendance.

On peut même dire que les druides, tout en se convertissant au christianisme, ne se sont pas éteints totalement dans le pays de Galles, comme dans notre Bretagne et dans les autres pays de sang gaulois. Ils ont eu pour suite immédiate une société très-solidement constituée, vouée principalement, en apparence, au culte de la poésie nationale, mais qui, sous le manteau poétique, a conservé avec une fidélité remarquable l'héritage intellectuel de l'ancienne Gaule : c'est la Société bardique du pays de Galles, qui, après s'être maintenue comme société secrète pendant toute la durée du moyen âge, par une transmission orale de ses monuments littéraires et de sa doctrine, à l'imitation de la pratique des druides, s'est décidée, vers les seizième et dix-septième siècles, à confier à l'écriture les parties les plus essentielles de cet héritage. De ce fond, dont l'authenticité est ainsi attestée par une chaîne traditionnelle non interrompue, procède le texte dont nous parlons; et sa valeur, en raison de ces circonstances, ne dépend, comme on le voit, ni de la main qui a eu le mérite de le mettre par écrit, ni de l'époque à laquelle sa rédaction a pu contracter sa dernière forme. Ce qui y respire par-dessus tout, c'est l'esprit des bardes du moyen âge, qui, eux-mêmes, étaient les derniers disciples de cette corporation savante et religieuse qui, sous le nom de druides, domina la Gaule durant la première période de son histoire, à peu près de la même manière que le clergé latin durant celle du moyen âge.

Serait-on même privé de toute lumière sur l'origine du texte dont il s'agit, que l'on serait mis assez clairement sur la voie par son accord avec les renseignements que les auteurs grecs et latins nous ont laissés relativement à la doctrine religieuse des druides. Cet accord constitue des points de solidarité qui ne souffrent aucun doute, car ils s'appuient sur des raisons tirées de la substance même de l'écrit; et la solidarité, ainsi démontrée pour les articles capitaux, les seuls dont les anciens nous aient parlé, s'étend naturellement aux développements secondaires. En effet, ces développements, pénétrés du même esprit, dérivent nécessairement de la même source; ils font corps avec le fond, et ne peuvent s'expliquer que par lui. Et en même temps qu'ils remontent, par une génération si logique, aux dépositaires primitifs de la religion druidique, il est impossible de leur assigner aucun autre point de départ; car, en dehors de l'influence druidique, le pays dont ils proviennent n'a connu que l'influence chrétienne, laquelle est totalement étrangère à de telles doctrines.

Les développements contenus dans les triades sont même si parfaitement en dehors du christianisme, que le peu d'émanations chrétiennes qui se sont glissées çà et là dans leur ensemble se distinguent du fond primitif à première vue. Ces émanations, naïvement sorties de la conscience des bardes chrétiens, ont bien pu, si l'on peut ainsi dire, s'intercaler dans les interstices de la tradition, mais elles n'ont pu s'y fondre. L'analyse du texte est donc aussi simple que rigoureuse, puisqu'elle peut se réduire à mettre à part tout ce qui porte l'empreinte du christianisme, et, le triage une fois opéré, à considérer comme d'origine druidique tout ce qui demeure visiblement caractérisé par une religion différente de celle de l'Évangile et des conciles. Ainsi, pour ne citer que l'essentiel, en partant de ce principe si connu que le dogme de la charité en Dieu et dans l'homme est aussi spécial au christianisme que celui de la migration des âmes l'est à l'antique druidisme, un certain nombre de triades dans lesquelles respire un esprit d'amour que n'a jamais connu la Gaule primitive, se trahissent immédiatement comme empreintes d'un caractère comparativement moderne; tandis que les autres, animées d'un tout autre souffle, laissent voir d'autant mieux le cachet de haute antiquité qui les distingue.

Enfin, il n'est pas inutile de faire observer que la forme même de l'enseignement contenu dans les triades est d'origine druidique. On sait que les druides avaient une prédilection particulière pour le nombre trois, et ils l'employaient spécialement, ainsi que nous le montrent la plupart des monuments gallois, pour la transmission de leurs leçons, qui, moyennant cette coupe précise, se gravaient plus facilement dans la mémoire. Diogène Laërce nous a conservé une de ces triades qui résume succinctement l'ensemble des devoirs de l'homme envers la divinité, envers ses semblables et envers lui-même : « Honorer les êtres supérieurs, ne point commettre d'injustice, et cultiver en soi la vertu virile. » La littérature des bardes a propagé jusqu'à nous une multitude d'aphorismes du même genre, touchant à toutes les branches du savoir humain : science, histoire, morale, droit, poésie. Il n'en est pas de plus intéressantes ni de plus propres à inspirer de grandes réflexions que celles dont nous publions ici le texte, d'après la traduction qui en a été faite par M. Adolphe Pictet.

De cette série de triades, les onze premières sont consacrées à l'exposé des attributs caractéristiques de la divinité. C'est dans cette section que les influences chrétiennes, comme il était aisé de le prévoir, ont eu le plus d'action. Si l'on ne peut nier que le druidisme n'ait connu le principe de l'unité de Dieu, peut-être même que, par suite de sa prédilection pour le nombre ternaire, il ne se soit élevé à concevoir confusément quelque chose de la divine triplicité, il est toutefois incontestable que ce qui complète cette haute conception théologique, savoir la distinction des personnes et particulièrement de la troisième, a dû rester parfaitement étranger à cette antique religion. Tout s'accorde à prouver que ses sectateurs étaient bien plus préoccupés de fonder la liberté de l'homme que de fonder la charité; et c'est même par suite de cette fausse position de son point de départ qu'elle a péri. Aussi semble-t-il permis de rapporter à une influence chrétienne plus ou moins déterminée tout ce début, particulièrement à partir de la cinquième triade.

A la suite des principes généraux relatifs à la nature de Dieu, le texte passe à l'exposé de la constitution de l'univers. L'ensemble de cette constitution est supérieurement formulé dans trois triades qui, en montrant les êtres particuliers dans un ordre absolument différent de celui de Dieu, complètent l'idée qu'on doit se former de l'être unique et immuable. Sous des formules plus explicites, ces triades ne font, du reste, que reproduire ce que l'on savait déjà, par le témoignage des anciens, de la doctrine sur la circulation des âmes passant alternativement de la vie à la mort et de la mort à la vie. On peut les regarder comme le commentaire d'un vers célèbre de *la Pharsale*, dans lequel le poëte s'écrie, en s'adressant aux prêtres de la Gaule, que si ce qu'ils enseignent est vrai, la mort n'est que le milieu d'une longue vie : *Longæ vitæ mors media est.*

DIEU ET L'UNIVERS.

I. — Il y a trois unités primitives, et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule : un Dieu, une vérité et un point de liberté, c'est-à-dire le point où se trouve l'équilibre de toute opposition.

II. — Trois choses procèdent des trois unités primitives : toute vie, tout bien et toute puissance.

III. — Dieu est nécessairement trois choses, savoir : la plus grande part de vie, la plus grande part de science, et la plus grande part de puissance; et il ne saurait y avoir plus d'une grande part de chaque chose.

IV. — Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas être : ce qui doit constituer le bien parfait, ce qui doit vouloir le bien parfait, et ce qui doit accomplir le bien parfait.

V. — Trois garanties de ce que Dieu fait et fera : sa puissance infinie, sa sagesse infinie, son amour infini; car il n'y a rien qui ne puisse être effectué, qui ne puisse devenir vrai, et qui ne puisse être voulu par un attribut.

VI. — Trois fins principales de l'œuvre de Dieu, comme créateur de toutes choses : amoindrir le mal, renforcer le bien, et mettre en lumière toute différence; de telle sorte que l'on puisse savoir ce qui doit être, ou, au contraire, ce qui ne doit pas être.

VII. — Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accorder : ce qu'il y a de plus avantageux, ce qu'il y a de plus nécessaire, et ce qu'il y a de plus beau pour chaque chose.

VIII. — Trois puissances de l'existence : ne pas pouvoir être autrement, ne pas être nécessairement autre, et ne pas pouvoir être mieux par la conception; et c'est en cela qu'est la perfection de toute chose.

IX. — Trois choses prévaudront nécessairement : la suprême puissance, la suprême intelligence, et le suprême amour de Dieu.

X. — Les trois grandeurs de Dieu : vie parfaite, science parfaite, puissance parfaite.

XI. — Trois causes originelles des êtres vivants : l'amour divin en accord avec la suprême intelligence, la sagesse suprême par la connaissance parfaite de tous les moyens, et la puissance divine en accord avec la volonté, l'amour et la sagesse de Dieu.

LES TROIS CERCLES.

XII. — Il y a trois cercles de l'existence : le *cercle de la région vide* (*ceugant*), où, excepté Dieu, il n'y a rien ni de vivant, ni de mort, et nul être que Dieu ne peut le traverser; le *cercle de migration* (*abred*), où tout être animé procède de la mort, et l'homme l'a traversé; et le *cercle de la félicité* (*gwynfyd*), où tout être animé procède de la vie, et l'homme le traversera dans le ciel.

XIII. — Trois états successifs des êtres animés : l'état d'abaissement dans l'abîme (*annoufn*), l'état de liberté dans l'humanité, et l'état de félicité dans le ciel.

XIV. — Trois phases nécessaires de toute existence par rapport à la vie : le commencement dans *annoufn*, la transmigration dans *abred*, et la plénitude dans *gwynfyd*; et sans ces trois choses nul ne peut être, excepté Dieu.

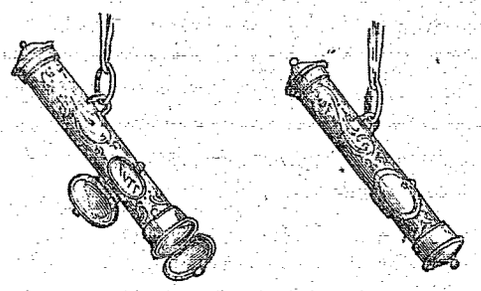
Ainsi, en résumé, sur ce point si capital de la théologie

chrétienne, que Dieu, par sa puissance créatrice, tire les âmes du néant, les triades ne se prononcent point d'une manière précise. Après avoir montré Dieu dans sa sphère éternelle et inaccessible, elles montrent simplement les âmes prenant naissance dans le bas-fond de l'univers, dans l'abîme (*annoufn*); de là, ces âmes passent dans le cercle des migrations (*abred*), où leur destinée se détermine à travers une série d'existences, conformément à l'usage bon ou mauvais qu'elles font de leur liberté; enfin elles s'élèvent dans le cercle suprême (*gwynfyd*), où les migrations cessent, où l'on ne meurt plus, où la vie s'écoule désormais dans la félicité, tout en conservant son activité perpétuelle et la pleine conscience de son individualité. Il s'en faut, en effet, que le druidisme tombe dans l'erreur des théologies orientales, qui amènent l'homme à s'absorber finalement dans le sein immuable de la Divinité; car il distingue, au contraire, un cercle spécial, le cercle du vide ou de l'infini (*ceugant*), qui forme le privilége incommunicable de l'Être suprême, et dans lequel aucun être, quel que soit son degré de sainteté, n'est jamais admis à pénétrer. C'est le point le plus élevé de la religion, car il marque la limite posée à l'essor des créatures.

Le trait le plus caractéristique de cette théologie, bien que ce soit un trait purement négatif, consiste dans l'absence d'un cercle particulier, tel que le Tartare de l'antiquité païenne, destiné à la punition sans fin des âmes criminelles. Chez les druides, l'enfer proprement dit n'existe pas. La distribution des châtiments s'effectue, à leurs yeux, dans le cercle des migrations par l'engagement des âmes dans des conditions d'existence plus ou moins malheureuses, où, toujours maîtresses de leur liberté, elles expient leurs fautes par la souffrance, et se disposent, par la réforme de leurs vices, à un meilleur avenir. Dans certains cas, il peut même arriver que les âmes rétrogradent jusque dans cette région d'*annoufn*, où elles prennent naissance, et à laquelle il ne semble guère possible de donner une autre signification que celle de l'animalité. Par ce côté dangereux, et que rien ne justifie, puisque la diversité des conditions d'existence dans le cercle de l'humanité suffit parfaitement à la pénalité de tous les degrés, le druidisme serait donc arrivé à glisser jusque dans la métempsycose. Mais cette extrémité fâcheuse, à laquelle ne conduit aucune nécessité de la doctrine du développement des âmes par voie de migrations, paraît, comme on en jugera par la suite des triades relatives au régime du cercle d'*abred*, n'avoir occupé dans le système de la religion qu'une place secondaire.

La suite à une autre livraison.

LE MEZUZOTH.



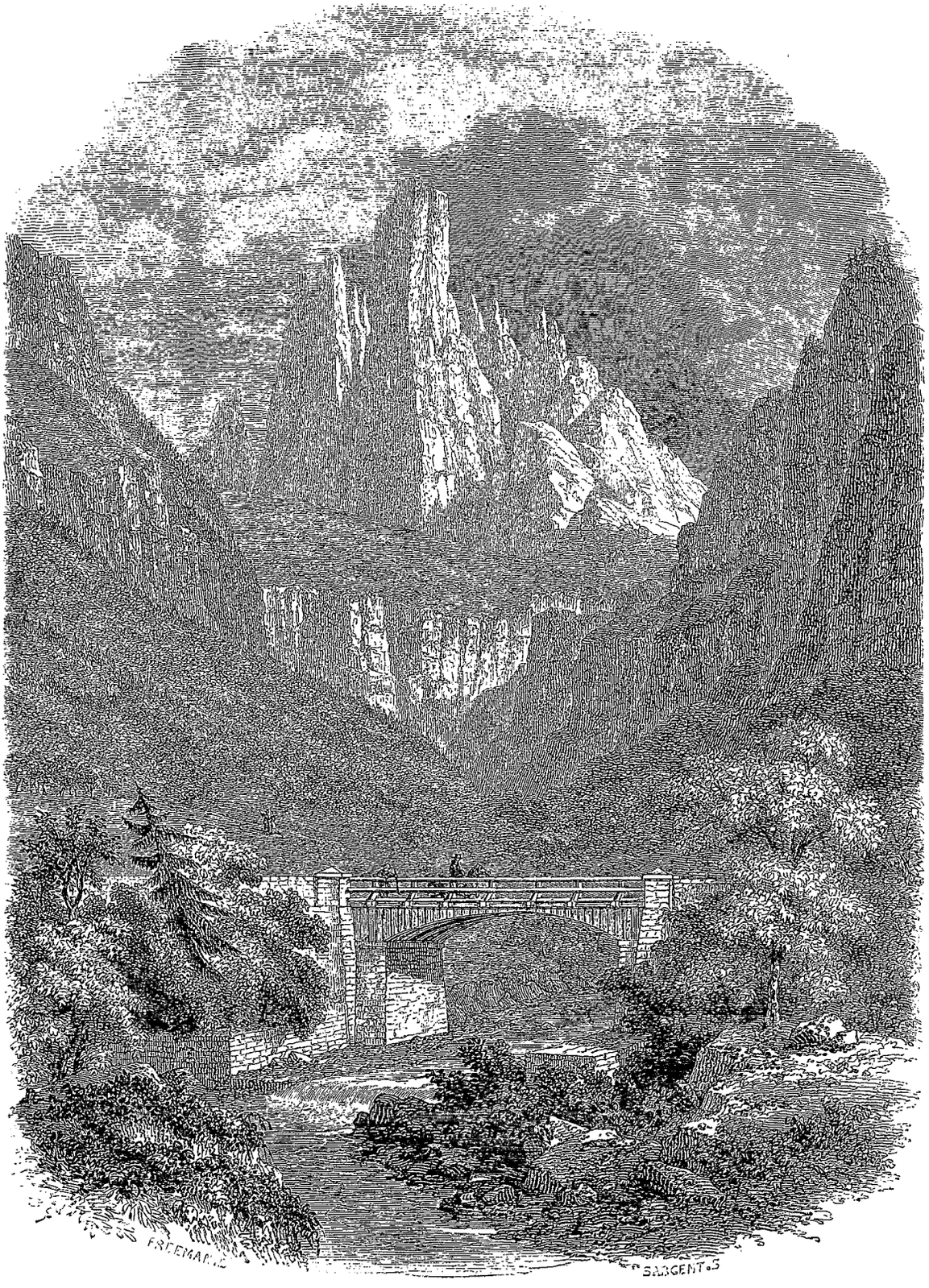
Le Mezuzoth ouvert et fermé.

C'est le nom que les Juifs donnent à certains morceaux de parchemin qu'ils enchâssent dans les poteaux des portes de leurs maisons, prenant à la lettre ce que Moïse leur a ordonné dans le Deutéronome, en disant : « Vous n'oublierez jamais la loi de Dieu; vous la graverez sur les poteaux de vos portes. » Ces expressions ne voulaient dire

Juif tenant le Mezuzoth.

autre chose, sinon : Vous vous en souviendrez toujours, soit que vous entriez dans votre maison, soit que vous en sortiez. Mais les docteurs hébreux ont cru que le législateur demandait quelque chose de plus. Ils ont dit que pour ne pas se rendre ridicules en écrivant au dehors de leurs portes les commandements de Dieu, ou même pour ne pas les exposer à la profanation des méchants, il fallait au moins les écrire sur un parchemin et les enfermer dans quelque chose. On écrit donc sur un carré de parchemin, préparé exprès, écrit d'une encre particulière, d'un caractère bien carré, ces mots : « Écoute, Israël, je suis le Seigneur, etc. » (Deut., VI, 4, 5, 6, 7, 8, 9.) Puis on laisse un petit espace et on continue : « Il arrivera si tu obéis à mes commandements, » jusqu'à ces paroles : « Tu les écriras sur les poteaux de tes maisons, etc. » (Deut., XI, 13.) Après cela on roule le parchemin, on le met dans un tuyau de roseau on autre; on écrit à l'extrémité du tuyau le mot *Sadaï*, qui est un des noms de Dieu; on le met aux portes des maisons, des chambres et de tous les lieux qui sont fréquentés; on l'attache aux battants de la porte, au côté droit; et toutes les fois qu'on entre dans la maison ou qu'on en sort, on touche en cet endroit du bout du doigt, et on baise le doigt par dévotion. Le terme hébreu *mezuza* signifie proprement les jambages de la maison; mais on le donne aussi à ce rouleau dont on vient de parler. On peut voir, à ce sujet, Léon de Modène, *Cérémonies des Juifs*, partie J. C. A. (Dom Calmet de la bibl., t. II, p. 689.)

LES TROIS TOURS.



Une Vue dans le Tyrol. — Dessin de Freeman, d'après Martens.

Ce beau groupe de rochers a été dessiné près d'un petit pont, situé à quelque distance de l'auberge de Landro ou Hœhlenstein, sur la route d'Ampezzo, dans le Pusterthal, l'une des principales vallées du Tyrol. La forme de ces trois aiguilles, que l'on aperçoit de côté et d'autre à de grandes distances, leur a fait donner différents noms : suivant les villages que l'on traverse et le caprice des habitants, ici ce sont trois forteresses où sont enfermées, depuis plus de dix siècles,

les ombres de trois vieux barons cruels; là, trois châteaux où dorment trois belles châtelaines et dont les portes et les fenêtres ont été fermées par des enchanteurs; ailleurs, enfin, trois masses d'architecture informes toutes prêtes à se convertir en cathédrales resplendissantes de lumières, au signal donné par la main blanche d'une jeune sainte que l'on attend toujours. La contrée est, du reste, toute pleine de monuments naturels qui sont l'origine d'une foule de traditions non moins bizarres. L'auberge de Hœhlenstein, par exemple, s'élève à l'extrémité d'une prairie qu'entourent de très-curieuses montagnes de dolomie (roche composée de carbonate de chaux et de magnésie); l'une d'elles, le Cristallin, d'un aspect plus transparent que les autres, est le sujet de trois ou quatre contes qui ne dépareraient pas les plus amusants de nos anciens recueils de féeries (1). La vallée de Pusterthal n'est cependant pas aussi pittoresque que l'Innthal, l'Etscthal ou le Stubbaythal; pour l'admirer sans réserve, il faut la traverser la première en venant d'Italie par Trévise; elle prépare merveilleusement aux magnificences du Tyrol de l'ouest et du nord. De Brixen, on peut, à son gré, se diriger vers Meran par Botzen, ou vers Innsbruck par Sterzing. Quelque chemin que l'on préfère, on arrive à des spectacles dont la grandeur sauvage ne lasse point l'admiration. Sans doute le Tyrol n'offre point au voyageur des paysages aussi variés que la Suisse; il est, pour ainsi dire, hérissé partout de hautes et formidables montagnes; ses vallées réunies n'égaleraient pas le dixième de sa superficie; mais c'est précisément à cette conformation qu'il doit de conserver plus fidèlement ses vieilles mœurs et ses vieux costumes; jamais ses habitants ne se sont enrôlés au service des étrangers, et ses villages ne paraissent nullement disposés à se convertir en hôtelleries anglaises. Il est probable que les chemins de fer n'escaladeront pas avant quelques siècles ces cimes ardues qui ne se trouvent point placées sur les grandes routes de l'industrie : c'est donc un pays de réserve pour ceux que l'amour de la solitude et de la nouveauté fait sortir chaque été des Babylones de la civilisation. Une fois qu'il sera envahi, il faudra bien prendre son parti d'aller jusqu'à l'Himalaya ou dans le centre de l'Afrique. Quant à ce que deviendront le monde et ses paysages lorsque l'on ne pourra plus parcourir un kilomètre, sur quelque point de la terre que ce soit, sans y rencontrer une locomotive et une famille anglaise, c'est plus qu'il n'est en notre pouvoir d'imaginer.

(1) Voy. plus loin, sur le Tyrol, p. 51.

PENSÉES DE DOMAT (2).

— Comme le corps s'appesantit et s'affaiblit par la durée de la vie, le cœur s'appesantit et s'affaiblit par la durée des mauvaises habitudes.

— Le superflu des riches devrait servir pour le nécessaire des pauvres; mais, tout au contraire, le nécessaire des pauvres sert pour le superflu des riches.

— Les événements sont hors de nous; notre volonté seule est à nous. Ne pouvant régler aucun événement, nous devons nous mettre en état que nul événement ne nous trouble et ne nous empêche d'être heureux.

— Il y a une différence extrême entre la manière dont nous sentons les injustices qui nous regardent, et celle dont nous jugeons de celles qui ne regardent que notre prochain.

— On se rend nécessaires mille choses superflues; en quoi il y a bien des misères, pertes de temps, vie plus difficile, plus ennuyeuse. — Trois choses pour être heureux : le corps sain, l'esprit libre et le cœur pur.

— Le geste est un effort de l'âme pour se communiquer à travers du corps et faire passer dans l'âme de celui qui entend ce qu'elle sent et ce qu'elle voit.

— La louange, quoique fausse, quoique ridicule, quoique non crue ni par celui qui loue ni par celui qui est loué, ne laisse pas de plaire; et si elle ne plaît par autre motif, elle plaît au moins par la dépendance et par l'assujettissement qu'elle marque de celui qui loue (1).

— Un peu de beau temps, un bon mot, une louange, une caresse, me tirent d'une profonde tristesse dont je n'ai pu me tirer par aucun effort de méditation; quelle machine que mon âme! quel abîme de misères et de faiblesse!

— Nous voulons tellement plaire, que nous ne voulons pas déplaire aux autres lorsque nous nous déplaisons à nous-mêmes, et que nous voulons plaire à ceux qui nous déplaisent.

— Quand on est dans la vérité, il ne faut pas craindre de creuser : on trouve toujours un bon fond, on ne saurait manquer d'être soutenu. Mais dans les choses vaines et incertaines, il est périlleux de creuser.

— Cinq ou six pendards partagent la meilleure partie du monde et la plus riche : c'en est assez pour juger quel bien c'est devant Dieu que les richesses.

— Ce n'est pas une petite consolation pour quitter ce monde, que de sortir de la foule du grand nombre des sots et des méchants dont on y est environné.

— Les hommes ne jugent de la marche des actions et du cœur de l'homme que par rapport à ce qui les touche. Une incivilité à leur égard leur paraît plus criminelle que de grands péchés devant Dieu qui ne choquent pas les hommes. Une infinité d'exemples de cela.

— Aujourd'hui la dévotion et la vertu sont choses fort différentes.

— Il n'y a que deux voies pour se rendre heureux et content : l'une, de remplir tous nos désirs; l'autre, de les borner à ce que nous pouvons posséder. La première est impossible en cette vie : ainsi c'est une folie d'entreprendre de se contenter en ce monde par cette voie.

(2) Deuxième recueil manuscrit du P. Guerrier, page 239. — Ces pensées ont été publiées par M. Prosper Faugère, dans son édition des *Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal*, etc.; 1844.
Domat, jurisconsulte célèbre, est né en 1625, et mort en 1695.

LE CHATEAU DE PAU ET GASTON PHÉBUS.

Sur des cousteaux herbeux et dominant la plaine
Que, rapide, le Gave arrose en s'enfuyant,
S'esleve le palais des roys de l'Acquitaine,
Dont le toict s'illumine aux rais (2) de l'orient;
Asyle de grandeur, de force, de noblesse,
De léauté (3), d'attraicts et de saincte liesse (4),
Où cil (5) qui le requiert, en toute humilité,
De Christ et de sa loy apprend la vérité.
C'est là qu'auprès des monts de l'altière Pyrène
Règne celle qui sçait avecque vérité
Faire chérir à tous sa grandeur souveraine.

Le château de Pau comptait déjà bien des siècles d'existence lorsqu'un poëte le célébrait, au temps de Jeanne d'Albret, dans la ballade dont nous venons de citer la première strophe. L'origine de cet édifice, si intéressant par lui-même et par les souvenirs qu'il réveille, ne remonte pas cependant au delà du dixième ou du onzième siècle. On ignore le nom du fondateur. Après avoir choisi ce lieu pour y bâtir une ville, il en fixa, dit-on, les limites au moyen de trois pieux, celui du milieu marquant la place où devait s'élever le château, qui fut appelé le château de *Pal* et ensuite de *Pau*.

(1) Plus souvent encore, ce nous semble, parce qu'elle paraît être une preuve de bienveillance.
(2) Rayons.
(3) Loyauté.
(4) Allégresse.
(5) Celui.

Il est vrai que le mot béarnais *paü* (prononcez *paou*), qui signifie *pieu*, est évidemment l'étymologie de *Pau;* mais l'opinion que nous venons de citer « ne doit pas néanmoins être acceptée sans examen, » dit M. Bascle de Lagrèze (1).

La construction du château précéda sans aucun doute celle de la ville. Il fut d'abord une place de guerre, un *castellum, castrum* ou *castel,* au pied duquel des habitations se groupèrent successivement.

Là fleurirent les vicomtes de Béarn. Centulle IV, qui vivait au onzième siècle, s'affranchit le premier de tout vasselage, et s'éleva au rang des souverains. Sa renommée s'étendit au loin; sa noble compagne, la belle Gisla, lui donna un fils. Mais Gisla était parente de Centulle, et la voix sévère de Grégoire VII força les deux époux de se séparer. Centulle se consola par la gloire des armes, Gisla par la prière et l'adoration dans un monastère de Cluny.

Gaston III, leur fils, recueillit pourtant l'héritage paternel. Il fut bon prince, et confirma les antiques franchises *(fors)* des Béarnais; brave comme son père, pieux comme sa mère, il fut un des premiers à prendre la croix : c'est, dit-on, dans le château de Pau qu'il demanda au ciel de bénir ses armes; elles furent bénies. Il se signala, avec ses Béarnais, dans la fameuse bataille d'Antioche. Ce fut à lui que Godefroy confia la construction des machines qui décidèrent la prise de Jérusalem. « Enfin, chargé d'honneur et de gloire, » il rentra dans son château, qu'il décora de ses trophées.

Gaston III ne se distingua pas moins contre les Mores d'Espagne. Il défit onze rois. De retour en Béarn, il fonda l'abbaye de Sauvelade, comme témoignage de sa reconnaissance envers le Dieu des armées. Du haut de son castel, il veillait à la paix de ses sujets, et fut législateur équitable non moins que vaillant guerrier. « La paix sera gardée en tout temps aux clercs, aux moines, aux voyageurs, aux dames et à leur suite, disent ses ordonnances; si quelqu'un se réfugie auprès d'une dame, il aura sûreté en payant le dommage. Que la paix soit avec le rustique; que ses bœufs et ses instruments aratoires ne puissent être saisis. »

Les successeurs de Gaston III furent moins heureux, et tous ne maintinrent pas aussi fermement l'indépendance béarnaise. Le noble manoir fut témoin de révolutions diverses. Le peuple exigea plus d'une fois le rétablissement ou l'extension de ses privilèges. C'est dans le château de Pau que se réunissait la *Cour majour,* à la fois conseil d'État et tribunal judiciaire, qui séparait la justice de l'administration et donnait à douze barons, représentant le pays, le pouvoir de juger.

Parmi les princes des âges suivants, nous aurions à signaler plus d'une figure digne de mémoire; mais nous avons hâte d'arriver au célèbre restaurateur du château de Pau, à ce Gaston, surnommé *Phébus,* soit à cause de sa remarquable beauté, soit par allusion au soleil, qu'il avait pris pour emblème.

Il naquit en Béarn, l'an 1331. Il n'avait que douze ans lorsqu'il perdit son père, tué par les Sarrasins. Gaston n'avait pas quinze ans qu'il parlait déjà de le venger. A dix-huit ans, il épousa Agnès de Navarre, sœur de Charles le Mauvais. Quelque temps prisonnier du roi de France, il alla ensuite guerroyer dans les rangs des chevaliers Teutoniques. Après quoi, cet homme, qui devait se piquer plus tard d'être le premier chasseur de son temps, alla poursuivre les rennes de Suède et de Norvége.

Rentré dans ses domaines, il fut heureux dans sa lutte contre son rival, le comte d'Armagnac, et la rançon de nombreux captifs lui fournit les fonds nécessaires pour embellir le château de Pau.

C'est Jehan Froissart lui-même qui le fera revivre devant nous. En suivant les récits du naïf chroniqueur, nous voyons Gaston Phébus faire à Pau son entrée. Parmi tous les chevaliers qui l'entourent, et dont les chaperons divers indiquent les diverses qualités, il se fait remarquer par l'absence de toute coiffure. Jamais chapeau ne couvrit sa tête, uniquement ornée d'une superbe chevelure. Nul n'avait la taille plus belle et mieux proportionnée. Sa figure est colorée et gracieuse; ses yeux sont pleins de charme. Quelle magnificence il déploie! Il a les plus beaux chevaux du monde; il en compte deux cents dans ses écuries. Il aime les chiens, et sa meute se monte à plus de seize cents. Dès que le seigneur paraît, la herse du château se lève pour le recevoir. Il aime ce vieux manoir des Centulle, si heureusement situé, mais un peu dégradé par le temps. Il veut édifier dans ce lieu « un moult bel chastel. »

C'est parmi les *Cagots,* cette race proscrite, objet de tant de recherches savantes, que furent choisis les maçons les plus expérimentés. Les parties contractantes jurent sur *le corps de Dieu sacré* de bien et loyalement exécuter leurs conventions. Acte en est dressé dans le château de Pau, le 29 octobre 1375. Les maîtres maçons doivent se procurer de nombreux ouvriers qu'ils payent, les hommes, 14 deniers par jour; les femmes, 7 deniers. Le comte fournira trois paires de bœufs pour les charrois, et fera livrer dans les tuileries de Pau toutes les briques nécessaires pour les constructions. Un délai de deux années fut fixé pour l'exécution de ces travaux, qui valurent à Gaston Phébus le titre de fondateur du château, quoiqu'il résulte évidemment de la charte qu'il en fut seulement le restaurateur.

C'est dans Froissart qu'il faut lire les détails des mœurs de cette cour chevaleresque, qui a laissé de si brillants souvenirs. Gaston avait le goût des plaisirs de l'esprit : le soir, après une journée consacrée à l'exercice de la chasse, dont il a donné des leçons dans son livre intitulé : *Phébus des déduicts de la chasse des bêtes sauvages et des oyseaux de proie,* il se faisait lire chansons, ballades, rondeaux, virelais. Nul n'osait dire un mot pendant la lecture, à moins que le seigneur ne demandât des explications en béarnais ou *en beau et en bon français.*

Hélas! et ce même prince laissa piteusement périr, dans les cachots de la tour de Moncade, Gaston, son fils unique, « soupçonné » de projets parricides.

Attristé par ses malheurs domestiques, mûri par l'âge et la réflexion, le comte de Foix chercha des consolations dans le soin qu'il prit de son peuple. Il maintenait ses États en paix, lorsque la guerre était à ses portes, et que le glaive de du Guesclin devait frapper les échos des Pyrénées. « J'en ai fait autant que vous, disait-il aux jeunes guerriers; mais alors mes sujets payaient des taxes plus fortes et mes coffres n'étaient pas aussi bien remplis. »

Après de longues négociations, il maria son héritière, sa jeune parente, la jeune et riche Jeanne de Boulogne, avec le duc de Berry, frère de Charles VI. Mais il resta dans son château de Pau, tandis que ses chevaliers remettaient, à Morlaas, la fiancée entre les mains de l'évêque d'Autun, qui l'épousait par procuration.

Le comte de Foix avançait en âge; cependant il conservait la même vigueur et les mêmes goûts. Des dessins, tirés de manuscrits, et faits sous ses yeux, le représentent, tantôt exerçant, comme musicien, plusieurs personnes à se servir de la corne des chasseurs; tantôt, comme maître de l'art, professant, au milieu d'un nombreux auditoire, les règles de la chasse.

Un jour, Gaston avait chassé un ours monstrueux dans le bois de Sauveterre. Après la prise de l'animal, il se rendit

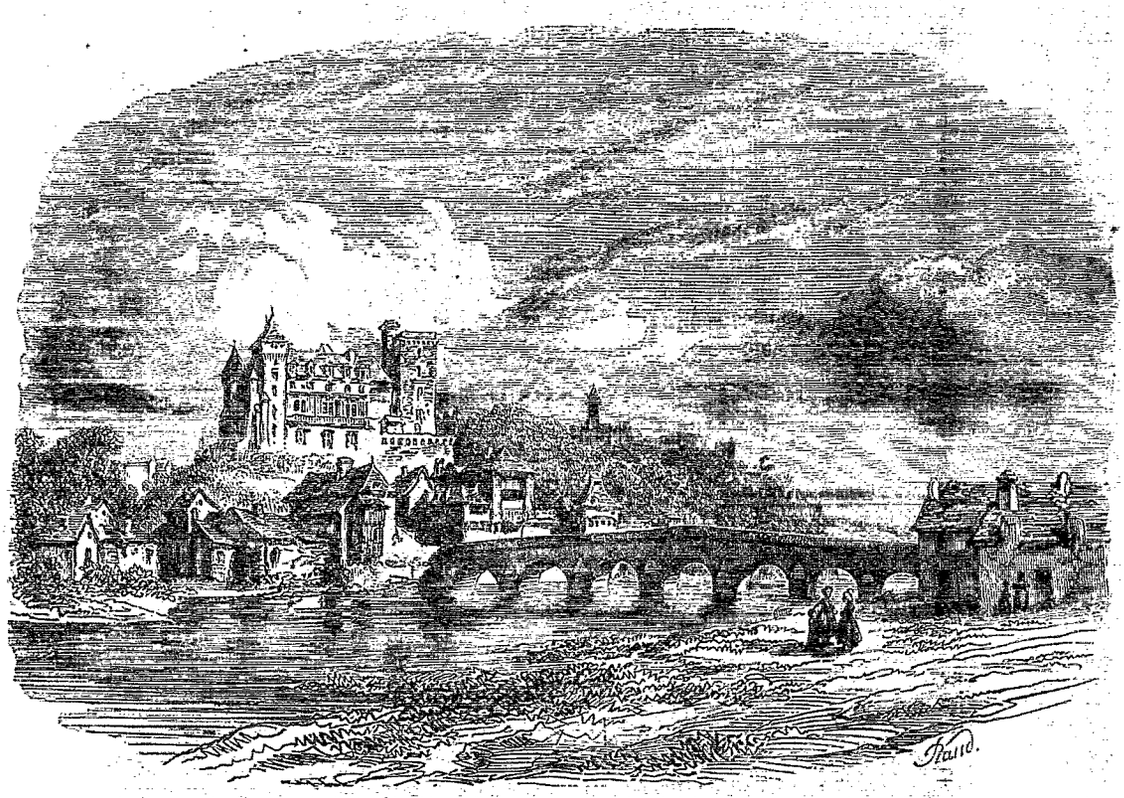
(1) Auteur d'une savante monographie sur *le Château de Pau, son histoire et sa description,* 1 vol. in-8 de 471 pages. C'est à ce livre plein d'intérêt que nous avons eu recours; nous ne pouvions puiser à une meilleure source.

à Orcin, où il était attendu. Il avait supporté un soleil brûlant, et il prit plaisir à se trouver dans une chambre très-fraîche. Entouré d'Yvain, son fils, et de ses plus fidèles chevaliers, il passa quelque temps à raconter les heureux incidents de la chasse. Puis, au moment de se mettre à table, il demande de l'eau pour se laver. A peine eut-elle arrosé ses mains, que son visage devint pâle, ses genoux chancelèrent, et il tomba en prononçant ces seules paroles : « Je suis mort! sire Dieu, merci! »

Ce fut un malheur public. Tous pleuraient leur seigneur. « Tant qu'il vécut, se disaient-ils, Anglais ni Français n'auraient osé nous offenser. Maintenant nos voisins vont nous guerroyer. Les franchises de notre terre vont être compromises. Nul ne saura les défendre. Terre de Béarn, désolée et déconfortée de noble héritage, que deviendras-tu? Tu n'auras jamais le pareil du gentil et noble comte de Foix. »

Nous nous sommes laissé entraîner, à la suite de M. de Lagrèze, sur la vie de Gaston Phébus, et nous serions bien moins excusables que lui si nous n'avions l'espérance de revenir quelque jour, avec cet aimable guide, sur les souvenirs du château de Pau : les noms de Henri II de Navarre et de Marguerite de Valois, son épouse; ceux de Jeanne d'Albret et de ses deux enfants, Henri IV et Catherine, ont rendu cette royale demeure illustre parmi toutes les autres.

Cependant sa destinée fut comme opposée à celle de ses



Le Château de Pau. — Dessin de Karl Girardet.

maîtres. Le château de Pau était arrivé au plus haut degré de splendeur sous Henri II et Jeanne d'Albret, dépossédés du royaume de Navarre; il commença à tomber dans l'abandon sous Henri IV, devenu souverain du royaume de France. Henri IV et Louis XIII lui enlevèrent déjà une partie de son ameublement; de chute en chute, il avait fini par devenir une prison sous l'empire et les premières années de la restauration. On ne pouvait alors entrer dans le château sans apercevoir à travers les barreaux de fer les prisonniers, qui jetaient sur les passants un regard douloureux ou une parole de colère. Ils n'avaient d'autre préau que la terrasse du donjon, où leur aspect attristait de loin le voyageur.

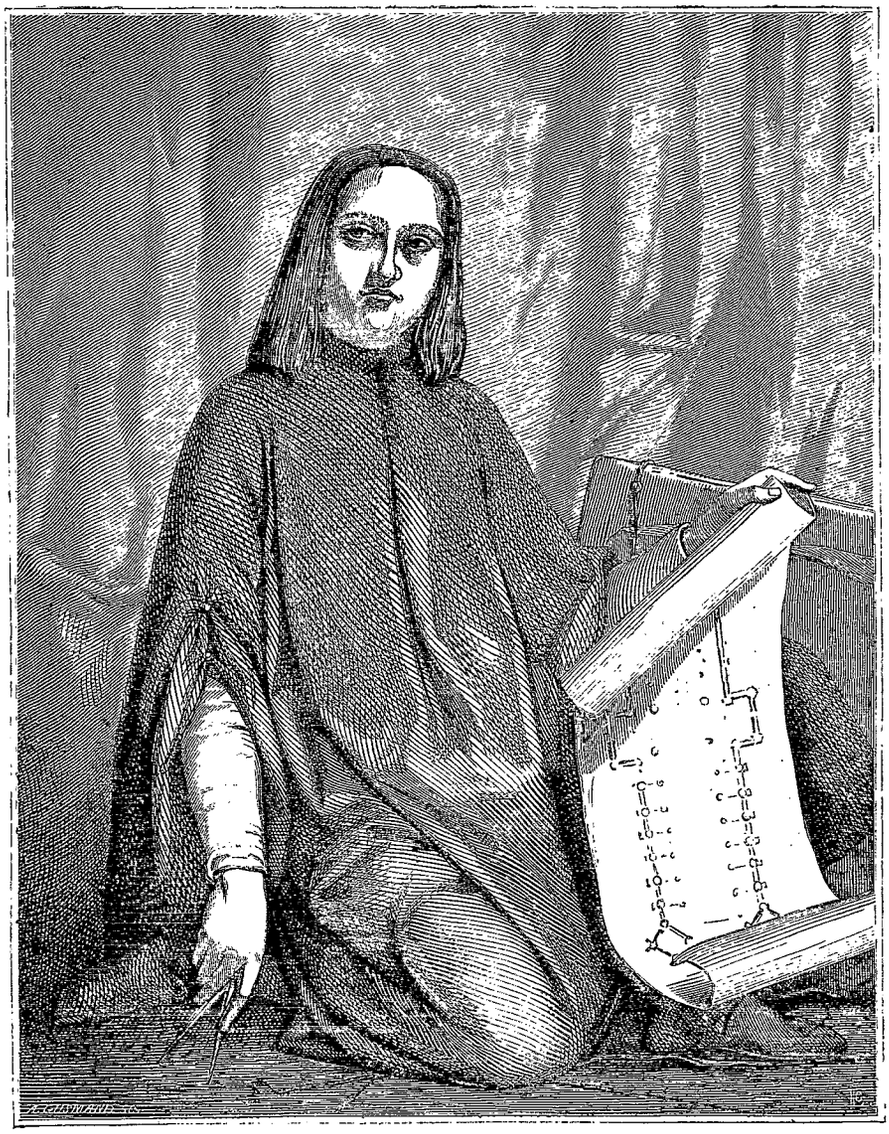
Ce fâcheux état de choses cessa enfin, et dès le règne de Louis-Philippe l'édifice a été restauré avec magnificence : les connaisseurs regrettent cependant qu'au lieu de le réparer scrupuleusement, on ait refait en quelque sorte un nouveau château que Henri IV aurait beaucoup de peine à reconnaître.

Parmi les objets qui décorent l'intérieur, on remarque, non sans faire des réflexions sur les vicissitudes humaines, de grands vases de porphyre forme Médicis, une cheminée de porphyre vert, une table en mosaïque de marbre et une autre en porphyre rose : ce sont des présents de Bernadotte, cet autre Béarnais, que son mérite et la fortune élevèrent au rang des rois. Puis on se rappelle Abd-el-Kader et sa captivité dans cet antique manoir, qui donne aux voyageurs tant d'avertissements utiles, mais sévères, sur l'instabilité des choses d'ici-bas et les mystérieux décrets de la Providence.

MARÉCHAL.

M. Maréchal (nous ignorons la date précise de sa naissance) est moins âgé que le siècle. Sa famille était très-pauvre. Il commença par apprendre un état manuel; mais bientôt, orphelin, abandonné à ses seules forces et à ses seuls instincts, il vint à Paris, où il obtint d'être admis dans l'atelier du peintre Regnault. Ce fut l'école espagnole qui le séduisit d'abord et qu'il étudia avec le plus de passion. Cependant sa pauvreté le pressait; il fallait vivre : il entre-

prit de faire des portraits de famille, et ce ne fut pas sans quelque succès. Toutefois il ne tarda pas à comprendre qu'il aurait plus à perdre qu'à acquérir, s'il se laissait absorber par les exigences du métier. Il préféra donc se contenter de gains médiocres, pour être maître de consacrer la plus grande partie de son temps à faire des études d'après nature dans la campagne. Dès lors ses progrès furent de plus en plus rapides : sous le ciel, dans la liberté des champs, devant les vastes horizons, il se sentit ému, enthousiasmé : il eut la conscience de sa force et il entrevit un avenir digne de sa généreuse ambition. Malgré l'avis de ceux qui l'aimaient et l'encourageaient, il prit l'habitude de préférer au crayon le pastel, que l'on avait abandonné comme trop mou et trop peu favorable aux grandes compositions. La persé-



L'Étudiant ou le jeune Architecte du moyen âge, pastel par Maréchal. — Dessin de Cabasson.

vérance de Maréchal, la force de sa pensée, et la vigueur de son style, prouvèrent bientôt que ce procédé ne serait point plus ingrat pour lui qu'il ne l'avait été, dans le dix-huitième siècle, pour le célèbre Latour.

Le public ne commença guère à connaître Maréchal qu'en 1840. La ville de Metz, qui voulait fonder un musée, convoqua les artistes à une exposition de peinture, où l'on remarqua plusieurs pastels de Maréchal, entre autres : *les Sœurs de misère; Deux Jeunes femmes épiant malicieusement les mouvements d'un jeune muguet qui passe; les Environs de Pœstum.* Le premier de ces pastels reparut, la même année, au salon du Louvre, en compagnie des *Bûcherons hongrois.* Maréchal était encore presque ignoré à Paris : le jury lui décerna une médaille de troisième classe. En 1841, Maréchal envoya au Louvre des peintures sur verre et quatre pastels : un *Petit Gitano;* un *Étudiant;* un portrait de *Masaccio; le Vieux Hoffe de Pfeiffer :* cette fois, l'artiste reçut la médaille de deuxième classe; puis il obtint la médaille de première classe en 1842, année où il exposa deux pastels, *les Adeptes* et *le Loisir,* et un fragment de peinture sur verre destiné à la cathédrale de Metz. Le succès de cette dernière œuvre fut éclatant : on confia à Maréchal les peintures sur verre de l'église Saint-Vincent de Paul, qui furent posées en 1846. Plus tard, on lui commanda les verrières du chœur de Sainte-Clotide [1]. En 1851, le conseil municipal de Metz lui demanda un vitrail représentant le duc de Guise, et deux fenêtres devant servir de décoration à l'escalier de l'hôtel de ville. A l'exposition de Londres, M. Maréchal envoya

[1] M. Maréchal s'est associé, pour l'exécution de ses verrières, un savant chimiste, M. Gugnon.

un choix de ses plus belles verrières : *Saint Charles donnant la communion aux pestiférés; Saint Alexis; Sainte Thérèse; le Bourgmestre*. On sait qu'il fut ensuite chargé d'exécuter, pour l'Exposition universelle des Champs-Élysées, les deux grandes verrières destinées à fermer des deux côtés les vitrines du palais de l'Industrie. Les sujets de ces deux vastes peintures étaient : *la France conviant les nations à l'Exposition universelle*, et *l'Équité présidant à l'accroissement des échanges*. Si peu de goût que l'on ait de nos jours pour les œuvres allégoriques, ces deux belles compositions furent universellement admirées, et l'on doit ajouter qu'elles n'étonnèrent pas médiocrement un grand nombre de spectateurs, venus de loin, qui persistaient à croire que le secret de la peinture sur verre était perdu. Dans le même temps, on remarquait, au premier étage du palais Montaigne, plusieurs pastels de Maréchal, parmi lesquels étaient : *Galilée à Velletri*, et *l'Étudiant ou le jeune architecte du moyen âge*, reproduit par notre gravure et qui, dit-on, est le portrait de M. Maréchal fils, jeune peintre déjà connu par plusieurs tableaux et par une très-belle copie de la Vierge de Dresde.

Cette liste des travaux de M. Maréchal, tout aride qu'elle soit, laissera entrevoir du moins les qualités d'invention active et de véritable originalité qui distinguent cet artiste. Il est incontestablement le premier peintre en pastel de notre temps, et nous ne connaissons point de peintre sur verre contemporain que l'on puisse placer au-dessus de lui. Il nous paraît, de plus, avoir acquis un autre titre considérable à l'estime et à l'approbation publique, par la haute influence qu'il exerce sur le goût des artistes et de la population de Metz, où sont ses ateliers et où il travaille depuis trente ans. Si son exemple avait eu plus d'imitateurs, combien de villes se seraient arrêtées sur cette pente d'insignifiance et d'ennui où nous les voyons pour la plupart glisser si rapidement! Combien d'artistes, perdus à Paris dans la foule, découragés, réduits à faire, à vil prix, des copies inconnues, auraient rendu de véritables services à la France et auraient eu l'occasion de développer plus puissamment leurs facultés, s'ils eussent été appelés à travailler, dans leur pays natal, sous la direction de quelque homme énergique, et à décorer, non pas seulement les églises, mais aussi les hôtels de ville et les palais de justice, où ils auraient remis en honneur les anciennes traditions historiques de courage civil et de patriotisme! On s'était imaginé vainement que la civilisation, concentrée à Paris, rayonnerait jusqu'aux extrémités de la France : l'expérience a suffisamment démontré que la chaleur et la lumière de ce foyer, où tout vient se consumer aujourd'hui, ne s'étendent pas bien loin : c'est assez de quelques heures de voyage, même dans le département de la Seine, pour ne plus rencontrer que froideur, inactivité et ignorance. La tête du pays devient monstrueuse; ses membres, grêles et appauvris : il faudrait presque désespérer de l'avenir de la province, si Metz et une ou deux autres villes ne démontraient point que les germes de l'intelligence et du goût existent sur toute la surface du sol de la France, et qu'il s'agit seulement de vouloir et de savoir les y féconder.

PÊCHE NOCTURNE

DÉCRITE PAR UN PÊCHEUR ÉCOSSAIS.

Voy. t. V, p. 356; — t. XIX, p. 395.

A mesure que la nuit descendait, le ciel prenait une teinte morne et plombée; la mer, agitée par la brise naissante, mirait le ciel noir, et sa surface inégale et sombre absorbait les dernières lueurs du couchant. Un espace calme et argenté, d'environ vingt à trente mètres d'étendue, se mouvait lentement à travers l'obscurité : on eût dit que sur ce point s'étendait une nappe d'huile. Obéissant à quelque autre moteur que la marée ou le vent, ce champ mobile s'avança de biais vers nos bouées, à un jet de pierre de la proue de notre barque, s'allongea le long de nos lignes, fit une pause d'un moment; — puis trois de nos bouées, se dressant tout à coup sur leur étroite base avec une saccade subite, s'enfoncèrent sous l'eau. « Une, deux, trois! s'écria l'un des pêcheurs en comptant au moment où elles disparaissaient; c'est dix caques d'assurées. »

Nous laissâmes s'écouler quelques secondes. Détachant alors la corde fixée à la proue, et la ramenant de l'avant à l'arrière, nous commençâmes à tirer les filets. Comme les trois premiers approchaient de la surface, la lumière phosphorescente des vagues les faisait paraître tout ruisselants de flammes d'un vert pâle. Çà et là, un hareng étincelait au travers des mailles, ou bien glissait dans les noires profondeurs comme une fusée, un moment visible par sa propre clarté. Le quatrième filet, le plus brillant de tous, reluisait à travers l'eau qu'il était encore à une distance de plusieurs brasses. Le vert pâle y était mélangé de nappes de neige brisées, qui, ondoyant au milieu de la masse lumineuse, semblaient, à chaque secousse donnée par les pêcheurs, se déformer, se dissoudre et se reformer de nouveau, tandis qu'au dehors, dans les ténèbres environnantes, s'allumaient et s'éteignaient des myriades de rayons verts, qui n'étaient autres que les fuyards échappés au piége, et retenus auprès de leurs compagnons captifs jusqu'à ce que le mouvement et le trouble de l'eau les eussent avertis du danger. Le filet contenait une quantité considérable de harengs. En les hissant à bord, nous les sentions chauds à la main; car au milieu d'un large banc de poissons, la température est toujours plus élevée, circonstance bien connue des pêcheurs de harengs. En les secouant hors des filets, nos oreilles percevaient un petit son aigu, pareil au cri de la souris, mais beaucoup plus faible, un incessant petit *tchip! tchip!* occasionné sans doute par le dégonflement de la vessie à air, puisque aucun poisson ne possède les organes du son. C'était un petit banc qui n'avait passé que sur trois ou quatre de nos filets. Les autres n'avaient eu que le fretin, une ou deux douzaines chacun; mais les trois plus chanceux rompaient sous la charge. Cette première levée nous avait valu environ une douzaine de caques.

. . . . . .

En nous réveillant, vers minuit, nous trouvâmes, comme auparavant, la mer libre devant nous; mais l'aspect en était bien changé. A la brise avait succédé un calme plat; les cieux, non plus sombres et gris, flamboyaient d'étoiles, et la mer, unie comme une glace, semblait un second ciel, aussi brillant et aussi étoilé que l'autre, avec cette différence cependant que ses astres s'étaient changés en comètes, le léger tremblement des eaux allongeant les images réfléchies et prêtant une queue à chaque étoile. Nulle part on ne distinguait la ligne d'horizon. Du côté de la côte, où se dressaient les falaises, doublées de hauteur par l'ombre ondoyante qui s'étendait au-dessous, on eût cru voir un amas de nuages immobiles, mais cette apparence ne nuisait en rien à l'illusion. Le sombre contour de la barque gisait autour de nous comme un fragment de quelque planète brisée, suspendue dans l'espace à égale distance de la terre et du ciel, et la sphère complète se déroulait, d'Orion au pôle, sur nos têtes, et sous nos pieds, du pôle nord à Orion.

Certes, si les aspects sublimes suffisaient seuls à développer les facultés humaines, l'esprit du pêcheur ne demeurerait pas longtemps inerte; mais, de même que, dans le daguerréotype, la plaque de métal ne retient les images qu'après avoir subi une préparation qui la rend *sensible*, de même l'intelligence chez laquelle le sentiment du beau n'a

pas été éveillé, n'observe et ne retient rien des sites les plus frappants.

Le calme persistait, l'obscurité aussi. Ce ne fut qu'environ une heure après le lever du soleil que des semblants de folles et capricieuses brises coururent à la surface de l'eau, lui communiquant, par places inégales, une teinte grisâtre. D'abord une tache se formait, suivie bientôt d'une seconde, puis d'une troisième, et alors, sur une étendue de plusieurs milles, la surface argentée se glaçait de gris, comme si la brise apparente, partie d'un point central, propageait au loin cette teinte. Au bout de quelques secondes, tout redevint tranquille. Alors, autour d'un nouveau centre, les taches grises se reformèrent, s'élargirent, et finirent par envahir le Firth (le golfe de Murray). Un bruit particulier, semblable à une pluie d'orage frappant la surface de ses gouttes multipliées, s'élevait autour de notre barque. L'eau semblait constellée d'une multitude de points d'argent qui scintillaient un moment au soleil, puis cédaient la place à d'autres points vifs et glissants, auxquels d'autres succédaient encore. Des milliards de harengs sautaient, en se jouant, de quelques pouces en l'air, puis retombaient et disparaissaient pour reparaître et resauter. Les bancs se succédaient sans interruption jusqu'à ce que toute la baie fût couverte d'écume. Les sons, bas et rebondissants, multipliés à l'infini, imitaient le bruit du vent dans les grands arbres, et s'entendaient au loin. Cette manne vivante occupait au large des centaines de milles; mais quoiqu'ils prissent leurs ébats par centaines auprès de nos bouées, aucun hareng ne nageait aussi bas que le bord supérieur de nos filets. Un des pêcheurs prit une pierre et la lança au-dessus de la seconde bouée, au milieu d'un des bancs : les poissons se dispersèrent et disparurent de la surface. — « Les voilà partis, s'écria-t-il, pourvu qu'ils plongent assez bas! Il y a quatre ans, j'ai poussé trente caques de menus poissons dans mon filet rien qu'en leur jetant une pierre. » L'effet, cette fois, ne fut pas aussi prodigieux ; mais la troisième et dernière levée nous récompensa encore largement de nos peines; et, hissant la voile par une fraîche brise d'est, nous gagnâmes le rivage avec une cargaison d'une vingtaine de caques au moins.

Toutes les nuits consacrées à la pêche ne sont pas aussi calmes et aussi prospères. L'ouragan arrive parfois avec ces bandes innombrables de poissons, qu'il chasse vers la rive, au grand péril des barques lancées à leur poursuite et engagées dans les récifs qui avoisinent la terre. Dépourvus de pont, embarquant la houle à chaque embardée, ces frêles navires, hors d'état de gagner le large et de tenir la pleine mer, n'ont que la périlleuse chance de gouverner droit sur l'anse ou le petit port d'où ils sont partis le matin. S'ils manquent l'étroite passe, c'en est fait d'eux et de leurs équipages. Les débris de carcasses, les rames brisées, et trop souvent, hélas! les cadavres que les vagues rejettent à la côte, témoignent du triste drame dont pas un acteur ne survit. Une chanson populaire en Écosse, intitulée *le Hareng frais*, dit avec énergie :

> Mères et femmes tout en pleurs,
> L'ont surnommé *Mort aux pêcheurs.*

Et cependant les fils et les frères des pauvres naufragés remettront demain à la voile et laboureront de leurs rames le sillon mobile qui s'est refermé la veille sur ceux qu'ils aimaient. C'est que cette pêche, mortelle pour quelques-uns, est l'espérance et la richesse de tous. En Écosse et dans l'île de Man, elle emploie dix mille quatre cent quatre-vingts barques, montées par quarante mille trois cent soixante-dix pêcheurs et mousses; à terre, soixante-huit mille neuf cent trente-neuf personnes sont occupées à saler et à encaquer le hareng; et si l'on ajoute à ce chiffre celui des industries inférieures qui s'y rattachent, telles que la construction des caques, la fabrication des filets, des lignes, etc., on atteint l'énorme total de 534324 livres sterling, environ 13 à 14 millions de francs.

LES NARCOTIQUES.

Le professeur Johnson estime que la consommation des divers narcotiques dont les hommes font habituellement usage pour amortir la vivacité de leurs idées et de leurs sensations, peut être considérée comme soumise à la répartition suivante : — L'usage du tabac est commun à 800 millions d'hommes; celui de l'opium, à 400 millions; celui du chanvre et du hachisch, à 2 ou 300 millions; celui du bétel, à 100 millions; du coca, à 10 millions. Il existe encore quelques autres narcotiques, tels que les fongus de la Sibérie, les pédums du nord de l'Europe et de l'Amérique, etc.; mais ils sont d'un emploi beaucoup moins général que les précédents.

UN GRAIN DE SABLE ET LES ÉTOILES.

Nous voyons les immenses intervalles qui séparent les étoiles les unes des autres, servir de théâtre à une multitude de phénomènes, donner passage à la lumière, à la chaleur, à tous les mouvements composés qui en résultent. En examinant le ciel avec attention, nous voyons des groupes d'étoiles qui ne sont sans doute ni moins vastes ni moins complexes que celui dont nous faisons partie, se montrer compris dans un étroit espace, grâce à la distance, et constituer des systèmes doués d'une forme et d'une figure déterminées et tout à fait semblables à des corps d'apparence continue. Cependant, nous reculons avec une sorte d'incrédulité; et nous ne pouvons nous défendre de surprise, quand on nous demande s'il ne serait pas possible que les atomes d'un grain de sable eussent entre eux, toute proportion gardée relativement à leur propre valeur, autant de distance qu'il y en a entre les étoiles, et pourquoi il ne se passerait pas, dans les intervalles qui séparent ces atomes les uns des autres, des phénomènes aussi compliqués et aussi merveilleux que ceux qui ont lieu dans les espaces célestes. W. HERSCHEL.

ABOLITION DU SERVAGE EN ALLEMAGNE.

Le servage a été aboli :

Dans le duché de Bade, en.	1783
Dans Hohenzollern, en.	1789
Dans Schleswig et Holstein, en.	1804
A Nassau, dans la Bavière, dans le duché de Berg, à Erfurth; etc., en.	1808
Dans la Prusse, dans la Hesse-Darmstadt, dans la principauté de Lippe-Deltmold, dans le royaume de Westphalie, en.	1809
Dans Schomburg-Lippe, dans la Poméranie suédoise, en.	1810
Dans l'Autriche, en	1811
Dans l'Oldenburgh, en.	1814
Dans le Wurtemberg, en.	1817
Dans le Mecklembourg, en.	1820
En Saxe, dans la Lusace, en.	1832
Dans Hohenzollern-Singmaringen, en	1833

POURQUOI LES HOMMES VICIEUX

DÉTESTENT LES HOMMES VERTUEUX.

Lorsque les hommes vicieux sont arrivés au temps de la réflexion et du retour sur eux-mêmes, lorsqu'ils ont

cherché au dedans d'eux et n'y ont trouvé rien que la tendance au bien-être personnel et sensible, lorsqu'ils n'ont pas le moindre désir de trouver et d'acquérir autre chose, ils jettent les yeux autour d'eux sur les êtres de leur espèce, et ils croient observer qu'en eux aussi il n'y a rien de plus élevé que ce même penchant au bien-être personnel et sensible. Alors ils s'affermissent dans l'idée que telle est la véritable essence de l'homme, et ils développent en eux cette essence au plus haut degré par un travail assidu. Ils sont ainsi devenus à leurs propres yeux les hommes les plus distingués et les plus éminents, parce qu'ils ont la conscience de posséder en eux la virtualité de la vraie valeur de l'homme. Pendant leur vie entière, ils ont pensé et agi de la sorte. Mais s'ils s'étaient trompés dans ces prémisses de leur syllogisme, si dans d'autres êtres de leur espèce se montrait encore quelque autre chose, incontestablement plus élevé et plus divin que le simple penchant au bien-être personnel et sensible, eux qui s'étaient crus jusqu'alors des hommes éminents, seraient des êtres d'une espèce inférieure, et au lieu de s'estimer au-dessus de tous, comme ils l'avaient fait jusqu'à présent, ils seraient dès lors obligés de se rabaisser et de se mépriser. Ils ne peuvent donc pas mieux faire que d'attaquer avec rage cette opinion qu'il y a quelque chose de plus élevé dans l'homme, et toutes les apparences qui pourraient lui donner quelque fondement. Il faut nécessairement qu'ils fassent tout leur possible pour éloigner et étouffer ces apparences. Ils combattent pour leur vie, pour la cause la plus intime et la plus profonde de leur vie; ils combattent pour la possibilité de se supporter eux-mêmes. Le fanatisme et toutes ses fureurs, dès le commencement du monde, sont sortis de ce seul principe : *Si mes adversaires avaient raison, je serais un misérable.* Si ce fanatisme peut s'emparer du feu et de l'épée, il attaque son ennemi avec le feu et avec l'épée; s'il ne le peut pas, il se sert de la langue, qui, sans tuer l'ennemi, paralyse néanmoins puissamment son énergie et son action au dehors. Un des tours de prédilection que leur langue met le plus souvent en jeu, consiste à donner un nom généralement odieux à ce qui n'est odieux qu'aux fanatiques et aux pervers, afin de le décrier et de le rendre suspect. Le trésor de réserve de ces tours et de ces dénominations est inépuisable, il s'augmente continuellement, et il serait impossible d'en faire le dénombrement (1).

PEINTURE SUR FAIENCE.

Le plat de faïence que nous reproduisons a été payé 120 livres sterling, environ trois mille francs, à la vente aux enchères faite à Londres, au mois de mars 1856, après le décès d'un célèbre amateur, Ralph Bernal, esquire. Il était inscrit sous le numéro 1848 dans le catalogue des objets d'art qui composaient cette magnifique collection, aujourd'hui dispersée.

Exécuté à Faenza ou à Urbino, au commencement du seizième siècle, ce plat représente l'intérieur de l'atelier d'un des peintres sur faïence dont les signatures sont si recherchées aujourd'hui. L'artiste, assis dans un fauteuil

Plat de faïence du seizième siècle, vendu au prix de trois mille francs, en 1856.

à dossier, tient un plat sur ses genoux et le décore d'élégantes fantaisies. Sur un escabeau, à sa droite, on voit un vase et des coupes sans doute remplis de couleurs; plus loin, sur une table basse, une aiguière et un plat. Deux acheteurs, un jeune homme et une jeune femme, sont assis devant le peintre, dont ils examinent le travail avec intérêt. Le rédacteur du catalogue, M. Bernal, dit qu'on suppose que Raphaël et la Fornarina sont ici représentés dans l'atelier du peintre; cette supposition ne nous paraît pas fondée. Nous avons examiné cette peinture à Londres, dans les salles de l'institution de Marlborough-House, qui l'a achetée, et nous devons dire que les traits de ce visiteur ne ressemblent pas à la tête si belle et si connue du prince de la peinture. Quoi qu'il en soit, le plat n'en est pas moins une merveille de rareté; il est d'un très-bon dessin, les couleurs en sont d'une vivacité remarquable, et le sujet qu'il représente est des plus intéressants pour l'histoire de l'art. Son diamètre est de neuf pouces et un quart, mesure anglaise, c'est-à-dire environ trente-trois centimètres.

(1) Fichte, *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse.*

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

CARLO ZENO.

Carlo Zeno se disculpant devant le conseil des Dix. — Composition et dessin de Gilbert.

Un homme, doué de facultés supérieures et favorisé par les circonstances, a rendu d'éminents services à sa patrie; il a la conscience de n'avoir usé des hautes puissances de son âme que pour l'avantage de ses concitoyens et son amélioration personnelle. Il est arrivé à une grande popularité, témoignage réellement précieux lorsqu'elle est une juste expression de la reconnaissance publique, et il sent qu'il l'a méritée. Que souhaiterez-vous de plus pour cet homme? d'immenses richesses, des honneurs éclatants, l'autorité suprême? Épreuves dangereuses, qui exposent la fin d'une belle vie à des tentations terribles et à des chutes profondes! La fortune semble avoir mieux servi quelques-uns de ces rares génies en les frappant, dans leur vieillesse, de revers immérités, qui, supportés noblement, ont été comme la pierre de touche de leur véritable grandeur morale et leur ont assuré un dernier titre, peut-être le plus sérieux de tous, à l'estime et à l'admiration universelles. Les célèbres exemples de l'histoire ancienne, propres à appuyer cette pensée, sont présents à tous les esprits; en voici un autre, non moins remarquable, emprunté à l'histoire moderne.

Carlo Zeno était, au commencement du quinzième siècle, le premier citoyen de Venise. Dans les négociations comme dans les combats sur mer et sur terre, il avait défendu et fait triompher les droits et les intérêts de sa patrie. Il avait vaincu les Génois dans les lagunes en 1380, et notre maréchal Boucicaut près de Modôn, en 1403. Il venait de poursuivre à outrance, et avec succès, François de Carrare, seigneur de Padoue, qui avait été son ami, mais qui était devenu un ennemi redoutable pour Venise. Ses succès justifiés par ses talents, son courage et la droiture de sa conduite publique et privée, lui avaient conquis le respect et l'amour du peuple. Aucun Vénitien n'était plus honoré, plus respecté que lui. Il était arrivé à l'âge de soixante-douze ans. Son bonheur et sa gloire devaient être considérés comme désormais hors de toute atteinte : une infortune singulière vint tout à coup les mettre en péril; mais sa vertu remporta sur le sort une victoire plus grande que toutes celles qui avaient jusqu'alors illustré sa vie.

« On avait trouvé dans les papiers du seigneur de Padoue, dit l'auteur de l'*Histoire de la république de Venise* (1), la trace d'un payement de quatre cents ducats d'or fait par ce prince à Carlo Zeno. Le caractère de Zeno, qui était certainement le plus grand homme de sa nation, devait repousser tout soupçon de corruption. La somme dont il s'agissait ne pouvait, dans aucun temps, avoir été de quelque importance pour un patricien allié aux plus illustres familles et occupant depuis vingt-cinq ans les premières charges de l'État; mais un gouvernement ombrageux met au nombre de ses maximes de rabaisser soigneusement l'orgueil ou la gloire de ceux qui se sont élevés par d'éclatants services. On avait déjà fait connaître à Zeno qu'il n'était pas assez médiocre pour être doge. On voulut attaquer sa considération personnelle et avertir ses admirateurs du danger qu'il y aurait à se déclarer ses partisans. Une loi défendait à tout Vénitien de recevoir d'aucun prince étranger ni pension ni salaire. Les avogadors, produisant la preuve que Zeno avait reçu quatre cents ducats du prince de Padoue, le dénoncèrent devant le conseil des Dix. Interrogé sur le fait, Zeno déclara que, pendant une mission que la Seigneurie lui avait donnée dans le Milanais, pour y commander les troupes de Galéas Visconti, il avait eu occasion de voir François Carrare, alors prisonnier et dans un état voisin du dénûment; qu'il lui avait prêté quatre cents ducats, et que la note trouvée dans les papiers de ce prince ne pouvait être relative qu'au remboursement de cette somme. Cette explication du fait était naturelle : le soupçon ne l'était pas; mais un tribunal qui compte pour des preuves les aveux arrachés par la torture ne peut pas admettre les déclarations d'un accusé qui se disculpe. Une autre maxime particulière à ce tribunal était que, dans le doute, le plus sûr est de juger à la rigueur. En conséquence, le héros couvert de blessures, qui avait porté si haut la gloire du nom vénitien, fut déclaré coupable, dépouillé de toutes ses charges, et condamné à deux ans de prison. »

Carlo Zeno ne prit pas la fuite; personne ne le croyait coupable; il lui eût été facile de soulever le peuple en sa faveur; il apaisa au contraire le murmure public, et donna l'exemple de la soumission aux lois. Lorsqu'il eut subi l'injuste sentence prononcée contre lui, il voulut montrer que le poids des fers n'avait pas plus que le poids des ans affaibli sa force et son courage, et, après avoir été accomplir un vœu en terre sainte, il alla chasser les Génois de l'île de Chypre. Puis, de retour à Venise, il consacra paisiblement ses dernières années à la culture des lettres et à l'étude de la philosophie, sans jamais exprimer aucun ressentiment contre ceux dont le jugement inique lui avait fourni une si belle occasion de se mieux connaître lui-même et de se montrer supérieur à l'une des plus rudes épreuves que puisse avoir à subir une âme délicate et qui ne dédaigne pas la gloire.

(1) P. Daru.

DE LA PORCELAINE EN CHINE (1).

Il y a quelques années, des flacons chinois ayant été trouvés dans un tombeau égyptien de l'époque pharaonique, plusieurs savants, entre autres Rossellini, Davis et Wilkinson, crurent devoir faire remonter l'origine de la porcelaine chinoise au dix-huitième siècle avant Jésus-Christ; mais la forme et le sens des caractères tracés sur ces vases démontraient, mieux que toutes les hypothèses des archéologues, que ces flacons étaient loin de dater d'une époque aussi ancienne. Comment se trouvaient-ils enfouis dans un mausolée égyptien? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est que la porcelaine ne parut pour la première fois, en Chine, que sous la dynastie des Hang, entre les années 185 avant et 87 après Jésus-Christ. C'est au district de Sin-p'ing que cet art prit naissance.

Ainsi, la porcelaine chinoise a précédé la nôtre de plus de seize siècles, puisque ce fut vers 1500 que les Portugais introduisirent cette belle poterie en Europe; que les premiers essais de porcelaine dure, en Saxe, datent seulement de l'année 1706, et que la France, qui avait fabriqué de la porcelaine tendre depuis 1695, ne se livra à la fabrication de la porcelaine dure qu'au dix-huitième siècle.

Le premier fabricant que les annales de Chine mentionnent fut un nommé Thao-yu, qui vivait au septième siècle de notre ère. Il façonnait des vases dits de jade artificiel. Depuis, la tradition s'est maintenue sans interruption jusqu'à nos jours. Dans la longue liste de fabricants énumérés par M. Stanislas Julien, le dernier mentionné est Ylang-nig (1736-1795), d'abord contrôleur du péage des ponts, puis administrateur des douanes, enfin directeur de la manufacture de porcelaine. On lui doit un atlas de planches où sont figurés tous les procédés en usage pour la fabrication.

En Chine, comme en France, cette industrie ne prit tout son développement que lorsqu'il y eut une haute manufacture sous la direction de l'État.

La manufacture impériale est située à King-te-chin, dans la province de Kiang-si. La nature du sol y est très-favorable à la fabrication de la porcelaine. King-te-chin, d'après son nom, est un bourg; mais dans le fait, c'est une ville immense, qui s'étend le long de la rivière de Ychang, et qui est habitée par une population laborieuse et commerçante. Des montagnes l'entourent de tous côtés, et cette situation paraît être propre aux ouvrages de porcelaine. D'abord, il n'y eut que trois cents fourneaux; au dix-huitième siècle, il y en avait trois mille; aujourd'hui, le nombre doit en être encore plus considérable. De là de nombreux incendies; de là aussi la vénération des habitants pour le génie du feu. Les rues sont propres, tirées au cordeau, mais étroites; la police y est parfaite. Chaque rue est, comme au Japon, sous la surveillance d'un chef, qui doit rendre un compte exact au mandarin; il a sous lui dix subalternes, qui répondent chacun de dix maisons. Il est responsable. S'il y a du trouble dans son domaine, et qu'il oublie d'en

(1) *Histoire et fabrication de la porcelaine chinoise*, traduction du chinois par M. Stanislas Julien, de l'Institut, avec des notes par M. Alph. Salvetat, chimiste, et un mémoire sur la porcelaine du Japon, par le docteur Hoffmann. Paris, 1856, 1 vol. gr. in-8; Mallet-Bachelier. Cet excellent travail atteindra, nous l'espérons, le but que son savant et consciencieux auteur s'est proposé en le publiant, savoir, d'introduire dans la fabrication française certains procédés particuliers aux Chinois.

prévenir l'autorité, il reçoit la bastonnade qu'on octroie très-libéralement à ces fonctionnaires municipaux. Les rues sont, en outre, fermées la nuit par des barricades; le mandarin du lieu fait des rondes fréquentes, et veille à l'exécution des règlements de police. Toutes ces précautions sont nécessaires pour prévenir les vols et les désordres qui ne manqueraient pas de se produire dans une localité aussi riche et aussi populeuse.

Pour fabriquer la porcelaine de Chine, on emploie une pierre blanche ou *pe-tun*, qui se tire de deux montagnes, dans le district de Khi-men; on la nettoie, et l'on en forme des *pe-tun-tse*, ou briques de pâte blanche. Les meilleures sont celles qui, fendues en deux, présentent des fleurs qui ressemblent à la plante chinoise *lou-kio-tsaï*. On pratique la même opération à l'égard d'une autre sorte de terre, le *kao-lin*, dont on trouve des dépôts au sein de montagnes couvertes d'un sable rougeâtre. La porcelaine n'est possible qu'en mélangeant les carreaux de kaolin avec les briques de pe-tun; seulement, il est assez curieux que ce soit une terre molle qui donne de la force aux pe-tun-tse, lesquels se tirent des plus durs rochers.

Aussi dit-on du kaolin que c'est le nerf de la porcelaine. Le père d'Entrécolles raconte que des Hollandais, ayant emporté des pe-tun-tse pour fabriquer de la porcelaine, omirent l'ingrédient essentiel, le kaolin; sur quoi, s'étant plaints à un marchand chinois, celui-ci leur répliqua : « Comment voulez-vous avoir un corps dont les chairs se soutiennent sans ossements? »

Mais ce n'est pas assez des deux substances que nous avons mentionnées; pour que la porcelaine ait la blancheur et l'éclat désirables, il faut un vernis, un émail, ou *huile d'émail*, qui s'obtient du mélange d'une espèce de fougère réduite en cendres avec une pierre calcaire broyée et calcinée. Des barques chargées de ce produit blanchâtre et liquide stationnent continuellement sur le rivage de King-te-tchin. Les fabricants chinois, qui ne sont pas trop scrupuleux, versent de l'eau dans cette huile pour en augmenter le volume; et, afin de dissimuler leur fraude, ajoutent du gypse fibreux *(chi-kao)* en proportion, pour donner plus d'épaisseur au mélange.

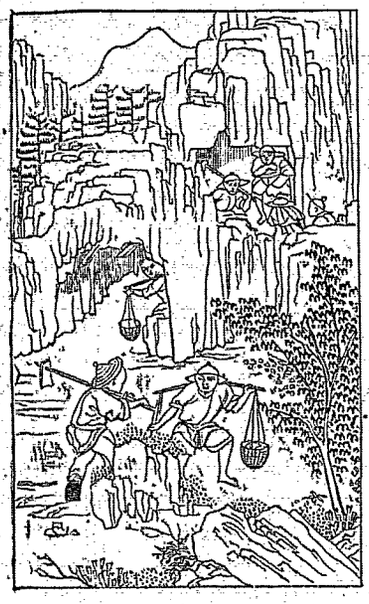
A mesure que l'on prépare les vases de porcelaine, on façonne les enveloppes ou boîtes de terre nommées cassettes *(hia)*, destinées à les préserver de la violence du feu. L'argile dont on fabrique ces caisses se tire du village de Li-chun, au nord-est de King-te-tchin. Voici comment on procède pour insérer les vases crus de porcelaine dans les étuis. L'ouvrier ne les touche pas avec la main, ce qui occasionnerait plus tard des gerçures et des irrégularités dans les pièces cuites; en outre, il pourrait casser les vases; mais, à l'aide d'un petit cordon, il tire la pièce de dessus la planche; ce cordon tient d'un côté à deux branches un peu courbées d'une fourchette en bois, que l'opérateur prend d'une main, tandis que, de l'autre, il tient les deux bouts du cordon, croisés et ouverts, selon la largeur de la porcelaine. C'est ainsi qu'il l'environne, la soulève et la dépose dans la caisse; tout cela avec une rapidité merveilleuse. Les porcelaines, de n'importe quelle forme, se cuisent dans les cassettes, celles qui ont un couvercle et celles qui n'en ont pas. Les couvercles, adhérant faiblement au corps du vase, s'en détachent aisément par un petit coup qu'on leur donne. Les cassettes peuvent être superposées; on en forme des piles assez élevées : seulement, on a soin que les pièces ne se touchent pas. En Chine, les cassettes de dernière qualité ne peuvent aller plus de trois fois au feu; les meilleures se brisent au bout de dix. Les étuis dont on se sert à la manufacture de Sèvres sont bien supérieurs, puisqu'ils subissent sans s'altérer trente-six à quarante passages au grand feu des fourneaux, qui cuisent à une température beaucoup plus élevée que ceux de la Chine. Au début de la fabrication de la porcelaine dans l'Empire Céleste, les cassettes se cuisaient à part dans un fourneau avant qu'on ne s'en servît pour y faire cuire la porcelaine; mais alors les commandes étaient moins nombreuses qu'aujourd'hui, et l'on regardait moins à la dépense qu'à la perfection du travail.

Avant que les pièces ne passent au feu, les artistes les décorent de ces dessins, de ces couleurs, de ces ornements qui rehaussent le prix de la porcelaine. La peinture en bleu est surtout en vogue; il y a différentes nuances de cette couleur; la nuance *bleu du ciel après la pluie* se remarque surtout sur les porcelaines impériales du dixième siècle, que les amateurs payent fort cher. Le nom de *bleu du ciel après la pluie* a l'origine suivante : un fabricant demanda un jour un modèle à l'empereur Chi-tsong, de la dynastie des Heon-Tcheou, et ce dernier lui répondit : « Qu'à l'avenir, les porcelaines pour l'usage du palais soient bleues comme le ciel qu'on aperçoit, après la pluie, dans l'intervalle des nuages! » Certains fonds de couleur des porcelaines chinoises causent le désespoir de nos artistes, qui, malgré leur habileté, et malgré les moyens ingénieux dont la chimie européenne dispose, n'ont pu parvenir encore à les reproduire. Telle est la couleur, d'un vert bleuâtre clair, connue sous le nom de *céladon;* tels sont les fonds rouges, tantôt orangés, tantôt tirant sur le violet; les fonds laque de Chine nuancés, tantôt clairs, tantôt bronzés, qui doivent leur origine à la proportion d'oxyde de fer entrant dans la composition, ainsi qu'à la nature des gaz développés pendant la cuisson. M. Stan. Julien dit que les Chinois n'ont pas de chimistes; mais à coup sûr, — et c'est l'opinion de M. A. Brongniart, — il faut que la chimie ait été poussée à un haut degré de perfection pour qu'on ait obtenu de tels résultats. Sans doute, cette industrie doit beaucoup au hasard, et certaines nuances que nous admirons tant sont peut-être le résultat de circonstances fortuites, surtout quand il s'agit de couleurs obtenues par des mélanges, en proportions variables, de terres ferrugineuses, manganésiennes et cobaltifères, avec l'émail qui recouvre la porcelaine.

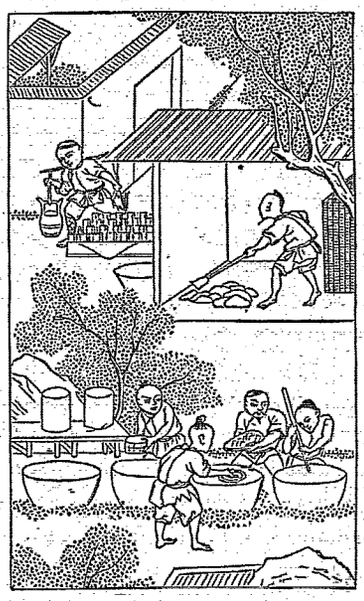
Dans l'ornementation des pièces, chaque ouvrier a sa spécialité. L'un peint les oiseaux, l'autre les dragons, un troisième les fleurs, un quatrième trace les figures; celui-ci forme le premier cercle coloré qu'on voit près des bords de la porcelaine; celui-là figure les eaux et les montagnes.

Pour produire le bleu qui doit couvrir entièrement ou partiellement la porcelaine, on se sert de deux moyens : on plonge la tasse dans une composition de manganèse cobaltifère, ce qui est le procédé par immersion. Quant au procédé par insufflation, on prend un chalumeau dont l'extrémité est couverte d'une gaze serrée; on l'applique contre la couleur dont la gaze se charge, puis l'ouvrier souffle par l'extrémité du chalumeau laissée libre contre la porcelaine, qui se trouve ainsi semée de petits points bleus. Les vases préparés de cette façon sont beaucoup plus chers et plus estimés que les autres. Les ouvriers ont grand soin de ne laisser échapper aucune parcelle de couleur; à cet effet, le vase est posé sur un piédestal, et sous ce piédestal est étendue une feuille de papier que l'on frotte avec une brosse délicate, quand l'azur est sec.

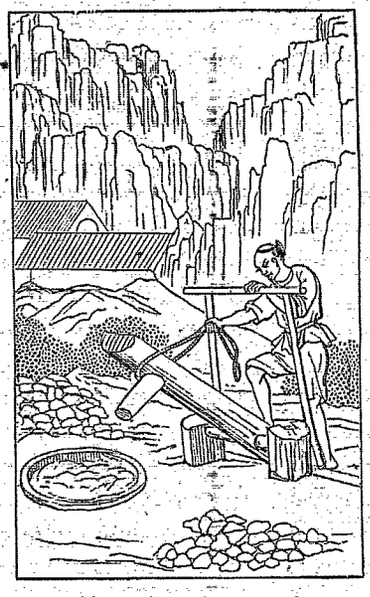
Il s'agit maintenant de mettre les pièces au four. Les appareils que les Chinois construisent actuellement ressemblent aux anciens fours adoptés à Vienne, en Autriche, pour la cuisson de la porcelaine dure. Autrefois, ils étaient plus petits, n'ayant que 2 mètres de hauteur; aujourd'hui, ils ont 3m,30. On construit par-dessus un hangar, *yao-p'ong* (hangar de la porcelaine), assez solide pour qu'on puisse y marcher. Le tuyau placé derrière s'élève au-dessus du toit du hangar. Cinq petites ouvertures, — *les yeux du four*-



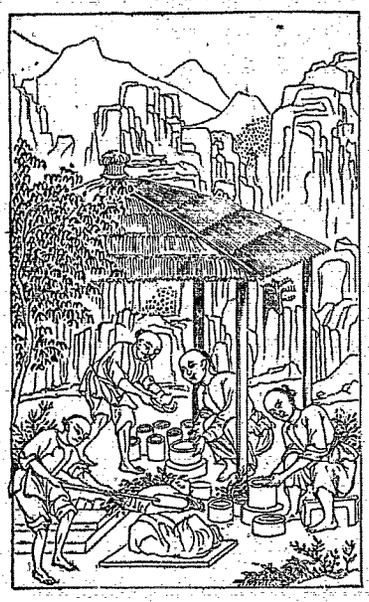
On recueille la pierre blanche ou *pe-tun*.



On lave la terre molle de kaolin.

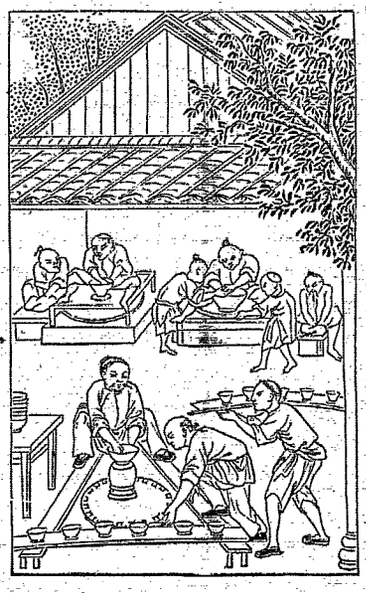


On écrase le kaolin.



On fabrique les cassettes.

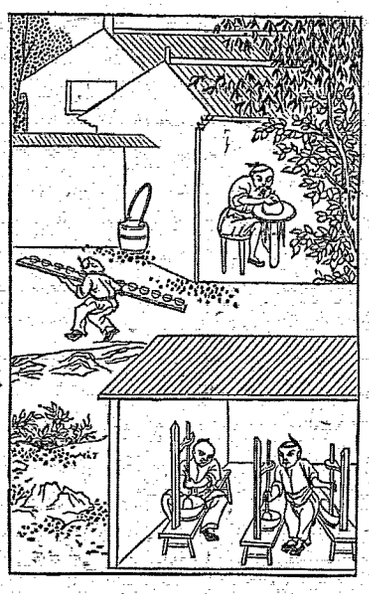
On pare et l'on ajuste les moules.



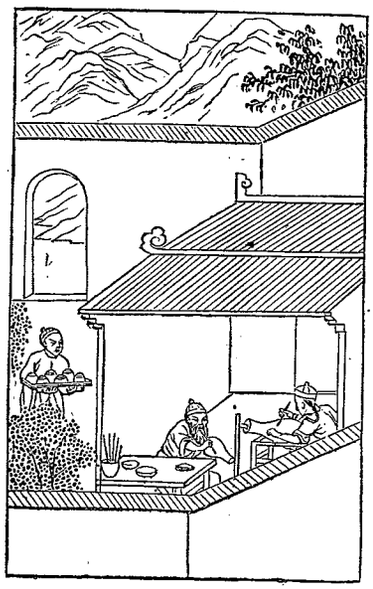
Tournage des vases de forme arrondie.

Fabrication des vases *tcho-khi*.

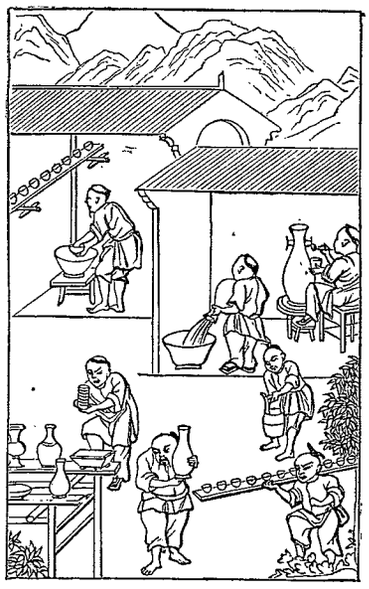
On recueille la matière bleue.



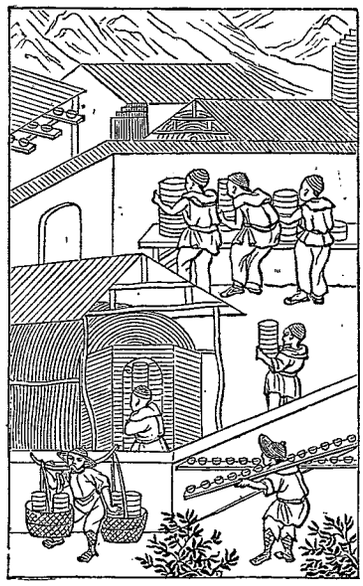
Moulage des pièces de la porcelaine crue ; on pile la couleur.



On peint les fleurs bleues sur les vases.

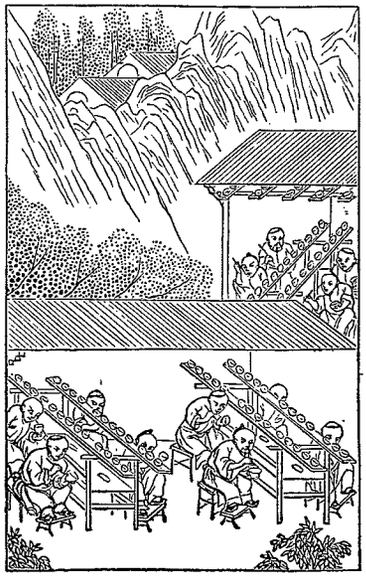


On émaille par immersion et insufflation.

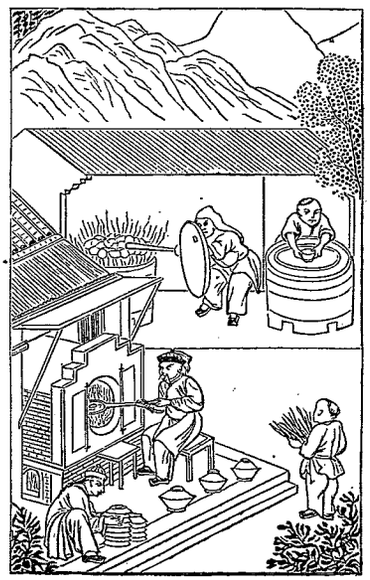


On met au four la porcelaine crue.

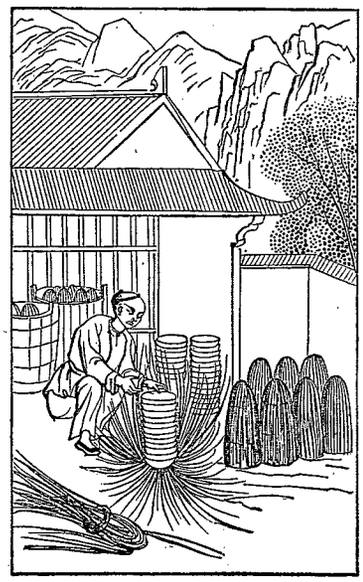
Après la cuisson, on ouvre le four.



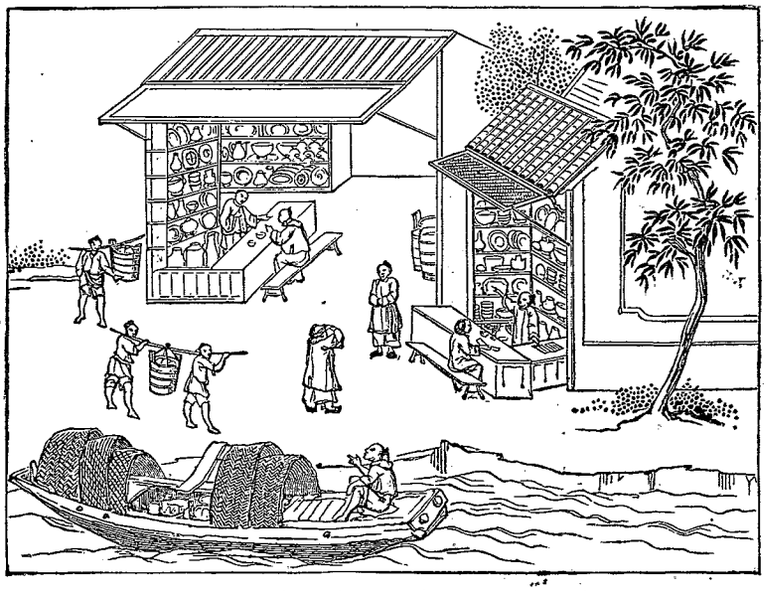
Atelier de peintres émailleurs.



Fourneaux ouverts et fourneaux fermés.



Emballage des vases de porcelaine.



Boutiques de marchands de porcelaine, et embarquement des vases de porcelaine.

neau, — permettent de juger du degré de cuisson. Le four se trouve au fond d'un assez long vestibule, qui sert comme de soufflet et qui en est la décharge. Les cassettes y sont empilées et rangées régulièrement, de façon que la flamme circule librement entre toutes les colonnes. Cependant les pièces sont disposées suivant la mollesse ou la dureté de leur émail. Le feu ne s'allume que quand le fourneau est totalement rempli de vases crus. Un traité chinois nous apprend qu'il y a plusieurs siècles, on jetait dans le foyer deux cent quarante charges de bois, et vingt, si le temps était pluvieux : aussi la porcelaine avait-elle beaucoup plus de corps que celle d'aujourd'hui. Pendant sept jours et sept nuits, on entretenait un feu modéré; le huitième, on faisait un feu ardent. Aujourd'hui, ces précautions sont omises : le foyer ayant été chauffé pendant un jour et une nuit, deux hommes ne cessent d'y enfourner du combustible.

Au bout de quatre jours, la porcelaine est cuite. Le four est ouvert de grand matin; les cassettes présentent une teinte rouge; les ouvriers ne peuvent s'en approcher qu'en se couvrant la tête, la figure et les mains, de linges mouillés, pliés en dix. On profite de la chaleur du four pour y insérer d'autres cassettes.

Outre les fourneaux clos, il y a des fourneaux ouverts, où l'on ne cuit que les petites pièces. Un fait curieux, c'est qu'après la combustion du bois, — même quand on a mis dans le foyer jusqu'à cent quatre-vingts charges, — il n'y reste pas de cendres. Cela tient à la manière dont on dispose le bois pour la cuisson de la porcelaine. « En effet, dit M. Brongniart, le combustible, qui est presque toujours du bois fendu en bûchettes très-déliées, ne se jette pas dans le foyer, mais se place horizontalement sur son ouverture, qui est supérieure, de manière que la flamme du bois est renversée; elle se dirige donc d'abord de haut en bas, et ensuite latéralement, pour pénétrer dans le four; disposition fort remarquable, d'où résulte une perfection telle de combustion qu'il n'y a point de fumée produite et point de braise; tout ou presque tout est brûlé, lorsque le feu marche bien. »

Quand ces opérations ont été terminées, on emballe les porcelaines; des actions de grâces sont rendues aux dieux; des représentations théâtrales et des réjouissances terminent cette fête de l'industrie.

La porcelaine du Japon n'est pas moins estimée que celle de Chine; mais les Japonais ne sont que les élèves des Chinois dans cet art important. Une colonie de Coréens vint s'établir à Nippon, 27 ans avant Jésus-Christ, et y introduisit la fabrication de la porcelaine. Toutefois les produits japonais étaient bien inférieurs à ceux de leurs voisins, lorsqu'en 1211, un fabricant, nommé Katosiro-oyue-mon, se rendit dans l'Empire Céleste, et y surprit les secrets et les procédés de l'art. Vers la fin du dix-septième siècle, le prince japonais Môri faisait encore venir des ouvriers de la Corée, pour perfectionner la porcelaine de Fagui. Les manufactures les plus importantes se trouvent dans l'île de Kiou-siou, particulièrement à Matsoura (province de Fizen); près de là, au hameau d'Ouresino, la matière première nécessaire à la fabrication se rencontre en abondance. Mais cette argile, quoique belle et nette, demande bien des préparations; d'où le proverbe japonais : « Que les os humains sont un ingrédient qui entre dans la porcelaine. »

L'INONDATION.

NOUVELLE.

Calcutta, 30 octobre 1856.

Mon cher neveu, sur-le-champ mettez votre veste, votre chapeau; allez à la place Saulnier; frappez à la grande porte cochère, numéro 6; demandez à parler au propriétaire, et ne le quittez pas avant de lui avoir acheté sa maison. C'est celle que M. Heurtier, mon maître, habitait, il y a quinze ans, avec sa femme et son fils, lorsqu'il reçut la lettre qui le décida, bien malheureusement, à venir ici, au Bengale, pour y prendre possession de l'indigoterie de son oncle. Oh! la triste idée qu'il eut de devenir millionnaire et de faire de moi son intendant! Maintenant le pauvre homme, malgré toute sa fortune, dit à chaque minute : « Pourquoi faut-il que j'aie quitté la France? » Le grand malheur qui vient de le frapper le rend presque fou. Il a la figure roide et étonnée comme si elle était de pierre; il regarde on ne sait où; il est effrayant à voir. Il ne songe qu'à retourner dans sa ville natale et à s'enfermer dans la maison de la place Saulnier, où sont morts ses parents et où il veut mourir aussi; c'est son idée fixe, et il est assez riche pour la payer. A notre départ, cette maison-là pouvait bien valoir de vingt-cinq à trente mille francs : offrez-en quarante mille, cinquante, soixante, s'il le faut. Entre nous, vous pouvez aller jusqu'à cent; achetez à tout prix. C'est de la folie si vous voulez; mais il y a des folies nécessaires. Alerte! ne perdez pas de temps. Vous achèverez de lire ma lettre quand le marché sera conclu.

Avez-vous vu le propriétaire? avez-vous acheté la maison? C'est bien. Faites-la meubler, autant que possible, tout comme elle était il y a quinze ans. Le vieux voisin Jacob et la veuve du tapissier Combes vous donneront les renseignements nécessaires. Ayez soin vous-même du jardin (votre état est bon, et vous avez bien fait de ne pas me suivre; dans l'Inde, vous n'auriez réussi à rien); ne reculez pas devant la dépense. Que tout soit terminé avant la fin de janvier. A présent, je puis vous raconter ce qui est arrivé.

Vous aurez appris par les journaux que, cette année, les inondations de l'Inde ont été terribles. Les vôtres, en France, si désastreuses qu'elles aient été, ne sont pas à comparer à celles du Bengale. Combien de milliers d'hommes ont péri dans les derniers débordements du Gange, personne ne le saura jamais. La vie des Hindous pèse si peu de chose qu'on ne s'occupe guère de compter ce qu'il en meurt de plus ou de moins chaque année par l'eau, la faim ou la peste. Ce que je puis bien vous assurer, c'est que pendant plus de vingt-quatre heures, les corps des hommes et des animaux ont continuellement roulé pêle-mêle avec les débris de cabanes et les arbres, sous nos fenêtres; jamais en Europe on n'a vu rien de si épouvantable (1).

L'indigoterie de M. Heurtier est située, au-dessus de Colgong, presque au sommet d'une haute colline d'où l'on voit d'un côté le Gange et de l'autre la rivière Cosi, qui se rencontrent à une lieue plus bas. Vous pouvez vous faire à peu près l'idée de cet endroit-là, en regardant sur une carte. La maison est très-simple. Figurez-vous quatre longues murailles blanches, peu élevées, percées de trois ou quatre fenêtres au dehors, et, pour toute décoration de

(1) Un Anglais écrivait, vers la fin d'octobre, à une des principales revues de Londres :

« Le Gange n'a jamais atteint, que l'on sache, la hauteur à laquelle nous le voyons aujourd'hui. A Mirzapore, il est de 50 pieds au-dessus du niveau ordinaire.

» Dans le Bengale inférieur, le Gange s'est changé en une vaste mer. La grande vallée qui s'étend des monts Himalaya jusqu'aux Rajmahol, sur une largeur de 120 milles, est ensevelie. Les steamers qui parcourent les plaines envahies cherchent en vain le rivage; ils n'aperçoivent que des palmiers dressant çà et là leur tête de vert feuillage au-dessus des eaux jaunâtres, ou bien une maison laissant poindre son pignon, refuge étroit de quelque oiseau plaintif.

» Toutes traces des affluents du Gange ont disparu. Calcutta n'a été sauvé de l'inondation que par miracle; déjà une partie de ses rues étaient envahies. » (Voy. *le Moniteur* du 6 décembre 1856.)

la façade, une terrasse à la hauteur de trois mètres, couverte d'un toit que soutiennent quelques piliers en bois; à l'intérieur, une vaste cour entourée des logements et de quelques hangars; à cent pas sont les ateliers, qui ne valent guère mieux que les plus petites granges de notre pays. Vous imaginez bien que l'ensemble de cette habitation n'est ni beau ni réjouissant; mais la vue s'étend sur une vallée immense, animée par les majestueuses sinuosités du Gange, parsemée de collines, coupée par de nombreux cours d'eau, couverte de cultures très-variées, de bois, de jungles, et terminée à l'horizon par d'immenses chaînes de montagnes bleues. J'ai longtemps admiré ces grands tableaux de la nature; aujourd'hui le souvenir m'en fait horreur.

Vers la fin d'avril, quand les eaux du Gange et de la Cosi ont commencé à se répandre dans les plaines, on ne s'est point d'abord trop effrayé : tous les ans, c'est la coutume. Cependant on a bientôt vu que le mal serait plus grand qu'à l'ordinaire.

Les champs d'indigo, de pavot, de riz, de sorgho et de maïs, ont été peu à peu submergés. M. Heurtier se désolait : c'était déjà une perte assurée de plus de 50 000 francs; mais ce qu'il y avait de plus pénible pour lui, c'était une année inutilement passée dans l'Inde.

Les villages, au bas des collines, n'ont pas tardé à être envahis; les maisons, faites de terre et de bambou, se sont détrempées et écroulées. Les malheureux habitants fuyaient et montaient sur les hauteurs avec les bestiaux qu'ils avaient pu sauver. Quelques-uns sont venus nous demander asile, et M. Heurtier, qui n'aime pas plus les Hindous que les Anglais, et qui n'ouvre pas sa porte aisément, n'a cependant trop rien dit. J'en étais presque étonné. Il a toujours eu l'idée que, n'étant venu dans l'Inde que pour y faire sa fortune, et ne s'y considérant que comme un étranger qui passe, il n'était pas tenu aux mêmes devoirs que les habitants ou les propriétaires du pays. Aussi, toutes les fois qu'après de grandes catastrophes le collecteur venait lui demander une souscription ou un supplément d'impôts, il répondait qu'il payait parce qu'il y était forcé, mais que l'argent dont il pouvait disposer pour faire la charité appartenait avant tout à ses compatriotes, et qu'il tenait à le réserver pour fonder un établissement de charité quand il serait de retour en France. Cette fois, il se contenta de murmurer un peu, et il me laissa installer les pauvres Hindous sous les hangars.

Bientôt tous les canaux, de même que toutes les routes et les chaussées, disparurent à de grandes distances sous le niveau du Gange qui s'élevait toujours. Les mendiants voyageurs, les Puharris, les Lepkas, qui s'étaient mis en route pour se rendre au marché de Piz-Pointy, où ils vendent chaque année des peaux de tigre et d'yack, arrêtés, repoussés par les courants, se hâtaient d'atteindre les sommets inhabités et de s'abriter dans les bois de palmiers. M. Heurtier devenait de plus en plus sombre; il se promenait des heures entières sur la terrasse, regardant au loin avec consternation, et évitant de parler. Cependant ce n'était rien encore.

Un matin, tout à coup, on entendit, plusieurs fois de suite, des grondements semblables aux roulements du tonnerre; c'était l'annonce du plus épouvantable des dangers. La *hurpa* (1) descendait des montagnes du nord; le sol tremblait à son approche, et le ciel s'obscurcissait tellement qu'au milieu du jour il était plus noir qu'il ne l'est jamais d'ordinaire à minuit. Des trombes sifflaient et tourbillonnaient dans les campagnes; des coups de vent affreux semblaient menacer de renverser la colline elle-même; au milieu des fracas et des hurlements de la tempête, dans les ténèbres profondes, notre maison fut subitement envahie par une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants se poussant les uns les autres, et jetant des cris de détresse déchirants. L'eau bouillonnante les poursuivait; la terreur était à son comble. On ne pensait plus, on ne parlait plus. Chacun de nous était persuadé que sa dernière heure était venue. Vers deux ou trois heures, cependant, le ciel s'éclaircit un peu; il était couleur de plomb; il fut alors possible d'entrevoir un spectacle qui même aujourd'hui me semble un rêve; ce sont de ces choses que l'on a bien raison de ne pas croire quand on ne les a pas vues : l'eau sombre roulait, comme un torrent, à moins de trois mètres au-dessous de nos murailles; à moins de cent cinquante pas, un steamer brisé était venu se heurter contre un de nos ateliers à demi détruit; mais, ce que je ne puis écrire sans éprouver un frisson d'horreur, parmi les arbres déracinés et les bambous qui flottaient, on distinguait des bras, des têtes, des corps meurtris, se heurtant, plongeant, se relevant, et tous emportés vers Colgong. Les heures se succédèrent et les mêmes scènes se renouvelaient sans cesse : des corps d'animaux, de tigres, de panthères, roulaient avec ceux des hommes, des femmes et des enfants; nous distinguâmes une fois, sur un débris de toiture, un aigle qui frappait à coups de bec je ne sais quelle masse informe saignant entre ses serres!...

M. Heurtier se tenait immobile sous le toit de la galerie, les bras croisés, le regard fixe. Il y eut un moment où il interrompit son silence pour me demander son télescope. Il dirigea l'instrument vers l'ouest, et me dit d'une voix sourde :

— On ne voit rien. La maison du colonel Read est de huit mètres plus élevée que la mienne; elle échappera au désastre. J'aurais dû l'acheter quand il a voulu la vendre. Cet homme a toujours été heureux.

Ces paroles étaient prononcées avec une amertume singulière. Je me les rappelle vivement aujourd'hui, parce que le fâcheux sentiment qu'elles laissaient entrevoir n'a eu, hélas! que trop d'influence sur notre malheur!

M. Heurtier haïssait le colonel Read, et cependant il lui eût été bien difficile de donner un motif raisonnable de son aversion contre ce gentleman. M. Read était, il est vrai, notre plus proche voisin; mais il y avait entre sa villa et notre fabrique une distance de plus de trois milles, ce qui était bien assez pour rendre à peu près impossibles les sujets de contrariété. De plus, M. Read n'était ni fabricant, ni négociant. Il n'avait là qu'une propriété d'agrément, où il n'habitait guère que la moitié de l'année, et il s'inquiétait fort peu de nous et de nos affaires. Cependant M. Heurtier avait pris l'habitude, dès son arrivée, de faire sans cesse des comparaisons entre le sort de M. Read et le sien, et, par malheur, il trouvait toujours qu'elles étaient à l'avantage du colonel. Chaque fois qu'il tournait son télescope du côté de la villa, son front se plissait, son humeur s'aigrissait, et il était assailli de mille mauvaises pensées : — Le colonel avait de plus beaux arbres, un jardin; sa maison

(1) « La *hurpa* est descendue des hauteurs de Beerbhoom. La hurpa, c'est l'eau du ciel qui s'amasse en torrent sur les pentes chenues. Quand elle descend, couvrant de son manteau frangé d'écume les sources et les ruisseaux, paisibles alimentateurs ordinaires du Gange, les campagnes sont averties au loin du malheur qui les menace : un grondement sinistre, comparable seulement à celui de la foudre, se fait entendre, portant la terreur avec lui; à plusieurs lieues le sol tremble. La hurpa se précipite, et devant elle les récoltes, les bouquets de bois, les grands arbres, les hameaux, les villages, sont emportés; les villes mêmes tremblent d'avoir le même sort. La hurpa éteint les haines des animaux les plus ennemis. On voit juchés sur les hautes branches des arbres centenaires, le condor, le serpent, la panthère, le tigre, et tous les animaux à qui leurs griffes ou leurs ailes permettent un tel refuge. Nous avons vu cette étrange union causée par la terreur de la hurpa; nous avons vu l'aigle, le serpent, la panthère, réunis sur le même arbre, menacer ensemble l'inondation de leur bec, de leur dard, de leurs dents, et oublier l'un près de l'autre leurs vieilles rancunes. » (Voy. la note précédente.)

était mieux située et plus élégante; il payait certainement moins d'impôts; il avait plus d'amis, plus de loisirs; il devait être fier; ses domestiques étaient très-nombreux; que sais-je encore?

Assurément, dans la circonstance présente, il était permis de reconnaître que c'était un bonheur pour le colonel d'être logé plus haut que nous; mais très-souvent aussi, lorsque les vents étaient déchaînés, c'était plutôt un inconvénient, et mon maître n'avait pas manqué d'en faire la remarque lorsque, cinq années auparavant, il avait refusé d'acheter cette belle résidence, qui d'ailleurs convenait peu, en effet, à un fabricant résolu à ne pas séjourner longtemps dans l'Inde.

M. Heurtier me donna le télescope, et ajouta :

— L'eau monte toujours. Il est probable que cette nuit nous serons tous comme un de ces corps qui passent! Mais mon fils me survivra. La ville de Calcutta est solidement bâtie; d'ailleurs, on y sera averti à temps, et rien ne peut empêcher qu'on se sauve au large sur la mer avec les navires. Charles vivra, et il emportera en Europe la plus grande partie de ma fortune avec lui.

Charles, fils unique de M. Heurtier, était depuis le commencement de l'année à Calcutta, dans la maison de banque de Bagshaw et Cie. Il était parti gaiement sur son poney qu'il préférait aux yachts et aux steamers, et depuis il avait écrit plusieurs lettres où il donnait de bonnes nouvelles sur sa santé et sur ses études.

— Maudit pays! répétait M. Heurtier. L'année où le climat et l'ennui ont tué ma femme, j'aurais dû fuir et ne pas attendre ce déluge qui va m'engloutir avec ces misérables Hindous; mais mon fils vivra, il reverra la France! Je n'aurai pas travaillé et souffert inutilement. Il sera riche et heureux!

Cette conviction que son fils échapperait au désastre lui faisait du bien, et il me paraissait bien qu'il avait raison de penser ainsi. C'était assurément une consolation que ce bon et aimable jeune homme, qui ressemblait tant à sa mère, ne fût pas resté avec nous dans l'indigoterie. Notre position était plus affreuse mille fois que celle de naufragés abandonnés sur un radeau pendant la tempête : du moins un radeau se meut et a chance de rencontrer un navire ou un rivage; mais nous, immobiles, enveloppés sur une étroite plate-forme par ce torrent immense qui montait d'heure en heure, quel espoir de salut pouvait soutenir notre courage?

La suite à une prochaine livraison.

LES PORTES DE SAINT-MACLOU.

Voy. page 17.

C'est la porte latérale de Saint-Maclou, dite porte Martainville, que représente notre gravure de la page 17, et non point la porte principale de la façade décrite dans notre article. Cette erreur est la suite d'un malentendu entre notre artiste et notre correspondant rouennais. Les sculptures des portes centrales sont du même auteur que celles de la porte latérale; mais notre artiste ayant trouvé ces dernières plus remarquables, principalement sous le rapport de l'harmonie et de l'unité de composition, les a dessinées les premières à l'insu du rédacteur, qui étudiait, de son côté, la grande porte centrale.

Voici, du reste, la description des sculptures de la porte Martainville :

Sur le pilier central, richement décoré, repose la statue de la Vierge, d'un style élégant et gracieux, mais peut-être trop peu chrétien. Dans les deux bas-reliefs carrés qui décorent la partie supérieure de la porte, on voit, à droite, Dieu le Père tenant dans une de ses mains la colonne de la vérité; il est entouré de flammes qui rappellent l'épisode du buisson ardent; à gauche, Jésus-Christ est assis sur l'arc-en-ciel, signe d'alliance entre Dieu et les hommes. Le médaillon qui est au-dessous de ce dernier bas-relief représente la mort de la Vierge; l'autre médaillon figure l'Arche d'alliance portée en triomphe par les Israélites. Sous les deux médaillons sont huit personnages, six saintes femmes et deux saints, Jean le Précurseur et Jean l'Apôtre.

TOBIAS HOBSON.

On lit dans le numéro 509 du *Spectateur* :

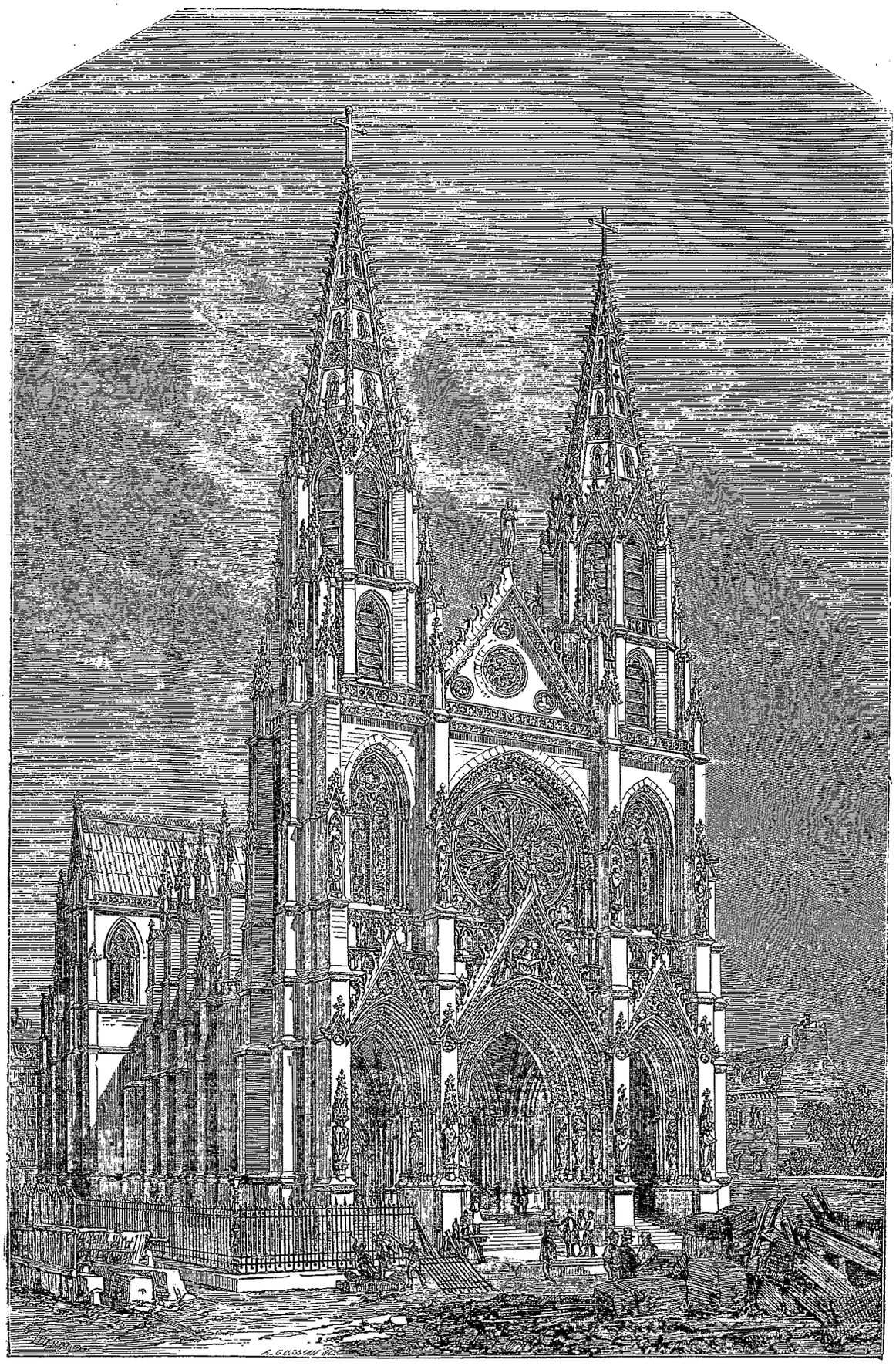
« M. Tobias Hobson était un homme très-honorable car nous qualifierons toujours ainsi l'homme qui a gagné honnêtement sa fortune. Il est le premier en Angleterre qui ait eu l'idée de louer des chevaux. Il habitait Cambridge, et, ayant remarqué avec quelle passion les élèves de l'Université cherchaient les occasions de monter à cheval, il imagina d'établir une vaste écurie où les jeunes gentilshommes étaient toujours assurés de trouver environ quarante bons chevaux, avec bottes, selles, brides et fouets. Mais lorsqu'on se présentait pour louer un cheval, on était obligé, quel que fût le nombre des chevaux disponibles, d'accepter celui qui était le plus près de la porte de l'écurie. De cette manière, chaque cavalier était servi suivant la chance à laquelle il s'exposait lui-même d'après l'heure où il venait, et chaque cheval avait son tour régulier de travail. Cette condition, rigoureusement imposée et observée, donna lieu à un proverbe. Lorsque l'on était réduit à un choix forcé, on disait : « C'est le choix d'Hobson. »

Tobias Hobson.

On voit encore le portrait de Tobias Hobson, peint à fresque, dans l'auberge du Taureau, Bishopsgate-Street; c'est une sorte de satire : Hobson y est représenté tenant à la main une bourse de cent livres sterling, avec cette inscription : « Mère féconde de cent autres. »

Tobias Hobson mourut en 1630, pendant la peste, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il avait fait construire à ses frais une conduite d'eau avec un aqueduc. Les étudiants de Cambridge composèrent force épigrammes sur ce brave homme. On cite aussi un poëme intitulé : *le Choix d'Hobson.*

ÉGLISE SAINTE-CLOTILDE ET SAINTE-VALÈRE.



Vue de l'église Sainte-Clotilde et Sainte-Valère, à Paris. — Dessin de Théroud.

Cette nouvelle église, l'une des succursales de Saint-Thomas d'Aquin, est située entre les rues de Grenelle et Saint-Dominique-Saint-Germain, sur la place Bellechasse, formée de terrains appartenant autrefois à des couvents de carmélites et de chanoinesses du Saint-Sépulcre. La construction en avait été décidée dès l'année 1825, et, à cette époque, où régnait Charles X, on se proposait de donner à l'édifice le nom de Saint-Charles. Mais les travaux n'ayant été commencés qu'en 1846, on substitua à la première invocation celle de Sainte-Clotilde, nom de la plus jeune des filles du roi Louis-Philippe. L'auteur du plan adopté par l'administration municipale fut M. Gau. Cet architecte mourut en 1854, et eut pour successeur un habile artiste, M. Théodore Ballu.

Le style du monument est gothique : c'est vers le treizième et le quatorzième siècle qu'il faut en chercher les modèles. Sa hauteur totale depuis le sol jusqu'au sommet des flèches est de 69 mètres. La longueur est de 96 mètres, la largeur de 38; la superficie couverte par l'église entière est de 3800. On évalue la dépense totale à près de 6 millions.

L'église est précédée d'un porche auquel on monte par un escalier de huit marches et par trois portails ouverts correspondant à la porte centrale et aux deux portes des bas côtés.

Ces trois portails de la façade sont surmontés chacun d'un pignon à jour, s'élevant en avant d'une balustrade, au-dessus de laquelle s'ouvrent une rose et une croisée géminée de chaque côté; une seconde balustrade règne le long de cette façade, et se continue en pourtournant l'édifice, à hauteur de la naissance du comble dont le pignon sépare, sur la façade, les deux tours.

Les tours, terminées par des flèches en pierre, ont chacune deux étages; elles sont de forme octogonale, avec une baie en ogive sur chaque face; des contre-forts flanquent les angles, et sont surmontés de pinacles sculptés entre lesquels s'élèvent des pignons.

Les fenêtres des bas côtés de la nef sont décorées de vitraux peints par MM. Galimard et Jourdy, et représentent diverses figures de saints. Celles du transept, peintes par MM. Lamothe et Chancel, représentent le Christ et des anges, les prophètes et les docteurs. Les fenêtres hautes du chœur, peintes par M. Maréchal de Metz, représentent le Christ, la sainte Vierge, saint Pierre, sainte Clotilde et sainte Valère, les deux patronnes de l'église. Les autres fenêtres hautes du chœur et celles de la nef sont en grisaille, avec bordures de couleur. Les fenêtres des chapelles de l'abside sont décorées, par MM. Lorenzel et Thibaud, de vitraux en mosaïque, avec sujets légendaires dans des médaillons. Celles des chapelles des fonts baptismaux et des morts, peintes par M. Maréchal, représentent saint Jean-Baptiste et Jésus-Christ. Enfin, trois roses en mosaïque de couleur occupent les pignons de la façade et des transepts.

Au-dessous des croisées des bas côtés et des transepts, plusieurs bas-reliefs en pierre représentent les quatorze stations du chemin de la croix.

Les stalles du chœur sont adossées à des murs décorés, sur le bas côté, de bas-reliefs rappelant les légendes des deux patronnes de l'église.

Les ébrasements des portails de la façade et le porche sont décorés de statues figurant les saints français contemporains de sainte Clotilde.

L'effet général produit par le monument, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, a été sévèrement critiqué. « Quand on considère certaines parties à l'extérieur (dit M. de Guilhermy dans son *Itinéraire archéologique de Paris*), on croirait voir un édifice du moyen âge dont les murs auraient été en quelque sorte rabotés, les corniches et les gargouilles abattues, les moulures amaigries, les clochetons privés de leur ornementation nécessaire. »

En traversant la place de la Concorde, on aperçoit les deux flèche neuves de Sainte-Clotilde au-dessus des élégants hôtels du quai d'Orsay. Leurs pyramides, qui découpent sur le fond du ciel deux triangles massifs, contrastent avec les profils des édifices environnants et ajoutent à la variété du spectacle incomparable que l'on a sous les yeux. Si, près de l'obélisque de Luxor, on regarde, en effet, tour à tour le palais du Corps-Législatif, le nouveau Ministère des affaires étrangères, le dôme des Invalides, le palais de l'Industrie, l'arc de l'Étoile, l'ancien Garde-Meubles, la Madeleine, le Ministère de la marine, les Tuileries, il semble que l'on assiste à un concours des différents styles de l'architecture ancienne et moderne. Le pavillon de Philibert Delorme et les charmantes façades du Garde-Meubles et du Ministère de la marine supportent très-dignement la comparaison avec les imitations des arts grec et romain; mais il n'en est pas de même, à notre avis, des flèches de Sainte-Clotilde; elles représentent l'art gothique avec assez peu d'avantage au milieu de cet admirable panorama : on les désirerait ou plus imposantes, ou plus gracieuses, et elles ne font naître que l'idée d'une œuvre ordinaire dans cet ensemble où l'on aimerait à ne rêver que de perfection.

L'ARGENT.

Tu me parles d'argent, chose si incertaine! si tu crois que le tien doive toujours être à toi, garde tout pour toi, sois-en le seul possesseur; mais s'il ne t'appartient pas, s'il appartient à la fortune, pourquoi donc n'en veux-tu faire part à personne? Qui sait? peut-être que la fortune te l'enlèvera un beau jour pour le distribuer à un autre qui en sera indigne. Aussi, je te conseille d'en faire un noble usage pendant que tu en es le maître, de venir en aide aux misérables, et d'enrichir autant que possible tes amis. Une pareille conduite te fera un honneur immortel; et si jamais tu tombes dans l'infortune, tu pourras espérer d'être secouru à ton tour. Ces sommes qu'on dépense utilement sont bien mieux placées que celles qu'on enfouit dans sa cave comme tu fais.

MÉNANDRE.

SENTENCE

EXTRAITE DE LA DIXIÈME SÉANCE DE HARIRI (1).

Dans l'adversité, ne désespérez jamais de voir un sourire de la fortune dissiper vos chagrins.

Que de fois, en effet, le souffle des vents empoisonnés est tombé devant la douce haleine de la brise!

Que de fois de formidables nuages se sont dispersés avant de décharger les pluies contenues dans leurs flancs!

Que de fois la flamme n'a point jailli de la fumée dont nous craignions le feu!

Soyez donc patients dans l'adversité : le temps est le père des miracles.

Attendez de la miséricorde de Dieu des biens dont vous vous ne sauriez compter le nombre.

(1) Abou-Mohammed-Rasen ben Ali ben Mohammed ben Othman Hariri-Basri-Harami, auteur des *Séances (Makamat)*, naquit, dit M. Sylvestre de Sacy, l'an de l'hégire 446, et mourut l'an 515, à Basra, dans la rue des Benou-Haram, tribu d'Arabes qui s'étaient établis dans cette rue et lui avaient donné son nom. Hariri vient de *harir*, soie. Hariri travaillait la soie ou en faisait le commerce.

COSTUMES ALLEMANDS.

Voy. t. XXIV, p. 324, 401.

COSTUMES DU DUCHÉ DE BADE.

Cette jolie principauté, dont les frontières touchent à celles de la France, dont les factionnaires montent la garde sur le pont du Rhin, à côté de nos factionnaires, elle ne tient que le septième rang dans la confédération germanique, elle n'occupe qu'un espace de 70 lieues de longueur et de 5 à 30 de largeur; elle ne compte dans ses 110 villes, ses 36 bourgs et ses 1 688 villages, qu'une population à peu près égale à celle de Paris, 1 330 000 habitants.

Mais quel riant pays, si frais et si fertile, si industrieux et si varié! Si jamais, dans un rêve d'ambition désordonnée dont Dieu nous garde, si jamais on se surprenait à envier la possession d'un royaume, n'est-ce pas celui que l'on voudrait avoir?

Quand on a traversé la grande rue de Kehl, ce riant broadway d'une active et agreste bourgade, quand on s'en va ensuite par ces plaines fécondes qui se déroulent sous les rameaux des arbres fruitiers, entre les flots du Rhin et les sombres teintes de la forêt Noire, ne dirait-on pas que cette contrée est comme une ouverture des mélodies champêtres, des harmonies pittoresques de l'Allemagne?

Oui, en réalité, tout ce que l'on peut voir à de longues distances, de plus agreste et de plus attrayant, de plus doux et de plus sauvage, dans la vaste Allemagne, se trouve là résumé, comme par une œuvre complète de la nature, dans un cadre restreint.

Là sont les champs de maïs, les jardins, les guirlandes de pampres des climats les plus tempérés, et les bois profonds, et les cimes nuageuses des régions alpestres; là, sur les bords du Rhin, du Neckar, du lac de Constance, les élégantes constructions de l'aristocratie; et dans la forêt Noire, les chalets de la Suisse, et, de côté et d'autre, des cottages qui font rêver les jeunes miss britanniques; sur la crête des rocs, sous des tapis de lierre, des remparts démantelés, des tours en ruines illustrées par de chevaleresques et religieuses légendes; et, à quelque distance, des cités animées par la vie, par la pensée, par l'ardeur des temps modernes. Je ne parle pas de la turbulente petite cité de Bade, qui, par les cris rauques des croupiers, par les orchestres de ses bals, par ses apprêts de toute sorte, enfante en été tant de fatales passions, et quelquefois tant de désespoirs. Mais Carlsruhe, cet éventail du palais grand-ducal; Mannheim, qui fut la capitale de la principauté; Heidelberg, avec son merveilleux château et ses savants professeurs; Freyburg, avec son admirable cathédrale et son université, l'une des plus anciennes universités de l'Allemagne; qui ne se plairait à les voir, ces attrayantes villes, dans leur honnête essor et leur louable mouvement?

Le pays de Bade, à moitié catholique et à moitié protestant, est à la fois fécondé par le travail agricole et par l'industrie. Son sol est cultivé dans la perfection; des chemins de fer le traversent dans toute son étendue; des bateaux à vapeur circulent journellement sur ses deux principales rivières; de grandes et belles routes le sillonnent de toutes parts. Chacun de ses villages a une école où les parents sont tenus d'envoyer leurs enfants; chaque cité un gymnase, et, comme nous venons de le dire, ce petit duché possède à lui seul deux universités : Freyburg et Heidelberg, justement honorées dans toute l'Allemagne. Freyburg a donné plus d'un dignitaire éminent à l'Église catholique; à celle de Heidelberg on a vu, dans les derniers temps, briller à la fois Gervinns, Mittermayer, Rotteck.

Malgré l'actif mouvement du grand-duché de Bade, malgré l'innombrable quantité de touristes, de curieux, de joueurs, d'artistes, de gens du grand monde et d'aventuriers qui sans cesse traversent cette route de l'Allemagne, et chaque été y affluent de toutes parts, plusieurs districts de ce pays ont conservé jusqu'à présent leurs anciennes mœurs, leur dialecte allémanique et le costume de leurs pères.

La gravure de la page suivante nous montre deux jeunes filles de la campagne avec le gracieux vêtement de leur vie journalière, et un berger mieux habillé que ceux de l'Arcadie.

Les coutumes traditionnelles, les mœurs pieuses et naïves de la rustique population du pays de Bade, ont été illustrées par un poëte charmant, par Hebel, qui les a décrites dans ses chants et ses églogues. Qu'ils tâchent de lire les œuvres de Hebel, ceux qui visiteront cette intéressante principauté; qu'ils tâchent de les lire, s'ils le peuvent, dans leur rédaction originale, dans leur idiome allémanique, sinon, du moins, dans la bonne traduction en haut allemand, publiée par Reinick, illustrée avec un sentiment exquis par L. Richter (1).

COSTUMES TYROLIENS.

A en juger par les restes d'animaux fossiles, d'animaux aquatiques, que l'on découvre sur ses plus hautes sommités, le Tyrol a sans doute été jadis un immense bassin maritime. Par son intuition poétique, A. de Musset a deviné cette question de géologie et l'a résumée en un de ses vers :

Ce paisible océan dont les monts sont les flots.

Trois grandes chaînes de montagnes traversent en demi-cercle le Tyrol entre l'Allemagne et l'Italie. Trois longues vallées, l'Innthal, l'Etschthal et le Pusterthal, s'y déroulent dans différentes directions; trois rivières principales y serpentent : l'Inn, qui se précipite des rocs sauvages du Finstermünz; l'Etsch, qui se dirige vers la mer Adriatique; et le Rhin, qui arrose la rive occidentale du Vorarlberg.

Ce même nombre trois, qui apparaît ici comme un chiffre fatidique, se retrouve encore dans la nature des avalanches ou des *lavines*. La lavine est là comme en Suisse, et plus qu'en Suisse, par la configuration particulière du sol, un péril de chaque année. Il y en a trois espèces, toutes trois fort redoutées; la *staublawine* ou le tourbillon, qui s'épand dans l'air en flocons serrés comme le sable du désert au souffle du simoun, voile le ciel et l'espace, et trouble tellement le regard de l'homme et fatigue tellement ses efforts, qu'il n'est pas rare que des paysans saisis tout à coup par cet ouragan, abattus par sa violence, tombent et meurent à quelques pas de leur famille, sans avoir pu retrouver le seuil de leur demeure. La *schneelawine* est celle qui est formée par les nouvelles neiges, ou par les neiges qui, au printemps, se détachent de leur base. Elle s'ébranle au sommet des monts, se grossit, en descendant, de tout ce qu'elle rencontre, mais glisse lentement sur sa pente. On la voit venir de loin, on peut se soustraire à sa chute, et parfois même il est arrivé que le passant surpris par elle, en s'asseyant courageusement sur cette pente ondulante, est parvenu, comme en un bon traîneau, jusqu'au sein de la vallée. La *windlawine*, la plus terrible de toutes, est celle qui est soulevée par un vent humide. Elle éclate en un instant avec un fracas pareil à celui de la foudre; elle se précipite du haut des montagnes avec l'impétuosité du torrent; elle mugit, elle bondit, elle emporte à la course arbres et rochers. Quand, par malheur, un village se trouve dans sa direction, elle le broie comme une molle argile; elle a, dès son premier mouvement, répandu au loin l'effroi; elle a, sur tout son passage, porté le deuil et la dévasta-

(1) 1 vol.; Leipzig, 1853.

tion; elle ne s'arrête qu'au fond de la vallée où elle s'engouffre et se refoule sur elle-même, comme une mer orageuse qui se brise avec fureur dans son dernier effort.

C'est là un des périls du Tyrol, mais un péril accidentel, facile à éviter, et qui, en certains moments, peut donner, à ceux qui observent à distance ce phénomène, l'émotion d'un magnifique spectacle. C'est là une des scènes de l'hiver dans les âpres régions du Tyrol. Mais, en été, quel calme idyllique au sein de ses vallées! quelle fraîche verdure sur ses coteaux agrestes! Quel charme idéal au bord de ses lacs azurés, au pied de ses cascades bondissantes, en face des rocs escarpés couronnés par les murs d'une chapelle ou par les remparts d'un vieux château, et de ces cimes aériennes, dont les pics de glace rayonnent au soleil comme des lances d'acier ou des couronnes de diamants.

Près d'Innsbruck, la délicieuse ville d'Innsbruck, s'élève une montagne d'une forme singulière, qu'on appelle la *Frauhut* et à laquelle se rattache une tradition d'une rare

Costumes du pays de Bade. — Dessin de Karl Girardet.

naïveté. Après le déluge, dit le peuple tyrolien, un roi, une reine d'une race de géants vinrent s'établir dans l'Innthal. Partis d'une lointaine région, ils avaient traversé une quantité de contrées superbes. Dans leur longue migration, rien ne leur avait autant plu que la vallée de l'Inn. Ils résolurent d'y fixer leur demeure, et le roi des géants y bâtit un palais splendide, un palais d'or et de marbre. Il avait un fils tout jeune encore qui était son plus doux espoir et que sa mère aimait jusqu'à l'idolatrie. Un jour, en folâtrant à travers le vallon, l'enfant tomba dans un marais et retourna au palais tout en larmes, ayant sali ses beaux vêtements. Sa mère prit, pour les nettoyer, du pain... du pain! ce produit du patient labeur, ce don de Dieu! Soudain, en punition d'une telle profanation, le palais s'écroula, le roi et les géants furent engloutis sous ses décombres, et la reine coupable fut transformée en une montagne, pour être à tout jamais un témoignage de la colère du ciel contre ceux qui outragent la libéralité de la Providence et le travail du laboureur.

A Martinswand est la chapelle élevée en mémoire de l'empereur Maximilien, qui, dans une de ses chasses, fut sauvé d'un péril mortel par un simple paysan.

A Landeck, on conserve le vase en or que le duc Frédéric, le fils de Léopold, offrit aux courageux habitants de cette bourgade comme un éclatant témoignage de sa gratitude pour l'appui qu'ils lui avaient donné dans son abandon. Il était dépossédé de ses domaines, et excommunié, et mis au ban de l'empire. On l'appelait Frédéric à la Poche vide. Il reconquit sa principauté, et la gouverna dignement.

Dans le Passeyerthal est une petite maison rustique, dont la récente histoire a tout le caractère d'une héroïque légende. C'est la maison de Hofer, l'aubergiste qui, en 1808, défendit l'indépendance de son pays natal contre la France et la Bavière, qui fut quelque temps gouverneur d'Innsbruck, maître du Tyrol, puis arrêté par nos soldats, conduit à Mantoue et fusillé [1].

La plus touchante de ces légendes est celle de Fidelkind, le pauvre pâtre de l'Arlberg, dans le cœur duquel germa la généreuse résolution d'établir un refuge pour les pauvres voyageurs qui, l'hiver, par les mauvaises routes, étaient exposés à mourir de froid et de faim dans la montagne. Par son admirable énergie et son inébranlable persévérance, ce chétif berger parvint à fonder une société de bienfaisance qui, au commencement du quinzième siècle, comptait dans

[1] Voy. la Table des vingt premières années.

ses rangs 4 ducs d'Autriche, 29 prélats, 10 comtes, 36 chevaliers, et plus de 800 tributaires de différentes classes.

Pour celui qui aime à étudier le caractère d'un peuple dans ses différentes phases, c'est un bonheur de recueillir ces naïves histoires, cette commémoration du passé. Pour celui dont la pensée s'intéresse plus vivement aux qualités des anciens temps qu'aux manifestations industrielles des temps modernes, c'est un bonheur d'observer la population du Tyrol, fidèle aux mœurs et au culte de ses pères, honnête, laborieuse, contente de son humble sort, et si belle à voir avec ses membres musculeux endurcis par le travail et les rigueurs de son climat, avec son costume aux riantes couleurs, avec ces yeux où brille le rayon d'une intelligence innée, et ce front élevé, et la prestesse de mouvements qu'elle acquiert par l'habitude de franchir les torrents et de gravir les montagnes.

La gravure qui représente ce groupe de Tyroliens n'a pas besoin d'explication. Dans toutes nos villes de France, on a vu passer quelques-unes de ces caravanes de musiciens ou de marchands de la vallée de l'Inn ou de l'Etsch, portant si galamment leur gilet brodé, leur veste ronde serrée à la taille, leur chapeau pointu orné d'une plume d'oiseau sauvage, et leurs culottes de velours surmontées d'une large ceinture. Mais le mieux est de les voir sur leur sol natal, dans le magnifique encadrement de leurs forêts et de leurs montagnes.

Costumes tyroliens. — Dessin de Karl Girardet.

ÉTUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

I. — LES DUNES DE FLANDRE ET DE PICARDIE.

La mer du Nord ne baigne en France que la province de Flandre et un port de l'Artois, Gravelines. Le littoral, formé de tourbières et d'alluvions marécageuses, est très-bas et bordé de dunes (1), ou collines de sable, qui le protégent contre les invasions de la mer. Cette bordure de dunes, qui a quelquefois 50 mètres de hauteur et le plus généralement 10 ou 15, sur une largeur moyenne de 1 000 à 1 200 mètres, forme une espèce de désert de sable dans lequel poussent çà et là quelques rares herbes. Les dunes sont précédées d'une large bande d'estran (1), ou plage de sable, qui se découvre à marée basse, et la mer peu profonde est encombrée de bancs de sable.

Dunkerque (2) est une place forte et une position maritime importante par son voisinage de la Tamise et du pas de Calais; malheureusement son port, par suite des ensablements, n'admet plus aujourd'hui d'aussi grands bâtiments qu'au temps de Jean Bart. Les petites marées n'y font entrer que des bâtiments tirant treize pieds d'eau; mais la rade, formée par le Brack-Bank, offre un abri assuré aux vaisseaux. C'est la seule que la France possède jusqu'à la Hougue. A quatre kilomètres à l'ouest, on remarque le village de *Mardyck*, où Louis XIV, après la destruction de Dunkerque, stipulée par les traités d'Utrecht, fit exécuter, en 1714, de grands travaux qui avaient pour

(1) *Dune*, colline en celtique; même radical que pour la terminaison *dun* : Verdun, Châteaudun, etc. *Down* en anglais.

(1) Estran, de *strond* et *strand*, qui, dans les anciennes langues du Nord, signifient le rivage.

(2) Dunkerque veut dire église des dunes; en flamand, *Duinkerken*.

but l'établissement d'un canal maritime destiné à devenir un excellent port militaire. Le canal de Mardyck fut détruit, en 1717, par le régent, et le port de Dunkerque rétabli en 1783 par la paix de Versailles.

Dunkerque est un port de commerce important; c'est aussi un de nos premiers ports pour la grande pêche et pour la petite.

La pêche faite sur les côtes de France avec des bâtiments non pontés de 5 à 20 tonneaux [1] est appelée la petite pêche, par opposition à la grande pêche, que l'on va faire au loin, en Islande et à Terre-Neuve pour la morue, dans les mers du Sud pour la baleine et le cachalot. En comptant 100 000 matelots inscrits, on trouve que la pêche en occupe 40 000 environ, dont 28 000 sont employés à la petite.

La pêche produit (sans parler des huîtres, des moules et des homards) un revenu de 35 à 40 millions de francs; elle donne du travail aux deux cinquièmes de notre personnel maritime, sert d'école aux jeunes matelots, et forme pour la marine marchande et militaire une excellente pépinière.

Dunkerque envoie pêcher la morue en Islande et sur le Dogger-Bank, dans la mer du Nord. En 1855, 97 bâtiments, montés par 1 373 hommes, ont rapporté d'Islande 23 343 tonnes de morues. Gravelines a envoyé aussi, en 1855, 11 bâtiments en Islande. Les autres ports qui font la pêche de la morue sont : Granville, la Rochelle, Saint-Malo, Dieppe, Saint-Brieuc, Fécamp, Bordeaux, Marseille, Cette; mais ils exploitent les parages de Terre-Neuve.

La pêche de la baleine est faite par les bâtiments du Havre principalement. En 1836, 35 navires et 1 165 hommes y étaient employés. En 1855, la pêche de la morue a produit 25 883 309 kilogrammes de poisson, valant 11 129 823 francs, et 1 871 100 kilogrammes d'huile de foie de morue, valant 2 713 160 francs. La pêche de la baleine a produit cette même année pour 1 100 000 francs d'huile et de fanons.

La petite pêche est surtout active dans la Manche, jusqu'à Quiberon et à la Loire; la côte de Bretagne fournit encore d'abondantes richesses; mais depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à la Bidassoa, la pêche est plus que secondaire, à cause du fond sablonneux où le poisson ne trouve pas à se nourrir. Les poissons sédentaires donnent lieu à une pêche permanente; ces poissons sont : les raies, les squales ou chiens de mer, les turbots et les barbues, les soles, les plies et les limandes, les merlans, les bars, les congres, les dorades, les rougets, les mulets, etc. Toutes ces espèces se montrent aussi bien dans la Méditerranée que dans la Manche et l'Océan.

Les poissons appelés poissons voyageurs ne se montrent pas partout sur nos côtes. « Chacun d'eux affectionne des parages déterminés et appartient en quelque sorte à une certaine région de notre littoral [2]. » Les plus importantes espèces de ces poissons sont : le hareng, le maquereau, la sardine, le germon, l'anchois, la melette et le thon. Le hareng et le maquereau sont spéciaux à la mer du Nord et à la Manche; la sardine et le germon, au golfe de Gascogne; l'anchois, la melette et le thon, à la Méditerranée. Nous en parlerons plus loin; quant à présent, il convient de reprendre notre description du littoral.

Le petit port de *Gravelines*, à l'embouchure de l'Aa [3], est devenu depuis quelques années un centre très-actif dans le commerce de denrées que fait la France avec l'Angleterre : Gravelines exporte des œufs et des fruits. En 1848, il a expédié en Angleterre 2 183 188 kilogrammes d'œufs, rassemblés de toutes les parties de la Flandre, de l'Artois et de la Picardie.

Le littoral change d'aspect sur les côtes du Pas-de-Calais. Jusqu'au cap d'Alprech, la côte est généralement élevée et souvent rocheuse, bien que, sur le rivage même, on trouve encore parfois de larges dunes. Lorsque la mer se retire, elle laisse à découvert, soit des plages d'estran, soit des bancs de roche. Des caps élevés et rocheux font saillie sur le rivage; ce sont : le Blanc-Nez [1]; le Gris-Nez [2], haut de 51 mètres, et qui n'est qu'à 27 kilomètres des côtes d'Angleterre; la Pointe de la Crèche; les hauteurs de l'embouchure de la Liane, sur l'une desquelles est bâti Boulogne, et le cap d'Alprech.

Mais au delà de ce cap, lorsque l'on pénètre dans la Manche, la côte redevient basse, sablonneuse et bordée de dunes comme en Flandre. On est alors dans la grande baie de la Somme. Elle forme un angle très-ouvert dont le sommet se trouve au bourg d'Ault; les dunes de Picardie forment le premier côté de l'angle et s'étendent jusqu'à Cayeux; les falaises du pays de Caux, jusqu'à l'embouchure de la Seine, forment le second.

Nous venons de dire que les dunes bordaient le littoral de la Picardie; elles s'étendent jusqu'à Cayeux [3], au sud de l'embouchure de la Somme. Comme celles de la Flandre, ces dunes forment un vrai désert de sable de 3 à 4 kilomètres de largeur moyenne sur 56 kilomètres de longueur. Poussées par le vent d'ouest, les dunes gagnaient sans cesse du terrain; on a arrêté leur marche par des plantations d'oytas, dont les racines forment un réseau qui solidifie ces masses de sable, et ces taillis, quoique rabougris, renferment de prodigieuses quantités de lapins.

De Cayeux jusqu'au bourg d'Ault, à 10 kilomètres au sud, la côte est basse, sablonneuse, bordée d'estran; mais les dunes disparaissent, et au bourg d'Ault commencent les falaises avec le littoral normand.

Sur toute cette partie de nos côtes, la mer est encombrée de bancs de sable, dangereuse, et n'offre que deux ports, Calais et Boulogne, où puissent entrer les bâtiments d'un assez fort tonnage. Partout ailleurs, jusqu'au Tréport, il n'y a aucun refuge pour les navires jetés par les vents d'ouest ou par les courants sur ces plages sablonneuses. Les points remarquables du littoral picard sont : *Calais*, place forte, dont le port, quoique petit et ne pouvant recevoir que des bâtiments de quatre à cinq cents tonneaux, est important, parce qu'il est accessible en tout temps et abrité des vents d'ouest, si violents dans ces parages. La rade de Calais est au nord-ouest de la ville, entre la côte et un banc appelé le Riden [4] de Calais.

Avant la navigation à vapeur, Calais était le principal point de passage de France en Angleterre; il est remplacé aujourd'hui par Boulogne. « Avec des bâtiments à voile, les vents d'ouest, qui soufflent les deux tiers de l'année et battent perpendiculairement la côte de Boulogne, mettaient un obstacle insurmontable à la régularité des passages en Angleterre par cette ville, tandis que Calais, abrité de ces vents par le cap Gris-Nez, jouissait d'un avantage incontesté. Le premier bateau à vapeur qui est entré à Boulogne a marqué la fin du règne capricieux du vent [5]. » On sait qu'après la bataille de Crécy et un siége d'un an, les Anglais s'emparèrent de Calais (1347); le duc de Guise le leur reprit en 1558.

(1) Le tonneau ou la tonne est un poids de 1000 kilogrammes.
(2) *Statistique de la petite pêche*, par Milne Edwards.
(3) Dans les langues scandinaves, *aa* veut dire une rivière.

(1) Nez, de *ness*, cap. *Ness* est un mot norvégien.
(2) Appelé aussi *Svarte-Ness*, cap Noir.
(3) *Cayeu*, un caillou, en picard.
(4) Jusqu'au Havre, un grand nombre de bancs de sable portent le nom de Riden ou Ridin.
(5) Voy. *le Pas-de-Calais*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1844, par M. Baude.

Wissant, l'ancien *Itius Portus*, où s'embarqua César pour la conquête de la Bretagne, est aujourd'hui ensablé, de même qu'*Ambleteuse*, où débarqua, en 1688, le roi Jacques II, chassé d'Angleterre par Guillaume III. Wissant fut, jusqu'au quatorzième siècle, le port le plus fréquenté pour passer de France en Angleterre; au quatorzième siècle, les sables comblèrent le port. Ambleteuse a été, jusqu'au milieu du seizième siècle, un centre de commerce très-actif; mais alors les sables, poussés par les vents d'ouest et les courants, ont aussi comblé son port. Les travaux entrepris par Vauban, et par Napoléon en 1803, pour rétablir le port d'Ambleteuse, ont été inutiles. Ambleteuse a cependant une rade qui est formée par un grand banc de sable appelé la Bassure de Baas.

Wimereux, à l'embouchure de la rivière de ce nom, n'a qu'un petit port, créé en 1804, et qui est peu fréquenté.

Boulogne (Gesoriacum) a acquis d'immenses développements depuis quelques années; c'est aujourd'hui le principal port de passage en Angleterre. Situé à l'embouchure de la Liane, le port de Boulogne est d'un accès facile et peut recevoir les plus gros bâtiments de commerce; mais les vaisseaux de guerre sont obligés de s'arrêter dans la rade Saint-Jean, qui est vaste, bien abritée des vents d'ouest, et dont le mouillage est sûr. Boulogne était le quartier général de la flottille rassemblée par Charlemagne pour défendre les côtes de son empire contre les Northmanns; en 1804, Napoléon y fit les plus formidables préparatifs contre l'Angleterre.

Boulogne est aujourd'hui le centre de la pêche du hareng en France; Dieppe, Fécamp, Saint-Valery en Caux et Calais, se livrent aussi à cette pêche. Bien que le hareng se montre jusqu'à la Rochelle, il n'est abondant sur notre littoral que dans la mer du Nord et dans la Manche jusqu'au Havre. La pêche d'automne se fait sur nos côtes, celle d'été dans les mers qui baignent les rivages orientaux de l'Écosse. Sept mille pêcheurs livrent annuellement au commerce pour six millions de francs de poisson consommé frais ou saur.

La baie de la Canche, sur laquelle est situé *Étaples*, était, sous les Romains, une des stations de leur flotte; aujourd'hui elle est complétement ensablée et l'un des points les plus dangereux de cette côte inhospitalière. On pêche d'excellentes crevettes dans les grèves d'Étaples, comme dans celles de Dieppe. — Au milieu des bancs formés de sables, de vases marneuses et de galets, qui encombrent l'embouchure de la Somme, on remarque *le Crotoy* et *Saint-Valery*. Une longue plage de sable recouvre maintenant l'ancien port du Crotoy, où abordaient autrefois des bâtiments de 400 tonneaux. Saint-Valery reçoit encore des bâtiments de 300 tonneaux. C'est de Saint-Valery-sur-Somme que partit Guillaume de Normandie, le 27 septembre 1066, pour aller conquérir l'Angleterre; sa flotte avait été rassemblée à l'embouchure de la Dive; mais le vent la conduisit au mouillage de Saint-Valery, où elle fut obligée d'attendre pendant plusieurs jours un vent favorable. Un canal maritime de 13 kilomètres et demi, bordé d'arbres majestueux et traversant des prairies marécageuses de l'aspect le plus pittoresque, joint Saint-Valery à Abbeville et amène les navires le long des quais de cette ville; mais la navigation, gênée par la barre qui obstrue l'entrée de la Somme, abandonne peu à peu ces parages.

II. — LES FALAISES DU PAYS DE CAUX [1].

Entre la Somme et la Seine, sur une longueur de 150 kilomètres, s'élève un plateau qui se termine à pic sur la Manche; c'est cette immense muraille, haute de 60 à 100 mètres, qu'on appelle *les falaises* [1]. Le plateau et sa falaise commencent au bourg d'Ault, à 3 kilomètres de la Normandie. Les falaises sont composées de couches horizontales de marne, épaisses d'un à deux mètres, au milieu desquelles sont des rangées nombreuses et minces de rognons de silex noir; ce sont ces lignes de silex qui donnent aux falaises l'aspect d'une muraille véritable, en accusant ses assises, et qui engendrent les grèves de galets (ou perreys) et de sables qui la bordent dans toute son étendue.

Les principales vallées ou *avalures* qui débouchent sur la mer (vallée d'Ault, de la Bresle, d'Arques, de Saint-Valery, de Cany, de Fécamp, d'Étretat, etc.) sont creusées dans le plateau et forment dans les falaises de grandes échancrures qui rompent de distance en distance l'uniformité de leur hauteur. La mer, en battant dans les hautes marées ce grand mur de marne, de nature si friable, en entame le pied peu à peu, mais sans relâche; elle le ronge, et la partie supérieure, devenant en surplomb, s'écroule à son tour. La mer envahit ainsi chaque année de 30 à 80 centimètres de terrain, et les débris de la falaise, chassés par les courants, encombrent de vases et de galets, sans cesse renaissants, les ports du littoral cauchois et picard depuis le Havre jusqu'à la Canche.

Il est facile de se rendre compte des dangers de la navigation dans ces parages; tout navire jeté à la côte est brisé sur le perrey ou sur les bancs de roche qui précèdent les falaises. Les ports ne se trouvent naturellement que dans les échancrures établies dans les falaises par les vallées. Le bourg d'Ault, situé dans la première de ces échancrures, était encore, en 1698, un petit port de pêche; de 1750 à 1780, la mer a rasé la crique, la plage et plusieurs rues du village lui-même; il est aujourd'hui niché dans une avalure qui ne descend pas tout à fait jusqu'au niveau de la mer. A l'embouchure de la Bresle est situé *le Tréport*, port de commerce et de pêche, qui possède un bassin à flot et communique, par le canal de la Bresle, avec le port de la ville d'*Eu*. Comme port de refuge, le Tréport a une certaine importance. De grands travaux y ont été exécutés dans ces dernières années. Les travaux accomplis sur ce point font partie d'un système général d'améliorations que l'on achève en ce moment dans tous nos ports de la Manche et dans quelques-uns de l'Océan. Ces travaux consistent en établissement de jetées, de môles et de quais; creusement du chenal, de l'avant-port et du port; élargissement du chenal; création de bassins de retenue et d'écluses de chasse; établissement de brise-lames; transformation du port d'échouage en port à flot par la construction d'un barrage éclusé; etc. [2].

A 11 kilomètres du Tréport est le ravin ou avalure de Bivilo, par lequel, en 1803, Georges Cadoudal et ses complices s'introduisirent en France. La vallée d'Arques, large et plantureuse, renferme à son embouchure *Dieppe* [3], dont le port peut recevoir des bâtiments de 600 tonneaux; le commerce et la pêche y sont très-actifs. Dieppe a une belle plage, et ses bains de mer, à cause de leur proximité de Paris, sont très-fréquentés depuis quelques années. Aux quatorzième, quinzième et seizième siècles, Dieppe a été une ville maritime très-importante par l'étendue de son commerce et la puissance de ses armateurs. Les découvertes et les voyages que firent les navigateurs dieppois sur les

[1] Voy. Baude, *les Côtes de Normandie*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juin 1848.

[1] Falaise, du scandinave *fiels*, rochers; en allemand, *fels*. La falaise est une côte élevée, dont la mer a fait une muraille à pic en en rongeant le pied.

[2] Voy. les projets et rapports insérés dans *le Moniteur* des 18, 19, 21 juin, 5 juillet 1845; 28 février et 25 mars 1846.

[3] Dieppe vient de l'ancien scandinave *dyp*, profond; en allemand, *tief*; en anglais, *deep*.

côtes occidentales et méridionales de l'Afrique, longtemps avant les Portugais, attestent cette ancienne splendeur. Dieppe, bombardé et détruit par les Anglais en 1694, n'a pu reprendre depuis lors son importance, qui lui a été enlevée par le Havre. La pêche du maquereau, une des plus productives de la Manche, se fait depuis Dunkerque jusqu'à Brest; Dieppe, Boulogne, la Hougue et Brest, en sont les principaux centres. — *Saint-Valery en Caux* offre un port de refuge et de relâche praticable pour des bâtiments de 600 tonneaux. La vallée de Fécamp est longue, étroite et resserrée entre deux collines nues et escarpées; à son embouchure est *Fécamp*, qui possède une rade sûre et un port dans lequel des bâtiments d'un fort tonnage peuvent entrer en tout temps. *Étretat* n'est qu'un village de pêcheurs, célèbre par ses falaises pittoresques.

Après avoir passé le Nez d'Antifer, ou cap Caux, et doublé le Chef de Caux (1), ou Pointe de la Hève (2), haute falaise de 130 mètres, on trouve *le Havre* (1), à l'embouchure de la Seine.

Le Havre est le premier port de commerce de la France, sur la Manche et l'Océan. La possibilité d'admettre les plus gros bâtiments de commerce, sa position à l'embouchure de la Seine, et surtout la grande durée de la haute mer (2) dans ce port, lui ont valu son importance. Le Havre est le principal centre de nos relations avec l'Amérique et surtout avec les États-Unis; il est en relations régulières par des services de bâtiments à voile ou à vapeur avec dix-huit ports d'Amérique. On compte au Havre, chaque année, plus de quatre mille entrées ou sorties de bâtiments naviguant au long cours, dont les transports forment le quart du mouvement de toute la marine marchande de la France. François Ier est le fondateur du Havre (1517); mais le port doit ses développements à Richelieu, à Duquesne, à Dinfreville, à Colbert et à l'administration de ces dernières années.

C'est entre la pointe de la Hève et le Havre, et à l'est du banc de l'Éclat et des Hauts de la rade, qu'est située la petite rade du Havre; la tenue est excellente au centre, mais le mouillage est peu étendu et le brassiage y est trop faible pour que les grands bâtiments de commerce osent y séjourner. La grande rade est au nord-ouest; ce n'est qu'un mouillage du large.

L'estuaire de la Seine, encombré de bancs de sable, présente en face du Havre et sur la rive gauche du fleuve, le port de *Honfleur* (3), qui est le complément du port du Havre, et qui donne un asile aux bâtiments qui ont manqué l'entrée du Havre. Sur la rive droite de la Seine, et près du Havre, est situé *Harfleur*, qui a été jusqu'au seizième siècle fort considérable, mais dont le port est aujourd'hui encombré de galets et ruiné. *Quillebeuf* (3), port très-commerçant, offre un bon mouillage aux bâtiments qui remontent la Seine jusqu'à *Rouen*, un de nos ports les plus commerçants et où peuvent entrer des navires de 300 tonneaux. Les travaux récents d'amélioration de la basse Seine ont rendu beaucoup d'activité au port de Rouen.

La suite à une autre livraison.

(1) Chef, cap, tête, du latin *caput*; en anglais, *head*.

(2) *Hève*, en Basse-Normandie, se dit encore d'un rocher creusé en dessous par l'eau, et où les pêcheurs poursuivent les crabes.

(3) La terminaison *fleur* vient des mots scandinaves et saxons *flot*, *flet*, *floï*, *flo*, *fiord*, etc., et indique une grande et large baie.

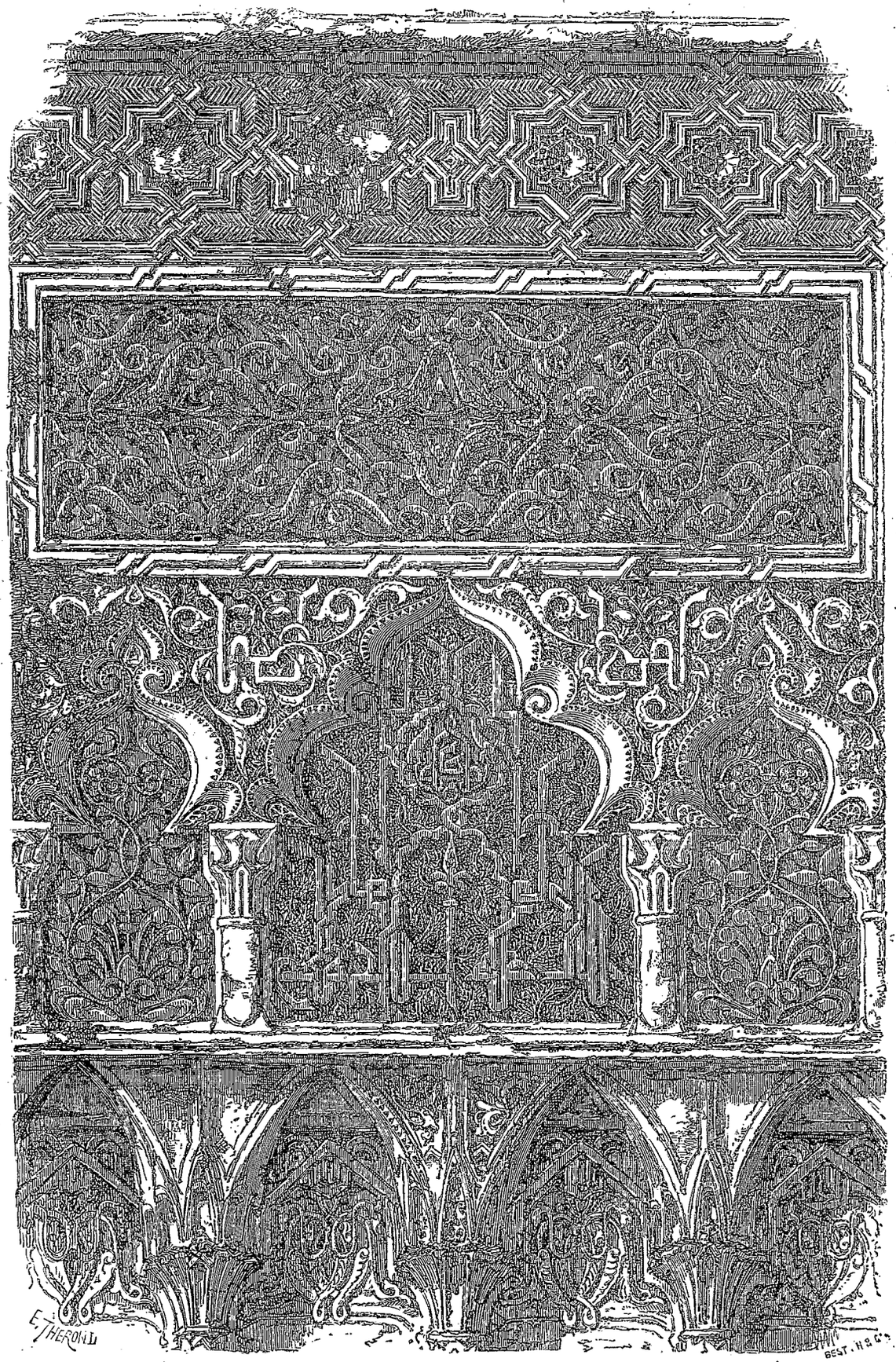
(1) Havre, du scandinave *hafen*, port; en anglais, *haven*.

(2) Le Havre garde son plein trois heures après que la marée y a atteint son maximum d'élévation.

(3) La terminaison *beuf* (*bovium*) veut dire un bief, une fosse, un canal de dérivation. Les Normands conquérants creusaient beaucoup de fossés qu'ils emplissaient de l'eau dérivée d'un fleuve, et ils s'établissaient au milieu de ces fossés comme dans des camps retranchés.

DÉCORATIONS DE L'ALHAMBRA

Voy. la Table des vingt premières années.



Fragments de sculptures à l'Alhambra. — Dessin de Thérond, d'après une photographie de M. Laporte.

Nous avons déjà décrit l'Alhambra. Le fragment de sculpture que nous reproduisons est une occasion d'ajouter à nos articles précédents quelques détails relatifs à l'ornementation de ce célèbre palais des rois mores.

Les sculptures de l'Alhambra se développent le long des plans unis avec un relief qui n'a pas plus de vingt-cinq à trente centimètres. On dirait une simple tapisserie juxtaposée contre la muraille en festonnant les plafonds; tapisserie composée de fleurs, de nœuds, d'imitations de pierreries et de mosaïques, de caractères d'écriture et de zigzags dont il serait difficile de reconnaître le départ et l'arrivée.

Dans la salle des ambassadeurs, par exemple, divers *suras* du Coran, des pièces de poésie, des formules d'éloge se promènent, avec la calligraphie arabe, le long des frises, des arcs et des jambages de portes et de fenêtres, tandis qu'au plafond une charpente en cèdre offre un véritable problème de combinaisons géométriques.

Presque toujours, depuis le sol jusqu'à hauteur d'appui, les murailles d'intérieur sont placardées d'azulejos, faïence vernie, où des angles jaunes, noirs, rouges et verts forment une mosaïque avec leur fond d'un blanc terne. Au-dessus des azulejos règne le stuc ou le plâtre, que les Arabes savent rendre dur et travailler d'une manière fort remarquable. Ils ne taillaient donc presque jamais la pierre, bien moins encore le marbre; ils employaient sans doute des moules qu'ils distançaient ou répétaient autant que pouvait l'exiger l'effet: aussi bâtissaient-ils très-vite, ne visant guère qu'aux résultats d'ensemble, sans trop se préoccuper des détails, lesquels souvent manquent chez eux d'un certain fini.

A Cordoue, Ségovie, Séville, Valladolid, Tolède, comme à Grenade, partout enfin où l'on rencontre des monuments arabes d'une certaine importance, on peut faire la même observation; les magnificences moresques ne sont pas, le plus ordinairement, en pierre, en albâtre, en marbre ou en granit, mais simplement en plâtre.

A l'exception de quelques colonnes d'un seul bloc et d'une hauteur de deux ou trois mètres, de quelques dalles dans le pavage, de vasques, de bassins et de petites niches pour déposer les babouches, on ne trouve peut-être pas un seul morceau de marbre employé dans les constructions intérieures de l'Alhambra (1).

L'INONDATION.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 46.

Quelques pauvres mendiants Voiragées (2) étaient seuls calmes et en apparence tout à fait indifférents à ce qui se passait autour d'eux. Un d'eux surtout, vieillard à longue barbe blanche, presque entièrement nu, blessé dans le tumulte du matin, était remarquable par sa fermeté et son zèle à prodiguer les encouragements autour de lui : il citait à propos des maximes pieuses que les femmes écoutaient avec un grand respect.

La nuit s'écoula lentement, au milieu des angoisses les plus horribles. Enfin Dieu eut pitié de nous. Avant que la triste lumière du jour se fût tout à fait levée, les eaux étaient déjà descendues d'un mètre : la pluie ne tombait plus par masses écrasantes; elle était fine comme un brouillard; le vent s'était aussi apaisé; on n'entendait que de sourdes et lointaines rafales, semblables aux clapotements des voiles d'un vaisseau.

Jusque-là, presque personne, sauf les enfants, n'avait songé à prendre aucune nourriture. Mais dès qu'il fut évident pour tout le monde que le danger diminuait d'heure en heure, les souffrances de la faim commencèrent à se peindre sur les visages. Heureusement, nous avions fait des provisions assez abondantes, parce que nous nous étions attendus à loger et à nourrir un grand nombre d'ouvriers des environs de Colgong et de Patna pendant les mois qui devaient suivre. Je fis donc une distribution de riz bouilli, de riz sec et de pains de maïs, qui fut accueillie avec reconnaissance. Puis toutes ces malheureuses familles s'étendirent sur les nattes, les sacs ou la paille.

La nuit suivante, le mouvement des flots troubla encore notre sommeil; mais, au lever du jour, nous eûmes la satisfaction de voir que le décroissement des eaux avait été beaucoup plus rapide qu'il n'eût été raisonnable de l'espérer.

Nous fûmes même agréablement surpris par l'arrivée d'une troupe de ces pauvres Jogées qui descendent chaque été du haut Bengale pour aller mendier à Calcutta, en jouant les antiques mélodies de leurs montagnes sur des guitares faites avec une moitié de coco et un bambou. C'était un signe manifeste que les provinces supérieures étaient en partie délivrées des eaux, et que les routes du sud ne tarderaient pas à être libres.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, sans événement nouveau, sinon que, de temps à autre, quelques Hindous descendaient pour essayer de rebâtir leurs pauvres huttes, tandis qu'il nous arrivait du nord d'autres malheureux épuisés de fatigue et affamés.

L'inondation revenait, du reste, à ses proportions annuelles; seulement la terre était encore toute détrempée et couverte çà et là de flaques d'eau, en sorte que le voyage dans la direction du midi paraissait jusqu'alors impossible.

Un soir, M. Heurtier m'appela. Il tenait son télescope braqué vers la villa :

— C'est incroyable! me dit-il. Regardez la maison du colonel : pas un seul arbre n'a été renversé. On ne voit aucun mouvement alentour. Je parierais qu'il n'a eu personne à loger. Tous ces malheureux que nous avons reçus ici ne pourraient-ils pas se remettre en route? Si la route de Colgong n'est pas encore praticable, qui les empêcherait d'aller chez le colonel?

Il ajouta, après un moment de silence :

— Où en sont nos provisions de bouche?

Je fis le compte de ce qu'il nous restait en farine de maïs, riz, légumes, piments, café, sucre, etc.

Il m'interrompit en se récriant :

— C'est à peine ce qui sera nécessaire pour notre subsistance et celle des domestiques pendant trois semaines!

J'insinuai doucement qu'avant peu de jours on pourrait envoyer des domestiques à cheval jusqu'à Colgong, où nous avions un magasin de réserve et des correspondants.

— Avez-vous perdu la raison, père Anselme? me dit M. Heurtier avec une explosion de colère. Voulez-vous ma ruine? N'ai-je pas assez perdu et donné depuis huit jours? Voilà ma récolte de l'année détruite, mes arbres arrachés, la moitié de mes bâtiments renversés; vous imaginez-vous que nous resterons éternellement dans l'Inde? Ne va-t-on pas encore augmenter les impôts? Le collecteur inscrira mon nom sur sa liste de souscriptions, et certainement, suivant son habitude, il me taxera encore au double de ce colonel, sous prétexte que je suis fabricant, et que cet orgueilleux gentleman vit dans le luxe, sans rien faire! Je vous dis qu'il est temps que cela finisse. Arrangez-vous de manière à faire sortir de la maison tous ces gens-là au point du jour. Ils n'ont pas à se plaindre de moi, j'espère : je n'entends pas en voir un seul chez moi demain matin; il le faut, je le veux.

(1) Emile Bégin, *Voyage pittoresque en Espagne et en Portugal*.

(2) « Hommes sans passions; » religieux de la secte de Chaitunga, pour la plupart.

Et il rentra dans sa chambre en murmurant.

J'étais persuadé qu'il n'était pas possible, surtout à des femmes et à des enfants, d'atteindre à pied Colgong, et je ne doutais pas que le colonel ne fût absent de sa villa. Il eût suffi de deux ou trois jours de chaleur pour que la plupart de nos hôtes prissent d'eux-mêmes congé de nous, ce qui eût mieux valu. Il était pénible de les renvoyer. Je ne pouvais cependant désobéir à mon maître. Le lendemain, au lever du jour, après une dernière distribution de pain de maïs, la longue caravane de ces malheureux sortit en silence et descendit la côte.

Un seul resta. C'était le vieux mendiant blessé. M. Heurtier s'en aperçut et garda le silence.

Vers neuf heures, une famille de Jogées, composée de cinq ou six personnes, venant du nord, s'arrêta devant la porte. M. Heurtier était dans la galerie; il leur fit un signe négatif de la tête, et leur montra de la main le sentier qui les conduirait dans la direction suivie quelques heures auparavant par leurs compatriotes. Ils comprirent et s'éloignèrent. A quelques pas, cependant, une femme, portant un enfant sur son dos, posa son doigt tour à tour sur son estomac et sur sa bouche. Je demandai à M. Heurtier la permission de lui donner quelque peu de riz : il ne fit aucune objection.

Il m'ordonna ensuite de venir travailler avec lui dans sa chambre, et nous reprîmes notre inventaire, qui, commencé depuis quelque temps, avait été interrompu par l'inondation.

J'avais toujours entendu dire à M. Heurtier que le jour où il verrait au total de son actif la somme ronde de seize cent mille francs, il écrirait à M. Villiers, riche banquier de Marseille, pour lui faire accepter M. Charles comme associé, et qu'un mois après nous nous embarquerions tous trois pour la France.

Les scènes qui venaient de se passer avaient sans doute changé sa résolution, car, lorsqu'il eut la preuve que l'addition des sommes placées soit à Calcutta, soit à Bordeaux et à Marseille, nous donnait un chiffre de onze cent mille francs; il me dit vivement :

— Eh bien, c'est assez! L'indigoterie et les magasins de Colgong produiront au minimum quatre cent mille francs : je les abandonnerai même pour trois cents à Honslow, s'il est nécessaire, et nous partirons cette année, dans trois mois, dans un mois, s'il est possible. Je ne puis plus supporter l'idée de vivre ici et séparé de mon fils. Que nous reste-t-il en caisse ou en sommes faciles à recouvrer?

Je calculai : on pouvait compter sur trente-cinq mille francs environ.

— Maintenant, quels seront nos frais de préparatifs et de voyage? Cette somme doit suffire.

En ce moment, on heurta à la porte. Il fit un signe de mécontentement, et s'avança sur la galerie.

C'était un des Jogées qui avaient passé devant la maison vers neuf heures. Nous le reconnûmes au pauvre cannuel noir dont il était enveloppé, à la touffe liée sur sa tête et aux longs rouleaux de cheveux tombant le long de ses joues.

— Que veux-tu? lui cria M. Heurtier.

Le Jogée répondit dans un dialecte que nous ne comprîmes pas.

Un domestique avait ouvert. Le Jogée entra dans la cour. M. Heurtier alla jusqu'à l'angle de la galerie qui avançait sur la cour, et je le suivis.

— Je ne veux pas que cet homme-là, ni aucun autre, s'arrête ici, dit M. Heurtier très-énergiquement au domestique.

Le Jogée continua toutefois à parler avec animation.

Alors le vieux Voiragée blessé, qui était couché sous le hangar, leva les yeux vers nous et nous dit :

— Ce pauvre Jogée ne vous demande rien pour lui; il vient vous avertir qu'il y a, de l'autre côté du canal de Goragec, un homme qui demande qu'on lui envoie du secours.

— Que signifie cela? s'écria M. Heurtier, dont l'impatience avait toujours été en augmentant depuis l'arrivée du Jogée. Le canal de Goragec traverse la propriété du colonel, et ce voyageur n'a pas dix minutes de marche pour se rendre à la villa. Pourquoi veut-il qu'on vienne de plus de trois milles à sa rencontre? Qu'il aille chez le colonel! Si je laisse revenir un seul passant ici, il nous en arrivera dix, vingt, et la maison recommencera à se remplir sans fin. Après en avoir logé et nourri une centaine pendant huit jours, faut-il maintenant les envoyer chercher en palanquin à dix milles à la ronde? Renvoyez ce Jogée et fermez la porte. Qu'on ne m'interrompe plus! J'ai dit qu'aujourd'hui je ne laisserais personne entrer chez moi, et j'entends que ma volonté soit faite.

Le Jogée sortit. Le vieux Voiragée murmura quelques mots.

— Que dit-il? Je veux le savoir, me demanda M. Heurtier.

— C'est une de ces sentences qu'ils ont souvent à la bouche, et qui signifie à peu près : « Malheur à l'homme qui s'arrête sur le chemin de la charité! »

— Vieil insolent! vieux fou! dit M. Heurtier. Voilà bien parler en mendiant! Il n'y a qu'eux pour faire de ces sentences-là.

Nous rentrâmes. J'essayai de prouver à mon maître que 35 000 francs étaient loin d'être une somme suffisante pour les dépenses que nous avions à faire jusqu'en France, surtout s'il songeait au désir que M. Charles avait manifesté d'acheter plusieurs collections d'armes et de costumes, et d'embarquer deux domestiques bengalais et quelques chevaux avec son poney favori.

M. Heurtier prit plaisir à discuter, je ne sais pourquoi, contre l'évidence. Une dizaine de mille francs de plus n'étaient pas pour lui une affaire; mais j'imagine qu'il n'insistait autant sur les détails que parce qu'ils se rapportaient presque tous à M. Charles, dont le nom revenait à chaque instant sur ses lèvres. Il s'interrompait quelquefois pour me parler avec complaisance de ses projets d'avenir. Il n'avait travaillé si longtemps, me disait-il, que pour assurer à son fils une grande fortune et une belle position en France. Il le voyait associé à M. Villiers, honoré, considéré, puis s'alliant, par un heureux mariage, à l'une des premières familles du pays, et parvenant enfin, plus tard, à quelque importante fonction civile : il serait conseiller général, maire de Marseille, plus encore s'il le désirait! Ne serait-ce pas là, pour lui simple fabricant, une véritable jouissance d'avoir élevé si haut un tel fils? Aurait-il lieu alors de regretter les quinze années de sa vie consacrées à l'exil, à un labeur incessant, à une rigoureuse économie? Qui le blâmerait d'avoir été si ménager du trésor destiné à son fils? Sa femme ne lui avait-elle pas dit en mourant : « Tu dois vivre pour notre fils? »

Tout en continuant à mettre en ordre les papiers, j'écoutais avec bonheur ces épanchements de M. Heurtier. De si tendres paroles effaçaient de nos cœurs l'épouvante dont l'inondation les avait remplis.

— Père Anselme, me dit tout à coup M. Heurtier avec une sorte d'exaltation, puisque mon projet est arrêté, je ne veux pas en différer d'un seul jour l'exécution. Je vais l'annoncer à Charles; je suis impatient de le voir, de l'embrasser; il me semble que ce désastre nous ait tenus séparés l'un de l'autre pendant un siècle. Au milieu de cet affreux désastre, je n'ai pensé qu'à lui. Dites à Joseph de se préparer à porter ma lettre à Colgong; car très-probablement le courrier ne passera pas encore ici de quelques jours.

La fin à la prochaine livraison.

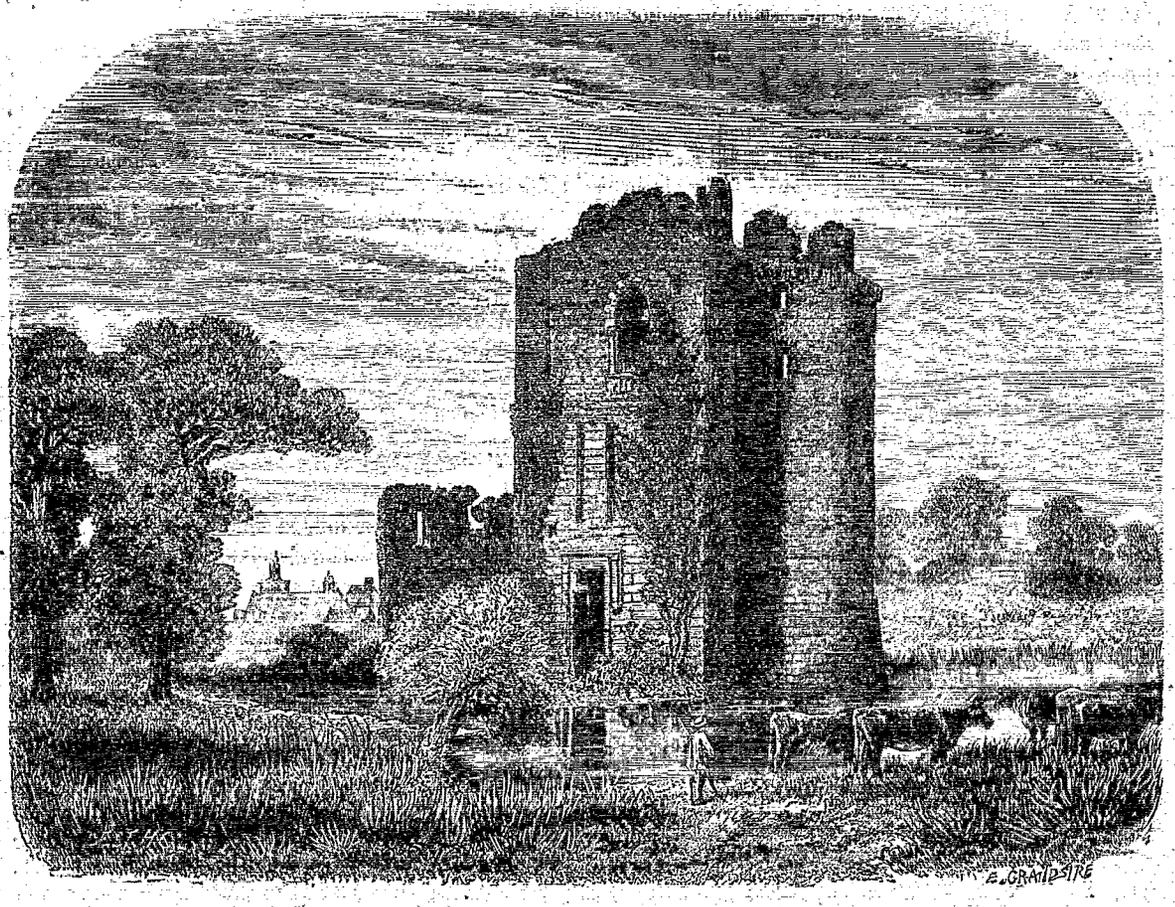
MACHECOUL

(Département de la Loire-Inférieure).

Des pans de muraille couverts de ronces, une tour effondrée et chancelante, un donjon dont le sommet est détruit, voilà tout ce qui reste du château de Machecoul, bâti au quatorzième siècle, et incendié à la fin du dix-huitième, pendant les guerres de la Vendée.

Vers l'an 1240, Machecoul appartenait au baron Gérard Chabot Ier, allié à la maison de Retz. Gérard Chabot II, étant mort sans enfants, eut pour héritière Jeanne la Sage, qui céda imprudemment, sans compensation suffisante, ses domaines à Jean IV, duc de Bourgogne. Toutefois elle parvint, après dix-sept ans de contestations, à rentrer en possession de son bien patrimonial, qu'elle légua, en 1406, à Guy de Laval II, petit-fils de sa parente Jeanne la Folle. De ce Guy de Laval naquit le féroce Gilles de Retz, qui souilla de ses meurtres et de ses effroyables extravagances les murs de Machecoul. On conservait autrefois, dans le château, un sabre monstrueux, arme favorite de ce scélérat dont l'histoire s'est perpétuée, dit-on, dans le fameux conte de *Barbe-Bleue*. Au dix-septième siècle, Machecoul appartint successivement aux Gondi et aux Créqui; puis il devint la propriété de la famille Neufville-Villeroy, qui le possédait encore en 1789.

Le château de Machecoul était, au dedans, d'une grande



Ruines du château de Machecoul. — Dessin de Grandsire, d'après un dessin de l'*Album vendéen* (1).

magnificence d'architecture. Au dehors, on ne voyait que meurtrières étroites, tours à mâchecoulis et à créneaux; mais à l'intérieur, les croisées, les portes, les escaliers tournants, étaient ornés de sculptures, et les grandes salles, dont de puissantes nervures formaient les voûtes, étaient décorées des armes seigneuriales en reliefs coloriés.

On raconte qu'au moyen âge, tous les bouchers de Nantes étaient tenus de payer un denier au seigneur de Machecoul le jour du mardi gras. Un envoyé du seigneur arrivait à l'improviste devant chaque étal, une grande broche de fer à la main. Si le boucher, absent ou inattentif, ne lui présentait pas aussitôt le denier, l'envoyé piquait de sa broche un mouton, un veau ou un bœuf, et l'emportait.

La ville de Machecoul, jadis capitale du duché de Retz, est aujourd'hui un simple chef-lieu de canton, situé à 32 kilomètres sud-ouest de Nantes.

(1) *Album vendéen*, illustration des histoires de la Vendée militaire, 125 planches in-folio; dessinées par T. Drake, lithographiées par Daniaud, texte par Albert Lemarchand; — publié à Angers, par Lainé frères.

C'est aussi à ce bel ouvrage que nous avons emprunté la vue des ruines de la Garnache, publiée dans notre 2e livraison, p. 13.

LES DERNIÈRES ANNÉES D'AUGUSTIN THIERRY.

Le portrait photographique de M. Augustin Thierry que reproduit notre gravure offre l'apparence de l'illustre malade dans ses longues heures de solitude, lorsque rien ne venait le distraire et l'animer. L'embonpoint marqué sur sa figure ne lui est venu que dans les derniers temps; jusque-là ses traits avaient conservé toute la grandeur qu'on leur voit dans l'excellent portrait peint par Henri Scheffer. Sa constitution dans tout le cours de sa vie

a été plutôt maigre. Il était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, brun de peau, avec des cheveux abondants et très-noirs. Les yeux étaient noirs aussi et beaux; ils n'avaient rien perdu de leur éclat, malgré sa cécité; et comme dans la conversation M. Thierry se tournait du côté de la personne qui lui parlait et que sa figure s'animait, on pouvait croire souvent qu'il n'était pas aveugle. Il l'était tout à fait cependant depuis plus de trente ans, au point de ne pas savoir d'où venait le jour. Heureux encore, disait-il, s'il n'avait perdu que la vue! Mais la paralysie qui avait frappé le regard s'était étendue au reste du corps. Il ne pouvait faire aucun usage de ses jambes, et il avait fini par ne se servir de ses mains que pour des usages très-restreints. C'est dans cet état qu'il a vécu pendant trente années, porté de son lit à son fauteuil, puis de son fauteuil dans les allées de son jardin, où son domestique le promenait au moyen d'une petite voiture. Il employait cette retraite forcée, cette solitude presque absolue à laquelle il

Augustin Thierry. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie.

était condamné, à méditer, à travailler autant que ses forces le lui permettaient, et aux soins multipliés de sa triste santé. Le soir il recevait ses amis et les personnes que son mérite et l'intérêt de sa conversation attiraient près de lui. C'était, avec son travail, qui lui était plus cher que tout, sa distraction, son unique plaisir. Il fallait qu'il fût bien souffrant pour ne pas se faire transporter au salon. Souvent ses heures de travail, qui étaient celles de cinq à neuf heures du soir, empiétaient sur celles du salon. Les personnes qui l'y attendaient sans le connaître encore, le voyant amener dans son fauteuil roulant, le corps penché, la tête inclinée, car il n'avait pas assez de force pour se soutenir, le visage sérieux et grave, attribuaient ce retard et cette attitude à une souffrance exceptionnelle qui le rendait incapable de recevoir, et elles offraient discrètement de se retirer. Il n'en était rien. Cet aspect lui était habituel. C'était sa physionomie dans la solitude, quand il était livré à lui-même et à ses pensées. Mais cette physionomie allait bientôt changer; la conversation lui donnait une vivacité surprenante pour ceux qui ne l'avaient point encore vu et que son affaissement physique attristait. C'est que dans ce corps débile vivait un esprit d'une ardeur extraordinaire. Il n'y avait pas de sujet d'entretien qui lui fût étranger et où il ne brillât. Sa mémoire, qui était prodigieuse, lui était d'un secours immense. Il lui suffisait d'entendre dire une fois une chose intéressante pour ne plus l'oublier. Il pouvait réciter de longs passages d'auteurs latins du troisième ordre qu'il n'avait eu l'occasion de lire qu'au collége. D'autres fois, parlant des poëtes étrangers contemporains, il répétait plusieurs strophes de leurs ouvrages qu'il avait retenues pour les avoir lues avec admiration dans sa jeunesse. Il se rappelait avec une précision extraordinaire les lignes et les détails mêmes de monuments d'architecture qu'il n'avait vus qu'une seule fois dans un voyage en Provence. Il fallait avoir, en effet, une pareille mémoire à sa disposition pour accomplir, étant aveugle, les travaux qui

l'ont rendu illustre. Son œuvre presque tout entière, à l'exception des trois premiers volumes de la *Conquête* et des *Lettres sur l'histoire de France*, fut composée après qu'il eut perdu la vue (¹). Il avait adopté pour travailler, comme nous l'avons dit, l'espace de temps compris entre cinq et huit heures du soir, à une époque où il avait l'usage de ses yeux et de ses jambes, et où il passait une partie de la journée à aller, de bibliothèque en bibliothèque, recueillir les matériaux qui servirent à son *Histoire de la conquête*. A trois heures, les bibliothèques fermant, il dînait, se remettait au travail, et allait ensuite dans le monde, où son esprit vif et l'attrait de sa conversation le faisaient rechercher avec empressement.

Plus tard, quand la maladie l'enchaîna dans son domicile, il conserva cette habitude de travailler le soir à l'heure du dîner de tout le monde, comme étant celle où l'on a le moins de chances d'être dérangé par les visites.

Ses procédés de travail étaient fort méthodiques et plus simples qu'on ne pense. Ils consistaient à se faire lire tous les ouvrages qu'il avait besoin de consulter, à dicter à son secrétaire les pensées qui lui venaient au fur et à mesure de ces lectures, à faire prendre des extraits; et ce n'était qu'après avoir dépouillé ainsi toutes les sources où il pouvait puiser qu'il s'occupait de sa rédaction. Il se faisait lire alors les volumineux cahiers de notes qu'il avait mis des années à recueillir, les classait au moyen de chiffres et de lettres par leurs rapports avec les chapitres qui entraient dans le plan de son ouvrage, puis classait les notes d'un chapitre par le même moyen de lettres ou de chiffres mis en marge, et finissait par n'avoir plus à s'occuper que de ce qui concernait le travail de la semaine et même celui de la journée. Ces notes étaient la rédaction déjà ébauchée des pensées que ses lectures lui avaient suggérées; elles devenaient alors le fond de sa rédaction. C'est sur ce fond que portaient ses méditations de la journée. Il dictait à toutes les personnes qui l'entouraient, à sa femme pendant les treize années qu'il a pu la conserver, à son domestique, les phrases, les fragments de phrase qu'il composait avec patience dans son esprit. Souvent, au milieu de la nuit, lorsque son fidèle domestique se levait pour l'assister dans les insomnies qu'il éprouvait si fréquemment, il en profitait pour faire mettre par écrit quelques pensées dont il était obsédé. Puis, le soir, heure du travail effectif, étant venu, il relevait avec son secrétaire ces phrases, ces mots épars pour les fondre dans sa rédaction. C'est dans ce petit nombre d'heures fécondées par ses préoccupations incessantes, qu'il est parvenu, quoique aveugle, à remplir une tâche d'écrivain qui a été considérable.

Sa triste santé lui rendait toute fatigue extrêmement nuisible; aussi avait-il réglé l'emploi de son temps avec la plus stricte rigueur : repas, conversation, lecture du journal, promenade au jardin, tout se répétait chaque jour aux mêmes moments et dans les mêmes limites. Il n'y avait que sur le chapitre du travail qu'il lui était difficile de ne pas se laisser entraîner. Il s'était mis, dans ces dernières années, à faire des corrections à son *Histoire de la conquête*, et se tourmentait beaucoup de la crainte de ne pouvoir les terminer. Il s'en occupait avec une ardeur excessive, y rêvant à l'heure du repos et ne pouvant en détacher son esprit. En vain l'avertissait-on du mal qu'il se faisait par cette trop grande tension; il répondait qu'on n'était pas libre de ses pensées, qu'il avait peu de jours à vivre, et qu'il ne voulait pas laisser son œuvre imparfaite; c'était là sa grande préoccupation. Son esprit, qui ne se lassait jamais de chercher la perfection, ne pouvait supporter quelques erreurs de détail qui lui avaient été reprochées. Une fois qu'il eut pris la plume pour les faire disparaître, il se mit à tout revoir avec plus d'exigence de goût qu'il n'en avait jamais eu. Il avait éprouvé plusieurs fois, à la suite de fatigues ou de surexcitation d'esprit, un léger embarras dans la parole qui s'était toujours promptement dissipé. Le 19 mai 1856, après le travail et une conversation animée, il fut pris d'un embarras semblable qui dura toute la nuit. Le lendemain, à onze heures, son intelligence s'engourdit, puis s'éteignit sans retour. Il mourut le 22 mai, âgé de soixante et un ans, sans avoir donné aucun signe de connaissance durant son agonie de trois jours. Il aurait certainement prolongé son existence s'il avait voulu céder aux conseils éclairés qui lui étaient donnés; mais, fidèle au sentiment qui dirigea toute sa vie, il aima mieux s'exposer à périr martyr de la science, que de laisser subsister dans son œuvre les imperfections qu'il y avait reconnues. « Il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science, » avait-il dit il y a vingt-deux ans; et il prouva par sa mort la vérité de cette phrase dictée alors qu'il devenait aveugle.

(¹) Œuvres d'Augustin Thierry :
Lettres sur l'histoire de France, 1 vol. in-18.
Histoire de la conquête de l'Angleterre, 4 vol. in-18.
Dix ans d'études historiques, 1 vol. in-18.
Récits des temps mérovingiens, 2 vol. in-18.
Histoire du tiers état, 2 vol.

L'ENCLOS INCULTE.

John Thelwall prétendait, dans une conversation avec Coleridge, qu'on ne doit chercher à faire entrer aucune opinion dans l'âme des enfants avant l'âge de discrétion, âge où ils peuvent eux-mêmes discuter les idées et les adopter ou les rejeter en connaissance de cause. Tout en causant, Coleridge le conduisit dans un petit enclos inculte derrière sa maison. — Voilà mon jardin, dit-il. — Votre jardin, s'écria Thelwall; il est tout couvert de ronces et de mauvaises herbes! — Sans doute, reprit Coleridge, mais c'est parce qu'il n'est pas encore arrivé à l'âge de discrétion. Il a plu au terrain de se laisser couvrir de mauvaises herbes : ce n'est pas ma faute; peut-être dans quelques années lui conviendra-t-il de préférer les fleurs et les fruits. Je ne veux pas lui imposer un jardinier.

LE LIT CÉLESTE.

Après le fameux baquet magnétique de Mesmer (¹), après le « thé de longue vie » du comte de Saint-Germain, qui n'était qu'un mélange de bois de santal avec des feuilles de séné et de fenouil; après « l'élixir de vie » de Cagliostro enfin, qui n'était qu'un élixir stomachique ordinaire, on vit apparaître, au dernier siècle, le « lit céleste » du docteur Graham.

Ce lit avait, disait-on, la merveilleuse propriété de rendre, aux personnes qui se couchaient dessus, la santé et les forces du corps, la paix de l'âme, les plus vives jouissances du cœur et de l'esprit. On laissait même entendre que l'homme assez riche pour l'acquérir et en faire son lit ordinaire aurait probablement vécu aussi longtemps que les anciens patriarches; mais plusieurs millions auraient à peine suffi pour assurer la possession d'un si précieux talisman.

Un assez grand nombre de gens du monde, malades physiquement et sans doute plus encore intellectuellement, achetèrent à un prix élevé le privilége de se reposer quelques heures sur ce lit miraculeux. Ce qu'elles racontaient de leurs impressions était vraiment extraordinaire. Cependant le docteur Graham ne fit pas fortune. Un jour les huissiers vinrent saisir le lit avec les autres meubles.

Le lit céleste fut vendu à l'encan, par pièces détachées, et « l'on découvrit alors, dit Hufeland (²), que tout le secret

(¹) Voy. ce baquet représenté dans notre tome X, p. 277.
(²) *L'Art de prolonger la vie.*

consistait en une réunion d'émanations électriques, de stimulations exercées sur les organes des sens, de vapeurs odoriférantes, de sons d'harmonica, etc. Il procurait, à la vérité, pendant une nuit, des jouissances plus vives et plus multipliées; mais la force vitale n'en était que plus promptement épuisée, et la durée de la vie devait en souffrir. »

UNE MONTRE SOLAIRE.

Les habitants des Pyrénées déterminent l'heure au soleil en faisant usage d'un instrument tout autre que notre cadran solaire. Il en diffère absolument à quelque point de vue qu'on l'étudie. Le principe de la construction, la forme, le mode de lecture des heures, ne sont plus les mêmes. Entre les deux instruments, la seule analogie est celle du but : « Déterminer l'heure par l'ombre d'une aiguille ou d'un style placé au soleil. » Au point de vue pratique, ce qui les distingue, c'est que celui dont on se sert dans les Pyrénées est essentiellement portatif; l'autre ne le devient que par des dispositions nouvelles. Le cadran des Pyrénées est une véritable montre : nous l'appellerons montre solaire. Les pâtres en font grand usage. Les habitants de nos campagnes trouveraient, sans nul doute, avantage à l'employer lorsque les travaux des champs les tiennent tout le jour éloignés de la cloche qui sonne les heures au village.

La montre solaire se compose d'une colonne verticale *ab* et d'un chapiteau *bc* (fig. 1), dont l'ensemble représente exactement une petite quille d'un jeu d'enfant. La colonne sert de cadran : c'est à sa surface que sont tracées les lignes indicatrices des heures et que se projette l'ombre d'une aiguille ou style fixé horizontalement à la base du chapiteau. Cette aiguille peut se placer en regard de chaque partie du contour de la colonne : à cet effet, le chapiteau est mobile; il peut pivoter sur lui-même pendant que la colonne reste fixe. Une cheville ou tenon dont il se trouve muni s'engage dans la cavité correspondante de la colonne et permet ce mouvement (fig. 2). L'assemblage des deux pièces se fait à frottement dur.

Si la description précédente est bien comprise, il sera aisé de concevoir comment sont tracées les lignes qui sillonnent la surface de l'instrument, et comment elles servent à donner l'heure chaque jour.

Les premières lignes que l'on trace sont des lignes droites également espacées, qui descendent le long de la colonne. Ces lignes sont assez nombreuses; nous dirons plus tard quel est leur nombre exact; pour le moment, il nous suffira de nous occuper de l'une d'elles.

Soit donc une de ces lignes : imposons-lui comme nom la date du jour où nous opérons. C'est, par exemple, le 1er août; écrivons-le à côté de cette ligne, puis tournons le chapiteau jusqu'à ce que le pied du style vienne rencontrer la ligne ainsi marquée; l'instrument sera disposé pour l'observation. Si dès lors on le porte au soleil, en ayant soin que la colonne soit verticale, et que l'ombre du style tombe toujours sur la ligne 1er août et ne dévie ni à droite ni à gauche, on pourra constater les résultats suivants : le matin, l'ombre sera très-courte, elle ira en grandissant jusqu'à midi et décroîtra ensuite jusqu'au coucher du soleil. Ce sont des faits que tout le monde conçoit et peut d'ailleurs vérifier. Une tige sur laquelle on plante une aiguille suffit pour cette vérification. Seulement, il ne faut pas oublier de tourner le système de sorte que l'aiguille soit toujours vis-à-vis du soleil, il faut que son ombre descende constamment le long de la verticale tracée sur la colonne.

Ceci établi, imaginons que l'on ne se contente pas d'observer l'ombre, mais qu'on en fixe la longueur : marquons l'extrémité de cette ombre à chacune des heures du jour; nous aurons ainsi une série de points qui, les années suivantes, donneront l'heure, si, à pareil jour (le 1er août), nous répétons la même observation. Les points, que nous aurons marqués en consultant une horloge la première fois, nous serviront chaque année à trouver l'heure sans aucun autre appareil que le cylindre et son style.

L'opération que nous venons d'exécuter peut être recommencée tous les jours de l'année, en fixant chaque fois le style devant une nouvelle verticale qui portera la date comme son nom. On aura dès lors noté toutes les indications nécessaires pour trouver l'heure à un jour quelconque. Si l'on veut la déterminer à un instant de la journée, le 7 juillet, par exemple, on placera le pied de l'aiguille sur la ligne correspondante au 7 juillet : on tournera l'instrument au soleil, de façon que l'ombre soit portée sur cette même ligne, et le point où s'arrêtera l'extrémité de l'ombre donnera l'heure.

L'instrument, tel que nous venons de le décrire, serait chargé d'indications trop nombreuses; ces indications se confondraient sur la surface de la colonne, à moins de lui donner un très-grand développement. Heureusement il a été possible d'opérer des simplifications sans nuire à l'exactitude des résultats.

Tout d'abord, au lieu d'écrire à côté de chacun des points l'heure qu'il est destiné à rappeler, on a réuni par une ligne tous les points indiquant la même heure. Tous ceux qui correspondent à midi se trouvent les plus bas; leur ensemble forme une ligne qui contourne le cylindre; on trace cette ligne : c'est la ligne de midi. On la marque du chiffre XII. On trace et l'on marque d'une façon semblable la ligne de 1 heure, celle de 2 heures, etc.

On a remarqué ensuite que les lignes qui correspondent à deux heures également éloignées de midi, la ligne de 3 heures et celle de 9 heures, par exemple, se confondent à très-peu près; elles se confondent même absolument à certaines époques de l'année. De là, nouvelle simplification. On peut remplacer ces deux lignes par une seule qui passe entre elles. Cette simplification que l'on opère entraîne une inexactitude, mais d'un petit nombre de minutes seulement; il n'y a pas lieu de s'en préoccuper.

Le travail de simplification auquel nous nous sommes livrés n'a pas encore porté sur les lignes verticales; nous allons en réduire le nombre. La première réduction résulte de cette observation, que les jours d'une année sont à peu près identiques deux à deux. Les jours identiques sont ceux qui se trouvent à égale distance du 21 juin, le jour le plus long de l'année. Chacune des indications marquées sur une de nos lignes verticales servira donc pour deux jours différents; nous pourrons épargner le tracé de la moitié du cadran; il faudra seulement marquer avec grand soin les deux époques auxquelles une même ligne doit correspondre.

La réduction que nous venons d'opérer peut même être poussée plus loin, si l'on fait cette remarque que pour deux, trois, quatre jours consécutifs, l'ombre ne varie pas sensiblement de longueur, ce qui permet d'affecter chaque verticale au service de plusieurs jours. Dans la montre solaire des Pyrénées, on emploie une même ligne verticale pour dix jours consécutifs, ce qui les réduit à dix-neuf et donne en définitive le tracé indiqué sur la figure 4, qui nous représente la surface du cylindre redressée, aplanie et fixée sur le plan du papier.

La figure que nous mettons sous les yeux du lecteur n'offre pas une indication approchée des lignes qui doivent sillonner le cylindre; elle est la représentation exacte de celles qui devraient être tracées si l'on voulait construire la montre solaire de Paris. Si l'on prend fidèlement cette

figure et qu'on l'applique sur la surface latérale d'une petite colonne, on pourra connaître l'heure en disposant, comme nous l'avons indiqué, un style horizontal de 2 centimètres et demi de longueur. Nous avons pris soin de l'indiquer sur la figure.

Pour l'usage, la saillie du style rendrait le transport

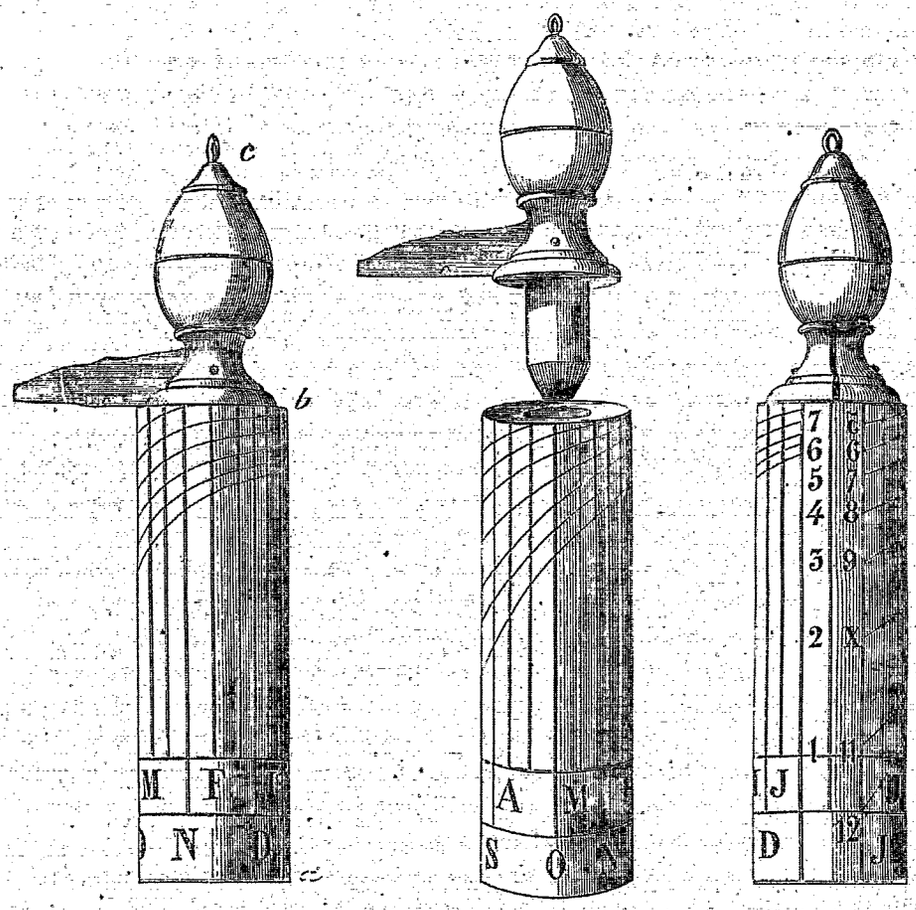


Fig. 1. Fig. 2. Fig. 3.

Montre solaire, ou cadran portatif des Pyrénées.

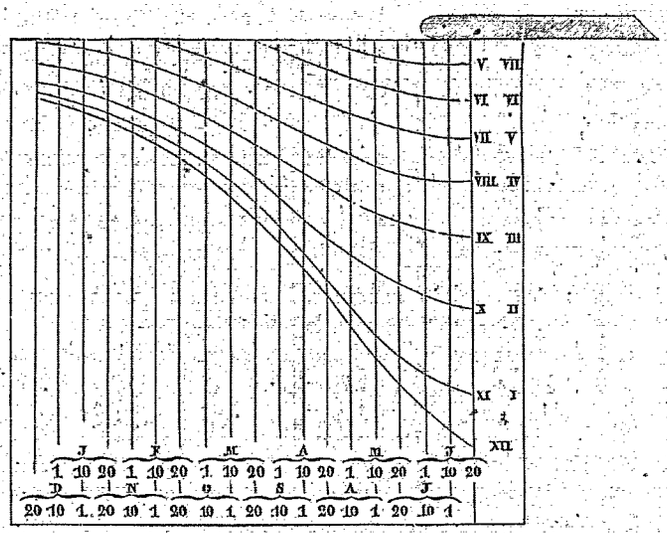


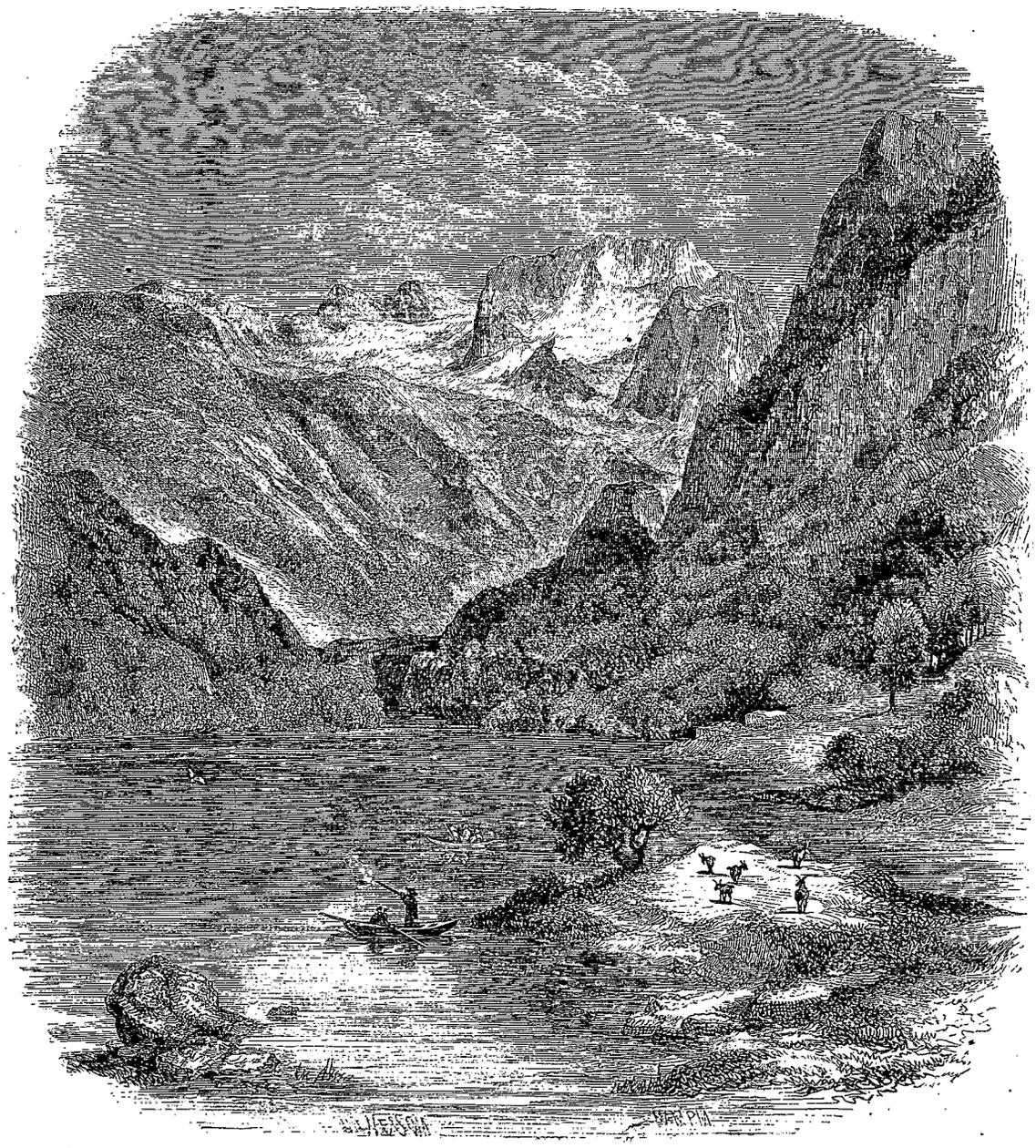
Fig. 4. — Développement.

très-gênant. On rend l'instrument parfaitement portatif en employant comme style une lame métallique qui s'assemble au chapiteau comme une lame de couteau à son manche; une fente convenable est ménagée dans ce but (fig. 3). Grâce à cette disposition, le style peut à volonté être renfermé dans la colonne : l'instrument est devenu un instrument de poche.

Il est enfin un autre détail important que nous devons signaler. Pour assurer la verticalité de la colonne pendant l'observation, on a soin de fixer un petit anneau au sommet du chapiteau; c'est par un fil attaché à cet anneau que l'on tient l'appareil en expérience. En roulant le fil entre les doigts, il est facile de diriger le style vers le soleil.

La fin à une autre livraison.

LES LACS DE GOSAU.



Une vue du Vordersee. — Dessin de Champin.

Les lacs de Gosau sont situés dans cette curieuse et pittoresque contrée de l'Autriche qu'on appelle le Salzkammergut et quelquefois aussi la Suisse autrichienne. Une journée, retour compris, suffit aux baigneurs d'Ischl pour aller les visiter; c'est une des plus intéressantes excursions que l'on puisse faire dans les montagnes voisines de cette petite ville de bains, devenue depuis quelques années une résidence impériale et aristocratique. Mais, pour les voir, il faut savoir marcher : le chemin de voiture s'arrête à une distance de quatre lieues. Rien de plus charmant, du reste, que ce trajet : on remonte d'abord, dans une riante vallée, la rive droite de la Tranis, puis on côtoie le beau lac de Hallstatt jusqu'à un moulin situé à l'entrée de la vallée de Gosau, et appelé le moulin de Gosau. Remontant alors la vallée de ce nom, on passe sous le Gosauzwang, aqueduc élevé de plus de 40 mètres au-dessus de la route et conduisant à Ischl la *soole* (saumure, eau salée) des mines de Hallstatt; le paysage prend un caractère de plus en plus alpestre. Bientôt on atteint le village de Gosau, dont les maisons sont disséminées sur une vaste étendue; c'est là, près de la maison d'un maréchal, que s'arrêtent les voitures et que les touristes doivent prendre un guide. Une heure et demie de marche dans un vallon étroit et boisé, au fond duquel coule la Gosaubach, est nécessaire pour monter jusqu'au *Vordersee* (lac antérieur), joli lac alpestre entouré de hautes montagnes, parmi lesquelles on remarque surtout le Thorstein, toujours couvert de neiges et de glaces, car son point culminant est à plus de 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer. La plupart des touristes redescendent du Vordersee à Gosau pour reprendre leur voiture; les plus intrépides seulement montent jusqu'au lac postérieur (*Hintersee*), situé à une hauteur beaucoup

plus considérable et tout différent d'aspect. Les rochers calcaires qui le dominent sont entièrement nus, et aucun arbre ne se mire dans le superbe miroir de ses eaux. On a dépassé les limites de la végétation, on s'est élevé dans cette région sévère, mais grandiose, des roches et des neiges éternelles, où l'âme humaine, plus isolée et plus libre, goûte des jouissances inconnues aux habitants des basses terres.

L'INONDATION.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 46, 58.

Je descendis; Joseph fit quelques objections sur l'état des chemins. Je me contentai de lui demander, en haussant les épaules, s'il était disposé à aller les répéter lui-même à M. Heurtier.

Je m'occupai ensuite de faire rétablir un peu d'ordre dans la maison, et j'allai visiter celui de nos ateliers que l'eau avait en partie renversé. A mon retour, j'entendis un débat à la grande porte d'entrée.

Un Anglais, qu'une plaque de cuivre aux armes de la Compagnie, attachée sur sa poitrine, désignait assez comme un des pions ou messagers du collecteur, parlait à haute voix à Joseph.

— Est-ce que je veux entrer dans votre maison? disait-il; je sais bien qu'on en a fait sortir, ce matin, toute une bande de malheureux qui vont périr sur les chemins. Moi, je n'ai pas besoin de vous, grâce au ciel. Je viens seulement vous dire qu'il y a là-bas, de l'autre côté du canal de Goragec, un voyageur couché à terre et qui, en me voyant passer, m'a prié de venir jusqu'ici pour demander un prompt secours dont il paraît avoir grand besoin.

— Quel est ce voyageur? lui demandai-je vivement; un Hindou, un Anglais ou un Français?

— Je ne sais, répondit le messager. Il m'a parlé en anglais, mais d'une voix si faible que je n'ai rien compris de plus que ce que je vous rapporte.

— Comment ne vous êtes-vous pas approché de lui?

— Il aurait fallu traverser le canal, et j'aurais eu de l'eau jusqu'à la poitrine. D'ailleurs, à quoi cela eût-il servi? Je ne pouvais pas vous apporter ce voyageur sur mes épaules. Le pauvre diable souffre beaucoup, il a besoin d'aide, il vous attend; voilà ma commission faite, je suis pressé, adieu.

Et ce messager s'éloigna.

En levant la tête, j'espérais voir M. Heurtier à la galerie. Le bruit ne l'avait pas attiré. Je montai vers lui; il écrivait encore.

— Voici une lettre pour Charles; il sera bien heureux en la lisant. J'en écris une autre pour la France; je veux avertir Villiers. Que Joseph attende encore quelques minutes.

Je lui racontai ce qui venait d'arriver :

— Il paraît, lui dis-je, que ce voyageur, qui avait déjà envoyé ce matin le Jogée pour vous demander du secours, est très-souffrant et qu'il ne peut marcher. Il prie une seconde fois que l'on aille le chercher. Joseph est prêt à monter à cheval; n'aurait-il pas le temps de galoper jusque-là pour savoir au juste ce qu'il en est?

— Encore! dit M. Heurtier d'un air distrait, et sans cesser d'écrire. N'a-t-on point porté ce matin ma réponse à ce voyageur? Le colonel aurait-il par hasard refusé de le recevoir? Ce serait étrange... Faites monter Joseph, et qu'il se hâte; il aura de la peine à arriver à Colgong avant la nuit.

— Il se peut, repris-je, que ce voyageur soit blessé, et que le colonel Read soit à Calcutta.

— Anselme! s'écria M. Heurtier en me regardant avec colère; m'avez-vous vu jamais revenir en une heure de temps sur une de mes résolutions? La maison du colonel est habitée, j'en suis sûr. Laissons cela, et donnez-moi le carton où sont les lettres de Villiers.

J'obéis, puis je passai dans la galerie. Joseph causait avec le vieux mendiant, et celui-ci répondait sentencieusement : « La charité se retire en même temps que la femme de la maison de l'homme, et elles emportent toutes deux avec elle la bénédiction de Chrisna! »

Ces paroles me serrèrent le cœur. Je pris le télescope que mon maître avait laissé sur une table de bambou : au moment où je le levais dans la direction du canal, je vis, à cinq ou six cents pas, au détour d'un ressaut de terrain, un de nos jeunes domestiques qui venait en courant et en faisant des signes comme pour appeler.

— Mon Dieu! m'écriai-je.

— Qu'y a-t-il? demanda M. Heurtier en sortant de la chambre.

— Regardez.

— C'est Tagor; d'où vient-il?

Je n'eus pas la force de répondre. Je venais de distinguer, parmi les paroles de Tagor, un nom qui m'avait fait tressaillir.

M. Heurtier aussi l'avait entendu : il avait pâli!

Presque aussitôt Tagor, arrivé à cinquante pas, tendit les bras vers nous et cria :

— Au secours, au secours! M. Charles! M. Charles! près du canal!

Et il tomba à terre tout épuisé de fatigue.

Je me précipitai avec M. Heurtier dans l'escalier. Tous les domestiques étaient déjà dehors. Nous entourâmes Tagor et nous entendîmes sa voix affaiblie murmurer :

— Au canal! au canal! M. Charles! il se meurt.

Un cri rauque sortit de la bouche de M. Heurtier, qui s'élança sur le chemin, nu-tête, hagard. J'ordonnai aux domestiques d'amener deux chevaux, d'apporter un brancard; je pris à la hâte la boîte de pharmacie, quelques fioles de cordial, et je courus après mon maître.

Les deux chevaux nous atteignirent à moins d'un mille de la maison; M. Heurtier en monta un avec une impatience fébrile, moi l'autre. Un mille plus loin, nous commençâmes à distinguer, en effet, un homme couché près du corps d'un cheval. Nous excitâmes les chevaux, et, arrivés au canal, nous les forçâmes à le traverser.

Hélas! c'était bien M. Charles! c'était lui qui, depuis le matin, avait envoyé deux fois vers son père. Ses vêtements étaient déchirés, mouillés, tachés de boue et de sang : il s'était blessé à la tête; sans doute il avait lutté avec le cheval pour traverser l'eau; il était tombé; le cheval était mort.

Aux cris déchirants de M. Heurtier, penché sur lui, le pauvre jeune homme ouvrit les yeux et fit un effort pour soulever sa tête.

— Mon fils! mon Charles! malheureux enfant, pourquoi as-tu quitté Calcutta? pourquoi est-tu venu?

Son fils lui répondit d'une voix saccadée :

— Je venais vous embrasser, mon père, vous secourir ou mourir avec vous.

Je m'empressai de laver la blessure, de la panser; trop tard, hélas! Tout le sang, je crois, s'était répandu sur la terre. J'approchai des lèvres de mon jeune maître un cordial; mais ses lèvres tremblaient, ses dents claquaient, un frisson mortel agitait tous ses membres.

M. Heurtier regardait tour à tour son fils, ses domestiques, le ciel, poussant des clameurs inintelligibles; puis il embrassait la figure, les mains de son enfant; il cherchait

à le soulever, comme s'il eût voulu le dresser debout et le faire marcher. Son esprit paraissait tout à fait égaré.

— La maison est bien loin, lui dis-je. Celle du colonel est plus près.

Il ne répondit rien. Nous plaçâmes M. Charles sur un brancard, et nous hâtâmes notre marche. M. Heurtier prit la main droite de son fils et s'avança en silence, les yeux fixés sur ce visage décoloré et immobile qui, en ce moment, me rappelait les traits angéliques de sa mère.

Comme je l'avais supposé, la villa du colonel était inhabitée. Maître et domestiques, tous l'avaient abandonnée dès le commencement des pluies. Nous forçâmes une porte. Joseph partit au galop vers Colgong pour y chercher un médecin; mais c'était inutile. M. Charles n'avait plus que peu d'instants à vivre. On recueillit encore sur ses lèvres un son qui ressemblait au mot France; sa respiration devint de plus en plus faible; après un quart d'heure, elle s'éteignit tout à fait.

Un docteur anglais arriva, lorsqu'il faisait déjà nuit. Je l'avais attendu sur le seuil de la porte. Je lui racontai tout ce qui s'était passé et je le suppliai, quel que fût son avis après avoir examiné le corps, de ne rien dire qui fût une cause de remords plus cruels pour M. Heurtier.

Il voulut bien, en effet, ménager le malheureux père; mais, d'après ce qu'il me confia, M. Charles eût été certainement sauvé si l'on n'eût pas autant tardé à lui porter secours. Sa blessure n'était devenue mortelle que parce que le pansement s'était fait trop longtemps attendre; l'humidité glaciale de la terre ne lui avait pas été moins funeste.

M. Heurtier ne voulut pas retourner à l'indigoterie. Il garda près de lui le docteur. Le lendemain, il fit transporter son fils à Colgong, et de là, deux jours après, à Calcutta.

Il m'a suffi de huit jours pour mettre M. Honslow en possession de l'indigoterie et pour réunir le peu de choses que nous devons porter en France avec nous.

Avant six semaines, nous serons à la place Saulnier. M. Heurtier ne recevra personne. Ayez soin, mon neveu, de ne jamais prononcer le nom de son fils devant lui. Son intention est de donner presque toute sa fortune aux hospices. S'il peut espérer quelque soulagement aux tortures qui déchirent son âme, ce n'est plus que dans la charité.

LA DOT.

L'usage de la dot disparaîtra peut-être un jour. Mais il faut reconnaître que lorsqu'il s'est introduit dans les mœurs, il a été la marque d'un grand progrès dans la condition des femmes. Avec sa dot, la jeune fille achète, en quelque sorte, son mari. Et un honnête homme qui, étant sans fortune, épouse une jeune fille richement dotée, est assurément dans une situation morale plus délicate et plus difficile que s'il s'unissait à une jeune fille pauvre comme lui. Dans les temps anciens, chez les peuples barbares, c'était, au contraire, le mari qui était obligé de donner une dot, c'est-à-dire que c'était lui qui achetait sa femme comme il aurait acheté un champ ou un troupeau : aussi la femme n'était-elle guère alors rien de plus qu'une esclave. La dot a été une émancipation.

« L'hymen, dit M. Alfred Maury, n'était, en réalité, qu'une vente. L'homme achetait sa femme, et celle-ci, traitée presque comme une chose, passait du pouvoir des parents, ou plutôt du père, sous celui de l'époux. C'est ce qui se pratique encore chez un grand nombre de peuples sauvages, par exemple, chez les Lepchas du Sikkim, chez les Cafres Amazoulous. Chez ces derniers, il suffit au futur de donner quelques vaches pour avoir une femme. Dans la Nouvelle-Zélande, le consentement des plus proches parents suffisait jadis à celui qui voulait se marier; il n'avait point à s'occuper des dispositions de la future, et en était quitte pour faire les cadeaux d'usage aux parents, après quoi il pouvait emmener sa femme. Dans plusieurs tribus sauvages, notamment chez les indigènes de l'Australie, on voit les parents, pressés de jouir du produit de la vente de leurs enfants, les fiancer dans un âge encore tendre, c'est-à-dire vendre à l'époux futur la jeune fille qui n'est point encore nubile. D'autres fois, la vente de la femme s'opère par un échange; par exemple, dans certaines tribus de l'Australie, M. Ed. J. Eyre nous apprend que le chef de famille échange ses filles, ses nièces ou ses sœurs contre des femmes destinées à ses fils.

» On retrouve dans l'antiquité cet achat de la femme, qui est l'origine du mariage. Chez les Hébreux, au temps des patriarches, l'époux payait au père le prix de sa fille. Moïse a consacré cet usage. Le prix, appelé *mohar*, que la loi fixait en certaines circonstances, une fois acquitté, les jeunes gens étaient considérés comme légalement mariés, quoique la célébration du mariage n'eût lieu que plus tard. A Rome, le mariage s'appelait *coemptio*, c'est-à-dire *achat*, et ce nom fut appliqué à une forme de mariage différente d'une autre plus ancienne, le mariage par *usucapion* ou par *usus*, et dans lequel l'époux acquérait la possession de sa femme comme celle d'une simple chose. Ainsi, la coemption représentait déjà un état plus avancé où la convention des parties tenait lieu de l'emploi de la force.

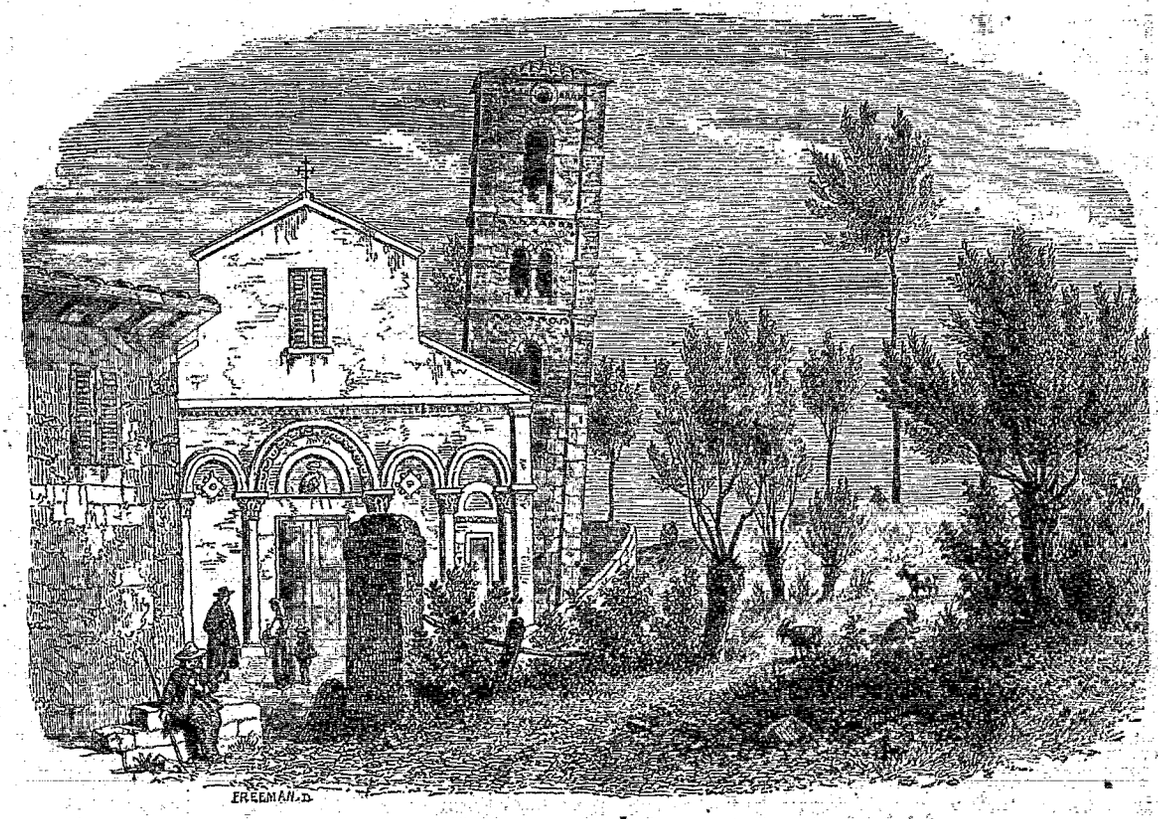
» En Germanie, l'achat de la femme subsista longtemps dans sa crudité primitive, comme le montre la loi saxonne. Mais, avec le progrès des mœurs, le consentement de l'épouse devint nécessaire; la loi des Visigoths l'exigea, et les arrhes, espèce de prix des fiançailles, remplacèrent l'achat pur et simple, dont ils rappelaient cependant l'usage. Chez les Francs, on payait, dans l'origine, un prix aux parents de la mariée, que ceux-ci partageaient entre eux et avec la fiancée elle-même; mais ce prix finit par appartenir à l'épouse exclusivement, et par constituer un véritable douaire. Il en fut de même chez d'autres peuples germains. Le prix que le mari payait, ou *mundium*, ne fut plus regardé que comme un acte de donation. D'un autre côté, le progrès des mœurs assurant à la femme près de son époux une existence tranquille, le futur put exiger des présents ou une somme des parents, destinée à l'aider à soutenir sa femme et ses enfants. De là l'usage de la dot, établi déjà chez les Grecs au temps d'Homère, et qui s'introduisit de bonne heure chez les Latins. A cette époque, le mari ne devenait pas propriétaire de la dot, et, dans un certain nombre de cas, la femme, son père et ses parents avaient droit de répétition, à la dissolution du mariage. Cela tenait à ce que l'époux est, par la nature des choses, par le droit le plus évident, le soutien de la famille. C'est à lui que revient surtout la tâche d'en assurer l'existence. Chez quelques tribus de l'Amazone, notamment les Uacarras, celui qui veut se marier doit préalablement tirer au blanc avec un arc, afin de prouver qu'il est suffisamment adroit pour pourvoir à la nourriture des siens par la chasse ou la pêche. »

SAN-MICHELE DEGLI SCALZI.

Lorsqu'on sort de Pise par la porte delle Piagge, on arrive à une avenue plantée d'arbres qui suit le bord de l'Arno; c'est une des promenades les plus fréquentées de la ville. A quelque distance (un kilomètre environ), le promeneur rencontre l'église de San-Michele degli Scalzi, dont le clocher est visiblement incliné du côté de l'Arno. Tout le monde sait qu'il existe à Pise, sur la place du Dôme, une célèbre tour penchée, dont nous avons donné une vue. La question de savoir si l'inclinaison de la tour

a été préméditée ou si elle a été le résultat d'un affaissement du terrain, est encore vivement discutée; il ne nous appartient pas de juger la question, mais nous ferons remarquer un fait qui mérite d'être pris en considération, c'est qu'il existe dans l'intérieur de Pise un deuxième clocher incliné, celui de l'église de Saint-Nicolas, et que la face méridionale de la cathédrale témoigne encore de l'instabilité du sol pisan. On voit en effet les quatre piliers, enchâssés dans le mur, qui supportent les arceaux les plus rapprochés de la façade, inclinés manifestement du côté du couchant, de manière que l'architecte a dû laisser une distance entre la corniche horizontale et le sommet des arceaux. L'inclinaison est d'autant plus apparente que le marbre blanc et le marbre noir dont l'édifice est revêtu extérieurement sont disposés par couches horizontales parallèles, en sorte que la déviation de cette partie des murs a brisé les lignes. On s'est assuré d'ailleurs que le sol sur lequel reposent la cathédrale et la tour est constitué par des couches horizontales d'une sorte de brèche, entre lesquelles se trouve du sable; il se produit souvent dans ce terrain des infiltrations d'eau.

Quant à l'inclinaison du clocher de Saint-Michel, nous n'en avons trouvé aucune mention dans les principaux ouvrages relatifs aux monuments de Pise, et cependant les



Le clocher incliné de San-Michele degli Scalzi, près de Pise. — Dessin de Freeman, d'après M. Albert Porchat.

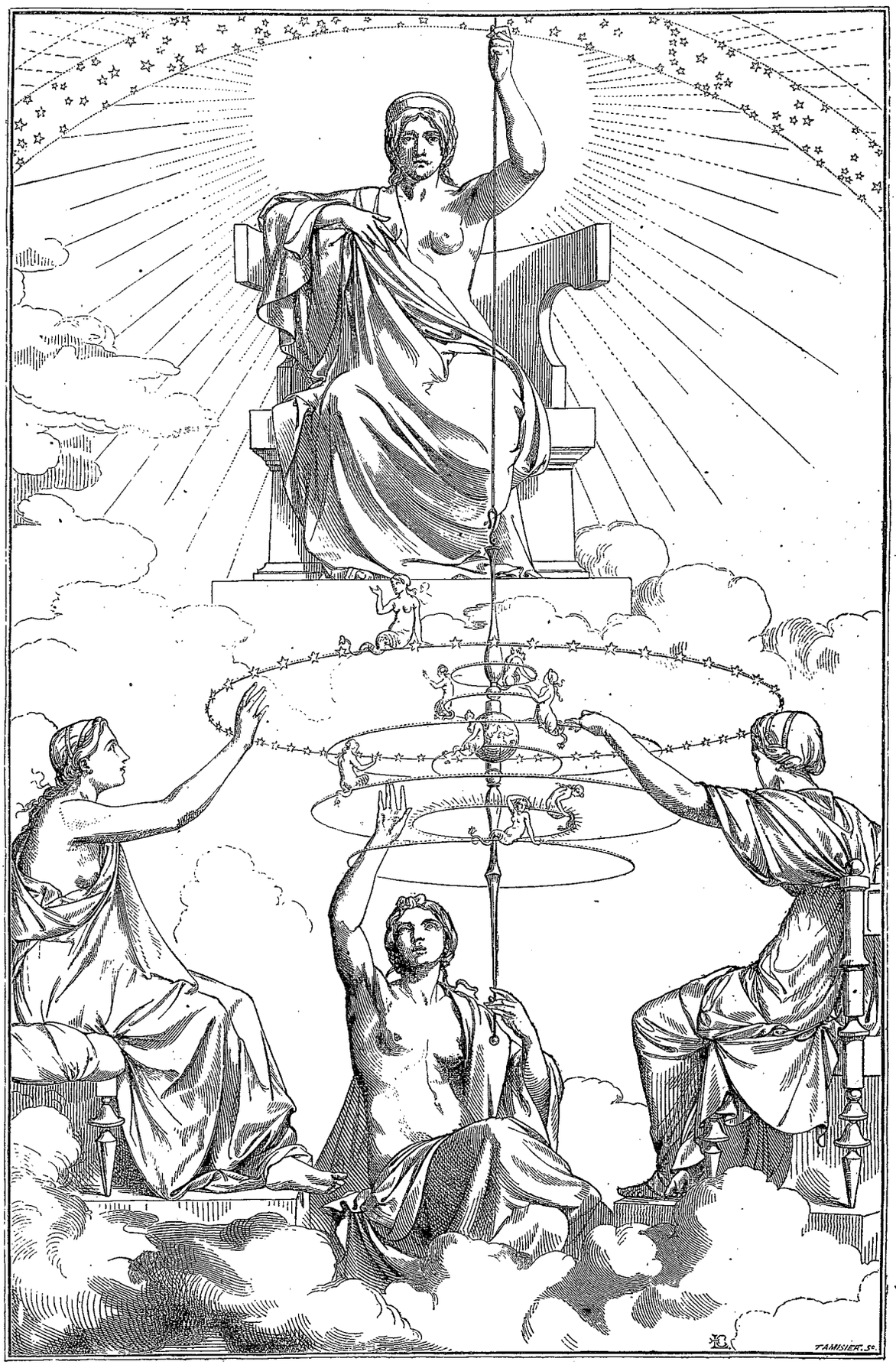
habitants l'ont remarquée depuis longtemps. L'église date du douzième siècle; elle appartenait autrefois à un couvent de Bénédictins, et de là vient le nom de San-Michele *degli Scalzi* (des Déchaussés). La façade est ornée suivant les coutumes de l'ancienne architecture pisane; des arceaux demi-circulaires reposent immédiatement sur les chapiteaux des colonnes. Au-dessus de la porte est un bas-relief représentant le Sauveur; cette figure appartient aux temps de l'ancienne école de Jean et de Nicolas de Pise, artistes d'un grand mérite, dont les œuvres se retrouvent dans plusieurs villes de la Toscane. Il est à regretter que le style de la partie supérieure de cette façade ait été altéré par l'ouverture d'une fenêtre moderne.

ALLÉGORIES DE PLATON.

Voy. tome XXIII, p. 217; — tome XXIV, p. 121.

LE FUSEAU DE LA NÉCESSITÉ.

A la fin du dixième livre de la République, Socrate, discourant toujours avec Glaucon sur le meilleur plan de gouvernement, arrive à parler des récompenses dues aux hommes vertueux dans l'État tel qu'il le conçoit. Quelles sont et quelles peuvent être ces récompenses? Ce sont les dignités, la considération et la bonne renommée. Glaucon fait observer que les méchants parfois peuvent vous tromper et obtenir ce qu'ils ne méritent pas. Socrate alors lui répond que les méchants, tôt ou tard, se découvrent, et que, s'ils commencent bien, ils finissent presque toujours mal. Les dieux veillent sur les hommes et ne négligent pas celui qui s'efforce d'être juste, celui qui tâche, par la pratique de la vertu, de se rendre aussi semblable à la divinité qu'il a été donné à l'homme. En tout cas, le juste, outre les biens qu'il reçoit pendant sa vie de la main des dieux et de celle des hommes, a les biens qu'il trouve dans la pratique même de la justice; et ce sont de belles et solides récompenses. Cependant tous ces résultats ne sont rien en comparaison des biens et des maux réservés dans l'autre vie à la vertu et au vice. Ici, Platon, par la bouche éloquente de Socrate et dans une fable qui renferme l'allégorie du Fuseau de la Nécessité, dévoile ses idées sur la composition astronomique de l'univers, le système du ciel étoilé, et sur la destinée des astres et des humains. Ces idées,



Le Fuseau de la Nécessité. — Composition et dessin de Chevignard.

pythagoriciennes pour le plus grand nombre, se lient à sa théorie philosophique de l'âme, théorie dont il a été déjà question dans l'allégorie mise précédemment sous les yeux du lecteur, et dans laquelle il est établi que l'âme est tou-

jours active par elle-même, libre et immortelle. Platon revient sur cette pensée, et, après avoir affirmé de nouveau la nature indestructible de l'âme, il indique le rôle qu'elle joue dans l'immensité des choses. Son retour à la vie terrestre sous différentes formes est une loi de la nécessité, mais le choix des formes et des conditions de cette vie est une conséquence de sa liberté. La vertu est son bonheur, le vice son malheur. Capable de tous les biens et de tous les maux, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même de ses souffrances et de ses infortunes. Ses plus grands vices et ses plus grands maux sont l'impiété, la cruauté et la tyrannie. Aussi doit-elle expier de tels forfaits dans l'autre vie par les plus horribles supplices; de même qu'elle doit les éviter le plus possible lorsqu'elle se trouve sur la terre ou lorsqu'elle y revient. Dans la pensée de Platon, rien n'est plus logique. Philosophe et politique spiritualiste, ne devait-il pas regarder ces crimes comme les actes les plus contraires à l'essence de l'âme, qui, selon lui, est fille de la divinité?

Voici maintenant le mythe avec son allégorie. Ce mythe, auquel Virgile a emprunté quelques idées pour son enfer, est certainement d'origine orientale. On a même prétendu que le personnage qui en est le héros n'était autre que le fameux Zoroastre. Quoi qu'il en soit, il a dû être modifié par le philosophe athénien, et les tableaux qu'il présente sont d'une telle grandeur et d'une telle beauté que l'on y reconnaît facilement la main suprême d'un artiste grec, d'un Grec contemporain et concitoyen de Phidias.

— Le récit que je vais vous rappeler, dit Socrate à Glaucon, est celui d'un homme de cœur, Er, l'Arménien, originaire de Pamphylie. Il avait été tué dans une bataille. Dix jours après, comme on enlevait les cadavres déjà défigurés de ceux qui étaient tombés avec lui, le sien fut trouvé sain et entier. On le porta chez lui pour faire ses funérailles, et le deuxième jour, lorsqu'il était sur le bûcher, il revécut et raconta ce qu'il avait vu dans l'autre vie.

Aussitôt que son âme était sortie de son corps, il s'était mis en route avec une foule d'autres âmes et était arrivé en un lieu merveilleux, où se voyaient dans la terre deux ouvertures voisines l'une de l'autre, et deux autres ouvertures au ciel qui répondaient à celles-là. Entre ces deux régions étaient assis des juges. Dès qu'ils avaient prononcé une sentence, ils ordonnaient aux justes de prendre leur route à droite, par une des ouvertures du ciel, après leur avoir attaché par devant un écriteau contenant le jugement rendu en leur faveur, et aux méchants de prendre leur route à gauche, dans les abîmes, ayant derrière le dos un semblable écrit, où étaient marquées toutes leurs actions. Lorsqu'il se présenta à son tour, les juges déclarèrent qu'il devait porter aux hommes la nouvelle de ce qui se passait en cet autre monde, et lui ordonnèrent d'écouter et d'observer tout ce qui s'offrirait à lui.

Il vit d'abord les âmes jugées disparaître, les unes montant au ciel, les autres descendant sous terre par les deux ouvertures qui se répondaient : tandis que par la seconde ouverture de la terre il vit sortir des âmes couvertes de poussière et d'ordures, en même temps que par la seconde ouverture du ciel descendaient d'autres âmes pures et sans tache. Elles paraissaient toutes venir d'un long voyage et s'arrêter avec plaisir dans la prairie comme dans un lieu d'assemblée. Celles qui se connaissaient se saluaient les unes les autres et se demandaient des nouvelles de ce qui se passait aux lieux d'où elles venaient, le ciel et la terre. Ici, parmi les gémissements et les larmes, on rappelait tout ce qu'on avait souffert ou vu souffrir en voyageant sous terre; là, on racontait les joies du ciel et le bonheur de contempler les merveilles divines.

Il serait trop long de suivre le discours entier de l'Arménien, mais voici, en somme, ce qu'il disait. Chacune des âmes portait dix fois la peine des injustices qu'elle avait commises dans la vie. La durée de chaque punition était de cent ans, durée naturelle de la vie humaine, afin que le châtiment fût toujours décuple pour chaque crime. Ainsi, ceux qui ont fait périr en foule leurs semblables, trahi des villes, des armées, et réduit leurs concitoyens en esclavage ou commis d'autres forfaits, étaient tourmentés au décuple pour chacun de ces crimes. Ceux, au contraire, qui ont fait du bien autour d'eux, qui ont été justes et vertueux, recevaient, dans la même proportion, la récompense de leurs bonnes actions. Ce qu'il disait des enfants que la mort enlève peu de temps après leur naissance mérite moins d'être répété; mais il assurait que l'impie, le fils dénaturé, l'homicide, étaient réservés à de plus cruelles peines, et l'homme religieux et le bon fils à de plus grandes félicités.

Il avait été présent lorsqu'une âme avait demandé à une autre où était le grand Ardiée. Cet Ardiée avait été tyran d'une ville de Pamphylie mille ans auparavant; il avait tué son vieux père, son frère aîné, et commis, disait-on, plusieurs autres crimes énormes. « Il ne vient pas, avait répondu l'âme; et il ne viendra jamais ici. Nous avons tous été témoins, à son sujet, d'un affreux spectacle. Lorsque nous étions sur le point de sortir de l'abîme, après avoir accompli nos peines, nous vîmes Ardiée et un grand nombre d'autres, dont la plupart étaient des tyrans comme lui ou des êtres qui, dans une condition privée, avaient commis de grands crimes : ils faisaient pour monter de vains efforts, et toutes les fois que ces coupables, dont les crimes étaient sans remède ou n'avaient pas été suffisamment expiés, essayaient de sortir, l'abîme les repoussait en mugissant. Alors des personnages hideux, au corps enflammé, qui se trouvaient là, accoururent à ces mugissements. Ils emmenèrent d'abord de vive force un certain nombre de ces criminels; quant à Ardiée et aux autres, ils leur lièrent les pieds, les mains et la tête, et, les ayant jetés à terre et écorchés à force de coups, ils les traînèrent hors de la route, à travers des ronces sanglantes, répétant aux ombres, à mesure qu'il en passait quelqu'une : « Voilà des » tyrans et des homicides, nous les emportons pour les » jeter dans le Tartare. » Cette âme ajoutait que, parmi tant d'objets terribles, rien ne leur causait plus d'effroi que le mugissement du gouffre, et que c'était une extrême joie pour elles d'en sortir en silence.

Tels étaient à peu près les jugements des âmes, leurs châtiments et leurs récompenses.

Après sept jours de repos dans cette prairie, les âmes durent en partir le huitième, et se remirent en route. Au bout de quatre jours de chemin, elles aperçurent d'en haut, sur toute la surface du ciel et de la terre, une immense lumière, droite comme une colonne et semblable à l'iris, mais plus éclatante et plus pure. Un seul jour leur suffit pour l'atteindre, et elles virent alors, vers le milieu de cette muraille, l'extrémité des chaînes qui y rattachent les cieux. C'est là ce qui les soutient, c'est l'enveloppe du vaisseau du monde, c'est la vaste ceinture qui l'environne. Au sommet était suspendu le Fuseau de la Nécessité, alentour duquel se formaient toutes les circonférences [1]. La tige et le crochet de ce fuseau étaient d'acier, le peson était un mélange d'acier et d'autres matières indestructibles. Il ressemblait, pour la forme, aux pesons d'ici-bas, mais il était ainsi composé. Il faut se le représenter comme contenant dans sa vaste concavité un autre peson plus

[1] Ce sont les diverses sphères des planètes ou les divers étages du ciel, tournant autour de la terre fixée à l'axe même du fuseau.
(V. Cousin.)

petit, de forme correspondante, comme des vases inégaux qui s'ajustent l'un dans l'autre. Mettez-en deux, trois, quatre; c'étaient donc, en tout, huit pesons enveloppés les uns dans les autres, dont on voyait d'en haut les bords circulaires, et qui tous présentaient la surface continue d'un seul peson autour du fuseau, dont la tige passait par le centre du huitième.

Le premier, qui servait d'enveloppe, était le plus large, ensuite le sixième, puis le quatrième, et successivement le huitième, le septième, le cinquième, le troisième et le second. L'orbe du premier était varié dans sa couleur, le septième était le plus brillant, le huitième lui empruntait quelques rayons. Le second et le cinquième, presque semblables, étaient plus jaunes que les autres; le troisième était très-blanc, le quatrième rougeâtre, et le second plus blanc que le sixième. Le fuseau tourbillonnait dans les airs, et, pendant sa révolution, les sept orbes intérieurs, qui tournaient avec lui, poursuivaient eux-mêmes, et en sens contraire, une marche plus lente. Le fuseau lui-même tournait entre les genoux de la Nécessité. Sur chacun de ces cercles était assise une sirène qui tournait avec lui, faisant entendre une seule note de sa voix, toujours sur le même ton, mais de ces huit notes différentes résultait un seul effet harmonique.

Autour du fuseau, et à des distances égales, siégeaient sur des trônes les trois Parques, filles de la Nécessité, Lachésis, Clotho et Atropos, vêtues de blanc et la tête couronnée d'une bandelette. Elles chantaient, en s'unissant au concert des sirènes, Lachésis le passé, Clotho le présent, Atropos l'avenir. Clotho touchait par intervalles, de la main droite, l'extérieur du fuseau; Atropos, de la main gauche, imprimait le mouvement aux cercles intérieurs, et Lachésis, de l'une et l'autre main, touchait tour à tour, tantôt le fuseau, tantôt les pesons intérieurs.

Aussitôt que les âmes étaient arrivées, il leur avait fallu se présenter devant Lachésis. D'abord un hiérophante les avait fait ranger par ordre, l'une auprès de l'autre. Ensuite, ayant pris sur les genoux de Lachésis les sorts ou numéros dans l'ordre desquels chaque âme devait être appelée, ainsi que les diverses conditions humaines offertes à leur choix, il était monté sur une estrade et avait parlé ainsi : « Voici ce que dit la vierge Lachésis, fille de la Nécessité : Ames passagères, vous allez commencer une nouvelle carrière et renaître à la condition mortelle. On ne vous assignera pas votre génie, c'est vous qui le choisirez vous-mêmes. Celle que le sort appellera la première choisira, et son choix sera irrévocable. La vertu n'est à personne; elle s'attache à qui l'honore, et abandonne qui la néglige. On est responsable de son choix, Dieu est innocent. » A ces mots, il avait répandu les numéros, et chaque âme ramassa celui qui tomba devant elle, excepté l'Arménien, à qui on ne le permit pas. Ensuite l'hiérophante étala sur terre, devant elles, des genres de vie de toute espèce, en beaucoup plus grand nombre qu'il n'y avait d'âmes assemblées. La variété en était infinie; il s'y trouvait à la fois toutes les conditions des hommes ainsi que des animaux. Il y avait des tyrannies, les unes qui duraient jusqu'à la mort, les autres brusquement interrompues et finissant par la pauvreté, l'exil et l'abandon. L'illustration se montrait sous plusieurs faces. On pouvait choisir la beauté, l'art de plaire, les combats, la victoire ou la noblesse de race. Des états tout à fait obscurs par tous ces endroits, ou intermédiaires, des mélanges de richesse et de pauvreté, de santé et de maladie, étaient offerts au choix. Il y avait aussi des conditions de femme de la même variété.

C'est évidemment là, cher Glaucon, l'épreuve redoutable pour l'humanité. Que chacun de nous y songe, et qu'il laisse toutes les vaines études pour ne se livrer qu'à la science qui fait le sort de l'homme. Cherchons un maître qui nous apprenne à discerner la bonne et mauvaise destinée, et à choisir tout le bien que le ciel nous abandonne. Examinons avec lui quelles situations humaines, séparées ou réunies, conduisent aux bonnes actions; si la beauté, par exemple, jointe à la pauvreté ou à la richesse, ou à telle disposition de l'âme, doit produire la vertu ou le vice; de quel avantage peuvent être une naissance brillante ou commune, la vie privée ou publique, la force ou la faiblesse, l'instruction ou l'ignorance, enfin tout ce que l'homme reçoit de la nature et tout ce qu'il tient de lui-même. Éclairés par la conscience, décidons quel lot notre âme doit préférer. Oui, le pire des destins est celui qui la rendrait injuste, et le meilleur, celui qui la formera sans cesse à la vertu. Tout le reste n'est rien pour nous. Irions-nous oublier qu'il n'y a point de choix plus salutaire après la mort comme pendant la vie! Ah! que ce dogme sacré s'identifie pour jamais avec notre âme, afin qu'elle ne se laisse éblouir, là-bas, ni par les richesses ni par les autres maux de cette nature, et qu'elle ne s'expose point, en se jetant avec avidité sur la condition de tyran ou sur quelque autre semblable, à commettre un grand nombre de maux sans remède et à en souffrir encore de plus grands.

Selon le rapport de notre messager, l'hiérophante avait dit : « Celui qui choisira le dernier, pourvu qu'il le fasse avec discernement et qu'ensuite il soit conséquent dans sa conduite, peut se promettre une vie heureuse. Que celui qui choisira le premier se garde de trop de confiance, et que le dernier ne désespère point. » Alors celui que le sort nommait le premier s'avança avec empressement et choisit la tyrannie la plus considérable, emporté par son imprudence et son avidité, et sans regarder suffisamment à ce qu'il faisait; il ne vit point cette fatalité attachée à l'objet de son choix d'avoir un jour à manger la chair de ses propres enfants, et bien d'autres crimes horribles. Mais quand il eut considéré le sort qu'il avait choisi, il gémit, se lamenta, et, oubliant les leçons de l'hiérophante, il finit par accuser de ses maux la fortune, les génies, tout, excepté lui-même. Cette âme était du nombre de celles qui venaient du ciel. Elle avait vécu précédemment dans un état bien gouverné, et avait fait le bien par la force de l'habitude plutôt que par philosophie. Voilà pourquoi, parmi celles qui tombaient en de semblables mécomptes, les âmes venues du ciel n'étaient pas les moins nombreuses, faute d'avoir été éprouvées par les souffrances. Au contraire, la plupart de celles qui, ayant passé par le séjour souterrain, avaient souffert et vu souffrir, ne choisissaient pas ainsi à la hâte. De là, indépendamment du hasard des rangs pour être appelées à choisir, une sorte d'échange des biens et des maux pour la plupart des âmes. Ainsi, un homme qui, à chaque renouvellement de sa vie d'ici-bas, s'appliquerait constamment à la saine philosophie et aurait le bonheur de ne pas avoir les derniers sorts, il y a grande apparence, d'après ce récit, que non-seulement il serait heureux en ce monde, mais encore que dans son voyage d'ici là-bas, et dans son retour, il marcherait par la voie unie du ciel et non par le sentier pénible de l'abîme souterrain.

L'Arménien ajoutait que c'était un spectacle curieux de voir de quelle manière chaque âme faisait son choix. Rien de plus étrange et de plus digne à la fois de compassion et de risée. C'était, la plupart du temps, d'après les habitudes de la vie antérieure que l'on choisissait. Er avait vu l'âme qui avait appartenu à Orphée choisir l'âme d'un cygne, en haine des femmes qui lui avaient donné la mort, ne voulant devoir sa naissance à aucune d'elles. L'âme de Thamyris avait choisi la condition d'un rossignol, et réciproquement un cygne, ainsi que d'autres musiciens comme

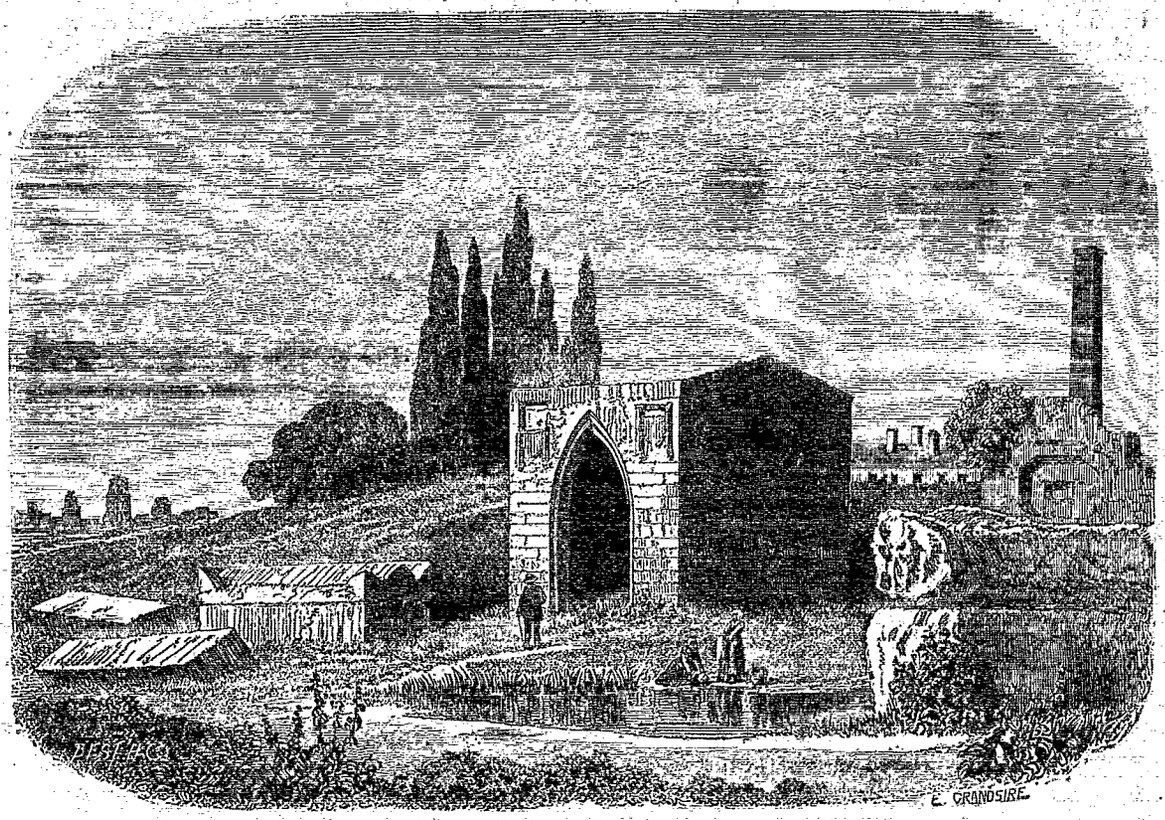
lui, avaient adopté la nature de l'homme. Une autre âme, appelée la vingtième à choisir, avait pris la nature d'un lion; c'était celle d'Ajax, fils de Télamon. Il détestait l'humanité en ressouvenir du jugement qui lui avait enlevé les armes d'Achille. Après celle-là vint l'âme d'Agamemnon, que ses malheurs rendaient aussi l'ennemi des hommes; il prit la condition d'aigle. L'âme d'Atalante, appelée à choisir vers la moitié, ayant considéré les grands honneurs rendus aux athlètes, n'avait pu résister au désir de devenir athlète. Epée, qui construisit le cheval de Troie, était devenu une femme industrieuse. L'âme du bouffon Thersite, qui se présenta des dernières, revêtit le corps d'un singe. L'âme d'Ulysse, à qui le hasard avait donné le dernier lot, vint aussi pour choisir; mais le souvenir de ses longs revers l'ayant désabusée de l'ambition, elle chercha longtemps et découvrit à grand'peine, dans un coin, la vie tranquille d'un homme privé que toutes les autres âmes avaient laissée à l'écart. En l'apercevant, elle dit que, quand elle aurait été la première à choisir, elle n'aurait pas fait d'autre choix. Les animaux, quels qu'ils soient, passent également les uns dans les autres ou dans le corps des hommes; ceux qui furent méchants deviennent des bêtes féroces, et les bons, des animaux apprivoisés.

Après que toutes les âmes eurent fait choix d'une condition, elles s'approchèrent de Lachésis dans l'ordre suivant lequel elles avaient choisi. La Parque donna à chacune le génie qu'elle avait préféré, afin qu'il lui servît de gardien pendant sa vie et qu'il lui aidât à remplir sa destinée. Ce génie la conduisit d'abord à Clotho qui, de sa main et d'un tour de fuseau, confirmait la destinée choisie. Après avoir touché le fuseau, il la menait de là vers Atropos, qui roulait le fil pour rendre irrévocable ce qui avait été filé par Clotho. Ensuite on s'avançait vers le trône de la Nécessité, sous lequel l'âme et son génie passaient ensemble. Aussitôt que toutes eurent passé, elles se rendirent dans la plaine du Léthé (l'Oubli), où elles essuyèrent une chaleur insupportable, parce qu'il n'y avait ni arbre ni plante. Le soir venu, elles passèrent la nuit auprès du fleuve Amélès (Absence de pensées sérieuses), fleuve dont aucun vase ne peut contenir l'eau. On est obligé d'en boire, mais des imprudents en boivent trop. Ceux qui en boivent sans cesse perdent toute mémoire. On s'endormit après; mais vers le milieu de la nuit il survint un éclat de tonnerre avec un tremblement de terre. Aussitôt les âmes furent dispersées çà et là vers les divers points de leur naissance terrestre, comme des étoiles qui jailliraient tout à coup dans le ciel. Quant à lui, disait Er, on l'avait empêché de boire de l'eau du fleuve; cependant il ne savait pas où ni comment son âme s'était rejointe à son corps, mais le matin, ayant tout à coup ouvert les yeux, il s'était aperçu qu'il était étendu sur le bûcher.

Tel est le mythe, cher Glaucon, que la tradition a fait vivre jusqu'à nous. Il peut nous préserver de notre perte; si nous y ajoutons foi, *nous passerons heureusement le Léthé et nous maintiendrons notre âme pure de toute souillure.*

LES ALISCAMPS.

Arles avait jadis, ainsi que Rome, son Élysée situé des deux côtés de la voie Aurélienne, non loin des rivages du Rhône. Sur la plaine assez étendue des *Champs-Elysées*, d'où dérive le nom d'*Aliscamps*, la terre est encore jonchée

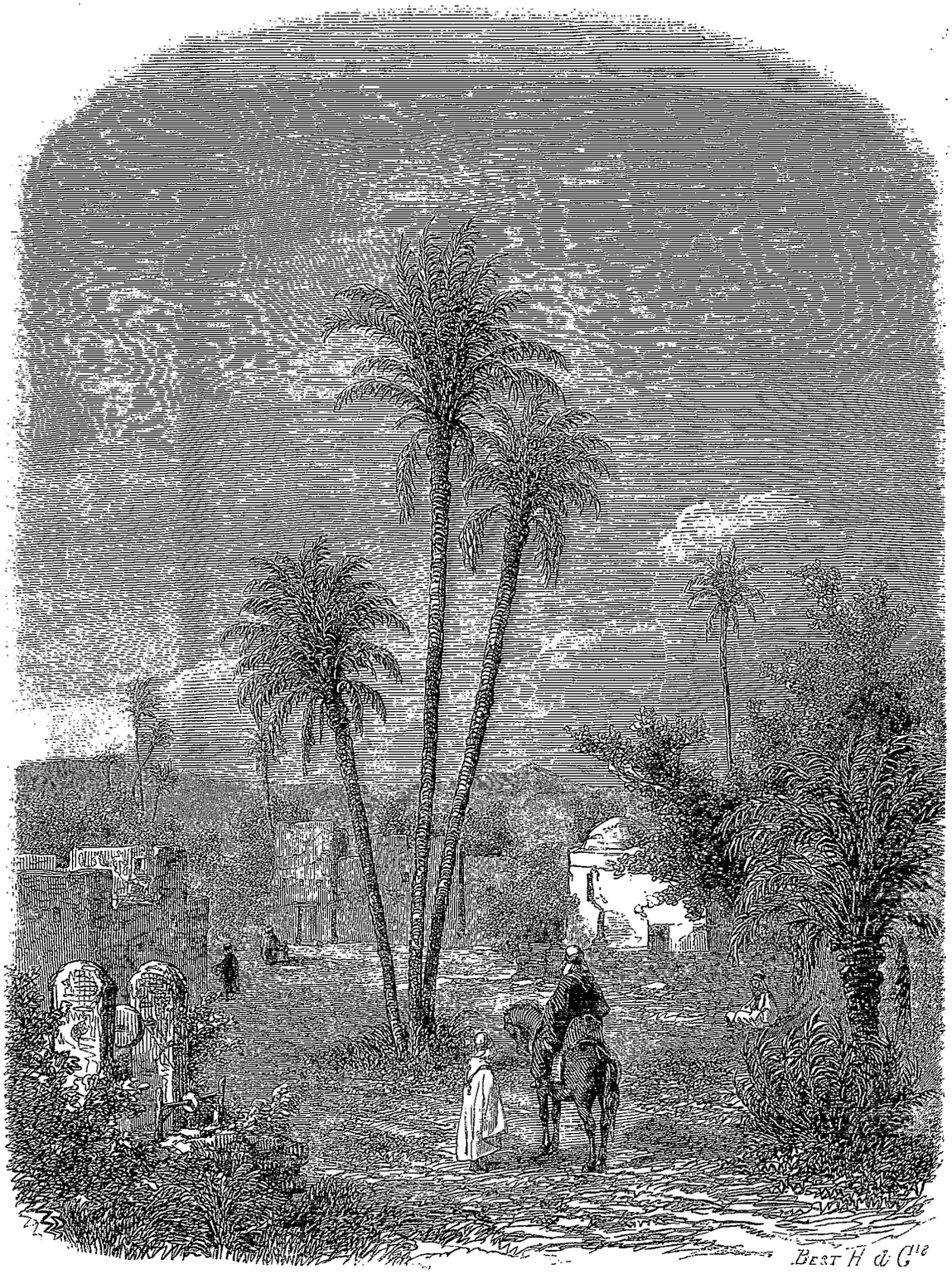


Une vue des Aliscamps, à Arles. — Dessin de Grandsire, d'après M. de Fontainieu.

de tombes antiques, quoique depuis longtemps un grand nombre des sarcophages consacrés par l'amour conjugal, la tendresse fraternelle ou la piété filiale, aient été emportés pour être employés à des usages domestiques, contenir le vin, l'eau ou l'huile, servir au blanchissage ou à la préparation du salpêtre qui en a corrodé les ornements.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE SAHARA ET SES TRIBUS.



El-Maïa (la Petite-Eau), oasis située à trois journées à l'ouest d'El-Aghouat. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. E. Schopin.

Personne n'ignore que le nom de Sahara désigne l'immense territoire africain qui s'étend entre l'Atlas et le Soudan; mais quant à l'explication originelle et raisonnée de ce mot, c'est bien inutilement qu'on la chercherait, même dans la langue et les traditions des Arabes : les *tolba* (savants) de cette nation, qui n'aiment pas à rester courts d'explications, le font venir de *sehaur* (crépuscule).

Le Sahara est une désignation toute géographique, l'opposé de Tell, plaine cultivée qui borde la mer sur toute la longueur du parcours de l'Atlas : du pied de cette grande chaîne jusqu'au 16e degré de latitude nord, limite des pluies équatoriales, se développent les vastes plaines sahariennes, entre l'Atlantique et la vallée du Nil. C'est une étendue de 5000 kilomètres de long sur 2000 de large, et non pas, comme on le croit communément, *un océan de sables nus*, mais une plaine onduleuse, montueuse même, couverte

d'une végétation très-basse, semée d'oasis bien peuplées. Les Arabes, frappés de l'aspect que présentent ces plaines lorsque les vents en balayent les sables fins, leur ont donné le nom poétique de *Bahr bela Mâ* (la Mer sans eau). Les géologues regardent, en effet, le Sahara comme une contrée que la mer couvrait encore à une époque peu reculée, sauf ses montagnes, dont les principales sont le Doggen, haut de 700 mètres, et le Djebel-Hoggar.

Les lacs et les fleuves sont nombreux, mais peu connus : plusieurs de ces derniers sont desséchés, et leurs lits, larges et profonds, sillonnent en tous sens le *hamadah* (désert). Parmi ceux qui offriraient quelques voies navigables, il faut citer le Drâa, large, à son embouchure, comme la Seine en face du Louvre, et qui coule au sud du Maroc : la vallée qu'il arrose est d'une richesse de végétation digne des régions tropicales d'Amérique. Quant aux lacs, ils rentrent tous dans la catégorie des lacs salés *(sebkhas)*, qui se dessèchent plus ou moins en été et alimentent largement le commerce de sel qui enrichit les oasis du Sahara.

Ces oasis, habitées par des populations berbères qui semblent les plus anciennes du nord de l'Afrique, ne sont un peu connues que depuis quelques années. La conquête de l'Algérie a fait connaître celles de l'Oued-Rir, d'Ouargla, et toutes les possessions des Chaambas et des Beni-Mzab, ces Savoyards de notre colonie : dernièrement, la domination française s'est étendue sur l'Oued-Souf et sur une partie du Figuig ; les Touâts suivront probablement dans un temps plus éloigné. En 1850, un mulâtre aventureux, et du reste fort instruit, M. Panet, de Saint-Louis-Sénégal, s'est rendu par terre de cette ville à Mogador, et a découvert une oasis d'une surface égale à dix ou douze de nos départements, l'Adrar, dont le nom même était auparavant inconnu des géographes. Ce précieux résultat a été acheté, il est vrai, par des épreuves peu encourageantes pour les voyageurs à venir. Rançonné, volé, poignardé, sauvé par une sorte de miracle, et par la protection d'un indigène compatissant, M. Panet a failli éprouver jusqu'au bout le sort du major Laing, qu'il avait pris pour modèle.

Les oasis de Ghât et d'Ahir ont été décrites par le docteur Barth, qui les a visitées en allant au Bournou ; celles de Syouah et d'Aoudjelah sont connues (vaguement, il est vrai) depuis Hérodote. Mais il en est d'autres, comme le Tagaut et le Birou, que l'on ne connaît que par les récits confus des indigènes. Le Tagaut est, dit-on, une oasis moins vaste que l'Adrar, fertile, avec des eaux, des palmiers, des pâturages, et quelques villes, parmi lesquelles on ne sait si l'on doit placer Tychit ou Tigigiga, ville, réunion de tentes, exploitation de sel gemme ; on ne sait pas bien ce que c'est, sinon qu'elle est située à quelques journées de nos comptoirs du haut Sénégal.

Le Birou est encore plus obscur. Il paraît que c'est un pays voisin de Tombouctou, ayant beaucoup de puits (en arabe, *bir*), d'où serait venu son nom, avec une assez grande ville, nommée Oualata, sur la route des caravanes. La principale rivière de l'oasis est le Gozeu-Zaïr ; de plus, le peuple assez civilisé qui habite Oualata aurait entrepris de creuser un canal jusqu'à Tombouctou, œuvre restée inachevée, mais dont on voit encore des vestiges au lieu nommé *Ras el-Ma* (Tête de l'eau).

Les habitants du Sahara appartiennent presque tous à la race blanche. Les plus nombreux et les vrais maîtres du pays sont les Touareg, race de bandits qui ne vivent que du pillage des caravanes ou des contributions que celles-ci payent pour se racheter ; aussi leur proverbe favori est :

La nuit est le bien du pauvre quand il est brave.

Les Touareg, vrais descendants des anciens Libyens, se nomment eux-mêmes *Imoschars* ; il est inutile de parler de leurs sous-tribus, qui toutes ont les mêmes habitudes : ce sont les Azgar, les Hoggar, les Kelaoui, et beaucoup d'autres.

Les Helaoui ont conquis l'oasis d'Ahir sur un peuple noir qui vit à l'état d'asservissement dans le sud, autour d'Agadez, et qui parle à peu près la même langue que les indigènes de Tombouctou. Le sultan habite Agadez, ville de 15 à 20 000 âmes, la grande cité commerçante de toute cette partie de l'Afrique : c'est un souverain assez civilisé, qui reçut fort bien le voyageur Richardson et ses compagnons. Le plus grand danger que ces derniers coururent dans l'oasis, fut une pluie torrentielle à laquelle ils n'échappèrent que grâce à l'élévation du lieu où ils s'étaient réfugiés ; car l'oasis doit à sa position près du Soudan des pluies abondantes qui lui procurent une végétation admirable.

A l'ouest du pays des Touareg, la contrée est parcourue par des tribus arabes de sang plus ou moins pur, mais toutes nomades. Ces Arabes ont une réputation presque aussi mauvaise que leurs voisins. Ainsi une de leurs tribus, les Fari, ont donné lieu à un jeu de mots très-significatif : « Si tu rencontres un *Fari* et un *faai* (vipère céraste, le serpent à sonnettes de l'Afrique), tue le Fari et laisse aller l'autre. »

Grâce à leur vie errante, ces Arabes, qui ont un territoire d'été et un territoire d'hivernage, parcourent des distances énormes. Ainsi les Tadjakauts sont en été voisins du Maroc, et en hiver près du Sénégal ; les Arib, les Ouled-Delim, et autres, vivent de même. Les tribus mixtes, connues des Français sous le nom de *Mores*, habitent la rive droite du Sénégal et s'étendent jusque vers le banc d'Arguin, trop connu par la catastrophe de *la Méduse* : ce sont les Braknas, les Trarzas, les Douich, etc. Notre glorieux et infortuné compatriote Caillié, qui a beaucoup vécu avec les premiers, nous a appris qu'ils étaient divisés en castes, savoir : celles des *Hassanes*, des *Marabouts*, des *Zénagues*, des *Laratines*.

Les Hassanes sont les guerriers, de race arabe et conquérante : ils sont violents, grossiers, fanatiques par brutalité plutôt que par ardeur religieuse. Ils ont pour vassaux les Zénagues (Sanhadjas), qui semblent les débris d'un ancien peuple indigène dont le nom aurait été donné, par corruption, au Sénégal : ces Sanhadjas étaient puissants sur la rive droite du fleuve au quinzième siècle, quand les Portugais les découvrirent, et les relations des voyageurs les nomment Azanaghes.

Tout Zénague a un maître ; mais s'il est mécontent de son seigneur, il a le droit de le quitter et de se réfugier près d'un autre, à condition de mutiler, avant d'être découvert, le cheval de son nouveau suzerain. S'il échoue, il est impitoyablement battu et chassé, et devient un paria de la tribu : nul n'ose lui témoigner la moindre compassion.

Les Marabouts sont aussi une classe inférieure ; mais ils ont réussi à se créer une suprématie religieuse devant laquelle les Hassanes eux-mêmes courbent la tête. Quant aux Laratines, ce sont des esclaves noirs enlevés dans les razzias.

Les mœurs du désert ont une âpreté qui engendre parfois des drames terribles.

Un Berbère des environs d'Insalah avait été, il y a plusieurs années, assassiné par un homme d'une tribu ennemie. Le fils de la victime, ayant découvert le meurtrier, l'alla trouver et lui dit froidement : « Tu as égorgé mon père au lieu de le mettre à rançon ; mais écoute bien ceci : Si large que soit ton ventre [1], je le remplirai, toi vivant ; je l'ai juré par le sein de ma femme. » En effet, quelques jours après cette déclaration de *vendetta*, le meurtrier fut saisi et enlevé par des gens apostés, qui, déguisés en femmes, étaient venus couper de l'herbe tout près de sa tente. Leur chef était pré-

[1] En arabe, *large ventre* est une des qualifications qui désignent un voleur.

cisément le fils du pasteur assassiné; il s'approcha du prisonnier, lui fendit le ventre de haut en bas, le remplit de pierres, et ayant recousu les chairs, il le laissa aller. Le malheureux put encore se traîner à quelque distance, où les siens le trouvèrent mort : il avait eu la force de couper la fatale suture avec le fer de sa lance.

SUR LA SATIRE DES FEMMES.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Parcourant dernièrement la collection du *Magasin*, mes yeux sont tombés sur l'article où vous cherchez à relever de l'injuste discrédit dans lequel il est tombé le petit poëme de Perrault sur les femmes (1). Vous opposez avec raison les excellents sentiments qui y règnent à ceux qui ont inspiré à Boileau cette indigne satire que l'on peut assurément, sans rien forcer, taxer d'immorale, puisqu'elle n'a d'autre objet que de décrier l'institution du mariage : seulement, j'ai regretté qu'à cette occasion vous n'ayez pas autant insisté sur l'œuvre du satirique que sur celle de l'apologiste. Il eût été, ce me semble, intéressant de montrer par quelle puissance d'obstination et de labeur la mauvaise thèse qu'il s'est appliqué à réchauffer de l'antique a réussi, tandis que la thèse délicate reprise plus tard, avec tant de succès, par Legouvé, succombait. Si, au lieu de s'occuper de poésie en homme du monde et par une sorte de passe-temps, Perrault y avait donné, comme son adversaire, tout l'effort de sa vie, peut-être serait-il parvenu à imprimer à sa pensée une forme, sinon aussi correcte que celle de Boileau, suffisante du moins pour assurer à l'Apologie des femmes une gloire durable.

Il lui a manqué d'apprendre ce que Racine avait si bien appris de Boileau : « Faire difficilement des vers faciles. » Que n'avait-il vu ce dernier travaillant à ses vers dans son jardin d'Auteuil?

> Que dis-tu de m'y voir, rêveur, capricieux,
> Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
> De paroles dans l'air par élans envolées
> Effrayer les oiseaux perchés dans les allées? (2)

Peut-être cet exemple lui aurait-il servi; mais peut-être aussi l'aurait-il découragé et rebuté. Il aurait compris que pour prendre rang dans le monde des lettres, plus encore que dans tout autre, on ne saurait se charger de trop de peine ni prendre trop au sérieux ses moindres ouvrages. Les bocages du Parnasse ne sont attrayants que pour ceux qui demeurent sur les bords à se jouer et sans prétendre mettre la main sur les immortels lauriers.

> . . . . . C'est en vain qu'aux poëtes
> Les neuf trompeuses sœurs, dans leurs douces retraites,
> Promettent du repos sous leurs ombrages frais;
> Dans ces tranquilles bois, pour eux plantés exprès,
> La cadence aussitôt, la rime, la césure,
> La riche expression, la nombreuse mesure,
> Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
> De fatigues sans fin viennent les consumer. (3)

Aussi est-il bien curieux de voir quelle importance le législateur du Parnasse attachait à ses vers : leur élaboration lui avait tant coûté! Pour nous qui avons rencontré depuis lors sur notre chemin tant de vers, et même de bons vers, et surtout tant de choses plus graves, cette préoccupation excessive du versificateur pour les produits de son cerveau a peut-être de quoi nous faire sourire. Mais au fond elle renferme une leçon : après s'être mis tout entier dans son œuvre, il est permis d'estimer son œuvre comme soi-même.

Telles sont, Monsieur, les réflexions qui me sont venues à l'esprit, en lisant l'article dont je vous parlais tout à l'heure, et qui m'ont inspiré l'idée de vous adresser un court extrait de la correspondance de Boileau avec Racine sur la satire en question. Rien ne marque mieux la prodigieuse considération pour les vers, dont je vous parlais, que cet échantillon des mœurs littéraires de l'époque.

Racine qui, au retour de la campagne de Namur, est à Fontainebleau avec la cour, écrit à Boileau, alors à Auteuil, qu'il a entretenu madame de Maintenon de l'intention qu'a celui-ci de faire dans sa satire une mention élogieuse de la maison de Saint-Cyr : « Elle a paru, dit-il, fort touchée de ce que vous aviez eu même la pensée d'en parler; et cela lui donne occasion de dire mille biens de vous. » Boileau répond dès le lendemain, 7 octobre 1692 : « Je vous mandois, le dernier jour, que j'ai travaillé à la satire des femmes pendant huit jours : cela est véritable; mais il est vrai aussi que ma fougue poétique est passée presque aussi vite qu'elle est venue... C'est un ouvrage qui me tue par la multitude de transitions, qui sont, à mon sens, le plus difficile chef-d'œuvre de la poésie. Comme je m'imagine que vous avez quelque impatience d'en voir quelque chose, je veux bien vous en transcrire ici vingt ou trente vers; mais c'est à la charge que, foi d'honnête homme, vous ne les montrerez à âme vivante, parce que je veux être absolument maître d'en faire ce que je voudrai. » Suivent, sauf quelques variantes, les vers qui forment la fin du portrait si connu de la lieutenante criminelle.

L'année suivante, Racine, qui s'est remis en campagne à la suite du roi, et qui n'a pas manqué d'emporter avec lui ces quelques vers, en donne connaissance au prince de Condé, et le mande aussitôt à son ami : « Au reste, j'ai été obligé de dire ici, le mieux que j'ai pu, quelques-uns des vers de votre satire à M. le prince : *Nosti hominem*. Il ne parle plus d'autre chose, et il me les a redemandés plus de dix fois. M. le prince de Conti voudroit bien que vous m'envoyassiez l'histoire du lieutenant criminel, dont il est surtout charmé. M. le Prince et lui ne font qu'en redire les deux vers : « La mule et les chevaux au marché, etc. » Je vous conseille de m'envoyer tout cet endroit et quelques autres morceaux détachés, si vous pouvez : assurez-vous qu'ils ne sortiront point de mes mains. »

Boileau lui répond : « Vous m'avez fort surpris en me mandant l'empressement qu'ont deux des plus grands princes de la terre pour voir des ouvrages que je n'ai pas achevés. En vérité, mon cher Monsieur, je tremble qu'ils ne se soient trop aisément laissé prévenir en ma faveur; car, pour vous dire sincèrement ce qui se passe en moi au sujet de ce dernier ouvrage, il y a des moments où je crois n'avoir rien fait de mieux; mais il y en a aussi beaucoup où je n'en suis point du tout content et où je fais résolution de ne le jamais laisser imprimer. Oh! qu'heureux est M. Charpentier qui, raillé, et mettons quelquefois bafoué sur les siens, se maintient toujours parfaitement tranquille et demeure invinciblement persuadé de l'excellence de son esprit! » Et, revenant à son ode sur Namur dont Racine lui avait également demandé quelque chose, il lui annonce qu'il va la lui envoyer tout entière, à la condition de n'en rien lire encore à personne. Il se montre préoccupé de la campagne de Mons, mais à son point de vue personnel, car il craint de voir cette prise de Namur, à laquelle il tient tant, puisqu'il l'a chantée avec tant de labeur, s'éclipser. « Il n'est bruit ici, écrit-il, que des grandes choses que le roi va faire; et, à vous dire le vrai, jamais commencement de campagne n'eut un meilleur air. J'ai bien lu dans les livres des exemples de grandes félicités, mais au prix de la

(1) Voy. t. XIV, p. 330 et 371.
(2) Boileau, épître X.
(3) *Idem, ibid.*

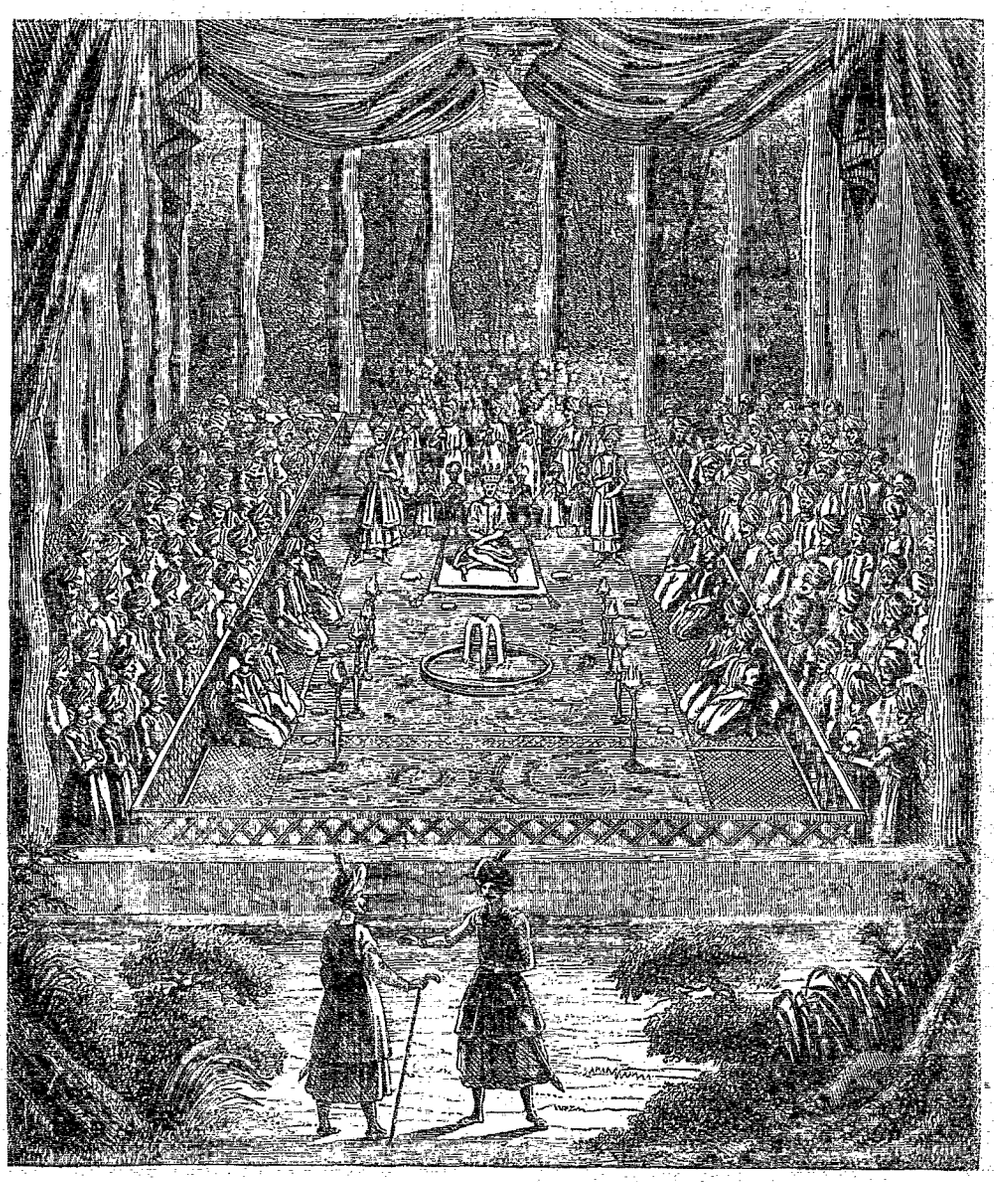
fortune du roi, à mon sens, tout est malheur. Ce qui m'embarrasse, c'est qu'ayant épuisé pour Namur toutes les hyperboles et toutes les hardiesses de la langue, où trouverai-je des expressions pour le louer, s'il vient à faire quelque chose de plus grand que la prise de cette ville? »

Je voulais attirer votre attention sur les caractères de la ténacité littéraire, et assurément, je ne puis mieux conclure qu'avec ce dernier trait. — Agréez, etc.

LE COURONNEMENT DE SÉFY II OU SOLIMAN,

SCHAH DE PERSE.

Le schah Abbas II, fils du successeur d'Abbas le Grand [1], mourut le 25 septembre 1666. Notre célèbre voyageur Chardin, qui avait vécu à sa cour et obtenu de lui le titre de « bijoutier de la couronne, » a eu la faiblesse de faire son éloge. Il est vrai que ce roi avait repris à l'empire mogol



Le couronnement de Soliman, schah de Perse, le 25 septembre 1666-1667. — D'après l'Atlas de Chardin.

la province de Candahar, et, dans l'histoire du passé, une conquête, juste ou non, suffit le plus souvent à la gloire d'un prince. Mais, à part cet unique succès, Abbas II, paisible possesseur du trône de Perse depuis l'âge de treize ans, ne s'était fait remarquer, comme quelques-uns de ses prédécesseurs, que par son orgueil, ses vices, ses désordres et ses crimes. C'était pour lui un spectacle charmant lorsqu'il était ivre (ce qui lui arrivait presque tous les jours), de voir couper la langue à son porte-pipe, trancher la tête à ses gardes, enfumer quelque belle personne dans une cheminée, ou se débattre, se tordre et jeter des cris affreux devant lui, au milieu des flammes, toutes les esclaves de son harem. Heureusement, il abrégea, par ses honteux excès, son règne et sa vie; il avait trente-huit ans lorsqu'il mourut, à la suite de douleurs atroces, dans une de ses maisons de plaisance, située à 2 lieues de Damagaan. Quoiqu'il sût bien qu'il était lui-même son propre meurtrier, il se donna le plaisir en mourant de terrifier ses serviteurs par ces paroles : « Vous m'avez empoisonné, mais mon fils vous mangera le cœur. »

Ce monstre avait deux fils; quant aux filles, on n'en savait pas le nombre : les femmes ne comptaient pas dans les familles royales de Perse. L'aîné des fils, alors âgé de vingt ans, se nommait Séfy [2], et le plus jeune, âgé de

[1] Voy. t. VI, p. 139.

[2] *Sséfy*, et plus correctement *Sséfyy*, mot arabe qui signifie pur, sincère, élu, choisi. De là est venu notre mot *sophi*, que l'on attribuait à tort à tous les rois de Perse.

sept ans, Hamzeh. A seize ans, Séfy avait encouru la disgrâce paternelle pour avoir trouvé de mauvais goût quelques pièces de drap d'or qu'Abbas lui avait envoyées, et, depuis ce temps, il était prisonnier au fond d'un palais. Hamzeh, au contraire, était le favori de son père et était près de lui lorsqu'il expira.

Les ministres, les imans et les principaux seigneurs de la cour se réunirent aussitôt qu'ils eurent appris la mort d'Abbas, et le plus grand nombre d'entre eux proposèrent d'exclure de la couronne Séfy, en prétextant que son père avait assez marqué qu'il ne voulait pas que ce prince fût son héritier; en réalité, ils préféraient avoir pour roi un enfant de sept ans, qu'il leur eût été facile de gouverner à leur gré. Mais Aga-Mubarek, gouverneur de Hamzeh, et qui, en cette qualité, semblait devoir être du même avis, s'opposa au contraire très-énergiquement à la proposition qui venait d'être faite; il ramena l'unanimité à l'observation de la loi habituelle d'hérédité, et immédiatement Séfy fut proclamé roi.

On décida ensuite qu'il fallait tirer sans délai, le jour même, ce prince du palais où il était enfermé, pour l'installer sur le trône avec les cérémonies accoutumées et le faire reconnaître maître souverain de l'empire des Perses.

Le général des mousquetaires fut député à Ispahan vers

Costumes de seigneurs persans en 1666. — D'après Chardin.

Séfy, et on lui adjoignit onze personnes, parmi lesquelles étaient quatre astrologues, qui devaient assister au couronnement l'astrolabe à la main, afin de déterminer le moment favorable pour cette cérémonie.

La lettre annonçant à Séfy son élévation au trône était enfermée dans une bourse de drap d'or, fermée avec une tresse d'or et de soie, et cachetée de cire molle avec le sceau du premier ministre.

En apprenant l'arrivée de cette ambassade, Séfy fut épouvanté, et sa mère elle-même le serra sur son sein en s'écriant : « Ah! mon cher enfant, c'est fait de ta vie! » Elle était persuadée qu'Abbas II, dont elle ignorait la mort, n'avait envoyé le général des mousquetaires que pour étrangler Séfy, ou tout au moins pour lui arracher les yeux. Aussi commença-t-elle par insulter ce seigneur en l'appelant « chien » et « porteur de mort. » On l'écarta, suivant l'usage, au moment où la lettre fut remise à son fils.

Séfy fut d'abord partagé entre la joie et la douleur; mais le sentiment le plus convenable à la circonstance l'emporta : il déchira sa *gabay*, ou veste, depuis le haut jusqu'à la ceinture, et exprima sa tristesse par des exclamations, des plaintes et des pleurs.

Cependant il importait que son couronnement eût lieu sans aucun retard, afin d'éviter les intrigues, les discordes et les séditions.

Séfy fut conduit au bain du palais pour s'y purifier, selon que la loi l'ordonnait, et se revêtir de nouveaux habits.

En moins de deux heures, le *talaar thaouyleh* (1), salle où la cérémonie du couronnement devait avoir lieu, fut orné de tous les meubles et autres objets nécessaires.

(1) *Talaar*, estrade; *thaouyleh*, écurie. En de certains jours, on tenait des chevaux de parade près de la salle du couronnement.

Voici un extrait de ce que Chardin a écrit au sujet de cette curieuse solennité :

« Vers le septentrion, dit-il, assez proche des murailles du palais, vis-à-vis d'une des portes qui mène à la principale entrée, est un appartement assez ancien, qui forme un carré dont chaque côté est de quatre-vingts pieds : il a été bâti au siècle passé par le roi Thamas. De ce bâtiment jusqu'à la porte paraît comme une fort large allée, le long de laquelle, depuis l'entrée jusqu'à cet appartement, sont posées en distance de dix à douze pas des mangeoires de pierre, enduites de chaux et de talc, assez hautes, et cela pour y attacher les chevaux choisis de l'écurie royale aux jours des grandes fêtes, ou bien lorsque quelques ambassadeurs et d'autres étrangers considérables sont reçus à la première audience du roi. Ces chevaux sont orgueilleusement enharnachés; car leurs harnais sont tout couverts de pierreries, et tout leur attirail, chaînes, clous, marteaux, seaux, étrilles, bref, généralement ce qui est nécessaire dans une écurie, est de fin or massif. A droite et à gauche de l'appartement paraissent, sur les côtés, quelques carreaux de fleurs et des arbres plantés çà et là, à l'aventure et sans ordre, à la façon des Perses, chez lesquels il semble que la seule nature jardine.

» Cet appartement est presque tout bâti de charpenterie dont le bas est élevé d'environ trois pieds au-dessus du sol. Sa couverture est plate, soutenue de hauts piliers tournés et couverts d'or bien épais, qui l'élèvent à quelque vingt-six ou vingt-sept pieds de hauteur. Le plafond est travaillé de bois à pièces de rapport, qui forme des compartiments où l'or éclate aussi bien qu'aux autres endroits.

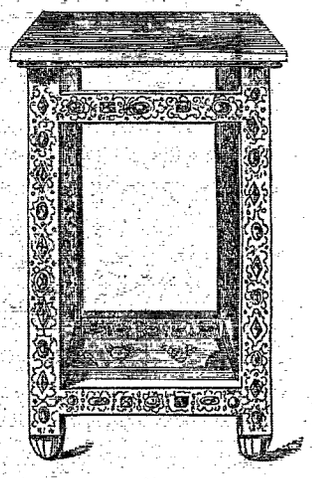
» Ainsi, cet appartement est ouvert de tous côtés, excepté, lorsque l'on abat les rideaux qui sont attachés au haut des colonnes, en dehors, ce que l'on fait d'un côté et d'autre, selon l'heure que l'on sait que le roi y doit venir, soit le matin, soit le soir. Alors on les tire avec leurs cordons vers les plus proches de ces grands arbres du jardin, au tronc desquels on les attache; en telle sorte qu'à dix pieds haut de terre ils forment comme de larges parasols qui empêchent les rayons du soleil de donner dans cet appartement, sans ôter à ceux qui s'y rencontrent, ou assis ou debout, la vue libre de tous côtés. Les rideaux sont de toile rouge en dehors, doublés par dedans de fines indiennes peintes de couleurs très-gaies. Les bandes dont les rideaux sont renforcés, aussi bien que tous les cordons, sont de fleuret ou de grosse soie. Le corps de l'appartement est divisé en trois parties, séparées seulement par de petites balustrades de menuiserie richement dorées. Aux deux côtés sont deux salles longues chacune de trente-six pas et larges de seize; et entre les deux est une grande estrade élevée de quatre pieds, au milieu de laquelle une eau pure jaillit d'un bassin de marbre. Les deux salles des côtés étaient couvertes de beaux tapis de soie, et tout le long de l'espace on voyait des carreaux couverts de drap d'or et d'argent à fleurs. L'on voyait çà et là des crachoirs d'or massif. L'estrade n'avait que des tapis très-riches tissus d'or et de soie. Les carreaux d'alentour étaient de velours d'or, à fleurs et à feuillages. Il y avait de pareils crachoirs à ceux des autres salles, dont quelques-uns étaient garnis de petits rubis et de petites turquoises.

» En la place qui était destinée pour Sa Majesté, fut posé un petit matelas de brocart et d'argent, rempli de ouate très-fine, épais de quatre doigts et long d'environ trois à quatre pieds. Sur ce matelas on étendit une petite couverte aussi très-fine et très-mince, d'ouvrage des Indes, piquée d'or et d'un travail admirable. Cette petite couverture couvrait tout le matelas, et était arrêtée en bas, aux deux coins, par deux grosses pommes d'or massif couvertes de pierreries, qui étaient accompagnées de deux crachoirs aussi richement travaillés. A l'autre extrémité, on voyait un carreau dont le dessous était de drap d'or, avec de petites fleurs rouges et des feuilles vertes; le dessus était tout couvert de perles, de diamants, d'émeraudes et d'autres pierreries, qui rendaient un éclat merveilleux.

» Ce lieu était éclairé par quatorze lampes, toutes d'or massif, non suspendues, mais posées sur terre, comme nos flambeaux le sont sur des tables ou sur des guéridons. Ces lampes, en or de ducat, pesaient depuis soixante jusqu'à trente mares. De ces quatorze, il y en avait huit dans le talaar du milieu et trois dans chacune des deux autres salles, où étaient encore huit flambeaux à deux branches, aussi d'or massif, et de trois à quatre pieds de hauteur.

» Ces préparatifs étant terminés, on apporta, au milieu du talaar, les quatre pièces principales, et qu'on peut dire en quelque sorte consacrées pour cette cérémonie.

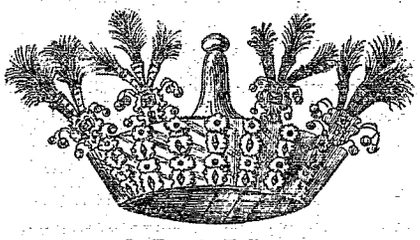
» La première, un *qoursy*, ou siége qui sert de trône : c'est un petit tabouret carré. Sa hauteur est de trois pieds.



Le Qoursy ou Trône.

Le dessus, tout uni, sans aucune étoffe qui puisse rendre le siége plus mou, est de la même matière que le reste, je veux dire d'or massif assez épais; et les quatre piliers, avec les quatre pommes, sont couverts par-dessus l'or de petits rubis et de quelques émeraudes. Ce tabouret, hors les temps qu'il sert à cette cérémonie, se garde avec grand soin dans le trésor royal, qui est au donjon de la forteresse d'Ispahan. Il est si pesant que, quand on l'en tire, deux hommes à peine le peuvent porter.

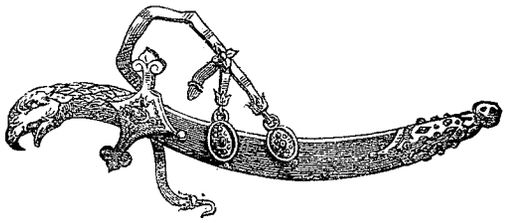
» La seconde pièce, un taag *(tadje)*, c'est-à-dire une espèce de bonnet ou de couronne. C'est, en effet, un bonnet plat, à peu près comme les mortiers des présidents du parlement. Il s'étrécit un peu vers le bas, et porte en son milieu une pointe qui semble sortir du dedans du bonnet, bien qu'elle n'y soit que cousue de fort près et très-proprement. L'étoffe de ce bonnet, que l'on avait préparé pour le nou-



Le Taag ou Tadje.

veau roi, était de fin drap d'or épais. Il était lié alentour par une des plus fines et légères toiles de coton qui se fasse dans les Indes, tissue d'argent sur les bords à la largeur de deux doigts. La pointe du tuyau était chargée d'une grosse applique de diamants qui la couvrait toute, d'où sortaient de petites chaînes de pierreries qui cachaient entièrement le reste du tour et venaient tomber sur le bonnet, lequel était aussi tout couvert de riches enseignes des plus belles pierreries de la couronne. Tout alentour s'élevaient des aigrettes de pierreries qui ne cédaient point aux autres. En quelques-unes, l'on voyait de petites plumes de héron et d'oiseau de paradis. Le *dhulbandt* (turban) était tout rempli de chaînes attachées aux aigrettes; et c'étaient des diamants, des rubis, des émeraudes et des topazes, qui formaient ces aigrettes et ces chaînes, lesquelles tombaient du haut en bas sur la toile de coton, pour la tenir ferme et empêcher qu'elle ne se déliât. Au-devant, et justement sur le front, éclatait une grande aigrette, beaucoup plus riche que tout le reste, autour de laquelle pendaient des perles et des diamants, et du haut sortaient trois tuyaux de pierreries dans lesquelles on avait mis de petites masses de plumes de héron.

» La troisième pièce était un *chemchir*, ou épée, dont la poignée et le fourreau, aussi bien que les boucles du ceinturon, étaient encore tout couverts de pierreries à proportion de la couronne.



Le Chemchir.

» La quatrième pièce était un *khandjar*, ou poignard persien. On ne voyait pas de quelle matière en étaient la garde et le fourreau, parce que l'abondance des pierres précieuses qui les chargeaient ne permettait pas aux yeux de l'apercevoir; mais il ne faut pas douter qu'elle ne fût d'or.

Le Khandjar.

» On mit ces trois pièces auprès du tabouret, et on les couvrit d'une riche toilette.

» Sa Majesté parut alors, sortant du bain et revêtue de ses habits ordinaires, mais les plus précieux qu'elle eût accoutumé de porter. Il s'assit en la place qu'on lui avait préparée, et en même temps ceux dont la présence était nécessaire à la cérémonie montèrent au *talaar*, et se rangèrent en cet ordre :

» Au côté droit de Sa Majesté, et quelque peu derrière, était l'eunuque Aga-Nazir, qui faisait l'office de *mehter*, ou grand chambellan, ayant pour cet effet à sa ceinture une petite cassette d'or, brillante de pierreries, où se gardent quantité de mouchoirs et de senteurs, pour en servir Sa Majesté quand elle en désire.

» Un peu plus derrière encore, paraissaient six enfants géorgiens, de l'âge de quinze à seize ans, qui étaient d'une beauté merveilleuse, comme sont presque tous les jeunes garçons de ce pays-là. Ils étaient placés de sorte qu'ils formaient comme une demi-couronne alentour du roi, se tenant debout, sans remuer les mains, qu'ils tenaient croisées sur l'estomac; ils portaient des vestes magnifiques de toile à fond d'argent rehaussé d'or.

» Au côté gauche du roi, qu'on estime chez les Perses le plus honorable, et au côté droit, étaient les principaux ministres, généraux, juges et savants de l'empire.

» Les salles des deux côtés étaient pleines d'officiers debout, prêts à exécuter les commandements de Sa Majesté.

» Le chef des astrologues et son collègue, ayant longtemps observé la constitution du ciel et la disposition des étoiles, vint enfin, vers les dix heures du soir, donner avis que le temps favorable pour couronner le roi n'était plus éloigné que de vingt minutes. Sa Majesté, là-dessus, ordonna au général duc de les conduire tous deux à prendre leurs places.

» Lorsqu'il ne resta plus que quelques moments à écouler de ces vingt minutes, le grand astrologue ayant fait un signe d'œil au général des mousquetaires, le roi se leva debout; les seigneurs qui étaient là assis se levèrent aussi, et en même temps le général se jeta aux pieds de Sa Majesté, s'inclinant jusqu'à terre; puis, tout à genoux, il tira de son sein et de dessous sa veste un petit sac où était la lettre que l'assemblée des princes envoyait au monarque. Il ouvrit le sac, il prit cette lettre, la baisa, la fit toucher à son front, la présenta à Sa Majesté, et se releva. Le prince, l'ayant reçue, la lui rendit aussitôt, et lui commanda de la lire : ce qu'il fit tout haut distinctement et posément, afin que tous ceux qui assistaient à la cérémonie pussent entendre ce qu'elle contenait, et apprissent que les grands de l'État, tout d'une voix, avaient élu ce prince pour roi de Perse; qu'ils le reconnussent pour tel, et pussent aussi en rendre témoignage s'il en était besoin. Comme il eut achevé de la lire, le roi lui commanda de faire venir l'ancien de la loi, ce qu'il fit; et alors ce seigneur ancien, s'étant approché de Sa Majesté, se jeta à ses pieds, et après le salut accoutumé, tel que nous l'avons décrit, il se releva, et prit de la main du général la lettre qui venait d'être lue, pour la reconnaître et l'autoriser, vérifier les sceaux, et attester que cette lettre était véritable; car c'est à lui que cette reconnaissance appartenait comme chef de la loi et du spirituel. L'ayant prise et portée à sa tête par respect, il la lut et regarda les sceaux, puis l'alla remettre devant le roi, avec trois inclinations de tête, après qu'il se fut mis à genoux. Par cette humble posture, il montrait qu'il approuvait cet écrit, et que l'élévation du prince à l'empire était légitime. Pendant que le juge spirituel était occupé à cela, le général des mousquetaires écoutait la résolution que prendrait Sa Majesté sur la demande qu'il lui avait faite du nom qu'il lui plairait de porter, et si c'était sous celui qu'elle avait déjà, ou sous quelque autre nouveau, qu'elle voulait être couronnée. Le prince répondit que, pour changer de qualité, il ne voulait point changer de nom, et qu'il retenait celui de *Sefié* (Séfy), qui lui avait été donné dès ses premières années (1). Le général rapporta cette volonté du roi à l'ancien de la loi, qui s'était relevé des pieds du prince, et y avait laissé la lettre. Ces deux seigneurs à l'instant, l'ancien de la loi à droite, le général des mousquetaires à la gauche, conduisirent Sa Majesté au petit siége d'or, servant de trône, qui était au milieu de la salle, sur lequel l'ancien de la loi la pria de s'asseoir, le visage tourné vers le *kaabah*, ou oratoire de la Mecque. Alors l'ancien de la loi, s'étant assis sur ses talons, à quelques pas de Sa Majesté, découvrit la couronne, l'épée et le poignard, et ensuite prononça une prière

(1) Il changea ce nom de Séfy pour celui de Soliman dans l'année 1668, et se fit alors couronner une seconde fois, avec l'espérance de conjurer une maladie attribuée à la malignité du signe qui avait présidé à son premier couronnement.

à Dieu, qu'il commença par une confession de foi en abrégé, et finit par une bénédiction sur les ornements royaux destinés à la cérémonie du couronnement. Elle ne dura pas plus de demi-quart d'heure; et s'étant relevé, il prit l'épée, la ceignit au côté gauche de Sa Majesté, et lui mit le poignard au côté droit. Ensuite, ayant fait signe au grand chambellan d'ôter la toque de dessus la tête du roi, il mit en place le *tadje*, ou la couronne, en prononçant quelques versets de l'Alcoran.

» Il finit et laissa la place à Myrza-Réfyi, grand et savant docteur, qui se présenta pour faire le *khothbéh*.

» Au moment où l'on entendit prononcer *Sséfy* (1), tous ceux de l'assemblée à l'envi firent retentir leurs acclamations par ce cri de joie ordinaire : *In chaa Allah!* (Ainsi soit-il, Dieu le fasse!) Ce que chacun répéta par cinq ou six fois. Après quoi, le *cheyk-el-islam*, ou l'ancien de la loi, alla le premier se mettre à genoux devant le roi, et, baissant le front par trois fois jusqu'aux pieds de Sa Majesté, il prononça encore une seconde bénédiction en peu de paroles.

» Après lui, tous les grands de l'assemblée, chacun en son rang, vinrent rendre leurs respects au monarque par les trois inclinations accoutumées.

» Le général des mousquetaires, ayant ensuite parlé quelques moments à l'oreille de Sa Majesté, commanda en son nom, entre plusieurs choses de moindre importance, ces quatre principales :

» La première, qu'on jouât des instruments de musique et de guerre dans les deux balcons qui sont au haut de ce grand bâtiment, ce qui fut à l'instant exécuté; et ce tintamarre d'instruments, qui ressentait plus la guerre que la musique, dura vingt jours entiers sans aucune discontinuation, et sans que la nuit l'interrompît. On observa ce nombre de vingt jours à cause des vingt années qui faisaient l'âge du nouveau monarque.

» La seconde fut qu'on eût tout présentement à fournir le palais de la garde ordinaire.

» La troisième chose fut qu'on allât, en toute diligence, faire effacer le nom d'Abbas de dessus les sceaux et les cachets de l'État, et qu'on y gravât celui de Séfy.

» La quatrième, que tous les coins de la monnaie fussent rompus, et d'autres taillés, avec cette inscription sur l'un des côtés :

« Zibad hestié chae Habas sanié,
» Safie zad Xikkeh saheb Karanie. »

C'est-à-dire : « Après que schah Abbas II a cessé d'être, Séfy, maître de la conjonction, a frappé monnaie. » Au-dessous, il y avait : *Zarby sefahaan hazar haftad ou heft.* « Frappé à Ispahan, l'année de l'hegereh 1077. »

Costumes de Dames persanes en 1666, d'après Chardin.

Il était près de minuit quand cette cérémonie fut achevée.

Le peuple apprit seulement le lendemain matin qu'il avait un nouveau roi. Du reste, personne, d'après le témoignage de Chardin, ne parut ni triste, ni joyeux :

Me fera-t-on porter double bât, double charge?

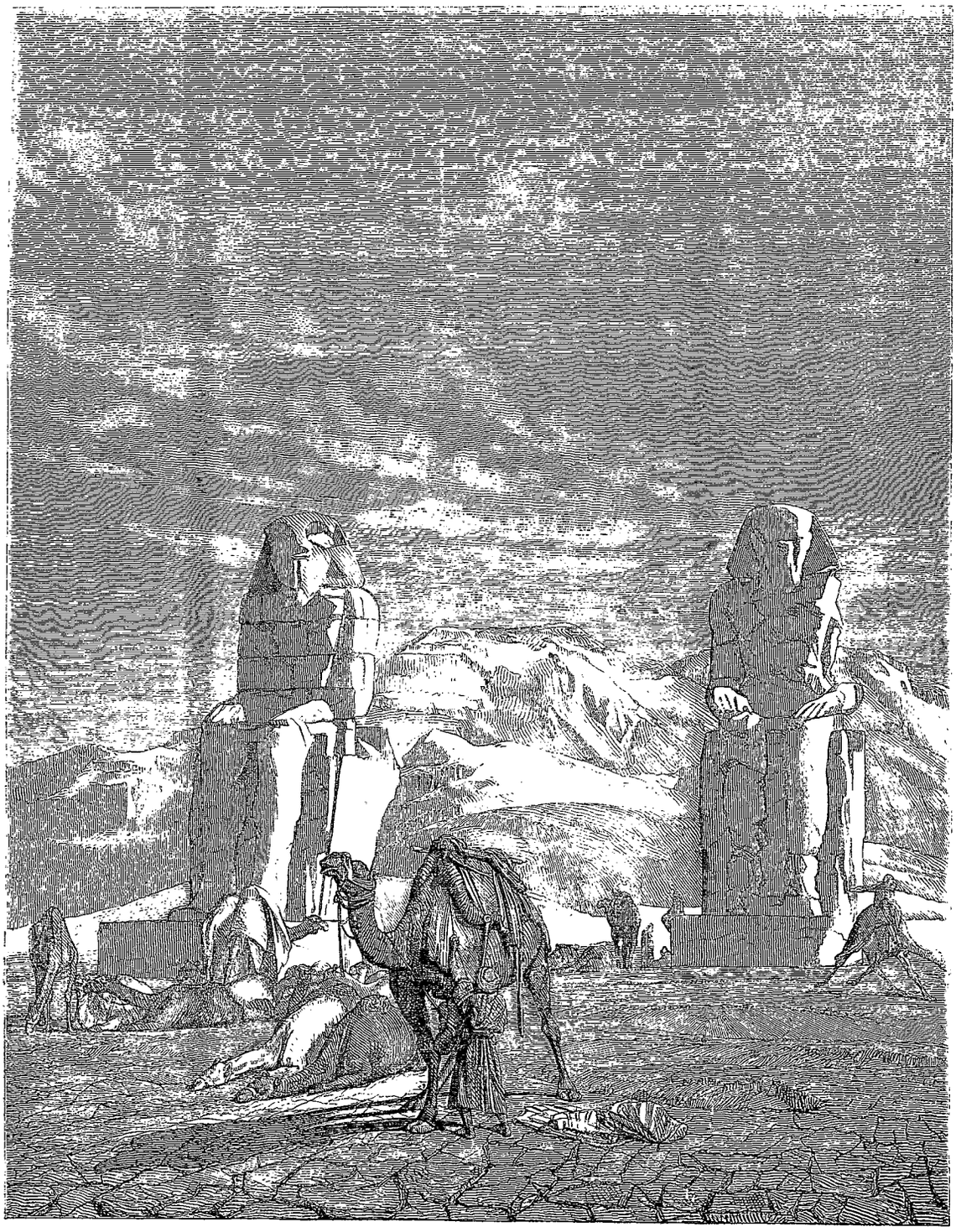
L'année suivante, cette indifférence s'émut un peu par suite de la cherté des vivres, de la guerre et des maladies. « Bientôt, dit encore Chardin, il n'y eut personne qui ne se sentît des misères qu'un mauvais gouvernement peut causer, lorsque le prince ne songe qu'à se divertir et à contenter ses passions, et que les plus puissants, à son exemple, se donnent la licence de tout faire, sans suivre d'autre loi que celle de leurs volontés. »

Soliman était un peu moins vicieux qu'Abbas, mais aussi moins intelligent. La décadence de la Perse, préparée par le despotisme du père, se fit sentir rapidement sous le règne du fils, qui régna jusqu'en 1694, et eut pour successeur Hussein, vaincu et remplacé, en 1772, par Mir-Mahmoud, chef des Afghans.

(1) Le nom du roi, dernier mot de la prière.

STATUES DE MEMNON.

Voy. la Table des vingt premières années.



Les statues de Memnon. — Dessin de Gérome, fait en Égypte, d'après ces monuments, en 1856.

La description la plus récente de ces monuments est celle qu'en a faite M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans ses *Lettres sur l'Egypte*, écrites en 1856. Ce savant académicien a vu les statues de Memnon presque dans le même mois que M. Gérome : on ne peut donc désirer de voir réunies une représentation et une description de ces colosses célèbres qui se rapportent mieux l'une à l'autre et qui offrent plus de garanties de fidélité. Cette rencontre est en partie ce qui nous a décidé à revenir sur un sujet déjà traité dans ce recueil, il y a vingt-quatre ans, mais avec une exécution moins satisfaisante et un texte moins complet.

... En quittant Gournah, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, nous nous dirigeâmes, à travers une plaine alors à sec et assez souvent inondée par le Nil, vers les deux colosses dits de Memnon. La fameuse statue vocale est la première que l'on rencontre en venant du nord, comme nous le faisions à ce moment. Je suis monté dessus, ou plutôt sur le

piédestal, et j'ai lu sur l'orteil gauche quelques-unes des inscriptions grecques qu'a si bien expliquées la sagacité de Letronne, qui n'était jamais allé en Égypte, mais qui les connaissait par la copie exacte et définitive qu'en avait faite le consul anglais Salt, avec plus de soin que tous ses devanciers.

Ces inscriptions, sur le piédestal et les jambes, sont au nombre de soixante-douze en tout, grecques et latines, datées et non datées. La première est de l'an 64 après Jésus-Christ, l'an X du règne de Néron; la dernière est de cent trente ans plus tard, du règne de Septime Sévère, qui fit restaurer le colosse.

Il y a peu de ces inscriptions qui soient vraiment curieuses, soit par les personnages dont elles rappellent le nom, soit par le style dans lequel elles sont exprimées. Des familles entières faisaient la partie d'aller entendre la statue parlante. On se levait de grand matin pour arriver à temps et ne pas manquer le moment propice. C'était toujours au lever du soleil que la voix résonnait. Tantôt c'est la mère et la fille qui tentent l'épreuve, tantôt le mari et la femme avec leurs enfants, ou sans leurs enfants, qu'alors ils regrettent. Le plus souvent ce sont des militaires qui se rendent aux devoirs de leur charge, ou qui en reviennent, dans la haute Égypte. Il y a tel officier de la 3e légion qui se vante d'avoir ouï le colosse dix ou douze fois. Presque tous les préfets de la province d'Égypte y ont écrit leurs noms plus ou moins connus.

La plus récente de toutes ces inscriptions est celle d'Ulpius Premianus, préfet de l'Égypte, l'an III de Septime Sévère, au mois de février de l'année 194 de notre ère.

La plus illustre est celle de l'empereur Adrien, qui alla, vers la fin de l'année 130, passer un mois à peu près dans la haute Égypte, avec sa femme, l'impératrice Sabine.

Les noms d'Adrien, en lettres moitié grecques, moitié latines, et celui de Sabine, en grec, se lisent très-distinctement encore. Il paraît que, parmi les courtisans, il y avait une femme poëte, nommée Balbilla, qui accompagna les augustes personnages pour entendre la statue, et qui fut chargée de consacrer par des vers cet important souvenir.

La troisième est trop mutilée pour qu'on puisse la déchiffrer tout entière.

De Julia Balbilla, — quand l'auguste Adrien entendit Memnon.

C'est bien vrai qu'on entend l'Egyptien Memnon
Parler quand le soleil l'éclaire d'un rayon.
Dès qu'il vit Adrien qui devançait l'aurore,
En lui disant : Bonjour ! il montra qu'il l'honore.
Puis, quand Phébus, guidant ses coursiers lumineux,
Partageait par moitié l'ombre tombant des cieux,
Memnon, aussi bruyant que l'airain que l'on touche,
Répéta le bonjour, par trois fois, de sa bouche.
Adrien, à son tour, le salua trois fois.
Balbilla fit ces vers pour célébrer la voix,
Et prouver, en disant ce qu'elle vient d'entendre,
Combien l'amour des dieux pour Adrien est tendre.

Voici la seconde inscription. Cette fois, Balbilla était avec Sabine toute seule; l'empereur n'était pas venu. Elle s'était déplacée une première fois sans pouvoir rien entendre. En revenant de nouveau, elle fut plus heureuse; et Balbilla célèbre ce succès :

Ici, moi, Balbilla, j'entendis le doux son
Que rend, sous ce rocher, Phaménoth ou Memnon.
J'étais avec Sabine, à tous les cœurs si chère,
Et le soleil levant commençait sa carrière.
L'an quinze d'Adrien, dont je suivais la cour;
Le mois d'athyr comptait son vingt-cinquième jour.

La pièce la mieux tournée, peut-être, est celle d'un certain Asclépiodote, qui s'intitule lui-même poëte, et qui était peut-être un des poëtes du Musée, en même temps qu'il était intendant impérial *(epitropos)*.

D'Asclépiodote.

Thétis, tu vois Memnon qui vit et parle encore,
Réchauffé par les feux de sa mère l'Aurore,
Sur la rive où le Nil, près des monts Libyens,
Coupe les murs de Thèbe aux portiques anciens;
Tandis que ton Achille, aux bords de Thessalie
Ou dans les champs troïens, est muet et sans vie.

Balbilla n'est pas la seule femme qui ait fait des vers à Memnon; il y en a plusieurs autres, et une en particulier qui se nomme Tribulla. Ces dames romaines se servaient donc de la langue grecque aussi facilement, et mieux peut-être, que de la leur. Je pourrais citer encore, si déjà je n'avais tant cité, l'inscription d'un Gemellus qui vint voir le colosse en compagnie de sa femme et de ses enfants. Cette inscription est une des moins mauvaises.

Parmi les auteurs de l'antiquité, c'est Strabon qui a parlé le premier de ce son merveilleux que rendait la statue, et qu'il entendit en compagnie d'Ælius Gallus, le gouverneur de l'Égypte. Mais il avait trop de bon sens pour être dupe d'une supercherie; et il exprime ses doutes en disant qu'il n a pu discerner si le bruit venait du piédestal, ou de la statue, ou de ceux mêmes qui étaient près de sa base en escortant les visiteurs. Strabon ne prononce pas ce nom de Memnon, dont il est assez difficile d'expliquer l'origine toute grecque. Mais, moins d'un siècle après lui, Juvénal, qui fut exilé et mourut, dit-on, à Syène, dans la haute Égypte, en parle, ainsi que Pline.

Pausanias, à la fin du second siècle, ne connaît qu'Amunoph et non pas Memnon. Il paraît donc que les Grecs avaient la vraie tradition; et, d'après les hiéroglyphes que le colosse, moitié granit, moitié grès, porte sur le dos, Champollion affirme que c'est la statue d'Aménophis ou Aménoph, de la dix-huitième dynastie, qui régnait vers l'an 1680 avant l'ère chrétienne. C'est à peu près ce que rapportaient, d'après la tradition, les Thébains qu'interrogeait Pausanias.

Du temps de Strabon, la statue était déjà endommagée, et il avait fallu la restaurer. Il paraît assez probable que c'est seulement à dater de cette époque qu'elle résonna. Maintenant que, par la main des hommes ou par suite d'un accident, une fente règne le long de cette statue par derrière, et qu'on peut s'introduire dans le haut vers la partie qui correspond à la poitrine, on obtient un son pareil à celui d'une cloche en frappant avec une pierre sur un point déterminé. C'est ce que M. de Lesseps nous procura le plaisir d'entendre nous-mêmes en faisant monter un Arabe dans la fissure. L'Arabe rapporta même un fragment de la pierre sur laquelle il frappait.

Mais ce n'est pas de là que venait le son dans l'antiquité, puisque cette partie du colosse était brisée. Il ne faut pas croire non plus à une fraude, comme Strabon semblait le supposer. L'explication de la statue parlante est beaucoup plus simple. Le mémoire de Letronne a donné la solution complète et irréfragable.

Le colosse était de granit comme son voisin. En l'an 27 avant notre ère, il fut cassé, et à peu près à la hauteur du ventre, par un tremblement de terre. C'est à dater de cette époque que la statue résonna. La nature de la pierre, brèche composée de matériaux hétérogènes que reliait une pâte siliceuse très-dure, était telle que sous les brusques changements de température elle faisait entendre des craquements intérieurs, comme le soufre quand la main l'échauffe. Ces brusques changements avaient lieu quand le soleil paraissait en amenant la chaleur, après les nuits très-fraîches de ce climat. Un phénomène identique a été mille fois constaté, soit pour des pierres d'Égypte, soit dans d'autres contrées. Seulement cette curiosité naturelle assez vulgaire se rencontrait ici dans une statue; et, l'imagina-

tion aidant, on eut bientôt inventé la légende de Memnon, parce que le lieu se nommait les *Menoonia*, par corruption d'un mot égyptien, *Mannoum*, qui signifie tombeau.

On était resté assez longtemps sans remarquer ce son étrange; et il fallut une cinquantaine d'années au moins pour qu'on s'aperçût qu'il se produisait. Lorsque, plus tard, Septime Sévère, par superstition peut-être et pour honorer Memnon, fit réparer le colosse avec cinq énormes blocs de grès qui y sont encore, la voix cessa tout à coup. C'était une sourdine mise au colosse; la vibration fut arrêtée, et la statue redevint muette. La piété de Septime Sévère avait manqué son coup : en voulant refaire Memnon, il l'avait détruit.

Mais si l'antiquité a été crédule, elle a été sincère et véridique; il est bien certain que, durant deux cents ans à peu près, on entendit la voix ou plutôt le son; seulement, la voix n'était pas celle de Memnon, fils de l'Aurore. Le fait était très-réel, mais l'explication était extravagante. Ce n'est pas la seule fois que les choses se sont passées ainsi. Que d'exemples on pourrait en citer, plus fâcheux que celui-là!

Ces deux colosses, qui dominent aujourd'hui la plaine comme il y a quatre mille ans, et que la fureur de Cambyse a respectés, n'étaient pas seuls à ce qu'il paraît. M. Wilkinson ne doute pas qu'ils ne fussent le commencement de cette rue Royale dont parlent quelques papyrus, et qui allait de l'Aménophéion jusqu'au Nil, en face de Louqsor. On traversait le fleuve en bac. Des débris d'autres colosses, au nombre de dix-huit ou vingt, sont encore épars dans la plaine; et la conjecture de Wilkinson a une forte vraisemblance. La ville de Thèbes s'étendait sur les deux rives; et il fallait bien, en effet, comme il le suppose, que toutes ces constructions fussent reliées les unes aux autres pour former un tout. Champollion trouve que le palais d'Aménophis, d'après les fragments qui en restent, ne devait pas être moins grand que Karnak; et l'on est de son avis en parcourant ces ruines. Il paraît qu'Aménophis, longtemps avant Osiris Ier, longtemps avant Sésostris, avait fait la guerre à des peuples de l'Asie; et les hiéroglyphes déchiffrés sur ces morceaux épars de colosses brisés attestent qu'ils représentaient les rois vaincus par le Pharaon. Ces colosses secondaires n'avaient que vingt pieds de haut, tandis que celui du vainqueur était le triple.

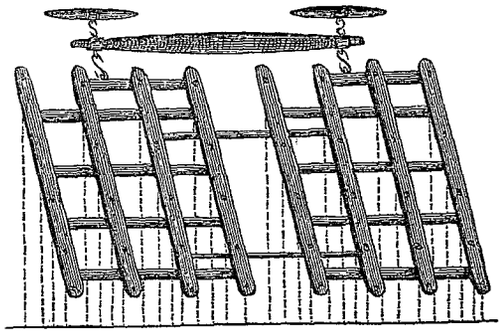
UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Fin. — Voy. les Tables des tomes XXII, XXIII, XXIV.

LA HERSE. — L'ÉCURIE. — LES ÉTABLES A PORCS. LA FOSSE A FUMIER.

Avant de terminer notre visite dans la ferme de M. X..., nous avons un mot à dire d'un instrument très-important que nous aperçûmes appendu sous un abri, à l'entrée des écuries. C'était une herse en bois armée de dents en fer. Ces dents sont enchâssées dans le châssis de la herse, suivant une disposition calculée à l'avance. Dans beaucoup de contrées arriérées, on fabrique, tant bien que mal, un cadre en bois, garni de traverses sur lesquelles on place des dents quadrangulaires ou triangulaires à peu près au hasard. Dans la herse que nous avions sous les yeux, les dents avaient la forme du coutre. Ces coutres ou couteaux étaient disposés de façon à ce que chacun d'eux pût faire une raie particulière et parallèle aux petits sillons tracés par les autres coutres. Les signes pointillés de la figure que nous donnons indiquent la trace que doit laisser après lui cet instrument.

Cette herse est d'origine anglaise; elle est connue sous le nom du comté où elle a été d'abord employée, le Berwickshire. Elle affecte la forme d'une losange; l'attache est placée près de l'angle obtus. Au reste, c'est, à peu de chose près, notre herse Valcourt, la meilleure des herses fran-



Herse du Berwickshire.

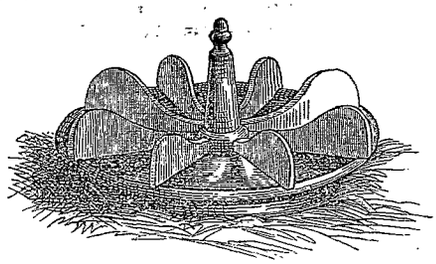
çaises; seulement, les Anglais, au moyen d'un long jalonnier, accouplent leurs herses au nombre de deux, trois et quelquefois quatre. Celle de la ferme de M. X... était double. M. Howard avait exposé, en 1855, une herse en fer qui était triple.

Les herses accouplées offrent de sérieux avantages; elles embrassent une plus grande étendue de terrain, et permettent aux coutres dont elles sont armées de suivre toutes les ondulations du sol.

Nous entrâmes dans l'écurie où se trouvaient deux magnifiques attelages de chevaux percherons. M. Ch. Jacque a dessiné pour nous trois de ces animaux (voy. p. 84). Le cheval percheron est un des plus illustres produits de la France agricole. Le centre de la production est dans les départements de Loir-et-Cher et d'Eure-et-Loir. Ces chevaux conviennent particulièrement à l'agriculture des pays à terres fortes et produisant des fourrages succulents. Ils sont vigoureux et rapides à la fois; ils avaient, avant l'invention des chemins de fer, le privilége de conduire ces lourdes diligences, dont la course devenait très-rapide lorsqu'elles approchaient de Paris.

Derrière l'écurie se trouvait la porcherie. Nous signalerons, en passant, l'introduction d'un nouvel ustensile que nous remarquâmes dans la cour pavée de la porcherie. C'était une auge circulaire en fonte, inventée en Angleterre, par M. Crosskill.

Les porcs sont d'une gloutonnerie devenue proverbiale; ils y joignent un instinct de férocité souvent très-dangereux dans les porcheries, où plusieurs animaux de cette espèce se trouvent réunis. C'est surtout au moment des repas que leur voracité amène entre eux des querelles qui deviennent meurtrières. Quand ils mangent dans la même auge, il leur semble qu'ils n'en auront jamais leur suffisance, et c'est à qui chassera de la table commune ses voisins indiscrets.



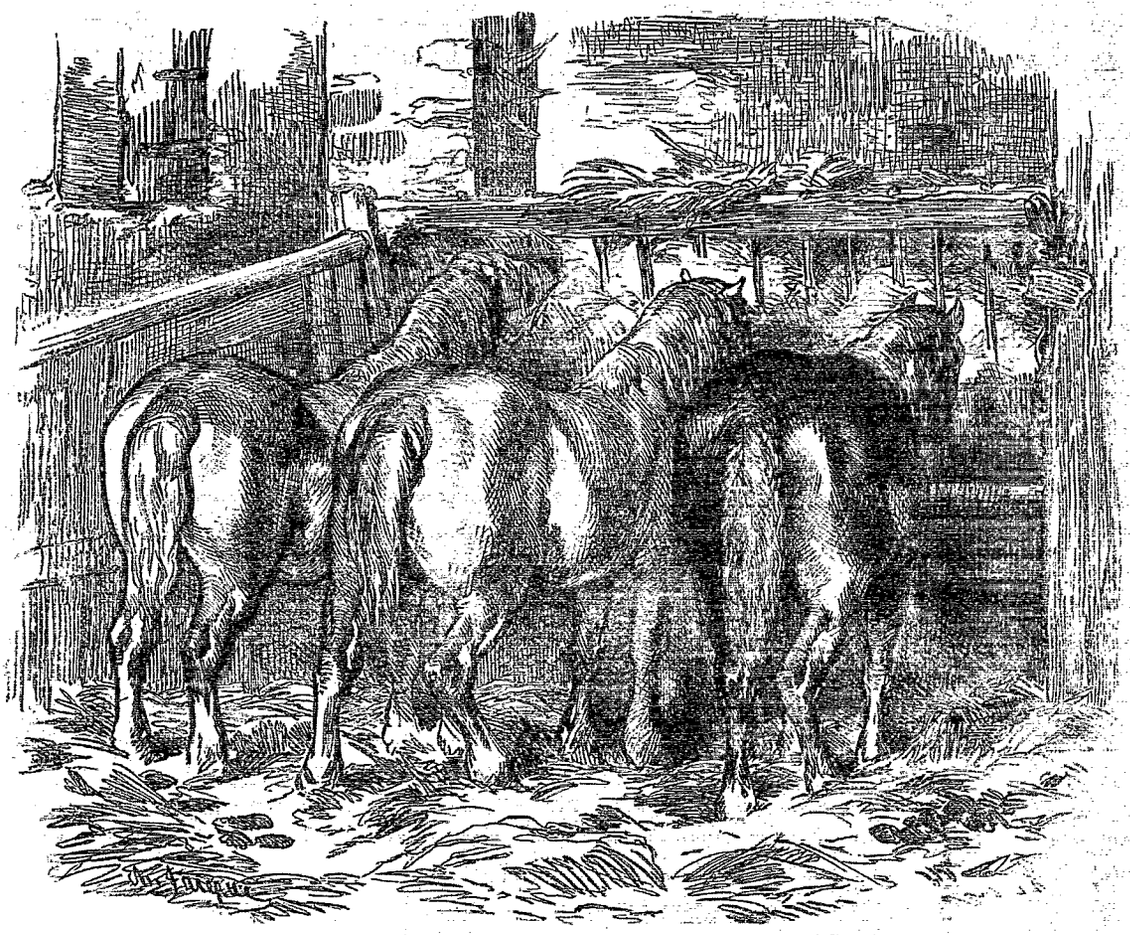
Auge circulaire, à compartiments, de M. Crosskill.

Les faibles mangent peu et dépérissent; s'ils osent résister, leurs commensaux, furieux, leur font quelquefois de graves blessures.

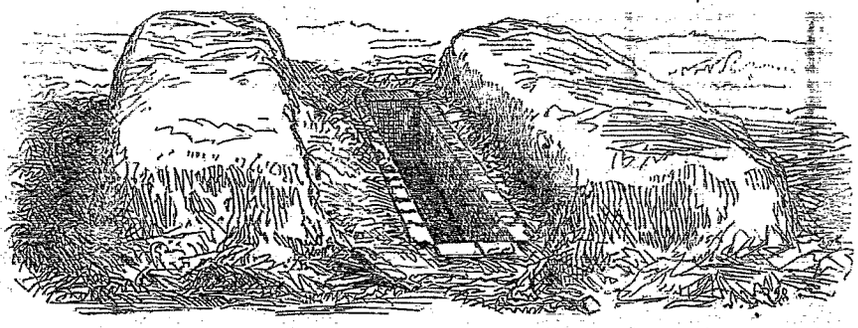
M. Crosskill a inventé une auge très-simple, en fonte, —

ces gloutons *mangent* les auges en bois, — qui obvie parfaitement à ces inconvénients.

L'auge de M. Crosskill a sept, huit ou dix compartiments. C'est une vasque en fonte. Au centre est un pivot autour duquel tourne une pièce de fer centrale, d'où rayonnent sept, huit ou dix parois formant autant de petites stalles. Chaque porc est ainsi obligé de manger ce qui se trouve dans le compartiment où il a plongé son grouin; il ne voit pas son voisin, et, dans tous les cas, ne peut ni le déranger ni le mordre. Ses coups de boutoir n'ont d'autre ré-



Chevaux percherons à l'écurie. — Dessin de Ch. Jacque.



Fosse à fumier.

sultat que de faire tourner les parois de séparation autour du pivot, mais le mouvement est ordinairement enrayé par la tête des autres porcs, qui opposent de la résistance.

En Angleterre, cette auge, qui avait été d'abord inventée en vue de l'élève des jeunes porcs, est aujourd'hui appliquée à ceux qu'on engraisse pour la boucherie.

Auprès de l'espèce d'enclos formé par les écuries, les étables et les porcheries, se trouvaient les fumiers de la ferme.

La formation et la conservation des fumiers est une des plus importantes opérations de la ferme. La disposition des fumiers de M. X... indiquait une préoccupation sérieuse pour éviter les pertes que subit d'ordinaire, dans les fermes, cet élément puissant de la fécondité du sol. Cependant, elle laissait encore à désirer.

Il y avait deux tas de fumiers. On avait creusé entre eux un fossé long et étroit, d'un mètre environ de profondeur, et revêtu de maçonnerie au ciment romain. Le sol sur lequel reposaient les fumiers était aussi rendu imperméable sur un pavé garni de ciment; il allait en pente des deux côtés du fossé, de façon à ce que les jus fussent recueillis dans cette fosse. De temps en temps, à l'aide d'une pompe

portative, on arrosait les fumiers avec les jus de la fosse.

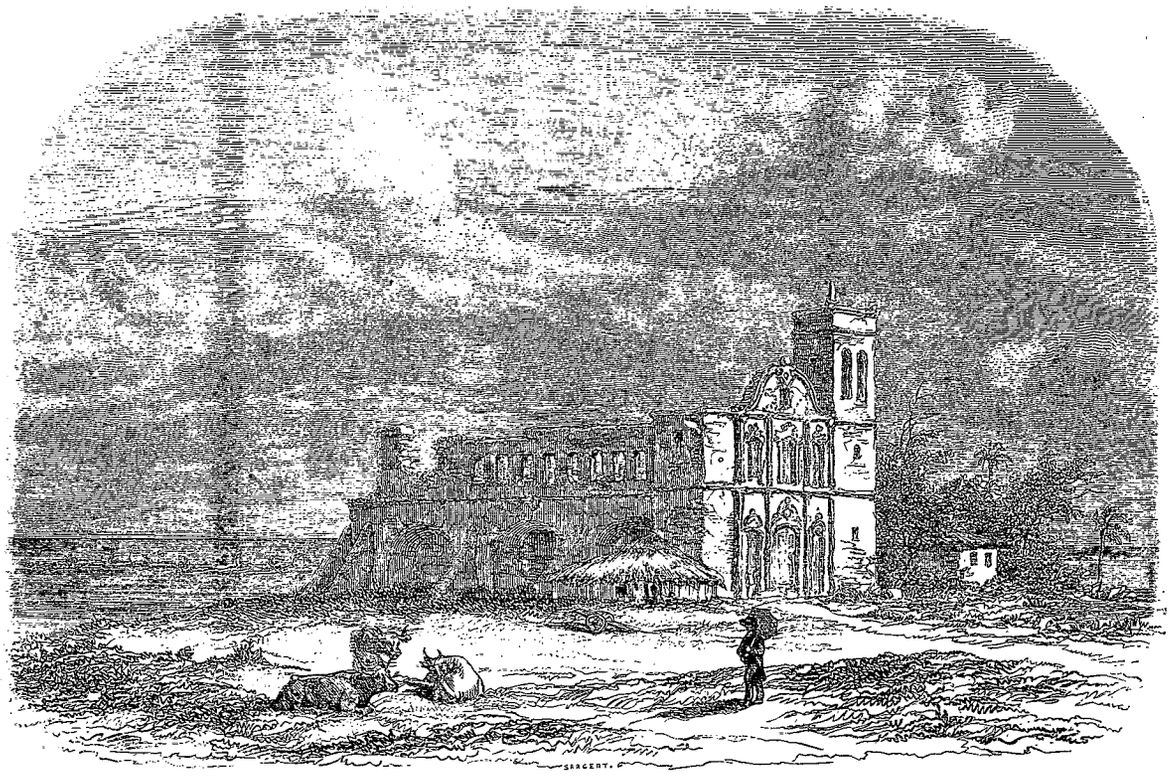
Si nous comparons cette disposition aux tas de fumier qu'on abandonne aux portes des étables et dont les jus se perdent dans la terre ou dans les ruisseaux sans profit pour personne, on conviendra que c'était un grand progrès. Mais on fait encore mieux aujourd'hui dans certains pays et dans certaines fermes, comme nous aurons occasion de le voir dans d'autres études. Les pluies torrentielles inondaient le fumier, pouvaient faire déborder les fossés et délayer le purin dans une trop grande quantité d'eau. Cette fosse à ciel ouvert devait, dans les jours de sécheresse, devenir complétement à sec par l'évaporation. Il y avait donc une foule d'objections à faire à propos de cet emménagement; objections qui disparaissent devant les constructions et les méthodes nouvelles que la science agricole a enseignées aux praticiens.

La ferme de M. X..., quoique organisée dans une heureuse pensée de progrès, est encore bien loin des exploitations agricoles qui peuvent aujourd'hui servir de types et de modèles. Chose étrange en France! ce n'est pas dans les environs de Paris qu'il faut aller chercher les instruments les meilleurs, ni les méthodes de culture les plus perfectionnées.

ANCIENNE ÉGLISE DES JÉSUITES,

A SAINT-PAUL DE LOANDA.

Ce fut en 1574 seulement que le gouvernement portugais résolut de fonder un établissement durable sur la côte de l'Afrique occidentale; il arma une escadre de sept navires, dont le commandement fut confié au petit-fils de cet intrépide Barthélemy Dias, qui, le premier, avait doublé le cap des Tempêtes. Paulo Dias de Novaes n'avait sous



Restes de l'Église des Jésuites, à Saint-Paul de Loanda. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. de Folin.

ses ordres que sept ou huit cents hommes; mais il accomplit en quelques années des choses si prodigieuses, il rendit de tels services comme capitaine et comme administrateur, qu'il serait bien juste qu'un reflet de la renommée populaire dont jouit son aïeul se rattachât à son nom. Il n'en est rien cependant; la mémoire de ce grand homme a complétement péri en Europe, et toutefois, comme le fait observer un historien national, il n'y a pas un monument, pas une route, pas un ouvrage d'utilité publique, qui ne se lie par quelque point, encore aujourd'hui, à tous les souvenirs qu'a laissés Dias de Novaes dans ces régions lointaines. Avant d'accomplir ses mémorables conquêtes sur le continent africain, il débarqua d'abord sa petite armée sur l'île de Loanda; les premiers jésuites missionnaires qui eussent visité ces régions profitèrent de l'expédition du hardi capitaine pour fonder une maison de leur ordre, et cet établissement primitif eut lieu dans l'île où, selon le père Guerreiro, on comptait déjà, à la fin du siècle, 20 000 chrétiens, nombre peut-être un peu exagéré. En 1576 ou 1578, le capitaine général résolut d'édifier sur le littoral du continent même la capitale d'une colonie qui s'établissait plus régulièrement. La ville s'éleva comme par enchantement, et prit le nom de Saint-Paul de Loanda, du nom patronymique de celui qui l'avait bâtie. Les constructions religieuses ne manquèrent pas à la cité de Paulo Dias; nous supposons cependant que les plus somptueux édifices consacrés au culte ne datent guère, dans cette ville, que de l'année 1626. A cette époque, la ville de Saint-Paul de Loanda prit tout à coup une importance qu'elle n'avait pas eue jusqu'alors; l'église métropolitaine du Congo y fut transférée. Dès lors les jésuites y multiplièrent leurs établissements. Enfin, le 30 mars 1684, une ordonnance royale établit à Loanda un collége où douze noirs devaient faire leurs études théologiques pour aller prêcher ensuite l'Évangile dans l'intérieur. C'est entre cette date et celle de la fondation qu'il faut fixer l'époque de véritable splendeur de l'église collégiale des jésuites. En 1681,

Cadornega écrivait : « C'est une construction magnifique; elle pourrait compter entre les plus somptueuses de l'Europe par sa grandeur, par l'ornementation de ses chapelles, par ses peintures, ses retables dorés, ses lampes et ses flambeaux d'argent. »

Il est évident, d'ailleurs, que les restes de l'église des Jésuites n'appartiennent pas au seizième siècle; ils sont postérieurs à l'époque désastreuse où le jeune roi de Portugal perdait sa couronne dans le champ d'Alcaçar-Kébir, tandis que son lieutenant Dias de Novaes assurait l'adjonction d'innombrables provinces au pays dont la ruine venait d'être consommée (1). Cette église, jadis si riche, a le caractère uniforme que la compagnie de Jésus conservait à tous ses monuments religieux, et dont la fameuse bulle de 1767 a fait tant de ruines prématurées. Que l'on voyage sur les bords de l'Uruguay, ou que l'on pénètre dans les villes à moitié détruites du Malabar, que l'on s'arrête devant une église en décadence de la Malaisie, ou que l'on se prenne à regretter les efforts qu'il a fallu faire dans le pays des grossiers fétiches pour y dresser un temple de quelque étendue, si ce sont les jésuites qui ont soumis au christianisme les peuples de ces contrées, le simple aspect de leurs monuments vous l'apprendra. Cette église collégiale, prête à joncher le sol de ses derniers décombres, ne donne pas seulement une idée du degré de puissance auquel l'ordre des jésuites était parvenu dans le pays de Loanda, ses vestiges pleins de grandeur se rattachent à des souvenirs historiques vraiment curieux. Ce fut là qu'Anna-Ginga, la souveraine de Matamba, la femme reine et prêtresse, dont aucune créature n'égala la férocité, vint chercher quelque soulagement aux tourments que lui infligeait sa conscience. Chrétienne dès 1626, ballottée entre toutes les croyances, puis relapse, après avoir exigé qu'on l'adorât comme une déesse, cette reine, parvenue au faîte de la puissance, s'humilia comme une pénitente. Pour la seconde fois, l'église des Jésuites la revit, en 1680, revêtue d'une pompe sauvage qu'elle allait abjurer. Quelques mois plus tard, elle mourait, et don Francisco Guterres Ginga lui succédait sur un trône que de nouveau il allait ensanglanter.

LA CÉRÉMONIE DU PARANYMPHE.

En 1700, on était jeune étudiant à vingt-six ans; on ne suivait alors les cours de la Faculté de médecine qu'avec le diplôme important de *maître ès arts*, diplôme qui indiquait une connaissance parfaite des langues, des lettres et de la philosophie.

Les trois grades nécessaires étaient le *baccalauréat*, précédé des études élémentaires; la *licence*, après les études supérieures; le *doctorat*, témoignage d'une instruction complétement perfectionnée.

Après trois années de travail et d'épreuves sévères, on devenait bachelier; une nouvelle année et de nouveaux examens permettaient d'espérer et d'obtenir le *baccalauréat émérite*, et de solliciter de la Faculté les honneurs du *paranymphe*.

La cérémonie pompeuse du paranymphe faisait le bonheur de nos vieux maîtres et de leurs élèves; tout le monde y prenait part dans l'École, et c'était un des grands jours de la Faculté.

Ce n'était pas un grade que le paranymphe, mais une très-grande distinction que la Faculté accordait aux *bacheliers émérites* à la fin de leurs études élémentaires; elle imposait aux candidats l'obligation de défendre des thèses publiques, comme on le fait, de nos jours, dans les concours de l'agrégation.

Quelques jours avant la cérémonie, les bacheliers émérites en costume, précédés des bedeaux et des appariteurs revêtus de leurs insignes et portant leurs masses, sortaient de l'École, traversaient Paris, se rendaient au Parlement et chez tout ce qu'il y avait d'illustre à la cour ou dans l'armée, les invitant à honorer de leur présence l'acte important de la Faculté.

Dans le cours de ces visites, visiteurs et visités parlaient la langue de Pline et de Celse, c'était l'usage; mais, par exception *écrite aux statuts de l'Ecole*, M. le *prévôt des marchands* et MM. les échevins de la ville de Paris écoutaient seuls une harangue en français : ils avaient droit à ce privilége; on peut aussi supposer que c'était de la part de la Faculté une courtoisie nécessaire.

L'objet de cette cérémonie, à laquelle on conviait tant de témoins, était exprimé par la mystérieuse dénomination de *paranymphe* : nom qui signifiait poétiquement la première entrevue de l'adepte avec la nymphe de la science, sa fiancée.

Un nouvel intérêt s'ajoutait encore à la solennité de ces séances : on n'y ménageait pas toujours son prochain; mais, s'il arrivait que la malice y lançât des paroles aigres ou amères, une coutume toute lénitive en édulcorait la saveur. A la fin de la séance, des gâteaux, des confitures, des dragées, *bellaria*, circulaient dans la salle, en abondance, *plenis patellis*, aux frais des bacheliers (1).

Les climats influent plus ou moins sur le goût des peuples. En Grèce, par exemple, tout est suave, tout est adouci, tout est plein de calme dans la nature comme dans les écrits des anciens. On conçoit presque comment l'architecture du Parthénon a des proportions si heureuses, comment la sculpture est si peu tourmentée, si paisible, si simple, lorsqu'on a vu le ciel pur et les paysages gracieux d'Athènes, de Corinthe et de l'Ionie. Dans cette patrie des muses, la nature ne conseille point les écarts; elle tend au contraire à ramener l'esprit à l'amour des choses uniformes et harmonieuses. CHATEAUBRIAND.

ROLET.

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.

Ce Rolet, si nettement dénoncé à l'opinion publique par Boileau, était avocat. Au palais, on l'appelait *l'Ame damnée*, et le président Lamoignon, quand il voulait exprimer le plus grand mépris pour quelqu'un, avait coutume de dire : « C'est un Rolet. » Le satirique Régnier, et Furetière, auteur du *Roman bourgeois*, ont également flétri Rolet, mais sans oser le nommer. Boileau lui-même eut quelque regret d'avoir attaqué cet homme si ouvertement. Dans la deuxième édition de ses Satires, il fit une note pour dire que le Rolet dont il avait voulu parler était un hôtelier du pays blaisois. Or, il se rencontra, par grand hasard, qu'il existait en effet dans ce pays un hôtelier de ce nom : le pauvre homme réclama. Un nommé Besongue avait fait jouer aussi à Rouen une comédie intitulée : *le Moulin de Bouillé*, où Rolet était mis en scène. Du reste, Rolet fut atteint par un châtiment plus direct et plus cruel encore. En 1681, on le condamna

(1) Paulo Dias de Novaes mourut en 1591. Le noir le plus célèbre qui ait pris naissance dans ce pays se glorifiait aussi de s'appeler Paulo Dias; il mourut vers 1639, et fit en mer des actions si prodigieuses, durant les guerres avec la Hollande, que Philippe III le nomma capitam-mor de l'armée noire et *tandala* ou chef supérieur du royaume d'Angola. Son vrai nom était *Musumgo-a-Amga;* il eut un fils qui entra dans l'église et fut l'honneur du clergé noir. (Voy. Cadornega, *Guerras angolanas;* mss. de la Bibl. imp., 3 vol. in-fol.)

(1) Natalis Guillot, Discours prononcé dans la séance de rentrée de la Faculté de médecine de Paris, le 15 novembre 1856.

à neuf ans de bannissement pour faux, et à 4000 francs de réparation civile; mais on lui fit grâce du bannissement. Il ne pouvait plus exercer sa profession; il demanda et obtint à grand'peine une place de garde au château de Vincennes: ce fut là qu'il vieillit et mourut [1].

Il est à noter que le vers de Boileau fut publié antérieurement à la condamnation de Rolet. Sous la législation actuelle, l'illustre satirique eût été exposé à se voir condamner lui-même comme calomniateur, malgré la détestable réputation de Rolet.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

DE QUELQUES COMPOSÉS DU SOUFRE.

Suite. — Voy. p. 23.

II. *Acide sulfhydrique et sulfure de carbone.* — L'acide sulfhydrique ou hydrogène sulfuré, anciennement appelé *gaz puant*, se reconnaît aisément à son odeur d'œufs pourris. Il est tellement vénéneux qu'un chien agonise après quelques secondes dans une atmosphère qui en contient seulement un millième, et qu'un litre de ce gaz mêlé à 250 litres d'air suffit pour tuer un cheval. Il faut connaître ses ennemis, afin de les bien combattre. L'acide sulfhydrique est intéressant à connaître en raison même des dangers dont il peut être la cause. Il se dégage spontanément et en abondance des substances organiques en décomposition. C'est lui qui rend infect et malsain le voisinage des fosses d'aisances, et qui, sous le nom de *plomb*, fut si souvent fatal aux malheureux ouvriers qui jadis étaient obligés de pénétrer dans ces cloaques pour les vider. Aujourd'hui, grâce à une entente meilleure de la disposition des habitations, grâce au perfectionnement des procédés de vidange, grâce surtout aux progrès de la chimie, de semblables malheurs sont moins à redouter. Des appareils ingénieux et simples permettent de vider les fosses, non pas encore sans que les citadins s'en aperçoivent, mais sans que les gens qui exercent cet utile métier courent aucun péril. Enfin, l'on a trouvé un antidote infaillible de l'acide sulfhydrique dans un autre gaz qui le décompose instantanément. Ce gaz est le *chlore*. Il a pour l'hydrogène bien plus d'affinité que le soufre : aussi, dès qu'il se trouve en contact avec l'acide sulfhydrique, il s'empare de son hydrogène pour former de l'acide *chlorhydrique;* le soufre, mis en liberté, se condense en une poussière fine qui retombe sur le sol et ne peut d'ailleurs, comme nous le savons, produire aucun effet nuisible Certains chlorures peu stables exercent sur l'acide sulfhydrique le même effet que le chlore, et sont même d'un usage plus commode et plus sûr, d'abord parce qu'ils s'emploient à l'état liquide ou solide; en second lieu, parce qu'après avoir détruit l'acide sulfhydrique, ils servent encore à fixer le gaz acide chlorhydrique auquel ils donnent naissance, et qui, s'il restait mélangé à l'air, ne laisserait pas d'en altérer la salubrité.

L'*acide sulfhydrique* est incolore, légèrement soluble dans l'eau, d'une densité un peu supérieure à celle de l'air. A la température ordinaire et sous une pression de quinze ou seize atmosphères, il se change en un liquide très-mobile, plus léger que l'eau, et qui peut se solidifier sous l'influence d'une température très-basse et d'une forte pression.

Le gaz sulfhydrique éteint les corps en combustion; mais, comme les deux éléments dont il est formé, il est combustible. Il donne naissance, en brûlant, à de l'acide sulfureux et à de la vapeur d'eau. Sa réaction acide est peu prononcée : s'il attaque la plupart des métaux et décompose leurs sels, c'est en se décomposant lui-même; il forme alors des sulfures métalliques insolubles, dont la coloration suffit le plus souvent pour indiquer, non-seulement la présence, mais encore le nom du métal contenu dans une dissolution ou dans un composé quelconque. Exemple : les épiciers enveloppent souvent leurs marchandises de gros

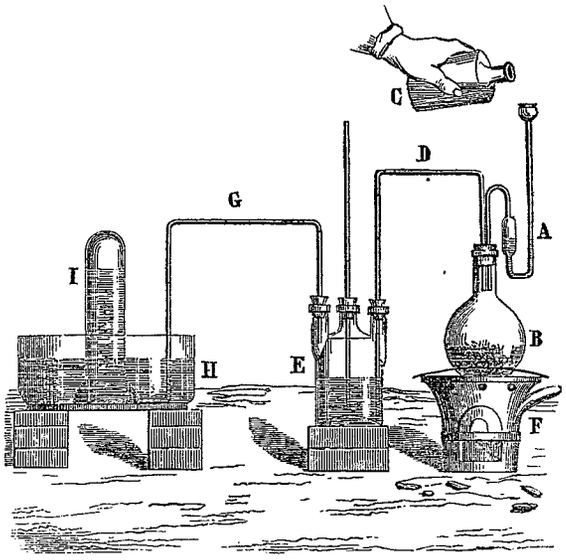


Fig. 1. Préparation de l'acide sulfhydrique.

B, ballon portant un bouchon percé de deux trous pour livrer passage au tube en *S*, A, et au tube de dégagement, D. On y introduit du sulfure d'antimoine; on y verse peu à peu, par le tube en *S*, de l'acide chlorhydrique, et on jette dans le fourneau F quelques charbons allumés, pour favoriser la réaction par une douce chaleur. Les deux corps mis en présence se décomposent pour donner naissance à deux autres corps. Le chlore de l'acide chlorhydrique s'empare de l'antimoine et forme avec lui du sulfure d'antimoine, tandis que l'hydrogène, s'unissant au soufre, constitue le gaz acide sulfhydrique. Celui-ci s'échappe par le tube D, traverse l'eau contenue dans le flacon laveur E, où il se débarrasse des vapeurs d'acide chlorhydrique non décomposé qu'il a entraînées avec lui. Il sort de nouveau par le tube G, qui le conduit dans l'éprouvette I, renversée sur une cuve à eau ou à mercure H. Le gaz va se réunir à la partie supérieure de l'éprouvette, en refoulant le liquide auquel il ne tarde pas à se substituer entièrement.

papier, dans la pâte duquel on a fait entrer du carbonate de plomb (blanc de céruse), afin de le rendre plus pesant. C'est là une fraude doublement coupable : premièrement, parce qu'elle équivaut à une vente à faux poids; deuxièmement, parce que si le papier sert d'enveloppe à une substance alimentaire, telle que du fromage ou des confitures, le consommateur est exposé à ce genre d'empoisonnement qu'on nomme la *colique des peintres*.

Eh bien, l'hydrogène sulfuré fournit un moyen de constater aisément cette fraude. Il suffit d'exposer à son contact le papier suspect pour que, s'il contient de la céruse, celle-ci se transforme aussitôt en sulfure de plomb, et lui donne la teinte noirâtre propre à ce composé. On voit par là que l'acide sulfhydrique peut, dans des circonstances données, racheter par des services réels l'inconvénient de sa mauvaise odeur et de ses propriétés vénéneuses.

Revenons maintenant au sulfure de carbone. Ce corps est, comme l'hydrogène sulfuré, facile à reconnaître par l'infection qu'il répand dans l'air. Son odeur est celle des choux pourris. Comme l'hydrogène sulfuré aussi, c'est un produit ordinaire, quoique beaucoup moins abondant, de la décomposition des matières organiques riches en soufre. En général, il prend naissance toutes les fois que le soufre se trouve en contact avec du carbone à une haute température et à l'abri de l'air. On le considère comme le résultat d'une véritable combustion que le carbone éprouve de la part du soufre. Ce mode de production, les quantités relatives des deux corps qui le composent, le rôle d'acide

[1] Voy. une note de M. Edouard Fournier, à la page 42 du *Roman bourgeois* (édition Jannet).

faible qu'il joue dans un grand nombre de réactions, — ses propriétés chimiques essentielles enfin, le rapprochent beaucoup de l'acide carbonique, et lui ont fait donner dans la science le nom d'acide *sulfocarbonique*, c'est-à-dire carbone acidifié par le soufre. Sa formule est CS^2 (C représentant l'équivalent du carbone et S celui du soufre), de même que celle de son congénère, l'acide carbonique, est CO^2, c'est-à-dire un équivalent de carbone et deux d'oxygène. Il est liquide à la température ordinaire, incolore, très-volatil. Sa densité, comparée à celle de l'eau, est 1,293. Il prend feu au contact d'un corps en ignition dans une atmosphère d'air libre ou d'oxygène, et brûle, avec une flamme bleue, en donnant naissance à de l'acide sulfureux (oxygène et soufre) et à de l'acide carbonique (oxygène et carbone). Il est presque insoluble dans l'eau, mais très-soluble dans l'alcool et dans l'éther. A son tour, il dissout en forte proportion les gommes-résines, le caoutchouc et le soufre. C'est ce dernier genre de propriétés qui constitue tout son mérite et lui fait pardonner son affreuse puanteur. La solubilité du soufre dans le sulfure de carbone pourrait et devrait être utilisée pour débarrasser le gaz à éclairer des vapeurs sulfocarboniques auxquelles il doit en grande partie sa mauvaise odeur. Il suffirait, en effet, de faire passer ce gaz, avant son introduction dans les tuyaux distributeurs, sur des fragments de soufre. Ce corps s'emparerait du sulfure de carbone, qu'il serait ensuite facile de chasser par la distillation pour régénérer le soufre pur.

Mais c'est surtout comme dissolvant et comme agent de vulcanisation du caoutchouc que le sulfure de carbone a pris rang parmi les produits industriels, et qu'il est devenu l'objet d'une fabrication importante. On le prépare en grand dans les usines mêmes où se manipule le caoutchouc, et notamment dans celle de M. Péroncel, qui a fait établir, à cet effet, un vaste appareil dont la description serait ici superflue. Quant à la préparation du sulfure de carbone, telle qu'elle se pratique dans les laboratoires, et telle qu'on la peut répéter chez soi à l'aide des instruments les plus simples, la figure 2 et la légende qui l'accompagne suffiront pour la faire connaître.

Avec cet appareil, et en procédant comme nous venons de l'indiquer, on obtient aisément dans une journée un litre de sulfure de carbone, qu'on purifie par deux distillations successives, au bain-marie, sans feu, dans des vases bien secs. Cette quantité est suffisante pour vulcaniser un certain nombre de menus objets en caoutchouc, tels que bouteilles, tubes, balles et ballons à jouer, feuilles, etc. La pratique de la vulcanisation est des plus simples : on n'a qu'à plonger pendant une minute les objets dans le bain de sulfure de carbone, les sécher à un courant d'air tiède, les immerger une seconde fois, pendant une ou deux minutes, selon leur épaisseur, les sécher de nouveau, les laver enfin,

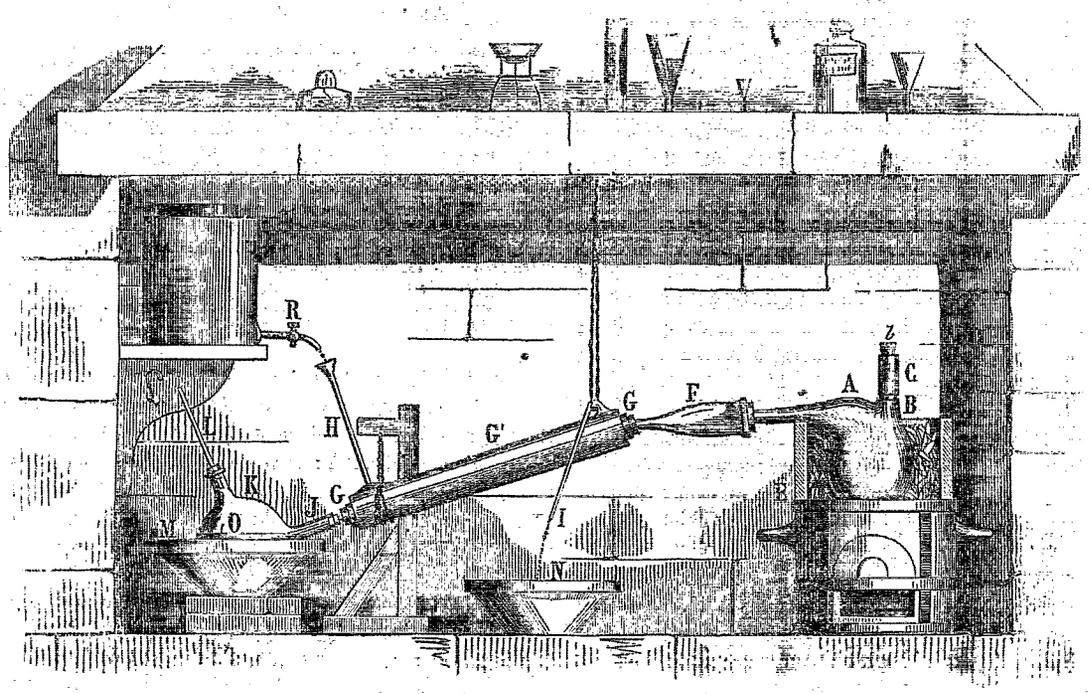


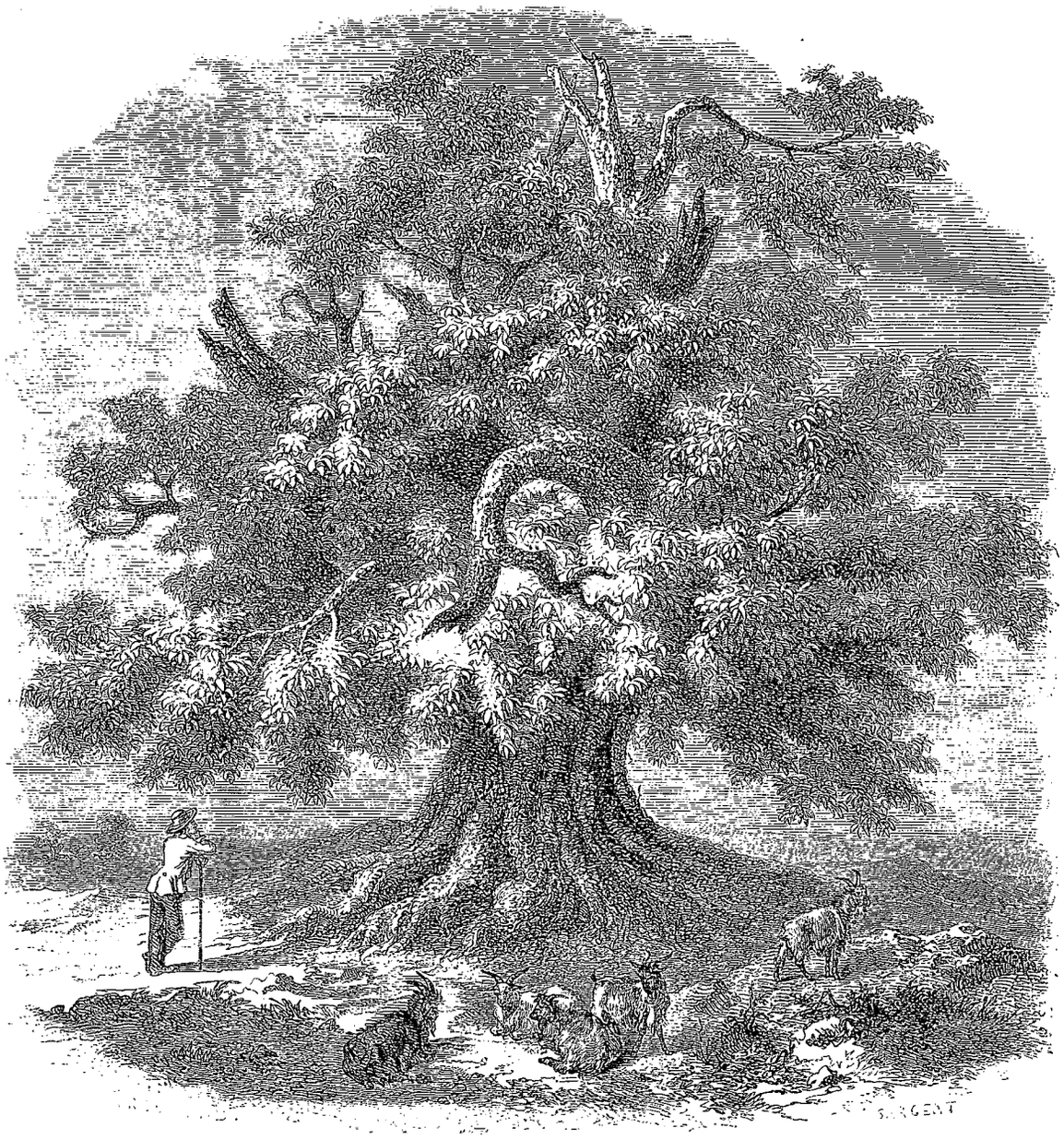
Fig. 2.

A, cornue en grès, remplie jusqu'au col de fragments de charbon de bois. — B, ajutage faisant corps avec la cornue, et muni d'un tube en verre C fermé par un bouchon *b*. — E, fourneau qu'on chauffe graduellement jusqu'à ce que le ventre de la cornue prenne la teinte du rouge sombre. On jette alors, de deux en deux minutes, un petit fragment de soufre par le tube C, après quoi on remet le bouchon *b*. Le soufre, en tombant dans la cornue se vaporise, et se combine avec le charbon qu'il rencontre en excès à une température élevée. Il se forme alors du sulfure de carbone qui se dégage, entraînant toujours un peu de soufre échappé à la réaction. Les vapeurs se condensent d'abord dans l'allonge F, puis dans le tube G, engagé dans un manchon ou tube plus large G', où l'on fait circuler un courant d'eau froide versée par le robinet R dans l'entonnoir H, et s'écoulant, par le tube recourbé I, dans un vase quelconque N. Du tube G, le sulfure de carbone, liquéfié par le refroidissement, est conduit par le tube J au fond du ballon K, qui contient de l'eau froide O et plonge dans un bassin M rempli d'eau. Le sulfure de carbone, étant plus lourd que l'eau, demeure sous ce liquide, qui a le double avantage de le laver et d'en empêcher l'évaporation. Au surplus, s'il se dégageait un peu de vapeur, elle serait entraînée par le tirage de la cheminée sous laquelle doit se faire l'opération.

Nota. Il ne faut ajuster au col de la cornue le reste de l'appareil, et projeter les fragments de soufre, que quelques minutes après que la cornue est devenue rouge, afin de laisser se dégager l'oxyde de carbone dont il se forme toujours une petite quantité, l'air contenu dans la cornue faisant éprouver au charbon un commencement de combustion.

d'abord avec de l'eau rendue légèrement alcaline par un peu de potasse ou de soude, puis avec de l'eau ordinaire. Mais, en raison de la mauvaise odeur du sulfure de carbone et de sa grande inflammabilité, il est nécessaire de se placer dans un endroit largement aéré, jardin, cour ou hangar, et de conduire l'opération avec cette vigilance attentive et prudente qui est la qualité distinctive d'un bon chimiste.

LE CHATAIGNIER D'ESAU.



Le Châtaignier d'Esaü. — Dessin de Freeman, d'après un croquis communiqué.

En Dauphiné, à peu de distance de Montélimart, près d'un petit village nommé Esaü, existe un arbre que les gens du pays désignent tout simplement par le nom caractéristique de *gros châtaignier*. — Avez-vous vu le gros châtaignier? — Voulez-vous que nous allions voir le gros châtaignier? — Tels sont les débuts ordinaires d'une promenade dans ce lieu retiré.

L'admiration traditionnelle dont cet arbre est l'objet m'ayant engagé dans un pèlerinage semblable, je voulus pouvoir apprécier par des chiffres la valeur de sa réputation, et, m'étant muni d'un décamètre légal, je me mis en marche vers Esaü.

Ce village est bâti sur les pentes irrégulières d'un vallon entrecoupé de collines et de ravins. Les arbres qui s'y trouvent, dominés, sous tous les points de vue, par les masses environnantes, n'offrent au regard aucun aspect de grandeur. Le gros châtaignier lui-même nous parut un arbre des plus vulgaires; écimé, ébranché, ravagé par le temps, il fallut le témoignage du décamètre pour nous convaincre qu'il était digne d'attention.

Son tronc, en effet, mesure 9 mètres de circonférence à hauteur d'homme, 11 mètres à sa base, et 13 mètres en tenant compte des renflements contigus des racines. Ce tronc n'est pas fendu, ouvert, évidé, crevassé, comme il arrive à tant d'autres châtaigniers remarquables par leur grosseur, mais d'une seule pièce, sans érosion ni entamure. Plusieurs de ses branches sont néanmoins à moitié desséchées; mais il lui reste de belles touffes de jets puissants et vigoureux. Il offre même, en choisissant le point de vue, des masses bien proportionnées et qui ne manquent ni d'élégance ni de grandeur. Ces grands rameaux vieillis, entourés d'une jeune verdure, et le contraste des fruits encore abondants que portent les premiers avec le feuillage presque stérile des jeunes pousses, font naître des réflexions qui ne peuvent être plus utiles à nos lecteurs que s'ils savent les trouver par eux-mêmes.

ÉTUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 53.

III. — LES ROCHERS DU CALVADOS.

Les hautes falaises s'arrêtent à l'embouchure de la Seine; mais la côte reste élevée, rocheuse, le plus souvent escarpée et précédée d'une large bande d'estran, sur toute l'étendue du golfe du Calvados, qui baigne les riches pays d'Auge, de la plaine de Caen, du Bessin et du Cotentin. Depuis la Seine jusqu'à la Dive, la côte est élevée; mais depuis la Dive jusqu'à l'Orne, elle devient basse, sablonneuse, bordée d'une bande étroite de dunes, et l'embouchure de l'Orne est obstruée par des sables. Au delà, jusqu'à Arromanche, la côte reste basse et bordée d'estran; mais au delà de l'estran, elle est précédée par de larges bancs de roches qui ne découvrent complétement qu'aux très-basses mers. Il existe en effet, entre Lion, à l'est, et Arromanche, à l'ouest, un grand plateau sous-marin de roches calcaires dures, connu sous le nom de *plateau du Calvados*, et qui comprend : les Essarts de Langrune, les roches de Ver, et le Calvados. Il a neuf milles d'étendue sur deux milles de largeur moyenne. On n'y remarque aucune aspérité bien saillante à un mille de terre, si ce n'est au Calvados et aux Essarts de Langrune, de sorte qu'au moment de la pleine mer, un bâtiment d'un assez fort tirant d'eau y trouverait, de beau temps, une quantité d'eau suffisante pour le traverser sans danger. La surface du plateau s'abaisse çà et là, et forme des *fosses* ou noues [1] sur le fond de vase desquelles on peut mouiller. La plus importante de ces noues est la fosse de Courseulles, profonde de 20 pieds et d'une tenue excellente. Sur tout le littoral, depuis Courseulles jusqu'à Arromanche, on trouve dans l'estran les débris, passés à l'état tourbeux, d'une forêt dont l'existence remonte à une époque inconnue, et dont la mer a couvert l'emplacement. Les essences qui composent la forêt sous-marine sont les mêmes que celles qui poussent encore aujourd'hui dans le pays.

A Arromanche, la côte redevient une falaise élevée; elle est bordée de bancs de roches et quelquefois d'estran; elle reste ainsi jusqu'aux roches de Grandcamp ou de Maisy, qui sont à l'entrée orientale de la baie des *Veys*, tout encombrée de sables. Dans toute la partie du littoral qui s'étend de la Seine au point où nous sommes arrivés, on ne trouve que *Trouville*, port de pêche, à l'embouchure de la Touques; *Caen*, port de commerce sur l'Orne, joint à la mer par un canal de 12 kilomètres; *Courseulles*, port de commerce, de pêche et de relâche, important par ses parcs d'huîtres. — Le meilleur abri que rencontrent les navires sur cette côte dangereuse est *Port-en-Bessin*, port de refuge situé à l'embouchure de la Drome, entre les roches du Calvados et de Grandcamp; *Grandcamp* est un port où la petite pêche est fort active.

A l'angle formé par la côte du Bessin et par celle du Cotentin qui remonte au nord, le rivage se découpe et présente la baie des Veys, tout obstruée de sables, dans laquelle se jettent la Vire, l'Aure inférieure, la Taute et la Douve, et sur laquelle sont les petits ports de commerce d'*Isigny*, à l'embouchure de la Vire, et de *Carentan*, sur la Taute; ce dernier est au milieu de vastes marais.

Au delà de Carentan, la côte tourne au nord-ouest, et forme la *presqu'île du Cotentin*. Le rivage oriental de la presqu'île jusqu'à Saint-Vaast est droit, plat, sablonneux, bordé d'estran et de quelques bancs de sable; mais à peu de distance de la mer, le pays est élevé. A l'est sont les îles rocheuses de Saint-Marcouf avec un fort. *Saint-Vaast* possède un port important par la pêche, par le commerce et comme refuge. En avant de Saint-Vaast et à l'ouest du Banc de la Rade est située la grande rade de la Hougue ou de la Hogue [1], comme l'on disait au dix-septième siècle. Cette rade est d'une tenue excellente; elle est sûre, vaste, profonde, et peut recevoir des vaisseaux de premier rang. Notre marine militaire et marchande trouve à la Hougue un refuge aussi utile pendant la guerre que pendant la paix. Cette importante position est défendue par le fort de la Hougue et le fort Tatihou, bâti sur la petite île de ce nom. En 1692, après la grande bataille navale livrée le 29 mai par Tourville à la flotte anglo-hollandaise, douze de nos vaisseaux les plus maltraités se réfugièrent dans la rade de la Hogue, alors sans défense, et s'y échouèrent; cinquante vaisseaux ennemis vinrent les attaquer et les brûlèrent (2 et 3 juin 1692), malgré le maréchal de Bellefonds et Jacques II, qui étaient à la tête des troupes rassemblées dans la rade et qui devaient débarquer en Angleterre. C'est à quoi se réduisit la victoire de l'ennemi. Trois vaisseaux furent aussi brûlés dans la baie de Cherbourg, où il n'y avait alors que le petit port formé par l'embouchure de la Divette. Trois batteries étaient établies pour défendre la baie; elles ne purent sauver nos trois vaisseaux [2].

Depuis Saint-Vaast jusqu'à la pointe de Barfleur, le sol du Cotentin est élevé et accidenté; la côte est rocheuse et bordée de récifs. La pointe granitique de Barfleur détermine l'extrémité nord-est de la presqu'île du Cotentin. C'est à sept lieues au nord-est de ce cap que se livra la bataille dite de la Hogue [3], dans laquelle Tourville, avec 44 vaisseaux et 3114 canons, tint tête pendant dix-sept heures à 99 vaisseaux et 7154 canons anglo-hollandais, sans avoir perdu un seul de ses bâtiments, ayant, au contraire, coulé bas trois vaisseaux ennemis. Entre la pointe de Barfleur et le cap de la Hague, à l'embouchure de la Divette, est *Cherbourg*, notre grand arsenal sur la Manche, et le seul port de guerre que la France possède sur toute la partie de ses côtes qui fait face à l'Angleterre, si abondamment pourvue d'excellents ports. Le port militaire de Cherbourg a été entièrement creusé dans le granit [4], et sa rade a été créée par la construction d'une digue établie en pleine mer sur une longueur de 3 638 mètres [5]. C'est sous Louis XVI, en 1777, qu'on a commencé ces gigantesques constructions, qui ont déjà coûté 200 millions et ne sont pas entièrement achevées.

IV. — LES MIELLES DU COTENTIN.

Après avoir doublé les rochers syénitiques qui forment le cap de la Hague, au nord-ouest du Cotentin, on entre dans le golfe de Saint-Malo, et la côte de la presqu'île se dirige au sud, presque en ligne droite, sur une longueur de 100 kilomètres. Le cap ou nez de Jobourg, le gros nez de Flamanville, le nez ou cap Carteret, et le rocher noir, escarpé et haut de 29 mètres, sur lequel est bâti Granville, sont les seules parties élevées et rocheuses du littoral. Jusqu'à la pointe du Rozet, le littoral est escarpé et formé de falaises schisteuses ou quartzeuses; mais entre les nez, les côtes sont basses et présentent des plages sa-

[1] Et non pas *anneaux*, comme le dit *le Pilote français*, à qui nous empruntons ce passage.

[1] *Hougue*, *Hogue*, *Hague*, *Hoc*, cap, du scandinave *houg*; en danois, *huk*.

[2] Voy., au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale (Topographie : Cherbourg et la Hougue), deux précieux dessins topographiques du temps, provenant de la collection Gaignières.

[3] Parce que la dernière partie se passa dans la rade de la Hougue. Les Anglais appellent cette bataille, *bataille de la Manche*. (Voy. t. IX, p. 131.)

[4] On a extrait, pour le creuser, 3 600 000 mètres cubes de granit.

[5] Pour établir la digue, on a jeté dans la mer 4 600 000 mètres cubes de pierres. (Voy. t. IX, p. 132.)

blonneuses dans le fond des anses. Depuis là jusqu'au bec d'Andaine, au nord de la baie du mont Saint-Michel, la côte est basse, sablonneuse et bordée de dunes, qui souvent pénètrent fort avant dans l'intérieur des terres, et prennent alors le nom de *mielles*. Les mielles sont couvertes d'une végétation tantôt très-rare, tantôt suffisante pour servir de pâturage aux « moutons de mielles, » de petite race, mais d'une chair succulente. Quelquefois les mielles, fertilisées avec le varech, sont cultivées en jardins maraîchers dont la fertilité est extraordinaire. De temps en temps, la côte est interrompue par des criques profondes et étroites ou *havres*, dans lesquelles on recueille un sable appelé *tangue*. La tangue est composée de deux éléments : le sable et le carbonate de chaux. Le sable est enlevé par les rivières aux terrains granitiques ou schisteux qu'elles traversent; le carbonate de chaux est dû aux débris de coquilles et de zoophytes, aux coquilles microscopiques qui se trouvent dans la tangue en nombre immense. Employée comme engrais, la tangue donne aux terres schisteuses du Cotentin une fertilité incomparable.

La violence des courants et des marées rend très-dangereuse la mer qui baigne cette riche et belle contrée. Le petit havre de Portbail, défendu par un fort; le havre de Saint-Germain, à l'embouchure de l'Ay; le havre de Regnéville, situé à l'embouchure de la Sienne, et qui sert de port à Coutances, ne sont des abris que pour de petits bâtiments. La côte n'offre que le seul port de *Granville;* il est sûr et commode. Granville est un port de commerce, mais surtout un port de grande pêche ; c'est une relâche très-importante entre Cherbourg et Saint-Malo, d'autant plus utile que cette route est commandée par Jersey, qui est aux Anglais.

L'Angleterre possède en effet les îles normandes, dernier reste de ses possessions en France. La plus septentrionale de ces îles, Aurigny, est séparée du Cotentin par le raz de Blanchart; Guernesey est au centre; entre le Cotentin et Jersey est le passage de la Déroute. Tous ces détroits sont encombrés d'îlots, de récifs et de bancs, et les courants y sont d'une violence extrême. Le port de Saint-Hélier, dans l'île de Jersey, est très-fortifié et renferme un grand arsenal maritime et militaire. De cette redoutable position, l'Angleterre menace toutes les côtes de France sur le golfe de Saint-Malo.

A 10 kilomètres au nord-ouest de Granville se trouvent les îles Chausey, amas de rochers et d'îlots granitiques et arides (1). « A mer haute, on en compte cinquante-trois qui forment un petit archipel d'à peu près deux lieues d'étendue du nord au sud, et d'un peu plus de l'est à l'ouest. Mais lorsque la mer se retire, les uns se joignent, d'autres se découvrent, et de tous côtés on ne voit que des écueils innombrables, formés d'énormes blocs de granit entassés les uns sur les autres et offrant souvent les apparences les plus bizarres. Une vingtaine de ces îles sont couvertes d'une couche mince de terre où croît un peu d'herbe (2)... » La plus grande a six habitants qui exploitent une petite ferme; autrefois l'île était très-peuplée et possédait une nombreuse abbaye, qui a été abandonnée en 1453. Les îles Chausey appartiennent à la France et renferment le mouillage du Sound, fort utile comme relâche. Leurs carrières de granit donnent lieu à une exploitation considérable; les trottoirs de Paris sont bordés en général avec du granit de Chausey. La pêche du homard est y fort active, et Coutances reçoit chaque année 10 000 de ces crustacés. Le homard et la langouste sont pris sur les fonds rocheux du littoral normand et breton; les langoustes de Cherbourg sont réputées pour la délicatesse de leur chair. Formigny en fait un immense commerce. On exporte annuellement en Angleterre près de 300 000 kilogrammes de homards.

Autrefois on pêchait aux îles Chausey les congres, qui y sont très-abondants et qui étaient fort estimés. Les rochers de Chausey sont tapissés de varech ou goëmon *(Fucus)*; on l'y récolte en grande quantité. Le varech est employé comme engrais et exporté à Jersey; mais on le recueille surtout pour le brûler et extraire de ses cendres la soude (1). Le varech abonde non-seulement aux îles Chausey, mais sur la côte du Cotentin et sur tout le littoral de la Bretagne.

V. — LES GRÈVES DE LA BAIE DU MONT SAINT-MICHEL.

La baie du mont Saint-Michel ou de Cancale, dont l'aspect est si pittoresque et si vraiment beau, est au sommet de l'angle formé par les côtes du Cotentin et de la Bretagne; elle baigne l'Avranchin et une partie de la Bretagne jusqu'à la pointe aiguë appelée le Groin de Cancale. Les rives de la baie sont peu élevées, verdoyantes et plantureuses, surtout dans l'Avranchin. Dans toute son étendue, la mer découvre de vastes grèves blanchâtres, composées de tangue, et sillonnées par de nombreux ruisseaux et par les embouchures de quelques rivières, la Sée, la Sélune et le Couesnon, qui changent fréquemment de lit au milieu de ces sables. La superficie des grèves est au moins de dix lieues carrées; elles ont cinq lieues de large devant la Sée et la Sélune, et seulement une lieue et un quart devant le Vivier.

Les côtes de l'Avranchin présentent une alternative de grèves herbacées, servant de pâturages, et de grèves nues, que l'on désigne à tort sous le nom de marais salants. Ce sont de grandes plages de tangue, parfaitement unies, sur lesquelles, après que la mer s'est retirée et que le soleil les a séchées, on recueille avec des râteaux le *sablon* chargé du sel que la mer y a déposé; puis, on extrait le sel contenu dans le sablon par une suite d'opérations longues et coûteuses. Au temps de la gabelle, les salines de l'Avranchin, grâce au monopole, étaient assez prospères et produisaient 60 000 quintaux métriques de sel; leur rapport est aujourd'hui bien peu considérable (2).

Entre l'embouchure du Couesnon et Châteauricheux, village à 500 mètres au sud de Cancale, les grèves s'adossent aux marais de Dol qui en sont séparés par une digue de 29 kilomètres de longueur. La hauteur de cette digue est généralement de 10 mètres; elle est en terre, et, du côté de la mer, elle est fortifiée par des enrochements à pierres perdues. Les marais de Dol, quoique imparfaitement desséchés, sont la plus fertile partie de la Bretagne. « Ce territoire, de 11 220 hectares, abonde en fourrages, en grains, en légumes; les arbres y plient sous le poids des fruits; le tabac et le chanvre réussissent à souhait (3). »

Les marais de Dol sont d'anciennes grèves qui ont été endiguées au onzième siècle, et dont la richesse devrait exciter à conquérir sur la mer les grèves qui les précèdent.

Au milieu de ces grèves blanchâtres, à 10 kilomètres au nord de Pontorson, s'élève majestueusement le noir rocher du mont Saint-Michel, surmonté d'élégantes constructions gothiques. Ce roc de granit a 9 000 mètres de circonférence et 125 mètres de hauteur. A 2 kilomètres

(1) Voy. *les Iles de Chausey*, par A. de Quatrefages, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mai 1842.

(2) Audouin et Milne Edwards, ouvrage cité, p. 52.

(1) Aujourd'hui, la fabrication de la soude artificielle a fort diminué ce dernier usage du varech.

(2) Voy. Guettard, *Mémoire sur les salines de l'Avranchin*, dans les Mémoires de l'Académie des sciences, 1758.

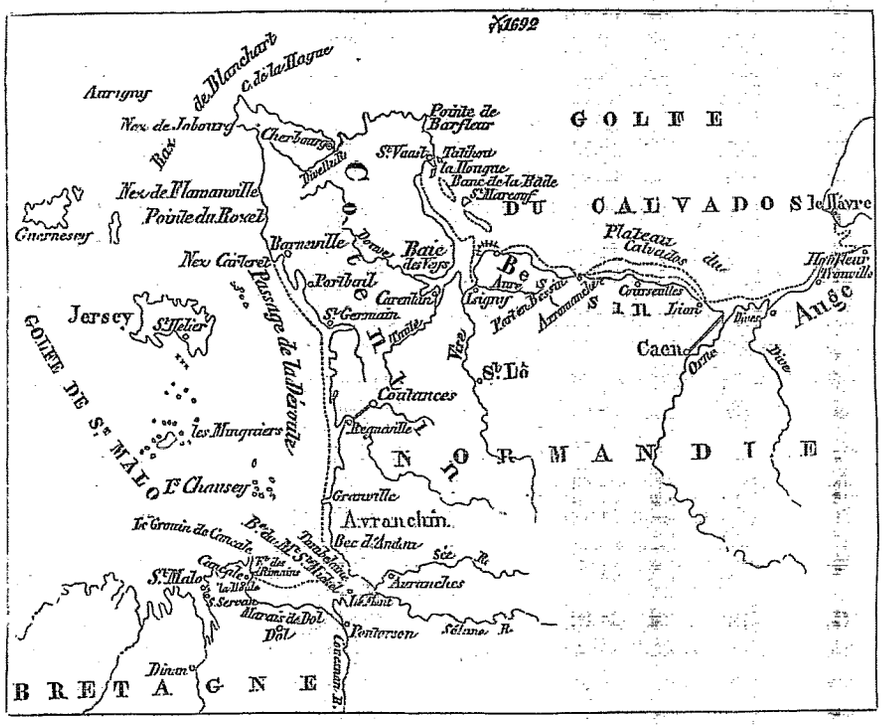
(3) Baude, *les Côtes de la Manche*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er juillet 1851.

et demi du mont Saint-Michel se dresse, aussi au milieu des grèves, le rocher de Tombelaine, autour duquel on pêche des moules renommées. Ces deux rocs, d'aspect pittoresque, sont régulièrement séparés de la terre deux fois par jour par la marée. On ne communique avec eux qu'à marée basse, en profitant du « bas de l'eau » et en traversant les grèves, ce qui offre plus d'un danger, à cause des *lises* ou sables liquides et mouvants. Un village de 300 habitants, presque tous pêcheurs, et une magnifique abbaye, aujourd'hui transformée en prison, occupent le mont Saint-Michel. Vertical et inabordable de tous côtés, excepté au sud, le rocher est défendu dans cette partie par une vieille muraille, réparée sous Louis XIV. En 1423, une armée anglaise tout entière essaya de prendre le mont; ses efforts se brisèrent devant l'héroïque résistance de 119 gentilshommes bretons et normands (1). Avranches, Pontorson et le Vivier, au nord de Dol, sont les seuls ports des grèves et n'ont aucune importance.

La baie du mont Saint-Michel présente les traces des plus grands bouleversements; dans toutes les grèves de Dol, du mont et de Granville, on rencontre d'immenses quantités d'arbres enfouis, qui sont les restes de l'ancienne forêt de Scisey ou Chausey, détruite au onzième siècle par la mer, qui ensuite a tout ensablé (1).

Autrefois le mont Saint-Michel et Tombelaine étaient au milieu des bois; tout ce sol, aujourd'hui conquis par la mer, était émergé et boisé. Allait-il jusqu'aux îles Chausey, comme le veut la tradition populaire? On n'en sait rien; mais de grands bouleversements ont eu lieu dans ces îles, à en juger par l'entassement de leurs rochers.

La baie du mont Saint-Michel se termine à l'ouest par une presqu'île rocheuse dont la pointe la plus septentrionale, bordée de rocs escarpés, est le Groin de Cancale. La pointe de la chaîne, un peu au sud du Groin, forme une rade qui tire son nom de la petite ville de Cancale,



Carte des côtes du Calvados et du Cotentin.

au midi de laquelle est l'échouage de *la Houle;* c'est le port de Cancale et un des premiers ports de pêche de notre littoral. Au nord de la pointe de la chaîne est située la grande rade de Cancale, qui s'étend entre l'îlot des Landes, amas de blocs énormes de rochers de gneiss, situé au nord et près du Groin, et l'île des Rimains au sud et près de la pointe de la Chaîne. La rade de Cancale est très-bonne et peut servir à des vaisseaux de ligne; elle est commandée par le fort des Rimains, construit sur l'île de même nom. En 1758, les Anglais débarquèrent à la Houle, et de là allèrent, suivant leur coutume, brûler les environs de Saint-Malo, sans pouvoir toutefois s'emparer de la ville.

La baie du mont Saint-Michel, de Cancale à Granville, est couverte de bancs d'huîtres, également renommées à cause de leur abondance et par leur bonne qualité (2). C'est la plus importante région de pêche des huîtres qui se trouve sur tout le littoral français; les bancs que l'on trouve dans la rade de la Hougue, à Etretat, à Saint-Valery-en-Caux et à Saint-Valery-sur-Somme, sont beaucoup moins considérables. Les pêcheurs de Granville, de Regnéville et de Cancale exploitent les richesses de leur baie et fournissent annuellement plus de 100 millions d'huîtres aux parcs de la Houle, de Saint-Vaast, de Courseulles et de Dieppe, qui les livrent ensuite à la consommation parisienne. Pendant la campagne 1855-56, Granville et Regnéville ont récolté 71 301 200 huîtres, qui ont rapporté aux pêcheurs 641 170 francs; elles coûteront aux Parisiens 5 centimes la pièce, soit 3 565 060 fr. Les moules se trouvent aussi en grande abondance sur les rochers entre Saint-Malo et Cancale, à Tombelaine, comme sur toutes les parties rocheuses du littoral de la Manche. Celles d'Isigny passent pour les meilleures.

La suite à une autre livraison.

(1) Voy. Max. Raoul, *Histoire pittoresque du mont Saint-Michel*, 1 vol. in-8, 1834, avec gravures.

(2) Voy. Audouin et Milne Edwards, ouvrage cité, p. 170.

(1) Voy. A. Maury, *Histoire des grandes forêts de la Gaule*, p. 254; et J. Desnoyers, *Mémoires de la Société d'histoire naturelle*, t. II.

LE PONT D'AUSTERLITZ.

Les arches du pont d'Austerlitz ont été primitivement construites en fonte de fer; elles reposaient sur des piles en maçonnerie de pierres de taille.

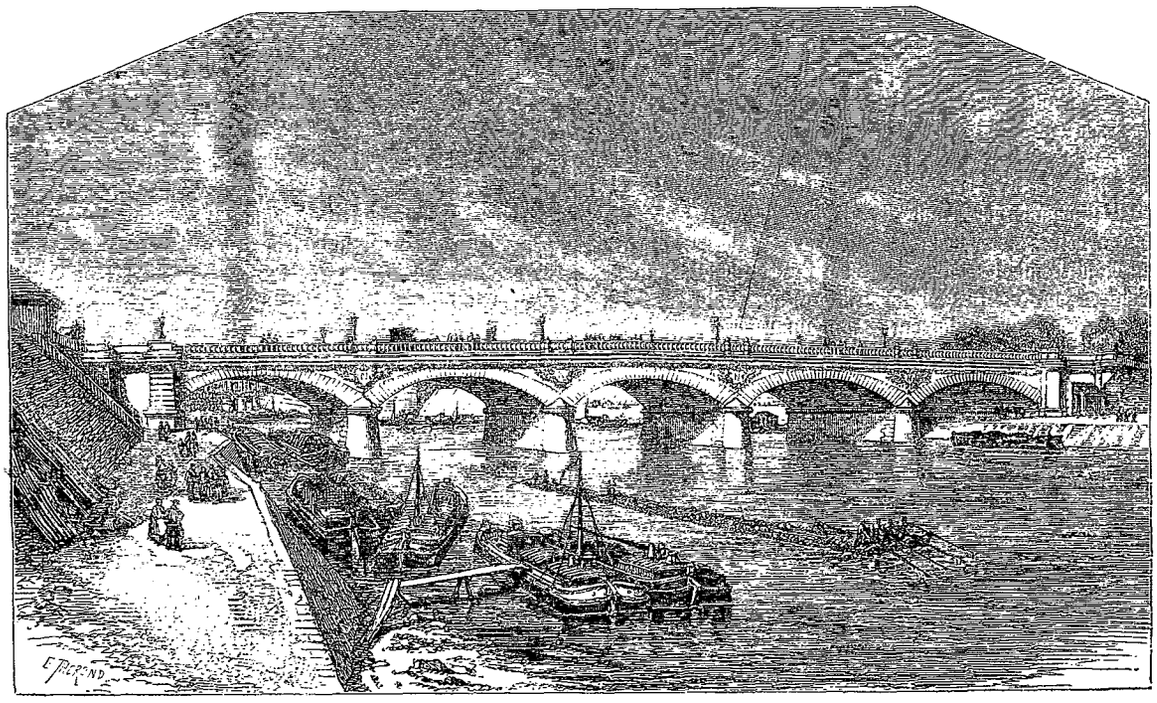
Les travaux, commencés en 1800, avaient été terminés en 1805.

Dès les premières années qui suivirent la construction de ce pont, on remarqua des cassures dans les fontes, et l'on fut obligé d'en réparer chaque année un assez grand nombre au moyen de plaques en fer forgé réunies par des boulons.

La circulation, qui était assujettie à un péage, devint tout à fait libre en 1848. Le nombre des voitures qui le traversaient prenait d'ailleurs un immense développement par suite de la proximité des chemins d'Orléans et de Lyon : aussi les cassures se multiplièrent-elles dans une proportion effrayante, et, au commencement de l'année 1854, on en comptait plus de trois mille. L'administration résolut de remplacer les arches en fonte par des voûtes en maçonnerie de meulières et de ciment de Passy, ayant seulement les têtes en pierre de taille. La largeur du pont, de 12m,75, étant devenue insuffisante, on se décida à la porter à 18 mètres, en profitant de toute l'étendue des anciennes fondations pour le pont proprement dit, et en établissant de nouveaux avant et arrière-becs sur des fondations neuves.

Le projet rédigé sur ces bases fut approuvé le 1er mai 1854. Les travaux furent confiés à un entrepreneur, à la condition qu'ils seraient exécutés dans un délai de six mois, sous peine d'une forte amende en cas de retard.

Le 20 mai, les fondations des nouveaux éperons, l'établissement des coutres, et tous les autres travaux préliminaires, furent commencés. Le 7 août, la circulation fut interdite, et l'on entreprit la démolition des arches en fonte. Le 8 novembre suivant, le nouveau pont fut ouvert à la circulation. La dépense de cette reconstruction s'est élevée à 950 000 francs; mais il convient de retrancher de cette dépense le produit de plus de 800 000 kilogrammes de vieux fers, vendus au prix d'environ 100 000 francs.



Vue du nouveau Pont d'Austerlitz. — Dessin de Thérond.

LA FABRIQUE DE RENAGE (1).

Fin. — Voy. p. 26.

Si, relativement au couchage, les ouvrières sont strictement pensionnaires de l'établissement, il n'en est pas de même pour la nourriture, et c'est justement ce point-là qui, dans l'organisation économique de Renage, est peut-être le plus digne d'attention. Toutes ces jeunes filles se nourrissent elles-mêmes à leur guise, ou pour mieux dire sont nourries, quoique séparées momentanément du foyer domestique, par les soins de leurs parents. Chacune fait sa cuisine à son goût, et mange comme elle l'entend. Voilà qui, au premier coup d'œil, semble assurément devoir entraîner beaucoup d'embarras et de désordre! Eh bien, le premier coup d'œil, comme il arrive si souvent, trompe complétement. Ce régime, si différent de celui d'un pensionnat ou d'un couvent, n'a présenté jusqu'ici que des avantages : pas de récriminations sur le chapitre de la nourriture, et, partant, pas de mécontentements et de murmures; exercice de la liberté individuelle; habitudes de propreté et d'épargne; enfin maintien des relations les plus intimes avec la famille, centre naturel de toute moralité parce qu'elle est celui du respect et de l'affection.

Voici tout uniment comment est organisé ce service. Tout autour des réfectoires sont disposées de grandes armoires grillées, dans l'intérieur desquelles chaque ouvrière possède en propre son rayon; ce rayon est le magasin des vivres de la semaine. Chaque semaine, de chacun des villages où se recrute l'établissement, arrive un commissionnaire avec sa carriole recouverte de toile blanche et son petit cheval enlevé pour ce jour-là aux travaux des champs; il faut voir comme toutes ces jeunes filles s'empressent autour du brave homme; quels jeux, quels rires, quelles conversations, en trouvant, chacune à son adresse, son gros pain de ménage

(1) Fabrique de crêpes à Renage, sur la Furc, près de Rives (Isère).

et son panier rempli avec des œufs, du lard, des légumes, un peu de viande! Certes, ni la mère, ni les sœurs qui ont pris soin de cette provende ne sont oubliées. On a d'ailleurs de leurs nouvelles; le commissionnaire les a vues; il est la gazette vivante du village, et les commérages qu'il débite provoquent de toutes parts un interminable babil.

Enfin le tour de la bonne sœur commence. Chacune a préparé à sa manière et suivant ses ressources son plat ou son potage, et cet effroyable pêle-mêle de batteries de cuisine de toute espèce a été ensuite disposé sur le plateau d'un immense fourneau à l'anglaise, chauffé à la houille, placé à portée de chaque réfectoire, et dont la sœur a la surveillance. On comprend qu'aucun mets n'est assez compliqué pour demander grand travail, et que l'entretien du feu suffit à peu près à tout le service. Vienne l'heure du repas, au signal de la cloche, tout le monde accourt; chacune retrouve son lot, lui donne un dernier tour de main et l'enlève; la plupart du temps, il arrive même que l'opération se simplifie par l'association : « Donne-moi aujourd'hui de ce que tu as, je te donnerai demain de ce que j'aurai; » voilà tout le principe de ces camaraderies à deux, à trois, à quatre couverts. S'il pleut ou si le temps est froid, on s'attable dans le réfectoire; s'il fait beau, toutes ces jeunes filles s'envolent dans le parc, sous les grands arbres, sur le gazon, au bord du charmant ruisseau dont le courant met en branle, un peu plus bas, tous leurs métiers, et, tout en folâtrant et devisant, elles dînent comme des reines.

Le dimanche, personne ne travaille; toutes les machines sont arrêtées; le silence règne; le parc est désert; on dirait un établissement abandonné; et il l'est en effet complétement ce jour-là. Les administrateurs ont voulu que le dimanche fût non-seulement le jour du repos, mais le jour de la famille. De grand matin, tout le monde prend son vol, et chaque bande, dans ses plus beaux costumes, regagne son village. Quel plaisir de revoir les siens et d'être choyé, ne fût-ce que pour quelques heures, par la tendresse et la familiarité des parents! Aucun lien n'est rompu; on continue à faire corps autour du foyer domestique, et en sentant l'honneur de la famille, on sent plus vivement le sien propre. « Ce maintien des relations de famille, me disait le directeur, est une des choses auxquelles nous tenons le plus et dont nous retirons les meilleurs effets pour la moralité de nos ouvrières. » Aussi, dans la mauvaise saison, alors que les journées sont trop courtes pour ces expéditions matinales, n'hésite-t-on pas à faire dans ce but un sacrifice. On arrête le travail des machines dès le samedi à deux heures, et l'on donne congé, de sorte que même les ouvrières qui demeurent le plus loin peuvent encore arriver chez elles avant la nuit. La rentrée se fait le dimanche soir, et qui arrive après l'heure, paye l'amende; amende d'un ou deux sous, mais qui suffit, car le point d'honneur est en jeu, et gloire aux ouvrières qui, dans toute l'année, sont demeurées franches, grâce à l'exactitude de leur conduite, de toute atteinte du code disciplinaire de l'établissement.

Du reste, les liens de famille sont réciproques, car la plupart de ces jeunes filles, sur les économies de leur salaire, subviennent chaque semaine aux besoins des leurs; elles n'arrivent pas, le dimanche matin, les mains vides, et Dieu sait si le paysan aime le son de l'argent comptant! Pour beaucoup aussi, ce pécule, lentement grossi et administré par le père de famille, est destiné à la formation d'une dot qui, après un petit nombre d'années, par la simplicité des mœurs dans une heureuse contrée, devient une fortune. Quelques-unes, satisfaites de cette vie régulière et paisible, s'attachent à l'établissement et affichent l'intention d'y demeurer toujours. En me promenant dans le parc, je me croisai avec une de ces filles, forte et de bonne mine, mais dont la figure accusait hardiment la trentaine bien sonnée. « — Eh bien, Mademoiselle, lui dis-je, est-ce que vous ne songez pas à dire bientôt adieu à votre tour à l'établissement? — Oh! fit-elle en souriant doucement, je n'ai pas besoin de mari, moi; je suis mariée avec l'établissement. » — Bien qu'il y ait sur le chapitre de la religion une liberté absolue, et peut-être en raison même de cette sage discrétion, il règne dans l'établissement beaucoup de piété, et les ouvrières qui se marient avec l'établissement, comme disait mon interlocutrice, sont en général celles qui, durant les heures de recréation, tournent le plus volontiers leurs pas vers la chapelle : un caractère réservé et timide les rend heureuses de cette existence sans tourments et sans soucis, et l'on pourrait presque les comparer à des religieuses si leur liaison avec leur famille ne demeurait complète, et si cette vie de labeur n'était souvent aussi une vie de dévouement pour de pauvres parents.

Quel contraste, Monsieur, entre les sentiments que me fit éprouver cette visite et les sentiments douloureux qui se passent dans mon souvenir à la pensée des fabriques de Mulhouse et autres lieux! C'est, si je puis ainsi dire, l'effet d'une journée de printemps comparée à la plus sombre de nos journées d'hiver. Sauf peut-être dans nos forges, où l'on sent assez ordinairement que la rudesse du labeur ne repousse pas tout à fait la bonne humeur et le bien-être, et où les exigences de la vie de famille sont en général respectées d'une manière louable, il est bien rare que le spectacle des travaux industriels ne soit pas pour l'observateur philanthrope un spectacle de tristesse: on peut y admirer la puissance des machines, l'artifice des procédés, la magie des transformations; mais on sent que l'homme y est en souffrance, et, l'esprit a beau être entraîné, le cœur se resserre. Infortunés séjours où le sourire est inconnu, où l'espérance manque, et dans lesquels l'ouvrier, nouvel Ixion, est comme enchaîné à la roue! Ici, comme j'ai essayé de vous l'indiquer, le principe économique est tout autre; la considération des personnes passe avant tout, et, par une heureuse innovation, les mécaniques, toutes perfectionnées qu'elles soient, ne sont qu'au second rang.

Aux détails que je vous ai déjà donnés à cet égard, permettez-moi d'en ajouter un dernier, et qui, ce me semble, résume tous les autres. L'année dernière, la place de directeur de cette importante usine est devenue vacante : nul doute que l'on n'ait dû s'adresser pour la remplir à quelque ingénieur connu par ses travaux technologiques, à quelque élève sorti dans les premiers rangs de l'une de nos écoles d'arts et métiers, tout au moins à quelque agent émérite! Pas du tout : la règle commune a été mise hardiment de côté, et l'on s'est bien plus occupé de rencontrer un représentant de la science de la vie qu'un représentant de la science du tissage et de la filature. Il se trouvait dans les environs un jeune juge de paix, marié, père de famille, estimé de tout le monde pour son esprit de conciliation et la probité de ses mœurs : c'est sur lui que l'on a jeté les yeux; on l'a décidé; on a mis sous ses ordres tous les agents nécessaires à la spécialité, et les ouvrières entourent avec respect et reconnaissance celui qui sait être leur tuteur en même temps que leur maître.

Le régime industriel dont je viens de vous esquisser, Monsieur, les principaux traits, n'offre pas seulement les avantages de la moralité, mais on ne peut refuser d'y applaudir même au point de vue purement financier. Créer un personnel attaché aux intérêts d'un établissement comme s'il en était solidaire, plein de soins pour les appareils qui lui sont confiés, ménager des substances qu'il consomme ou élabore, attentif à la qualité des produits, vaillant,

souple, actif et zélé à tous ses devoirs, n'est pas une moindre condition de succès pour l'industriel que de se procurer un outillage de premier choix et de la force brute à bon marché. C'est ce qu'ont parfaitement compris les fondateurs de la fabrique de Renage, et la prospérité de l'établissement leur sert de justification aux yeux de leurs concurrents en même temps que de récompense. Puisse leur exemple se propager, et, sous l'influence des mêmes principes, des jours meilleurs s'ouvrir enfin pour la population si méritante et si digne de pitié de nos manufactures! Aimer et relever les hommes, au lieu de les mépriser et de les exploiter, tel devrait être le programme de l'industrie dans toutes ses branches, et ce programme bien rempli suffirait pour écarter de l'avenir tous les dangers qui le menacent.

Agréez, etc.

SUR LA MORT DU DUC DE CLARENCE.

Est-il vrai que le duc de Clarence, frère du roi d'Angleterre Edouard IV, ait été noyé dans un tonneau de vin de Malvoisie?

Le duc de Clarence fut condamné à mort pour cause de rébellion, par la Chambre des lords, et l'orateur de la Chambre des communes insista vivement pour que cette sentence fût exécutée.

Le roi donna son consentement, mais il voulut éviter à son frère la honte d'une exécution publique.

Les deux seuls auteurs contemporains qui aient fait mention du genre de mort imposé au duc ou choisi par lui, sont Fabyan et Commynes.

« Le roy Edouard, dit Commynes, feit mourir son frère, » le duc de Clarence, en une pippe de malvoysie, pour ce » qu'il vouloit se faire roy, comme on disoit [1]. »

Commynes a emprunté l'anecdote à Fabyan, qui était Anglais et habitait Londres; or voici le texte de Fabian : « Le » duc de Clarence fut mis à mort secrètement et noyé *(drown)* » dans un baril de malvoisie *(barrel of malvesye)*, près de » la Tour. »

Un critique anglais, M. James Gardnair, a récemment commenté ces deux lignes du vieil historien, et il est arrivé à conclure que très-probablement leur sens veritable est celui-ci :

« Le duc de Clarence fut mis à mort secrètement, et » son corps, enfermé dans une tonne qui avait contenu du » malvoisie, a été jeté dans la Tamise, près de la Tour de » Londres. »

En d'autres termes, Clarence aurait été étranglé ou poignardé dans son cachot; puis, pour faire disparaître son corps, on l'aurait enfermé dans une futaille vide et jeté dans le fleuve.

M. Gardnair démontre, en effet, par des exemples tirés des meilleurs auteurs anciens, que le mot *drown* était employé très-ordinairement dans le sens de « plongé dans l'eau, » et s'appliquait non-seulement aux morts aussi bien qu'aux vivants, mais encore à toute espèce de chose. Dans la Tempête de Shakspeare, Prospero dit : « Je noierai mon » livre » *(I'll drown my book)*. Dans la comédie *Tout est bien qui finit bien*, Parolles dit : « Je noierai mes habits » *(I'll drown my clothes)*. D'autre part, il est certain que les mots « baril de vin, tonne de vin, » ne signifient pas nécessairement que le baril ou la tonne renferme du vin, mais seulement qu'on les a employés ou destinés à en contenir. L'auteur de la ballade ou histoire rimée de *Ladye Bessie* (Elisabeth d'York, femme de Henri II) fait dire à cette princesse : « Il tua mes frères dans le lit où ils étaient » couchés et il les noya tous deux dans une tonne de vin. » Ce sont les expressions mêmes dont s'est servi Fabyan, et ici le sens n'est pas douteux; il s'agit bien incontestablement de corps inanimés et d'une tonne vide : c'était un usage ancien de se servir en de semblables circonstances de tonnes au lieu de sacs.

On peut donc croire que l'éternelle plaisanterie bachique des chansonniers du Caveau, qui demandent « à finir leur vie dans un tonneau de Malvoisie, » n'est fondée que sur une fausse interprétation du récit de Fabyan.

[1] Liv. Ier, chap. VII, des *Mémoires de Commynes*, avec annotations et éclaircissements par Mlle Dupont, t. Ier (1850).

DINANDERIE.

On appelle dinanderie les grandes œuvres de chaudronnerie historiée. Cette orfévrerie de cuisine se fabriquait surtout à Dinant, en Belgique, et à Lyon. On exécutait au marteau les figures et les personnages dont on décorait les plats, les bassins et les coquemars (vases à anses et à gros ventre). Après le sac de Dinant par Charles le Téméraire (voy. notre précédent volume, p. 372), les habitants de cette ville vinrent en France; ils se répandirent dans les provinces, et nos chaudronniers d'Auvergne et de Normandie, déjà artistes et bons imitateurs de Dinant, se dirent dès lors « dinandiers de Dinant [1]. »

PATÈRES ANTIQUES

TROUVÉES RÉCEMMENT A TOULOUSE.

Un de nos correspondants nous adresse le dessin de deux patères antiques qui ont été trouvées il y a peu de temps à Toulouse, à quatre mètres environ en contre-bas du sol de la rue (place des Puits, n° 2), et sous une couche de terre de cette épaisseur qu'on avait enlevée pour faire une cave.

Ces patères ont 20 centimètres de diamètre, dimension un peu plus petite que celle d'une de nos assiettes ordinaires. Elles sont en argent. La couche d'oxyde qui les recouvre a près d'un millimètre d'épaisseur : cette couche est partout uniforme.

L'une, dans un état de conservation parfaite, offre à son centre un petit médaillon en or qui y a été encastré. Le revers de la pièce n'est pas visible. Le *droit* porte la tête de Théodose le Grand, avec cette légende parfaitement nette : D. N. THEODOSIVS. P. F. AVG. (Dominus Noster Theodosius Pius Felix Augustus.) Cet empereur ayant régné avec le titre d'Auguste de 379 à 395, l'époque à laquelle a été frappée la médaille donne la date de la patère, qui est certainement un monument de la fin du quatrième siècle après notre ère.

L'autre patère offre plus d'intérêt. Malheureusement le coup de pioche des ouvriers l'a endommagée. Une bordure très-riche et très-élégante, de dessin grec, orne les bords de la coupe; le fond est occupé par un sanglier à gauche, dans l'attitude de l'arrêt, et conjugué sur un palmier dont la tige s'étend d'une bordure à l'autre de la patère. On remarque sur ces ornements en bas-relief des traces très-apparentes de dorure. La forme élégante de ces deux coupes, leurs dimensions, qui sont exactement les mêmes, doivent faire penser que la seconde est du même temps que la première, supposition fortifiée par le fait qui les a réunies et déposées dans le même lieu. Si elles ont fait partie du trésor d'un temple, elles ont, selon toute probabilité, été offertes ensemble et par la même personne.

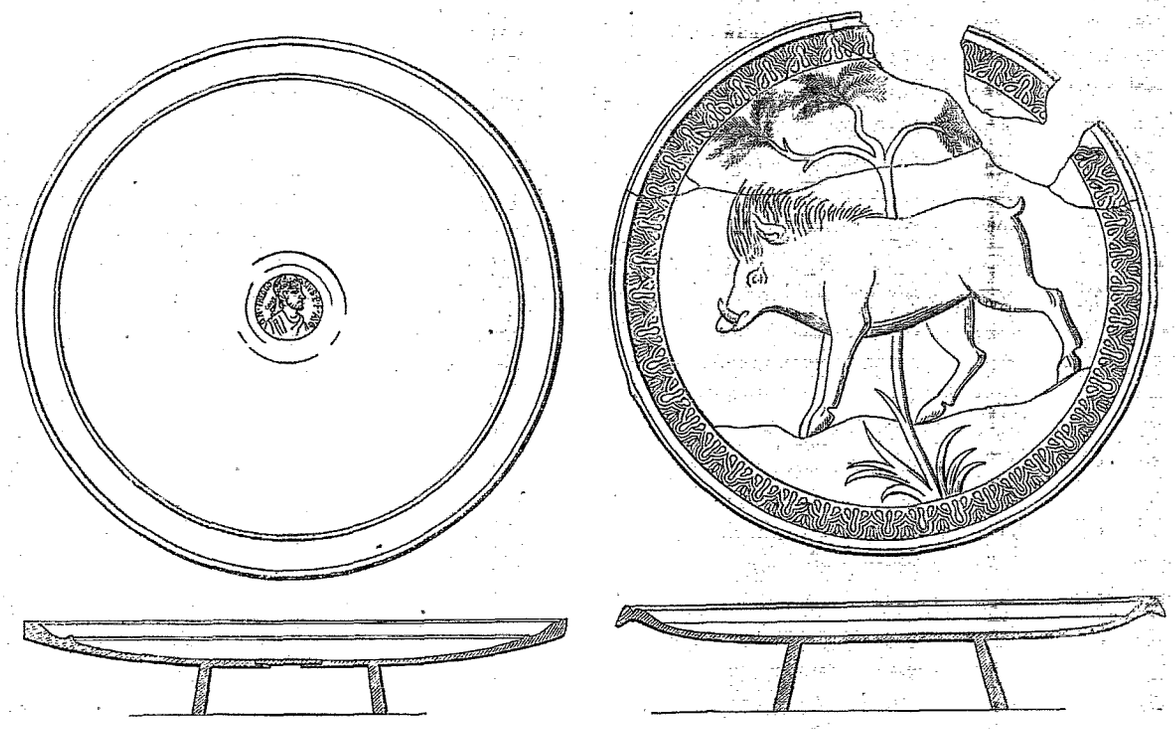
[1] Michelet, *Histoire de France*, VI. — Dussieux, *les Artistes français à l'étranger*, p. xxij.

La composition du sujet et son exécution viennent à l'appui de cette conjecture. La bordure est d'un travail soigné; elle reproduit un dessin que l'on remarque sur les vases grecs. Mais les bordures de ce goût se retrouvent assez fréquemment sur des objets d'art de l'époque impériale. Pour ne donner qu'un exemple, nous citerons le disque d'argent qui se trouve au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, et dans lequel on croit que l'artiste a représenté un épisode de la querelle d'Achille et d'Agamemnon, au sujet de Briséis. Si l'on voulait supposer que, la bordure de la patère étant de style grec, la coupe date des belles époques de l'art, comme les vases de Bernay, une telle hypothèse serait renversée par l'examen le plus superficiel de la manière dont est rendu le sujet principal. Évidemment le sanglier manque de style, disons plus, de vérité. C'est un sanglier d'armoirie et fait de *chic*, comme on dirait à l'atelier, probablement par un homme qui n'en avait jamais vu de vivant. On ne travaillait pas ainsi au temps des grands artistes. Un des signes de la décadence est la convention substituée à la réalité, et l'imagination à la nature.

Et non-seulement on est porté à attribuer le travail de cette patère au quatrième siècle, mais on serait tenté de lui attribuer une origine orientale ou plutôt africaine. Le palmier est l'arbre de ces contrées. La position donnée au sanglier et à l'arbre rappelle celle du cheval et du palmier sur les médailles de Carthage. Sans être aussi commun que dans les forêts de l'Occident, le sanglier se rencontre assez souvent en Afrique, et tout le monde se rappelle les scènes de cette chasse au sanglier reproduite par le pinceau populaire d'Horace Vernet. Au reste, l'entre-croisement d'une figure d'animal avec un arbre est un arrangement propre au style oriental et qui se rapporte à l'époque des Sassanides. C'est du moins la date à laquelle on rapporte un vase d'argent donné par M. le duc de Luynes à la Bibliothèque impériale, et où l'on voit un tigre derrière lequel s'élève un lotus chargé de ses fruits. Sur un autre vase en argent ayant la forme du *prefericulum*, que possède également le cabinet des médailles, et dont l'origine orientale n'est pas contestée, les lions sont entre-croisés, figure symbolique destinée sans doute à traduire soit une idée religieuse, soit un fait astronomique.

Le sanglier se rencontre dans un très-grand nombre de monuments antiques. On le trouve sur les médailles de plusieurs peuples de la Grèce, de l'Italie et de la Gaule.

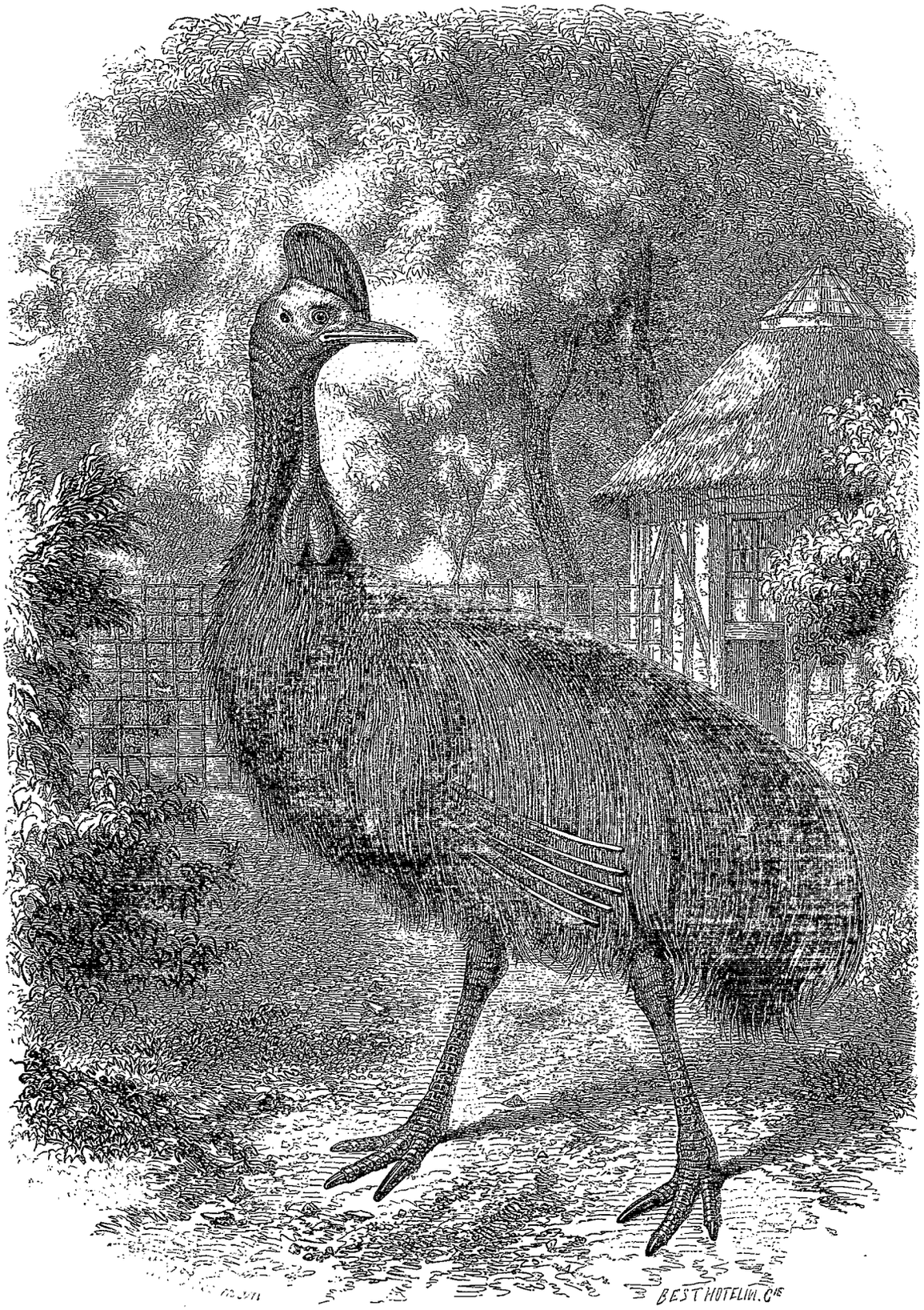
Peut-être les patères trouvées à Toulouse appartenaient-elles à un particulier, et servaient-elles à faire les libations dans les festins. Peut-être ont-elles fait partie du trésor d'un temple, d'un temple de Diane, par exemple, divinité à laquelle le sanglier était consacré. Est-ce la cupidité qui, après avoir dérobé ces objets précieux, les aura enfouis dans la terre où ils viennent d'être trouvés? Est-ce la piété d'un prêtre païen qui les aura cachés dans cet endroit pour les



Patères antiques récemment découvertes à Toulouse.

soustraire aux chrétiens destructeurs des idoles et des temples, à une époque de persécution; car les païens eurent à souffrir à leur tour les excès d'intolérance dont ils avaient donné l'exemple? Il est impossible de répondre à de semblables questions, qui peut-être resteront toujours à l'état de problèmes insolubles. Il arriva de même, en 1776, que des maçons, qui travaillaient à la démolition d'une maison du chapitre de Rennes, trouvèrent à six pieds de profondeur une coupe en or pur, ornée de seize médailles impériales encastrées et d'un sujet ciselé en bosse dans le fond, le tout du poids de cinq marcs trois onces et quelques grains. Ils s'empressèrent de l'offrir au roi. Cette magnifique patère est exposée dans une des montres du cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

LE CASOAR A CASQUE.



Muséum d'histoire naturelle. — Le Casoar à casque. — Dessin de Freeman, d'après nature.

Le casoar à casque est le plus grand des échassiers, après l'autruche. L'ensemble de ses traits zoologiques le rapproche jusqu'à un certain point de ce dernier genre; toutefois sa taille est moins élancée, son corps est plus trapu, ses formes plus massives; bien d'autres caractères encore séparent, dans la série, ces deux oiseaux dont les dimensions colossales dépassent celles de toutes les autres espèces de bipèdes ailés.

Ce qui saisit le plus vivement à première vue, chez le casoar à casque, c'est la singulière nature de ses plumes : elles sont complétement dépourvues de barbules, et ressemblent à des crins tombants. Leur teinte générale est d'un brun-noir luisant. Les ailes sont rudimentaires; à peine apparaissent-elles au dehors, indiquées seulement par quatre ou cinq tubes ou pennes, nus, terminés en pointe, et analogues à des piquants. De tels organes, évidemment, ne sauraient être favorables au vol; ils pourraient encore moins servir à frapper l'air pour accélérer la marche; l'animal ne doit guère les utiliser que comme moyen d'attaque ou de défense. Nous avons été témoin, au jardin des Plantes, d'une lutte curieuse que l'oiseau, dans un paroxysme de colère, avait essayé de soutenir contre un gardien de la ménagerie : le poitrail fortement tendu en avant et les piquants redressés, il fondait avec violence sur son adversaire, et la force d'impulsion de l'oiseau était telle que le résultat aurait pu devenir dangereux pour l'homme.

La tête et une grande portion du cou, dépourvues de plumes, sont splendidement colorées des teintes les plus brillantes de l'iris : violet-ardoisé sous la gorge, bleu aux joues, rouge de corail dans la région postérieure, et diverses autres nuances. Des caroncules ou fanons, également colorés, pendent au bas du cou, comme chez le dindon. L'œil est petit, à iris jaune-clair; il est garni d'un rang de poils noirs arrondis en forme de sourcils : cette disposition particulière donne à l'animal une expression dure et farouche. A la partie supérieure de la base du bec, l'oiseau porte un appendice en forme de casque, qui n'est autre chose qu'un développement de l'os frontal, et qui a valu à l'espèce le nom particulier qu'elle porte. Cet appendice singulier et unique fournit l'un des traits les plus caractéristiques de l'animal, et le sépare complétement de l'échassier du même nom générique, du casoar de la Nouvelle-Hollande (1). Le pied du casoar à casque est proportionnellement court, plus court du moins que celui de l'autruche; les tarses sont épais, robustes et forts, terminés seulement par trois doigts, au lieu de quatre que l'on compte presque sans exception dans la série entière de la classe des oiseaux. Ces doigts sont dirigés en avant et munis d'ongles, dont l'intérieur est plus long que les deux autres. A défaut de moyens suffisants pour le vol, le casoar possède donc un instrument puissant pour la course, et qui lui sert en même temps d'arme redoutable pour l'attaque et la défense. Nous avons vu maintes fois l'individu du Muséum lancer, dans ses moments d'irritation, des ruades violentes contre la barrière qui le sépare des compartiments voisins, et les pieux en bois, très-épais, qui composent cette barrière, tomberaient assurément sous ce choc répété, s'ils n'étaient maintenus par de forts liens de fer.

En général, les habitudes de cet animal, telles du moins que nous les avons observées à la ménagerie du Muséum, et telles que les ont racontées les voyageurs, spécialement les Hollandais, indiquent une nature sauvage, méchante, brutale; cependant on parvient assez facilement à l'apprivoiser. Au jardin des Plantes, sa nourriture consiste principalement en racines potagères, betteraves, carottes, etc. Il aime les fruits, les œufs, le pain, et se montre généralement très-glouton. La quantité d'eau qu'il boit est prodigieuse : à l'état de grande liberté, sa consommation en ce genre va, dit-on, à quatre ou cinq litres par jour; au Muséum, elle ne dépasse guère deux litres, quantité déjà considérable pour un oiseau, quelles que soient les dimensions de son espèce.

Le casoar à casque est propre à certaines contrées assez restreintes de l'archipel Indien. On le trouve dans les Moluques, la Nouvelle-Guinée, etc. Il paraît habiter surtout les forêts les plus profondes de l'île Céram. Les Malais lui donnent le nom de *Cassuwaris*, d'où l'on a tiré celui de *Casoar*. Ses mœurs à l'état sauvage ne sont pas encore parfaitement connues; pour s'en faire une idée juste, il faudrait aller les étudier dans les retraites les plus éloignées des habitations. On sait seulement qu'il ne vit pas en sociétés nombreuses, mais par couples solitaires. Il échappe avec facilité aux poursuites de l'homme et de ses autres ennemis, grâce à sa course rapide. La femelle pond chaque année, dans le sable, trois ou quatre œufs moins gros que ceux de l'autruche, mais plus allongés. Elle ne les couve que la nuit, et les abandonne pendant le jour à la chaleur des rayons solaires. L'incubation dure de vingt-huit à trente jours; les petits naissent recouverts de duvet.

Jusqu'à présent, aucune tentative directe et suivie ne paraît avoir eu pour but d'utiliser le casoar et de le faire servir à l'alimentation ou à d'autres besoins de l'homme; sa chair est de mauvais goût. Les rares individus qui parviennent en Europe y sont amenés principalement par les Hollandais. De Hollande aussi nous est arrivé celui du jardin des Plantes; il est jeune encore, et n'égale pas, si nos souvenirs nous servent bien, celui du même genre qu'a déjà possédé la ménagerie, il y a douze ou quatorze ans, et qui s'est tué, dans un accès de sauvagerie, en se ruant contre l'enceinte solide où il était enfermé.

(1) Décrit dans le *Magasin pittoresque*, t. II, p. 365.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Nos lecteurs n'ont pas oublié *la Dernière Étape*, si subitement et si tristement interrompue (1). Il ne fallait plus qu'un petit nombre de pages pour la terminer. Quelque téméraire qu'il nous parût de les écrire, on nous en a fait un devoir, et nous avons essayé de le remplir. Nos relations avec M. E. Souvestre, aussi étroites que la parenté la plus proche et l'affection la plus profonde pouvaient les rendre, nous ont mis à même de connaître et d'apprécier ses convictions, ses sentiments, son âme tout entière (2). Nous nous sommes appliqué, dans notre travail, à évoquer devant nous sa pensée et à nous y conformer le plus fidèlement possible. Quant à la forme, il va sans dire que nous n'avons pas eu la prétention, ni même l'intention, d'imiter celle de M. Souvestre. C'est ce sentiment de notre insuffisance qui nous effraye en laissant publier ces pages et trouble pour nous le plaisir de nous être acquitté d'un devoir filial. Le même respect qui nous a décidé à prendre la plume, la fait hésiter et trembler dans notre main.

XXXIII. M. RENÉ A SON COMPTOIR.

Félicité a obtenu le crédit de marchandises que j'avais sollicité pour elle. Ce matin, quand je suis allé la voir, j'ai été accueilli par une avalanche de remercîments. En vain j'ai voulu lui persuader qu'elle devait attribuer le succès de sa demande, non pas à ma protection, mais seulement à sa probité, à sa bonne renommée; que d'ailleurs elle avait conclu une affaire commerciale, nullement reçu une faveur : elle n'a pu résister au besoin de rendre grâces à quelqu'un, et le torrent d'éloges, forcé enfin de se détourner de moi, s'est reporté tout entier sur M. Dutilleul. Pourquoi me serais-je obstiné à la détromper? La reconnaissance réchauffe et réjouit le cœur; elle est plus douce encore à celui qui l'éprouve qu'à celui qui en est l'objet.

Tout en continuant à parler avec une volubilité que je ne lui avais jamais connue, Félicité avait repris son tra-

(1) Voy. les Tables des t. XXII et XXIII (1854 et 1855).
(2) Ces lignes ont été écrites par M. Eugène Lesbazeilles, gendre de M. Emile Souvestre.

vail interrompu, et rangeait dans sa boutique les denrées nouvellement arrivées. Un bibliophile n'eût pas mis plus de sollicitude et d'amour à classer ses livres précieux, qu'elle n'en dépensait à disposer les paquets de café, les bocaux de girofle ou de cannelle. Ses instincts de ménagère, dont autrefois mes papiers avaient été si souvent victimes, avaient profité de cette circonstance pour se donner pleine satisfaction, et elle avait entrepris, dans l'intérêt de l'ordre et de la symétrie, un bouleversement général. Aucun objet ne put échapper à son parti pris de réforme, bien que la plupart, après un examen minutieux et des essais réitérés, dussent reprendre la place dont on les avait dépossédés. Plus d'une fois je fus consulté sur l'effet plus ou moins harmonieux de telle ou telle combinaison, et je dus donner mon avis avec le même sérieux que s'il se fût agi des plus graves intérêts.

Derrière les carreaux brillants de la porte, on suspendit les images coloriées et les jouets d'enfants; l'armoire vitrée fut réservée aux écheveaux et aux rubans qui y étalèrent leurs couleurs habilement nuancées; les tablettes se couvrirent de flacons, ici rangés en colonnades, là entassés en pyramides jusqu'au plafond. Quand le classement fut terminé, Félicité jeta sur l'ensemble de son œuvre un coup d'œil d'orgueilleuse satisfaction; et le fait est que la petite boutique avait un air singulièrement coquet et joyeux, avec ses comptoirs récemment repeints et vernis, ses balances aussi brillantes que l'or, et ses casiers alignant leurs étiquettes en longues files d'une irréprochable régularité.

En ce moment René survint : il ne laissait guère s'écouler de jour sans trouver le moyen de s'échapper jusqu'à la maison du faubourg, ne fît-il que frapper sur les carreaux en courant ou passer sa figure joviale par la porte entr'ouverte. A peine fut-il entré, qu'une surprise émerveillée se peignit sur ses traits : ses regards se portaient alternativement sur les belles choses qui l'environnaient et sur celle qui lui paraissait les avoir évoquées comme par une baguette magique. Il était évident que son admiration toujours croissante était sur le point de faire explosion, et qu'il allait se jeter au cou de Félicité; mais ma présence comprima tout à coup ce premier mouvement, et une réflexion subite parut achever de le contenir. Il se dit, sans doute, qu'après tout, cette ménagère si habile, elle était sa femme; qu'au milieu de toutes ces richesses, il était chez lui, et, voulant se montrer au niveau de sa fortune, il se dirigea tranquillement vers le comptoir, monta gravement la marche qui l'élevait au-dessus du sol, et s'assit dans le fauteuil de cuir où il se carra et demeura silencieux avec une majesté des plus comiques.

Autrefois, j'aurais souri de cet humble ménage, qu'un sort si médiocre suffit à enchanter, et dans mon sourire le dédain aurait eu plus de part que la gaieté. Malgré la bonne opinion que j'avais de mon spiritualisme, je n'étais, en réalité, sensible qu'à la forme; je n'étais touché que du bonheur élégant; je confondais les petits avec les objets vulgaires qui les entourent, et je les enveloppais sans examen dans la même indifférence, trop souvent dans le même mépris. A combien d'injustices et à quelles privations ces préjugés me condamnaient! Aujourd'hui bien des barrières sont tombées pour moi, et je trouve à glaner sur un plus vaste champ. La joie des raffinés n'est plus seule à me frapper et à me séduire. Au milieu des pains de sucre de la pauvre marchande, je discerne et je recueille des sentiments, des émotions dont mon cœur fait son profit. Je ne me borne plus à me promener dans les allées ratissées des parcs : j'explore aussi les routes banales et je n'y fais pas moins ample moisson; la fleur du fossé a des couleurs solides, des odeurs saines, qui ne me charment pas moins que les nuances plus fines, les parfums plus délicats, des plantes de serre. Et en même temps que je ressens plus de sympathie, j'en inspire aussi davantage. Quand j'ai tendu cordialement la main à René et à sa femme ils ont eu des larmes dans les yeux.

Je m'aperçois que je viens de faire mon éloge; mais je proteste que c'est la vieillesse seule que j'ai eu l'intention de louer. D'ailleurs ç'a été de tout temps le privilége des vieillards de pouvoir parler d'eux-mêmes avec quelque bienveillance, sans s'attirer trop de blâme. Nestor, dans l'Iliade, n'ouvre guère la bouche que pour se féliciter de ses vertus, et Homère, au lieu de l'accuser d'outrecuidance ou de bavardage, trouve que les paroles coulent de ses lèvres plus douces que le miel.

La suite à la prochaine livraison.

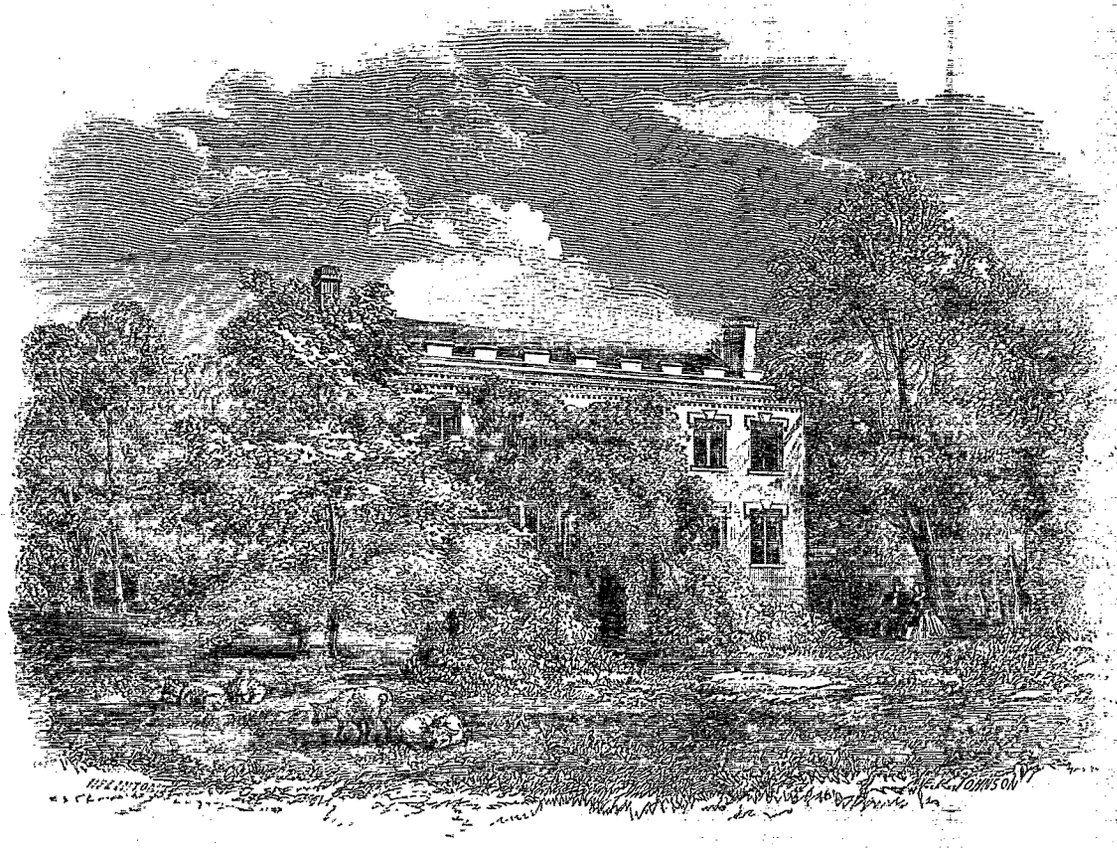
FENIMORE COOPER.

Parmi les lecteurs des *Pionniers*, il en est peu qui n'aient encore présents à la mémoire les superbes forêts du lac Ostégo et le petit village de Cooperstown : c'est là que se passa la plus grande partie de l'enfance du célèbre romancier américain; c'est aussi là que reposent aujourd'hui ses cendres. Né le 15 septembre 1789, à Burlington, dans le New-Jersey, James-Fenimore Cooper fut amené, encore enfant, à Cooperstown, où, quatre à cinq ans auparavant, son père s'était fait construire une maison. Il descendait d'un émigrant, William Cooper, qui était venu s'établir, en 1679, à Burlington. Comme son père exerçait les doubles fonctions de magistrat et de membre du Congrès, ses devoirs l'obligeaient souvent à quitter Cooperstown pour séjourner à Burlington; et c'est dans cette ville que, dès l'âge de six ans, Fenimore Cooper commença son éducation classique. A treize ans, il entra au collége d'Yale, et s'y distingua comme élève; mais, entraîné par son goût vers une carrière aventureuse, il quitta, en 1805, le collége pour se faire marin. Il n'existait point alors d'école navale aux États-Unis, et les jeunes gens qui voulaient entrer dans la marine militaire devaient s'y préparer par un voyage au long cours sur un navire du commerce : c'est ce que fit Cooper. Un vieux marin a raconté son admission comme matelot à bord du *Sterling*, bâtiment marchand, commandé par le capitaine Johnston, et destiné à naviguer sur les côtes d'Angleterre, de France, d'Espagne et d'Afrique. Malgré les mauvais temps et quelques dangers courus, ce long voyage fut assez heureux, et, au retour, Cooper entra, en qualité de midshipman, dans la marine de guerre de son pays. Il s'y fit aimer de tout le monde par son caractère franc, généreux et hardi. Nul doute qu'il ne fût parvenu au grade le plus élevé si, après six années de navigation, la perspective d'une vie plus douce et plus paisible ne l'eût séduit. Ces six années lui furent néanmoins très-utiles, en lui donnant des connaissances nautiques qui lui devinrent très-utiles lorsqu'il voulut prendre la mer pour théâtre de ses compositions. Le 1er janvier 1811, il épousa Mlle de Lancey, descendante d'une des familles les plus anciennes et les plus influentes de l'Amérique. Avant d'aller se fixer à Cooperstown, il habita pendant quelque temps une petite maison retirée, à Mameroenck, près de New-York. C'est là que se révéla sa vocation de romancier. Il y composa le roman de *Précaution*, qui eut un succès médiocre en Amérique. L'ouvrage peignait les mœurs de la société anglaise; mais, bien que l'auteur eût puisé beaucoup plus dans le souvenir de ses lectures que dans ses observations personnelles, on ne voulut point croire en Angleterre qu'il fût l'œuvre d'une plume américaine, et le livre, réimprimé à Londres, passa pour un roman d'origine purement britannique.

Si ce n'était point là un succès, c'était du moins un en-

couragement. Cooper continua d'écrire, mais en changeant de thème. Il prit le sol et l'histoire de son pays pour bases de sa nouvelle composition, et publia, en 1821, *l'Espion*, qui fut presque immédiatement réimprimé et lu dans la plupart des pays de l'Europe. Ce succès fixa définitivement la carrière littéraire de Cooper. Après *l'Espion* vinrent *les Pionniers* (1823), ensuite *le Pilote*, et plusieurs autres. En 1826, la publication du *Dernier des Mohicans* termina cette première série de ses œuvres d'imagination.

Ce n'était pas sans quelque inquiétude qu'il s'était aventuré dans la composition du *Pilote :* aussi crut-il devoir, avant l'impression, le lire à plusieurs personnes de goût; elles trouvèrent l'ouvrage bon. Mais ce n'était pas assez pour lui; il tenait à s'assurer de la vérité et de l'exactitude des détails nautiques. Il se choisit en conséquence pour critique un vieux marin, et lui lut une grande partie du premier volume, où ces détails sont le plus concentrés. C'est ainsi que Walter Scott avait cru aussi devoir consulter un vieux chasseur sur les scènes de chasse de sa *Dame du lac*. La première heure de lecture suffit à Cooper pour juger de l'épreuve. Son rude auditeur suivait avec la plus grande attention les manœuvres décrites, et témoignait par un hochement de tête qu'il n'y voyait rien à reprendre. Dans un endroit du récit, cependant, il commença à s'agiter sur son



La Maison de Fenimore Cooper, à Cooperstown. — Dessin de Johnson.

siége, se leva, et se mit à marcher de long en large avec une sorte de mouvement fébrile : « Tout cela est fort bien, camarade, s'écria-t-il tout à coup en interrompant Cooper; mais, diable! dépêchez-vous donc de larguer le grand foc! » Cette remarque brusque et spontanée était la contre-partie de celle du vieux critique de Walter Scott, qui, tout entier à la scène de chasse qui lui était lue, et croyant y assister en réalité, laissait échapper cette exclamation : « Ah çà! mais, il ne fait pas attention; il va gâter ses chiens! » Pleinement satisfait de l'expérience, Cooper reconnut la justesse de la critique, et se hâta de larguer la ralingue du grand foc.

En 1826, Cooper s'embarqua pour l'Europe. *Le Dernier des Mohicans* venait de porter sa renommée de romancier à son apogée; cette renommée l'y avait précédé. En Angleterre et en France, il rencontra chez les personnages distingués dont il se rapprocha l'accueil franc et cordial qui convenait à son caractère sérieux et indépendant. Il aimait beaucoup le monde, et il le fréquenta. La société était pour lui une étude et un exercice intellectuel qu'il considérait comme nécessaires. Il aimait à argumenter, et déployait une grande force de dialectique dans la conversation.

Cooper passa ainsi sept années en Europe. On trouve, dans une dizaine de volumes consacrés à la Suisse, à l'Angleterre, à la France et à l'Italie, qu'il publia en 1836, les divers souvenirs et observations qu'il a recueillis sur le continent. Quoique ce ne soient pas les meilleures de ses œuvres, d'importantes remarques sur les hommes et sur les choses, des descriptions de fêtes et de pays, des anecdotes charmantes racontées avec beaucoup d'intérêt, y révèlent peut-être mieux qu'aucune autre de ses compositions la nature et la portée de son esprit. En quelque lieu qu'il se trouvât, Cooper ne laissait jamais échapper l'occasion de défendre hautement les institutions libres de son pays : c'est ce sentiment qui le porta à écrire et à publier les *Notions sur les Américains, par un voyageur célibataire.*

Quoique fort répandu dans le monde, et recevant beaucoup lui-même à Paris, Cooper demeurait constamment attaché à ses occupations littéraires. Chaque jour, une partie de son temps était employée à écrire; et, chaque année, grâce à cette application régulière et systématique, se produisaient des résultats inexplicables pour ceux qui igno-

raient son travail journalier : c'est ainsi qu'un an à peine après son arrivée sur notre continent, il était en état de publier *la Prairie* et *le Corsaire rouge*, et qu'avant qu'il ne fût revenu en Amérique, dans le courant de 1833, cinq autres romans nouveaux s'étaient ajoutés à la série de ses précédents ouvrages.

De retour aux États-Unis, Cooper habita, tantôt New-York, tantôt Philadelphie, tantôt Cooperstown, où il avait

Fenimore Cooper. — Dessin de Morin.

fait réparer la vieille maison de briques que son père y avait fait construire vers la fin du siècle précédent. Primitivement, cette maison s'élevait seule sur les bords du lac Ostégo, et touchait pour ainsi dire à la belle forêt si bien dépeinte dans *les Pionniers;* mais, avec le temps, d'autres maisons étaient venues se grouper autour d'elle; puis le hameau était devenu un village, et enfin une ville que peuple aujourd'hui une laborieuse et active population.

Cooper écrivit dans cette retraite dix-sept nouveaux ouvrages d'imagination, qui, pour la plupart, complètent les sujets de quelques-uns de ses romans antérieurs. Ses autres écrits lui furent inspirés par plusieurs questions intéressant son pays. C'est vers la même époque qu'il composa son *Histoire navale des États-Unis*, et, sept ans plus tard, il publia ses *Vies des officiers de marine américains les plus distingués*.

La part qu'il prit à la polémique des journaux suscita des débats qui lui causèrent des ennuis, et qui auraient fait reculer ou plier un esprit moins résolu et moins indépendant que le sien. Mais il tint bon, et sortit triomphant de la lutte, après s'être acquis de nouveaux droits au respect de ceux dont il tenait à conserver l'estime.

Vers 1849, il commença à ressentir les symptômes de l'hydropisie qui devait le conduire au tombeau. A le voir alors, à peine âgé de soixante ans, jouissant d'une grande vigueur de corps et d'esprit, nul n'aurait supposé qu'il lui restât à peine deux ans à vivre. Cependant la mort s'approchait à pas rapides, et, le 14 septembre 1851, un jour seulement avant sa soixante-deuxième année, il expira, en offrant à ses amis un modèle de foi et de résignation.

L'éloge de Cooper a été prononcé par le poëte Bryant, en présence d'une assemblée composée des hommes les plus éminents de New-York et présidée par Daniel Webster. Son portrait moral y est tracé avec vérité. Il y est représenté comme doué d'un esprit original, vigoureux, actif, ayant pleine conscience de sa puissance, mais accoutumé, par habitude et par tendance naturelle, à ne s'en rapporter qu'à ses propres lumières et à y conformer son jugement. Fermement attaché aux institutions de son pays, il les considérait comme plus propres à favoriser les véritables intérêts de l'humanité qu'aucunes de celles des autres temps et des autres nations. Il ne se dissimulait pas, néanmoins, les défauts de ses compatriotes, et, dans ses controverses, il les exposait avec une rude franchise qui a donné contre lui des impressions fausses que le temps ne manquera pas de rectifier. Comme homme privé, Cooper était généreux et obligeant. Il aidait volontiers de sa bourse, mais il se montrait prudent et judicieux dans ses libéralités.

Le trait le plus caractéristique peut-être de son talent littéraire, c'est la vie et le mouvement qu'il sait donner tant à ses personnages qu'aux scènes dont ils sont les acteurs. On lui a reproché d'avoir exagéré et idéalisé les qualités des Peaux-Rouges, et d'avoir atténué et masqué leur barbarie et leur grossièreté. Ce reproche va trop loin; on oublie d'ailleurs qu'il a voulu composer des romans et non des ouvrages instructifs. On lui a reproché aussi l'insignifiance de ses caractères de femme et la faiblesse du tissu des événements. Ce n'est pas là, en effet, qu'est le mérite de ses œuvres, mais dans la vérité, la vivacité et l'intérêt des tableaux émouvants qu'il fait passer sous les yeux. Quoi de plus animé et de plus saisissant que ses scènes de mer et de la vie sauvage! Et, comme caractères, en peut-on désirer de plus individuels et de plus frappants que ceux de l'Espion, de Long-Tom Coffin, et surtout de ce personnage appelé successivement *Bas-de-Cuir, Œil-de-Faucon, la Longue-Carabine, le Vieux-Trappeur*, en qui les sentiments de la civilisation et ceux de la vie sauvage s'allient d'une manière si heureuse et si originale? Sans nul doute, les romans de Cooper ont des défauts et ne valent pas les meilleurs ouvrages de Walter Scott; mais on ne peut leur dénier un mérite très-réel, qui conservera longtemps encore à leur auteur une des places les plus élevées dans la littérature de son pays comme dans celle de notre vieux monde (1).

Le souvenir d'une aventure qui m'était arrivée à Sienne me transportait toujours dans une vie plus heureuse. Je me laissais aller volontiers à la raconter. Mais un jour, X..., entrant, dit tout haut : « Que vous dit-il là? Ah! son histoire de Sienne. Écoutez-le; *il la raconte très-bien.* » Ces mots me glacèrent. Je sentis le ridicule de répéter trop souvent des faits qui m'étaient personnels. Depuis, je n'ai plus reparlé de l'anecdote de Sienne, et j'ai même quelque peine à y penser.

On bâtit des maisons pour vivre dans leur intérieur et non pour les regarder du dehors; c'est pourquoi il faut que la commodité soit préférée à la symétrie, à moins que l'on ne puisse avoir l'une et l'autre. Les curiosités superflues qu'on y apporte pour les rendre agréables à l'œil ne sont bonnes que pour les palais enchantés de nos poëtes, qui les bâtissent à peu de frais.

BACON.

POSITIONS APPARENTES

DE VÉNUS, MARS ET JUPITER, PENDANT LES MOIS DE FÉVRIER, MARS, AVRIL ET MAI 1857.

Vénus. — Vénus (l'étoile du berger, et en ce moment l'étoile du soir), après avoir traversé la constellation des Poissons jusqu'au 1er mars, a passé ensuite dans celle du Bélier; elle sera à son maximum d'éclat le 4 avril. Vénus se couche, le 5 février, 4^h8^m après le soleil; le 1er mars, 4^h22^m après; le 31 mars, 4^h12^m; et le 6 mai, 55^m; elle se dérobe entièrement à nos yeux le 10, époque où elle se trouve en conjonction inférieure avec le soleil, c'est-à-dire sur la ligne qui joint les centres du soleil et de la terre. C'est un phénomène fort intéressant à étudier avec une bonne lunette; on peut voir Vénus sous ses aspects divers depuis le croissant le plus exagéré jusqu'au plus petit filet circulaire de lumière imaginable (fig. 2, *a, b, c, d*). Cependant le moment le plus favorable pour étudier les aspérités de sa surface, lesquelles se distinguent fort bien sur la ligne de séparation d'ombre et de lumière, est incontestablement une heure de jour alors qu'elle a passé le méridien. Il suffit pour cela d'avoir un instrument monté équatorialement, ou d'être situé dans un beau climat, où il soit facile de la trouver à l'œil nu en plein jour et de diriger un télescope dans sa direction. D'après des mesures micrométriques prises à différentes époques, on a été conduit à admettre que les aspérités observées à la surface de Vénus ne sont autre chose que des montagnes comme celles qui existent à la surface de notre globe : seulement, elles atteignent des hauteurs généralement plus considérables; on en a mesuré qui étaient égales à la 142e partie du rayon de la planète, tandis que, sur notre terre, le Dhawalagiri, un des pics de l'Himalaya, à la frontière du Thibet, et la plus haute montagne du globe, n'est que la 740e partie environ du rayon terrestre. Le diamètre apparent de Vénus varie considérablement d'une époque à une autre. Ainsi son diamètre apparent pour le 1er janvier 1857 était égal à 14″,8 d'arc; le 1er février, 19″; le 1er mars, 24″,8; le 1er avril, 37″,2; et le 10 mai, qui est l'époque de sa plus petite distance à la terre, son diamètre est de 57″,6. Sa distance moyenne au soleil est égale à 0,723, celle de la

(1) Ouvrages de Fenimore Cooper : — 1° *Romans.* — Précaution. — L'Espion (1821). — Les Pionniers (1823). — Le Pilote. — Lionel Lincoln. — Le Dernier des Mohicans (1826). — La Prairie (1827). — Le Corsaire rouge (1827). — Les Puritains d'Amérique, ou la Vallée du Wish-ton-Wish (1827). — La Sorcière-des-Eaux. — Le Bravo (1832). — L'Heidenmauer (1832). — Le Bourreau de Berne (1833). — Le Paquebot américain, ou la Chasse (1838). — Eve Effingham (1838). — Le Lac Ontario (1840). — Mercedes de Castille. — Jack le corsaire. — Le Tueur de daims (1841). — Les Deux Amiraux (1842). — Wing et Wing, ou le Feu follet (1842). — Wyandotte (1843). — Ned Myers. — A bord et à terre (1844). — Miles Wallingford, suite du précédent (1844). — Satanstoe (1845). — Le Porte-chaîne, suite du précédent (1845). — Lucy Hardinge. — Ravensnet (1846). — Les Ilots du golfe (1846). — Le Cratère, ou le Pic du volcan (1846). — Le Chasseur d'abeilles (1847). — Jack Tier (1848). — Les Lions de mer. — Les Voies du présent.

2° *Ouvrages divers.* — Notions sur les Américains, par un célibataire voyageur (1828). — Lettre à mes compatriotes (1833). — Les Monikins. — Le Démocrate américain (1835). — Esquisses de la Suisse (1838). — Esquisses de la France (1838). — Esquisses de l'Italie (1838). — Souvenirs d'Europe (1838). — Histoire navale des Etats-Unis (1839). — Autobiographie d'un mouchoir de poche. — Examen de l'affaire Mackensie (1844). — Vies des officiers de marine américains les plus distingués (1846).

terre au soleil étant prise pour unité; sa révolution sidérale autour du soleil est de 224 701 jours terrestres; son diamètre réel est de 0,99, celui de la terre étant égal à 1. Son volume, sa masse, et la pesanteur à sa surface, sont à peu près les mêmes que ceux de la terre; l'intensité de chaleur et de lumière solaire est égale à 1,9, celle de la terre étant égale à 1. Rappelons que c'est Vénus qui a servi, en 1769, à déterminer la parallaxe du soleil, et de là sa distance à

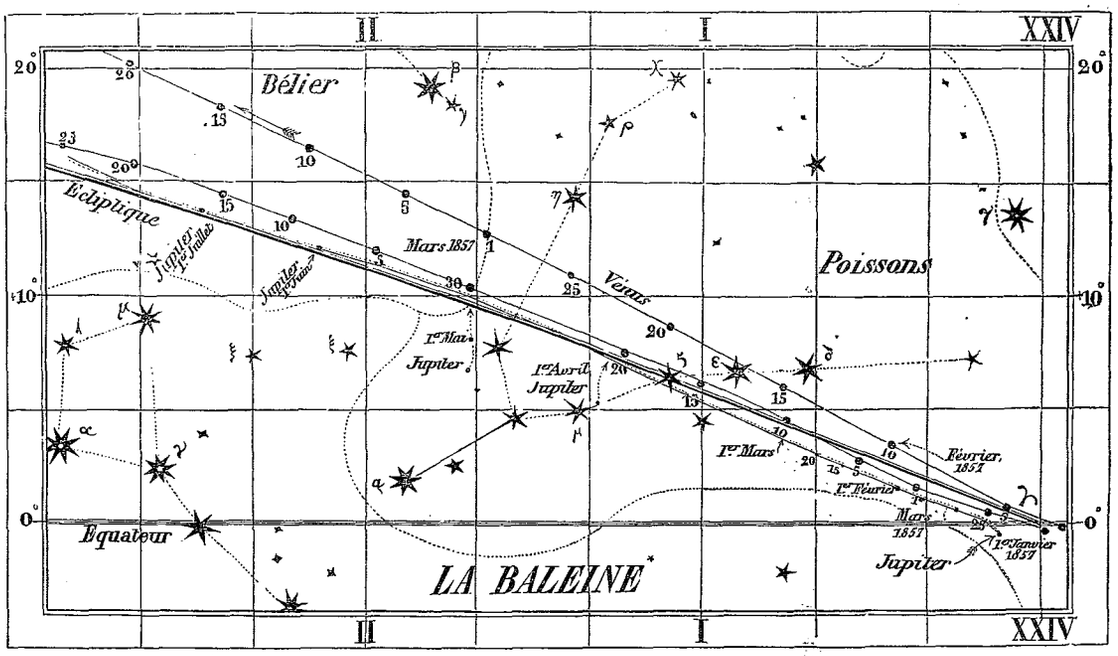


Fig. 1. Marche apparente des planètes Vénus, Mars et Jupiter pendant les mois de février, mars, avril et mai 1857.

la terre, avec un degré d'exactitude comparativement satisfaisant et bien supérieur au résultat obtenu en 1761. Son passage sur le disque du soleil, qui est le moyen dont nous voulons parler, est un phénomène rare et curieux : aussi des astronomes de divers pays allèrent-ils se placer sur des points de la terre nombreux et variés, et obtinrent une parallaxe de 8″,6, ce qui donne la distance approchée du soleil à la terre. D'autres passages de Vénus sur le soleil auront lieu le 8 décembre 1874, le 6 décembre 1882, le 7 juin 2004, et le 5 juin 2012.

Mars. — Mars est sorti de la constellation des Poissons le 28 février, et a passé dans celle du Bélier. Il se lève à Paris le 5 février à 8^h55^m, et se couche à 7^h47^m. Le 1er mars, il se lève à 7^h33^m, et se couche à 7^h56^m; le 6 avril, il se lève à 6^h1^m, et se couche à 8^h4^m. Il disparaîtra entièrement le 7 juin, alors qu'il sera en conjonction supérieure, c'est-à-dire que le soleil sera entre nous et Mars et sur la même ligne. Il se trouve en conjonction avec Vénus le 3 mai; il n'en est séparé que de 4°55′ d'arc. La surface de Mars ne présente pas, comme celle de Vénus, des aspérités de dimensions sensibles. Dans un télescope, Mars paraît ou circulaire, ou sous la forme ovale; le diamètre vertical est le plus long. La longueur de son jour diffère peu de celui de la terre; il est de $24^h39^m21^s$. On voit des amas de glace aux pôles de Mars comme à ceux de notre globe. L'atmosphère dont il est entouré paraît très-dense et d'une grande étendue, ce qui lui donne probablement sa couleur rouge approchant du jaune. On distingue parfaitement ses cercles polaires et la forme de ses continents et de ses mers (fig. 3).

Le diamètre apparent de Mars varie beaucoup : dans sa plus courte distance il est de 16 secondes, et dans sa plus grande il est de 6 secondes environ; son année se compose de 687 de nos jours; sa distance moyenne au soleil est de 1,524, celle de la terre étant prise pour unité. Son diamètre réel est de 0,52 de celui de la terre; la pesanteur à sa surface est la moitié de celle qui existe à la surface de la terre; l'intensité de lumière et de chaleur à sa surface est de 0,4 de la nôtre. C'est la planète qui paraît ressembler le plus à la terre, et elle peut être habitée par des êtres semblables à nous.

Jupiter. — Jupiter n'a été visible que jusqu'au 14 mars à cause de sa proximité au soleil; le 11 avril, il sera en conjonction supérieure avec le soleil, c'est-à-dire que le soleil passera entre notre globe et Jupiter, et qu'ils seront tous les trois sur la même ligne. Le 5 mars, Jupiter se lève à 7^h35^m et se couche à 8^h24^m; le 8 mai, il se lève à 3^h53^m, et se couche à 5^h32^m : il est devenu une étoile du matin; le 1er juin, il se lève à 2^h30^m, et se couche à 4^h27^m. Jupiter est la plus grande planète de notre système; il est 1 280 fois plus gros que la terre; il tourne sur lui-même en 9^h55^m; il est 5 fois plus éloigné de nous que ne l'est le soleil, et à 2 076 fois la distance de la lune à la terre; la pesanteur à sa surface est égale à 2 fois et demie celle qui existe à la surface de notre globe; l'intensité de lumière et de chaleur solaire est égale à 0,04 de celle que nous recevons, celle de la terre étant prise pour unité.

Le disque de Jupiter, un peu elliptique ou ovale, est sillonné par des bandes parallèles alternativement sombres et brillantes, et qui sont aussi parallèles à l'équateur de la planète et à son sens de rotation. Il a quatre satellites ou lunes qui se meuvent autour de lui, dans des orbites presque circulaires et peu inclinées, sur le plan où se meut la planète. Les distances de ces satellites sont égales à 6 pour le premier, 9,6 pour le deuxième, 15 pour le troisième, et 27 pour le quatrième, le rayon de la planète étant pris pour unité. Leurs éclipses et occultations sont très-fréquentes. Quelquefois on voit un satellite disparaître dans l'ombre de la planète, ce qui est le même phénomène qu'une éclipse de notre lune. Quelquefois on voit un satellite qui passe entre nous et la planète, et son disque se trouve alors projeté sur celui de la planète.

Quand Jupiter est favorablement placé, il ne se passe

pas de soirée sans que l'on puisse observer quelqu'une de ces éclipses ou occultations.

Les observations d'éclipses de ses satellites ont donné lieu à la découverte de la vitesse de la lumière; c'est un astronome danois, nommé Rœmer, qui, en 1675, après des séries d'observations faites les années précédentes, découvrit que les éclipses avaient lieu 16m36s avant l'heure donnée par le calcul, quand Jupiter était à sa plus courte distance de la terre, et au contraire qu'elles avaient lieu 16m36s plus tard lorsque Jupiter était à sa plus grande distance de la terre. Comme le mouvement des satellites n'est pas changé quelle que soit la position de la planète

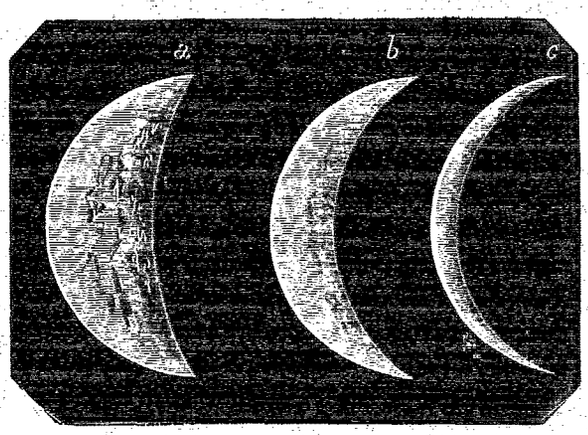


Fig. 2. Divers aspects de Vénus.

Fig. 3. Mars vu de la terre.

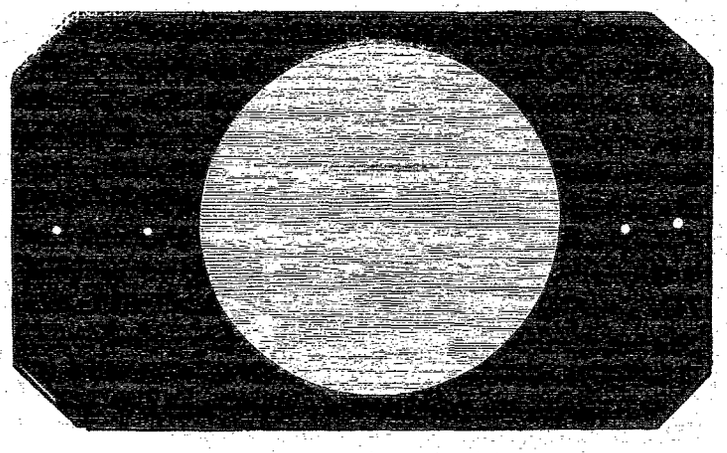


Fig. 4. Jupiter vu de la terre.

dans l'espace, il fallut donc conclure que la lumière n'était pas instantanée, qu'elle prenait du temps pour se mouvoir dans l'espace, et que si elle traversait le diamètre de l'orbite terrestre qui est de deux fois la distance de la terre au soleil, ou de 307 millions de kilomètres, cela donnerait pour la vitesse de la lumière par seconde, 307 000 000 kilomètres divisés par 16m36s ou 996s, dont le résultat est 308 000 kilomètres par seconde environ; expérience qui ne peut se faire aussi exactement à la surface de notre globe, puisque le diamètre de la terre, la plus grande ligne que l'on puisse y inscrire, n'a que 13 732 kilomètres de longueur.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE CHATEAU DE SONNENBERG.

Ruines du Château de Sonnenberg, près de Wiesbade. — Dessin d'après nature par Stroobant.

Ces ruines, situées à 2 kilomètres de Wiesbade, sont un but de promenade pour les étrangers qui viennent chercher dans la capitale du duché de Nassau le repos ou la santé.

On traverse le charmant jardin du Kursaal, on remonte le ruisseau qui en alimente l'étang, et l'on arrive bientôt au Dietenmühle, c'est-à-dire au moulin de Dieten, où l'on s'arrête pour déjeuner, ou pour jouer, par fantaisie, au jeu de boules et de quilles. De là un quart d'heure suffit pour arriver à un joli village et aux ruines de Sonnenberg, qui décorent le versant méridional d'une colline, ce qui semble expliqué par le nom même du vieux château : *Sonnenberg* signifie « colline au soleil ; » mais il s'est trouvé des archéologues germains pour assurer qu'en cet endroit s'élevait jadis un temple dédié à l'astre du jour.

Le château de Sonnenberg, bâti vers 1299, par Adolphe de Nassau, qui fut élu empereur d'Allemagne le 1er mai 1292, a sans doute été plusieurs fois détruit et relevé : il a été en partie restauré, il y a vingt ans environ, par la comtesse Pauline de Nassau. Une des tours est parfaitement conservée. Le concierge qui a la garde de ces pittoresques débris ouvre aux visiteurs la porte d'une salle où l'on a

réuni quelques objets de curiosité, entre autres d'anciennes armes.

Du haut de la tour la vue est admirable : on embrasse du regard une vaste étendue de la vallée du Rhin ; au-dessous est une carrière, et un bois tout auprès ; un peu plus loin, on remarque la chapelle du village de Zambach qui domine le paysage.

IL MEO PATACCA.

Il Meo Patacca est un poëme comique *(giocoso)* composé, vers 1683 (1), à l'occasion des fêtes qui furent alors célébrées dans toute l'Italie, et surtout à Rome, en réjouissance de la levée du siége de Vienne et de la défaite des Turcs. Il est écrit dans le dialecte populaire de Rome *(il linguaggio romanescho)*.

L'auteur, Giuseppe Berneri, est mort à Rome au commencement du dix-septième siècle. Sur le frontispice de ses ouvrages, il se donne le titre de « secrétaire de l'Académie des inféconds. » Mais il a protesté par sa fécondité même contre cette qualification bizarre (2). On connaît de lui un assez grand nombre d'œuvres scéniques, entre autres deux comédies « idéales » : — « Tout le monde cherche la fortune » *(Tutti cercano fortuna)* ; « Tous les hommes ont un grain de folie » *(Tutti un ramo han di pazzia)* (3).

Quoiqu'il ne soit pas sans mérite, le poëme de Berneri serait tout à fait oublié si, dans notre siècle, vers 1823, il n'avait pris fantaisie à l'excellent dessinateur romain Pinelli de remettre en lumière cet ancien badinage.

Nos lecteurs connaissent déjà la vie de Bartolomeo Pinelli : nous l'avons racontée dans deux articles (4) qui peuvent donner une idée générale de son caractère et de ses œuvres ; il nous reste à ajouter ici seulement quelques traits qui feront apprécier plus particulièrement son goût et son aptitude pour la peinture des mœurs populaires.

Fils d'un très-pauvre ouvrier, et né à Rome dans une misérable demeure du faubourg des Transtévérins, près de l'hospice de San-Gallicano, Pinelli avait été élevé dans la rue, pour ainsi dire, avec tous les petits démons de la sainte cité ; les vieillards du voisinage ont longtemps conservé le souvenir de ses espiégleries. Personne n'ignore que le Transtévère à Rome est à peu près ce que le faubourg Saint-Antoine est à Paris, avec cette notable différence toutefois que le climat, la tradition et la vue continuelle des chefs-d'œuvre de l'art donnent à ces turbulents faubouriens une sorte de dignité naturelle, de fierté et de sentiments presque poétiques, — qualités beaucoup plus rares dans les classes ouvrières de nos capitales du Nord.

Pinelli resta toujours Transtévérin de cœur et de physionomie. Parvenu à la célébrité, et unanimement reconnu comme l'artiste contemporain le plus inventif et le plus original de son pays, il disait souvent avec sincérité qu'il s'estimait très-honoré d'être Romain et très-heureux d'être né dans le Transtévère. Il refusa plusieurs fois d'aller à Londres, où l'on s'engageait à lui procurer des travaux assez généreusement payés pour le mener promptement à la fortune. — « J'y deviendrais peut-être riche, disait-il, mais certainement j'y mourrais d'ennui : je ne suis pas capable de dessiner un seul trait dans une journée si je n'ai commencé par faire dès le matin une petite promenade dans mon cher Transtévère. »

Son costume étonnait les étrangers qui lui achetaient à haut prix ses dessins. Il portait un chapeau « tromblon », une grosse redingote ; sa cravate était nouée fort négligemment, et le col de sa chemise allait de droite et de gauche un peu au hasard ; deux longues mèches de cheveux pendaient, le long de ses joues, beaucoup plus bas que son visage, et il tenait habituellement sous son bras une espèce de gros gourdin à tête d'aigle. Il avait de petites moustaches et une impériale. Ses traits étaient réguliers et même beaux, mais laissaient deviner son origine populaire.

Dans sa première jeunesse, lorsqu'il étudiait à l'Académie des arts de Bologne, il se mêlait chaque hiver à une troupe d'acteurs qui donnaient des représentations dans les villes environnantes. Comme il jouait les rôles de tyran, il est probable qu'il y était fort comique.

De retour à Rome, il logea chez un riche abbé nommé Levizzari, auquel l'avait vivement recommandé le prince Lambertini, neveu de Benoît XIV. Cet abbé le prit en grande affection, et fut cependant obligé de se séparer de lui : Pinelli était trop Transtévérin pour un propriétaire si paisible et si ami du décorum : le spirituel artiste se liguait avec les domestiques eux-mêmes pour jouer mille tours plaisants aux visiteurs ou aux gens qui passaient dans la rue, enlevant leurs perruques ou leurs chapeaux jusqu'au premier étage avec des fils et des hameçons, ou semant de fausses pièces d'argent à terre pour tenter la cupidité des bonnes vieilles femmes, inventant enfin à chaque heure quelque surprise nouvelle qu'il traduisait ensuite en dessins grotesques.

Vers le même temps, en 1799, il s'enrôla dans une petite compagnie de volontaires qui s'appela pompeusement « légion romaine », et qui essaya de chasser la garnison française de Civita-Vecchia ; mais la « légion romaine » fut vaincue, et Pinelli se réfugia parmi des gardeurs de troupeaux : il vécut plusieurs mois avec eux, dessinant des animaux, des paysages, et content de son sort.

A Rome, il allait souvent s'asseoir au Gabbione, petite taverne située près de la fontaine de Trevi. Tout en causant, il dessinait. Un jour, ayant tracé une main sur une feuille de papier, il s'écria en riant : « Voilà une main qui ferait plaisir à Canova ! — Veux-tu que j'aille la porter à son atelier ? lui dit un de ses compagnons. — Va, répondit Pinelli, et prie-le de l'accepter comme un hommage que je dois à son talent ! » Canova trouva le dessin admirable : il donna au porteur vingt-cinq écus, et lui dit de les remettre à Pinelli, ajoutant qu'il payerait volontiers au même prix tout autre dessin du même genre que le jeune artiste voudrait bien lui envoyer. Cet envoi d'argent offensa d'abord Pinelli ; mais s'étant déridé presque aussitôt, il sortit de la taverne, visita les voisins, et les invita tous à venir boire et à se divertir au Gabbione jusqu'à ce que le dernier des vingt-cinq écus de Canova eût passé dans la bourse du tavernier.

Ces anecdotes expliquent comment Pinelli fut naturellement conduit à choisir le poëme de Giuseppe Berneri comme texte d'une de ses meilleures séries de compositions populaires.

Meo Patacca, le héros de cette épopée comique en douze chants, est un Transtévérin (1).

« Je chante, dit l'auteur, la gloire du plus brave des

(1) Imprimé à Rome en 1685 et en 1695. — Voy., sur le siége de Vienne par Cara-Mustapha, en 1683, notre tome II (1834), p. 153.

(2) On sait que les sociétés littéraires d'Italie rivalisaient d'étrangeté dans le choix de leurs titres, à peu près comme les clubs de Londres.

(3) Voici les titres de quelques autres drames de Giuseppe Beneri : *la Innocenza ben consigliata*, drama morale ; — *l'Onore perseguitato*, drama morale recitativo ; — *la Conversione di S. Agostino*, opera scenica ; — *S. Dimpina, principessa d'Irlanda*, tragedia sacra ; — *la Sposa del cielo*, tragedia sacra.

(4) Voy. t. XIV, p. 289 et 339.

(1) *Meo* est nom et prénom, peut-être l'abréviation de Bartolomeo ; *Patacca* est une sorte de nom populaire un peu ridicule. *Patacca* veut dire « patard, menue monnaie. » *Pelecchia*, taquin.

jeunes plébéiens de Rome... le plus redouté de tous, le chef de leur bande (1), bien fait de corps et vigoureux, invincible à la lutte, toujours prêt à exposer sa vie en combattant, soit à la fronde, soit à l'épée... Transtévérin et fils de Transtévérins, habile tireur, il perce d'une balle un denier ; et, quoique né dans une simple boutique, un souffle guerrier embrase son âme et il a du sel dans sa salière (2) ! »

Meo Patacca s'irrite en songeant à l'audace de « ces canailles de Turcs infâmes » qui assiégent une cité chrétienne ; il voudrait être transporté à l'endroit où cette vile engeance fait tant de fracas et de remue-ménage. Il lui déplaît de ne pas être au milieu de la bataille : il y ferait un hachis de Turcs. Aussi une pensée unique occupe son esprit : il médite de voler à la défense de Vienne ; il roule incessamment en son esprit cette haute entreprise.

Un jour donc, il va faire part de son dessein à une dizaine de ses compagnons les plus courageux : ceux-ci l'écoutent avec respect, chapeau bas, et marchent avec lui, mais derrière, à quelque distance, comme des soldats derrière leur caporal.

Patacca les conduit vers la roche Tarpéienne, au Capitole, « dont la renommée a déjà tant parlé et parlera jusqu'à ce qu'elle y perde son dernier souffle. »

« Del quale assai la fama ha gia parlato
» E parlara, sin che ce perde il fiato. »

L'auteur, à cette occasion, fait, comme il convient, une belle et longue description du Capitole. Patacca s'arrête devant la statue de Marc-Antoine, « qui a la main levée en signe de triomphe ; » il la regarde d'un air pensif, et dit : « Qui sait si l'on ne verra pas un jour dresser ici une autre statue? Qui sait si un homme que j'appelle *moi* ne s'en montrera pas digne? » Les dix compagnons s'étonnent, admirent et s'inclinent.

Patacca les promène ensuite dans le Campo-Vaccino, parmi les nobles ruines de l'ancienne Rome, et là, par ses discours belliqueux, il enflamme leur courage. Il leur expose ses vastes desseins : il lui suffira d'avoir une troupe de cinq cents jeunes Transtévérins, braves comme eux, bien armés de crache-feux (arquebuses), de dorindanes, de braquemarts et de frondes, avec une gibecière au côté. Ils iront droit à Vienne, et, dès qu'ils paraîtront, les Turcs inévitablement prendront la fuite : alors il les nommera tous capitaines, et, de leur côté, ils le nommeront maître de camp. Il continue à parler avec cette haute éloquence jusqu'à ce qu'enfin la troupe, lasse d'être restée si longtemps muette, s'écrie : « Viva Meo Patacca! viva ! » et ce nom glorieux monte jusqu'aux astres. Après divers autres discours, on reconduit Patacca jusqu'à son logis, on le salue, et le premier chant finit.

« C'était l'heure où les charcutiers, les fruitiers et autres marchands de nobles victuailles étendent avec leurs perches des toiles devant leurs boutiques pour les protéger contre la chaleur, qui devient insupportable afin de faire plaisir à ceux qui vendent de l'eau glacée... en un mot, il était midi... »

Patacca, seul dans sa maison, après avoir arrosé de quelques bonnes lampées de vin romain son gosier altéré, s'asseoit commodément dans un large fauteuil qu'un juif lui a vendu, et s'endort. Pendant son sommeil, il lui vient un songe (comme il est nécessaire dans tout poëme en douze chants construit suivant les règles de l'art). A son réveil, il le repasse dans sa mémoire avec surprise, et il veut en avoir l'explication. Il ouvre sa fenêtre et appelle une de ses voisines nommée Calpurnia, vieille cabaliste, sorcière au long nez, au front ridé, un peu bossue et un peu louche. Il lui raconte qu'il a vu en rêve un jardin, et des fleurs charmantes : mais tout à coup un serpent s'élança sur lui et les fleurs se changèrent en choux. Il se baissa pour prendre le plus gros de ces choux qui se transforma aussitôt en champignon, et tous les autres en firent de même. Furieux, il tira son épée et frappa d'estoc et de taille sur ces végétaux empoisonnés... Ce fut au milieu de ce carnage que quelque bruit le réveilla en sursaut.

La vieille Calpurnia demeure un moment grave et silencieuse : elle trace des cercles autour d'elle, et enfin, après un soupir, elle explique à Patacca que ces fleurs changées en choux, puis en champignons, signifient que ses projets se transformeront de même de beau en laid ; que la fortune lui sera infidèle ; qu'il aimera quelque jeune fille parce qu'elle lui aura paru belle comme le soleil, et que, la regardant de plus près, il ne trouvera plus en elle qu'un laideron.

L'explication ne plaît pas le moins du monde à Patacca. Il entre dans une fureur effroyable ; il accable la vieille d'injures, l'envoie se faire pendre, lui souhaite la teigne, la peste, tous les maux de l'enfer, et la chasse à coups de pied. Calpurnia pousse des cris diaboliques, et ameute en sortant tout le quartier. Mais Patacca en a peu de souci. Il prétend interpréter lui-même son rêve, et il se persuade que les fleurs figurent ses projets, le serpent l'envie, et que les choux changés en champignons ne peuvent signifier autre chose que les Turcs, attendu leur ressemblance avec les turbans : ce gros chou changé en gros champignon est évidemment le grand vizir.

Cependant il existe, dans un coin du Transtévère, une jeune fille dont le tendre cœur nourrit un secret penchant pour Patacca. Nuccia est son nom. Elle a vingt ans, une taille charmante, les yeux noirs, les dents blanches, les joues roses, et de beaux cheveux bruns. L'auteur consacre près d'une centaine de vers aux soins qu'elle prend de sa toilette, et à la description de ses vêtements. Elle sort enfin accompagnée de Monna Tutia, une sorte de chaperon, comme sont les gouvernantes ou les nourrices de toutes les princesses bien élevées dans les tragédies et poëmes héroïques. Le bruit du grand dessein guerrier de Patacca est venu jusqu'à elle et l'a troublée jusqu'au fond de l'âme. Elle brûle de lui parler ; elle ne craint pas de pénétrer avec sa fidèle compagne dans la demeure même du héros, et lorsqu'elle est en sa présence, elle emploie les prières et les larmes pour le dissuader d'exposer sa vie dans les combats. Meo Patacca essaye de l'apaiser : il l'invite à réfléchir qu'on fait beaucoup de butin à la guerre, et que les turbans turcs sont tout cousus de perles. Mais ces belles paroles ne sauraient calmer les craintes d'un cœur vraiment épris. Monna Tutia entreprend à son tour de persuader le héros. Elle trouve des accents pathétiques ; il n'y est pas insensible, et la douleur de Nuccia le touche ; mais son honneur lui commande de résister aux conseils perfides de la passion. Nuccia se retire découragée ; elle descend une marche, et tourne vers le beau Transtévérin ses yeux noyés de larmes ; puis une deuxième marche, avec le même jeu de scène ; une troisième, une quatrième ; et à la dernière marche, elle le supplie encore : il s'arrête ému, et, du haut de l'escalier, la suit d'un regard attristé ; il ne se ressemble plus à lui-même. Est-ce bien là le chef, l'orgueil des sgherri?

Au troisième chant, Patacca va promener ses tristes réflexions sur la place Navone. L'auteur n'a garde de manquer au devoir de décrire très-longuement, en pompeuse poésie, cette belle place, devant laquelle toutes les autres places de Rome ne sont, dit-il, que de pauvres villageoises comparées à une noble dame. Dix-sept strophes, de huit vers

(1) *Il capo-truppa della gente sgherra.* Les *sgherri romaneschi*, tapageurs rodomonts, querelleurs, prompts à s'emporter, à défier, à se battre, un peu spadassins.

(2) *E sale in zucca.*

chacune, suffisent à peine à en énumérer tous les charmes : la fontaine du cavalier Bernin n'est-elle pas la première merveille du monde ? Mais la mélancolie voile aux yeux de Patacca tous ces enchantements : il erre çà et là, roulant

Meo Patacca harangue ses braves compagnons dans le Campo-Vaccino. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.

Tendres adieux de Nuccia à Meo Patacca. — D'après Pinelli.

en son esprit les plaintes de Nuccia. Qu'il en coûte cher aux héros pour acquérir la gloire ! Cruel amour ! Tandis qu'il dispute avec lui-même, les rires d'un groupe d'individus qui entourent un improvisateur interrompent sa rêverie. Il s'approche. Ce poëte fait l'éloge d'un grand homme. Patacca écoute, et tout ce qu'on dit sur les actions héroïques et sur la gloire qui les couronne réveille son ambition. L'improvisation finie, les spectateurs causent entre eux :

— J'ai entendu raconter, dit l'un d'eux, que quelques-uns de nos jeunes rodomonts du Transtévère songent à aller combattre les Turcs, sans avoir même un officier expérimenté à leur tête.

Meo Patacca écoute un improvisateur sur la place Navone. — D'après Pinelli.

La sorcière Calpurnia persuade à Nuccia que Meo Patacca la trahit. — D'après Pinelli.

— Ils iront au diable! dit un autre; il ne manque pas de gens à Rome qui font ainsi les braves en paroles, et qui se vantent d'exploits qu'ils ne seront jamais capables d'accomplir.

A ces mots, Patacca s'avance et s'écrie avec colère :

— Quiconque ose médire de Rome a menti! Je sais quels sont les braves qui veulent aller vaincre les Turcs, et personne ne connaît mieux que moi celui qui saura les

conduire à la victoire. Qui a l'audace de le nier fait injure à ma parole; qu'il se nomme, et nous viderons aussitôt notre querelle le fer à la main!

Cette violente apostrophe consterne et réduit au silence les pauvres gens; ils ne s'attendaient guère à voir paraître si brusquement devant eux le héros du Transtévère. Ils se regardent et ne savent que répondre au terrible défi. Heureusement, un bourgeois, homme sérieux et conciliant, intervient et tire à part Meo Patacca. Il lui fait comprendre que « ces Romains, dont les paroles imprudentes l'ont offensé, sont des badauds et des bavards indignes d'une colère si magnanime. Ce ne serait point avec une noble épée, mais tout au plus avec quelques coups de pied dans la panse qu'il faudrait les punir; encore ne valent-ils pas même qu'on se donne cette peine. Certainement ils sont prêts à rétracter leurs sottes réflexions et à faire toutes les excuses que l'on exigera d'eux. » Ce sage discours calme les bouillonnements qui gonflaient la poitrine du chef des sgherri. Il daigne consentir à recevoir les excuses de cette vile espèce : la sérénité renaît sur les visages; on s'empresse de reconnaître que l'on a eu grand tort, et que les sgherri sont les plus vaillants paladins de l'univers. On offre à leur généreux défenseur de venir boire de l'eau fraîche à la Grotta. Meo Patacca refuse dédaigneusement et retourne à son faubourg. Chemin faisant, il entre à la dérobée dans une charcuterie, fait emplette de mortadelle, de cervelas, de fromage, rentre au logis, étale ses provisions sur un plat de majolique, soupe, songe à ses glorieux projets, plus persuadé que jamais qu'il importe à son honneur de ne point se laisser vaincre par les alarmes de Nuccia; puis, satisfait de lui-même, il se couche, et oublie bientôt dans un sommeil paisible toutes les agitations du jour.

Mais, dans une maison voisine, il est une personne qui veille et pense à lui. C'est son ennemie mortelle, c'est Calpurnia, qui, tout endolorie encore des coups de pied qu'elle a reçus, et blessée plus encore des injures publiques qu'il lui a jetées par la fenêtre, médite une vengeance digne d'elle. Au lever du jour, elle s'habille à la hâte et se dirige vers la demeure de Nuccia. Elle trouve la belle jeune fille sur sa petite terrasse, suspendant son linge à une corde pour le faire sécher aux premiers rayons du soleil. On se salue avec d'aimables souhaits. Calpurnia offre son aide; Nuccia la remercie; ce qu'elle fait n'en vaut pas la peine : ces blancs vêtements, œuvre de ses propres mains, étaient trop peu de chose pour qu'il fût besoin de les envoyer dehors; d'ailleurs le blanchissage coûte si cher! Calpurnia approuve : elle aime qu'une jeune fille soit économe et sache suffire à ses besoins par son travail. Elle-même, dès le temps où elle allait à l'école, faisait la lessive toute seule. On se laisse aller ainsi à jaser de choses et d'autre, et Calpurnia, qui saisit à chaque instant l'occasion de louer les grands mérites de Nuccia, laisse enfin échapper ces paroles :

— Quel malheur qu'une personne si belle et si accomplie soit si méconnue de celui qui devrait l'apprécier le mieux!

Nuccia tressaille : que veut dire Calpurnia? Il faut qu'elle s'explique. La vieille sorcière feint quelque temps de s'en défendre, suivant l'usage; mais, peu à peu, elle se laisse persuader, et elle révèle à Nuccia que Meo Patacca, non content de mépriser ses conseils et ses larmes, a cessé de l'aimer, qu'il la tient pour sotte et laide, et qu'il porte ses hommages aux pieds d'une autre beauté. Ce discours est comme une flèche qui perce le cœur de la pauvre Nuccia : son âme est plus agitée par la jalousie que son linge par le vent du nord qui vient subitement à passer sur le Transtévère. L'infâme! le cruel! le trompeur! mais elle saura l'en punir! Et elle marche à grands pas, tirant les cordes, étalant ou retenant le linge, soupirant, sanglotant, criant tout à la fois. *Elle forme mille* desseins et ne sait s'arrêter à aucun d'eux. Elle tourne sa fureur contre elle-même, et veut se donner des coups de poing par la figure. Calpurnia lui fait observer avec sagesse qu'elle ne doit pas s'en prendre à son joli visage et se punir de l'inconstance de Patacca. — Mais comment se venger? — Calpurnia a tout prévu. Il est un certain Marco Pepe, capable de lutter contre Meo Patacca, et qui mettra son cœur et son épée au service de Nuccia pour peu qu'elle l'y encourage. — Nuccia se dit que Marco Pepe n'est ni beau, ni gracieux, et qu'elle ne saurait avoir aucune amitié pour lui; mais autant accepter son épée que celle de tout autre. Calpurnia a réussi : transportée de joie, elle va chercher Marco Pepe. Nuccia s'aperçoit que les rayons du soleil ont séché son linge, et elle le tire des cordes pour le porter au logis.

La suite à une autre livraison.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 98.

XXXIV. ISOLEMENT FORCÉ.

9 août. — Fatigué déjà de la visite que j'avais faite hier à Félicité, mais encouragé par la fraîcheur de l'air, j'ai voulu ce matin aller surprendre Roger chez lui : à peine parvenu au premier tiers du trajet, j'ai été obligé de retourner sur mes pas et je n'ai pu atteindre ma demeure qu'après m'être arrêté plusieurs fois en chemin. Il y avait déjà quelque temps que j'éprouvais une extrême lassitude à la suite de chacune de mes sorties, mais je m'obstinais à ne l'attribuer qu'à la mauvaise disposition du moment. Il m'a fallu enfin reconnaître que mes forces s'épuisent, que bientôt la promenade va me devenir impossible. Au premier abord, je dois le dire, la pensée d'une séquestration indéfinie, la perspective de rester confiné à perpétuité dans ma chambre, m'a vivement attristé. Je me suis mis à songer avec émotion, avec regret, à cette place plantée d'arbres où chaque jour mon banc préféré m'attendait. Il m'a semblé que la vue de ces lieux accoutumés, ces causeries, non pas affectueuses ni très-attachantes, mais aisées et familières, avec ces compagnons d'âge et de loisir, qui du matin au soir forment sous le même tilleul un groupe inamovible incessamment renouvelé, il m'a semblé que tout cela était indispensable à ma vie, et je n'ai pu m'empêcher d'accuser amèrement la vieillesse qui allait me réduire au vide de l'isolement et de l'abandon.

Eh bien! je n'ai jamais passé d'heures plus agréables, plus remplies que celles qui viennent de s'écouler. A peine étais-je depuis quelques moments immobile dans mon fauteuil qu'il s'est fait peu à peu comme une lueur dans mon esprit assombri; mon âme, un instant abattue, s'est progressivement relevée par une force intérieure et spontanée. Je me suis mis à considérer les objets qui m'environnent et avec lesquels je vais vivre désormais dans une intimité presque exclusive, d'un œil plus attentif, plus bienveillant; et sous mon regard tout s'est revêtu d'un aspect nouveau, d'un charme jusqu'alors inaperçu. Le rayon de soleil qui pénétrait dans ma chambre par la fenêtre entr'ouverte et rayait le tapis d'une bande dorée, m'a paru d'un éclat, d'une gaieté que je ne lui avais jamais trouvés. Il y a sur mon bureau un pot de réséda auquel, ces jours passés, avant de sortir ou au retour, je donnais à peine un regard indifférent : j'ai pris un singulier plaisir à l'examiner; j'ai ressenti de l'admiration, presque de la reconnaissance pour cette petite fleur terne qui dardait autour de moi ses aromes parfumés avec une si généreuse prodigalité, avec une si infatigable véhémence.

Alors j'ai reconnu que c'est faute de clairvoyance et de bonne volonté que nous ne jouissons pas davantage de tant d'éléments précieux répandus autour de nous. Si nous songions à relever ces parcelles éparses, comme le diamantaire sa poussière de diamant, à faire le compte de tous ces biens qui enrichissent notre pauvreté native, nous trouverions en abondance des sujets de nous réjouir et d'aimer. L'inattention, l'indifférence, l'apathie, se partagent la domination de notre esprit; comme ils n'ont pas la corpulence des vices actifs, ces défauts échappent à la vigilance de notre morale, et ils exercent sourdement leur influence pernicieuse. Ce sont des ennemis sur lesquels désormais j'aurai l'œil et que je saurai vaincre, maintenant que mon âge, dépouillé des ressources extérieures, me laisse plus exposé à leurs subtiles attaques.

Mais ce sont surtout mes livres qui me sont tout à coup devenus chers; eux qui tout à l'heure n'étaient pour moi que des volumes, que des reliures, presque des meubles, voilà qu'ils se sont en quelque sorte animés; l'esprit déposé dans leurs feuillets s'en est dégagé et est venu au-devant du mien; j'ai trouvé en eux des interlocuteurs qui m'ont communiqué leurs pensées, des amis qui se sont emparés de moi et m'ont introduit dans leur vie. Incomparable compagnie toujours prête à m'admettre, inépuisable intimité qui ne me manquera jamais, qui n'attend que mon consentement pour m'accueillir et me charmer!

Avec Platon, me voici transporté à Athènes, à l'ombre d'un portique de marbre soutenu par d'élégantes colonnes auxquelles le soleil de la Grèce a donné le poli et la teinte ambrée de l'ivoire, au milieu de ces inimitables entretiens où Socrate, par la force de sa parole, s'efforce de gagner ses disciples à sa sublime et souriante sagesse. J'assiste à l'un de ces banquets où le grave philosophe ne dédaigne pas de s'asseoir au milieu d'une jeunesse légère, sachant bien que l'attrait de son éloquence ne tardera pas à faire oublier les coupes; je vois Alcibiade lui-même, qui tout à l'heure était entré le sourire de l'ironie sur les lèvres, la tête couronnée de violettes, prêter peu à peu une oreille plus docile, d'abord séduit, puis subjugué : il écoute en silence; la confusion et bientôt le respect se peignent sur son visage devenu sérieux, des larmes d'enthousiasme brillent dans ses yeux, et, se dépouillant de sa couronne, il la pose sur le front du maître, qu'il déclare inspiré des Dieux.

Puis Virgile s'empare de moi et m'entraîne à travers ses magiques paysages; j'erre avec lui sur la grève déserte où la corneille se promène solitaire et grave sous un ciel chargé de nuées orageuses; je pénètre dans l'antique forêt où les chênes entrelacés entassent leurs ombres épaisses : je sens dans l'air obscur l'odeur humide et âcre des marais; j'entends retentir sous les dômes de verdure le cri perçant des oiseaux sauvages. Mais bientôt des scènes plus riantes me sollicitent et m'attirent : de vastes campagnes s'étalent aux rayons fécondants du soleil, ici plaines jaunissantes où les hautes moissons ondulent sous la brise, là vertes prairies où paissent les troupeaux le long du fleuve coulant à pleins bords; les saules au pâle feuillage, les buissons, tout rougis de leurs baies purpurines, séparent les vergers où chante l'émondeur; les abeilles vibrent dans l'azur de l'air; on entend, mêlé aux mugissements des bœufs, le cliquetis des chaînes et des freins dans l'étable.

Des solitudes de la nature, Plutarque me ramène dans les rangs de l'humanité; je passe en revue, guidé par lui, les héros qu'il a rassemblés comme dans un glorieux panthéon, allant de l'un à l'autre, moins empressé de m'arrêter auprès de ces illustres conquérants dont l'ambition et l'orgueil ont fait presque toute la grandeur, mais heureux de m'attacher à ces simples citoyens qui, dans un rang obscur, incertains de leur gloire à venir, ont dévoué leur vie et leur mort au salut de la patrie, au triomphe de l'honneur. J'aime à suivre pas à pas, dans le sillon fumant, l'humble charrue où des mains, naguère victorieuses, ne dédaignent pas de se fatiguer; je m'assieds à ce foyer domestique, fermé comme un sanctuaire au tumulte du dehors, réservé aux dieux et à la famille, où l'épouse romaine abrite ses vertus, où l'enfant grandit entre la tendresse et la discipline, où l'énergie des âmes s'entretient dans le travail et l'austérité : insipides banalités classiques pour ceux qui n'écoutent qu'avec l'oreille, qui dans les mots n'entendant que des sons, s'irritent d'une monotonie importune; mais inépuisables sujets de méditation, éternels objets d'admiration et de respect pour ceux qui comprennent avec l'âme, qui dans les personnages de l'histoire reconnaissent des hommes, chérissent des frères.

Tout change : saint Augustin et l'Imitation me transportent dans un monde nouveau; le soleil d'Athènes et de Rome s'éclipse; une lumière mystique, plus éclatante et plus douce à la fois, se répand sur la terre; le Parthénon et le Capitole s'enfoncent dans la brume et cèdent le ciel aux flèches des monastères, aux tours des cathédrales. J'aime à me réfugier, loin des champs de bataille, loin du bruit des lances et des épées, sous les voûtes de ces retraites paisibles, à écouter ces aveux désolés, ces gémissements de la conscience humaine tout à coup sortie de son antique sommeil, et en même temps ces chants sublimes, ces hymnes éclatants qui célèbrent une espérance et une joie jusqu'alors inconnues sous les cieux.

Merveilleuse puissance de la pensée! Du fond de ma chambre, du fauteuil où je suis assis, je puis parcourir les espaces immenses du passé. Je vois se bâtir les villes, les empires naître et s'accroître, les races cheminer sur la terre, s'établir, se policer, toute cette ondulation de l'humanité cherchant son niveau sur le globe qui lui a été donné. Fatigué de ces grandes vues, je me repose sous la tente du patriarche ou sous le chêne de saint Louis; de la tribune de Cicéron je passe à la chaire de Bossuet. Les distances ne sont rien pour moi; je les franchis d'un bond instantané, celles de l'étendue comme celles du temps; de l'orient j'accours à l'occident, des premiers jours du monde je me transporte à l'heure qui vient de sonner; où un spectacle attrayant m'appelle, j'y suis; où une belle action, où un noble entretien m'invite, m'y voici. Magnifique domaine du souvenir! Vaste envergure, inépuisable agilité de la pensée!... Je ne suis plus inquiet de ma solitude et de mon loisir!

La suite à une autre livraison.

ARRAZI.

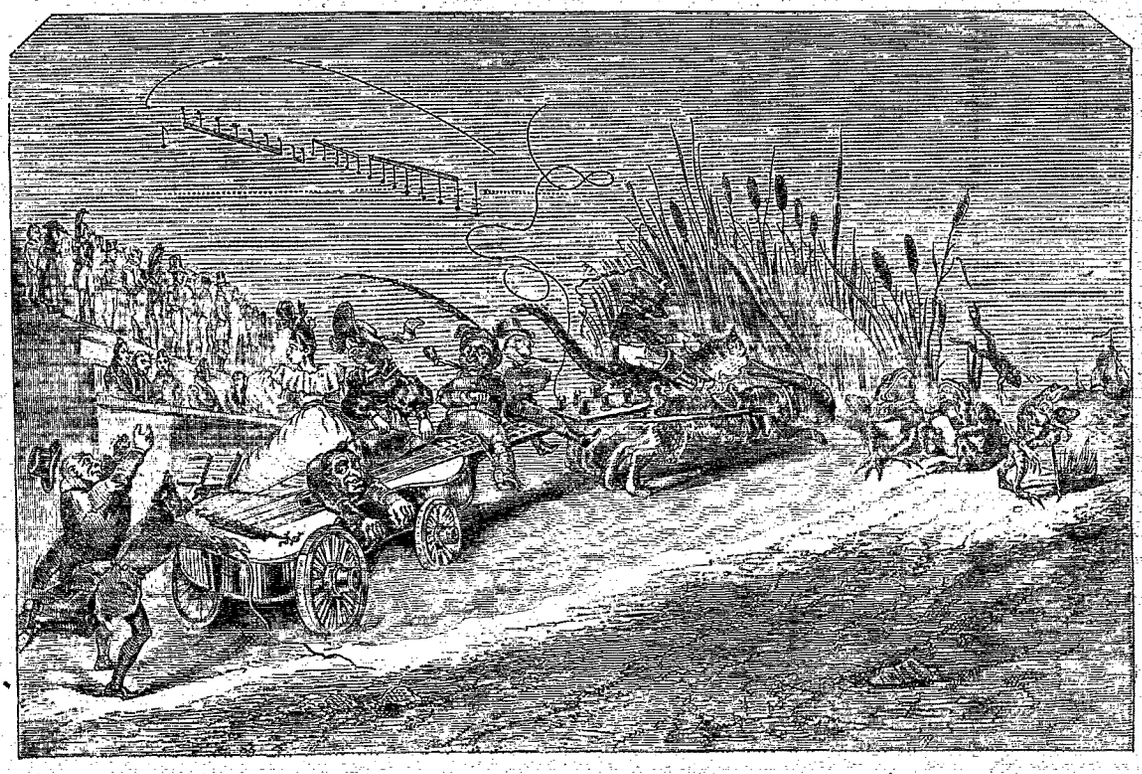
En Italie, dès le quatorzième siècle, on se servait du mot *arrazi* pour désigner les tapisseries faites de laine et rehaussées d'or, d'argent ou de soie, à l'imitation de celles d'Arras, si célèbres alors, qu'en 1396, Jean, duc de Nevers, paya une partie de sa rançon à Bajazet en tapisseries d'Arras. Saint Louis avait envoyé en cadeau au kan des Mongols une tente en tapisserie écarlate représentant l'Annonciation.

DESSINS INÉDITS DE J.-J. GRANDVILLE.

Voy. les Tables des années précédentes.

En ce temps-là, le goût de la musique n'était pas encore arrivé à ce degré de délicatesse qui nous rend presque insupportables les talents médiocres, même dans les réunions de parents et d'amis. Les artistes supérieurs étaient beau-

coup plus rares, et la concurrence des concerts n'appelait pas comme aujourd'hui en vingt endroits de la ville des foules de dilettanti qui peuvent entendre (la plupart gratuitement) les œuvres des plus grands maîtres très-dignement interprétées par d'excellents musiciens. Les oreilles, moins exercées, étaient donc peu difficiles. La guitare, grattée tant bien que mal, sans qu'on eût jamais appris à en jouer, passait pour un instrument fort agréable, surtout lorsqu'elle venait en aide à une voix qui n'était pas absolument fausse. Le soir, quelques familles de peintres et de dessinateurs se donnaient rendez-vous dans un atelier ou dans une modeste chambre, qu'on n'oserait plus appeler aujourd'hui un salon. Au milieu était une grande table couverte de papiers, de crayons, de pinceaux, d'encre de Chine. Pour se reposer du long travail du jour, on s'amusait à faire des esquisses, des croquis, des caricatures. Pendant ce temps, quelques-unes des jeunes dames (sans se faire prier!) chantaient des romances nouvelles ou des airs d'opéra-comique et même de vaudeville, et quelqu'un des dessinateurs, se détachant de la table, les accompagnait en tirant hardiment de la guitare les premiers accords qui se rencontraient sous sa main; parfois, de plus plaisants jugeaient nécessaire d'intervenir et d'ajouter à l'intensité des sons un accompagnement de quelque espèce de triangle ou de tambour de basque; souvent aussi le solo ou le duo se transformait en chœur : basses, ténors, barytons, contralti, soprani, tous très-naturels et très-confiants, s'élançaient librement à tout risque, comme à une course au clocher. On s'animait, on s'exaltait, et puis on riait aux éclats; mais, tout en se moquant chacun de soi-même et des autres avec la meilleure grâce du monde, on n'était pas toujours bien persuadé au fond que l'on n'eût pas fait de la fort bonne musique. Il y avait telles notes que l'on avait senti sortir de soi avec étonnement, et l'on en était tout ému. C'est à une soirée musicale de ce genre que J.-J. Grandville, écoutant, avec un fin sourire, le concert de ses amis, traça, sur un coin de papier, le dessin que l'on veut bien nous permettre de reproduire. Que croyait-il entendre, le bon et spirituel artiste, tandis que, laissant errer son crayon au hasard, il dessinait cette guitare roulante, cette corde qui se rompt et jette ses gammes dans le vague des airs, ce chat au galop qui sans doute n'est pas muet, ces roseaux murmurants, ces habitants des marais en délire, et, au loin, les flots sonores du vaste Océan? Que veulent dire ce mélange bizarre de ridicule et de poésie, ces personnages où la jeunesse coudoie le grotesque, cette indication rêveuse d'un auditoire immense, d'un champ de mars, et des bruits divers de la libre nature? N'était-ce pas la traduction immédiate des sensations étranges qui se succédaient, en ce moment, dans son âme impressionnable, accessible à tant d'aperceptions indéfinies, fugitives, insaisissables pour la pensée la plus subtile, et à peine transmissibles peut-être à l'esprit même des acteurs de cette scène par ce rapprochement singulier d'ingénieuses images, reflet mystérieux d'une confusion passagère d'expressions et de voix? Ce n'est qu'un caprice; mais il est de ceux qui ne viennent pas à la pointe des crayons vulgaires; et si l'on veut étudier quelques instants cette improvisation récompensée de quelques sourires, puis oubliée, on y remarquera en plus d'un endroit toute la finesse d'analyse et toute la précision dans le détail qui caractérisent les meilleures œuvres de l'excellent collaborateur que nous regretterons toujours et que personne n'a encore remplacé.



Guitare! caprice par J.-J. Grandville. — Extrait de l'album de Mme Gabriel Falampin.

ERRATA.

Pages 11 et 12. — *Au lieu de* William Ralegh, *lisez* Walter Ralegh.

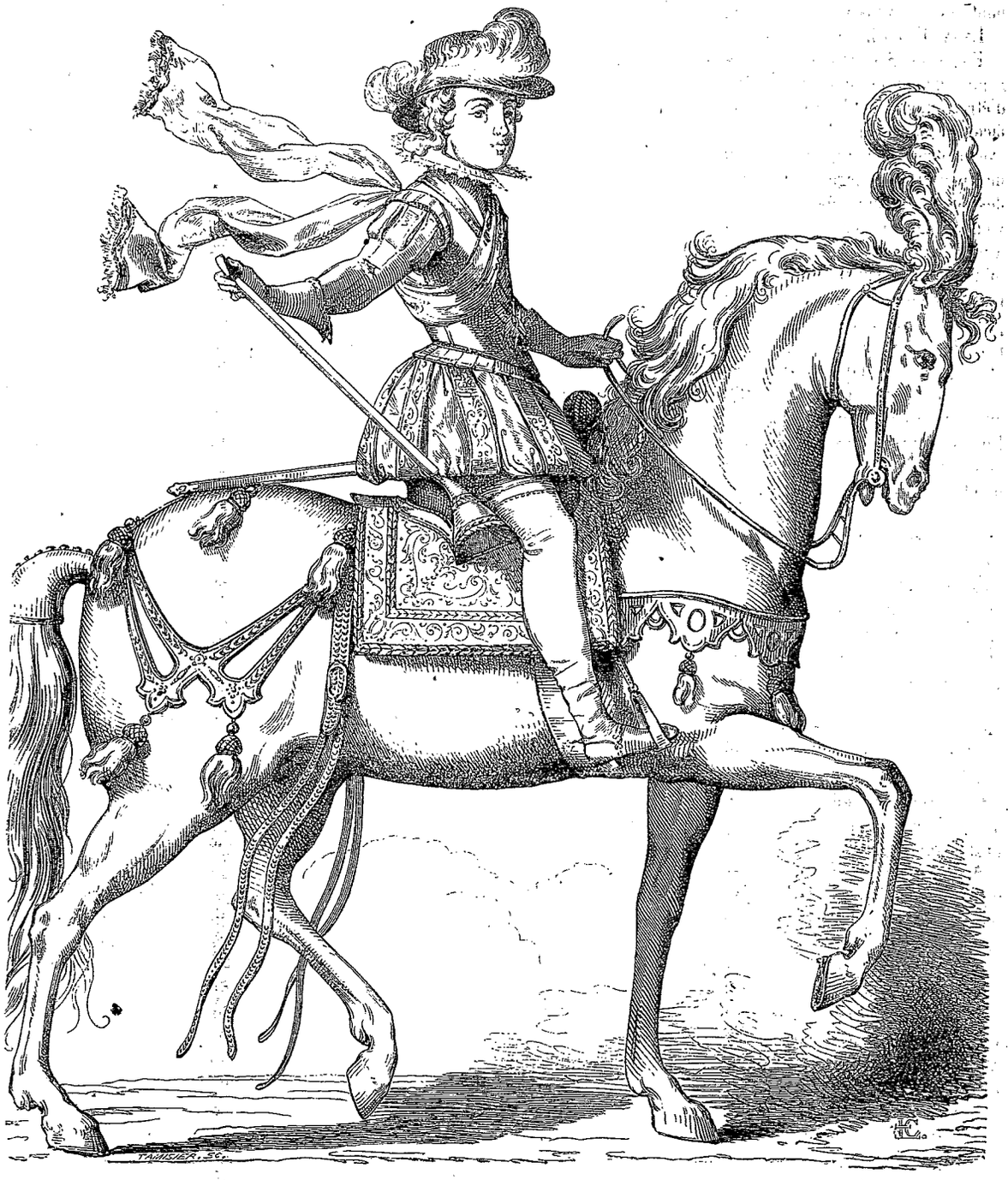
Page 16, colonne 1, ligne 36. — *Au lieu de* 1120, *lisez* 1720.

Page 61, colonne 1, ligne 6. — *Au lieu de* et que, *lisez* lorsque.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — V. les Tables des années précédentes.

RÈGNE DE LOUIS XIII.



Le Roi à cheval, d'après une gravure anonyme de 1615 (Recueil de l'Histoire de France; Bibl. imp.). — Dessin de Chevignard.

Costume civil de 1610 à 1620. — Dans le premier entretien de son baron de Fæneste, d'Aubigné tympanise la mode à cause des ressources qu'elle procure aux courtisans pour paraître ce qu'ils ne sont pas. Le passage mérite d'être rapporté; les traits du satirique nous fourniront une première esquisse du costume porté pendant la jeunesse de Louis XIII.

Enay. Voilà bien des affaires; mais puisque vous me les contez si privément, vous ne trouverez pas mauvais que je vous demande pourquoi vous vous donnez tant de peine.

Fæneste. Pour paraître.

Enay. Comment paraît-on aujourd'hui à la cour?

Fæneste. Premièrement, faut être bien vêtu à la mode de trois ou quatre messieurs qui ont l'autorité. Il faut un pourpoint de quatre ou cinq taffetas l'un sur l'autre, des

chausses comme celles que vous voyez, dans lesquelles, tant frise qu'écarlate, je vous puis assurer de huit aunes d'étoffe pour le moins.

Enay. Est-il possible que ce gros lodier qui vous monte autour des reins ne vous fasse point sentir de gravelle?

Fæneste. Qu'appelez-vous lodier? Vous autres avez d'étranges mots pour parler français dans vos villages. Or, gravelle ou non gravelle, si faut-il porter en été cette embourrure. Puis après il vous faut des souliers à cric, ou à pont-levis, si vous voulez, décolletés jusqu'à la semelle.

Enay. Et en hiver?

Fæneste. Sachez que deux ans avant la mort du feu roi, il lui échappa de louer Saint-Michel de ses diligences et d'être toujours botté. Dès lors les courtisans prirent une façon de bottes, la chair en dehors, le talon fort haussé, avec certaines pantoufles fort haussées encore, le surpied de l'éperon fort large, et les soulettes, qui enveloppent le dessous de la pantoufle. Ces bottes ainsi tirées tout du long vous épargnent toutes sortes de bas de soie. Si vous allez à pied par la ville, on conjecture que le cheval n'est pas loin de vous; mais il faut que l'éperon soit doré. Vous voyez tous ces honnêtes gens d'entre les huguenots qui vont à pied, en cet équipage, à Charenton. Je sais un de mes camarades et un parent mien qui ont fait le voyage du pays en cet état, et quand ils trouvaient quelques seigneurs, ils se jouaient d'une gaule, faisant semblant de se promener au long de leurs héritages. Cela est épargnant. Toutefois, Pompignan inventa des découpures sur le pied de la botte, pour faire paraître un bas de soie incarnadin; et ceux qui n'ont de bas de soie, prennent de la découpure avec le ruban de couleur. Ces bottes vous font chevaucher long. Et puis les ladrines de l'invention de Lambert, et puis les grands capuchons qui prennent par-dessus le chapeau, à la portugaise, jusqu'au-dessous des aisselles, tout cela fait paraître le cavalier, si bien qu'un gros de cavalerie ainsi équipé montrerait un tiers davantage. Or ces bottes et ces éperons ne se quittent ni en carrosse ni en bateau. Et quand un galant homme n'est point botté, faut avoir recours à la bonne fortune pour aller en carrosse, principalement en hiver, de peur de crotter ses roses.

Enay. Vous avez des roses en hiver?

Fæneste. Oui bien, nous autres, oui, sur les deux pieds, traînantes à terre, aux deux jarrets, pendantes à mi-jambe, au busc du pourpoint, une au pendant de l'épée, une sur l'estomac, au droit des brassards et aux coudes.

Enay. Et quels fruits de tant de fleurs?

Fæneste. C'est pour paraître. Il y a, après, la diversité des rotondes à double rang de dentelles, ou bien fraises à confusion.

Enay. N'avez-vous point de dispute avec les dames?

Fæneste. Voilà de vos propos, à vous autres qui venez en cour pendant un voyage, avec le dos plat et le collet rabattu comme les sieurs de la Noue et d'Aubigné! Ce n'est pas pour y paraître, et je m'étonne comment l'huissier ouvre pour de telles gens la porte du cabinet. Et puis, il y a tant de belles façons de panaches!

Enay. Accordez-vous bien ces panaches avec les perruques?

Fæneste. Oui-da; si vous eussiez vu Monsieur, l'autre jour, quand il fit son entrée devant la Rochelle, vous ne demanderiez pas cela; ou bien si vous aviez vu M. de Sully commander à un ballet, à l'Arsenal, avec la calotte, qui est bien pis que la perruque, un brassard de pierrerie à la main gauche, et un gros bâton à la main droite, vous diriez bien que c'est pour paraître.

C'est là le texte; passons au commentaire.

Le *pourpoint*, par lequel commence d'Aubigné, est toujours le pourpoint à la Henri IV, garni d'épaulettes et d'ailerons ou manches pendantes, avec ou sans ceinture. Vers 1615 on cessa de le taillader, sauf aux manches et aux basques. Le collet, de renversé qu'il était, devint droit : ce qui fit tomber la mode des cols de chemise rabattus. On eut en place, soit des rotondes ou cols montés sur du carton, soit des fraises à plusieurs rangs de fronces inégales, qui étaient les fraises à confusion.

L'écharpe continua de se porter par-dessus le pourpoint; il y eut même un moment où on la porta par-dessus la cape. Le commun des martyrs disait encore la cape, quand les puristes affectaient de dire le manteau. C'était la cape débarrassée de ses doublures d'apprêt; au lieu d'être tenue toute roide sur les épaules, elle put se draper sur un bras ou autour du buste; l'effet changea et le nom aussi.

Les grands capuchons à la portugaise étaient les manteaux à chevaucher. Ils différaient peu des manteaux de pluie dont usaient les piétons par le mauvais temps. Il fallait avoir son manteau et son chapeau de pluie, lorsque l'idée d'employer l'ombrelle contre les averses n'était encore venue à l'esprit de personne.

L'expression de lodier appliquée aux chausses, et qui cause l'indignation de Fæneste, nous rend la physionomie des culottes flottantes qui remplacèrent celles en ballon. Lodier est encore usité dans quelques provinces pour désigner un couvre-pied. C'est, dans son acception propre, une couverture de laine piquée entre deux épaisseurs d'une autre étoffe. Il y avait lieu de comparer à cela huit aunes de velours ou de drap amoncelées autour de la taille et des jambes, doublées de soie en dedans, décorées de plusieurs rangs de passements par dehors. Les passements, joints à une garniture de boutons, bordaient une fente ménagée de chaque côté pour laisser paraître la doublure, et l'ajustement était complété par des jarretières à nœud pendant, attachées sous le genou. Cette nouveauté parut en 1613; elle éprouva de la part des chausses bouffantes une longue résistance, si longue que celles-ci furent même gardées par des vieillards jusqu'au milieu du règne de Louis XIV; et, qui plus est, lorsque les derniers Gérontes eurent emporté les leurs avec eux dans le tombeau, elles se maintinrent dans le costume d'apparat de nos rois. A ce titre, elles se sont montrées encore aux yeux de notre génération. Charles X en portait à son sacre.

On a fait bien des mots sur la mode des bottes longues. Il y en a un, qui est partout, d'un Espagnol à qui l'on demandait des nouvelles de Paris, et qui répondit : « J'y ai bien vu des gens, mais il ne doit plus y avoir personne à cette heure, car ils étaient tous bottés, et apparemment sur le point de partir. » Ce fut, à ce que nous apprend d'Aubigné, un compliment de Henri IV à son écuyer Saint-Michel, qui fut cause que cette chaussure monta de l'écurie dans les salons du Louvre, et fut de mise même pour le bal. Les bottes longues étaient de cuir mou tourné à l'envers, et en deux parties : les pantoufles, chaussons ou empeignes, pour la saillie du pied; les tiges pour la jambe, y compris le talon. Cela se trouvait assujetti ensemble par les deux pièces que notre auteur appelle *soulette* et *surpied*. Les tiges, pour avoir de la grâce, devaient serrer la jambe autant que possible, et même au delà du possible. On cite des raffinés qui, au moment de leur toilette, se mettaient jusqu'aux genoux dans l'eau froide, afin de se chausser plus étroit. Ces bottes remontant assez haut sur la cuisse, parce qu'elles avaient été inaugurées du temps des chausses courtes, il fallut changer quelque chose à leur façon lorsque parurent les chausses flottantes. De là l'invention des ladrines, ou lazarines, qui avaient leurs tiges épanouies par le haut, et dont les tirants s'attachaient à la ceinture pour aller à cheval.

Qui ne se bottait pas ne pouvait se montrer en bonne compagnie qu'avec des bas de soie. Les bas de laine étaient pour les tonsurés ou les truands; ils sentaient si fort la place Maubert qu'un honnête homme, c'est-à-dire un homme comme il faut, n'aurait pas osé en porter même sous le tricot de soie. Aussi, l'hiver, était-on obligé de chausser bas sur bas afin de ne pas geler des jambes. Le poëte Malherbe en portait une telle quantité que, pour n'en pas avoir à une jambe plus qu'à une autre, à mesure qu'il mettait un bas, il déposait un jeton dans une écuelle. Racan lui conseilla de faire marquer une lettre à chaque paire et de les chausser par ordre alphabétique. Il le fit, et le lendemain il dit à Racan : « J'en ai dans l'L. » Il avait donc onze paires de bas à la fois.

Avec les bas, les deux espèces de souliers que dénomme Fæneste : souliers à cric, d'un cuir fin qui craquait en marchant; souliers à pont-levis, qui s'assujettissaient sur le cou-de-pied par deux oreilles. L'attache était dissimulée par la rose de ruban, sous laquelle on mettait de la dentelle d'or pour lui donner plus d'apparence.

Rien de plus voyant ni de mieux fait pour paraître que les gants qu'on portait alors, quoiqu'il n'en soit pas question dans le dialogue. Ils étaient de satin vert ou de velours incarnat, avec un long poignet bordé d'une frange d'or.

Une autre singularité du temps était le chapeau vert, qu'on imposait aux faillis quand ils avaient obtenu le bénéfice de la cession. Ce moyen de paraître n'était pas pour les gentilshommes dont se moque d'Aubigné, lesquels avaient le droit de s'endetter et de jeter à la fin leurs créanciers par la fenêtre. Le chapeau qu'ils portaient était le feutre gris entouré d'une plume qui retombait en manière de panache. Comme M. d'Épernon était le mieux empanaché des seigneurs, c'est lui que le satirique cite pour modèle, en rappelant par un trait salé sa ridicule démonstration contre la Rochelle, qu'il s'était imaginé prendre tout seul avec les gens de sa maison, en 1616.

On était revenu aux cheveux longs, par conséquent aux perruques. C'était du luxe assez mal placé avec la mode des rotondes; rien ne pouvait retomber sur les épaules; il fallait être frisé dru et serré, tenir une masse de boucles emprisonnées sur la nuque; mais par devant l'obstacle s'abaissant, cela donna l'idée de faire pendre d'un côté une grande mèche qu'on appelait *moustache*. Lorsque M. de Luynes devint connétable pour son talent à faire voler les pies-grièches, on fit maréchal du même coup son frère puîné, Cadenet, très-recommandé par sa moustache. C'était la plus belle touffe de cheveux qu'on pût voir, et qu'il tenait nouée avec du ruban de couleur. Cette façon eut longtemps du succès sous le nom de *cadenette*.

Les gens de robe portaient une perruque particulière qui était ajustée sur le bord d'une calotte. Sully, bizarre et fastueux jusqu'à la fin de sa vie, accommoda cette coiffure avec les habits à la façon de son jeune temps, qu'il ne voulut jamais quitter. Plus de vingt-cinq ans après que tout le monde avait cessé de porter des chaînes et des bracelets de diamants, il en mettait tous les jours pour se parer, et se promenait en cet équipage sous les portiques de la place Royale, bien aise que le monde s'amassât pour le regarder.

Sully fut un fantasque, Cadenet un évaporé, d'Épernon un fat, Fæneste et les autres sur le patron desquels il a été taillé, des sots; mais leurs extravagances à tous n'empêchent pas que l'habillement masculin n'ait beaucoup gagné entre la mort de Henri IV et l'avénement de Richelieu. Celui des femmes avança moins rapidement dans la voie de la véritable élégance, parce qu'il avait plus de chemin à faire pour y arriver; néanmoins il s'améliora aussi.

Le corsage des robes fut raccourci; le vertugadin, construit de façon à laisser tomber les basques sur la jupe, de sorte qu'il n'y eut plus de bouffissure au-dessus des hanches, et ce que le tour de taille avait encore d'excessif fut pallié par l'usage de tenir la robe retroussée à demeure. Les crevés se maintinrent au corsage et aux manches; disposés sur une suite de bouillons, ils formaient ce qu'on appelait la taillure à grande chiquetade. On les avait bannis des pièces inférieures, qui étaient faites d'étoffes à dessins, comme satin damassé ou velours figuré; des coupures auraient détruit l'effet du dessin.

Henri IV, à l'exemple de ses prédécesseurs, avait défendu les passements d'or ou brochés d'or. On borda alors les robes avec de la passementerie de soie qui se fabriquait à Milan. Puis la passementerie de Milan, ou façon de Milan, fut prohibée à son tour en 1620, et l'on imagina les garnitures en point coupé. Avec cela on mettait des touffes de ruban aux jupes, aux corsages, aux manches et jusque dans les cheveux. Il eût été trop cruel pour les dames de se passer de roses, quand les cavaliers en avaient partout.

Le point coupé était déjà d'un grand usage avant l'édit de 1620. Il servait à faire de hautes manchettes ou rebras, des garnitures sur la poitrine à la fente du corsage, et d'autres garnitures qui se rabattaient tant sur cette fente que sur le reste de l'encolure. C'était là les rabats, pièce détachée, par la scission la plus étrange, du collet monté avec lequel ils avaient commencé par ne faire qu'un. Le collet monté, livré à lui-même, sortit tout droit du dos par-dessus le rabat. Il était de linon ou de point, bordé de deux ou trois épaisseurs de dentelle. Sa direction plus verticale que jamais maintint la coiffure en hauteur, de sorte que les perruques poudrées de poudre de Chypre ne firent que croître et enlaidir. On les crêpa, on les couvrit de frisure, et ces prétendus cheveux imitèrent à s'y tromper le bonnet persique en peau de mouton. Cependant la vraie chevelure, complétement enterrée là-dessous, n'était pas sans causer des regrets aux personnes qui auraient pu tirer avantage de la leur. Plusieurs se hasardèrent à en laisser paraître quelque chose. Il existe un charmant portrait de la princesse de Condé, la belle des belles du temps, qui nous la montre avec un rang de boucles de ses cheveux courant d'une tempe à l'autre. La perruque est aplatie par-dessus comme un turban surmonté de roses. C'était l'acheminement à une révolution que nous verrons bientôt se produire.

On se rapelle que le chaperon était une petite coiffe découpée en pointe sur le front et munie par derrière d'un appendice destiné à tomber entre les épaules. Il avait résisté aux envahissements de la perruque et du collet monté. On en avait allongé la pointe et retroussé la queue en l'attachant par des épingles sur le derrière de la tête. Ainsi accommodé, il était la coiffure des bourgeoises de Paris et de toutes les provinces; les grandes dames le portaient en toilette d'hiver, il ne quittait jamais la tête des veuves. Un auteur nous apprend que la question de couper la queue du chaperon s'agitait sérieusement en 1612. Le sacrifice eut lieu quelque temps après et fut le coup de grâce de cette antique coiffure. On s'en dégoûta juste au moment où la tête et le cou, débarrassés de leurs entraves, lui laissaient le champ libre pour reprendre ses avantages. Elle resta seulement sur le front des veuves, comme une relique du temps passé.

Le costume des veuves n'avait encore rien perdu de son austérité. Après deux ans de deuil en guimpe et en manteau, elles étaient astreintes toutes leur vie, si elles ne se remariaient pas, à s'habiller de blanc ou de noir, et de la façon la plus simple. Madame d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, est la première qui osa se mettre en couleur après la mort de son mari; mais elle ne se dispensa pas du chaperon. Cette coiffure, sous des noms différents, con-

tinua le même office jusqu'à la fin du siècle. On l'appela d'abord languette, ensuite bandeau. Saint-Simon témoigne que Madame de Navailles, qui mourut en 1700, est la dernière à qui il vit porter un bandeau.

Ce qui précède n'est qu'un aperçu bien rapide de la toilette des dames. Nous laisserons le soin de le compléter à un poëte inconnu qui nous a laissé une assez plate mais curieuse satire sur la mode de 1613.

C'est la Mode elle-même qui parle :

Mon empire s'étend encor plus sur les femmes,
Soit bourgeoises, ou bien damoiselles, ou dames.
C'est moi seule qui fais leurs tresses et cheveux
Noués, poudrés, frisés, ainsi comme je veux.
Une dame ne peut jamais être prisée
Si sa perruque n'est mignonnement frisée,
Si elle n'a son chef de poudre parfumé,
Et un millier de nœuds, qui çà, qui là semé
Par quatre, cinq ou six rangs, ou bien davantage,
Comme sa chevelure a plus ou moins d'étage;
Et qui n'a les cheveux aussi longs qu'il les faut,
Elle peut aisément réparer ce défaut :
Il ne faut qu'acheter une perruque neuve;
Qui a de quoi payer facilement en treuve.
Mais c'est là la façon des dames; le souci
Des bourgeoises n'est pas de se coiffer ainsi.
Leur soin est de chercher un velours par figure,
Ou un velours rasé qui serve de doublure
Aux chaperons de drap que toujours elles ont,
Et de bien agencer le moule sur le front,
Lui fasse aux deux côtés, de mesure pareille,
Lever la chevelure au-dessus de l'oreille.

Dame de la cour, Marie de Médicis en veuve, d'après une gravure sur bois; — Gentilhomme vers 1620, d'après un dessin du Recueil de Gaignières. — Dessin de Chevignard.

Aux dames je fais cas d'un visage fardé :
A la cour aujourd'hui c'est le plus regardé;
Car, quand bien elle aurait une fort belle face,
Si elle n'est fardée elle n'a point de grâce,
Et principalement le doit-elle être alors
Que la ride commence à lui siller le corps,
Et que de jour en jour une blanche argenture
Va se pêlemêlant dedans sa chevelure.
Il faut toujours avoir le masque sur les yeux,
De peur que peu à peu le clair flambeau des cieux
De ses traits élancés ne basane la face
Où de la femme gît la principale grâce.....
Mais je veux maintenant te dire en quelle sorte
Une galante femme en habits se comporte.
Il lui faut des carcans, chaînes et bracelets,
Diamants, affiquets et montants de collets,
Pour charger un mulet, et voire davantage,
Dont on pourrait avoir aisément un village.
Et telle bien souvent porte ces ornements
Qui n'aura pas cinq sous de rente tous les ans.
Encor cela est-il aux dames tolérable;
Mais la bourgeoise fait maintenant le semblable,
Qui ose bien porter des diamants au doigt
Qui coûteront cent francs, que peut-être elle doit.
Encore n'est-ce rien, si elle n'a sur elle
Colliers et bracelets, comme la demoiselle;
Et quand bien elle aura cela, ce n'est pas tout;
Sa vaine ambition n'est pas encore au bout.
Il lui faut des rabats de la sorte que celles
Qui sont de cinq ou six villages damoiselles;
Cinq collets de dentelle haute de demi-pié
L'un sur l'autre montés, qui ne vont qu'à moitié
De celui de dessus; car elle n'est pas leste,
Si le premier ne passe une paume la teste.
Elle a pour ses rabats ses fraises échangé,
Dont elle avait jadis le col toujours chargé.....
La femme du bourgeois, qui aime l'inconstance
Pour le moins tout autant que la dame de France,
Pour se couvrir le sein la façon a appris
D'user de points coupés ou ouvrages de prix,
Et non d'avoir le haut de la robe fermée,
Comme elle avait jadis de faire accoutumée.....
Aux robes le taffas a perdu son usage
Envers celles qui sont de noble parentage.
Il leur faut le satin ou velours figuré;
Autour des ailerons force bouton doré,
La manche détaillée à grande chiquetade;
Le taffas seulement sert dessous de parade.

Voire le plus souvent les robes de satin,
Qui sont de couleur rouge ou bien d'incarnadin,
Des damoiselles sont les plus chères tenues
Et dont journellement on les voit revêtues.
La robe de taftas a prins ailleurs son cours;
La bourgeoise s'en sert à présent tous les jours.
Le grand vertugadin est commun aux Françoises,
Dont usent maintenant librement les bourgeoises,
Tout de même que font les dames, si ce n'est
Qu'avec un plus petit la bourgeoise paraît;
Car une dame n'est pas bien accommodée
Si son vertugadin n'est large une coudée.
Les cottes de taftas ont beaucoup de crédit;
La bourgeoise s'en sert sans aucun contredit,
Ainsi communément qu'elle faisait naguère
De drap et camelot, son étoffe ordinaire;
Mais pour une que vêt la femme du bourgeois,
La dame en a sur soi, l'une sur l'autre, trois,
Que toutes elle fait également paraître,
Et par là se fait plus que bourgeoise connaître.
A leurs bas l'une et l'autre aime fort l'incarna,
La bourgeoise l'estame, et si la dame n'a
Sur les jambes la soie, elle n'est pas parée,
Bien qu'au reste elle fût richement acoutrée.
Les bourgeoises, non plus que les dames, ne vont
Nulle part maintenant qu'avec soulier à pont,
Qui aye aux deux côtés une large ouverture
Pour faire voir leurs bas, et dessus, pour parure,
Un beau cordon de soie, en nœud d'amour lié,
Qui couvre du soulier presques une moitié.
Tout ordinairement prennent les damoiselles
L'écharpe de taftas pour paraître plus belles.
La bourgeoise s'en sert tant seulement aux champs,
Soit hiver, soit été, soit automne ou printemps.
Même, quand elle va dedans quelque village,
D'un masque elle ose bien se couvrir le visage.

Le Maréchal de Souvré (le personnage près du fauteuil); M. de Bellegarde, grand écuyer de France; M. de Pluvinel, maître d'équitation de Louis XIII; d'après Crispin de Pas. — Dessin de Chevignard.

Mais que fais-je? j'oublie à dire le plus beau:
Mets-je pas sur le dos des dames le manteau
Tout fourré par dedans, quand la froide gelée
Arrête les sillons de la liqueur salée?
Ne fais-je pas aussi les enfants des bourgeois
Aussi braves que ceux des princes et des rois,
Chargés de carcans d'or, et autour de leurs têtes,
Pleins d'ornements perleux qu'ils nomment serre-têtes?

DIALOGUE

ENTRE LA GOUTTE ET FRANKLIN [1].

A Passy, le 22 octobre 1780.

FRANKLIN. Eh! oh! eh! mon Dieu! qu'ai-je fait pour mériter ces souffrances cruelles?

LA GOUTTE. Beaucoup de choses. Vous avez trop mangé, trop bu, et trop indulgé vos jambes en leur indolence.

FRANKLIN. Qui est-ce qui me parle?

LA GOUTTE. C'est moi-même, la Goutte.

FRANKLIN. Mon ennemie en personne.

LA GOUTTE. Pas votre ennemie.

FRANKLIN. Oui, mon ennemie; car non-seulement vous voulez me tuer le corps par vos tourments, mais vous tâchez aussi de détruire ma bonne réputation. — Vous me représentez comme un gourmand et un ivrogne; et tous ceux qui me connaissent savent qu'on ne m'a jamais accusé, auparavant, d'être un homme mangeant trop ou buvant trop.

LA GOUTTE. Le monde peut juger comme il lui plaît. Il a toujours beaucoup de complaisance pour lui-même et quelquefois pour ses amis. Mais je sais bien, moi, que ce qui

[1] Cette pièce a été écrite en français par Franklin: aussi le lecteur y trouvera-t-il quelques anglicismes. On sait que Franklin vécut en France depuis 1776 jusqu'en 1785, et qu'il composa dans sa retraite de Passy la plupart de ses petits traités de morale, qui sont ses chefs-d'œuvre.

n'est pas trop boire ni trop manger pour un homme qui fait raisonnablement d'exercice, est trop pour un homme qui n'en fait point.

FRANKLIN. Je prends — eh! eh! — autant d'exercice — eh! — que je puis, madame la Goutte. — Vous connaissez mon état sédentaire, et il me semble qu'en conséquence vous pourriez, madame la Goutte, m'épargner un peu, considérant que ce n'est pas tout à fait ma faute.

LA GOUTTE. Point du tout. Votre rhétorique et votre politesse sont également perdues. Votre excuse ne vaut rien. Si votre état est sédentaire, vos récréations, vos amusements, doivent être actifs. Vous devez vous promener à pied ou à cheval, ou, si le temps vous en empêche, jouer au billard.

Mais examinons votre cours de vie. Quand les matinées sont longues et que vous avez assez de temps pour vous promener, qu'est-ce que vous faites? — Au lieu de gagner de l'appétit pour votre déjeuner par un exercice salutaire, vous vous amusez à lire des livres, des brochures ou des gazettes, dont la plupart n'en valent pas la peine. — Vous déjeunez néanmoins largement. Il ne vous faut pas moins de quatre tasses de thé à la crème, avec une ou deux tartines de pain et de beurre, couvertes de tranches de bœuf fumé qui, je crois, ne sont pas les choses du monde les plus faciles à digérer.

Tout de suite vous vous placez à votre bureau, vous y écrivez, ou vous parlez aux gens qui viennent vous chercher pour affaire. Cela dure jusqu'à une heure après midi, sans le moindre exercice du corps.—Tout cela, je vous le pardonne, parce que cela tient, comme vous dites, à votre état sédentaire.

Mais après dîner, que faites-vous? Au lieu d'aller vous promener dans les beaux jardins de vos amis, chez lesquels vous avez dîné, comme font les gens sensés, vous voilà établi à l'échiquier, jouant aux échecs, où l'on peut vous trouver deux ou trois heures. C'est là votre récréation éternelle, la récréation qui, de toutes, est la moins propre à un homme sédentaire, parce qu'au lieu d'accélérer le mouvement des fluides, ce jeu demande une attention si forte et si fixe que la circulation est retardée, et les sécrétions internes empêchées. — Enveloppé dans les spéculations de ce misérable jeu, vous détruisez votre constitution.

Que peut-on attendre d'une telle façon de vivre, sinon un corps plein d'humeurs stagnantes prêtes à se corrompre, un corps prêt à tomber dans toutes sortes de maladies dangereuses, si moi, la Goutte, je ne viens pas de temps en temps à votre secours, pour agiter ces humeurs et les purifier ou les dissiper?

Si c'était dans quelque petite rue, ou dans quelque coin de Paris dépourvu de promenades, que vous employassiez quelque temps aux échecs, après votre dîner, vous pourriez dire cela pour excuse. Mais c'est la même chose à Passy, à Auteuil, à Montmartre, à Épinay, à Sancy, où il y a les plus beaux jardins, et promenades, et belles dames, l'air le plus pur, les conversations les plus agréables, les plus instructives, que vous pouvez avoir tout en vous promenant. Mais tout cela est négligé pour cet abominable jeu d'échecs. — Fi donc, monsieur Franklin! — Mais en continuant mes instructions, j'oubliais de vous donner vos corrections. Tenez, cet élancement! et celui-ci!

FRANKLIN. Oh! oh! oh! ohhh! Autant que vous voudrez de vos instructions, madame la Goutte, même de vos reproches. Mais de grâce, plus de vos corrections!

LA GOUTTE. Tout au contraire : je ne vous rabattrais pas le quart d'une. Elles sont pour votre bien. Tenez!

FRANKLIN. Oh! ehhh! — Ce n'est pas juste de dire que je ne prends aucun exercice. J'en fais souvent dans ma voiture, en allant dîner et en revenant.

LA GOUTTE. C'est de tous les exercices imaginables le plus léger, le plus insignifiant, que celui qui est donné par le mouvement d'une voiture suspendue sur des ressorts. En observant la quantité de chaleur obtenue par les différentes espèces de mouvements, on peut se former quelque jugement sur la quantité d'exercice qui est donnée par chacun.

Si, par exemple, vous sortez en hiver, avec les pieds froids, en marchant une heure, vous aurez les pieds et tout le corps bien échauffés. Si vous montez à cheval, il faut trotter quatre heures avant de trouver le même effet. Mais si vous vous placez dans une voiture bien suspendue, vous pourrez voyager toute une journée, et arriver à votre dernière auberge, avec vos pieds encore froids. Ne vous flattez donc pas qu'en passant une demi-heure dans votre voiture, vous preniez de l'exercice.

Dieu n'a pas donné des voitures à roues à tout le monde; mais il a donné à chacun deux jambes, qui sont des machines infiniment plus commodes et plus serviables. Soyez-en reconnaissant et faites usage des vôtres.

Voulez-vous savoir comment elles font circuler vos fluides en même temps qu'elles vous transportent d'un lieu à l'autre? Pensez que, quand vous marchez, tout le poids de votre corps est jeté alternativement sur l'une et l'autre jambe. Cela presse avec grande force les vaisseaux du pied et refoule ce qu'ils contiennent. Pendant que le poids est ôté de ce pied et jeté sur l'autre, les vaisseaux ont le temps de se remplir, et par le retour du poids, ce refoulement est répété. Ainsi la circulation du sang est accélérée en marchant. La chaleur produite en un certain espace de temps est en raison de l'accélération. Les fluides sont battus, les humeurs atténuées, les sécrétions facilitées, et tout va bien. Les joues prennent du vermeil et la santé est établie.

Regardez votre amie d'Auteuil, une femme qui a reçu de la nature plus de science vraiment utile qu'une demi-douzaine ensemble de vous, philosophes prétendus, n'en avez tiré de vos livres. Quand elle voulut vous faire l'honneur de sa visite, elle vint à pied. Elle se promène du matin jusqu'au soir, et laisse toutes les maladies d'indolence en partage à ses chevaux. — Voilà comme elle conserve sa santé, même sa beauté. Mais vous, quand vous allez à Auteuil, c'est en voiture. Il n'y a cependant pas plus loin de Passy à Auteuil que d'Auteuil à Passy.

FRANKLIN. Vous m'ennuyez, avec tant de raisonnements.

LA GOUTTE. Je le crois bien! je me tais, et continue mon office. Tenez, cet élancement! et celui-ci!

FRANKLIN. Oh! oh! — Continuez de parler, je vous prie.

LA GOUTTE. Non. J'ai un nombre d'élancements à vous donner cette nuit, et vous aurez le reste demain.

FRANKLIN. Bon dieu! la fièvre! je me perds! Eh! eh! n'y a-t-il personne qui puisse prendre cette peine pour moi?

LA GOUTTE. Demandez cela à vos chevaux. Ils ont pris la peine de marcher pour vous.

FRANKLIN. Comment pouvez-vous être si cruelle de me tourmenter tant pour rien?

LA GOUTTE. Pas pour rien. J'ai ici une liste de tous vos péchés contre votre santé, distinctement écrite, et je peux vous rendre raison de tous les coups que je vous donne.

FRANKLIN. Lisez-la donc.

LA GOUTTE. C'est trop long à lire. Je vous en donnerai le montant.

FRANKLIN. Faites-le. Je suis tout attention.

LA GOUTTE. Souvenez-vous combien de fois, vous étant proposé de vous promener le matin suivant dans le bois de Boulogne, dans le jardin de la Muette, ou dans le vôtre, vous vous êtes manqué de parole, alléguant que le temps était trop froid, ou bien qu'il était trop chaud, trop venteux, trop humide, ou quelque autre chose, quand, en vérité, il n'y avait rien qui vous empêchât de marcher, excepté votre trop de paresse.

FRANKLIN. Je confesse que cela a dû m'arriver de temps à autre, peut-être dix ou vingt fois.

LA GOUTTE. Votre confession est très-imparfaite. Le vrai total est cent quatre-vingt-dix-neuf.

FRANKLIN. Est-il possible?

LA GOUTTE. Oui, c'est possible, parce que c'est un fait. Vous pouvez être assuré de la justesse de mon compte. Vous connaissez les jardins de madame B..., et vous savez combien ils conviennent à la promenade. Vous connaissez le bel escalier de cent cinquante degrés, qui mène de la terrasse en haut jusqu'à la plaine d'en bas. Vous avez visité deux fois par semaine cette aimable famille. C'est une maxime de votre invention, qu'on peut avoir autant d'exercice en montant et en descendant un mille en escalier qu'en marchant dix milles sur une plaine; quelle belle occasion vous avez eue de prendre tous ces exercices ensemble! En avez-vous profité? et combien de fois?

FRANKLIN. Je ne peux pas bien répondre à cette question.

LA GOUTTE. Je répondrai donc pour vous. — Pas une fois.

FRANKLIN. Pas une fois!

LA GOUTTE. Pas une fois. Pendant tout le bel été passé, vous y êtes arrivé à six heures. Vous y avez trouvé cette charmante femme, ses beaux enfants et ses amis, prêts à vous accompagner à la promenade, et à vous amuser par leurs agréables conversations. — Et qu'avez-vous fait? Vous vous êtes assis sur la terrasse; vous avez vanté la belle vue, regardé la beauté des jardins en bas; mais vous n'avez pas bougé d'un pas pour descendre vous y promener. Au contraire, vous avez demandé du thé et l'échiquier, et vous voilà collé à votre siége jusqu'à neuf heures. Alors, au lieu de retourner chez vous à pied, ce qui pourrait vous remuer un peu, vous prenez votre voiture. — Quelle sottise de croire qu'avec tout ce déréglement, on peut se conserver en santé sans moi!

FRANKLIN. A cette heure, je suis convaincu de la justesse de cette remarque du bonhomme Richard, que nos dettes et nos péchés sont toujours plus nombreux que nous ne le pensons.

LA GOUTTE. C'est comme cela que vous autres philosophes avez toujours les maximes des sages dans votre bouche, pendant que votre conduite est la même que celle des ignorants.

FRANKLIN. Mais me faites-vous un crime de ce que je reviens en voiture de chez madame B...?

LA GOUTTE. Oui, assurément; car vous, qui avez été assis toute la journée, vous ne pouvez pas dire que vous êtes fatigué de la marche du jour. Vous n'avez donc pas besoin d'être soulagé par une voiture.

FRANKLIN. Que voulez-vous donc que je fasse de ma voiture?

LA GOUTTE. Brûlez-la, si vous voulez. Alors vous en tirerez au moins une fois de la chaleur. Ou, si cette proposition ne vous plaît pas, je vous en soumettrai une autre.

Regardez les pauvres paysans qui travaillent à la terre, dans les vignes et dans les champs, autour des villages de Passy, Auteuil, Chaillot, etc. Vous pouvez trouver tous les jours, parmi ces bonnes créatures, quatre ou cinq vieilles femmes et vieux hommes courbés, et peut-être estropiés sous le poids des années et par un travail trop fort et continuel, qui, après une longue journée de fatigue, ont à marcher peut-être un ou deux milles pour regagner leur chaumière. — Ordonnez à votre cocher de les prendre et de les mener chez eux: voilà une bonne œuvre, qui fera du bien à votre âme! Et si, en même temps, vous retournez de votre visite chez les B... à pied, cela sera bon pour votre corps.

FRANKLIN. Oh! comme vous êtes ennuyeuse!

LA GOUTTE. Allons donc à notre métier. Il faut vous souvenir que je suis votre médecin. Tenez!

FRANKLIN. Oh! oh! quelle peste de médecin!

LA GOUTTE. Vous êtes un ingrat de me dire cela! N'est-ce pas moi qui, en qualité de médecin, vous ai sauvé de l'hydropisie et de l'apoplexie? L'une ou l'autre vous auraient tué il y a longtemps, si je ne les en avais empêchées.

FRANKLIN. Je le confesse, et je vous en remercie pour ce qui est passé. Mais, de grâce, quittez-moi pour jamais; car il me semble qu'on aimerait mieux mourir que d'être guéri si douloureusement. — Souvenez-vous que j'ai aussi été votre ami. Je n'ai jamais loué ni les médecins, ni les charlatans d'aucune espèce qui vous font la guerre: si donc vous ne me quittez pas, vous aussi vous serez coupable d'ingratitude.

LE DÉTROIT DE MAGELLAN.

La plupart des cartes faisant partie des atlas de géographie ne représentent que d'une manière incomplète la configuration de l'extrémité sud de l'Amérique méridionale. En général, on sait seulement qu'elle est séparée, par le détroit de Magellan, d'une île appelée la terre de Feu; quant aux innombrables îles qui composent l'archipel de Magellan, on les distingue à peine, les géographes trouvant d'ordinaire plus commode de négliger les plus petites et de réunir les plus considérables en un bloc qui se confond avec la terre de Feu elle-même. Soyons justes: ces géographes ne commettent qu'un simple anachronisme, — mais un anachronisme de quelques centaines, peut-être de quelques milliers d'années. Il est manifeste, en effet, que la terre de Feu et les îles qui l'environnent ont fait partie du continent américain à une époque très-reculée. Leur sol volcanique, leurs roches escarpées, leurs côtes brusquement coupées, les canaux étroits et tortueux qui les séparent, et enfin la forme de leur contour extérieur, tout témoigne qu'elles ont été séparées de la terre ferme, et qu'elles se sont ensuite morcelées elles-mêmes par l'effet des envahissements de l'Océan et des bouleversements de leur propre sol.

Le détroit de Magellan, sorte de ravin par lequel les eaux de la mer semblent s'être frayé péniblement un passage, est aussi irrégulier dans sa profondeur que dans sa largeur et dans sa direction. Il est semé d'îlots et de récifs, traversé par des courants contraires et par des vents violents et variables. On peut néanmoins, avec de la prudence, le parcourir sans danger: il a été exploré dans toutes ses parties, et il en existe des cartes hydrographiques très-exactes; mais la navigation n'y est possible que pendant le jour, en sorte que les navires sont obligés de voyager « à petites journées, » mouillant tous les soirs pour lever l'ancre le matin. De là une perte de temps considérable et beaucoup de fatigue, non-seulement pour l'équipage, mais pour le bâtiment lui-même.

En hiver, cette navigation devient tout à fait impraticable, à cause du froid et de la longueur des nuits. Le détroit de Magellan n'est donc point une route pour les navigateurs, et ceux-là seuls s'y engagent qui ont reçu ou se sont donné mission de l'explorer au profit de la science ou de leur curiosité.

Ceux qui veulent seulement passer d'une mer à l'autre, et qui tiennent à passer vite et sans difficulté, prennent le grand large entre les îles Malouines et la terre de Feu, à l'est de la terre des États, et doublent le cap Horn en se tenant à bonne distance. Cet itinéraire leur assure une navigation aisée par des vents réguliers et sur une mer ordinairement assez calme; et bien qu'il soit géographi-

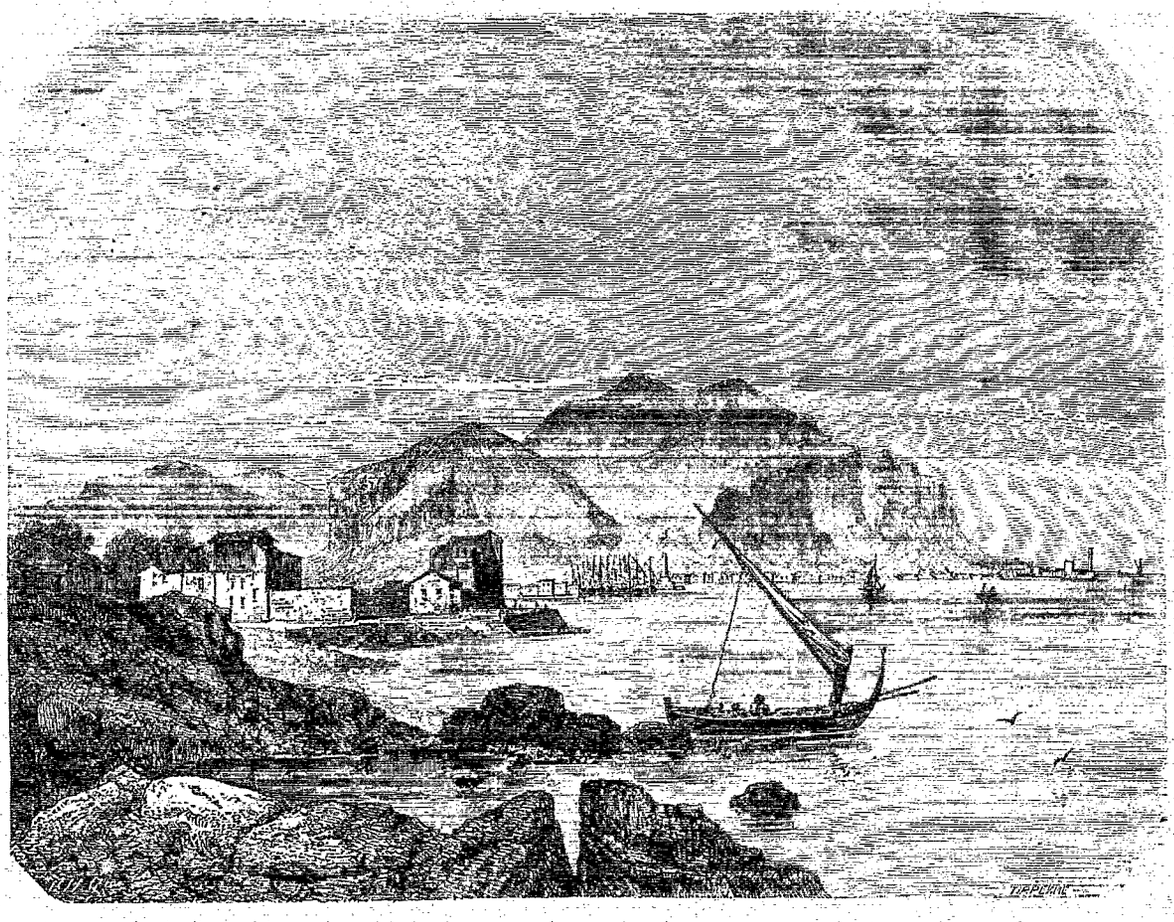
quement plus long, il est, en réalité, beaucoup plus rapide et moins pénible.

Le froid qui règne dans ces parages pendant la plus grande partie de l'année fait comprendre que les marins n'y séjournent pas pour leur plaisir. Un ancien capitaine au long cours nous racontait dernièrement que, dans un de ses voyages par le cap Horn, il eut à subir un froid tellement rigoureux que le plus robuste matelot de son équipage, ayant parié qu'il lancerait un seau d'eau liquide à dix pas devant lui sur le pont, perdit sa gageure : l'eau se congela en l'air avant de parvenir à cette distance.

LE MONT PELLEGRINO.

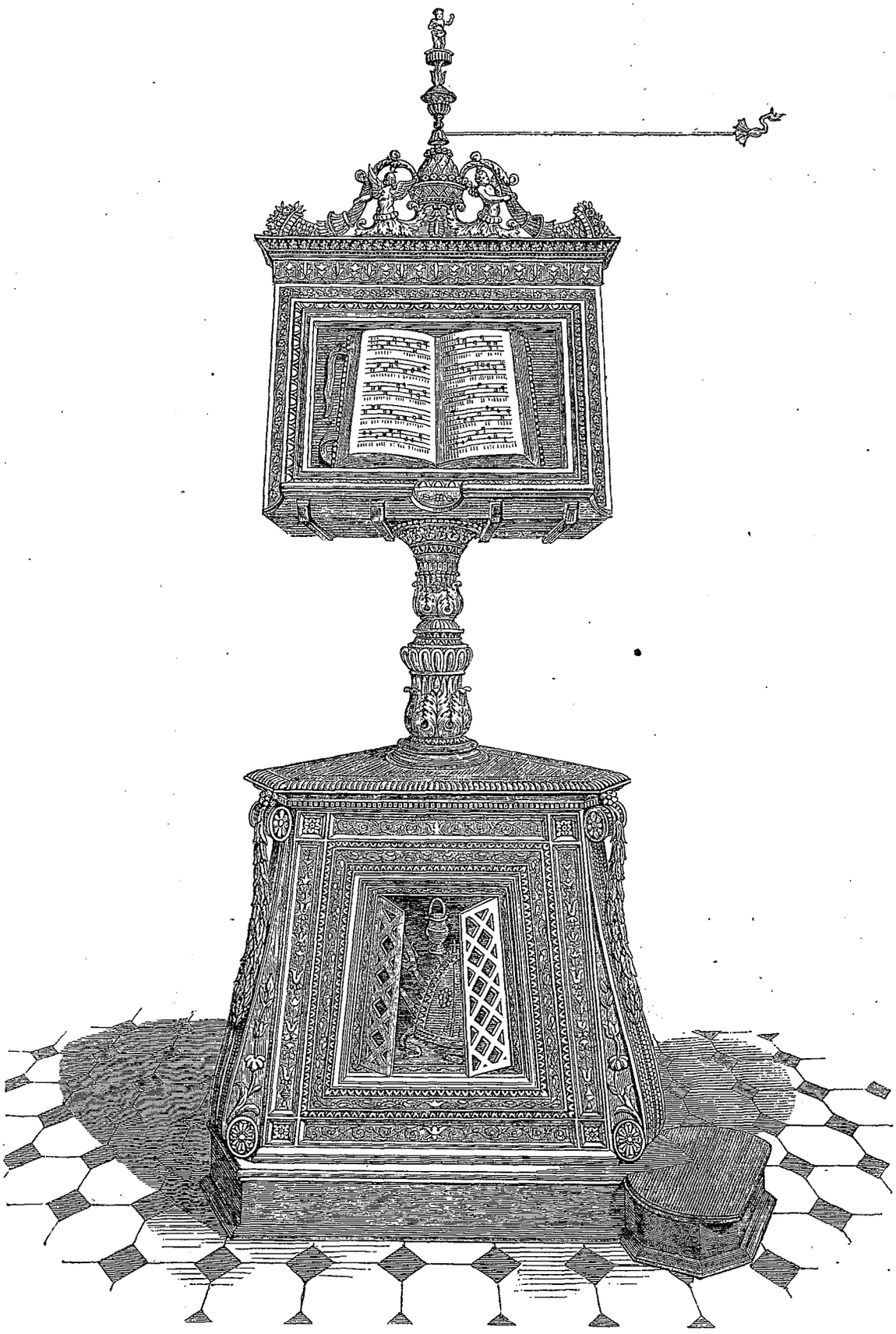
Le mont Pellegrino domine le port et la ville de Palerme; il doit en grande partie sa célébrité à la chapelle de Sainte-Rosalie, l'un des pèlerinages les plus fréquentés des Deux-Siciles. Pendant longtemps, la grotte consacrée aujourd'hui à sainte Rosalie ne fut visitée que par des pâtres qui venaient y chercher un abri. Quelques ruines éparses sur la cime du mont n'offraient pas assez de caractère ni d'intérêt pour tenter les archéologues. Suivant les uns, c'étaient les débris de forts, longtemps défendus par Amilcar pendant la première guerre punique; d'autres y voyaient les restes d'un de ces châteaux que les Sarrasins avaient construits sur toutes les éminences du sol de la Sicile. D'après des traditions populaires, on avait trouvé dans les cavernes du mont Pellegrino des ossements gigantesques d'une race primitive. Enfin on racontait qu'au douzième siècle, une jeune princesse remarquablement belle, Rosalie, fille du roi Roger, dégoûtée du monde et des plaisirs de la cour, s'était réfugiée dans une *grotte* du mont Pellegrino pour s'y consacrer tout entière à Dieu.

Conformément à une autre version du même récit, Rosalie était fille d'un comte Sinibalde, et c'était pour se soustraire aux violences des Sarrasins qui ravageaient la Sicile qu'elle s'était retirée d'abord au mont Quisquino, puis dans la caverne du mont Pellegrino, où elle était morte ignorée. Son histoire, son sacrifice et le lieu de sa sépulture étaient entièrement oubliés, lorsqu'en 1624, cinq siècles après sa mort, Palerme fut en proie à une peste terrible. Prosternés au pied des autels, les habitants imploraient le ciel : tout à coup l'un d'eux s'écria qu'une vision venait de lui montrer l'endroit où reposaient les restes de sainte Rosalie. Il gravit aussitôt le mont Pellegrino, arrive à la caverne, et y découvre en effet les précieux ossements : on les apporta bientôt en grande pompe à Palerme. La foi des Palermitains en sainte Rosalie est aussi ardente que celle du peuple de Naples en saint Janvier. On a construit une chapelle au lieu même où ces reliques avaient été trouvées. Les escarpements du rocher en rendaient jadis l'abord presque impraticable; grâce à la piété des habitants et aux aumônes des pèlerins, une belle route y mène aujourd'hui. Ce chemin, nommé *la Scala*, forme quinze zigzags, et on y a établi plusieurs stations où les fidèles peuvent se reposer et prier. Quand on arrive au sommet, la végétation, qui avait cessé, reparaît, et l'œil, fatigué de la nudité du roc, se repose sur une verte pelouse autour de la chapelle.



Le mont Pellegrino, à Palerme. — Dessin de Tirpenne.

LES LUTRINS.



Lutrin en bois dans l'église de Santa-Maria in Organo, à Vérone. — Dessin de Freeman. (Cette planche a été dessinée et gravée pour notre recueil d'après la gravure publiée dans le bel ouvrage de M. Jules Gailhabaud, intitulé : *l'Architecture du cinquième au dix-septième siècle.* — Paris, Gide et Baudry.)

Ce lutrin a été composé par Fra Giovanni, qui orna la sacristie et le sanctuaire de Sainte-Marie *in Organo*. Si le pupitre et la base semblent un peu lourds, dans leurs rapports avec la tige qui les relie, on doit reconnaître cependant que les formes en sont agréables; la sculpture est fine, les dessins de marqueterie sont élégants : ils représentent, sur l'un des versants du pupitre, un livre du temps, un antiphonaire tout ouvert. On a ainsi une idée exacte de cette classe de livres cantoraux, avec leurs systèmes de notation, de signets, de liens de fermeture, etc. Un petit degré, placé à l'un des angles de la base, sert à élever la personne chargée de tourner les feuillets du livre véritable, et d'y mettre le signet muni d'un poids, afin d'empêcher les pages de se lever : c'était à la ligne horizontale et mobile, en métal, et en saillie à la partie supérieure, qu'était attaché ce signet ou cette cordelette.

M. Viollet Leduc a écrit un article très-intéressant sur les lutrins du moyen âge, dans son *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carlovingienne à la renaissance* (1).

Il y a, dit-il, plusieurs sortes de lectrins (2) : les lectrins fixes, placés au milieu des chœurs des églises, à l'usage des chantres; les lectrins facilement transportables, pour lire l'épître et l'évangile sur le jubé, à l'entrée du chœur; les lectrins de librairie, de bibliothèque, pour poser des livres à consulter.

Pendant le moyen âge, les lutrins de chœur étaient souvent d'une grande richesse comme matière et comme travail; on s'en servait, en France, dès le septième siècle; car dom Doublet, dans ses *Antiquitez de l'abbaye de Sainct-Denys en France*, rapporte qu'au milieu de la première partie du chœur de cette église « est posé l'aigle (ou poulpitre) de cuivre, enrichie des quatre évangélistes et aultres figures, donnée par le roy Dagobert, provenant de l'église de Sainct-Hilaire de Poictiers, lorsque ledit roy ruina la ville dudict Poictiers pour cause de rébellion. » Ce lutrin avait été doré de fin or par l'abbé Suger.

Dans la primitive Eglise, les clercs se tenaient debout autour de l'autel, en cercle, et chantaient les psaumes à l'unisson; mais Flavianus et Theodorus établirent qu'ils chanteraient et psalmodieraient alternativement. En France, en Allemagne et en Angleterre, un lectrin fut donc placé au milieu du chœur et les chantres au-dessous, à droite ou à gauche.

Le lutrin était un meuble nécessaire dans toutes les églises abbatiales, cathédrales et paroissiales. Lebœuf, dans son *Histoire du diocèse d'Auxerre*, parle de « deux aigles qu'on fit faire, vers 1390, pour la cathédrale d'Auxerre, pont l'un était destiné à la chapelle de Saint-Alexandre. » « En 1400, dit Dubreuil, l'évêque Guillaume fit faire l'aigle et le pupitre de cuivre qui se trouvaient de son temps au milieu du chœur de l'église Saint-Germain des Prés. » Le lectrin était toujours, en effet, placé au milieu du chœur, devant le sanctuaire.

Le lutrin était généralement surmonté d'un aigle, qui dominait les deux tablettes inclinées destinées à porter les livres de chant, ou qui recevait la tablette sur ses ailes, si le lutrin n'en possédait qu'une. L'aigle prend son vol vers les régions les plus élevées; c'est pourquoi il accompagne le lutrin, comme pour porter vers Dieu le chant des clercs. Guillaume Durand dit qu'on donne à saint Jean la figure d'un aigle, parce que son Evangile est celui qui s'élève le plus haut, lorsqu'il dit : « Dans le principe était le Verbe. » Saint Jérôme exprime cette pensée de l'élévation du chant d'église vers Dieu, lorsqu'il conseille aux jeunes gens de ne pas écouter le chant. « On doit, ajoute-t-il, chanter pour Dieu, non pas autant avec la voix qu'avec le cœur. »

Les anciens lutrins de chœur ont disparu de nos églises; ceux que nous y voyons encore aujourd'hui ne remontent pas au delà du quinzième ou seizième siècle, et encore sont-ils fort rares. Nous n'en connaissons aucun de l'époque romane qui ait quelque valeur. Il faut donc nous contenter de donner les seuls exemples existants.

Le lutrin de chœur est simple ou double, c'est-à-dire qu'il se compose d'une seule tablette inclinée ou de deux. On voit encore un des premiers dans l'église de Saint-Symphorien, à Nuits, qui date du milieu du quinzième siècle. L'aigle et le pied sont en bois, le support du livre en fer. Ce support est muni d'une rallonge avec flambeaux qui permet de placer, pendant les offices de nuit, le livre de chant plus bas, près de l'œil, et de l'éclairer au moyen de bougies. L'aigle tient un dragon entre ses serres et pivote, à la volonté des chantres, sur son pied, au moyen d'un fort cylindre de fer entrant dans une douille pratiquée dans la tige octogone du pied. Cet aigle est doré, ainsi que la boule qui le porte; le dragon est peint en vert. Quant au pied, il a conservé sa couleur naturelle (1).

Les vignettes des manuscrits offrent d'assez nombreux exemples de lutrins de chœur dont les dispositions méritent d'être signalées.

Quelquefois les lutrins de chœur possédaient des tiges à vis permettant d'élever ou d'abaisser les tablettes supérieures suivant le besoin.

En Angleterre et en Belgique, il existe encore quelques lutrins des quatorzième et quinzième siècles, en bois ou en bronze; mais le style de ces meubles est complétement différent de celui des meubles du même temps que l'on trouvait dans les églises de France. Leur disposition générale est d'ailleurs semblable à celle des lutrins français.

Les lutrins, facilement transportables, que l'on plaçait sur les jubés, à l'entrée des chœurs, pour lire l'épître et l'évangile, ou suivant les besoins du culte, étaient très-simples de forme et généralement fabriqués en fer; ils ont échappé au vandalisme du dernier siècle et aux dévastations de la révolution. Nos églises en possèdent un assez grand nombre encore utilisés aujourd'hui.

L'un des plus anciens et des plus intéressants par la forme que nous connaissions est certainement le lutrin en fer que l'on voit dans le chœur de la cathédrale de Narbonne. Il ne se compose que de deux tiges adroitement combinées pour obtenir en même temps une grande légèreté et une assiette parfaite sur le pavé de l'église.

Le Musée de Cluny possède un charmant lutrin transportable, en fer, du quinzième siècle. Le tablier de cuir portant le livre est renforcé par quatre sangles. Deux galeries de tôle découpée servent l'une de couronnement, l'autre d'arrêt à la partie inférieure du tablier; cette dernière galerie est échancrée au milieu pour laisser passer les signets du livre ouvert. Les quatre tiges de fer qui servent de supports sont légèrement renforcées près de l'axe et finement forgées.

Les lutrins destinés à l'usage privé et qui se trouvaient, soit dans les librairies (bibliothèques), soit dans les cabinets des personnes livrées à l'étude des lettres, des copistes, sont beaucoup plus variés de forme que ceux réservés aux chœurs des églises. Il ne faut pas les confondre avec les *scriptionalia*, qui étaient des pupitres sur lesquels on posait le vélin pour écrire. Dans les vignettes des manuscrits du moyen âge, à partir du treizième siècle, on voit souvent les personnages occupés à écrire ayant un *scriptionale* de-

(1) A la librairie d'architecture de B. Bance.

(2) *Lutrin, lectrin, leutrin; poulpitre, pupitre.* Meuble en bois ou en métal, disposé pour recevoir un ou plusieurs livres ouverts, de manière à en faciliter la lecture.

(1) Ce lutrin est reproduit, à une grande échelle, dans *l'Architecture du cinquième au dix-septième siècle*, par M. Gailhabaud.

vant eux, quelquefois même sur leurs genoux, et un lectrin à côté de leur siége. Le lutrin était donc uniquement destiné à porter les livres à consulter. Alors, les livres étaient fort chers et par conséquent fort rares; le lectrin à lui seul pouvait contenir la bibliothèque d'un homme lettré. A cet effet, outre la tablette propre à recevoir plusieurs livres ouverts, il était muni de petits casiers dans lesquels on rangeait les manuscrits. Un lectrin pouvait ainsi renfermer une vingtaine de volumes, et beaucoup de gens d'étude n'en possédaient pas autant.

Afin de consulter au besoin un certain nombre de volumes à la fois, on donnait souvent à la tablette du lectrin de bibliothèque la forme circulaire, et elle tournait sur son axe au gré du lecteur. Le lectrin s'appelait alors *roë* (roue). Un plateau, porté sur trois pieds, surmontait la tablette aux livres et recevait au centre une bougie qui, pendant le travail de nuit, éclairait à la fois les pages des livres à consulter et la tablette de la personne qui écrivait. Nous savons par expérience combien il est fatigant d'avoir, sur la table où l'on écrit, plusieurs livres ouverts pour faire des recherches, le temps que l'on perd à placer ces volumes d'une façon commode, le danger qu'ils courent d'être maculés d'encre ou d'huile. Des lectrins placés sur les tables de nos bibliothèques publiques seraient, nous le croyons, fort appréciés par les personnes qui obtiennent la permission de consulter à la fois plusieurs ouvrages. Les lecteurs y trouveraient moins de fatigue, et les livres seraient préservés des taches d'encre (1).

Les lectrins circulaires ne sont pas les seuls cependant qui aient été adoptés par les hommes d'étude vers les derniers temps du moyen âge; il en est qui sont simplement composés de deux tablettes inclinées, ainsi que les lectrins d'église, ou de quatre tablettes formant comme un petit toit à deux croupes. Parmi ces derniers, on en remarque qui offrent cette particularité de pouvoir être plus ou moins rapprochés du lecteur, sans cependant déranger le meuble.

On trouve encore, dans quelques-unes des bibliothèques des colléges d'Oxford, de ces meubles destinés à faciliter l'étude des livres; mais ils ne remontent pas au delà du seizième siècle. Il serait difficile de dire pourquoi ils ont cessé d'être en usage, chez nous, dans nos bibliothèques publiques ou privées, car ils présentent les plus grandes facilités aux personnes appelées à faire des recherches, aujourd'hui surtout que les études sur les livres anciens sont très-répandues et que nos bibliothèques, à Paris du moins, sont encombrées de lecteurs.

Plus j'avance dans la carrière de la vie et plus je trouve le travail nécessaire. Il devient à la longue le plus grand des plaisirs et tient lieu de toutes les illusions qu'on a perdues. P. CORNEILLE.

SUR L'ÉTUDE DES SCIENCES.

CONSEILS AUX JEUNES GENS (2).

Vous tous, jeunes gens, qui arrivez dans la carrière des sciences en y apportant l'ardeur vive et pure de votre âge, ne laissez jamais éteindre en vous ces nobles sentiments, par les intérêts de vanité ou de fortune qui occupent et agitent le plus grand nombre des hommes de nos jours. Que le développement de votre intelligence soit votre unique but. Appliquez-vous d'abord à exercer, assouplir, perfectionner les ressorts de votre esprit par l'étude des lettres. N'écoutez pas ceux qui les dédaignent. On n'a jamais eu lieu de s'apercevoir qu'ils fussent plus savants pour être moins lettrés. Elles seules pourront vous apprendre les délicatesses de la pensée, les nuances du style, vous donner la pleine compréhension des idées que vous aurez conçues, et vous enseigner l'art de les exprimer clairement par des termes propres. Ainsi préparés, votre initiation aux premiers mystères des sciences deviendra facile. En vous y présentant, fortifiez surtout votre esprit par l'étude des plus abstraites, qui sont le principe logique de toutes les autres. Quand vous aurez goûté les prémices des jouissances que chacune donne, choisissez celle qui vous plaît, qui vous attire, et attachez-vous à la cultiver. Si l'attrait devient une passion, abandonnez-vous au charme qui vous entraîne; et lorsque votre persévérance vous aura mérité d'entrer dans le sanctuaire de cette science préférée, à la suite des grands hommes qui nous l'ont ouvert, dévouez-vous tout entier à son culte, d'un constant amour. N'ayez plus d'autre ambition que de dévoiler après eux, à vos contemporains et à la postérité, quelques-unes de ces vérités impérissables que la nature infinie leur a cachées et nous cache encore. Pour vous rendre dignes de les découvrir, efforcez-vous de lui arracher ses secrets par de longs travaux, suivis avec une invariable patience, dans la solitude; ne laissant distraire votre esprit que par les affections paisibles qui peuvent le soutenir, et par les études accessoires qui peuvent l'orner, l'élever, ou l'étendre. Vous n'arriverez pas ainsi à la richesse et aux honneurs du monde. Si vous tenez de la faveur du ciel une modeste aisance, ne désirez rien au delà, et persévérez. Ne vous l'a-t-il pas accordée? Craignez de vous engager dans une carrière qui, arrêtant, concentrant toutes les forces de votre esprit sur des abstractions étrangères à tout emploi profitable, vous mènera peut-être à l'indigence, ou du moins vous imposera pendant longtemps de rudes privations. Mais y êtes-vous poussé invinciblement, par une de ces passions que rien ne surmonte? Alors, acceptez en entier les sacrifices qu'elle exige. Ne donnez aux besoins matériels que la portion de temps et de travail indispensable pour y pourvoir; vous résignant à être pauvre, jusqu'à ce que vos travaux, vos découvertes, aient attiré sur vous les justes récompenses que nos institutions publiques, enrichies par les bienfaits de quelques âmes généreuses, tiennent toujours prêtes pour le mérite laborieux. A ces titres, le nécessaire de chaque jour vous sera tôt ou tard assuré; et si vous avez le courage de borner là vos souhaits, vous pourrez continuer à vivre pour la science, dans la jouissance de vous-même, sans inquiétude de l'avenir. Peut-être la foule ignorera votre nom, et ne saura pas que vous existez. Mais vous serez connu, estimé, recherché, d'un petit nombre d'hommes éminents répartis sur toute la surface du globe, vos émules, vos pairs dans le Sénat universel des intelligences; eux seuls ayant le droit de vous apprécier et de vous assigner un rang, un rang mérité, dont ni l'influence d'un ministre, ni la volonté d'un prince, ni le caprice populaire ne pourront vous faire descendre, comme ils ne pourraient vous y élever; et qui vous demeurera, tant que vous serez fidèle à la science qui vous le donne. Enfin, si, au déclin de votre vie, ces témoignages extérieurs étaient confirmés, couronnés dans votre patrie même, par les suffrages d'une réunion d'esprits d'élite, dont la variété de talents représente l'universalité des qualités de l'intelligence humaine, sous toutes leurs formes et dans leurs applications les plus diverses, vous aurez obtenu la plus belle récompense à laquelle un savant puisse aspirer.

---

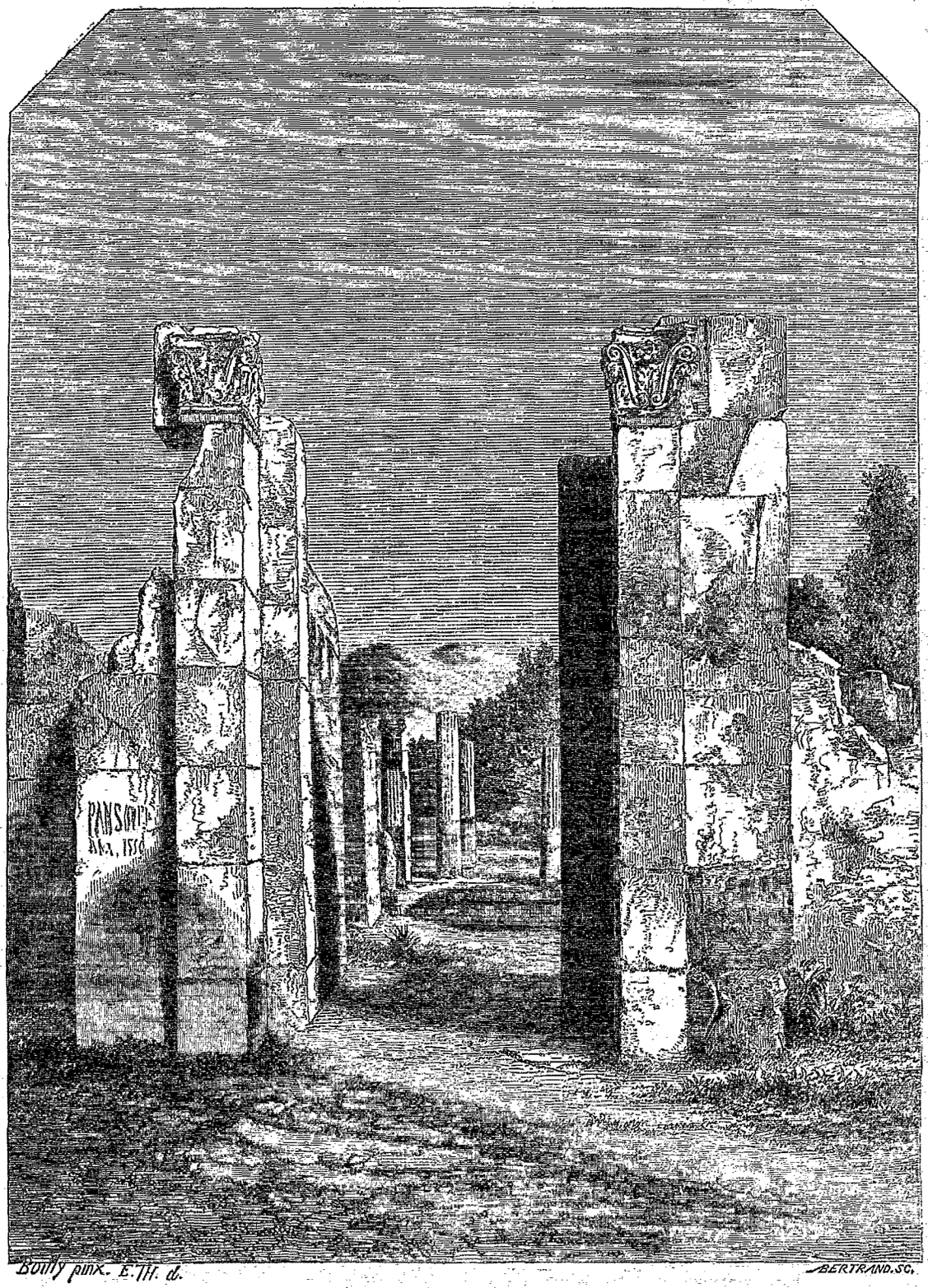
(1) Voy., dans notre tome XIV (1846), page 144, le modèle d'un pupitre en forme de roue, « très-commode pour les gens d'étude, » dessiné par Grollier de Serrière.

(2) Fin du discours prononcé par M. Biot, le jour de sa réception à l'Académie française (5 février 1857).

LA MAISON PANSA, A POMPÉI.

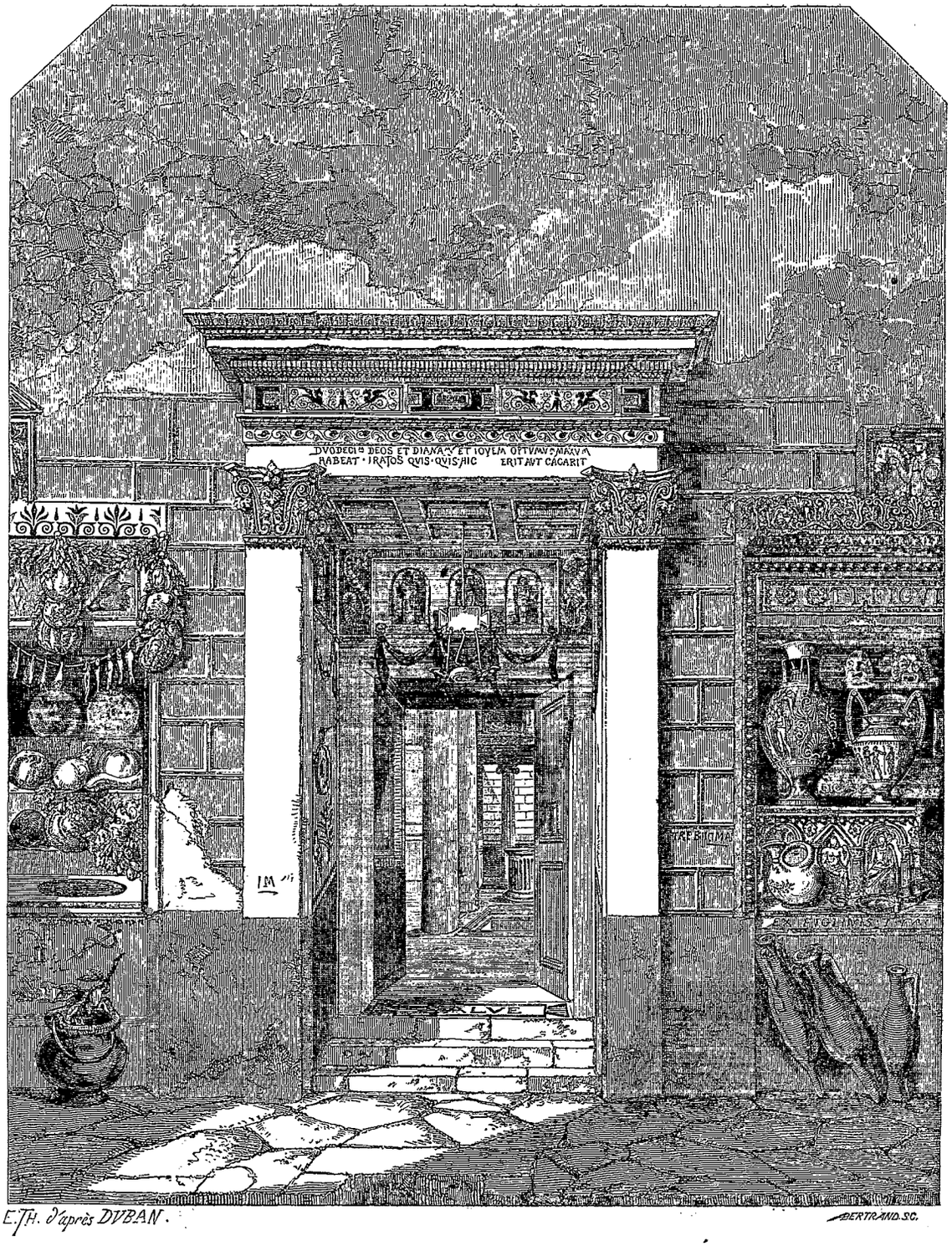
Voy., sur Pompéi, la Table des vingt premières années.

La maison Pansa était située dans une rue très-commerçante de Pompéi, descendant d'un côté vers le port, et conduisant de l'autre à la porte de Nola. C'est une inscription (PANSAM ÆD., etc.), placée sur le jambage gauche de la porte d'entrée, qui a fait connaître que le propriétaire se nommait Pansa. Ce riche personnage n'habitait pas sa maison tout entière. Il en avait loué à des marchands toute la façade, à l'exception seulement de l'entrée, comme font de nos jours les propriétaires les plus opulents de Paris, par exemple, dans les rues Laffitte, Montmartre ou Poissonnière. Les boutiques n'avaient, du reste, aucune communication avec l'intérieur de la maison. Une seule avait une sortie sur l'atrium; mais il est probable qu'elle servait à vendre l'huile et le vin provenant des propriétés de Pansa, suivant un usage général à Pompéi. Autour de la maison,



La Maison Pansa, à Pompéi, dans son état actuel. — Dessin de Thérond, d'après Boilly.

qui était de celles que l'on appelait une île à cause de leur unité de plan, de leur forme régulière et de leur étendue, régnaient des trottoirs larges de deux pieds et élevés de plus d'un pied au-dessus de la rue. Voici quelles étaient les diverses parties de cet édifice : — aussitôt après la porte d'entrée, le protyrum, où se tenait l'esclave atriensis, ou concierge de l'atrium; l'atrium ou le tablinum, où l'on conservait les archives et les titres de la famille, et que l'on séparait de l'atrium au moyen d'un rideau ou aulæum; les ailes, ou petits appartements; diverses pièces



La Maison Pansa. — Restauration par M. Duban. — Dessin de Thérond, d'après Boilly.

pour le service; la salle de réception des clients; un passage communiquant au portique sans qu'on fût obligé de traverser le tablinum; un cabinet servant peut-être de bibliothèque; le péristyle avec seize colonnes cannelées, bassins et jets d'eau; une porte dérobée conduisant directement du péristyle dans la rue; plusieurs chambres à coucher; une petite pièce, ou office; à la suite, le triclinium, ou salle à manger; le sacrarium, ou chapelle des dieux do-

mestiques; la salle cysicène, ou grand *œcus*, destinée à la conversation, quelquefois aux repas comme le triclinium; le portique extérieur, régnant dans toute la longueur du jardin; le jardin; un passage conduisant du péristyle au jardin et communiquant aussi avec les cuisines et le posticum; une petite chambre à coucher d'été ouvrant sur le portique; la cuisine; la salle des esclaves, située, suivant l'habitude, près du posticum ou sortie du derrière; sur le rang des boutiques extérieures, une boulangerie pavée en lave, avec moulins à farine en pierre volcanique, pétrin et vases, ayant deux entrées, l'une intérieure, l'autre extérieure et publique : le four est construit en briques. Les ruines de cette maison si complète sont au nombre de celles que l'on peut étudier avec le plus de profit si l'on veut se bien rendre compte des dispositions intérieures des riches habitations privées à Pompéi, ainsi que de celles de toutes les villes romaines (1).

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 98, 110.

XXXV. MALADIE.

2 septembre. — Il me semble qu'il s'est écoulé des mois, ou plutôt d'incalculables espaces de temps, depuis que j'ai écrit les dernières lignes de ce journal. Et pourtant je trouve, en consultant la date, qu'il y a trois semaines à peine que je suis tombé malade : tant l'immobilité dans le repos du lit, l'uniformité du jour et de la nuit, le vide des heures, la rupture complète des habitudes, changent notre notion ordinaire de la durée et nous rendent incapables d'évaluer le temps!... On me permet aujourd'hui pour la première fois de rester levé, de faire quelques tours dans ma chambre; on me remet, sur mes instances, les rênes en main, comme à un cavalier désarçonné, mais fier et impatient de retrouver sa monture : j'ai hâte de me reconnaître, de reprendre la mesure des choses, de rentrer en possession de moi-même.

Je ne puis me rappeler comment a eu lieu la chute à la suite de laquelle je me suis trouvé couché dans mon lit, au milieu des fioles, dans l'air tiède et la demi-obscurité d'une chambre de malade. On m'assure qu'un faux pas en a été la seule cause; mais on met tant d'insistance à me le répéter, on paraît tant tenir à m'en voir convaincu, que je ne puis m'empêcher de me défier de cette explication, et qu'une autre, beaucoup plus probable, se présente obstinément et s'impose à mon esprit. Je soupçonne que j'ai été surpris, non par un accident fortuit et extérieur, mais par quelque atteinte subite d'un mal interne. Plusieurs indices, qu'il m'est décidément impossible de traiter d'imaginaires, ma vue tout d'un coup affaiblie, un état d'étourdissement et de pesanteur presque continuel, l'insurmontable langueur avec laquelle mes membres obéissent à ma volonté, concourent à affermir en moi cette idée et m'annoncent peut-être des retours, plus ou moins prochains, du même mal.

C'est ce dernier point de vue, c'est cette considération de l'avenir qui, ces jours derniers, a le plus menacé mon repos; ma pensée y revenait sans cesse dans cet état particulier aux malades, et qui n'est ni le sommeil ni la veille complète; mon imagination s'épuisait à enfanter de tristes images. Devenu plus maître de moi, j'ai réussi peu à peu à me retenir sur cette pente, à ressaisir enfin ma liberté. Je me suis attaché toute ma vie à me garder de la crédulité, enfantine amulette à l'usage des faibles : je dois maintenant m'appliquer à me garder de la défiance, qui ne serait pas une moindre superstition ni une moindre marque de faiblesse. Rien n'est plus pernicieux, surtout à l'âge où je suis, que cette disposition à évoquer les menaces, peut-être fantastiques, de l'avenir, à toujours exagérer d'avance les torts de la nature envers nous, et à lui prêter des rigueurs qu'en réalité nous nous infligeons nous-mêmes.

Quant au présent, a-t-il rien qui doive me surprendre? Lorsque aucun âge n'est exempt de maladies, pouvais-je compter sur une vieillesse complétement épargnée? Mais ce n'est pas à la réflexion, ce n'est pas au triomphe de la raison que je dois d'accepter la situation qui m'est faite; comme j'écris ceci, non pour le public, mais pour moi-même et pour les miens, qui ne me soupçonneront pas d'adopter un optimisme de commande et de vouloir soutenir une thèse, je n'hésite pas à dire ouvertement que c'est ma situation elle-même qui se fait accepter de moi, et que si je donnais ma résignation pour un effort de stoïcisme, j'usurperais une gloire à laquelle je n'ai aucun droit.

Je trouve, en effet, que l'on a calomnié la maladie. A moins qu'elle ne soit accompagnée de souffrances vives et permanentes, ce qui est rare, elle n'a rien de si redoutable. C'est de leurs tourments d'esprit que souffrent surtout la plupart des malades; au lieu d'accepter ce qu'ils ne peuvent éviter, ils s'indignent, ils se révoltent; plutôt que de recevoir de bonne grâce l'hôte auquel ils ne peuvent fermer leur porte, ils aiment mieux se venger de sa présence en lui faisant mauvaise mine, en l'accablant de récriminations. Il me semble, quant à moi, qu'il peut y avoir de la paix dans la maladie. Je ne rougis pas de céder à une indiscutable nécessité, de subir sans résistance une force supérieure et inconnue. Je me laisse aller, je m'abandonne, et je ne suis pas sans goûter un certain repos d'esprit au sein de cette fatigue corporelle. Je sens ma responsabilité absolument dégagée, ma conscience parfaitement libre, et, toutes les fois que ma conscience n'est chargée d'aucun poids, j'avoue que je respire à l'aise, que je jouis paisiblement du sentiment de mon être.

Je suis bien loin de vouloir dénigrer la santé; mais je me permettrai pourtant de dire qu'elle ne mérite pas tous les éloges pompeux qu'ont coutume de lui prodiguer ceux qui en sont privés. Qui niera qu'elle impose des devoirs auxquels il est difficile à une conscience délicate d'assigner une limite? De là des incertitudes douloureuses, des luttes qui ne se terminent pas toujours par la victoire; et je ne sais, pour ma part, rien de plus accablant que ces défaites-là qui s'appellent des remords. Le corps peut se bien porter, mais l'âme est alors bien malade.

Il y a d'autres compensations, plus positives et incontestables pour tout le monde, attachées à la maladie. C'est la sympathie, la bienveillance que, sans notre coopération, elle conquiert pour nous de tous côtés. Les hommes sont ainsi faits qu'il faut quelque chose, une impulsion, une secousse, pour que leur bonté se réveille et s'exerce; nous ressemblons aux disciples du Christ, qui, livrés à eux-mêmes sur la montagne, retombaient toujours dans leur assoupissement. Eh bien, la maladie, par la compassion qu'elle excite, réussit admirablement à secouer ce sommeil de la bonté. On nous aime parce qu'on nous plaint, nous aimons parce qu'on nous aime, et ainsi s'établit une affection réciproque, une communion bienfaisante entre des âmes qui, sans cet appel de la pitié, se fussent toujours traitées en étrangères. Je ne sais quel religieux philosophe

(1) Nous avons déjà publié un grand nombre de gravures et d'articles sur les édifices et maisons de Pompéi, notamment sur la maison de Pan (t. III, p. 42) et sur celle du Poëte tragique (t. VI, p. 163), sur les théâtres (t. III, p. 265).

a dit que la providence de Dieu comptait, pour s'accomplir, sur la charité de l'homme. Je comprends pour la première fois toute la profondeur de cette pensée, et puisque la charité humaine ne naît pas d'elle-même, j'absous et je remercie les maux apparents, et en particulier la maladie, qui la suscitent et la développent.

J'ai recueilli hier, à ce sujet, un témoignage bien intéressant. C'est celui d'un vieillard aveugle qui demeure dans la maison voisine, et avec qui j'avais souvent, en passant devant sa porte, échangé quelques mots de politesse. Surpris de ne plus m'entendre, à l'heure de ma promenade quotidienne, lui adresser la parole, et ayant appris que j'étais malade, il est venu me voir hier. Comme sa conversation témoignait d'une sérénité d'âme qui contrastait d'une manière frappante avec sa triste situation, je n'ai pu m'empêcher de lui en exprimer mon admiration et mon étonnement. « Alors je vais vous étonner encore davantage, m'a-t-il répondu, en vous disant que la gaieté de mon caractère date de l'accident qui m'a privé de la vue. Autrefois j'étais d'une humeur toute différente ; je passais, et je conviens que c'était à bon droit, pour un esprit mécontent et amer. Ayant éprouvé d'assez grandes difficultés à faire mon chemin dans le monde, ce qui tenait sans doute autant à moi-même qu'aux autres, j'avais pris le monde en aversion, j'accusais les hommes de dureté, d'égoïsme, enfin j'étais devenu misanthrope. Mais, depuis que je suis aveugle, j'ai conçu de tout autres sentiments. Mon infirmité m'a réconcilié avec le genre humain. Si vous saviez de combien de témoignages d'intérêt, de combien de bons offices je suis chaque jour l'objet ! Il semble qu'une puissance bienfaisante ait aposté, comme dans les contes de fées, des amis et des serviteurs dévoués sur ma route. Dans la rue, il n'est personne qui ne s'écarte complaisamment de peur de gêner mon passage ; quand je suis sur le point de traverser un endroit parcouru par des voitures, il ne manque jamais de se trouver sous ma main une main obligeante pour me servir de guide ; s'il m'arrive de m'arrêter avec l'apparence de l'hésitation ou de l'embarras, aussitôt une voix, qui se fait douce et engageante, retentit à mon oreille pour s'informer de ce que je souhaite et m'offrir de me renseigner. Me voyant respecté et aimé, j'aime et je respecte à mon tour ; je suis content des autres et de moi-même. Aussi n'oserais-je me plaindre de mon sort, quelques privations qu'il m'impose d'ailleurs, puisque je lui dois ce qui fait en fin de compte le bonheur véritable : la bonne volonté envers les hommes, la bonne disposition du cœur. »

Mais je n'ai pas besoin de chercher au loin des exemples de ce bienfaisant effet de la maladie ; j'en ai moi-même fait l'épreuve. Le peu de jours qui viennent de s'écouler ont changé mes relations avec ceux qui m'entourent comme des années n'eussent peut-être pas suffi à le faire. Ainsi il s'est formé entre Baptiste et moi des liens tout nouveaux. Jusque-là il m'avait servi avec une scrupuleuse ponctualité ; de mon côté, je m'étais montré, je crois, humain envers lui ; je le traitais avec bienveillance, et j'avais voulu que, dans sa maladie, il fût convenablement soigné chez moi ; mais c'était là tout. Malgré l'excellente opinion que j'avais de mon dépouillement de tout préjugé aristocratique, de mes sentiments de parfaite égalité à son égard, j'avais encore bien du chemin à faire pour me rencontrer de plain-pied avec lui sur le même terrain ; la différence de culture intellectuelle mettait une barrière entre nous, une barrière qui me semblait légitime, nécessaire. Quand il était auprès de moi, je ne m'en trouvais pas moins seul ; sa compagnie ne m'était pas une compagnie véritable ; nous n'étions pas réunis, nous n'étions que rapprochés. Aujourd'hui, je puis dire qu'il en est autrement. Baptiste a eu l'occasion de dépasser l'exactitude et de donner carrière à son zèle, d'excéder l'obéissance et d'aller jusqu'au dévouement. Il ne m'a pas seulement servi, il m'a rendu service. Il a eu des attentions, des paroles, que des gages, que toute rémunération matérielle, sont incapables d'acquitter. Je sens que j'ai contracté envers lui une dette morale, une dette de cœur que le cœur seul peut payer. Aussi, bien qu'extérieurement rien ne semble changé entre nous, tout l'est au fond ; quand il entre dans ma chambre, c'est maintenant autre chose qu'un bruit qui me fait à peine retourner la tête, c'est l'arrivée de quelqu'un à qui j'éprouve le besoin d'adresser la parole, de donner un témoignage de sympathie ; lorsque nos regards se rencontrent, au lieu de se croiser rapidement, comme deux passants qui n'ont rien à se dire, ils prennent d'un commun accord le temps de se reconnaître et de s'en donner un signe ; s'il arrive que nos mains se touchent, ce n'est plus un contact accidentel que par réserve chacun se hâte de rompre, nous sentons l'un et l'autre qu'à l'occasion ce contact serait une poignée de main.

Je ne crains pas de dire que même avec Roger mes relations sont devenues plus intimes et plus douces. Rien de nouveau n'a pu, sans doute, se créer entre nous ; mais nous avons mis au dehors ce que nous laissions au dedans de nos cœurs. Il était arrivé pour nous ce qui arrive communément pour ceux qui, par nécessité de métier, ont donné en eux la prédominance à la vie intellectuelle : même aux heures de loisir et de liberté, que le cœur devrait jalousement réclamer, on rentre dans l'arène, et l'esprit reprend ses exercices habituels. L'un raconte l'insurrection chinoise, son opinion sur l'issue probable de la lutte, sur les destinées futures du Céleste Empire ; l'autre répond par l'explication des nouveaux phénomènes électriques constatés à l'Académie des sciences. Et des mois, des années d'intimité s'écoulent ainsi, n'apportant qu'une vaine pâture à la curiosité, sans aucun profit pour le cœur. Depuis ma maladie, nous jouissons tout autrement de notre amitié ; nos réunions ont pour nous un attrait que leur fréquence augmente au lieu de l'épuiser. A quoi nous occupons ces soirées que Roger vient régulièrement passer auprès de moi, je ne saurais le dire précisément ; mais ce que je sais bien, c'est qu'elles ne nous semblent pas vides. Lui, ordinairement si distrait, il met toute son attention à deviner mes besoins, à prévenir mes désirs, et sa sollicitude me remplit de reconnaissance. Avec quel plaisir j'accepte de sa main la tasse de tisane qu'il a voulu préparer lui-même et dont il prétend que j'ai envie ! Souvent il m'offre de me faire une lecture ; et j'en demande pardon à mes auteurs favoris, mais je soupçonne que la complaisance de mon cher lecteur a plus de part que tout leur génie dans le charme que je trouve à leurs livres ; peut-être n'est-il pas de médiocre écrivain dont je ne fusse alors disposé à me déclarer satisfait. Même quand nous gardons le silence, ce qui arrive quelquefois, j'atteste que nous ne nous ennuyons pas, et qu'une conversation muette continue entre lui et moi. Dans ses mouvements, dans le bruit qu'il fait pour rapprocher son fauteuil de mon chevet ou pour attiser mon feu, dans sa présence seule, j'entends le langage de sa bonne volonté et de son dévouement. Ainsi nous n'avons plus besoin que la chimie ou l'histoire s'interposent entre nous sous prétexte de nous rapprocher ; ce que nous voulons réunir, ce que nous mettons en commun, ce n'est pas notre science, ce ne sont pas nos esprits, ce sont nos personnes ; et si l'on nous pressait de dire pourquoi nous nous aimons, nous ne pourrions l'exprimer qu'en répondant avec Montaigne : « Moi, parce que c'est lui ; lui, parce que c'est moi. »

La suite à une autre livraison.

LES POETES.

Les grands poëtes donnent la perpétuité à ce qu'il y a de plus fugitif, le sentiment, l'émotion, le charme du moment. Leur œuvre demeure éternellement, et, pour parler la langue de Malherbe, « garde de périr » ces choses frêles et précieuses. Ils ravissent une âme aux temps qui ne sont plus, aux âges lointains, aux époques primitives. Ils nous font asseoir au bord de la mer écumante, et entendre ce qu'ils entendaient dans le bruit de ses flots; ils nous introduisent parmi les joies et les tristesses des hommes disparus; ils nous font toucher ce rapport qui nous émeut si profondément entre une nature toujours la même et une humanité toujours croissante. Dans Homère, le héros troïen, pressentant l'avenir et la gloire, voit les navigateurs futurs longeant les rives du large Hellespont, et se montrant du doigt la plage illustrée par ses exploits. L'oracle n'a pas été trompeur. La poésie nous conduit incessamment sur cette plage deserte, la repeuple pour la satisfaction de nos yeux, et jette dans notre vie présente et passagère quelques touchants et suaves reflets d'une vie désormais ensevelie et immobile (1).

BAMPFYLDE MOORE CAREW,

ROI DES GYPSIES OU BOHÉMIENS.

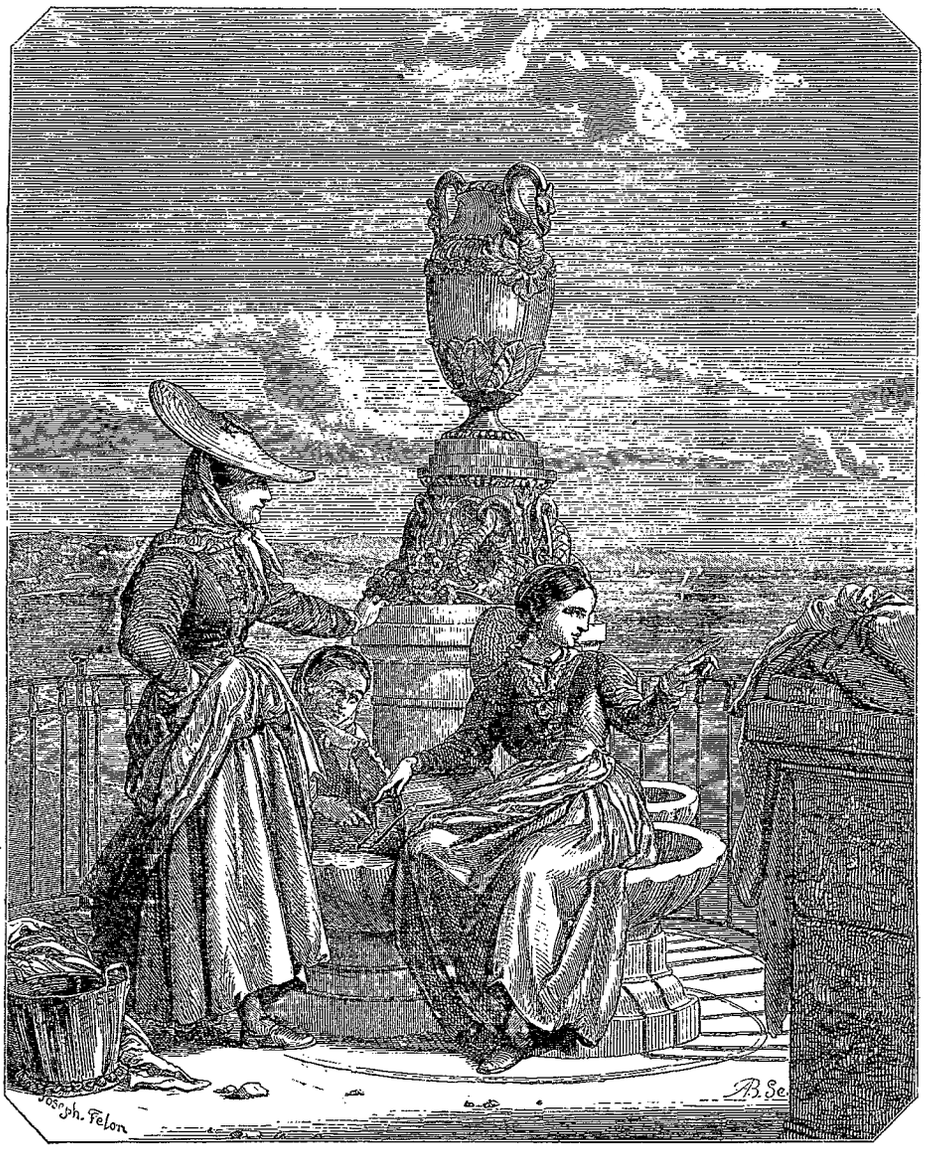
Cet homme naquit en 1693, à Bickley, dans le Devonshire. Il était le fils du recteur de la paroisse : sa famille était ancienne et respectable. Son baptême fut une solennité remarquable dans le pays : toute la noblesse des environs se fit un devoir d'y assister. A l'âge de douze ans, il fut envoyé à l'école de Tiverton, où il se lia d'amitié avec plusieurs jeunes gentilshommes du Devonshire et des comtés voisins. Pendant les quatre premières années de ses études, il se distingua par son application et ses succès. On pouvait espérer qu'il deviendrait un homme honnête et d'un mérite supérieur : ce n'était point là sa destinée. S'étant tout à coup passionné pour la chasse, il s'y livra avec une telle ardeur, en compagnie de trois de ses condisciples, qu'il commença bientôt à négliger ses travaux et se compromit dans plusieurs mauvaises affaires. Un jour, les quatre étudiants firent un ravage considérable dans un champ de blé; les fermiers vinrent se plaindre au directeur de Tiverton. Carew et ses amis, pour échapper aux conséquences de leur folie, en commirent une plus grande : ils se jetèrent dans une bande de dix-huit bohémiens et bohémiennes qui passait, et disparurent avec elle. Carew se fit remarquer bientôt par sa rare habileté dans tous les genres de tours d'adresse et de friponnerie, seuls moyens de vivre de ces vagabonds. Cependant sa famille, ignorant ce qu'il était devenu, déplorait sa perte, et, pour le découvrir, avait fait publier un avertissement qui arriva jusqu'à lui. Il changea de costume, vint voir ses parents, et fut reçu par eux avec des transports de tendresse; mais il s'était habitué aux agitations d'une vie honteuse et criminelle parmi les bohémiens, et bientôt il abandonna de nouveau la maison paternelle. Il commença dès lors à se jouer de la crédulité publique et à l'exploiter à l'aide de travestissements divers. Un jour, il figurait un pauvre matelot victime d'un naufrage; un autre jour, un fermier de l'île de Sheppey, dans le comté de Kent, ruiné par les inondations. A Newcastle, il se présenta comme le patron d'un bâtiment houiller, et enleva la fille de l'apothicaire le plus riche de la ville : il alla se marier avec elle à Bath. Il eut alors l'audace de rendre visite à un de ses oncles, homme très-respecté à Dorchester. Ensuite, il se déguisa en ecclésiastique, prétendant avoir longtemps rempli les fonctions de son ministère à Aberystwith, dans les Galles; « mais, disait-il, il n'avait pas voulu prêter le serment exigé par le gouvernement nouveau. » Son air digne et pieux, l'intérêt de sa conversation, le faisaient admettre dans les meilleures maisons et vivre largement aux dépens du public. Vers ce temps, le naufrage d'un navire, qui devait transporter des quakers à Philadelphie, produisit une grande sensation en Angleterre. Carew profita de cette circonstance, changea de costume, et, se présentant chez les quakers comme un des rares individus échappés au désastre, tira d'eux, quelque temps, de l'argent et des larmes. Le roi des bohémiens d'Angleterre, Clause Patch, très-âgé à cette époque, voulut le voir, et eut avec lui de fréquents entretiens. Carew se plaisait à interrompre de temps à autre le cours de ses fraudes pour se mêler aux sociétés honnêtes, et en partager les plaisirs, sans commettre aucun délit. Il s'introduisit ainsi chez le colonel Strangewasy, à Melbury, et fit plusieurs parties de chasse avec lui. Un jour, on parlait de Carew et de ses célèbres déguisements. Le colonel offrit de parier que jamais il ne serait la dupe d'un pareil homme. Carew tint le pari, et un matin il vint, vêtu en mendiant, à la porte du colonel. Il paraissait si vieux, si souffrant; il gémissait et pleurait d'une façon si touchante, que les domestiques implorèrent pour lui la charité de leur maître. Le colonel descendit, et, après avoir causé avec le mendiant, se sentit tellement ému qu'il lui donna une demi-couronne. Le soir même, Carew, élégamment vêtu, et dînant à la table du colonel, tira de sa poche la demi-couronne et se fit reconnaître. Comment d'honnêtes gens ne regardaient-ils pas comme un devoir de livrer ce malheureux à la justice au lieu de s'émerveiller et de rire de ses tours? C'est ce que l'on comprend difficilement aujourd'hui. A la mort de Clause Patch, les bohémiens des trois royaumes choisirent Carew pour leur roi. L'élection fut connue de tout le monde, et c'est encore là un sujet de surprise. Ce rang suprême du vice et du crime eut pour Carew tout l'attrait qu'ont pour d'autres les véritables couronnes que donnent ou laissent prendre les peuples. Ses parents, ses amis, le conjurèrent d'abandonner sa royauté, et offrirent de lui assurer une fortune : il refusa, et il se mit à déployer une verve de tromperies si extraordinaire, que l'histoire de tous ses rôles depuis ce temps remplit les trois quarts d'un volume qui fut longtemps populaire. On remarque comme

Bampfylde Moore Carew, roi des Gypsies.

une bizarrerie que cet homme avait pris en grande affection un petit chien et le portait d'ordinaire sur son bras, souvent même lorsque ce pouvait être pour lui un danger. Carew est mort à l'âge de soixante-dix-sept ans, vers 1770.

(1) E. Littré.

NICE ET CANNES.



Une Fontaine sur le quai du Midi, à Nice. — Dessin de Félon.

Il existe sur le sol de France un coin de terre privilégié entre tous par la nature. C'est la portion du littoral méditerranéen qui s'étend à l'est des montagnes de l'Esterel. Soit que cette chaîne abrupte suffise pour couper le terrible vent qui désole la côte de Provence, soit qu'il faille attribuer l'affaiblissement de ce vent à la grande chaîne des Alpes qui surgit au nord, et dont les massifs gigantesques peuvent obliger les courants du nord-ouest à se détourner en approchant de la côte, le fait est que le mistral, puisqu'il faut l'appeler par son nom, sévit incomparablement moins de ce côté de l'Esterel que du côté opposé. De plus, les hautes cimes des Alpes formant abri du côté du nord, la température de ces cantons tend naturellement à s'élever en raison de cette circonstance ; et le ciel étant habituellement dégagé de nuages, les splendeurs du soleil viennent donner à ces conditions si avantageuses à un séjour d'hiver leur complément indispensable.

Aussi, depuis que les existences ont pris plus de mobilité, et les moyens de transport plus d'économie et de facilité, les étrangers affluent-ils durant la mauvaise saison sur cet heureux rivage. Dès que l'automne commence à faire sentir dans le Nord ses rigueurs, on les voit s'y abattre par volées. Ils imitent les oiseaux qui, à la même époque, arrivent aussi des zones septentrionales, le long de la Méditerranée, pour y jouir du soleil. A ce moment, les routes sont couvertes de voiturins, de chaises de poste, et les diligences, aussi bien que les bateaux à vapeur, se chargent de voyageurs, et gonflent à l'envi leurs tarifs qu'il paraîtrait si juste, au contraire, de diminuer.

Pendant longtemps la ville de Nice a possédé à peu près exclusivement le monopole de cette hospitalité périodique. Elle y a beaucoup gagné; et l'on peut s'en faire idée en voyant le vieux Nice noyé, comme un quartier perdu, dans le Nice moderne étalant fastueusement ses vastes et brillantes maisons, qui se ferment sans merci dès que le printemps vient donner congé à cette population nomade et lointaine. Livrée à elle-même, Nice ne serait qu'une petite ville analogue à toutes ces autres petites villes qui se mirent dans la Méditerranée tout le long de la rivière de Gênes; mais, enrichie par ses visiteurs périodiques, elle est peu à peu devenue une grande cité. Un

quai magnifique, bordé par de somptueux hôtels, exposé en plein midi, baigné par les eaux charmantes de la Méditerranée, qui s'étalent paisiblement à sa base; un autre quai, tout aussi monumental, courant sur la rive droite de la rivière jusqu'à son embouchure, et terminé par un agréable jardin désigné sous le nom de jardin des Plantes, et rempli en effet de toutes sortes d'arbres rares que le Nord ne connaît que sous le vitrage des serres; enfin, au delà, sous le nom de chemin des Anglais, une grève riante, garnie, sur une étendue de plus de 2 kilomètres, par une série de villas et de jardins; et, par derrière, sur les collines occupées par des futaies d'oliviers, d'autres villas se détachant çà et là de la verdure, et diaprant de leurs couleurs étincelantes tout le paysage : voilà en deux mots l'esquisse de cette admirable cité. Qu'on s'y représente maintenant d'opulentes devantures de toute espèce, la foule des piétons, les calèches, les cavaliers, les amazones, la toilette, le soleil, la poussière, on aura, au milieu de la nature que nous venons de laisser entrevoir, un quartier de Paris au mois de mai.

La ville de Cannes, située à sept lieues de Nice, presque au pied de la chaîne de l'Esterel, est infiniment plus modeste. Jusqu'ici le luxe n'y règne pas. C'est tout simplement une petite ville de province, et, pour la peindre d'un mot, un Nice d'il y a vingt ans. Les étrangers, au lieu d'y former la population dominante, comme à Nice, s'y aperçoivent à peine. On n'a, jusqu'à présent, rien disposé pour eux. Pendant l'hiver, les habitants se serrent un peu et leur font place dans leurs propres logements : aussi se plaint-on, en général, d'y être chèrement et incommodément logé, et cependant, depuis quelques années, l'affluence ne cesse de se développer suivant une proportion très-rapide. Les propriétaires et maîtres d'hôtels avouent qu'il se présente au moins deux fois plus de monde que la ville ne peut en héberger; mais ils ne s'en remuent pas davantage. Les lauriers d'or de la ville de Nice ne nuisent pas jusqu'à présent à la profondeur de leur sommeil. Ils acceptent la bonne fortune que leur envoie la mode, et que la dissolution de la société parisienne tend malheureusement à confirmer; mais ils ne montrent aucun empressement à courir au-devant. Le souffle de la spéculation ne les a pas encore gagnés, et beaucoup calculent que si d'un côté la présence des étrangers leur procure des loyers plus élevés, de l'autre cette affluence tend à faire renchérir dans la même mesure les denrées et tous les objets de consommation ordinaire, ce qui, en définitive, fait compensation.

Il est résulté de ces circonstances que, tandis que Nice prenait de plus en plus le caractère d'une ville artificielle, consacrée à l'exploitation des étrangers, Cannes gardait au contraire, avec une ténacité remarquable, sa physionomie primitive. Ce sont toujours les vieilles rues mal pavées, mal aérées, peuplées de mauvaises boutiques, plutôt faites pour le service des paysans qui viennent s'y approvisionner que pour celui de la bonne compagnie; et, pour tout résumer, pas une marchande de modes! Mais il y a des gens qui n'aiment ni les hôtels garnis, ni le fastueux appareil des toilettes parisiennes, ni l'aristocratie des équipages, ni les fracas de la foule; qui ne viennent chercher sur la Méditerranée que les douceurs du soleil et les délices du paysage; et, pour les gens de cette trempe, Cannes, dans sa modestie villageoise, vaut mieux que Nice dans ses grands airs. Ils n'y servent pas de proie aux hôteliers rapaces, et y vivent au sein d'une population toute française et douée d'une aménité naturelle qu'on chercherait en vain dans toute autre partie du Midi. C'est là ce qui explique, si je ne me trompe, comment tant de personnes se fixent à Cannes au lieu d'aller, à trois heures de là, se précipiter dans les riches tourbillons de la ville de Nice. La vie de campagne les séduit, et, trouvant le printemps sur leur route, elles s'arrêtent, pour le goûter, sous les ombrages.

Aussi faut-il avouer qu'il y a de grandes contestations entre les deux villes par rapport à la douceur du climat dont on y jouit et par rapport à la beauté de leurs environs. Sur le premier point, le procès demeure pendant, car la météorologie n'a point encore réuni assez d'éléments pour le résoudre. Je crois cependant que Nice se trouverait en droit de le gagner, si Nice avait choisi son emplacement, non point en vue de la magnificence, mais en vue de l'abri. Dans les replis les mieux garantis de la campagne de Nice, il semble que les plantes exotiques aient réellement plus de vigueur qu'aux abords de Cannes; mais la masse de la ville, s'étant placée dans l'axe même de la vallée de Paillon, vallée coupée droit au nord, vers des montagnes couvertes de neige, il en résulte que de ces sommités descendent parfois des courants d'air d'une température glaciale et d'une extrême violence. Les quais deviennent alors impraticables, et chacun se tient coi, car on est exposé, hors de chez soi, à tous les sévices de la nature du Nord.

A Cannes, au contraire, règne une ceinture continue de collines qui forment une sorte de paravant naturel entre le golfe et les hautes montagnes; aucune vallée n'y fait brèche, et lorsque les vents froids soufflent des Alpes, ils passent par-dessus le littoral, grâce à cette protection, et vont tomber à une certaine distance à la surface de la mer, dont on voit les vagues se gonfler à l'horizon avec leurs crêtes d'argent, tandis que sur les bords tout est calme. Il faut donc reconnaître que les santés délicates rencontrent au pied de ces charmantes collines des conditions climatériques dont Nice ne saurait leur assurer la jouissance d'une manière aussi constante.

Relativement à la beauté du paysage, les goûts ne sont pas moins divisés. Pour les personnes habituées à chercher dans la géologie les formules de la nature, la différence est facile à définir. Les environs de Cannes sont granitiques, et les environs de Nice sont calcaires. Il s'ensuit que Nice est environné de montagnes blanchâtres, sèches et dénudées dans toute leur région supérieure. Le mont Chauve, dont la masse domine toutes les autres hauteurs et remplit tout le fond du tableau, donne l'idée de cette disposition par son nom même. A Cannes, au contraire, toutes les montagnes sont couvertes de bois. En effet, à l'inverse des terrains calcaires, qui, une fois dépouillés de leur sol végétal par l'incurie des hommes et l'action dévorante de la pluie, ne le reproduisent jamais et demeurent stériles, le granit, sous l'influence des agents atmosphériques, se fissure, se désagrége, et finit par se convertir en une terre molle dans laquelle les pins, les chênes verts, les myrtes et les hautes bruyères, se développent à l'envi. Ainsi, Cannes, loin de se témoigner au regard du voyageur comme un pays de sécheresse, se détache, au contraire, comme une oasis du reste des montagnes de la Provence. A la vérité, pendant l'été, les rôles changent complétement. Les terrains calcaires, dans les nombreuses crevasses dont ils sont pénétrés, ont accumulé, durant les pluies de l'automne et du printemps, une quantité d'eau qui, pendant le reste de l'année, s'en échappe en ruisselets, tandis que les masses granitiques, trop compactes pour se prêter à un pareil service, une fois la chaleur venue, ne donnent pas même une trace d'humidité, et comme, durant quatre mois, il ne survient pas une ondée, la sécheresse devient absolue. La végétation elle-même s'arrête et perd son activité comme dans une saison morte. Mais cette condition, si fâcheuse pour les intérêts de la

culture, n'importe guère aux visiteurs d'hiver, qui n'ont point à s'inquiéter de ce qui se passe en leur absence dans des lieux où rien ne s'est offert à leurs yeux qui ne fût propre à les charmer.

Toutes les cartes de géographie nous enseignent qu'à partir de l'Esterel, la côte se divise en trois golfes consécutifs : le golfe de la Napoule, le golfe de Jouan et le golfe de Nice ; mais ce que la vue du terrain peut seule apprendre, c'est que ces trois golfes possèdent chacun leur caractère distinctif.

Sur celui de la Napoule, ainsi nommé d'une ancienne colonie grecque, *Neapolis*, jadis florissante et réduite aujourd'hui à un pauvre hameau, s'élève, sur un petit promontoire, à l'extrémité opposée à la chaîne de l'Esterel, la ville de Cannes. A droite, en se tournant du côté de la mer, le spectateur aperçoit donc cette chaîne élégante formée d'une douzaine de cimes déchiquetées et escarpées, qui surgissent à pic du sein des flots ; à gauche, il voit la presqu'île de la Croisette, basse, étroite, sablonneuse, chargée de pins, et séparant le golfe de la Napoule de celui de Jouan, dont on distingue le miroitement à travers les troncs élancés des arbres ; en avant, à 3 ou 4 kilomètres, les deux îles de Lérins, nommées Sainte-Marguerite et Saint-Honorat : la première, occupée dans presque toute son étendue par une magnifique forêt de pins, et faisant face au continent par un fort d'un effet pittoresque, célèbre pour avoir servi de prison au Masque de fer ; la seconde, plus petite, mais plus célèbre encore par les souvenirs de saint Vincent de Lérins et par l'école des semi-pélagiens, et toujours décorée par les ruines imposantes de l'ancien monastère.

Le golfe de Jouan est celui dont le caractère paraît d'abord le plus sévère. A partir du pied de la presqu'île de la Croisette, les montagnes, chargées de forêts, descendent à pic dans la mer, et l'on a été obligé de tailler la route dans le roc, sur leur flanc. Le désert succède aux charmantes collines couvertes d'oliviers et d'orangers, et parsemées de brillantes villas, dont on avait joui jusque-là. Les vagues se brisent contre les saillies rugueuses du granit, et projettent leur écume jusque sur les pins tordus et inclinés par le vent qui croissent sur l'abîme. La vue se trouve limitée, à droite et à gauche, par deux presqu'îles peu élevées, celle de la Croisette et celle de la Garoupe, sur l'autre versant de laquelle repose Antibes, tandis que, en avant, la ligne de la forêt de Sainte-Marguerite, prolongée encore par quelques écueils à fleur d'eau, coupe la mer. Mais à mesure que l'on avance, le tableau se transforme et s'embellit. Les promontoires de l'Esterel se dégagent, et le regard perce même au delà jusqu'aux cimes lointaines de la chaîne des Mores ; d'autre part, les hauteurs qui entourent le golfe s'éloignent graduellement du rivage et font place à une pente ondulée, chargée d'oliviers et d'orangers, et au-dessus de laquelle s'aperçoivent les belles montagnes de Nice et de Monaco. Le paysage prend en un clin d'œil tant de charme et de grandeur que l'imagination se reporte involontairement vers les changements à vue les plus féeriques ; et aussi ne semble-t-il pas douteux que ce golfe, délaissé jusqu'ici par les étrangers, ne soit destiné à se peupler tôt ou tard d'autant de villas que les deux autres.

Des trois golfes, c'est incontestablement celui de Nice qui présente la perspective la plus grandiose. La chaîne des Alpes, chargée de neiges et de glaces, y occupe tout le fond du tableau, et oppose aux riants jardins du littoral le plus éclatant contraste qu'il soit possible d'imaginer. Malheureusement, cette scène sublime ne s'aperçoit que d'Antibes. A Nice et dans la campagne des environs, l'interposition du mont Chauve et des hauteurs qui l'accompagnent arrête complétement le regard dans la direction des Alpes. On s'en trouve, à la vérité, dédommagé par la magnificence de cet amphithéâtre dont les gradins inférieurs sont tapissés de verdure et constellés de métairies et de villas, et il reste aux amateurs de la nature alpestre la ressource de regagner à volonté, moyennant une ascension de deux à trois heures, le spectacle des frimas éternels. Du reste, la mer, limitée seulement par la presqu'île de la Garoupe, à sept lieues de distance, et par les rochers qui bordent l'entrée de la rade de Villefranche, s'ouvre en avant de Nice plus largement que sur les golfes de Jouan et de la Napoule. Outre les navires marchant vers l'Italie, les cimes vaporeuses de la Corse sont l'unique objet qui fasse saillie à l'horizon ; mais, de même que sur les deux autres golfes, on ne les découvre guère qu'au soleil levant et par les temps les plus clairs.

Tels sont les traits les plus généraux à l'aide desquels on peut se faire une idée des différences qui existent entre le séjour de Nice et celui de Cannes. Quoique voisines et tout à fait semblables par le climat et la lumière, les deux régions offrent à certains égards des conditions très-distinctes et répondent par conséquent à des goûts divers. Il faut ajouter que la frontière du Var, qui disparaît aux yeux des étrangers, n'est pas sans valeur aux yeux des Français, puisque d'un côté du fleuve nous sommes chez nous, tandis que de l'autre nous n'y sommes plus.

HISTOIRE DES BOULANGERS.

Les premiers boulangers qu'on vit en Italie furent ceux que les Romains ramenèrent de Grèce, à la suite de leur expédition contre Philippe, l'imprudent allié d'Annibal. Plus tard, ils adjoignirent à ceux-ci des affranchis, et ils les réunirent tous en un corps, un *collége*, auquel ils conférèrent en commun, avec des charges assez dures, des priviléges considérables.

Comme toutes les corporations en France, celle des boulangers s'est formée, et avant toutes les autres, par une sorte de confrérie ou société religieuse ; et, sous le nom de *talemeliers* qu'ils portaient alors, on trouve la trace de leurs statuts du temps de saint Louis ; mais les plus anciens réglements que nous possédions dans toute leur teneur sont ceux qui nous ont été conservés par Estienne Boileau, au début des *Registres des métiers*, recueillis vers l'an 1260. Le premier article porte : « Nuz (nul) ne peut estre talemelier dedans la banlieue de Paris, se il n'achate (s'il n'achète) le mestier du roy. »

Un de leurs priviléges était de pouvoir acheter et revendre des porcs sans payer de droits, parce que les porcs leur étaient nécessaires pour manger le son que les meuniers ne séparaient pas encore de la farine. Pour passer maître et avoir le droit d'exercer sa profession, le boulanger devait faire un apprentissage de quatre années, acheter du roi, ou du grand panetier son intermédiaire, la maîtrise, et se prêter, pour sa réception, à certaines formalités bizarres dont la signification mystérieuse nous échappe complétement aujourd'hui. Ainsi le nouveau maître doit se présenter chez le chef de la communauté, où se trouvent réunis d'avance le receveur des droits, tous les maîtres boulangers de la ville, et leurs *geindres* ou premiers garçons ; « et doit le nouveau boulanger livrer son pot et ses noix au maître (au chef de la communauté), et dire : Maître, j'ai accompli mes quatre années. Et le maître doit demander au coutumier (receveur) si cela est vrai ; et si cela est vrai, le maître doit bailler au nouveau boulanger son pot et ses noix, et lui commander de les jeter au mur. Pendant qu'il les jette, le maître et son assistance se tiennent dehors ; ils rentrent ensuite dans la maison, où le chef doit leur livrer feu et vin ; et chacun des

talemeliers, et le nouveau, et les maîtres valets, doivent chacun un denier au maître pour le vin et pour le feu qu'il livre. »

Dès ce temps-là, le droit de visite était établi, et le pain d'un poids insuffisant était saisi et confisqué au profit des pauvres; tout délit était jugé par le maître de la communauté; les appels étaient portés devant le grand panetier, qui jugeait en dernier ressort. La pénalité était fort simple : toute faute était punie d'une amende de six deniers.

Où était la proportion? Philippe le Bel réforma cette partie de la législation, et déclara que les amendes seraient arbitraires et proportionnées au délit; il donna pour juge aux boulangers le prévôt de Paris, et réduisit grandement leurs priviléges. Ainsi il laissa libre l'exercice de la boulangerie, il défendit d'acheter du grain au marché pour le revendre, et permit aux particuliers d'acheter comme les marchands en gros.

En 1366, par une ordonnance du 12 mars, Charles V décide que les boulangers, tant de Paris que du dehors, apporteront leur pain à la halle les jours de marché, et ne pourront faire de pain que du même poids, de la même

Vesta, déesse des Boulangers.

Un Boulanger au dix-huitième siècle.

farine, de la même substance et du même prix; ils feront deux sortes de pain, l'un de tel poids qu'il vaille 4 deniers, et l'autre de 2 deniers.

Le même roi, en juillet 1372, et encore au mois de décembre de la même année, revint sur le fait de la boulangerie; il décida que le prix du pain serait fixé à Paris selon les différents prix du blé. Quand le blé vaudra 8 sous, le pain blanc ou *pain de chailli* de 2 deniers pèsera en pâte 30 onces, et tout cuit 25 onces et demie; le pain bourgeois de même prix pèsera en pâte 45 onces, et cuit 37 onces et demie; enfin, le *pain de bröde*, de qualité inférieure, du prix d'un denier, pèsera en pâte 42 onces, et tout cuit 36 onces.

Au commencement du quatorzième siècle, Charles VI déclare :

Que les boulangers ne pourront acheter ou faire acheter ni grains ni farines aux marchés de Paris, si le marché n'a duré au moins une heure;

Que nul boulanger ne pourra être en même temps meunier ou mesureur de blé;

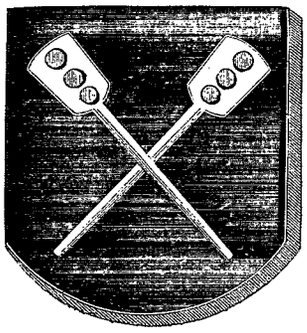
Que les boulangers ne pourront acheter de blé que par le ministère d'un mesureur juré.

Les rigueurs d'une guerre interminable, la rareté et le haut prix des céréales, la vente très-certaine du pain dont le payement était très-incertain, et d'autres causes encore, découragèrent les boulangers sous le même règne de Charles VI, et bon nombre d'entre eux détruisirent leurs fours. Ordre leur est donné, par lettres de février 1415, de les reconstruire sans délai sous peine de bannissement. Quelques mois plus tard, de nombreux règlements portèrent que — le pain blanc se vendra à raison de 3 deniers parisis; — le pain bis, 2 deniers parisis; et le pain mêlé d'orge, 2 deniers tournois les 13 onces. — Les boulangers sont tenus de déclarer ces prix à l'acheteur, et ne peuvent tirer du setier de farine plus de six douzaines de pain blanc de 13 onces.

Charles VIII, par une ordonnance du 19 septembre 1439, apporte quelques dispositions nouvelles : — Les poids pour peser à Paris les blés et les farines seront gardés dans un lieu choisi par les échevins. — Le pain blanc, *quand il sera*

permis d'en faire, sera vendu, par six onces, le prix du pain bis de huit onces. — Les mesureurs de grain feront rapport chaque samedi du prix du blé, froment, seigle et orge, vendu dans les trois marchés des Halles, de Grève, et du Martrai. — Le prix du pain sera publié et affiché auxdits marchés. — Les boulangers n'achèteront le blé avant midi.

Cette dernière disposition montre combien la coutume se propageait, chez les bourgeois, de fabriquer le pain chez eux, et assurait la facile acquisition du blé : elle empêchait les boulangers de l'acheter en masse pour maintenir leur monopole. Nous n'avons pas à insister sur les autres articles de cette remarquable ordonnance. L'importance des rapports hebdomadaires sur le prix du blé, et de l'affichage du prix du pain, sera facilement remarquée.



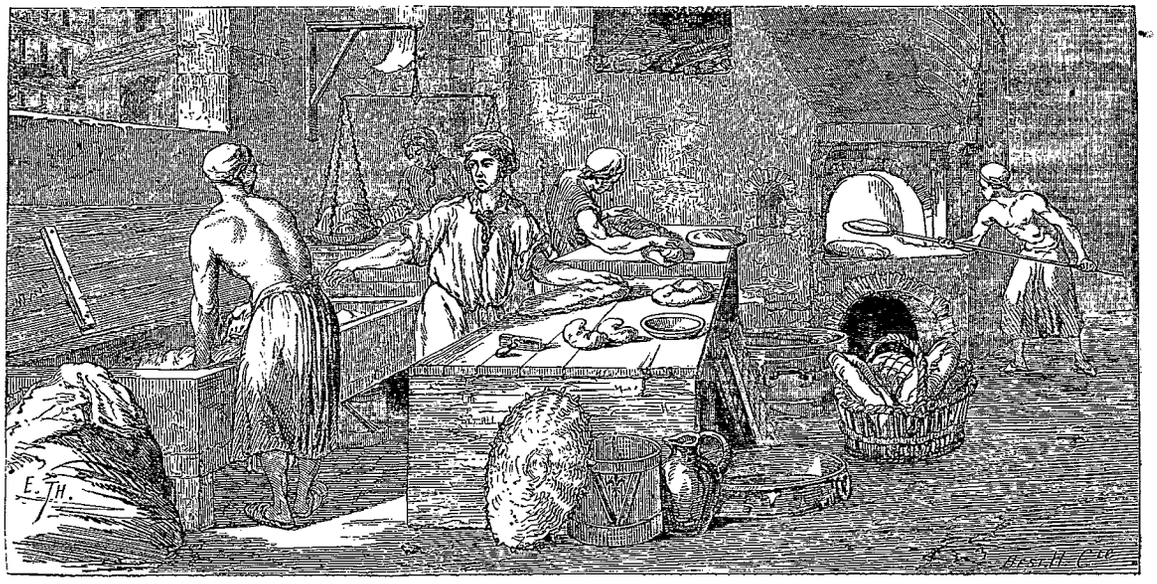
Bannière ancienne des Boulangers de Paris.

Bannière des Boulangers d'Arras.

Sous Louis XI, une ordonnance de juin 1467 sur le fait des métiers, ayant « fait mettre en armes les manants et habitants de tous estatz » de la ville de Paris, donna à chaque corps d'état sa bannière; les insignes en devaient être différents; il fallait qu'elles eussent toutes une croix blanche au milieu.

Pendant le seizième siècle, le rapport du prix du blé au prix du pain et de la quantité de farine à la quantité de blé, le règlement des heures de marché, toutes ces mesures se perpétuèrent sans notables modifications.

Le métier réglé, on s'occupa des personnes. Une ordonnance fort singulière du 13 mai 1569 nous apprend que les



Une Boulangerie au dix-huitième siècle.

compagnons boulangers devaient être continuellement en chemise, en caleçon, sans haut-de-chausses, et en bonnet, dans un costume tel, en un mot, qu'ils fussent toujours en état de travailler et jamais de sortir, hors les dimanches et les jours de chômage réglés par les statuts : « Et leur sont faites défenses d'eux assembler, monopoler, porter épées, dagues et autres bâtons offensibles; de ne porter aussi manteaux, chapeaux et hauts-de-chausses, sinon ès jours de dimanche et autres fêtes, auxquels jours seulement leur est permis porter chapeaux, chausses et manteaux de drap gris ou blanc et non autre couleur, le tout sur peine de prison et de punition corporelle, confiscation desdits manteaux, chausses et chapeaux. »

Le dix-septième siècle doit faire époque dans l'histoire de la boulangerie parisienne : les perfectionnements apportés dans la fabrication, la coutume introduite de vendre à Paris la farine sans le son aux boulangers, le célèbre procès du pain mollet et la défense d'employer la levure de bière, enfin le nombre des marchés augmenté, tels sont les principaux points de repère de cette histoire sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

Au commencement de ce siècle, la vogue qui s'était pré-

cédemment attachée à des pains que faisait si bien le boulanger du chapitre de Notre-Dame, et qu'on appelait *pains de chapitre*, passa au pain préféré de la reine Marie de Médicis; le *pain à la reine* était salé et préparé à la levure de bière. On eut ensuite les *pains à la Montauron*, pétris au lait comme les *pains à la Ségovie*, le *pain de Gentilly* se faisait au beurre. Notons encore le *pain mollet*, le *pain cornu*, le *pain blême*, et le *pain à la citrouille*, dont le monopole appartenait aux boulangers de petit pain.

Pour Richelieu, le passé n'engageait pas l'avenir; libre de tout respect aveugle pour les errements des règnes antérieurs, il savait à la fois dégager de mesures surannées et compléter par des réformes hardies les règlements en vigueur jusqu'à lui, dans toutes les branches du gouvernement. Ce puissant génie prit en grande attention les statuts de la boulangerie, et, dans son règlement général pour la police de Paris, donné le 30 mars 1635, il introduisit les dispositions suivantes : — Les marchands de blé ne pourront faire leurs achats qu'à dix lieues au delà de Paris. — Les boulangers de petit pain et les pâtissiers n'achèteront pas de blé avant onze heures en été et midi en hiver, ni les boulangers de gros pain avant deux heures, pour que les bourgeois puissent d'abord se fournir. — Les boulangers marqueront les pains de leur marque particulière; — Ils tiendront dans leur boutique des poids et des balances, à peine d'être déchus de la maîtrise, et de plus grande s'il y échet.

« Est enjoint à tous les boulangers de gros pain, tant de cette ville que forains, amenant leurs pains aux marchés, de les vendre par eux, leurs femmes, enfants ou serviteurs, sans les faire vendre par regrattiers et personnes interposées.

» Ne pourront iceux boulangers garder ny serrer ès maisons prochaines, ny mesme emporter, ce qui leur restera de pain, qu'ils seront tenus de vendre dans les trois à quatre heures de relevée; autrement seront mis au rabais; et n'y pourront hausser le prix du matin à la relevée du même jour, mais plutôt le diminuer. »

Pendant la Fronde, le prix élevé des farines, causé par la difficulté de les amener à Paris, et par suite le haut prix du pain, firent prendre une mesure que nous avons déjà indiquée en passant : en 1650, on commença à amener des farines blutées; un même convoi put donc apporter une plus forte quantité d'aliments, et l'on n'eut plus à payer pour le transport du son des frais qui s'appliquèrent à la farine seule. Dès lors les boulangers ne furent plus autorisés à élever des porcs, et ils durent vendre aux gens de la campagne ceux qu'ils avaient.

Ce fut en 1666, sous Louis XIV, que se plaida un curieux procès dont M. Ed. Fournier a présenté la comique histoire [1], le procès du pain mollet : sur le rapport d'une commission où figure un Poquelin, parent de Molière, ce procès fut suivi d'un jugement qui déclara l'emploi de la levure de bière préjudiciable à la santé, et l'interdit.

Les précautions prises pour la salubrité des aliments allèrent prémunir le blé, jusque sous terre, contre des influences réputées dangereuses : en effet, une ordonnance de 1697 défendit aux laboureurs de fumer leurs terres avec des matières fécales, avant que ces matières n'eussent « reposé un temps considérable dans une des fosses publiques, et que la mauvaise qualité fût consumée. »

Vers 1710, « les boulangers, dit Delamare, peuvent vendre leurs pains pendant la matinée et jusqu'à midi le prix qu'ils veulent; quand midi est passé, il ne leur est pas permis d'augmenter le prix de la matinée, et à quatre heures, s'il leur reste encore du pain, ils sont obligés de le mettre au rabais pour avoir avec plus de facilité le débit du total. »

De son temps encore, et déjà depuis Sauval, le nombre des marchés pour la vente du pain avait été porté à quinze; 500 ou 600 boulangers y venaient de la ville et des faubourgs, et de 934 à 1 034 de Gonesse, de Corbeil et de Saint-Germain-en-Laye; ils étaient répartis, dans les différents marchés, de la manière suivante : — Grandes halles, 342; — halles de la Tonnellerie, 104; — place Maubert, 159; — cimetière Saint-Jean, 158; — Marché-Neuf de la Cité, 89; — rue Saint-Antoine, devant l'église des Jésuites, 148; — quai des Augustins, 92; — petit marché du faubourg Saint-Germain, 147; — devant l'église des Quinze-Vingts, rue Saint-Honoré, 95; — place du Palais-Royal, 40; — devant l'hôtel des bâtiments royaux, rue Saint-Honoré, 30; — marché des Marais-du-Temple, 46; — devant le Temple, 22; — à la place où était la porte Saint-Michel, 36; — à la halle du faubourg Saint-Antoine, 16.

Là était vendu le pain par des maîtres privilégiés, et aussi, au grand désespoir de ceux-ci, par certains boulangers qui exerçaient leur métier sans être assujettis à la maîtrise : c'étaient ceux qui habitaient les enclos du Temple, de Saint-Jean-de-Latran, de Saint-Denis, la Châtre, et des Quinze-Vingts; ils avaient en ville les mêmes droits que les forains, à moins qu'ils ne fussent maîtres et jouissant de tous les priviléges conférés par la maîtrise.

Le temps était venu d'ailleurs où la communauté allait perdre son privilége le plus précieux : Louis XIV supprima la juridiction de la paneterie.

Prenant en considération une loi de 1678, qui avait assimilé les artisans et marchands des faubourgs à ceux de la ville, loi qui n'avait pas atteint encore les boulangers, le même édit voulut faire participer à cette grâce douteuse les gens de cette profession, qui avaient, dit hardiment l'édit, mis tout en usage pour en profiter : — Les nouveaux maîtres pourront dès lors exercer aux mêmes conditions que les anciens, en payant les mêmes droits.

Le payement des droits! c'était là, à n'en pas douter, l'objet principal de l'ordonnance. On venait de passer deux années, 1710 et surtout 1709, dans une disette affreuse; l'année présente n'était guère meilleure. L'État était aux abois, le trésor épuisé, le peuple poussé à bout. Ce qu'on voulut, semble-t-il, c'est étendre plus loin l'impôt en y soumettant les boulangers des faubourgs comme ceux de la ville, et en exigeant des uns et des autres des sommes qui semblaient la rémunération de cette prétendue grâce.

On ajouta ensuite à la loi qui défend à chaque boulanger ayant place de se retirer avant la vente complète de son pain, l'obligation d'apporter, sous peine d'amende, à chaque marché, une certaine quantité de pain [1], et de ne céder jamais ce qui lui restait, s'il était étranger, aux boulangers de la ville. Il y avait là, il faut en convenir, une rigueur singulière; puisque après une certaine heure les boulangers devaient se défaire à tout prix de leur pain, et qu'on pouvait être sûr qu'ils en apportaient la quantité nécessaire aux habitants, on ne devait recourir à eux qu'au dernier moment. Ils ne pouvaient se dédommager en trompant sur le poids, car ils étaient tenus « de marquer leur pain du nombre de livres qu'il pesait, et le poids devait répondre à la marque, à peine de confiscation et d'amende [2]. »

A cette époque, l'apprentissage, qui était de cinq années, devait être suivi de quatre années de compagnonnage. Après ces neuf ans, l'ouvrier, à moins d'être fils de maître, devait faire un *chef-d'œuvre*, et pouvait, en payant un brevet de

[1] Voy. ce travail intéressant dans la *Revue française*; il est intitulé : *Molière et le procès du pain mollet*.

[1] L'abbé Jaubert, *Dictionnaire universel des arts et métiers*; 1773.

[2] *Dictionnaire historique de Paris*, par Hurtault; 1779, 3 vol. in-8.

40 livres et 900 livres de maîtrise, exercer enfin comme maître.

CONTRE LE DÉCOURAGEMENT.

Quand le monde sera épuisé, quand la terre et le ciel, le présent et le passé, seront connus dans tous leurs secrets, alors il sera temps de dire avec l'Ecclésiaste : « Rien de nouveau sous le soleil... Tout est vanité. » Mais jusque-là on n'a point le droit de parler d'ennui et de dégoût. L'immortalité consiste à travailler à une œuvre immortelle, telles que sont l'art, la science, la religion, la vertu, la tradition du beau et du bien sous toutes leurs formes. Ces œuvres-là étant de tous les temps, il y a toujours, même aux plus tristes époques, des vocations pour les nobles cœurs. Comment ne pas citer ici une page de M. Augustin Thierry, mille fois citée, qui le sera mille fois encore ?

« Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec tant d'amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? Et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle, on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids, on se fait à soi-même sa destinée; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore; si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science (1). »

VISITE AU DÉPARTEMENT (2) DES CARTES

A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Second article. — Voyez page 15.

Le milieu de la pièce d'entrée est occupé par d'autres plans en relief, que leur forme et leur grande dimension n'ont permis d'exposer qu'horizontalement et sous des vitrines. Il y en a neuf, savoir :

Deux portions de sphère, où les plus hautes montagnes, malgré l'exagération nécessaire de l'échelle des hauteurs, n'apparaissent que comme de faibles rugosités.

Une *France*, de Kummer, chef-d'œuvre de finesse, de netteté et d'exactitude, le meilleur relief qui ait été exécuté pour notre pays.

La Forêt-Noire, avec un petit plan partiel donnant le relief sous-lacustre du lac de Constance, où l'on voit bien la structure de cette belle *cuvette* irrégulière que traverse le Rhin.

L'île de Ténériffe, travail minutieux qui reproduit, avec les nuances du terrain et de la végétation, cette île fameuse et le volcan qui l'a rendue célèbre. La petitesse de l'échelle des longueurs a obligé d'exagérer l'échelle des hauteurs, ce qui a l'inconvénient de tromper l'œil, inconvénient que le spectateur répare, du reste, en établissant mentalement le rapport.

Deux morceaux exécutés à grand point, et où l'échelle des hauteurs est la même que celle des longueurs. Le premier, placé dans une embrasure de croisée, est un plan d'un petit canton traversé par l'Elbe, et auquel ses beautés naturelles ont valu le nom de Suisse saxonne. Les terrains sont reproduits avec tous leurs accidents et leurs nuances diverses, et l'on croirait voir la contrée même à vol d'oiseau, commodément installé dans la nacelle d'un ballon, si le ruban bleu-clair qui figure l'Elbe était un peu moins terne; défaut, si c'en est un, auquel il est difficile de remédier.

Le second relief est le seul qui ait été dressé dans une préoccupation purement scientifique : c'est la carte, moulée en plâtre, de l'île Clare (Irlande), par M. Bald. Nous tenons de M. Jomard qu'à l'inspection seule de ce relief, M. Elie de Beaumont, notre plus éminent géologue, reconnut et décrivit la formation géologique de l'île dans tous ses détails, comme il l'eût fait sur le terrain même.

Enfin, une carte d'Allemagne et une carte des montagnes et de la forêt du Harz, cette dernière à plusieurs teintes.

Entrons maintenant dans la pièce suivante, qui est la salle de travail.

Nous ne dirons rien des quelques portraits de géographes et de voyageurs célèbres qui décorent les murs de cette pièce; ils sont tous trop connus pour mériter des notices spéciales. La plupart sont placés à droite de la porte d'entrée; ils en ont expulsé la jolie mappemonde illustrée de Pomponius Méla, que nous avons donnée il y a quelques mois. Peut-être eût-il été possible de conserver ce bijou cartographique, et de reléguer ailleurs quelques cartes informes d'un médiocre intérêt.

A gauche de la porte sont deux pièces remarquables. L'une est la carte de France par Jolivet (1570), la première carte de France publiée dans notre pays. A ce titre, nous avions d'abord songé à en donner un fac-simile à nos lecteurs; mais ce travail rudimentaire ne serait guère propre qu'à choquer les yeux accoutumés aux belles lignes de la carte de France, parce qu'il est assez grossier pour être laid sans l'être assez pour paraître original. Ses fleuves courent à grandes lignes vers la mer, comme hâtés de s'y précipiter ; ses montagnes sont énormes, et si son Pô n'est pas assez étendu, en revanche sa Bretagne se rapproche trop de Paris. L'ensemble du travail est beaucoup trop développé en longitude.

Dans un avertissement qui se lit sur un cartouche à droite de la carte, l'auteur nous prévient que, pour la dresser, il a lui-même parcouru toutes les Gaules, Belgique, Celtique et Aquitanique; qu'à l'aide de son échelle en lieues communes, on peut se rendre compte de la distance d'un lieu à un autre; et que si l'on trouve des différences, elles ne proviennent que des détours nécessaires des routes. Enfin, il prie le public de recevoir sa carte avec le même plaisir qu'il la donne.

La même année, Guillaume Postel, géographe du roi Charles IX, se fondant sur les défauts des cartes précédentes, parmi lesquelles il comptait celle de Jolivet, se décida à en publier aussi une. La carte de Postel est un peu mieux faite, mieux dessinée surtout, et la comparaison est facile, car elle est encadrée à droite de la première croisée.

(1) Ernest Renan.

(2) *Département* et non *Dépôt des cartes*, comme nous l'avons imprimé en tête de notre premier article, page 15.

Passons aux autographes. Ce sont tous naturellement des autographes géographiques. Nous avons décrit le plus précieux, celui du czar Pierre. Les plus beaux sont ceux de d'Anville : une carte d'une embouchure du Rhône, une autre de la province de Quito, une dernière de la Provence. On aime à constater que ce grand érudit, qui a vraiment réformé parmi nous le dessin cartographique, si barbare avant lui, était lui-même un dessinateur patient et soigneux, et que son graveur n'était guère que le reproducteur de chacun des linéaments de ses travaux.

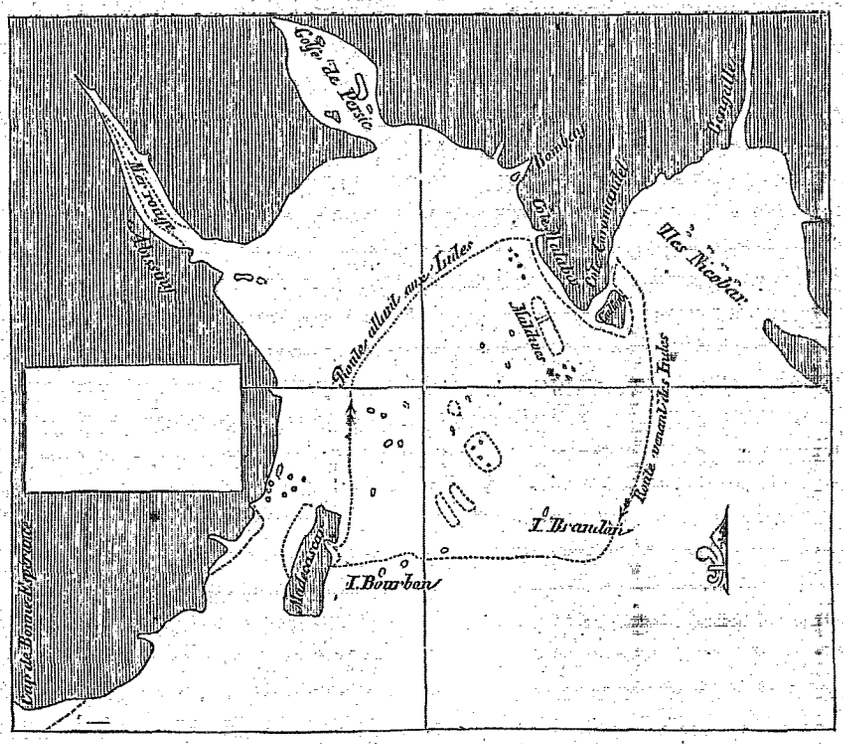
Ainsi ne travaillait pas Delisle, dont nous avons une petite carte autographe, à gauche de la dernière croisée, et représentant le groupe des Antilles et les mers voisines. Il est vrai que c'est moins un travail achevé qu'une sorte de *brouillon*, et qu'il serait injuste de comparer ce canevas aux travaux soignés et finis de d'Anville.

La même observation s'applique à deux esquisses dues au d'Anville anglais, au célèbre major Rennell. L'une nous donne le centre de l'Asie Mineure ; l'autre, le cours du Tigre, principalement la partie supérieure. Ces deux cartes, dans lesquelles il ne faut pas chercher la beauté et la netteté du dessin, nous ont semblé un de ces travaux de premier jet par lesquels les géographes de cabinet (dans la bonne acception du mot) tâchent de raccorder entre elles, et par rapport à quelques points fixes, certaines lignes d'itinéraires fournies par des voyageurs. Nous n'avons pu savoir quels étaient ceux dont Rennel avait mis les journaux de route à contribution ; mais ces deux croquis, curieux comme souvenir du grand géographe, nous ont paru en outre susceptibles de fournir des indications utiles, même aujourd'hui que l'Anatolie et le Kourdistan sont bien plus connus qu'il y a un demi-siècle, à l'époque de Rennel.

Puisque nous en sommes aux autographes précieux, arrêtons-nous devant un cadre placé entre les deux premières croisées, et où l'on voit une carte manuscrite teintée en brun sur fond blanc. Il y a là une histoire tragique en même temps qu'un mémorable exemple de ce que peut l'énergie d'une âme forte et injustement persécutée.

Mahé de la Bourdonnais, de Saint-Malo, était, sous Louis XV, gouverneur des établissements français dans l'Inde ; il avait enlevé Madras aux Anglais et rendu aux armes françaises un prestige qu'elles commençaient à perdre. Des intrigues inexplicables le forcèrent à revenir en Europe, et, à son débarquement en France, il fut arrêté dans la nuit du 1er au 2 mars 1748, puis bientôt jeté à la Bastille.

Comme on tenait surtout à étouffer sa défense, il fut



Bibliothèque impériale ; département des cartes. — Carte tracée en prison par la Bourdonnais, sur un mouchoir, avec de la suie et du marc de café.

mis au secret et privé de tout moyen d'écrire sa justification. Mais cette nature de fer, qui avait combattu trente-cinq ans contre les hommes et les éléments, n'était pas faite pour céder devant des tracasseries de geôlier : il se servit de mouchoirs de poche légèrement imbibés d'eau-de-vie, ce fut là son papier ; un sou marqué et taillé avec un clou lui servit de plume ; il se fit de l'encre avec de la suie étendue de salive, et rédigea un mémoire au roi. Il y annexa une carte des colonies qu'il avait gouvernées (Inde et île de France), dressée de mémoire, avec les mêmes moyens, et en y ajoutant du marc de café pour teinter les fonds. La réduction que nous donnons ici ne reproduit pas la vingtième partie des détails compris dans cette merveille de patience et de courage.

Le tout parvint, grâce à des prodiges d'adresse, au roi ou à la commission créée depuis deux ans pour le juger, et il obtint, pour toute faveur, de *pouvoir communiquer avec un avocat*. Dès qu'il put se défendre, son innocence éclata au grand jour, et il sortit de prison, ruiné et épuisé par une maladie qui le mena au tombeau.

Le laborieux prisonnier avait eu, dans ses longues insomnies, le loisir de faire sur son nom (Mahé de la Bourdonnais) cet anagramme mélancolique :

Sur moi la haine abonde.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

DÉMOCRITE.

Démocrite, paysage. — Composition et dessin de E. Castan.

Ce philosophe méditant, à l'ombre, dans la solitude, est le célèbre Démocrite : ainsi l'a voulu l'artiste, qui, sans doute, a eu le sentiment d'un certain rapport poétique entre l'impression que produit sa forêt et le caractère ou la doctrine du sage Abdéritain ; c'est une occasion pour nous d'entretenir nos lecteurs de Démocrite, et nous la saisissons très-volontiers.

Combien il serait surpris, ce grave et savant homme, si, reparaissant tout à coup sur la terre, on l'abordait en lui disant :

— Eh ! vous voici donc revenu, ô le plus comique des anciens philosophes ! vous, qui, riant et narguant sans cesse, avez professé tant de dédain pour notre pauvre humanité, au grand désespoir de ce pleureur d'Héraclite !

— Vous me connaissez mal, répondrait Démocrite. Du temps de ma première existence je ne riais guère, et mes concitoyens me reprochaient plutôt d'être sérieux et d'aimer trop à vivre seul. Avez-vous lu mes ouvrages sur la physique?

— Non.

— Sur les mathématiques?

— Nullement.

— Sur la musique? sur les arts?

— Pas davantage.

— Vous avez étudié, du moins, mes écrits sur la morale; mon livre sur Pythagore; mon traité de la Disposition du sage; mon explication des Enfers; ma Tritogénie, où j'enseigne que les trois qualités essentielles de l'homme doivent être de bien raisonner, bien exprimer sa pensée, et bien agir; mes Discours sur la probité ou la vertu, la tranquillité de l'âme, le bien-être, et celui que j'ai intitulé *la Corne d'Amalthée?*

— Il ne nous est point parvenu un seul de ces ouvrages.

— Je ne m'étonne donc plus autant que vous vous soyez fait une idée, de mes idées et de moi, si contraire à ma philosophie et à ma manière d'être. Mais veuillez m'apprendre ce qui donne à penser que j'étais si plaisant et si railleur?

— Eh! vraiment, il y a plus de deux mille ans qu'on a cette opinion sur votre compte. On nous rapporte, en effet, que, dans les anciennes écoles de philosophie, vous étiez représenté riant à gorge déployée et la bouche toute grande ouverte *(risu labris apertis)*, en face de ce pauvre Héraclite qui pleurait tant que ses yeux ne pouvaient plus s'ouvrir *(fletu oculis clausis)*.

— Et qui vous a fait ces contes?

— Un grand nombre d'excellents auteurs, entre autres un fort bel esprit, philosophe, poëte, rhéteur, qui a eu l'honneur d'une statue dans la bibliothèque Trajane, à Rome; en un mot, Caius Sollius Sidonius Apollinaris (1).

— Il est assez étrange que l'on ait pris plaisir à me peindre en caricature après ma mort, tandis que de mon vivant on m'avait toujours tenu pour un homme raisonnable, et dont les travaux n'étaient pas indignes de l'attention des intelligences les plus élevées. Hippocrate, qui vint me voir à Abdère, et me trouva tout occupé de dissections anatomiques, ne fit pas un rapport défavorable de moi à son retour en Grèce; mes concitoyens apprécièrent assez mon *Megas diacosmos* (2) pour vouloir réparer ma fortune, que j'avais tout entière consacrée à m'instruire en allant puiser la sagesse à ses sources mêmes, en Égypte, en Chaldée et en Perse. Si j'ai foi à ce qui m'a été dit aux champs Élysées (où, il est vrai, on ne nous donnait, sans doute, que de bonnes nouvelles, pour ne pas troubler notre bonheur), toute la postérité n'a pas porté sur moi le jugement bizarre et mal fondé qui s'est répandu dans la tradition dont vous me parlez. On m'a certifié que Platon n'avait pas dédaigné de me faire intervenir dans un de ses dialogues immortels, sans me nommer toutefois, et quoique je ne me sois fait connaître ni à lui ni à son divin maître Socrate lorsque je visitai Athènes (3). Timon n'a-t-il pas dit trop pompeusement de moi : « Tel était le sage Démocrite, roi par l'éloquence, habile discoureur, l'un des plus illustres philosophes que j'aie lus. » Diogène de Laërte a écrit ma vie et composé sur moi des vers qui commencent par ces louanges excessives : « Quel homme a été aussi sage que Démocrite, à la science de qui rien n'échappait? Qui a accompli d'aussi grandes choses? » Horace m'a représenté dans une de ses épîtres comme une intelligence dégagée de toutes les passions terrestres, comme une âme sans corps, indifférente aux plaisirs et aux intérêts qui occupent les autres hommes (1). Cicéron, enfin, m'a exalté jusqu'à dire : « Démocrite, grand homme parmi les plus grands, à la source duquel Epicure a puisé pour arroser ses petits jardins (2). »

— Eh quoi! Epicure vous a-t-il donc emprunté cette doctrine que Sénèque a en grande partie défendue avec éloquence, mais qui, malgré lui, est parvenue jusqu'à nous escortée d'une assez mauvaise réputation?

— Autant que je puis juger de la doctrine d'Epicure par ce qu'il m'en a dit lui-même au royaume des ombres, cet ingénieux philosophe pensait avec beaucoup plus de sagesse que la plupart de ses disciples, et s'il est malfamé, c'est qu'il a dû lui arriver quelque malheur semblable à celui qui m'a si singulièrement transformé en un bouffon grimaçant. Je dois dire cependant qu'Epicure et moi nous ne nous accordions point parfaitement dans nos conversations aux bords du Léthé. Je considérais bien la tranquillité de l'esprit comme l'unique but de la morale, mais je ne prétendais point conduire à la vie heureuse par la volupté ou par la satisfaction prudente de nos sens. Ce que j'ai appelé le bien-être était, suivant moi, l'état d'une âme exempte de toute crainte et de toute passion. Loin d'être indifférent, comme les épicuriens de Cyrène, aux formes politiques, je demandais que la dignité de l'homme ne fût jamais sacrifiée, et que la loi lui accordât toutes les libertés, excepté celle de faire le mal. Je n'ai jamais enseigné que la matière pût produire la vie, le sentiment et la pensée. Je n'ai pas cessé, au contraire, de proclamer que Dieu était la source de toute vie, et, dans mon imagination, Dieu, âme du monde, était une pensée à peu près semblable à un feu qui rayonne (3). La vérité est que les doctrines des mages, en Perse, avaient produit une vive et profonde impression sur mon esprit, et, malgré les emprunts que semble m'avoir faits Epicure en construisant une doctrine au fond très-différente de la mienne, il me semble qu'il serait moins juste de le considérer comme mon disciple que de me considérer moi-même comme l'un de ceux de Pythagore. En définitive, vous trouverez peut-être qu'en tout cela il ne se trouve point grande matière à rire comme un insensé, et que de pareilles pensées ne témoignaient pas qu'il y eût en moi un bien profond mépris pour l'espèce humaine.

— Il paraît effectivement, d'après ce que vous venez de dire, qu'on vous a fait tort près de la postérité, et que vous étiez tout autre que l'on ne l'imagine généralement; mais il est difficile de comprendre comment il s'est formé une opinion sur vous si décidée et si contraire à la réalité, dès une époque aussi voisine de celle où vous avez vécu.

— Votre doute ne me surprend ni ne m'offense. Je crois qu'il doit y avoir une explication de tout fait quel qu'il soit, et c'était même un de mes axiomes que « Rien ne se fait de rien et ne peut se déduire de ce qui n'est pas. » En cherchant bien, je découvrirai, je pense, ce qui peut avoir donné lieu à cette espèce de métamorphose que l'on m'a fait subir en me représentant sur les murs des écoles avec un masque de fou. Je ne serais pas éloigné de supposer que d'abord l'on a seulement exagéré mon indifférence pour les passions et les intérêts vulgaires dont les hommes se font trop souvent les esclaves, parce qu'ils aiment les apparences au lieu des choses elles-mêmes, et s'attachent à la poursuite des ombres sans deviner où sont les réalités.

(1) *Epist.*, lib. II.
(2) « Grande organisation du monde. »
(3) Dans le dialogue des *Rivaux*, attribué à Platon par Thrasylus. Voy. Diogène de Laërte.

(1) Ep. XII, lib. II.
(2) *Natura Deorum*, lib. I, cap. XII et seq.
(3) Plutarque, *De Placet. philos.*, lib. I, c. VII. Voy. aussi S. Cyrille, *Contra Julianus*, lib. I.

On aura considéré comme une espèce de déraison ce peu d'estime où je tenais les richesses, les honneurs, les festins, et tous les plaisirs qui détournent l'âme de la recherche et de l'amour de la vérité. Et comme, en exprimant mes pensées sur ces choses, je ne me croyais pas obligé d'affecter une physionomie sévère, de m'indigner, et de condamner, avec une sorte de ressentiment, les hommes en même temps que leurs faiblesses, mais parce qu'au contraire je ne blâmais jamais qu'en souriant et sans rien vouloir perdre de la sérénité d'âme qui était pour moi le souverain bien de la vie, on aura dit que j'étais un philosophe moqueur ; puis on aura exagéré en répétant que je riais des folies humaines. Il se peut encore que l'on ait été amené à me faire épanouir de la sorte uniquement pour obtenir un contraste avec la figure désolée que l'on prêtait à Héraclite.

— Mais y avait-il plus de raison à faire pleurer Héraclite qu'à vous faire rire ? Si ce philosophe était ici, ne protesterait-il pas comme vous contre l'injustice ou l'exagération de l'opinion publique ?

— Je n'en doute point, et je suis persuadé qu'il serait également fondé à dire qu'on a forcé les traits de son caractère lorsqu'on l'a peint si larmoyant. Ses concitoyens d'Ephèse l'avaient surnommé « le Ténébreux », parce qu'il était obscur dans ses écrits, et non point à cause de son caractère. Il est cependant vrai qu'il prenait trop à cœur les erreurs et les vices des hommes, et que son humeur sauvage le portait, non pas seulement comme moi à aimer la vie méditative, mais encore à fuir tout à fait la société de ses semblables et à se retirer au milieu de montagnes désertes sans prendre presque aucun souci de sa nourriture. En quoi il semble qu'il se contredisait lui-même, puisque sa doctrine n'admettait que l'existence des corps, et qu'il ne voyait dans tout ce qui est que des éléments matériels, soumis à des lois perpétuelles de transformation. C'est par ces principes qu'il serait véritablement mon c ntraste ou mon antithèse, et nullement par sa tristesse que l'on a exagérée tout autant que ma sérénité.

— Il faut donc réformer notre jugement sur Héraclite et sur vous ; mais je doute que nous y parvenions entièrement. Il était amusant de vous voir l'un et l'autre si différemment affectés par nos misères, et les fables qui ont du sens et plaisent finissent par se mêler aux vérités de manière à ne plus pouvoir en être séparées aisément. Il est à croire qu'il y aura toujours, en définitive, deux Démocrite et deux Héraclite : chacun de vous aura à la fois, dans le panthéon des philosophes, son portrait sérieux et sa caricature, une sorte d'hermès (1). Ce sera, du reste, une double recommandation au souvenir de la postérité. Qui sait s'il n'en devrait pas être de même pour la plupart des hommes illustres? Il n'en est guère, ce semble, qui n'aient pas un peu droit à la parodie en même temps qu'à l'apothéose?

Lorsque, dans un cercle où l'on étale à l'envi l'opulence, vous éprouvez quelque honte en vous apercevant que la simplicité de votre habit est remarquée, demandez-vous si vous changeriez, avec ceux qui vous entourent, de genre de vie, de caractère, de talents, et reprenez la fierté qui sied à l'honnête homme. DROZ.

Le droit et le devoir sont comme deux palmiers, qui ne portent point de fruits s'ils ne croissent à côté l'un de l'autre.

LAMENNAIS.

(1) Buste à deux visages.

UN OBSERVATOIRE ASTRONOMIQUE D'AMATEUR.

Sans aucune science, on s'éprend bien vite d'une agréable passion pour l'étude du ciel, et, si peu que l'on veuille s'y adonner avec quelque persévérance, l'on y avance rapidement d'admiration en admiration. Avec un petit nombre d'éléments sérieux d'instruction spéciale, le champ de l'observation s'étend ensuite dans des proportions considérables. Il suffit, par exemple, d'une bonne carte du ciel pour se choisir un espace circonscrit où l'on peut découvrir de petites planètes, des comètes, etc. Il est aisé de se procurer les cartes célestes de Berlin, de l'Observatoire de Paris; le Catalogue d'étoiles de Lalande, celui des nébuleuses d'Herschel, celui des étoiles doubles de Struve. Un recueil astronomique publié à Altona, près de Hambourg, et connu sous le nom de *Astronomische nachrichten,* est aussi très-utile. Un globe céleste, enfin, facilite beaucoup de calculs. Comme livres, on doit préférer les Astronomies de Lalande, Delambre, Biot et Arago.

Quant aux instruments, deux suffisent à un observatoire d'amateur : l'un sert à donner l'heure, l'autre à faire des recherches dans le ciel; ces deux instruments peuvent même se combiner en un seul. En quelques heures on achètera, chez un fabricant d'instruments, tout ce qui est nécessaire aux observations. Les indications que nous allons donner pourront paraître d'abord un peu arides aux lecteurs encore tout à fait étrangers à l'astronomie : elles cesseront d'avoir pour eux cette apparence après quelques jours seulement d'étude et d'observation.

Les recherches astronomiques qui exigent des instruments sont de deux espèces : 1° les unes consistent dans la détermination exacte de la position absolue des corps célestes à différentes époques, pour fournir les nombres nécessaires au calcul de leur mouvement et à l'étude des lois qui les régissent; 2° les autres consistent dans la contemplation des corps célestes aidée de mesures micrométriques.

Pour la détermination exacte de la position absolue d'un corps céleste, un instrument méridien, tel que le représente la figure 1 de notre gravure, est le plus convenable. La lunette méridienne M et le cercle C, par une seule observation, donnent l'ascension droite d'un astre, d'où l'on déduit l'heure, et ensuite sa hauteur méridienne. Cet instrument ne se meut que dans un sens, du nord au sud ou du sud au nord, mais jamais de l'est à l'ouest, si ce n'est d'une fort petite quantité pour la rectification de l'instrument. On l'appelle *transit* ou *instrument des passages.* Comme tous les corps célestes qui sont visibles au-dessus de l'horizon d'un pays quelconque doivent aussi passer par le méridien, quelle que soit leur hauteur, l'heure de leur passage s'observe dans la lunette M, à l'aide de la pendule sidérale S, et leur hauteur au moyen du cercle C, sur lequel se lisent les degrés, minutes et secondes.

Cet instrument peut être porté par deux piliers P, P′ : sur la figure 1, il n'y en a qu'un d'apparent puisqu'il cache l'autre. Ces deux piliers peuvent être faits en briques recouvertes de ciment, et entièrement séparés du sol. Quant à la stabilité, point essentiel, il ne faut pas trop s'en préoccuper : il n'y a point de stabilité réelle ou absolue même dans les plus grands observatoires, et il faut toujours vérifier la position des instruments plusieurs fois par jour en appliquant aux observations les corrections qui y sont propres.

Les accessoires nécessaires sont : une pendule S placée près de l'observateur, et qui puisse marquer la seconde exactement pendant un certain nombre d'heures; les observations d'étoiles ou passages au méridien offrent à chaque instant des moyens sûrs et exacts de vérification ; — ensuite

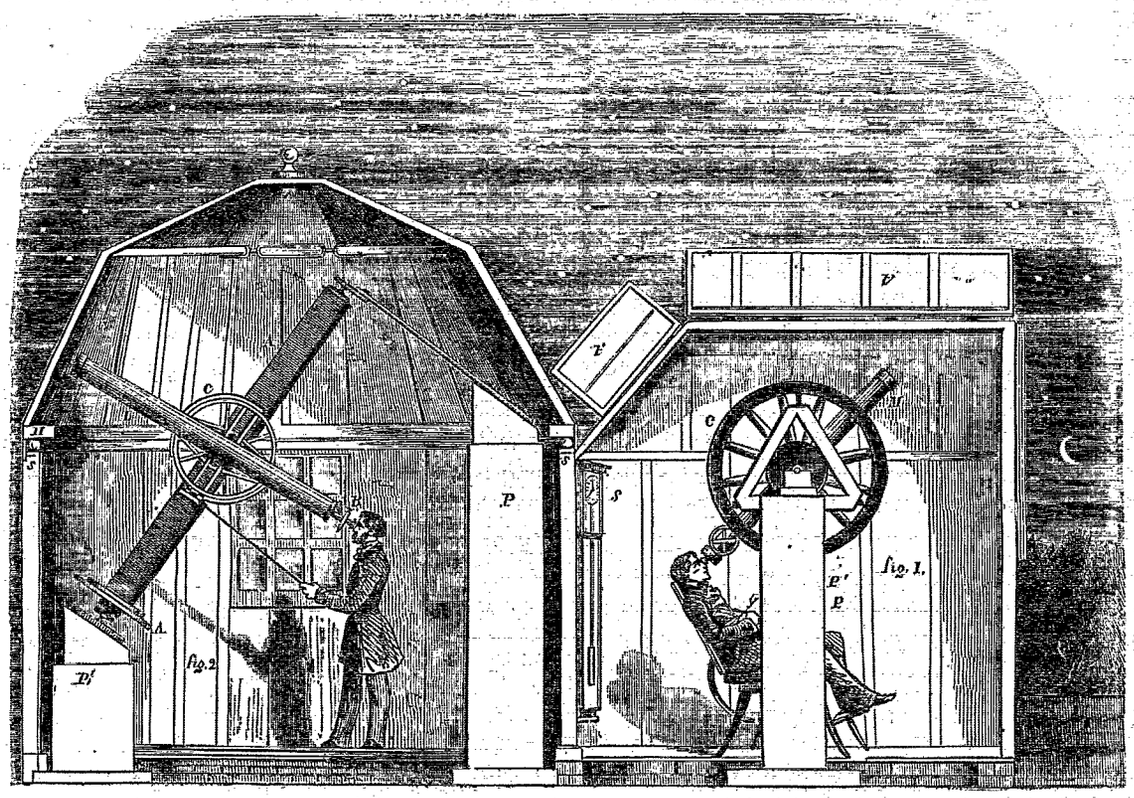
une chaise à observer avec un dossier qui se lève et se renverse au besoin selon la hauteur de l'étoile qu'on observe, car, pour observer, il faut être à son aise et tranquille de corps et d'esprit, sans quoi on n'arrive à rien de bien. Si l'on est installé à la campagne, ou en ville dans un jardin, on peut abriter, à peu de frais, l'instrument sous une cloison en planches recouverte d'une toile sur laquelle on aura fait donner une couche de peinture à l'huile, et que l'on aura fixée dans un état encore un peu humide, pour qu'en séchant elle puisse se tendre; l'instrument sera ainsi parfaitement protégé contre la pluie. Une rangée de trappes *t*, de 50 centimètres de largeur, sera nécessaire de haut en bas dans le sens du méridien, pour que l'on puisse observer toutes les étoiles qui sont au sud et au nord à l'horizon aussi bien qu'au zénith.

La description que nous venons de donner est celle d'un instrument construit dans des conditions convenables, et qui permet de faire des observations de quelque utilité à la science, tout en offrant l'occasion à un amateur de passer son temps agréablement. Une petite lunette méridienne, posée sur un bloc de pierre ou de maçonnerie, peut sans doute servir à des observations intéressantes; mais les résultats obtenus avec de tels instruments ne sont point d'une grande utilité, parce que l'on n'arrive point ainsi à une précision suffisante.

Cet instrument coûte environ 500 francs; somme qui, divisée en un certain nombre de personnes associées pour établir l'observatoire, n'est pas assurément excessive, si l'on considère l'utilité et l'agrément du but que l'on se propose.

Il nous reste à décrire l'instrument qui sert à la contemplation des astres et à la détermination de leurs positions.

La figure 2 représente la section d'une lunette montée



Observatoires d'amateurs. — Vues intérieures. — Dessin de M. Bullard.

équatorialement, c'est-à-dire dont l'axe A est incliné selon la latitude du lieu, ce qui permet à la lunette L, une fois pointée sur une étoile quelconque, de se mouvoir dans le même sens que cet astre, et de le suivre si on a adapté un mouvement d'horlogerie au pied de l'axe; on peut aussi chercher en plein jour une étoile ou une planète. Pour ce genre d'instrument, il est nécessaire d'avoir une lunette aussi grande et aussi bonne que possible : c'est la qualité qui décide des résultats. Veut-on voir, par exemple, des étoiles de 10e, 12e et 14e grandeur pour l'étude du ciel et pour la recherche de petites planètes, et veut-on faire des recherches sur les étoiles doubles et les nébuleuses, sur les comètes, sur la surface de la lune (et c'est ce que tout amateur peut faire), il faut une lunette de 10 à 15 centimètres de diamètre au moins.

Un cercle C, donnant l'altitude, et un autre A, donnant l'ascension droite, sont, avec la lunette, les parties principales de l'instrument; les accessoires sont un micromètre B, placé à l'oculaire, et plusieurs autres oculaires de différents grossissements. Deux piliers P, P', sont indispensables pour ce genre d'instrument; on peut les faire construire en briques comme ceux de la lunette méridienne figure 1. Un toit, en forme de dôme et en bois recouvert de toile peinte ou goudronnée, que l'on fait tourner sur des sphères de métal S, S', est nécessaire pour abriter l'instrument et l'observateur; on y laisse un espace, comme dans la toiture du premier instrument (fig. 1, *t'*), et l'on y met des trappes qui s'ouvrent depuis Z jusqu'à H. Avec ce système de toit et de trappes, on peut diriger la lunette vers quelque point du ciel que ce soit et tourner le toit de manière qu'une trappe se trouve dans la direction de l'astre que l'on veut regarder.

Un instrument de ce genre entraîne nécessairement à de plus grandes dépenses que le premier, en ce qu'il faut une lunette de plus grande dimension et meilleure; des cercles de déclinaison et d'ascension droite sont aussi des sources de dépenses. Le plus modeste instrument monté équatoria-

lement ne peut guère coûter moins de deux à trois mille francs, avec les frais d'installation compris. C'est alors surtout qu'il est utile de chercher à former une société d'amateurs.

Les observatoires particuliers qui existent dans les pays étrangers ont coûté depuis 2000 jusqu'à 100000 francs et au delà. L'échelle est donc très-étendue; chacun agit selon ses moyens, et entre ces points extrêmes il peut y avoir un nombre infini d'observatoires intéressants, instructifs et utiles.

Avec une simple lunette de 8 centimètres d'ouverture et à travers la croisée d'une mansarde, aussi bien qu'avec une lunette de 25 centimètres d'ouverture et dans un grand observatoire, on peut découvrir des planètes, des comètes, etc., etc., avec cette différence que dans la première condition on travaille difficilement, tandis que dans la seconde on est parfaitement à son aise.

L'amateur qui hésiterait à faire les dépenses nécessaires pour le second instrument, pourrait simplement avoir une lunette de même grandeur sur un pied en bois que l'on ferait mouvoir à droite ou à gauche, sur une terrasse ou dans un jardin. Ce serait tout ce qu'il faudrait pour la pure contemplation des astres.

UN CHANSONNIER MANUSCRIT

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Ces dessins sont empruntés à un curieux manuscrit, découvert depuis peu de temps, et conservé aujourd'hui

Dessins à la plume par le chevalier de Berny (dix-septième siècle).

au département des estampes de la Bibliothèque impériale. C'est un in-4° ordinaire. Sa reliure mérite d'arrêter l'attention. Elle est faite de satin rose et ornée de figures. Au moyen d'une forte pression sur l'étoffe humide, on a obtenu, d'un côté, l'empreinte d'un portrait de femme coiffée d'un toquet surmonté de vastes plumes; sur l'autre plat du volume, toujours par le même procédé, on a imprimé une autre figure de femme, nu-tête, mais avec des plumes dans les cheveux. L'intérieur du volume offre une série amusante de dessins calligraphiques sur un vélin blanc très-fin. Celui de la première page est reproduit ici; il représente un homme et une femme richement vêtus, conversant ensemble. Il en a été fait une gravure fidèle, au bas de laquelle on lit : *Pierre-Paul Rubens et sa première femme. Inventé et fait à la plume par le chevalier de Berny.* C'est cette gravure qui nous a donné le nom de l'auteur des dessins : on ne trouve dans le manuscrit aucune signature. Le dessin du deuxième feuillet représente la femme à toque qui orne déjà un côté de la couverture du volume; le sujet du troisième dessin est une autre tête de femme; le quatrième figure un danseur qui joue de la guitare; ensuite viennent deux bustes de femmes : l'un des deux est celui qui se trouve sur le second plat extérieur du volume; on voit, à la suite, un danseur, un bonhomme assis sur un escabeau, jouant de la flûte; un chanteur des rues, un autre danseur, et enfin un buveur qui contemple avec amour un verre plein de vin. En regard de tous ces dessins sont écrits des vers hollandais, espagnols ou français, dont le mérite n'est pas considérable; on peut en juger par l'échantillon suivant :

Amis, amis, il n'est rien sur la terre
Dont mon cœur soit plus resjouy

Que de voir luire dans un verre
Le délicieux vin d'Ay.
Si je ne le vois, je m'écrie :
Ay, ay, ay,
Viens me sauver la vie.

Son teint, et son odeur charmante,
Et son goust est mon seul désir ;
Quand il faut que je m'en absente,
Amis, je meurs de déplaisir.

Quel est l'auteur de ces vers? Sans doute quelqu'un de ces rimeurs aussi féconds qu'inconnus qui, au dix-septième siècle, ont improvisé au bas des planches de costumes tant de vers insignifiants.

Ce chansonnier manuscrit n'est pas, en définitive, comme œuvre d'art, bien remarquable ; ses dessins sont de simples copies de pièces gravées pour la plupart et publiées par Leblond. L'intérêt du volume consiste surtout dans sa singularité. L'auteur est plutôt un calligraphe qu'un artiste. Le chevalier de Berny doit être né au dix-septième siècle et non au dix-huitième, comme dit Nagler dans son *Dictionnaire des artistes*. Les gravures que nous connaissons d'après le chevalier de Berny paraissent appartenir, il est vrai, au dernier siècle ; mais rien n'empêcherait que les dessins n'eussent été faits longtemps auparavant. Nagler parle d'une suite de dessins relatifs à David et à Goliath, qui auraient paru vers 1776. Nous ignorons quel en fut le graveur ; mais le volume que nous avons sous les yeux est évidemment du milieu du dix-septième siècle.

VITESSE DE LA LUMIÈRE.

Par les nombreuses observations qu'on a faites à la surface de la terre, on est facilement arrivé à se convaincre que la lumière parcourt de grandes distances en des espaces de temps tout à fait inappréciables. Des expériences entreprises pour mesurer la vitesse du son ont montré, par exemple, qu'on apercevait à une distance de cinq lieues la lueur d'un coup de canon, au moment même où il était tiré. Les espaces célestes paraissent donc seuls assez étendus pour qu'on puisse y étudier la vitesse de la lumière.

C'est, en effet, à l'aide de l'observation des astres qu'on est arrivé d'abord à résoudre ce problème ; mais il semblait impossible, pour ainsi dire, de vérifier expérimentalement le résultat obtenu, quand, il y a huit ans, en 1849, M. Fizeau construisit un appareil qui permit enfin de mesurer directement la vitesse de la lumière, calculable jusqu'alors par les seules observations astronomiques.

Ce sont ces deux moyens d'arriver au même but, ces deux procédés si différents, que nous allons essayer de décrire.

Les premières observations qui permirent de calculer la vitesse de la lumière datent de la fin du dix-septième siècle. C'est seulement en 1675 et 1676 que Rœmer put calculer cette vitesse par l'observation des éclipses du premier satellite de Jupiter.

Personne n'ignore que les quatre satellites de Jupiter exécutent autour de cet astre un mouvement de rotation analogue à celui de la lune autour de la terre. On sait aussi que tout corps céleste opaque exposé aux rayons solaires, déterminant derrière lui une ombre, un second corps qui tourne autour du premier sera successivement éclairé ou obscur, suivant qu'il sera placé en dehors ou en dedans de cette ombre. Telle est la cause générale des éclipses.

La figure 1 rendra cette explication plus claire.

Supposons, sans tenir compte des grosseurs relatives des astres dont nous nous occupons, que S soit le soleil placé au centre d'un cercle TT'T''T''' que parcourt complétement la terre en une année.

Sur un autre cercle, dont le centre est encore en S, mais dont le rayon est beaucoup plus grand que l'orbite terrestre, se meut Jupiter, entraînant dans son mouvement ses satellites, et en particulier le premier, L, dont nous nous occupons uniquement. Pour plus de simplicité, supposons que

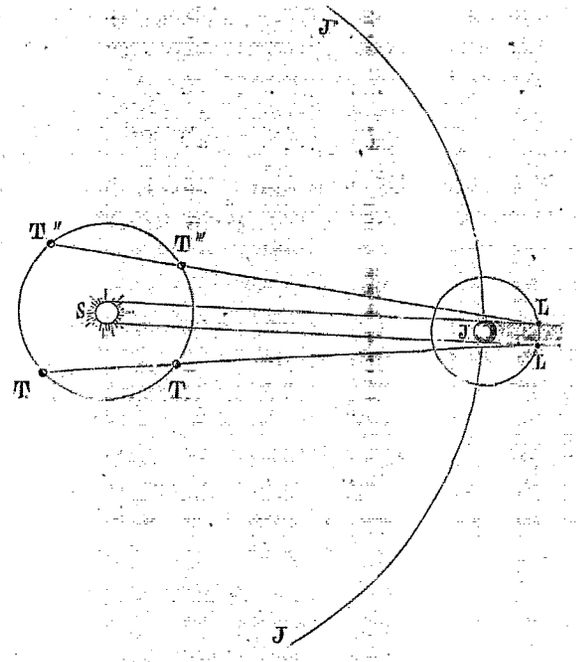


Fig. 1.

le soleil, la terre, Jupiter et ses satellites soient dans le même plan, que Jupiter reste immobile, tandis que son satellite parcourra le petit cercle LL' et la terre le cercle TT'T''T'''.

Quand la terre sera en T, un observateur pourra, à l'aide d'une lunette, apercevoir le satellite de Jupiter au moment où il sort de l'ombre ; il verra l'*émersion* de ce satellite. L'intervalle de temps qui sépare deux émersions successives est de 42h 28' 35" ; c'est le temps d'une révolution complète, le temps que met le satellite pour revenir au point d'où il est parti, après avoir tourné autour de la planète. La durée de cette oscillation étant parfaitement constante, si on a observé aujourd'hui le moment de l'émersion, on pourra prévoir que la 100e émersion, par exemple, aura lieu tel jour, à telle heure. Or, à l'heure dite, si on cherche à observer cette 100e émersion, on la trouve constamment en retard de quelques secondes ; mais si nous observons notre figure, nous verrons que la terre, qui était en T lors de notre première observation, se trouve en T' lors de la seconde, et que la lumière a dû parcourir la distance TT' de plus dans le premier cas que dans le second.

L'admirable régularité avec laquelle se succèdent les phénomènes astronomiques ne permet pas d'attribuer le retard observé à autre chose qu'au temps nécessaire à la lumière pour parcourir l'espace TT'. Or il est facile de calculer la distance TT' ; de plus, on a observé la prolongation de l'éclipse, le retard de l'émersion : c'est le nombre de secondes de ce retard qui a été employé pour parcourir l'espace TT' ; sachant qu'un certain espace a été parcouru par la lumière en tant de secondes, on pourra calculer l'espace que parcourra cette lumière en une seconde, et on aura par conséquent sa vitesse.

Remarquons que si la terre était en T'', on observerait non plus les émersions du satellite, c'est-à-dire ses sorties de l'ombre de Jupiter, mais ses immersions, c'est-à-dire ses en-

trées dans cette ombre. On pourrait encore prédire à quelle époque aurait lieu la 100e immersion, et on la trouverait toujours de quelques secondes en *avance*. Entre la 1re et la 100e immersion, la terre s'est transportée de T″ en T‴, la lumière a donc la distance T‴T″ de moins à parcourir, et le phénomène doit être légèrement en avance. En calculant la vitesse de la lumière déduite de la distance T′T‴ et de l'avance observée, on pourra comparer ce résultat au premier obtenu et constater s'ils s'accordent; le second calcul est une vérification du premier.

C'est à l'aide de ces observations répétées qu'on a pu trouver la vitesse de la lumière. Elle est égale à 70 000 lieues de 4 kilomètres à la seconde; il est facile de voir, d'après cela, que la lumière ne met que 8′ 13″ à venir du soleil à la terre.

La vitesse de la lumière ainsi connue à l'aide de calculs astronomiques n'était pas cependant déterminée expérimentalement. La difficulté était grande : aussi chercha-t-on en vain à la résoudre pendant un siècle et demi. M. Fizeau a trouvé la solution au moyen d'un appareil d'une simplicité merveilleuse.

L'appareil de M. Fizeau se compose d'une lampe, placée en S, d'une glace sans tain fixée dans la position G′G″, d'une roue dentée dont nous représentons la projection en R, et d'un miroir plan M placé à une grande distance.

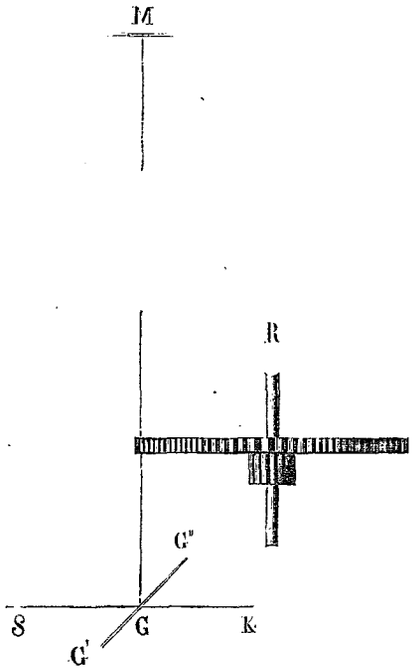


Fig. 2. — Appareil de M. Fizeau.

Pendant l'expérience, le miroir M étant installé à la partie supérieure d'une maison de Montmartre, le reste de l'appareil était à Suresnes : la distance était exactement de 8 633 mètres.

Supposons la roue R en repos, la lampe allumée, l'observateur placé en G derrière la glace. L'observation se fait pendant la nuit. Un rayon lumineux parti du point S viendra tomber sur la glace transparente; il pénétrera en partie suivant SK, et se réfléchira en partie suivant GM. Ce rayon réfléchi, le seul qui nous intéresse, passera à travers un des creux de la roue R, et continuera son chemin en ligne droite jusqu'au miroir M de Montmartre; puis, rebroussant chemin, il repassera à travers le vide de la roue, à travers la glace, et arrivera à l'œil de l'observateur en G, tout cela en $^1/_{15000}$ de seconde à peu près, temps que mettrait la lumière à parcourir les 17 kilomètres du double trajet de Suresnes à Montmartre et de Montmartre à Suresnes.

Remarquons bien que des écrans empêchent l'observateur de recevoir la lumière directe de S, que les dents de la roue ont été noircies, que les réflexions sont impossibles sur sa surface; ainsi toute lumière reçue en G sera de la lumière qui aura été se réfléchir sur le miroir M.

La roue R est armée de 500 dents; elle a aussi 500 vides, et nous supposons vides et dents égaux entre eux : donnons à cette roue un mouvement d'un tour par seconde, le temps du passage d'une dent ou d'un vide devant l'observateur sera de $^1/_{1000}$ de seconde. Si la roue est animée de 15 tours par seconde, le temps du passage d'une dent ou d'un vide sera de $^1/_{15000}$ de seconde, juste le temps que met la lumière pour aller de Suresnes à Montmartre et de Montmartre à Suresnes.

La roue est animée de ce mouvement de 15 tours à la seconde; la lumière, qui a rencontré un vide en partant, s'en ira se réfléchir en M; mais au moment où elle sera revenue, le vide aura passé, et ce sera une dent pleine qu'elle rencontrera; l'observateur placé en G ne pourra donc rien voir; la dent pleine est passée, un nouveau rayon lumineux est parti, il revient sur la roue R, encore une dent pleine qui est venue remplacer le vide, encore obscurité. Ainsi, quand la vitesse de la roue sera telle qu'on n'apercevra aucune lumière en G, on pourra en conclure que le temps du passage d'une dent est égal au temps que met la lumière à parcourir 17 kilomètres.

Si la vitesse de la roue est moindre, une partie seulement du rayon lumineux est éteinte, le vide n'étant pas encore complétement remplacé par la dent pleine au moment du retour de la lumière : on a donc une faible sensation de lumière; on aura encore cette faible lueur quand le mouvement de la roue sera, par exemple, de 20 tours par seconde, car la dent pleine sera en partie passée, et le vide suivant laissera pénétrer une partie du rayon.

Si la vitesse est de 30 tours par seconde, le temps du passage d'une dent est de $^1/_{30000}$ de seconde; il y a lumière complète comme si la roue n'existait pas, car la lumière partie à travers un vide rencontrera un nouveau vide à son retour, la dent pleine ayant passé complétement.

M. Fizeau avait déterminé avec le plus grand soin la distance de ces deux stations; à la roue était adapté un appareil compteur qui donnait le nombre de tours qu'avait faits la roue dans un temps donné. On savait, quand il y avait obscurité complète, que la lumière mettait à faire 17 kilomètres le même temps qu'une dent à passer. Quand il y avait lumière complète, c'était le signe que la lumière mettait le même temps à parcourir son double trajet que deux dents à passer : la seconde expérience servait de vérification à la première. Connaissant ainsi le nombre de tours faits par la roue dans un temps donné, connaissant le nombre de dents dont était armée la roue, on savait le temps mis par une dent à passer, ou le temps mis par la lumière à parcourir un chemin connu : on connaissait donc sa vitesse.

Nous avons réduit l'appareil de M. Fizeau à ce qui est nécessaire pour la démonstration; en réalité, il était un peu plus compliqué : des tuyaux armés de lentilles étaient placés sur le trajet des rayons, afin de les concentrer dans une direction parallèle; de plus, l'observateur recevait les rayons en G avec une lunette qui lui permettait de mieux saisir les variations d'intensité de la lumière, et qui le mettait de plus à l'abri des rayons réfléchis ou diffusés qui auraient pu troubler la netteté de ses observations.

Pendant que M. Fizeau trouvait ainsi directement la vi-

tesse de la lumière en opérant sur un espace de 17 kilomètres, un autre physicien français, M. Foucault, pouvait aussi déduire la vitesse de la lumière d'expériences faites dans une chambre ordinaire. Pouvoir mesurer une vitesse de 70 000 lieues à la seconde dans un espace de quelques mètres, n'est-ce pas là un beau résultat?

SUR LE SENTIMENT DE L'ADMIRATION DANS LA VIEILLESSE.

Une après-midi, au palais de justice, j'étais resté à causer avec deux de mes amis intimes, un vieux monsieur et une dame entre deux âges : le premier nous fit remarquer une jeune femme qui passait près de nous et qu'il trouvait fort belle. — Je ne puis comprendre ce que vous trouvez de si particulièrement beau dans cette jeune personne! dit la dame à l'âge incertain. — Oh! Madame, répondit mon vieil ami, à nous autres vieillards, la jeunesse nous paraît toujours belle!

Je citai cette réponse au poëte Wordsworth, et elle le frappa beaucoup. En effet, ce n'est souvent qu'à l'heure de quitter ce monde que, regardant autour de nous, nous sommes étonnés de voir combien il était vraiment admirable et digne d'exciter tout notre intérêt.

« Maintenant, dit le poëte, la nuit descend plus vite pour moi que dans le temps passé, et l'abeille, que je voyais autrefois indifféremment voltiger sur la fleur, m'arrête et me fait incliner la tête devant le Tout-Puissant. »

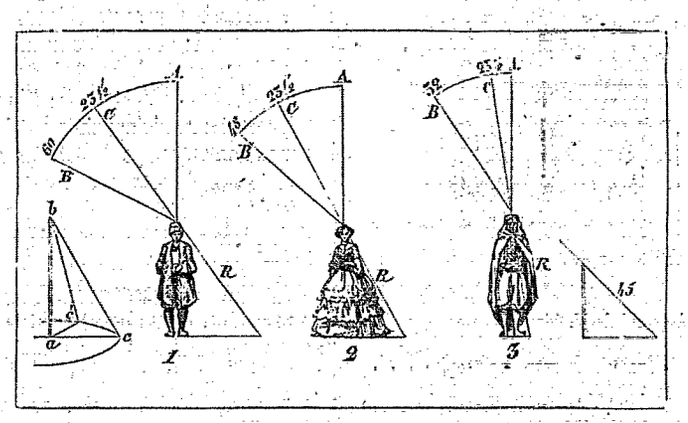
Nous empruntons cette anecdote au *Table-Talk* de Samuel Rogers, l'auteur des *Plaisirs de la mémoire*. On est frappé du contraste qu'elle offre avec les lamentations auxquelles se sont abandonnés quelques grands écrivains dans leur vieillesse. Le lecteur doit se rappeler, par exemple, certaines pages où Chateaubriand, dans ses Mémoires, avoue que les beautés de la nature n'ont plus pour lui le même charme que lorsqu'il était jeune. Ce que dit le vieil ami de Samuel Rogers est plus doux et plus consolant. Il est donc vrai que tous les vieillards ne se ressemblent pas, et s'il n'est pas rare d'en rencontrer de moroses, on en trouve aussi qui, grâce à Dieu et peut-être aussi à la bonne conduite de leur esprit, se sentent de plus en plus disposés à l'admiration de tout ce qu'il y a de beau, de bon et de grand sur la terre.

L'OMBRE A DIVERSES LATITUDES (1).

Il y a peu de jours, j'examinais une vue de France peinte avec talent, lorsque tout à coup il me sembla être transportée dans une autre partie du monde et voir un site africain. Étonnée de cette étrange illusion, j'en cherchai la cause avec curiosité. Etait-ce la chaleur de ton répandue dans le ciel du tableau qui produisait cette méprise? Non, car nous avons parfois des étés brûlants. Etait-ce l'aridité du sol couvert de sable? Non, car nous avons aussi des landes, des bruyères et des plages sablonneuses. Je trouvai enfin la solution de mon problème dans une circonstance bien minime, bien inaperçue, bien négligée de tous : le peintre avait figuré les ombres portées des personnages aussi courtes qu'elles le seraient sous la zone torride, et cette erreur suffisait pour nous transporter ainsi dans ces lointains climats.

Il faut l'avouer, jusqu'à présent, lorsque la perspective a enseigné aux peintres l'art de retracer les formes des ombres portées, elle leur a laissé déterminer trop arbitrairement l'inclinaison des rayons solaires, inclinaison qui résulte à la fois d'une triple cause, l'heure du jour, la saison, et la latitude du lieu choisi.

Voici un moyen pratique qui, tout en laissant encore la liberté d'agrandir à volonté les ombres, ce qui a peu d'inconvénients, déterminerait au moins leur plus petite dimension. Dessinez un personnage d'aplomb, élevez une perpendiculaire sur sa tête; du sommet de la tête formez avec cette perpendiculaire, à l'aide du rapporteur, un angle égal à la latitude qui se trouve marquée sur toutes les cartes de géographie; puis, de cet angle, retranchez 23° $^1/_2$, hauteur du solstice (ou plus exactement 23° 27′ 33″), vous aurez le rayon solaire, dont le prolongement terminera l'ombre portée à l'instant où elle est la plus courte pour le lieu choisi.



L'ombre à diverses latitudes.

A se dirige au zénith, B est le plan de l'équateur, C la hauteur du solstice, R le rayon solaire prolongé donnant l'ombre cherchée.

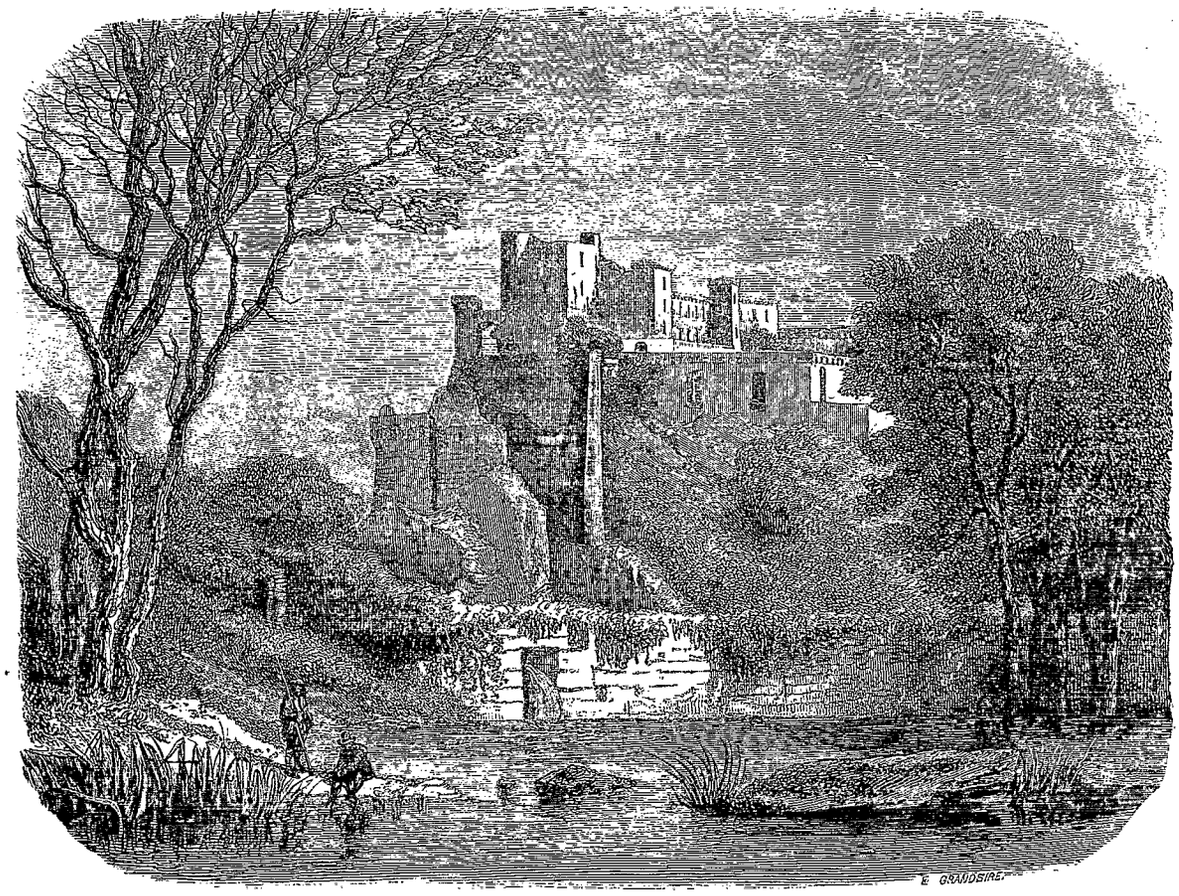
Dans les figures explicatives, on suppose les personnages : à Saint-Pétersbourg, 1; à Paris, 2; à Maroc, 3. Une fois les ombres données au géométral, on les mettra facilement en perspective, d'après les règles du cercle, en considérant l'ombre portée comme un rayon que nous ferons tourner (*abcc′*).

Si des peintres studieux voulaient connaître l'ombre portée pour chaque jour de l'année et pour chaque heure du jour, ils trouveraient ce travail tout préparé dans les Tables dressées par les astronomes pour indiquer la marche du soleil dans l'écliptique; mais il n'est pas nécessaire de s'astreindre à une si rigoureuse exactitude : il suffit de se mettre en garde contre des erreurs exagérées.

(1) Extrait du *Cours élémentaire de perspective*, par Mlle Lina Jaunez et M. Théodore Delamarre.

LE CHATEAU DE LA BARBEN,

Département des Bouches-du-Rhône.



Vue du château de la Barben. — Dessin de M. de Fontainieu.

Le château de la Barben appartient, depuis 1443, à la famille des Forbin. Antérieurement, il avait été la propriété du prince de Lambesc (de la maison de Lorraine).

Sous la minorité de Louis XIII, les habitants d'Aix se révoltèrent contre leur souverain, et les insurgés, ayant appris que le seigneur de Forbin, lieutenant général, était parti de la Barben pour aller se joindre à l'armée du roi qui marchait contre eux, vinrent assiéger ce château. On aperçoit encore sur une des tours des trous de balles qui rappellent que le siége fut obstiné et ruineux. Cette insurrection fut surnommée « révolte des *Cascavéous* » (mot provençal qui signifie *grelots*), parce que les insurgés portaient un brassard avec de petits grelots. Lorsque l'ordre fut rétabli, le Parlement d'Aix rendit un arrêt qui condamna la ville d'Aix à réparer le château de la Barben et à le remettre dans son premier état. Sirey rapporte, dans son Répertoire, que les poutres seules coûtèrent à la ville d'Aix un prix aussi élevé que si on eût été obligé de les faire venir du mont Liban.

En 1793, le château de la Barben fut de nouveau dévasté. Le marquis de Forbin l'a rétabli tel qu'il est de nos jours. En 1825, le peintre Granet, ayant été invité à visiter la Barben par le comte Forbin, directeur des musées, y trouva, dans la cuisine du vieux manoir, le sujet d'un charmant tableau que l'on voyait encore, il y a quelques années, au Palais-Royal, et qui est connu sous le titre de « Bénédiction des maisons. » Il y avait en même temps à la Barben plusieurs autres artistes réunis par le comte de Forbin, entre autres Constantin d'Aix. Ce souvenir paisible contraste avec les anciennes traditions du château, presque toutes sinistres et sanglantes.

LE MYSTÈRE DES BARDES.

Suite. — Voy. p. 30.

A part quelques obscurités qui tiennent peut-être aux difficultés d'une langue dont les profondeurs métaphysiques ne nous sont pas encore bien connues, les déclarations des triades touchant les conditions inhérentes au cercle d'*abred* répandent les plus vives lumières sur l'ensemble de la religion druidique. On y sent respirer le souffle d'une originalité supérieure. Le mystère qu'offre à notre intelligence le spectacle de notre existence présente y prend un tour singulier qui ne se voit nulle part ailleurs, et l'on dirait qu'un grand voile se déchirant en avant et en arrière de la vie, l'âme se sente tout à coup nager, avec une puissance inattendue, à travers une étendue indéfinie que, dans son emprisonnement entre les portes épaisses de la naissance et de la mort, elle n'était pas capable de soupçonner d'elle-même. A quelque jugement que l'on s'arrête sur la vérité de cette doctrine, on ne peut disconvenir que ce ne soit une doctrine puissante; et en réfléchissant à l'effet que devaient inévitablement produire sur des âmes naïves de telles ouvertures sur leur origine et leur destinée, il est facile de se rendre compte de l'immense influence que les druides

avaient naturellement acquise sur l'esprit de nos pères. Au milieu des ténèbres de l'antiquité, ces ministres sacrés ne pouvaient manquer d'apparaître aux yeux des populations comme les révélateurs du ciel et de la terre.

Voici le texte remarquable dont il s'agit.

LE CERCLE D'ABRED.

XV. — Trois choses nécessaires dans le cercle d'*abred :* le moindre degré possible de toute vie, et de là son commencement ; la matière de toutes les choses, et de là leur accroissement progressif, lequel ne peut s'opérer que dans l'état de nécessité ; et la formation de toutes choses de la mort, et de là la débilité des existences.

XVI. — Trois choses auxquelles tout être vivant participe nécessairement par la justice de Dieu : le secours de Dieu dans *abred,* car sans cela nul ne pourrait connaître aucune chose ; le privilége d'avoir part à l'amour de Dieu ; et l'accord avec Dieu quant à l'accomplissement par la puissance de Dieu, en tant qu'il est juste et miséricordieux.

XVII. — Trois causes de la nécessité du cercle d'*abred :* le développement de la substance matérielle de tout être animé ; le développement de la connaissance de toute chose ; et le développement de la force morale pour surmonter tout contraire et *Cythraul* (le mauvais esprit) et pour se délivrer de *Droug* (le mal). Et sans cette transition de chaque état de vie, il ne saurait y avoir d'accomplissement pour aucun être.

XVIII. — Trois calamités primitives d'*abred :* la nécessité, l'absence de mémoire, et la mort.

XIX. — Trois conditions nécessaires pour arriver à la plénitude de la science : transmigrer dans *abred,* transmigrer dans *gouynfyd,* et se ressouvenir de toutes choses passées, jusque dans *annoufn.*

XX. — Trois choses indispensables dans le cercle d'*abred :* la transgression de la loi, car il n'en peut être autrement ; la délivrance par la mort devant *Droug* et *Cythraul ;* l'accroissement de la vie et du bien par l'éloignement de *Droug* dans la délivrance de la mort ; et cela pour l'amour de Dieu, qui embrasse toutes choses.

XXI. — Trois moyens efficaces de Dieu dans *abred* pour dominer *Droug* et *Cythraul* et surmonter leur opposition par rapport au cercle de *gouynfyd :* la nécessité, la perte de la mémoire, et la mort.

XXII. — Trois choses sont primitivement contemporaines : l'homme, la liberté, et la lumière.

XXIII. — Trois choses nécessaires pour le triomphe de l'homme sur le mal : la fermeté contre la douleur ; le changement ; la liberté de choisir ; et avec le pouvoir qu'a l'homme de choisir, on ne peut savoir à l'avance avec certitude où il ira.

XXIV. — Trois alternatives offertes à l'homme : *abred* et *gouynfyd,* nécessité et liberté, mal et bien ; le tout en équilibre, et l'homme peut à volonté s'attacher à l'un ou à l'autre.

XXV. — Par trois choses, l'homme tombe sous la nécessité d'*abred :* par l'absence d'effort vers la connaissance, par le non-attachement au bien, par l'attachement au mal. En conséquence de ces choses, il descend dans *abred* jusqu'à son analogue, et il recommence le cours de sa transmigration.

XXVI. — Par trois choses, l'homme redescend nécessairement dans *abred,* bien qu'à tout autre égard il se soit attaché à ce qui est bon : par l'orgueil, il tombe jusque dans *annoufn ;* par la fausseté, jusqu'au point de démérite équivalent ; et par la cruauté, jusqu'au degré correspondant d'animalité. De là il transmigre de nouveau vers l'humanité, comme auparavant.

XXVII. — Les trois choses principales à obtenir dans l'état d'humanité : la science, l'amour, la force morale, au plus haut degré possible de développement avant que la mort ne survienne. Cela ne peut être obtenu antérieurement à l'état d'humanité, et ne peut l'être que par le privilége de la liberté et du choix. Ces trois choses sont appelées les trois victoires.

XXVIII. — Il y a trois victoires sur *Droug* et *Cythraul :* la science, l'amour, et la force morale ; car le savoir, le vouloir et le pouvoir, accomplissent quoi que ce soit dans leur connexion avec les choses. Ces trois victoires commencent dans la condition d'humanité et se continuent éternellement.

XXIX. — Trois priviléges de la condition de l'homme : l'équilibre du mal et du bien, et de là la faculté de comparer ; la liberté dans le choix, et de là le jugement et la préférence ; et le développement de la force morale par suite du jugement et de la préférence. Ces trois choses sont nécessaires pour accomplir quoi que ce soit.

Ainsi, en résumé, le début des êtres dans le sein de l'univers se fait au point le plus bas de l'échelle de la vie ; et si ce n'est pas pousser trop loin les conséquences de la déclaration contenue dans la vingt-sixième triade, on peut conjecturer que, dans la doctrine druidique, ce point initial était censé situé dans l'abîme confus et mystérieux de l'animalité. De là, par conséquent, dès l'origine même de l'histoire de l'âme, nécessité logique du progrès, puisque les êtres ne sont pas destinés par Dieu à demeurer dans une condition si basse et si obscure. Toutefois, dans les étages inférieurs de l'univers, ce progrès ne se déroule pas suivant une ligne continue ; cette longue vie, née si bas pour s'élever si haut, se brise par fragments, solidaires dans le fond de leur succession, mais dont, grâce au défaut de mémoire, la mystérieuse solidarité échappe, au moins pour un temps, à la conscience de l'individu. Ce sont ces interruptions périodiques dans le cours séculaire de la vie qui constituent ce que nous nommons la mort ; de sorte que la mort et la naissance, qui, pour un regard superficiel, forment des événements si divers, ne sont en réalité que les deux faces du même phénomène, l'une tournée vers la période qui s'achève, l'autre vers la période qui suit.

Dès lors la mort, considérée en elle-même, n'est donc pas une calamité véritable, mais un bienfait de Dieu, qui, en rompant les habitudes trop étroites que nous avions contractées avec notre vie présente, nous transporte dans de nouvelles conditions et nous donne lieu par là de nous élever plus librement à de nouveaux progrès.

De même que la mort, la perte de mémoire qui l'accompagne ne doit être prise non plus que pour un bienfait. C'est une conséquence du premier point ; car si l'âme, dans le cours de cette longue vie, conservait clairement ses souvenirs d'une période à l'autre, l'interruption ne serait plus qu'accidentelle, et il n'y aurait, à proprement dire, ni mort, ni naissance, puisque ces deux événements perdraient dès lors le caractère absolu qui les distingue et fait leur force. Et même, il ne semble pas difficile d'apercevoir directement, en prenant le point de vue de cette théologie, en quoi la perte de la mémoire, en ce qui touche aux périodes passées, peut être considérée comme un bienfait relativement à l'homme dans sa condition présente ; car si ces périodes passées, comme la position actuelle de l'homme dans un monde de souffrances en devient la preuve, ont été malheureusement souillées d'erreurs et de crimes, cause première des misères et des expiations d'aujourd'hui, c'est évidemment un avantage pour l'âme de se trouver déchargée de la vue d'une si grande multitude de fautes et, du même coup, des remords trop accablants qui en naîtraient. En ne l'obligeant à un repentir formel que relativement aux culpabilités de sa vie actuelle, et en compatissant ainsi à sa faiblesse, Dieu lui fait effectivement une grande grâce.

Enfin, selon cette même manière de considérer le mystère de la vie, les nécessités de toute nature auxquelles nous sommes assujettis ici-bas, et qui, dès notre naissance, déterminent, par un arrêt pour ainsi dire fatal, la forme de notre existence dans la présente période, constituent un dernier bienfait tout aussi sensible que les deux autres; car ce sont, en définitive, ces nécessités qui donnent à notre vie le caractère qui convient le mieux à nos expiations et à nos épreuves, et par conséquent à notre développement moral; et ce sont aussi ces mêmes nécessités, soit de notre organisation physique, soit des circonstances extérieures au milieu desquelles nous sommes placés, qui, en nous amenant forcément au terme de la mort, nous amènent par là même à notre suprême délivrance. En résumé, comme le disent les triades dans leur énergique concision, ce sont là tout ensemble et les trois calamités primitives et les trois moyens efficaces de Dieu dans *abred*.

Mais moyennant quelle conduite l'âme s'élève-t-elle réellement dans cette vie, et mérite-t-elle de parvenir, après la mort, à un mode supérieur d'existence? La réponse que fait le christianisme à cette question fondamentale est connue de tous : c'est à condition de défaire en soi l'égoïsme et l'orgueil, de développer dans l'intimité de sa substance les puissances de l'humilité et de la charité, seules efficaces, seules méritoires devant Dieu : Bienheureux les doux, dit l'Évangile, bienheureux les humbles! La réponse du druidisme est tout autre et contraste nettement avec celle-ci. Suivant ses leçons, l'âme s'élève dans l'échelle des existences à condition de fortifier par son travail sur elle-même sa propre personnalité, et c'est un résultat qu'elle obtient naturellement par le développement de la force du caractère joint au développement du savoir. C'est ce qu'exprime la vingt-cinquième triade, qui déclare que l'âme retombe dans la nécessité des transmigrations, c'est-à-dire dans les vies confuses et mortelles, non-seulement par l'entretien des mauvaises passions, mais par l'habitude de la lâcheté dans l'accomplissement des actions justes, par le défaut de fermeté dans l'attachement à ce que prescrit la conscience, en un mot par la faiblesse de caractère; et outre ce défaut de vertu morale, l'âme est encore retenue dans son essor vers le ciel par le défaut du perfectionnement de l'esprit. L'illumination intellectuelle, nécessaire pour la plénitude de la félicité, ne s'opère pas simplement dans l'âme bienheureuse par un rayonnement d'en haut tout gratuit; elle ne se produit dans la vie céleste que si l'âme elle-même a su faire effort dès cette vie pour l'acquérir. Aussi la triade ne parle-t-elle pas seulement du défaut de savoir, mais du défaut d'effort vers le savoir, ce qui est, au fond, comme pour la précédente vertu, un précepte d'activité et de mouvement.

A la vérité, dans les triades suivantes, la charité se trouve recommandée au même titre que la science et la force morale; et c'est assurément le couronnement légitime de cette morale, qui, dans l'absence de la loi de charité, contre-poids logique de la loi de développement des personnalités, risquerait de n'aboutir qu'à l'égoïsme et à la division. Mais ici encore, comme en ce qui touche à la nature divine, l'influence du christianisme est sensible. C'est à lui, et non point à la forte mais dure religion de nos pères, qu'appartient la prédication et l'intronisation dans le monde de la loi de la charité en Dieu et dans l'homme; et si cette loi brille dans les triades, c'est par l'effet d'une alliance avec l'Évangile, ou, pour mieux dire, d'un heureux perfectionnement de la théologie des druides par l'action de celle des apôtres, et non par une tradition primitive. Enlevons ce divin rayon, et nous aurons, dans sa rude grandeur, la morale de la Gaule, morale qui a pu produire, dans l'ordre de l'héroïsme et de la science, de puissantes personnalités, mais qui n'a su les unir ni entre elles ni avec la multitude des humbles.

Reste à savoir quel est, dans ce perfectionnement progressif de l'âme, la part de l'individu et la part de Dieu. Issus des profondeurs de l'abîme, les êtres se développent-ils par l'effet d'une force naturelle déposée en eux dès leur origine, comme la plante sauvage qui renferme dans sa semence toute sa destinée, et qui, pour surgir de terre et s'élancer vers le ciel, n'a besoin que d'elle-même et des secours généraux qu'elle rencontre dans l'air et dans le sol? Ou bien, au contraire, faut-il comparer les êtres, dans leur croissance successive, à ces végétaux délicats qui se dessécheraient bien vite si l'œil et la main du jardinier qui les a semés, et qui aime à les entretenir en vue de jouir un jour de leur floraison, cessaient de veiller sur eux et les abandonnaient, ne fût-ce que pour un instant, aux seules forces de la nature? En un mot, la grâce de Dieu accompagne-t-elle l'homme dans tous les temps pour l'exciter et le soutenir dans le travail de son perfectionnement? Ou bien la grâce de Dieu à l'égard de l'homme s'est-elle bornée à le créer pour le livrer ensuite, sans y influer en rien, aux déterminations bonnes ou mauvaises de sa liberté?

Telles sont, comme chacun le sait, les deux voies qui s'ouvrent devant l'esprit humain, quant à la question fondamentale des rapports du créateur et de la créature. Or, il ne semble pas douteux, tant par ce que l'on connaît des tendances générales du druidisme que par le texte même que nous avons ici sous les yeux, que la théologie de la Gaule, dans sa prédilection pour le principe de personnalité, n'ait donné dans la voie séduisante, mais dangereuse, de la liberté radicale. Les triades nous représentent, en effet, l'homme placé en équilibre entre le bien et le mal, et c'est, à leur sens, par un acte spontané qu'il incline, soit vers l'un, soit vers l'autre, à peu près comme ces pierres branlantes si usitées dans le symbolisme de nos pères, et qui, malgré leur masse, sont entraînées à volonté, par la moindre pression, à droite ou à gauche. A l'opposé de l'animal qui vit sous l'empire des lois qui règlent le mouvement de son existence, dans l'homme, en même temps que l'intelligence, s'éveille la liberté. La liberté, comme l'intelligence, constitue le fond même de sa nature. « Trois choses, dit énergiquement le barde, sont primitivement contemporaines : l'homme, la liberté, et la lumière. » Sans doute l'homme est libre, et c'est une vérité à laquelle, sauf les fatalistes, tout le monde consent; mais pour ne pas reconnaître dans la leçon des bardes une pensée essentiellement différente de la théologie chrétienne, il faudrait y voir partout, à côté de la liberté de l'homme, et dans une indissoluble union, la grâce de Dieu.

On ne peut toutefois disconvenir qu'il ne se rencontre, dans la seizième triade, une doctrine distincte de celle qui respire dans toutes les autres. En énumérant les bienfaits que Dieu confère à tous les êtres dans le cercle d'*abred*, cette triade parle précisément de la grâce et passe sous silence la liberté. Elle mentionne en premier lieu le secours de Dieu, sans lequel l'intelligence ne peut rien connaître entièrement, sentiment parfaitement conforme à celui des partisans les plus absolus de la doctrine de la grâce, au gré desquels la grâce de Dieu est indispensable pour connaître Dieu lui-même, source première de tout savoir; en second lieu, la participation à l'amour divin, principe même de la grâce proprement dite; et enfin l'accord avec Dieu quant à l'accomplissement des bonnes œuvres, qui, à l'inverse de ce qui est dit ailleurs touchant la puissance de la liberté, ne pourraient, selon la déclaration formelle de ce texte-ci, se produire que par la puissance de Dieu. Assurément, il est impossible de se refuser à voir dans cette triade une interpolation purement chrétienne. Elle tranche sur tout le reste par une couleur qui lui est propre et qui trahit son origine à première vue. On dirait d'une parole de saint Augustin mise entre parenthèses au milieu d'un discours de Pélage.

Cet hérésiarque célèbre, qui, au cinquième siècle, remua la chrétienté par sa controverse avec l'évêque d'Hippone touchant le dogme de la grâce et de la liberté, sortait, en effet, de ce même foyer de l'île de Bretagne, alors encore tout gaulois, d'où nous sont venues les triades; et sa doctrine peut être considérée comme une émanation du même esprit qui, par la tradition des bardes, s'est transmis d'âge en âge jusqu'au monument que nous analysons en ce moment. *La fin à une autre livraison.*

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE DE PRUD'HON.

Voy. t. VI, p. 353, et t. XVIII, p. 105.

Prud'hon est né, non pas le 6 avril 1760, mais le 4 avril 1758. On lit sur le registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse Saint-Marcel : « Ce jourd'hui quatre avril dix-sept cent cinquante-huit, je..., prêtre, curé de la paroisse Saint-Marcel de Cluny, ai baptisé Pierre, fils de Christophe *Prudon*, tailleur de pierre, et de Françoise Piremal, sa femme, né ce même jour... » Il était le dixième, et non le treizième enfant de Christophe Prud'hon, et le plus jeune de ses quatre frères et de ses cinq sœurs.

Sa mère devint veuve peu de temps après l'avoir mis au monde. Elle ne put l'élever que comme ses autres enfants et même plus misérablement encore, car depuis la mort du père l'aisance du pauvre ménage s'était bien amoindrie. Pierre Prud'hon, ayant à peine huit ans, dut aller au bois comme ses petits camarades en pauvreté. Étrange contraste! ce pauvre enfant en guenilles, qui revenait pieds nus de la forêt des Bénédictins, portant sur son dos des fagots

La Maison où est né Prud'hon, à Cluny. — Dessin de Freeman, d'après un dessin communiqué.

de bois mort, devait être l'un des peintres de la grâce et et de la poésie dans la forme!

Un prêtre, rencontrant un jour le petit bûcheron, l'interrogea, lui trouva beaucoup de douceur et d'intelligence, et se prit de pitié et d'affection pour lui. Il l'habilla décemment, et lui fit servir sa messe en qualité de sacristain. Ce prêtre, dont nul biographe n'a parlé jusqu'ici, se nommait Besson, et était curé de la paroisse. Pierre témoigna beaucoup de reconnaissance à son protecteur, qui l'envoya chez les moines de Cluny pour y recevoir quelque instruction.

La maison de Cluny, comme les autres principaux établissements religieux, était décorée de différentes peintures. Prud'hon s'en préoccupa beaucoup plus que de l'étude du latin et de sa propre langue, car, il faut bien le dire, l'orthographe de ses lettres ne fut jamais irréprochable. Ses extases en présence des grands tableaux religieux, ses distractions aux heures de l'étude, ses esquisses enfantines sur ses cahiers, lui attirèrent plus d'un sévère châtiment. Mais le curé Besson avait pour son protégé plus d'indulgence que les moines; il pensait que les aptitudes naturelles ne doivent pas être contrariées par l'éducation, et que les instructeurs de l'enfance doivent s'attacher pardessus tout à discerner les premiers bégayements du goût : il fit donner à l'écolier des leçons de dessin.

Prud'hon marcha vite dans l'étude de l'art. Il ne tarda pas à en savoir plus long que son maître, et le bon prêtre, heureux des progrès de son petit sacristain, le conduisit

près de M. Sigorne, grand vicaire à Mâcon. M. Sigorne et lui le présentèrent à l'évêque, Mgr Moreau.

« Monseigneur, lui dit M. Besson, j'ai fait pour l'éducation de Pierre Prud'hon tout ce que j'ai pu; il m'est impossible de fournir à son active intelligence de plus solides aliments; et si une personne plus influente que moi ne veut continuer mon œuvre, peut-être aurai-je trop fait encore, car ce pauvre enfant n'a pas reçu l'éducation qui convient à un ouvrier, et est trop ignorant encore pour vivre de ce qu'il sait. »

Mgr Moreau céda aux instances du curé; il plaça son protégé à l'école de Dijon, qui avait alors une certaine importance, et le recommanda à M. Devosge, directeur de la section de peinture. On sait que Prud'hon étudia avec assez de succès pour obtenir au concours les fonds qui devaient lui permettre d'aller à Rome. M. Besson, toutefois, ne le perdit pas de vue; il lui envoya souvent de l'argent, soit à Dijon, soit à Rome, en accompagnant ces envois des exhortations les plus cordiales.

Au commencement de 1785, Prud'hon partit pour Rome, où il ne resta que trois ans, et non quatre, comme on l'a dit. Il passa l'année 1788 tout entière dans sa ville natale, où il peignit plusieurs portraits, entre autres celui de M. Besson. L'artiste avait alors trente ans. Ce portrait se trouve actuellement chez M. Dumont-Champlon, receveur municipal à Cluny, dont le père était neveu de M. le curé Besson. M. Dumont père, qui vit encore, a beaucoup connu notre peintre et l'a vu souvent devant son chevalet. On nous a cité parmi les autres portraits peints à cette époque celui d'un M. Dumonneaud.

Prud'hon. — Dessin de Chevignard, d'après une gravure de J. Prud'hon fils.

En cette même année 1788, Prud'hon fit deux esquisses d'après deux mendiants qu'on appelait dans le pays *Pierre le Bavoux* et *Gothon-Bibi*. Nous ne savons ce que sont devenues ces études.

Nous avons sous les yeux son acte de mariage, qui constate une particularité assez curieuse. A l'époque où il contracta cette alliance, qui devait lui donner si peu de bonheur, l'idée ne lui était pas encore venue d'ajouter à son prénom de Pierre celui de Paul, et d'orthographier son nom autrement que ne l'avait fait son père, *Prud'hon* au lieu de *Prudon*. Voici en quels termes est conçu ce document : « Le dix-sept février mil sept cent soixante et dix-huit, après avoir été publiés une fois en la messe paroissiale, sans opposition, vu la dispense de deux bans accordée le 13, signée Sigorne, vicaire général, Deray, secrétaire, et insinuée le même jour, signé Chapuys, ont reçu, du consentement des parents et curateur, la bénédiction nuptiale par le curé soussigné : Pierre-Paul Prudon, élève de l'Académie de peinture et de sculpture, demeurant à Cluny, âgé d'environ vingt ans, fils émancipé de défunts sieur Christophe Prudon et dame Françoise Piremal, demeurant en ladite paroisse, le susdit procédant, en tant que de besoin, de l'autorité de Joseph Blampoix, maître vannier, demeurant en ladite paroisse, son curateur;

» Et demoiselle Jeanne Pennet, âgée d'environ vingt ans, fille et procédant des autorités et consentement de Me Phi-

libert-Claude Pennet, notaire royal, et de dame Marguerite Chercot, demeurant en la même paroisse. » Suivent les signatures, parmi lesquelles se trouve celle du grand artiste, dont nous donnons l'exact fac-simile. Sur le registre, le prénom de Paul se trouve intercalé; l'écriture et l'encre ne sont plus les mêmes. Il est à croire que Prud'hon fit cette surcharge en 1788, voulant peut-être s'appeler désormais *Pierre-Paul*, comme Rubens.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voyez p. 98, 110, 126.

XXXVI. MON TÉMOIGNAGE.

Octobre. — Je viens de traverser une phase singulière et qui n'était pas sans danger pour ma santé morale. Je m'évertuais à tromper les autres et moi-même, à entretenir une illusion dont je savais pourtant la fausseté. Le croirait-on? il me plaisait de me traiter et de me voir traiter en malade. Comme la maladie est un accident, un état transitoire, un visiteur qui traverse notre logis et non un commensal qui demeure avec nous, j'aimais qu'on me parlât de ma maladie, je me laissais entretenir de convalescence, j'écoutais, sans protester, le mot de guérison... J'ai enfin secoué et rejeté loin de moi cette tentation d'un faux amour-propre. Non, je ne suis pas malade; les promesses que l'on me fait parce que je les ai sollicitées sont des flatteries; les potions qu'on me donne sont des boissons de gourmet; ce que j'éprouve n'est pas de la maladie, c'est de l'affaiblissement; tranchons le mot, c'est de l'infirmité. Ma chute m'a fait faire bien du chemin; j'ai descendu une pente que je ne remonterai plus.

Chose étonnante! depuis que j'ai reconnu franchement ma situation devant moi-même et devant les autres, je m'y suis acclimaté sans peine, je n'ai pas tardé à m'y trouver à l'aise; depuis que j'ai renoncé à me cramponner à l'illusion et que j'ai mis pied à terre sur le sol ferme de la réalité, j'ai retrouvé le repos et le bien-être. Il semble que la nature soit jalouse de notre confiance; elle attend que nous nous soyons abandonnés à elle pour nous accueillir et nous découvrir les ressources qu'elle nous tenait en réserve. On se fait à tout, dit la sagesse vulgaire : sous cette vérité il y a bien des mystères que nous ne savons pas voir, bien des grâces dont nous devrions être reconnaissants; où nous ne voyons qu'une résignation d'habitude, dont nous ne savons gré qu'à la fatalité ou à nous-mêmes, il y a une dispensation préméditée, une largesse de la Providence.

Je me rappelle avoir autrefois rompu plus d'une lance en l'honneur de l'âge où je suis aujourd'hui, et qui est certainement la phase la plus décriée de toute la vie. Je prenais sa défense, en m'appuyant sur le raisonnement et aussi poussé par une sorte de foi instinctive. Il me semblait qu'aucun âge, qu'aucun moment de l'existence ne pouvait être absolument dépouillé de toute signification, de toute raison d'être, et par conséquent de tout bonheur. Mais on m'objectait mon inexpérience, les illusions généreuses de la jeunesse, la vanité des théories que dément la réalité, et l'on me mettait sous les yeux une imposante collection d'exemples bien faits, je l'avoue, pour me déconcerter, et qui en effet ne me laissaient pas sans quelque trouble.

Aujourd'hui, on ne récusera pas ma compétence; les cheveux blancs que j'aperçois là-bas, en face de moi, dans la glace, sont décidément des titres incontestables à la maturité du jugement et de l'expérience; mon opinion est plus qu'une opinion, c'est un témoignage. J'y suis, dans cette décadence si réprouvée; m'y voilà descendu, au fond de cet abîme si noir; et nul ne peut me contester le droit de crier à ceux qui en mesurent de loin les sinistres profondeurs avec effroi : — Rassurez-vous, approchez sans crainte; ce n'est pas si affreux que vous vous le figurez; il y a de l'air, il y fait jour, on y voit clair, on y respire!

Ce n'est pas que je songe à nier les privations qu'impose la vieillesse, que je refuse de reconnaître les pertes qu'il faut subir. Si elles sont évidentes pour ceux qui les observent, elles ne le sont pas moins pour moi qui en souffre. Oui, les forces nous sont ôtées : comment n'en conviendrais-je pas, moi qui, chaque matin, pour faire quelques pas dans ma chambre, ai besoin du secours de Baptiste? Nos sens s'émoussent et nous trahissent, soit, je ne saurais dire le contraire, quand hier, après avoir épuisé toutes les paires de lunettes égarées dans mes tiroirs, j'ai été obligé de me faire lire par Roger la lettre de ma fille, et j'ai chargé de malédictions l'écriture anglaise qu'autrefois j'aimais beaucoup. Je ne contesterai pas davantage ce qui par-dessus tout révolte, scandalise et fait tant redouter de vieillir, l'affaiblissement des facultés de l'esprit; j'accorde que la mémoire se trouble et diminue, j'en ai fait l'expérience par moi-même et sur moi-même; et si l'on prétend que l'intelligence décroît aussi, je suis prêt à céder encore sur ce point; si je faisais difficulté d'y souscrire, je serais le premier à me taxer de vanité... Voilà certes bien des ruines; mais je les regarde d'un œil tranquille, car au milieu de ces ruines quelque chose reste debout; au milieu de ces dépérissements quelque chose subsiste; et ce quelque chose, c'est la conscience, c'est l'âme; ce quelque chose, c'est l'homme lui-même. Loin que tout soit perdu, je dis que tout est sauvé!

A présent, je ne me sens disposé à aucune humilité; je ne laisserai pas rabaisser la vieillesse; fussé-je aussi accablé par l'âge, aussi dépouillé, aussi détruit que les détracteurs de la vieillesse aimeront à le supposer, je déclare que je me sentirais néanmoins aussi pleinement en possession de la nature humaine, aussi capable de dignité et de bonheur, que les plus richement doués des avantages du corps et de l'esprit. Et pourquoi ne dirais-je pas ma pensée tout entière? Je ne veux pas décourager les jeunes de leur jeunesse, les forts de leur force, dégoûter les intelligents de leur intelligence, — j'aurais tort, et d'ailleurs je n'y parviendrais pas; — mais j'estime que je n'ai rien à regretter de cette parure extérieure de la vie, qui attire nos yeux éblouis à la surface, non au fond de nous-mêmes, et que, loin d'être déshérité, je me trouve en de plus avantageuses conditions. Me rappelant dans quelles chimères décevantes le sentiment de mes forces m'a autrefois égaré, dans quelles ambitions folles, ennemies de la vérité et de la paix, des facultés assez satisfaisantes ou plutôt satisfaites d'elles-mêmes jetaient mon orgueil, comment me plaindrais-je de n'avoir plus maintenant que de quoi connaître les vrais biens et les aimer? Sentant que la vie de l'âme est la vraie vie, la joie de l'âme la vraie joie, comment ne me féliciterais-je pas d'être délivré du reste et d'en être réduit à mon âme? Je proteste contre cette comparaison que l'on a coutume de faire de la vie avec une montagne dont, à peine est-on monté au sommet, il faut descendre le versant; comparaison désespérante, qui ne laisserait pas un seul moment de tranquillité à ceux qui la répètent, s'ils y croyaient. Non; la vie ressemble à l'échelle de Jacob, qui sort de terre et ne redescend pas; chaque échelon domine le précédent; chaque pas élève; on monte, on monte encore, on monte toujours.

Il y a cependant, il est impossible de le nier, des vieillesses dont l'aspect, loin d'encourager, ne peut inspirer que la tristesse et la pitié. Leurs propres plaintes ne nous confirment que trop le malheureux dénûment dont elles sont affligées. Mais je soutiens que ce n'est pas la vieillesse

elle-même qu'il en faut accuser; c'est la jeunesse, c'est l'âge mûr. Quand l'automne est stérile, c'est la faute du printemps et de l'été. Comment ceux qui ont étouffé ou laissé s'éteindre ce qui seul était fécond et durable en eux, ce qui devait être impérissable, ne se trouveraient-ils pas dépourvus, désolés, quand ils viennent à perdre ce qui ne leur était donné que pour un temps, ce qui était sujet à s'user et à se détruire? Impatients d'exploiter l'heure présente, n'accordant de réalité qu'aux choses visibles et palpables, ils n'ont cultivé en eux que les facultés subalternes et passagères, instruments de l'âme, comme les muscles sont les instruments du corps, et ils ont laissé l'âme elle-même, le foyer de notre vie, le souffle même de Dieu, périr de langueur et d'inanition. Mais vous qui avez eu souci de la dignité de votre nature, pour qui les mots de justice et de devoir n'ont pas été de vains sons, qui avez mis au-dessus des jouissances vulgaires les joies de la conscience, vous pouvez vieillir sans crainte. Quand même votre esprit ne saurait plus enchaîner ses idées avec une aussi exacte rigueur, quand même votre mémoire aurait perdu les souvenirs qui la peuplaient, vous n'en aurez pas moins votre vie intacte, complète, au centre de votre être. Comme vos manifestations extérieures auront diminué, comme vous ferez moins de mouvement et de bruit, le monde, qui ne voit que la surface, déclarera que l'anéantissement vous gagne; mais vous saurez bien qu'il se trompe. Si vos yeux se sont fermés au jour, une lumière intérieure brillera au-dedans de vous, et celle-là ne s'éteindra pas. Si les sons du dehors n'éveillent plus votre attention, vous aurez au fond de vous-même une voix retentissante, une parole joyeuse qui jamais ne tarira. Et ainsi, au moment même où peut-être le monde vous plaindra, loin d'envier les autres ou de regretter votre passé, vous remercierez votre vieillesse et lui rendrez ce bon témoignage, que jamais vous n'aviez goûté une paix si pure, une sérénité si profonde et si assurée.

La fin à une autre livraison.

LE DIPTYQUE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE SENS.

Les trésors des églises et des monastères renfermaient autrefois des objets d'art dont l'origine était fort peu en rapport avec le caractère de leurs pieux possesseurs. Il faut dire, pour expliquer ces anomalies, que les Francs, peu raffinés sur les arts, s'étaient emparés sans scrupule de tout ce qui leur était tombé sous la main, et que les évêques gallo-romains reçurent en offrandes, dans leurs églises, les épaves de la civilisation impériale abandonnées par les nouveaux maîtres de la Gaule, sans trop se préoccuper de la figure et de la destination de ces souvenirs du paganisme.

C'était ainsi que la cathédrale de Sens possédait autrefois un diptyque, ou double plaque en ivoire sculpté, représentant un *Triomphe de Bacchus Hélios*, dont nous reproduisons le dessin page 152. Ce morceau de sculpture antique a été transporté depuis la révolution dans la bibliothèque de la ville; il sert de couverture au fameux *Missel de la fête des Fous* ou *de l'Ane*, composé au commencement du treizième siècle par l'archevêque Pierre de Corbeil.

Ce diptyque a 35 centimètres de hauteur sur 16 centimètres de largeur. Il est appliqué sur des ais de bois très-épais et bordés d'argent. Le *faire* annonce la décadence des arts. Les personnages sont grossiers, et on y sent un ciseau rude et négligé. Les scènes en sont variées et poétiques. Millin les a décrites dans son *Recueil des Monuments inédits*, tome II. M. Duchalais, du cabinet des médailles, mort récemment, en a donné une explication un peu différente [1].

On y reconnaît, sur la première plaque, Bacchus Hélios, debout sur un char, sortant de l'Océan pour éclairer le monde et présider aux vendanges. Il tient de la main droite un cantare, vase à boire, et de la main gauche une haste. Ses coursiers, un centaure et une centauresse, élèvent sur leurs têtes un vase plein de vin.

Immédiatement au-dessus, un personnage à cheval, vêtu d'une chlamyde, représente l'Aurore, que conduit un triton soufflant dans une trompe.

Au-dessus du groupe de l'Aurore vient Ampélus, génie bachique, portant des outres. Quatre scènes de vendange occupent le haut du compartiment. Au coin, à droite, deux hommes cueillent le raisin et en emplissent des corbeilles. Au-dessous, un villageois conduit la vendange au pressoir, figuré par une cuve circulaire, sur laquelle trois individus foulent le raisin. Le vin s'écoule par une ouverture dans un large vase placé auprès du pressoir; puis, il est entonné dans des fûts placés sur un chariot qu'enlèvent rapidement des taureaux attelés.

Le second compartiment représente Diane Lucifer, sortant de la mer et allant au-devant du Soleil. Elle préside à la germination. Elle tient des deux mains un flambeau allumé. Sa tête est encadrée dans un large voile qui flotte au gré du vent. Le char qui la porte est traîné par deux taureaux que guide un personnage tenant de la main droite un buccin. Dans la mer, on remarque la déesse Thalassa, qui tient une langouste et un autre animal cornu. L'Océan est rempli, comme sur l'autre tablette, de divers animaux.

A côté du personnage qui conduit les taureaux de Diane est Chloris ou Flore portant une corbeille de fleurs. Au-dessus sont deux nymphes chasseresses, compagnes de Diane, reconnaissables au chien que l'une d'elles caresse.

Dans un coin est l'étoile de Vénus, figurée par la déesse dans une forme elliptique, et dans l'autre un petit sujet où l'on peut voir un génie cueillant des fleurs ou des fruits.

Ce diptyque offre un échantillon des représentations mythologiques des Gallo-Romains, qu'il est assez rare de rencontrer aujourd'hui. On ignore la destination de ces deux panneaux d'ivoire dans les temps antérieurs au treizième siècle. C'est de cette dernière époque seulement que date le manuscrit de la *Fête de l'Ane* auquel ils servent de couverture.

MISSEL DE LA FÊTE DES FOUS OU DE L'ANE.

Le moyen âge avait conservé dans sa naïveté des usages et des traditions qui rappellaient singulièrement les coutumes païennes. Les fêtes populaires sont, on le sait, les plus difficiles à modifier, et celle dont nous allons parler dut résister d'autant plus longtemps que l'on y trouvait un souvenir des saturnales rappelant aux puissants de la terre que leur supériorité ne serait pas éternelle.

La fête des Fous, à Sens, était très-ancienne, selon la déclaration même d'une ordonnance de 1245 qui voulut la proscrire. Mais le premier monument qui en constate l'existence est le Missel attribué à l'archevêque Pierre de Corbeil, lequel siégea de 1199 à 1221. Ce manuscrit, qui contient l'office de la Circoncision, est bien différent de ce qu'on avait longtemps supposé. Il vient d'être publié par la Société archéologique de Sens, et il offre une suite de morceaux religieux fort graves, dont la mélodie remarquable a attiré l'attention de M. Félix Clément, chargé de diriger la musique de la Sainte-Chapelle, lors de la prestation de serment de la magistrature en 1849.

Quelques chants seulement sont appropriés à la circon-

[1] *Bulletin de la Société archéologique de Sens*; 1854.

stance, c'est-à-dire à la fête de l'Ane. La prose qui se chantait lorsqu'on amenait la modeste monture du Sauveur à la porte de l'église, le jour de la Circoncision, est un éloge pompeux des qualités du paisible animal, et commence par ces mots :

Orientis partibus,
Adventavit asinus,
Pulcher et fortissimus,
Sarcinis aptissimus.
Hez, sire Asne! hez!

Le morceau continue, six strophes durant, du même style.

On conçoit qu'il se soit introduit des abus dans ces fêtes à processions tumultueuses, auxquelles le bas clergé et le peuple prenaient part avec la plus vive ardeur. Pour y remédier, un légat du pape, Odon de Tusculum, rendit l'ordonnance de 1245. Mais c'était vainement qu'il proscrivait la fête des Fous : elle était alors répandue partout. Beauvais, Auxerre, Rouen et d'autres villes ont conservé des souvenirs de ces burlesques assemblées. M. Chérest, qui a fait une histoire de la fête des Fous à Sens [1], en décrit fort minutieusement toutes les vicissitudes depuis sa réforme

Diptyque de la bibliothèque de Sens, servant de couverture à la Messe de la fête des Fous. — Dessin de Chevignard.

par Pierre de Corbeil jusqu'à sa suppression en 1547. On voit qu'au quinzième siècle elle avait dégénéré en extravagances. Ainsi le préchantre des Fous devait recevoir sur le dos, à l'heure des vêpres, une aspersion de trois seaux d'eau : ce jour-là était le 12 janvier.

Les vicaires de la cathédrale de Sens érigeaient un théâtre sur la place Saint-Étienne, et y jouaient des mystères qu'ils assaisonnaient de farces et de scènes bizarres. Ils faisaient la barbe à leur préchantre et à d'autres gens de bonne volonté.

Il fallut les événements de la Réforme pour amener la suppression définitive de cette fête, que le progrès des mœurs faisait trouver chaque jour plus étrange.

[1] *Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne*, an 1853.

UNE FONTAINE A MADRID.

Fontaine de la place Antonio-Martin, à Madrid. — Dessin de Rouargue.

« La place *Antonio-Martin*, dans la rue d'Atocha, assez près du Prado, est d'une grandeur moyenne et irrégulière; ce n'est proprement qu'un élargissement de la rue; elle est décorée d'une grande fontaine, dont les ornements sont de mauvais goût (1). » Il y a plusieurs autres fontaines de ce même style à Madrid. Un des écrivains de notre temps qui se sont appliqués avec le plus de succès à l'étude de l'art, les caractérise brièvement en disant qu'elles sont « d'un rococo dégénéré, mais amusant (2). » Ces expressions seraient mal comprises si elles reportaient la pensée à la période de l'art du dix-huitième siècle que nous désignons en France sous le nom de « style Louis XV. » Les fontaines en rocailles, avec dauphins ou autres animaux, tritons, dieux et déesses, étaient nombreuses, dès le seizième siècle, sur les places de plusieurs grandes capitales de l'Europe, et surtout dans les parcs des châteaux. On peut consulter, si l'on veut étudier ce sujet, le grand ouvrage de Bocklern (1) et celui de Giacomo Rossi (2), qui contiennent tous deux beaucoup de dessins de fontaines. On y rencontrera des compositions agréables et d'autres qui ne sont que ridicules; ces dernières ne sauraient être amusantes; jamais on ne peut plaire en blessant le goût : aussi nous semble-t-il difficile qu'un art « dégénéré » soit « amusant. » On appelle ordinairement ainsi un art exagéré, prétentieux et faux. La fontaine

(1) De la Borde, *Itinéraire en Espagne.*
(2) *Tras los Montes.*

(1) *L'Architectura curiosa nova*, par Georges-André Bocklern, architecte et ingénieur, à Nuremberg; 1664. — Ou *Amœnitates hydragogices G. A. Boecleri;* Noribergæ.
(2) Gio. Giacomo Rossi, *le Fontane di Roma*, avec dessins et gravures d'après Falda et Venturini.

d'Antonio-Martin n'est pas si mauvaise : c'est une fantaisie que le Bernin n'eût pas condamnée.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Fin. — Voyez pages 98, 110, 126, 150.

XXXVII. DERNIÈRES PENSÉES.

Novembre. — Il est temps de mettre fin à ce journal; mes yeux et ma main me refusent leur service, et me forcent à leur donner un congé définitif; d'ailleurs mon histoire, non-seulement celle de mes actions, mais celle même de ma vie intérieure, est maintenant terminée. Mon esprit a jeté l'ancre dans une pensée unique, invariable et inépuisable à la fois; elle me fait l'effet d'une vaste mer, toujours la même, et cependant toujours nouvelle par son immensité et le mouvement incessamment varié de son onde.

Cette pensée est celle de la mort; elle s'est faite ma compagne assidue : il est rare que je m'endorme le soir sans qu'elle plane au-dessus de mon chevet, que je rouvre les yeux le matin sans qu'elle vienne visiter mon réveil; il n'est pas de jour où elle ne se présente devant moi à l'improviste, au milieu d'un chemin qui ne semblait pas devoir me conduire vers elle. Tout ce que je vois finir, le soleil qui se couche, le jour qui décroît, mon foyer qui s'éteint, la rappelle bien vite auprès de moi, s'il lui arrive de m'oublier trop longtemps.

Du reste, je ne cherche pas à l'écarter. Même avant d'avoir sérieusement pensé à la mort, je n'ai jamais formé le vœu de la retarder, non plus que de l'avancer, d'un seul jour. Par nature autant que par principe, je me suis toujours appliqué à régler le pas de mes désirs sur celui de ma destinée, à conformer le mieux possible ma volonté à l'ordre souverain qui régit toutes choses, et que j'accepte avec la conviction instinctive de sa sagesse et de sa bonté. J'ai trouvé dans cette méthode, ou, pour être plus modeste et plus vrai, dans cette tendance, un guide excellent qui m'a conduit comme par la main aux moments critiques de ma vie, un soutien qui m'a porté dans les pas difficiles, et m'a sans doute évité bien des luttes aussi inutiles que fatigantes.

Aujourd'hui ce n'est plus seulement à mon parti pris de paisible résignation que je dois de ne pas redouter la mort. J'ai fait en quelque sorte connaissance avec elle, et, sans en être encore à ce point de familiarité de la considérer comme une intime amie que j'appelle de tous mes vœux, je suis persuadé qu'elle ne me veut pas de mal; si je ne cours pas à sa rencontre, du moins je m'avance vers elle sans crainte, je puis même dire avec une secrète espérance.

Pauvre mort! de quelle ingrate fonction elle est chargée, et qu'elle a de peine à se réhabiliter, à se faire comprendre parmi les hommes! Il est vrai qu'au premier abord, l'apparente destruction dont elle semble l'implacable ministre la revêt d'un caractère formidable; mais un examen plus attentif perce ces terribles dehors et nous rassure en nous découvrant sa nature véritable. Il en est d'elle comme de ces sombres alchimistes du moyen âge, dont le peuple redoutait les sortilèges meurtriers, et qui n'étaient au fond que des serviteurs de la science et des adorateurs des lois divines.

Non, la mort n'a mission de rien détruire, et le mot d'anéantissement, dont on la qualifie, dont même on lui fait un synonyme, est un de ces sobriquets injurieux que le vulgaire, comme pour se venger, jette aux inconnus qui lui en imposent. Il me suffit de l'interroger attentivement pour m'en convaincre; je n'ai besoin que d'un peu de clairvoyance pour découvrir en elle, au lieu d'une œuvre cruelle et aveugle dont toutes les larmes du monde ne parviendraient pas à épuiser la tristesse, une merveille de prévoyance, un abîme de fécondité : ce m'est un vif plaisir d'y plonger ma pensée, bien que je ne puisse en sonder que les bords; d'arrêter mon regard sur un être quelconque, le premier qui s'offre à moi, le brin d'herbe ou l'insecte qui rampe à mes pieds, et de suivre son histoire; de voir, au signal mystérieux du Maître invisible, les éléments qui le composaient, non se détruire, mais se transformer, non disparaître, mais s'échapper pour aller autre part, l'un à deux pas, l'autre à mille lieues, remplir une fonction nouvelle; chacun d'eux, voituré sur l'aile du vent, par la goutte de rosée, dans les vagues de l'océan, se rendre au poste qui lui est assigné, se fixer mais pour repartir, repartir mais pour se fixer encore, ne jamais échouer sur l'écueil de la mort que pour y reprendre son élan, et parcourir ainsi, sous toutes les formes, tous les sentiers du tourbillon qui constitue notre monde. Non, jamais de destruction, toujours des métamorphoses; aucune fin qui ne soit un commencement. Rien ne se perd, rien n'est maudit; toute chose qui tombe, tombe dans les bras d'un ange invisible qui la recueille et l'emporte quelque part.

Je ne puis donc avoir aucune inquiétude sur l'avenir de mon être corporel; je sais que tout ce qui le constitue, jusqu'au plus imperceptible atome, est emprisonné à jamais dans cette admirable et féconde création où un rôle lui sera toujours réservé. L'humanité, les forêts, les troupeaux, les ruisseaux des vallées, les neiges des montagnes, le réclameront toujours. Il aura toujours sa place assurée au festin éternel de la vie, sa note à chanter dans le concert universel.

Tranquille sur la destinée de mon corps, de la partie de mon être dont j'eusse pourtant sans répugnance fait le sacrifice, comment ne le serais-je pas sur celle de mon esprit? Ici j'avoue que la nature ne me fournit aucunes preuves palpables, que l'histoire des âmes n'est pas écrite en caractères visibles pour nos yeux; mais je déclare en même temps que je n'en ressens aucun trouble. Je me passe même volontiers des raisonnements les mieux fondés de la plus solide philosophie. Je crois à l'immortalité de mon âme, parce que j'en ai la conscience, cette science toute faite, qui n'attend pas les conclusions des dialecticiens pour proclamer sa certitude. J'ai une foi instinctive que ce don magnifique, ce don divin que j'ai reçu de pouvoir dire *moi*, de me connaître moi-même, de vivre et de sentir ma vie, d'y coopérer par l'assentiment joyeux de ma volonté, ne me sera pas retiré. Il est vrai que je n'en sais pas plus; mais n'est-ce pas assez, n'est-ce pas tout? Mourir, ce n'est donc autre chose que partir et changer de patrie. Oh! quel voyage et quelle destination! Traverser, avec la conscience de soi-même, les espaces incommensurables de l'univers! rouler dans le torrent des êtres, pour devenir une nouvelle créature! aller, avec le consentement d'une volonté librement soumise, se placer soi-même, matière intelligente, entre les mains de l'Ouvrier divin! A cette perspective, j'éprouve un sentiment indéfinissable : c'est une sorte d'attente solennelle, traversée par des tressaillements de joie. J'éprouve ce que doit éprouver un voyageur prêt à s'embarquer pour l'Orient : il aime encore le rivage natal qu'il presse d'un pas tremblant, et il aime néanmoins d'avance la belle contrée dont il pressent les splendeurs; rempli d'attendrissement, mais aussi d'espérance, il tient son œil fixé sur l'océan immense qui se déroule devant lui, et qui vient déjà baigner ses pieds sur la plage, comme pour l'avertir et le solliciter. . . . . .

Se peut-il qu'avec l'idée de plus en plus sereine que je me fais de la mort, je sois encore sujet par moments à de si tristes impressions! Cette nuit particulièrement, comme je ne pouvais dormir, d'insurmontables appréhensions se

sont emparées de mon cœur. Je me représentais avec amertume, presque avec effroi, l'isolement de ma dernière heure : il me faudrait, à ce moment suprême du départ, ne m'appuyer que sur moi-même, n'entendre que ma propre respiration dans un silence glacé ; je n'aurais pas, pour me consoler et me fortifier, les témoignages de tendresse, les adieux de mes enfants !

Mais ces pénibles impressions se sont dissipées d'elles-mêmes avec l'obscurité de la nuit, et ont fait place à des sentiments plus justes et meilleurs. Loin de savoir gré à mon cœur d'une sensibilité dont j'étais seul l'objet, je reconnais que j'étais simplement victime d'une de ces dispositions malsaines dont notre faiblesse est la source ; je cédais à ce besoin de se prendre en pitié, de pleurer sur soi-même, auquel nous assujettit la susceptibilité maladive de notre égoïsme.

Oui, les choses sont bien comme elles sont, et me fût-il permis de les changer, je crois que je m'en abstiendrais. Je n'ai jamais aimé, au moment de partir en voyage, à m'entourer de mes parents ni de mes amis. L'heure des adieux, avec son attente anxieuse, ses larmes contenues, ses soupirs étouffés, n'inspire pas seulement la tristesse légitime de la séparation, elle oppresse, elle suffoque, elle déchire les fibres du cœur. Combien la mort, avec son lugubre appareil, n'est-elle pas mieux faite encore pour troubler ! Semblable à ces fées des légendes, qui voilaient sous des haillons repoussants leur jeunesse et leur beauté, elle tourne du côté du ciel sa face radieuse et ne montre aux yeux des hommes que son sinistre épouvantail. Il semble qu'elle craigne d'être devinée et qu'elle veuille, à force d'ébranler la chair, mettre l'esprit en déroute. Elle ne touche pas, elle frappe ; elle n'attendrit pas, elle brise ; elle s'évertue si bien à effrayer, que non-seulement elle bannit de sa présence toute sérénité, mais qu'elle laisse encore après elle une longue horreur, et qu'ainsi elle altère pour longtemps, peut-être pour toujours, la pure mélancolie du souvenir.

Plus j'y pense, plus je me réjouis d'épargner à mes enfants cette douloureuse épreuve. Sans doute je ne souhaite pas qu'ils m'oublient, mais leur affection m'est un sûr garant de leurs regrets. Je ne suis pas jaloux de leur déchirer le sein pour y graver mon souvenir en un sillon cuisant. Qu'ils restent, qu'ils restent loin de moi ! Ils apprendront que je m'en suis allé satisfait vers une patrie meilleure, et ils n'auront pas assisté au pénible désordre du départ. Leur tristesse n'aura rien de violent ni d'amer. Ils ne connaîtront pas ces sanglots qui bouleversent, ces frissons qui anéantissent ; s'ils pleurent, ils verseront de ces larmes paisibles et douces où le cœur s'attendrit et s'épure. Leurs habits de deuil ne seront pas pour eux un cilice qui torture ; ils les porteront comme les insignes de la fidélité, comme la parure d'une religieuse espérance !...

Et pour moi-même, je ne suis plus tenté de regretter ma solitude ; je remercie au contraire ma destinée qui me ménage, au lieu d'une rencontre publique, un tête-à-tête avec la mort. J'éprouve une sorte de pudeur en songeant à l'état où sans doute elle me mettra, ne fût-ce qu'un instant, et ce m'est une satisfaction de penser que cette pudeur ne sera point violée. Comme je serai seul à sentir ma ferme assurance, il est juste que je sois aussi seul témoin de ma confusion momentanée. Est-ce là de l'orgueil ? j'ai conscience que non ; c'est la dignité de l'être humain que je sens le besoin de sauvegarder en moi. Loin de m'opposer à la nature, je ne fais que céder à l'impulsion qu'elle m'imprime elle-même. Il y a des heures où elle n'aime pas à se laisser surprendre, il y a des secrets qu'elle veut se réserver, et c'est pour cela qu'elle y répand quelque chose de funèbre. Toutes les créatures, même les plus humbles, semblent comprendre son vœu et s'y conforment : quand le moment est venu de mourir, le chevreuil s'enfonce au plus profond de la forêt, le passereau se cache dans le taillis le plus touffu, l'insecte s'enferme dans son impénétrable cellule de soie pour y ensevelir le mystère de sa métamorphose. . . . . .

15 novembre. — Je viens de relire les dernières pages de mon journal ; je suis bien aise d'avoir pu les écrire. Il me semble qu'elles résument assez exactement tout ce qui se passe en moi, qu'elles donnent un reflet fidèle de ma vie intérieure. Je constate avec plaisir qu'il n'est pas un de mes sentiments quelque peu permanents, une de mes pensées, je parle de mes pensées fondamentales et persistantes, que je ne doive rapporter à quelqu'une d'elles. Je prêterais à rire, si je me laissais aller à dépeindre la joie un peu orgueilleuse que j'éprouve en voyant ma tâche achevée, au moment où mes forces, toujours décroissantes, allaient sans rémission m'obliger de l'abandonner !

Ennuis amers, dégoûts, regret du passé, haine du présent, terreur de l'avenir, sombres fantômes dont la vieillesse, au dire du monde, est le lugubre rendez-vous, où êtes-vous ? Je suis entré, et je ne vous ai pas vus. Avec la fatigue et la faiblesse j'ai trouvé l'indulgence de la conscience, la douceur d'un repos mérité, des occupations qui sont des plaisirs ; en même temps que l'isolement, la consolation du souvenir et de la pensée, d'une intimité plus étroite avec mon âme ; au sein même de la maladie et de l'infirmité, des compensations qui me les ont rendues aussi chères que la santé ; enfin, au seuil de la mort, une immortelle espérance.

Il est vrai que le sort ne s'est pas montré bien sévère à mon égard ; je serais un ingrat si je ne me comptais pas moi-même au nombre des privilégiés ; toutefois, je suis persuadé que le plus précieux des priviléges est à la portée de chacun, et que c'est la simplicité, la bonne volonté du cœur. Comme le philosophe et le savant s'imposent d'aborder l'objet de leur recherche avec un esprit dépouillé de tout préjugé, de même j'ai tâché de me délivrer de toute injuste prévention, de la mauvaise humeur, du mécontentement anticipé, perfides tyrans auxquels nous nous laissons trop souvent assujettir, et de m'offrir à la vie avec un cœur droit et ouvert.

Puisse mon témoignage n'être pas inutile à mes amis et à mes enfants, qui seront les seuls lecteurs de ces pages ! à mes enfants surtout ! Puisse-t-il les aider à se relever aux heures d'abattement et de doute, à marcher en avant avec une inébranlable confiance, à se convaincre qu'une providence paternelle mesure toujours nos fardeaux à nos forces, ne laisse jamais notre route sans ombrages rafraîchissants, sans fontaines jaillissantes, et qu'elle ne manque ni de puissance ni de bonté pour justifier nos espérances, quelque sublimes qu'elles soient ! Quelle joie j'emporterais avec moi, s'il m'était permis de penser que, même éloigné d'eux par la nécessité, même réduit par l'âge à la dernière faiblesse, je n'ai pas manqué à la mission dont je devais m'acquitter à leur égard ! si je pouvais me dire que, même séparé d'eux par la mort, je continuerai encore à les approprier à la vie, à les élever, c'est-à-dire à les exhausser sur mon cœur, au-dessus de l'aride poussière et des brumes d'en bas, jusque dans la pure région du devoir et du vrai bonheur !

MUSÉE DU LOUVRE.

SCULPTURES DE LA RENAISSANCE.

« N° 79. Personnage inconnu. — Une jeune femme dont » la chevelure est renfermée en une coiffe d'étoffe transpa-

» rente qui se modèle exactement sur la forme de la tête; » la robe est sans aucun pli. — Buste en marbre. Hauteur, » 0m,480. »

Le livret du Musée ne donne aucun autre renseignement, sinon que ce buste d'une inconnue, dont l'auteur est également ignoré, doit être une œuvre du quinzième siècle.

A quelques pas, on est en présence de la figure d'un jeune homme qui semble avoir dû être uni à cette jeune personne par les liens du sang ou par ceux du mariage. On cherche dans le livret, et l'on se trouve encore réduit au même laconisme.

« N° 78. Personnage inconnu. — Un homme jeune dont » les cheveux, longs sur les côtés, sont coupés droit sur le

Musée du Louvre; galerie des Sculptures de la Renaissance. — Buste de jeune femme. — Dessin de Chevignard.

» front. Un collet de fourrure, traversé par une très-grosse » chaîne, cache en partie le vêtement, qui laisse voir en- » tièrement le cou. — Buste en marbre. Hauteur, 0m,480. »

Comment ces deux bustes sont-ils entrés au Louvre, et à quelle époque? On ne le sait pas. Seulement, il paraît probable que ces deux personnages étaient Français, de même que l'artiste excellent dont le ciseau a si finement et si délicatement façonné le marbre à leur image. Il est à regretter qu'aucune trace ne permette de chercher à découvrir leur nom, leur famille, l'époque précise où ils vivaient. On aimerait à apprendre quelque chose de leur caractère et de leur destinée. La jeune femme surtout attire par un charme mystérieux. Ce n'est pas un type de beauté régulière, loin de là; mais c'est mieux peut-être : une régularité parfaite

des traits révèle d'ordinaire, avec moins de saillie, les qualités particulières qui constituent l'individualité. Les femmes que l'on est convenu d'appeler belles ont un peu l'air de se ressembler toutes, comme jadis les héroïnes de tragédie ou de roman. On sent bien ici que l'on n'a pas devant soi une figure de convention : on ne saurait douter que le sculpteur n'ait donné la ressemblance fidèle de son modèle ; la grâce, la modestie, la vivacité de l'intelligence, imparfaitement reproduites peut-être par notre gravure, respirent dans cette jeune physionomie. En la regardant avec attention, on en vient presque à croire qu'on devinerait sa pensée ; on eût été heureux de la connaître. C'est un sentiment que nous éprouvons tous, chaque jour, en rencontrant des personnes qui éveillent en nous une sympathie subite et fugitive : nous ne les connaîtrons jamais, du moins ici-bas ; le passé nous échappe, et le présent lui-même est trop vaste pour nous ; mais cette impatience de notre faiblesse, ce désir incessant de franchir les étroites limites assignées par la Providence à l'activité de notre vie terrestre, cette ardeur de facultés plus puissantes, n'est-ce pas le pressentiment et, disons mieux, l'assurance de ce que nous réserve l'avenir? L'enfant aspire à la jeunesse, et vole en espérance au sommet de la colline d'où son regard planera sur notre monde. Que sommes-nous tous, sinon des enfants en marche vers les hauteurs sublimes où il nous sera donné un jour de tout connaître et de tout aimer?

ENSEMENCEMENTS.

Il y a trois manières de distribuer la semence : à la volée, au plantoir et au semoir. La première manière est la plus répandue ; c'est celle que l'on a pratiquée de tout temps, dans tous les pays : le semeur porte la graine dans un sac

La Semence à la volée. — Dessin de Ch. Jacque.

ou dans un panier suspendu à son cou, et jette les poignées de semence devant lui, en leur faisant décrire une demi-circonférence de droite à gauche. On sème encore à la main, en répandant la graine dans le sillon ; on passe ensuite sur le terrain l'araire, la herse et le rouleau, qui n'ensevelissent qu'imparfaitement la graine répandue.

On voit tout de suite quels inconvénients nombreux et graves entraîne après elle cette méthode d'ensemencement, qui est cependant encore très-suivie.

Quelle que soit l'habileté du semeur, la graine est souvent inégalement répartie ; elle est enterrée d'une manière incomplète ou recouverte d'une couche trop épaisse de terre ; le germe qui n'est pas étouffé par la terre est fréquemment dévoré par les oiseaux. Il en résulte de grandes places vides au moment où la plante se développe, tandis qu'à côté les semences trop agglomérées se nuisent mutuellement.

L'ensemencement au plantoir est généralement abandonné pour les céréales et plus particulièrement restreint aux exploitations maraîchères.

Reste le semoir, qui répand la semence en lignes ou à la volée. Les semailles en lignes consistent à déposer, selon une ligne droite, les grains à une distance voulue et à quantités égales, calculées d'avance. Pour les plantes qui acquièrent une certaine dimension, l'ensemencement en lignes est indispensable ; pour les céréales, on discute son

utilité, car l'ensemencement à la volée demeure très-usité en Angleterre.

L'utilité du semoir est incontestable. Il prend rang parmi les machines les plus importantes.

Au reste, les Chinois, qui ont tout inventé, mais qui ont peu perfectionné, emploient depuis des siècles des machines pour l'ensemencement des granifères. Au commencement du dix-huitième siècle, quelques tentatives furent faites, en Europe, pour y introduire l'usage des semoirs pour les céréales. Patullo en Espagne, Tull en Angleterre, construisirent des machines qui furent plus tard imitées par Duhamel. Ces essais eurent peu de succès.

On avait complétement renoncé à l'espoir de voir se répandre cette utile invention, lorsqu'un avocat de Bordeaux exposa, en 1834, une machine faisant en même temps les fonctions de herse et de semoir, qui obtint un grand succès. Enfin M. de Dombasle et plusieurs autres agriculteurs perfectionnèrent les travaux de leurs devanciers et préparèrent l'avénement des machines complètes que nous voyons aujourd'hui en France.

Les conditions à remplir pour fabriquer un bon semoir sont nombreuses et difficiles. Un illustre agronome, M. de Gasparin, a résumé, avec une netteté et une justesse remarquables, les règles à suivre pour juger ces instruments.

« Un bon semoir, dit-il, doit répandre à volonté les graines à une distance voulue; il doit les répandre uniformément et sans interruption toutes les fois que la machine marche, et, la machine continuant à marcher, on doit pouvoir interrompre la transmission des grains; car il est un cas, comme à la fin du sillon et quand on retourne pour en recommencer un autre, où l'ensemencement doit s'arrêter.

» Le semoir doit permettre d'effectuer avec facilité les changements dans la distance entre les lignes des semis et des plants entre eux dans ces lignes.

» Les semences doivent en sortir avec facilité, c'est-à-dire que leur nombre doit être proportionné à la rapidité de la marche de l'instrument. Il ne doit pas être sujet à s'engorger, ce qui serait cause que plusieurs lignes pourraient manquer de grains. Cette disposition serait un vice radical dans un semoir.

» La semence doit être recouverte avec soin après le passage du semoir, sans que l'instrument destiné à cet usage puisse faire la *traîne*, c'est-à-dire sans qu'il s'engorge de terre et dérange les semences une fois qu'elles ont été posées à leur place.

» Le semoir doit être solide, peu sujet aux dérangements, et les réparations qu'il nécessite doivent pouvoir être faites par les ouvriers ordinaires.

» Enfin sa marche doit être facile, de manière que le cheval puisse soutenir la vitesse d'un mètre par seconde [1]. »

DE L'UTILITÉ DE PARLER.

Tout homme dont l'esprit est agité et comme obscurci par une multitude confuse de pensées qu'il a peine à débrouiller, sentirait sa raison se fortifier et ses idées s'éclaircir quand il ne ferait que les communiquer à un ami et discourir avec lui sur ce qui l'occupe; car alors il juge ses opinions avec plus de facilité, il range ses idées avec plus d'ordre; enfin il juge mieux de la vérité et de l'utilité de ses pensées, une fois qu'elles sont exprimées par des paroles. Thémistocle employait une comparaison fort juste lorsqu'il disait au roi de Perse que les discours des hommes étaient semblables à des tapisseries déroulées et tendues sur lesquelles on voit nettement les figures qui y sont représentées; au lieu que leurs pensées, avant d'être communiquées, ressemblaient à ces mêmes tapisseries encore pliées et roulées. On s'instruit soi-même en produisant ses pensées au dehors, même lorsqu'on les communique à une personne quelconque, et en aiguisant pour ainsi dire son esprit contre une pierre qui ne coupe point, mais qui fait couper. BACON.

UNE FABRIQUE DE GLACES A BÉNARÈS.

Un juge de Bénarès emploie, pendant les mois de décembre et de janvier, des centaines de pauvres Hindous de tout sexe et de tout âge, à placer sur une aire immense, disposée de manière à être battue du souffle froid du vent des montagnes, des milliers de soucoupes à fond plat remplies d'eau. Pendant la nuit, il s'y forme de minces lames de glace, qu'on rassemble soigneusement le matin avant le lever du soleil pour en emplir avec de la paille des fosses profondes, où cette précieuse denrée se conserve pour les longs jours de l'interminable été. Cette fabrication a le triple avantage d'être utile à la bourse de son inventeur, de bien mériter des riches de Bénarès dont elle rafraîchit les boissons, et de faire vivre une multitude de malheureux privés de tout autre moyen de subsistance [1].

MOYENS D'EFFRAYER LES CHIENS.

En se donnant tout à coup une attitude extraordinaire ou grotesque, on peut quelquefois mettre en fuite des chiens furieux ou d'autres animaux féroces. Watterton raconte la déroute merveilleuse d'une bande de buffles, dans l'Amérique du Sud, qui n'eut d'autre cause qu'un expédient de ce genre. Un autre voyageur raconte que, traversant un jour un pont étroit, un chien sauvage et d'un aspect fort menaçant parut tout à coup devant lui à l'autre extrémité. Échapper par la fuite était impossible. Alors, avec un grand sang-froid, il se mit à regarder hardiment le chien, puis à baisser la tête et à diminuer sa taille en se courbant bien bas, les mains appuyées sur ses genoux. Le chien s'arrêta, parut étonné de voir cet homme changer ainsi de taille et trépigner bruyamment: il hésitait cependant; mais le voyageur s'étant mis à marcher à sa rencontre dans la même posture et sans cesser de piétiner avec fracas, le chien, saisi de frayeur, fit volte-face et se sauva à toutes jambes. — L'auteur de *la Campagne de Rome*, attaqué par un chien également redoutable, eut l'idée d'ouvrir brusquement son parapluie et de s'en faire une sorte de bouclier: le chien bondit en arrière et s'enfuit de même en poussant des cris d'épouvante.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voy. p. 23, 87.

LE CHLORE. — L'ACIDE CHLORHYDRIQUE.

Nous connaissons tous le sel marin ou sel de cuisine; mais peu de personnes savent ce que c'est que ce corps, auquel on ne saurait en comparer aucun autre pour l'importance du rôle qu'il joue dans la nature, et pour l'universalité de ses usages. Quelque intéressante et instructive que soit son histoire, nous n'avons point dessein de l'exposer longuement aujourd'hui; mais il est nécessaire que nous en disions au moins quelques mots, afin d'établir ce

[1] Nous empruntons en partie cet article à l'ingénieux ouvrage de notre collaborateur, M. Victor Borie, intitulé: *les Travaux des champs*.

[1] F. de Lanoye, *l'Inde contemporaine*; 1855.

que nous nous permettrons d'appeler la généalogie des deux substances dont l'étude fera le sujet de cet article.

Bien que le sel de cuisine soit le plus ordinairement désigné sous la simple dénomination de *sel*, qu'il soit même le seul corps auquel on l'applique dans le langage vulgaire, et qu'on soit par conséquent disposé à le considérer comme le sel par excellence, — ce n'est point, en réalité, un vrai sel dans le sens chimique du mot. En effet, les chimistes appellent spécialement *sels* les composés résultant de la combinaison d'un *acide* avec une *base*, et qu'on peut, par l'analyse, dédoubler, de manière à retrouver ces deux principes toujours complexes eux-mêmes. Or essayons de décomposer le sel marin, et, pour cela, mettons-en quatre parties dans un matras ou ballon, avec trois parties d'acide sulfurique concentré que nous aurons préalablement étendu d'une partie d'eau. Préparons, pour l'adapter au col du ballon, un bouchon muni d'un tube à dégagement qui se rendra dans un flacon laveur, d'où partira un autre tube dont l'extrémité recourbée s'engagera sous une cloche renversée sur une cuve à mercure et remplie de ce métal liquide. Chauffons quelques instants le matras débouché; afin d'en expulser l'air atmosphérique; puis introduisons dans son orifice le bouchon tenant au reste de l'appareil, et continuons de chauffer doucement. Nous verrons alors des bulles de gaz se dégager, traverser l'eau du flacon laveur et le mercure de la cuve, pour se réunir successivement dans la cloche qu'elles ne tarderont pas à remplir. Au bout d'un certain temps, les bulles s'arrêteront dans le flacon laveur; il sera temps alors de cesser l'opération, car ces bulles ne seront plus autre chose que de la vapeur d'eau. Démontons maintenant l'appareil et examinons les produits. Premièrement, en retournant la cloche pleine de gaz, nous verrons d'abondantes fumées blanches se répandre dans l'atmosphère; il nous sera facile de constater, en approchant nos narines et notre langue de l'orifice de la cloche, que le gaz obtenu est doué d'une odeur forte, piquante, excitant la toux, et d'une saveur aigre, caustique et brûlante. En outre, un papier bleu de tournesol, mouillé et exposé à son contact, prendra immédiatement une coloration rouge caractéristique. Il n'y a pas de doute possible : ce gaz est un acide. Or ce n'est point l'acide sulfurique qui, comme nous savons, est bien loin d'être gazeux à la température ordinaire; c'est donc un acide nouveau, et il ne peut provenir que de la décomposition du sel marin. Si, d'ailleurs, nous poussons plus loin l'examen de ses propriétés, nous constaterons toutes celles d'un acide bien connu des chimistes, l'acide *chlorhydrique*.

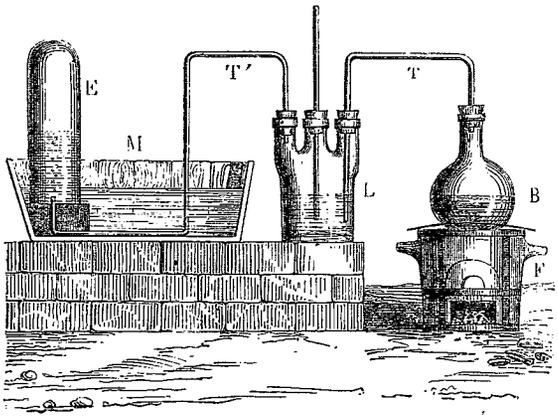


Fig. 1. Appareil pour préparer l'acide chlorhydrique.

B, ballon contenant le mélange de 2 parties de sel marin et 3 parties d'acide sulfurique étendu. — T, premier tube de dégagement. — L, flacon laveur contenant de l'eau qui se sature d'abord d'acide chlorhydrique, puis laisse passer ce gaz, par le second tube T′, dans l'éprouvette ou cloche E, renversée sur la cuve à mercure M.

Revenons maintenant au résidu demeuré dans le ballon : il est sans action sur le tournesol bleu, sans action sur le tournesol rougi; il est neutre : l'acide sulfurique a donc été saturé; il n'a pu l'être que par une base, et cette base, il n'a pu l'emprunter qu'au sel marin. Nous avons, en effet, sous les yeux un nouveau sel, le *sulfate de soude*, résultant de la combinaison de l'acide sulfurique avec la soude ou *oxyde de sodium*.

$$\left.\begin{matrix}\text{H (Hydrogène)}\\ \text{Cl (Chlore)}\end{matrix}\right\} = \text{Acide chlorhydrique} + \left\{\begin{matrix}\text{Na (Sodium)}\\ \text{O (Oxygène)}\end{matrix}\right\} = \text{Soude.}$$

Voilà, n'est-il pas vrai, lecteurs, une expérience qui semble répondre par un démenti formel à notre assertion, en démontrant jusqu'à l'évidence que le sel marin est bien un véritable sel, formé par l'union d'un acide et d'une base également énergiques, la soude et l'acide chlorhydrique, et que son vrai nom ne peut être que *chlorhydrate de soude*. — Le démenti semblera plus complet encore lorsque, procédant par synthèse et faisant passer un courant de gaz acide chlorhydrique dans une dissolution de soude caustique ou de carbonate de soude jusqu'à saturation, nous aurons reproduit de véritable sel marin. Eh bien, l'apparence est trompeuse, et notre assertion est vraie; car, remarquons-le bien, dans l'opération analytique ainsi que dans l'opération synthétique, nous avons fait intervenir un agent beaucoup plus actif et plus important qu'on ne le croit; et cet agent, c'est l'eau, sans laquelle nous n'eussions obtenu ni décomposition dans le premier cas, ni recomposition dans le second. Dans le premier, c'est avec l'hydrogène de cette eau que s'est formé l'acide chlor*hydrique* recueilli sous la cloche; c'est avec son oxygène que s'est formé l'*oxyde* de sodium ou soude qui a neutralisé l'acide sulfurique; dans le second, l'hydrogène de l'acide chlorhydrique, en s'unissant avec l'oxygène de la soude, a donné naissance à de l'eau qui, en s'ajoutant à l'eau déjà employée pour dissoudre la base, vous a fait prendre le change sur le véritable caractère de la réaction. En résumé, tant que le sel marin contient de l'eau, il peut, si l'on veut, être appelé chlorhydrate de soude, et sa composition être représentée par la formule HCl + NaO, ou, ce qui revient au même, NaCl (sel marin) + HO (eau). Mais nous pouvons le dessécher complétement sans le détruire, sans modifier en rien ses propriétés essentielles. Le sel marin ne contiendra plus alors ni oxygène ni hydrogène, et nous le trouverons formé de deux corps *simples* seulement : le *sodium*, un métal, — et le *chlore*. Ce n'est donc pas du chlorhydrate de soude, comme le faisaient croire nos premières expériences, mais bien du *chlorure de sodium*.

Cette théorie est aujourd'hui l'A b c de la chimie; pourtant elle ne date que d'hier, et l'on doit avouer qu'il y avait de quoi s'y tromper, — ce que les plus grands chimistes ont fait pendant longtemps sans que cette erreur fasse tache à leur gloire. Les anciens alchimistes connaissaient l'acide chlorhydrique; mais ils étaient loin de soupçonner sa composition. Ils l'appelaient tantôt *esprit de sel*, tantôt *acide marin*. Le premier chimiste digne de ce nom qui l'étudia avec attention et découvrit l'ingénieux et simple moyen que nous venons de décrire pour l'extraire du sel marin, ce fut Glauber. En 1774, Scheele, à son tour, découvrit le chlore; il aperçut bien l'étroite parenté qui existait entre ce corps et l'acide marin; mais quelle était la nature du lien qui les unissait? il n'en put rien savoir. La

célèbre théorie du *phlogistique* était alors en pleine vigueur. On désignait sous ce nom un fluide imaginaire qu'on supposait se dégager des corps dans le phénomène de la combustion. Scheele crut pouvoir admettre que le chlore était de l'acide marin privé de phlogistique, et il l'appela, en conséquence, *acide marin* ou *acide muriatique déphlogistiqué*.

Lorsque, quelques années après, l'illustre Lavoisier eut découvert l'oxygène, renversé l'hypothèse erronée du phlogistique, et fait adopter la théorie d'après laquelle l'oxygène, — comme l'indique son nom, — était le seul principe acidifiant, l'acide muriatique dut nécessairement être considéré comme un composé d'oxygène dont le radical était inconnu. Quant au chlore, on crut que c'était aussi un composé d'oxygène et du même radical, et l'on attribua la différence entre ses propriétés et celles de l'acide muriatique à ce qu'il contenait une plus forte proportion d'oxygène; on le baptisa donc du nom d'*acide muriatique oxygéné*. Berthollet fit de ce prétendu acide et de son congénère l'objet d'études savantes qui rendirent à la chimie appliquée les plus grands services, puisqu'elles le conduisirent à la découverte des propriétés décolorantes du chlore et de ses composés, et de leur application au blanchiment des fibres textiles végétales. Mais, pas plus que ses devanciers, il ne mit en lumière la nature intime et le mode de génération de ces deux substances. Enfin ce fut seulement en 1809 que Gay-Lussac et Thénard en France, Davy en Angleterre, reconnurent simultanément que le chlore était, non un acide, mais un corps élémentaire, et que l'acide muriatique était, non un *oxacide*, mais un *hydracide*, c'est-à-dire un acide résultant de l'acidification de l'hydrogène. Cette importante découverte devint le point de départ d'un nouveau système touchant la formation des acides; l'oxygène ne fut plus seul considéré comme capable de donner naissance à ce genre de composés, et l'expérience et la théorie ont confirmé depuis les chimistes dans l'opinion, aujourd'hui universellement admise, que le chlore, le soufre, l'iode, etc., possèdent, comme l'oxygène, la propriété de se combiner avec d'autres métalloïdes, et notamment avec l'hydrogène, pour former de véritables acides.

Conformément à ce système, la nomenclature fut de nouveau modifiée; un nouveau corps simple y prit place : ce fut le *chlore*, ainsi appelé par Ampère, à cause de sa couleur verdâtre (du grec *chlôros*, vert). Quant à l'acide muriatique, on changea d'abord son nom en celui d'acide *hydrochlorique*, puis d'acide *chlorhydrique*. — Pourquoi, demanderez-vous, pourquoi « chlorhydrique » plutôt que « hydrochlorique? » — Parce que, selon les règles de la nomenclature chimique, on est convenu de placer toujours en premier le nom du principe acidifiant dans les noms composés par lesquels on désigne les acides inorganiques.

Nous espérons que nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré d'être entrés dans quelques détails sur un des épisodes les plus intéressants de l'histoire de la chimie. Si nous nous sommes laissé entraîner sans trop de difficulté à cette digression rétrospective, c'est qu'il nous a semblé utile de montrer quelles laborieuses recherches nous ont dévoilé peu à peu le vaste ensemble de connaissances dont nous sommes si justement fiers, et par quelle longue série d'erreurs il a fallu passer pour arriver à conquérir le petit nombre de vérités rigoureuses qui sont désormais en notre possession. Cela dit, revenons à nos appareils, et voyons comment nous pourrons parvenir à décomposer le sel marin assez complétement pour mettre en liberté ce mystérieux corps simple, ce gaz vert qui a mis en défaut tant et de si habiles investigateurs.

En traitant tout à l'heure le chlorure de sodium par l'acide sulfurique étendu d'eau, nous avons obtenu de l'acide chlorhydrique, c'est-à-dire un composé de chlore et d'hydrogène. Eh bien, si, au moment où ce composé se dégage, nous le mettions en présence d'un corps riche en oxygène, n'arriverait-il pas qu'une partie au moins de cet oxygène reprendrait à l'acide chlorhydrique son hydrogène pour former de l'eau, et que le chlore se trouverait ainsi isolé? — Prenons, par exemple, du *peroxyde de manganèse*. Ce corps renferme un équivalent du métal appelé manganèse et deux équivalents d'oxygène. Sa formule est $Mn\,O^2$. Les proportions du mélange à employer sont les suivantes : peroxyde de manganèse, une partie en poids; acide sulfurique, deux parties; sel marin, quatre parties. La réaction est facile à comprendre. Les choses se passent d'abord comme dans la préparation de l'acide chlorhydrique, à ceci près que le peroxyde de manganèse est décomposé en même temps que le chlorure de sodium : il se forme donc, d'une part, de l'acide; d'autre part, du protoxyde de manganèse et de l'oxygène libre; tandis que les deux bases (soude et protoxyde de manganèse) s'unissent avec l'acide sulfurique et forment un sulfate double, l'oxygène naissant s'empare de l'hydrogène de l'acide chlorhydrique; l'eau qui a pris ainsi naissance reste dans le récipient, et le chlore qui est gazeux se dégage. L'appareil ressemble fort à ceux que nous avons déjà employés. Nous en donnons néanmoins ci-dessous le dessin, avec une petite légende explicative.

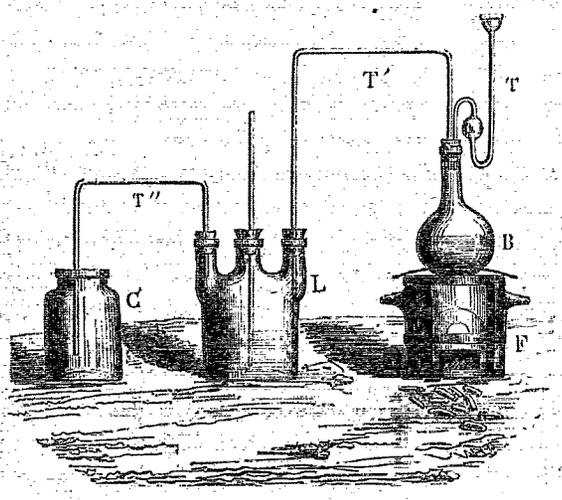


Fig. 2. Appareil pour préparer le chlore gazeux.

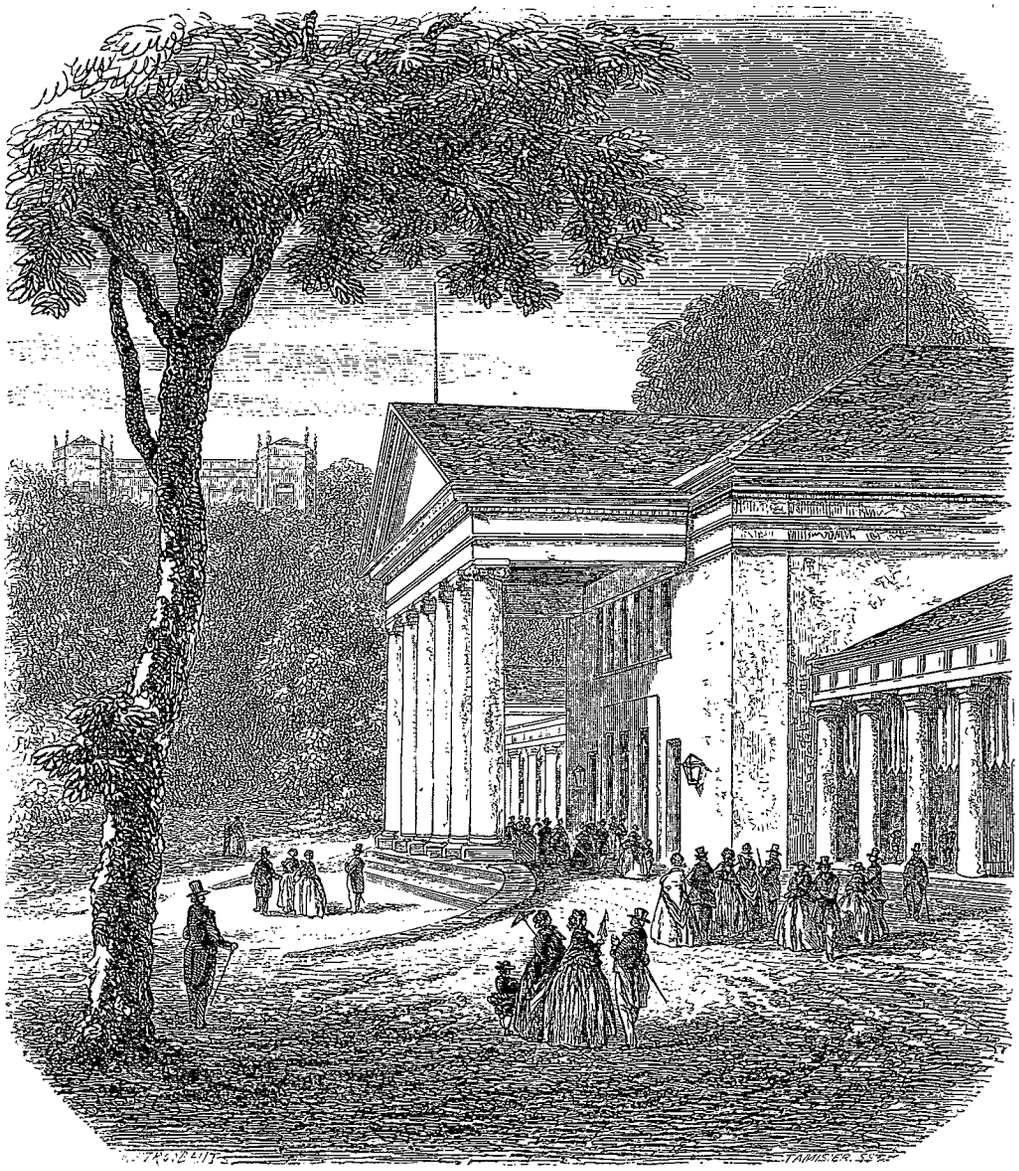
F, fourneau chauffé avec quelques charbons seulement. — B, ballon contenant le mélange d'acide sulfurique, de sel marin et de peroxyde de manganèse. — T, tube de sûreté par où l'on verse l'acide sulfurique. — T', premier tube de dégagement. — L, flacon laveur. — T'', second tube de dégagement. — C, flacon vide et non bouché, où le chlore se rend en sortant du flacon laveur.

En raison de sa pesanteur spécifique, qui est à celle de l'air comme 2,44 est à 1, le chlore, pourvu qu'il n'y ait point alentour d'agitation dans l'atmosphère, s'amasse et se dépose, à la manière d'un liquide, dans le flacon C, sans qu'il soit besoin de le boucher; mais nous recommandons bien à nos lecteurs d'opérer sous une bonne cheminée, d'arrêter l'opération aussitôt que le flacon est plein, en emportant au dehors l'appareil générateur, et d'éviter, autant que possible, de respirer du chlore, même en très-petite quantité. Faute d'observer ces précautions, ils constateraient à leur détriment une des propriétés caractéristiques de ce corps, qui est d'agir vivement sur les bronches, et d'exciter, lorsqu'on le respire, une toux presque incoercible, quelquefois accompagnée de crachements de sang, et suivie d'une irritation qui peut persister fort longtemps.

La suite à une autre livraison.

LE KURSAAL.

Voy. p. 105.



Le Kursaal, à Wiesbaden. — Dessin de Stroobant.

La place Wilhelm, à Wiesbaden, est une jolie pelouse bordée d'arbres et encadrée par plusieurs hôtels, le théâtre, des colonnades couvertes où s'abritent en été les marchands, et le Kursaal dont notre gravure représente le portique.

Le Kursaal est le grand casino de Wiesbaden. Les six colonnes ioniques qui décorent la façade sont surmontées d'une inscription latine que l'on ne saurait trouver prolixe ; elle se compose de deux mots et d'un chiffre : FONTIBUS MATTIACIS, MDCCCX; ce qui rappelle que l'on a élevé le monument en 1810, mais que les eaux hygiéniques de Wiesbaden étaient connues des Romains et avaient reçu d'eux le nom de *Fontes Mattiaci,* parce que cette partie de la contrée germanique était alors habitée par la tribu des Mattiaci.

Après avoir passé sous le portique, on entre dans une salle longue de plus de 43 mètres, large de 20, et haute de 16. Ornée de colonnes de marbre, de statues et de bustes, elle sert tour à tour aux danses, aux concerts, aux festins, et aussi, hélas! au plus malfamé de tous les jeux humains, à la roulette! A gauche, on trouve les salles à manger du restaurant; à droite, un cabinet de lecture et plusieurs salons de danse et de jeu.

Du côté opposé à la Wilhelmplatz, le Kursaal a une façade qui domine un joli jardin bien dessiné, où l'on peut prendre le café et des glaces, entendre les symphonies, les ouvertures et les polkas d'un kiosque-orchestre, ou bien encore, à l'ombre des saules et des acacias, jeter des miettes de pain aux carpes et aux canards de l'étang (1).

En remontant le ruisseau qui se jette dans ce bassin, on est conduit par un sentier agréable jusqu'au moulin de Dieten et aux ruines du château de Sonnenberg. (Voy. p. 105) (2).

(1) Voy. t. VI (1838), p. 281.
(2) Voy. l'*Itinéraire des bords du Rhin*, par Adolphe Joanne; et *Bubbles from the Brunnens of Nassau,* by an Old Man.

UN ENFANT SUR LES BRAS.

NOUVELLE.

Pierre Dubrier, que tous ses amis appellent « le bon Pierre, » résolut de partir pour Dijon, le 28 janvier 1855, par le train omnibus de onze heures. Ses amis lui avaient dit :

— Tu devrais prendre le train direct. Le froid est rigoureux, et, quoique la vapeur marche vite, avec toutes ces stations, on a le temps de souffrir.

Pierre, pour toute réponse, montrait son vaste manteau. D'ailleurs il n'est pas d'un âge et d'une santé à devoir se traiter délicatement. C'est, à la lettre, un jeune homme de quarante ans, à qui l'on n'en donnerait pas plus de trente-cinq, avec sa bonne mine et sa taille un peu forte, mais dégagée. Du reste, bienveillant, quoique naturellement sérieux ; sans cesse occupé des autres, s'inquiétant de leur bien-être et trouvant tout assez bon pour lui. En se décidant pour le train omnibus, il avait une secrète pensée ; il voulait prendre les troisièmes places, déterminé surtout, et presque sans y songer, par le sentiment pénible qu'il éprouve toujours lorsqu'il se voit mieux placé que d'autres ne peuvent l'être ; fâché d'être à son aise et bien établi, lorsqu'on est ailleurs contraint et souffrant.

— D'ailleurs, se dit-il à lui-même, lorsqu'il reçut au bureau ce qu'on lui rendit, avec son billet, sur la pièce de quarante francs qu'il avait présentée au guichet, ceci sera mieux placé dans les mains de quelques nécessiteux que dans la caisse d'une riche compagnie.

En se promenant dans son compartiment de la salle d'attente, il voyait autour de lui une foule populaire, des soldats, des campagnards, des femmes et des enfants, force paquets et des paniers formidables ; mais de tout cela il n'avait aucune peur. On ouvrit enfin les portes vitrées, et tout le monde courut aux wagons. Pierre marchait d'un pas égal, et se disposait à prendre la première place venue, quand il se sentit un peu poussé par derrière. Il se retourne, et voit une jeune femme, délicate, les yeux en pleurs, la figure amaigrie, portant sur son bras un nourrisson, et donnant la main à une petite fille de quatre ans. Est-il besoin de dire que Pierre prit aussitôt le nourrisson, aida la mère à monter, lui rendit le précieux fardeau, et se chargea de faire escalader lestement à la petite fille la marche du wagon ? Au bout de quelques secondes, la jeune dame était assise au centre, dans le fond, sa fille auprès d'elle, l'enfant dans ses bras et Pierre vis-à-vis. Ce fut alors seulement qu'il vit au bras de la voyageuse un vaste cabas, bourré de petites provisions, et dont il se hâta de la délivrer, pour le loger sous le banc.

— Je n'ai pas porté cela bien longtemps, lui dit-elle : mon mari vient de nous quitter.

C'est un malheur qu'on ne puisse autoriser les amis, les parents, les maris et les femmes, à suivre jusqu'aux wagons le voyageur chéri, qui va s'enfoncer dans les salles d'attente, sans qu'on puisse savoir comment les choses se passeront au moment essentiel, et quelle compagnie la femme, la fille ou la sœur aura trouvée ; sans voir s'éloigner le véhicule qui emporte ce que nous aimons, et sans qu'une main, qui nous parle encore, nous envoie de loin par la portière ces derniers adieux, si tristes et si doux !

— Il est toujours là, reprit la voyageuse ; il m'a dit qu'il attendrait encore un moment, après le coup de sifflet, pour être assuré que je ne reste pas dans l'embarras par quelque accident.

Elle avait à peine achevé, que le mugissement solennel se fit entendre dans toute la gare, et Pierre vit passer un léger frémissement sur la figure, un peu fiévreuse, de la jeune femme : pour se distraire, elle revint à ses enfants ; elle reçut les caresses de la petite fille, et pressa contre son sein le nourrisson endormi. Au départ, il y eut un instant de silence dans tout le compartiment, et, sans doute, plus d'une invocation secrète à celui qui fait rouler les astres dans les chemins célestes. Mais, aux troisièmes places, le silence n'est jamais de longue durée ; chacun fut bientôt en conversation avec ses voisins, et, particulièrement, Pierre avec sa voisine. Son premier soin fut de savoir ce qu'il ferait de ce vaste manteau, qu'il n'avait nul besoin de mettre sur ses épaules suffisamment couvertes, et, pour arranger tout le monde, il proposa de l'étendre sur les genoux de ses voisins. Au fait, c'était pour eux aussi qu'il l'avait pris, et ce fut pour plusieurs un supplément fort salutaire. Chacun en prit sa part ; Pierre veilla surtout à ce que ses nouvelles protégées fussent bien pourvues. La mère avait un peu de toux qui lui parut inquiétante. Il sut bientôt qu'elle allait faire pour sa santé un voyage et un séjour dans le Midi, sa patrie ; qu'elle était partie avec de tristes pressentiments et un profond regret, à cause de son mari et du commerce, qui n'irait pas sans elle ; qu'elle allait rejoindre sa mère près de Marseille ; que Paris était pour elle et pour son mari un lieu d'exil et de souffrance. Enfin l'inquiétude, le chagrin et la maladie accompagnaient cette jeune femme dans ce long voyage, sans qu'elle eût une petite bonne ou une parente pour la seconder.

— Et vous porterez jusque-là ce bel enfant sur vos bras ? lui disait le bon Pierre.

— Il ne me fatigue point.

— Prenez-y garde, Madame : la traite est longue d'ici à Lyon, et là d'autres fatigues vous attendent, puisque la voie ferrée n'est pas encore établie. Laissez-moi vous aider un peu. Votre nourrisson est satisfait ; il va s'endormir : confiez-le quelques moments à mes bras.

Cette proposition fit sourire un gros monsieur, largement établi à l'angle du compartiment ; mais Pierre n'y prêta aucune attention, et fit si bien par ses instances que la mère se laissa persuader. L'enfant n'eut pas plus tôt changé de mains qu'il s'endormit doucement, et ce sommeil, qui se prolongea jusqu'aux portes de Dijon, fut une excellente raison pour refuser de rendre le fardeau à la jeune dame.

Dans l'intervalle on fit plus ample connaissance. La petite Catherine avait presque incessamment ses beaux yeux bleus fixés sur le bon monsieur qui tenait son frère. Elle lui apprit qu'il s'appelait Joseph, comme son père, et que sa maman l'avait ainsi voulu. La maman s'appelait Isabelle. L'autre Joseph, celui qui était resté à Paris, fut bien souvent cité et loué tendrement par la jeune dame, comme le meilleur des maris et des pères.

— Je veux le connaître un jour, disait Pierre, et, dans six mois, quand je regagnerai la capitale, j'irai savoir de vos nouvelles et des siennes.

— Dans six mois, Monsieur ? dit tristement la délicate voyageuse ; ne tardez pas autant, si vous voulez me revoir à Paris, car peut-être, quand j'y serai rentrée...

Un douloureux regard exprima le reste, que la pauvre mère ne voulait pas faire entendre à Catherine. Dans le court espace de quelques heures, Pierre avait pu sentir profondément que si Joseph Donel inspirait de justes regrets, il devait en éprouver aussi, et trouver la séparation bien cruelle. Déjà l'on arrivait dans la capitale de la Bourgogne. Il fallut rendre l'enfant à la mère, et prendre congé d'elle précipitamment ; mais Pierre emportait le nom de ses nouveaux amis, et il avait donné le sien.

Les impressions de voyage furent, de tout temps, assez fugitives : elles le sont aujourd'hui plus que jamais. Cependant Pierre n'oublia pas madame Donel. Il souhaitait et crai-

gnait à la fois d'avoir de ses nouvelles; il se figurait qu'elle n'avait pu vivre longtemps loin de son mari; qu'elle serait retournée dans cette ville, si souvent fatale aux santés délicates, et ses pressentiments achevaient d'une manière lugubre sa mélancolique rêverie. Enfin il retourna lui-même à Paris, au terme fixé. Hélas! que n'avait-il trouvé, en le quittant, une compagnie insignifiante, comme celle avec laquelle il y rentrait? La rue de Mme Isabelle Donel n'était pas éloignée de celle où il était descendu : aussitôt après son arrivée, il y courut, avec une invincible anxiété. Le cœur lui battait; ses yeux avaient de la peine à suivre les numéros, qui lui annonçaient l'approche de celui où l'attendait peut-être un cruel chagrin... Encore deux ou trois maisons!... Il touchait au but, et il se sentit comme dans un nuage, lorsqu'il vit un magasin fermé, un écriteau... « Fermé pour cause de décès. » C'était bien là, à l'enseigne de Joseph Donel!

Pierre eut besoin de s'appuyer contre la muraille de vis-à-vis. Un marchand s'aperçut de son trouble, et lui dit avec compassion :

— Vous les connaissiez donc, Monsieur?... Quel malheur, n'est-ce pas? Une si belle âme!... à peine de retour!...

Pierre Dubrier n'en put écouter davantage. Il était oppressé.

— Quand aura lieu le convoi, Monsieur? dit-il au marchand.

— Demain à onze heures.

— Merci.

Blessé au cœur, il se retira, en faisant les plus douloureuses réflexions.

— Ses pressentiments ne l'avaient donc pas trompée! se disait-il; et moi-même je n'avais aucune bonne espérance.

Le lendemain, à onze heures précises, il attendait, en voiture, à quelque distance de la maison. Il vit que cette mort avait ému tout le voisinage. Les magasins se fermaient, d'autres voitures arrivèrent; mais quand les funèbres apprêts furent plus avancés, il n'observa plus rien, et se retira au fond de sa voiture, qui ne tarda pas à se mettre en mouvement avec le triste cortége. A l'église, il ne vit rien, rien que la lettre fatale sur les tentures du porche. Il se recueillit avec une douleur amère; puis il pria, il pleura, et sentit alors ce soulagement intime que donne toujours aux affligés la pensée du ciel. Au cimetière il ne vit rien non plus; il évita même de chercher des yeux l'infortuné qui venait de faire une perte irréparable. Seulement il se promit de venir bientôt pleurer en secret sur la tombe d'Isabelle.

Il y revint dès le lendemain, ne pouvant concevoir lui-même la vivacité de ses regrets pour cette personne qu'il avait rencontrée d'une manière si fugitive, et qui peut-être l'aurait à peine reconnu lui-même quand il se serait présenté chez elle. Mais le cœur a des mystères inexplicables, des volontés invincibles. Ce qui faisait chérir à Pierre les sentiments qu'il gardait pour cette aimable femme, c'était leur parfait désintéressement; il la regrettait pour son mari et pour ses enfants. Il ne songeait point à lui : il aurait donné sa vie pour racheter Isabelle et la rendre à ces êtres désolés.

Telles étaient les réflexions qu'il faisait auprès de la tombe toute fraîche, qu'il avait aisément retrouvée à l'angle du cimetière. La nuit approchait; une vapeur brumeuse montait des tombes vertes, et enveloppait tous les objets comme d'une gaze légère. Tout à coup Pierre Dubrier croit voir s'approcher, dans les ombres du crépuscule, une femme vêtue de deuil, soutenue par une servante qui porte un enfant; elle-même en conduit un autre par la main. Ces personnes s'avancent dans la direction de la tombe... Assurément c'est une parente, peut-être une belle-sœur... Il s'écarte un peu parce qu'il a vu que sa présence gênait... Alors la femme vêtue de deuil s'avance à pas précipités, se prosterne, et s'écrie d'une voix étouffée : « Joseph! Joseph!... » Et la petite fille, qui était restée à quelque pas en arrière, accourt elle-même et s'écrie à son tour : « Maman, ne te désole pas! il est avec Dieu; tu me l'as dit! »

Pierre Dubrier, frappé de stupeur, reste d'abord un instant immobile; puis, agité d'un trouble inexprimable, il s'éloigne, il fuit... Quand il est à la porte du cimetière, il revient à lui; il s'arrête à l'écart, pour voir passer encore celle dont il a pleuré la mort, et dont il doit maintenant déplorer le malheur. Mais, si désintéressée que fut son affection, il ne peut se dissimuler qu'une douceur secrète se mêle actuellement à ses regrets; et quand les deux femmes et les deux enfants passèrent auprès de lui, je ne sais quels sentiments opposés de tristesse et de joie oppressèrent son cœur.

— Voici, se disait-il, voici une famille qui me retrouvera bientôt! Voici de grands devoirs à remplir! Ce n'est pas sans cause que la Providence avait mis, dans un court voyage, cet enfant sur mes bras. Elle savait qu'il serait un jour mon pupille. Je répondrai à l'appel de mon Dieu!

Quelques jours après, Dubrier écrivit à Mme Donel une lettre de condoléance, et demanda la permission de lui rendre visite. Elle lui répondit, le jour même, du ton le plus affectueux, et le reçut dans son modeste appartement. Elle n'était pas encore descendue au magasin. Le bon Pierre lui cacha soigneusement, on le comprend bien, tous les détails que nous venons de rapporter. Il n'avait pas été remarqué au cimetière. Il entra doucement dans la douleur de la femme et les soucis de la mère.

— Joseph attendait votre visite, Monsieur, dit-elle à Pierre. Huit jours avant sa mort, nous avons encore parlé de vous, et vous l'auriez trouvé en parfaite santé. Trois jours ont suffi pour le mettre au tombeau. Nous arrivions de Provence, d'où je revenais guérie, et il avait promis à ma mère de liquider doucement nos affaires pour me ramener auprès d'elle.

Pierre se conduisit en bon et véritable ami, en homme délicat et généreux. Il se montra serviable; il se rendit utile, précieux, indispensable : Joseph avait été vivement aimé, il l'était encore; cependant, après plus d'une année, Mme Donel, troublée par la difficulté de sa position et la complication de ses affaires, qui exigeaient les soins d'un homme habile et dévoué; touchée de l'intérêt paternel que Pierre portait à ses enfants, écouta, d'abord sans répugnance, et bientôt avec quelque douceur, la demande que lui fit Dubrier de devenir véritablement le père de Joseph et de Catherine. Mme Donel a changé de nom et quitté les habits de deuil. La liquidation est achevée, et les nouveaux époux sont prêts à partir pour la Provence, où la vieille mère les attend.

IL MEO PATACCA.

Suite. — Voy. p. 106.

Quels effets produira la calomnie versée, comme un poison, dans le cœur de la jeune Romaine? Tel est le sujet du chant quatrième.

Meo Patacca, sans soupçon des ruses infernales de la sorcière, poursuit avec ardeur sa noble entreprise. Il cherche dans le Transtévère les gens de cœur qui doivent marcher sous sa bannière. On le voit courir çà et là, fécond en expédients pour trouver et persuader les compagnons qu'il préfère, employant avec les uns le ton de l'autorité, avec les autres la prière, encourageant les timides, enflammant de plus d'ardeur les âmes courageuses; son

zèle et son habileté triomphent; chacun se soumet à sa volonté, et il parvient bientôt à réunir plus de sgherri qu'il n'est nécessaire à son projet.

Scurre, mo quà, mo là, sempre ha ripieghi
Per incontra costoro, e gli riesce,
Con chi addropa i commami, e con chi i pregi.
In chi mette corragio, in chi l'accresce;

Meo Patacca et son armée. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.

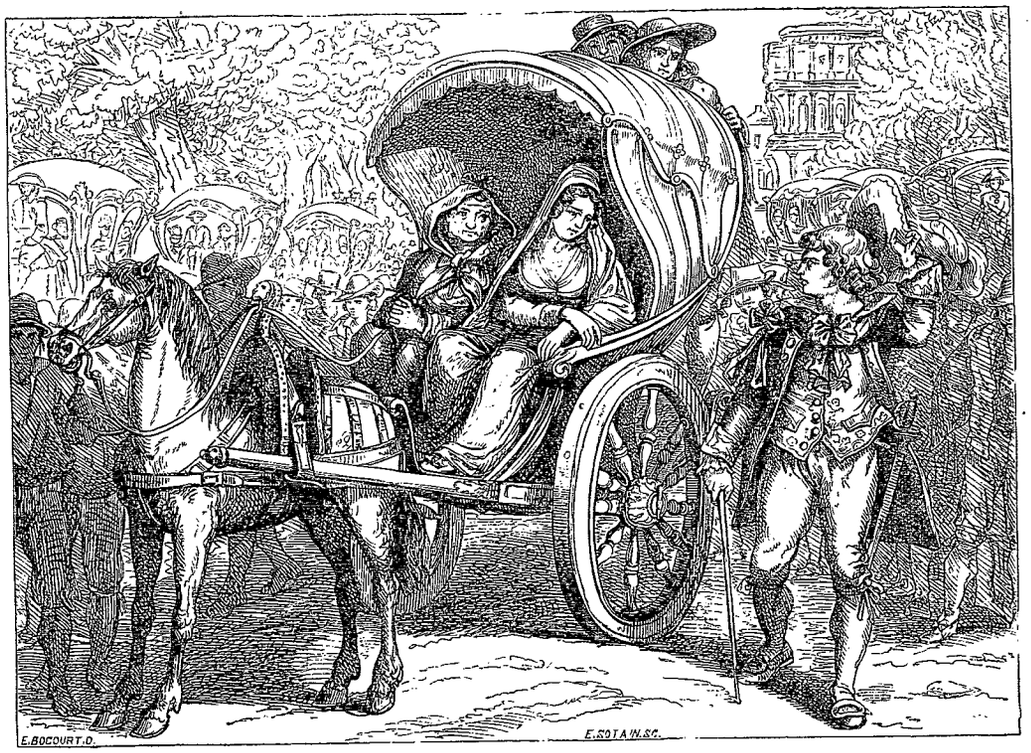
Nuccia bat la sorcière. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.

Pè fa, ch' alle sue voglie ogn' un si pieghi,
El parlà, l'essortà, non gli rincresce,
E tanto fà, che con le su parole
Ricapezza più sgherri che non vuole.

Le héros engage tous ces vaillants guerriers à se faire inscrire chez lui; mais comme sa chambre en pourrait contenir au plus trente à la fois, il leur recommande de

n'y venir que par petits groupes.

Cependant, vers le soir, toute frémissante encore d'indignation et de ressentiment, Nuccia, assise dans sa chambrette, entend avec surprise un signal bien connu. Ce n'est pas un chant doux et plaintif, ce n'est pas la tendre mélodie d'une mandoline ou d'une guitare; les Transtévérins



Rencontre de Nuccia et de Meo Patacca au Campo-Vaccino. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.

Un repas dans la chambrette de Nuccia. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.

ne sont pas des troubadours pour se mettre en frais de manières si langoureuses : Meo Patacca, pour appeler sa belle, a recours à un moyen plus simple et plus cavalier; notre héros, il faut l'avouer, ne chante point, il ne joue d'aucun instrument : il siffle.

Nuccia ne comprend pas que ce traître, ce parjure, ose

espérer qu'elle daignera lui répondre; elle se lève, lui jette, du haut de sa fenêtre, un regard dédaigneux, et lui tourne le dos. Meo Patacca, dont la conscience est tranquille, s'étonne plus encore et ne sait ce qu'il doit penser de cette étrange conduite. Il est naturellement impétueux : aussi, passant à travers toute convenance, il s'avance vers la porte et l'ouvre; Nuccia la lui ferme au nez en l'accablant d'injures :

— Olà! ch' ardir è il tuo? Che si pretende
Da casa mia? Guidone, impertinente!

Meo Patacca se récrie, et lui demande pourquoi elle agit ainsi et à qui elle en a :

. . . . . Perche così me fai?
Se po sapè, se po? se con chi l'hai?

La dispute continue à travers les planches de la porte; mais bientôt Nuccia prend le parti de ne plus répondre, et Meo Patacca, s'apercevant qu'il parle tout seul, se retire en murmurant tout bas avec assez peu de galanterie : « Qu'elle aille au diable! Je ne veux pas me mettre la cervelle à l'envers pour ses caprices. » Et il retourne vers ses compagnons, leur annonce qu'il ne s'agit plus de perdre le temps en paroles, et qu'il faut se hâter d'envoyer chez lui les cinq cents sgherri, afin qu'il inscrive leurs noms et reçoive leurs serments.

Cependant la vieille Calpurnia s'est empressée d'annoncer à Marco Pepe que Nuccia, mortellement offensée par Meo Patacca, qui l'a appelée « laide et vieille », l'a choisi lui, Marco Pepe, pour son vengeur, et qu'il doit, sans plus de retard, provoquer Meo Patacca et l'appeler en champ clos.

Marco Pepe est très-perplexe. Il ressemble, dit l'auteur, à un chien qui voit devant lui à la fois un bon morceau et un bâton. Il désirerait bien happer le bon morceau, mais il redoute les coups de bâton. Il avance, il recule, il hésite; la faim et la crainte « se disputent son cœur. » A la fin, Marco Pepe s'enhardit. Il se dirige vers la demeure de Patacca; il entre, et le héros suppose qu'il vient s'enrôler sous sa bannière; ce n'est pas avec plaisir toutefois qu'il se prépare à l'engager dans sa vaillante armée; il a déjà eu jadis quelque différend avec Marco Pepe : aussi lui demande-t-il d'abord quel est celui de ses dix compagnons d'élite qui l'envoie vers lui. Marco Pepe déclare alors qu'il y a méprise, et qu'il entend bien n'être le soldat de personne. Patacca jette sur lui un regard étonné; il apostrophe Pepe, qui répond avec plus d'arrogance encore :

— Moi, j'irais sur le champ de bataille, et l'on me donnerait un chef! plaisante histoire! Toi-même, Patacca, je te le dis en face, toi-même, et plus que tout autre, tu n'es fait que pour être mon soldat!

Tant d'insolence met Patacca en gaieté : il raille Pepe, qui rappelle sérieusement que déjà il a été à la guerre un an et plus.

— Tu veux faire le paladin, Pepe; mais souviens-toi donc que tu n'étais qu'un tambour!

— Encore ai-je vu des champs de bataille, et toi, Patacca, tu ne sais pas seulement ce que c'est qu'un combat.

La dispute se termine par un défi. L'auteur raconte avec détails les préliminaires, le duel, d'abord à la fronde, à l'épée ensuite. Les deux combattants sont dignes l'un de l'autre; longtemps les chances semblent égales; enfin, Meo Patacca l'emporte : il pourrait ravir à son ennemi vaincu la vie avec l'honneur; il se contente de lui prendre son épée et de lui donner avis qu'il aura à se repentir d'avoir osé se mesurer, lui pauvre niais, avec un Meo Patacca, un chef de bataillon :

Che con lui, ch' è un tavano, si battesse
Un Meo Patacca, un capo compagnia,
Fatto l' havria penti, fatto l' havria.

Au chant cinquième, l'auteur nous montre Calpurnia, seule avec son chien qui aboie, inquiète, tremblante, recueillant les bruits qui viennent jusqu'à elle, et épouvantée en apprenant le triomphe de Meo Patacca; car s'il est vainqueur, c'est que Marco Pepe est mort :

Perche, se Meo Patacca ha trionfato,
Bigna, che freddo lui, ci sia restato.

Marco Pepe, qu'elle retrouve vivant, a grande envie de lui tordre le cou pour la récompenser de l'avoir entraîné dans cette maudite intrigue, où il n'a trouvé que de la honte. Calpurnia cherche à le consoler : puisque Patacca n'a pas su profiter de sa victoire et l'a laissé vivant, Marco Pepe pourra saisir une autre occasion de se venger, sans s'exposer à tant de périls. A cette insinuation, Pepe bondit de colère. Est-ce à lui que l'on ose conseiller une telle lâcheté, un crime? Il sait maintenant ce que vaut l'épée du héros; il estime son courage, et il veut que la vieille le réconcilie avec lui. Calpurnia, confuse, avoue qu'elle ne peut lui rendre ce service. Pressée de questions, elle laisse entrevoir malgré elle une partie de la vérité. Marco Pepe devine que c'est elle et non point Nuccia qui avait à se venger de Patacca. Il a été l'instrument de la sotte rancune d'une vile cabaliste. Peu s'en faut, pour le coup, qu'il ne l'assomme réellement. Il se sépare de cette *grima brutta* en lui donnant tous les noms qu'elle mérite, et il va prier un des dix sgherri, l'adroit et courageux Cencio, de le remettre dans les bonnes grâces de Meo Patacca.

. . . . . Giovane vivace,
D' uno spirito grande e assai pronto,

Cencio accepte ce rôle de conciliateur. Il se rend chez Patacca, et le trouve occupé à faire choix d'un brillant costume, digne de sa haute mission, parmi diverses friperies que lui a apportées un vieux juif. Cencio donne ses conseils, et appelle ensuite l'indulgence de Patacca sur Marco Pepe, qui attend humblement à la porte. Patacca est bon prince : il permet qu'on introduise Pepe; il le sermonne, lui rend son épée, et se contente de lui refuser l'honneur d'être enrôlé dans son armée. Ce qu'il apprend d'ailleurs de l'intervention de Calpurnia dans leur querelle le confirme aussi dans le soupçon que Nuccia a été trompée par la sorcière :

Chalche dubbio ho pero, mo che ci penzo,
Che l' habbia quella griscia ingarbugliata.

A l'exemple des anciens chevaliers, il ordonne à Pepe d'aller dévoiler à la jeune fille la calomnie, cause de tant d'imbroglios :

— La verita sapè tu gle farai,
Che brutta e vecchia io non gle dissi mai.

A peine Nuccia a-t-elle appris la trahison de la vieille qu'elle s'élance hors de sa demeure, suivie de Monna Tutia : elle surprend Calpurnia qui s'apprêtait à sortir; elle l'invective, elle la saisit à la gorge, et fait pleuvoir sur elle une grêle de coups.

— Au secours! ohime! s'écrie la vieille. Que faites-vous là, immobile, Monna Tutia? et d'où vient que vous ne nous séparez point?

Mais Tutia est impuissante à calmer la fureur de Nuccia la « sgherra » (la valeureuse), comme l'appelle le poëte, qui la compare à une jeune chatte tenant une souris sous ses griffes, et se complaît à décrire très-énergiquement les soufflets, égratignures, morsures, gourmades, ruades, pincements, et toutes les variétés de mauvais traitements que subit la vieille.

Sa vengeance satisfaite, Nuccia répare le désordre de sa toilette et de sa chevelure, et, gentiment « requinquée », laisse Calpurnia plus morte que vive, plus semblable à un haillon déchiré qu'à une forme humaine, déplorant ses inventions diaboliques, ou, du moins, leur mauvais succès.

Au chant sixième, l'auteur raconte la grande revue de

l'armée des sgherri dans le Campo-Vaccino, et la réconciliation de Nuccia avec le héros.

« Déjà la nuit commence, dit le poëte. Les marchands enlèvent leurs étalages; les boutiquiers ferment leurs portes; les cordonniers allument les lampes devant leurs ouvriers; et les boulangers vont se coucher, afin d'être prêts à se lever vers minuit... »

Meo est dans son lit : il cherche le sommeil; mais l'inquiétude le tient éveillé. C'est le lendemain qu'il doit réunir sur la place publique ses cinq cents compagnons, et il commence à songer sérieusement qu'il n'a pas une grande expérience du commandement. Il croit prudent d'aller consulter au point du jour un Romain, lequel a été jadis officier et est de ses amis. Les heures de la nuit sont lentes à s'écouler. « Patacca ressemble aux dames qui ont résolu d'aller passer ensemble une journée à la campagne pour s'y divertir : l'attente du plaisir les tient éveillées; elles voudraient que l'aurore se levât avant son heure accoutumée; elles s'agitent sur leur couche sans pouvoir calmer leur impatience ni goûter le sommeil. »

Dès que les blanches lueurs du jour se répandent sur la ville, Meo Patacca sort et va chercher le vétéran romain. Tous deux s'acheminent vers le Campo-Vaccino, où l'homme expérimenté enseigne à Patacca comment il devra disposer son armée, la diviser en groupes, et lui faire faire les évolutions convenables devant le peuple assemblé. Meo Patacca se pourvoit ensuite d'un jeune page, s'habille splendidement, se fait accommoder bravement par le barbier, et se rend au Campo-Vaccino dans un carrosse de louage que lui a prêté un voiturin de ses parents.

L'auteur élève le ton de son discours pour représenter aux yeux des lecteurs la bonne ordonnance de l'armée des sgherri et leurs marches et contre-marches. Il s'y mêle naturellement un peu de ridicule et de confusion. Les seigneurs romains qui assistent à ce curieux spectacle promettent toutefois à Meo Patacca des secours pécuniaires, fort indispensables en effet. Patacca, à part quelques mortifications promptement oubliées, a donc réussi : il rayonne de gloire et de joie. Nuccia passe, devant lui, en carrosse, cherche son regard et semble le supplier. Il veut la punir de ses méfiances, et il feint de ne pas la voir. Elle devine son intention, et Monna Tutia la console en vain : ses larmes s'échappent malgré elle. Meo Patacca, attendri, daigne lui adresser la parole : il s'ensuit une explication; les maux passés s'effacent. Patacca pardonne : il la tient pour une fille d'honneur, lui dit-il, et il lui promet d'aller la visiter le lendemain. A ces mots, un sourire brille sur le visage de Nuccia, comme un rayon de soleil sur la campagne après l'orage.

La visite de réconciliation, suivie d'un repas paisible de Nuccia et de Monna Tutia, occupe une partie du septième chant. *La suite à une autre livraison.*

PROFONDEUR DE L'OCÉAN ATLANTIQUE [1].

Pendant l'été de 1856, des sondages ont été exécutés dans la partie septentrionale de l'Atlantique, entre l'île de Terre-Neuve et l'Irlande, pour étudier s'il serait possible de jeter un câble télégraphique sous-marin entre l'Europe et l'Amérique.

D'après les sondages faits antérieurement, le lieutenant Maury, de la marine des États-Unis, si connu par ses belles cartes des courants de l'océan Atlantique, avait déjà exprimé l'opinion que dans la partie de l'Océan où l'on se proposait de jeter le câble, le fond de la mer offrait une surface sensiblement uniforme, et que nulle part on ne trouverait une profondeur plus grande que 3 047 mètres (10 000 pieds anglais).

L'attention des hommes audacieux qui voulaient réunir l'ancien et le nouveau monde par un télégraphe sous-marin, se porta tout entière sur la partie déjà explorée de l'Atlantique à laquelle on donna le nom de « plateau du télégraphe. »

Les chefs de l'entreprise demandèrent l'aide du gouvernement des États-Unis pour faire les mesures et les travaux préliminaires; le gouvernement leur accorda toute l'assistance qu'ils sollicitaient, et l'amirauté américaine eut ordre de mettre au service de la compagnie le vapeur *Arctic* et le nombre nécessaire d'officiers instruits et expérimentés. Le lieutenant Berryman, qui avait déjà exécuté des sondages dans l'Atlantique, fut nommé chef de l'expédition; on lui adjoignit le lieutenant Strain, M. Mitchell et quelques autres officiers.

L'expédition atteignit son but dans un temps comparativement assez court.

La ligne que les officiers américains ont ainsi étudiée s'étend depuis Saint-Johns, à l'est de l'île de Terre-Neuve, jusqu'à la baie de Valencia, à la pointe sud-ouest de l'Irlande, sur une longueur de 2 735 kilomètres.

La carte n° 1, qui représente cette ligne, a été communiquée au savant rédacteur des *Mittheilungen*, le docteur Petermann, par le capitaine Washington, chef du département hydrographique de l'amirauté anglaise; elle donne la ligne des sondages et les profondeurs de l'Océan évaluées en mètres.

Les sondages ont été faits à des distances d'environ 48 kilomètres. A chacun d'eux, au moyen d'un mécanisme qui était au bout de l'appareil de sondage, on rapportait des échantillons du terrain qui constituait le fond de la mer. Déjà, dans les sondages antérieurs dont nous parlions tout à l'heure, on s'était procuré de pareils échantillons, et le professeur Bailey, de Westpoint, en les étudiant au microscope, avait trouvé, en 1853, que tous se composaient de coquilles microscopiques, sans le plus petit mélange de sable ou de gravier. C'étaient surtout des coquilles à test calcaire *(foraminifères)* en parfait état de conservation, mêlées à un petit nombre de coquilles à test siliceux *(diatomacées)*.

Le lieutenant Maury avait conclu de ces premières observations que, sur le plateau du télégraphe, les eaux de l'Océan devaient être dans un calme complet. Il soutint avec raison qu'il n'y avait pas à cette profondeur de mouvement dans les eaux de la mer, puisque les animaux, si petits et si délicats, qui habitent ces abîmes, n'y sont pas détruits; il avança aussi l'opinion qu'il ne devait pas non plus exister là de courants, puisque le sable le plus fin ne se trouvait pas mêlé aux coquilles.

Les opinions du lieutenant Maury ont été en général confirmées. L'étude des échantillons du fond de la mer rapportés par l'*Arctic* a montré encore cette fois que le terrain se compose de coquilles microscopiques d'une extrême fragilité, et d'infusoires, tant vivants que déjà fossiles; et ces animaux sont si parfaitement conservés malgré leur ténuité qu'ils donnent la preuve complète de l'absence de tout courant ou de tout autre mouvement de la mer à ces grandes profondeurs. On n'a pas rencontré, dans cette longue exploration, un seul rocher, on n'a pas rapporté la plus petite parcelle de sable ou de gravier. L'appareil de sondage enfonçait souvent de 3 et 5 mètres dans cette couche molle comme la neige, et le lieutenant Berryman ne doute pas que le câble télégraphique ne s'y enfonce de même.

On constata que le fond de l'Océan n'était pas assez profond pour que le câble télégraphique ne pût y reposer, et cependant qu'il avait assez de profondeur pour que les courants ou les glaces flottantes, encore nombreuses à cette

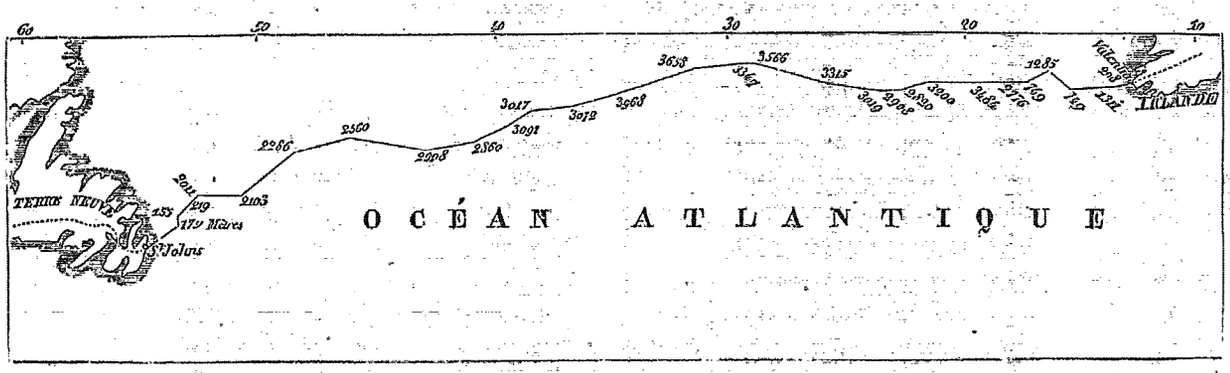
[1] Traduit des *Mittheilungen* de Justus Perthes, 1856, n° X.

latitude, ne pussent exercer sur le câble aucune action pernicieuse une fois qu'il serait posé.

La plus grande profondeur mesurée est de 3 968 mètres (2 170 fathoms) et se trouve à peu près au milieu de l'Océan, entre Terre-Neuve et l'Irlande, c'est-à-dire par 51° 30′ de latitude nord et 32° 30′ de longitude ouest du méridien de Greenwich. La profondeur moyenne est de 2 926 mètres à 3 658 (1 600 à 2 000 fathoms).

Ce que l'on remarque de plus intéressant dans le profil du fond de la mer (fig. 2), c'est que l'Océan a la forme d'un grand fossé creusé entre des pentes escarpées à l'est et à l'ouest.

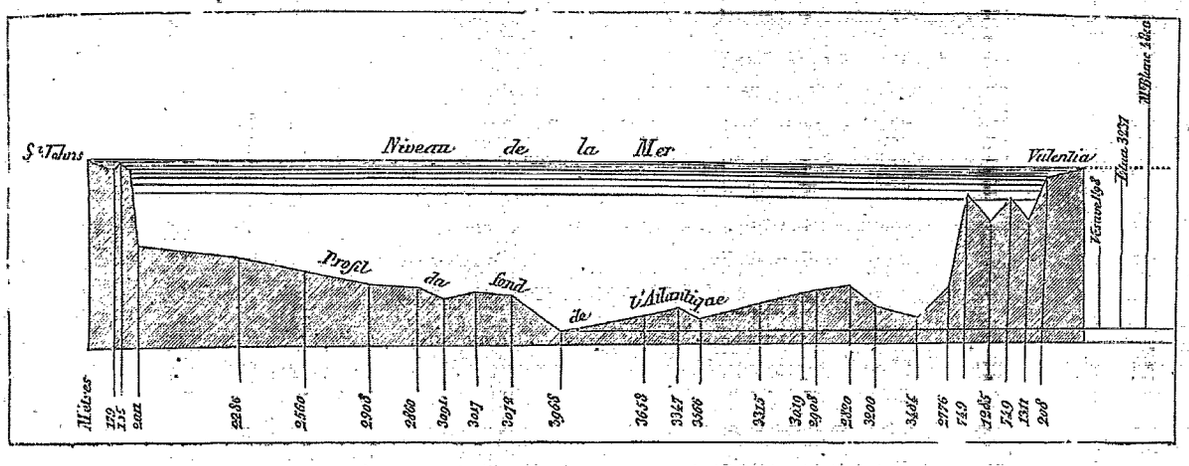
La profondeur de la mer, à partir de l'Irlande, est de 731 mètres à 1 280 (400 à 700 fathoms), jusqu'à ce que,



Ligne de sondages de l'Océan entre Terre-Neuve et l'Irlande.

à 289 kilomètres à l'ouest de la côte, elle tombe brusquement de 749 mètres à 2 776. Ensuite le fond de l'Océan offre un relief ondulé et atteint sa plus grande profondeur à 3 968 mètres. De là il remonte plus régulièrement et progressivement jusqu'à 2 011 mètres; c'est à cette profondeur, et à 161 kilomètres de la côte de Terre-Neuve, que l'on rencontre le mur occidental et abrupt du fossé, et ce mur ou talus offre des escarpements pareils à ceux que l'on rencontre à l'est.

La dimension de ce fossé, entre ses deux talus, est de 2 172 kilomètres, ce qui est à peu près la distance de Londres à Sébastopol; toute la ligne, entre Saint-Johns et Valencia, ses courbures comprises, a une longueur de 2 735 kilomètres.



Profil du fond de la mer entre Terre-Neuve et l'Irlande.

Quelques hauteurs de montagnes placées à droite de notre profil servent de terme de comparaison avec ces profondeurs de la mer. Le Vésuve, haut de 1 198 mètres, plus que triplé, n'aurait pas encore une hauteur égale à la plus grande profondeur de l'Atlantique; l'Etna (3 237 mètres) serait encore recouvert de 731 mètres d'eau; mais le mont Blanc, dont les cimes s'élèvent à 4 810 mètres, dépasserait de 842 mètres la surface des eaux. La hauteur des talus du fossé de l'Océan est égale à celle du mont Canigou.

Les sondages ont été exécutés de la manière suivante. Quand on avait mis le navire en repos, on jetait le fil de sonde qui se déroulait d'abord rapidement; mais la rapidité de la chute, qui est très-grande en commençant, diminue peu à peu, non, comme on le suppose généralement, à cause de la densité croissante de l'eau, mais parce que le fil plongeant de plus en plus, l'augmentation de frottement du fil de sonde dans l'eau ralentit sa descente. Dans les sondages les plus profonds, le fil de sonde mettait trois heures à atteindre le fond de la mer.

L'appareil de sonde était disposé de telle façon que le poids qui entraînait le fil se détachait lorsqu'il touchait le fond, de sorte que l'on n'avait plus à remonter que les appareils destinés à ramener les échantillons du fond de la mer. Le travail nécessaire pour remonter le fil de sonde aurait été très-fatigant et très-long si une petite machine à vapeur n'eût remplacé les forces de l'homme, de sorte que remonter le fil de sonde demandait moins de temps qu'il n'en fallait pour le descendre.

Ajoutons que les Américains ont commencé à sonder une seconde ligne dans l'Océan; on ne connaît pas encore les résultats de cette nouvelle exploration. Les Anglais, de leur côté, se préparent à sonder une troisième ligne.

LES PÊCHEURS NORVÉGIENS.

Pêcheurs norvégiens sur le lac Miœssen. — Dessin de Morin, d'après Tidemann.

La pêche est l'une des réssources essentielles d'une grande partie des habitants de la Norvége, et, dans plusieurs provinces, une de leurs conditions d'existence; car cette grande et imposante contrée s'étend jusqu'aux derniers confins du Nord. Elle se déroule en une sorte de demi-cercle, depuis le 58e jusqu'au 71e degré de latitude. Si, dans ses districts méridionaux, le laboureur parvient encore à récolter des céréales et des légumes, plus loin, comme le fils des Alpes dont parle le poëte Goldsmith, il n'arrache qu'avec peine de maigres épis d'un sol cruel.

Plus loin, ce rude travail est complétement inutile. Plus loin, il n'y a plus ni forêts, ni végétation. La terre nue, aride, est, pendant six mois de l'année, ensevelie sous des amas de neige, dans les ténèbres des longues nuits, et, en été, ne se revêt que d'un chétif gazon.

Cependant, jusqu'à ces froides extrémités, et jusque dans les îles norvégiennes disséminées le long des côtes de l'océan Glacial, il y a des foyers de famille, des habitations humaines, car Dieu a donné à l'homme le privilége de pouvoir s'acclimater dans toutes les régions et supporter toutes les températures. A chaque peuplade établie sur le sol le plus aride, il réserve un aliment : aux tribus des déserts de sable, les fruits de l'oasis, les grappes nutritives des dattiers; aux insulaires des mers du Sud, l'arbre à pain; aux Groënlandais, le phoque; aux Lapons, le renne; aux paysans du Nord, la pêche qui se fait à certaines époques, en pleine mer, et se poursuit constamment dans les fleuves, les lacs et les rivières.

La pêche des îles Lofodden, situées au 68e degré de latitude, à une vingtaine de lieues de distance de la côte norvégienne, est renommée dans toute l'Europe. Quelle pêche courageuse et terrible! Elle a lieu deux fois par an, en été et en hiver; cette dernière est la principale. Au mois de janvier ou de février, des centaines, des milliers de pêcheurs se réunissent autour de ce sinistre et effrayant archipel, et y restent ordinairement jusqu'au mois d'avril. Rien qu'à voir ces cabanes en bois qui les abritent à peine contre le froid, ce sol nu où ils reposent avec leurs habits humides, on éprouve un profond sentiment de pitié. C'est là pourtant, dit un voyageur, qu'ils restent trois mois, au milieu de l'hiver, loin de leurs familles, pauvrement vêtus et pauvrement nourris, couchés la nuit dans la boue, et s'en allant le jour, par une brume épaisse, par les vents orageux, tirer leurs filets hors d'une eau glacée. La malpropreté inévitable, l'humidité des vêtements, la mauvaise nourriture, engendrent parmi eux des maladies graves dont ils ne guérissent presque jamais : c'est la gale, la lèpre, l'éléphantiasis, et surtout le scorbut.

Mais toutes les pêches de Norvége ne ressemblent point à celle-ci. Il en est qui, par le lieu où elles se font, par le soleil qui les éclaire, par la gaieté qui les anime, rappellent quelques-unes des plus riantes scènes de la Suisse, et parfois même des contrées méridionales de l'Europe. Telle est celle des fleuves intérieurs et des lacs pittoresques de la Norvége, notamment du lac Miœssen, représenté dans notre gravure.

Le Miœssen, situé dans le district de Hedemarken, est l'un des plus beaux, l'un des plus grands lacs de l'ancien royaume d'Olaf. Sa longueur est de 62 kilomètres; sa largeur, très-resserrée sur certains points, s'étend en d'autres

endroits sur un espace de 24 kilomètres. Le Lougen, le Glommen, y déversent leurs ondes limpides, et l'on n'y trouve pas moins de quatorze espèces différentes de poissons, toutes très-succulentes. Le district dans lequel miroite ce vaste lac est occupé par une population active et industrieuse; des fabriques de verre s'élèvent le long de l'eau; la fumée du feu de forge tourbillonne au-dessus des bois, et le bruit de la scierie attire les regards au fond des ravins. Le pays est varié et pittoresque, entrecoupé de forêts de bouleaux et de sapins, de pâturages et de champs ensemencés. Tantôt une vallée s'ouvre entre les coteaux, pareille aux jolies vallées de la Suisse, et tournoie au loin, traversée par un ruisseau d'argent; tantôt des masses de roc, revêtues de quelques plantes chétives, se dressent fièrement au bord du chemin; tantôt, enfin, les collines chargées d'arbres descendent jusqu'aux bords du lac, et les bouleaux laissent flotter dans son onde leurs longues branches couvertes d'une fraîche verdure.

C'est sur ce lac charmant qu'une heureuse famille vient de faire, par ces purs jours d'été, une joyeuse excursion. Dès le matin, elle a quitté sa demeure agreste pour se promener sur l'onde azurée, en jetant çà et là sa ligne et ses filets. Elle retourne vers son foyer en rapportant une complète provision de perches argentées, de truites frétillantes, destinées sans doute à une fête traditionnelle, peut-être à un solennel festin de fiançailles. A ses yeux apparaît la paisible maison du coteau, entourée de pyramides de sapins, ombragée par les bouleaux; et voyez comme tous les personnages qui figurent dans ce tableau norvégien ont, selon leur âge et leur situation, une physionomie distincte. Tandis que le jeune homme qui a dirigé l'embarcation achève de tirer, à l'aide de ses frères, son dernier butin aquatique, la mère de famille se dresse sur la nacelle, inquiète de ce qui s'est passé en son absence à son foyer qu'elle déserte si rarement, impatiente d'y rentrer. Près d'elle est la jeune fille qui bientôt se dévouera aussi à cette grave mission de la femme, à ces devoirs du foyer domestique, mais qui, en ce moment, le cœur livré aux plus douces émotions de la vie, semble écouter, rêveuse, dans le souffle léger de la brise, dans le clapotement des eaux, la voix caressante de celui qui, dans les veillées de l'hiver dernier, lui a murmuré de tendres paroles, et auquel elle a fait une sainte promesse. Derrière elle sont ses sœurs, pour qui viendra aussi quelque jour cette fête du mariage; à présent, dans l'ignorance de leur âge, dans le calme de leurs pensées, elles ne songent qu'à jouir d'une agréable excursion, et emploient gaiement leurs forces à faire tourner les avirons. Derrière elles est leur petit frère, trop faible encore pour prendre la rame; il se laisse conduire dans sa joyeuse insouciance, et se complaît à regarder le magique miroir des eaux.

Cette image d'une pêche sur le lac Miœssen, cette famille entière réunie sur une même barque, au sein d'une poétique nature, n'est-ce pas un séduisant tableau de la vie humaine, de la vie à ses différentes époques et dans ses diverses sensations? Heureuse, heureuse la vie qui s'écoule ainsi sous le ciel natal, en un développement graduel de naïves et chastes pensées, en un cercle fidèle d'affections, et qui, après la journée du labeur, rentre au foyer domestique avec le fruit du travail et la paix du cœur!

POISSONS MARCHEURS.

Il y a, dans les étangs et les rivières de Siam, trois espèces de poissons qui peuvent marcher dans les herbes pourvu qu'elles soient mouillées, et faire ainsi un trajet d'une lieue et plus. Une certaine année, la grande chaleur avait desséché tous les étangs des environs de Juthia; ensuite il tomba une pluie torrentielle pendant la nuit; le lendemain, étant allé dans la campagne, quel ne fut pas mon étonnement de voir les étangs presque pleins et un grand nombre de poissons qui sautaient! — « D'où sont donc venus ces poissons? demandai-je à un laboureur; hier il n'y en avait pas un. » — Alors il m'expliqua comment ils étaient sortis des herbes et venus dans les étangs à la faveur de la pluie. En 1831, le poisson étant à vil prix, l'évêque de Siam crut bien faire en achetant une provision de poissons vivants pour son séminaire; il en lâcha cinquante quintaux dans ses étangs; mais, dans l'intervalle de moins d'un mois, les neuf dixièmes s'étaient sauvés à la faveur d'une pluie qui survint pendant la nuit. Ces trois espèces de poissons fuyards s'appellent *pla-xon*, *pla-duck*, et *pla-mo*. Le pla-xon est un poisson vorace, gros comme une carpe; salé et séché au soleil, il se garde toute l'année; il est tellement abondant, qu'on l'exporte en Chine, à Singapore et à Java; il est considéré comme une nourriture très-saine et très-convenable dans presque toutes les maladies (1).

Qu'est-ce que la vérité? disait Pilate ironiquement et sans vouloir attendre la réponse. On ne voit que trop de gens qui se plaisent dans une sorte d'étourdissement, et qui, regardant comme un esclavage la nécessité d'avoir des opinions et des principes fixes, veulent posséder une entière liberté dans leurs pensées ainsi que dans leurs actions.

BACON.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 22.

PIERRE LE SELLIER.

C'est vers la fin de cette année que Pierre le sellier vint travailler chez nous pour la première fois. Et dès lors combien de temps ne l'ai-je pas vu, ce pauvre Pierre! Il n'eut, je crois, jamais son pareil pour l'exactitude, mais aussi pour la lenteur et la minutie. On ne voyait jamais, avec lui, la fin d'un ouvrage; il fallait le lui arracher des mains, quoiqu'il assurât avec des cris qu'il y avait encore à faire ceci et cela.

Tout changement de situation lui était si antipathique qu'il ne pouvait se résoudre à quitter son travail même pour se mettre à table. Il laissait régulièrement refroidir sa soupe, et ne commençait à manger qu'au moment où tout le monde était près de finir; mais aussi ses repas se prolongeaient indéfiniment, comme tout le reste.

Il était Allemand; selon toutes les apparences, il ne fut jamais marié, quoique ses réponses sur ce point ne fussent pas claires : il était naturellement mystérieux. Il ne disait pas non plus si la Saxe, la Hesse ou le Hanovre, était sa patrie. Il avait vécu dans ces divers pays; mais il ne s'expliquait pas plus clairement sur son origine que sur son état civil. Il n'avait plus de parents.

Au reste, il était sobre, économe, rangé; tout le monde était persuadé qu'il amassait de l'argent. Personne ne sut jamais mieux tirer parti de la moindre bagatelle; un os, un chiffon, un clou, il ne laissait rien perdre. Il jugeait avec raison le cuir une matière bien plus tenace et plus persistante que les meilleures étoffes, et il avait eu soin de doubler de cuir son unique pantalon, à toutes les places particulièrement menacées par le frottement chez une personne sédentaire: aussi était-il curieux à voir, ce pauvre Pierre, quand il avait ôté ses habits et qu'il se montrait debout.

(1) *Description du royaume Thai ou Siam*, par Mgr Pallegoix. Voyez une note sur un poisson grimpeur de l'Asie, le Sennaal, dans notre tome II des *Voyageurs anciens et modernes*, page 108.

Un trait singulier de son caractère, c'est qu'on ne pouvait jamais le décider à donner le compte de ses journées.

— Pli tard ! pli tard ! disait-il, ça presse pas.

Chacun prédisait à ses pratiques qu'elles auraient à payer un jour ces retards avec usure. Hélas! le pauvre Pierre a fini par mourir sans réclamer aucune note, sans rien laisser par écrit, et sans qu'aucun héritier se soit jamais présenté en son nom. Il lui suffisait de vivre, d'être bien reçu dans les maisons pour lesquelles il travaillait, et de recevoir quelques vieux habits de temps en temps, ou quelques provisions pour les jours, très-rares, où il mangeait chez lui.

Au reste, c'était un véritable ami des enfants; patience, complaisance, gaieté même, il avait tout. Il m'apprenait de petites chansons allemandes; me contait des histoires de la Forêt-Noire; me fabriqua, pour mon petit traîneau, un coussin de cuir qui devait être bien cousu, car il y consacra deux journées entières. En récompense de ces services, je lui faisais toutes les petites niches que je pouvais. Il est vrai qu'il les prenait de telle sorte qu'il paraissait s'en amuser autant que moi; comme, par exemple, le jour que j'attachai sournoisement sa queue, la dernière queue que j'aie vue, à la chaise sur laquelle il travaillait. Quelle scène, lorsqu'il se leva brusquement, contre son habitude, et que la queue entraîna la chaise! Mes camarades appréciaient si bien le débonnaire et commode Pierre que, si je les invitais à venir me voir, ils me disaient d'abord : « Pierre y sera-t-il ? »

Un jour, il y eut à la ville une alerte de feu; Pierre travaillait chez nous. Il avait son logement à la ville, et justement du côté où s'élevait la colonne de fumée. Nous courons l'avertir dans la remise, où il était à l'ouvrage. Nous le trouvons tout couvert et tout embarrassé d'un harnais qu'il réparait pour la vingtième fois peut-être.

— Pierre, il y a du feu en ville. On sonne.

— *Potz ! Potz !*

— C'est du côté de chez vous. Nous voyons une grosse fumée.

— *Potz tausend !*

— Courez donc.

— J'y vais.

Nous ne doutons pas qu'il ne parte à l'instant même, et, le feu prenant des proportions menaçantes, nous oublions maître Pierre, les uns pour aller au secours, les autres pour observer. L'incendie parcourt lentement toutes ses phases; il s'anime, il augmente, puis il diminue et s'apaise enfin. Il s'était bien écoulé quatre heures. Les personnes qui étaient restées à la maison attendaient les autres avec anxiété. Enfin nous voyons revenir mon père avec nos valets.

— C'est fini, dit mon père. Grâce au ciel, personne n'a péri.

— Eh bien, dit Ferdinand, maître Pierre l'a échappé belle.

— Comment ? est-il blessé ?

— Blessé! on ne l'a pas vu seulement.

— Alors, que voulez vous-dire ?

— Que sans nous son mobilier était perdu.

— Et il n'était pas là ?

— Je gage, dit mon père, qu'il n'a pas quitté son ouvrage !

Nous courons à la remise, où nous trouvons maître Pierre enharnaché du collier pour travailler à certaines parties plus commodément.

— Quel homme! dit mon père.

Maman le grondait, et lui, arrêtant son aiguille et levant les yeux, au milieu de toutes ses courroies, avait l'air du lion pris au filet, dans les Fables d'Ésope. Mais il était moins agité.

— Ah çà, dit Ferdinand, c'était la maison voisine qui brûlait.

— *Potz !*

— Et l'on démeublait à la hâte celle où vous avez votre logement. Pour avoir plus tôt fait, les impatients allaient tout jeter par la fenêtre.

— *Potz !*

— Georges et moi, nous avons empêché ça.

— *Dank !* (Merci.)

— Et nous avons tout emporté chez votre amie, Mme Grobet.

— Bon! bon! le coffre aussi ?

— Le coffre d'abord.

— Et l'armoire ?

— Oui, l'armoire et les deux chaises.

— Bon ! bon ! et le lit ?

— Avec paillasse, matelas et couverture.

— Bon ! *Dank ! dank !...* Je verrai ce soir.

Là-dessus, il se remit tranquillement à l'ouvrage.

— Pour la beauté du fait, dit mon père, il ne faut pas le déranger. Je ne vis jamais rien de pareil. L'homme heureux!

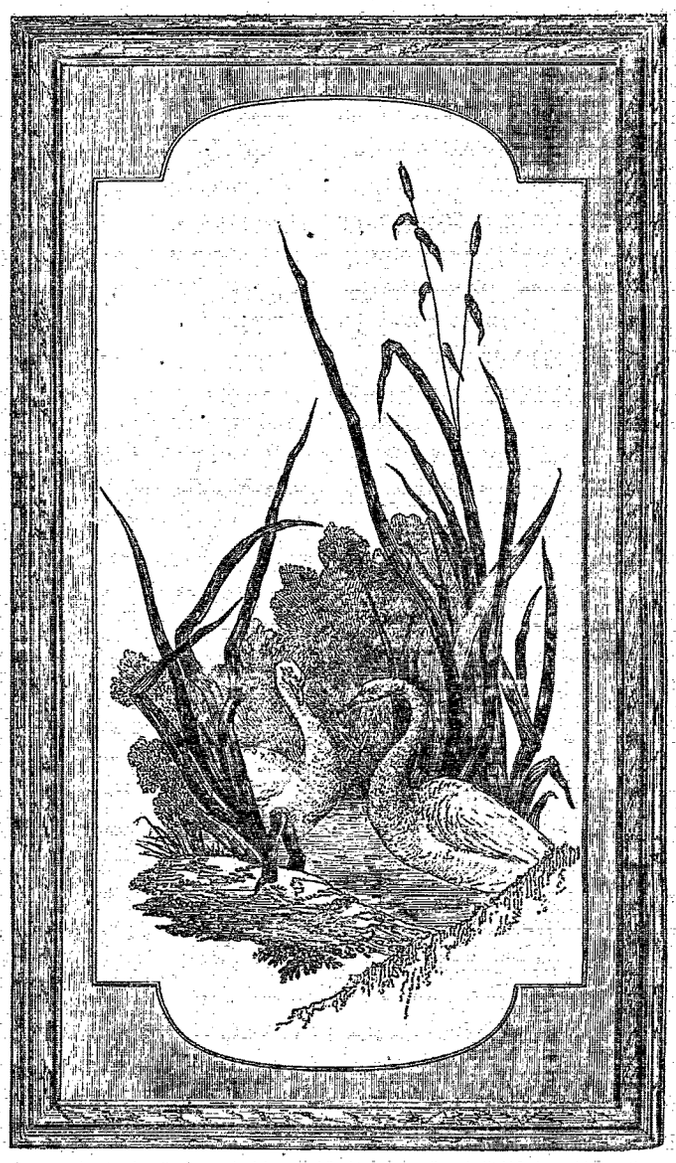
Voilà l'histoire, avec tous les détails que j'ai recueillis plus tard, pour l'avoir entendu conter maintes fois. Cependant cette journée s'était gravée dans ma mémoire, et le calme de Pierre avait dû me frapper au milieu de l'émotion générale. *La suite à une autre livraison.*

LE TRIANON DE PORCELAINE.

Dans nos précédentes études sur Versailles (t. V, p. 177, et t. XV, p. 186), nous avons eu occasion de mentionner le premier palais de Trianon, que Saint-Simon appelle « d'abord maison de porcelaine à aller faire des collations, agrandie après pour y pouvoir coucher; enfin palais de marbre, de jaspe et de porphyre, avec des jardins délicieux. » Nous voulons aujourd'hui faire connaître avec plus de détails ce Trianon de porcelaine, dont la durée fut plus courte encore que celle de la ménagerie à laquelle il faisait pendant, et que nous avons décrite (t. XIII, p. 404). C'est en 1663 et 1665 que Louis XIV fit l'acquisition des fiefs et fermes d'un petit village qui, dès le douzième siècle, était désigné sous le nom de *Triarnum*, et qui appartenait aux religieux de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, pour en enclaver les terres dans le parc de Versailles. Le village de Trianon disparut en 1669, mais en laissant son nom d'abord aux trois palais qui s'élevèrent successivement sur son emplacement, puis, par analogie, aux édifices du même genre placés à l'extrémité des grands parcs. « Le Trianon de Versailles, dit *le Mercure galant* de 1672, avoit fait naître à tous les particuliers le désir d'en avoir. Presque tous les grands seigneurs qui avoient des maisons de campagne en avoient fait bâtir dans leur parc, et les particuliers au bout de leurs jardins. Les bourgeois qui vouloient épargner la dépense de ces petits bâtiments avoient fait habiller des masures en Trianon, ou du moins quelque cabinet de leur maison ou quelque guérite. »

Les premières constructions élevées sur l'emplacement du village de Trianon se ressentirent du goût que les relations des missionnaires sur la Chine et sur l'Inde avaient fait naître à cette époque. Les laques, les porcelaines, les étoffes et les peintures chinoises, étaient alors recherchées avec ardeur; la fameuse tour de porcelaine, située près de Nankin, passait pour la huitième merveille du monde; l'architecte Dorbay dut se conformer à la mode régnante en construisant le palais de Trianon, et, à défaut de porcelaine, la faïence et le stuc furent employés à le décorer. « Ce palais, dit Félibien, fut regardé d'abord par tout le monde comme un enchantement; car, n'ayant été commencé qu'à la fin de l'hiver, il se trouva fait au printemps,

comme s'il fût sorti de terre avec ses jardins remplis de fleurs, d'orangers et d'arbrisseaux verts. » La grille d'entrée, ornée du chiffre du roi surmonté de la couronne de France, se trouvait au milieu d'un enfoncement en forme de demi-ovale. De chaque côté de la grille royale, et en avant, étaient les portes de service, flanquées de deux petits pavillons dont la décoration rappelait celle des pagodes chinoises; ces pavillons étaient destinés aux portiers et aux gardes du corps. Plus loin, deux autres pavillons latéraux pour les grands officiers de la couronne et pour les courtisans ; enfin, au fond de la cour principale, le château, composé d'un seul étage avec deux portes donnant sur les jardins. Les murailles de ces bâtiments étaient revêtues de plaques de faïence blanche à dessins de couleur bleue, imitant la porcelaine; les corniches et les entablements étaient chargés de vases de faïence, également blancs et bleus, remplis de fleurs et d'arbustes. Le château principalement, surmonté d'un comble très-élevé, était surchargé d'une quantité de vases de diverses dimensions disposés de degré en degré jusqu'au faîte de l'édifice. Ces vases étaient entre-



Un des panneaux de stuc qui ornaient le Trianon de porcelaine, à Versailles.

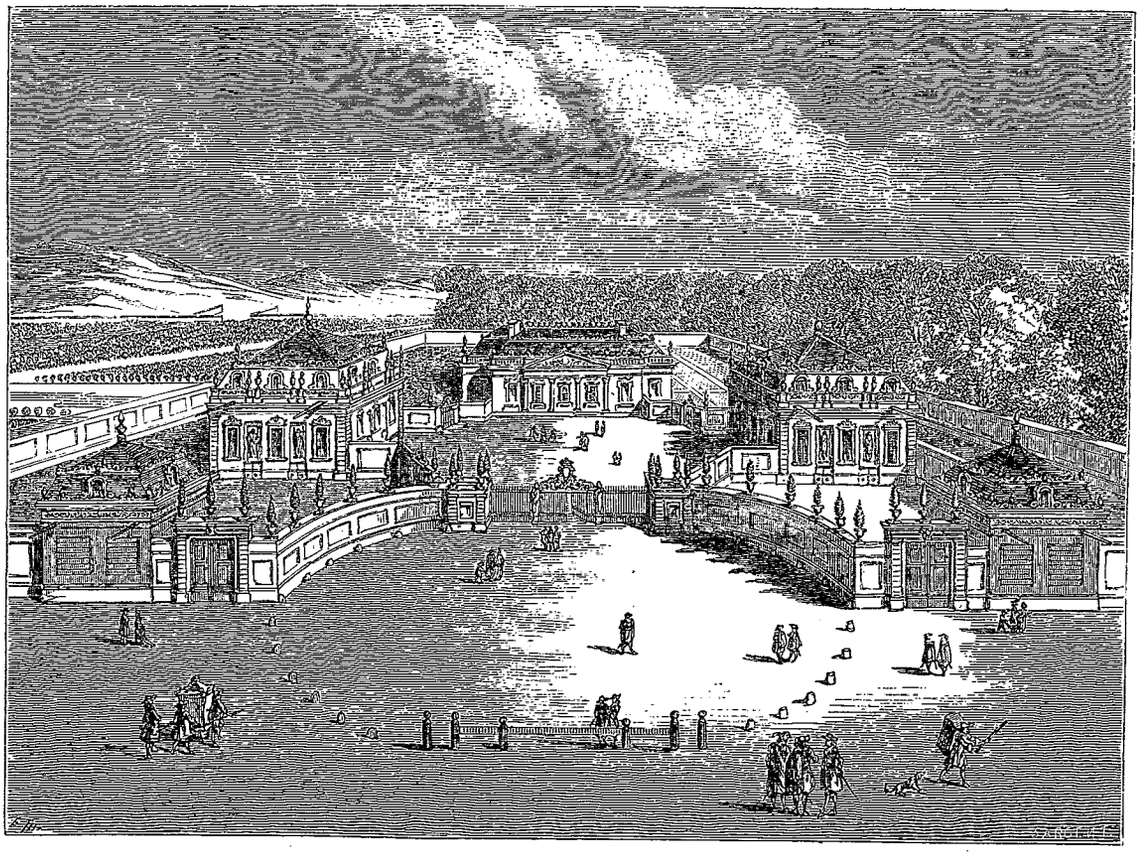
mêlés de sculptures faites par Lehongre, Masson, Legros, Mazeline et Houzeau; elles représentaient des Amours chassant, des animaux, des oiseaux, et elles étaient coloriées et dorées à l'imitation des sculptures chinoises.

L'intérieur du château, composé seulement d'un vestibule, d'un salon et de deux petits appartements pour le roi et pour la reine, était aussi, suivant l'expression de Félibien, « travaillé à la manière des ouvrages qui viennent de la Chine. » Le sol était pavé de carreaux de faïence; les soubassements des lambris en étaient également revêtus. Des panneaux de stuc très-blanc et très-poli, sur lesquels étaient peints à fresque des paysages, des fabriques, des oiseaux et des fleurs, alternaient avec des glaces d'une grandeur inusitée à cette époque. Les tentures et le mobilier étaient dans le même goût. Les corniches et les plafonds étaient aussi ornés de figures d'azur sur fond blanc, et cette mode commençait à remplacer celle des plafonds peints et dorés des appartements de Versailles, comme le constate encore *le Mercure* de 1672 : « On ne fait plus, dit-il, de si grandes dépenses en plafonds, et l'on peint aujourd'hui les appartements neufs de trois manières : la première est de les faire peindre en marbre; la seconde est

d'y faire mettre une couleur blanche avec des filets d'or seulement; et la troisième, de les peindre en bleu et blanc, à la manière de Trianon. »

Dans les jardins, les bassins d'où jaillissaient les jets d'eau, les vases de fleurs, les caisses d'orangers, imitaient par leurs formes et leurs couleurs les porcelaines chinoises. Une autre singularité de ces jardins était une immense serre en charpente, véritable jardin d'hiver dans lequel les orangers, les citronniers et les grenadiers poussaient en pleine terre, entourés de palissades de myrtes et de jasmins, et où le jardinier Lebouteux avait réuni, sous la direction de la Quintinie, des fleurs de toutes saisons. Colbert, qui, comme on le sait, descendait dans les plus petits détails, écrivait, en 1674, dans un règlement sur les bâtiments du roi : « Visiter souvent Trianon; voir que Lebouteux ait des fleurs pour le roi pendant tout l'hiver; qu'il ait le nombre de garçons auquel il est obligé, et le presser d'achever tous les ouvrages de l'hiver. Il faut me rendre compte toutes les semaines des fleurs qu'il aura. »

Tel était ce Trianon de porcelaine, construit en 1670 et détruit en 1687 pour faire place au palais qu'on nomme aujourd'hui le Grand-Trianon. Que reste-t-il de cette fantaisie chinoise dont la maçonnerie seule avait coûté 155 600 livres? Quelques vues gravées, quelques panneaux de stuc mutilés, quelques vases de faïence disséminés dans les jardins particuliers de Versailles et des environs, quelques carreaux de faïence recueillis par la bibliothèque de la ville de Versailles et par le musée céramique de Sèvres.



Le Trianon de porcelaine, à Versailles, construit en 1670, détruit en 1687. — D'après une ancienne estampe.

Le panneau de stuc que nous donnons, d'après un fragment conservé au palais de Versailles, peut donner une idée du goût qui avait présidé à la décoration de ce petit palais. Un renseignement curieux qui nous est fourni par les comptes des bâtiments du roi, en 1670, c'est que les stucs de Trianon étaient faits par des religieux de Charenton appartenant à l'ordre des Carmes déchaussés, et que les vases et carreaux de faïence étaient fournis par des fabriques de la ville de Lisieux.

UNE MONTRE SOLAIRE.

Suite. — Voy. p. 63.

Après l'étude que nous avons faite, il est impossible de ne pas remarquer avec quelle simplicité de moyens l'inventeur de la montre solaire est arrivé à son but. Tandis que les astronomes, mettant à profit les travaux des générations qui les ont précédés, ont combiné des éléments nombreux pour tracer les cadrans qui marquent le temps au moyen du soleil; tandis qu'usant avec largesse des richesses que l'industrie leur fournissait, ils ont compliqué mille et mille fois les procédés qui leur permettaient le dessin des lignes indicatrices des heures; tandis qu'aujourd'hui ils réclament, pour exécuter leurs opérations, équerres, niveaux, rapporteurs, cercles gradués, instruments de toute sorte, l'inventeur de la montre solaire, trop pauvre peut-être et de science et d'argent, met en application un des faits les plus vulgaires, et, sans autres richesses qu'une longue patience et une imagination féconde, il arrive à marquer d'un trait sûr l'heure du jour, il crée presque avec rien un instrument que les moins heureux seront assez riches pour posséder, et que les plus ignorants seront assez

habiles pour construire. Plus nous y réfléchissons, plus notre conviction s'établit que la montre solaire des Pyrénées n'est pas l'œuvre d'un savant : c'est une œuvre originale qui ne repose sur aucune donnée scientifique qui ait précédé. Peut-être est-ce l'œuvre d'un pâtre industrieux.

Quoi qu'il en soit de l'inventeur et de l'état de ses connaissances, il ne faut pas se méprendre : si la science n'a pas présidé à l'invention, elle a, malgré tout, une part directe à revendiquer; de plus, elle peut fournir ses moyens pour l'amélioration de l'œuvre.

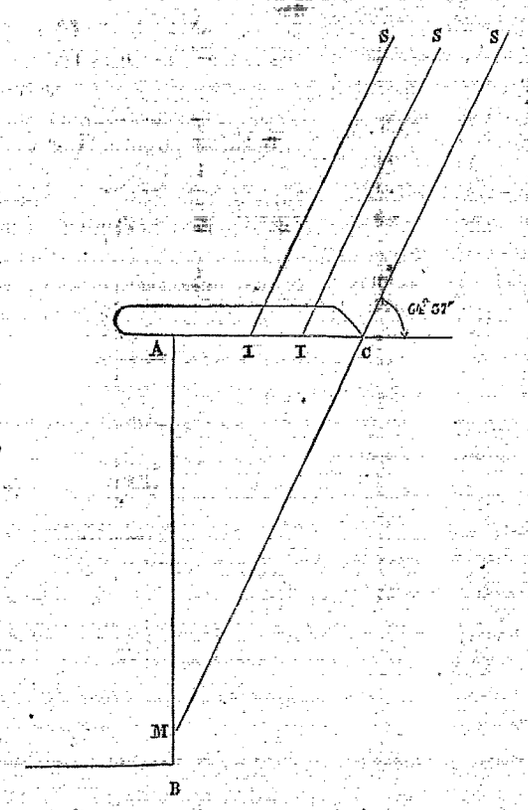
La part que la science revendique, c'est l'ensemble des données sur lesquelles repose la division du temps. Ce n'est que par le travail des astronomes qu'on est arrivé à composer tous les jours d'intervalles de temps identiques, quoique les jours mesurés par le soleil ne soient pas égaux. Il a fallu bien des observations, bien des calculs, pour former cette année civile qui, par des irrégularités méthodiques (années bissextiles), amène les mêmes époques au moment où le soleil retrouve la même place dans le ciel. L'horloge et le calendrier, l'un, tableau permanent de la marche du soleil pendant le cours de l'année, l'autre, indicateur mobile de ses mouvements dans l'intervalle de chaque jour, sont donc en quelque sorte un résumé pratique des observations faites sur le soleil. En les consultant, nous avons consulté, pour ainsi dire, les registres des astronomes : nous avons fait œuvre de leurs découvertes.

Cette intervention de la science dans notre tracé n'est jusqu'ici que très-lointaine, mais elle peut devenir plus directe. Aujourd'hui, en effet, les connaissances sur le mouvement des astres sont arrivées à un tel état que l'on peut annoncer sans erreur la position du soleil sur la voûte céleste, à quelque époque que ce soit. Au moment où j'écris ces mots, par exemple, des nuages épais couvrent le ciel et laissent tamiser à peine quelque lumière; je puis cependant indiquer avec certitude le point où le soleil se trouve, je puis diriger une lunette et être sûr de la pointer vers cet astre, aussi sûr que si l'astre était découvert. Si une éclaircie subite le fait apparaître, il ne manquera pas de se trouver là où je l'ai visé. Il y a mieux : il est possible, il est même facile, de fixer d'avance la lunette dans la direction où se trouvera le soleil dans quelques heures, dans quelques mois, ou même au bout d'un nombre quelconque d'années. On peut dès aujourd'hui pointer une lunette là où le soleil doit se trouver, à sept heures du matin, le 1er juillet de l'an 2000, et, pourvu que rien ne la dérange, l'œil d'un observateur pourra constater l'exactitude de la prédiction.

Grâce aux tables du soleil dressées par les astronomes, nous pourrons donc, dans toute opération qui exige la connaissance de la position de cet astre, nous dispenser de consulter le soleil lui-même : nous consulterons les tables. C'est ce que nous allons faire pour construire la montre solaire. Nous n'aurons pas à patienter six mois pour réaliser la construction complète, comme il était nécessaire dans le mode que nous avons indiqué précédemment : en quelques heures, l'instrument sera terminé.

Pour nous faire bien comprendre, citons un exemple. Nous trouvons dans les tables qu'à Paris, le 20 juin, le soleil est élevé au-dessus de l'horizon de 64° 37′ à l'heure de midi. Cela signifie que si nous traçons une ligne horizontale AC, dirigée vers le point du ciel où le soleil se trouve à midi, les rayons frapperont cette ligne suivant des lignes SI, faisant avec AC un angle de 64° 37′. Par conséquent, si AC est la longueur du style de notre montre solaire, et si la perpendiculaire AB représente la ligne du 20 juin, l'ombre de AC sur AB se déterminera en tirant SCM, qui fait avec AC un angle de 64° 37′. Le point M, où SCM rencontre AB, est le point où l'extrémité de l'ombre touchera AB : c'est le point que nous marquerons midi.

La même construction est facile à reporter sur toutes les lignes des jours et pour toutes les heures. C'est elle qui nous



a servi à dessiner le cadran dont nous avons donné la figure; c'est elle que l'on fera bien d'employer s'il s'agit de tracer un cadran pour une localité située plus près du nord ou du sud que Paris; car, ne l'oublions pas, le cadran que nous avons donné ne peut servir que pour les pays situés sur la même latitude que Paris. L'employer dans d'autres contrées conduirait à de graves erreurs.

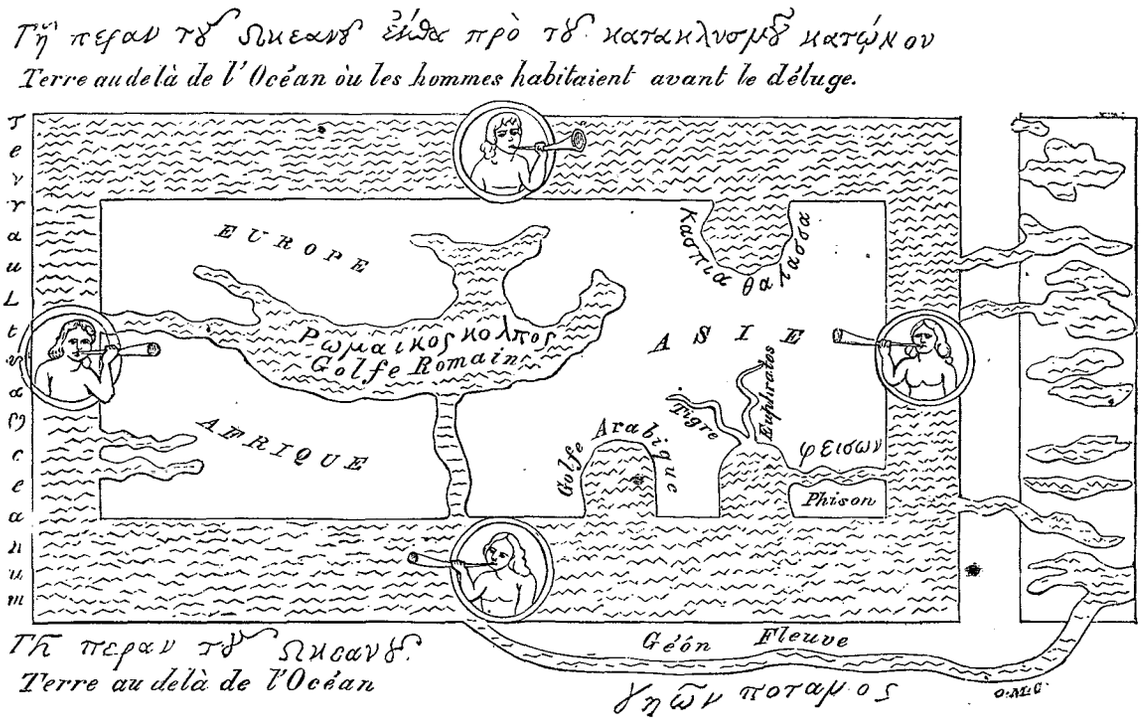
Toute chose qui tend à nous émanciper d'une règle extérieure, sans ajouter à notre puissance de gouvernement intérieur, est mauvaise et dangereuse. GŒTHE.

LE PARADIS TERRESTRE.

Christophe Colomb, dans son troisième voyage, où il découvrit pour la première fois le continent américain, fut persuadé, non pas seulement qu'il était arrivé à l'extrémité de l'Asie, mais encore qu'il ne pouvait pas être très-éloigné du Paradis terrestre. L'Orénoque lui paraissait devoir être l'un des quatre grands fleuves qui, selon la tradition, descendaient du jardin habité par nos premiers parents. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans sa lettre aux monarques espagnols datée d'Haïti (octobre 1498) : « Les saintes Écritures attestent que le Seigneur créa le Paradis et y plaça l'arbre de la vie, et en fit sortir les quatre plus grands fleuves de l'univers, le Gange de l'Inde, le Tigre, l'Euphrate... (s'éloignant des montagnes pour former la Mésopotamie et se terminer en Perse), et le Nil qui naît en Éthiopie et va à la mer d'Alexandre. Je ne trouve ni n'ai jamais trouvé dans les livres des Latins ou des Grecs quelque chose de prouvé sur le site de ce Paradis terrestre : je ne vois rien de certain non plus dans les mappemondes. Quelques-uns le placèrent là où sont les sources

du Nil, en Éthiopie; mais les voyageurs qui ont parcouru ces terres n'ont trouvé, ni dans la douceur du climat, ni dans la hauteur du site vers le ciel, rien qui puisse faire présumer que le Paradis est là, et que les eaux du déluge aient pu y parvenir pour le couvrir. Plusieurs païens ont disserté pour établir qu'il était dans les îles Fortunées, qui sont les Canaries... Saint Isidore, Beda et Strabon (1), saint Ambroise, Scot et tous les théologiens judicieux, affirment d'un commun accord que le Paradis est en Orient... C'est de là que peut venir cette énorme quantité d'eaux (2), bien que leur cours soit extrêmement long; et ces eaux (du Paradis) arrivent là où je suis, et y forment un lac. Il y a de grands indices (du voisinage) du Paradis terrestre, car le site est entièrement conforme à l'opinion de ces saints et judicieux théologiens... Le climat est d'une douceur admirable. »

Le savant Letronne lut, en 1826, à l'Académie des inscriptions et belles lettres, un mémoire sur ce que les pères de l'Église croyaient relativement à la situation du Paradis terrestre. Joseph et les premiers Pères grecs le plaçaient vers les sources de l'Indus et du Gange; mais si le Paradis était en effet situé dans cette partie du continent asiatique, comment n'y était-on jamais parvenu? comment aucun voyageur n'en avait-il entendu parler? Il fallait supposer que Dieu n'avait pas voulu qu'on vît le Paradis depuis le déluge. Cette réponse ne paraissait pas satisfaisante à tout le monde. Alors on imagina que le Paradis pouvait être situé beaucoup plus loin à l'orient, de l'autre côté de l'océan Indien, dans une partie inconnue et opposée à l'Inde et au pays de Tsina (la Chine). Saint Clément de Rome, Saint Basile, Tatien, Constantin d'Antioche, Jornandès, Beda le Vénérable et beaucoup d'autres, étaient



Le Monde, d'après une miniature de Cosmas, moine égyptien du sixième siècle (3).

d'opinion, comme l'avait été Cosmas, qu'il existait un océan impossible à traverser, au delà duquel il y avait d'autres mondes.

Christophe Colomb suivait donc l'opinion des Pères de l'Église qui plaçaient le Paradis à l'orient de la terre habitable.

On ne saurait penser sans étonnement à tout ce qu'il y avait encore de ténèbres semblables dans la science lorsque ce grand homme parut sur la scène du monde, ni à la rapidité avec laquelle toute cette obscurité et tout ce vague des idées se dissipèrent presque aussitôt après ses prodigieuses découvertes. A peine un demi-siècle s'était-il écoulé depuis sa mort, que toutes les fables géographiques du moyen âge n'excitaient plus que des sourires d'incrédulité, tandis que de son vivant l'opinion universelle n'était guère plus avancée qu'au temps du fameux chevalier Jean de Mandeville, qui écrivait gravement ces lignes:

« Le premier (des quatre fleuves du Paradis) a nom Phison ou Ganges (4), c'est tout un, et court parmi l'Inde. En laquelle rivière il y a moult de pierres précieuses et moult de bois d'aloès et de gravelles d'or. Et l'autre a nom Nilus ou Gihon *(Ghion, géon)*, qui va par l'Ethiopie, puis par l'Egypte; et l'autre Tigris, qui court par l'Assyrie et par l'Arménie la grande. Et l'autre a nom Euphrate, qui court aussi par la Médie, par l'Arménie et par la Persie. Et dit-on par delà que toutes les eaux douces du monde dessus et dessous prennent la naissance de cette fontaine. Et de cette fontaine toutes se continuent et sortent. La première rivière a nom Phison, c'est-à-dire, en leur langage, assemblée; car maintes autres rivières s'y assemblent et se jettent dans cette rivière. Et quelques-uns l'appellent Ganges à cause d'un roi qui fut en Inde et avoit nom Gangaras. Car elle couroit parmi sa terre. Et cette rivière est en quelques lieux claire, en quelques lieux trouble; en

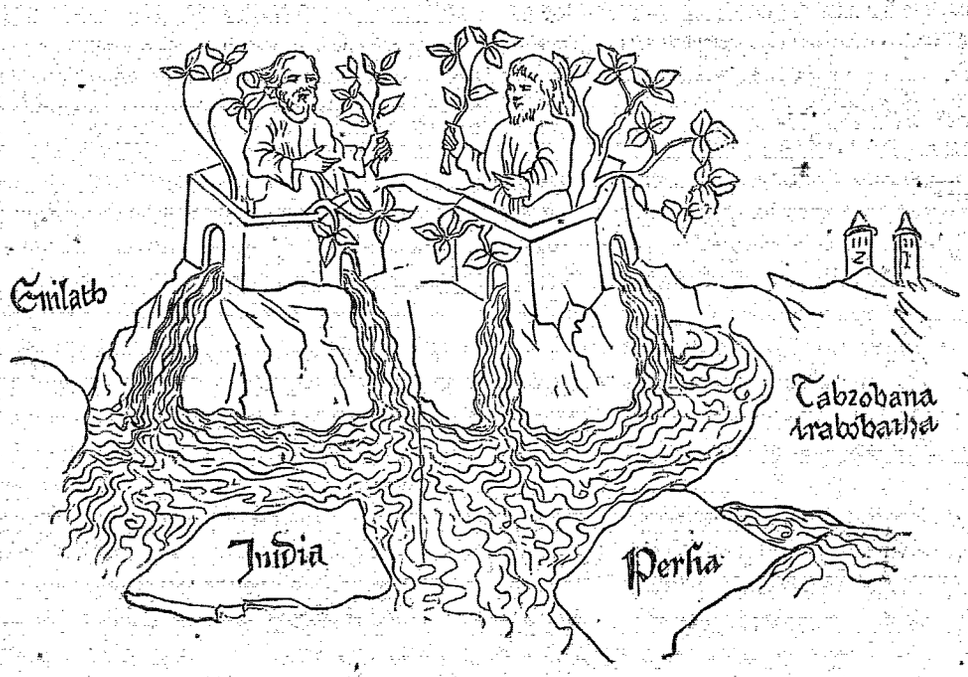
(1) Si l'on veut étudier un peu plus attentivement ce sujet, on aura recours au mémoire de Letronne indiqué plus loin, et à l'*Histoire de la géographie du nouveau continent*, par de Humboldt, t. III.

(2) Bouches occidentales de l'Orénoque.

(3) Voy. une autre carte du même auteur, dans notre tome II des *Voyageurs anciens et modernes*, p. 11.

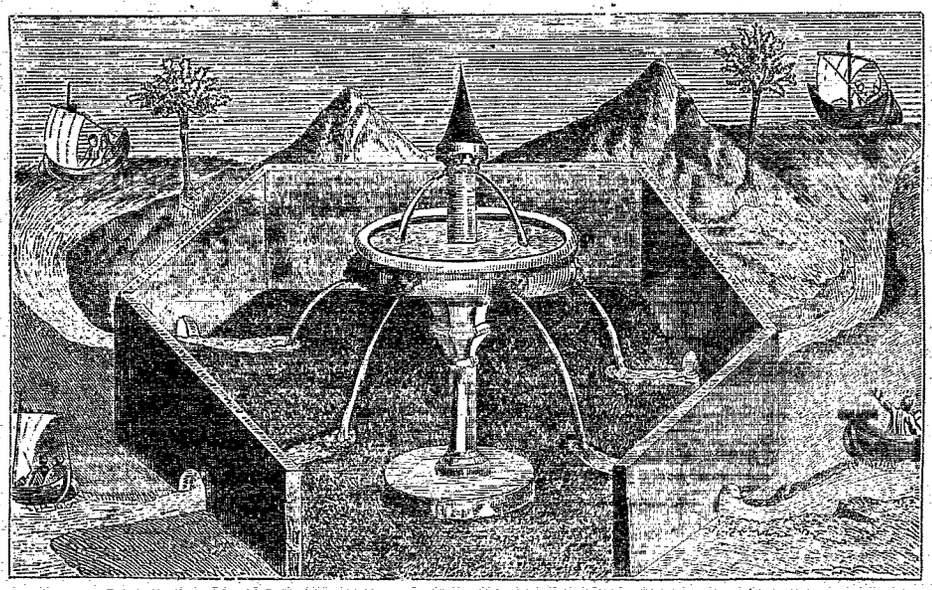
(4) Le Phison était le Danube, suivant Severianus de Gabala et l'historien Léon Diacre.

aucuns lieux chaude, en aucuns lieux froide. La seconde rivière est Nilus ou Gyon, et Gyon en langage d'Éthiopie veut dire trouble. La tierce rivière a nom Tigris, qui veut dire en leur langage tête courant, car elle court plus tôt que nulle autre. Et aussi appelle-t-on une bête Tigris parce qu'elle est tête courant. Et la quarte rivière a nom Euphrate, c'est-à-dire bien portant, car il y croît moult de biens. Et sachez que nul homme mortel ne pourroit aller



Les quatre Fleuves du Paradis terrestre, d'après la Mappemonde du *Rudimentum*.

ni approcher ce Paradis. Car par terre, nul n'y pourroit aller à cause des bêtes sauvages qui sont aux déserts, et à cause des montagnes et des rochers où nul ne pourroit passer, et pour les lieux ténébreux qui y sont nombreux ;



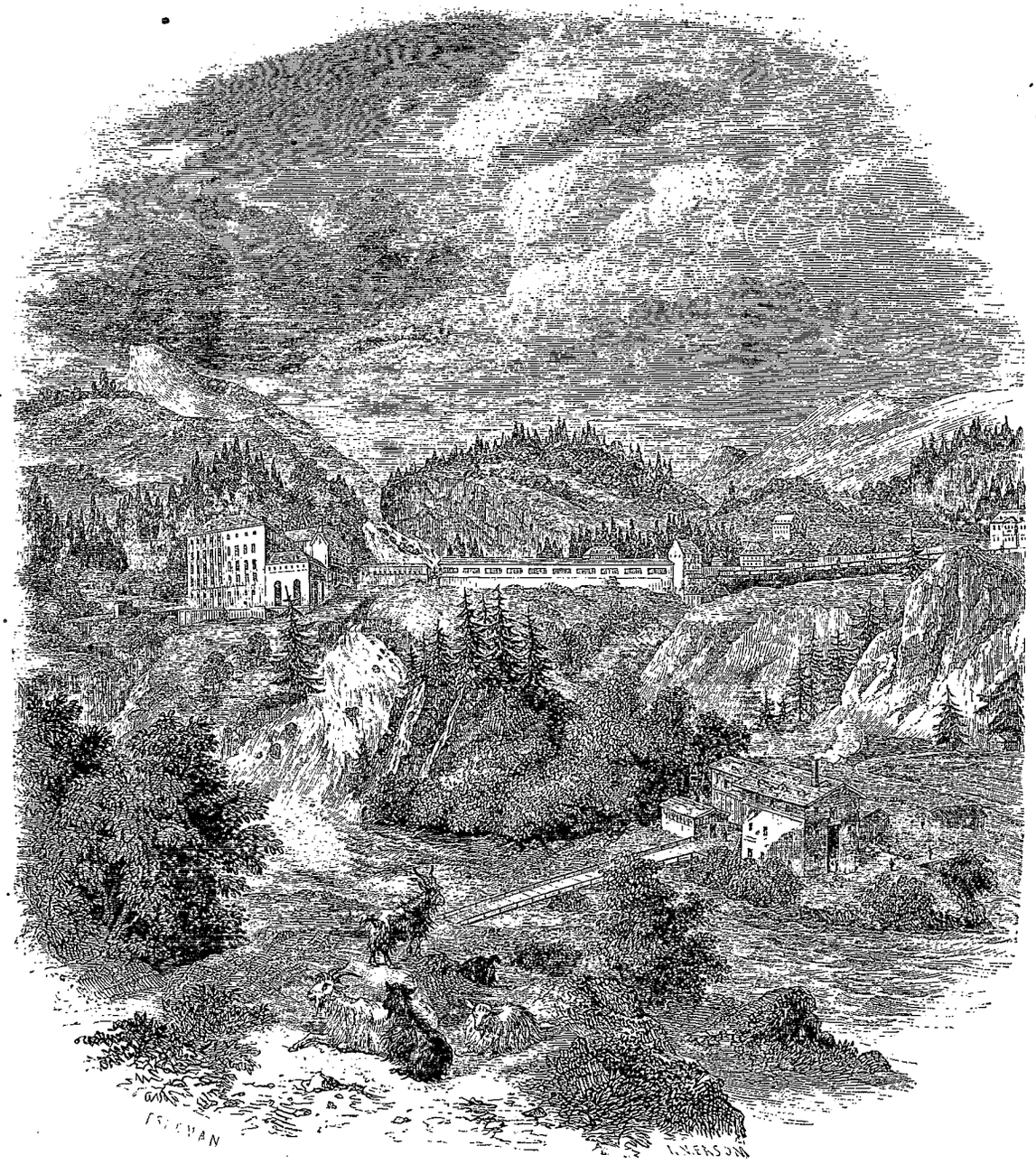
Les quatre grands Fleuves du Paradis terrestre. — Miniature du *Livre des Merveilles*, Relation de Mandeville.

et par les rivières nul n'y pourroit aller ; car l'eau coule si roidement parce qu'elle vient à de si grandes ondées que nulle nef ne pourroit naviguer à l'encontre. Et l'eau est si rapide et mène si grand bruit et si grande tempête, que l'un ne pourroit ouïr l'autre si haut qu'il pût parler. Et ainsi de grands seigneurs et de grande volonté ont essayé plusieurs fois d'aller par cette rivière vers Paradis, et en grande compagnie. Mais jamais ils ne purent exploiter leur voie. Au contraire plusieurs moururent de fatigue, en nageant contre les ondes de l'eau. Et plusieurs autres devinrent aveugles, plusieurs devinrent sourds par le bruit de l'eau. Et plusieurs furent suffoqués et perdus dans les ondes. Si bien que nul homme mortel ne pouvoit approcher si ce n'est par la spéciale grâce de Dieu. En sorte que de celui je ne sais plus ni dire, ni deviser. Et pour ce je m'en tairai enfin et je m'en retournerai à ce que j'ai vu. »

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LES BAINS DE GASTEIN,

EN AUTRICHE.



Vue de Wilbad-Gastein. — Dessin de Freeman.

Un cerf blessé, fuyant les dents cruelles de la meute, se précipite éperdu dans les eaux de Gastein. Les chasseurs accourent triomphants : il est pris ! il est mort ! — O miracle, le cerf s'élance sur l'autre rivage, délassé, régénéré, guéri de sa blessure, plus vigoureux, plus agile, et il disparaît bientôt dans la profondeur des bois.

Ce fut ainsi que l'on découvrit, dit la naïve légende, les vertus toutes-puissantes des bains de Gastein, connus des Romains, vantés par le grand Paracelse, et où de notre temps, chaque année, trois ou quatre mille bons Allemands, mêlés de quelques fiers Anglais, vont se guérir infailliblement d'hypocondrie, de paralysie, de sciatique, de faiblesse nerveuse, de vieillesse prématurée, et de mille autres maux, mais non des affections du cœur.

Plongez dans ces eaux merveilleuses quelque vieille fleur, souvenir de bal ou de voyage, fanée, flétrie, desséchée, aplatie dans votre portefeuille ou dans votre Guide, et tout aussitôt vous la verrez s'agiter, courber avec grâce et rapprocher ses feuilles, s'arrondir, se colorer, revivre en un mot, ressaisir sa jeunesse, sa fraîcheur, son éclat, et redevenir presque bouton naissant comme au matin du printemps où le jardinier mercenaire la détacha de sa tige.

On assure toutefois que ces eaux sont inefficaces lorsqu'elles sont froides : si l'on veut que l'effet réponde à leur renommée, il faut qu'elles soient tout au moins un peu tièdes, et c'est une bonne raison pour que les établissements de bains fassent fortune.

Plus d'un lecteur se demande peut-être où sont ces eaux

de Jouvence. Que l'on veuille bien déployer une carte d'Allemagne, et l'on trouvera le mot Gastein, en Autriche, au-dessous de Salzbourg, entre Gratz et Inspruck.

La vallée de Gastein est comprise dans le cercle ou pays de Salzbourg, subdivision administrative des pays autrichiens, qui occupe en superficie 130 milles carrés géographiques et contient une population de 146 000 âmes.

C'est ordinairement par Salzbourg que l'on se rend aux bains de Gastein. Le paysage qui entoure cette ville est admirable. « Qui n'a pas vu Naples doit au moins voir Salzbourg, » a dit l'illustre Humphry Davy. L'Écossais Wilkie, cherchant à exprimer son enthousiasme, n'a rien trouvé de mieux que cette définition : « Salzbourg, c'est le château d'Édimbourg et la ville vieille transportés entre les gorges des Trosschachs et arrosés par le Tay. » La vue seule des rives de la Salzach qui traverse la ville et des hautes cimes du Schlossberg, du Mœnchsberg et du Capuzinerberg, suffit déjà pour guérir les maladies d'ennui, quels que soient d'ailleurs leurs noms scientifiques.

On sort de Salzbourg par celle de ses dix portes qui s'ouvre vers le sud, et l'on suit les bords gracieux de la Salzach jusqu'à la ville de Hallein, célèbre par ses mines de sel, dont les longues galeries s'étendent si loin dans les flancs du Durrenberg qu'il ne faut pas moins qu'un voyage ténébreux de huit jours pour en visiter, d'échelle en échelle, d'étage en étage, de lac en lac, et pour ainsi dire d'enfer en enfer, toutes les curieuses et étranges sinuosités.

Près de Hallein s'élève le Rossfeld aux riches carrières de marbre. Au delà on rencontre le vieux château de Golling, la belle cascade du Schwarzbach, les Fours *(Œfen)*, rochers sous lesquels s'engouffre la Salzach; le Pass Lueg, défilé fortifié où les Tyroliens se sont héroïquement défendus de 1834 à 1838; le château de Hohenwerfen, forteresse féodale des archevêques de Salzbourg; le bourg de Werfen; Saint-Johann, Schwarzach où, en 1731, les chefs de trente mille paysans luthériens jurèrent de s'expatrier plutôt que de changer de croyance. A Lend, où l'on exploite le minerai de mines d'or ou d'argent voisines, on s'éloigne de la Salzach et l'on remonte au sud la Gasteinerache, en suivant le défilé pittoresque de la Klamna. Bientôt on voit se dérouler devant soi la belle vallée de Gastein, arrosée par l'Ache, entourée de presque tous les côtés par de très-hautes montagnes, et où sont parsemés dix-huit ou vingt villages qui, pour l'honneur de leurs bains, ne devraient jamais souffrir les atteintes d'aucun des maux de notre pauvre terre.

Deux de ces villages se partagent l'eau des sept sources bienfaisantes qui jaillissent, pures et limpides, au pied du Graukogel. Ce sont Wilbad-Gastein et Hof-Gastein, séparés l'un de l'autre par une route charmante que l'on franchit à pied en deux heures et demie.

Wilbad-Gastein est près des sources, et il en avait eu seul le profit jusqu'en 1830. Mais, à cette époque, l'affluence toujours croissante des malades, qui ne trouvaient pas assez de logements dans ses huit hôtels et ses quinze ou dix-huit maisons, décida l'administration à faire construire un aqueduc en bois, long de 3000 mètres, qui transporte aujourd'hui une partie des eaux jusqu'à Hof-Gastein. Bien que les promenades de ce dernier village soient agréables et variées, on jouit d'un plus beau spectacle encore à Wilbad, situé à la base même du Graukogel, entre des hauteurs boisées, et traversé par l'Ache qui descend au milieu des maisons en torrent écumeux.

Depuis mai jusqu'en octobre, l'animation de ces deux villages est extraordinaire. Chaque jour, chaises de poste, cavalcades, piétons, arrivent ou partent; et très-souvent des familles entières qui ont oublié de s'assurer à l'avance d'un logis sont obligées de retourner sur leurs pas jusqu'à Lend ou Saint-Johann pour y attendre que des malades guéris de leurs maux ou de leur curiosité laissent quelques chambres vides dans les hôtels ou dans les maisons des paysans. Presque toujours on se baigne le matin, soit seul, soit en commun; on dîne à table d'hôte vers midi et demi, et l'on emploie le reste du jour, si le temps est beau, dans les bois et sur les montagnes voisines : les sites sont en tel nombre qu'on peut aisément changer, chaque jour, pendant un mois, le but de sa promenade, sans être jamais exposé à aucune déception. S'il pleut, on trouve pour se distraire les conversations, la musique ou la lecture, dans les salons des hôtels qui, par bonheur, ne sont pas réduits pour s'enrichir à favoriser la détestable passion du jeu.

Un docteur anglais, nommé Granville, a écrit, dans un livre curieux et instructif (1), quelques pages amusantes sur les bains de Gastein. Il fait un portrait à demi sérieux du docteur Storch, qui était en 1837 le médecin ordinaire de Gastein. Un jour, une lady se plaignait au docteur de la malpropreté des maisons : « Pourquoi, disait-elle, n'emploie-t-on pas un peu de toute cette eau qui abonde autour des maisons pour nettoyer leur intérieur et en chasser les mauvaises odeurs? — Oh! parton, répondit le docteur (qui pour rien au monde n'aurait voulu convenir d'un inconvénient dans le séjour de Wilbad-Gastein), parton, Matame, cela n'irait pas! Les mauvaises oteurs sont très-pons contre les épitémies. Car, voyez-vous, Matame, dans les épitémies, il y a dans l'atmosphère une acidité, et cette oteur, dont vous vous plaignez, est de l'alcali volatil, qui se combine avec et détruit cette acidité. Ainsi, cela est fort pon pour les épitémies. » — On comprend, du reste, par cette explication, que le docteur n'entendait pas prendre indifféremment la défense de toute espèce d'odeur désagréable. Le docteur anglais prétend que le docteur autrichien était homœopathe, et qu'il lui arrivait quelquefois d'oublier son caractère de médecin des eaux et de se dresser tout à coup en disciple de Hahneman. Une dame de Londres était venue à Gastein pour s'y guérir d'un mal de genou. Les eaux tardaient à faire valoir leur mérite. « Ah! dit le docteur, si matame voulait seulement prendre deux gouttes d'*arnica* tans une grosse bouteille de wasser, et en boire une kleine partie, pentant qu'elle ferait des frictions au genou avec le reste, matame guérirait bientôt! »

Lorsque le docteur Granville visita Gastein, il constata qu'il n'y était venu qu'un seul Français, un Russe, deux ou trois Italiens, et une douzaine d'Anglais : tous les autres baigneurs, très-nombreux, étaient Autrichiens, Bavarois, Prussiens ou Saxons.

L'ABBAYE DE SAINTE-GENEVIÈVE.

ANCIEN COLLÉGE HENRI IV. — LYCÉE NAPOLÉON.

En 1148, le monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul prit le nom de Sainte-Geneviève et fut érigé en abbaye. Le premier abbé fut Odon ou Eudes, ami de Guillaume de Champeaux, l'antagoniste d'Abélard et le fondateur de la communauté des chanoines réguliers de Saint-Victor. Sorti de Saint-Victor, Eudes avait mission de réformer le monastère : son entreprise provoqua une opposition si vive de la part des chanoines séculiers, qui traitaient Eudes et les douze religieux, ses compagnons, comme des usurpateurs, que l'abbé Suger dut intervenir, manda les anciens chanoines, et les menaça de leur faire couper les pieds et les mains et crever les yeux s'ils continuaient à insulter les religieux. Cette admonition, médiocrement paternelle, et qui donne une idée de ce qu'étaient à cette époque les mœurs et la discipline ecclésiastiques, eut un

(1) *The Spas of Germany*, 2 vol.

plein succès. Au bout de quinze ans, Eudes se démit de ses fonctions et retourna à Saint-Victor, où il fut enterré. On voyait encore sa tombe dans la chapelle souterraine à la fin du siècle dernier.

L'abbaye de Sainte-Geneviève obtint, en 1168, de dépendre immédiatement du saint-siége. Il ne faut pas s'étonner de l'autorité que le pape exerçait sur l'Église de France dans le moyen âge. Relever du saint-siége était un privilége que les maisons religieuses sollicitaient avec empressement, car il les exemptait : 1° du droit de procuration ou du *repas* que les évêques exigeaient alors des églises qui leur étaient soumises ; 2° du droit *cathédralique* et autres ; 3° de la juridiction épiscopale, etc. Il constituait donc une situation exceptionnelle (1).

Dumolinet, qui a laissé une Histoire manuscrite de Sainte-Geneviève, y raconte une scène assez singulière, dont le théâtre fut l'abbaye et peut-être même la principale cour où les élèves du lycée Napoléon prennent leurs ébats. L'abbé de Sainte-Geneviève prétendait traiter les gens de la terre et de la seigneurie de Rosny comme serfs : ceux-ci alléguaient qu'ils n'étaient astreints qu'aux obligations ressortant de la simple vassalité. L'affaire fut portée au conseil du roi, en 1199. Louis VII ordonna qu'on recourût à la grande épreuve du temps, au duel judiciaire. Le jour fixé, *Hugues*, abbé de Sainte-Geneviève ; *Barbe-d'Or*, doyen de Notre-Dame ; *Philippe*, archidiacre, se rendirent dans la cour de Sainte-Geneviève pour voir l'issue du combat. Mais les gens de Rosny, qui s'étaient rendus là avec l'intention de se battre, refusèrent d'en venir aux mains lorsqu'ils virent les champions que l'abbé leur opposait. Cette conduite ayant été rapportée au roi, il jugea que ceux qui avaient refusé le duel manquaient de confiance dans la justice de leur cause, et il prononça qu'ils seraient traités en serfs de l'abbaye de Sainte-Geneviève.

Grande était alors l'importance de cette maison, qui avait dans sa dépendance un domaine très-étendu et une foule de cures (2). On trouve dans l'Histoire manuscrite du père Dumolinet quelques indications curieuses sur les obligations auxquelles les curés ressortissant de Sainte-Geneviève étaient assujettis : 1° Ils garderont le silence à l'église et à table ; 2° ils ne sortiront point et ne s'arrêteront point dans les rues et les places publiques, sans raison légitime, etc. L'abbé possédait sur ses terres et seigneuries le droit de haute, basse et moyenne justice. Une des peines principales qu'il pouvait prononcer était l'*échelle*. On attachait le condamné sur une échelle, de manière à faire passer ses pieds et ses mains dans un ais percé de trous. D'autres fois, le coupable était condamné à l'*enfouissement*. Il restait exposé pendant un temps déterminé, ayant la moitié du corps en terre, l'autre dehors.

Le village de Vanves dépendait de Sainte-Geneviève. Le jour de la Trinité, avait lieu une course à pied, dont le point de départ était la porte de Saint-Michel ou porte d'Enfer, et le point d'arrivée la porte de Vanves : une épée de 20 sols récompensait l'agilité du coureur qui avait dépassé ses concurrents. Une rose du prix de 30 sols était donnée à une *meschine* (servante), sorte de rosière. On appelait cette fête la *fête de l'Épée et de la Rose*. Une contestation s'éleva entre les religieux et les habitants au sujet de la présidence de la cérémonie. Les habitants de Vanves, qui avaient contesté à l'abbé le droit de donner le signal de la course en *faisant le cri*, furent condamnés, en 1342, à l'amende honorable et à payer une forte somme.

L'abbaye de Sainte-Geneviève était, par la science, par la richesse, par les relations, par le mérite ou la haute naissance de ses membres, une des plus puissantes de la chrétienté. Avant que le pape ne donnât à l'Université un recteur, l'abbé et le chancelier de Sainte-Geneviève faisaient les fonctions de cette charge. Son école compta parmi ses professeurs des hommes comme Abélard et Pierre Lombard. En 1409, le Parlement s'assembla à Sainte-Geneviève. L'abbé, lorsqu'il officiait, avait le droit de porter la mitre, la crosse et l'anneau, comme un évêque, et traitait d'égal à égal avec l'archevêque de Paris, sur lequel il avait même le pas dans la procession qui escortait la châsse de la sainte. Comme conservateur des priviléges ecclésiastiques, il présidait le tribunal connu sous le nom de *Chambre apostolique*. L'auteur de l'Histoire manuscrite de Sainte-Geneviève a laissé la liste fort longue des ordres religieux, des églises cathédrales et collégiales, des abbayes, colléges et hôpitaux qui étaient dans son ressort. Représentant de l'autorité du saint-siége, il avait le droit, dans cette circonstance, de lancer des monitoires qui devaient recevoir exécution dans toute la France. On croyait généralement que ceux qui étaient frappés d'un monitoire de Sainte-Geneviève perdaient la santé et même la vie dans l'année. Le chancelier de l'Université était pris parmi les religieux de Sainte-Geneviève, désigné, nommé, et au besoin révoqué par l'abbé. On sait qu'il conférait la licence, c'est-à-dire le pouvoir d'enseigner.

Les abbés jouèrent parfois un rôle politique important. Sous Charles VI, ils prirent parti pour les Bourguignons. Le fameux Caboche était le fils d'un boucher justiciable et sans doute corvéable de Sainte-Geneviève. En revanche, un chancelier sorti de Sainte-Geneviève, élevé plus tard à la dignité d'abbé, Joseph Foulon, contribua puissamment à la reddition de Paris et au triomphe du parti de Henri IV. Vers cette époque, et probablement les troubles y avaient contribué, la discipline éprouva un grand relâchement dans l'intérieur de la communauté. Pour y remédier, le roi nomma d'*office*, vers 1624, et pour cette fois seulement, le cardinal de la Rochefoucauld, qui appela le père Faure avec douze religieux de la maison de Saint-Vincent de Senlis. La réforme apportée dans le régime de l'abbaye établit la triennalité des abbés réguliers de Sainte-Geneviève, et la primatie de cette abbaye chef de l'ordre, en raison de laquelle les religieux prirent le titre de chanoines réguliers de la congrégation de France. Le cardinal mourut en 1645. Bien que triennales, il arriva souvent que les fonctions de l'abbé se trouvèrent, par des élections successives, continuées jusqu'à la mort de celui qui en était revêtu. — Le dernier abbé de Sainte-Geneviève fut Rousselet. Il était en fonctions en 1790, époque de la suppression de tous les monastères en France.

Parlons maintenant des bâtiments de l'abbaye qui font partie du lycée Napoléon, ancien collége Henri IV.

De ces constructions, les unes datent du dix-septième et du dix-huitième siècle, telles que les dortoirs, les galeries de l'ancienne bibliothèque Sainte-Geneviève, l'oratoire, la façade sur la rue, et ont été élevées sur les dessins d'un religieux de l'abbaye, habile architecte, Claude de Creil, mort en 1708. Les autres datent du moyen âge, du douzième et du treizième siècle. Parmi ces dernières, on remarque le réfectoire et les cuisines, dont l'architecture donne une idée avantageuse de ce que devaient être ces salles spacieuses qui occupaient le rez-de-chaussée de la maison, et qui étaient destinées à recevoir les chambres du Parlement, la Chambre des comptes, la Cour des aides, le Châtelet et le corps de ville, lorsqu'ils venaient chercher

(1) Les abbayes de Saint-Germain des Prés, de Saint-Denis, de la Trinité de Vendôme, de Jouarre, de Cîteaux, de Cluny, de la Trinité de Caen, d'Entrimont, de Grandmont, de Fontevrault, de Saint-Gérand d'Aurillac, au dix-huitième siècle encore, dépendaient immédiatement du saint-siége.

(2) Dulaure rapporte, dans son *Histoire de Paris*, que l'abbaye était le chef-lieu d'une congrégation composée de neuf cents maisons en France, et qu'elle nommait à plus de cinq cents cures.

la châsse pour accompagner la procession. L'une de ces salles, remarquable par sa grandeur et par sa voûte en arc surbaissé, renfermait une longue suite de portraits des rois de France et des papes, et était désignée sous le nom de *salle des Papes* (1).

On y arrivait par l'ancien cloître, d'une architecture gothique moresque, à la fois hardie et légère, ornée de pendentifs travaillés avec une délicatesse admirable.

L'ancien cloître, sur l'obit duquel on lisait une inscription ainsi conçue : *Obiit Francorum rex Robertus qui dedit claustrum huic ecclesiæ*, en attribuait implicitement la fondation au roi Robert. Il fut remplacé, probablement vers le temps du cardinal de la Rochefoucauld, par un cloître aux piliers lourds et massifs, qui subsiste encore et qui règne autour de l'élégante cour d'honneur du lycée Napoléon.

En passant sous sa voûte, après avoir monté quelques marches, on entre dans la chapelle du lycée, ancien réfectoire des Génovéfains.

A l'entrée de ce réfectoire, il existait encore, du temps de Guillaume le Duc, abbé en 1524, une fontaine où étaient un bassin de pierre et une image de sainte Geneviève. Le

Cuisines du lycée Napoléon (ancienne Abbaye de Sainte-Geneviève). — Dessin de Thérond.

lycée possède un des deux tableaux de Clermont que Millin, dans ses *Antiquités nationales*, rapporte avoir vu dans le réfectoire. Ce tableau représente la sainte Cène.

Le réfectoire, « vaste et fort propre », dit Millin, est devenu, avons-nous dit, une chapelle, et cette chapelle est certainement une des plus jolies de Paris. Les amateurs en admirent le style sobre et pur, les gracieuses proportions.

Voici quelques renseignements sur l'époque de sa construction, qu'on chercherait vainement dans ce qui a été publié sur l'abbaye de Sainte-Geneviève.

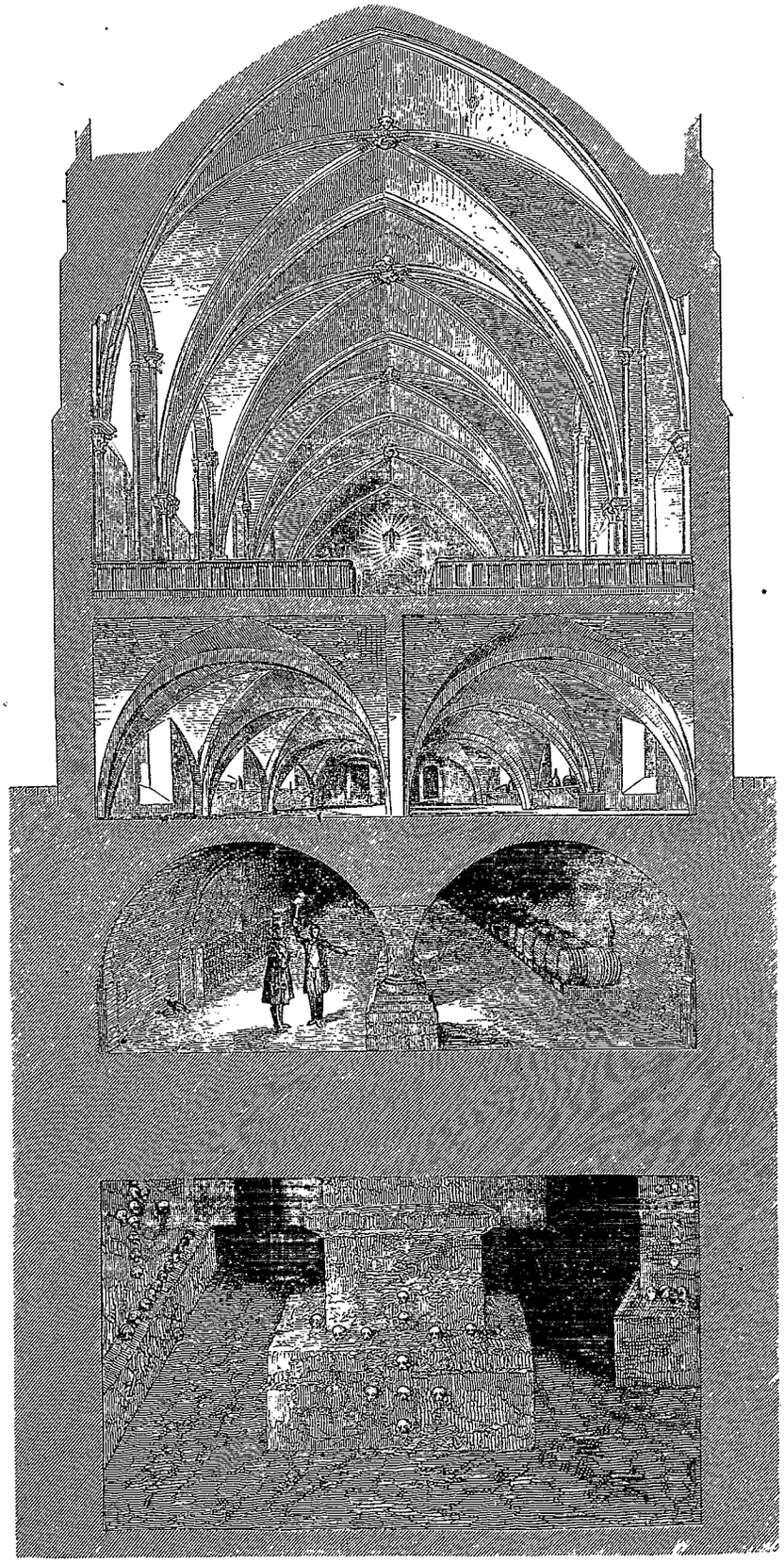
L'abbaye avait été détruite en partie par les Normands dans le neuvième et le dixième siècle. Lorsque les religieux, n'ayant plus à redouter de nouvelles invasions des barbares, rapportèrent la châsse de la sainte, ils réparèrent l'église afin qu'on y pût célébrer les saints offices. Il est probable qu'ils rétablirent également le réfectoire. A l'époque de la réforme dont nous avons parlé au commencement de cet article, l'abbé Suger écrivit au pape Eugène, en 1148, qu'il avait mis les chanoines de Saint-Victor en possession du cloître, du réfectoire et du chapitre de Sainte-Geneviève : *Claustrum, refectorium, capitulum eis deliberavimus.*

Mais l'état de tous ces bâtiments laissait encore fort à désirer, lorsque Estienne de Tournay fut nommé abbé, en 1178. Voyant que les murailles de l'église et des autres lieux avaient été non-seulement brûlées par le feu, mais ébranlées par le temps, et qu'elles menaçaient ruine, il s'appliqua à les réparer. Il s'occupa d'abord de l'église, fit percer de nouvelles fenêtres, et réédifia la nef.

Portant ensuite ses soins sur les autres parties du monastère, il fit rebâtir le cloître, le chapitre et le dortoir à l'orient, la chapelle de Notre-Dame dite de la Miséricorde

(1) Les portraits des rois de France sont placés aujourd'hui dans une des salles du rez-de-chaussée de la nouvelle Bibliothèque Sainte-Geneviève.

au midi, et le réfectoire à l'occident, au-dessous duquel il mit les caves, dit Dumolinet dans son Histoire manuscrite de Sainte-Geneviève, et les greniers au-dessus. La ressemblance des voûtes qui sont en tous ces offices, ajoute-



Lycée Napoléon. — Coupe du Réfectoire, de la Cuisine, des Caves, des Catacombes. — Dessin de Thérond.

t-il, fait bien voir qu'ils ont été bâtis de la même main que l'église. Au reste, l'abbé Estienne de Tournay confirme ce fait dans une épître adressée à saint Guillaume, abbé en Danemark.

Les caves, les cuisines, le réfectoire et les offices, dont on a fait de nos jours une chapelle et une sacristie, sont donc des constructions qui datent de la seconde moitié du douzième siècle.

Notre artiste a représenté une coupe du réfectoire, de la cuisine et de la cave; superposition bien remarquable de constructions solides autant qu'élégantes, au-dessous desquelles se trouvent les galeries des catacombes. Il n'y a peut-être pas un seul endroit à Paris, sauf celui sur lequel nous nous sommes arrêtés, dont le sol, en s'ouvrant devant l'artiste, pût offrir à son crayon une suite d'intérieurs d'un tel intérêt. Qui sait tout ce que la curiosité nous aurait fait découvrir si nous avions pu pénétrer jusqu'au-dessous des catacombes? Nous aurions rencontré, sans doute, d'autres respectables vestiges d'un passé reculé; car les catacombes, ou tout au moins la destination qu'elles ont reçue, les morts qu'elles renferment, sont presque de nos jours. — Nous serions arrivés au fond de quelque cave, de quelqu'un de ces puits profonds dans lesquels les Gaulois, et plus tard les Romains, allaient chercher une excellente terre glaise avec laquelle ils fabriquaient des poteries renommées; tout le territoire occupé par l'abbaye de Sainte-Geneviève fut exploité dans l'antiquité et creusé par les potiers.

Des murs crénelés entouraient l'abbaye et ses dépendances, par conséquent l'église Saint-Étienne du Mont, achevée au seizième siècle. En 1690, on donna à Sainte-Geneviève les fossés de l'Estrapade, que Philippe-Auguste avait creusés sur le terrain de la maison lorsqu'il fit enclore la ville. Le jardin se trouva alors agrandi d'une longue terrasse sur laquelle le proviseur du lycée Napoléon va établir un petit collége pour les plus jeunes élèves du lycée, à l'exemple de ce qui existe à Vanves et à Fontenay-aux-Roses. Le jardin, les cours, les bâtiments, occupaient, vers la fin du dix-huitième siècle, environ dix-huit arpents.

Pour achever de donner une idée de l'importance de l'abbaye, ajoutons que le Panthéon lui-même en devait être une dépendance. Les religieux, ayant représenté à Louis XV que la vieille église n'était plus digne de leur maison, avaient obtenu la permission d'en construire une nouvelle. Ils donnèrent le terrain nécessaire. Mais comme leurs ressources ne pouvaient suffire aux dépenses d'une construction aussi considérable, il fut arrêté que le produit d'une loterie lui serait affecté. Soufflot fit les plans. Pour répondre à la grandeur de l'abbaye, la nouvelle église Sainte-Geneviève devait être le temple le plus vaste et le plus magnifique de Paris.

Une partie des galeries de la bibliothèque des Génovéfains a été convertie en dortoirs; les écoliers dorment à la place où gisaient les lourds in-folio. Dans quelques mois, dans quelques jours peut-être, les superbes boiseries auront disparu; ces intérieurs auront perdu leur aspect primitif, leur caractère original : plus de cabinet des médailles, plus de cabinet d'histoire naturelle, etc. Il faut de nos jours que le crayon du dessinateur se hâte s'il veut transmettre à nos descendants quelques traits de la physionomie du passé. Chaque jour transforme en ruine les restes splendides de notre ancienne grandeur. Bientôt Paris datera, non de Jules César, mais d'hier. *Les morts vont vite;* il n'y a plus de place sur le sol que pour les vivants.

UN SPÉCULATEUR.

NOUVELLE (1).

En ce temps d'idées positives et de calculs industriels, nous avons trop peu d'estime pour les plus pures et les meilleures jouissances de l'esprit. A peine avons-nous atteint à ces belles années de jeunesse décorées par les philosophes du nom d'âge de raison, que nous rejetons loin de nous, avec un dédain superbe, les douces crédulités, les naïves conceptions, les imaginations magiques de notre enfance. Nous détournons nos regards de la source féerique dont les eaux salutaires nous rafraîchiraient et nous raviveraient, sur la route aride que nous allons parcourir. Nous scellons la grotte des enchantements, et, pour ne point être troublés dans notre sagesse par de puérils scrupules, nous prenons à tâche de réprimer les émotions de notre cœur, sans songer qu'en le resserrant et l'endurcissant, nous nous privons des plus grandes grâces de Dieu.

Combien on pourrait citer d'hommes qui, dans le succès de leur essor ambitieux, dans l'éclat de la fortune qu'ils ont conquise, regrettent l'humble sphère qu'ils avaient désertée pour se lancer intrépidement dans une arène brillante, mais trompeuse. Je n'en citerai qu'un dont j'ai connu la première existence, puis les erreurs, et enfin l'heureuse conversion. Il s'appelait Roger Harrisson.

Dans son enfance, Roger était passionné pour les contes de fées et les légendes. Plus tard, il lisait encore de temps à autre quelques compositions poétiques. Mais ensuite, il en vint peu à peu à écarter les livres qui l'avaient charmé. Il était l'époux d'une femme gracieuse, bonne, intelligente, qui aimait à placer dans les rayons de sa bibliothèque, à poser sur sa table les meilleures œuvres de la littérature ancienne et moderne. Faiblesse de femme! se disait-il, et il s'enorgueillissait de ne plus sentir en lui le goût de ces plaisirs futiles.

Roger demeurait aux environs de Londres, dans un joli village; il faisait partie d'une communauté de braves gens unis les uns aux autres par un sentiment sincère d'estime et de confiance réciproques. Chacun d'eux connaissait, dans ses plus petits détails, la maison de son voisin, et savait ce qu'il pouvait y demander au besoin. Si l'un d'eux achetait un nouvel ustensile de cuisine, les autres ne songeaient plus à faire les mêmes emplètes; car ils étaient assurés que dès qu'ils en exprimeraient le désir, cet ustensile leur serait prêté. Un jour, Mme Smith, surprise par l'arrivée de quelques amis, priait Mme Johnson de vouloir bien lui donner un lit pour une nuit ou deux. Le lendemain, Mme Smith rendait un autre service à Mme Johnson. Elle possédait une théière en argent qui circulait perpétuellement dans toutes les habitations de la petite colonie. De son côté, Mme Marie Harrisson, la femme de Roger, avait un service de porcelaine sans lequel pas un de ses voisins n'aurait cru pouvoir décemment célébrer un anniversaire. On observait de même, entre les divers membres de cette simple et honnête communauté, un échange continu de livres et de cahiers de musique. Les revues et les journaux faisaient surtout de nombreux trajets, et ne revenaient entre les mains de leur légitime propriétaire qu'après une longue pérégrination.

Cependant les cinquante-deux semaines de l'année ne s'écoulaient pas sans que de temps à autre quelque petit sentiment jaloux s'éveillât au milieu de cette aimable harmonie. Parfois, Mme Girlish remarquait d'un petit air pincé que sa voisine, Mme Fairface, renouvelait fréquemment ses chapeaux; une autre fois, une économe mère de famille remarquait aussi que Mme Harrisson ne portait que des robes en soie qui devaient coûter fort cher. Mais ces petites ébullitions d'amour-propre n'étaient pas de longue durée et n'enfantaient point de rivalités hostiles. Les bonnes voisines continuaient à se fréquenter amicalement, et à se réunir l'hiver, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, pour chanter et danser ou hâter quelque travail destiné aux pauvres, tandis que l'une d'elles faisait une lecture à haute voix.

(1) D'après mistress Hall.

L'été, on organisait ordinairement deux ou trois *pique-niques* dans un beau bois appelé *Fairy-Dell*. Là, chacun cherchait à se distinguer par son tribut, par le choix de ses vins, par la belle corpulence d'un dindon rôti ou l'énorme rotondité d'un homard. Sous les verts rameaux de chênes, les jeunes gens et les jeunes filles chantaient et dansaient; les hommes graves, condamnés par leurs femmes à mettre de côté le souci des affaires, échappaient de leur mieux à cette défense en se retirant à l'écart pour s'entretenir du mouvement de la politique et des nouvelles découvertes de l'industrie, tandis que les mères suivaient d'un œil à la fois inquiet et joyeux leurs enfants courant et jouant sur le gazon.

On revenait le plus tard possible de cette heureuse excursion, et on ne se quittait pas sans se répéter qu'on espérait bien passer encore plus d'une autre belle journée dans le Fairy-Dell.

Roger était considéré depuis longtemps comme le plus riche habitant du village. Quelques lucratives entreprises avaient encore accru son capital, et un jour vint où ses voisins remarquèrent en lui divers changements qu'ils ne pouvaient attribuer qu'à l'agrandissement de sa fortune. Il n'appelait plus comme autrefois sa femme par son simple nom de Marie; il l'appelait Mme Harrisson. Il disait à tout instant que sa maison était trop petite et trop mal située; il voulait en construire une plus belle sur un plus haut emplacement. Il s'inscrivait généreusement dans toutes les œuvres de bienfaisance; mais il défendait au mendiant de s'arrêter à sa porte, et ne répondait pas au salut du paysan. Les pauvres commençaient à le redouter, et les gens du peuple à dire qu'il était fier de ses écus.

A cette époque, la fièvre de la spéculation, une sorte de fièvre épidémique, éclata en Angleterre. Chacun avait l'ambition d'être riche, chacun voulait le devenir rapidement. Les chemins de fer étaient un inépuisable Pactole; les rails, à peine sortis des mains du forgeron, semblaient se transformer en barres d'or. La contagion atteignit les hommes qui jusque-là s'étaient montrés les plus sensés aussi bien que les plus aventureux, et l'on en vint à regarder comme des êtres fort peu dignes d'estime ceux qui ne réussissaient pas à gagner en peu de temps des sommes considérables; car les programmes publiés dans les journaux démontraient, de la façon la plus péremptoire et la plus généreuse, que rien n'était plus simple et facile.

Roger justifia par son exemple ces pompeuses annonces. Il se jeta dans le torrent de la spéculation et y pêcha des trésors. Il devint riche, très-riche, à la grande surprise de ses candides voisins, qui ne pouvaient comprendre comment celui qui naguère vivait à peu près comme eux, qui empruntait pour un dîner leur vaisselle ou leur batterie de cuisine, avait fait pour s'élever tout à coup dans des proportions si colossales au-dessus de leur niveau. Ils voulurent l'imiter, mais ils échouèrent dans leurs tentatives. Alors, le considérant comme un de ces rares favoris du sort à qui tout réussit et avec lesquels on ne peut rivaliser, ils l'enviaient ou l'admiraient, et n'osaient plus le traiter familièrement comme autrefois. De son côté, il ne les encourageait plus à l'intimité. D'un caractère naturellement peu expansif, il se montrait plus froid et plus réservé depuis qu'il avait fait de si brillantes opérations. La fortune ne lui donnait plus les saintes joies qui dilatent le cœur et rayonnent sur le visage. Au contraire, elle l'inquiétait, l'agitait et l'assombrissait. Dans ses perpétuelles préoccupations, non-seulement il ne pouvait plus s'associer aux réunions de ses anciens amis, aux longues causeries des soirées d'hiver, aux riantes promenades du Fairy-Dell, mais souvent même il se dérobait aux soins empressés de sa femme, aux caresses de ses enfants. Il semblait que toutes ses facultés fussent absorbées dans un travail d'arithmétique, et toute sa vie dans les succès de ses combinaisons.

La suite à la prochaine livraison.

RÈGLE D'ACTION.

Agis d'après une maxime qui puisse devenir une maxime générale pour tous les hommes. KANT.

Examiner, au moment d'agir, si notre action pourrait être imposée à tous les hommes, érigée en loi et écrite dans les codes, c'est à coup sûr le moyen de juger impartialement de notre conduite. Reid avait déjà donné un conseil semblable lorsque, pour nous faire mieux juger de notre conduite envers le prochain, il nous recommandait de changer en pensée de rôle avec lui, de le supposer à notre place et nous à la sienne, et de nous dégager ainsi fictivement de tous les liens de l'intérêt. A. GARNIER.

LES QUATRE ÉPIS D'OR.

Oysonville, aujourd'hui petite commune de l'arrondissement de Chartres, possédait autrefois un très-beau château qui, au commencement du seizième siècle, appartenait à messire François d'Allonville, chevalier de l'ordre du Roi. Henri IV, qui aimait beaucoup ce seigneur, vint un jour lui rendre visite à son château d'Oysonville. Après le déjeuner, François d'Allonville, ayant mené le roi dans le parc, se plaisait à lui faire admirer les plantes rares dont il avait décoré ses plates-bandes. Henri IV s'arrêtait surtout devant les diverses espèces de rosiers qui ornaient le parterre, et faisait compliment à son hôte sur la richesse de son jardin. Alors un laboureur du pays, nommé Cadot, le plus riche tenancier du seigneur d'Oysonville, se hasarda à dire au roi qu'il avait encore de bien plus belles fleurs et en grande quantité, et que si Sa Majesté voulait le suivre, il serait heureux de les lui montrer. Henri IV était bon prince; il consentit à accompagner le laboureur. Celui-ci le conduisit dans une pièce de blé en fleur, et, lui montrant les épis : « Sire, dit-il, voilà les plus belles fleurs que je connaisse. — Tu as raison, mon ami, lui répondit Henri, ce sont aussi celles que je préfère. » Et, de retour à Paris, le roi envoya au laboureur quatre épis de blé en or que les descendants de Cadot ont conservés pendant longtemps.

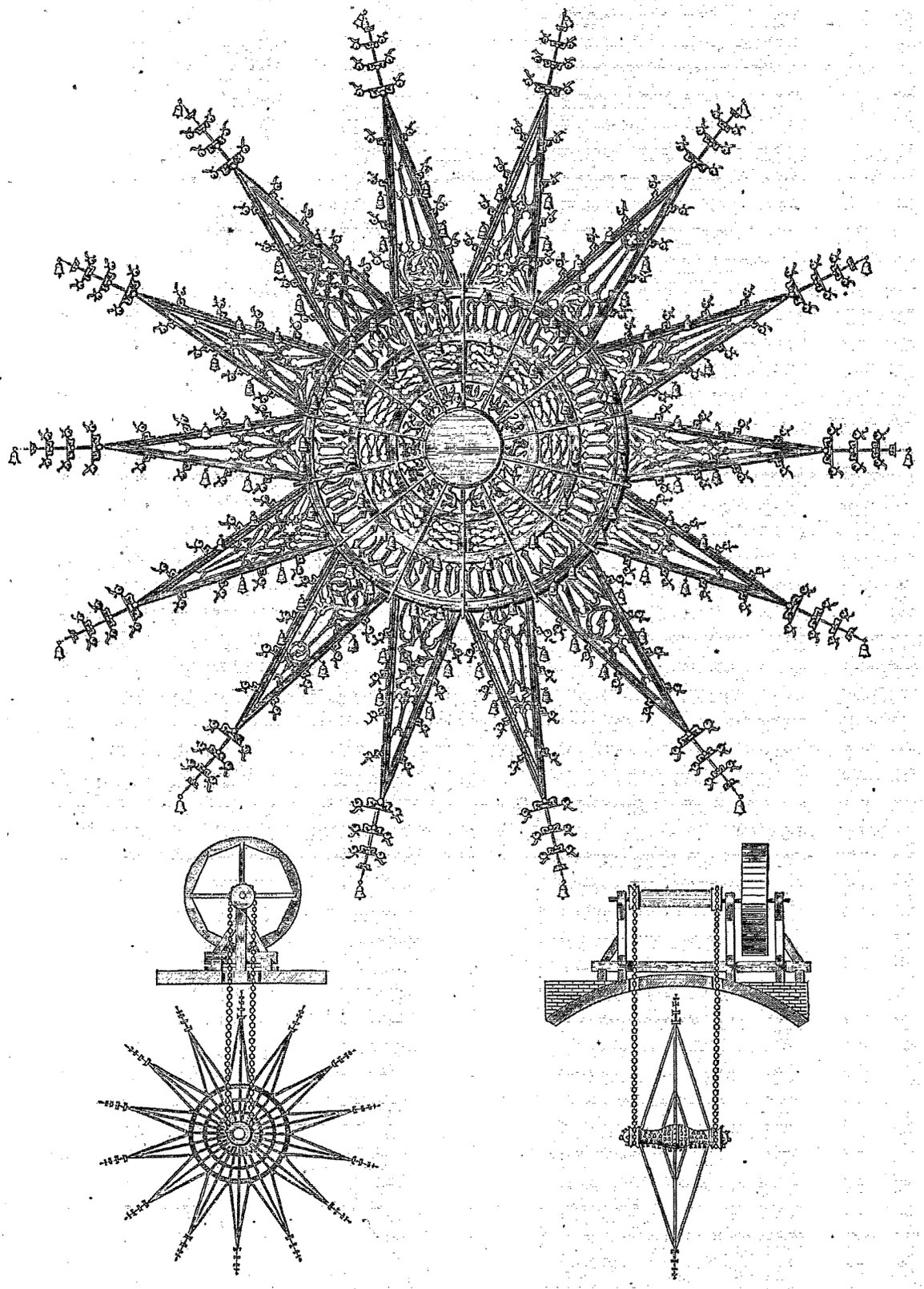
LA SONNERIE DE FULDA.

Cette sonnerie est en bronze. Son diamètre atteint presque huit mètres. Elle est mise en mouvement à l'aide d'une machine en forme de treuil, disposée sur la voûte de l'édifice. Un ou deux hommes, en marchant dans le tambour, impriment le mouvement de rotation. Cette grande pièce est suspendue presque au milieu du chœur de l'église de l'abbaye. La date de son exécution est relatée dans une inscription placée entre le premier et le deuxième cercle, d'où partaient les rayons de l'étoile. On y lit : ANNO DOMINI MILLESIMO QVADRINGENTESIMO XIIIII.

Il paraît qu'au moyen âge on désignait seulement sous le nom commun de *tintinnabulum* cette espèce d'instrument, dont l'effet ne peut être qu'analogue à celui du chapeau chinois dans la musique militaire. On suspendait le plus ordinairement les clochettes et les grelots à une simple barre de bois ou de fer qu'un marteau frappait, de manière à les faire résonner aux instants où l'on voulait ajouter plus de force et d'éclat au chœur des voix

et aux sons des orgues et des autres instruments d'église.

Angeló Roccha, dans son commentaire sur les cloches (*De campanis commentarius*, 1612), et Maggi, dans son livre sur le même sujet (*De tintinnabulis*, 1608), ont passé

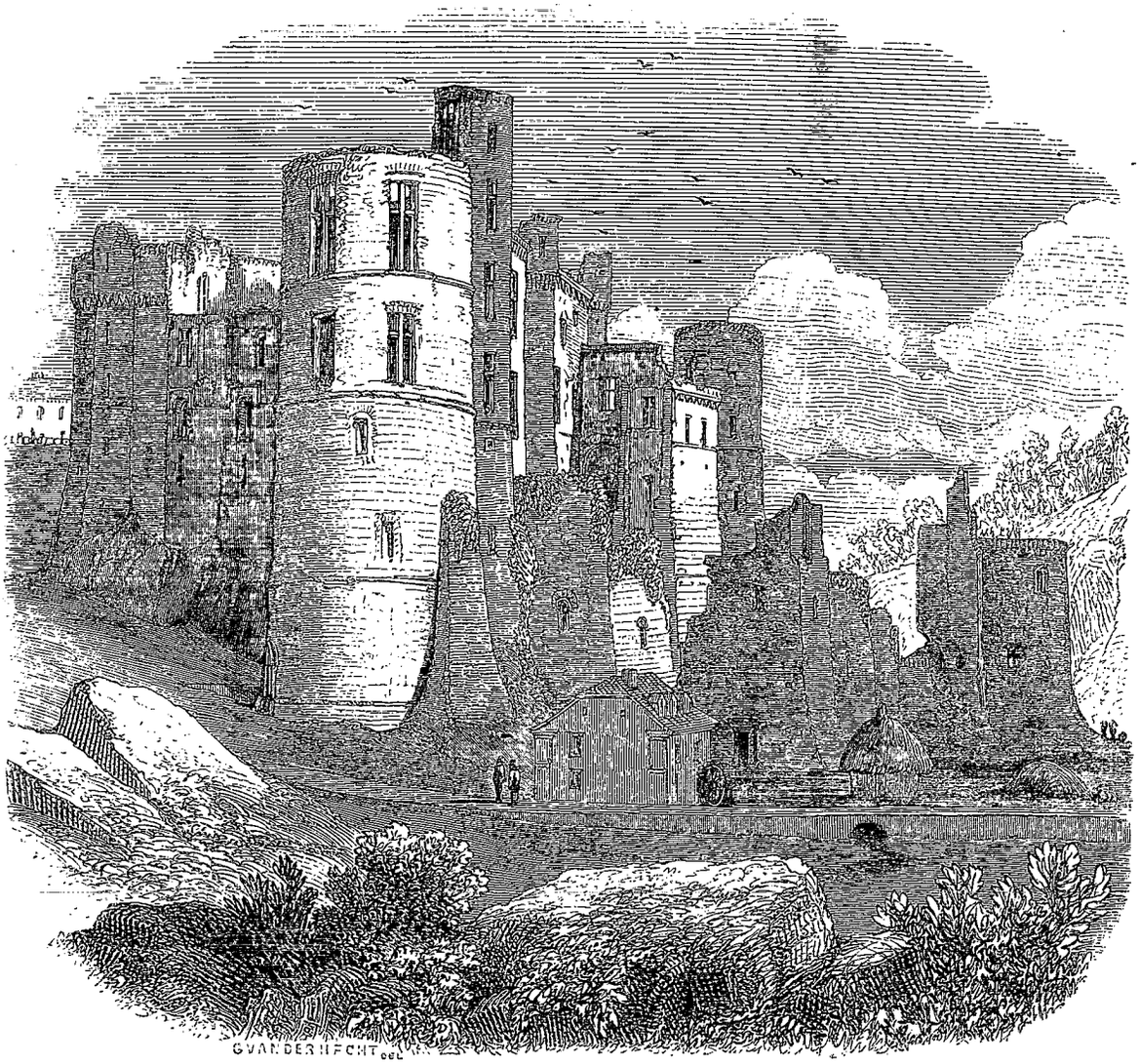


Sonnerie de l'église de l'Abbaye, à Fulda, près de Reusbach, en Bavière, et détails (¹). — Dessin de Freeman.

sous silence ce genre de sonneries. Kircher, dans sa *Phonurgia nova*, qui traite de la nature universelle des sons, parle d'un puits très-profond, près de Fulda, sa patrie, et où une pierre produisait en tombant une détonation extraordinaire; mais il ne dit rien de la curieuse machine représentée par notre gravure.

(¹) D'après le savant ouvrage de M. Gailhabaud, intitulé : *l'Architecture du cinquième au dix-septième siècle.*

CHATEAU DE BEAUFORT.



Le Château de Beaufort, dans le grand-duché de Luxembourg. — Dessin de G. Vanderhecht.

Le château de Beaufort, dans le grand-duché de Luxembourg, était jadis une des demeures féodales les plus vastes et les plus importantes de la Belgique. Aujourd'hui encore ses pittoresques débris donnent une haute idée de son ancienne magnificence. On ignore l'époque de sa première construction, qui doit remonter au moins au treizième siècle. A côté de ces ruines pittoresques s'élève un château moderne qui date du dix-septième. Il doit sa fondation au général Beck, qui, issu des rangs les plus infimes de la société, s'éleva par son seul mérite au rang de baron, de maréchal de camp des armées de l'empire, et de gouverneur du duché de Luxembourg et du comté de Chiny. Cet illustre guerrier mourut à Arras, en 1648, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Lens.

La ruine du château de Beaufort est d'une date assez récente. C'était encore une place forte importante au dix-septième siècle, et jusqu'en 1820 la plupart des bâtiments avaient conservé leur toiture. La famille Beaufort a donné un grand-maître à l'ordre Teutonique, et plusieurs sénéchaux et gouverneurs à la province. En 1593, la terre de Beaufort, qui formait un des quatre comtés du Luxembourg et l'un des quatre doyennés, fut confisquée par Philippe II pour cause de félonie. Le sire de Beaufort, ayant, en 1590, pris part au mouvement du prince Maurice de Nassau, eut la tête tranchée; ses biens furent donnés à Pierre-Ernest, comte de Mansfeldt, et passèrent par succession dans la maison de Bois-Moulin, qui les vendit au baron de Beck pour la somme de 60 000 florins. Le comte de Briey de la Claireau les acheta aux héritiers du général. Plus tard, le baron de Tornaco en fit l'acquisition moyennant 80 000 florins. Le comté de Beaufort appartient aujourd'hui au comte de Liedekecke, ancien maréchal du palais de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas.

UN SPÉCULATEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 182.

Un jour qu'il était retenu dans sa chambre par une indisposition, sa femme, qui n'aspirait qu'à le rendre heureux et qui souffrait de le voir toujours si taciturne, crut le moment favorable pour lui adresser une amicale observation.

— Roger, mon ami, lui dit-elle, je voudrais que vous

fussiez satisfait de ce que vous avez gagné et résolu à vous arrêter dans votre ambition. Songez que vous voilà riche, plus riche que vous n'aviez jamais espéré l'être, et que c'est à présent une assez grande tâche pour vous de régir votre fortune.

— Vous croyez ! répondit en riant Roger, intérieurement flatté de ce que Marie lui disait de sa fortune.

— Oui, mon bon Roger, et rappelez-vous cette maxime de notre grand poëte Shakspeare...

— Ah ! s'écria, d'un ton de mauvaise humeur, le rigoureux financier, allons-nous en revenir encore aux divagations de ce vieil écrivain. Je pensais qu'après avoir détruit son livre, il n'en serait plus question.

A ces mots, la jeune femme rougit. Elle se souvenait que son mari avait lacéré et brûlé les feuillets de quelques-uns de ses livres favoris, notamment de Shakspeare, et ne voulait point lui en faire un reproche.

— Je pense, reprit-elle doucement, qu'il y a dans notre vie une sorte de balance, et que, lorsque notre bonheur est monté très-haut, nous sommes exposés à le voir redescendre dans une même proportion. Nous voilà parvenus à une assez grande prospérité. Je n'en demande pas plus. Je voudrais seulement en rester là. L'argent ne se décuple point comme le grain de blé qu'on sème dans un bon terrain. Il se déplace, il passe de main en main ; et, en somme, ce que l'un gagne, il faut qu'un autre le perde. Voilà ce qui m'inquiète.

Roger sourit de l'air d'un homme qui ne daigne pas répondre à des propos d'enfant ; et, appuyant sa tête sur le dossier de son fauteuil, il reprit en silence le cours d'une de ses graves méditations. Il discutait en lui-même une importante question, à savoir s'il vendrait au taux auquel elles étaient montées ses actions de la compagnie de l'Est, ou s'il attendrait qu'elles fussent cotées à un chiffre plus élevé. Pendant qu'il discutait dans la sagacité de son esprit toutes les raisons qui pourraient le porter à tel ou tel parti, des cris bruyants retentirent dans une chambre voisine.

— Encore ces turbulents enfants ! dit-il avec impatience. La maison que je vais faire construire sera plus spacieuse que celle-ci, et nous ne serons plus importunés par ce vacarme perpétuel.

— Ce sera un grand regret pour moi, répondit Marie. J'aime à entendre la voix et les éclats de rire de ces chers petits. Mais permettez-moi de vous dire qu'ils étaient beaucoup plus tranquilles avant que vous leur eussiez enlevé les livres d'images et les contes qui les amusaient tant. Le traité d'arithmétique que vous leur avez remis entre les mains les ennuie, et le petit modèle de machines à vapeur que vous avez placé dans leur chambre est pour eux un sujet de discussions continuelles.

— Madame Harrisson, répliqua gravement Roger, la vie est trop courte pour qu'on l'emploie à des lectures absurdes. Les idées positives, les faits réels, voilà ce qui doit nous occuper... Mais à quoi sert de vous parler ainsi ? vous ne me comprenez pas... Ayez la bonté d'appeler un domestique pour fermer la persienne. J'ai envie de dormir... Eh bien ! que faites-vous ? je vous disais d'appeler un de nos gens. Sur ma foi, je crois que vous ne seriez nullement affligée si nous n'avions point de domestiques.

— J'en serais quelquefois très-contente, répondit la jeune femme en montant sur un escabeau pour atteindre le crochet de la persienne. C'est un si grand plaisir pour moi de pouvoir faire moi-même une chose qui vous est agréable, et c'est par habitude plus que par un besoin réel que souvent on a recours à des domestiques.

— Merci ! murmura Roger, tandis que Marie lui plaçait délicatement un coussin sous la tête.

Ce coussin était très-beau ; cependant le malade, après s'y être appuyé, le rejeta de côté.

— Donnez-moi donc, dit-il, cet excellent oreiller dont je me servais autrefois, il y a longtemps.

— C'est celui-ci même, mon ami, répondit la jeune femme ; mais vous avez désiré qu'on en changeât l'enveloppe, et ce riche tissu n'est pas élastique, et les broderies sont dures.

Cette fois, le financier ne répliqua rien. Peut-être, malgré lui, la pensée lui vint-elle qu'il en était de son existence comme de ce duvet dont il regrettait la flexibilité, et qu'elle était meilleure avant d'être si pompeuse.

Après avoir rempli de son mieux sa tâche conjugale, Marie alla rejoindre ses enfants et les trouva dans une vive agitation. Mathilde pleurait dans un coin, parce que sa sœur venait de lui dire qu'elle avait les pieds trop larges pour pouvoir jamais figurer parmi les grandes dames, et Robert parcourait d'un regard avide le Dictionnaire de l'aristocratie anglaise, pour voir quel rang il voudrait prendre, sa bonne lui ayant affirmé que, grâce à la fortune de son père, il n'avait qu'à choisir.

Marie adressa une juste réprimande à Lucy, qui avait humilié sa sœur ; à la gouvernante, qui flattait si sottement la vanité de Robert. Puis elle s'assit au milieu de ses enfants, dont elle apaisait d'un regard les emportements, dont elle réjouissait le cœur par une caresse. En ce moment, le soleil se penchait à l'horizon, et ses derniers rayons s'étendaient comme un réseau d'or sur le Fairy-Dell, ce magique Fairy-Dell, où la jeune femme avait passé tant de bonnes journées. Une voix résonna sous la fenêtre. C'était celle d'un des anciens amis de la maison. Ces anciens amis ne venaient plus la voir. Ils ne pouvaient souffrir l'orgueil de son mari ; peut-être aussi que, sans se l'avouer, ils ne lui pardonnaient pas sa rapide prospérité. Le front appuyé sur sa main, Marie se rappelait le temps où il n'y avait pas entre sa fortune et celle de ses voisins une si grande inégalité, le temps où elle avait souvent recours à leur obligeance, et où ils paraissaient si heureux quand ils pouvaient lui rendre quelque service. A présent, elle n'avait plus rien à leur demander. Sa demeure était si magnifiquement meublée, toutes ses chambres remplies de tant d'objets de luxe ! Mais ce luxe l'embarrassait dans ses habitudes de simplicité et fatiguait ses regards. Il était le produit de la fortune qui lui avait enlevé son bonheur, et, tout en s'accusant de ne pas s'associer aux vœux de son mari, elle ne pouvait s'empêcher de haïr la richesse.

Quelques années se sont écoulées. En ce rapide espace de temps, la physionomie et le caractère de Roger ont subi un incroyable changement. Ceux qui jadis ont vécu dans son intimité auraient de la peine à le reconnaître dans sa nouvelle position. Ils ne reconnaîtraient guère non plus sa fidèle Marie, autrefois si fraîche et si riante, et maintenant si pâle et si morose sous ses parures de diamants, si languissante dans sa splendeur, si misérablement riche.

Roger a de plus en plus pris à tâche d'étouffer en lui les idéales aspirations, les nobles mouvements de sa jeunesse. Il ne considère plus que comme de folles chimères les poétiques élans de l'imagination, et dans la concentration de son égoïsme, il rit d'un rire amer quand on lui parle d'un amour désintéressé, d'un acte de dévouement. Il est devenu un des sages de cette époque, un de ces nouveaux philosophes qu'on appelle les utilitaires. Tout ce qu'il y a de meilleur en ce monde se réduit pour lui en une appréciation financière. Il n'y a plus dans son cabinet que des registres et des livres de compte ; il n'y a plus dans son âme qu'une idée de bordereau et d'échéance. Il ne

croit plus qu'à la magie de l'industrie et à la puissance de l'or. Cet or est son espoir ; cet or est son culte, son Dieu. Il l'aime tant qu'il ne se contente pas de celui qu'il a déjà recueilli : il veut en remplir ses coffres ; il veut l'entasser. Au lieu de réaliser les bénéfices qu'il a faits, de s'arrêter dans la voie où sa pauvre femme le suit avec tant d'anxiété, il se laisse entraîner par l'appât d'un luxe plus considérable ; il se jette intrépidement dans un nouveau tourbillon de spéculations ; et le tumulte des salons, les vanités du luxe, remplacent pour lui les modestes jouissances qu'il goûtait à son foyer dans les premières années de son mariage.

Il a quitté son joli village pour habiter une magnifique maison dans l'un des quartiers les plus aristocratiques de la capitale. Il accuse d'ingratitude ses anciens amis ; ceux-ci, de leur côté, l'accusent de les avoir négligés et dédaignés. Le fait est que la vue d'un de ces pauvres petits propriétaires, près desquels il a vécu dans ses jours de médiocrité, l'importune ou l'embarrasse dans ses grandeurs. Il n'aspire qu'à s'implanter dans les hautes sphères de la noblesse, et ne remarque pas que cette noblesse ne le reçoit que pour ses millions, sourit ironiquement de ses prétentions et s'amuse de ses ridicules. Il ne songe pas que d'autres plébéiens tels que lui ont joui en une phase heureuse de la même faveur apparente, et l'ont perdue au premier revers. Que demain une catastrophe ébranle sa fortune, compromette son crédit, et il verra disparaître toutes ces belles dames qui l'accueillent avec un si gracieux sourire, tous ces jeunes lords qui se rendent avec tant d'empressement à ses invitations.

Mais en ce moment, le navire qui porte César et sa fortune vogue à pleines voiles. Nul écueil ne le menace, nul nuage ne s'élève à l'horizon. Roger réussit dans toutes ses entreprises, Roger est respecté de tous les banquiers, Roger est un grand homme. Tandis qu'il se délecte dans le sentiment de son importance, dans les témoignages de considération et de respect qui lui arrivent de toutes parts, sa malheureuse femme languit et dépérit. Elle n'a pas de plaisir dans la nouvelle société où elle a été introduite. Avec sa délicatesse d'impressions, elle a bien vite compris qu'elle ne peut trouver là aucune affection sincère ; qu'elle n'est entrée dans cette société que par hasard, et qu'elle n'y est point franchement admise, mais seulement tolérée ainsi que son mari. Elle en étudie avec inquiétude les usages ; elle en pressent les rigueurs, et tremble à tout instant de s'exposer par quelque maladresse aux risées de ce monde aristocratique. Chaque fois qu'elle figure, avec ses flots de dentelles et ses colliers de perles, dans une de ces brillantes réunions, sa pensée se reporte vers un autre lieu, vers une autre époque ; et ses yeux s'humectent de larmes quand elle se rappelle le temps où elle allait si gaiement s'asseoir sous les ombrages de Fairy-Dell, avec Roger à ses côtés, ses bons voisins autour d'elle, et ses enfants sur ses genoux.

Souvent aussi un soupçon effroyable traverse son esprit, et pénètre dans son cœur comme une lame d'acier. Elle pense en frémissant que Roger, son cher Roger, qu'elle n'a pas cessé d'aimer et d'entourer des soins les plus fidèles, voudrait peut-être la voir morte, pour se remarier avec une femme dont les habitudes et le caractère s'accorderaient mieux avec sa nouvelle situation ; car pour lui tout devient de plus en plus un objet de calcul. Il spécule non-seulement sur le mouvement de ses capitaux, mais encore sur les trésors sacrés du cœur, sur l'avenir de ses enfants. Il veut que son fils épouse une personne de haute naissance, et il négocie le mariage de sa fille avec un vieux boursier qui doit lui donner une part considérable dans une féconde entreprise. « Donnant donnant, répète-t-il sans cesse. Celui-là est un sot qui accomplit un acte de générosité inutile et rend un service gratuit. »

La pauvre femme cherchait du moins à combattre dans l'esprit de ses enfants l'influence de ces froides maximes, et à les détourner d'une si fausse conception des vrais devoirs de la vie. *La fin à la prochaine livraison.*

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 113.

SUITE DU RÈGNE DE LOUIS XIII.
De 1620 à 1643.

Costume civil. — Nous voici arrivés à l'un des rares et courts moments où la mode fait alliance avec le bon goût. C'est l'époque de ce costume, à la fois gracieux et sévère, avec lequel nous ont familiarisés les tableaux de l'école flamande. Il se forma entre 1620 et 1635, un peu par force, à cause des prohibitions dont Richelieu frappa la plupart des objets de garniture, mais plus encore par la passion des esprits éclairés de ce temps-là pour tout ce qui avait un air de grandeur. Sa destinée fut la même que celle de la politique alors si ferme de notre pays ; il s'imposa en un instant à toute l'Europe, de sorte que la France reconquit dans sa plénitude l'empire de la mode, qu'elle partageait depuis cent ans avec l'Espagne. Celle-ci, reléguée de nouveau dans son coin, fut réduite, pour sa consolation, à prendre le parti des vaincus qui ne se rendent pas : elle maintint chez elle, envers et contre tous, le gothique costume qu'elle avait réussi autrefois à faire triompher dans Paris.

On a dit comment, après la défense des passements, en 1620, la dentelle et le point coupé s'étaient répandus sur toutes les parties du costume. Ce fut un effronté défi que la mode jeta à l'autorité, car les passements avaient été défendus parce qu'ils venaient de Milan, et les ouvrages de fil vinrent de la Flandre, de Gênes ou de Venise. La toilette continua donc à faire sortir du royaume des sommes fabuleuses. Les économistes s'en plaignirent en 1629, à une assemblée de notables ; on accueillit leurs doléances : les découpures et broderies de fil furent défendues à leur tour.

La frivolité allait-elle se rendre ? Pas encore ; il lui restait la ressource du clinquant dont on n'avait pas parlé depuis Henri IV. Elle en usa et abusa au point qu'un nouvel édit fut jugé nécessaire. En 1634, proscription des galons, cannetilles, pourfilures, franges, etc., etc. Qui en avait, était tenu de les faire découdre au plus vite et de les envoyer au creuset des orfèvres ; le roi le voulait ainsi : le roi, c'est-à-dire M. le cardinal, qui avait appris aux gens à ne pas rire avec l'observation de ses édits. On se soumit, en usant de quelques tempéraments qui corrigeaient la rigueur de l'interdiction. L'inflexible ministre n'avait pas entendu traiter les Français en Spartiates : il permit les broderies et galons de soie pourvu qu'ils n'excédassent pas la largeur du doigt et qu'ils fussent employés comme bordures. Assez d'ouvriers, dans le royaume, s'étaient formés à ces ouvrages pour que leur travail suffît à une consommation modérée. Il en fut de même pour le point coupé : on commençait à en faire de très-louable à Villiers-le-Bel et à Aurillac. On n'inquiéta pas les marchands qui en vendirent, ni les dames qui en achetèrent pour garnir leurs collets, mouchoirs ou manchettes.

Voilà donc l'emploi des choses d'ornement contenu par les lois dans une juste mesure. Les grandes étoffes gagnèrent à cela de pouvoir s'étaler dans tout leur avantage. Depuis une quarantaine d'années, elles n'étaient réputées somp-

tueuses qu'autant qu'elles offraient l'assemblage d'un grand nombre de couleurs. Les beaux velours, les beaux satins, étaient à bouquets et à ramages tissés ou brodés en imitation de fleurs naturelles. Tout d'un coup on se lassa de cette bigarrure et on revint aux couleurs unies : nouveau progrès dans la voie du bon goût, qui s'accomplit de lui-même, sans violence et sans murmure. De l'ancienne mode il ne resta que le souvenir risible du temps où les humains s'habillaient comme les fauteuils, et la création du jardin des Plantes.

En voyant ce grave musée, où les produits de la nature entière sont classés avec tant d'art et tant de science, on ne se douterait guère qu'il doit son origine à une fantaisie de la mode. Le fait est pourtant avéré. Dans le temps où les ramages piolés commencèrent à faire fureur, les dessinateurs de patrons étaient aux abois pour imaginer des effets nouveaux, des accouplements de couleurs inconnus, tellement qu'un jardinier nommé Jean Robin s'avisa de créer pour leur usage un jardin où il cultiva toutes sortes de fleurs étrangères. C'est chez lui que le brodeur ordinaire de Henri IV allait dessiner et enluminer ses modèles; c'est de ses parterres que procédaient toutes les belles étoffes exécutées dans les fabriques royales et dans les ateliers de la rue de la Tixeranderie. Bientôt l'établissement de Jean Robin devint l'une des nécessités de la monarchie; il fut, sous le nom de jardin du Roi, l'une des dépendances de la couronne,

Dame en grande tenue, Gentilhomme et Paysans, en 1635. — D'après Abraham Bosse. — Dessin de Chevignard.

et le propriétaire s'appela le *simpliste* du roi. En 1635, on ne portait plus d'habits à fleurs, mais le jardin du Roi continuait à fournir des patrons pour la tapisserie. Gui Labrosse, voyant qu'on dépensait beaucoup d'argent pour si peu de chose, suggéra l'idée d'un autre jardin mieux assorti, où les étudiants en médecine trouveraient de quoi s'instruire, sans nuire aux dessinateurs de tapis. Ce fut le jardin des Plantes.

Il faut bien dire un mot des carrosses, quand on parle des magnificences du temps de Richelieu. C'est alors qu'ils devinrent tout à fait communs. Henri III eut le premier dont il soit fait mention dans l'histoire, et déjà, à la fin du seizième siècle, la femme d'un apothicaire de la rue Saint-Antoine avait fait descendre ce luxe dans la bourgeoisie. Toutefois Henri IV, qui n'aurait pas voulu en voir à d'autres qu'aux princes, empêcha qu'ils ne se multipliassent trop. Leur nombre tripla sous la régence de Marie de Médicis; après 1620 on ne les compta plus.

C'étaient de lourdes et branlantes machines, très-haut perchées et mal suspendues, faites en bâtons de bois sculpté, avec des panneaux revêtus de drap. Les portières étaient garnies de rideaux. Huit personnes tenaient à l'aise dans l'intérieur. Le luxe résidait dans la finesse des étoffes, la beauté de l'attelage, la richesse d'habillement du cocher et des laquais en mandille qui se tenaient accrochés derrière. De même qu'aujourd'hui on va, dans l'après-midi, faire son tour au bois de Boulogne en équipage, on employait alors l'après-dînée à une promenade en carrosse, soit sur le cours que la reine mère avait fait planter d'arbres au bout des Tuileries, soit dans le faubourg hors la porte Saint-Antoine; mais, au lieu de rouler avec la rapidité de l'éclair, les voitures allaient doucement et faisaient des pauses fréquentes. On s'interpellait de l'une à l'autre, on se disait des choses gracieuses ou piquantes, et ce qui s'était passé au cours défrayait en partie les conversations du soir. A l'imitation de Paris, chaque ville eut bientôt son cours ou son mail, où les hobereaux de l'endroit, les partisans et les enrichis de toute sorte, firent traîner au

petit pas de leurs chevaux, les uns leur nullité, les autres leur ennui.

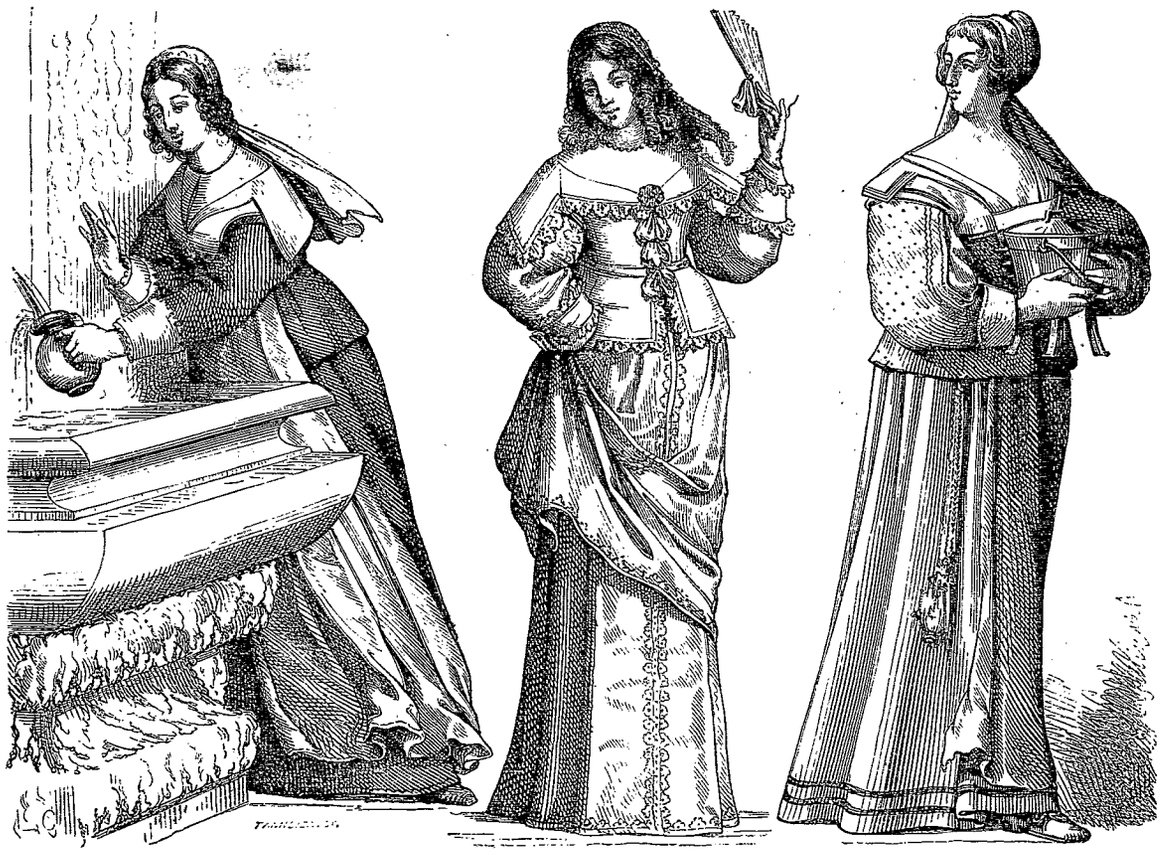
Ceci nous ramène à la toilette, car la fin suprême des promenades en carrosse était de montrer comment l'on était mis.

Commençons par les dames, et par une épigramme de Gombauld :

Blanc d'Espagne, couleurs vermeilles,
Perles, brillants, pendants d'oreilles,
Passements, jupes de grand prix,
On vous étale, on vous promène
Pour duper les faibles esprits,
Et l'on vous nomme Lysimène.

Ce sixain est une flèche à l'adresse des reines de la mode dans tous les temps. Entre autres choses, il prouvera à celles de nos dames qui composent leur visage avec des couleurs d'emprunt, qu'elles sont bien les petites-filles de leurs arrière-grand'mères; mais il ne les convaincra pas que les teints frelatés ne font pas plus d'illusion aujourd'hui qu'ils n'en faisaient il y a deux cent trente ans. Le seul enseignement à en tirer est donc qu'on se fardait en 1625. On se fardait, et de plus on se mouchetait. Couleurs et mouches étaient tenues en respect par le masque.

Un autre usage était de se parfumer outrageusement, et cela, chose fâcheuse à dire, par défaut de propreté. Il est difficile de s'expliquer comment les bains, qui avaient été l'un des besoins de la vie pendant le moyen âge, tom-



Chambrière, Dame en petite toilette, Bourgeoise de province, ver 1640. — D'après Abraham Bosse. — Dessin de Chevignard.

bèrent en désuétude à l'entrée des temps modernes. Si on se baignait, c'était une fois par an, pour compléter l'effet des purgations prises en avril. A la vérité, on se lavait les mains, les bras, le visage, le cou et les environs, que l'on tenait découverts un peu plus qu'il n'aurait fallu : l'hydrophobie était professée à l'égard du reste. De là le besoin de senteurs dont on accommodait le linge, et surtout les gants. La mode ayant fait entrer dans son domaine cet important accessoire, les parfums changeaient à tout propos et imposaient leur nom aux objets qui en étaient imprégnés. C'est ainsi qu'il y eut tour à tour les gants à l'Occasion et à la Nécessité, les gants à la Phyllis, les gants à la Cadenet, à cause d'une odeur préférée par ce beau garçon qui avait inventé les cadenettes; puis les gants de Frangipane, ainsi appelés du marquis de Frangipani, dont Balzac à écrit : « Ce gantier est un seigneur romain, maréchal de camp des armées du roi et parent de saint Grégoire le Grand »; puis les gants de Neroli, dont la duchesse de Bracciano, princesse de Nerola, avait inventé le parfum. Il aurait fallu dire gants de Nerola; mais la mode, qui n'est pas forcée de savoir la géographie, consacra Neroli.

La grande nouveauté, après 1620, fut un changement radical dans la manière de se coiffer. Les cheveux furent abattus, séparés en trois parties, dont deux étaient conduites vers les oreilles et la troisième rejetée sur le derrière de la tête pour y former un chignon qu'on appelait culbutte. Les côtés s'arrangeaient en touffes renflées par des moules et entièrement couvertes de petites frisures. C'était à peu de chose près la coiffure actuelle; mais celle du temps de Louis XIII se distingue par la pointe. La pointe est un brin de la chevelure tiré à l'endroit même de sa racine sur le front, et dont on faisait de menus anneaux ou de petites mèches houppelées. Un peu plus tard, les touffes de côté cessèrent d'être relevées; on les laissa pendre soit en *bouffons* ou grands tire-bouchons, comme nos anglaises, soit en longues mèches nouées de rubans, qui étaient les moustaches des dames. Quant à la culebutte, elle fut garnie d'un gros nœud de ruban ou d'un bouquet de pierreries

qui devait monter assez haut pour être aperçu par-dessus le sommet de la tête.

Le chaperon étant laissé aux veuves, on ne se couvrait plus pour sortir, sinon d'un riche mouchoir bordé de dentelle, qui se posait sur le chef avec des épingles, comme une voilette. En déshabillé, on avait des coiffes ou petits bonnets ronds sans passe. Les servantes et les femmes du peuple portaient aussi la coiffe, mais avec un agrément distinctif de leur condition : c'était une sorte de drapeau qui pendait par derrière, entre les épaules, sous le nom de bavolette. Cette bavolette est certainement la mère du bavolet d'aujourd'hui. La coiffe des filles de campagne était un gros béguin piqué dont l'usage ne s'est pas encore perdu, car on le retrouve dans plusieurs de nos départements. Les Picardes appellent cela une calipette; autrefois c'était une cale, et cale par extension signifiait une paysanne.

L'ornement du cou était le carcan, un, deux, trois rangs de perles ou de pierreries enchâssées. Qu'on ne confonde pas le carcan avec le collier qui battait sur les épaules et sur la poitrine. Entre le carcan et le collier s'ouvrait le collet ou collerette, qui était revenu à ne faire qu'un avec le rabat, de sorte que le plus souvent rabat désigne les deux choses ensemble. On ferait un dictionnaire des dénominations sans nombre appliquées aux diverses sortes de rabat : rabats à la reine, à la Guise, à la guimbarde, à la neige, à la fanfreluche; rabats dentelés, rayonnés, cannelés, houppelés, etc. La différence entre les uns et les autres nous échappe. Tous servaient à même fin. Ils garnissaient le haut du corsage, retombant par devant, tenus en respect par derrière au moyen d'une garniture en fil d'archal; mais au lieu de grimper par-dessous la tête, comme jadis, ils s'épanouissaient autour du cou; heureuse conséquence de l'abandon des perruques. Il avait fallu baisser le collet en même temps qu'on avait abattu la chevelure; même il y eut des collets tout à fait abattus, et l'on n'en portait plus guère d'autres à la fin du règne, ce qui fait que Molière a pu dire d'un mot vieilli de son temps, qu'il était « bien collet monté ».

Rien de plus gracieux que la coupe de l'habillement depuis les épaules jusqu'aux pieds. Pour la première fois, dans le costume des femmes, le buste se montra entièrement dégagé sous la robe. Celle-ci ne fut plus qu'une espèce de manteau étroit, ou une redingote largement ouverte, dont le retour sur le devant n'excédait pas trois doigts. Très-étoffée par derrière, elle formait de gros tuyaux sous la taille, celle-ci très-haut placée dans le milieu du dos et faisant chute des deux côtés vers les hanches. Elle traînait par le bas. Elle était munie de deux larges ailerons ou demi-manches ouvertes, qui se fermaient avec des rubans sur le milieu du bras. Il y a toute apparence que c'est cela qu'on appelait la robe à la Commodité, dont la mention se trouve dans les auteurs dès 1623.

La robe laissant le devant du corps à découvert, ce fut à la jupe de faire là tous les frais de la toilette. Il y eut corps de jupe et bas de jupe. Le corps ou corsage était garni de l'armature de baleines qui auparavant formait le soutien de la robe, qui aujourd'hui est reléguée dans le corset; il s'en allait en pointe par le bas, avec des basques découpées, dont la pièce de devant était arrondie. Les manches étaient déchiquetées du haut en bas, faites comme des cages de bandelettes ou de rubans, qui laissaient voir à travers leurs intervalles les manches bouffantes de la chemise; le bas était recouvert par des manchettes qui montaient presque jusqu'au coude.

Le bas de jupe eut nécessairement de l'ampleur tant que durèrent les vertugadins; mais cette ridicule mode ayant fini son règne en 1630, on fit les jupes droites, avec deux ou trois plis plats sur les côtés, plutôt étroites que larges et descendant jusqu'aux talons sans traîner par terre. Les deux et trois jupes de dessous furent réduites à une seule, ordinairement de soie changeante.

Dans le peuple, les femmes n'avaient pas de robe, mais bien les deux jupes et le corps, souvent d'une aussi riche étoffe que celui des dames. Dans une tenue plus négligée, le corps était remplacé par la hongreline ou camisole à grandes basques, dont le nom indique l'origine hongroise; et le tablier accompagnait toujours la hongreline. Alors la ceinture de rigueur était le demi-ceint d'argent, une large tresse de soie, décorée sur la moitié de son pourtour avec des plaques d'orfévrerie ciselées ou émaillées. La gloire des chambrières était de mettre trente et quarante écus à leur demi-ceint, sans préjudice de la chaîne, aussi d'argent, qui était pour tenir suspendues au flanc toutes sortes de choses, des clefs, des ciseaux, un couteau, une bourse, etc.

La hongreline fut trouvée si commode que, vers le temps de la naissance de Louis XIV, on n'eut point honte de l'adopter dans le beau monde, à la campagne d'abord, puis à la ville, comme habit de matin. De belles négligées y joignirent même le tablier. Une hongreline et un chapeau d'homme à panache composaient le costume d'amazone.

Les bas de soie rouges (bas de flammiette) continuèrent d'être de bon goût. On chaussait par-dessus, soit les souliers à la Choisy, en satin rouge ou bleu, soit les mulctins de maroquin violet, jaune ou fauve; et tout cela se couvrait, pour sortir, de patins en velours cramoisi, à hautes semelles de liége.

Enfin les manchons pour l'hiver, manchons de velours fourrés de martre ou d'hermine, sont encore de ce temps.

Tel est le costume des belles dames anglaises, flamandes, italiennes, peintes par Van-Dyck; tel fut celui de cette illustre génération de Françaises qui firent leur éducation dans l'Astrée, qui se pâmèrent pour Chimène, et dont l'esprit, la bonne grâce et les aventures romanesques ont fait, dans ces derniers temps, tourner la tête à la philosophie.

PROMENADES DE CHRISTOPHE

AU JARDIN DES PLANTES (1).

Voici tantôt sept ans que je promène mon maître infirme, car j'allais encore à l'école quand il me prit à son service, et je dois sous peu tirer à la conscription. C'est un homme de bien que mon maître, quoique ce soit un homme sans bien, comme le lui disait l'autre soir un de ses amis, un savant aussi, qui a de drôles de façons de s'exprimer qu'il appelle « jouer sur le mot ». J'étais donc quasiment un enfant lorsqu'un grand docteur déclara à mon maître qu'il lui fallait renoncer à son laboratoire et à ses travaux, à cause de ses yeux. Il ne me souvient plus comment les médecins appelèrent la maladie qui lui enlevait presque entièrement la vue; mais il arriva que, comme ce qui fait le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre, mon maître chercha un jeune garçon qui pût écrire tant bien que mal sous sa dictée, le conduire où il voudrait aller, et faire à peu près l'ouvrage de sa maison. Quand je dis sa maison, nous n'avons que trois chambres, que j'ai encore grand'peine à tenir comme il le veut; et vraiment il faut que mon maître sente la poussière, puisqu'il ne la saurait voir..... Mais qu'est-ce donc que je m'en vais raconter là! mon maître a raison : j'en dis toujours plus qu'il ne faut; et c'est parce que j'ai « la langue trop longue que mon temps se fait trop court. » C'est encore son ami qui a trouvé cela.

(1) Nous changerons très-peu de chose à ces récits. Quelques répétitions enlevées, quelques fautes de français corrigées, c'est tout : nous n'avons rien voulu ôter à la simplicité qui en fait le principal mérite.

Si bien que pour en venir droit à ce qui m'a donné la démangeaison d'écrire, le voici. Dès que ma besogne est faite, mon maître m'appelle : « Christophe! est-ce qu'il fait beau aujourd'hui? » Et je n'ai pas plus tôt dit : « Oui, Monsieur! » qu'il demande son chapeau, ses gants, sa canne; il prend mon bras, et presque toujours c'est au jardin des Plantes qu'il veut être conduit. Nous allons, nous venons; je lui dis ce que je vois, et comme il m'en raconte plus que je n'en vois, la promenade est souvent trop courte à mon avis.

Si maintenant je m'avise de coucher sur le papier les choses qui, au retour, me restent le mieux en tête, voilà le pourquoi : une fois par semaine mon maître me donne permission d'aller me divertir avec des camarades d'enfance, qui se réunissent le dimanche soir dans notre vieille classe, afin de se donner un peu de bon temps. Notre ancien instituteur, qui est aujourd'hui un compagnon de plus, nous y fait une lecture sérieuse, pas trop longue, quoi qu'en disent quelques-uns; après, on se cotise pour se rafraîchir d'un verre de bière, puis chacun doit payer son écot d'amusette. Quand vient mon tour, suis-je assez honteux de rester muet! Ceux d'entre nous qui ont des métiers trouvent toujours quelque chose à dire qui intéresse ceux de l'état. Il en est qui ont fréquenté les écoles d'art; ceux-ci peuvent chanter *en partie*, et, comme ils disent, en chœur. Il y en a qui parlent comme des livres : ils ont voyagé, ceux-là, vu du pays, et n'ont jamais tout raconté. Mais moi, à qui on reproche au logis d'en dire plus qu'il ne faut, dès que je vois tous ces yeux braqués sur les miens, dans cette grande classe, qui semble encore plus grande à la lumière de la petite lampe, je prends chaud aux oreilles, froid aux pieds, le cœur me bat, ça me bourdonne dans la tête, et je perds tout de suite la tramontane. Il faut qu'ils soient bien bons enfants même, pour ne pas me rire au nez. — Pourtant je ne suis pas plus bête qu'un autre, et Monsieur, qui me permet de causer avec lui, en sait certes plus que tous nos camarades de la veillée.

C'est pourquoi je me suis dit : Ton maître, quand il doit parler dans une de ces belles séances où des savants l'écoutent, te dicte à l'avance tout ce qu'il veut leur expliquer. Tu lui lis plusieurs fois, avant qu'il ne se couche, ce qu'il t'a fait écrire, si bien qu'après avoir ruminé le tout à son aise, jamais il n'est resté court. Profite de l'exemple, Christophe, écris ce que tu veux raconter. Ainsi donc je me suis résolu à noter toutes nos promenades à mon maître et à moi. Je les relirai dans la semaine, de façon à être si bien ferré à la veillée, que j'y remplirai ma place, et n'aurai plus cet air niais d'un grand enfant qui a poussé sans que fleur, épi ou graine vinssent au bout. J'arriverai, j'espère, à m'y prendre mieux qu'aujourd'hui où j'ai rempli quatre pages de bon papier, et perdu de l'encre et du temps sans en venir au fait. Allons, comme dit mon maître, « au fait, au fait, Christophe! »

Il faisait froid, mais beau, mardi dernier; maintenant que nous ne sommes plus en hiver, il y a plaisir à fréquenter le jardin, et nous nous disposions à entrer par la grille qui donne sur la petite place de la Pitié, quand une voiture, entrant dans la rue qui mène au quai, nous a contraints à nous arrêter près de la fontaine du coin. Je lisais tout haut l'inscription : A GEORGES CUVIER; mon maître a prévenu mes questions : « Je voudrais, a-t-il dit, retrouver partout ici autour le souvenir de ceux qui, avant ou depuis Cuvier, ont fait progresser la science; ceux à qui chacun doit une part de reconnaissance, pour avoir découvert quelque fragment de vérité, et donné un fil qui nous puisse guider à travers le labyrinthe de mystères qu'il est ordonné aux générations humaines de parcourir et de dévoiler peu à peu. » Il en a dit plus long, mais je ne saurais rappeler toutes ses paroles. J'ai seulement bien compris qu'il voudrait voir s'élever dedans et dehors du jardin des monuments à la mémoire du grand Geoffroy Saint-Hilaire, des frères Thouin « les bergers », disait-il, des Jussieu, de Bernardin de Saint-Pierre et de beaucoup d'autres; mais je n'ai retenu que les noms qui m'étaient déjà familiers.

Pendant qu'il se parlait ainsi, car c'était plutôt à lui-même qu'à moi que ces paroles s'adressaient, j'examinais à loisir la fontaine, que je n'avais jamais regardée auparavant. Elle représente une belle femme, appuyée sur un livre et assise sur un lion. Au-dessous du demi-globe qui soutient le groupe (ainsi que mon maître l'appelle), il y a un tas de vilaines bêtes; entre autres, une espèce de lézard, qui se retourne comme s'il voulait mordre tout ce qui arrive par la rue Saint-Victor. Mon maître, quand j'ai dit cela, s'est pris à rire en m'assurant que, l'animal fût-il de chair au lieu d'être de pierre, les passants qu'il regardait de si mauvais œil ne courraient pas grand risque, « attendu, a-t-il ajouté, qu'il est impossible au crocodile de tourner la tête, puisque la disposition des vertèbres de son cou, soudées entre elles, s'y oppose. »

Ce qui charme tout d'abord à cette entrée du jardin, c'est la belle et riche verdure qui vous réjouit les yeux. La vive fraîcheur des gazons; la sombre nuance du superbe lierre qui habille tout le grand mur d'un réservoir construit, m'a dit mon maître, depuis peu d'années par M. Rohault; les feuilles entremêlées et les jolis fruits des cotonéasters qui couvrent les pentes; celles du houx, lustrées, épineuses, bordées d'ivoire, contournées, au travers desquelles brillent d'éclatantes baies rouges : tout cela amuse les yeux et prépare bien au plaisir de ce qu'on va voir. J'ai essayé de lire les noms inscrits sur des planchettes au bas des troncs, et sous quelques beaux arbres verts, mais mon maître n'est pas d'humeur à me donner sans cesse des explications. Laissant donc là, côte à côte, les conifères de l'Himalaya et les arbustes de l'Andalousie, j'ai tiré vers la ménagerie et les petites cabanes. Là, quand il plaît à Monsieur de réfléchir au lieu de jaser, j'ai, pour me divertir, la variété, le mouvement des animaux, et parfois les causeries de ceux qui les regardent.

Un morceau de pain, lancé dans un des parcs, était tombé entre les jambes d'un beau lama, tacheté de gris, qui, je crois, est né au jardin. Sans se déranger, relevant sa lèvre fendue, il promenait lentement son regard, étendait et repliait paresseusement son souple cou de chameau, lorsqu'un des autres lamas, un roux, aux poils fins, mêlés et sales, pendant sous le ventre et le long des flancs, avisant le morceau, s'en est emparé. L'œil du premier, que sa bordure de cils gris et touffus rend d'ordinaire si doux, s'est allumé d'un éclair; il a allongé sa tête qui semblait s'amincir, tandis que ses oreilles pointues se dressaient en avant, et que ses lèvres mobiles, retroussées, laissaient voir des dents jaunes et inégales; il a craché alors au nez de son camarade avec un singulier bruit ou plutôt un souffle de colère qui a fait reculer l'intrus. Les promeneurs se sont aussitôt amassés contre la barrière, ce qui nous a chassés plus loin. Mon maître n'aime pas toujours la foule, et moi, tant que je peux, je tourne vers le côté des ours. Ils se dandinent d'une façon si lourde et si drôle à mon gré! avec leur dégaîne maladroite, leurs grosses têtes rondes, leurs larges faces rustaudes et leurs épaisses culottes, ces animaux-là ne ressemblent pas mal à des matelots...

— Grand merci de la comparaison, a dit en m'interrompant, car j'avais pensé tout haut, un homme qui, par-dessus mon épaule, regardait aussi dans la fosse aux ours. Son chapeau rond de cuir usé, et tout son costume aussi bien que sa peau hâlée à pores ouverts, luisants et rouges, disaient assez que c'était un vieux loup de mer. — Allez! allez!

a-t-il ajouté, il n'y a pas d'offense! J'aime autant ressembler à ces citoyens fourrés qu'à d'autres; ils ne sont ni plus méchants ni plus sots.

— Plus sots, camarade? dites qu'ils sont autrement malins que la plupart d'entre nous, fit observer un des employés du jardin, qui passait. — Ces finauds-là en remontreraient à de plus habiles que vous et moi, et je pourrais en donner une preuve qui ne date pas de bien loin.

La suite à une prochaine livraison.

Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat, et le génie est la raison sublime. M.-J. CHÉNIER.

LES SCEAUX DU ROI DE SIAM.

Le roi de Siam a divers sceaux ou *tra* qu'il ne confie à personne et qu'il imprime de sa propre main sur les ordres écrits émanant directement de sa volonté. Ces sceaux sont en relief, comme les gravures sur bois, et ont environ deux pouces et demi de diamètre; on les frotte d'encre rouge. Mgr Pallegoix, vicaire apostolique de Siam, en cite sept principaux qui représentent : le premier, un éléphant à trois têtes portant sur le dos un palais entre deux parasols à sept étages; le deuxième, un animal fantastique, le roi des rois; le troisième, le *garuda*, aigle monstrueux; le quatrième, l'image du Bouddha assis, tenant d'une main une fleur de lotus, de l'autre une feuille de cette plante sacrée; le cinquième, un ange à cheval sur un démon; le sixième, un ange tenant une épée flamboyante et à cheval sur un serpent ou dragon; le septième, un ange portant une lance et à cheval sur un lion. Plusieurs mandarins ont aussi des *tra*. Quelques-uns des derniers sceaux du roi de Siam ont été gravés, par son ordre, à Paris.

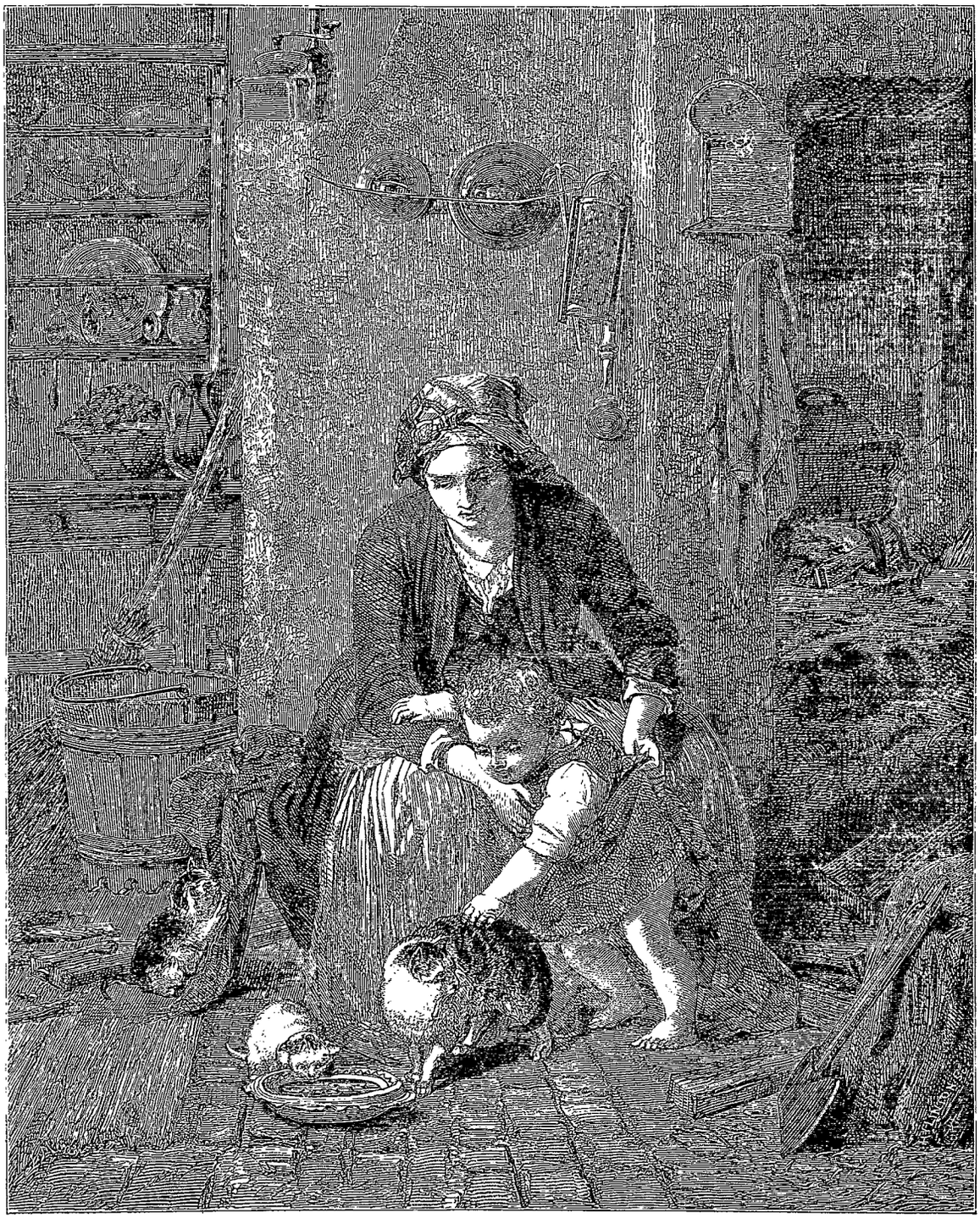
Mgr Pallegoix nous apprend que, tout despote que soit le roi de Siam, il est obligé de conformer sa vie à un règlement sacramentel intitulé : *Phra, raxa, monthieraban*. Ce livre prescrit l'heure du lever et du bain, l'offrande de riz que le roi doit faire chaque jour aux talapoins (moines

Sceau du second roi de Siam. — Dessin de Montalan.

bouddhistes de Siam) en les saluant; les heures d'audience pour les mandarins, pour la reine, pour les princes; les heures consacrées à l'étude des lois et de l'histoire du royaume; les heures des repas, etc. Tous les devoirs quotidiens du souverain sont ainsi déterminés d'une manière tellement rigoureuse qu'assurément un pauvre talapoin est beaucoup plus libre que le roi. On peut considérer ce livre précieux comme une sorte de charte qui réduit considérablement les avantages de la prérogative royale. Mgr Pallegoix y signale, entre autres prescriptions curieuses, la défense faite, sous peine de mort, aux pages qui portent l'épée royale de la livrer au souverain lorsqu'il la demande pendant un accès de colère.

Une autre institution réduit dans une proportion plus notable encore le pouvoir despotique : c'est celle d'un second roi qu'on appelait autrefois *uparal* et qu'on appelle aujourd'hui *vangna*. Cette dignité est ordinairement le partage d'un frère ou d'un proche parent du roi. Jamais le premier roi ne peut rien entreprendre d'important sans le consentement du second, qui a un immense palais, une cour, des officiers, des mandarins, et dont le privilége particulier est d'avoir le commandement des armées en temps de guerre. Ce second roi a aussi des sceaux : l'un d'eux représente une aiguille de tête posée sur des vases d'or entre les parasols royaux à étages.

L'ENFANT ET LES CHATS.



L'Enfant et les Chats. — Dessin de Morin, d'après Meyerheim.

Si, dans une maison des champs, quelqu'un de nous avait vu un petit enfant jouant avec une famille de chats aux pieds de sa mère, cette scène, toute gracieuse qu'elle fût, aurait à peine arrêté son attention, et, certainement, n'aurait pas laissé une longue trace dans sa mémoire. Avant même d'être sorti de la ferme, il aurait oublié les chats, l'enfant et la mère, et il est probable qu'un peintre qui l'aurait accompagné l'eût étonné beaucoup en lui disant : « Quel tableau charmant nous avions tout à l'heure sous les yeux! Je veux en faire le sujet d'une étude ; je consacrerai, s'il le faut, le reste de mon année à représenter fidèlement, tels que je les ai vus, les mouvements gracieux de ces petits animaux, la gentillesse de l'enfant, la douce complaisance de sa mère. Ce groupe respirait la paix, l'innocence et le bonheur! »

Qui se serait trouvé au point de vue le plus juste? Le peintre presque enthousiasmé à la vue d'une chose si simple et si commune, ou nous autres profanes, qui ne nous laissons attirer et toucher le plus habituellement que par des scènes fortes, surprenantes ou rares?

N'hésitons pas à louer et à préférer cette délicate sensibilité du peintre et du poëte qui leur fait découvrir à chaque pas, dans les scènes les plus ordinaires de la vie et de la nature, d'agréables et heureuses émotions. « C'est, direz-vous, un don qu'ils ont reçu du ciel à leur naissance. » Je crois que c'est plus encore une habitude excellente de leur esprit. Ne vous persuadez point qu'il soit nécessaire de savoir peindre ou rimer pour observer et sentir ce qu'il y a de beau et de bon dans le monde. Nous ne sommes pas tous appelés sans doute à acquérir l'art de traduire et d'exprimer avec le pinceau ou les vers les affections de notre âme; mais les artistes n'ont pas seuls le privilége de l'émotion poétique, et nous sommes libres comme eux d'ouvrir nos âmes aux douces séductions du sentiment admiratif. Channing a dit très-justement que ce qu'il y a de plus précieux et de plus admirable ici-bas est fort heureusement aussi ce qu'il y a de plus commun. Quel spectacle plus grand et plus solennel que le coucher du soleil, ou plus pur et plus aimable que les jeux et les caresses de l'enfance? Nous nous plaignons souvent, et avec raison, de la difficulté d'être heureux; c'est précisément pour cela qu'il ne faut rien négliger de ces simples et vulgaires jouissances qui sont toujours à notre portée, et qui peuvent contribuer à entretenir incessamment en nous une agréable et honnête satisfaction. Imitons l'oiseau qui, pour construire son nid, butine avec soin sur la route jusqu'aux plus petits brins de paille ou de mousse, et, sur la haie, parmi les épines, le moindre flocon de laine enlevé à la toison dorée des brebis. Détournons-nous des inutiles curiosités du mal et du laid; elles flétrissent et dessèchent l'âme; cherchons et contemplons, au contraire, avec un intérêt actif et sincère, les manifestations du bien et du beau qui se renouvellent et varient à tout instant autour de nous comme pour nous servir d'encouragements et d'exemples.

ÉTUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 59, 90.

VI. — LES ROCHERS DE BRETAGNE.

Les côtes de la Bretagne, depuis le Grouin de Cancale jusqu'à l'embouchure du Blavet, dans le golfe de Gascogne, sont partout élevées, découpées et hérissées de rochers et d'écueils, si ce n'est dans le fond des anses, où le sol, s'abaissant graduellement, devient sablonneux, puis vaseux vers la limite de la basse mer. Les montagnes d'Arrée, qui accidentent si fortement la topographie de la Bretagne, se prolongeant jusqu'à la mer, produisent cette suite ininterrompue de découpures du rivage, cette alternative continuelle d'anses et de presqu'îles, cette multitude de rochers, d'îlots et d'écueils, qui donnent au littoral breton un caractère tout particulier. Il doit aux granits et aux schistes, qui le composent en entier, un aspect uniformément gris, triste et monotone. Le varech couvre partout, en les assombrissant, les rochers du rivage (1). Rien ne ressemble moins aux gaies et verdoyantes côtes du Cotentin. Mais les déchirures du sol, la grosseur énorme des rochers de granit, leur bouleversement qui atteste d'anciennes et profondes convulsions, leurs formes aiguës qui alternent continuellement avec de hautes falaises de schiste, la violence de la mer au milieu de ces rochers qui, grâce à leur solidité, conservent cette presqu'île à la France, tout concourt à donner à cette partie de nos rivages un caractère de grandeur qu'on ne trouve pas ailleurs. Presque partout, excepté au pied des falaises où la mer est profonde, le jusant découvre des grèves de sable provenant de la destruction des granits et des schistes. Dans les anses, les grèves sont formées d'une véritable tangue, c'est-à-dire d'un sable fin très-chargé de calcaire, et qui est comme la tangue un excellent engrais.

(1) « Sur les côtes de Bretagne, les algues et les fucus transforment le granit en buissons ou en prairies. »

Après avoir doublé le Grouin de Cancale, on arrive à l'embouchure de la Rance, où sont les deux ports de *Saint-Malo* et de *Saint-Servan*. L'embouchure de la rivière forme la rade de Saint-Malo, séparée de la mer par une ligne de récifs et d'îlots rocheux sur lesquels sont construits les deux forts de la Grande-Conchée et de Césambre. Saint-Malo est bâti sur le rocher d'Aaron, réuni à la terre ferme par une très-étroite langue de terre appelée le Sillon. C'est un de nos plus importants ports de commerce et de grande pêche. Saint-Servan, au sud de Saint-Malo, est aussi un port de grande pêche, et l'un de nos principaux ports de construction. *Dinan*, sur la Rance, n'est qu'un port de petit cabotage.

Les rudes Bretons du quartier de Saint-Malo ont toujours été placés parmi les meilleurs matelots de France : aussi les ordonnances de Louis XIV prescrivaient-elles que le vaisseau amiral de ses flottes serait toujours exclusivement monté par des matelots, des canonniers et des officiers-mariniers malouins. C'est un bel hommage rendu à la solidité des compatriotes de Jacques Cartier, de la Barbinais, de Duguay-Trouin et de Robert Surcouf. Avant la fondation de Brest, Saint-Malo était notre premier port sur l'Océan, et ses corsaires ont longtemps été la terreur du commerce anglais. Aussi l'Angleterre essaya-t-elle à plusieurs reprises de détruire Saint-Malo en le bombardant, en 1693, 1695 et 1758 (1).

Après la Rance, on arrive à Saint-Briac, port de cabotage, de pêche et de relâche, puis à la presqu'île rocheuse de Saint-Jacut, autrefois célèbre par son couvent; elle est jointe au continent par un isthme sablonneux et couvert de dunes que les Bénédictins avaient fixées, dès 1640, par des plantations. Au delà de la presqu'île est la baie de l'Arguenon, terminée au nord-ouest par la pointe de Saint-Cast, où l'on trouve un petit village de même nom et une belle plage sur laquelle les bâtiments échouent à marée basse. C'est là que le duc d'Aiguillon battit, en 1758, les Anglais qui avaient débarqué à Saint-Briac, et les obligea à se rembarquer. Entre la pointe de Saint-Cast et la pointe de la Latte est la baie de la Frenay, au delà de laquelle on remarque le cap Fréhel, haut de 53 mètres et surmonté d'un phare dont les feux portent à 40 kilomètres. La saillie du littoral qui forme le cap Fréhel est coupée à pic et se compose d'énormes rochers au pied desquels la mer se brise avec violence et en roulant de prodigieuses quantités de cailloux. Ces falaises d'arkose présentent une alternative de couches blanches et rouges; aussi le cap Fréhel se détache-t-il nettement du milieu des roches grises ou noires de la côte (2).

Au cap Fréhel commence la baie de Saint-Brieuc, qui s'étend jusqu'à la pointe du Sillon, à 60 kilomètres à l'ouest. D'une navigation difficile et encombrée d'écueils, surtout aux approches des ports, la baie de Saint-Brieuc n'est fréquentée que par les marins du pays. « Aucune opulente cité n'attire la navigation sur ses rives, et les hydrographes étrangers ne la citent guère que pour recommander de l'éviter (3). » Les rivages rocheux de la baie présentent, à l'est, les ports d'*Erquy* et de *Dahouet*. Le premier possède une rade qui en fait un port de relâche, et le second est le débouché des produits agricoles des riches contrées qui l'avoisinent.

(1) Voy. Baude, *les Côtes de Bretagne, Saint-Malo*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1851.

(2) Audouin et Milne Edwards, ouvrage cité, p. 156.

(3) Baude, *la Baie de Saint-Brieuc*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1852.

Au centre de la baie, dans la partie où il n'y a point d'écueils, est situé le port du *Légué*, à 2 kilomètres en amont de l'embouchure du Gouet. Le Légué, point principal de toute la baie, a acquis de l'importance depuis quelques années; c'est un port de commerce, de construction et de grande pêche. Saint-Brieuc est à un kilomètre au-dessus du Légué, qui lui sert de port. Dans l'ouest de la baie on doit citer : — *Binic* ou port Penthièvre, port de grande pêche et de construction. Sûr et profond, Binic offre un abri très-utile dans ces parages; on y établit un port de refuge; — la rade de *Pontrieux*, mouillage assez dangereux, entre la côte et les roches de Saint-Quay; — l'anse de Paimpol, bonne station au fond de laquelle est le port de *Paimpol*, le plus sûr et le plus commode qui existe entre Saint-Malo et Morlaix; — l'île Bréhat, à l'embouchure de la rivière de Pontrieux, est le sommet d'un plateau granitique étendu, et les rochers qui le bordent fourmillent de homards. Le climat de Bréhat est d'une douceur extraordinaire; il y neige très-rarement, et les myrtes, qui y viennent en pleine terre, acquièrent un développement considérable. L'île Bréhat est encore baignée par une des branches du gulf-stream, grand courant d'eau chaude qui vient du golfe du Mexique; c'est cette eau tiède qui donne à la Bretagne du nord en général, et à Bréhat en particulier, ce climat si remarquable par sa douceur et son humidité (1). On trouve un atterrage important au *Port-Clos*, dans l'île Bréhat, et dans la rivière de Pontrieux, l'échouage de *Lézardrieux* et le petit port de *Pontrieux*, débouché de l'arrondissement de Guingamp. La pointe du sillon de Talbert termine la baie de Saint-Brieuc au nord-ouest; c'est une espèce de digue naturelle formée de galets, longue de 3000 mètres et entourée de larges bancs de roche parmi lesquels sont les *Héaux de Bréhat*, sur lesquels notre savant ingénieur et architecte Léonce Reynaud a construit, il y a quelques années, un admirable phare (2). Les côtes de France sont maintenant éclairées, pendant toute la durée des nuits, par quarante-six phares et quatre-vingt-treize feux de ports ou d'embouchures de rivières (3).

Depuis la pointe du Sillon jusqu'à Brest, la côte bretonne offre toujours les mêmes caractères de sauvage grandeur et les mêmes dangers pour la navigation. On n'y rencontre que le port de *Tréguier*; *Perros*, dont la rade est très-sûre; le fort des Sept-Iles, qui défend ces parages couverts d'îles rocheuses et désertes; *Lannion*, port de commerce sur le Guer; puis *Morlaix*, situé au confluent du Jarlot et du Keflent, à 11 kilomètres de la mer. Morlaix a un bon port, très-commerçant, et une rade sûre dans laquelle de grosses frégates trouvent un excellent mouillage; l'entrée en est défendue par le fort de l'île du Taureau. On trouve encore, près de Morlaix, une importante forêt sous-marine (4). Au delà est *Roscoff*, port de refuge, et l'île de *Batz*, où l'on a établi récemment un excellent port de refuge, important par sa position à l'entrée de la Manche. Près de 4000 bâtiments relâchent chaque année au port de Batz.

A l'embouchure de l'*Abervrach* est un mouillage très-sûr pour les gros navires et un bon échouage pour les petits; cet abri, le seul qui existe sur la côte dangereuse qui s'étend de Batz au Conquet, est défendu par le fort Cézon. Après les roches de Porsal, la côte tourne au sud, forme le port de relâche de *Laberildut*, et bientôt on atteint la pointe Saint-Matthieu, près et au nord de laquelle on trouve le *Conquet*, port de relâche. Ici, nous quittons la Manche pour entrer dans l'océan Atlantique.

La pointe Saint-Matthieu est la plus occidentale de France; elle est escarpée et surmontée d'un phare. Le Conquet n'a qu'un petit port, mais sa rade est très-sûre.

A 18 kilomètres à l'ouest de Laberildut est l'île d'Ouessant, dont les côtes présentent presque partout d'inaccessibles falaises. Le petit port de Saint-Michel est habité par des pêcheurs qui font le commerce des sardines. La sardine se rencontre dans les eaux profondes de la Bretagne depuis Morlaix et Ouessant jusqu'au Croisic; c'est dans les environs de Camaret, de Douarnenez, de Concarneau et de l'île de Groix, qu'on la trouve en plus grande abondance. On la pêche aussi dans le golfe de Gascogne, au Croisic, aux Sables d'Olonne, à la Rochelle, à l'entrée de la Gironde, où elle est connue sous le nom de *royan*, et à Saint-Jean-de-Luz. La pêche de la sardine, en Bretagne, occupe 3500 marins, et les 600 millions de sardines pêchées rapportent 3500000 francs. La sardine, l'anchois et le thon sont les trois poissons que l'on marine et que l'on conserve à l'huile; il s'en consomme ainsi préparés de grandes quantités, et on en exporte annuellement pour 8 millions de francs.

En 1778, notre amiral d'Orvilliers livra à la flotte anglaise, dans les parages d'Ouessant, une bataille qui, malgré l'indécision de ses résultats, commença dignement la guerre d'Amérique.

A l'est d'Ouessant est le plateau marin de la Helle, séparé du plateau des Plâtresses par le chenal de la Helle. Entre les Plâtresses et la Bretagne est situé le Four, chenal long de 20 kilomètres, étroit et dangereux. Au sud d'Ouessant, le passage du Fromveur sépare cette île de l'île de Bannec, qui commence une chaîne d'îlots dirigés au sud-est, et entourés par une ceinture de bas-fonds dont la partie méridionale porte le nom de chaussée des Pierres-Noires; cette ceinture et ces îles composent un grand plateau marin dont le bord oriental forme la plus grande partie du côté occidental du chenal du Four.

Après avoir doublé la pointe de Saint-Matthieu, on remarque l'anse de Bertheaume, défendue par un fort, et on pénètre par le Goulet dans la rade de Brest. Le Goulet est un canal étroit, resserré par la presqu'île de Quélern et coupé en deux par la roche Mengam, sur laquelle est un fort qui bat le passage. L'isthme de la presqu'île de Quélern est défendu par les lignes du même nom, clef de la défense de la rade; douze forts ou batteries défendent le Goulet et ses abords. *Brest*, le premier port de guerre de la France et son principal arsenal sur l'Océan, est à l'embouchure de la Penfeld, sur la rive septentrionale de la rade. C'est Colbert, aidé par du Quesne et Dinfreville, qui créa, de 1665 à 1681, le port et l'arsenal de Brest, *Tutela classium*, comme le dit la médaille frappée en mémoire de ces grandes créations. Son œuvre fut achevée et complétée sous Louis XV par l'ingénieur Choquet de Lindu. Le port de Brest est un des plus beaux et des plus sûrs de toute l'Europe, comme sa rade en est une des plus excellentes; il peut contenir cinquante bâtiments de haut bord, et est défendu de tous côtés par de nombreuses fortifications. La rade renferme plusieurs bons mouillages et plusieurs ports de commerce, dont les plus importants sont : *Landerneau*, à l'embouchure de l'Elorn, *Port-Launay*, à l'embouchure de l'Aulne, et *le Faou*.

La presqu'île qui borne au sud la rade de Brest est très-découpée et forme elle-même plusieurs petites péninsules : l'île Longue, la presqu'île de Quélern et la presqu'île de Crozon. Entre les deux dernières est l'anse de Camaret, qui offre un bon mouillage. Le passage de l'Iroise donne accès à la rade de Brest; il est situé entre la presqu'île de Crozon et la chaussée des Pierres-Noires. En continuant de suivre

(1) A. de Quatrefages, *l'Ile de Bréhat*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1844.

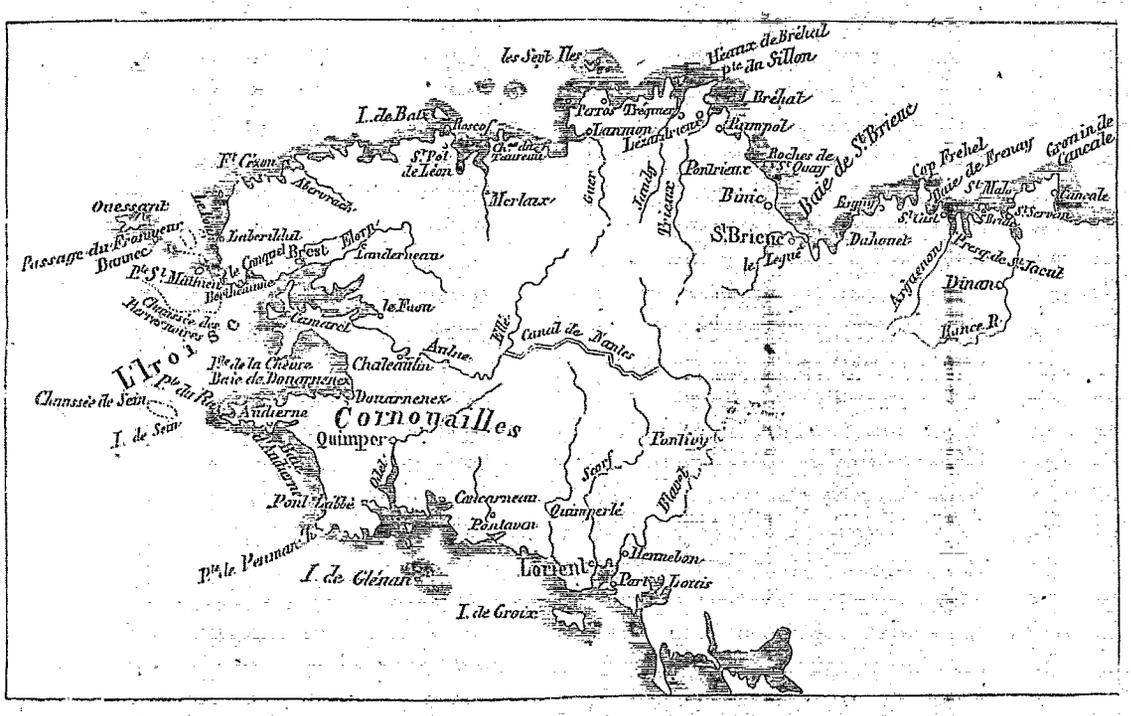
(2) Voy., sur la construction de ce phare, notre tome XIII (1845).

(3) Voy. Coulier, *Atlas des phares et fanaux*.

(4) *Journal des mines*, t. XXX.

les côtes de la Bretagne, toujours formées de rochers ou de falaises, on arrive à l'anse de Dinan, puis au Beg-ar-C'haor ou pointe de la Chèvre, à la baie de Douarnenez, où l'on trouve la rade, peu sûre, de Douarnenez et le port de pêche de même nom. Douarnenez fait un commerce de sardines très-considérable. Après, on rencontre la Baie des Trépassés et le Beg-ar-Raz ou pointe du Raz. On est là à l'extrémité de la Cornouaille *(Cornu Galliæ)*, et les côtes déchirées et sans ports de cette terre de granit sont aussi dangereuses que le sol qui les borde est triste et aride. Les rochers et les falaises sur lesquels la mer, toujours en fureur, se précipite avec une incomparable violence, font de ces quartiers les parages les plus justement redoutés. A 5 kilomètres à l'ouest de la pointe du Raz, haute de 100 mètres et du plus imposant aspect, est l'île de Sein, et entre les deux, le Raz de Sein, détroit resserré et dangereux. L'île de Sein, longue de 3 kilomètres, se continue à l'ouest par une chaussée de rochers et de hauts-fonds qui se prolongent jusqu'à 20 kilomètres. L'île est un rocher presque stérile, habité par de pauvres pêcheurs renommés pour leur vigilance à porter du secours aux bâtiments qui sont en danger. L'île de Sein renferme un port de relâche. Au temps des druides, Sein était la résidence de neuf prêtresses qui rendaient des oracles.

Du haut de la falaise qui forme la pointe du Raz on jouit d'une vue célèbre par la beauté du paysage. Près de là est l'Enfer de Plogoff; c'est un abîme où la mer s'engouffre avec un bruit épouvantable au milieu de rochers rouges. Au delà est la baie d'Audierne, dont la côte est basse, sablonneuse et bordée de dunes. *Audierne*, port de commerce, offre une bonne relâche sur cette côte difficile; mais une barre en rend l'entrée dangereuse; on a déjà exécuté



Carte des côtes de Bretagne, par L. Dussieux.

divers travaux destinés à améliorer l'entrée de ce port. La pointe de Pen-Marc'h (Tête de Cheval) est une haute falaise toute noire, entourée de récifs et surmontée d'un phare. Au delà et jusqu'à la Loire, la côte suit une direction constante au sud-est.

Jusqu'à Lorient, le premier grand port que nous ayons à mentionner depuis Brest, les seuls abris de la côte sont les petits ports de relâche ou de pêche de *Pont-Labbé*, de *Bénodet*, de *Quimper*, sur l'Odet, à 17 kilomètres de la mer; de *Concarneau*, port d'échouage à l'embouchure du Moreau, de *Pontaven* et de *Quimperlé*, puis Lorient. A 16 kilomètres sud-ouest de Concarneau, sont les îles de *Glénan*, au nombre de neuf et entourées d'écueils; elles sont habitées par des pêcheurs; le fort Cycogne commande l'archipel.

Lorient, place forte, arsenal maritime, port de guerre et de commerce, est situé au fond de la baie de Saint-Louis, à l'embouchure de la rivière de Scorf qui s'y jette dans le Blavet. Le port de Lorient est grand, sûr et commode; la rade offre un mouillage excellent et étendu. Lorient est notre premier port de constructions navales, et l'école du génie maritime y est établie. Lorient a été fondé en 1728 par la Compagnie des Indes. *Port-Louis*, situé à l'entrée de la rade de Lorient, à l'embouchure du Blavet, a un bon port qui pourrait recevoir des vaisseaux de ligne; mais le voisinage de Lorient a arrêté le développement de Port-Louis, qui a été fondé par Louis XIII; ce n'est aujourd'hui qu'un port de relâche et de pêche. *Hennebon*, sur le Blavet, fait un commerce assez actif. A 6 kilomètres de l'embouchure du Blavet est l'*île de Groix*, rocher élevé, couvert de landes et de quelques terres cultivées; les habitants se livrent presque tous à la pêche de la sardine. L'île de Groix est défendue par le fort Lacroix. *La suite à une autre livraison.*

LES SÉRÉNADES.

Rascar el jamon, gratter le jambon, c'est-à-dire jouer de la guitare sous les fenêtres des dames, est un usage qui n'a pas encore entièrement disparu de l'Espagne. Quelquefois c'est un homme seul qui donne la sérénade. Le sombrero ou chapeau gris à larges bords lui cache les yeux. Il a le pied posé sur les marches ou le banc de la porte. Souvent c'est un groupe de trois ou quatre musiciens, qui pour l'étranger ressemblent plus à de pauvres gens deman-

dant quelques pièces de monnaie qu'à des galants. Du reste, ces sérénades ne sont plus des causes de duel ou de combat comme au temps de Lopez de Vega et de Cervantes. Plusieurs joueurs de guitare peuvent se rencontrer dans la même rue sans en venir aux mains, et l'on ne voit point sortir des maisons des hidalgos jaloux, armés de longues épées, à la tête de leurs domestiques, pour tailler en pièces les musiciens et leurs instruments. La musique est rarement bonne, et elle n'est guère d'un effet agréable que de loin. La guitare accompagnée du tambour de basque convient mieux pour exciter les danses populaires, qui s'improvisent encore souvent le soir devant les portes des auberges, et rappellent cette amusante description que l'on doit à l'auteur de l'*illustre chevalier de la Manche* :

« ..... La nuit venue, il y eut un bal à la porte de l'auberge entre plusieurs garçons muletiers : un Asturien joua de la guitare, et les danseuses furent, outre les deux Galiciennes et la Arguello, trois servantes d'une autre auberge.

» Lope touchait de la guitare de telle sorte qu'on disait qu'il la faisait parler. Les servantes lui demandèrent, et la Arguello avec plus d'instance qu'aucune autre, de chanter quelque romance. Il répondit que, pourvu qu'elles la dansassent (1) à la façon dont on chante et dont on danse dans les comédies, il en chanterait une volontiers, et que pour ne pas se tromper, elles n'auraient qu'à faire ce qu'il leur dirait en chantant. Et comme il avait un esprit vif et facile, avec une heureuse fluidité d'improvisation, il commença à chanter de la sorte :

Que la belle Arguello s'avance, une fois et pas plus, et qu'après avoir fait une révérence elle retourne deux pas en arrière.

Une Sérénade en Castille. — Dessin de Rouargue.

Ramenez-la par la main, vous qu'on appelle Barrabas, garçon muletier andalous, chanoine du Compas (2).

Des deux servantes galiciennes qui sont dans cette auberge, faites amener la plus joufflue, en manches de chemise et sans tablier.

Que Torote approche, et que tous quatre ensemble, avec des changements et des contorsions, commencent un contrapas.

Faites entrer toutes les Vénus et tous les Adonis qui veulent s'en mêler, car la danse de la chaconne est plus vaste que la mer.

Mettez en branle les castagnettes, et baissez vos mains jusqu'à les frotter sur ce sable ou cette terre de fumier.

Tout le monde s'en est bien tiré, et je n'ai à gronder personne.

Moquez-vous du diable, puisqu'il nous laisse nous divertir, bien que le malin n'ait guère coutume de s'éloigner de la chaconne.

Je change de musique, divine Arguello, ma nouvelle muse, plus belle qu'un hôpital. La danse de la chaconne renferme la vie bonne.

Là se trouve l'exercice que la santé réclame et qui secoue des membres la paresse endormie.

Le rire bouillonne dans la poitrine de celui qui danse et de celui qui joue, de celui qui regarde la danse agile et de celui qui écoute la musique sonore.

Les pieds versent du vif-argent, tout le corps se fond en eau, et, au gré de leurs maîtres, les escarpins perdent leurs semelles.

L'élan et la légèreté rajeunissent les vieux et exaltent les jeunes jusqu'au délire ; car la danse de la chaconne, malgré les prétentions du superbe zambalo (3), est la fleur de la marmite, et elle seule renferme la vie bonne.

» Pendant que Lope chantait ainsi, toute la cohue des muletiers et des écureuses du bal, dont le nombre montait à douze, dansaient à se mettre en pièces. Mais lorsqu'il se préparait à continuer, en chantant des chansons de plus gros volume et de plus riche substance que celles qu'il avait chantées jusque-là, un des nombreux hommes à manteaux qui regardaient le bal lui dit, sans se découvrir la figure : « Tais-toi, ivrogne ! tais-toi, peau de bouc, sac à vin, poëte » savetier, musicien de travers ! » D'autres se joignirent à celui-là, ajoutant tant d'injures et de moqueries que Lope trouva prudent de se taire. Mais les muletiers le trouvèrent

(1) Les compositions de musique populaire en Espagne, comme les boléros, les séguidillas, etc., servent à la fois aux chansons et aux danses.

(2) Nom d'un quartier de Séville habité par la lie du peuple.

(3) Autre danse du temps, de même que la sarabande, le pésame, la *perra mora*, etc.

si mal, que, sans l'hôtelier qui les calma par de bonnes raisons, le diable allait entrer dans la danse; et certes, ils n'auraient pas manqué de jouer des poings, si dans ce moment le guet ne fût arrivé, et ne les eût fait tous rentrer chez eux. » (1)

Un de nos jeunes compatriotes exilés (2) a tracé naguère, d'après nature, une esquisse de ces danses nocturnes qui ressemble assez à la peinture de Cervantes pour montrer que les mœurs du peuple ont moins changé en Espagne qu'en France :

Qui pourrait rester triste quand Madrid est en fête!

Allons, la guitare de Castille, la panderata de Saint-Sébastien, la musette d'Orense, la flûte des montagnes de Santander! — Olé!

Vive la séguidilla madrilègne, la jota d'Aragon, le fandango de Cadix, le boléro, la gallégada, le jaléo de Jérès, la malagéña! — Olé! Olé!

Elancez-vous, les sœurs espagnoles! les Serranas trapues, les viriles Aragonaises, les Basques agiles, les noires de Madrid, les blondes de Burgos et de Pampelune, les filles de Murcie, de Valence et de Grenade! — Olé! Olé!

Chaussez vos pieds mignons de la zapatille soyeuse! laissez flotter sur vos épaules la mantille onduleuse! relevez vos longs cheveux, dégagez vos tempes, qu'on voie bien vos pendants d'oreilles! fixez vos bandeaux luisants avec des aiguilles d'or! — Olé!

Vamos! — les petites reines aux fières allures! Avancez-vous, le poing sur le côté, avec vos bras arrondis qui paraissent ramasser le sable; pied tendu, tête inclinée, mutine! — Olé!

Anda con ellas! — Avec elles, avec elles volez, les danseurs maigres, ceux qui portent les bonnets phrygiens, *monteras* velues, bérets basques, sombreros castillans, turbans, mouchoirs et *fajas* de soie; vestes écarlates, boutons d'argent et d'or! Soulevez des nuages de sable brûlant! — Olé! Olé!

Alante! — En avant aussi le guerrier cher à Mars, le sabre au côté, le doigt à la couture du pantalon, le cou garotté dans le carcan de crinoline. C'est le roi du bal; sa danse est la plus savante, ses manières sont les plus distinguées; dès sa jeunesse il a rompu ses doigts sur les cordes des guitares. — Olé!

Viva! viva! — Voici les Asturianos, les roturiers des montagnes, avec leurs bâtons blancs. Ils forment une ronde monotone en se tenant par le petit doigt : on dirait des moines qui récitent matines. Ils envahissent la place; les voilà bien plus de trois cents. C'est ainsi que se rassemblaient, au cœur des montagnes, les fils de Pélage, vainqueurs des Mores, les hommes de fer et de bronze! — Olé!

Les rives desséchées du Manzanarès retentissent du bruyant appel des castagnettes. La lune promène son disque tranquille parmi les bandes blanches laissées par les nuages de chaleur. Le ciel semble sourire aux danses de la terre! — Olé! Olé!

UN SPÉCULATEUR.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 182, 185.

Ainsi passaient les semaines, les mois, les saisons de bals et de dîners. Roger trônait dans les suprêmes régions de la finance. Chacun parlait de son crédit, de ses succès, et les gens les plus distingués lui rendaient un hommage qu'ils n'auraient pas rendu à la vertu. Le monde le plus beau, le plus élégant, affluait dans sa demeure; le bruit de ses fêtes retentissait dans toute la cité; le récit de ses concerts occupait périodiquement plusieurs colonnes des grands journaux. Combien de gens, en voyant la longue file d'équipages stationnant autour de sa demeure et les feux des lustres étincelant à travers le cristal de ses fenêtres, se disaient : — Qu'il est riche celui-là! qu'il est heureux!

Etait-il heureux? Hélas! le matin, à la suite d'une de ces fêtes dont ses flatteurs ne cessaient de vanter la magie, il n'osait pénétrer dans les replis de son âme et sonder le fond réel de son existence. Il y avait si longtemps que pas une vraie parole de bénédiction n'était arrivée à son oreille, si longtemps qu'il n'avait goûté la saveur salutaire d'un véritable moment de repos, si longtemps qu'il n'avait joui de l'affection de ses enfants et d'un doux entretien avec sa femme! Autrefois, quel bonheur il éprouvait à lui communiquer tous ses projets, à l'associer à toutes ses idées! et maintenant, il sentait qu'il y avait entre elle et lui un abîme dont il ne pouvait mesurer la profondeur.

Dans l'exaltation de ses premiers succès, il s'était fait de la fortune une image féerique. Être riche, se disait-il, avoir de l'or à pleines mains, là est la gloire, la puissance, la vie. Par un favorable concours de circonstances, il avait réussi dans ses entreprises au delà de ses espérances. Mais, en acquérant ses trésors, il avait perdu le calme, la pureté des sentiments, les tendres expansions, les douces joies de sa vie première. On entend dans son salon une musique délicieuse, mais la franche gaieté n'est plus assise à son foyer. Le monde lui prodigue ses adulations; mais dans ces compliments emphatiques, il cherche vainement la vibration d'une voix cordiale. Sous le masque de courtoisie dont se couvrent les visages en s'approchant de lui, s'il y regardait de près, il pourrait même distinguer plus d'une pensée haineuse, plus d'un âpre sentiment d'envie.

Cependant tel est pour lui le prestige de l'argent que, malgré ses heures de sombres réflexions, ses yeux et sa pensée en sont encore éblouis; que, malgré les reproches que lui fait sa conscience quand il remarque les profondes souffrances de sa fidèle Marie, les angoisses de sa fille condamnée à se marier contre son gré, et les ridicules penchants de son fils, il persiste à rester sur cette arène orageuse où, à mesure qu'il gagne une nouvelle masse de métal, il ensevelit les biens les plus précieux de la vie humaine, les meilleurs dons de Dieu.

La prospérité l'égarait; un heureux désastre le sauva.

Il venait de se jeter dans une grande entreprise qui lui promettait les plus magnifiques bénéfices. Il y avait engagé non-seulement une grande partie de ses capitaux, mais ceux de plusieurs personnes qui, ayant foi en son bonheur, le suppliaient de prendre leur argent pour le faire fructifier.

Une concurrence qu'il n'avait pas prévue renversa ses combinaisons. Il essaya de lutter; mais cette fois il se trompait. Il fut vaincu, terrassé dans cette lutte : il y engloutit comme dans un gouffre son argent et celui de ses actionnaires.

Un soir, il rentrait chez lui, humilié, affligé, et harassé de fatigue... Il avait tout le jour couru de côté et d'autre, comme un naufragé qui cherche à recueillir sur la plage les débris de sa cargaison, et mesure avec douleur l'étendue de son désastre. Il était entré en conférence avec des agents d'affaires, des banquiers qui, voyant son étoile pâlir, reprenaient tout à coup en lui parlant une attitude hautaine. Il avait rencontré des gens qui naguère n'aspiraient qu'à s'associer à ses spéculations, qui du plus loin qu'ils l'apercevaient se courbaient humblement devant lui, et qui maintenant semblaient éviter ses regards.

Un fiacre le ramenait à sa porte, et comme il oubliait, dans sa distraction, de payer le cocher, celui-ci courait après lui sur le perron en vociférant. Il franchit, la tête baissée, le seuil de sa demeure : son portier n'était pas si respectueux que de coutume, et ses domestiques, assis dans le vestibule, étaient moins empressés à se lever à son approche.

En passant devant la chambre de sa femme, il entendit un murmure de voix plaintives. C'était la pauvre Marie qui s'efforçait d'oublier ses propres souffrances pour consoler les peines de cœur de son enfant, et la jeune fille qui à son tour essayait d'apaiser les douleurs de sa mère. Un peu plus loin, des cris bruyants éclataient au milieu d'un cliquetis de verres et de bouteilles. C'était son fils qui, se croyant plus riche que jamais, s'abandonnait, dans un cercle de parasites, aux folles ivresses de son jeune âge et de sa présomption.

Roger entra dans son appartement, congédia brusquement le valet qui venait d'allumer ses candélabres, et se

(1) Traduit par L. Viardot.

(2) Ernest Cœurderoy, *Jours d'exil*.

jeta sur un canapé, l'œil hagard, le front brûlant, la poitrine oppressée. Bientôt pourtant sa lassitude physique l'emporta sur les tumultueuses pensées qui torturaient son esprit. Il s'affaissa sur son divan, il s'endormit, et dans son sommeil fiévreux, il eut un rêve. Quel rêve terrible!

A la suite d'une dernière spéculation, sa faillite était déclarée. Il ne lui restait plus rien de toute cette fortune qu'il avait si ardemment convoitée, et dont il avait été si fier. Ses créanciers se précipitaient à sa poursuite. Les huissiers et les recors envahissaient sa demeure, et tout était vendu à l'encan, son argenterie, ses meubles, tout, jusqu'à l'armoire de sa femme, jusqu'à la parure de noces qu'il avait achetée pour sa fille. Ses domestiques venaient insolemment lui demander leurs gages, et il ne pouvait les payer. Dans sa détresse affreuse, il allait invoquer le secours de ceux qui naguère lui faisaient tant de protestations de dévouement. Les uns ne daignaient pas même le recevoir; d'autres le renvoyaient avec un froid sarcasme. Et il ne lui restait pas un refuge, pas un appui, pas même un lambeau de terre dans le village où il était né, où il s'était marié, où il avait vécu d'une vie si paisible; et sa pauvre Marie, ses enfants, errant à l'abandon dans les rues, étaient injuriés, outragés sur leur passage par les gens qui lui avaient confié leurs intérêts et qu'il avait entraînés avec lui dans sa ruine.

A cette dernière scène, son sang bouillonnait dans ses artères, l'affreux cauchemar lui comprimait le sein, lui étranglait le gosier. Il voulait parler, et ne pouvait articuler un mot. Enfin, dans un suprême effort, un cri s'échappa de ses lèvres, un cri strident et déchirant :

— Grâce! grâce! disait-il. Oh! mon Dieu! sinon pour moi, au moins pour les âmes innocentes qui n'ont pas mérité d'être victimes de mes erreurs!

A ce cri qui retentit dans le long corridor, à cette plainte douloureuse, Marie accourut effarée.

— Mon ami! mon cher Roger! dit-elle en se penchant sur son mari, vous souffrez, vous êtes malade! Me voici, je viens vous soigner. Levez-vous, regardez-moi. C'est votre femme qui vous aime, qui sans cesse est occupée de vous, qui serait si heureuse de vous faire quelque bien.

Roger ouvrit les yeux, passa la main sur son front baigné de sueur, promena ses yeux d'un air effaré autour de lui, comme s'il cherchait à reconnaître l'horrible spectacle qui venait de lui apparaître; puis, voyant sa femme inclinée, avec sa douce expression de tendresse, près de lui :

— Que le ciel soit loué! dit-il, ce n'était qu'un songe; mais un songe providentiel, un avertissement qui ne sera pas perdu. Pardon, ma chère Marie, de toutes les peines que je vous ai fait subir! Pardon de ma folle ambition et de mon aveuglement! Grâce à vos prières, un bon ange m'éclaire. Je reviens de mes erreurs. Nous ne sommes plus si riches que nous l'étions il y a quelques jours, mais nous le sommes assez encore pour vivre d'une vie paisible. Nous irons demeurer dans notre village, nous reverrons dans nos soirées d'hiver nos anciens voisins, nous retournerons avec eux l'été dans les bois de Fairy-Dell. Notre fille épousera un brave garçon qu'elle aimera. Notre fils ne deviendra point un grand seigneur, mais un simple et brave homme. O Marie, c'est à vous et à Dieu que je dois ma conversion! Merci pour votre patience et votre vertu!

Roger a tenu ses promesses. Nous l'avons vu dans son village, au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants, le front serein, le cœur calme, ne regrettant point sa grande maison de Londres, ni les fêtes qu'il y donnait. Si parfois on lui parle de cette splendide époque de sa vie, il sourit en secouant la tête, lève les yeux sur sa femme avec une indicible expression de cordialité, et lui tend la main.

LA FAMILLE DU MARCHAND DE BOUTONS.

..... J'ai voyagé avec un de tes *pays* qui, à Marienwerder, pendant les deux heures qu'on met à emballer et changer les chevaux, me conduisit partout. Ce cicerone et ami de voyage était, du reste, un fabricant de boutons; il avait une fort jolie femme, une de ces jolies figures de Lavater, dont on est obligé de devenir l'ami tout de suite, sitôt qu'on a tenu une seule fois en main un crayon en qualité d'artiste. La petite famille du fabricant de boutons se rassembla autour du papa; il n'avait fait qu'un tour à Kœnigsberg, mais il était resté dehors pendant huit jours. Un temps bien long pour leur amour! L'un se pendait à son cou, l'autre embrassait ses genoux. Mais ce fut quand il déballa des pantoufles bariolées pour les filles, et aussi des gâteaux, qu'il eût fallu voir la joie universelle. Le petit marmot s'éveilla alors dans son berceau et se mit à bégayer en étendant les bras vers sa mère, qui souriait en étendant les plis de l'habit de gala, qu'elle venait de sortir du porte-manteau, pour brosser la poussière et le duvet restés dessus depuis le voyage de Kœnigsberg. Un vieil ouvrier, à la figure des plus frappantes, qui faisait des boutons à une table, complétait la scène par ses compliments de bienvenue, après avoir jeté doucement son bonnet de feutre derrière lui et exhibé sa frisure bien en ordre avec un toupet en cœur. Alors arriva le café dans une énorme cafetière. La femme abandonna vite l'habit de gala pour atteindre une tasse de porcelaine et la nettoyer. Cette tasse était pour moi, celle de faïence pour le mari. Le vieil ouvrier regardait avec une certaine convoitise le café couler de la cafetière; et sa figure ne s'épanouit pas médiocrement quand le mari, en se retournant brusquement, lui offrit sa tasse et mit fin à ses refus de politesse par un appel à une nouvelle tasse pour lui. Les enfants se rassemblaient autour de la table, leurs gâteaux à la main. Il ne leur avait pas été permis de demander du café; et cependant ils ne mordaient pas à leurs gâteaux. Je les régalais de ma propre tasse, dans laquelle je rompais les gâteaux que je leur faisais repêcher avec la cuiller à thé. La mère ne voulut pas le permettre, et leur versa alors, afin de m'épargner toute privation, du café dans une petite tasse pour faire la trempette. Alors ce fut une jubilation générale : chacun prit du café, même le chat, qui depuis longtemps déjà s'était approché de la famille en ronronnant et en faisant le gros dos; manières qui lui valurent de l'excellente crème. J'étais devenu si intime avec les enfants, qu'ils ne voulaient plus me laisser partir lorsqu'on m'appela pour monter en voiture. Je les embrassai tous..... Tu vois, j'ai sentimentalisé à Marienwerder. Ne m'en veux pas de ce que cette histoire prend deux pages de ma lettre [1].

Si l'on ne voyait de ses yeux, pourrait-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de monnaie met entre les hommes? LA BRUYÈRE.

UNE VILLE INCONNUE.

..... Le soir, on prit terre à El-Oudéjh, qu'on prononce Ousch. Nous fûmes reçus en débarquant par quelques soldats turcs en garnison dans ce lieu perdu, et dont l'un, surprise agréable! parlait français. Il se disait de Constantine, et n'était peut-être bien qu'un déserteur de notre armée. Déserteur ou non, il se montra très-empressé, très-obli-

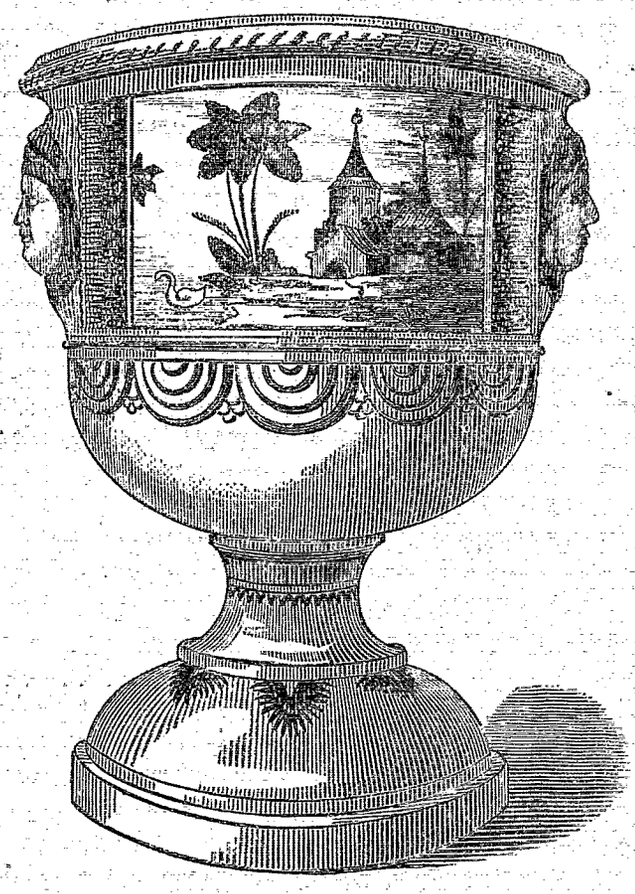
[1] Hoffmann, *Contes posthumes et Correspondance*, trad. par Champfleury; 1856.

geant, et nous rendit toutes sortes de petits services. Je passai la soirée avec lui, assis devant le café, et entouré naturellement des indigènes, dont la curiosité, sans être d'ailleurs trop gênante, était assurément fort excusable. Un Européen est chose rare dans ces contrées. Informés de notre arrivée, les Bédouins du voisinage, Arabes de la tribu des Bili, nous apportèrent des vivres de toute espèce, œufs, moutons, lait, poissons, même du pain, si bien qu'il nous fut aisé de renouveler et de rafraîchir nos provisions de voyage. Le temps était charmant; la mer tout à fait apaisée venait mourir sur la grève, et des nuées de goëlands rasaient la surface des flots.

Cette bourgade sert de port à un château du même nom situé à deux ou trois lieues dans l'intérieur, sur la route de la grande caravane du Caire à la Mekke. Beaucoup plus au nord, à la distance de cinq ou six journées de marche et à quatorze d'Akaba, sur la route d'une autre caravane, celle de Damas, se trouvent, si j'en crois les relations locales, des ruines fort extraordinaires. Le lieu s'appelle Médaïn-Saliha (ville du prophète Salih). Les habitations qu'on y voit encore, au nombre de quatre-vingts à quatre-vingt-dix, sont taillées et creusées dans le roc, composées presque toutes d'une grande salle, de quelques chambres plus petites, et d'une espèce d'oratoire. Sur la porte de la plupart étaient sculptés des aigles; mais les pèlerins ont mutilé en passant tous ceux qui étaient à leur portée; fort peu sont restés intacts. Les parois des rochers servant de murs à ces étranges maisons portent des inscriptions que personne n'a jamais déchiffrées ni même atteintes à cause de leur élévation; on ignore jusqu'à la langue dans laquelle elles sont écrites. Il y a beaucoup de puits dans cet endroit, mais l'eau en est amère, et l'air lui-même passe pour être empoisonné. Les musulmans considèrent ce point de l'Arabie comme frappé de malédiction depuis la révolte d'un chameau traditionnel dompté par le prophète Salih. La caravane de Syrie, obligée de traverser deux fois par an ce lieu maudit, y perd chaque fois plusieurs de ses pèlerins, ceux surtout qui ont en eux quelque principe morbide.

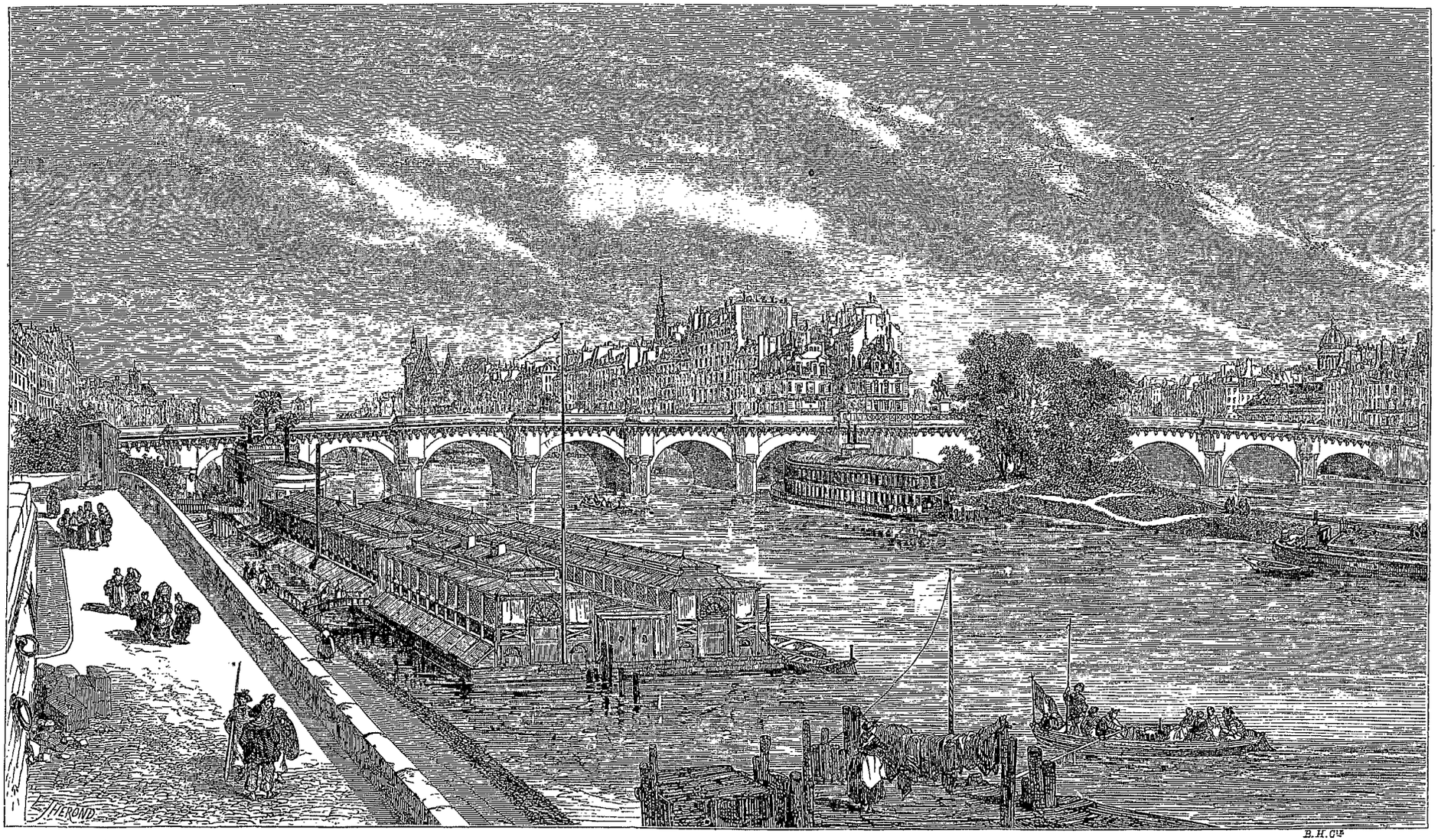
Quelle est donc cette ville inconnue, ensevelie au sein du désert? Qui la fonda? qui l'habita? qui la détruisit? Son existence est un problème et sa destinée un profond mystère; le silence plane sur son passé comme sur ses ruines. Je n'ai fait que répéter sur elle ce qui m'a été raconté, car rien, que je sache, n'a jamais été écrit à son sujet. En livrant au lecteur les renseignements qui sont venus à ma connaissance, je l'engage à ne les accepter que sous bénéfice d'inventaire, comme je les ai moi-même acceptés. Je les tiens du pacha des villes Saintes, qui m'affirmait avoir vu les choses de ses propres yeux; ce qui n'est point, j'en conviens, une garantie de véracité et encore moins d'exactitude. Rien n'est plus difficile, en Orient, que d'obtenir n'importe de qui, n'importe sur quoi, des informations tant soit peu positives; l'esprit de critique et de doute doit présider aux assertions les plus affirmatives pour les contrôler. Cette difficulté est la même pour les choses les plus simples : ainsi, par exemple, je vous défie de savoir précisément d'un Arabe la distance d'un lieu à un autre; chaque fois que j'adressais au reïs une question de ce genre, il s'écriait, pour toute réponse : « Dieu est avec les patients [1]. »

[1] Extrait d'un ouvrage intéressant de M. Charles Didier, intitulé : *Séjour chez le grand chérif de la Mekke.*



Vase en faïence de l'ancien Trianon de porcelaine. — Voy. p. 171.

LE PONT NEUF RESTAURÉ.



Vue du pont Neuf restauré. — Dessin de Thérond. — Voy., sur le pont Neuf, la Table des vingt premières années.

Nos lecteurs savent que le pont Neuf fut commencé sous Henri III. Ce roi, de si triste mémoire, en posa la première pierre le 31 mai 1578, le jour même où il avait vu passer la pompe funèbre de Quélus et Maugiron, ses favoris. Androuet du Cerceau, célèbre architecte de ce temps, fut chargé de la direction des travaux. Les guerres civiles et les troubles qui désolèrent la France firent suspendre ce grand ouvrage jusqu'au règne suivant. Henri IV le fit terminer en 1604, sous la direction de Guillaume Marchand.

Les hémicycles qui surmontent les piles de ce pont n'eurent à supporter alors aucune construction. Mais, en 1685, les grands valets de pied du roi se firent autoriser à y établir des boutiques volantes et des étaux qui envahirent bientôt non-seulement les hémicycles, mais encore la moitié des trottoirs; le 3 avril 1756, un arrêt du conseil ordonna la suppression de tous ces étalages. Dix ans après, le 26 février 1769, un mémoire signalait au roi l'extrême malpropreté des enfoncements circulaires du pont Neuf, et proposait, pour remédier à cet inconvénient et venir en même temps au secours de l'Académie de peinture, dite de Saint-Luc, d'octroyer à cette académie l'autorisation d'y établir des boutiques; ce qui lui fut accordé le 14 mars suivant. Cependant il paraît que l'Académie ne se trouva pas en mesure de profiter de cette faveur; car les boutiques, telles qu'on les a vues si longtemps sur le pont Neuf, furent commencées seulement en 1775 et terminées en 1776. En 1789, les biens de mainmorte ayant été supprimés, elles devinrent propriétés nationales, et furent, comme telles, mises en vente quelques années après. Une seule trouva un acquéreur et fut adjugée le 8 nivôse an 6, à un sieur Pavy, moyennant 75 000 francs en assignats. Enfin une loi du 9 septembre 1807, ayant reconstitué le domaine des hospices de Paris, lui attribua les dix-neuf boutiques du pont Neuf restées propriété publique. Le prix de la location de chacune d'elles a varié de 1 000 à 3 000 francs, suivant les temps et surtout suivant leur situation. Celles qu'on avait construites sur le trottoir aval de la partie du pont jetée sur le grand bras se maintenaient toujours à un prix beaucoup plus élevé, la circulation sur ce trottoir étant plus active.

Quelques réparations assez importantes paraissent avoir été faites au pont Neuf sous Louis XVI. Mais à partir de cette époque son entretien fut entièrement négligé, et quoiqu'on ne pût concevoir aucune inquiétude sur sa solidité, ce pont avait en 1830 presque l'apparence d'une ruine. Après la révolution de juillet, la nécessité de donner du travail aux ouvriers imprima une vive impulsion aux grands travaux dans Paris, et la restauration du pont Neuf fut résolue. On commença naturellement par la reprise en sous-œuvre des piles; le travail s'arrêta là, et toute la partie supérieure resta dans son état de vétusté jusqu'en 1848, où, une cause analogue reproduisant les mêmes effets, la restauration du pont Neuf fut de nouveau ordonnée. Cette fois on ne se borna pas à une simple reprise en sous-œuvre, et l'on résolut, en conservant aux arches une hauteur suffisante pour le passage des bateaux en toute saison, de les abaisser de manière à mettre les pentes du pont et de ses abords plus en rapport avec les besoins d'une circulation toujours croissante.

Les travaux, commencés en 1848, ont été terminés en 1855; pendant les années 1848, 1849, 1850, 1851, on a exécuté la reconstruction des voûtes; les corniches, les trottoirs et la chaussée n'ont été remaniés qu'en 1852, 1853, 1854 et 1855.

La circulation, qui n'avait en rien été troublée les années précédentes, dut être, pendant ces derniers travaux, limitée à la moitié du pont; elle ne fut pas entièrement interrompue un seul jour.

Tous les détails de l'ancienne architecture ont été scrupuleusement reproduits. Les mascarons attribués à Germain Pillon ont été fidèlement copiés ou reproduits dans le même style par d'habiles sculpteurs, selon que le temps les avait plus ou moins épargnés. Enfin, pour rendre au monument son caractère primitif, les boutiques ont été supprimées, et l'on a établi à leur place un banc circulaire où les passants peuvent se reposer.

Ces derniers travaux de restauration et d'amélioration du pont Neuf ont coûté 1 655 000 francs. A cette somme il convient d'ajouter, pour indemnité aux hospices par suite de la suppression de dix-neuf boutiques, et au successeur du sieur Pavy pour la vingtième, 438 000 francs : ainsi la dépense totale s'est élevée à 2 093 000 francs.

ORIGINES DE L'IMPRIMERIE.

A monsieur le Rédacteur en chef du Magasin pittoresque.

Monsieur,

Vous avez publié sur *les Editions incunables* (t. XXIII, p. 63 et 87) un article où il semble que l'on n'a pas mis assez à profit les ouvrages récemment imprimés sur ce sujet, tant en France qu'à l'étranger. Beaucoup de traditions relatives à l'origine de l'imprimerie, et qui avaient cours depuis plusieurs siècles, ont été complétement mises à néant par des découvertes nouvelles. Je suppose que vous estimerez utile de mettre vos lecteurs en garde contre ces erreurs anciennes :

1° Ce n'est pas dans la seconde moitié du quinzième siècle que l'imprimerie a été découverte, mais dans la première. Comme le fait remarquer votre article, les premiers essais de Gutenberg sont de 1436. L'impression en caractères mobiles est peut-être même un peu antérieure à cette date. Quant à l'impression xylographique, ou sur planches fixes, admirable avant-courrière de la typographie, elle date du quatorzième siècle.

2° Il n'y a jamais eu de livres imprimés en caractères mobiles de bois. L'impression par ce moyen était impossible pour plusieurs raisons que j'ai déduites ailleurs (1). En tous cas, il n'existe pas un seul fragment d'impression de ce genre; tout ce qu'on en dit n'est donc que pure hypothèse.

3° Nulle part il n'est dit que la première association de Gutenberg eût pour objet l'impression d'une *Bible à deux colonnes*. Le texte du jugement de 1439 qui la fait connaître ne parle que de *quatre pièces qui étaient sur la presse*. Or il est impossible d'induire de là la preuve de l'impression d'une Bible.

4° Jean Fust, membre de la seconde association de Gutenberg, n'a jamais été orfévre. Cette profession était celle de son frère Jacques, qui fut aussi bourgmestre de Mayence.

5° Si Schœffer avait réellement inventé les poinçons, comme beaucoup d'écrivains le répètent, Gutenberg devrait être rayé de la liste des inventeurs de l'imprimerie, car tout le reste était connu avant lui; mais ce fait, loin d'être acquis, est, au contraire, formellement contredit par cette circonstance que Schœffer fit toute sa vie usage du caractère de la Bible de Gutenberg, gravé plusieurs années avant que Schœffer ne se fût occupé d'imprimerie.

6° Ce n'est pas pour récompenser *immédiatement* Schœffer de l'invention des poinçons que Fust lui donna en mariage, non pas sa fille, comme on l'a cru jusqu'ici, mais sa petite-fille, comme je l'ai prouvé; car ce mariage n'eut lieu qu'en 1465, c'est-à-dire dix ans après l'impression de la Bible de Gutenberg, et huit ans après celle du Psautier de 1457, où Fust et Schœffer mirent pour la première fois leurs noms.

(1) *De l'origine et des débuts de l'imprimerie en Europe*, t. I, p. 10, par Auguste Bernard.

7° Ce n'est pas le *Durandi rationale* de 1459 qui est le type de la perfection typographique : c'est ce même Psautier de 1457, où on voit déjà mise en pratique l'impression réinventée de nos jours par *Congrève*, qui lui a donné son nom.

8° Schœffer n'a jamais exercé le métier de copiste ni à Paris, ni ailleurs. Le manuscrit où se trouve la souscription qui a donné lieu à la fable dans laquelle on lui fait jouer ce rôle, est un cahier d'étudiant rédigé par Schœffer lorsqu'il suivait les cours de la Faculté des lettres de Paris; car il est bon de noter que Schœffer, dont quelques écrivains ont été jusqu'à faire le *maître d'écriture* de la fille de Fust, avait fréquenté les universités; il est même certain qu'il avait étudié le droit, car il fut élu *juge laïque* de Mayence, sur la fin de ses jours, ce qui ne pouvait convenir qu'à un légiste.

On voit par ce petit nombre de rectifications combien l'origine de l'imprimerie est entourée de fables que les études de notre temps commencent à dissiper.

LE PRINTEMPS RÊVÉ.

Pendant l'un de ces rares hivers qui passent en souriant dans nos contrées, escortés de fleurs et de soleil, j'étais allé me promener dans un vallon abrité des vents du nord. Là, sur la pelouse encore verte, s'épanouissaient des pâquerettes, des pervenches; et devant moi deux beaux sapins projetaient sur ma tête leur feuillage sombre. L'herbe me sembla si tendre, l'air si tempéré et le lieu si attrayant, que je m'assis, et je ne tardai pas à me laisser emporter au cours de mes rêveries.

A mesure que les ans accumulent leur poids sur notre tête, il nous devient plus difficile de nous soustraire aux impressions que nous font ressentir les circonstances et les objets extérieurs qui nous environnent. Le vieillard, au sein d'une saison glacée et d'une nature expirante, ne trouve pas toujours en lui la force de réaction suffisante pour écarter ou adoucir l'effet de ces lugubres images, trop en harmonie, hélas! avec son propre déclin; il s'abandonne parfois à une tristesse que motivent également ce qu'il voit et ce qu'il ressent, et il est doublement affecté de l'hiver de l'année et de celui de sa vie.

Tel était l'état de mon esprit en commençant ma promenade, et il est probable qu'elle se serait achevée sans dissiper ma mélancolie, si le soleil n'eût percé les nues, si mes regards ne se fussent arrêtés sur les fleurs écloses devant moi, et si une alouette n'eût fait entendre tout à coup, non point les petits cris qui signalent sa présence, mais ses chants d'allégresse quand elle s'élève dans les cieux.

Alors, baigné dans une tiède atmosphère, bercé par le chant de l'aimable oiseau, et réjoui par l'aspect des fleurs, je crus remonter le fleuve de mes jours, en me trouvant environné de toutes ces caresses souriantes de la nature. Un rêve éveillé plein de douceur me reporta au matin de ma vie et de l'année; mon âme se mit en harmonie avec ces moments d'extase que je réussis à prolonger, car il me sembla au retour que j'avais fait une provision de bonheur; ma mémoire retentit longtemps des chansons de l'alouette, et cet éclair de félicité fut comme une lueur vive et brillante qui, quelques jours encore, illumina l'horizon de mon existence.

Eh bien! j'en suis assuré, tout mortel en butte au malheur peut ainsi voir luire sur sa morne carrière des cieux plus cléments, s'il rencontre chez ses semblables quelques signes d'intérêt ou de sympathie. Sous l'influence d'un accueil caressant, d'un sourire affable, de paroles consolantes, l'infortuné peut rêver des jours sereins et se réfugier dans un printemps évanoui pour lui.

Ah! vous que le sort combla de ses faveurs, soyez donc pour sa sombre destinée ce soleil vivifiant qui réchauffera son hiver, ces fleurs qui réjouiront ses regards, et que vos accents consolateurs deviennent pour lui ce que furent pour moi ceux de la joyeuse alouette! (1)

SUPERSTITIONS DES SAUVAGES

DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

Un savant du siècle dernier, J.-B. Thiers, a publié deux volumes que l'on recherche encore, et qu'il a intitulés : *Traité des superstitions*. Il est bien entendu que les peuples civilisés, anciens et modernes, font seuls les frais de ces tristes annales, où se trouvent réunies les maladies les plus déplorables, j'allais dire les plus ridicules de l'esprit humain. Mais de quelle volumineuse collection ne se serait pas accru l'ouvrage déjà bien épais du docte théologien, s'il avait voulu enregistrer l'innombrable série des superstitions, parfois épouvantables, qui viennent accroître les misères du sauvage! il faudrait un traité *ex-professo* uniquement pour les dénombrer, et les voyageurs, qui ont fait du pauvre Indien des forêts de l'Amérique l'homme indépendant dans toute la vérité du terme, ont obéi à une observation bien superficielle. Il suffit d'être entré parfois dans la cabane de l'Indien, à l'heure où toute créature sommeille, pour acquérir la certitude de cette triste vérité. Voyez, à minuit, assis, près de son chétif foyer, ce guerrier aux formes athlétiques, redouté de toutes les tribus voisines de la sienne : inquiété par un songe ou par la rencontre inopinée de quelque créature innocente, il n'ose dormir, non qu'il craigne la mort, il l'a bravée mille fois; mais il craint l'inconnu et redoute l'esprit malin, qui, par ses ruses diaboliques, peut rendre son courage inutile. Voyez encore cet Indien amaigri; il se balance tristement dans son plus beau hamac, attaché au sommet de sa cabane enfumée, à côté d'une pauvre créature allaitant un nouveau-né. La femme est accouchée depuis une semaine, et elle vaque déjà aux besoins nombreux du ménage, sans que son mari songe à lui prêter un moment l'aide d'un bras dont il laisse perdre la vigueur : il s'en garderait bien, en vérité, et le tout par pur amour paternel. Les médecins prophètes, les *piayes*, ont décidé, depuis des siècles, qu'après un accouchement laborieux, ce n'est pas la femme qui a droit de prendre du repos, c'est le guerrier. Triste repos, il faut bien le dire; loisir forcé, que la superstition des forêts rend parfois bien douloureux. Si ce guerrier agile s'avise de courir au lieu de garder son lit suspendu pendant trois semaines, l'enfant peut devenir impotent, et pour que la santé du jeune rejeton soit parfaite, il faut que ce pauvre diable consente à ne rien manger pendant tout un temps d'épreuve, si ce n'est quelques grains de maïs, quelques pincées d'une farine sèche et insipide tirée du manioc, bonne tout au plus pour l'empêcher de succomber.

Nous venons de nommer les piayes. Comme l'a fait observer très-judicieusement le docteur Barrière, les piayes sont pour ainsi dire les dépositaires de toutes les superstitions indiennes; leur pouvoir sur ces esprits si bizarrement frappés des craintes les plus puériles, est immense; mais ils l'ont acheté, on le peut affirmer, par une soumission aveugle à des superstitions plus terribles que celles qu'ils répandent ensuite autour d'eux; il leur arrive précisément ce qui advient à ces misérables qui, dans les annales de la sorcellerie, font, durant le moyen âge, tant

(1) Ce fragment de M. J. Petit-Senn est inédit, comme tous ceux de cet auteur que nous publions.

d'aveux funestes touchant un pouvoir imaginaire, qu'ils puisent dans leurs propres hallucinations. A la Guyane, de même que dans le Brésil et aux bouches du Rio de la Plata, on n'était piaye que lorsqu'on avait jeûné rigoureusement pendant trois ans, et l'on ne recevait le droit de commander aux esprits qu'au moment où l'on avait avalé courageusement deux ou trois pintes de jus de tabac. A la suite de cette terrible initiation, et lorsque la nicotine ne vous avait pas fait succomber, les mille illusions, résultat de cet affreux breuvage, étaient imposées au peuple comme autant de vérités. Les Caraïbes de la terre ferme avaient sous ce rapport une réputation qui s'était répandue dans le reste du continent américain, et M. de Humboldt fait remarquer fort judicieusement qu'on voyait se renouveler dans l'Amérique ce qu'on avait observé jadis dans le vieux monde oriental : les Caraïbes des régions du Sud remplissaient l'office mystérieux attribué dans l'antiquité aux Chaldéens.

Depuis Léry et Biet jusqu'à Barrière, ce que les habitants des forêts américaines ont le plus redouté au monde, c'est l'esprit malin qui les attend à l'improviste dans les forêts pour les frapper. A la Guyane, il s'appelle l'*Hyrokan* ou le *Maboya;* chez les Tupis du Brésil, qui parlaient un langage analogue à celui des Galibis, on le désignait bien différemment : il prenait tour à tour les noms d'*Anhanga*

Superstitions des sauvages américains. — D'après Jean de Léry (édition de 1578).

et de *Jurupari*. Le bon Léry, qui errait, en 1558, dans les belles forêts hantées d'ordinaire par ces malins génies, nous a fait connaître leurs tours diaboliques, et, qui plus est, il a demandé au graveur le secours de son art pour nous les représenter fidèlement; lui qui sait peindre avec des couleurs si riantes les grâces de la nature, lui à qui sa fine naïveté a fait donner le surnom de *Montaigne* des vieux voyageurs, voilà qu'il met en péril, par sa crédulité, cette glorieuse réputation. Grâce à quelques chapitres de son Histoire de l'Amérique, si amusante et toujours si vraie, l'esprit fort du seizième siècle trouve moyen de peupler les rivages les plus riants, les lieux charmants où s'élèvera quelque jour Rio, d'un essaim de mauvais génies; il le lui faut pardonner : ce sont les superstitions sauvages qu'il a tenté de personnifier pour notre propre édification, et si les *Kaagerre*, les démons des bois et les alliés d'*Anhanga*, nous apparaissent sous la forme que les artistes de son époque donnaient aux habitués du sabbat, c'est qu'il les considérait de la meilleure foi du monde comme des suppôts de Satan. Jean de Léry était cependant un ardent antagoniste de ce qu'il appelle les superstitions de Rome, et voilà que les superstitions des forêts lui paraissent choses si simples qu'il les admet sans contrôle et les fait figurer dans un livre; mais il a si souvent entendu répéter à ces Indiens : *Mair atourassap acequeiey aignan atoupavé* (Français, mon parfait allié, je crains l'esprit malin plus que toute chose), qu'il n'a cru mieux faire que de nous représenter au vif les tourments affreux réservés dès ce monde au pauvre habitant des forêts. Son imagination, frappée toutefois, a trouvé moyen d'ajouter encore, aux récits de ses sauvages compagnons, cette *beste ravissante* que l'on aperçoit sur le second plan : c'est le jaguar fantastique, tel qu'il a été rêvé vingt ans auparavant par André Thevet, le rival et l'ennemi juré de Léry. Ce cétacé gigantesque que l'on distingue à l'horizon, c'est une sorte de léviathan personnifiant l'innocente baleine qui se joue dans les eaux paisibles de la baie de Ganabara. Partout les hommes de ces contrées, Indiens et Européens, trouveraient le repos s'ils le voulaient; mais il n'en peut être ainsi, et le démon de la superstition, dont l'ignorance écoute tous les oracles, suffit pour créer un enfer où Dieu a placé mille splendeurs qui font rêver le paradis terrestre.

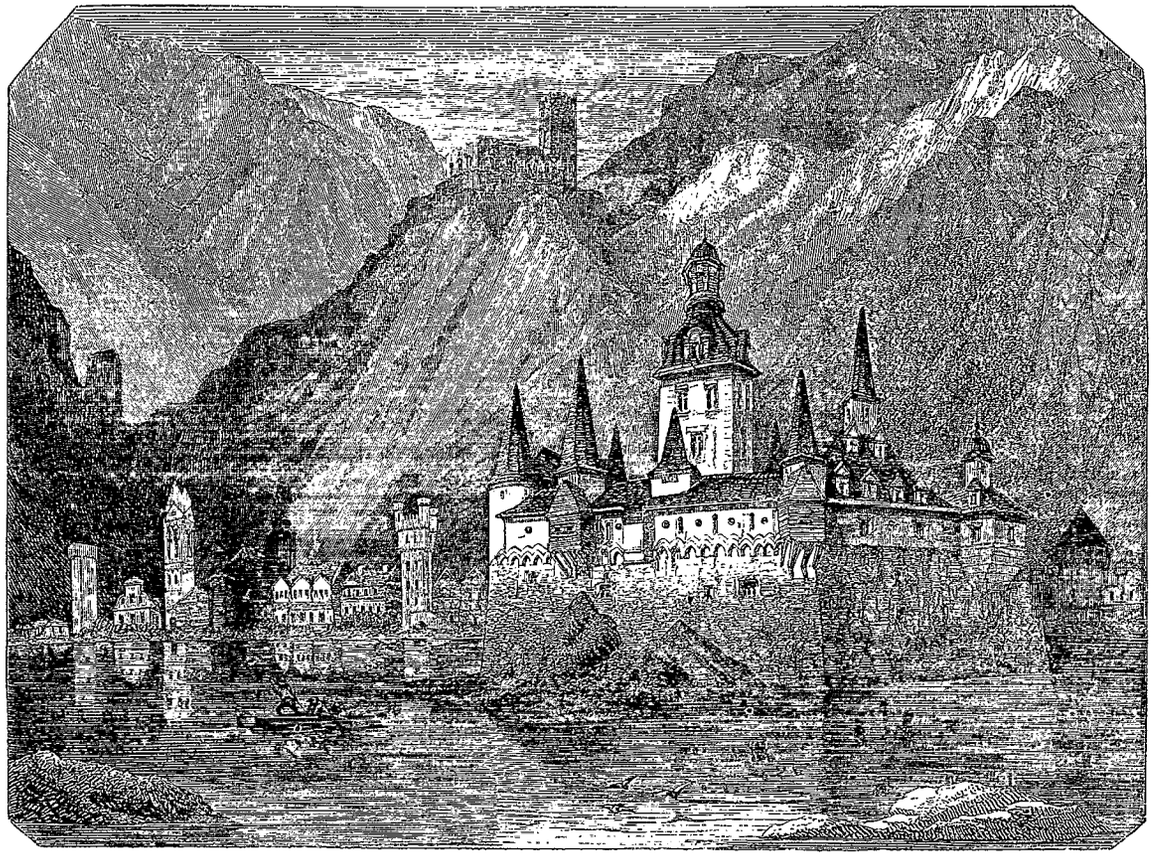
LA PFALZ.

Au-dessous d'Oberwesel, quelques prairies resserrées entre les montagnes de la rive gauche du Rhin baignent leurs longues herbes au milieu des eaux et des sources; mais bientôt les parois des deux chaînes ne laissent plus au cours rapide du fleuve qu'un lit escarpé.

Le Rhin bouillonne autour du Pfalzgrafenstein ou rocher des Comtes-Palatins, base du château que l'on nomme la Pfalz. Cette vieille forteresse semble flotter à la surface du fleuve; les eaux retentissent jour et nuit en venant se briser contre son éperon bardé de fer. Elle a défié la rage des vents, le choc des courants furieux et les assauts des armées. Jamais elle n'a été accessible qu'à l'aide d'une forte échelle, et, comme autrefois, elle ne présente qu'à une haute élévation une porte défendue par une pesante herse qui semble la séparer du monde. Dans la cour intérieure, de forme irrégulière, le donjon élève ses divers étages; un puits y est alimenté par une source qui s'enfonce plus profondément que le lit du Rhin.

D'après une vieille coutume féodale, c'était dans ce château que devaient voir le jour, en signe de possession, les seigneurs palatins de cette partie du fleuve.

Construite dès 1326, au temps de Louis de Bavière, cette forteresse appartient aujourd'hui au duc de Nassau. Destinée tout d'abord au péage que les bateaux devaient acquitter, la Pfalz devint une prison d'État. Qui dira combien



La Pfalz, château du Rhin. — Dessin de de Bligny.

de regards se sont dirigés des cachots vers les sommets des montagnes qui s'élancent en liberté dans les airs, combien de pleurs a étouffés le bruissement des flots et des tourbillons du fleuve!

Sur la rive droite, la petite ville de Caub baigne ses vieilles maisons et les tours de ses antiques murailles; puis, sur l'une des montagnes qui semblent s'entasser pour l'écraser, se dressent les ruines du château de Goutenfels. Caub, après avoir avoir appartenu à diverses familles allemandes, passa aux mains des comtes palatins vers la fin du treizième siècle; cette petite ville eut sa part des désastres de la guerre de Trente ans. Prise en 1620 par les Impériaux, un assaut la livrait en 1631 aux Hessois, qui durent l'abandonner onze ans plus tard.

Le château de Goutenfels avait ses burgraves particuliers. Après avoir résisté vaillamment, en 1504, au landgrave Guillaume de Hesse, il était sorti presque sain et sauf de ces luttes, lorsque, tombé aux mains des armées françaises, il fut ruiné en 1807.

De longs escaliers mènent de la ville à ces antiques murailles; sur la route, on voit un rocher plus avancé d'où Gustave-Adolphe donna ses ordres dans une attaque contre les Espagnols, qui s'étaient fortifiés sur la rive gauche du Rhin.

PROMENADES DE CHRISTOPHE

AU JARDIN DES PLANTES [1].

Suite. — Voy. p. 190.

— Il n'y a pas longtemps, continua l'employé, comme nos messieurs avaient besoin de la fourrure et des os d'un de nos ours, ils envoyèrent un jour du laboratoire une dose d'acide prussique qui, suivant l'aide-naturaliste chargé de l'apporter avec toute précaution, aurait eu raison d'un régiment d'ours. Le poison fut bien soigneusement caché dans un si beau petit pain de seigle, que pas un de nous autres n'eût hésité à mordre dedans. C'était bien la meilleure séduction pour l'animal, qui n'aime rien tant, si ce n'est le miel. Eh bien, il l'a regardé en relevant la narine, l'a fait passer de l'une à l'autre de ses grosses pattes; puis, après l'avoir flairé, et d'assez loin même, en tenant sa tête de côté, il a laissé tomber le traître petit pain et lui a tourné le dos. On a essayé alors de lui accommoder de la

viande avec quelque nouvel engin chimique, peu salubre, et que l'on croyait n'être pas de sa connaissance. A d'autres! il a lorgné de travers ce nouveau ragoût. On l'avait, pour plus de sûreté, laissé quelque peu jeûner cependant, et c'était en saison chaude, lorsque nos bêtes mangent de bon appétit. Il y a de la réflexion, croyez-moi, de la cervelle, dans ces grosses têtes-là! Il a ramassé la viande, est allé la jeter dans le bassin au fond de sa cour, l'a lavée, tournée, retournée, tordue, comme aurait pu faire une blanchisseuse, l'a flairée à plusieurs reprises, et ne l'a mangée qu'à bon escient; il n'a pas eu une colique! Enfin, après avoir essayé de beaucoup d'autres ruses que le malin dépistait toujours, force a été, pour avoir la peau du compère, de l'étrangler, ce qui, par ma foi, m'a fait peine, car j'aime ces animaux, voyez-vous!

— Et je les aime aussi, moi! reprit le marin. Les Kamtchadales sont fort aises quand ils voient les ours par bandes arriver au printemps, pour aller pêcher au bord de la mer et des rivières. Ils n'en avaient guère peur, ni moi non plus. Nous avons dansé plus d'un rigodon ensemble, et c'est toujours Sa Majesté fourrée qui a payé les violons.

— Vous avez visité le Kamtchatka? a demandé aussitôt mon maître; et sur la réponse affirmative, Monsieur a continué de questionner l'ancien matelot. Nous avons appris que, fait prisonnier durant la grande guerre de Russie, il s'était sauvé en se dirigeant toujours vers le nord; il avait laissé les doigts d'un de ses pieds en Sibérie. C'est seulement quand il nous a dit cela que je me suis aperçu qu'il boitait. Indiquant de la main l'ours blanc, qui, disait-il, a le roulis d'un vaisseau échoué (moi, je trouve qu'il secoue sa tête comme un panier à salade) : — Celui-là, a-t-il ajouté, serait moins agréable à rencontrer que son camarade; voyez plutôt les mines dont l'ours noir nous régale! est-il maniéré!

En ce moment, l'ours noir, assis, étalait son gros ventre, se renversait en arrière, reployait ses mains massives sur ses bras courts et musculeux, et, fixant sur nous de petits yeux ronds, nous prodiguait ses lourdes gentillesses.

— Ce sont ces gros mangeurs d'airelles, de sorbes, de racines, de pommes de terre, d'orge, de sarrasin; ce sont les ours noirs et bruns que nous allions chercher à leur descente des montagnes, poursuivit l'homme. S'ils vident parfois les filets du pêcheur, ils ne mangent que les têtes des poissons, et lui abandonnent le reste; puis, en fin de compte, il y a moyen de tirer parti de ces gaillards-là : leur fourrure a son prix, et un bon prix; et la graisse donc! un vrai beurre. Vos huiles d'olives du Midi ne sont pas plus douces que celle qu'on lève, au bout de huit jours, de dessus le bon saindoux figé qu'on asperge d'eau après y avoir jeté quantité de sel. C'est une richesse qu'un ours. Les pattes valent mieux que vos pieds de cochon à la Sainte-Menehould; et les oursons encore! quelle régalade qu'un ourson rôti dans sa peau!

— J'aurais cru difficile et dangereux de se procurer ce gibier-là, a fait observer mon maître. On doit souvent le payer cher!

— Ah! ça, je ne dis pas; a repris l'homme, c'est vrai que les mères sont féroces. Elles n'entendent pas raison; il faut les exterminer pour avoir leur petit. La mère morte, lui, il ne bouge; il se serre près du corps, geignant si tristement que ça fait pitié. Mais si l'on n'en a pas fini tout de bon avec l'ourse, il ne faut pas s'attaquer à l'ourson. Un brave homme, un pêcheur des bords de l'Anadyr, que je connaissais (nous avions chassé plus d'une fois ensemble), s'est mal trouvé d'avoir négligé cette précaution : il n'en est pas revenu. Mais quant aux ours que l'on rencontre en promenade, il suffit de ne pas les provoquer, ils vous laisseront bien tranquille. Tenez, les femmes, là-haut, dans les steppes au bas des Stanovoi, rencontrent des bandes d'ours quand elles vont faire de la tourbe. Eh bien, loin d'avoir peur, elles leur donnent, de la main à la main, une part de leur provende.

Les gens qui, autour de nous, se rapprochaient de l'homme pour l'entendre, ce qui l'encourageait fort à raconter, se sont mis à dire entre eux que c'était peut-être bien une façon d'amadouer l'ennemi.

— Je ne dis pas non, a répliqué le conteur. Il est vrai qu'avant d'engager la bataille, on fait ses salamaleks au quidam. C'est la coutume du pays. Du plus loin qu'on aperçoit l'animal, on se dandine à sa manière...

En parlant, le matelot, ployant les genoux, se hanchait à droite, à gauche, laissait pendre ses deux mains sur sa poitrine, et justifiait, à mon avis, la comparaison que je m'étais d'abord permise.

— C'est de cette façon, a-t-il poursuivi, tandis que les spectateurs riaient, qu'on s'approche tout doucettement du compère, en lui faisant force compliments. Lui s'est dressé tout debout en apercevant le chasseur; il vous le considère d'un air béat avec ses yeux clignotants; on dirait qu'il vous fait un vis-à-vis de contredanse.

— A ce compte, c'est l'ours qui est le maître à danser de vos sauvages du Kamtchatka? s'écria, avec un singulier accent, semi-tudesque, semi-italien, un des auditeurs, garçon assez bien découplé, à chapeau pointu et à peau tannée. Ah bien, chez nous, tout au contraire, nous les prenons petits, nos ours, pour les instruire à notre mode; et si on les voit baller si gentiment en mesure, c'est au son de notre musette et guidés par nos bâtons. Il est vrai que mon camarade, un mien pays (il est de mon bourg, proche Méran, dans la vallée aux Pommes), a failli être mal payé de ses leçons. Telfz, c'est ainsi qu'il se nomme, avait alors pour gagne-pain un ours bien appris, bien léché, une forte et belle bête, *per Bacco!* Par malheur, l'animal était sujet aux caprices; peut-être mon camarade avait-il donné quelques bourrades de trop à *Féroce*, comme il l'appelait; mais voilà qu'un jour, l'ours cassa sa muselière en poussant un grognement sourd qui finit par un éclat de tonnerre, et il s'élança du côté de son maître en faisant grincer et frémir ses mâchoires. Telfz, qui savait ce que cela voulait dire, s'en était déjà pris à ses talons, et détalait au plus vite. Mais la bête, qui, là-bas, au fond de ce trou, vous a l'air si lourde et si lente, prend une autre allure en plein champ. Si elle ne bondit pas comme nos bouquetins et nos chamois, elle vous allonge un pas à quadruple enjambée; tant il y a que mon camarade sentait presque aux mollets l'haleine de l'animal, lorsque, désespéré, se croyant sur le point d'être embrassé pour une dernière fois par son rude élève, il se retourne, et, n'y voyant plus clair à force d'avoir peur, il lève, d'instinct, en l'air le bras au bout duquel il tenait encore son bâton, le même bâton avec lequel il avait si souvent conduit la danse. Ne voilà-t-il pas que Féroce se redresse tout d'un coup et se met à danser son allemande d'habitude! Nous accourions au secours du camarade; mais *corpo del diavolo* si, sans cette sarabande, nous n'arrivions trop tard! Telfz se laissa tomber dans nos bras tout saisi, tandis que son ours continuait à tourner et virer, le museau sur l'épaule, comme si de rien n'était... C'est un robuste garçon que Telfz; mais il avait eu si peur qu'il a renoncé à promener des ours, et s'est mis avec moi à élever et à vendre des serins.

Il y eut comme une explosion de rire dans la foule; et, de les entendre rire, mon maître même riait, quand une main se posa sur son bras; c'était celle de son ami le savant, qui le tirait à l'écart, mécontent de le voir se mêler avec n'importe qui.

— Puisque je ne puis, comme vous, mon cher ami, répondait Monsieur, examiner, analyser avec mes yeux. Il

faut bien que je profite de ceux des autres. Je vous assure que quelquefois il me semble que j'y gagne plus que je n'y perds.

— Vous voilà bien! a repris l'autre, qui est bourru.

Et il a entamé une longue et ennuyeuse dissertation sur la structure de l'ours. « On n'a que faire, disait-il, de toutes ces anecdotes vulgaires et contradictoires, pour savoir que l'animal n'est pas complétement carnivore, puisque sa dent *carnassière* (c'est sa première grosse dent qu'on appelle ainsi) est mousse ou tuberculeuse, nulle, en vérité. » Il en a dit long sur ce chapitre. Selon lui, « l'ours dérange la chaîne des êtres. » Il l'appelle une *anomalie*, c'est là le mot. « Ses poings, dont il frappe comme nous, ses pattes postérieures appuyées, comme nos pieds, sur une large base, ce qui l'empêche de s'élancer et de bondir à la façon des races félines, tout cela le rend difforme, disait-il. »

Je trouvais singulier qu'il en voulût tant à l'ours de ressembler quelque peu à notre espèce privilégiée. L'ami de mon maître n'est pas aimable tous les jours; mais Monsieur se défend et discute avec une imperturbable douceur.

— Que ne songez-vous aussi à le domestiquer, a poursuivi l'autre en raillant, à cause de sa belle fourrure utile à la garde nationale, de sa graisse si favorable aux fronts chauves et que célèbrent les perruquiers...

— Allez-vous aussi chercher querelle à la république de Berne pour avoir donné place à l'ours dans ses armoiries? a repris mon maître. Je l'avouerai, je n'ai pas votre haine vigoureuse contre cet animal plus farouche que féroce. Je me rappelle toujours avoir lu, dans Buffon, comment, séparés quelques heures à cause d'un changement de fosse, les deux ours de Berne s'embrassèrent avec transport en se retrouvant ensemble.

Pendant qu'ils causaient en cheminant, je m'amusais à donner du pain à ce petit cerf, si joli, si bien fait, à cornes si élégantes, qui est grec de naissance à ce que dit le cartable attaché aux pieux qui entourent son parc. J'ai voulu régaler de même une jolie petite chevrette; elle n'a pas voulu de mon pain, mais elle léchait mes doigts et sollicitait mes caresses. Notre vieux savant s'enruriose quand il trouve quelque ressemblance qui rapproche les bêtes de l'homme; je ne suis pas si glorieux, moi, cela me fait plaisir. Je suis bien aise des petites amitiés que je récolte au passage, et je porterai du sel à la gentille bête, qu'ils intitulent *bouc du Cap;* je parie qu'elle l'aimera.

J'ai rejoint mon maître devant le parc des lamas, me consolant de ne pas descendre plus loin dans la ménagerie, puisque l'éléphant, la girafe ne sont pas sortis, non plus que les singes, vu le froid. Mon maître ne le sentait pas, et ne s'apercevait pas que le jour baissait et qu'on allait fermer les portes, tant il demeurait enfoncé dans une discussion que je ne noterai pas ce soir, car voilà ma main toute lourde et engourdie, et j'ai à préparer le coucher de Monsieur.

La suite à une autre livraison.

NAVIRES DES ANCIENS NORMANDS.

Tout le monde connaît l'histoire lugubre des invasions des Normands en France et en Angleterre, et même, depuis quelques années, on commence à reconnaître le titre de gloire le plus sérieux de ces formidables pirates, la découverte de l'Amérique du Nord avant le dixième siècle. Il n'est peut-être pas sans intérêt de savoir quelque chose de la marine de ces *rois de mer*, comme ils s'intitulaient fièrement, et de la construction de leurs navires qui, destinés à une navigation toute spéciale, devaient ressembler aussi peu aux trirèmes des anciens qu'aux *galées* du moyen âge.

L'histoire ne nous en dit pas grand'chose : heureusement, les découvertes de l'archéologie nous en apprennent davantage. Les sculptures en creux et en relief que l'on trouve sur des monuments scandinaves, et même sur des rochers, nous permettent de reconstituer les traits principaux de ces navires barbares. Les Sagas ou chants historiques du Nord leur donnent les noms de *drakars* et *suekkars*, « navires dragons, navires serpents. » On pense que ces noms leur venaient des figures de fantaisie sculptées à l'avant ou à l'arrière, comme on peut le voir en jetant les yeux sur la première des deux figures suivantes (p. 208). M. Jal, historiographe de la marine, parle ainsi du *drakar* : « Nous pouvons induire de la définition d'Ihre que le vaisseau était fort long; que son extérieur, recouvert probablement d'écailles peintes, montrait sur son côté des ailes dessinées; sur son avant et à fleur d'eau des pattes garnies de griffes; à l'extrémité de son étrave, une terrible tête de dragon; et à sa poupe redressée, une manière de queue, ou tordue ou droite, selon que l'art du charpentier était assez grand pour arranger avec goût les extrémités des bordages de l'arrière. »

Les Normands essayèrent quelquefois d'imiter l'architecture imposante des navires qu'ils avaient pu voir et même prendre à l'abordage dans les mers méridionales. Tel était le *Grand-Dragon* du roi Olaf Tryggvason, construit par le charpentier Thorberg, et qui avait trente-quatre rames de chaque côté. Le fameux Regnar Lodbrog, humilié de ne posséder que des barques propres à la navigation côtière, fit construire deux grands navires, malgré les conseils prophétiques de la reine Aslanga. Mal lui en prit, car ces navires, conduits par des marins inexpérimentés, échouèrent misérablement sur des bas-fonds. Regnar, pris par le roi anglais Aella, fut jeté dans un cachot; il y périt sous le crochet venimeux des reptiles, après avoir immortalisé son nom par le chant de mort si connu : *Nous avons frappé de l'épée...*

Mais les navires des Normands étaient généralement de petites dimensions, et cela se comprend. Leurs expéditions et leurs descentes soudaines dans les mille petits golfes des côtes d'Angleterre et de France, la nécessité de remonter des rivières peu profondes, ou d'aborder à des plages inaccessibles à des navires d'un grand tirant d'eau, les obligeaient à se servir le plus souvent de barques analogues à nos péniches, et qui étaient déjà un progrès sur les embarcations de peaux des anciens Scots, dont un poëte latin disait, il y a quatorze siècles :

> . . . Cui pelle salum sulcare Britannum
> Ludus, et assuta glaucum mare findere lembo. (1)

Aussi c'est par centaines que les chroniqueurs comptent ces navires, et, à la bataille homérique de Bravalla, le grand chef Sigurd en avait, disent les poëtes du Nord, deux mille cinquante.

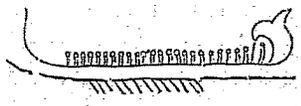
L'art n'était pas étranger à ces constructions, non plus qu'un certain luxe barbare, d'une ostentation qui allait parfois jusqu'à l'extravagance. Je ne sais s'il faut croire ce que dit un historien d'un *roi de mer*, qu'il avait fait dorer les voiles et les mâts de son navire, dont les cordages étaient de pourpre. Un autre historien parle d'un vaisseau « qui avait l'air d'être d'or, et qui renvoyait à tout l'Océan les rayons resplendissants du soleil. »

Le roi Knut, qui était, il est vrai, un prince déjà civilisé, ornait ses vaisseaux de figures de métal d'argent et d'or.

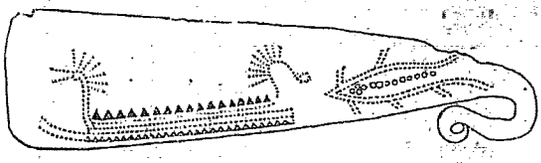
Les deux navires représentés ci-dessous n'ont pas de mâture : c'étaient sans doute des embarcations destinées à monter les rivières, et les monuments du Nord nous en

(1) « Le Scot. . . pour qui ce n'est qu'un jeu de sillonner sur une » peau les mers de Bretagne, et de fendre les vagues bleues sur une » barque cousue. »

offrent un certain nombre. Cependant la plupart de ceux dont nous parlent les Sagas ont, non pas des mâts, mais un mât, usage qui n'était pas particulier aux Scandinaves, et que nous retrouvons dans toutes les constructions nautiques du moyen âge. Nous avons nous-même copié, sur les murs des belles églises de l'ancienne ville commerçante de Penmarch (Bretagne), diverses figures de navires bretons du quinzième siècle, qui avaient les plus grands rapports avec les grands navires normands : dans toutes, on remarque un mât et un *château* ou gaillard d'avant.



Le plus petit de ces deux navires est une péniche de forme très-simple, et qui ne manque pas cependant d'une certaine élégance : elle est montée par vingt-trois rameurs, sans compter la figure qui semble être celle du patron trônant à l'arrière.



L'autre est plus important, et se fait surtout remarquer par les deux ornements radiés qui le terminent : il semble être à terre, et reposer sur un appareil le long duquel il doit glisser quand on le lance à l'eau. Nous reproduisons la figure sans essayer d'expliquer quelques détails, comme les dix-sept petits triangles qui représentent, soit autant de marins ou de guerriers, soit plutôt des boucliers triangulaires rangés le long du bastingage. Les petits ʌʌ que l'on remarque sous ce que nous prenons pour un plancher, sont peut-être des traverses en bois sur lesquelles il s'appuie.

Les deux têtes radiées de ce *drakar* (car c'en est bien un) sont d'un dessin original. Ces figures avaient une grande place dans l'ornementation navale, et voici comment M. Jal s'exprime à ce sujet :

« Une des choses qui paraissent avoir surtout distingué les vaisseaux des navigateurs riches et puissants, c'est la tête, *ce chief de la nef devant*, qu'on appelait peut-être *brant* (*brand*, flamme), à cause de l'éclat de la figure dorée ou argentée qui brillait à la poupe... Les belles sculptures, les ornements éclatants, étaient l'attribut des commandants, et cela est resté dans les marines jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Aujourd'hui, extérieurement, tous les vaisseaux se ressemblent à peu près par la décoration : une peinture noire et blanche les recouvre tous également; c'est plus militaire, dit-on, plus simple, plus grave et moins coûteux; mais c'est une chose de mode qui passera comme tout ce qui est de mode. »

MESURE PHYSIQUE

DE LA VITESSE DE LA PENSÉE.

Un professeur allemand, M. Helmholtz, de Kœnigsberg, a fait de nombreuses expériences physiques sur les opérations du cerveau humain, et il croit pouvoir en déduire le calcul suivant :

1° Toute sensation perçue à l'extrémité des nerfs est transmise au cerveau avec une vitesse d'environ 180 pieds par seconde, par conséquent, cinq fois plus lentement que le son. Ce chiffre est sensiblement le même chez tous les individus.

2° Dans les circonstances les plus favorables et avec l'attention la plus soutenue, le cerveau a besoin d'au moins $^1/_{10}$ de seconde pour transmettre ses ordres aux nerfs qui président aux mouvements volontaires. Ce chiffre varie cependant beaucoup suivant les individus et, chez les mêmes personnes, selon les dispositions du moment. Il est d'autant plus régulier que l'attention est plus soutenue.

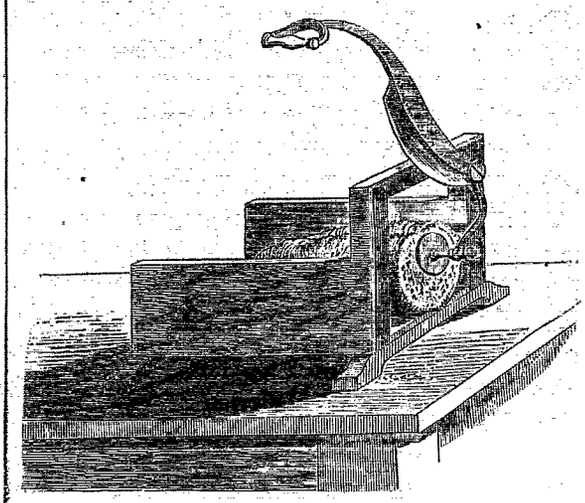
3° Le temps requis par les nerfs moteurs pour transmettre un ordre aux muscles est à peu près le même que celui qu'exigent les nerfs sensitifs pour la transmission d'une sensation. Il se passe en outre à peu près $^1/_{100}$ de seconde avant que les muscles se mettent en mouvement.

4° La totalité de l'opération exige, de la sorte, de 1 $^1/_4$ à 2 dixièmes de seconde.

Une lettre insérée dans la *Revue suisse* (mars 1857) indique les procédés ingénieux employés par M. Helmholtz pour arriver à ce curieux résultat.

MACHINE A COUPER LE PAIN.

M. Théodore Marstrand, mécanicien à Copenhague, avait exposé en 1855 un petit instrument qui, pour n'être pas exclusivement destiné aux fermes, n'en est pas moins fort utile aux grandes exploitations. C'est la machine à couper le pain, représentée par notre gravure. Quiconque a vu, dans le moment des grands travaux, où tant de cultivateurs sont obligés de nourrir leurs bandes de faucheurs, de faneurs, de moissonneurs, les servantes de ferme occupées pendant des demi-journées à tailler le pain pour la soupe, ne mettra pas en doute l'utilité d'un instrument destiné à abréger ce travail dans les moments de presse.



Machine à couper le pain, de M. Théodore Marstrand.

Cette petite machine se compose, comme on le voit, d'une caisse que l'on place sur une table, et dans laquelle on met le pain que l'on veut débiter en tranches. Une forte lame, bien affilée et munie d'une poignée, joue sur une vis fixée au bâti, et abat, en s'abaissant, une tranche de toute la largeur du pain qui lui est présenté. Une rondelle, pressée par un ressort, appuie en même temps sur le pain et empêche qu'il ne se brise sous la pression de la lame [1].

[1] *Journal d'agriculture pratique*, tome VII, 20 avril 1857.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE RETOUR DES CHAMPS.

Le Retour des champs, par A. Van-Muyden. — Dessin de Pauquet.

... Le soleil était brûlant; je marchais depuis près d'une heure, et je commençais à croire que je n'étais plus sur la route des ruines de l'abbaye. J'avais bien rencontré des paysans, des femmes, des jeunes filles, mais sans oser leur demander mon chemin. Je ne sais quelle timidité me rend muet en voyage. Pour prononcer une parole, même nécessaire, il faut que je fasse un effort presque douloureux. Je me repentais de ma sottise, lorsque, derrière un bouquet d'arbres, j'aperçus une masure, et sur les marches, à l'ombre, devant la porte, une vieille femme avec un petit enfant. « Envoie un baiser au monsieur, » dit la bonne femme en me voyant approcher. Rien n'était plus encourageant. Je fis un petit signe de tête au petit et je priai la grand'mère de m'indiquer la direction et la distance des ruines. J'appris d'elle avec satisfaction que je les trouverais à moins d'une demi-lieue. Pour la remercier, je la complimentai sur la bonne mine de son petit-fils, et elle, toute fière, voulant me montrer que c'était un enfant déjà très-avancé pour son âge, lui fit répéter trois ou quatre fois des syllabes qui ressemblaient à *ma ma*... Le petit, en bégayant ce mot, avait l'air de vouloir s'élancer en avant; ses yeux brillaient comme deux étincelles.....

Mon dessin des ruines fut bientôt achevé; elles ressemblent à mille autres vieux débris du même temps : une ou deux ogives brisées; une rosace assez bien conservée; des

piliers rongés par le lierre; du reste, aucun caractère particulier.

En revenant, je repassai près de la masure, et je m'apprêtais à dire un bonsoir amical à la vieille, lorsqu'une jeune paysanne et son mari, venant d'un autre côté, détournèrent de moi son attention. C'étaient le père et la mère de l'enfant. La jeune femme courut, jeta à terre quelques herbes qu'elle portait, et s'agenouilla en tendant les bras.

« Ma ma, ma ma! » cria le petit de sa douce voix sonore; et, la vieille écartant son bras qui le soutenait, il se laissa aller en riant aux mains de sa mère.

C'était une scène bien simple, bien connue. Cependant j'étais touché jusqu'au fond du cœur, et je murmurai tout bas : « O nature! ô Raphaël! » L'amour éclatait dans les gestes animés et les cris inarticulés du *bambino;* la vieille jouissait du bonheur de l'avoir fidèlement gardé et de le rendre à sa fille bien portant, gai et intelligent. Le père était resté debout et contemplait; un sourire tranquille déridait son rude visage hâlé. La mère, oh! la mère était en ce moment la plus heureuse femme de tout l'univers! On comprenait aux frémissements de sa joie, aux doux noms, aux caresses qu'elle prodiguait à son enfant, que retrouver et embrasser ce petit être avaient été ses pensées de tout le jour; c'était cette perspective souriante que son vague regard avait suivie pendant ses durs travaux; c'était cette récompense assurée qui lui avait fait supporter courageusement ses fatigues, l'ardeur du soleil, la séparation. Elle avait oublié maintenant toutes ses peines; son cœur était plein... Et le soleil qui descendait majestueusement vers l'horizon, entre deux nuages, baignait d'une tiède lumière ce tableau de tendresse et de bonheur. Au milieu de la solitude, du vaste silence de la campagne, cette image isolée de la vie humaine semblait sourire au ciel. Bonne et sublime Providence, tu donnes aux plus pauvres, aux plus humbles, ce que les plus riches et les plus puissants estiment eux-mêmes à un prix bien plus haut que leurs richesses et leur puissance : l'amour des enfants et les spectacles splendides de la nature!

SOUVENIRS

LÉGUÉS PAR LES PLUS BELLES HEURES DE LA VIE A L'HEURE DERNIÈRE.

NOUVELLE.

Donne-moi, disait Herder, épuisé par la maladie, à son fils, donne-moi une grande pensée pour me rafraîchir.

Gottreich Hartmann demeurait dans le village de Heim, auprès de son père, vieux pasteur qu'il rendait heureux, bien que celui-ci eût survécu à tout ce qu'il avait aimé. Gottreich le remplaçait dans l'office de prédicateur, moins pour subvenir aux forces défaillantes du père que pour donner une issue à l'exubérance de ses propres forces, et pour procurer au vieillard le singulier plaisir d'un père édifié par son fils.

Un esprit poétique travaillait et fermentait en lui; mais Gottreich n'était pas, comme la plupart des jeunes gens d'imagination, une tubéreuse qui pousse quelques fleurs poétiques, et après leur chute ne porte que des fruits grossiers et sans apparence : c'était un arbre qui couronne sa douce et brillante floraison de fruits doux et brillants.

Le père avait reçu de la nature une égale vocation pour la poésie; mais son époque ne l'avait pas favorisé; car, au milieu du siècle dernier, plus d'un esprit poétique qui aurait pu prendre un grand essor dut se cloître dans la chaire ou s'immobiliser sur les siéges des tribunaux, parce que la bourgeoisie croyait que toute plaine et tout vallon était pour ses enfants un meilleur partage que l'âpre mont des Muses. Mais l'esprit poétique refoulé, quand il ne peut s'exhaler en créations, se rejette avec d'autant plus de force sur le cœur, et l'imprégne de sa chaleur et de sa beauté; les sentiments qui n'ont pu s'énoncer, semblables aux muets, parlent d'autant plus vivement par le geste, et les actions expriment des images. De cette façon, le poëte muet peut vivre aussi longtemps que l'homme lui-même, devenu sa création et sa matière première. C'est ainsi que le frêle papillon survit au dur et long hiver quand il n'a pu procréer pendant l'été. Le vieux Hartmann eut un sort analogue, mais dans des conditions heureuses; car son âme virginale de poëte vécut dans la chaire comme dans une cellule de nonnes, et les deux sœurs jumelles, la Religion et la Poésie, se prêtèrent en lui une aide mutuelle. Combien la fonction du prêtre est pure et belle! autour d'elle se réunit tout ce qui est bon, tout ce que d'autres états mettent dans l'ombre : la poésie, la religion, la vie pastorale.

Le père et le fils vivaient ainsi, confondant de plus en plus leur existence; l'amour paternel et filial fit place à une amitié d'une espèce particulière; car ce n'était pas seulement en faisant revivre la poésie évanouie de la jeunesse que le fils ranimait le père : c'était par la similitude plus belle encore des croyances. Un vieillard qui envoyait autrefois son fils à l'école théologique, devait s'attendre à retrouver en lui un iconoclaste, un destructeur de tout ce que lui-même avait jusque-là adoré sur l'autel dans la simplicité de sa foi; le fils revenait comme le convertisseur ou l'antechrist du père. Il put y avoir alors des douleurs paternelles plus profondes, quoique plus muettes, que les douleurs maternelles. — Aujourd'hui on est quelquefois plus heureux. Gottreich, qui était parti pour l'université avec le scepticisme ordinaire de la première jeunesse, revint cependant avec la foi de ses pères; il avait appris dans les écoles modernes à abriter les sentiments de la vieille théologie contre l'analyse sceptique, et à ne pas exposer les racines mêmes à la lumière, laquelle, chez l'homme comme chez la plante, n'est profitable qu'à la croissance extérieure.

En sorte que le vieux père retrouvait, dans le sein de son Gottreich, son vieux cœur chrétien avec des battements plus jeunes. Il y puisait la justification simultanée de son amour et de la foi de toute sa vie. S'il est pénible de contredire ceux qu'on aime, et de détourner la tête de ceux vers qui penche le cœur, il est bien doux de se voir, soi et sa foi, continués par une génération plus jeune. Alors la vie devient une nuit sereine où nulle ancienne étoile ne se couche sans qu'une étoile nouvelle se lève.

Gottreich se créait à lui-même un paradis, tandis qu'il n'y travaillait que pour son père, auquel il tenait lieu d'épouse, de sœur, de frère, de fille, d'ami, et de tout ce que l'homme peut aimer. Chaque dimanche lui apportait une nouvelle joie, c'est-à-dire un nouveau sermon qu'il pouvait prononcer devant son père. Dans sa prédication il se laissait soulever par tant de forces, surtout de forces poétiques, qu'il semblait presque plutôt prendre à tâche d'élever et d'émouvoir le cœur de son père que d'instruire la communauté; mais il admettait, sans avoir tout à fait tort, que chez le peuple comme chez l'enfant, il est utile de présupposer une intelligence assez avancée, et que c'est en gravissant des sommets nouveaux qu'on apprend à gravir. L'œil mouillé du vieillard, ou ses mains rapidement unies par la prière, transformaient chaque dimanche en une fête de l'Ascension; et la tranquille petite maison pastorale avait souvent des réjouissances ignorées et incomprises au dehors. Celui à qui faire ou écouter des sermons semble être un pauvre plaisir, comprendra moins encore l'intérêt avec lequel les deux amis s'entretenaient du sermon qui venait d'être prononcé ou de celui qui devait l'être le dimanche

prochain. L'approbation et l'amour d'un vigoureux vieillard tel que Hartmann, dont les membres spirituels ne s'étaient pas engourdis sur les cimes glacées de l'âge, et dont le corps, même par sa large hauteur, accusait dix années de moins qu'il n'en avait, devait saisir fortement un jeune homme tel que Gottreich, qui, doué au moral comme au physique d'une complexion plus délicate et plus fine, s'élançait en flammes d'autant plus hautes et plus rapides.

A ces deux hommes heureux vint se joindre une jeune fille heureuse. Justa, doublement orpheline, et maîtresse de sa fortune et de ses relations, avait vendu dans la ville la maison de commerce de ses parents, et s'était logée dans l'étage supérieur d'une maison de paysans, pour vivre, non à demi, mais réellement et tout entière, de la vie des champs. Tout ce que Justa faisait, elle le faisait complétement; parfois même elle faisait plus, au moins quand il s'agissait d'un acte généreux. Sa première action dans le village de Heim, après qu'elle eut vu le doux Gottreich et ses pieux regards de poëte, et entendu quatre ou cinq de ses sermons du printemps, fut de lui donner franchement son cœur enivré de vertu, mais en retenant sa main jusqu'à l'époque où son union pourrait coïncider avec la grande paix du monde. En toute chose, elle aimait mieux faire ce qui était difficile que ce qui était facile. — Je voudrais que ce fût le lieu de dépeindre la vie printanière qui, sous la main de Justa, fleurissait dans l'humble presbytère près de l'humble clocher; — les matinées où, pour arranger la journée, elle volait de sa maisonnette au presbytère; — les soirées passées au jardin curial, qui, non content de ses douze carreaux, s'entourait encore de prairies humectées, sans parler des collines lointaines et des étoiles; — l'entrelacement de trois cœurs qui, grâce à ce pur et étroit entourage, ne connaissaient et ne sentaient que le beau, et chez lesquels la bienveillance et la gaieté étaient le cours ordinaire de la vie. — Chaque siége était une chaire, tout avait un caractère sacré, et le ciel n'était qu'une plus haute voûte d'église,

Dans maint hameau, dans mainte demeure, peut se cacher un véritable Éden qui n'a jamais été nommé ni décrit, parce que la joie abrite volontiers sous le feuillage ses fleurs les plus délicates. Gottreich reposait dans une telle plénitude de délices et d'amour, de poésie et de piété, qu'il appréhendait secrètement d'énoncer son bonheur autrement que par la prière. C'est dans la prière seulement, pensait-il, que l'homme peut tout dire, son bonheur comme son malheur; alors il semble que les puissances jalouses et infernales ne l'entendent pas, précisément parce que c'est une prière. — Son père lui-même n'était-il donc pas heureux, lui dont la verte vieillesse ressemblait, non à une soirée d'hiver, mais à une soirée d'été, sans ténèbres et sans gelée, bien que le soleil de sa vie fût déja descendu assez bas derrière le monticule du tombeau où sa compagne était allée reposer.

Rien n'éveille plus facilement chez un noble jeune homme la pensée des dernières heures de la vie, que ne le font les plus belles de toutes les heures, celles de la félicité la plus intime. Gottreich, en qui toutes les fleurs de la joie réunissaient leur éclat et leur parfum, dut, à cette fraîche aurore de la vie, songer souvent à son crépuscule. Alors il disait : « Maintenant tout se présente à moi avec tant de certitude et de clarté : la beauté et la sainteté de la vie, la marche de l'univers, le Créateur, la dignité et la grandeur du cœur, les constellations des vérités éternelles; le ciel étoilé des idées qui rayonnent sur l'homme, et l'entraînent, et le contiennent ! — Mais que serai-je, vieillard et mourant ? ce qui maintenant frémit devant moi de vie et de jeunesse ne sera-t-il pas assombri et desséché ? — Car au moment où l'homme approche de ce ciel dans lequel ses regards ont si longtemps plongé, la mort présente à ses yeux affaiblis un télescope renversé, et ne lui laisse voir qu'un lointain firmament, vide et éteint. Mais ceci est-il donc le juste et le vrai ? Embrasserai-je le monde d'un coup d'œil plus ferme et plus sûr quand mes regards seront ternis ? Serai-je plus dans la vérité lorsque, devenu incapable de toute appréciation saine et de toute émotion puissante, je ne pourrai plus sentir, comprendre et espérer qu'avec la moitié de ma vie ? N'est-ce pas plutôt maintenant que j'ai raison, tandis que mon cœur a toute sa chaleur, ma tête toute sa lucidité, et mes forces toute leur vigueur ? Je reconnais donc que j'ai maintenant raison, et c'est le moment le plus sûr pour le reconnaitre. Aussi veux-je traverser avec un grand recueillement cette magnifique saison de la vérité, et la transporter dans la sombre soirée de ma vie, afin qu'elle éclaire mes derniers instants. »

Aux plus belles journées de mai, pendant que le ciel, la terre et son cœur confondaient en un trio leurs pulsations harmoniques, il donna à ses sentiments brûlants des paroles brûlantes, il les fixa par écrit et les conserva sous le titre : *Souvenirs légués par les plus belles heures de la vie à l'heure dernière.* C'est par cette perspective des plus fortunés moments de sa vie qu'il voulait un jour se ranimer sur sa dernière couche, et au crépuscule revoir l'aurore. Son projet était d'allonger peu à peu ses souvenirs, que la suite de cette histoire nous fera connaître; car nul homme ne sait de quelle longue consolation il peut à la fin avoir besoin. (1) *La suite à la prochaine livraison.*

LA GEMMI.

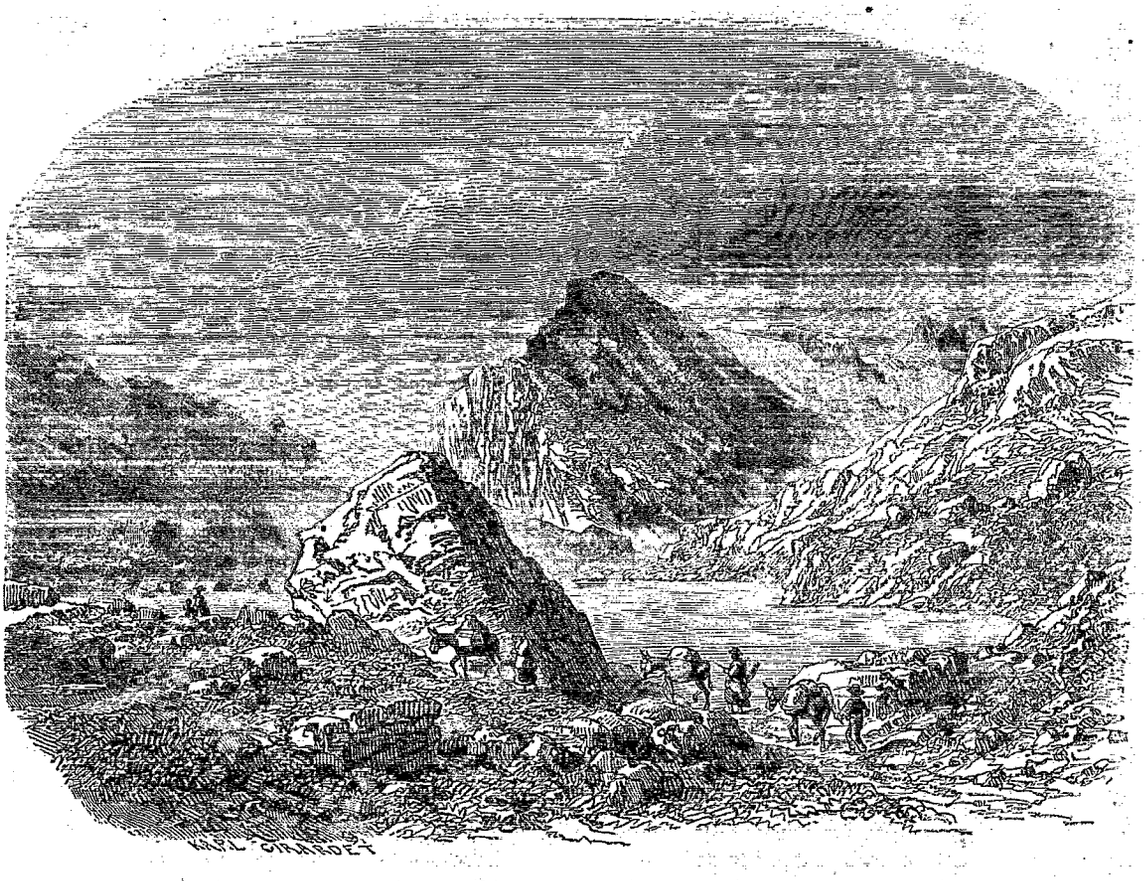
On a souvent comparé le cours de notre vie à un sentier qui serpente d'abord parmi les fleurs, s'élève insensiblement, traverse des paysages riants ou tristes, calmes ou tourmentés, puis arrive à un sommet d'où il commence à descendre d'un autre côté moins sinueux, au milieu de scènes moins variées, de plus en plus roide, et comme s'il avait hâte d'aller se perdre dans un abîme. Le chemin de la Gemmi convient parfaitement à cette image de notre vie physique, dont la loi est en effet de croître et de décroître, tandis que celle de l'âme est de monter toujours.

Cette belle montagne est située dans le Valais, sur les confins de l'Oberland bernois. Combien, de loin, elle attire et séduit ! Que son ascension offre d'aspects divers qui charment l'imagination, étonnent l'esprit, émeuvent et passionnent l'âme, la remplissant tour à tour de sérénité, d'admiration ou d'une sorte d'épouvante ! Mais que la descente en est sévère et rapide !

C'est le plus ordinairement du côté nord, et pour se rendre aux bains de Loueche, que l'on entreprend la montée de la Gemmi. En sortant de la verte vallée de la Kander, on côtoie les jolies cascades d'Uschinen, et l'on traverse une forêt de sapins. Alentour, tout est calme, frais et fleuri; les premiers chalets apparaissent bientôt, semés çà et là, vers les hauteurs de Winteregy. On n'éprouve jusque-là que des impressions douces et aimables : c'est l'âge pastoral, c'est le printemps. Mais voici tout à coup des sapins renversés, des déchirements du sol, qui rappellent une avalanche tombée, en 1782, du Zinderhorn, et préparent à un spectacle d'aridité et de dévastation : on s'engage dans un chemin âpre et rude, au milieu de décombres de roches noires entassées dans un désordre sinistre. Où mène ce passage maudit ? à une maison funeste, à l'auberge du Schwarrenbach, où jadis, dit la tradition, un père tua son fils, qu'il n'avait pas reconnu, pour le voler. Le tragique Werner est venu aspirer en cet horrible lieu

(1) Traduit de Jean-Paul Richter.

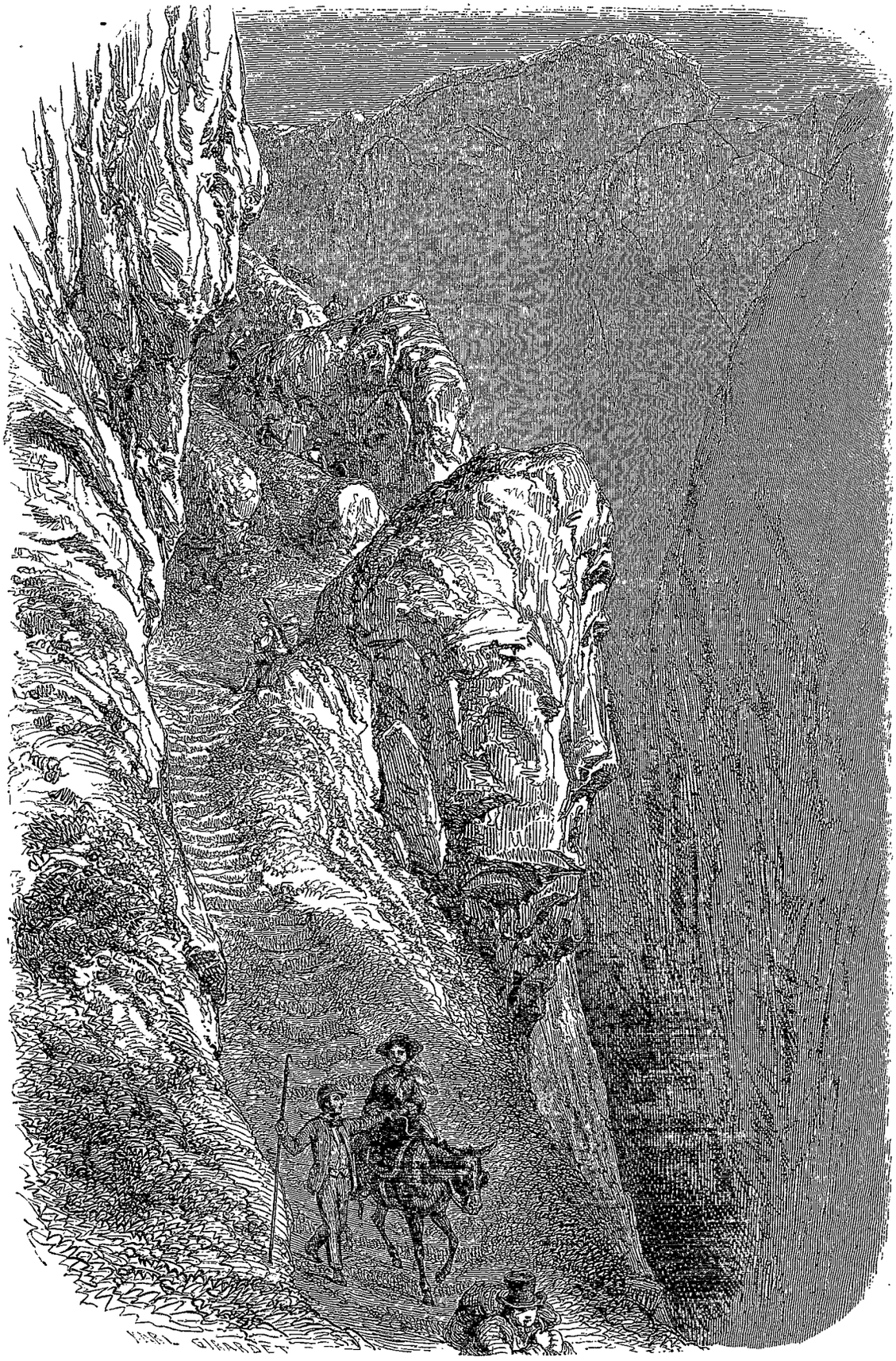
les inspirations fiévreuses de son *24 février!* qui est devenu en France le dernier acte d'un mélodrame célèbre : *Trente ans de la vie d'un joueur*. Les romanciers et les poëtes byroniens, les jeunes dames avides d'émotions fortes, se plaisent à s'arrêter dans l'auberge, à y boire du lait pur, à y couper du pain bis avec un couteau où leurs yeux voudraient bien découvrir la rouille de quelque tache sanglante. On y couche même quelquefois, surtout si l'on a l'espoir d'une tempête à minuit, afin d'entendre des gémissements et des sanglots, et d'entrevoir des ombres terribles à la lueur livide des éclairs. Plus loin, on côtoie un lac long de 2 200 mètres, le Daubensée, dont les eaux, d'un gris-jaune trouble, stagnantes, ne renferment aucun être vivant, sont encombrées de débris de ruines écroulées, et dont les bords perfides, se couvrant de neige et de glace aux approches de l'hiver, ont englouti plus d'un imprudent



Le Lac de la Gemmi. — Dessin d'après nature par Karl Girardet.

voyageur. En laissant derrière soi ce triste réservoir des neiges fondues du Læmmerngletscher, on se trouve au milieu d'un désert de longs rochers nus, plats, unis, usés, il y a bien des siècles, par des mers de glace qui ont disparu. En vain l'œil cherche un arbuste, une fleur, une herbe, une mousse. On n'a sous les pieds que la pierre glissante et sonore; si quelque bruit éclate tout à coup au milieu du vaste silence, c'est le hurlement d'un loup, le cri d'un choucas ou le craquement terrible de quelque glacier lointain. On est impatient d'atteindre la cime de la Gemmi, le col de la Daube, élevé de 7 000 pieds au-dessus du niveau de la mer. On se sent soulagé en s'asseyant sur une des roches, et il est difficile de ne pas jeter dans les airs une exclamation de surprise à la vue du panorama magnifique qui se déroule autour de la montagne : on embrasse d'un seul coup d'œil la vallée de Loueche, le ravin de la Dala, une partie de la vallée du Rhône, de la chaîne des Alpes, du Valais et du Piémont; le Weisshorn, le mont Rose, le Bruneckhorn, le Schwarzhorn, le mont Cervin ou Matterhorn, la dent de Ferpècle, etc.; d'une hauteur voisine, on découvre le mont Blanc et le mont Combin. Ce col est dominé par le Daubenhorn, le Læmmerhorn, le Steghorn et le Wild-Strubel. Quand on a longtemps contemplé ce grand spectacle, il faut descendre, et, certes, l'homme qui, du haut de ses quarante ou cinquante ans, plonge ses regards vers la vieillesse où le temps l'entraîne, n'est pas plus ému que le voyageur en découvrant au-dessous de soi une paroi verticale de plus de 800 mètres, sans autre route que les brusques et roides zigzags escarpés d'un escalier dont le développement est d'environ 3 300 mètres. C'est de 1736 à 1741 qu'une compagnie d'ouvriers tyroliens a creusé ces marches de pierre aux frais des cantons de Berne et du Valais.

En cet endroit, il arrive à plus d'un touriste de se sentir tout à coup saisi de souvenirs qui l'obligent à rétrograder et à retourner à la vallée de Kander; d'autres demandent des mulets : mais ces animaux obstinés n'aiment à marcher qu'au bord extrême de la route, ce qui expose au vertige. On peut, il est vrai, préférer un brancard porté par huit hommes; mais on se croit lancé dans l'air, et puis quelles secousses s'il survient un faux pas! Le parti le plus sûr est encore de descendre à pied, gaiement, avec prudence, sans trop songer à un péril qui n'est pas sérieux, et en conservant toute la liberté d'esprit nécessaire pour jouir de l'étrangeté de la situation et des perspectives qui s'ouvrent de côtés et d'autres. En une heure environ (il faut près de



L'Escalier de la Gemmi. — Dessin d'après nature par Karl Girardet.

deux heures pour monter), on parvient à la dernière marche, où l'on entend un écho merveilleux; un écho, un adieu, la fin! On a devant soi la vallée de Leuk et, à trente minutes de distance, les bains de Loueche.

UN PASSAGE D'ÉMIGRANTS.

Il y a quelques années, dans la saison où le soleil a perdu de sa force, où les feuilles jaunissent et tourbillonnent sur les chemins au souffle d'un vent froid, je me promenais au milieu d'une forêt des environs de la capitale. Longtemps j'avais égaré mes pas à travers bien des sentiers déserts où je ne voyais que des herbes sans fleurs et où je n'entendais que le craquement des gros arbres. Cette solitude et cet appauvrissement de la nature donnaient à mes pensées une teinte de mélancolie. Je me laissais aller doucement à la tristesse, lorsque le chemin que je suivais m'amena sur une des grandes routes qui traversent la forêt. Là passaient lentement, et à la file les unes des autres, une quinzaine de voitures en bois blanc, recouvertes de grosse toile et traînées chacune par un seul cheval. Ce n'étaient pas des charrettes de rouliers, mais des chariots d'émigrants qui venaient sans doute des provinces situées au delà du Rhin et qui se dirigeaient vers l'Algérie. Les femmes et les enfants dormaient ou songeaient au fond des voitures. Quant aux hommes, huit ou dix d'entre eux, jeunes garçons ou hommes faits, marchaient par derrière et au pas. Un chant grave sortait de temps en temps de la bouche de l'un des marcheurs, et les autres lui répondaient, en chœur, par un refrain. Je suivis quelque temps leur troupe, et voici, tant bien que mal rimées, l'idée et les paroles d'un des chants que j'entendis :

Amis, vouloir au même endroit
Rester tous pour passer la vie,
C'est vain désir et folle envie;
Le pays serait trop étroit.
Le bonheur n'est pas dans la gêne :
Sachons donc, afin d'être mieux,
Nous exiler sous d'autres cieux,
Et chantons sans regret ni peine :

Une charrue, un champ,
Une femme, un enfant,
Voilà le bien suprême.
L'homme est heureux avec ces trésors-là,
N'importe où son pied va.
La patrie est aux lieux où l'on vit et l'on aime.

Pourquoi, tels que de vrais païens,
Nous égorgerions-nous sans cesse?
Laissons aux fils de la richesse
Leur place au soleil et leurs biens.
Lorsque la ruche est par trop pleine,
En grappe, à la porte, serré,
Des abeilles l'essaim doré
Va gîter ailleurs dans la plaine.

Une charrue, un champ, etc.

Tout l'univers n'est pas encor
Encombré par l'espèce humaine;
Notre famille en couvre à peine
La moitié dans son lent essor.
Que de beaux lieux où la nature,
Riche des fruits les plus divers,
Aux seuls animaux des déserts,
Prodigue en paix la nourriture!

Une charrue, un champ, etc.

Amis, suivons la loi de Dieu :
Il veut que l'on peuple la terre;
Et c'est l'homme dans la misère
Qui le mieux remplira ce vœu.
Au grand jour de la récompense,
Si chacun a fait son devoir,
Qu'importe au Très-Haut de savoir
Si l'on fut de Prusse ou de France?

Une charrue, un champ, etc.

Allons, allons, point de retard!
Voyons-nous pas les hirondelles
Qui, vers le sud tournant les ailes,
Nous enseignent comment l'on part?
Pour quitter le natal village
Sans trop mouiller de pleurs nos yeux,
Entonnons tous d'un cœur pieux
Ce refrain qui nous encourage;

Une charrue, un champ,
Une femme, un enfant,
Voilà le bien suprême.
L'homme est heureux avec ces trésors-là,
N'importe où son pied va.
La patrie est aux lieux où l'on vit et l'on aime.

Lorsque j'eus entendu ce chant, je m'arrêtai, laissant fuir à l'horizon la troupe des charrettes. Bientôt le bruit des roues et des voix se perdit entièrement, et les voyageurs eux-mêmes disparurent au tournant de la route. Quand je ne les vis plus, je m'écriai : — Pauvres gens, que les bénédictions du ciel vous accompagnent! Puisse Dieu vous faire arriver tous sains et saufs au terme de votre voyage! Les misérables de ce monde n'ont pas à faire autre chose que ce que vous faites. Votre chant est juste et sensé, et cependant mon cœur a saigné à l'entendre. Hélas! hélas! bien que vous opposiez un cœur énergique à la mauvaise fortune, bien que vous marchiez en compagnie de vos femmes et de vos enfants, si dure que fût pour vous l'existence au sein des champs que vous quittez, elle vous laissera toujours des regrets. Vous ne verrez plus les amis de votre jeunesse, les compagnons de votre âge mûr, le toit paternel et la tombe des aïeux; vous ne prendrez plus votre part des joies et des malheurs de la patrie. Ah! la figure, le bruit, les parfums du pays sont si doux que je doute que l'aisance et l'amour des vôtres, autre part, vous les fassent oublier jamais. Oui, sous quelque ciel plus pur, sur quelque terre plus féconde où vous portiez vos pas, l'image du pays viendra toujours oppresser votre cœur; et le soir, plus d'une fois, assis devant votre chaumière et même au sein de votre famille, on vous verra, pensifs, tourner la tête vers le nord, et laisser tomber de vos yeux une larme silencieuse.

Ton but n'est pas seulement de connaître, mais d'agir, et de mettre tes actions en accord avec ta connaissance; voilà ce que me crie la conscience au fond de l'âme. Ce n'est point pour une indolente contemplation et une tranquille étude de toi-même, ni pour un mol abandon aux émotions de la piété que l'existence t'a été donnée, mais pour une juste action. Tes actes, tes actes seuls déterminent ta valeur. FICHTE.

ORIGINE DES BAINS DE MER.

DIEPPE.

Les bains de mer ont été d'abord employés contre la rage et la folie. Dès le dix-septième siècle, les malades étaient envoyés dans ce but sur la plage de Dieppe. On en trouve un témoignage curieux dans les lettres de Mme de Sévigné. Elle écrit, en 1671 : « Si vous croyez les filles de la reine enragées, vous croyez bien. Il y a huit jours que Mme de Ludres, Coëtlogon et la petite de Rouvroi furent mordues d'une petite chienne qui était à Théobon; cette petite chienne est morte enragée; de sorte que Ludres, Coëtlogon et Rouvroi sont parties ce matin pour aller à Dieppe et se faire jeter trois fois dans la mer. Ce voyage est triste : Benserade en était au désespoir. »

Antérieurement à Mme de Sévigné, mais toujours dans le même siècle, on trouve dans Van-Helmont une observation du même genre; il raconte qu'il vit, un jour, passer un navire sur lequel était un vieillard attaché par des cordes à une vergue : « Je demandai, dit-il, ce que signifiait ce spectacle. Un des matelots me fit réponse que ce vieillard était enragé, et qu'il avait été mordu, il y avait quelque temps, par un chien enragé. Je demandai pourquoi on le menait à la mer, si c'était pour le faire mourir. — Non, me dit le matelot, c'est pour le guérir; ajoutant que la mer

avait la vertu de guérir sur-le-champ de la rage. » Van-Helmont prit place sur le navire afin d'assister à ce curieux traitement, qui, d'après ce qu'il rapporte, ressemblait un peu à une noyade, car on laissait le patient sous l'eau, à chaque fois, le temps d'un *Ave maria*, tellement que, retiré du bain, il paraissait comme mort. « Je demeurai fort attentif, ajoute le savant médecin, et je fis dessein de me bien souvenir, me persuadant que ce remède ne serait pas inutile dans les autres délires. »

Une petite pièce jouée à Paris sur le théâtre de la Foire, en 1725, roule précisément sur ce sujet. La scène se passe à Dieppe, où Angélique, qui aime Clitandre, s'est fait conduire par son père, sous prétexte de morsure de chien enragé. Le médecin, qui est dans la confidence, déclare au père qu'il est absolument nécessaire de joindre à l'efficacité des bains de mer celle du mariage, et, après diverses péripéties causées par la terreur qu'inspire à Pierrot et à Arlequin la redoutable maladie qui est en jeu, le mariage se conclut. On peut croire qu'il y avait dès lors une certaine affluence aux bains de Dieppe, car le médecin des bains est ainsi célébré :

A ses secrets admirables
On accourt de tous côtés.
. . . . . .
Enfin ce docteur guérit
Rage de corps et d'esprit.

Les bains de Dieppe guérissaient, en effet, non-seulement de la rage de corps, mais de la rage d'esprit, c'est-à-dire de la folie; et il est à croire que cette spécialité y attirait encore plus de monde que la première. On a gardé souvenir de la quantité de malades de ce genre qui, au moment de la chute du système de Law, vinrent chercher remède dans la Manche. Comme pour la rage, on les conduisait en pleine mer, et on les jetait tout simplement à l'eau après les avoir attachés avec une corde. Il y a loin de cette manière sauvage de prendre les bains à celle qui est usitée aujourd'hui; mais la violence du mal appelait sans doute la violence du remède.

Dès 1778, on trouve à Dieppe un établissement spécial autorisé par le gouvernement. Un médecin du temps, Lepecq de la Clôture, en parle avec éloge : « On y trouve, dit-il, toutes les commodités possibles pour prendre les bains de mer avec le plus grand avantage. » Cet établissement, désigné sous le nom de *maison de santé*, occupait, d'après la tradition du pays, l'emplacement où s'élève aujourd'hui l'hôtel royal, c'est-à-dire à peu près le milieu de la plage.

D'après ce que dit à ce sujet le savant médecin que nous venons de citer, on peut conclure que l'emploi des bains de mer s'était généralisé d'une manière remarquable. La médecine était dès lors sur la voie qu'elle suit aujourd'hui avec tant de succès pour un grand nombre de maladies, qu'elle soumet à l'action de ces eaux minérales si puissantes et si abondantes dont la nature nous offre, dans l'océan, un si prodigieux réservoir. « Le bain de mer, dit-il, désobstrue plus efficacement que celui d'eau douce les glandes et viscères, particulièrement les glandes intérieures, et ses effets sont constants contre les maladies de la peau, contre les obstructions naissantes et invétérées du foie, de la rate, etc., les vieux rhumatismes; enfin pour prévenir les hydropisies, les tympanites menaçantes, etc., etc. » En voilà plus qu'il n'en fallait pour assurer aux bains de mer une clientèle bien autrement variée que celle qui leur était attribuée par la science du dix-septième siècle.

D'un document fort intéressant cité par le savant M. Féret dans son *Histoire des bains de Dieppe*, à laquelle sont empruntés les divers détails que l'on vient de lire, il résulte que dès le siècle dernier la science médicale avait reconnu non-seulement l'efficacité de l'eau de mer pour diverses maladies, mais l'efficacité des végétaux qui se développent dans son sein, et dans le tissu desquels se concentre l'iodure de potassium, si recherché aujourd'hui pour une multitude d'affections sur lesquelles il agit héroïquement. Une consultation rédigée en 1752 par un médecin de la Faculté de Paris, nommé Cantirelle, recommande l'emploi du madrépore nommé *chien de mer*, prétendu madrépore qui n'est autre que le varech. « Aussitôt qu'il aura trouvé quelque madrépore, je le prie de m'en faire informer pour que je lui enseigne la façon de le préparer et de s'en servir; car il y a dans cette plante une partie admirable et pour sa maladie et pour nombre d'autres. On doit exposer cette plante, surtout les capsules, en l'air, et les y laisser calciner par l'ardeur du soleil. Elles se chargent alors d'une poussière noire qu'on doit réduire en poudre impalpable qu'on nommera *éthiops végétale*. Cette poudre est admirable dans toutes les maladies des glandes. » Ainsi l'emploi de l'iodure de potassium dans les maladies pour lesquelles il manifeste des qualités remarquables avait précédé de près d'un demi-siècle la découverte de ce corps si important que M. Gay-Lussac a fait connaître sous le nom d'iode.

Les guerres de la révolution et de l'empire vinrent entraver l'essor que les bains de mer commençaient à prendre. Toutefois, dès 1812, Dieppe reprit un petit établissement. On lit dans une thèse publiée à cette époque par un médecin de Dieppe : « Il y a, à Dieppe, sur le bord même du rivage, un établissement où l'on peut prendre des bains de mer à tous les degrés de température. Lorsqu'on les prend à la mer, on a des tentes pour se déshabiller et s'habiller. Des guides très-sûrs conduisent et soutiennent les baigneurs. » Ainsi, la méthode actuelle était dès lors en usage; mais les baigneurs ne venaient encore que de loin en loin.

Enfin, en 1822, se forma une société pour l'exploitation des bains de mer. L'exemple de la ville de Brighton, située de l'autre côté de la Manche, et devenue rapidement le rendez-vous d'été de la société britannique, devait naturellement stimuler la ville de Dieppe et lui assurer, en se propageant parmi nous, une clientèle considérable. « Offrir aux personnes dont la santé réclame l'usage des bains de mer tout ce qu'elles pourront désirer; à celles qui voyagent pour leur plaisir, un séjour agréable où elles trouveront leurs amis ou leurs connaissances venus de divers lieux; aux gens occupés qui voudraient se séparer un moment des affaires, sans s'isoler de la société, une réunion gracieuse par sa composition, dans une ville intéressante, baignée par la mer, entourée de promenades et de souvenirs historiques, et placée à une distance de Rouen et de Paris qui permet à peine de s'apercevoir que l'on a quitté les objets de ses affections ou le soin de ses intérêts : tel a été l'unique but de la Société. » Telles étaient les paroles de la société nouvelle dans son prospectus publié en 1822; et l'événement a pleinement justifié ses prévisions, car ces paroles pourraient encore parfaitement servir à caractériser aujourd'hui les bains de Dieppe. Non-seulement cet établissement n'a fait depuis lors que se développer, tellement que la ville entière repose aujourd'hui sur le retour annuel des baigneurs; mais l'usage des bains de mer, introduit de cette manière dans nos mœurs, s'est tellement généralisé que l'on peut prévoir l'époque où, durant la belle saison, le littoral de la France se trouvera chaque année couvert de baigneurs dans toute son étendue.

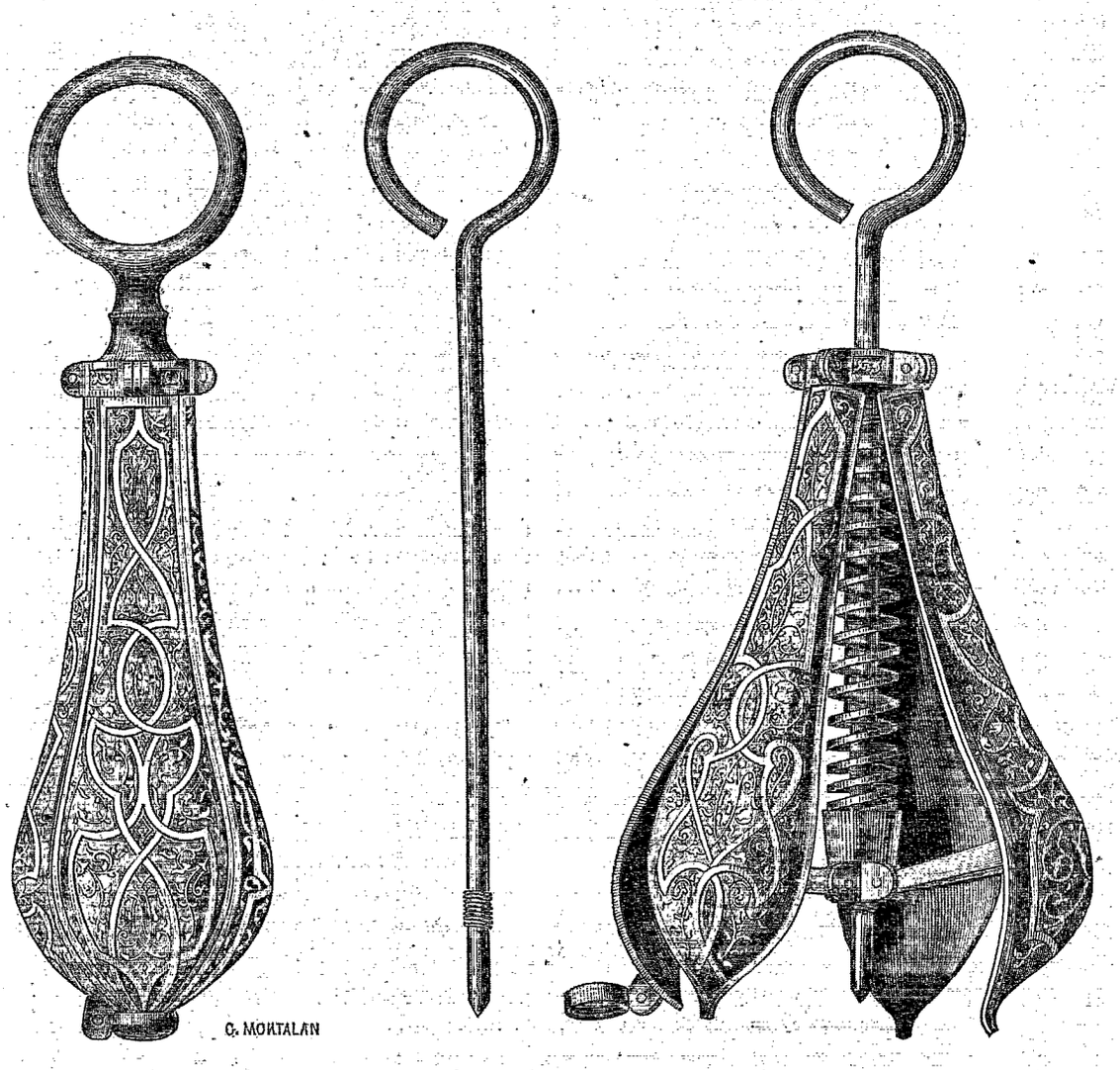
POIRE D'ANGOISSE.

On a vu dans un ancien article de ce recueil (1835, p. 26) que, d'après l'auteur d'un livre du seizième siècle

intitulé : *l'Inventaire général de l'histoire des larrons*, l'invention de la poire d'angoisse devrait être attribuée à un voleur nommé Palioli, né dans les environs de Toulouse. Depuis, nous avons lu dans les *Histoires* de d'Aubigné, dont l'autorité est plus sûre, mais d'une date postérieure, un passage qui reporterait le triste honneur de la même invention à un chef de bande ou capitaine exerçant une profession peu éloignée de celles des larrons, bien qu'elle ne puisse pas être confondue avec elles, si l'on considère les mœurs du temps. Voici ce passage, extrait du chapitre XV du livre III :

« Il y avait en ce pays (Villefranche-sur-Meuse) un capitaine Gaucher, grand coureur, hasardeux en ses courses, et qui n'ayant pas été propre à s'avancer en honneur par le vrai métier du soldat, s'était rendu plus redouté et renommé qu'honoré, par les prises hasardeuses qu'il faisait : ce notable chef de bandes avait une invention que j'ai estimé devoir être décrite, pour faire voir comment ce siècle (le seizième), remarquable par les valeurs qu'il a produites, l'est aussi par les diaboliques inventions que ces courages de fer ont mises en usage.

» Pour ce que ce galant se trouvait parfois surchargé de prisonniers, qui le contraignaient de retourner au logis premier que d'avoir mis fin à son projet, il inventa une sorte de cadenas, faits en forme de poire, aussi les appelait-il poires d'angoisse; il faisait ouvrir les dents à ses prisonniers, et leur ayant fait retirer sous le palais cette machine avant retirer une clef qui était dedans, il en faisait un tour

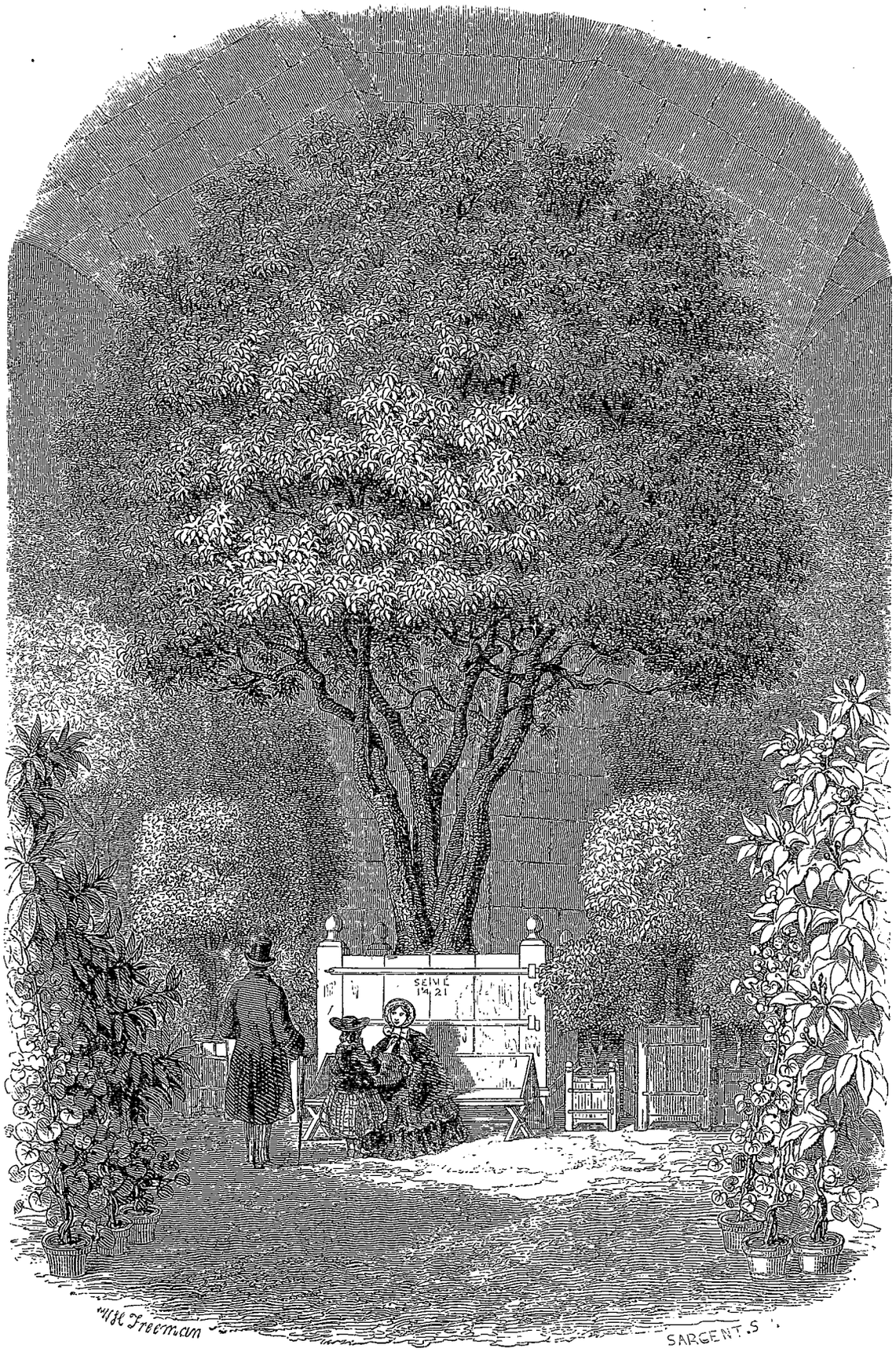


Poire d'angoisse. — Musée du Louvre; collection Sauvageot. — Dessin de Montalan.

qui grossissait le morceau d'un travers de doigt, et par ainsi ne pouvait plus sortir de la bouche que par l'aide de la même clef; cela fait, il disait au prisonnier : — Allez vous rendre en tel lieu, ou bien vous résolvez de mourir de faim. — Ces misérables n'étaient point seulement contraints d'aller passer le guichet où il leur était commandé, mais de prier Dieu pour la santé et pour l'heureux retour de leur maître, qui en se perdant, et la clef avec soi, perdait aussi sans remède ceux qui l'attendaient au logis. »

Quel que soit le véritable inventeur de ce diabolique instrument, on peut croire que d'autres que Palioli ou Gaucher en firent usage. Pour les voleurs, ce n'était qu'une sorte de bâillon qui les assurait du silence de leurs victimes mieux qu'un mouchoir, une corde ou un bâton. Il paraît aussi que la police elle-même trouva l'idée utile et la fit servir à son tour pour rendre les malfaiteurs dociles à ses ordres ou les réduire au silence. La poire d'angoisse que l'on voit dans la précieuse collection de M. Sauvageot est couverte extérieurement de ciselures assez élégantes pour qu'on ne puisse pas supposer facilement qu'elle ait été fabriquée par l'ordre de larrons vulgaires.

LE GRAND-BOURBON.



Le plus ancien oranger de France, à l'orangerie de Versailles. — Dessin d'après nature par Freeman.

L'oranger successivement appelé *le Grand-Connétable*, *le François Ier* et enfin *le Grand-Bourbon*, est certainement le premier arbre de cette espèce qui ait été introduit en France, et, comme tout ce qui remonte à une époque très-reculée, il a sa légende qui, lorsqu'on cherche à l'approfondir, offre dans ses commencements quelques points obscurs et douteux. Ainsi ce serait en 1421 qu'une reine de Navarre, ayant mangé une bigarade, sorte de petite orange d'une saveur acide et amère, aurait trouvé tant de goût à ce fruit, rare alors dans le nord de l'Espagne, qu'elle aurait semé dans un pot les cinq pepins qui en provenaient. Mais en 1421, le roi de Navarre Charles III, dit *le Noble*, était veuf depuis trois ans de sa femme Éléonore de Castille, et ce n'est qu'après sa mort, en 1425, que sa fille Blanche lui succéda. Quoi qu'il en soit, les semences levèrent et furent cultivées à Pampelune, alors capitale du royaume de Navarre, jusqu'en 1499. A cette époque, Catherine de Foix, arrière-petite-fille de Blanche et héritière du royaume de Navarre, envoya en présent à Anne de Bretagne, sa cousine germaine, à l'époque de son mariage avec le roi Louis XII, une caisse contenant cinq orangers, comme objets rares et précieux, et en indiquant leur origine; ce furent les premiers qui entrèrent en France. Comment cette caisse devint ensuite la propriété du connétable de Bourbon, c'est ce que la tradition omet de dire; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle se trouvait au château de Chantelle, en Bourbonnais, lorsqu'il fut rasé après que le connétable eut quitté la France pour se donner à Charles-Quint. Dans l'inventaire des biens confisqués au connétable figure un oranger sur cinq branches venant de Pampelune. Ces cinq branches étaient les cinq pieds primitifs qui s'étaient soudés en se greffant par approche. A partir de ce moment, l'histoire de notre arbre devient certaine. Transporté en 1532 à Fontainebleau, dont François Ier disait « que si on lui faisoit présent ou qu'il pût recouvrer quelque chose rare, c'étoit pour son Fontainebleau », il y prit le nom de son nouveau possesseur. Louis XIV, passionné pour Versailles, comme François Ier l'avait été pour Fontainebleau, avait fait enlever de ce dernier palais les tableaux des grands maîtres italiens qui y étaient rassemblés depuis un siècle, pour les transporter dans sa résidence favorite; le célèbre oranger eut le même sort, et l'orangerie de Versailles, construite par Mansart, était à peine terminée qu'on y apportait, en 1687, les plus beaux orangers de Fontainebleau, « du nombre desquels, dit le *Mercure galant*, étoit l'oranger nommé *le Bourbon* qu'on dit avoir environ cinq cents ans. » Le *Mercure* exagérait encore la légende. Car en admettant la date de 1421, cet arbre n'aurait aujourd'hui que quatre cent trente-six ans d'existence, ce qui est déjà très-merveilleux.

Conservé depuis cette époque dans l'orangerie de Versailles, ce bel arbre, qui appartient en effet à l'espèce des bigaradiers, est non-seulement le plus âgé et le plus grand parmi les orangers de la superbe collection de Versailles, mais il est encore le plus vigoureux, le mieux portant et le plus fertile. Poiteau rapporte, dans son *Histoire naturelle des orangers*, qu'en 1818 on avait cueilli dessus une immense quantité de fleurs, et que l'année suivante il était chargé de plus de mille fruits. Sa hauteur est de 7m,20 y compris la caisse, et sa tête a 16m,50 de circonférence; il aurait un bien plus grand développement, si les portiques de l'orangerie par où on le sort au printemps et par où on le rentre à l'automne étaient assez grands. Sa tige, extraordinairement courte et de forme triangulaire, se divise, presque en sortant de terre, en trois bras, dont deux se subdivisent bientôt et forment en tout cinq grosses branches, qui s'élèvent en s'éloignant les unes des autres et constituent, par leurs nombreuses ramifications, la tête de l'arbre.

SOUVENIRS

LÉGUÉS PAR LES PLUS BELLES HEURES DE LA VIE A L'HEURE DERNIÈRE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 210.

Ainsi vivaient ces trois êtres, de plus en plus heureux l'un par l'autre, lorsque enfin la guerre sainte fit trembler le sol sous ses chars de combat et de triomphe. Dès ce moment Gottreich devint un autre homme, semblable à un jeune oiseau de passage qui, sans avoir vu encore les chauds climats, s'agite cependant dans sa cage quand la saison du départ est arrivée pour ses aînés. Les forces actives de sa nature, que le déploiement des forces oratoires et poétiques avait jusque-là réduites au silence, se redressèrent, et il sentit comme si les flammes de son enthousiasme, fatiguées de se perdre dans le vide des airs, cherchaient un objet à embraser. Mais il n'osait pas proposer la séparation à son père. Il se voyait seulement en imagination partant et combattant avec les autres : c'était son tourment et son bonheur. Il ne confia ce désir qu'à Justa, qui ne l'approuva cependant pas, parce qu'elle trouvait trop pénible l'isolement du père.

Et ce n'est pas qu'elle eût pensé en même temps à son propre isolement. Car lorsqu'un jour, dans un sermon prononcé pour la patrie allemande, Gottreich eut célébré le bonheur de ceux à qui il était permis de se jeter dans ces orages au milieu desquels les peuples s'unissent et se fortifient; — lorsqu'il eut placé bien haut les hommes d'un humble rang qui, sur le champ de bataille, savent par leurs tombeaux s'élever un trône à côté de leurs souverains; — lorsqu'il eut montré les chefs des armées dans leur éclat radieux, marchant à la tête des soldats, et sacrifiant peut-être mille jours heureux qui les attendaient pour une blessure d'où coule le baume destiné à ranimer des pays entiers; — lorsqu'il eut exhorté tous ceux qui le pouvaient, grands et petits, riches, savants, vieillards, femmes même, à entrer dans le cercle sacré formé par des mains entrelacées contre les puissances perverses et infernales : — alors le cœur de Justa forma une résolution qui l'éleva au-dessus de l'amour jusqu'à l'amour de la patrie, la résolution de risquer et de dévouer sa vie sous un déguisement, et de remplacer en quelque sorte ou d'épargner son bien-aimé.

Cet intrépide dessein et ce départ devaient cependant être confiés à un homme; non à son amant, qui n'aurait jamais consenti à une pareille substitution, mais au père Hartmann, chez qui le feu couvait encore sous la cendre de la vieillesse, et qui approuvait ordinairement l'audace dirigée vers un but louable. Enthousiaste pour la guerre, comme le fils et la fiancée, il refusa néanmoins son consentement. — Mais quant à Gottreich, dit-il, qu'il parte, lui qui en a depuis longtemps le désir et n'a voulu que me ménager; avec l'aide de Dieu, j'espère pouvoir pendant une année remplir l'office de prédicateur; de cette façon, moi aussi je ferai quelque chose pour la patrie.

Lorsqu'il eut surpris son fils par cette permission inattendue; — lorsque Gottreich apprit quel cœur possédait sa Justa et combien ce cœur était semblable au sien; — lorsqu'elle fit en quelque sorte le sacrifice du sacrifice projeté, se contentant d'être l'ange gardien du vieillard, et de voir son bien-aimé au milieu du danger au lieu de n'y voir qu'elle-même : — alors les joies les plus vives et les plus diverses réunirent ces hommes pendant une heure d'une beauté sans égale.

Gottreich partit, confiant dans la vigueur apparente de son père. Il devint simple soldat, et, quand il le pouvait, prédicateur. Une nouvelle carrière donne de nouvelles forces, et nos premiers pas sont toujours les plus rapides.

L'occasion d'agir avait jusque-là manqué au jeune homme; il la rechercha avec une ardeur et une audace qui allaient jusqu'à l'imprudence. Quoique le sort lui refusât la cicatrice qu'il eût si volontiers emportée dans la paix future de sa profession, comme une brûlante empreinte des belles et chaudes journées de la jeunesse, il se trouvait assez heureux de pouvoir prendre part aux combats, et, comme un vieux républicain, de lutter avec tout un peuple pour des buts communs, au lieu de n'apporter en offrande à la patrie, comme les citoyens d'aujourd'hui, que des souffrances et des sacrifices solitaires.

Lorsque enfin le plus beau mois de mai que l'Allemagne eût conquis par des victoires fut annoncé par les cris d'allégresse et de triomphe d'un peuple entier, le jeune homme voulut célébrer cette fête auprès des siens, afin de doubler ses joies par les leurs. Il prit le chemin de Heim, et nous l'accompagnerons jusqu'à l'entrée du village.

Des milliers d'hommes ont, à cette époque, comme lui, traversé des pays affranchis; mais peu d'entre eux ont vu chemin faisant s'étendre au-dessus des collines de leurs vallées natales un ciel d'un bleu aussi pur, où aucune ancienne étoile ne manquait, où au contraire toutes étincelaient. Car Justa lui avait envoyé les petites nouvelles du presbytère. Elle lui avait écrit combien elle désirait le revoir, et combien son père se réjouissait de l'entendre raconter longuement l'histoire de la guerre; et comment le vieillard avait surmonté sans peine toutes les fatigues de son emploi, et même cherché, bien des fois, à prêcher comme lui, etc.; et comment elle lui réservait des secrets plus beaux encore. De ce nombre était peut-être la promesse de lui donner sa main après la conclusion de la grande paix.

Grâce à cette perspective, il jouissait d'avance de la sainte veille de Pentecôte, pendant laquelle il voulait, au coucher du soleil, entrer dans le village, pour décharger inopinément le vieillard de tout le poids des occupations, et lui préparer les plus tranquilles jours de fête.

Pendant qu'il songeait au retour dans ses foyers, et que les collines du village natal, où il allait, au bout de quelques heures, presser contre sa poitrine ceux qui lui étaient si chers, se dessinaient de plus en plus nettement dans le ciel ému et azuré, ses *Souvenirs légués par les plus belles heures de la vie à l'heure dernière* retentirent de nouveau dans son âme, et il ne put s'abstenir d'y dépeindre encore chemin faisant le bonheur de se revoir sur cette terre. Peut-être voulut-il aussi, par la pensée de la mort, faire un sacrifice à cette puissance inconnue qui met les plus saintes joies au prix des plus saintes souffrances. Car il est de pieuses extases auxquelles il faudrait se soustraire, si l'homme énergique ne préférait fièrement acheter le ciel par un purgatoire; malheureusement, ici-bas, le purgatoire ne vient qu'après le ciel.

Un nuage, rempli de plus d'eau que de feu, le suivait, prenant la direction de son lieu natal; mais la guerre et ses orages l'avaient familiarisé et réconcilié avec les orages plus beaux du ciel : aussi semblait-il marcher devant celui-ci comme un messager joyeux, car la terre aride, les fleurs courbées, les épis jaunissants, avaient soif de l'eau des chaudes nuées. Un paroissien de Heim qui labourait dans le lointain exprima par un salut et un geste le double plaisir de le revoir et de revoir la pluie.

Il voyait déjà le petit clocher s'élever de terre, et il entrait dans l'étroit vallon, rougi par le soleil du soir, où la cure était située. A chaque fenêtre il espérait surprendre sa fiancée contemplant le soleil du soir avant qu'il ne fût caché par les nuages; en approchant, il comptait trouver la fenêtre ouverte et apercevoir dans la grande salle des bouleaux de Pentecôte; mais il ne vit rien.

Il entra enfin dans le presbytère, où régnait le plus profond silence, et il ouvrit doucement la porte qu'il connaissait si bien. La salle était vide, mais il entendit du mouvement à l'étage supérieur. Il monta, il ouvrit, et, dans la chambre inondée des rayons du soir, il vit Justa agenouillée et en prière devant le lit de son père; le vieillard, presque assis sur le lit, tournait vers le soleil couchant sa figure maigre et osseuse, étrangement décolorée par la maladie. Un élan de son amie vers lui et un hélas! furent toute la réception. Le père, dont les yeux affaiblis ne se laissaient plus éblouir par l'éclat du soleil, le reconnut, et lui dit d'une voix faible, en lui tendant lentement sa main jaunie : « Tu viens au vrai moment! » mais sans préciser s'il entendait parler de la prédication ou de la séparation, et sans faire ni attendre un autre salut. *La suite à la prochaine livraison.*

IL MEO PATACCA.

Suite et fin. — Voy. p. 106, 163.

Il est temps que le poëte réconcilie son héros avec la belle Nuccia. Meo Patacca, après avoir délibéré gravement avec lui-même, juge qu'il est temps d'arrêter les larmes de sa fiancée; il se dirige, sans trop de hâte, vers sa demeure. Sur les marches de la porte, il rencontre l'officieuse Tutia, qui lui débite un long plaidoyer en faveur de Nuccia, et le supplie de ne point partir pour la guerre sans laisser luire au cœur de la pauvre fille l'espérance de son pardon. « Votre absence lui en sera moins pénible, et je suis sûr que vous lui donnerez ce contentement; car, seigneur Meo, vous êtes un fils d'or! »

Gle sara meno dura la partenza,
E so, che sto contento gle darete,
Ch' un figlio d' oro, signor Meo, voi sete.

Patacca est, en effet, bon prince : il permet à Tutia d'appeler Nuccia, qui arrive confuse, les yeux baissés vers la terre, les mains cachées sous son tablier. Tutia, plus expérimentée, trouve qu'elle s'humilie un peu trop pour l'honneur de son sexe :

Tutia, in cosi vedella, si tapina,
E non vorria che tanto *gnegna* stasse.

Elle lui fait des signes de reproche : Nuccia ne s'en trouble que davantage; dans son extrême timidité, la pauvrette demeure muette et immobile, et ses joues se couvrent de la rougeur de l'écarlate :

Sta timiduccia allor la poverina...
E si fa roscia come una scarlatta.

Cependant Patacca daigne l'encourager : « Il est homme d'honneur; jamais il ne se fait un jeu de ses promesses, surtout avec les dames. Quand il aura délivré le sol de la chrétienté de l'insolente invasion des Turcs, il lui demandera sa main.

» — Seigneur Meo, s'écrie Nuccia dans l'élan de sa reconnaissance, je puis dire maintenant que je renais de la mort à la vie! »

Après quelques propos bienveillants, Patacca lui fait ses adieux et s'éloigne. Nuccia le suit longtemps encore de ses regards, mais sans espoir de le voir se retourner vers elle : chose indigne en effet de son mâle caractère! Le Cid est moins fier avec Chimène!

Un autre souci occupe déjà les pensées du chef des sgherri. Il n'oublie point que les nobles Romains ont promis de lui donner les moyens d'équiper et de nourrir son armée. Il importe de ne pas leur laisser le temps d'en perdre la mémoire. Il s'achemine donc vers leurs palais, se mêle sans fierté aux domestiques, se place adroitement, chapeau bas, sur le passage de leurs seigneuries, et par-

vient de façon et d'autre, sans être importun, à réunir une plus grosse somme qu'il ne l'avait espéré.

Quel obstacle peut désormais arrêter ses pas? Son armée l'attend; il n'a plus qu'à lui donner le signal du départ et à marcher avec elle à travers l'Europe, aux applaudissements de l'univers entier. Mais, étrange caprice de la

L'Europe chassant le Ture. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.

Meo Patacca, vainqueur dans un tournoi, fait hommage du prix à Nuccia. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.

destinée! en un moment, tout l'édifice de ses hautes espérances s'écroule et disparaît comme un songe.

Vers les premières heures de la nuit, on entend tout à coup des murmures dans les rues, sur le seuil des maisons; quelques vagues paroles arrivent aux oreilles de ceux qui écoutent de loin, et l'on voit l'étonnement se peindre sur

les visages des passants qui s'arrêtent et causent entre eux. Qu'est-il donc arrivé? Meo Patacca sort de son logis, il arrête le premier individu qu'il rencontre, il l'interroge... ô stupéfaction! Un courrier vient d'arriver à Rome : il annonce que Vienne est délivrée, que l'on a donné la chasse aux Turcs, que le grand vizir a abandonné aux vainqueurs

Un Juif roulé dans un tonneau par les Romains. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.

Mariage de Meo Patacca et de Nuccia. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.

l'étendard de son souverain; une partie de l'armée des infidèles est prisonnière, une autre taillée en pièces, le reste fuit jusqu'aux dernières limites de l'Orient. La guerre est finie!

N'imaginez pas que cette surprise décourage notre héros et le précipite dans un abîme de désespoir! Ne craignez point qu'il tourne contre lui-même l'épée qui devait lui

conquérir un honneur immortel! Le grand cœur de Patacca sent à la vérité une pointe de jalousie qui l'effleure; mais la gloire des chrétiens le touche, et son génie, plein de ressources, lui inspire aussitôt un projet nouveau qui guérit en un moment sa blessure.

S'il n'a point pris part, comme il l'ambitionnait, à la victoire, il peut du moins se mettre à la tête du peuple romain pour la célébrer! Il commandera ses braves sgherri au milieu des fêtes, comme il aurait voulu les commander au milieu des combats. Il fera fabriquer toute une armée de Turcs avec des haillons, du carton, du papier mâché, de fausses moustaches, et il les exposera, les mécréants, les infidèles, à la risée publique, puis il en fera un auto-da-fé qui illuminera toute l'Italie!

A peine cette pensée est-elle née dans son esprit qu'il entrevoit la possibilité d'une foule d'autres divertissements; mais il faut que l'exécution soit aussi rapide que l'invention même. Il emprunte au *vetturino*, son parent, un cheval, l'enfourche, s'élance à travers les rues, appelle ses compagnons, leur raconte brièvement la grande nouvelle et leur distribue ses ordres. L'enthousiasme éclate sur son passage : on s'arme de torches de paille allumées, on se précipite sur les places, dans le Corso, en agitant les flammes et poussant jusqu'au ciel mille clameurs d'allégresse. Des scènes comiques, carnavalesques, s'improvisent au milieu du tumulte : le poëte les raconte gaiement, sans cesser de suivre son héros qui domine ces agitations joyeuses de la plèbe romaine, préludes confus des solennités mieux ordonnées des jours suivants. Le lendemain, il parcourt les rues et il invite tous les boutiquiers à préparer pour la soirée de brillantes illuminations et des feux d'artifice : lanternes, lampions, chandelles, transparents, bouteilles d'eau colorées que traversera la lumière, fusées, pétards et boîtes tonnantes. Il demande en même temps à de jeunes architectes de faire les dessins de décorations et de machines splendides pour les places publiques. Il avise, en un mot, à rassembler tous les jeux qu'il a vus maintes fois animer les fêtes romaines, et à en créer de nouveaux qui exciteront l'admiration de la postérité. Tout lui réussit à souhait, et l'auteur entreprend une description minutieuse et brillante des spectacles qui se succèdent pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. C'est là véritablement le sujet de son poëme; mais il juge nécessaire, dans l'intérêt de la variété, d'y ajouter un peu de roman.

Il arrive, par exemple, que la jeune femme d'un tailleur de pierres est séparée de son mari et entraînée au courant d'un flot de curieux; Patacca la prend sous sa protection et la fait entrer dans une maison; Nuccia, témoin de cette scène, en conçoit quelque jalousie; toutefois ce nouveau danger de discorde, qui donne lieu à un dialogue agréable et amusant entre la belle jeune fille et sa prétendue rivale, se dissipe aisément. Nuccia rejette loin d'elle ses soupçons, et le regret de s'être laissée tomber une fois encore dans le péché de jalousie répand sur ses joues délicates une teinte rosée :

Nuccia le guancie allor vergognosette
Del color d' una rosa, ch' è incarnata
Le tinze. . . . . .

Elle ne veut plus douter de la fidélité de son héros, et sa confiance lui rend la joie. Un doux éclat brille dans ses yeux, le sourire renaît sur ses lèvres, la paix dans son cœur et sur son visage.

All' occhi il brio, torna alla bocca il riso,
La pace al core, e il colore al viso.

Patacca a plus de peine à faire entendre raison au mari de la jeune femme, pauvre insensé qui s'emporte jusqu'à vouloir dégaîner contre lui! Meo lui arrache le fer de la main, et lui dit : « Si je ne t'assomme pas, c'est que j'ai pitié de toi, parce que tu ne sais pas ce que tu fais. Est-ce pour me remercier d'avoir protégé ta femme que tu te conduis ainsi « en ruffian » avec moi, mon pauvre petit brave, *sgherretto mio?* Va, je te pardonne; retire-toi, tu n'es qu'un fou! »

Le poëte poursuit, à travers les épisodes, sa description des fêtes. Les mannequins turcs sont bafoués, traînés dans la rue, décapités ou brûlés. A ces fantaisies barbares ou grossières, Patacca a voulu mêler quelque poésie. C'est ainsi qu'on voit apparaître un beau bœuf blanc, doux et gras, aux cornes ornées de fleurs; sur son dos est assis un homme déguisé en femme, couvert d'un beau voile couleur d'azur qui tombe autour de lui en plis élégants. Ce personnage représente la belle Europe; il tient à la main un aiguillon. Devant marche un vilain petit âne, louche, couvert de plaies, malpropre, sans queue, couronné de paille, et portant sur sa maigre échine un homme vêtu en Grand Turc et qui a l'air fort épouvanté; des enfants tourmentent la vilaine bête de manière à secouer fort rudement le malheureux sultan; l'allégorie est claire : c'est l'Europe qui chasse le Turc, et les gens instruits s'empressent de l'expliquer aux ignorants,

Alle personne sempliciane e sciote.

Cependant les malins enfants prennent trop au sérieux le personnage du Grand Turc : ils le menacent, ils le tirent en tous sens, lui jettent des écorces d'orange et de pastèque, de l'eau, et mainte autre chose, tant et tant que le pauvre diable a grand regret d'avoir accepté ce rôle ridicule. Il commence à ne plus avoir besoin de feindre la peur; et il est certain qu'il pourrait bien lui en mal advenir si Patacca, qui veille à toutes choses, n'accourait fort à propos pour calmer à coups de canne l'ardeur excessive des petits chrétiens.

Entre autres machines, on admire un soleil, une lune, un aigle qui enlève le turban de la tête du Grand Seigneur et la laisse exposée toute nue à la risée publique.

La sottise d'un étranger stupide, qui, prenant tout ce qu'il voit pour une réalité, tire un coup d'arquebuse sur un homme déguisé en grand vizir, jette un instant la consternation dans la foule. Patacca parvient encore à rassurer le peuple et à faire renaître la joie.

Le plus beau divertissement de la journée suivante est une grande joute à cheval et à la lance, où les plus vaillants des sgherri cherchent à faire tourner d'un coup de pointe un mannequin vêtu à la turque. Naturellement, Meo Patacca triomphe, et, à la mode des anciens preux, il fait hommage à Nuccia du prix de la victoire : ce n'est pas une couronne de chêne ou une palme d'or, c'est une jolie petite paire de pistolets que la jeune Transtévérine reçoit des mains de son fiancé, en présence de la foule immense, sur une des bornes de la roche Tarpéienne.

Le récit des fêtes et de quelques épisodes qui en interrompent le cours n'occupe pas moins de trois ou quatre cents strophes de huit vers.

Au commencement du douzième et dernier chant, on apprend que Bude a été prise aux Turcs par les chrétiens; on ajoute que les juifs ont défendu la ville avec les infidèles. On les a vus, sur les murs, lançant des projectiles contre l'armée de la foi. La populace romaine, encore toute passionnée par les spectacles des jours précédents, s'exalte à ce bruit, s'irrite, et veut faire le siége du Ghetto, quartier de Rome voisin du Tibre et réservé aux juifs : c'est un labyrinthe de rues ténébreuses et tristes, ouvert le jour à tous venants dans l'intérêt du commerce, mais fermé la nuit par de grosses portes. La terreur se répand dans les maisons des Hébreux. Ils se hâtent de fermer les portes du

Ghetto et s'apprêtent à les défendre. Les femmes, les enfants, se lamentent, et ce n'est pas sans raison : plus d'une fois la populace romaine a traité le Ghetto comme une ville prise d'assaut, et a pillé et tué ces malheureux, qui ne pouvaient lui opposer qu'une vaine résistance. Est-ce pour donner ces sanglants plaisirs aux chrétiens que l'on a accordé l'hospitalité aux juifs? Et ne dirait-on pas des souris mises en réserve pour exercer les griffes et les dents du chat? Les rabbins cherchent à les rassurer. Quelques juifs, rencontrés hors de leur quartier, sont pourchassés et cruellement maltraités. L'auteur peint vivement la terreur, les souffrances, les supplications de ces victimes de la rage populaire : « A l'aide! au secours! C'est trop frapper! assez! Arrêtez-vous, vous me faites trop de mal! Ne voyez-vous pas mon sang qui coule! Hélas! ces blessures sont mortelles! Pitié, pitié, illustres Romains! Laissez-moi du moins rentrer vivant au Ghetto! » L'un d'eux, qui s'est réfugié dans un palais, se cache dans un tonneau vide : il y est découvert par un enfant; on lui jette des seaux d'eau sur la tête, puis on trouve plaisant de le rouler avec la tonne au risque de lui rompre les os, ce qui arriverait infailliblement si les maîtres du palais ne mettaient fin à cette fort mauvaise plaisanterie. On lui rend donc la liberté; mais, plus loin, il est exposé à d'autres mésaventures : il subit une foule de mystifications dont il se vengera plus tard, à sa manière, sur la bourse de ses ennemis. De son côté, Patacca est arrivé devant le Ghetto, et, au premier instant, il n'a pu regarder sans un certain plaisir mêlé d'orgueil l'ardeur et l'adresse des sgherri qui montent à l'assaut. Mais quand il s'aperçoit que ce n'est plus un jeu, qu'une fureur réelle se peint sur les visages, que l'on s'apprête à abattre les murailles, à incendier les portes, il intervient et il parle, il conseille, il prie; il tire l'un par le bras, arrache à l'autre la pierre qu'il va lancer; il commande, il menace, et réussit, quoique à grand'peine, à faire cesser le siége. Les juifs, reconnaissants, tiennent conseil et lui offrent en présent un galant costume et, de plus, une belle épée française à poignée d'argent. Meo Patacca remercie, mais fait don aussitôt du vêtement et de l'épée à l'envoyé des juifs, en disant : « Patacca donne sa protection et ne la vend pas; je ne veux rien des juifs en retour du service que je leur ai rendu, sinon qu'ils se joignent à nous pour fêter la prise de Bude. » Les juifs obéissent, bien qu'à regret, et, chose inaccoutumée, vers le soir le sombre Ghetto s'illumine! Et les fêtes, les bouffonneries, les feux, les fusées, de recommencer de plus belle, et tant et tant que le poëte se lasse d'en parler : « Il serait plus facile de compter les petits poissons dans un lac, les mouches en automne dans une salle à manger, ou les poils de cent Lévantins barbus, que toutes les scènes de ces joyeux divertissements. » Il ne résiste pas cependant à raconter encore une représentation du siége de Bude, où Meo Patacca, général des chrétiens, fait des prodiges de valeur. Nuccia a voulu être le témoin des exploits de son héros : vêtue à la Zerbina, elle assiste, du haut d'une terrasse voisine, à tous les incidents du siége; elle est armée des deux pistolets qui lui ont été donnés sur la roche Tarpéienne, et, avec l'intrépidité des anciennes amazones, elle en mêle les détonations à celles des pétards et des boîtes que font éclater les boutiquiers voisins aux portes, aux fenêtres ou dans la rue, en l'honneur de Patacca. L'ardeur guerrière qui empourpre les belles joues de la charmante sgherretta fait palpiter d'orgueil le cœur du héros, et il songe qu'il est temps enfin que Nuccia se transforme en *Mea Patacchessa*. Il s'avance sous la terrasse, et demande cérémonieusement à Nuccia s'il lui est permis de monter près d'elle. Nuccia répond qu'elle va en demander l'autorisation aux maîtres du logis. Ceux-ci s'empressent d'ouvrir leurs portes à l'illustre chef des sgherri, et Nuccia descend jusqu'à la moitié de l'escalier pour le saluer. On lui rend tous les honneurs dus à sa gloire; il déclare à haute voix sa résolution de ne plus retarder le jour de l'hyménée, et Nuccia répond de sa voix la plus douce, avec une humilité qui indignera plus d'une de nos lectrices, « qu'elle sera sa servante plus encore que son épouse. » Viennent ensuite les acclamations, les compliments unanimes, les hommages des sgherri, de nouvelles fêtes pour célébrer les épousailles; et le chant se termine par ce cri qui s'élève au-dessus de la ville éternelle et retentit dans les airs : *Vive à toujours Meo Patacca!*

Eh viva sempre Meo Patacca! eh viva!

RUINES DE NINIVE.

Voy. les tomes XII (1844) et XVI (1848).

Mossoul, chef-lieu d'un pachalik turc, est situé sur la rive droite du Tigre. Le fleuve coule dans une large vallée d'alluvion, où il se divise en plusieurs bras, et les nombreux changements de son lit principal peuvent à bon droit tourmenter les amateurs de géographie comparée.

Toute la plaine voisine, basse et à peine ondulée, renferme des villages arabes et nestoriens très-exposés aux invasions des Kurdes montagnards. Çà et là s'élèvent quelques buttes d'aspect factice, qui rappellent assez les *tepe* de la Turquie d'Europe et les plus grands *tumuli* de France. Les plus importants se nomment *Khorsabad*, au nord-est, et *Koyoundjik*, en face de Mossoul, toutes deux sur les bords du Khosr, qui afflue au Tigre; en descendant le fleuve, nous avons *Rabi*, *Yunah*, *Selamiyeh* et enfin *Nimroud*, cette dernière dominant le confluent du fleuve et du Zab. Toutes ces buttes sont au levant du Tigre, et c'est de leurs vastes profondeurs qu'on a exhumé les villes assyro-babyloniennes.

Ne nous occupons, pour le moment, que de Ninive. La vaste cité qu'on décore de ce nom s'étend autour de Koyoundjik, et fait face à Mossoul. C'était un quadrilatère rétréci au sud, et s'appuyant par ses deux angles occidentaux au fleuve, que les indigènes nommaient *Hattigar*. Ce nom, disent les anciens, signifiait *flèche;* image poétique destinée à figurer la rapidité de ce fleuve célèbre. Par une singularité bizarre, les caractères cunéiformes qui indiquent le Tigre figurent quatre fers de flèche posés à la file les uns des autres.

La ville était en outre traversée par une rivière, le Khosr, dont le nom était *Zakapbarati;* comme le Tigre, ce cours d'eau a quelquefois varié dans sa direction. Ainsi le bras qui serpente dans la vallée et qui passe au pied du tombeau de Jonas, dans le plan ci-après, est un lit aujourd'hui desséché, où la rivière coulait au moyen âge. Elle était maîtrisée au moyen de deux ou trois digues très-antiques, qui servaient probablement à élever les eaux de manière à remplir les fossés de la cité.

Ces fossés, de largeur très-inégale, étaient beaucoup plus considérables à l'est et au nord, parties qui n'étaient pas défendues par le cours du fleuve. En outre du fossé de l'est, il y avait une seconde ligne parallèle à ce dernier et longeant un rempart extérieur; et entre ces deux grandes lignes, un fossé central en arc de cercle, s'appuyant par le nord au Zakapbarati et par le sud au fossé intérieur, comme on peut le voir dans notre plan.

La ville avait environ sept milles et demi de tour. La partie aujourd'hui explorée date de Sennachérib, vers l'an 700 avant notre ère, vingt ans après la fondation de Khorsabad, qui remonte à Salmanazar.

L'opinion généralement admise est que Ninive est bien a cité explorée par MM. Batta et Layard en face de Mossoul; et quant à la situation de cette capitale célèbre, toute

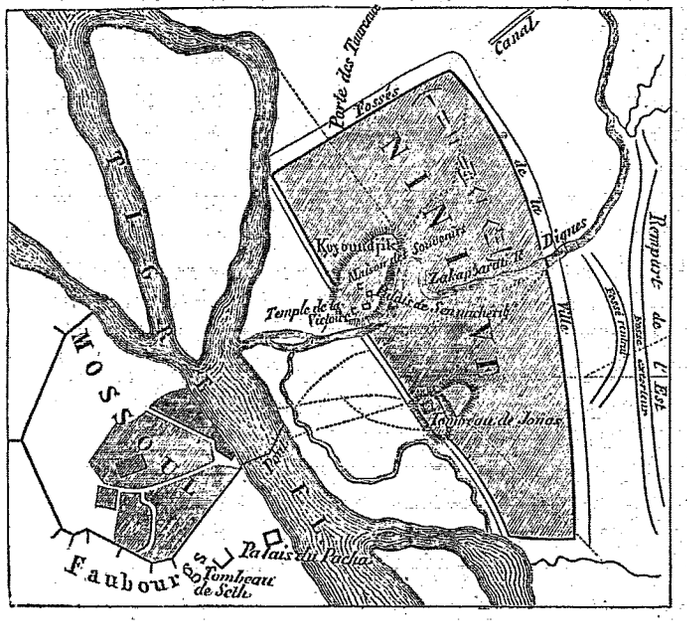
l'antiquité s'accorde à la placer à l'est du Tigre, sauf Pline et Diodore de Sicile, dont le témoignage est très-entaché de légendes incroyables.

Ninive qui passait pour avoir été fondée d'abord par Ninus, fut, vers 609, attaquée par les Mèdes et les Babyloniens révoltés contre le roi Sardanapale. Celui-ci résista pendant deux ans aux efforts de ses ennemis. Ce qui soutenait son courage, c'est qu'un oracle avait autrefois dit que Ninive ne périrait que si le fleuve se déclarait contre elle. Aussi perdit-il toute confiance quand une crue du fleuve fit aux remparts une brèche de vingt stades. Pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis, il monta avec ses femmes sur un bûcher chargé de tous ses trésors, et se fit brûler avec son palais.

L'ennemi entra par la brèche dans la ville, et Arbace, roi des Mèdes, traita les vaincus avec douceur : il leur laissa leurs biens, mais il fit raser la ville et dispersa la population dans des villages. Ctésias, auquel Diodore de Sicile a emprunté cette partie de son récit, avait été médecin du roi Artaxerxès, et semble avoir bien connu les traditions historiques des Mèdes et des Perses.

Le prophète Nahum dit de Ninive : « Les portes des fleuves s'ouvriront, et le palais sera entraîné par les eaux. »

On s'est servi de ces mots, « les fleuves », pour prétendre que Ninive était située dans l'espace compris entre l'Euphrate et le Tigre. Outre que l'on ne peut supposer une ville située de manière à subir les crues de ces deux fleuves, qui ne se réunissent que bien au-dessous de l'Assyrie, on a dans le plan que nous donnons ici l'explication la plus complète de ce passage.



Plan des ruines de Ninive. — D'après M. Lejean.

Nous avons dit que le Zakapharati était barré par plusieurs digues destinées soit à former des prises d'eau, soit à prévenir des inondations. Supposons une crue simultanée de cette rivière et du Tigre, et la rupture des digues, nous comprenons tout de suite cette expression poétique : « les portes des fleuves ». Je n'ai pas remarqué que le Tigre fût endigué; mais il avait un pont, dont les vestiges se voient encore dans la partie orientale de son lit, la plus voisine de la ville et la moins profonde.

Tout le monde connaît l'histoire de Jonas. « Et il alla à Ninive, grande ville de trois journées de marche. » On a voulu voir dans ces mots trois journées de tour; interprétation inexacte et qui ne s'appuie pas sur le texte hébreu : celui-ci dit simplement qu'on pouvait la parcourir en trois jours, ce qui se dit encore aujourd'hui de n'importe quelle grande cité européenne.

Deux siècles plus tard, quand Xénophon ramena les dix-mille en Europe, il passa le long de la rive orientale du Tigre, qu'il remonta depuis la Babylonie jusqu'au pays des Carduques (Kurdistan). Après avoir passé le Zab, puis un ravin (probablement du côté de Selamiyeh), il arriva à une grande ville déserte, qu'il nomme Larissa. « Elle était anciennement habitée par les Mèdes; son mur avait vingt-cinq pieds de large, cent pieds de haut, deux farsanges de tour; il était en briques cuites, excepté la base, qui était en pierres de taille sur une hauteur de vingt pieds. Les Perses l'avaient longtemps assiégée sans succès... A côté de cette ville était une pyramide en pierre de deux plèthres de haut et d'un plèthre de large. »

Cette ville déserte a bien l'air d'être notre Ninive. On peut comparer à ce passage ce que dit Athénée, en parlant du siége de cette ville par Cyrus (ou Cyaxare) :

« Il y avait dans le territoire de Ninive une haute plate-forme que Cyrus fit démolir pendant le siége pour s'en faire un rempart contre la ville. C'était, dit-on, le tombeau de Sardanapale, et il y avait sur une colonne de pierre cette inscription en lettres chaldéennes : « J'ai régné, et tant que je voyais la lumière du soleil, je buvais, je mangeais, j'aimais, sachant que la vie est courte... »

On a cru retrouver la colonne de Larissa dans un obélisque de moins de sept pieds anglais, trouvé par M. Layard à Nimroud; mais il n'y a de concordance ni dans les dimensions, ni dans les lieux.

Le principal monument de Koyoundjik est le palais de Sennachérib; il paraît avoir été détruit par un incendie, dont il porte les traces visibles. La restitution qu'en a faite M. Ferguson, dans le dernier livre de M. Layard *(Ninive et Babylone)*, nous donne l'idée d'une architecture à côté de laquelle nos palais modernes ne sont que des jeux d'enfant. C'est surtout en face de cet art, aussi splendide dans ses détails que colossal dans ses perspectives, que l'on comprend ces vieilles monarchies orientales qui, à force de vaincre la nature et les hommes, en étaient venues à vouloir remplacer la divinité même. L'épée de Cyrus, d'Alexandre le Grand, et en dernier lieu de la république romaine, prouva ce qu'il fallait penser de la force réelle de ces terribles machines à détruire et à écraser l'humanité.

Presque toutes les inscriptions de Koyoundjik sont comme des monologues de l'orgueil de Sennachérib. L'une d'elles est accompagnée d'un bas-relief qui représente le roi sur son trône, couvert de ses attributs royaux, tenant d'une main un arc, de l'autre deux flèches. On lit auprès de cette figure :

« Sennachérib, le roi puissant, le roi du pays d'Assyrie, assis sur le trône du jugement, devant la ville de Lakhischa. Je permets le massacre (de la population de cette ville). »

L'inscription qu'il paraît avoir composée au retour de sa campagne de Judée, prouve assez que l'art des bulletins ne date pas d'aujourd'hui. Il y dit qu'Ezéchias, roi de Juda, n'ayant pas voulu reconnaître son pouvoir, il a envahi son royaume, pris et saccagé quarante-six de ses places fortes, emmené la population en servitude; « mais qu'il a laissé au roi vaincu Jérusalem et quelques petites villes du voisinage. »

MADAME DE MAINTENON ET LA MAISON DE SAINT-CYR.

Madame de Maintenon, d'après la gravure de P. Giffard (¹). — Dessin de Chevignard.

Mme de Maintenon avait cinquante ans lorsqu'elle épousa Louis XIV. Elle était belle encore. Les dames de Saint-Cyr disent, dans leurs Mémoires, qu' « elle avait le son de » voix le plus agréable, un ton affectueux, un front ouvert » et riant, le geste naturel de la plus belle main, des yeux » de feu... Le premier coup d'œil était imposant et comme » voilé de sévérité : le sourire et la voix ouvraient le nuage. » Saint-Simon, très-médisant, comme l'on sait, et enclin à la critique bien plus qu'à la louange, reconnaît qu' « elle » avait beaucoup d'esprit, une grâce incomparable à tout, » un air d'aisance et toutefois de retenue et de respect, avec » un langage doux, juste, en bons termes, et naturellement » éloquent et court. » L'abbé de Choisy parle de la vivacité et de l'éclat de ses yeux; il ajoute : « Il petillait tant d'esprit » sur son visage quand elle parlait d'action, qu'il était difficile de la voir souvent sans prendre de l'inclination pour » elle. » Enfin Fénelon lui-même, qui jugeait sévèrement Louis XIV, admirait jusqu'aux dons extérieurs de Mme de Maintenon : « C'était, disait-il, la sagesse parlant par la » bouche des grâces. » Un bon sens calme et soutenu était,

(¹) Cette gravure d'après une peinture dont nous ignorons l'auteur, et la gravure de Ficquet d'après Mignard, paraissent être celles qui reproduisent avec le plus de vérité les traits et l'air de physionomie de Mme de Maintenon à deux âges différents. (Voy., à l'appui de cette opinion, un article sur l'authenticité des portraits de Mme de Maintenon, publié en 1849 dans la *Revue des Deux-Mondes*.) Le portrait où cette femme célèbre est représentée avec le plus de jeunesse et de beauté est celui qui a été peint par Petitot et gravé par Mercuri. On conserve au Musée de Versailles, dans la salle de la Vaisselle d'or, un autre portrait que l'on attribue à Hyacinthe Rigaud, et où l'on voit près de Mme de Maintenon la petite duchesse de Bourgogne.

en effet, la qualité dominante de Mme de Maintenon. On rapporte que le roi, lorsqu'il lui demandait son avis en présence de ses ministres, lui disait : « Qu'en pense *la raison?* Qu'en pense *votre solidité?* » Il sentait qu'elle lui était supérieure par la force morale et l'égalité du caractère, et il avait le bon esprit d'en tirer avantage sans en être humilié, d'autant mieux que le plus ordinairement il ne la consultait que dans le secret, et qu'après tout, ne lui accordant aucune autorité effective, il demeurait toujours le maître absolu de sa volonté. « C'est une sainte, disait-» il; elle a toutes les perfections et beaucoup plus d'esprit » que la plupart des hommes. » Il ne sut pas inspirer une aussi bonne opinion de lui à Mme de Maintenon; quoiqu'elle fût d'une discrétion extrême en tout ce qui se rapportait au roi, il lui échappa, soit pendant qu'il vivait, soit après, plus d'une parole significative : « Il m'aimait, il est vrai, » et plus que personne; mais avec cela, il ne m'aimait » qu'autant qu'il était capable d'aimer. — Ma vie a été un » miracle : quand je pense que je suis née impatiente et que » le roi ne s'en est jamais aperçu, quoique souvent je me » sentisse à bout et prête à tout quitter; que je suis née » franche, et qu'il me fallait tout dissimuler... Il n'y a que » Dieu qui sache ce que j'ai souffert; mais il ne m'avait » pas mise où j'étais pour le faire souffrir... » Son plus grand désir avait été de rendre le roi vraiment et sincèrement religieux; il lui fut impossible d'y parvenir : dans sa vieillesse, il ne devint que dévot, suivant l'acception de ce mot la moins favorable. Elle disait : « Le roi ne manquera » ni une station, ni une abstinence; mais il ne comprendra » pas qu'il faille s'humilier, ni se repentir, et aimer Dieu » plutôt que de le craindre; le fond est plein de religion, » mais l'ignorance est extrême... Il croit expier ses fautes » quand il est inexorable sur celles des autres. »

Il paraît aujourd'hui démontré que Mme de Maintenon ne conseilla pas au roi la révocation de l'édit de Nantes; c'est-à-dire qu'elle n'en eut pas l'initiative; mais on reconnaît qu'elle l'approuva avec l'espoir peu clairvoyant que l'on arriverait à la conversion des protestants sans être obligé de recourir à la violence. Elle écrivait à ce sujet, le 13 août 1684 : « M. de Châteauneuf a proposé des moyens » qui ne me conviennent pas; il ne faut pas précipiter les » choses : il faut convertir et ne pas persécuter. » — « Je » gémis, disait-elle plus tard dans une lettre à Fénelon, je » gémis des vexations qu'on leur fait subir; mais pour peu » que j'ouvrisse la bouche pour m'en plaindre, mes ennemis » m'accuseraient encore d'être protestante, et tout le bien » que je pourrais faire serait anéanti. » Fénelon aurait désiré qu'elle eût un peu plus d'ardeur, de volonté d'agir, et qu'elle se servît plus résolûment, quoique avec adresse, de son ascendant pour donner une direction plus libérale à la politique de Louis XIV [1]; elle s'en défendit toujours, opposant à tout ce qu'on lui disait dans ce sens qu' « elle » était une personne incapable d'affaires, qu'elle en avait » entendu parler trop tard pour y être habile, et qu'elle les » haïssait encore plus qu'elle ne les ignorait. » Elle ajoutait : « On ne veut pas que je m'en mêle et je ne veux pas m'en » mêler. On ne se cache point de moi, mais je ne sais rien » de suite, et je suis très-souvent mal avertie. » Du reste, elle n'assista que deux fois en sa vie au conseil, et elle s'en retira toute consternée : « Je mourrais de douleur, s'écria-» t-elle, si j'y assistais souvent. Que les rois sont à plaindre! » Que les hommes sont mauvais! » Elle aurait voulu seulement « que le roi vît d'honnêtes gens capables de lui faire » aimer la vertu et d'éloigner de lui cette corruption de » maximes et de flatteurs qui l'environnent. » Aussi était-elle mal avec Louvois, qui poussait incessamment Louis XIV au despotisme absolu, à la satisfaction de toutes ses volontés, à la prodigalité et à la guerre. Le savant auteur de l'*Histoire de la maison royale de Saint-Cyr*, M. Théophile Lavallée, résume ainsi son opinion sur cette femme célèbre : « Mme de Maintenon n'a pas eu sur Louis XIV l'influence » malfaisante que ses ennemis lui ont attribuée : elle n'eut » pas de grandes vues, elle ne lui inspira pas de grandes » choses... l'on peut même dire qu'en beaucoup de cir-» constances elle rapetissa le grand roi; mais elle ne lui » donna que des conseils salutaires, désintéressés, utiles à » l'État et au soulagement du peuple; et en définitive elle » a fait à la France un bien réel en réformant la vie d'un » homme dont les passions avaient été divinisées... et en le » rendant capable de soutenir « avec un visage toujours » égal et véritablement chrétien, » les désastres de la fin » de son règne. » Que l'on adopte entièrement ou en partie ce jugement sur Mme de Maintenon, il semble bien certain que ce n'est point son rôle politique qui recommande le plus sa mémoire. Elle n'a eu, en effet, que peu d'action sur le gouvernement et sur la destinée du pays. Ses véritables titres sont d'un ordre différent : elle avait une vocation très-déterminée pour l'éducation de la jeunesse, et son élévation près du trône lui ayant donné toute facilité de la suivre, ce fut par la fondation et la direction de la maison de Saint-Cyr, ainsi que par ceux de ses écrits, lettres ou instructions qui se rapportent à cette œuvre, qu'elle se créa des droits à une place honorable dans l'histoire du dix-septième siècle.

Grâce aux laborieuses recherches de M. Théophile Lavallée et de M. le duc de Noailles [1], on connaît maintenant l'histoire de la maison de Saint-Cyr jusque dans ses moindres détails. En 1843 [2], nous avons raconté les humbles origines de cette institution. Une petite école de village, fondée par une religieuse ursuline, Mme de Brinon, à Montchevreuil, transportée d'abord à Montmorency en 1680 (cinq ans avant le mariage de Mme de Maintenon avec Louis XIV), puis à Rueil en 1682, et au château de Noisy, près de Versailles, en 1683 et 1684, tels furent les commencements de Saint-Cyr. Mme de Maintenon, qui avait encouragé Mme de Brinon à Montchevreuil, l'assista avec plus d'intérêt encore à Montmorency; elle prit la haute direction de l'établissement à Rueil, et s'y dévoua entièrement dès qu'elle eut obtenu du roi l'autorisation de loger les jeunes pensionnaires et leurs maîtresses au château de Noisy. Les premières petites filles enseignées par Mme de Brinon étaient des enfants de villageois; à mesure que l'école s'agrandit, on visa plus haut; à Rueil, on admit des filles de pauvres gentilshommes; enfin, on arriva à l'idée de consacrer spécialement et exclusivement l'établissement aux filles de la noblesse pauvre. C'était une pensée à la fois

[1] Fénelon osait lui écrire : « Vous devez, sans vous rebuter jamais, profiter de tout ce que Dieu vous met au cœur pour ouvrir les yeux du roi. Au reste, comme le roi se conduit moins par des maximes suivies que par l'impression des gens qui l'environnent et auxquels il confie son autorité, le capital est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder par des gens sûrs, qui agissent de concert avec vous pour lui faire accomplir dans leur vraie étendue ses devoirs, dont il n'a aucune idée. » (L'archevêque Languet, *Mémoire pour servir à l'histoire de la fondation de la maison de Saint-Louis de Saint-Cyr*, etc., t. I, p. 176; et Th. Lavallée, *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr*, p. 185.)

[1] *Saint-Cyr*, Histoire de la maison royale de Saint-Louis, établie à Saint-Cyr pour l'éducation des demoiselles nobles du royaume; par M. le duc de Noailles; 1843. — *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr (1686-1793)*, par Théophile Lavallée; 1853. — *Histoire de Mme de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV*, par M. le duc de Noailles (trois volumes ont déjà paru, le dernier en 1857). — *Lettres historiques et édifiantes adressées aux dames de Saint-Louis par Mme de Maintenon*, 2 vol., par Th. Lavallée. — *Entretiens sur l'éducation*, 1 vol.; etc., etc. — M. Th. Lavallée poursuit la publication de toutes les œuvres de Mme de Maintenon.

[2] Tome XI, p. 57.

politique et charitable, et ce fut par le côté politique surtout que Mme de Maintenon intéressa Louis XIV à son entreprise. La noblesse de province, épuisée par les guerres, vivait très-misérablement quoique exempte d'impôts, tandis qu'elle voyait les trésors de l'État prodigués à la noblesse de cour (1); il fallait songer à lui venir en aide si l'on voulait empêcher qu'elle ne se lassât à la fin de donner tout son sang et toute sa fortune à une royauté ingrate ou impuissante à la soutenir. Dans ce but, on fonda trois établissements : l'hôtel des Invalides, où l'on réserva une partie des admissions à des officiers vieux et blessés, et qui ne fut guère qu'une œuvre d'ostentation et un leurre, si l'on considère le petit nombre d'individus appelés à en profiter; les compagnies de cadets formées dans les places frontières, et où l'on donnait l'instruction militaire à 4 000 fils de gentilshommes; enfin la maison d'éducation de Mme de Maintenon, qui devint une institution publique lorsqu'elle fut installée à Saint-Cyr par lettres patentes du mois de juin 1686.

Louis XIV avait voulu d'abord que la maison fût placée à Versailles même, et en quelque sorte au milieu de la cour. Mme de Maintenon l'en dissuada. On acheta à Saint-Cyr un petit château qui appartenait au marquis de Saint-Brisson, mais on ne se servit pas des bâtiments; on en construisit de nouveaux. Mansart, chargé de choisir l'emplacement, pouvait porter l'édifice sur un coteau; il préféra rebâtir sur les ruines de l'ancien château, dans un fonds marécageux et malsain; en moins de soixante-dix ans, sur 1 200 demoiselles admises à Saint-Cyr, 275 étaient mortes. « J'aurais voulu, disait Mme de Maintenon, donner à mes filles une complexion forte et une santé vigoureuse, et le mauvais choix de Mansart m'est un obstacle insurmontable. Je ne puis voir la méchante mine d'une de ces pauvres enfants sans maudire cet homme (2). »

Dès qu'on élevait cette maison d'éducation au rang des premières institutions de l'État, on devait s'appliquer à en déterminer avec une grande prudence le but et le caractère. Il s'agissait de former le cœur et l'esprit d'une suite de générations de jeunes filles nobles, et l'on allait avoir pour juges de la fondation la France entière et l'Europe. Il faut avouer tout d'abord que Mme de Maintenon et Louis XIV n'eurent point une de ces inspirations supérieures et fécondes qui, utiles et bienfaisantes immédiatement, grandissent avec le temps, survivent aux révolutions et prennent une place définitive dans l'organisation des sociétés. Nos colléges, par exemple, sont des fondations de l'ancien régime qui résistent depuis plusieurs siècles aux causes de destruction les plus diverses. La maison de Saint-Cyr, non-seulement n'a pas duré plus longtemps que la forme particulière de gouvernement sous laquelle elle avait été créée, mais encore dans le court espace de ses sept premières années on fut obligé d'en changer la direction d'une manière si sensible que l'on peut dire qu'en 1692 elle était déjà devenue toute différente de ce qu'elle était en 1686.

Louis XIV n'aimait pas l'éducation donnée aux femmes dans les couvents; il trouvait qu'en la bornant à des lectures générales et à des exercices religieux trop multipliés, on les laissait dans l'ignorance des choses les plus ordinaires de la vie (1). A l'origine, il ne voulut faire de Saint-Cyr « ni un couvent, ni rien qui le sentît, soit par les pratiques extérieures, soit par l'habit, soit par les nombreux offices, soit par la vie, qui devait être active, mais aisée et commode, sans austérités (2). » De son côté, Mme de Maintenon a écrit : « Nous voulions une piété solide, éloignée de toutes les petitesses de couvent, de l'esprit, de l'élévation, un grand choix dans nos maximes, une grande éloquence dans nos instructions, une liberté entière dans nos conversations, un tour de raillerie agréable dans la société, de l'élévation dans notre piété, et un grand mépris pour les pratiques des autres maisons (3). » Il fut donc résolu que le soin de l'éducation des jeunes filles serait confié à une communauté de filles pieuses et sensées, non engagée par des vœux absolus, « parce que, dit encore Mme de Maintenon, il fallait éviter les petitesses et les misères des couvents, et qu'une communauté engagée par des vœux solennels et complétement séquestrée du monde, donnerait aux demoiselles des manières et une éducation de religieuses. » C'était également l'avis du P. la Chaise : « Des jeunes filles seront mieux élevées par des personnes tenant au monde. L'objet de la fondation n'est pas de multiplier les couvents, qui se multiplient assez d'eux-mêmes, mais de donner à l'État des femmes bien élevées. Il y a assez de bonnes religieuses et pas assez de bonnes mères de famille. » D'après ces sentiments, qui paraissaient si arrêtés, il semblait que l'on fût en voie de créer une sorte de collége de jeunes filles qui deviendrait un type pour l'avenir.

Les lettres patentes déclarèrent que la communauté serait composé de 36 dames professes, 250 demoiselles d'extraction noble, et 24 sœurs converses. Les places vacantes parmi les 36 dames devaient être remplies par les demoiselles. Il fallait être âgée de sept ans au moins et de douze au plus, et faire preuve de quatre degrés de noblesse au moins du côté paternel, pour être admise parmi les élèves; on en sortait à vingt ans avec un trousseau et une dot qui fut ordinairement de 3 000 livres.

On conserva certaines règles qui avaient déjà été pratiquées à Noisy. Les demoiselles furent divisées, suivant leur âge et leur instruction, en quatre classes, et on les distingua par la couleur des rubans qu'elles portaient dans leurs cheveux et à leur ceinture : les plus jeunes jusqu'à dix ans eurent les rubans *rouges*, à onze ans on portait les rubans *verts*, à quatorze ans les *jaunes*, et de dix-sept à vingt les *bleus*. De là l'usage de les désigner, suivant leurs classes, par les noms de *rouges*, *vertes*, *jaunes* ou *bleues*.

Le roi voulut que les dames ne s'appelassent ni « ma sœur » ni « ma mère, » mais « madame » avec le nom de famille, et qu'en général on les qualifiât de « dames de Saint-Louis ». Il leur donna un costume élégant et qui ne ressemblait point à ceux des religieuses : un manteau et une jupe d'une belle étamine du Mans, des souliers de maroquin noir, des gants noirs bronzés avec un gant blanc en dedans, une coiffe de taffetas, une collerette de taffetas noir, des manchettes, une croix d'or parsemée de fleurs de lis, et un grand manteau d'église dont la queue était de trois quarts de long.

Mme de Maintenon, loin de défendre la parure aux jeunes demoiselles, leur permit d'ajouter à leurs habits des cordelières, des perles, des rubans, et elle se plaisait elle-même à leur donner de ces petits ornements à profusion. « Si bien qu'il y en avait qui étaient toutes garnies de rubans à la tête et au reste de leur habillement (4). »

(1) « Tous les services divers attachés aux princes, et toutes les charges de la maison royale, entretenaient un personnel immense qui remplissait le château de Versailles, où chacun, d'ailleurs, pour s'éloigner le moins possible du souverain, tenait à avoir un logement, quelque restreint qu'il fût... Dangeau dit, au sujet de la construction de l'aile nord, du côté de la chapelle : « Par ce nouveau bâtiment, Sa » Majesté aura cinquante-cinq beaux logements de plus à donner aux » courtisans. » On peut juger par là du nombre de seigneurs qui étaient logés dans le palais. Le grand-commun renfermait mille chambres et servait de demeure à plus de deux mille individus. » (M. le duc de Noailles, *Histoire de Mme de Maintenon*, t. III, c. III, p. 478.)

(2) Th. Lavallée, *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr*, p. 245.

(1) *Instruction pour le Dauphin*, t. II, p. 270.

(2) *Mémoires de Saint-Cyr*, ch. VII.

(3) *Lettres édifiantes*, t. III, p. 672.

(4) *Mémoires de Saint-Cyr*, ch. XVIII.

On suivit le même système pour l'enseignement. Mme de Maintenon autorisa la lecture des ouvrages littéraires à la mode, prose et vers; on exerça les jeunes filles à écrire des lettres dans le style de Voiture et de Balzac. On leur apprit à bien parler, à réciter des vers, des poëmes, et enfin, comme l'on sait, à déclamer des tragédies. D'abord elles récitèrent des vers fort médiocres composés par Mme de Brinon. Mme de Maintenon préféra avec raison les pièces de Corneille et de Racine; les *bleues* déclamèrent devant leurs compagnes *Cinna*, *Andromaque*, *Iphigénie*, mais avec une telle passion que l'on en conçut quelque crainte. Ce fut alors que, sur les instances de Mme de Maintenon, Racine écrivit *Esther* et, plus tard, *Athalie*. *Esther* fut représentée devant Louis XIV et, successivement, devant tous les personnages illustres de la cour, en présence même de Bossuet, de Fénelon, du P. la Chaise, de beaucoup d'autres prêtres, de Mme de Miramion, de M. de Pomponne, et d'autres personnes renommées pour leur piété. Le théâtre avait été dressé au deuxième étage du grand escalier des demoiselles, dans le vestibule des dortoirs, et décoré par Borin,

Médaille commémorative de la fondation de la maison de Saint-Cyr (1).

décorateur des spectacles de la cour; la salle était éclairée par des lustres de cristal; les habits des jeunes actrices, faits à la persane, étaient ornés de perles et de diamants qui avaient servi au roi dans ses bals. La dépense de la première représentation fut de 14000 livres. Racine et Boileau étaient derrière la scène et dirigeaient le jeu des demoiselles. Le roi se montra ravi de ce spectacle. Avec *Athalie*, on joua plusieurs tragédies de Duché : *Jonathas*, *Absalon*, *Debora*, et la *Judith* de Boyer. On chantait des pièces de vers empruntées au théâtre de Quinault, des odes des abbés de Choisy et de Testu. Saint-Cyr était alors la maison la plus littéraire du royaume.

Mais on s'aperçut bientôt que les demoiselles de Saint-Cyr, en devenant de si habiles interprètes des poëtes dramatiques et lyriques, perdaient trop de leur simplicité et de leur modestie sous les applaudissements enthousiastes de la cour. Une émulation passionnée exaltait ces jeunes cœurs, et leurs succès les enivraient des espérances les plus dangereuses. Toutes charmantes et spirituelles qu'elles fussent, elles étaient pauvres. De quinze à vingt ans, elles étaient élevées presque en jeunes filles de grands seigneurs et de princes. Mais au dernier jour de leur vingtième année que devait être leur sort dans le monde, où on les renvoyait avec un trousseau et 3000 francs de dot? Si quelques-unes durent à l'éclat des représentations d'*Esther* et à la faveur royale de riches époux, la plupart étaient réduites à revenir s'asseoir au pauvre foyer de leur parents ou à entrer dans des couvents, asiles qu'elles eussent bien trouvés sans passer par les prestiges et les décevantes illusions de Saint-Cyr.

Mme de Maintenon fut avertie par diverses personnes pieuses du danger qui menaçait son institution, école mondaine « trop voisine de la cour, et faite pour mettre le désordre et l'ambition dans le cœur des jeunes filles ». Elle s'éveilla comme d'un songe, se blâma, blâma les autres, arrêta les spectacles, ne les garda que pour le huis clos, éteignit toutes les pompes, enleva les parures, changea les livres, rabaissa le ton des conversations, et transforma, en un mot, du tout au tout l'esprit de la maison : « Il faut renoncer à nos airs de grandeur, de hauteur, de fierté, de suffisance; il faut renoncer à ce goût de l'esprit, à cette délicatesse, à cette liberté de parler, à ces murmures, à ces manières de railleries toutes mondaines... Il faut oublier nos filles dans leurs classes... les tenir le plus souvent en silence... Je voudrais qu'on leur retranchât le plus de rubans qu'il se pourra; qu'on les laisse manquer de perles et de cordelières; que, sous prétexte de froid, on ferme leur manteau le plus qu'il se pourra; qu'on ne soit pas si soigneux de leur donner des habits neufs, et qu'on les laisse un peu *éguenillées* (1). » — « On écrit trop à Saint-Cyr... il vaut mieux qu'elles n'écrivent pas si bien que de leur donner le goût de l'écriture, qui est si dangereux pour les filles. N'en faites pas des rhétoriciennes; ne leur inspirez pas le goût de la conversation... Ne leur montrez plus de vers, je parle même de vers sur de bons sujets (2)... »

Les pauvres jeunes filles tombèrent tout à coup du haut de leurs joies et de leur triomphe. Elles avaient été portées par un sentier de fleurs au faîte d'une renommée sans pareille d'esprit, de talent et de grâce, et on les rejetait subitement dans la plus humble et la plus triste des disciplines. De quelles fautes étaient-elles punies, sinon de celles de leurs bienfaiteurs, du roi et de Mme de Maintenon, qui, après avoir conduit à leur gré ces jeunes âmes confiantes, les rendaient victimes de leur méprise. La douleur et la consternation qui suivirent ce contraste furent telles que quelques élèves s'en aigrirent jusqu'à concevoir contre leurs maîtresses une haine criminelle (3).

Engagée dans cette voie nouvelle, Mme de Maintenon, malgré toute sa sagesse et son bon sens, ne s'y montra pas plus mesurée que dans la première. Pour expier le passé, elle punit l'avenir; cette pension de la jeune noblesse ne lui parut plus destinée à former des mères de famille capables d'exercer une heureuse influence sur la société par leur goût, l'agrément et la variété de leur instruction, autant que par leur vertu et la solidité de leurs principes : elle résolut de la changer en couvent.

Louis XIV murmura et, à la première ouverture, refusa nettement de consentir à cette conversion. « Le monde,

(1) Médaille frappée en or, en argent et en bronze, de 30 lignes ou 68 millimètres; elle porte d'un côté le buste du roi, lauré, avec l'inscription : LUDOVICUS MAGNUS REX CHRISTIANISSIMUS; et au revers : C. C. C. PUELLÆ NOBILES SANCIRIANÆ, avec une vue de la maison de Saint-Cyr, et la figure de la Piété étendant la main sur une dame de Saint-Louis et s'appuyant sur l'épaule d'une autre dame. Dans le fond et tout autour, des demoiselles de Saint-Cyr, et à l'exergue : PIETAS, M DC LXXXVII. — Mme de Maintenon ne voulut point être nommée sur cette médaille.

(1) Languet.

(2) *Mémoires de Saint-Cyr*, ch. XVIII; et *Lettres édifiantes*, t. III.

(3) On rapporte qu'à la suite d'une recherche de lettres et de manuscrits, trois demoiselles de la classe des Bleues tentèrent d'empoisonner leur maîtresse en mêlant de la ciguë dans son potage et dans sa salade. (Voy. les *Mémoires sur la maison royale de Saint-Louis*, Bibl. imp. mss. Supplément F. 2094.)

Dessin de Chevignard, d'après une gravure du temps, conservée au cabinet des estampes.

1, Madame de Maintenon. — 2, Dame religieuse qui a fait profession. — 3, Dame novice. — 4, Demoiselle de la deuxième classe. — 5, Demoiselle de la première classe. — 6, Demoiselle de la quatrième classe. — 7, Demoiselle de la troisième classe.

dit-il, regardera ce changement comme une inconstance de gens qui ont mal pris leurs mesures; on rirait d'eux [1]. »

[1] Languet.

Mais Mme de Maintenon, qui n'eût peut-être pas insisté s'il se fût agi d'une grande mesure intéressant l'État tout entier, sut se servir cette fois, directement et indirectement,

de tout son ascendant sur le roi pour le déterminer à un acte qu'elle considérait comme intéressant particulièrement sa conscience religieuse.

Le 1er décembre 1692, la maison de Saint-Louis fut convertie en monastère régulier de l'ordre de Saint-Augustin. Presque toutes les dames consentirent, mais pour la plupart avec une grande tristesse, à faire des vœux éternels. Un jour, en plein chœur et devant les demoiselles, on les dépouilla de leur grand manteau, de leur croix d'or, de leur voile, et on leur fit prendre, à genoux, l'humble habit des novices. Pendant une année, elles furent soumises aux travaux les plus rebutants de la maison, et à toutes les humiliations que l'on jugea nécessaires pour les rendre propres à leur nouvelle condition.

Quant à l'éducation des demoiselles, elle fut restreinte à ce qui parut indispensable, c'est-à-dire la langue française, un peu de calcul, d'histoire, de géographie et de mythologie. La plus grande partie du temps fut consacrée à l'enseignement religieux, aux travaux manuels et à l'étude de la musique, que Mme de Maintenon aimait peu, mais que Louis XIV avait spécialement recommandée, parce qu'il trouvait un grand plaisir à entendre, soit aux offices de Saint-Cyr, soit à Versailles, ces chœurs de voix jeunes et fraîches exercées à mêler dans leurs chants ses louanges à celles de Dieu. Des entretiens sur des sujets de religion et de morale, composés par Mme de Maintenon, et dont l'on peut aujourd'hui apprécier le mérite réel, des dialogues, des conférences ou controverses, tempéraient, moins que les exercices littéraires d'autrefois, l'aridité des occupations du jour. On conserva, du reste, quelques leçons de dessin et la danse, passe-temps nécessaires surtout pour entretenir un peu de gaieté dans la classe des *bleues*.

L'éclat de Saint-Cyr fut ainsi rapidement effacé. Les jeunes élèves n'étaient plus citées comme des modèles d'instruction, d'esprit et de grâce : « Consolez-vous, disait la maîtresse des *jaunes* à Mme de Maintenon, consolez-vous, Madame, nos filles n'ont plus le sens commun. » Ce n'était plus, à vrai dire, qu'une pension ordinaire dans un couvent. Chaque année, vingt-cinq ou trente bleues sortaient avec leur dot de 3000 livres. Que devenaient-elles? C'est ce qu'on sait le moins. « Ce qui me manque, disait assez tristement Mme de Maintenon, ce sont des gendres... Je trouve peu d'hommes, mes chères enfants, qui préfèrent vos vertus aux richesses qu'ils peuvent rencontrer. »

La maison de Saint-Cyr survécut à Mme de Maintenon, qui mourut, quatre ans après le roi, dans la chambre du couvent qu'elle habitait constamment depuis son veuvage, au milieu de ses chères élèves. Elle fut respectée et protégée un peu froidement par les successeurs de Louis XIV. La bonne Marie Leczinska eut le désir de reprendre et de continuer le rôle de Mme de Maintenon; mais elle n'avait ni près du roi, ni à l'intérieur du couvent, une autorité de caractère suffisante pour bien imiter l'illustre fondatrice. Elle eut l'idée de faire représenter de nouveau *Esther;* ce fut un essai malheureux : elle n'y trouva que de l'ennui. On oublia insensiblement l'institution, que supprima définitivement un décret de la Convention nationale en date du 16 mars 1793.

Comme tentative pédagogique, la maison de Saint-Cyr ne pouvait point laisser de trace durable; mais ses annales ne s'effaceront pas entièrement des pages de l'histoire, parce qu'elles contribuent à peindre de vives couleurs une période intéressante du passé, et surtout parce que la postérité ne saurait perdre la mémoire d'une fondation à qui elle doit *Esther, Athalie,* et les écrits très-estimables de Mme de Maintenon.

SOUVENIRS

LÉGUÉS PAR LES PLUS BELLES HEURES DE LA VIE A L'HEURE DERNIÈRE.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 210, 218.

Justa raconta en quelques mots rapides que le vieillard, après un travail excessif, s'était subitement affaissé de corps et d'esprit; qu'il ne prenait plus part à rien, tout en recherchant la sympathie; qu'abattu et traînant ses ailes brisées, il levait les yeux comme un enfant en peine pour implorer du secours. L'ouïe dure du vieillard avait permis de donner ces détails en sa présence.

Gottreich put bientôt se convaincre lui-même de leur vérité. Revenu avec le reflet ardent des combats dans sa poitrine, brûlant encore du feu de la guerre entreprise pour le salut de l'humanité, il aurait voulu faire luire devant ce vieux cœur, autrefois si fort, les flammes de triomphe qui, comme de rouges nuées du soir, annonçaient la belle journée de l'Europe; mais le vieillard ne fit aucune question, ne manifesta aucun désir; ses yeux restèrent fixés sur le soleil jusqu'à ce qu'il fût voilé par l'orage. La guerre du ciel même ne parut pas l'impressionner, et à travers la glace de plus en plus épaisse de la mort, la vie ne jetait plus qu'une terne lueur. Le mourant est étranger au présent; il ne connaît que l'avenir et le passé.

Tout à coup le paysage entier s'obscurcit; le mouvement de l'air s'arrêta, la terre oppressée parut dans l'attente : en ce moment, une averse accompagnée d'un coup de tonnerre se fit entendre, — une auréole de feu avait entouré le vieillard; il regarda autour de lui, changé et surpris : « — J'entends de nouveau la pluie, dit-il. — Parlez-moi, mes enfants, car je m'en irai bientôt. »

Peut-être l'ébranlement causé par le tonnerre lui avait-il rendu l'ouïe; mais plus probablement encore l'éclair, en l'effleurant, avait-il transformé tout son être comme un pôle magnétique en rapprochant son corps de la dissolution et son esprit de la perfection. Les deux enfants l'enlacèrent dans leurs bras; mais il était trop faible pour les embrasser.

Lorsque la chaude ondée eut baigné la terre malade, depuis l'arbre ruisselant jusqu'au brin d'herbe; lorsque le ciel, cessant de resplendir d'éclairs comme la colère, ne répandit plus qu'une douce lueur pareille à une larme de joie, et lorsque les grondements du tonnerre se perdirent dans le lointain, le malade leva les mains vers le ciel, et dit : « — Voyez la magnificence de Dieu... O mon fils, donne pour la dernière fois à mon âme abattue la nourriture spirituelle. — Mais pas d'exhortations au repentir, je suis en règle avec mon Dieu; — dis-moi quelque chose de bien doux du Tout-Puissant et de ses œuvres, comme dans tes sermons du printemps. »

Alors les yeux du fils se remplirent de larmes douloureuses; ses *Souvenirs légués par les plus belles heures de la vie à l'heure dernière*, qu'il avait réservés pour sa propre mort, il devait les réciter au lit de mort de son père; et lorsqu'il lui eut dit cela, le vieillard répondit : « — Hâte-toi, mon fils! » Alors il commença d'une voix tremblante, et sa fiancée succombait de douleur, car elle devait se figurer à la fois la mort du père et celle du fils :

« Songe, dans la plus sombre des heures, que la splendeur de l'univers a un jour rempli ta poitrine, et que tu as reconnu la grandeur de l'existence. Tes regards n'ont-ils pas plongé pendant la nuit dans la moitié de l'infini, dans le ciel étoilé? Pendant le jour n'en vis-tu pas l'autre moitié? Efface par la pensée le néant de l'espace et cette terre qui arrête ta vue; et au-dessus de ta tête, sous tes pas, autour

de toi, comme autour d'un centre, les mondes dérouleront leur voûte immense, tous obéissant au souffle qui les pousse et communiquant l'impulsion à leur tour, tous confondus dans un soleil universel qui inonde ta poitrine! — Élance-toi pendant des éternités à travers ce tout rayonnant, et jamais tu n'atteindras l'espace vide et ténébreux. Le vide n'existe qu'entre les mondes, et non autour du monde.

» Songe, dans la plus sombre des heures, au moment où tu as prié Dieu dans l'extase, et où ton esprit a vu la plus grande pensée des êtres finis, l'Être infini... »

Le vieillard croisa ses mains et pria en silence. Le fils continua :

« N'as-tu pas connu et senti l'Être dont l'infinité ne consiste pas seulement en puissance, en sagesse et en éternité, mais aussi en amour et en justice? Peux-tu oublier les instants où le ciel azuré du jour et le ciel azuré de la nuit s'ouvraient à toi comme les yeux bleus avec lesquels Dieu te regardait doucement? — N'as-tu pas senti l'amour de l'Être infini, quand il se cachait à demi dans son doux reflet, dans le cœur d'hommes aimants, dans le cœur même d'animaux aimants; semblable au soleil qui, non content de projeter ses rayons sur la lune pour qu'elle éclaire nos nuits, les communique encore à l'étoile du soir et du matin, et aux plus lointaines planètes de notre horizon?

» Songe, dans la plus sombre des heures, qu'au printemps de tes années les tombeaux étaient pour toi les cimes d'un monde lointain et nouveau, et que dans les plénitudes de la vie tu as reconnu la valeur de la mort. La colline neigeuse du tombeau réchauffe les hommes glacés par l'âge et les ressuscite à une vie nouvelle. Semblables au navigateur qui, après avoir traversé une mer déserte et orageuse, débarque subitement sur une côte où le printemps est dans toute sa fleur, nous aussi — ou le Christ serait un cadavre, et la poussière de notre corps aurait seule l'immortalité — nous n'avons besoin que d'un coup d'aviron pour passer de l'hiver dans un printemps éternel. —

» Ton propre départ peut-il inquiéter ton esprit, quand des peuples entiers se précipitent dans des fosses ouvertes par la guerre, comme des papillons qui traversent un bûcher, ou des colibris qui fendent une mer bouleversée par l'orage; quand les défenseurs de la patrie présentent au boulet ardent et au fer destructeur leur jeune cœur, leur œil délicat, leur blanche poitrine? Vois dans ta mort solitaire la grande mort de la guerre, et marche courageusement dans la longue procession des peuples et des héros vers ta tombe sacrée... »

« — J'adresse ceci à moi-même, mon père! » dit-il en s'interrompant. Mais le vieillard secoua doucement la tête, et dit : « Continue. »

« Réjouis-toi, dans la plus sombre des heures, poursuivit-il, de ce que ta vie plonge dans la grande vie universelle. Le globe terrestre est animé d'un souffle divin; un monde entier y fourmille; chaque feuille d'arbre est un pays des âmes, et il n'est rien qui ne tette et n'allaite. Chacune de ces vies imperceptibles périrait de froid ou d'inanition, si elle n'était chauffée et soutenue par les flots de la vie générale; la mer du temps, semblable à l'océan, brille à travers des infinités diaphanes; la naissance et la mort ne sont que les vallées et les montagnes de feu que creusent et soulèvent ses perpétuels bouillonnements. Il n'existe pas de cadavre; ce qui paraît tel n'est qu'un autre corps. Si la vie ne pénétrait tout, le monde entier serait un immense cimetière. Nous sommes des mousses attachées aux Alpes de la nature et s'abreuvant de leurs hauts nuages; l'homme est le papillon qui voltige sur le Chimborazo, et bien au-dessus du papillon plane le condor. Mais n'importe, grands ou petits, le géant et l'enfant, vivent librement dans le même jardin, et l'éphémère aussi remonte, par la suite de ses ancêtres, à travers toutes les tempêtes jusqu'à ses premiers parents, qui ont joué sur les fleuves du Paradis, aux rayons du soleil couchant. — N'oublie jamais cette pensée, maintenant si claire pour toi, que l'esprit supporte sans périr les plus affreuses douleurs et les plus ardentes joies intellectuelles, qu'il y puise même une nouvelle lumière; tandis que les grandes souffrances et les grands plaisirs physiques brisent le corps; les âmes ressemblent aux feux follets qui continue à luire au milieu de l'orage et de la pluie.

» Peux-tu oublier, dans la plus sombre des heures, qu'il a existé de grands hommes, et que tu vas les suivre? Élève ta pensée en songeant à ces esprits qui, debout sur leurs montagnes, ont laissé passer sous leurs pieds les orages de la vie. Rappelle-toi la lignée glorieuse des sages et des poëtes qui ont enflammé et éclairé les peuples l'un après l'autre. »

« — Parle-moi de notre Sauveur, » dit le père.

Le fils continua : « Pense à Jésus-Christ, dans cette heure sombre, lui qui l'a aussi traversée; pense à cette douce lune envoyée par le soleil divin pour éclairer la nuit des hommes. Que la vie te soit sacrée et la mort aussi, car il a partagé l'une et l'autre avec toi. Que sa tendre et haute figure t'apparaisse dans l'obscurité dernière, et te montre ton père et le sien! »

En ce moment le tonnerre roula doucement au-dessus des nues éclaircies, et le soleil couchant teignit peu à peu d'une plus belle lumière la voûte du ciel.

« Songe, pendant l'heure dernière, combien le cœur des hommes peut aimer; — songe aux temps sacrés de l'amour, où l'homme répandrait volontiers avec ses larmes son cœur et sa vie, pour faire aux êtres aimés le sacrifice d'autant de bonheur qu'il en reçoit. Peux-tu oublier que l'amour remplace par un seul cœur des milliers de cœurs, et nourrit l'âme pendant une vie entière d'une seule âme, comme le chêne centenaire qui reste attaché à la même place par ses racines, et y puise pendant cent printemps des fleurs et des forces nouvelles..... »

« — Penses-tu à moi aussi? » dit le père.

« — Oui, et je pense aussi à ma mère, » dit le fils. — Justa fondit en larmes; elle vit comment le bien-aimé voulait, à sa dernière heure, se réjouir des jours de leur amour; et le père dit à voix basse, en pensant à sa femme : « Revoir, revoir. »

« Songe donc, continua Gottreich, pendant tes dernières heures, aux époques de la jeunesse où la vie fut belle et grande; — où le printemps t'arrachait des larmes de joie; — où tes ardentes prières montèrent vers le ciel et où Dieu t'apparut; — où tu trouvas dans un cœur le premier et dernier amour, — et ferme tranquillement ta paupière! »

Tout à coup le nuage se fendit en deux hautes et noires montagnes, à travers lesquelles, comme du fond d'un vallon encaissé entre deux murs de rochers, le soleil regarda doucement la terre avec son œil maternel rayonnant de joie. Alors le vieillard mourant dit : « Quels éclairs!

» — Ce n'est que le soleil couchant, mon père.

» — Oui, je la reverrai, et aujourd'hui encore! » continua le père, qui pensait à sa compagne depuis longtemps endormie. Le fils était trop ému pour lui lire les lignes qu'il avait écrites ce jour même sur le bonheur de se revoir et de recommencer l'amour à un plus haut degré; pour lui dire que si, à la première rencontre, on n'a qu'une perspective incertaine de l'avenir, en se retrouvant on mêle les fruits du passé aux fleurs de l'avenir, pour n'en former qu'un seul bouquet. Mais comment dépeindre la joie de se revoir en ce monde, au mourant qui déjà revoyait sa bien-aimée dans les splendeurs du ciel?

Effrayé, Gottreich demanda : « Mon père, comment vas-tu?

» — Je pense à cela dans la plus sombre des heures, —

oui, à cela et à cela; — et il est beau aussi de mourir et de se séparer dans le Christ! » murmura le vieillard, en saisissant la main de Gottreich. Il croyait entendre encore son fils, et disait dans une extase toujours croissante : « O toi, ma toute-bonté divine ! » Car les parhélies de la vie étaient dépassées. Le soleil seul, Dieu, rayonnait dans son cœur.

Tout à coup il se leva, et étendit avec force ses bras en s'écriant : « — Voilà les trois beaux arcs-en-ciel au-dessus du couchant; je dois suivre le soleil et m'en aller plus loin ! » — Il retomba, et tout fut fini. Alors seulement le soleil se coucha, et en s'enfonçant derrière l'horizon, il traça un vaste arc-en-ciel dans l'Orient.

« — Il est allé de nous vers son Dieu au milieu de grandes et pieuses joies, dit Gottreich d'une voix étouffée; et ainsi ne pleure pas trop, Justa! » Mais alors toutes ses larmes contenues lui échappèrent en sanglots, et il pressa les mains du mort sur ses yeux enflammés. La nuit vint; une pluie chaude tomba goutte à goutte sur la terre fumante. Les deux amants quittèrent la dépouille muette, et versèrent des larmes moins amères sur leur propre soleil, leur père, dont la lumière sereine s'était retirée des nuées orageuses de la vie pour aller vers un autre matin.

LE CHATEAU D'ANIF.

Ce château est situé dans la haute Autriche, à quatre kilomètres environ de Salzbourg, près de l'Alsm, qui descend

Vue du château d'Anif, près Salzbourg, en Autriche.

du Konigsee et va se jeter dans le lac royal. Cette élégante construction, où l'on a imité le style gothique, n'est pas ancienne. Elle appartient au comte Arco. Le paysage qui l'entoure est admirable : à gauche, l'horizon est borné par la longue chaîne des monts Taumen, à droite, se dressent l'Unterberg dont le sommet est élevé de 2 022 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la *Hohe-Goll*, dont la hauteur est de 2 585 mètres.

GAINSBOROUGH.

Exposition d'œuvres d'art à Manchester. — *The Blue Boy* (le Jeune Garçon bleu), ou Master Buttall, par Gainsborough.

Ce portrait d'un jeune garçon nommé Buttall est connu en Angleterre sous la désignation du *Jeune Garçon bleu (the Blue Boy)*. Après la mort de Gainsborough, il passa dans diverses galeries, entre autres dans celle de lord Grosvenor. Il appartient aujourd'hui au marquis de Westminster, et il figure dans la grande collection d'œuvres d'art exposée actuellement à Manchester.

La célébrité de cette peinture paraît être fondée moins sur son mérite que sur l'effet singulier produit par les vêtements du jeune homme : leur couleur est d'un bleu d'azur éclatant. L'illustre peintre et professeur Josuah Reynolds ayant, dit-on, exprimé l'avis qu'il n'est pas prudent d'employer le bleu comme couleur dominante dans un tableau, Gainsborough, qui n'aimait pas Reynolds, voulut protester contre cet axiome par un exemple [1]. Son « Jeune

[1] Telle est l'explication donnée dans le livret-catalogue de l'exposition de Manchester. D'après une autre tradition, sir Josuah Reynolds aurait prétendu qu'il convenait de placer les tons les plus chauds et les

homme bleu » peut prouver en effet qu'un grand artiste parvient toujours à faire sentir sa supériorité même dans ses tentatives les plus téméraires; mais les critiques anglais avouent que si master Buttall est remarquable par l'agrément et le naturel de sa physionomie, on ne peut cependant se soustraire à un sentiment de surprise et de trouble devant le bleu à la fois trop clair et trop splendide de son costume.

Thomas Gainsborough était un esprit original et, sous quelques rapports, bizarre; toutefois on n'a pas à lui reprocher de s'être laissé entraîner souvent à de semblables excentricités. La plupart de ses tableaux sont au contraire composés avec autant d'esprit que de bon sens.

L'histoire de ses premières études atteste la puissance de sa vocation. Il était né en 1727, à Sudbury, dans le Suffolk. Son père, honnête drapier, d'un caractère énergique, l'envoya à l'école dès l'âge de huit ans. Mais ce n'était point par les livres que Gainsborough était appelé à s'élever au rang des hommes supérieurs de son pays. Il s'absentait de la classe, fréquemment, pour aller au loin, dans une belle forêt qui s'étend à quatre milles, près de Suffolk, et pour s'essayer à y copier la nature. Là, sans avoir reçu aucune leçon, il dessinait tout ce qui plaisait à sa vue et excitait son imagination; il revenait le soir avec le dessin de quelque arbre centenaire aux branches tordues, d'un pâtre déguenillé, d'une vache buvant à une mare, ou d'une source jaillissant sous un berceau de feuillage. Ces esquisses, librement et énergiquement tracées, contenaient en germe tout le génie du peintre : vingt ans après, on admirait encore dans son atelier la première de toutes, représentant un groupe d'arbres. Le père de Gainsborough comprit la valeur de ces commencements et n'hésita pas à laisser son fils suivre son penchant en liberté. De dix à quatorze ans, Thomas s'exerça de même, sans autre maître que sa seule inspiration, à la peinture. Ce n'était qu'à force de tâtonnements, d'empâtements de couleurs, de touches hasardées, qu'il parvenait à produire l'effet dont il avait le sentiment; mais enfin il y arrivait.

On raconte qu'un matin, dans le jardin de son père, à l'abri du soleil au fond d'un groupe d'arbustes, il dessinait un espalier. Tout à coup paraissent sur le mur la tête et le bras d'un paysan qui, ne se croyant point exposé à être vu, se met à cueillir en toute hâte les fruits mûrs. Le jeune artiste ne jette aucun cri, ne fait aucun mouvement; frappé seulement de ce qu'il y a de saisissant dans la figure expressive du maraudeur vivement éclairée par un rayon de lumière, il la reproduit dans un dessin fidèle. C'était un portrait si ressemblant que le père Gainsborough s'écria avec surprise en le voyant : « Eh! c'est Tom Peartree! » Le maraudeur fut bien plus étonné lui-même de voir sa faute si manifestement dévoilée par le crayon d'un enfant.

A quatorze ans, Gainsborough vint à Londres et y étudia d'abord dans l'atelier de notre compatriote Gravelot, frère du célèbre géographe d'Anville et élève de Restout et de Boucher. Il reçut ensuite les leçons de Hayman, l'un des amis d'Hogarth. Mais si ces enseignements lui profitèrent beaucoup en le rendant maître de quelques procédés de l'art, ils ne changèrent rien au fond même de son génie, c'est-à-dire à sa manière libre et sincère d'observer et d'interpréter la nature; il demeura toujours, en se perfectionnant, ce qu'il avait été dans la forêt de Suffolk : ni les leçons des écoles, ni les œuvres des grands maîtres, n'eurent le pouvoir d'affaiblir et d'altérer en rien son originalité.

Après un séjour de quatre années à Londres, il revint dans la maison de son père. Il avait alors dix-huit ans : il était spirituel, grand et d'une belle figure; sa famille et ses compatriotes lui firent bon accueil et admirèrent ses progrès. De son côté, il reprit avec passion ses études de paysage et de genre.

Il travaillait un jour avec attention au milieu du bois, imitant sur sa toile un beau massif d'arbres, quelques moutons paissant à l'ombre et des pigeons sauvages qui roucoulaient sur les branches. Une jeune fille vint à passer : elle marchait lentement, cueillant des fleurs et se composant un bouquet. Le jeune peintre trouva qu'elle ajoutait de la beauté au paysage et prit plaisir à l'y représenter telle qu'il la voyait. De retour au logis, il parla de son aventure avec tant de passion qu'on s'aperçut bien que ce n'était pas seulement l'artiste qui avait été ému. La jeune fille s'appelait Margaret Burr et avait seize ans; elle était d'origine écossaise; son bon sens était aussi remarquable que sa grâce; de plus, elle possédait une rente de 200 livres (environ 5 000 francs). Les deux familles fiancèrent sans difficulté les jeunes gens. Leur mariage ne se fit pas beaucoup attendre, et bientôt après Gainsborough et sa femme allèrent s'établir dans la petite ville d'Ipswich.

Là vivait un gentilhomme nommé Philip Thicknesse, gouverneur du fort de Landguard. C'était un homme qui avait du goût pour les arts et pour les artistes. En se promenant dans son jardin, il remarqua de loin une figure pâle et triste qui le regardait par-dessus la haie du voisin. Il avait beau s'éloigner, faire des détours, il était toujours suivi par les mornes regards de l'inconnu. Surpris, importuné, obsédé, il s'avança, de fort mauvaise humeur, vers la haie, mais, à son grand étonnement, il reconnut que cette figure n'était autre chose qu'une tête de bois peinte. Quel était l'auteur de cette étrange plaisanterie? Il apprit que c'était Gainsborough, et fit aussitôt connaissance avec lui; les portraits, et surtout les paysages qu'il vit dans l'atelier du peintre, le confirmèrent dans l'idée que Gainsborough n'était pas un homme ordinaire. « La nature, a-t-il écrit depuis, la nature, et non pas l'homme, était alors l'objet préféré des études de Gainsborough, et il paraissait connaître parfaitement cette belle dame. » Il demanda à son nouvel ami de peindre le fort de Landguard, avec les collines environnantes et le port de Harwich. Ce tableau, suspendu à une muraille dont le mortier avait été mêlé avec de l'eau de mer, n'a pu être conservé; mais il en existe une gravure exécutée par Major. Pour prix de son travail, Gainsborough reçut 30 guinées.

Le gouverneur jouait assez habilement du violon. Il prêta son instrument à Gainsborough, qui bientôt, sans avoir pris aucune leçon, s'en servit de manière à surpasser M. Thicknesse. La musique devint, dès ce moment, une passion aussi ardente chez Gainsborough que la peinture même, « de telle sorte, dit un de ses biographes, qu'il était difficile de savoir lequel des deux arts était sa profession, lequel était son délassement. »

Les premiers portraits que Gainsborough avait faits à Ipswich ne lui avaient été payés que cinq guinées, il arriva à en obtenir huit guinées. Son nom et son talent étaient de plus en plus connus; il lui fallut un théâtre plus élevé. En 1758, il alla s'établir à Bath, dans le Circus. Il avait alors trente et un ans. En 1761, il commença à envoyer des tableaux à l'exposition de l'Académie de Londres, et, à partir de cette époque, sa réputation grandit avec plus de rapidité encore, en même temps que son revenu.

Une fois, désirant faire figurer un cheval dans un de ses paysages, il s'adressa à un nommé Wiltshere, messager public de Bath à Londres, en le priant de lui en prêter un pour quelques jours. Wiltshere, qui aimait beaucoup la peinture, lui envoya son plus beau cheval, tout sellé et tout bridé, en le suppliant de l'accepter comme un témoignage de son admiration. Pour répondre à cette

plus vigoureux au centre des tableaux, et Gainsborough aurait imaginé de vêtir de bleu-clair son jeune personnage pour contredire cette assertion.

générosité, Gainsborough peignit le messager et sa famille dans son chariot attelé, et lui envoya la peinture bien encadrée avec ses plus aimables remercîments. De 1761 jusqu'à 1774, époque où le peintre quitta Bath pour habiter Londres, ce fut Wiltshere qui transporta tous ses tableaux dans cette dernière ville, sans vouloir jamais accepter aucun argent pour prix de ses services; il plongeait ses mains dans ses poches pour que Gainsborough ne pût y rien mettre, et disait : « Non, non; lorsque vous jugerez que j'ai fait assez de messages pour mériter quelque petite peinture, je me trouverai plus que payé. » Et, de cette manière, il obtint en effet plusieurs tableaux qui sont encore aujourd'hui en la possession de ses enfants.

On avait nommé Gainsborough membre de l'Académie royale. Personne ne lui contestait l'un des premiers rangs parmi les peintres contemporains. Il ne pouvait plus hésiter à transporter son atelier à Londres. Il s'y établit dans une maison de Pall-Mall, construite pour le duc Schomberg. Sir Josuah Reynolds était alors parvenu au plus haut degré de sa renommée comme peintre de portraits : on le comparait à Van-Dyck, qu'il surpassait même, disait-on, par l'expression fidèle des physionomies; mais Reynolds, si rapide que fût son pinceau, ne pouvait suffire à la nombreuse clientèle qui assiégeait sa demeure; immédiatement après lui venait, comme renommée et comme talent, Gainsborough : l'éclat des couleurs de ce dernier, la vie qui respirait dans ses figures, leurs poses naturelles, attirèrent bientôt chez lui en foule les nobles et les citoyens riches, surtout lorsqu'il eut terminé et exposé un tableau représentant un groupe du roi, de la reine, et des trois sœurs royales, composition qui fut l'objet de l'admiration universelle.

Gainsborough ne se laissa pas infatuer par la fortune et les éloges. Il resta simple et sincère avec lui-même. S'il n'était point parfaitement satisfait d'une de ses peintures, il l'effaçait. La jeune duchesse de Devonshire était d'une fraîcheur, d'un éclat, d'une grâce et d'une vivacité aimable qui lui assuraient en ce temps le sceptre de la beauté. Gainsborough, après avoir longtemps étudié ce rare modèle, détruisit d'un coup de pinceau tout son travail, en disant : « Sa Grâce est trop difficile pour moi..» Mais il conserva dans ses cartons deux esquisses de cette belle duchesse qui, dit-on, sont d'un charme inexprimable.

Il renvoyait avec moins de peine les personnes qui se présentaient chez lui et dont les traits ne lui convenaient pas. Il osa même refuser d'achever un portrait de Josuah Reynolds; il en fut de même de ceux des deux célèbres acteurs Garrick et Foote, qu'il abandonna en s'écriant : « Ces gens-là ont la figure de tout le monde, excepté la leur! » réflexion plus spirituelle que vraie. Si le public qui voit les acteurs dans différents rôles est exposé naturellement à ne se faire de leurs traits qu'une idée incertaine et diverse, il n'en est pas de même du peintre qui tient leur personne elle-même dans son atelier. On possède un grand nombre de portraits d'acteurs qui sont excellents, et Gainsborough lui-même paraît avoir parfaitement réussi dans celui de mistriss Siddons, exposé en ce moment, comme celui de master Buttall, à Manchester.

Après tout, c'était dans le paysage et dans le genre que Gainsborough était véritablement supérieur. On sentait revivre au milieu de ses forêts et de ses prairies les profondes impressions qui l'avaient ravi dans son enfance; on était saisi par le sentiment d'une sorte de grandeur rustique devant ses chaumières et ses troupeaux. Au nombre de ses compositions les plus estimées on cite : *le Bûcheron et son chien pendant la tempête*, acheté 500 guinées après la mort du peintre par son homonyme lord Gainsborough, mais qui fut brûlé avec l'hôtel de ce seigneur; — *l'Enfant du berger pendant la pluie;* — *la Jeune fille du cottage avec son chien et sa cruche;* — *la Jeune gardeuse de cochons*, achetée par Reynolds au prix de 100 guinées; — *Lavinia;* — *le Fagotier;* — *les Bohémiens faisant leur cuisine* sous un très-bel arbre; — et les toiles que l'on voit aujourd'hui à Manchester : — *de Petits mendiants;* — *des Enfants et un singe;* — *des Enfants et des chiens qui se battent;* — *le Chariot qui va au marché;* — *la Porte du cottage;* — une *Scène de côte* avec des animaux; — *une Jeune femme assise sur un banc et son chien;* etc., etc.

Il peignait debout, comme Reynolds, et se servait de longs pinceaux. Il commençait à travailler vers neuf heures et travaillait pendant cinq à six heures de suite; il consacrait le reste du jour à la vie de famille, aux visites, et à la musique qui l'avait passionné de plus en plus; il admettait à sa table toutes sortes de musiciens, mettant au-dessus des nues Giardini et son violon, Abel et sa *viol di gamba*, Fischer et son hautbois; sa maison était pleine des instruments les plus divers dont il jouait par caprice, avec verve, et d'une manière qui a été diversement jugée, mais qui paraît avoir été, en définitive, remarquable, quoique peu réglée, inégale et nullement savante.

La fin à une autre livraison.

LE SILENCE.

On peut dire en général, à l'égard du silence, qu'il faut des raisons pour parler, mais qu'il n'en faut point pour se taire; c'est-à-dire qu'il suffit, pour être obligé au silence, de n'avoir pas d'engagement à parler.

NICOLE.

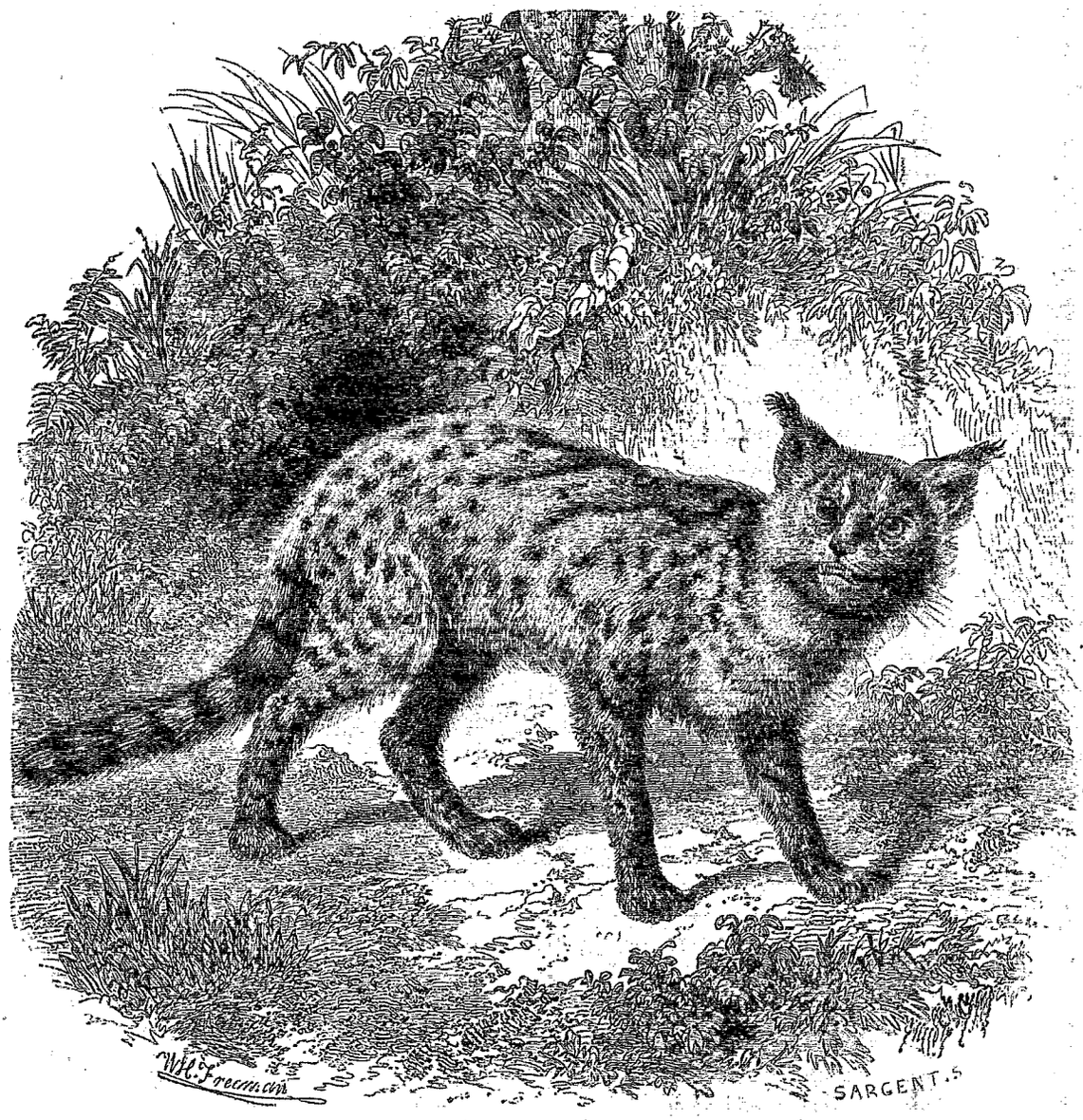
LE CHAT SERVAL.

Le jardin zoologique de Marseille possède vivant ce carnassier fort rare dans les ménageries d'Europe, et que l'on n'a pas vu depuis longtemps au jardin des Plantes de Paris. Il appartient à la division nombreuse de la famille des *Felis* chez laquelle le pelage, d'un fauve clair ou gris, est parsemé de taches pleines, noirâtres; les espèces qui appartiennent à cette division sont très-difficiles à distinguer les unes des autres, et souvent la localité seule peut mettre sur la voie pour saisir les différences qui les séparent. Aussi a-t-on souvent confondu, sous le nom de *Serval*, des chats que l'on sait aujourd'hui parfaitement distincts. Buffon a, le premier, désigné sous ce nom, emprunté aux Portugais de l'Inde, un individu qui avait vécu pendant quelques années à la *Ménagerie du roi* (Muséum actuel); il l'avait jugé identique à une espèce de l'Inde décrite par le père Vincent Marie sous les termes suivants : « C'est un animal sauvage et féroce, plus gros que le chat sauvage (trois ou quatre fois plus que le chat domestique). Il ressemble à la panthère par la couleur du poil, qui est fauve sur le dos et sur les flancs, blanc sous le ventre; il s'en rapproche aussi par les taches qui sont distinctes, également distribuées, et un peu plus petites que celles de la panthère. Ses yeux sont très-brillants, ses moustaches fournies de soies longues et roides. Ses pieds sont armés d'ongles longs et crochus. Il se trouve dans les montagnes de l'Inde; on le voit rarement à terre, mais presque toujours sur les arbres, où il fait son nid et prend les oiseaux dont il se nourrit. Il saute aussi aisément qu'un singe d'un arbre à l'autre, et avec tant d'adresse et d'agilité, qu'en un instant il parcourt un grand espace, et qu'il ne fait pour ainsi dire que paraître et disparaître. Il est d'un naturel féroce; cependant il fuit à l'aspect de l'homme, à moins qu'on ne l'irrite,

surtout en dérangeant son nid; car alors il devient furieux, il s'élance, mord et déchire, à peu près comme la panthère. »

Buffon ajoute, d'après ses propres observations sur l'individu qui avait vécu de son temps à la Ménagerie du roi : « La captivité, les bons ou les mauvais traitements, ne peuvent ni dompter, ni adoucir la férocité de cet animal; celui que nous avons vu à la ménagerie était toujours sur le point de s'élancer contre ceux qui l'approchaient : on n'a pu le dessiner ni le décrire qu'à travers la grille de sa loge. On le nourrissait de chair comme les panthères et les léopards. »

Le chat serval, dont la fourrure chaude et fort belle est d'une assez grande valeur, ne paraît pas exclusif à l'Inde;



Jardin zoologique de Marseille. — Le Chat serval. — Dessin de Freeman.

il vit aussi en Afrique, au Sénégal, au cap de Bonne-Espérance; on le cite même en Algérie, à moins que cette race d'Afrique ne doive compter comme espèce différente de celle d'Asie; ce serait l'opinion de quelques naturalistes.

CRISTOPHE COLOMB DANS LES FERS.

Voy., sur Christophe Colomb, la Table des vingt premières années.

« Le monde m'a livré mille combats, et j'ai résisté à » tous jusqu'à ce jour où je ne puis me défendre ni par les » armes, ni par la prudence. Avec quelle barbarie il m'a » coulé à fond (1) !

» Mais l'espérance dans Celui qui nous a tous créés est » mon soutien. Son secours ne se fait jamais attendre.

» Dieu, notre Seigneur, reste avec sa puissance et sa » science comme auparavant ! Et il châtie surtout l'ingrati- » tude ! »

Telles étaient les pensées de Colomb, tandis qu'au mois d'octobre 1500, par ordre de Bobadilla, le navire *la Gorda* le ramenait de Saint-Domingue en Espagne, chargé de

(1) « Con crueldad me tiene echado al fondo. » (Lettre de Colomb à la nourrice du prince don Juan; 1500.)

chaînes, comme un criminel. Et c'était au retour de son immortel troisième voyage, où il venait de toucher pour la première fois le continent américain (¹)!

Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?
Il la donne à son roi, cette terre féconde :
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts;
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah! c'était peu... Que reçut-il? Des fers. (²)

Voué entièrement à sa grande idée, Colomb avait souffert jusqu'à l'âge de cinquante-six ans. Il avait eu à supporter les dédains de la cour, les injures de l'ignorance, les tourments de la pauvreté; il avait été réduit à mendier le pain de ses enfants : mais, du moins, il s'était senti soutenu par sa conviction profonde et par ses hautes espérances. Parvenu, à force de volonté et d'éloquence, à prouver qu'il n'était pas un rêveur et que l'on pouvait traverser la mer de l'occident à l'orient, il avait eu à lutter encore contre les découragements de ses compagnons, la perfidie, la trahison d'un de ses associés, épreuves plus redoutables et plus douloureuses que les tempêtes; mais du moins il avait été récompensé par un succès éclatant et par l'enthousiasme qui l'avait accueilli à son retour en Espagne. Ne semblait-il pas qu'il fût arrivé à la fin de ses épreuves, et que sa vieillesse dût être désormais à l'abri de tout revers de fortune, calme, honorée, glorieuse? N'avait-il pas mérité et des rois et des peuples l'admiration et le respect? Quel homme, depuis l'origine du monde, avait rendu un service plus éclatant et plus inattendu à l'humanité? En vérité, aujourd'hui même, on croit

Salon de 1857; Peinture. — Christophe Colomb enchaîné et ramené en Espagne sur *la Gorda*, pastel par Maréchal, de Metz. Dessin de Freeman.

faire un mauvais songe en se le figurant chargé de fers! Quel crime a-t-il donc commis? Le génie de l'intelligence n'est pas toujours, hélas! le génie de la vertu! A-t-il été homicide, traître, parjure? mais non : Colomb était bon, humain, fidèle, sévèrement religieux. Jamais il ne s'était montré plus sensé, plus simple, plus convaincu de cette vérité que la louange des grandes actions humaines doit remonter à Dieu seul. D'où vient donc qu'on a envoyé d'Espagne à l'île Espagnole (Saint-Domingue) ce gouverneur, ce Bobadilla, avec le pouvoir absolu d'agir contre Colomb suivant sa volonté? C'est que, pendant les sublimes labeurs du grand homme, les viles calomnies des courtisans, la basse jalousie et la cupidité du roi Ferdinand, ont conspiré sa perte; c'est qu'on a induit en erreur la reine Isabelle, c'est qu'on est irrité parce qu'il n'a pas rapporté assez d'or, et qu'on trouve trop récompensé par un vain titre de vice-roi celui qui a découvert un monde! Bobadilla, misérable instrument de ces honteuses passions, aurait été le maître de faire mourir Colomb à une potence. Et Colomb lui-même eut d'abord la pensée que c'était en effet le sort qui l'attendait, sans que son courage en fût pour cela moins ferme dans son cachot. Quand il fut conduit à bord du navire *la Gorda*, le commandant Alonzo de Villejo et le maître de la caravelle Andrea Marsès offrirent respectueusement de lui ôter ses fers : il voulut les garder, et il ne s'en laissa délivrer qu'à Cadix, sur l'ordre de la reine Isabelle, émue, indignée, en apprenant l'abus que Bobadilla avait fait de sa signature, repentante d'avoir cédé un seul jour aux in-

(¹) Pendant ses deux premiers voyages, il avait découvert les Antilles. Ce fut le 2 août 1498 que Colomb aperçut la terre ferme, entrecoupée par les bouches de l'Orénoque.

(²) Casimir Delavigne.

dignes soupçons versés dans son âme par la méchanceté des courtisans. Depuis, ces chaînes restèrent toujours suspendues dans le cabinet de travail de Colomb, et même, d'après sa volonté, elles furent déposées, avec ses restes inanimés, dans son cercueil. Il y avait à la fois de l'humilité et de la fierté dans la pensée qui l'attachait à ces signes de l'ingratitude humaine. Ils lui rappelaient combien est peu de chose la gloire de la terre, et combien est aveugle celui qui n'aspire pas à une récompense plus sûre et plus haute que la reconnaissance des hommes!

M. Maréchal a été bien inspiré en consacrant, dans l'œuvre remarquable qu'il a envoyée cette année à l'exposition, ce grand exemple d'injustice. Il a représenté Colomb enchaîné à l'une de ses heures de profond étonnement et d'angoisse. C'est une scène analogue à celle de son Galilée en prison, et mise en relief avec la même puissance de coloris et la même énergie de dessin. Dans l'un et l'autre tableau, le geste parle, saisit, persuade. — Galilée, comme étonné du doute des hommes, disait : Et cependant la terre tourne! — Colomb, meurtri par ses fers, se couvrant la face et comme honteux pour ses ennemis, pensait : « Et cependant j'ai appris aux hommes à franchir l'immensité de l'océan par une route nouvelle, j'ai conduit leurs vaisseaux à l'orient! D'où vient leur haine? Pourquoi leur fureur? Ai-je péché, Seigneur, contre ta loi? Est-ce toi qui m'envoies ce châtiment? O Dieu, éclaire mon âme et inspire-moi les pensées qui conviennent le mieux à mon infortune. C'est ta main qui me frappe, je t'adore et je m'humilie. Je ne suis que ton pauvre serviteur : ce que j'ai fait de bien me vient de toi; ce que j'ai pu faire de mal ne doit être imputé qu'à ma faiblesse. Puisse l'erreur des hommes se dissiper! Mais que ta volonté soit faite; que ton saint nom soit toujours béni! »

PROVERBES NÈGRES.

— Quand on n'a vu un homme qu'une fois, on ne lui dit pas : Tu maigris.

— Quand un homme t'appelle esclave, tu lui appartiens déjà.

— On a deux oreilles, mais on n'entend pas deux mots à la fois.

— Il faut dire un, avant de dire deux.

— On ne se lève pas de son lit pour se coucher par terre.

— Il suffit d'un soufflet pour jeter bas un homme ivre.

— L'or pénètre mieux que la hache.

— Le serpent ressemble à une corde, mais on ne le prend pas pour lier.

SUR PAPIN.

LETTRE DU BAILLY DE MÜNDEN A LEIBNIZ.

Münden, ce 27 septembre 1707.

Monsieur,

Ayant appris par le médecin Papin, qui, venant de Cassel, passa avant-hier par cette ville, que vous vous trouvez présentement en cette cour-là, je me donne l'honneur de vous avertir, Monsieur, que ce pauvre homme de médecin, qui m'a montré votre lettre de recommandation pour Londres, a eu le malheur de perdre sa petite machine d'un vaisseau à roues que vous avez vue; les bateliers de cette ville-ci ayant eu l'insolence de l'arrêter et de le priver du fruit de ses peines, par lesquels il pensait à s'introduire auprès de la reine d'Angleterre. Comme l'on ne m'avertit de cette violence qu'après que ce bonhomme fut parti et qu'il ne s'était point adressé à nous, mais au magistrat de la ville, pour s'en plaindre, quoique cette affaire fût de ma juridiction, vous voyez, Monsieur, qu'il n'était pas en mon pouvoir d'y remédier : c'est pourquoi je prends la liberté de vous informer de ce fait, en cas que si cet homme ne voulût faire ses plaintes à Hanovre et à Cassel, vous soyez persuadé de la vérité et de la brutalité de ces gens-ci. Si, en repassant à Hanovre, je puis avoir l'honneur de vous voir, Monsieur, je me donnerai celui de vous assurer moi-même de la passion constante avec laquelle je suis, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

ZEUNER.

LA LANGUE FRANQUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE A ALGER.

Le moresque est la langue du pays, les Turcs parlent turc entre eux, mais la langue dont se servent les uns et les autres pour se faire entendre aux Européens est ce que l'on appelle la langue franque. On dit qu'on la parle dans tout le Levant et dans tous les ports de la Méditerranée, avec cette différence que celle qui est en usage du côté de Tripoli, et plus avant vers le levant, est un mélange de provençal, de grec vulgaire, de latin, et surtout d'italien corrompu, au lieu que celle qu'on parle à Alger, et qu'on appelle aussi *petit moresque*, tient beaucoup plus de l'espagnol, que les Mores ont retenu de leur séjour en Espagne. On assure même qu'il y a dans les terres, en plusieurs endroits de Barbarie, des lieux où le bon espagnol s'est conservé : la plupart des Mores l'entendent. On ne se sert presque pas des infinitifs dans ce jargon, qui s'entend aisément quand on est accoutumé à l'accent, surtout quand on sait le latin; c'est celui du divertissement des Turcs du *Bourgeois gentilhomme* et de *l'Europe galante* (1).

LES QUIPOS OU QUIPUS.

Il y a déjà un peu plus d'un siècle, un roman assez délicatement pensé, assez spirituellement écrit, parut sous le titre de *Lettres péruviennes* (2). Dès lors, tous les souvenirs qui rappelaient l'empire des Incas furent accueillis avec une sorte de vogue par la société parisienne. On ne s'entretint plus que de Cusco et de son temple du Soleil, on ne rêva plus que quipos, et l'engouement alla si loin que le comte d'Artois voulut à toute force une édition de l'œuvre de Mme de Grafigny exécutée selon sa fantaisie. Ce n'est pas certes par l'exactitude des détails que brillent les *Lettres péruviennes!* L'idée d'amener parmi nous une fille du Soleil, et de l'entourer, au seizième siècle, des mille brimborions qui constituaient le luxe au temps de Mme de Pompadour; la pensée plus bizarre encore de faire correspondre entre eux deux jeunes gens que sépare l'immensité des mers au moyen de ces cordelettes chargées de nœuds dont parle d'une façon si vague l'Inca Garci-Lasso; l'exagération parfois prétentieuse des sentiments exprimés ainsi; en un mot, l'espèce de métaphysique quintessenciée qui règne d'un bout à l'autre de l'ouvrage : tout montre combien dans ce temps le romancier se croyait exempté d'études historiques tant soit peu sérieuses. On a, du reste, rappelé plusieurs fois depuis que les quipos n'ont jamais été qu'un moyen fort rudimentaire de transmettre aux générations certains faits historiques ou seulement d'exécuter certains calculs fort simples.

Les quipos sont plus répandus néanmoins, plus variés

(1) *Voyage* de la Condamine *en Orient*, ms. de la Bibl. imp., p. 59.

(2) La première édition de ce livre célèbre, traduit dans toutes les langues, parut en 1747, sous le format in-12; mais l'édition imprimée par ordre du comte d'Artois ne fut donnée chez Didot qu'en 1783, 2 tomes en 1 vol. in-12. La vogue, on le voit, s'était soutenue. Françoise d'Isembourg d'Happoncourt de Grafigny, née à Nancy en 1694, était morte le 12 décembre 1758.

dans leurs formes, plus usités même qu'on ne le croit généralement. En descendant jusqu'aux temps antiques, on les trouve transmettant les souvenirs vénérables de l'empire chinois (1). Les Aymaras, qui représentent l'une des sociétés les plus anciennement civilisées du nouveau monde, en formaient uniquement leurs archives (2). Les Quichuas du Pérou les employaient simultanément avec leurs peintures imparfaites. On en fait encore usage, dit-on, dans certaines provinces indiennes du Chili; on assure que les Mexicains ne les ignoraient pas; enfin les *gaionné*, les *garthoua*, les *garsuenda*, tous ces colliers commémoratifs de l'Amérique du Nord, n'en sont que des variétés.

Malgré la bonne foi dont il fait preuve habituellement, ce ne sera pas à Garci-Lasso de la Vega, descendant des empereurs péruviens, que nous demanderons des renseignements sur l'origine des quipos et sur leur signification. Bien qu'il se représente comme un interprète très-sûr des cordelettes-archives, il n'avait recueilli touchant leur valeur que des connaissances secondaires (3). Acosta, l'historien des Indes, nous paraît exagéré. Ce sera un vieux moine augustin, dont on dédaigne presque toujours le poudreux in-folio, qui nous dira en termes fort clairs ce que l'on entendait par ce genre d'écriture : « *Quipu*, dit le père Calancha, signifie à la fois noeud et nœud parmi les Indiens; ce mot a la valeur du verbe et de l'adjectif. On donnait ce nom à des fils de laine teints de diverses couleurs; les uns étaient monochromes, les autres présentaient deux ou trois couleurs et même plus. Monochromes ou colorés de teintes variées, ces fils avaient leur signification propre. Généralement très-tordus, ils se composaient de trois ou quatre brins gros à peu près comme le signet de certains livres ou comme un petit cordon; leur longueur était d'environ trois quarts de vare; ces cordelettes s'entrelaçaient avec un autre fil en manière de frange, mais dans un ordre déterminé. »

Calancha semble oublier ici qu'il y avait des quipos fort simples (témoin ceux que l'on voit dans l'œuvre de MM. Rivero et Tschudi) et des réunions de cordelettes offrant un ordre beaucoup plus complexe; dans tous les cas, et comme il le fait très-bien comprendre, c'était la couleur qui donnait au fil une partie de sa signification. Le jaune, comme cela tombe aisément sous le sens, spécifiait l'or; le blanc, l'argent. « On désignait une troupe armée par le rouge. Les choses qui ne pouvaient être racontées par la succession des couleurs se trouvaient exprimées par les cordelettes elles-mêmes, en commençant par celles qui étaient destinées à représenter une qualité supérieure, et en finissant par celles d'un ordre moindre. Par exemple, lorsque les Péruviens exposaient le compte des armes, ils plaçaient au premier rang celles qu'ils considéraient comme les plus nobles, telles que les lances; les dards, les arcs, les frondes, venaient immédiatement.

» Lorsqu'ils avaient à parler des vassaux de l'empire, ils dénombraient les familles de chaque *pueblo* (1), puis réunissaient immédiatement en une masse la population totale de chaque province. Dans cet exposé, le premier fil indiquait ce qu'il y avait de vieillards âgés de soixante ans et au-dessus; le second, ceux qui avaient atteint la cinquantaine, et ainsi de suite; on descendait, en suivant une progression de dix ans en dix ans, jusqu'aux enfants à la mamelle. Quelques-unes de ces cordelettes donnaient naissance à des fils plus menus, mais de même couleur, établissant les exceptions à ces règles générales. Ainsi, à propos des cordonnets destinés à exprimer un nombre quelconque d'individus des deux sexes appartenant à une série particulière, ils en attachaient d'autres propres à faire connaître combien il y en avait de mariés, et s'il y en avait qui fussent veufs. »

Chaque cordelette de renvoi n'exprimait qu'un an, si l'on suit l'opinion de Calancha; mais les Péruviens pouvaient compter ainsi depuis mille jusqu'à dix mille inclusivement sans qu'ils eussent acquis la faculté d'aller au delà, ce qui paraît impossible. Acosta ne les limite pas ainsi dans leurs calculs. Dans l'article qu'il leur a consacré, M. F. Lacroix ajoute à cette dernière explication qu'on dépassait rarement la centaine de mille, « parce que, chaque ville ayant son registre particulier, on atteignait difficilement ce chiffre. » Selon cet écrivain, la langue quichua se prêtait à toutes les combinaisons de l'arithmétique.

Les quipos pouvaient-ils transmettre toute la série des événements historiques. Pouvait-on par leur moyen conserver la substance des édits impériaux? Voilà la question qui, tout d'abord, se présente à la pensée. L'un des hommes de l'Europe qui connaissent le mieux l'ancien Pérou, M. Alcide d'Orbigny, semble admettre ce mode d'écriture fort complexe en traduisant un passage d'Acosta qui admet autant de combinaisons dans les cordelettes colorées que nous en obtenons par les vingt-quatre lettres de l'alphabet, et qui leur reconnaît pour ainsi dire une valeur phonétique : ceci, malheureusement, ne sort pas pour nous du domaine de l'hypothèse. Les Mexicains ont encore quelques hiérogrammates, à la tête desquels nous mettrons M. Ramirez; il n'existe plus de *quipo-camayos*, ou d'*archivistes lecteurs des nœuds colorés*, ni à Cusco ni à Lima, et la question reste insoluble. Nous dirons cependant, en faveur de ce système, que Velasco semble admettre la valeur phonétique des cordelettes et des couleurs : « Ils passent, dit-il, à leur gré certains passages dans les quipos, comme nous feuilletons un livre, et l'on a acquis la certitude que deux quipo-camayos interprétaient les cordelettes de la même façon (2). »

Calancha est plus explicite et moins admirateur de ce système graphique; il dit positivement : « Pour remédier au défaut qui se faisait sentir dans l'expression de tels ou tels faits, de telles ou telles paroles, par le manque de certaines couleurs et de certains chiffres, les *amautas* (3) étaient tenus de faire des rapports dans lesquels on puisait légalement l'histoire, la série des événements, la substance des discours; les quipu-camayos les fixaient de mémoire, » probablement par des combinaisons nouvelles dans la disposition des cordelettes. La meilleure preuve que ces archivistes se regardaient parfois comme incompétents dès qu'il s'agissait d'une interprétation positive, c'est qu'ils appelaient à leur aide, pour la transmission de la tradition, les *arabicus*, les poëtes. Ceux-ci étaient chargés de composer des vers de mètres divers, dans lesquels « ils insséraient telle histoire, tel incident, le récit de telle ambassade. » Ces vers étaient répétés dans tous les lieux habités et se répandaient dans les provinces; le père les ensei-

(1) Voy. les *Mémoires de Péking*, t. X.

(2) Les Aymaras, qui ont précédé les Quichuas dans leur civilisation rudimentaire, passent même pour les inventeurs des quipus. Ils habitaient jadis le territoire de Chuquiago, dans l'ancienne Bolivie. Leur ville principale portait ce nom; sur l'emplacement qu'elle occupait s'élève aujourd'hui *Ciudad de la Paz*. L'idiome des Aymaras a été analysé dans plusieurs traités, et plusieurs grammaires en ont donné la syntaxe.

(3) Garci-Lasso nous apprend bien qu'il interprétait aux bergers de sa mère les quipos dont ceux-ci ignoraient la signification; mais il ne paraît pas le moins du monde qu'il eût reçu en dépôt les traditions d'un ordre élevé qui pouvaient servir à leur interprétation. Il n'a pas cessé néanmoins de faire autorité. Ce descendant des Incas, né à Cusco en 1530, mort à Valladolid en 1568, nous avoue, dans son *Histoire* (assez peu consultée) *de la Floride*, que son éducation première, telle qu'on avait pu la lui donner au Pérou, avait été fort négligée. Pour être juste, il faut dire néanmoins que Calancha lui a emprunté une bonne partie de ses renseignements.

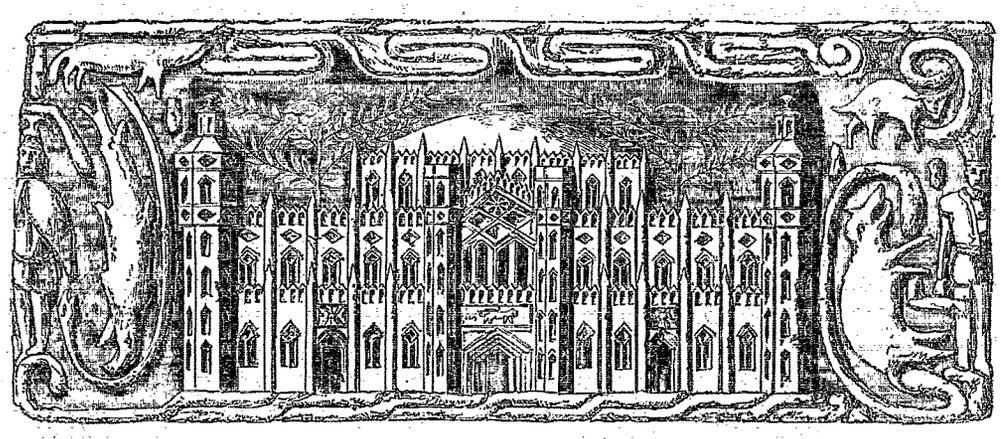
(1) Lieu habité, bourgade.

(2) *Historia del reino de Quito*. Quito, 1845, 2 vol. in-8.

(3) On désignait sous ce nom les philosophes, les lettrés.

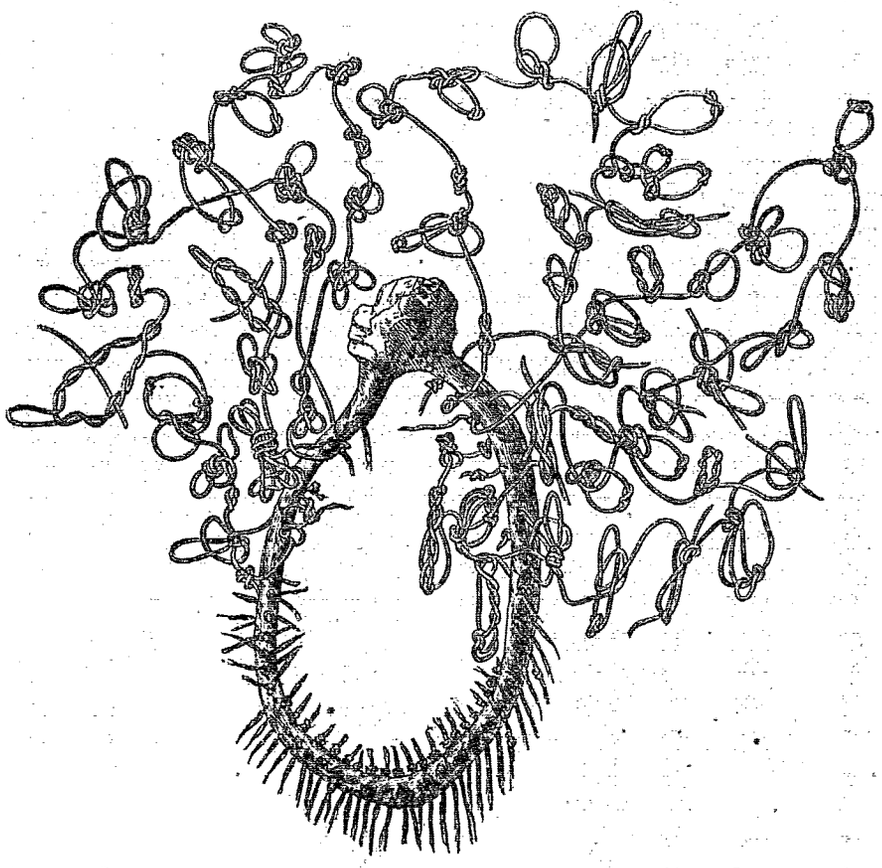
gnait au fils, et celui-ci les transmettait à sa postérité [1].

L'auteur des *Lettres américaines*, J.-R. Carli, grand admirateur du système politique des Péruviens, mais appréciateur beaucoup plus modéré de leur système graphique, nous semble avoir donné comme à son insu la véritable valeur de leur écriture, et nous avoir aussi mis parfaitement au fait des vraies attributions que gardaient entre eux les amautas, les arabicus et les quipu-camayos, lorsqu'il s'exprime ainsi :



Boite qu'on suppose exécutée par un artiste péruvien, et qui était destinée à renfermer des quipos.

« Ces signes et leur arrangement étaient de pure convention; et sans avoir actuellement aucun sens pour nous, ils pouvaient très-bien représenter ce dont on était convenu qu'ils devenaient la représentation. C'est ainsi que les cours de l'Europe ont actuellement des chiffres ou signes particuliers pour les expéditions secrètes, dont le sens n'est connu que d'elles et de leurs agents, et par lesquels on supplée à l'écriture vulgaire. Si nous apercevions des nœuds



Quipos, dessinés d'après Aglio et Kingsborough, *Antiquities of Mexico*.

faits à quelque dessein au mouchoir de quelqu'un, ou l'une ou l'autre chose dans sa tabatière, et à laquelle il attache un sens, ce ne seraient pas des signes pour nous avant d'avoir été prévenus du sens qui y serait attaché; mais ces signes ne seraient pas moins représentatifs pour celui qui serait prévenu du sens qu'on y aurait donné. Ils seraient même une espèce d'écriture qu'on aurait pu tracer sur le papier, où elle n'aurait de sens pour aucun autre que pour ceux qui seraient convenus de sa valeur. »

[1] *Historia moralisada*, etc., in-fol.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

UN SUJET D'IDYLLE.

Tableau de A. Van-Muyden. — Dessin de Karl Girardet.

Je ne sais, nous écrivait-il, ce que vous penserez de cette simple scène des champs : tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle est vraie, que je l'ai vue dans une après-midi d'automne, qu'elle m'a charmé et que j'ai pris plaisir à la peindre. J'ai bien la conscience qu'au moment où cette petite caravane rustique vint à passer devant moi, il y avait plus de poésie dans mon impression qu'il ne m'a été possible d'en mettre sur la toile; aujourd'hui même, les sensations que j'éprouvai alors se réveillent en moi plus vives et plus variées que mon pinceau n'a su les rendre. La faute en est sans doute à mon insuffisance, mais peut-être aussi en partie à mon art, qui ne peut prétendre à tout exprimer.

La chaleur du jour commençait à décroître; le paysage qui m'entourait était comme baigné d'une lumière moelleuse; on entendait déjà les premiers bruits du soir, des chants d'oiseaux qui s'appelaient dans leurs retraites, les

notes cristallines des rainettes qui s'élevaient des bords d'un marais voisin, le roulement éloigné d'une charrette à foin. Tout était doux et tempéré; je ressentais un bien-être indicible; j'étais plein de paix et d'harmonie.

Un petit chevrotement plaintif me fit tout à coup tourner la tête, et je vis sortir d'un sentier bordé de mûriers sauvages une fillette portant entre ses bras un chevreau fatigué; la mère du petit animal, que j'aperçus bientôt à l'arrière-garde, lui répondit par deux ou trois sons calmes et brefs comme des monosyllabes, qui semblaient dire : « Sois tranquille; je suis là. »

Le petit garçon que portait la jeune mère voulait avoir le chevreau, et murmurait je ne sais quelle plainte en faisant la moue et en tendant son bras potelé vers la tête de sa sœur. Sa mère le raisonnait : « Comment veux-tu le porter? tu es trop petit; il est trop lourd pour toi; tu vois bien qu'il faut que je te porte toi-même. ».

Et elle me sourit en passant, comme si elle en eût appelé à mon témoignage. Mais elle ne persuadait pas son cher obstiné.

Malgré la pauvreté de ses vêtements et le hâle de sa figure, cette jeune femme me paraissait aussi belle et aussi gracieuse, sous son fardeau de verdure exubérante, que ces cariatides grecques qui supportent avec leurs bras de marbre des corbeilles d'acanthe; son fils lui donnait de plus quelque chose de l'air tendre et respectable d'une de ces madones qui ornent les églises de village.

Tout était lié dans le groupe innocent de ces cinq êtres qui formaient comme une seule famille, au sein de la nature, leur mère commune; chacun des acteurs avait son rôle qui l'unissait aux autres par un doux intérêt; c'était une composition toute préparée, toute faite, et qui ne me laissait rien à chercher. Il y avait même un élément d'action, un principe de drame, dans ce petit bonhomme essayant d'imposer et de satisfaire son caprice; il représentait le caractère impérieux de son sexe, et maintenait opiniâtrément sa volonté contre celle des deux mères et des deux enfants.

Quoique le sentier ne fût plus aussi étroit qu'entre les haies, la disposition en file se maintint pendant quelques instants; puis la chèvre bondit librement et vint se placer en tête près du chevreau et de la petite fille. Peu de minutes après, le tableau disparaissait derrière les premières maisons du village. J'en fis une esquisse rapide et je continuai ma promenade, me demandant si ce sujet n'eût pas encore mieux convenu à un poëte, à un disciple de Théocrite ou de Virgile, à un André Chénier : car la peinture n'est, après tout, qu'une poésie muette.

MOISE ET LE CHEVRIER.

APOLOGUE PERSAN.

Moïse rencontra un jour un chevrier qui s'adressait à Dieu dans la ferveur de son âme, et lui disait naïvement : « O mon maître, ô mon Dieu, où es-tu, que je sois ton serviteur, que je couse tes souliers, que je peigne ta tête, que je te serve le lait de mes chèvres! O toi que je vénère, que je te fasse le sacrifice des chèvres elles-mêmes; que je baise ta main, que je frotte tes pieds! qu'avant ton sommeil je balaye ta chambre, ô toi à qui sont adressés tous mes vœux! »

Mais Moïse, animé du zèle de la religion qu'il avait mission de prêcher, lui demanda : « A qui adresses-tu ces vaines paroles?

» — A celui qui nous a créés, à celui à qui nous devons la vue du ciel.

» — Apprends, lui répliqua Moïse rudement, apprends que tu blasphèmes; que Dieu n'a ni corps ni besoins; qu'il ne lui faut ni maison, ni vêtements, ni nourriture, et que ta prière est celle d'un infidèle. »

Mais le berger, dont l'intelligence ne pouvait s'élever à une idée si haute, troublé par les reproches de l'envoyé de Dieu, se livra au désespoir et renonça à tout culte et à toute adoration.

Alors Dieu appela Moïse et lui dit :

« Tu as éloigné de moi mon serviteur, et en cela tu as agi contre ta mission, car je t'avais envoyé pour réunir et non pour diviser. J'ai donné à chacun un caractère et une manière d'être et de s'exprimer qui lui sont propres. Ce que tu trouves blâmable, un autre le trouve louable; ce que tu trouves poison est miel à ses yeux. Le langage indien est le seul beau pour l'Indien; le langage sinde, pour le Sinde. Leurs expressions ne peuvent me souiller; elles sont purifiées par la sincérité de leur hommage. Je n'attache pas de prix aux mots, mais à l'intention. Je regarde le cœur : s'il est soumis, qu'importe que les mots expriment le contraire! L'amour est la substance de la prière, les mots n'en sont que les accidents. Or l'accident est étranger à la chose et sujet à changer; la substance seule fixe la nature de la chose. Que peuvent me faire les mots? c'est un cœur brûlant qu'il me faut : brûlant, voilà la règle. Embrase les cœurs d'amour, et ne prends garde ni à la pensée ni à l'expression.

» Moïse, les hommes qui se règlent sur les lois de la société forment une classe; ceux que consume l'amour de Dieu en forment une autre. Chez ces derniers, chaque instant de la vie est un nouveau martyre; on ne peut leur appliquer la loi commune. On ne demande aux pays dévastés ni capitation ni dîme; s'ils font une faute, on ne peut les dire coupables. Fussent-ils couverts de sang, ne le lave pas; le sang qui couvre les martyrs est plus pur que l'eau. De pareilles fautes sont plus méritoires que les meilleures actions. Le *Kèblet* (1) ne peut diriger pour la prière que ceux qui sont en dehors de la *Kaaba;* dans l'intérieur du temple, on n'en connaît pas l'usage, et l'on se tourne pour prier du côté qu'on veut, car Dieu le remplit. L'amour de Dieu forme une secte indépendante de toute religion. Ceux qu'il embrase ne sont le peuple d'aucun autre que de Dieu. » (2)

On comprend mieux encore le sens et la portée de cet apologue lorsque l'on connaît bien la doctrine de son auteur Djelal-ud-Din, fondateur de la secte des derviches tourneurs, et le plus grand poëte mystique de l'islam.

DJELAL-UD-DIN.

Djelal-ud-Din *(Grandeur de la Religion)* Roumy, naquit en 1209 de notre ère, à Balkh, dans le Khoraçan, d'où une persécution força sa famille d'émigrer presque aussitôt. Dès son enfance, il prêchait ses petits camarades et voulait leur persuader de renoncer à leurs jeux et de s'élever jusqu'au ciel sur les ailes de la contemplation. Sa vocation religieuse fut irrévocablement déterminée par la rencontre qu'il fit d'un derviche célèbre, Schems-ud-Din *(Soleil de la Religion)*, de Tébriz. Il se fixa à Konieh (Iconium) et y mourut en 1273. Son tombeau y est encore aujourd'hui l'objet de la vénération publique. Le cheik qui le garde, et qui est en même temps le général des derviches tourneurs, jouit du privilége de ceindre le sabre aux sultans lors de leur couronnement.

Le principal ouvrage de Djelal-ud-Din est le *Mèsnevi* (c'est-à-dire les Doubles rimes), grand poëme mystique en

(1) Les musulmans appellent *Kèblet* le point de l'horizon qui correspond à la *Kaaba* ou grand temple de la Mecque. Ils le déterminent au moyen de la boussole, et doivent se tourner de ce côté quand ils font la prière.

(2) Traduction inédite par F. Baudry.

six livres et 965 chapitres, très-estimé des Turcs et commenté par eux avec soin. Notre apologue en est extrait.

La doctrine de ce poëme est avant tout celle d'une tolérance universelle, fort éloignée des fausses idées qu'on se fait souvent sur le fanatisme des derviches. La vérité est qu'ils sont à peine musulmans, et que la contemplation directe de Dieu les occupe trop pour qu'ils s'inquiètent beaucoup des prophètes et des formes religieuses. Ils arrivent à cet état de surexcitation, qu'ils prennent pour une communication immédiate avec la divinité, au moyen de l'ivresse nerveuse qu'ils se procurent à force de hurler ou de tourner sur eux-mêmes.

On remarquera dans cet apologue une théorie de l'impeccabilité des mystiques absorbés dans l'amour de Dieu, qui n'irait à rien moins qu'à les dispenser des règles de la commune morale. Cette pernicieuse doctrine, insinuée au milieu d'une si belle profession de tolérance, est curieuse à constater comme preuve des dangers du mysticisme, qui mêle toujours quelque chose de malsain et de déréglé à ses meilleures inspirations.

PROGRÈS RÉCENTS DE LA SCIENCE.

VAPEUR, ÉLECTRICITÉ, ACIER, ALUMINIUM.

La machine à vapeur, qu'on appellerait plus justement « machine à chaleur », ou mieux « machine calorique », est, comme l'on sait, un appareil destiné à convertir le calorique en force motrice, par l'intermédiaire d'un fluide expansible agissant sur un mécanisme approprié à l'effet qu'on a en vue de produire.

Pour que cette machine fût parfaite, il faudrait que la totalité du calorique dégagé par la combustion qui a lieu dans le foyer fût convertie en force utile. Mais il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi; il existe, au contraire, entre ces deux quantités, une disproportion énorme que tous les efforts des savants et des ingénieurs tendent à faire disparaître, ou du moins à atténuer autant que possible. C'est en vue d'atteindre ce but que se sont produites entre autres les tentatives de MM. Triesson et du Tremblay. Le premier a proposé de substituer à la vapeur d'eau l'air atmosphérique, et de faire usage de rouleaux de toiles métalliques pour échauffer et refroidir tour à tour ce fluide. Le second conserve la vapeur d'eau, mais il en combine l'emploi avec celui de la vapeur d'éther. Plus récemment une autre invention s'est produite, qui se rapproche, quant au mode de fonctionnement de la machine, du procédé de M. Triesson : c'est la machine *à vapeur régénérée*, due à M. Siemens. Cette machine est destinée à utiliser indéfiniment une même quantité de vapeur en lui ôtant et lui rendant alternativement son calorique dans un appareil appelé respirateur et rempli par des toiles métalliques enroulées.

En fait d'application de l'électricité, nous avons déjà entretenu nos lecteurs du prodige qui s'accomplit actuellement : la jonction de l'ancien et du nouveau monde par un câble télégraphique (p. 167); nous n'avons rien de plus récent à leur signaler qu'une ingénieuse création dont il est malheureusement très-difficile de reconnaître le véritable auteur parmi les nombreux prétendants qui s'en disputent la gloire; nous voulons parler de l'horloge électrique, qui fonctionne déjà sur plusieurs lignes de chemin de fer, et qui indique à la fois la même heure, la même minute et la même seconde dans un nombre quelconque de lieux situés à quelque distance que ce soit les uns des autres.

Deux grands faits se sont produits dans la chimie métallurgique : l'un est la nouvelle fabrication de l'acier et du fer doux, presque sans combustible, telle que l'a imaginée et la pratique un ingénieur anglais, M. Bessemer, en faisant passer, à l'aide d'une soufflerie puissante, un courant d'air chaud à travers la fonte brute en fusion. L'autre est l'extraction de l'aluminium, devenu désormais un métal usuel, grâce aux travaux de MM. Sainte-Claire Deville et Rousseau frères. Il est encore plus cher que l'argent, si l'on considère le poids absolu, mais en réalité moins cher, puisque un poids donné d'aluminium représente un volume presque quadruple de celui d'un poids égal d'argent. A cette extrême légèreté, qui constitue son principale mérite, l'aluminium joint une grande ténacité et une remarquable élasticité. Il est, de plus, très-ductile, très-malléable, et d'une suffisante inaltérabilité.

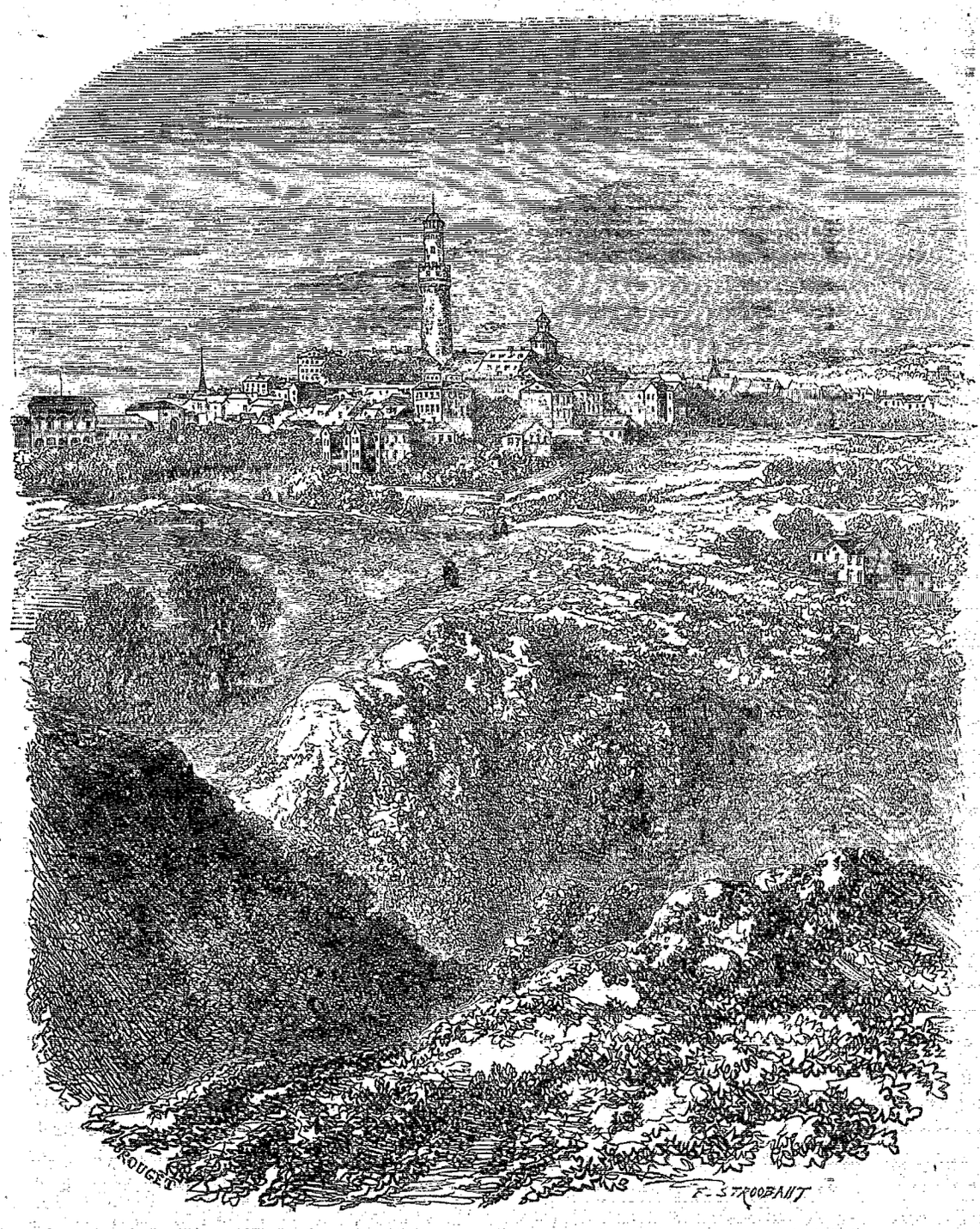
HOMBOURG.

Ce nom de Hombourg sonne désagréablement à toute oreille honnête; il évoque dans l'esprit des images de roulette, de croupiers, de joueurs, de gains illicites, de passions détestables, de désespoirs, de suicides. C'est véritablement une pensée infernale de choisir les lieux où la bienfaisante nature fait jaillir des sources de santé pour placer tout auprès des sources de démoralisation et de misère. Que dirait-on d'un médecin qui établirait à son profit, dans l'antichambre où les malades viennent attendre ses consultations, un petit lansquenet avec musique, danse et rafraîchissements? Sont-ils plus innocents, les princes ou les conseils de ville qui, dans un intérêt pécuniaire, laissent élever, près de leurs établissements de bains, des temples au démon du jeu? — « Le jeu attire les étrangers et fait aller le commerce, » nous disait, il y a peu de mois, un marchand d'oranges de Monaco, qui, du reste, ne craignait point d'avouer qu'il n'avait pas de grandes prétentions au sens moral. Nous connaissions déjà cette phrase banale et odieuse pour l'avoir entendu sortir jadis de vingt ou trente boutiques ou échoppes du Palais-Royal, quand on s'avisa, un peu tard, de chasser les croupiers de ce lieu célèbre. « Nous sommes ruinés », s'écriait-on ça et là, autour de ces maisons funestes. Et malheureusement c'était peut-être vrai; mais comment balayer des immondices sans qu'il y ait péril d'entraîner ce qui en vit avec elles?

Au mois de mai 1849, la Confédération germanique, inspirée par une pudeur du vieil honneur allemand, envoya un commissaire impérial à Hombourg avec ordre d'y fermer les jeux. L'opinion publique, dans toute l'Europe, avait applaudi à cette mesure; plus d'une famille l'avait bénie dans son cœur. Mais on ne tarda pas beaucoup à voir reparaître, sur les murs des grandes villes de France et d'Angleterre, sur les quatrièmes pages des grands journaux, de fastueuses annonces conviant ouvertement aux émotions du jeu les habitants du monde entier. C'est, dit-on, que le landgraviat de Hesse-Hombourg, l'un des deux plus petits États de la Confédération, supprimé en 1806, rétabli en 1815, est fort endetté et a besoin de ressources extraordinaires tant pour équiper le contingent de 488 soldats qu'il fournit à l'armée fédérale, que pour doter d'une liste civile convenable son souverain absolu. Or la sagesse qui gouverne ce petit peuple de vingt-quatre mille âmes, considérant que l'argent des malades ne suffisait pas pour l'assister, a imaginé de grossir son budget avec celui des joueurs et des dissipateurs de toute espèce que l'on est toujours sûr de voir accourir aux endroits où reluisent et résonnent les rouleaux d'or.

L'édifice où l'on joue au *trente et quarante*, à la *roulette* et au *commerce*, et que l'on nomme, comme tous les grands casinos d'Allemagne, le *Kursaal*, s'élève au centre même de Hombourg; un parterre d'orangers et de fleurs

se déroule comme un tapis d'entrée devant sa façade. Au-dessus du péristyle s'ouvre un splendide salon : c'est le salon des princes; auprès on a ménagé une élégante tribune au landgrave; il était impossible, comme l'on voit, de donner au jeu, affermé par le gouvernement à haut prix, une consécration plus officielle. Au rez-de-chaussée, la salle de bal, placée entre l'aile gauche où l'on joue et l'aile droite occupée par le café et le restaurant, peut contenir près de mille personnes; elle est décorée de colonnes de marbre et de fresques aux couleurs éclatantes. De l'autre



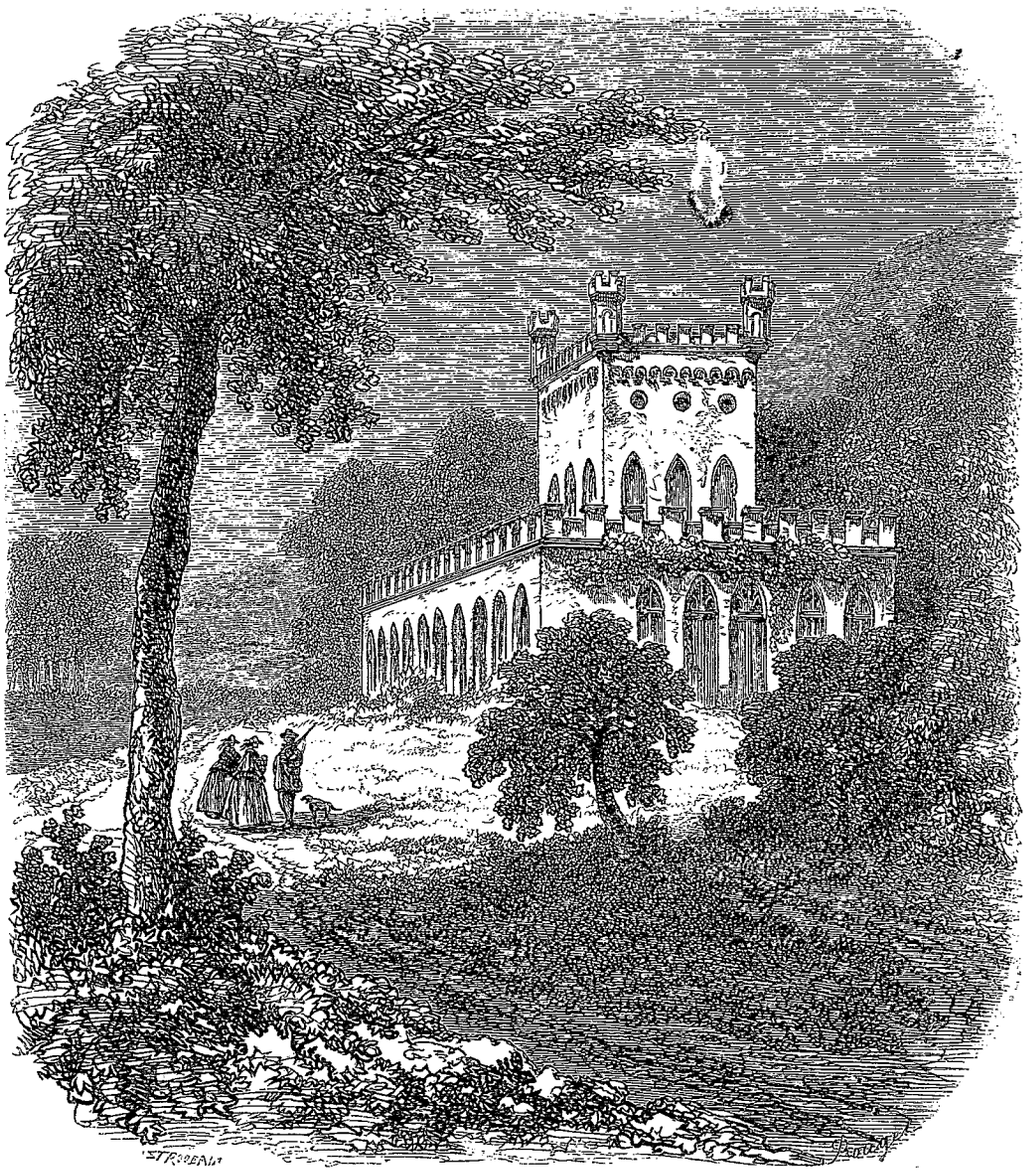
Vue générale de la ville de Hombourg. — Dessin de Stroobant.

côté du monument, on a ménagé un petit jardin anglais où deux fois par jour un orchestre joue des ouvertures et des valses allemandes.

A la droite de ce palais dangereux est l'établissement des bains de vapeur et de pluie. Les sources minérales, au nombre de quatre, la source Louis, la source de l'Empereur, la source Élisabeth et la source Ferrugineuse, jaillissent dans une prairie, à un kilomètre environ du Kursaal. Des balustrades ornées entourent les bassins de pierre qui en resserrent les eaux, recommandées pour les affections

de l'estomac, du foie, la goutte, les rhumatismes, et autres maux.

Quand on a vu le Kursaal et les sources, on n'a plus à visiter, à Hombourg, que le château du landgrave, dont l'extérieur est remarquable par l'absence la plus complète de tout ce qui peut rendre un monument agréable aux yeux. A l'intérieur, on montre aux étrangers quelques vieilles armures et des antiquités romaines. De la cour s'élève la tour Blanche, haute de 60 mètres; c'est la partie la plus ancienne de l'édifice; elle signale de très-loin la ville de Hombourg aux voyageurs. Le landgrave Frédéric II à la Jambe d'argent fit bâtir ce château dans la seconde moitié du dix-septième siècle; son souvenir est celui dont s'honore le plus le landgraviat : Frédéric II contribua glorieusement à la victoire de Fehrbellin, remportée, le 18 juin 1675, contre les Suédois.



Vue du château de Tannenwald, près de Hombourg. — Dessin de Stroobant.

Si l'on traverse les jardins du château, on arrive près de la base du Taunus et l'on entre dans une très-longue allée de vieux peupliers qui conduit à une vaste forêt de sapins, le grand et le petit Tannenwa'd, la promenade la plus agréable des environs de Hombourg. A l'entrée, on trouve le petit château gothique servant de rendez-vous de chasse, le jardin botanique, la pépinière et l'étang aux truites. Les sapins couvrent la montagne, d'où la vue s'étend au loin du côté, soit de Wiesbade, soit de Francfort. Les autres buts d'excursion que l'on peut se proposer sont : — l'ascension du Feldberg, la plus haute montagne de la chaîne du Taunus, couverte de bois, de rochers, de ruines, — et deux villages, Friedrichsdorf et Dornholzhausen, fondés par des protestants français au dix-septième siècle : les habitants actuels y parlent encore, dit-on, la langue française dans le style du siècle de Louis XIV.

LA SAINT-MITTAINVILLIERS.

Il y a quelques années, le cinquième dimanche après Pâques, nous traversions Mittainvilliers, petite commune

de l'arrondissement de Chartres. Nous étions partis dès le matin pour explorer les ruines du château d'Ardeville, situé à peu de distance du bourg, et nous fûmes fort surpris à notre retour de trouver tout le village en fête : les paysans avaient revêtu leurs plus beaux habits et se pressaient sur la place publique, où deux violons, montés sur des tréteaux, faisaient danser toute la jeunesse du pays. « Quel saint chôme-t-on aujourd'hui ? demandâmes-nous à notre hôte. — Saint Mittainvilliers, » nous répondit-il simplement. Et comme sa réponse ne satisfaisait pas entièrement notre curiosité, il nous adressa à un ancien du village, qui nous raconta à peu près en ces termes l'histoire de cette fête oubliée dans nos calendriers :

« Le château d'Ardeville où vous avez été ce matin, nous dit-il, avait pour propriétaire, vers le milieu du quinzième siècle, Charles de Mullot, sieur du Bouchet. Non content d'avoir été pendant toute sa vie le père des indigents de sa seigneurie, il voulut que ses bienfaits lui survécussent, et, par son testament qu'il fit le 7 avril 1673, il légua toute sa fortune aux pauvres de Mittainvilliers. Mais ses parents n'avaient pas hérité de sa charité, et ils intentèrent à la paroisse un grand procès pour faire annuler le testament de Charles de Mullot. Les procédures à cette époque étaient encore plus embrouillées que de nos jours, et pendant plusieurs années les pauvres furent privés des générosités de leur bienfaiteur ; mais enfin le Parlement leur donna gain de cause, et décida qu'à l'avenir une distribution de pain et d'argent serait faite, le cinquième dimanche après Pâques, à tous les pauvres qui se présenteraient à la porte de l'église. Comme vous le pensez bien, les indigents accouraient ce jour-là de plusieurs lieues à la ronde ; avec eux venaient des curieux et des désœuvrés qui, une fois la distribution faite, restaient jusqu'au lendemain dans notre village. Quelques-uns d'entre eux eurent la pensée de se distraire en faisant danser nos jeunes filles, et bientôt ces danses passèrent en habitude. Les choses durèrent ainsi jusqu'en 1789 : alors on a oublié le testament, on a cessé de faire des distributions aux pauvres ; mais le plaisir a meilleure mémoire que la charité : dès que des jours plus calmes succédèrent aux orages de la révolution, notre jeunesse se rappela les danses du cinquième dimanche après Pâques. On rétablit donc l'ancienne fête ; seulement, presque tous ignorent sa véritable origine, et ne la connaissant que sous le nom de *la Saint-Mittainvilliers.* »

Après prodigalité va rapine, sa nourrice, et la suit partout, pié à pié. J. Rély, *aux états de Tours.*

Le plus agréable de tous les compagnons dans le voyage de la vie est un homme simple, plein de franchise, sans aucune prétention à une grandeur oppressive, un homme qui aime la vie et en comprend l'usage, un homme obligeant, d'un caractère d'or, le même à toute heure et inébranlable comme une ancre enfoncée en terre. Pour un tel compagnon, on donnerait volontiers le plus grand génie, le plus brillant esprit et le plus profond penseur. Lessing.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voyez p. 23, 87, 153.

LE CHLORE. — LE CHLORATE DE POTASSE. LES HYPOCHLORITES.

Le chlore n'est point un gaz permanent. Réduit, par une pression convenable, à $^1/_5$ du volume qu'il occupe sous la pression ordinaire de l'atmosphère, il devient liquide en conservant sa couleur. Sa densité, comparée à celle de l'eau, est alors représentée par le nombre décimal 1,33. On ne peut produire actuellement de froid assez intense pour déterminer la congélation de ce liquide.

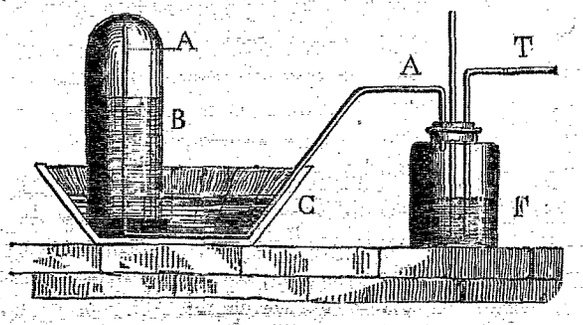


Fig. 1. Appareil pour recueillir le chlore sur l'eau.

T, tube de dégagement communiquant avec le ballon où se produit le chlore, et plongeant dans l'eau du flacon laveur F. — AA, tube abducteur se prolongeant jusqu'au sommet de l'éprouvette ou cloche B, renversée sur la cuve à eau C.

De tous les gaz simples connus, le chlore est le plus soluble dans l'eau, qui en absorbe jusqu'à trois fois son volume. Cette propriété ne permet point de le recueillir sur la cuve à eau, comme on recueille les gaz peu ou point solubles. On ne peut non plus le recueillir sur le mercure, parce qu'il attaque ce métal directement à la température ordinaire. Lorsqu'on veut l'avoir sans mélange d'air, il faut que le tube abducteur parti du flacon laveur monte jusqu'au sommet de la cloche ou éprouvette, et que le dégagement s'opère rapidement dans le matras, à l'aide d'une température un peu élevée (fig. 1). De cette façon, les premières bulles de gaz n'ont qu'à traverser une couche d'eau très-mince, et forment tout de suite, autour de l'orifice du tube, une atmosphère à laquelle les autres bulles viennent s'ajouter en refoulant vivement le liquide. Malgré cette précaution, il y a toujours une certaine quantité de chlore perdue par suite du contact de la couche inférieure du gaz avec la couche supérieure du liquide ; mais malgré ce déchet, il suffit de quelques secondes pour remplir l'éprouvette, qu'on s'empresse aussitôt de retirer, de renverser et de fermer.

Le chlore ainsi préparé est sans mélange d'air, mais il est humide. Pour l'obtenir sec, on le fait passer, au sortir du flacon laveur, soit par un tube droit et horizontal rempli de fragments de chlorure de calcium, soit par un tube en U rempli de fragments de pierre ponce imbibés d'acide sulfurique concentré. Le chlorure de calcium et l'acide sulfurique, tous deux très-avides d'eau, arrêtent et fixent les gouttelettes et la vapeur que le chlore entraîne avec lui, et ce gaz arrive exempt de toute humidité dans le flacon vide préparé pour le recevoir, et qu'on a séché d'avance avec soin (fig. 2 et 3).

Voulons-nous maintenant étudier les principales propriétés chimiques du chlore ? Elles sont aussi faciles à constater qu'intéressantes et utiles à connaître.

Les propriétés chimiques d'un corps simple résident entièrement dans ses *affinités*, c'est-à-dire dans sa tendance plus ou moins prononcée à se combiner avec les autres corps. Considérons donc premièrement le chlore par rapport à l'oxygène. L'affinité entre eux est faible, en raison même de leur analogie ; car s'il est vrai, dans l'ordre physique et dans l'ordre moral, que l'harmonie naît du contraste, dans l'ordre des phénomènes chimiques, on peut dire aussi qu'il y a, sinon antipathie absolue, au moins

médiocre sympathie entre les corps doués de propriétés de même genre, et que le proverbe « Qui se ressemble s'assemble » est là tout à fait menteur. Le chlore et l'oxygène, principes comburants tous deux, agissant à peu près de la même façon sur les autres éléments et donnant naissance à des composés de même ordre, le chlore et l'oxygène sont rivaux et ne s'aiment point. Ils se chassent mutuellement, comme nous l'avons vu, de leurs combinaisons respectives; on parvient, à la vérité, par des moyens indirects, à les unir eux-mêmes l'un à l'autre; et alors on remarque que, sous le rapport du pouvoir acidifiant, le premier l'emporte sur le second, et mérite bien, par conséquent, ce nom d'*oxygène* qui lui fut donné par Lavoisier, et dont on a depuis contesté la légitimité; mais les oxacides du chlore sont des composés peu stables, et les sels qu'ils forment avec les bases sont des oxydants énergiques, précisément parce que l'oxygène s'en sépare avec une grande facilité, soit sous l'influence de la chaleur, soit en présence d'un corps combustible ou acidifiable.

Prenons pour exemple le plus connu de ces sels, le chlorate de potasse. Ce corps est formé, ainsi que son nom l'indique, d'acide chlorique et de potasse; il contient six équivalents d'oxygène, dont un seulement pour la base et cinq pour l'acide. On y a recours le plus souvent, dans les laboratoires, pour préparer le gaz oxygène, ce qui se fait, comme on l'a montré (p. 269 du t. XXII de ce recueil), de la manière la plus simple, en chauffant le chlorate de potasse à la flamme d'une lampe, dans un tube ou dans une fiole de verre. Cette expérience montre que lorsque le chlorate de potasse est isolé une température assez élevée est nécessaire pour le priver de son oxygène, et alors l'expérience n'offre aucun danger; mais qu'on le mélange intimement avec un corps combustible ou, ce qui est la même chose, doué d'une affinité prononcée pour l'oxygène, tel que le soufre ou le charbon : le moindre choc, un simple frottement exercé sur une petite partie du mélange, suffira pour déterminer l'oxygène à se séparer brusquement du chlore et, du même coup, de la potasse, pour se combiner avec le corps combustible; et si ce corps est tel que le produit de la combinaison soit gazeux (c'est le cas du soufre et du charbon), ce gaz, à la faveur de l'élévation subite de température qui accompagne la réaction, se dilatera de façon à occuper tout à coup un espace considérable. Il y a explosion. Un phénomène semblable se produit, mais avec beaucoup moins d'intensité, lorsqu'on enflamme le mélange de soufre, de charbon et de salpêtre (azotate de potasse), qui constitue la poudre à tirer.

Cette supériorité du chlorate sur l'azotate de potasse, comme agent explosif, avait fait penser à Berthollet, lorsqu'il étudia comparativement ces deux sels vers la fin du siècle dernier, qu'une poudre dans laquelle le premier serait substitué au second produirait à bien meilleur marché des effets incomparablement plus énergiques. Ayant préparé et expérimenté ce mélange, l'illustre chimiste vit ses prévisions se réaliser : le mélange détonait avec force sous le choc du marteau, et sa puissance balistique était à celle de la poudre ordinaire comme 3 est à 1.

Berthollet demanda au gouvernement l'autorisation et les moyens de répéter ses essais sur une plus grande échelle, et de faire fabriquer, s'il y avait lieu, pour le compte de l'État, une certaine quantité de poudre au chlorate de potasse. Le ministre mit à sa disposition la poudrerie d'Essone. M. Letort, directeur de cet établissement, était plein d'enthousiasme pour le nouveau procédé; il ne doutait point du succès. On se mit à l'œuvre sans retard. Le jour où commença la fabrication, Berthollet dînait à la poudrerie; M. Letort l'avait invité à cette inauguration comme à une fête. On dîna gaiement, puis on descendit dans les ateliers. La trituration allait à souhait; elle s'opérait, selon l'usage, dans des mortiers en bois, et le mélange était humecté.

— Précaution inutile, dit M. Letort; voyez plutôt.

Et il se mit à écraser, avec la pomme de sa canne, une faible portion de mélange desséchée et restée adhérente à la paroi d'un mortier. Hélas! il n'en fallut pas davantage pour qu'aussitôt une effroyable explosion renversât le bâtiment. M. Letort, sa fille et quatre ouvriers périrent écrasés; Berthollet échappa comme par miracle.

Terrible leçon, dont on ne profita point. Quatre ans plus tard, — on était en 1793, — le besoin de moyens puissants de destruction se faisant vivement sentir, le comité de salut public ordonna de nouveaux essais. Il recommanda, il est vrai, de les faire avec toutes les précautions imaginables; mais les précautions furent vaines : une seconde explosion, presque aussi violente que la première, et la mort de trois hommes, démontrèrent de nouveau que la poudre au chlorate de potasse était plus meurtrière pour les paisibles travailleurs chargés de la préparer que pour les ennemis contre lesquels on se proposait de l'employer.

Lorsqu'au commencement de notre siècle, le Genévois Pauly eut inventé les armes à percussion, l'idée de recourir au chlorate de potasse pour la préparation des amorces fulminantes se présenta tout d'abord à l'esprit des ingénieurs; on réussit mieux dans cette application qui, du moins, était sans danger, les opérations ne se faisant à la fois que sur de petites quantités. Toutefois on reconnut bientôt que le mélange dont on se servait, et qui était de soufre, de charbon et de chlorate de potasse, avait l'inconvénient de crasser et de détériorer les armes. On l'abandonna donc cette fois encore pour adopter le fulminate de mercure, qui est aujourd'hui en usage.

Le chlorate de potasse a été ensuite utilisé dans un genre de briquet qui, concurremment avec le briquet phosphorique, a succédé à l'antique briquet à amadou et précédé les allumettes chimiques. Nous voulons parler du *briquet oxygéné*. Cet appareil consistait en un petit flacon de verre contenant de l'amiante imbibé d'acide sulfurique, et renfermé, avec des allumettes convenablement préparées, dans une boîte cylindrique en bois ou en carton. La préparation qu'on fixait à l'extrémité soufrée des allumettes était un mélange de chlorate de potasse, de soufre, de gomme adragant, et d'une matière colorante quelconque, l'indigo, le cinabre, le minium... On n'avait qu'à plonger l'allumette dans le flacon, et le calorique qui se dégageait par son contact avec l'acide sulfurique était suffisant pour l'enflammer..

Revenons au chlore et à ses affinités. La plus énergique qui soit en lui est incomparablement celle qu'il possède pour l'hydrogène. Il s'empare de ce corps partout où il le trouve, et l'enlève notamment à son rival l'oxygène en décomposant l'eau sous la seule influence des rayons lumineux. Aussi ne peut-on conserver la solution aqueuse de chlore que dans des flacons revêtus de papier noir, sans quoi elle ne tarderait pas à se transformer en grande partie en une solution d'acide chlorhydrique, ce qu'il serait facile de constater en y plongeant une petite bande de papier bleu de tournesol. Ce papier prendrait instantanément la teinte rouge que lui communiquent tous les acides. Mais si l'on met en présence le chlore et l'hydrogène à l'état de liberté, on verra leur affinité réciproque se manifester avec une bien autre intensité. L'expérience est curieuse, amusante même, surtout pour les enfants et les jeunes gens qui aiment le bruit; mais nous engageons les parents et les professeurs à la faire eux-mêmes, et encore y doivent-ils apporter, pour ne point se blesser, eux ou leurs spectateurs, une extrême prudence. Voici comment

il faut opérer. On prend un flacon de la contenance de trois ou quatre décilitres; on le remplit d'eau, et on le renverse sur la cuve au-dessus du bec d'un tube à dégagement d'hydrogène (la manière de préparer ce gaz a été indiquée page 303 du tome XXII). Lorsque l'hydrogène occupe la moitié de la capacité, on enveloppe entièrement le flacon avec un vieux linge, de manière à intercepter tout à fait le passage de la lumière; on substitue à l'appareil à hydrogène un appareil à dégagement de chlore, dont le tube abducteur doit traverser le liquide et déboucher dans la masse gazeuse qui occupe la partie supérieure du flacon; l'eau ne tarde pas à être entièrement chassée et remplacée par un mélange intime de gaz hydrogène et chlore en volumes égaux. On bouche alors hermétiquement le flacon, on le retire, toujours enveloppé, et on le lance en l'air par la fenêtre, pourvu que cette fenêtre donne sur une cour ou sur un jardin où il n'y ait personne au moment de l'expérience. Le linge, en se développant dans la chute, laisse exposé aux rayons solaires le flacon, qui éclate et se brise aussitôt en mille pièces avec un bruit semblable à celui d'un coup de fusil. Cette explosion est produite par la combinaison instantanée des deux gaz et par la dilatation qu'éprouve en se formant leur produit également gazeux, l'acide chlorhydrique.

C'est à son affinité pour l'hydrogène que le chlore doit ses propriétés désinfectantes et décolorantes. Toutefois remarquons bien que ce n'est ni un antidote contre tous les gaz méphitiques, ni un agent capable de détruire toutes les couleurs. La condition *sine qua non* de son efficacité est que le corps infect ou coloré qu'on veut détruire soit un corps hydrogéné. Tel est l'acide sulfhydrique, telles sont les matières colorantes végétales qui, comme la plupart des autres substances organiques, contiennent toujours de l'hydrogène en proportion plus ou moins grande. Mis en contact avec ces matières, le chlore s'empare du gaz dont il est avide, et les autres éléments, prenant un autre arrangement, n'ont plus de couleur. Ainsi le tournesol, l'indigo, les décoctions de bois de teinture, le sang des

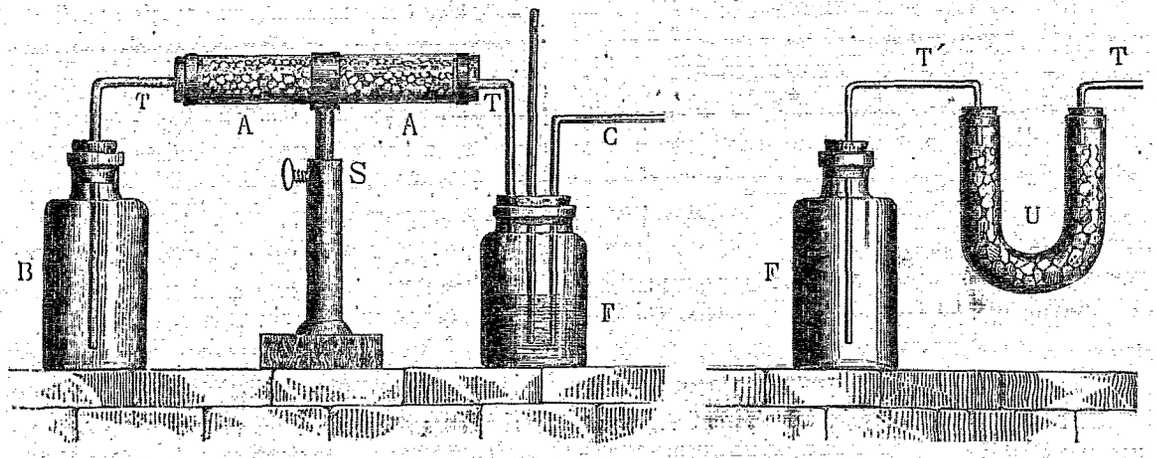


Fig. 2. Fig. 3.

Appareils pour obtenir le chlore sec.

Fig. 2. — F, flacon laveur où le chlore est amené par le tube C, communiquant avec le ballon générateur. — TT, tube abducteur s'engageant dans le tube plus large AA, rempli de fragments de chlorure de calcium. — T, tube conduisant le chlore sec dans le flacon B. — S, support pour le tube AA.

Fig. 3. — T, tube partant du flacon laveur et s'engageant dans l'orifice du tube en U, rempli de fragments de pierre ponce imbibés d'acide sulfurique. — T', tube conduisant le chlore sec dans le flacon F. — On donne au tube dessiccateur la forme d'un U, afin que l'acide sulfurique qui s'écoule des fragments de pierre ponce puisse se rassembler à la partie courbe, et ne puisse altérer les bouchons ou s'engager dans les autres tubes.

animaux, l'encre noire enfin, traités par le chlore, soit gazeux, soit en dissolution dans l'eau, soit même en combinaison avec un autre corps, tel que la chaux, la potasse ou la soude, perdent en quelques instants leur coloration caractéristique, et ne présentent bientôt plus qu'une nuance jaunâtre à peine sensible. C'est encore à Berthollet qu'on doit la découverte des propriétés décolorantes du chlore et des hypochlorites (vulgairement et improprement appelés chlorures), et leur application au blanchiment des fibres et des tissus de lin, de chanvre et de coton. Ce procédé, du reste, est généralement abandonné aujourd'hui, et remplacé par un autre beaucoup plus simple et plus économique, qui consiste à exposer tout bonnement les toiles au contact de l'air, c'est-à-dire de l'oxygène, qui décompose, lui aussi, leurs principes colorants en brûlant lentement et l'hydrogène et le carbone qu'ils contiennent.

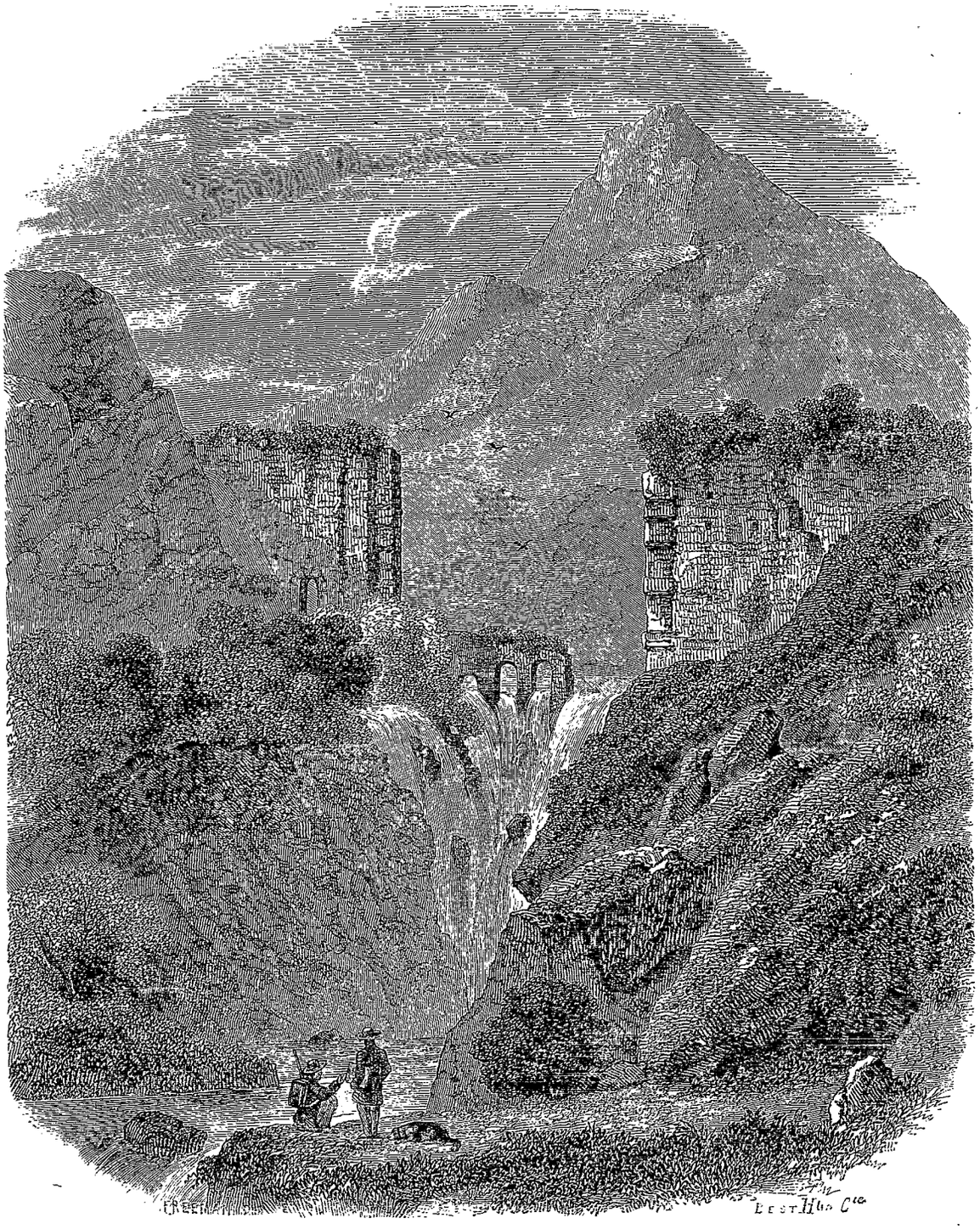
On voit par ce qui précède que l'action décolorante du chlore ne ressemble nullement à celle du charbon ni à celle de l'acide sulfureux. Le charbon ne décolore que les liquides, le vin, par exemple, en absorbant et retenant dans ses innombrables pores les particules de matières colorantes. Quant à l'acide sulfureux, il désorganise ces matières en s'emparant de leur oxygène pour se convertir en acide sulfurique. Nous n'avons plus besoin d'expliquer maintenant comment il se fait que le chlore n'altère point les couleurs minérales.

Les hypochlorites de soude et de potasse sont encore journellement employés par les blanchisseuses. Le dernier est bien connu sous le nom d'eau de Javelle. Ces sels agissent à la fois par le chlore qui s'en sépare en présence de l'hydrogène, par l'oxygène naissant qu'abandonne l'acide hypochloreux, et enfin par leur base alcaline qui saponifie les corps gras. Ils réunissent donc toutes les conditions capables de produire les effets détersifs et décolorants les plus intenses; mais on comprend que leur usage a besoin d'être habilement ménagé, dans l'intérêt de la conservation du linge, conservation dont nos blanchisseurs et blanchisseuses ne prennent pas toujours, il faut le dire, autant de souci que nous serions en droit de le désirer.

La suite à une autre livraison.

CASCADE ET MUR ROMAIN PRÈS D'AIX

(Département des Bouches-du-Rhône).



Cascade de la rivière la Cause et mur romain près d'Aix. — Dessin de Freeman, d'après M. de Fontainieu.

Au dernier plan de cette gravure, on voit la montagne Sainte-Victoire, qui borne vers l'est la célèbre plaine de Pourrières *(Campi Putridi)*, où Marius (102 av. J.-C.) tailla en pièces une armée immense d'Ambro-Teutons. On rapporte que les Romains élevèrent sur le sommet de cette montagne un petit temple dédié à la Victoire pour consacrer le souvenir de la défaite des barbares. Au moyen âge, le temple fut converti en église et placé sous l'invocation de sainte Victoire. Nous avons déjà donné divers détails sur ce sujet dans un article publié en 1840, sous le titre de *Souvenirs de la victoire de Marius* (1). Les murs d'un très-beau caractère, et véritablement romains, au milieu desquels se précipite la petite rivière *la Cause*, paraissent être les restes d'un long aqueduc romain qui conduisait les eaux, encore très-abondantes aujourd'hui, du village de Saint-

(1) Tome XVIII, p. 231.

Antonin dans la colonie d'Aix. Ce village est situé à huit kilomètres de la ville. Quelques personnes cependant croient voir dans ce mur, qui ferme ou devait fermer un vallon très-profond, un barrage destiné à former un réservoir ou lac factice, comme celui que l'on a construit, il y a quelques années, à moins d'un kilomètre plus haut, pour amener à Aix, par le moyen du canal *Zola*, les eaux de la même petite rivière la Cause. Non loin de là sont le village et le château qui portent l'un et l'autre le nom de Tholonet. Le château appartient à M. le marquis de Gallifet, dont le père a publié un *Voyage en Provence*, où se trouve une lithographie représentant aussi ce mur, cette cascade et ce site, l'un des plus intéressants de la Provence, et ordinairement visité par les touristes qui séjournent à Aix.

ÉTUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 59, 90, 194.

VII. — MARAIS SALANTS DU GOLFE DE GASCOGNE.

BRETAGNE, POITOU, AUNIS, SAINTONGE.

Après l'embouchure du Blavet, et jusqu'au Croisic, la côte perd les caractères que nous avons constamment observés depuis Saint-Malo; elle devient basse, présente sans cesse une alternative de baies sablonneuses quelquefois bordées de petites dunes, et de pointes rocheuses mais peu élevées. Jusqu'à la presqu'île de Quiberon, la côte est basse et sablonneuse. L'isthme étroit [1], sablonneux et couvert de dunes qui réunit la presqu'île n'est, à proprement parler, qu'une plage d'alluvions modernes, mais la presqu'île elle-même est haute et accidentée; la pointe de Conguel la termine au sud, et le fort Penthièvre la défend au nord, en fermant l'isthme. La baie de Quiberon est à l'est de la presqu'île; son rivage septentrional est formé de grèves sablonneuses; elle offre partout un bon mouillage, mais son entrée est dangereuse. En 1795, les Anglais y débarquèrent un corps d'armée qui fut battu par Hoche après un sanglant combat. Le port Maria de Quiberon est un port d'échouage et de relâche; c'est le passage de France à Belle-Isle. Au sud de Quiberon est *Belle-Isle*, l'ancien domaine de Fouquet. Cette île a 40 kilomètres de circonférence; ses côtes, très-découpées et rocheuses, forment la rade et le port du *Palais*, port de commerce et de relâche. Le sol est d'une fertilité remarquable. Les Anglais s'emparèrent de Belle-Isle en 1761, mais il la rendirent en 1763, à la paix de Paris.

Entre Belle-Isle et la Bretagne il faut signaler une chaîne d'îlots rocheux, de récifs et de bancs, dirigés du nord-ouest au sud-est entre la pointe de Conguel et l'île de Hoëdic, à l'est de laquelle sont des bancs et des roches qu'on appelle *les Cardinaux*. C'est là que commença la honteuse bataille navale de 1759, qui se termina dans la baie de Quiberon par la déroute et la fuite déplorable de la flotte que commandait l'amiral de Conflans. Sur le rivage de la baie de Quiberon se trouvent les grands monuments celtiques de Carnac. On arrive ensuite au Morbihan [2], golfe de 20 kilomètres de longueur, parsemé d'îles fertiles, peu profond, fermé au sud par la presqu'île de Rhuys, et qui s'ouvre sur la baie de Quiberon par une entrée assez étroite. On trouve, sur les rives du Morbihan : *Locmariaker*, port de relâche; cette ville est célèbre par ses monuments celtiques. — *Auray*, dont le port est bon et commerçant; on y pêche des huîtres excellentes [3]. En 1364, du Guesclin y fut fait prisonnier dans la bataille que gagna Jean de Montfort, duc de Bretagne, contre son compétiteur Charles de Blois. — *Vannes* n'a qu'un petit port presque envasé. C'est l'ancien *Darioricum*, métropole des Venètes, l'un des plus puissants peuples de l'ancienne Gaule. « Ils possèdent, dit César [1], un grand nombre de vaisseaux, et surpassent leurs voisins dans l'art de la navigation. Ils occupent d'ailleurs sur cette mer vaste et orageuse, le très-petit nombre de ports qui s'y trouvent, et soumettent à un tribut tous les navigateurs étrangers. » Les marins gaulois paraissent être les premiers qui aient navigué à la voile sans le secours des rames; ils se servaient aussi de chaînes de fer pour attacher les ancres de leurs vaisseaux.

Les côtes de la presqu'île de Rhuys sont très-découpées et généralement basses et sablonneuses, à l'exception des pointes. La presqu'île est arrosée par un grand nombre de petits cours d'eau dont les vallées sont couvertes de marais salants. Le département du Morbihan fournit annuellement 95 millions de kilogrammes de sel; c'est le département où la production du sel est la plus abondante.

L'extraction du sel (muriate de soude) des eaux de la mer, ou le *salange*, se fait par l'évaporation des eaux de la mer, à la chaleur du soleil; elle s'exécute pendant l'été, dans des marais salants. Pour établir un marais salant, il faut qu'il puisse recevoir en tout temps l'eau de la mer et qu'il soit assis sur un fond de glaise compacte et très-pure. Les marais sont quelquefois éloignés de la mer, parce que là seulement se trouve le sol qui convient à leur établissement; on creuse alors des canaux pour amener l'eau et de nombreux embranchements pour la distribuer dans les marais. Chaque marais est divisé en plusieurs compartiments séparés par des cloisons en terre glaise. On fait passer l'eau successivement dans ces bassins jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment échauffée et préparée à la cristallisation; alors on l'introduit dans l'*œillet* ou bassin évaporatoire, dans lequel la cristallisation s'accomplit dans l'eau. On recueille les cristaux de sel et on en forme des tas coniques, qu'on recouvre de paille ou de glaise. Pendant le temps qu'on le laisse en tas, les sels déliquescents à base terreuse, que le muriate de soude avait entraînés avec lui, se fondent; leur fusion purge en partie le sel des matières impures qu'il contenait d'abord [2].

A l'est de la presqu'île de Rhuys sont les ports de relâche appelés *le port Navalo* et *le port de Penerf*, sur la rade et à l'embouchure de la rivière de ce nom. On arrive ensuite à l'embouchure de la Vilaine, sur laquelle sont les deux ports de *la Roche-Bernard* et de *Redon*; le premier à 12, le second à 50 kilomètres de la mer. Redon a une importance commerciale considérable, à cause de sa situation à la jonction de plusieurs canaux et rivières.

Le rivage de la rade du Croisic est bordé de dunes, et de nombreux marais salants y sont établis; ce sont les plus importants du département de la Loire-Inférieure, qui fournit annuellement 52 millions et demi de kilogrammes de sel. Le port du *Croisic* est grand et très-bon. A 10 kilomètres de cette ville est l'écueil redouté appelé *le Four*; c'est un plateau rocheux de 4 kilomètres de longueur, sur lequel on a établi un phare.

Après avoir doublé la pointe du Croisic, haute et rocheuse, on entre en Loire, en passant devant la pointe de Chemoulin. Sur la rive droite du fleuve, nous trouverons d'abord le fort de *la Ville-Martin* et *Saint-Nazaire*, qui offre aujourd'hui un port de refuge et une relâche très-utiles dans des parages peu sûrs; son bassin à flot est accessible à des

(1) 60 mètres.
(2) Petite mer.
(3) Les côtes de Bretagne présentent aussi des bancs d'huîtres à Concarneau et à Pénerf.

(1) *De Bello gallico*, l. 3, c. 8.
(2) Les eaux des marais salants fournissent encore du sulfate de soude, du chlorure de magnésium, des sels de potasse, de l'iode et divers iodures.

frégates de premier rang; Saint-Nazaire possède aussi une bonne rade. Sur la rive gauche de la Loire est situé *le fort Mindin*, en face de Saint-Nazaire, et *Paimbeuf*. Le port de Paimbeuf, à vingt kilomètres de la mer, est très-commerçant et sert d'avant-port à Nantes. Paimbeuf et la *Basse-Indre* ne sont que des ports de relâche. Nantes, à 60 kilomètres de l'Océan, est un grand port de commerce et de grande pêche; c'est notre principal port d'expédition en Afrique et dans la mer des Indes. La Loire est encombrée de bancs de sable tout comme la mer qui est en avant de son embouchure. En sortant de la Loire, on double le Pointeau, qui est à 7 kilomètres de la pointe de Chemoulin et marque avec cette dernière pointe l'embouchure du fleuve; puis, après avoir doublé la pointe de Saint-Gildas, on entre dans *la baie de Bourgneuf*.

La presqu'île qui se termine par la pointe de Saint-Gildas est montueuse et bordée de bancs de roche; la côte reste élevée jusqu'à Pornic, mais depuis là jusqu'au goulet de Fromantine, la côte est basse, sablonneuse et couverte de marais salants. La baie de Bourgneuf est tout entière encombrée de bancs de sable, et les atterrissements en ont beaucoup diminué l'étendue. Sur toute la côte de la baie et du bas Poitou, les atterrissements ont causé de grands changements. Plusieurs ports ont été comblés; le port de Jard est envasé; Port-Bahaud est à 3 500 mètres de la mer. Le détroit qui séparait l'île Bouin du continent avait 4 kilomètres; elle n'en est plus séparée aujourd'hui que par un fossé de quelques mètres, appelé l'étier du Daim (1); le détroit avait toute sa largeur en 1588; Henri IV ne put le traverser. L'île Bouin s'est considérablement agrandie. A Bourgneuf, les débris d'un vaisseau anglais de 64, échoué en 1752 sur un banc d'huîtres, sont aujourd'hui au milieu d'un champ cultivé, dont le niveau est de 5 mètres au-dessus de l'Océan. On est obligé souvent de reniveler les compartiments des marais salants. Le marais vendéen, de 30 000 hectares de superficie, est le résultat d'envasements. Le détroit qui sépare Noirmoutier s'envase de plus en plus; on le passe à gué à marée basse, depuis 1766; un jour Noirmoutier sera aussi réuni au continent, comme l'île Bouin l'est déjà. Les sédiments de la Loire, chassés par les courants, sont peut-être la cause des atterrissements qui s'opèrent sur les côtes du bas Poitou. De grands changements dans le niveau du sol sont aussi constatés sur les côtes de l'Aunis et de la Saintonge depuis deux siècles. On explique ces phénomènes, soit par un exhaussement du sol, soit par un abaissement du niveau de l'Océan.

« J'ai constaté, dit M. Babinet (2), que toute la côte de France qui borde l'Atlantique s'élève de siècle en siècle d'une quantité sensible. Les cales des vaisseaux établies à Rochefort, du temps de Louis XIV, sont aujourd'hui de plus d'un mètre au-dessus des cales modernes. Les marais salants du littoral de l'Aunis passent successivement à l'état de marais *gâts*, c'est-à-dire abandonnés par la mer, non pas que celle-ci se retire, mais bien parce que le sol se soulève réellement... Il en est de même à Brouage, petite ville forte du temps de Richelieu, et d'où *la malaria* a chassé tous les habitants. Les murs de la ville portent encore les anneaux où s'amarraient les vaisseaux de Louis XIII, mais les fossés ne pourraient admettre aujourd'hui que de faibles barques, et encore au moment de la haute mer..... Le passage du continent dans l'île de Noirmoutier, passage facile aujourd'hui, même avec un cheval ou un âne..... du temps de Henri IV était parfois fort dangereux. »

Pornic, auquel nous revenons, a un port peu important, mais une bonne rade, qui offre une relâche très-utile en temps de guerre. Le port de *Bourgneuf*, quoique petit, est très-fréquenté et fait beaucoup de commerce; on y exécute divers travaux pour arrêter l'invasion des sables qui menaçaient de le détruire promptement. L'île de *Noirmoutier* est à l'ouest de la baie de Bourgneuf. Ses côtes sont escarpées et rocheuses au nord et au nord-ouest; partout ailleurs elles sont basses, bordées de sables mouvants et de dunes, et la longue presqu'île, basse et sablonneuse, qui forme le sud de l'île, est protégée par des digues en pierre. Cette presqu'île, couverte de pâturages, est appelée *le Barbastre*. Les digues de Noirmoutier ont 18 kilomètres de développement; elles protégent des terres, conquises sur la mer, dont le niveau est de 1m,60 au-dessous de la haute mer; sans cesse renversées par l'Océan et rétablies avec opiniâtreté, ces digues rappellent celles de la Hollande. Au centre de l'île sont 200 hectares de marais salants. Le petit port de *Noirmoutier*, tout ensablé, est précédé de la *rade de la Chaise*, qui est très-bonne et reçoit de grands navires. Noirmoutier est séparé du continent, au sud, par le *goulet de Fromantine*, où est établi un bac pour passer le détroit. On se rend aussi dans l'île, à marée basse, par le *passage du Goua* ou du gué (1), qui s'étend à l'est de Beauvoir. Le Goua est balisé et très-fréquenté, même par les voitures. On a commencé à le traverser en 1766. La ville de Beauvoir se trouvait autrefois sur le bord de la mer, dont elle est séparée aujourd'hui par des plages que les eaux ont abandonnées et sur lesquelles on a établi des marais salants. C'est de Beauvoir que l'on part pour aller dans l'île; on traverse une grève sablonneuse de 5 kilomètres d'étendue, qui est sillonnée de *filées*, espèces de canaux creusés par les courants (2). Noirmoutier fut, au neuvième siècle, une des principales stations des Northmans; de là ils allaient piller les villes de la Loire, de la Charente et de la Gironde.

Depuis le goulet de Fromantine jusqu'à la pointe de l'Aiguillon, c'est-à-dire sur tout le littoral du marais vendéen, pays bas et plat, la côte, à l'exception de quelques pointes rocheuses, continue à être basse, sablonneuse et bordée de dunes. La mer découvre le plus souvent des plages de sable ou de vase, et quelquefois, aux environs des Sables d'Olonne, par exemple, des bancs de roche calcaire.

Les dunes du bas Poitou n'ont guère plus de 15 à 20 mètres de hauteur et un kilomètre de largeur; elles n'occupent dans le département de la Vendée que 9 857 hectares, et cependant les progrès qu'elles font depuis trente ans inspirent de justes alarmes. Un écrivain du dix-septième siècle explique ainsi qu'il suit la formation des dunes et les causes de leur marche, qui n'est pas moindre de 20 mètres par an : « La violence des vagues jette le sablon à la côte de la mer, sur laquelle étant promptement séché durant le reflux, il est poussé par le vent au plus haut du rivage; en sorte que peu à peu il s'en élève de grandes montagnes. » Il paraît constant, en effet, que ce sont les lames de fond, pendant les grandes marées, qui soulèvent et entraînent ces masses de sable sur le rivage; mais c'est le vent d'ouest qui met le sable en mouvement, le rejette dans l'intérieur des terres, forme et modifie sans cesse ces monticules mouvants. L'*Arundo arenaria*, appelé dans le pays *duranme* ou *duream*, croît spontanément dans les dunes de la Vendée; mais les paysans, au lieu de multiplier cette précieuse plante, qui, abandonnée à elle-même, fixerait les dunes, coupent ce roseau des sables pour en faire de l'engrais ou des balais, ou pour chauffer les fours, et envoient pâturer dans les dunes leurs bœufs et leurs ânes. Les

(1) Etier, estier ou ester *(æstuarium)*, bras de mer étroit où remonte la marée.

(2) *De la Constitution du globe*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1855, t. XI, p. 1319.

(1) *Goa, gouas, goua* ou *gois*, gué, de *goiser*, passer à gué; mots du patois vendéen.

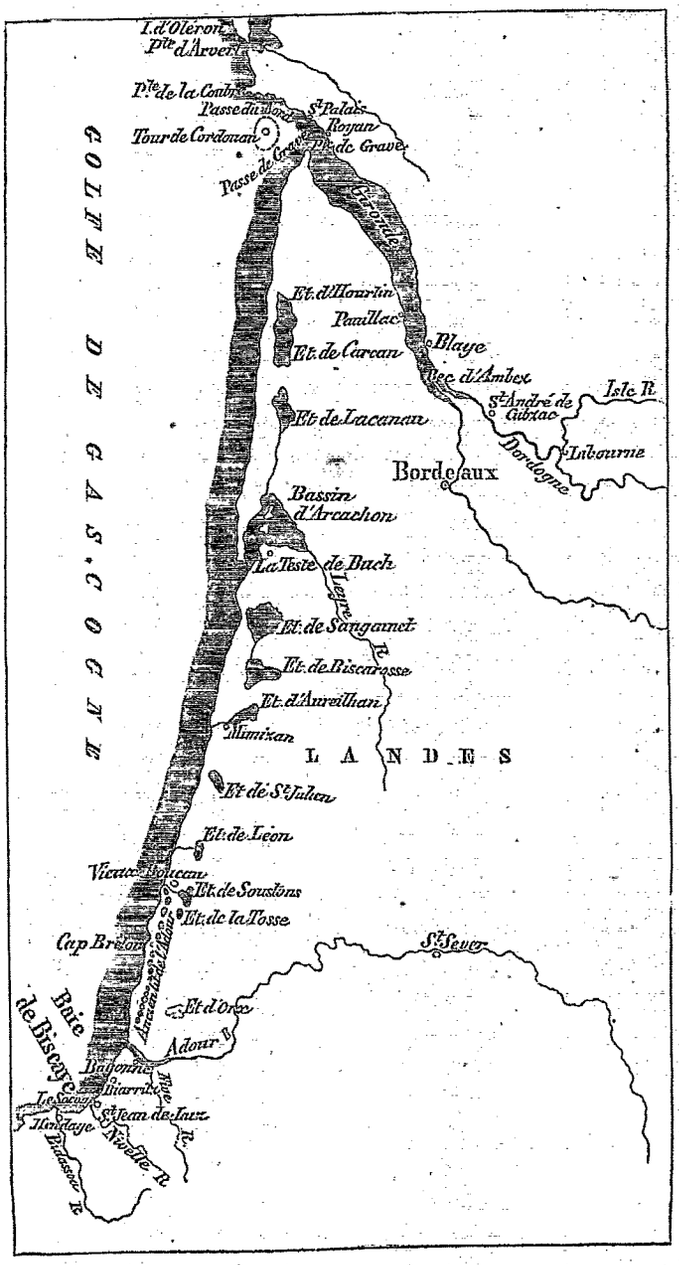
(2) Voy. *Annuaire statistique et historique du département de la Vendée pour 1840*; 1 vol. in-12, Lucon

ravages occasionnés par les dunes étaient tellement graves qu'on s'occupa sérieusement, en 1836, de les fixer. En 1840, 1 162 hectares étaient *herbés*, c'est-à-dire plantés d'*oga* et de duranme; on avait fait aussi quelques semis de pins maritimes, et l'on avait créé des garde-dunes pour conserver les plantations et empêcher le pâturage (1).

De nombreux marais salants sont établis sur plusieurs points du rivage du département de la Vendée; ils produisent 50 millions de kilogrammes de sel. On rencontre, sur les côtes de ce département, les deux ports de Saint-Gilles et des Sables d'Olonne, le mouillage de l'Aiguillon, et le port de Marans, sur la Sèvre. *Saint-Gilles*, à l'embouchure de la Vie, est un port de pêche; il offre une relâche importante dans les mauvais temps et pendant la guerre. Le port des *Sables d'Olonne* est petit, mais très-sûr; le sable l'avait presque obstrué; de grands travaux ont été entrepris pour le recreuser et pour approfondir le chenal; on y établit un bassin à flot et des écluses de chasse pour le nettoiement du chenal. Ce port méritait tous ces soins; sa position en fait un abri précieux, dans ces redoutables parages, pour les caboteurs de Bordeaux et de Nantes, et, en temps de guerre, c'est une relâche des plus nécessaires. La rade des Sables d'Olonne est foraine, petite et cernée par des fonds de roche dangereux. Toute la côte du quartier des Sables d'Olonne, encombrée de bancs de sable, est aussi périlleuse; de tout le littoral français, c'est la partie où l'on compte annuellement le plus grand nombre de naufrages. Sur 1 058 naufrages constatés en douze ans (1) le long des rivages de France, cette côte en compte 106, c'est-à-dire le dixième, à elle seule; les courants dangereux et les écueils de la rade des Sables sont les deux causes de ces nombreux sinistres. Les autres points dangereux du littoral de la France sont les quartiers des parties saillantes : Calais, qui comptait 92 naufrages sur le total de 1 058 déjà indiqué; Cherbourg, 46; Morlaix, Brest et Quimper, 199. Les rivages sablonneux sont également redoutables; le quartier de Saint-Valery comptait 63 naufrages (2).

A l'ouest du port de Saint-Gilles est l'*île d'Yeu;* son rivage, du côté de la haute mer, est escarpé et formé par des falaises de granit de 25 mètres, s'enfonçant à pic dans une mer sans rivage; la côte orientale, au contraire, est basse, sablonneuse et bordée de bancs de roche qui découvrent à basse mer. Presque entièrement couverte de bruyères, l'île d'Yeu n'est habitée que par des pêcheurs. C'est à l'île d'Yeu que commence la pêche du thon ou germon, dont la région s'étend jusqu'à Saint-Jean-de-Luz. Le *port Breton*, dans l'île d'Yeu, reçoit des bâtiments de 200 tonneaux; il est bon et très-utile comme relâche par les gros temps et comme refuge en temps de guerre. L'île d'Yeu est très-fortifiée; il était important, en effet, de ne pas laisser tomber une telle position dominante entre les mains d'une puissance étrangère.

La suite à une autre livraison



Les côtes du golfe de Gascogne. — Carte de Dussieux.

(1) *Statistique du département de la Vendée*, par Cavoleau et de la Fontenelle de Vaudoré; 1 vol. in-8, 1844.

(1) De 1817 à 1828.

(2) Audouin et Milne Edwards, ouvrage cité.

LE GRAND COQ DE BRUYÈRE.

Dans un article remarquable sur la domestication (3), « cette gigantesque expérience assidûment continuée pendant une longue suite de siècles et par toute la terre, » M. I. Geoffroy Saint-Hilaire indique, entre autres conditions qui prédisposent une espèce sauvage à être complétement conquise, et en quelque sorte asservie à l'usage de l'homme, la sociabilité de la race que l'on veut assujettir, sa facilité à se multiplier, enfin, et avant tout, son utilité. Sous ce triple point de vue, le bel oiseau que représente notre gravure devrait, ce nous semble, appeler l'attention des savants qui s'efforcent de populariser l'histoire naturelle par ses bienfaits.

Le tétras, ou grand coq de bruyère, rappelle tellement par sa forme, ses mœurs, ses habitudes, notre coq gaulois,

(3) *Encyclopédie nouvelle*, t. IV, p. 376.

que chez les anciens il en portait le nom, et le porte encore, de nos jours, dans beaucoup de localités. *Urogallus* des Romains, *Gallo selvatico* ou *alpestro* des Italiens, *Mountain Cok* des Anglais, *Auer-Hahn* des Allemands, partout, dans les froides régions qu'il habite, c'est toujours le coq sauvage des bois et des montagnes. Pourtant privé de membranes pendantes au-dessous du bec, ayant deux ou quatre plumes de plus à sa queue, il forme une espèce distincte.

Le grand Coq de bruyère (*Tetrao Urogallus*). — Dessin de Weir.

Trois et quatre fois plus grand, plus pesant, plus beau dans sa parure noire, que notre coq diapré de nuances variées, le tétras a, de même que lui, le bec fort et crochu du bout; une peau rouge surmonte ses yeux; ses plumes, comme celles de nos poules, sortent deux par deux du tuyau qui les recèle; et les mâles de cette race sauvage, beaucoup moins nombreux que leurs femelles, se les disputent aussi avec acharnement. Quoique nul éperon n'arme leurs pieds, qu'aucune crête sanglante ne se dresse sur leur tête, les coqs de bruyère se battent avec autant de

fureur que nos coqs domestiques. La femelle pond de neuf à quinze œufs blanchâtres marquetés de jaune, qu'elle dépose, comme nos poules, sans faire de nid, dans la mousse ou la bruyère; elle les couve vingt-huit jours, à ce que l'on croit, avec la plus tendre assiduité; puis, avec la même sollicitude que nos couveuses, elle conduit ses petits qui, à peine éclos, courent de tous côtés, portant encore attachés à leur duvet humide les restes de la coquille qu'ils viennent de briser.

Le chant du tétras diffère de celui de nos coqs, et « c'est probablement, dit Buffon, à cause de ce cri singulier qui est très-fort et que le tétras fait entendre de loin, qu'on lui a donné le nom de *faisan bruyant*. Ce cri commence par une epèce d'explosion, suivie d'une voix aigre et perçante, semblable au bruit d'une faux qu'on aiguise; cette voix cesse et recommence alternativement; et après avoir continué à plusieurs reprises pendant une heure environ, elle finit par une explosion semblable à la première. »

Notre coq, originaire de l'Asie à ce que l'on présume, se plaît dans les climats tempérés; le tétras habite les grands bois, les hautes bruyères, les montagnes, les pays froids. Noir, avec un sourcil de flamme, c'est lorsqu'il se pavane devant sa femelle qu'il fait entendre son cri d'appel. Il redresse alors en éventail, comme le dindon, sa queue de seize à dix-huit plumes : étourdi du bruit qu'il fait lui-même, livré à une sorte de vertige, d'extase, il devient sourd, aveugle; et lui, d'ordinaire si défiant, si sauvage, il se laisse approcher, ne sait plus prendre sa volée, et devient la proie du chasseur ou de l'oiseau rapace qui le guettent.

La chair de cet oiseau est des plus saines et des plus délicates. Il pèse de quinze à seize livres; mais l'espèce, en dépit du nombre des femelles et de leur fécondité, tend à disparaître. Rien ne la protége; le bruit que font les mâles lorsqu'ils se réunissent pour se combattre, leur cri d'appel aux femelles, avertissent leurs ennemis, et livrent à l'oiseau de proie et au fusil des chasseurs ce riche et savoureux gibier. Ne semble-t-il pas qu'il serait facile de domestiquer une race qui a tant de rapports avec celles que nos basses-cours renferment? Nul oiseau n'est plus facile à nourrir que le tétras : il vit des bourgeons du saule, du peuplier, du bouleau, du coudrier et autres amentacées; des sommités des pins, genévriers, sapins, myrtilles; des feuilles et des fleurs de quelques légumineuses et chicoracées. Il préfère généralement les feuilles aux graines, et n'attaque pas le froment. Jeune, il détruit les nids de fourmis, et gratte la terre comme les bécasses et comme nos poules, ce qui prouverait qu'il se nourrit aussi d'insectes. Pourquoi donc ne pas s'emparer, pour la multiplier et la domestiquer, d'une race sociale, sobre, féconde, dont la chair est si exquise que les oiseaux rapaces, à ce que l'on assure, lui donnent la chasse de préférence? Nos poules couveraient les œufs blanchâtres tachés de jaune des tétras, comme elles couvent ceux des canards et de toutes sortes d'oiseaux; et si l'instinct puissant de ces anciens habitants des bois et des bruyères les portait à retourner à la vie sauvage, ne serait-ce pas encore un bien que de repeupler de gibier nos campagnes, qui s'appauvrissent malgré les lois sur la chasse?

UN SONGE DE SCALIGER.

Jules Scaliger ayant célébré en vers les hommes illustres de Vérone, un certain soi-disant Brugnolus, Bavarois d'origine, mais depuis établi à Vérone, lui apparut en songe, et se plaignit d'avoir été oublié. Jules Scaliger, ne se souvenant pas d'en avoir entendu parler auparavant, ne laissa point de faire des vers élégiaques à son honneur, sur la foi de ce songe. Plus tard le fils, Joseph Scaliger, passant en Italie, apprit plus particulièrement qu'il y avait eu autrefois à Vérone un célèbre grammairien ou critique savant de ce nom, qui avait contribué au rétablissement des belles-lettres en Italie. Cette histoire se trouve dans les poésies de Scaliger le père avec l'élégie, et dans les lettres du fils.

Leibniz, qui la rapporte dans ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, fait à ce sujet les réflexions suivantes :

« Il y a bien de l'apparence que Jules Scaliger avait su quelque chose de Brugnol dont il ne se souvenait plus, et que le songe fut en partie le renouvellement d'une ancienne idée, quoiqu'il n'y ait pas eu cette réminiscence proprement dite qui nous fait connaître que nous avons déjà eu cette même idée. Il arrive ainsi qu'un homme a cru faire un vers nouveau, qu'il s'est trouvé avoir lu mot pour mot longtemps auparavant dans quelque ancien poëte. Et souvent nous avons une facilité non commune de concevoir certaines choses, parce que nous les avons conçues autrefois, sans que nous nous en souvenions. Je ne vois aucune nécessité qui nous oblige d'assurer qu'il ne nous reste aucune trace d'une perception, quand il n'y en a pas assez pour se souvenir qu'on l'a eue. »

— Alléguer les mauvaises actions d'autrui pour justifier la sienne, c'est croire se laver avec de la boue.

— Le génie méconnu ressemble au ver luisant; il faut, pour qu'ils brillent tous deux, au premier l'ombre du passé, au second celle du soir.

A. Petit-Senn.

LA TOUR DE BABEL DES NÈGRES.

LÉGENDE AFRICAINE [1].

Au commencement, le ciel [2] était tout près du sol; quand on voulait du poisson, on le frappait avec un bâton, et il en tombait sur la terre des poissons nombreux comme des gouttes de pluie, seulement plus gros. On n'avait qu'à ramasser. Mais qu'arriva-t-il? Une femme pilait du foufou [3] dans un mortier, et l'espace lui manquait pour lever assez haut son pilon. Elle dit au ciel : Soulève-toi un peu, je n'ai pas de place pour mon pilon. — Le ciel obéit en disant : Est-ce assez? — Non, dit-elle, encore plus haut! — Et trois fois ainsi. Enfin elle lui commanda de s'arrêter. C'est ainsi que le ciel s'est tellement éloigné du sol que, lorsqu'on l'appelle, il entend à peine. Quant aux poissons, ils sont bien rares aujourd'hui. Sans cette femme, il en tomberait encore comme par le passé.

Un jour, depuis l'éloignement du ciel, les hommes entreprirent d'atteindre jusque-là. Pour y parvenir ils entassèrent l'un sur l'autre tous leurs mortiers à foufou. Il n'en manquait plus qu'un pour toucher au ciel, mais ils n'en possédaient pas davantage. Ils imaginèrent de prendre celui de dessous, sur lequel tous les autres étaient posés,

[1] Cette légende, qui est comme un écho affaibli de la croyance au péché originel et à la tour de Babel, a été recueillie par un missionnaire anglais chez les nègres Akouapim, qui font partie de la nation des Achantis, à la côte d'Or, en Guinée.

[2] *Nyan koupon*, mot à mot, le haut village des cieux.

[3] Le *foufou* est le mets de prédilection des nègres. On le prépare avec les graines du pisang qu'on fait bouillir et qu'on écrase ensuite dans un mortier de bois, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à l'état de pâte gluante. On en fait des boulettes qu'on mange avec la soupe au poisson.

pour le porter au sommet. Mais quand ils l'eurent pris, toute la colonne s'écroula, et les aurait tués jusqu'au dernier dans sa chute, s'ils ne s'étaient enfuis promptement. Dans leur terreur subite, ils se mirent à parler des langues nouvelles. C'est pourquoi il existe tant de langages sous le soleil; auparavant il n'y en avait qu'un pour le monde entier.

UN MANTEAU DE 30 000 FRANCS.

Si les Indiens du Brésil sont, de nos jours, de merveilleux artistes dès qu'il s'agit d'orner certains tissus de plumes brillantes, les habitants des Sandwich, les Kanaks, ne leur cèdent ni en habileté ni en luxe sur ce point. Les beautés d'*Honoloulou*, la ville capitale de cet archipel, font leur parure principale de couronnes en plumes, et celles de l'*ivi*, qui ont la teinte jaune de l'or, sont les plus recherchées. L'ivi disparaît malheureusement de l'archipel, et il y a telle guirlande, tressée avec les plumes de cet oiseau, qu'on ne vend pas moins de cinq ou six mille francs. Lorsque Rio-Rio, le roi voyageur des Sandwich, vint relâcher au Brésil, pour accomplir ce célèbre voyage en Angleterre qu'il entreprit dans le but d'étudier les merveilles de notre civilisation, il offrit à l'empereur dom Pedro 1er un manteau en plumes d'ivi, et ce vêtement vraiment digne d'un roi fut évalué à la somme peut-être un peu arbitraire de trente mille francs.

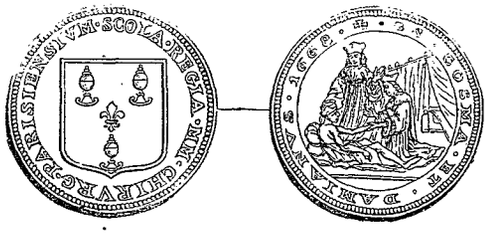
(Voyez du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde sur la frégate* la Vénus.)

HISTOIRE

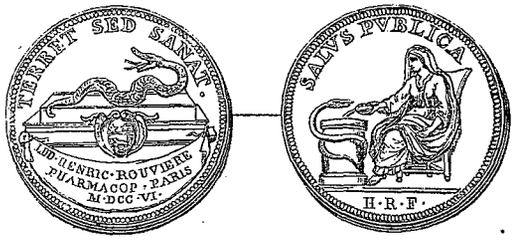
DE L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

I. — JETONS DE MAITRES CHIRURGIENS ET APOTHICAIRES

La Bibliothèque impériale possède une fort belle collection des jetons des doyens de la Faculté de médecine de Paris. Ces pièces, la plupart dans un état excellent de conservation, offrent un double intérêt au point de vue de l'art et au point de vue historique. Elles sont comme les annales métalliques de la Faculté, et permettent de relever les erreurs chronologiques et les omissions que l'on rencontre assez généralement dans les listes des doyens qui ont été publiées. Leur exécution, généralement remarquable, est due, pour un grand nombre, au célèbre graveur Duvivier, et les portraits qu'elles nous transmettent sont les seuls que nous possédions de quelques doyens et médecins célèbres.



Jeton de la confrérie des chirurgiens de Paris, placée sous l'invocation de saint Côme et saint Damien.



Jeton de la confrérie des apothicaires

Ces considérations nous ont déterminé à faire connaître cette belle suite, qui embrasse plus d'un siècle, de 1636 à 1792. Il existe de tous ces jetons des exemplaires en argent et en cuivre.

Avant de donner la liste des doyens, présentons un historique rapide de la Faculté antérieurement à la révolution, qui, en 1794, l'a reconstituée ainsi que tant d'autres institutions entraînées dans la chute de l'ancien régime.

Ce fut vers la fin du treizième siècle que les diverses facultés ou sections enseignantes se séparèrent de l'Université. La Faculté de médecine prit un sceau particulier (une verge surmontée d'une masse d'argent), eut des statuts, commença à tenir des registres dont les plus anciens que nous possédons, sous le nom de Commentaires *(Commentarii)*, datent de 1395. Ils furent acquis sous le décanat de Gui Patin. En 1695, le nombre des médecins à Paris était de 31, sans compter toutefois les licenciés et les chirurgiens. Nous le voyons monter, en 1500, à 72; en 1566, à 81; en 1634, à 101; en 1675, à 105; en 1768, à 148. Jamais, d'après M. Sabatier [1], le nombre des docteurs régents ne s'était élevé, à Paris, à plus de 200 sous le régime de l'ancienne Faculté.

Jusqu'en 1505, la Faculté de médecine n'eut pas d'école particulière. Les leçons journalières se donnaient dans des salles basses de la rue du Fouarre, où les écoliers étaient assis sur de la paille en été et du foin en hiver; une botte de plus marquait la chaire du professeur. Ce local était partagé avec la Faculté des arts. Un chanoine de Paris, Jacques Desparts, premier médecin de Charles VII, fit don à la Faculté de meubles et de manuscrits, et d'une somme de 300 écus d'or, afin qu'elle pût se construire des écoles convenables. Les bâtiments, commencés en 1472, furent achevés vers 1495. Desparts contribua également aux progrès de la médecine : il commenta et interpréta Avicenne. En ce temps, la bibliothèque de la Faculté n'était pas nombreuse; elle ne possédait environ qu'une douzaine d'ouvrages, parmi lesquels deux petits volumes *totum continens Rhasès*, le *plus beau joyau et le plus singulier*, comme la Faculté l'écrivait à Louis XI pour se défendre de lui prêter cet ouvrage. Il fallut que le roi fournît bonne caution : douze marcs de vaisselle d'argent, un billet de 100 écus d'or, sans quoi la Faculté ne se fût jamais dessaisie de son Rhasès [2].

Dès l'époque la plus reculée, la Faculté de médecine de Paris eut à sa tête des doyens. Ce titre, donné d'abord au maître le plus ancien, fut conféré, à partir de 1280, par l'élection et au scrutin. Le mode d'élection adopté en 1566 se maintint jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Les fonctions du doyen duraient deux années ainsi que celles des professeurs de la Faculté. Au bout de ce temps, on procédait à de nouvelles élections. Les noms des docteurs présents, divisés

[1] Voy. les *Recherches historiques sur la Faculté de médecine de Paris*, par Sabatier; Paris, 1835, in-8.

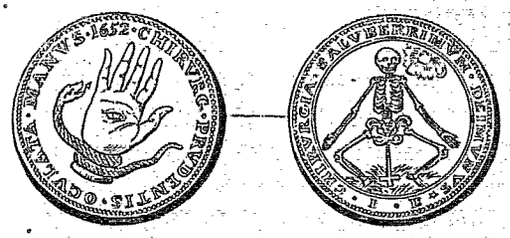
[2] Rhasès est le plus célèbre des médecins arabes. Il naquit en Perse, étudia la médecine, puis passa au Caire et du Caire à Cordoue, où il exerça longtemps cet art. Il a écrit le premier sur la petite vérole, maladie qui parut en Égypte du temps d'Omar, dans le septième siècle de notre ère.

en deux catégories, les *anciens* et les *jeunes*, c'est-à-dire ceux qui avaient plus et ceux qui avaient moins de dix années d'exercice de la médecine, étaient jetés dans deux urnes. Le doyen sorti de charge tirait trois noms de l'urne des anciens et deux noms de l'urne des jeunes : les cinq noms ainsi désignés étaient les noms des électeurs. Ceux-ci se rendaient à la chapelle, invoquaient les lumières de l'assistance divine, et nommaient à la majorité des suffrages trois hommes comme candidats au décanat. On jetait ces noms dans une urne : le plus âgé des électeurs tirait au sort celui du nouveau doyen qui était proclamé. Le même mode d'élection s'observait pour chacun des professeurs (¹).

Le doyen élu prêtait serment devant l'assemblée, s'engageant à sévir sans distinction contre tous ceux qui pratiquaient illicitement la médecine, et à rendre exactement ses comptes dans la quinzaine qui précéderait l'expiration de sa charge. — A partir de 1674, il fut établi que le doyen ou les professeurs pourraient être rééligibles lorsque l'ordre entier des docteurs y consentirait.

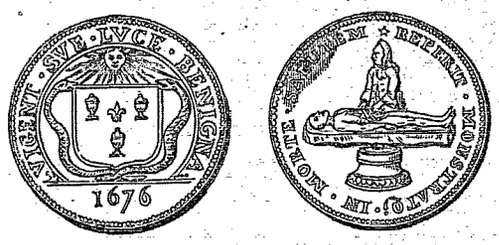
Les professeurs, en entrant en fonctions, juraient « de faire leurs leçons en robe longue à grandes manches, ayant le bonnet carré sur la tête, le rabat au cou et la chausse d'écarlate à l'épaule. »

Aujourd'hui, le doyen ne peut être choisi que parmi les professeurs : c'était le contraire autrefois.



Jeton de chirurgien. — Au droit, une main au milieu de laquelle est un œil : *La main d'un chirurgien habile est comme douée de la vue.* — Au ℟, un squelette : *La chirurgie est le plus utile présent du ciel.*

L'enseignement était public. Le professeur de médecine se faisait assister d'un chirurgien barbier qui devait se borner à la démonstration des parties dont le professeur avait fait la description. Lorsqu'on créa, en 1634, à côté des chaires de médecine et de pharmacie qui existaient déjà, une chaire de botanique et une chaire de chirurgie, on avisa à ce que le professeur de chirurgie n'empiétât pas sur les attributions du professeur de médecine, en limitant son enseignement aux opérations et en définissant l'anatomie, « Un exercice manuel propre à faire connaître le corps humain. » Pendant toute son existence, la préoccu-

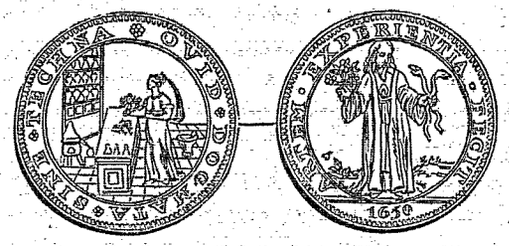


Autre jeton de maître chirurgien. — Au droit, les armes de la Faculté de chirurgie. — Au ℟, démonstration sur le cadavre.

pation constante de l'ancienne Faculté fut d'assurer la prééminence de la médecine sur la chirurgie, et de tracer entre les deux parties de la science une ligne de démarcation profonde.

Jusqu'en 1744, l'enseignement eut lieu dans un amphithéâtre ouvert à tous les vents. Ce fut sous le décanat de Guillaume de l'Épine qu'on en construisit un autre en pierre de taille, avec des fenêtres vitrées. Les leçons étaient faites en latin : on permit cependant aux professeurs de chirurgie de s'énoncer en français.

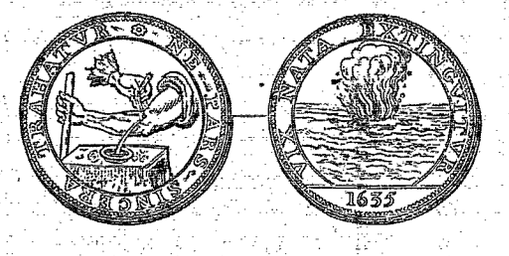
Les chirurgiens s'engageaient solennellement (¹) : 1° à obéir à la Faculté ; 2° à ne point donner un médicament sans l'avis d'un médecin ; 3° à laisser deux fois l'an visiter leurs officines par le doyen et quatre maîtres ou régents de la Faculté.



Jeton d'apothicaire-droguiste. — Au droit, le laboratoire d'un apothicaire. — Au ℟, un vieillard tenant des herbes d'une main et deux serpents de l'autre.

Les apothicaires, de leur côté, faisaient serment : — de vivre et mourir dans la foi chrétienne ; — d'honorer, respecter et rendre service aux docteurs médecins et pharmaciens ; — de ne médire d'aucun des anciens docteurs et maîtres ; — de rapporter tout ce qui serait possible pour la gloire, l'ornement et la majesté de la médecine, etc.

Dans l'origine, la Faculté ne fut presque exclusivement composée que d'ecclésiastiques. Mais une bulle d'Honorius III, au quatorzième siècle, défendit aux prêtres l'exercice de la médecine ; enfin le légat du saint-siége, en 1452, déclara absurde et impie l'obligation du célibat que l'on imposait aux maîtres régents. La chirurgie fut abandonnée aux laïques, et on s'efforça de maintenir son infériorité par



Jeton des barbiers-chirurgiens. — Au droit, un bras qu'une main saigne : *De peur que la partie saine ne soit atteinte.* — Au ℟, une petite flamme au-dessus de l'eau : *Elle est étouffée à sa naissance.*

rapport à la médecine en en concentrant l'exercice parmi les gens illettrés. Les chirurgiens se divisèrent en deux corps : les *lettrés* ou de *robe longue*, qui possédaient une instruction assez étendue, et les *barbiers*. Ce fut à ceux-ci que l'on permit de faire des cours en français. Ils eurent toujours, en raison même de leur ignorance, les préférences et les faveurs de la Faculté.

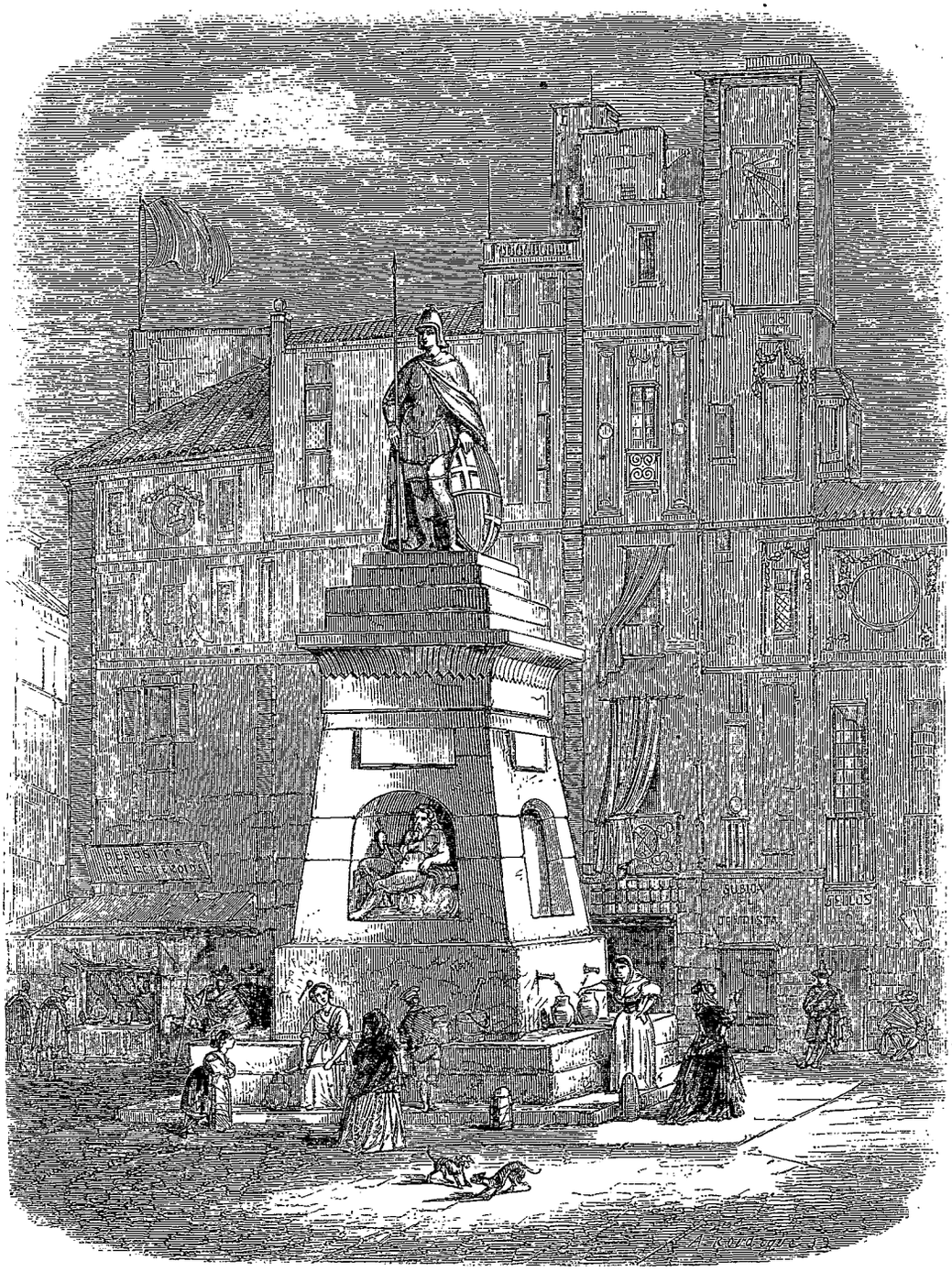
La suite à une autre livraison.

(¹) Sabatier, *Recherches historiques*, p. 17. — Jean Riolan, *Curieuses recherches sur les Ecoles de Paris et de Montpellier*; 1651.

(¹) En 1507, les chirurgiens sont cités devant la Faculté, sur ce qu'ils ordonnaient des « clystères, apozèmes et médecines ». Ils comparurent le 1er juin, écoutèrent humblement les remontrances qui leur furent faites, et jurèrent sur les saint Évangiles de ne plus retomber en pareille faute. (Malgaigne, Introduction aux *Œuvres d'Ambroise Paré*, t. I, p. clij.)

BARCELONE EN 1808.

SOUVENIRS D'UN OFFICIER.



La Fontaine du Vieil-Homme *(Fuente del Viejo)*, sur la Rambla, à Barcelone. — Dessin de Rouargue.

I.

L'armée française avait franchi la frontière d'Espagne le 10 mars 1808. Aussitôt la division du général Duhesme, dont mon régiment faisait partie, reçut l'ordre d'aller occuper Barcelone amicalement, « sauf, disaient les instructions, à en enfoncer les portes si elles ne s'ouvraient pas de bonne grâce ». Mais, loin d'opposer à notre entrée la moindre résistance, les autorités civiles et militaires, pour se conformer aux prescriptions de la cour, nous accueillirent avec une politesse trop démonstrative peut-être pour n'être pas un peu affectée. La bourgeoisie, espérant voir en nous les réformateurs des abus dont elle souffrait, nous témoigna une curiosité bienveillante. Quant au peuple, plus ignorant des projets de la France, ou plus clairvoyant peut-être, grâce à sa vieille haine de voisinage, il garda sur notre passage une attitude plus défiante que sympathique.

Une heure après notre arrivée, quand, après avoir veillé aux besoins des hommes qui se trouvaient sous mes ordres, il me fut permis de songer à moi-même, je jetai les yeux

sur le billet de logement que l'adjudant m'avait remis, avec une attention toute particulière. Le nom et l'adresse m'étant également inconnus, je m'adressai à un laquais en livrée, dont l'insistance à ne pas me perdre de vue depuis que nous étions arrêtés sous les arbres de la *Rambla*, m'avait plus d'une fois fait sourire. Comme s'il avait prévu et attendu ma demande, il s'empara sans rien dire de mon portemanteau, et se mit immédiatement en marche, en me faisant signe de le suivre. Une rue longue, mais mal pavée et étroite, que je sus plus tard s'appeler rue de la *Bocaria*, nous conduisit à une petite place irrégulière, où mon guide frappa à une maison de grande, sinon de belle apparence. Après inspection faite de nos personnes à travers un guichet assez romanesque, la lourde porte s'ouvrit, et un domestique, en costume exactement pareil à celui de l'homme qui m'avait amené, m'introduisit dans un salon, m'offrit un fauteuil, et disparut sans avoir prononcé une parole.

Malgré le désir que j'éprouvais de me trouver en possession d'une chambre, de changer de vêtements et de réparer un peu les forces dépensées dans une longue journée de marche, comme je ne pouvais m'emparer moi-même de cette chambre, il me fallut bien attendre que l'on vînt me l'offrir, et je me mis à examiner la pièce où je me trouvais et dont l'ameublement avait une teinte de couleur locale assez curieuse. Un tapis ou *estera*, en sparte, car on était encore en hiver (en été, il est de jonc ou de feuilles de palmier), couvrait tout le plancher. Les murs nus et blancs, et ornés seulement çà et là de tableaux de sainteté d'une assez bonne facture, étaient revêtus, depuis le sol jusqu'à une hauteur de quatre pieds environ, de panneaux de bois peints. Entre les tableaux, des plaques à bras de cuivre doré, couvertes d'une glace et appliquées au mur, supportaient des bougies; un lustre de verre blanc, imitant le cristal, pendait au milieu du plafond, et de petits miroirs garnissaient les intervalles des fenêtres, assez mal jointes. Si l'on ajoute, rangés autour de la salle, des chaises et des canapés en noyer, à dos découpé, et recouverts de damas jaune, on avouera que tout cela ne ressemblait pas mal à une salle de café.

Quoique les ameublements français eussent déjà pénétré à cette époque dans les grandes villes d'Espagne, celui-ci n'en représentait pas moins un grand luxe, mais un luxe tout national. Me figurant les habitants d'après la demeure, je m'attendais à voir apparaître quelque vieil hidalgo très-sombre ou quelque duègne non moins mystérieuse, lorsque la porte s'ouvrit et livra passage à deux personnes dont le costume, l'âge et même le langage auraient singulièrement mis en déroute mes suppositions, si le temps m'était resté de songer à celles que je venais de faire.

En effet, une exclamation de joie autant que de surprise m'échappa, en reconnaissant, dans le jeune homme qui s'avançait vers moi avec un sourire, un officier espagnol à qui le hasard m'avait fait rendre un service assez important dans la dernière campagne de Prusse.

— Quel heureux hasard! m'écriai-je en serrant la main qu'il me tendait, me fait retrouver chez don Najaro, mon hôte plus ou moins forcé, mon ami Esteban y Vargas, à qui j'avais oublié de demander son adresse en Espagne, lorsque je fis sa connaissance sur le champ de bataille d'Iéna?...

— Et que vous lui sauvâtes la vie en le débarrassant d'un soldat prussien qui lui donnait une rude besogne, répondit-il; mais le hasard n'a rien à faire dans notre rencontre, attendu que vous êtes ici sur la demande très-expresse de don Esteban Najaro y Vargas lui-même, qui, en apprenant l'arrivée de votre régiment à Barcelone, n'a voulu laisser à personne le plaisir de vous offrir une hospitalité dont le principal mérite sera d'être au moins très-volontaire. Mais, mon cher Reuilly, ajouta don Esteban en se retournant vers la jeune fille qui était entrée avec lui, ne remerciez que cette petite personne, doña Fernanda, ma sœur, de cette idée dont elle a eu la priorité, et dans l'exécution de laquelle elle a voulu mettre la dose de mystère romanesque dont ne saurait se passer son imagination de quatorze ans.

J'adressai quelques paroles de politesse à la jeune fille. Elle semblait entièrement absorbée dans un seul sentiment : son affection exclusive et enthousiaste pour le frère qui était alors toute sa famille. Elle portait le costume français, ainsi que don Esteban, et parlait, comme lui, notre langue avec une pureté remarquable.

— Ne vous y fiez pas, me répondit mon hôte, à qui je faisais remarquer que je pouvais presque me croire encore dans ma patrie; ni ma sœur ni moi nous n'aimons les Français, et il n'a pas fallu moins que vos titres particuliers à notre reconnaissance pour vaincre nos anciens préjugés de race et de famille à l'égard de vos compatriotes. Nous portons aujourd'hui, Fernanda et moi, votre costume pour vous faire honneur; mais jusqu'à ce que nous sachions bien exactement ce que vous apportez à notre pays, nous n'en resterons pas moins vis-à-vis de vous dans les termes d'une amitié toute privée et personnelle. C'est là même ce qui m'a empêché d'aller en personne à votre rencontre... Mais nous causerons de tout cela plus tard. L'important, en ce moment, c'est de vous débarrasser de votre attirail de voyage. Je vais vous indiquer votre chambre, et puisque vous avez dîné en route, nous nous retrouverons ici à l'heure du *refresco*.

II.

A huit heures du soir, nous étions, en effet, réunis, doña Fernanda, Esteban et moi, autour d'un *brasero* d'argent rempli d'une poussière de charbon appelée *taregada*, qui, souvent remuée, répandait une vapeur qu'une longue habitude peut seule rendre supportable.

On servit le refresco, sorte de collation composée d'eau glacée, de limonade, de biscuits et de confitures, et invariablement terminée par une tasse de chocolat. Quand les domestiques se furent retirés, Esteban me dit, en allumant à la bougie placée près de lui la cigarette qu'il roulait depuis quelque temps entre ses doigts :

— Enfin, mon cher Reuilly, pouvez-vous me dire ce que vos compatriotes et votre empereur viennent faire chez nous?

— Sur mon honneur, je n'en sais rien, mon cher Esteban, et je crois que mes chefs n'en savent pas davantage, répondis-je, en acceptant une autre cigarette que doña Fernanda venait de m'offrir.

— Je ne saurais accepter sans défiance, poursuivit Esteban, une intervention qui, sans tenir compte du climat, des mœurs, de la langue, des traditions ou même des préjugés, prétend parquer sous les mêmes entraves les peuples les plus différents et les plus antipathiques. L'Espagne, prise dans ses éléments jeunes et vivaces, désire autant que tout autre pays les réformes que le temps a rendues nécessaires; mais ces réformes, elle veut les accomplir elle-même et les approprier à ses besoins réels, et on ne réussira jamais à les lui imposer au nom d'un pouvoir étranger.

— Pourtant, objectai-je, notre drapeau a reçu depuis la frontière jusqu'ici un accueil qui ne m'a en rien semblé hostile.

— Oui, grâce à l'ignorance où l'on est de vos projets, que l'imagination générale fait nécessairement concorder avec ses propres désirs. Mais Dieu veuille que vous n'ayez pas à faire l'épreuve de ce que peut, chez un peuple endormi plutôt que mort, le sentiment de la nationalité et

de l'indépendance. Il me serait cruel d'avoir à considérer comme ennemi celui qui m'a sauvé la vie; mais j'aime mieux prévoir les choses de loin que de m'exposer à m'en laisser effrayer quand elles arrivent. Aussi ai-je quitté le service dès que les premières colonnes françaises ont franchi la frontière d'Espagne pour se rendre en Portugal, et je me tiens prêt à tout événement. La seule chose qui m'inquiète, c'est le sort de cette enfant, si je dois reprendre les armes.

— J'irai avec vous, Esteban! s'écria la jeune fille avec enthousiasme.

— Et vous croiserez le fer aussi avec moi, señora? demandai-je en riant.

— Avec vous et avec tous les ennemis de mon frère et de mon pays, répondit-elle avec une énergie calme et sans emphase.

— Seulement, ajouta en riant Esteban, en considération du service que vous m'avez rendu, elle daignera vous ménager un peu, mon cher Carlos; mais, en attendant, Fernanda, prenez votre guitare et faites-nous oublier un peu le sombre avenir, en nous chantant quelques-unes de vos chansons les plus joyeuses.

Pendant que la jeune fille se disposait à se rendre à ce désir, Najaro ajouta :

— Vous me permettrez aussi de reprendre demain notre costume national, et si vous voulez faire comme moi, nous pourrons courir un peu la ville; grâce à votre déguisement, vous vous renseignerez par vous-même sur les dispositions réelles de ses habitants.

Doña Fernanda ne tarda pas à reparaître avec une guitare, et, après quelques préludes brillants exécutés à la manière espagnole, c'est-à-dire avec des accords pleins et avec le dos de la main, elle nous chanta plusieurs *tiranas* et *seguidillas* assez semblables, sauf le caractère local, à des airs de vaudeville français. Dans son patriotisme ombrageux, elle s'en tint aux airs anciens; car la musique espagnole était déjà, dès cette époque, un peu italianisée.

Le reste de la soirée s'écoula ainsi; nous causâmes littérature, beaux-arts, et je pus me convaincre que le frère et la sœur avaient reçu une bonne éducation dont ils savaient se servir sans pédantisme et sans orgueil. Enfin, remarquant les signes de fatigue que je ne pouvais, malgré le charme de cette réunion tout intime, déguiser suffisamment, Esteban me reconduisit à ma chambre. Il fallut les habitudes très-philosophiques à l'endroit du bien-être que la vie du bivouac m'avait fait contracter, pour que le sommeil daignât me visiter dans le lit dont je me trouvai pourvu. Il se composait de plusieurs matelas posés sur un fond de planches, accompagnés d'une multitude de petits oreillers courts, plats, amoncelés les uns sur les autres; le tout recouvert de draps qui, n'atteignant aucune des extrémités du lit, se trouvent à chaque instant recroquevillés sous le patient. Il faut réellement être Espagnol, ou encore avoir fait une pénible journée de marche, pour y résister.

Je n'en rêvai pas moins de ces choses charmantes que l'on ne rêve qu'à vingt ans, et quand on est encore lieutenant. Il me semblait donc que, devenu maréchal de France, j'étais créé, à la suite de mes nombreuses victoires, roi... en Espagne. Je partageais les ennuis de la couronne avec le farouche Esteban, que l'amitié avait fait se départir un peu de ses rigides principes; et peut-être aussi les plaisirs et les joies du trône avec sa sœur, dont l'unique occupation, dans mon palais imaginaire, était de m'offrir alternativement un verre d'eau glacée ou une cigarette, et de me chanter des seguidillas en s'accompagnant de la guitare.

III.

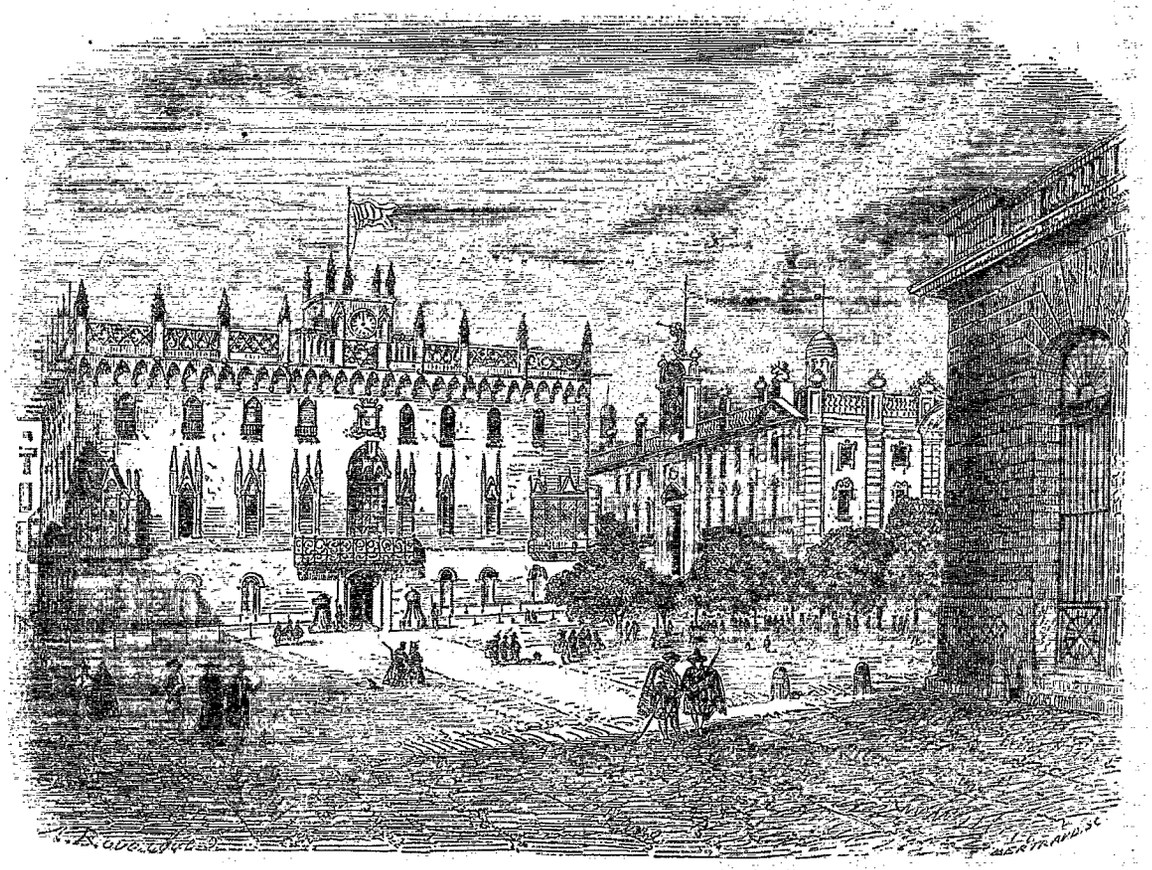
Le lendemain, dès que je fus débarrassé de mon service du matin, don Esteban me proposa de commencer les excursions projetées la veille. Nous nous affublâmes, quoiqu'ils soient peu usités à Barcelone, du manteau et du large chapeau espagnols qui devaient nous permettre de garder l'incognito, et nous nous mîmes à courir la ville un peu au hasard.

Barcelone, en espagnol *Barcelona*, capitale de la Catalogne et l'une des principales villes de la péninsule, fut fondée par les Carthaginois, qui lui donnèrent le nom de leur général *Annibal Barcino*. Elle passa tour à tour sous la domination des Romains, des Goths, des Mores, et les Francs la conquérirent sur ces derniers au neuvième siècle. Elle eut ensuite ses souverains particuliers, les comtes de Barcelone, qui réunirent la Catalogne d'abord à la couronne d'Aragon, et ensuite à celle d'Espagne, dans le douzième siècle.

Grande, admirablement située, très-populeuse, entourée de campagnes fertiles, cette ville, de tout temps célèbre par son industrie, son commerce et son opulence, passa par des épreuves qui compromirent plusieurs fois sa fortune et même son existence. A la suite des guerres civiles des quatorzième et quinzième siècles, et surtout des cinq siéges qu'elle soutint dans un espace de soixante-deux ans, elle se trouvait, au commencement du dix-huitième siècle, presque ruinée et réduite à 37 000 habitants. Mais la paix répara bien vite les désastres de la guerre, et, à l'époque où je m'y trouvais, Barcelone avait retrouvé ses riches manufactures, ses arts et son mouvement; sa population avait atteint le chiffre de 140 000 âmes. On y comptait alors 10 767 maisons, 82 églises, 50 couvents (26 d'hommes, 18 de femmes et 2 maisons de congrégations), un évêché comprenant 253 paroisses, 6 hôpitaux, un hospice et une maison de charité, 30 fontaines et plusieurs édifices publics. Les manufactures, déchues vers la fin du seizième siècle de leur ancienne splendeur, avaient repris une nouvelle activité au milieu du dix-huitième siècle, et étaient alors très-florissantes; 214 métiers fabriquaient des indiennes, 524 des étoffes de soie, 2 700 des rubans et des galons. Les dentelles, blondes, réseaux et rubans de fil y occupaient environ douze mille ouvriers des deux sexes, et les cordonniers, très-nombreux, exportaient aux Indes et dans l'Amérique espagnole jusqu'à 700 000 paires de souliers par année.

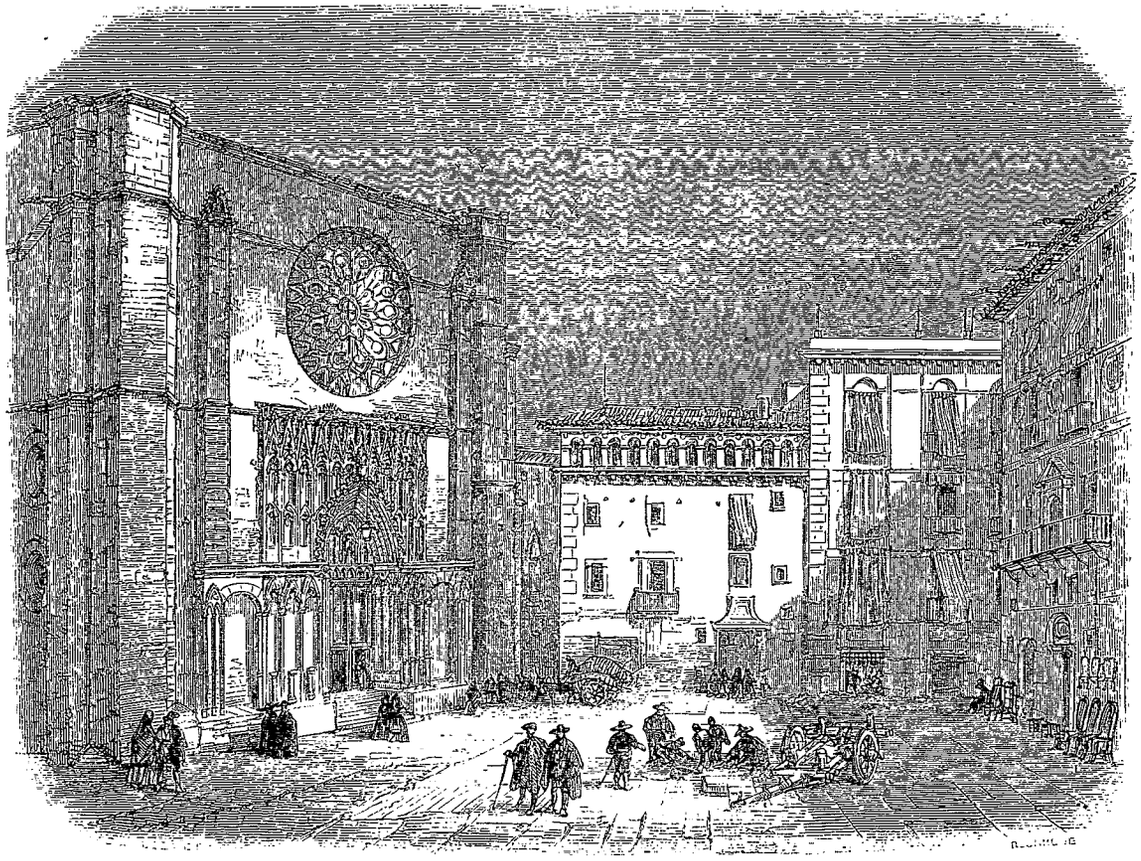
D'après ces détails que don Esteban me donnait tout en marchant, on peut juger de l'aspect que devait présenter cette ville, où l'arrivée des troupes françaises, en faisant fermer un grand nombre de fabriques, avait jeté dans les rues et sur les places une multitude d'ouvriers avides de nouvelles et assez disposés au désordre. Nous nous trouvions à chaque pas arrêtés par des groupes où quelque orateur populaire improvisé parlait du vieux roi pour le plaindre, de la reine pour la maudire, et du prince des Asturies, l'héritier de la couronne, pour en faire, faute de mieux, la providence qui devait, quand il serait monté sur le trône, réformer tous les abus, secourir toutes les misères et rendre à l'Espagne l'ancienne splendeur dont elle était alors si complétement déchue. Quant à la France, tout en acceptant son secours pour se débarrasser d'un gouvernement odieux, on prétendait ne lui rien demander autre chose, et on n'accueillait qu'avec de sombres regards et des menaces assez peu déguisés, l'idée d'une intervention, même momentanée, des conquérants de l'Europe dans les perfectionnements merveilleux si complaisamment entrevus pour la prospérité et la gloire de la patrie.

A mesure qu'Esteban me traduisait ces discours débités d'une voix animée et avec l'accent rude et guttural que les Catalans ont imprimé à l'ancienne *langue limosine*, j'y voyais la confirmation de ses assertions de la veille, et j'acquis dès lors la conviction qu'un tel peuple pourrait être vaincu et



Barcelone. — Le Palais-Royal et la Douane. — Dessin de Rouargue.

Place de San-Agustin Bella. — Dessin de Rouargue.



Eglise de Santa-Maria del Pi. — Dessin de Rouargue.

Costumes catalans. — Dessin de Rouargue.

soumis par la France, mais qu'il ne s'y laisserait jamais assimiler.

L'heure du dîner nous fit reprendre le chemin de la place *San-Jaume* où demeurait mon hôte, à travers des rues étroites, assez mal alignées, et pavées de grandes dalles plates et disjointes qui laissaient s'élever l'odeur des égouts qu'elles recouvrent. Esteban me fit remarquer en passant certaines maisons assez curieuses par leur architecture et les peintures dignes d'attention qui décorent leurs façades. Deux surtout étaient dignes d'attention : celle dite de *Dufay*, bâtie sur l'emplacement du palais du roi more *Gomir*, qui régnait en 802, lors de la prise de Barcelone par les Francs; et, sur la place de la *Cucurella*, la *casa de Gralla*, alors possédée par le duc de Medina-Celi, et d'un aspect très-élégant (1).

En rentrant, je ne pus me défendre de témoigner à mon hôte quelque étonnement du grand nombre de domestiques que je remarquais dans sa maison, et de lui demander à quoi pouvaient lui servir tant de bras, lesquels supposaient un nombre proportionné de bouches à nourrir.

— Pour peu que vous séjourniez en Espagne, me répondit-il, et que vous voyiez de grandes maisons, vous me trouverez bien modéré dans un luxe que le peu d'activité de ces gens-là rend à peu près nécessaire. Ici chaque domestiques a sa spécialité, et vous n'obtiendrez à aucun prix un verre d'eau de mon valet de chambre, ni une paire de bottes du garçon d'office. Les maisons des gentilshommes sont aussi encombrées de fainéants qui, par suite de l'usage où l'on est de ne pas laisser de pension aux gens à gages, passent avec leurs femmes et leurs enfants chez les héritiers, et y produisent plusieurs générations, lesquelles ne sont presque jamais ni employées ni connues du maître qui les loge et les nourrit. Le duc de Medina-Celi, dont vous venez de voir l'hôtel, dépense, dit-on, pour ce seul article, douze mille réaux par jour, dans ses diverses habitations, à Madrid, dans ses terres et ici.

Les honneurs du dîner furent faits avec une grâce charmante par doña Fernanda. Nous étions seuls, Esteban, la señora et moi : on n'invite presque jamais personne à dîner en Espagne, et cela, non par économie, comme on le pense, ni par sauvagerie, mais uniquement par suite de l'invincible besoin que l'on éprouve de faire la sieste après le repas. Les étrangers eux-mêmes ne peuvent résister à l'influence accablante d'une atmosphère embrasée qui énerve l'homme et lui impose la nécessité de chercher dans le sommeil un refuge contre le climat. De deux à cinq heures de l'après-midi, les rues sont désertes, les boutiques fermées, et dans quelque maison que l'on se présente, on n'y trouve ni maîtres, ni domestiques pour vous recevoir.

Ignorant l'usage où l'on est de se séparer immédiatement après le dîner, et moins tyrannisé que mes hôtes par l'habitude, quoique je fusse aussi sensible qu'eux à la chaleur, je voulus, une fois levé de table, poursuivre la conversation, très-intéressante et très-animée, commencée avec doña Fernanda sur les qualités respectives des femmes espagnoles et françaises. Mais, au léger sifflement que produisait l'haleine de la jeune fille en passant entre ses lèvres à demi entr'ouvertes, je m'aperçus bientôt, non sans quelque dépit, que, malgré les madrigaux que je trouvais moyen de glisser çà et là à son adresse, elle avait non-seulement fermé les yeux, sur le canapé où elle était assise, mais s'était encore complétement endormie au bruit de mon éloquence. Esteban, qui en avait fait autant de son côté, se leva en sursaut dès que je cessai de parler, et, remarquant mon désappointement, il me prit le bras et m'entraîna vers ma chambre, en riant aux éclats des excuses que sa sœur, réveillée aussi par sa gaieté, et moi, nous nous adressions mutuellement sur une inconvenance très-involontaire de part et d'autre.

(1) Voy. page 21.

IV.

La chaleur étant un peu tombée, vers six heures du soir, nous sortîmes de nouveau pour la promenade. Cette fois, doña Fernanda nous accompagnait. En reprenant le costume national (que les femmes du monde ne portaient guère plus déjà que pour sortir à pied et pour aller à l'église), elle avait retrouvé toute l'aisance et la grâce de mouvements que la longueur des robes françaises lui avait fait perdre la veille. Malgré la mode générale encore à cette époque, elle ne portait pas de poudre, et une mantille de blonde posée sur ses cheveux noirs rehaussait encore l'éclat de ses yeux, que les mouvements rapides de l'éventail découvraient ou voilaient avec une adresse merveilleuse.

Nous suivîmes la *muraille de Terre*, dont les allées plantées sur les remparts embrassent les trois quarts de la ville, qu'elles dominent d'un côté. De l'autre, l'œil s'étend sur les riches et verdoyantes campagnes qui entourent Barcelone. L'*Esplanade* s'étend de la *porte Neuve* à la citadelle sur une longueur de 450 mètres. Les avenues, terminées à leurs extrémités par des places demi-circulaires au milieu desquelles s'élèvent des châteaux d'eau en rocaille, présentent de distance en distance des bassins avec jets d'eau entourés de bancs de marbre blanc. Commencée en 1797, pour donner du travail aux ouvriers que la guerre avec l'Angleterre avait réduits à la mendicité, cette belle promenade fut terminée en 1801 par les soins de don Augustin, depuis duc de Lancaster, alors capitaine général de la Catalogne, qui, par l'activité qu'il déploya en ces circonstances critiques, a mérité la reconnaissance des habitants de Barcelone. L'une des places de l'Esplanade porte son nom.

La seule place publique de Barcelone qui, par ses dimensions, mérite ce nom, est celle du *Palais*, où se trouvent la *Bourse*, la *Douane* et le *palais du Général*, devenu plus tard la demeure des vice-rois de Catalogne. C'est un grand édifice carré, surmonté de créneaux et badigeonné de fresques plus que médiocres. La Douane est un bâtiment moderne, surchargé d'ornements en stuc qui ont les prétentions d'imiter le marbre. Quant à la Bourse, la noblesse de son architecture, le choix de ses ornements et la majesté de l'ensemble, en feraient le plus bel édifice de Barcelone, si un avant-corps trop saillant ne détruisait l'harmonie de la façade.

Si la *muraille de Mer* manque du principal attrait d'une promenade publique, les arbres, elle rachète bien cet inconvénient par sa situation heureuse. Au delà du port qu'elle domine, on découvre le phare, à l'extrémité du promontoire où est bâti Barcelonette, petite ville très-régulière, mais, par cela même, très-ennuyeuse; le port Saint-Charles à gauche, la forteresse de Monjuich à droite, et en face les eaux bleues de la Méditerranée sillonnées de voiles de toutes les formes et de toutes les nations.

A l'arsenal des *Atazanas*, nous quittâmes la muraille de Mer pour les peupliers de la *Rambla* qui sépare de la nouvelle ville la vieille ville, dont nous venions de faire le tour. Construite à la même époque que l'Esplanade, la Rambla lui est à peu près parallèle et en rappelle quelques-unes des dispositions. Mais des terrasses pavées de briques en rendent la fréquentation plus facile en toutes saisons. Là, comme partout où nous avions passé précédemment, il y avait foule, soit à cause de la beauté de la soirée, soit par suite de la gravité des circonstances politiques. Les Catalans étaient naturellement plus nombreux. Les hommes portaient la veste sur l'épaule gauche, la culotte courte sans jarretières, retenue par une large ceinture bleue

ou rouge, les guêtres de cuir; leurs pieds étaient plutôt ornés que chaussés d'*espardenyas* de cordes, et leurs cheveux emprisonnés dans la résille de soie surmontée du bonnet de laine bariolé. Les femmes avaient le corsage emprisonné dans la *cotilla* bardée de baleines et même de cercles de fer, les jambes nues ou couvertes de bas bleus sous un jupon court de même couleur; les unes étaient chaussées d'*espardenyas*, les autres de souliers noirs tailladés, à boucles d'argent carrées, et toutes étaient coiffées de la *redazilla* de couleur, que recouvre à demi la mantille de laine blanche (la mantille noire étant réservée aux classes élevées). Aux indigènes se mêlaient çà et là des habitants des autres provinces espagnoles que leurs affaires ou leurs plaisirs avaient amenés dans la capitale de la Catalogne.

Un peu lassés de cette longue course, nous entrâmes au théâtre, situé sur la place non plantée qui sépare en deux parties la Rambla. On donnait ce jour-là la comédie espagnole, qui alternait alors avec l'opéra italien. De tous les théâtres d'Espagne que je connais, celui de Barcelone et celui de Valence sont les seuls où les loges, séparées par des cloisons à hauteur d'appui, permettent d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de la salle. Mon regard s'arrêta de suite sur une sorte d'amphithéâtre placé en face de la scène, et occupé exclusivement par des femmes, dont les mantilles noires et blanches présentaient assez l'aspect d'un chœur de religieuses. Il s'en élevait dans les entr'actes un murmure de voix qui ne pouvait que donner raison aux préjugés généralement accrédités sur le penchant du beau sexe au caquetage. Cela s'appelle le *cazuelo*. On n'y admet que des femmes. La fille du peuple y coudoie la femme du monde qui n'a pas voulu faire la toilette nécessaire pour se montrer en loge; la marchande y bavarde avec la grande dame. Aussi, à la fin du spectacle, les issues de ce compartiment, dont l'abord leur a été défendu, sont-elles assiégées par une foule d'hommes de toutes les classes, qui y ont un intérêt de curiosité, de convenance ou de cœur.

Le spectacle se composait d'une pièce *de capa y de espada* (de cape et d'épée) où je devinai plus que je n'y retrouvai, mais poussées jusqu'à l'hyperbole et souvent au pathos, les qualités généreuses, enthousiastes, patriotiques et amoureuses du peuple espagnol. Les intrigues galantes entremêlées de sérénades et de grands coups d'épée, les vengeances atroces mais encore héroïques, les actes de courage antique, y étaient entremêlés des *concetti* alambiqués des amants et des platitudes du *gracioso*, dont le rire semble la perpétuelle moquerie de la matière contre les élans les plus sublimes de l'âme.

Les entr'actes étaient remplis par des *saynettes* dont les *majos* et les *gitanos* sont les héros à peu près obligés. Ces petits tableaux de mœurs, presque toujours grotesques et mêlés de musique, ont l'inconvénient, ainsi placés, de détruire l'illusion de la pièce principale qu'ils interrompent. Souvent le héros de celle-ci reparaît dans celle-là, n'ayant qu'imparfaitement déguisé son pourpoint de satin sous les haillons d'un mendiant, et faisant ainsi commettre au spectateur naïf la même confusion que cet ancien magistrat qui prenait un soir *les Plaideurs* pour la suite d'*Andromaque*.

Le spectacle fut terminé par le *bolero*, cette danse qui a une telle puissance d'entraînement pour les Espagnols, qu'on a pu dire, avec peu d'exagération, que l'air seul, joué dans une église ou un tribunal, ferait oublier leurs distinctions et leurs fonctions aux juges, aux prêtres, aux avocats, aux criminels et aux fidèles, et ferait danser, en dépit d'eux-mêmes et avec un égal entrain, tristes et gais, vieux et jeunes, grands seigneurs et mendiants. Comme, en revenant, je parlais à doña Fernanda du plaisir que m'avait fait cette partie du spectacle, elle me dit :

— Cela aura l'avantage de me dispenser de vous montrer mon talent en ce genre, et vous n'y perdrez rien, car je ne danse pas aussi bien que cela.

V.

Pendant que je m'oubliais entre l'étude des mœurs espagnoles et les douceurs d'une amitié née des hasards de la guerre, la position du général Duhesme et de ses troupes devenait chaque jour plus inquiétante à Barcelone. Sept mille hommes disséminés dans une ville de cent cinquante mille âmes n'eussent été une force suffisante qu'à la condition de pouvoir, en cas d'attaque, se retrancher derrière des murailles; et la citadelle ainsi que le fort Monjuich étaient occupés par les troupes espagnoles. Après le premier moment de curiosité et d'étonnement, la population de Barcelone avait jugé nos soldats sur la mine, jugement qui ne pouvait, on doit l'avouer, leur être très-favorable. Très-jeunes et assez mal équipés, un grand nombre étaient en outre atteints d'un vilain mal de peau qu'ils avaient gagné au contact des mendiants des provinces basques. Ces circonstances étaient peu faites pour imposer à un peuple orgueilleux. D'un autre côté, les Italiens, sous les ordres du général Lechi, s'étaient attiré plus d'une mauvaise affaire avec le peuple. Les couteaux avaient été tirés, les sabres n'avaient pas été plus endurants. Chaque jour quelques-uns des nôtres manquaient à l'appel; les paroles menaçantes succédaient aux regards haineux sur notre passage. Une sourde fermentation régnait autour de nous, et la moindre étincelle devait faire éclater les nuages amoncelés sur nos têtes.

Esteban, plus à même que moi d'apprécier les dispositions de ses compatriotes, ne me dissimulait pas la gravité des circonstances, et, tout en se réjouissant comme Espagnol des sentiments patriotiques que révélait cette opposition à l'invasion française, il déplorait, au point de vue de notre amitié, les devoirs cruels qu'allait lui imposer un avenir peut-être très-rapproché.

— Le jour où la France voudra mettre la main sur l'Espagne, — me disait-il souvent avec une sombre énergie, — ce jour-là, tout en restant amis comme hommes, nous deviendrons, comme soldats, ennemis irréconciliables. Certes, je donnerais pour vous ma vie avec joie; mais si jamais de votre mort dépendait le salut de ma patrie, je vous tuerais sans hésiter.

— Bah! disais-je en riant, vous vous vantez, mon cher Esteban. Votre férocité n'est que dans la tête; à l'occasion votre cœur faiblirait ni plus ni moins que celui de doña Fernanda.

— Ne vous y fiez pas, — répondit-il en me serrant la main, pendant que la jeune fille hochait la tête d'une façon assez dramatique. — Ma sœur et moi nous sommes nés à Barcelone, et nos aïeux ont montré à diverses reprises, et notamment pendant le siége de 1713 et 1714, que les vertus romaines n'étaient pas au-dessus de leur héroïsme. Aussi, je vous en supplie, si jamais nous devons nous trouver face à face et les armes à la main, ne me tentez pas, ami; je connais assez votre bravoure pour ne voir, dans le soin que vous prendriez de m'éviter, que le désir de m'épargner un crime.

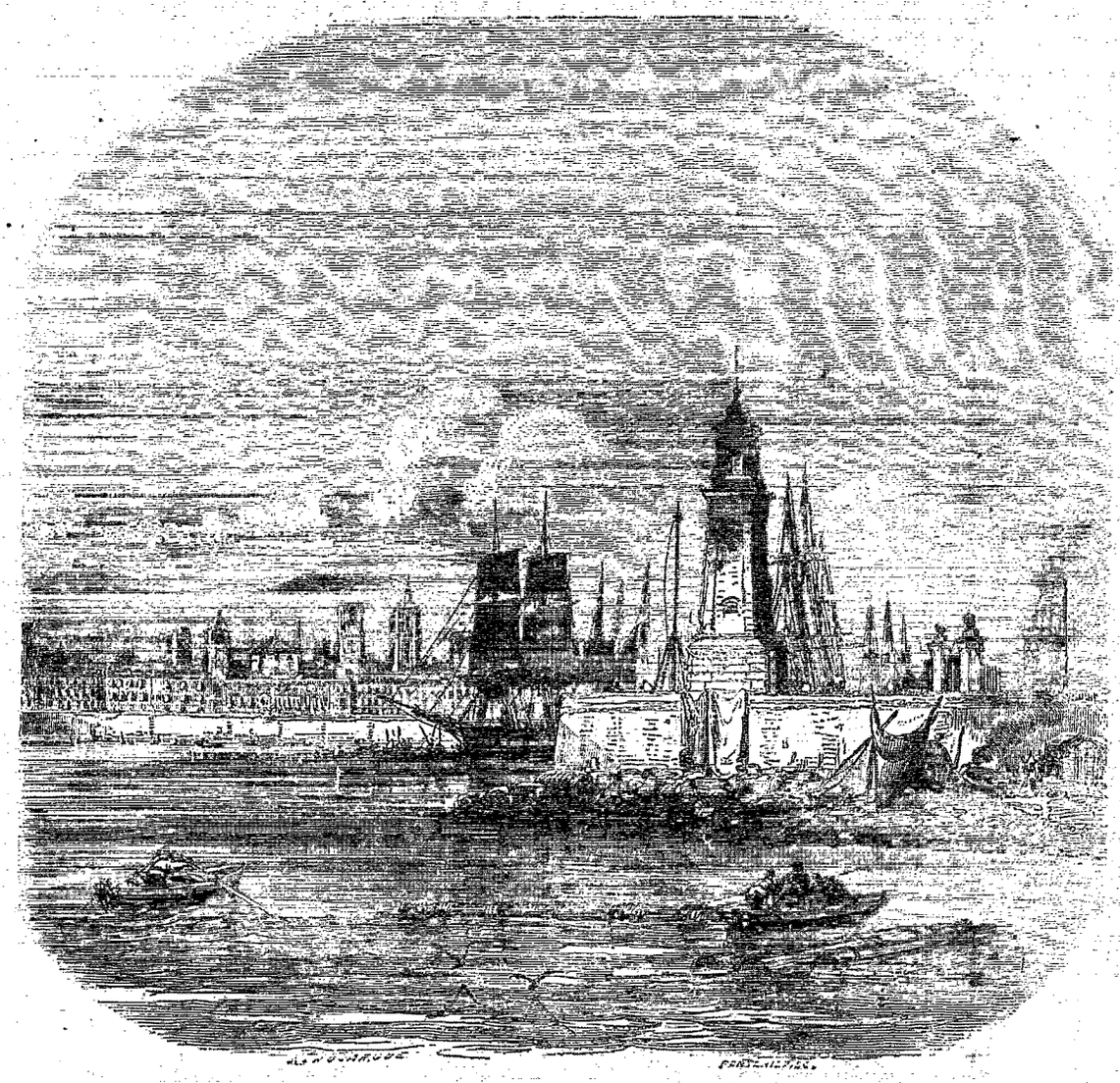
— Soyez tranquille. Mais, qui sait? le soleil sort souvent du nuage qui semblait ne recéler que la tempête. Espérons.

— Soit, espérons, puisque l'illusion est encore le plus réel bonheur de la vie. Mais, je vous en prie, prenez vos précautions, ou plutôt ne paralysez pas par trop de confiance ou d'imprudence l'effet des miennes. Ici, je réponds de vous, et quoi qu'il advienne, je saurai préserver mon hôte; mais je ne saurais vous sauver du coup de couteau qui vous attend peut-être au détour de la rue.

— C'est-à-dire que vous voulez me mettre aux arrêts, mon cher ami? Les ombres chinoises dont vous cherchez à m'effrayer me donneraient, je vous l'avoue, un grand désir de les aller combattre, comme votre don Quichotte, si je ne trouvais très-agréable de me laisser emprisonner par des enchanteurs aussi bienveillants que votre sœur et vous. Je vous promets donc de ne sortir, hormis pour mon service, que sur votre autorisation formelle à l'un et à l'autre.

Cette réclusion, entremêlée, du reste, de quelques sorties avec mes deux hôtes, pour suivre les cérémonies religieuses de la semaine sainte, étaient loin de me déplaire. Esteban et sa sœur s'ingéniaient à me rendre le séjour de leur maison aussi agréable que possible. Un vaste jardin nous servait de refuge pendant les heures chaudes du jour. Assis à l'ombre des orangers, auprès des sources jaillissantes, nous causions de l'Espagne, de la France et des pays qu'Esteban et moi nous avions parcourus dans les guerres précédentes.

Pour me donner une idée du monde de Barcelone, on organisa un soir une *funcion* ou fête à laquelle ne furent conviés, du reste, que les amis les plus intimes de la famille. Malgré le goût des habitants de Barcelone pour le luxe et les plaisirs, les réunions étaient fort rares à cette époque, surtout parmi la noblesse, et, en dépit du carême et de la présence des étrangers, chacun se rendit avec empressement à l'invitation de mes hôtes. Habitué au laisser aller des salons français, je ne vis pas sans surprise l'espèce d'étiquette cérémonieuse qui régnait dans cette réunion de gens qui avaient pourtant l'air de se connaître très-intimement. Les femmes, à mesure qu'elles arrivaient, allaient s'asseoir sur les siéges rangés d'un côté de la salle, tandis que les hommes restaient debout de l'autre. Cette séparation peu favorable à la conversation dura jusqu'à ce que l'on organisât les parties. On joua le *reversi*, le *trésille*, le *loto*, et alors seulement quelque animation se montra, surtout dans les groupes qui se formèrent entre les personnes qui ne prenaient pas part aux émotions du *quaterne* et du *quinola*. Malgré leur réserve habituelle et leur ignorance complète des banales formules de la politesse, les hommes ne manquaient ni de courtoisie, ni d'une gaieté qui devenait souvent bruyante et spirituelle.



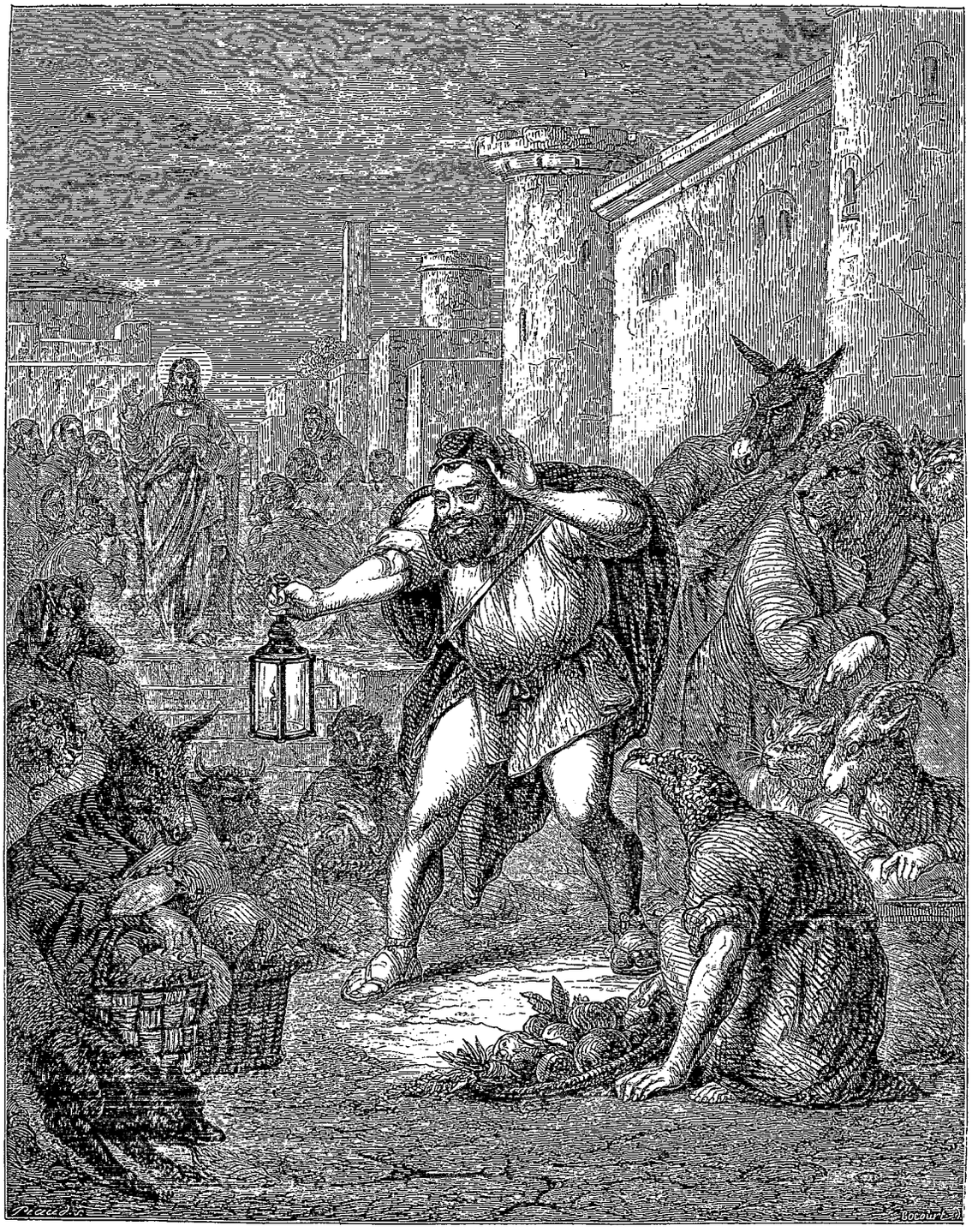
Ancien phare du port de Barcelone. — Dessin de Rouargue.

Le *refresco* termina comme d'ordinaire la soirée, qui réussit à me faire oublier mon isolement au milieu d'une société plus curieuse que sympathique, et chez qui la défiance qu'inspirait ma nationalité venait combattre la bienveillance qu'aurait pu inspirer ma personne et l'amitié que me témoignaient les maîtres de la maison.

La fin à une autre livraison.

JEAN LUYKEN.

ÉSOPE ET LE CHRIST.



Ésope cherchant un homme. — Composition de M. Achille Devéria, d'après Jean Luyken. — Dessin de Bocourt.

Phèdre conte qu'un jour Ésope, une lanterne à la main, traversait un marché. Un plaisant lui demanda ce qu'il faisait avec cette lumière en plein midi : — Je cherche un homme, répondit Ésope.

C'est à cette fable de Phèdre intitulée : *Ésope à un bavard*, que Jean Luyken a emprunté l'idée première de sa composition. Il l'a agrandie et ennoblie en y introduisant, d'une part, ces divers personnages à têtes d'animaux dont les traits, ou sots, ou féroces, révèlent la bassesse ou la brutale méchanceté de leurs instincts, et d'autre part, la figure du Sauveur qui apparaît au loin rayonnant d'une douce lumière, et dont la morale divine vient élever l'âme humaine au-dessus des passions que déifiaient les croyances païennes.

Jean Luyken (¹) naquit à Amsterdam en 1649, et mourut dans la même ville en 1712; son goût naturel le porta vers l'étude du dessin. Il entra d'abord dans l'atelier de Martin Zaagmoelen, peintre fort peu connu, et cité seulement dans quelques biographies ou dans de rares catalogues de vente. Mais bientôt il abandonna la peinture pour se livrer à la gravure exclusivement; toutefois cet apprentissage de peintre, loin de nuire à Luyken, lui servit singulièrement dans la suite, et c'est à ces études premières qu'il faut attribuer la verve et la facilité qui caractérisent ses nombreuses gravures.

Il serait presque impossible de compter toutes les estampes dues à la pointe de Jean Luyken. Quelques biographes le comparent pour la fécondité à Sébastien Leclerc, à Étienne de la Belle et à Romain de Hooghe; malgré sa grande prédilection pour les compositions sacrées, J. Luyken aimait à traiter les sujets historiques et emblématiques. Parmi les suites les plus considérables qu'il inventa et qu'il grava, nous citerons : le *Théâtre des martyrs depuis la mort de Jésus-Christ jusqu'à présent, représenté en très-belles tailles-douces par le célèbre Jean Luyken; se vend à Leyde chez Pierre Vander Aa*, 115 planches; l'*Histoire universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, 155 planches; et enfin les *Figures du vieux et du nouveau Testament, inventées et gravées par Jan Luyken. P. Mortier edit. cum privileg.* Cette dernière suite est certainement le plus important ouvrage de Jean Luyken. On remarque surtout dans ces nombreuses compositions une science et une variété qui dénotent une intelligence fort étendue; on voit vivre et agir dans ces planches des milliers de personnages qui tous sont bien à leur place et font bien ce qu'ils doivent faire. Ce qu'il y a d'hommes et de bêtes, par exemple, dans les célèbres planches des Plaies d'Égypte est à peine croyable; l'investigateur le plus patient ne pourrait arriver à compter le nombre de têtes comprises dans ces gravures. Mais si Luyken compose bien, il a aussi un grave défaut que nous ne devons pas oublier de signaler : il ne sait mettre sur les figures de ses personnages aucune intelligence; ils ont tous le nez long et pointu, l'œil hagard, la bouche béante et dédaigneuse, et qui a vu un de ses personnages les a tous vus. Il aurait fallu un autre artiste pour dessiner les sujets que Luyken composait.

Outre les grandes suites, Luyken a encore gravé un certain nombre de planches isolées qui offrent un véritable intérêt au point de vue historique. La France, où il a évidemment vécu quelque temps, quoique aucun biographe n'en fasse mention, lui a fourni plusieurs compositions intéressantes; parmi ces dernières nous devons citer : *la Promulgation de l'édit de Nantes*, 1599; *l'Assassinat de Henri IV*, 14 mai 1610, planche qu'il grava avec son fils et qui est signée *Jan en Casper Luiken*; *la Mort du maréchal de Turenne*, 1675; et enfin *la Révocation de l'édit de Nantes*, 8 octobre 1685, pièce gravée par Jean Luyken seul avec une finesse et un esprit bien remarquables, et d'autant plus digne de fixer l'attention que, dans cette planche, rien n'a été négligé, ni les figures, ni la composition; on peut même dire que la physionomie de ses personnages n'y est pas aussi insignifiante qu'à l'ordinaire, et que le caractère de chacun d'eux est assez bien indiqué.

Le portrait de Jean Luyken a été gravé plusieurs fois. F. Muller, dans son excellent Catalogue des portraits néerlandais, en indique trois, dont un dessiné peut-être par Michel de Musscher. Les deux autres sont gravés d'après Houbraken par P. Sluyter, l'un in-4° et l'autre in-8°. Une copie de ce portrait d'après Houbraken a été faite sur bois dans la Vie et les œuvres des artistes hollandais par Immerseel, publiée à Amsterdam en 1843. Sur ces différents portraits, gravés d'après le même original, Luyken paraît pensif et réfléchi; des yeux fixes, une large bouche à lèvres épaisses, de longs cheveux tombants, une tenue négligée, tout en lui semble indiquer un artiste ami de la méditation et préoccupé d'idées mystiques. Du reste, P.-J. Mariette nous dit que c'était un homme « fort peu dissipé et ne sortant de son cabinet que pour entrer à l'église ».

Jean Luyken avait un fils, Gaspard Luyken, né à Amsterdam vers 1660. Gaspard était élève de son père et grava même quelquefois avec lui; sa pointe est lourde et maladroite, son dessin incorrect et uniforme; celles de ses pièces que nous avons rencontrées représentent les quatre Saisons et sont bien indignes d'arrêter l'attention; on serait moins sévère pour cet artiste, si l'on ne connaissait de lui que *le Respect de l'empereur Joseph Ier devant le saint sacrement porté par un prêtre*. Il y a, en effet, dans cette petite planche une telle facilité de pointe et une telle hardiesse de dessin qu'on serait tenté de l'attribuer plutôt à Jean qu'à Gaspard. Cet artiste mourut avant son père, et Huber et Rost (*Manuel des amateurs de l'art*, t. VII, p. 254), qui nous apprennent ce détail, nous disent aussi « qu'il a beaucoup travaillé pour les libraires de Hollande et qu'il s'est souvent servi du burin ». Il est probable qu'ils ont confondu les œuvres de Gaspard avec celles de Jean; nous n'avons jamais vu mentionner nulle part un grand nombre de pièces de Gaspard Luyken.

(¹) Et non Luicken ni Luycken, comme l'écrivent quelques biographes; nous avons adopté l'orthographe de la signature que l'artiste grave au bas de toutes ses planches.

SUR LE STYLE.

La pensée de l'écrivain n'est complète que quand elle est arrivée à une forme irréprochable, même sous le rapport de l'harmonie, et il n'y a pas d'exagération à dire qu'une phrase mal agencée correspond toujours à une pensée inexacte. L'instrument de la langue française est arrivée sous ce rapport à un tel degré de perfection qu'on peut le prendre comme une sorte de diapason dont la moindre dissonance indique une faute de jugement ou de goût.

ERNEST RENAN.

ÉTUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 59, 90, 194, 250.

VII. — MARAIS SALANTS DU GOLFE DE GASCOGNE.

Suite.

La *baie* ou *anse de l'Aiguillon* est formée par une presqu'île étroite, bordée de dunes et terminée par la pointe de l'Aiguillon, à l'est de laquelle est un mouillage qui est le meilleur abri de toute la côte. La baie est bordée de prairies qui couvrent de haute mer, et très-ensablée. Elle a aujourd'hui 7 kilomètres à l'entrée et 9 de profondeur; autrefois son étendue était beaucoup plus considérable; mais, soit à cause de l'envasement, soit à cause de l'exhaussement du sol, soit encore par la retraite de la mer, la baie a beaucoup diminué. On peut voir sur la carte géologique de la France, par MM. Élie de Beaumont et Dufresnoy, le contour de l'ancien golfe remplacé aujourd'hui par les alluvions marécageuses qui s'étendent jusqu'à Luçon, Maillezais, Niort, Grip, Benon et Aigrefeuille (¹). La baie de l'Aiguillon est célèbre par ses *bouchots* ou parcs à moules; les bouchots sont de vrais espaliers; toute la baie est cou-

(¹) Voy. A. de Quatrefages, *les Côtes de Saintonge*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril et 15 mai 1853.

verte de longues murailles de pieux, entrelacés de clayonnages sur lesquels on élève les moules. Le centre de cette industrie est à *Esnandes;* elle remonte au treizième siècle et a été créée par un Irlandais naufragé, nommé Walton. Les moules sauvages de Normandie que l'on mange à Paris ne donnent aucune idée des grosses et succulentes moules de l'Aiguillon, qui se consomment dans l'ouest de la France; on estime par an la récolte des moules à Esnandes à près de 40 millions de kilogrammes, valant sur le marché au moins douze cent mille francs (1).

La Sèvre se jette dans la baie de l'Aiguillon après avoir arrosé *Marans,* port de commerce assez important.

Depuis la pointe de Saint-Clément, qui est au sud de la baie de l'Aiguillon, jusqu'à l'embouchure de la Seudre, à l'exception de quelques pointes rocheuses, la côte est presque partout basse et sablonneuse; la mer est encombrée de vases et de sables; mais les dunes ont disparu, excepté dans les îles de Ré et d'Oléron. Aux environs de la Rochelle, on trouve des falaises de calcaire oolitique, au pied desquelles s'étendent de vastes plateaux sous-marins, formés de la même roche. Après la Rochelle, la côte redevient basse et sablonneuse; elle est bordée quelquefois de dunes appelées *puechs,* hautes de 65 mètres, ou de prairies qui couvrent de haute mer, sauf aux deux pointes élevées du Ché et de Châtelaillon.

Au delà de la Charente et jusqu'à la Seudre, le rivage est couvert de marais salants. D'immenses quantités de vase obstruent tous ces parages; détroits, rades, ports, tout est envasé. Ces alluvions sont fournies par l'érosion de la côte et par les dépôts des rivières. Le vieux port de la Rochelle est comblé depuis longtemps, et le port actuel a déjà subi de grands changements. La ville de Châtelaillon, à 12 kilomètres au sud de la Rochelle, autrefois ville forte et importante, est détruite; ses derniers restes ont été emportés en 1660 par une tempête; le fort élevé sous l'empire à la pointe de Châtelaillon s'est écroulé déjà avec sa falaise; il ne reste plus que la pointe de Châtelaillon que protégent ses rochers. Au moyen-âge, on allait à pied sec de cette pointe à l'île d'Aix; actuellement un détroit de 6 kilomètres les sépare. Il s'accomplit sur ces côtes un double travail d'envasement et d'érosion qu'un savant naturaliste décrit ainsi : « L'Océan attaque et démolit pièce à pièce les saillies de la côte; partout il remblaye les parties rentrantes (2); et le résultat final de cette double action sera dans l'avenir le comblement des golfes aussi bien que le rasement des promontoires. Tôt ou tard la côte, jadis si accidentée, au nord de la Gironde, de la pointe de la Coubre jusqu'à Longueville, sera presque aussi uniforme que celle qui s'étend au midi de la pointe de Grave jusqu'à Saint-Jean-de-Luz (3). » — « Toutes ces alluvions, dit encore M. de Quatrefages, à peine élevées au-dessus du niveau de la mer, se prêtent admirablement à la fabrication du sel : aussi le fond de toutes ces anses est-il couvert de marais salants. En outre, des écluses et des canaux conduisent jusque bien avant dans les terres l'eau de mer chargée de ses principes salins, la ramènent vers l'Océan aux heures du reflux, et étendent ainsi cette industrie jusqu'aux limites mêmes des atterrissements. »

Les marais salants sont extrêmement nombreux dans les alluvions marécageuses de Brouage, de Marennes, et le long de la Seudre. Les salines de la Charente-Inférieure rapportent par an 74 millions et demi de kilogrammes de sel; ce sont les plus productives après celles du Morbihan.

A l'ouest de l'Aunis et de la Saintonge, on remarque les trois îles de *Ré,* d'*Aix* et d'*Oléron.* L'île de *Ré,* longue de 25 kilomètres, large de 8, est couverte de vignes au nord et au sud, et au centre, dans la mer du Fief, de marais salants. Ses côtes sont basses, bordées de dunes, et entourées de bancs de roche au nord et à l'est; au sud et à l'ouest, elles sont hautes et escarpées. Le principal port de l'île, *Saint-Martin,* est bon et précédé d'une excellente rade. L'île de Ré a été le théâtre d'événements militaires importants, pendant le siége de la Rochelle sous Richelieu; les Anglais y furent vigoureusement battus en 1627. L'île de Ré est peuplée d'environ 20 000 habitants. Elle est très-importante pour la défense de cette partie de nos frontières maritimes : aussi est-elle protégée par Saint-Martin, place forte construite par Vauban, et par quatre forts élevés sur le *pertuis Breton.* Ce détroit est au nord de Ré, large de 9 kilomètres et tout encombré de bancs de sable. Le *pertuis d'Antioche,* large de 12 kilomètres, est entre les îles de Ré et d'Oléron; c'est le débouché des ports de la Rochelle et de Rochefort. A l'inverse du pertuis Breton, celui d'Antioche est libre de bancs de sable.

L'île d'*Oléron* a 28 kilomètres de long et 8 de large; sa côte occidentale, sans abri, haute et bordée de rochers, est appelée la *côte Sauvage;* celle de l'est et du sud est basse et bordée de dunes. De vastes salines sont établies sur le rivage oriental et fournissent un sel blanc estimé. Le sol fertile d'Oléron nourrit 20 000 habitants. L'île ne renferme que de petits ports d'échouage sans importance. Le *château d'Oléron,* place forte et chef-lieu de l'île, et le fort Chapus, ferment le pertuis de Maumusson, et couvrent de ce côté nos établissements de la Charente et de l'île d'Aix. Au sud d'Oléron est le *pertuis de Maumusson,* détroit de 4 kilomètres de largeur, encombré de bancs de sable et peu profond. Oléron a été, au moyen âge, très-importante par sa marine et son commerce; Éléonore, duchesse d'Aquitaine au douzième siècle, y publia un code de commerce maritime, appelé *les Jugements d'Oléron,* qui a eu une grande autorité.

A cinq kilomètres à l'est d'Oléron est la petite île d'*Aix,* d'un kilomètre de longueur et entourée de bancs de roche; entre l'île d'Aix et Oléron est le *banc Boyard.* Ces bancs et ces îles forment plusieurs rades importantes : la *rade des Basques,* au nord d'Aix; la *rade de l'île d'Aix,* entre Aix et le Boyard; la *rade des Trousses,* entre le Boyard et Oléron, au sud du Boyard.

La *rade de l'île d'Aix* est la plus importante; elle sert de rade à Rochefort; c'est là que les vaisseaux sortis de ce port complètent leur armement et attendent le vent pour sortir du pertuis d'Antioche. La rade est défendue par les deux forts bâtis sur l'île d'Aix et par le fort Boyard, qui, en liant ses feux avec ceux du fort des Saumonards, bâti sur le rivage d'Oléron, protége aussi la rade des Trousses. Les Anglais s'emparèrent de l'île d'Aix en 1757 et l'évacuèrent après y avoir tout détruit. En 1809, ils essayèrent, sans succès, d'incendier à l'aide de machines infernales la flotte française qui était mouillée dans la rade. C'est de l'île d'Aix que Napoléon partit en 1815 pour s'embarquer à bord du *Bellérophon.* La rade de l'île d'Aix, quoique mal abritée des vents, présente un mouillage excellent; c'est la seule sur tout le golfe de Gascogne où des vaisseaux de premier rang puissent mouiller commodément et en sûreté.

Les ports de cette partie du littoral sont très-nombreux; les seuls qui aient de l'importance sont : la Rochelle, Rochefort, Tonnay-Charente et Marennes. *La Rochelle,* place forte, ville commerçante quoique déchue, possède un très-bon port et une assez bonne rade. Les ruines de la digue du Cardinal existent encore à l'entrée de l'anse au fond de laquelle est le port; un étroit passage pratiqué au milieu permet de franchir cet obstacle, long de 1 400 mètres. Le

(1) Voy. Coste, *Voyage d'exploration sur le littoral de la France et de l'Italie.*

(2) Appelées les *plataints.*

(3) A. de Quatrefages, *les Côtes de Saintonge.*

mouillage de la Rochelle pour les grands bâtiments est à l'est du plateau de Lavardin, qui est situé au sud-est de l'île de Ré. C'est en vue de la Rochelle qu'a été livrée, en 1372, la bataille navale que gagna la flotte castillane, alliée de Charles V, sur la flotte anglaise. *Rochefort*, le troisième des cinq ports militaires de la France, est situé sur la Charente, à 15 kilomètres de son embouchure. C'est à Colbert que l'on doit l'établissement de Rochefort. A 17 kilomètres au-dessus de Rochefort est *Tonnay-Charente*, qui a sur la rive droite de la Charente un port sûr, commode et très-commerçant; il reçoit des bâtiments de 600 tonneaux. Ajoutons, pour terminer ce qui regarde la Charente, que l'embouchure de cette rivière est défendue par plusieurs forts. *Brouage*, petite place forte, est situé au milieu de marais salants et de marais gâts qui infectent l'air; son port est aujourd'hui sans importance. Richelieu y fit faire de grands travaux; mais l'insalubrité et la fondation de Rochefort ont arrêté le développement de Brouage. *Marennes*, près de l'embouchure de la Seudre, dans un pays rempli de marais salants et très-malsain, a un port commerçant; il est surtout renommé pour ses huîtres vertes. La mer, dans tous les environs de Marennes, renferme des bancs d'huîtres considérables. La couleur verte de ces huîtres ne leur est pas naturelle; elles la prennent dans les *claires* ou bassins dans lesquels on les parque; jusqu'à présent on n'a pas expliqué la cause de ce changement de couleur. On fait aussi des huîtres vertes à Dunkerque; elles passent le plus souvent pour des huîtres d'Ostende.

La suite à une autre livraison.

SAINT-CYR LA ROSIÈRE

(Département de l'Orne).

La paroisse de Saint-Cyr la Rosière, dans le canton de Nocé, arrondissement de Mortagne, est aujourd'hui réunie à celle

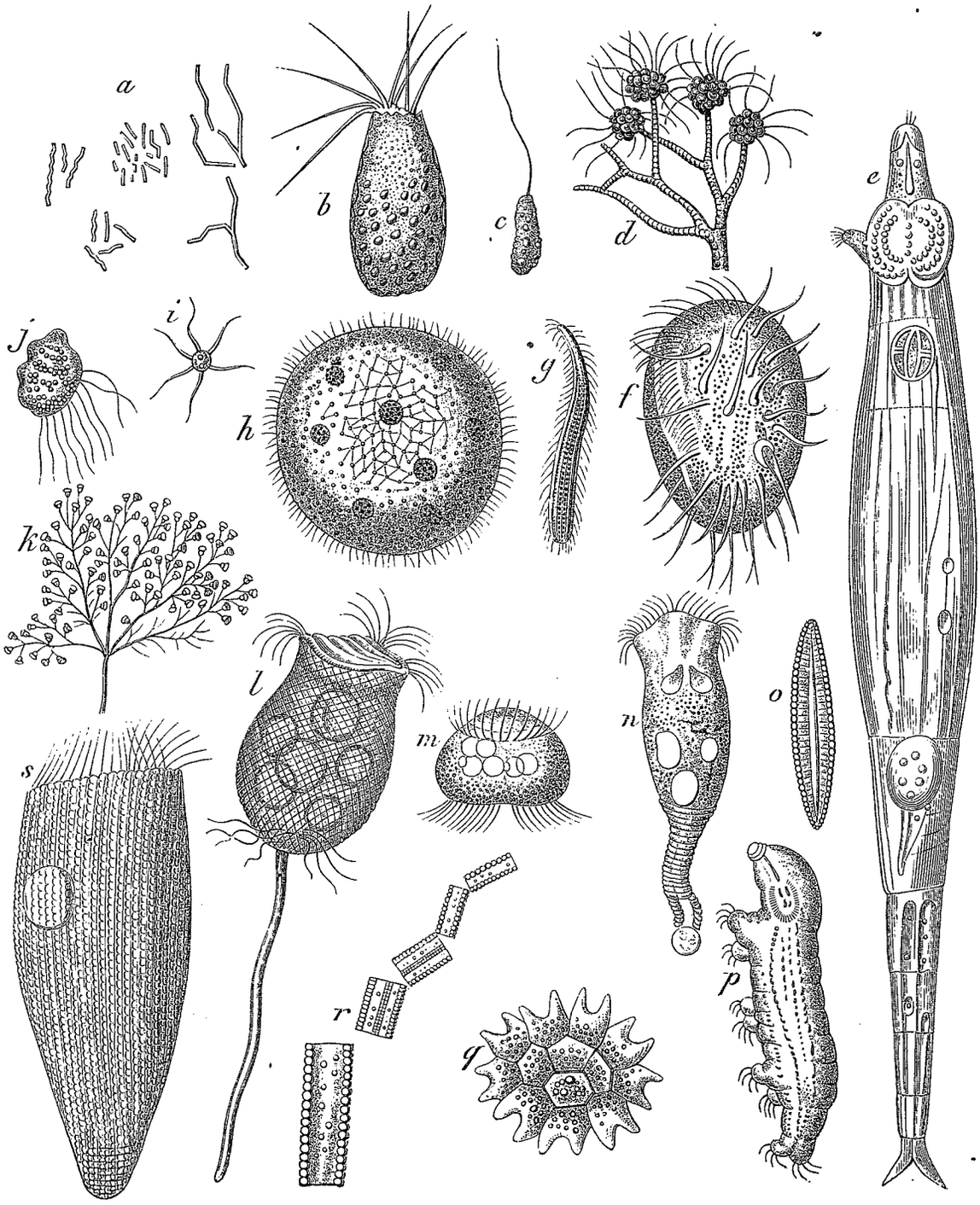
Portail de Saint-Cyr la Rosière, dans le département de l'Orne. — Dessin de Lancelot, d'après *le Département de l'Orne archéologique et pittoresque.*

de Sainte-Gauburge. Autrefois elle était assez considérable pour se diviser en deux parties, dont l'une, *pro majori*, valait 1 800 livres, et la seconde, *pro minori*, 1 500. L'une et l'autre étaient à la présentation du seigneur temporel qui, au dix-septième siècle, se nommait Bouchet. L'architecture du portail, dont nous reproduisons le dessin d'après le bel ouvrage consacré à la description et à la représentation des monuments de l'Orne, marque la transition du style roman au style ogival. L'ogive est encore obtuse et annonce l'art nouveau, tandis que les colonnes conservent la forme lourde et les chapiteaux à feuilles et à figures de l'art qui s'en va. C'est la partie la plus curieuse et la plus ancienne de l'église. Les voûtes sont du quinzième ou du seizième siècle. Dans une chapelle, on remarque un groupe en terre cuite, composé de huit figures et représentant l'ensevelissement du Christ : on suppose que cette œuvre, qui n'est point sans mérite, a pu être exécutée au seizième siècle, dans la ville de Tours, où existait alors une école d'artistes sculpteurs. On signale encore, comme digne d'attention, dans la commune de Saint-Cyr la Rosière, le

petit château fort de Langelardière, construit probablement au seizième siècle.

LES INFUSOIRES.

Au sein des liquides qui contiennent des matières animales ou végétales en putréfaction, dans les eaux stagnantes des marais, sur le fond vaseux des lacs, et jusque dans les profondeurs des mers, vivent, par myriades, des populations animées, d'une exiguïté extrême, que nos simples moyens d'observation ne nous permettent pas d'apercevoir, et dont les naturalistes, pendant longtemps, n'ont pas même soupçonné l'existence. Ces êtres microscopiques ont reçu des noms divers, mais plus généralement celui d'*infusoires*, par allusion au genre de milieu, c'est-à-dire aux infu-



Infusoires. — Dessin de Freeman.

a, Vibrions de diverses espèces, grossis de 300 à 400 fois. — *b*, Euglyphe tuberculeuse (rhizopodes), grossie 340 fois. — *c*, Monade, grossie 600 fois. — *d*, Antophyse, grossie 300 fois. — *e*, Rotifère vulgaire, grossi 250 fois. — *f*, Plesconie, grossie 300 fois. — *g*, *Trachelius* (trichodies), grossi 230 fois. — *h*, *Volvox globator* (Volvox tournoyant), grossi 70 fois. — *i*, Amibe, grossie 330 fois. — *j*, Spongille, grossie 350 fois. — *k*, Vorticelle très-rameuse, grossie 20 fois. — *l*, Vorticelle des infusions, grossie 750 fois. — *m*, Urcéolaire (vue de côté), grossie 400 fois. — *n*, Systolide, grossi 300 fois — *o*, Navicule (bacillariées). — *p*, Tardigrade (systolides), grossi 160 fois, vu de côté. — *q*, *Micrasterias* (bacillariées), grossi 660 fois. — *r*, *Bacillaria vulgaris*, grossi 316 fois. — *s*, Stentor, grossi 150 fois.

sions de matières organiques, où ils se forment de préférence.

L'étude de ces animaux est hérissée de difficultés extrêmes; ce n'est qu'à l'aide des instruments les plus parfaits et les plus délicats que l'on parvient à distinguer leurs formes et à débrouiller les détails de leur organisation intérieure. Des grossissements de trois cents à quatre cents fois sont seuls capables de les reproduire à nos yeux; et, dans quelques cas, on serait tenté d'employer pour les reconnaître des moyens plus puissants encore, si le développement artificiel, poussé au delà de certaines limites, ne finissait par ne plus accuser que des contours affaiblis ou des images indécises. Un grand nombre de ces animalcules ont à peine trois millièmes de millimètre de large, avec une épaisseur deux à trois fois moindre; l'un d'eux, le vibrion, ne mesure souvent que trois dix-millièmes de millimètre! Leurs formes sont des plus singulières et des plus variées : ce sont des fils droits ou ondulés, des spirales, des boules, des ovoïdes, un point, une ligne, une apparence de grelot, de coupe, de nacelle, un buisson ramuleux, etc. La disposition de leurs organes est parfois très-complexe : on distingue chez certains d'entre eux des cavités à l'intérieur, des yeux, une bouche; et, suivant de certains observateurs, on va jusqu'à y reconnaître un véritable système nerveux. La nature de leur tisssu varie beaucoup dans les différents genres : enveloppe siliceuse chez les uns, crétacée chez les autres, muqueuse chez un certain nombre, etc. Leurs mœurs sont aussi des plus curieuses, mais si difficiles à observer! Les uns se propagent par division, les autres sont ovipares, d'autres apparaissent dans les milieux les plus imprévus sans que l'on puisse établir le moindre indice du mode de leur production. La création actuelle en fournit de nombreux types; mais les faunes éteintes, antédiluviennes, en ont compté aussi des proportions infinies : des bancs puissants et étendus de l'écorce terrestre sont littéralement formés de leur dépouille solide.

Le *tripoli* est dans ce cas, en particulier celui qui constitue une couche célèbre à Bilin, en Bohême. Examinée au microscope, la roche, dans cette localité, se montre composée uniquement de débris siliceux d'infusoires. La petitesse des individus est extrême, et leur nombre presque sans limites. Nous avons déjà dit qu'un habile micrographe de Berlin, M. Ehrenberg, dont les patientes recherches ont fait progresser rapidement l'histoire de cette classe merveilleuse, a compté jusqu'à 41 milliards d'individus dans 25 millimètres cubes du tripoli de Bilin! Et cette abondance de débris organiques n'est pas exclusive à quelques localités seulement, ou à certains terrains, elle est assez générale; on l'observe à la fois dans le sens de l'étendue et dans celui de la profondeur, au travers de l'écorce solide de la terre.

La connaissance des infusoires ne date pas d'une époque très-ancienne : vers la fin du dix-septième siècle seulement, Leuwenhoeck, que l'on peut considérer comme le père de la zoologie microscopique, entrevit le premier peut-être l'existence de ces chétives créations; il en avait découvert dans les infusions et dans les eaux de marais. Hill, vers l'année 1752, essaya un premier classement de ces animaux. Wrisberg employa pour la première fois, en 1784, le nom d'*infusoires*. Linné leur donna plus tard le nom de *chaos*. Enfin, à des époques plus modernes, Lamarck, Bory de Saint-Vincent et beaucoup d'autres se sont aussi occupés du même sujet. Mais c'est à Ehrenberg, comme nous l'avons vu ci-dessus, que revient la gloire d'avoir imprimé les plus rapides progrès à nos connaissances en ce genre d'investigation. En France aussi, de nos jours, un observateur très-habile, M. Dujardin, a jeté de vives lumières dans cette science si obscure; ce savant a décrit avec beaucoup de détails [1] de nombreuses formes qu'il a étudiées lui-même avec la plus longue patience et les moyens les plus délicats d'observation. Nous ne croyons mieux faire que d'extraire de son précieux ouvrage quelques détails sur une classe si digne à tout égard de fixer enfin notre attention.

Les infusoires, d'après M. Dujardin, appartiennent certainement aux zoophytes. Ils comprennent deux divisions importantes, les infusoires asymétriques et les infusoires symétriques; ces expressions s'entendent d'elles-mêmes. Les deux groupes comptent un certain nombre d'ordres et de familles. Mais nous n'essayerons pas ici de tracer la caractéristique, même abrégée, de chacune de ces divisions; l'espace ne nous permet que de donner un aperçu des genres principaux les plus connus ou les plus intéressants.

Les Vibrions sont filiformes, extrêmement ténus, droits ou sinueux, sans organes appréciables (voy. fig. *a*). On doit les considérer comme les plus simples parmi les infusoires, en raison de leur extrême petitesse et de l'imperfection de nos moyens d'observation. Leurs mouvements peuvent seuls les faire prendre pour des animaux. Les plus gros n'ont qu'un millième (0,001) de millimètre; par conséquent, à un grossissement de 500 diamètres, ils n'apparaissent encore que comme un petit cheveu. Les vibrions se produisent ou se développent avec une promptitude extrême dans tous les liquides chargés de substances organiques altérées ou décomposées, et non-seulement dans les infusions végétales ou animales, mais encore au sein des différents liquides de l'organisme, la salive, le sérum, le lait, etc., quand ces liquides commencent à s'altérer.

Les Amibes (fig. *i*) se présentent sous la forme de masses glutineuses, comme les précédents, sans organisation appréciable, et d'une transparence extrême; de ces différents caractères résultent de grandes difficultés d'observation. Leurs contours paraissent changer à chaque instant par la protension ou la rétraction de telle ou telle partie du corps; leurs mouvements sont très-lents. Les amibes se multiplient par division spontanée.

Les Rhizopodes (fig. *b*) : masses charnues, enveloppées d'une coque ou test souvent régulier, dans lequel l'animal peut se retirer complétement. Cette enveloppe, de nature crétacée, rappelle jusqu'à un certain point la coquille de certains mollusques, en particulier de céphalopodes tels que le nautile, l'ammonite, etc. Aussi a-t-on appelé parfois les rhizopodes des *Céphalopodes microscopiques;* on leur a donné aussi les noms de *Polythalames*, de *Foraminifères*, etc. Les rhizopodes sont connus par leur abondance dans le sable de certaines plages, par exemple à Rimini, sur la mer Adriatique; mais on les rencontre en quantité plus considérable encore, à l'état fossile, dans quelques roches des terrains crétacés et tertiaires, qu'on a souvent désignées par l'épithète de *calcaire à miliolites*, du nom du genre miliole, l'un des principaux de la famille. A l'état vivant, on observe les rhizopodes sur les plantes aquatiques, entre les feuilles qui leur offrent un abri, ou bien encore dans la couche de débris couvrant la base de ces plantes, ou enfin entre les aspérités de la coquille des mollusques marins. On ne les voit pas dans les infusions, mais ils vivent longtemps dans les bocaux où l'on a mis les végétaux qui leur servaient d'habitation. Ils fréquentent les eaux douces et les eaux salées. Les espèces marines sont ordinairement visibles à l'œil nu; leur longueur est d'environ un millimètre, et peut atteindre deux à trois millimètres. Les plus gros rhizopodes d'eau douce ont un demi-millimètre.

Les Monades sont dépourvues de tégument; le corps est glutineux, en apparence homogène, et de forme variable;

[1] Suites à Buffon, *Histoire naturelle des zoophytes infusoires*; 1841.

de la surface partent des filaments qui servent d'organes de locomotion; ces filaments sont si ténus qu'avec des grossissements de 300 à 400 diamètres, ils n'apparaissent encore que comme des brins de soie ou de laine; par conséquent ils ne sauraient guère avoir plus d'un trente-millième de millimètre d'épaisseur! Les monades comptent, comme les groupes précédents, parmi les plus simples des infusoires. On ne distingue véritablement chez elles ni bouche, ni estomac, et leur seul mode de nutrition est l'absorption effectuée par toute la surface externe. Elles se produisent généralement dans les infusions, et vivent tantôt isolées, tantôt agrégées; dans le premier cas est le genre *Monas* proprement dit (fig. *c*), dont l'espèce la plus commune et la mieux connue, la *monade lentille*, a été depuis longtemps observée par les micrographes, et décrite sous la forme d'un point ou d'un globule vacillant. Sa largeur moyenne est de cinq millièmes de millimètre environ. Aux monades agrégées appartiennent les antophyses (fig. *d*), de forme ovoïdale, munies d'un seul filament et agrégées à l'extrémité de rameaux d'un support ramifié sécrété par elles, donnant ainsi l'idée du mode de formation de la charpente fibreuse de certaines éponges. Longueur de la tige, 1 à 2 dixièmes de millimètre.

Les Volvoces : infusoires agrégés, réunis par une enveloppe commune, ou pourvus d'enveloppes propres qui se soudent en un seul ensemble. Organisation aussi simple que celle de monades qui seraient fixées dans une masse commune comme un polypier. Les volvoces sont connues aussi depuis très-longtemps; mais c'est à Ehrenberg qu'on doit, en ces dernières années, leur description la plus complète. Les petits animaux occupent la surface d'une masse glutineuse, diaphane; ils sont pourvus d'un ou de deux filaments, qu'ils agitent continuellement en dehors du milieu commun. On aperçoit sur chacun d'eux une petite tache irrégulière, rouge, assez distincte, que l'on a considérée comme un œil véritable, et dont Ehrenberg a fait un caractère de détermination pour plusieurs de ses genres. Les volvoces sont ordinairement colorées de vert, et l'on considère cette couleur comme produite par des œufs très-nombreux. On ne les a observées jusqu'à présent que dans les eaux douces limpides, entre les conferves et les autres plantes aquatiques. Le *Volvox tournoyant* (fig. *h*), grossi soixante-dix fois, se trouve abondamment en été dans l'étang de Meudon.

Les Trichodies (fig. *g*) ont le corps mou, flexible, de forme variable, muni de cils; la bouche, pour la première fois ici, est visible ou simplement indiquée par une rangée de cils plus forts, disposés en crinière ou en moustache. On les recueille dans les eaux stagnantes ou putréfiées, douces ou marines; on en voit aussi quelquefois dans les infusions artificielles.

Les Plesconies (fig. *f*) : le corps est ovalaire, plus ou moins déprimé, soutenu par une apparence de cuirasse marquée de côtes longitudinales et munie de cils de forme et de consistance diverses sur différents points du corps. Il n'y a pas d'infusoires plus faciles à reconnaître d'une manière générale que les plesconies, dont la forme et le mode de natation donnent l'idée d'un navire, et qui ont, en outre, l'habitude de se servir des cils de leur face ventrale comme de pieds pour progresser lentement sur différents corps solides, à la manière des insectes, ce qui leur a fait donner le nom d'*araignées aquatiques*. Les plesconies abondent surtout dans l'eau de mer stagnante, et dans celle qui est conservée avec quelques plantes marines; certaines espèces se produisent aussi en quantité considérable dans les infusions.

Les Vorticelles se montrent sous des formes variables, tantôt sous celle de cône renversé ou de cloche, ou de coupe, ou de corolle à limbe entier, tantôt sous celle de globule ou d'ovoïde; le corps est fixé, pendant la première période de la vie, à un support, et l'animal est muni d'une couronne de cils vibratiles autour d'un limbe plus ou moins évasé. Pendant une seconde période de leur existence, les vorticelles abandonnent leur support pour nager librement dans le liquide, et présentent alors des formes toutes différentes. Elles sont abondantes et faciles à reconnaître, mais difficiles à bien observer, en raison de fréquents changements de forme qu'elles subissent par de brusques contractions. Elles montrent une bouche très-distincte. On les rencontre la plupart dans les eaux pures, douces ou salées, où elles sont fixées sur les herbes, sur les coquilles, les crustacés, etc. Peu d'animalcules excitent l'admiration du naturaliste à un plus haut degré que les vorticelles, par leur couronne de cils, par les tourbillons qu'elle produit, par le pédicule susceptible de se contracter brusquement en tire-bouchon en tirant le corps sur lui-même pour le projeter de nouveau. Nous avons figuré deux des espèces les plus remarquables de ce groupe; l'une d'elles, la *vorticelle rameuse* (fig. *k*), plus vulgairement connue sous le nom de *polypier à bouquet*, se rencontre dans les eaux douces de tous les pays; elle est très-commune aux environs de Paris; on la voit fixée aux parois des vases où l'on a mis de l'eau de Seine avec des herbes. L'autre espèce, également commune, ou *vorticelle des infusions* (fig. *l*), désignée aussi sous les noms de *pot-au-lait, entonnoir*, etc., présente assez bien la forme de la fleur du *vaccinium;* elle se développe fréquemment dans les infusions animales ou végétales.

Les Urcéolaires (fig. *m*) sont alternativement turbinées, ou hémisphériques, ou globuleuses, par suite de contractions très-vives que subissent leurs tissus; toute la surface du corps est parsemée de cils. Les unes sont destinées à nager, les autres vivent fixées aux corps environnants. Comme les vorticelles, avec lesquelles elles ont, du reste, d'autres rapports, les urcéolaires offrent déjà un type assez avancé en organisation : bouche distincte, vacuoles à l'intérieur, corps glanduleux, œufs, etc. L'ouverture buccale est précédée d'une longue rangée de cils en spirale qui, en s'agitant, produisent dans le liquide un tourbillon destiné à amener les aliments au fond de la cavité. Toutes vivent dans les eaux douces tranquilles, entre les herbes. On les voit ordinairement courir, au moyen de leurs cils dorsaux, sur les polypes d'eau douce (hydres), dont elles paraissent les parasites. Outre l'urcéolaire proprement dite, nous avons figuré un autre genre, le *Stentor* (fig. *s*). Celui-ci est l'un des plus grands infusoires connus; il est généralement visible à l'œil nu; on peut par conséquent facilement constater sa structure. Les stentors sont habituellement colorés en vert, en noirâtre ou en bleu-clair. L'espèce particulière que nous avons représentée est connue de tous les micrographes; on la trouve quelquefois sur les herbes mortes dans le bassin du jardin des Plantes, à Paris.

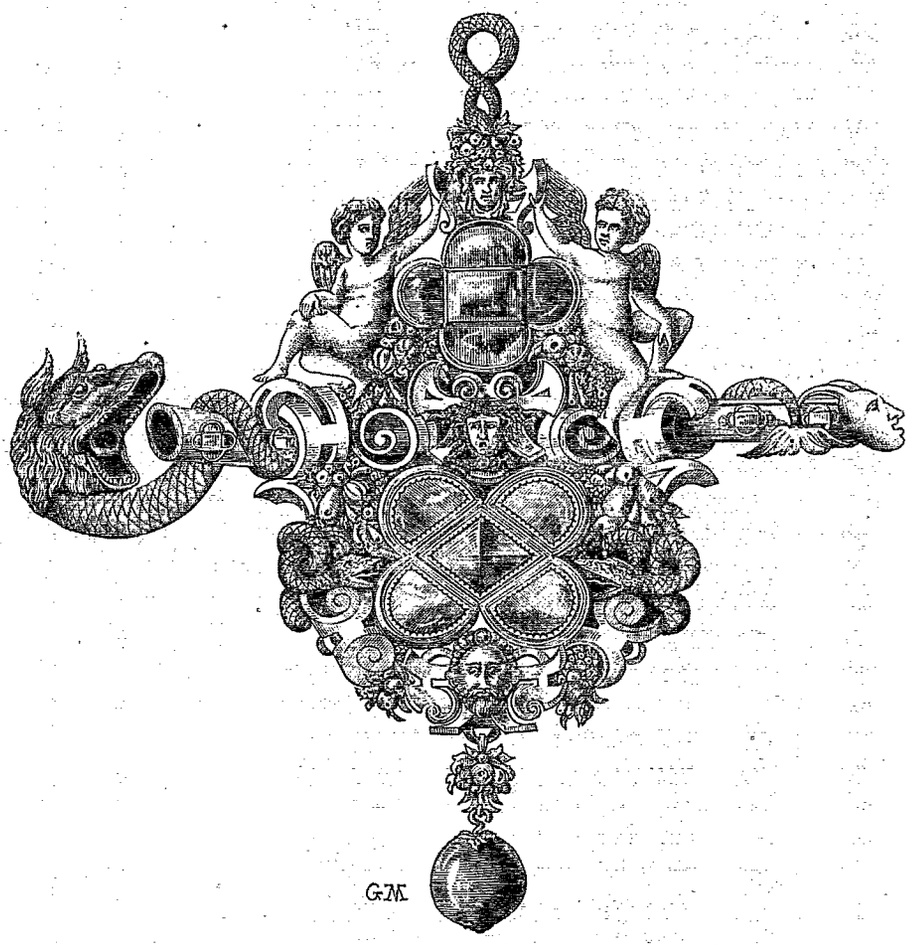
Les genres que nous venons de décrire sommairement constituent, avec divers autres très-nombreux que nous avons dû passer sous silence, la première division des infusoires, celle des infusoires asymétriques; la deuxième division, admise par M. Dujardin, comprend les *Systolides* (fig. *n*), chez lesquels on remarque, par opposition aux caractères du groupe précédent, des indices non équivoques de symétrie. Ces animaux sont presque aussi petits que ceux des familles précédentes, et, comme eux, la plupart sont imperceptibles à la vue directe; mais leur organisation est bien plus complexe, quoiqu'elle ait été à peine soupçonnée avant les savantes recherches de M. Ehrenberg, qui a cru devoir, pour cette raison, les séparer des infu-

soires proprement dits. Ils sont constamment revêtus d'un tégument résistant, quelquefois sous l'apparence d'une cuirasse solide; de là le nom de *Systolides*. On distingue un canal digestif, souvent une paire de mandibules, une bouche, des organes plus ou moins nets de circulation, de respiration, et peut-être des sens. Chez certains d'entre eux, l'ouverture buccale est entourée d'un appareil charnu revêtu de cils vibratiles qui, par la régularité de leurs mouvements, présentent parfois tout à fait l'apparence de roues dentées tournant avec rapidité; de là le nom de *Rotifères* qu'on a aussi donné à l'une des divisions de l'ordre. Tous sont hermaphrodites et ovipares. A l'exception des rotifères que nous venons de nommer, et d'un autre ordre, celui des *Tardigrades*, qui vivent dans les lieux simplement humides, tous les systolides habitent, comme les infusoires proprement dits, au sein des eaux, où leur exiguïté les dérobe également à la vue; ils préfèrent les eaux stagnantes ou peu agitées qui baignent des plantes aquatiques, soit les eaux de la mer, soit celles des rivières, ou des marais, ou des fossés; et c'est souvent dans les ornières remplies depuis plusieurs jours par les eaux pluviales qu'on en rencontre le plus; jamais on ne les observe dans de véritables infusions, ni dans les eaux putréfiées. C'est parmi les conferves et les *Lemna* (lentilles d'eau) qu'habitent la plupart des espèces d'eau douce, soit fixées, soit isolées, soit par groupes. Quant aux systolides qui ne vivent pas dans l'eau, mais qui n'exigent qu'un certain degré d'humidité, on les trouve sur de certaines mousses *(Hypnum)*, à l'ombre, dans les bois; dans les touffes de *Bryum* exposées à des alternatives de sécheresse et de végétation, sur les toits, sur les murs et dans les allées de jardins, ainsi que dans le sable des gouttières, on rencontre le plus fréquemment les rotifères et les tardigrades. C'est parmi le sable des gouttières que l'illustre Spallanzani observa pour la première fois ces animaux, sur lesquels il put constater le singulier phénomène de la résurrection après une dessiccation très-prolongée. Un fait aussi extraordinaire fut d'abord révoqué en doute par les naturalistes; mais on reconnut plus tard l'entière exactitude des observations de Spallanzani. On ne doute plus aujourd'hui que les rotifères et les tardigrades, exposés durant un été brûlant à la sécheresse sur les toits, ne puissent reprendre la vie quand ils sont humectés de nouveau. Ces animaux ainsi desséchés sont contractés en petites boules translucides assez dures; leur enveloppe cornée semble les protéger contre les agents extérieurs et leur permet de conserver une vie latente dont on pourrait croire la durée indéfinie.

La fin à une autre livraison.

SIFFLET DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Ce sifflet, dont notre gravure donne la dimension exacte, est en argent doré, incrusté de pierreries. C'est un travail



Un Sifflet du seizième siècle. — Dessin de Montalan.

français du seizième siècle. Il ne fait point partie d'une collection assez nombreuse pour être connue. On suppose qu'il servait à appeler les gens de service dans l'intérieur des appartements. Nous avons déjà eu occasion de dire que l'usage des sonnettes ne s'est introduit en France qu'au dix-septième siècle.

LE RÊVE DE RICHARD III.

Exposition des trésors de l'art dans le Royaume-Uni, à Manchester. — Garrick dans le rôle de Richard III, peinture par William Hogarth. — Dessin de Pauquet.

Le portrait du célèbre Garrick, jouant le rôle de Richard III, fut peint, en 1746, par William Hogarth et acheté par lord Feversham. « On me paya ce tableau deux cents livres (1), dit Hogarth, ce qui était plus qu'aucun artiste anglais eût jamais reçu pour un simple portrait; et ce prix ne me fut pas donné sans mûre réflexion : on ne le fixa qu'après avoir pris le soin de consulter plusieurs peintres (2). »

C'est le lord Feversham actuel qui a envoyé à l'Exposition de Manchester cette peinture, que des critiques compétents trouvent « trop lourde et trop musculaire », mais dont l'attitude dramatique et la physionomie expressive expliquent le succès immédiat et la popularité soutenue.

Richard III s'est endormi dans sa tente à la veille de la bataille que lui livrera le comte de Richemond, le futur Henri VII (août 1485). Les remords qui troublent ses veilles le poursuivent encore et l'agitent sous la forme de rêves affreux. Les ombres de toutes ses victimes lui apparaissent l'une après l'autre et le maudissent (1).

L'OMBRE DU PRINCE ÉDOUARD, FILS DE HENRI VI.

A demain; je veux que mon ombre pèse sur ton âme accablée! Souviens-toi que tu m'as assassiné dans la fleur de ma jeunesse, à Tewksbury. Désespère et meurs!

L'OMBRE DU ROI HENRI VI.

Lorsque j'étais mortel, mon corps consacré par l'onction sainte a été percé par toi de mille coups homicides. Songe à la Tour et à moi; désespère et meurs! C'est Henri VI qui te crie : Désespoir et mort!

L'OMBRE DE CLARENCE.

A demain; je veux peser de tout mon poids sur ton âme! C'est moi, moi le pauvre Clarence, que ta trahison priva de la vie et qui ai été plongé jusqu'à la mort dans une masse de vin (1). Demain, souviens-toi de moi pendant la bataille, et que ce souvenir fasse tomber ton épée impuissante. Désespère et meurs!

L'OMBRE DE RIVERS.

A demain; je veux m'appesantir sur ton âme! Je suis Rivers, mort à Pomfret. Désespère et meurs!

L'OMBRE DE GRAY.

Souviens-toi de Gray, et meurs dans le désespoir!

(1) Environ cinq mille francs, ce qui équivaudrait à plus de dix mille francs aujourd'hui.

(2) Hogarth ne réussit pas aussi bien lorsqu'il voulut faire les portraits de Garrick assis devant une table et de sa femme lui enlevant une plume de la main. Mme Garrick trouva que les traits de son mari n'étaient pas assez noblement rendus. Hogarth interrompit sa peinture, que sa veuve envoya tout inachevée à Mme Garrick sans réclamer aucun prix. On a vu, page 235, que Gainsborough ne fut pas plus heureux lorsqu'il voulut faire le portrait de Garrick.

(1) On sait que plusieurs historiens modernes ont révoqué en doute la plupart des crimes imputés à Richard III. (Voy. t. X, p. 50.)

(2) Shakspeare dit : « I, that was washed to death with fulsome « wine. » *Fulsome*, que l'on traduit aujourd'hui par les mots « dégoûtant, nauséabond, » avait jadis le sens d'« abondant ». Voyez, page 95, ce que nous avons dit au sujet de la mort du duc de Clarence. L'événement avait précédé de plus d'un siècle la première représentation du drame, et Shakspeare, bien qu'il y ait quelque obscurité dans ses expressions, paraît avoir adopté la tradition populaire.

L'OMBRE DE VAUGHAN.

Souviens-toi de Vaughan, et que la terreur qui suit le crime fasse tomber ta lance! Désespère et meurs!

L'OMBRE DE LORD HASTINGS.

Tyran couvert de sang et de forfaits, réveille-toi du réveil du crime, et va finir tes jours dans une bataille sanglante. Souviens-toi de lord Hastings! Désespère et meurs!

LES OMBRES DES DEUX JEUNES PRINCES, FILS D'ÉDOUARD III.

Rêve de tes neveux étouffés dans la Tour. Que nos images pèsent comme le plomb sur ta conscience, odieux Richard, et t'entraînent à la ruine, à l'infamie et à la mort! Ce sont les âmes de tes neveux qui te crient : Désespoir et mort!

L'OMBRE DE LADY ANNE.

C'est ton épouse, Richard, la malheureuse Anne, ton épouse, qui ne goûta jamais une heure de tranquille repos avec toi; c'est elle qui remplit aujourd'hui ton sommeil de trouble et d'horreur. Demain, souviens-toi de moi dans la bataille, et que ton épée tombe de ta main défaillante. Désespère et meurs!

L'OMBRE DE BUCKINGHAM.

C'est moi qui le premier t'aidai à monter sur le trône; c'est moi qui fus la dernière victime de ta tyrannie. Oh! souviens-toi de Buckingham dans le combat, et meurs dans les terreurs de tes forfaits. Ne rêve que de sang et de mort! Succombe sous l'épouvante, et que ton âme s'exhale au milieu des angoisses du désespoir!

RICHARD, *s'éveillant, égaré.*

Qu'on me donne un autre cheval! Bandez mes plaies! Jésus, aie pitié de moi!... Mais que fais-je? ce n'était rien qu'un rêve. O lâche conscience, comme tu te plais à me tourmenter! Ces flambeaux ont des lueurs bleues. Ne suis-je pas à l'heure funèbre de minuit? Une froide sueur ruisselle sur ma chair tremblante. Quel est donc le sujet de mes craintes? Est-ce moi-même? il n'y a que moi ici, et Richard aime Richard! Y a-t-il quelque meurtrier caché sous cette tente? Non... si, j'y suis, moi! Alors, fuis. — Quoi! me fuirai-je moi-même? — Sans doute. — Pourquoi? — De peur que je ne me venge? — Sur qui? — Moi-même contre moi-même? — Je m'aime — Pourquoi? — Est-ce pour le bien que je me suis fait? — Oh! non, hélas! Je me hais plutôt pour toutes les odieuses actions que j'ai commises. Je suis un vilain! — Non, je mens, je ne le suis pas. — Insensé, pourquoi parles-tu mal de toi? — Insensé, ne te flatte pas! — O ma conscience, tu as mille voix, et chacune de tes voix me reproche un forfait, et chaque forfait me condamne comme un scélérat. Le parjure, le parjure le plus horrible qui puisse sortir de la bouche d'un homme! Le meurtre, le meurtre féroce, le plus abominable! Tous les crimes divers, tous commis sous toutes les formes, s'attroupent devant le tribunal de ma conscience, et me crient tous à la fois : Coupable! coupable! — Comment ne tomberais-je pas dans le désespoir? Il n'est pas une seule créature qui m'aime; et si je meurs, personne n'aura pitié de moi. Eh! pourquoi sentirait-on de la pitié pour moi? je n'en trouve même pas dans mon cœur pour moi-même!... Il me semble que les ombres de ceux que j'ai fait mourir sont venues sous ma tente, et que chacune d'elles a jeté une menace de vengeance pour demain sur la tête de Richard!... *(A Ratcliff, qui entre.)* Oh! Ratcliff, j'ai rêvé un rêve affreux. Que pensez-vous? Vos amis me seront-ils fidèles?... Ratcliff! j'ai peur! j'ai peur! Par Paul l'apôtre, ces ombres ont jeté plus de terreur dans l'âme de Richard que ne pourraient faire dix mille soldats de chair et d'os, armés de pied en cap, et commandés par cet écervelé de Richemond!

Cette belle scène, dont nous ne rappelons qu'une partie, n'est pas tout à fait une pure invention de Shakspeare. Les anciens historiens disent que le sommeil de Richard était souvent troublé par de mauvais rêves.

Le premier acteur qui joua le rôle de Richard III fut Richard Burbage (en 1594). Cet artiste, ami intime de Shakspeare, y était si naturel et si terrible que le peuple, dont il avait saisi l'imagination, en arriva à le confondre dans ses souvenirs avec le personnage réel. L'évêque Corbet raconte, dans l'*Iter boreale*, que son hôte, à Leicester, en voulant parler du roi Richard, lui donnait le nom de Burbage, et ne comprenait pas qu'il eût fait une méprise.

Garrick choisit ce rôle pour son début au théâtre de Goodman's-Fields, le 19 octobre 1741, et l'effet qu'il produisit fut l'un des plus extraordinaires dont les annales du théâtre anglais aient conservé la mémoire. « Dès le moment où il parut en scène, dit un des contemporains, il sembla qu'un nouvel esprit se fût emparé des spectateurs. On croyait avoir Richard III lui-même sous les yeux : c'était sa démarche, sa figure, la contraction de ses traits, où l'on pouvait lire à l'avance tous les odieux sentiments qu'il éprouvait; on devinait ce qu'il allait dire; on était ému de crainte, de haine, et il se mêlait au ravissement que causait un art si admirable une sorte de stupéfaction ou, pour ainsi dire, d'inquiétude, à la pensée qu'un homme pût porter si haut l'art de l'imitation dans le mal; on souffrait de cette espèce de doute où l'esprit est suspendu entre la réalité et la fiction; mais aussi, par instants, cédant à une illusion si complète, on se sentait enlevé aux sensations les plus sublimes que puisse faire naître l'accord du triple génie de l'histoire, de la poésie et du jeu dramatique. Aussitôt après la première représentation, les théâtres de Rich et de Fleetwood furent désertés. On voyait venir en troupes les spectateurs élégants de Westminster. Pope, alors affaibli par l'âge et la souffrance, quitta lui-même sa grotte de Twickenham, et sentit se rajeunir un moment sa muse en admirant ce grand interprète d'une des plus belles créations de Shakspeare. »

Richard III resta le rôle favori de Garrick. Ce célèbre artiste le joua une fois devant Georges II, et, si l'on en croit l'anecdote suivante, ce roi ne fut pas aussi enthousiaste de son talent que l'était toujours le public. « Après la représentation, Garrick demandait avec une vive sollicitude ce que le roi avait dit de son jeu. Un courtisan lui répondit : — Je ne sais trop ce qu'il a pensé à votre sujet; mais lorsqu'un acteur a annoncé que le lord maire venait pour féliciter Richard III, le roi s'est levé, et, voyant Taswell qui imitait comiquement le fier magistrat de la cité, Sa Majesté a dit : « Duc de Grafton, j'aime ce lord » maire; » et, après la scène, il a répété : « Duc de » Grafton, c'est un bon lord maire; » et même, lorsque Richard revient sur le champ de bataille de Bosworth, en criant : Un cheval! un cheval! Sa Majesté a encore dit : « Duc de Grafton, est-ce que le lord maire ne reparaîtra » plus? » — On ne sait guère que penser de cette historiette. Qui fut véritablement sot et ridicule, le roi ou le courtisan?

Antérieurement à Shakspeare, un auteur inconnu avait composé un drame informe dont voici le titre : « *la Vraie* » *Tragédie de Richard III*, — où l'on voit la mort d'É- » douard IV — et l'assassinat (par étouffement) des deux » jeunes princes dans la Tour, — avec la fin lamentable de » Shore, femme du roi : exemple utile pour toutes les » femmes vicieuses; — et enfin l'alliance et l'union des » deux nobles maisons de Lancastre et d'York; — telle » qu'elle a été représentée par les comédiens de Sa Majesté » la reine (1). » On ne trouve point dans cette pièce, très-médiocre, la scène des ombres; mais Richard y parle des rêves qui le tourmentent, des esprits de ses victimes qui, pendant la nuit, viennent crier vengeance (2). On y remarque aussi le cri de Richard pendant la bataille :

« A horse! a horse! a fresh horse! »
Un cheval! un cheval! un cheval frais!

Cri sans doute historique, et que Shakspeare a reproduit avec plus de vigueur :

« A horse! a horse! my kingdom for a horse! »
Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval!

Il existe aussi un drame latin, *Richardus tertius*, dont le manuscrit est conservé dans la bibliothèque du collége Emmanuel, à Cambridge.

Enfin, on composa en 1614, par conséquent vingt ans après la première représentation de la pièce de Shakspeare, un poëme intitulé : *l'Ombre de Richard III (the Ghost of Richard the third)*. Cet ouvrage a été réimprimé en 1844 par les soins de la Société de Shakspeare.

(1) « The true Tragedie of Richard the third, wherein is showne » the death of Edward the fourth, with the smothering of the tow » yoong princes in the tower : vith a lamentable ende of Shores wife, » an example for all wicked women, etc. »

(2) « Clarens complaines, and crieth for revenge.
» My nephues bloods, Revenge, revenge, doth crie.
» The headlesse peeres come preasing for revenge
» And every one crie, let the tyrant die. »

EXPOSITION DE MANCHESTER.

Voy. p. 233 et 273.

Londres n'a qu'un seul beau musée : c'est le *British Museum*, qui se compose d'une galerie d'antiquités où l'on admire surtout les marbres du Parthénon, cédés au gouvernement par lord Elgin, d'une galerie d'objets d'histoire naturelle, et d'une bibliothèque. La Galerie nationale (Trafalgar street) ne peut être considérée que comme le commencement d'un musée de peinture, et la galerie Vernon, formée principalement de tableaux de l'école anglaise moderne, ne dépasse pas les limites d'un riche cabinet d'amateur. Les immenses richesses d'art que possède l'Angleterre, soit celles qu'elle doit à ses artistes, soit celles (en beaucoup plus grand nombre) qu'elle a achetées aux nations du continent, sont des propriétés particulières, disséminées dans les villes et les châteaux. Jusqu'à ce jour, il n'avait été possible, aux Anglais comme aux étrangers, d'en voir qu'une très-faible partie, et les ouvrages où l'on avait tenté d'en offrir au public une énumération très-incomplète, n'avaient eu d'autre effet que d'exciter la curiosité ou plutôt de faire naître des regrets. Aussi l'idée de l'exposition de Manchester, ouverte cette année, et que l'on désigne sous le titre de *Collection des trésors d'art du Royaume-Uni* (1), a-t-elle été accueillie avec satisfaction, on pourrait presque dire avec reconnaissance, par tous ceux qui sont avides de contempler les œuvres des artistes éminents et de compléter leur instruction sur l'histoire de l'art européen.

Les plus riches amateurs du Royaume-Uni se sont empressés pour la plupart de répondre à l'appel qui leur avait été fait, et ont envoyé à Manchester les « trésors » de leurs galeries, tableaux anciens ou modernes, arts d'ornement, sculptures, gravures, etc.

L'édifice qui contient tous ces précieux objets ressemble, sauf les dimensions, aux monuments provisoires d'exposition dont le palais de cristal (2) a été jusqu'ici le plus beau modèle.

Le plan que nous donnons, page 276, peut donner une idée de la distribution intérieure.

La première division, comprenant les œuvres des anciens maîtres, est contenue dans les salons A, B, C et H dans la partie sud.

La deuxième division, comprenant les œuvres des artistes modernes, est contenue dans les salons D, E, F, dans les vestibules voisins, et se prolonge jusque dans la galerie de l'horloge, au nord.

La galerie des portraits anglais *(british portraits)* s'étend des deux côtés de la salle centrale.

Les miniatures historiques sont placées dans la galerie située au sud du transept.

Le musée des arts d'ornement occupe la salle centrale.

La collection des armures orne l'intérieur même de la salle près du transept. Les tapis, vêtements et autres œuvres d'art de l'Inde et de la Chine, envoyés en grande partie par la reine et par la Compagnie des Indes, sont exposés dans le salon G, à l'extrémité nord du transept.

Les statues sont rangées dans la salle du centre.

Les aquarelles décorent trois chambres derrière l'orchestre

Les miniatures sont exposées dans la galerie du transept, près du salon A.

Peintures anciennes. — M. Georges Scharf, chargé de l'exposition des peintures anciennes, a choisi avec raison un ordre chronologique qui permet au spectateur de suivre pas à pas les progrès de l'art en Europe Parmi les premières de ces peintures, on remarque : une mosaïque de Pompéi ; deux fresques, l'une du temple de Junon, l'autre d'une tombe de Rome, envoyée à l'exposition par M. C. Wentworth Dilke ; des œuvres byzantines ; un triptyque de Cimabuë (1276-1336), un triptyque de Ducio de Sienne (1282-1340), envoyé par le prince Albert ; des figures de saints peintes en Italie vers 1338 ; sept peintures de *predella* (1) par Ugolino de Sienne ; des triptyques russes ; un portrait du roi d'Angleterre Richard II, envoyé par le comte de Pembroke ; de très-beaux Angelicos da Fiesole (1387-1455) ; des Pérugins, des Léonards de Vinci et des Michel-Anges douteux ; des Raphaëls au nombre de dix-huit, dont plusieurs sont contestés, mais aussi dont quelques-uns sont incontestables, tels que deux Madones avec l'enfant Jésus, achetés à Florence par le comte Cowper, ambassadeur d'Angleterre ; une Agonie au jardin des Oliviers, les trois Grâces appartenant à lord Ward, une *Pieta*, un portrait de Jules II, etc. Les peintures vénitiennes, dans le salon B, sont très-belles : Palma le Vieux, le Giorgion, le Titien, Paul Véronèse, y sont représentés par d'excellentes œuvres. Les maîtres flamands et allemands, dans le salon A, sur la paroi nord, commencent vers 1390 par Van-Eyk, et comprennent des œuvres exquises de Hans Memling ou Hemmeling (mort en 1489), de Michaël Wohlgemuth (1434-1519), de Quentin Metsys, Martin Schoen, Lucas de Leyde (une Partie de cartes, l'Empereur Maximilien, etc.). — Dans le salon B, on compte douze œuvres de Nicolas Poussin, notre grand maître, entre autres : *Renaud et Armide, le Triomphe de Bacchus, Orphée et Eurydice*, une *Vue de la Campagna, Moïse frappant le rocher, la Femme de Mégare*, une étude du *Testament d'Eudamidas*. — Un des vestibules contient quinze ou seize Murillos et six Velasquez. — Les Claude le Lorrain sont au nombre de sept dans le salon C, où sont aussi les Van-Dycks, les Rembrandts, etc. — Le salon H est rempli tout entier par la collection du marquis d'Hertford, composée d'œuvres choisies de Velasquez et de Murillo, de Van-Dyck, de Rembrandt, de Reynolds, d'Hobbema ; on y voit *les Saisons dansant devant le Temps*, par Nicolas Poussin, deux Greuzes, *une Fête champêtre* de Watteau, un Philippe de Champaigne.

Peintures modernes. — Cette division comprend 689 tableaux. C'est là qu'il est possible d'apprécier tout le mérite d'Hogarth comme peintre de portraits, et l'incontestable talent de quelques autres maîtres de l'école anglaise, Gainsborough, Reynolds, Lawrence, Constable, Turner, Collins, Wilkie, Landseer.

Dans la galerie de l'Horloge, commençant à l'escalier nord, on trouve, non sans quelque regret, quelques belles œuvres achetées par les Anglais à nos artistes contemporains : le *Napoléon traversant les Alpes*, par Paul Delaroche ; des *Animaux* par Rosa Bonheur, des Horaces Vernet, et, ce que nous regrettons plus encore, dix des meilleures compositions d'Ary Scheffer : *Saint Augustin et sa mère, Dante et Béatrice, la Madeleine, le Christ enseignant l'humilité*, plusieurs Marguerites.

Galerie des portraits anglais. — C'est le savant M. Peter Cunningham qui a présidé au classement de ces portraits, dont le nombre est de 386, et qui sont d'un intérêt indicible pour quiconque veut étudier l'histoire politique et littéraire de l'Angleterre. On y remarque les portraits de Henri IV, Henri VI, John Wyclyf, Édouard IV, Richard III, Jane Shore, Anne Boleyn, le cardinal Wolsey, Henri VIII,

(1) C'est par ces mots « Royaume-Uni » que l'on comprend tout l'ensemble des îles de l'archipel Britannique. La Grande-Bretagne proprement dite ne se compose que de l'Angleterre, du pays de Galles et de l'Écosse.

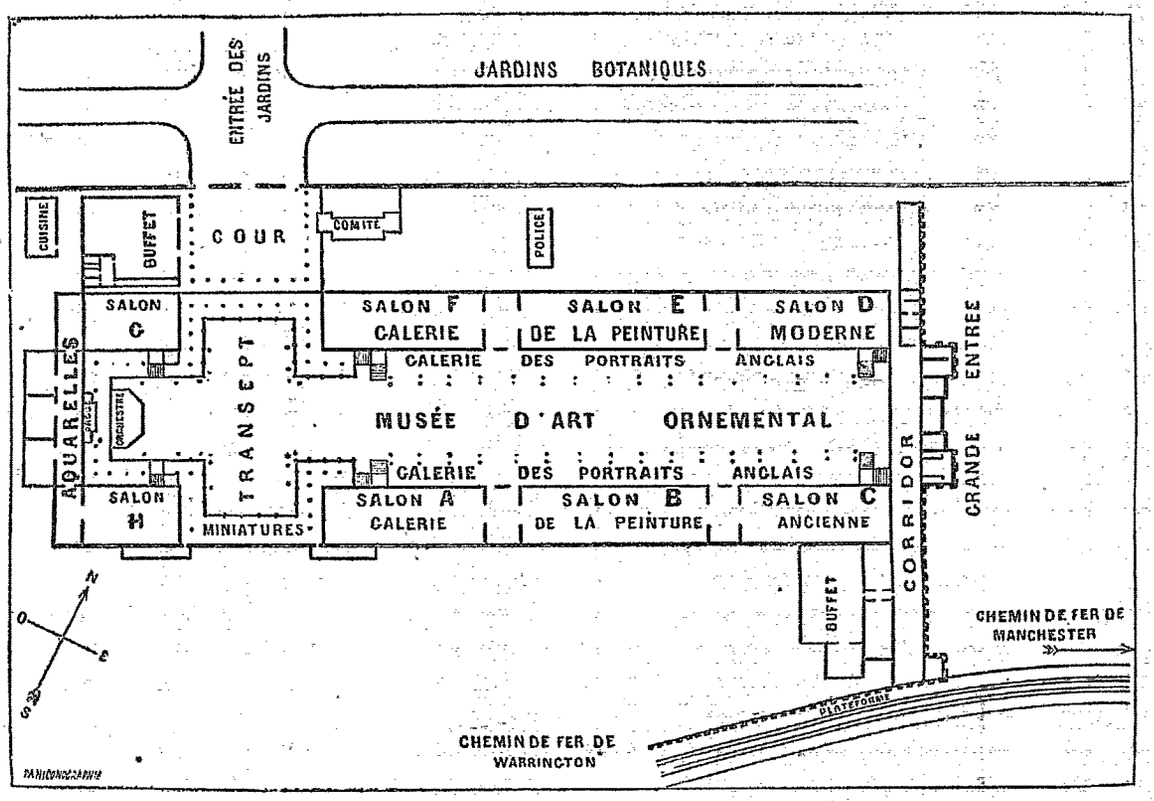
(2) Voy. t. XX (1852), p. 140.

(1) On appelle ainsi la petite marche qui soutient le maître autel, et qu'il était d'usage de peindre, soit sur panneau, soit autrement. On a des *predella* peintes par Pérugin et par Raphaël.

Marie Tudor, Élisabeth, Marie Stuart, Walter Ralegh [1], le comte d'Essex, Shakspeare, Ben-Jonson, Fletcher, Burbage, Inigo Jones, John Hampden, Edmond Waller, Newton, Locke, toutes les beautés du règne de Charles II, toutes les gloires des lettres au dix-septième et au dix-huitième siècle.

Sculptures. — Parmi les sculptures, au nombre de 160, les plus intéressantes nous paraissent être celles qui représentent les orateurs et les savants modernes de l'Angleterre, par Chantrey et Noble; on s'arrête aussi avec curiosité devant un groupe attribué à Raphaël, *l'Enfant et le Dauphin*, devant quelques Flaxmans et quelques Canovas.

Musée des arts d'ornement. — Il est presque impossible d'énumérer toutes les variétés de charmantes œuvres qui composent ce musée : verreries de Venise, d'Allemagne, de Hollande, de France, d'Angleterre; — ustensiles et joyaux de la vie domestique au moyen âge et pendant la renaissance; — émaux byzantins, émaux de Limoges, émaux d'Italie; — porcelaines de Chine, de Saxe, d'Autriche, de Sèvres, d'Angleterre; — admirables majoliques ou peintures italiennes sur vases de terre, plats de Palissy, de Hollande, de Flandre, d'Angleterre; — bijouteries, orfévreries italiennes des quatorzième et quinzième siècles; nielles de Finiguerra; — damasquinures ou incrustations d'or et d'argent dans le fer et l'acier; — reliefs en bronze et en terre cuite de Donatello, de Lucas della Robbia, de Krüg, de Flotner, de Teschler, d'Albert Durer, etc.; — médailles d'Italie, de France, d'Allemagne et de Hollande; intailles, camées; — sculptures en ivoire, la plus



Plan de l'Exposition de Manchester *(Art Treasures of the United Kingdom).*

riche collection qu'on ait encore vue, et où l'on peut suivre l'histoire de cette branche de l'art depuis les Romains et les Byzantins jusqu'à notre temps; — les armures et les armes, qui viennent en grande partie de la célèbre collection de sir Samuel Meyrick, que l'on voyait à Goodrich-Court; — la collection de Soulages, avocat de Toulouse, contenant une variété infinie de bronzes, médailles, reliefs, majoliques, objets ayant servi à l'usage domestique, verreries, etc.; — des collections analogues empruntées au British Museum et à Marlborough-House; — des collections d'anciennes clefs, de cassettes précieuses; — des antiquités celtiques, bretonnes et anglo-saxonnes; — des tapisseries, des broderies, des guipures; — l'art de l'Orient : tapis, peintures persanes, mousselines, calicots peints, tissus d'or, soieries, châles, joaillerie, émaux, nielles, ornements en pierres précieuses, armes, poteries, ustensiles de laque, de cuivre, d'étain, instruments de musique, sculptures, mosaïques, tuiles, tentes, etc. C'est un rassemblement splendide et qui n'était possible qu'en Angleterre.

Aquarelles. — Le fondateur de l'école anglaise d'aquarellistes est Paul Sandby (1725-1809). On avait déjà beaucoup admiré à l'exposition du palais Montaigne, en France, les aquarelles du peintre contemporain Georges Cattermole. Parmi les autres œuvres les plus remarquées, nous citerons celles du célèbre Turner (mort en 1854), dont l'on est parvenu à réunir 84 aquarelles. Quelques aquarelles de peintres anciens et appartenant à d'autres écoles figurent avec honneur dans cette galerie, entre autres onze compositions de Van-Huysum.

Miniatures. — Les miniatures complètent en quelque sorte la galerie des portraits anglais; notons surtout celles que l'on doit aux pinceaux de Nicholas Hilliard, d'Isaac et de Peter Oliver, de Hoskins, de Lucas de Leyde, de Holbein (un Henri VII et Anne de Clèves); et arrêtons ici cette description rapide d'une exposition que n'oublieront jamais

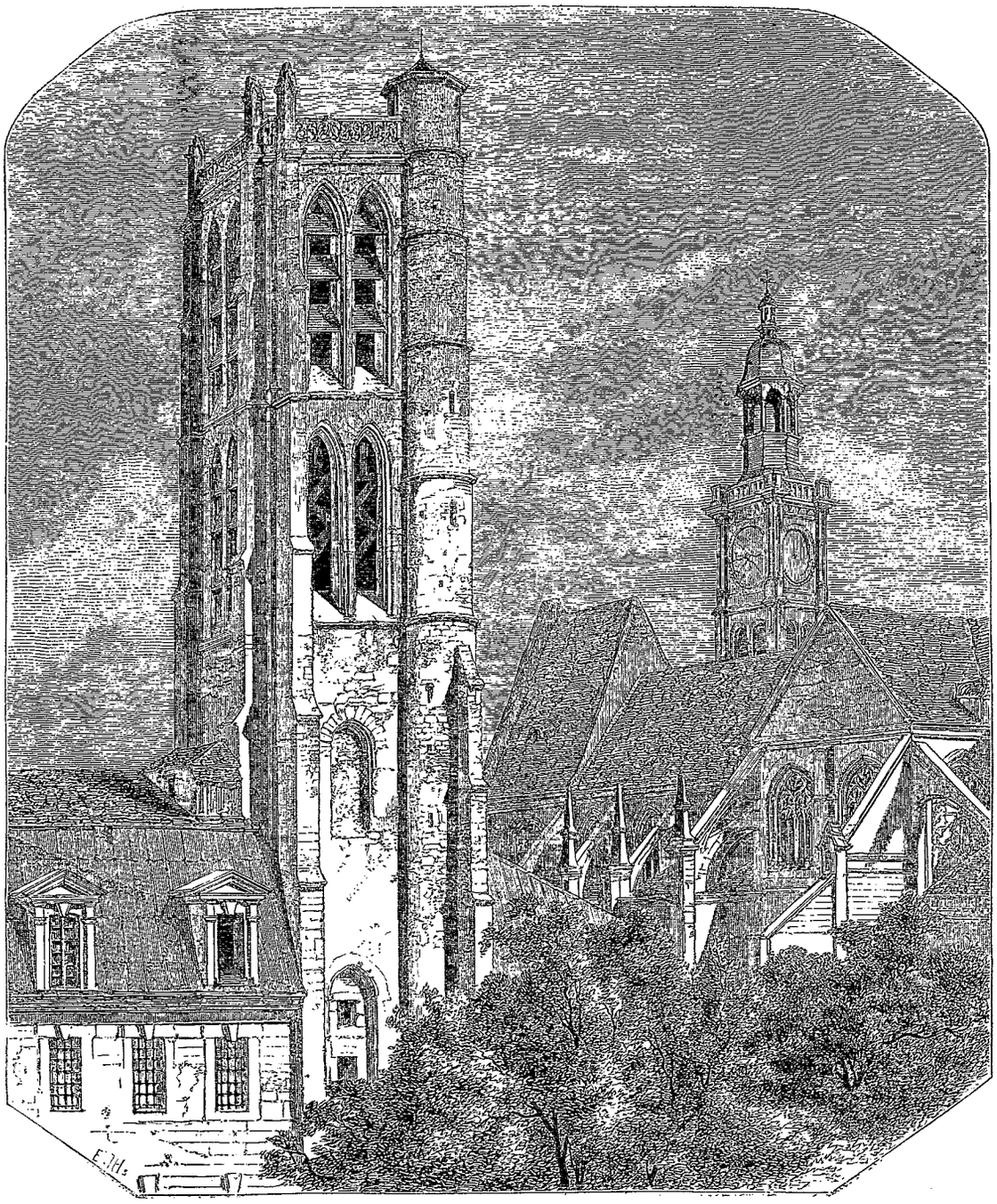
[1] Nouvelle occasion de rappeler à nos lecteurs que l'on a imprimé à tort, page 11, *William* au lieu de *Walter*.

les amateurs d'art, et que nous désirons voir imiter prochainement en France.

LA TOUR DE CLOTILDE.

Quand on remonte dans l'histoire de Paris vers les premiers siècles de notre ère, les faits apparaissent dans une sorte de brouillard indécis, dans le vague de la tradition, et il est bien difficile de leur donner une date précise. Quel est, par exemple, le véritable fondateur des Thermes attribués gratuitement à Julien, construction colossale formée de diverses parties, à plusieurs époques, et dont l'importance n'était pas bien appréciée avant la destruction des maisons qui s'étaient multipliées sur ses ruines et étayées de ses vastes murailles? Nous ne saurions le dire avec certitude; nous savons seulement que les Thermes ont été l'habitation somptueuse du souverain, pendant la domination romaine et sous les rois barbares.

Il n'est pas douteux, par exemple, que Clovis y a résidé, — bien glorieux, sans doute, d'un pareil séjour. La tradition rapporte qu'il s'était fait construire une maison de campagne à peu de distance de cette demeure royale, sur le haut de la colline appelée depuis montagne Sainte-



Lycée Napoléon. — La Tour de Clotilde (dixième siècle). — Dessin de Thérond.

Geneviève. Cette localité était alors occupée en partie par un cimetière, en partie par des potiers. Ceux-ci trouvaient dans les flancs de la colline, à une assez grande profondeur, une excellente terre glaise avec laquelle ils fabriquaient de la poterie renommée.

Un jour que Clovis se promenait dans sa villa, accom-

pagné de sa femme Clotilde, il lui fit part des inquiétudes que lui inspirait la guerre qui venait d'éclater entre les Francs et la puissante nation des Wisigoths, maîtresse de la plus riche partie des Gaules. La pieuse reine ne négligeait aucune occasion de tourner vers Dieu et vers les saints l'esprit du barbare dont elle avait obtenu la conversion : « Que ne vous adressez-vous, lui dit-elle, aux saints apôtres Paul et Pierre; ils intercéderont pour vous, et Dieu vous donnera la victoire. » Au milieu des perplexités dans lesquelles Clovis était plongé, le conseil lui parut bon. Il se rappela qu'à Tolbiac un vœu lui avait sauvé la vie; il espéra sans doute que le même moyen lui réussirait cette fois; et, lançant devant lui sa framée d'une main vigoureuse que l'espérance animait encore : « Je fais serment, s'écria-t-il, d'élever ici même une église à saint Pierre et à saint Paul, s'ils me donnent la victoire et un prochain retour ». Remarquons, en passant, que les grands actes de dévotion, aux époques barbares, ont souvent le caractère d'un marché Clovis avait promis à Dieu, pendant la bataille de Tolbiac, d'embrasser la religion chrétienne, à la condition qu'il mettrait les Allemands en fuite : — *Donnant, donné;* s'il eût été vaincu, il serait peut-être resté païen.

Quoi qu'il en soit, il s'acquitta à son retour de Vouillé, avec la conscience qu'il mettait, non pas dans toutes ses négociations, son histoire le prouve assez, mais dans les engagements qu'il prenait envers Dieu et les saints; il s'acquitta de sa dette à l'égard des saints apôtres; il éleva l'église qu'il avait vouée à saint Pierre et saint Paul, sur l'endroit où était tombée sa framée. Les chroniqueurs rapportent qu'il déploya dans cette construction une magnificence extraordinaire. Ce que les barbares admiraient le plus dans les œuvres d'art que l'empire avait laissées, c'étaient ces grands tableaux indestructibles où l'on employait une quantité de petites pierres de couleur taillées régulièrement. Comparée à celle de la peinture, la représentation était grossière, mais elle était solide, avantage inappréciable aux yeux de gens qui étaient experts en tous modes de destruction. L'église fut donc décorée à l'intérieur de vastes mosaïques. Il en existait encore des traces au temps d'Étienne de Tournay, au douzième siècle.

Le conquérant n'eut pas le temps d'achever l'ouvrage commencé. La basilique fut continuée et terminée par la reine Clotilde, qui y déposa le corps de son mari et y fut elle-même ensevelie. C'est dans le même lieu que furent apportés les restes de saint Prudence, de saint Alde, et le corps de cette fille héroïque, sainte Geneviève, la patronne de Paris, la Jeanne d'Arc pacifique du cinquième siècle.

Il est regrettable que cette vieille église de Clovis ait disparu; que cette crypte souterraine, où avaient été déposés le premier roi français et la grande sainte nationale, ait été comblée, non pas au milieu des tourmentes de nos révolutions, mais froidement, de 1807 à 1808! Quand vous passerez dans cette rue qui conduit de la place du Panthéon à l'École polytechnique, entre le lycée Napoléon et l'église Saint-Étienne du Mont, arrêtez-vous un instant; vous avez sous les pieds le sol où reposèrent tranquilles, pendant treize cents ans, les cendres de sainte Geneviève, de Clovis, de sainte Clotilde. Une tour s'élève du milieu des bâtiments de l'antique abbaye de Sainte-Geneviève; la tradition y a attaché le nom de Clotilde. Mais celle que nous voyons aujourd'hui ne date pas de si loin; elle a été construite pendant le dixième siècle (entre 970 et 980), sans doute sur l'emplacement d'une tour plus ancienne qui remontait au temps de Clotilde et qui avait eu à souffrir, comme la vieille église, des excursions dévastatrices des Normands.

Les fondements de la tour du clocher dont nous donnons le dessin, furent posés par un de ces chanoines séculiers qui occupaient l'abbaye avant que l'abbé Suger la réformât en y introduisant, vers 1148, des religieux de l'ordre de Saint-Victor. Il s'appelait Thibaut et exerçait les fonctions de préchantre. Le nécrologe de la maison de Sainte-Geneviève nous dit qu'il n'eut pas le temps d'achever la tour et qu'il ne l'éleva qu'au premier étage : *Obiit Thebaldus sacerdos et precentor qui turrim usque ad premium solium erexit*. Il n'est pas douteux, lorsqu'on voit la solidité des fondements, que l'intention de Thibaut ne fût de lui donner une élévation considérable.

Au reste, l'examen le plus superficiel montre que le second et le troisième étage sont presque aussi anciens que le premier, et ont dû être bâtis vers le même temps. On rattache à cette construction le nom d'un personnage nommé Maignault, qui vraisemblablement l'acheva.

Vers la fin du quinzième siècle, le tonnerre tomba à deux reprises, et à des intervalles rapprochés, sur la tour, qui fut gravement endommagée, ainsi que l'église et le bâtiment voisin. En 1483, l'incendie fit fondre les cloches, la couverture de plomb; tout Paris assista à ce spectacle; une mer de feu et de métal en fusion enveloppa pendant plusieurs heures la vieille tour, sans l'ébranler. Les seules parties qui souffrirent gravement furent la flèche, les balustrades, l'escalier à partir du deuxième étage. Pour réparer les dégâts occasionnés par ces terribles accidents, l'abbé de Sainte-Geneviève obtint de la cour de Rome la permission d'avoir recours aux indulgences, dont la vente a donné naissance, vers cette époque, à tant d'abus. Dans cette circonstance, les sommes considérables que l'abbaye recueillit de la piété des fidèles reçurent un emploi irréprochable, puisqu'elles furent employées à élever de nouvelles constructions plus considérables et mieux exécutées que celles qui avaient été détruites. On refit donc le haut de la tour, la flèche, la balustrade, l'escalier dont les balcons élégants se voient de la rue Clovis. Le style de ces constructions du règne de Charles VIII appartient au gothique flamboyant.

La partie du dixième siècle est restée intacte, sauf la fenêtre du premier étage qui a été restaurée. La flèche a disparu dans le siècle dernier; les clochetons des angles ont été coupés. L'un des balcons de l'escalier n'est plus à sa place; on l'a retiré parce qu'on craignait qu'il ne tombât sur les passants. En somme, la partie du quinzième siècle seule a souffert; ce qui nous autorise à appeler ici l'attention de qui de droit sur un des plus anciens édifices de Paris, un des plus vénérables, classé parmi les monuments historiques, et dont la conservation n'est pas entourée de toutes les précautions que son importance réclame. La charpente considérable qui le soutient à l'intérieur et son existence au milieu d'un lycée populeux rendraient nécessaire un paratonnerre à son sommet.

Quand on monte à cette tour, on trouve au premier étage la vieille horloge des Génovéfains; elle règle l'emploi des heures de la vie des écoliers avec l'inflexible régularité qu'elle a mise à diviser l'existence studieuse et recueillie des religieux. L'horloger qui l'a construite s'appelait Galande; il n'était pas lettré, car il a écrit *orloge* sans *h*, mais il travaillait bien. L'instrument, qui a été donné par le duc d'Orléans à l'abbaye en 1718, est aujourd'hui, comme il l'était alors, excellent. Au second étage, le gardien, en vous montrant deux échelles dressées perpendiculairement au milieu de la formidable charpente intérieure, vous demande si vous voulez vous rendre à la salle des moines. Il est rare que l'on éprouve très-vivement le désir de satisfaire sa curiosité au prix de cette ascension. Mais quand on y cède, on arrive, en se cramponnant bien aux barreaux, comme sur une échelle de corde, et en s'ai-

dant des pieds et des mains, à une trappe pratiquée au milieu d'un plancher placé à une distance de quelques mètres de la plate-forme de la tour. Là, dans une espèce de salle nue, bornée par les murs de l'édifice, et qui en occupe toute la largeur, vous apercevez des banquettes rangées des deux côtés. Au-dessous de la trappe, un abîme de cent pieds, duquel vient la lumière. Le vent siffle dans la forêt de bois qui est sous vos pieds, et gronde autour des murailles; à ses mugissements se mêlent les cris des hirondelles et des chauves-souris. Mais quelle pouvait être la destination de cette salle à laquelle il était si difficile de parvenir? Qu'attendent ces banquettes rangées le long du mur? Était-ce un lieu de refuge? On ne voit pas quel danger avaient à courir et par suite à prévoir les Génovéfains. C'était cependant un lieu de réunion, on n'en saurait douter. En tous cas, quand on ignore quels étaient l'objet et le but de ces réunions, on trouve que le lieu avait été singulièrement choisi, et on ne conçoit pas qu'aucune affaire de couvent ait jamais pu rendre nécessaires tant de mystère et d'isolement.

Du sommet de la tour, l'œil embrasse un horizon immense. Plus d'une fois, sans doute, cette tour a servi à des observations importantes, soit sur les mouvements de l'ennemi, soit sur la situation de la capitale; pendant longtemps, elle a été, avec les tours de Notre-Dame, le lieu d'observation le plus élevé de Paris. De là, les religieux de l'abbaye mesuraient l'étendue de leurs domaines sans que rien vînt gêner leur vue; car le dôme du Panthéon n'a été terminé que vers la fin du siècle dernier, et le clocher de Saint-Étienne du Mont n'est pas beaucoup plus ancien. En laissant Saint-Étienne du Mont, bâtie sur son terrain et avec sa permission, se donner une entrée indépendante, en lui octroyant une sorte d'émancipation, l'abbé de Sainte-Geneviève avait mis pour condition expresse que l'église n'aurait pas de clocher. La vieille tour s'élevait donc seule, isolée, sur ce point culminant de Paris. Aujourd'hui, on lui a donné des rivales; mais elle domine encore la plupart des constructions modernes qu'elle a vues naître et qu'elle verra sans doute mourir à ses pieds.

SUR L'INFLUENCE DU TABAC

... Qui calculerait ce qu'il nous a fait perdre par la vaine rêverie, l'inaction et l'énervation! C'est un secours pour le travailleur en plein air, dans des lieux humides, pour le marin peut-être; mais pour tous les autres un fléau, une source de nombreuses maladies du cerveau, de la moelle et de la poitrine, d'une entre autres, la plus triste, de cracher toujours et partout.

MICHELET, *Henri IV et Richelieu*: notes.

LES INFUSOIRES.

Fin.—Voy. p. 269.

Parmi les divisions assez nombreuses des systolides, nous signalerons plus spécialement les deux ordres que nous avons déjà nommés, les rotifères et les tardigrades.

Les ROTIFÈRES (fig. *e*) ont, dans leur état normal, la forme de fuseaux; mais, par la contraction, ils peuvent acquérir plus ou moins celle de boules ou d'ovoïdes. La pointe antérieure du corps est munie d'un double lobe cilié qui présente la singulière apparence de deux roues en mouvement. Ils sont terminés en arrière par une queue de plusieurs articles dont les derniers portent une ou plusieurs paires de doigts ou stylets charnus. Ils nagent au moyen du mouvement vibratile des cils, ou rampent à la manière des sangsues. On aperçoit deux ou plusieurs points rouges oculiformes.

Les TARDIGRADES ou systolides marcheurs (fig. *p*): corps oblong et contractile en boule; quatre paires de pattes courtes, ou mamelons portant chacun deux ongles doubles ou quatre ongles simples crochus; bouche très-étroite, en siphon à l'extrémité antérieure, etc. On a quelquefois désigné les tardigrades sous les noms assez justes, qui rappellent leur forme générale, d'*ours d'eau* et de *brucolino* (petite chenille).

CORPS MICROSCOPIQUES DIVERS QUI ONT ÉTÉ CONFONDUS AVEC LES INFUSOIRES.

Quelques-uns des genres d'infusoires précédemment décrits, ceux en particulier que nous avons trouvés les moins élevés dans l'échelle de l'organisation, ont été considérés par les auteurs comme appartenant à la série animale presque uniquement parce qu'ils possèdent la faculté de se mouvoir. Mais ce caractère est loin d'être exclusif aux êtres animés; ne se présente-t-il pas aussi, et d'une manière non équivoque, chez certains végétaux? Tout le monde connaît le mouvement de cyclose ou de circulation dans les cellules végétales, dans celles des charas, par exemple; les mouvements singuliers des zoospermes de mousses. A certaines époques de l'accroissement, la matière verte qui remplit les cellules des conferves et de certaines algues se change en granules particuliers, ou zoocarpes, qui s'agitent dans la cellule jusqu'à un moment déterminé, où ils se répandent en dehors, nagent dans le liquide pendant un certain temps, vont enfin se fixer aux corps solides et se développer en conferves semblables à celles d'où ces zoocarpes étaient sortis. Les anthères des sphagnum, des charas et de plusieurs autres cryptogames contiennent des filaments très-déliés, susceptibles de se mouvoir spontanément et ressemblant beaucoup à des vibrions; mais la motilité n'a pas une durée indéfinie comme chez des infusoires. Les oscillaires, végétaux extrêmement répandus, soit dans les eaux stagnantes, soit sur la terre humide ou au pied des murs, ont des filaments minces, ordinairement verts, simples, composés d'une enveloppe gélatineuse plus ou moins solide et en apparence de structure articulée; ces filaments sont continuellement en mouvement, se courbent lentement dans un sens et dans l'autre, et agitent visiblement leur extrémité plus mince et plus diaphane, comme ferait un animal avec une trompe ou un tentacule.

N'existe-t-il pas une évidente analogie entre ces différents genres d'organisations microscopiques et quelques-uns de ceux que nous avons décrits parmi les infusoires? Il ne faut pas s'étonner que certains d'entre eux aient été différemment considérés, tantôt comme des organes de végétaux, tantôt comme des animaux inférieurs. Citons en particulier les *Lunulines*, les *Bacillariées* et les *Spongilles*.

LUNULINES. Corps verts, fusiformes, très-allongés (de 2 dixièmes à 56 centièmes de millimètre) ou presque cylindriques, plus ou moins courbés, et quelquefois sous la forme d'un croissant. Ils sont revêtus d'une membrane résistante, diaphane, marquée de stries longitudinales contenant à l'intérieur une matière verte entremêlée de globules huileux, etc. On a de plus annoncé chez eux une circulation intérieure, et les clostéries qui croissent par houppes vertes dans les eaux douces, au milieu des conferves, sont susceptibles de se mouvoir lestement. Ils se multiplient en se séparant par le milieu pour laisser sortir la matière verte qui forme les corps reproducteurs. Ehrenberg les regarde comme des animaux de la classe de ses polygastriques. Il leur attribue des estomacs multiples.

BACILLARIÉES (*Diatomées* et *Desmidiées*). Ehrenberg a

réuni dans cette famille, qui fait partie de ses infusoires polygastriques, une foule d'êtres vivants ou fossiles que la plupart des autres naturalistes considèrent aujourd'hui comme des végétaux inférieurs, des algues, formant la famille des *Diatomées* et des *Desmidiées*. Les desmidiées sont le plus ordinairement revêtues d'une enveloppe membraneuse flexible et ne jouissant que d'une mobilité très-peu prononcée qui les porte lentement vers les points où arrive le plus de lumière. Les diatomées, au contraire, sont douées pour la plupart d'un mouvement assez vif de va et vient, et sont revêtues d'un test siliceux, diaphane, dur et cassant, qui résiste parfaitement à la décomposition; de sorte que dans les eaux habitées par ces êtres en grand nombre il se dépose, avec le temps, une couche siliceuse pulvérulente, formée presque exclusivement de carapaces ou tests de diatomées. Telle est la célèbre couche de tripoli de Bilin, en Bohême, dont nous avons parlé dans notre premier article.

Navicule. Parmi les bacillariées, l'un des genres les plus remarquables, et qui semble se rapprocher des animaux par sa motilité, est la *Navicule*. Elle a souvent la forme d'une petite nacelle, et se meut comme une navette dans un sens et dans l'autre suivant sa longueur, en se détournant très-peu quand elle rencontre des obstacles. Son test siliceux est lisse ou diversement ciselé, et marqué de stries longitudinales ou transverses suivant les espèces. A l'intérieur, on voit, dans les navicules vivantes, une substance colorée en brun, en fauve ou en vert, et entremêlée de globules d'apparence huileuse. La figure *o* représente l'une des espèces communes de ce genre.

Bacillaria. La figure *r* représente l'une des espèces les plus communes de ce genre, le *Bacillaria vulgaris*.

Le *Micrasterias* (fig. *q*) est un autre genre de la même famille.

Enfin la figure *j* reproduit une spongille que l'on pourrait aisément confondre avec les infusoires.

UNE FAMILLE DE PÊCHEURS.

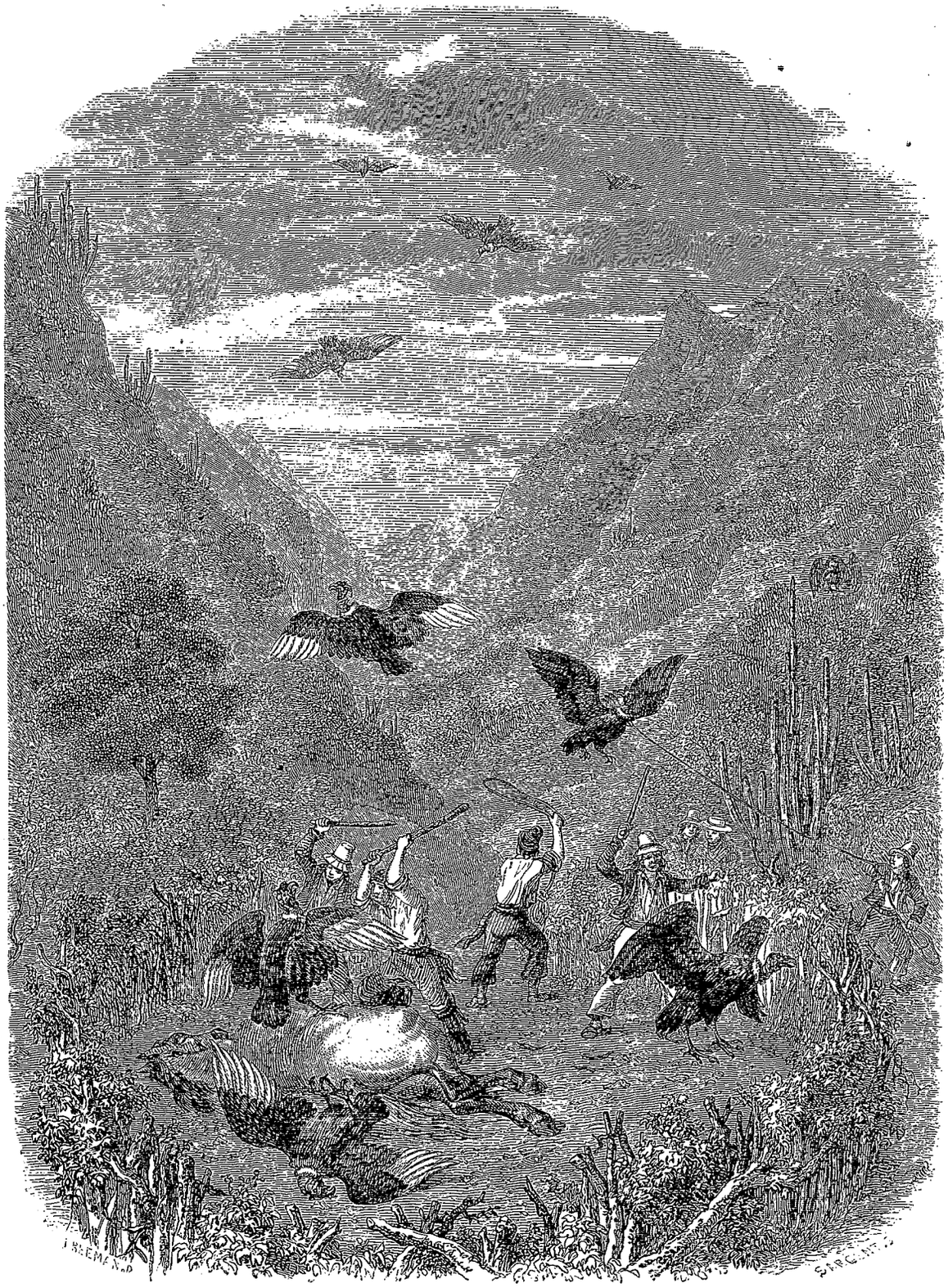
Ce tableau de M. Jeanron appartient au duc de Luynes. Il représente une famille de pêcheurs prenant son repas au

Salon de 1857; Peinture. — Une Famille de pêcheurs, par Jeanron. — Dessin de J. Lhernault.

bord de la mer, vers Andresselles ou Ambleteuse. Nous avons décrit, dans un article précédent (tome XXI, 1853, page 269), la nature sévère de ce pays encore à demi désert, et les mœurs de ces malheureux habitants qui, suivant leur langage, vont en été *al côte*, c'est-à-dire pêcher le plus ordinairement sans barque, avec de misérables filets, et en hiver *al route*, c'est-à-dire mendier. Nous avions exprimé alors l'espérance que la mode des bains de mer, qui jette chaque année une foule de plus en plus nombreuse sur nos rivages maritimes, conduirait de proche en proche jusqu'à Ambleteuse, à Wimereux ou Andresselles, des familles de citadins dont le voisinage communiquerait à la population abandonnée de ces bords un peu de civilisation et d'aisance. Notre espoir se réalise, mais lentement. Il est naturel que les émigrations d'été se portent avec moins d'empressement au nord qu'au sud de Boulogne : cependant il faudra bien en arriver à refluer jusqu'aux environs de Calais lorsqu'on aura envahi, ce qui ne peut tarder, la plage de Saint-Valery à Étaples. Nous sommes persuadés que si M. Jeanron se complaît à nous familiariser avec les physionomies et les habitudes des pêcheurs de son pays natal, ce n'est pas seulement parce qu'elles ont vivement impressionné sa jeunesse, c'est encore parce qu'il aime ces pauvres gens, et que son habile pinceau peut appeler sur eux l'attention et l'intérêt des « heureux du siècle ».

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LA CHASSE AU CONDOR.



Chasse au Condor. — Dessin de Freeman, d'après l'*Histoire du Chili* par M. C. Gay.

Chez les anciens Péruviens, le condor était l'emblème de la force et du courage. Si l'on s'en rapporte à Valdès y Palacios, les grades de la hiérarchie militaire étaient marqués dans l'armée péruvienne par des dérivés de ce nom. « Le condor cependant, nous affirme un observateur habile qui l'est allé observer sur les cimes orageuses qu'il habite, est bien moins redoutable que certains oiseaux de proie d'un volume infiniment moindre que le sien. La nature, qui l'a revêtu d'un aspect redoutable, ne l'a pourvu que d'armes comparativement débiles. » — « Ses griffes, dit M. Gay, ne peuvent en aucune manière être opposées à celles du faucon et de l'aigle; elles sont plutôt droites que

recourbées, et ne se trouvent pas terminées par les pointes acérées et crochues qui donnent tant de facilité à ses congénères pour attaquer avec avantage certains animaux, pour les lier (comme on dit en terme de fauconnerie) et pour les aller dévorer dans un lieu qui offre à la fois à ce tyran des Andes solitude et sécurité. Quoiqu'il soit suffisamment fort, le bec du condor ne lui permet pas de déchirer avec facilité la chair résistante et palpitante encore des animaux. Destiné à s'alimenter de cadavres plus ou moins corrompus, il faut, s'il se livre à la chasse des animaux vivants, qu'il y soit contraint par la faim. Toutefois, il n'est pas rare de lui voir attaquer de grands quadrupèdes pour s'emparer de leurs petits, particulièrement des jeunes guanacos. L'audace de ces vautours va jusqu'à s'en prendre aux tout petits veaux, lorsqu'ils sont encore sous la protection de la mère; dans cette circonstance, ils oublient leurs habitudes de vie solitaire et se réunissent même en grand nombre pour faire front à un ennemi qu'ils jugent avec raison supérieur à eux par sa vigueur et par les armes dont la nature l'a pourvu; leur instinct même leur suggère un moyen d'attaque auquel ces mères malheureuses ne peuvent résister : formant un grand cercle autour de la vache et de son petit, ils se dressent tout droits sur leurs jambes, puis, étendant leurs ailes, ils les secouent avec force; le bruit bientôt s'accroît, et en se rapprochant ces terribles vautours produisent de tels sifflements que, vaincue bien plus par la crainte qu'elle ne l'est par la force de ses ennemis, la pauvre vache fuit abasourdie avec une extrême précipitation; quoiqu'elle en ait, il lui faut abandonner son petit à la voracité de ces oiseaux toujours affamés, bien qu'ils puissent supporter longtemps un jeûne prolongé, l'opinion générale des Chiliens étant qu'ils peuvent rester jusqu'à quarante jours sans prendre aucune nourriture. » (1)

Ainsi s'évanouit le récit, répété par tant de voyageurs, qui nous représente le condor comme chassant par couple un veau adulte et portant droit son bec redoutable dans les yeux du pauvre animal, qui, une fois aveuglé, devient facilement sa proie. Ces vautours n'ont, en réalité, tant de hardiesse que lorsqu'ils sont réunis; et dans les renseignements si précis et si curieux qui furent donnés à M. du Petit-Thouars sur une chasse de ce genre, les gigantesques vautours n'étaient pas moins de trois.

Toujours affamés, les condors jouent au Pérou et au Chili le rôle que les loups jouent encore dans plusieurs localités d'Europe. Ils sont l'effroi des troupeaux et des bergers; aussi les Péons des Andes ne négligent-ils rien pour les détruire. Au premier abord, en songeant à la manière dont se fait la chasse, on se demande par quel prodige d'une malheureuse adresse cet hôte gigantesque des plus hautes montagnes de l'Amérique descend se livrer ainsi à la mort dans une enceinte de quelques mètres; l'esprit cherche à deviner comment un oiseau auquel il est donné d'atteindre dans l'éther une hauteur qui fatigue le regard, peut trouver si imprudemment une fin misérable sous le bâton d'un vigoureux Péon : rien n'est plus simple cependant que cette chasse, et pour la pratiquer il n'a fallu au berger des Andes qu'une observation même assez légère des habitudes immondes de l'ennemi de ses troupeaux.

Ici nous laisserons parler un observateur exact auquel nul détail de cette scène étrange ne semble être demeuré étranger (1) :

« Dès que le majordome d'une *hacienda* a reçu des ordres pour préparer une partie de chasse au condor et qu'on lui a indiqué l'endroit où elle doit avoir lieu, il fait transporter sur le terrain désigné tous les matériaux nécessaires pour les préparatifs, qui consistent tout simplement à former une enceinte d'environ dix à douze mètres de diamètre au moyen de perches que l'on enfonce en terre, très-près les unes des autres, en ménageant une porte d'un mètre de largeur sur autant de hauteur. Lorsque cette enceinte est terminée, on place au milieu l'animal écorché qui doit servir d'appât; il faut ensuite attendre deux ou trois jours, et quelquefois quatre, pour que l'animal entre en putréfaction. On fait guetter cette époque avec soin, et l'on se tient prêt à commencer la chasse dès que le moment en est venu, c'est-à-dire aussitôt que l'on remarque que les condors commencent à planer au-dessus de l'enceinte; on se rend alors sur les lieux, et après avoir fait écarter les chevaux, que l'on fait conduire à l'ombre dans un ravin, on se cache dans la *ramada*, cabane en feuillage préparée à cet effet auprès de l'enceinte, afin de dérober les chasseurs à la vue des condors tout en leur permettant de voir la scène qui va suivre. On attend ainsi patiemment, quelquefois pendant des heures entières, que les condors, dont le nombre augmente à chaque instant, mais que la méfiance tient longtemps en suspens, finissent par s'abattre sur la proie; car ce n'est qu'après avoir plané en tournant et après s'être abaissés plusieurs fois, souvent très-près de l'appât, dont l'odeur les enivre, et s'être relevés autant de fois très-haut dans les airs, qu'ils descendent enfin et finissent par se poser. Dès qu'un condor moins expérimenté ou plus affamé que les autres se pose, il est immédiatement suivi par tous les autres; alors on ferme la porte de l'enceinte au moyen d'un cordon disposé pour cet usage. On voit souvent un grand nombre de condors descendre ainsi sur une même proie, et il n'est pas rare d'en compter jusqu'à trente. Une fois que ces oiseaux ont commencé à dévorer l'animal qui leur sert de pâture, on peut, sans crainte de les voir s'effaroucher, s'approcher de l'enceinte pour les voir de plus près; ils fixent alors sur les curieux leur œil noir et perçant, mais ils n'en continuent pas moins leur festin.

» Lorsque le condor s'est gorgé de nourriture, il devient lourd et ne peut prendre son vol sans courir assez loin pour s'élever dans l'air; aussi ne ferme-t-on jamais l'enceinte par en haut, car ils ne peuvent en sortir de ce côté; pour s'échapper ils sont obligés de passer par la porte (où la corde est tendue) : c'est là qu'on les attend. Les chasseurs, armés de bâtons ferrés, se mettent sur deux rangs, un de chaque côté du passage; d'autres se placent en arrière de ceux-ci et sont armés de fusils chargés à balle pour tirer sur les condors qui quelquefois parviennent à s'envoler et à s'échapper. »

Le massacre des vautours, on le voit, est pratiqué par tous les moyens que l'homme tient de sa force et de son industrie; il n'est pas toujours sans danger pour ceux qui sont acteurs dans cette scène étrange, et l'on a soin d'é-

(1) Ces précieux renseignements, tout à fait inédits, sont extraits d'un magnifique ouvrage, à peu près inconnu en France, et que l'on doit à M. Claude Gay, récemment nommé membre de l'Institut, dans la section des sciences naturelles. Pendant un séjour de quatorze ans dans l'Amérique méridionale, M. Gay a exploré les parties les plus reculées du Chili, et, grâce à la munificence du gouvernement chilien, il a pu terminer un vrai monument, qui ne doit être comparé qu'aux vastes travaux des Humboldt et des Spix et Martius. La république chilienne a voté un fonds de 350 000 francs pour l'impression de cet ouvrage, composé aujourd'hui de 27 volumes in-8° et de 4 atlas in-4°. La planche que nous offrons à nos lecteurs est tirée de ce beau livre, complétement écrit en espagnol sous le titre suivant : *Historia fisica y politica de Chile, segun documentos adquiridos en esta republica, durante doze annos de residencia en ella, y publicada bajo los auspicios del supremo gobierno, por Claudio Gay, ciudadano chileno.* — Voy., sur les voyages de M. Gay, l'article de M. Ferdinand Denis dans la *Biographie générale*, publiée sous la direction de M. F. Hœfer.

(1) Abel du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde sur la frégate* la Vénus, *pendant les années 1836, 1837, 1838 et 1839*; Paris, 1841, in-8.

loigner du carnage les dames qui ont voulu être spectatrices de ses préparatifs.

Dans la scène rendue d'une façon si pittoresque et si animée par M. Gay, l'arme à feu est remplacée par le *laço*, cette arme non moins terrible entre les mains du Péon, qui sait s'en servir avec une dextérité que rien n'égale; la vérité nous oblige à dire cependant que son emploi en cette circonstance n'est nullement commandé par les exigences du combat. Le savant voyageur, qui en a fait un épisode curieux de la chasse reproduite ici avec tant d'exactitude, ne donne ce détail que pour ce qu'il est, la représentation d'une scène très-réelle, mais qui n'a lieu qu'en certaines circonstances, et selon la libre fantaisie du chasseur.

Le *laço*, cette longue corde de cuir terminée par un nœud coulant dont les habitants de l'Amérique du Sud se servent pour prendre les grands animaux à la course, est en usage dans tout le Chili et dans les plaines du Rio de la Plata. On ignore généralement qu'il est d'origine indienne. Il dérive de ces *bolas* (1) liées entre elles par de longues lanières de cuir au moyen desquelles les *Uilliches*, les *Puelches*, les *Charruas*, et tant d'autres nations, chassaient le guanaco et même l'*éma* ou *nandu* (la petite autruche d'Amérique). Un voyageur rarement consulté, mais qui parcourait ces régions il y a une centaine d'années, vivant de la vie indienne, Fallkner, a parfaitement décrit cet instrument et ses terribles effets. Durant les guerres de Buenos-Ayres avec la mère patrie, les bolas et le laço avaient fini par devenir l'effroi des plus intrépides soldats. Les marins, voguant dans leurs canots, ne pouvaient pas toujours se soustraire par la rapidité de leur course à la merveilleuse dextérité des Gauchos, et il y en eut plus d'un que le terrible laço ramena violemment au rivage sans que la vitesse de son embarcation le sauvât. Le vol pesant du condor, au moment où il quitte la terre, ne peut pas toujours le soustraire au jet vigoureux du laço.

LE PAYSAN HOLLANDAIS

ET LE ROI DE BOHÊME.

1628.

Mon père nous ayant loué une petite maison de noblesse près de la Haye, et nous y ayant placés mon frère et moi avec notre précepteur et deux valets, un jour le roi de Bohême, réfugié en Hollande, étant à la chasse, et par hasard étant entré, suivant un lièvre, avec des chiens et des chevaux dans un petit champ joignant cette maison qu'on avait semé de quenolles (navets), le fermier du lieu, en son habit de fête de drap d'Espagne noir, avec une camisole de ratine de Florence, gros boutons d'argent massif, courant avec un grand valet qu'il avait à la rencontre du prince, ayant chacun une grande fourche ferrée à la main, et sans le saluer, lui dit en grondant : « Konig van Behemen! konig van Behemen! (Roi de Bohême! roi de Bohême!) pourquoi viens-tu perdre mon champ de quenolles, que j'ai eu tant de peine à semer? » Ce qui fit arrêter le roi tout court, lui faisant des excuses, et lui disant « que ses chiens l'avaient mené là malgré lui. » (1)

Vous auriez couru loin en Europe, dit M. Michelet qui rapporte cette anecdote (2), pour trouver pareille chose, cette liberté, cette audace à défendre le fruit du travail. Partout ailleurs elle eût été punie. Ce paysan, en France, eût été aux galères.

(1) Sans décrire ici les *bolas* destinées uniquement au combat, nous reproduirons le paragraphe où le voyageur anglais décrit celles qui sont propres à arrêter les animaux : « Il en est une autre sorte, dit-il, qui sert également à la guerre et à la chasse ; elle consiste en deux boules ou petites sphères semblables aux précédentes, mais couvertes de cuir et attachées l'une à l'autre par une lanière longue d'environ neuf à douze pieds. Ils en prennent une dans leur main, et, faisant tourner l'autre rapidement autour de leur tête, ils la lancent et embarrassent et lient l'homme ou la bête qu'ils ont voulu atteindre. Ils la jettent avec une telle dextérité qu'ils attachent l'homme à son cheval, et lorsqu'ils sont à la chasse, ils la lancent de manière que la corde s'entortille deux fois autour du cou de l'animal et que les boules viennent pendre entre ses cuisses, ce qui leur donne la facilité de l'abattre et de s'en saisir. » Nous rappellerons que ce fut ainsi que périt l'infortuné conquistador du Rio de la Plata, Juan Dias de Solis.

(1) Mémoires de du Maurier, fils de l'ambassadeur de France.

(2) *Henri IV et Richelieu;* Paris, 1857.

CONTENTE DE PEU.

.... La supérieure que vous connaissez vit, depuis quatre mois, d'un verre d'eau rougie et sucrée, et supporte les quatre-vingts ans qui l'entraînent avec cette seule nourriture, renforcée, dans les jours d'extraordinaire, d'un peu de café au lait pris le matin. Elle a encore assez de vie pour dire des choses flatteuses aux gens qui la visitent, et pour répéter, en se réjouissant de voir de son lit la rue et les passants : *J'aime bien ma petite maison!* (3)

ÉPISODE DE LA RETRAITE DE RUSSIE.

1812.

Le 30 octobre, l'armée abandonna des fourgons et des voitures de toute espèce dont les attelages, exténués par la faim et les difficultés de la route couverte de verglas, ne pouvaient plus avancer. Arrivé au bivouac, je fis ouvrir les caissons du régiment pour que les officiers disposassent de leurs effets comme ils l'entendraient. Je fis compter la caisse militaire; elle renfermait 120 000 francs en or. J'en fis plusieurs parts. Chacun des officiers, sous-officiers et soldats reçut une petite somme, en promettant de ne pas abandonner ce dépôt confié à son honneur, et de le remettre à un camarade s'il venait à succomber. Grâce aux soins du capitaine Berchet, payeur du 18e, grâce à l'honnêteté de mes braves camarades, les 120 000 francs furent remis en caisse après la campagne. Je ne sais si beaucoup de régiments furent aussi heureux que le 18e de ligne. Dans tous les cas, je m'honorerai toujours d'avoir commandé à des hommes capables d'accomplir de tels actes d'héroïsme. (4)

LA PORTE DORÉE, A FRÉJUS.

Voy., sur les Ruines de Fréjus, la Table des vingt premières années.

Cette porte est située à une centaine de pas de la ville de Fréjus, au midi et du côté de la mer. C'était sous son arc que passaient jadis les marchandises qui venaient de l'ancien port, où entrèrent un jour les trois cents vaisseaux d'Antoine pris par Auguste à Actium. Ce port, dont la vase insalubre était funeste aux habitants, a été comblé en 1812. Peut-être n'avait-on donné à la porte son surnom de « Dorée » *(Aurata)* que parce qu'elle était très-belle; on a prétendu cependant que cette épithète faisait allusion aux richesses qui la traversaient au temps de la splendeur du « Marché de Jules » *(Forum Julium*, d'où, par corruption, Fréjus); d'autres étymologistes croient qu'elle avait été construite par l'empereur *Aurélien;* enfin la tradition populaire veut que le mot *dorée* vienne simplement de ce qu'on avait placé entre les pierres des clous de fer à tête d'or, dont quelques-uns sont encore visibles. La hauteur de la

(3) Joubert, lettre à Mme de Beaumont, datée de Villeneuve-le-Roi, 23 août 1803.

(4) *Souvenirs militaires et intimes du général vicomte de Pelleport* (colonel du 18e en 1812), t. II, p. 40.

base jusqu'au cintre est de 8m,20, la largeur du vide est de 3m,52. Au-dessus du cintre s'élève une masse de maçonnerie où règnent des rangs de briques dont le relief est de 30 centimètres. Les piliers ont 2m,80 de large sur 6 mètres de haut. Construite en pierres brutes de toutes formes liées par du ciment, la porte est couverte extérieurement de pierres en grès tirées d'une carrière voisine de la ville et taillées en cubes réguliers d'environ 20 centimètres. Ce sont de petites pierres très-serrées qui forment le cintre. Il paraît certain, d'après quelques débris qui touchent à ce fragment, que ce devait être là une des portes ouvertes de distance en distance dans le mur d'en-

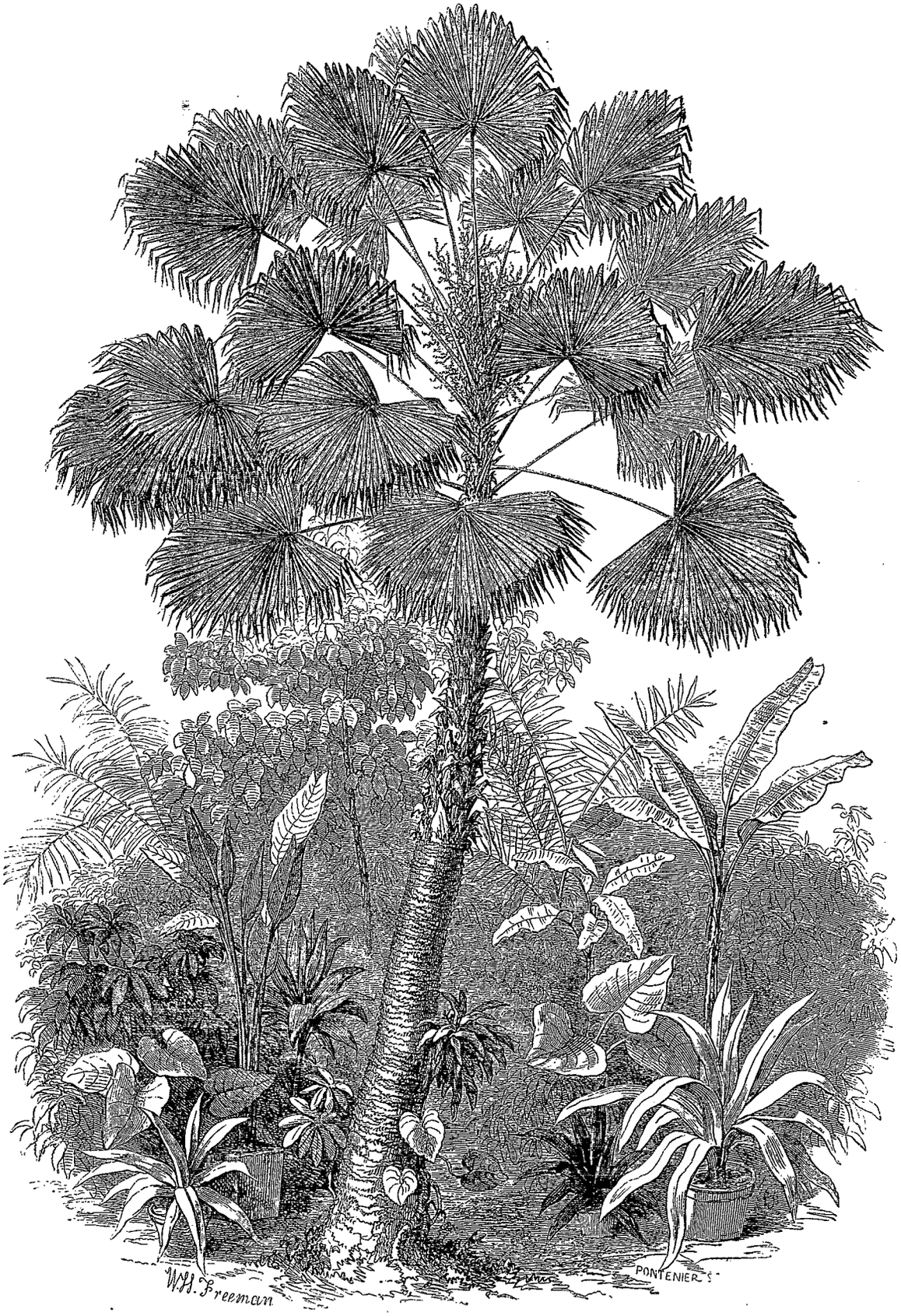
La Porte Dorée, à Fréjus (1). — Dessin de Karl Girardet, d'après M. de Fontainieu.

ceinte de la ville. « Le périmètre de la ville antique, dit M. Mérimée, est visible presque partout, et dans quelques endroits on peut encore juger de la hauteur des murs; ils étaient flanqués de distance en distance de tours rondes, d'un médiocre diamètre, construites comme les remparts, à petit appareil, composé de parallélogrammes rectangles en assises horizontales. » En 1802, la foudre détruisit une partie de la porte Dorée du côté de l'est; mais telle est la solidité de cette construction que le feu du ciel lui-même n'a pu l'ébranler, et qu'elle semble devoir résister encore pendant un grand nombre de siècles aux efforts du temps.

(1) Ce dessin est moins exact que notre description. L'artiste a beaucoup trop amoindri, par amour de l'effet, la masse de maçonnerie qui est au-dessus du cintre.

LE LATANIER. — LES PALMIERS.

Le plus ancien latanier des serres du jardin des Plantes a fleuri cette année, ce qui ne lui arrive guère qu'après un intervalle d'un demi-siècle. Grâce aux soins éclairés dont il est l'objet, ce magnifique palmier a pu atteindre et même dépasser ses dimensions habituelles dans son pays natal; il appartient à l'espèce nommée par les botanistes *Latania*



Serre du jardin des Plantes. — Latanier en fleurs. — Dessin de Freeman, d'après nature.

rubra, latanier rouge, un peu différente du latanier de l'île Bourbon, *Latania Borbonicą*, également cultivé comme arbre d'ornement dans les serres d'Europe. Le latanier rouge, originaire des provinces méridionales de la Chine, est répandu dans toute l'Inde. Le fruit qui succède à sa fleur est sans usage; mais ses feuilles sont d'un emploi universel pour couvrir les cabanes des naturels des pays où il abonde; la fibre des côtes de ces feuilles sert à fabriquer des paniers et des chapeaux à la fois légers, durables et à très-bas prix. Il ne faut pas confondre les chapeaux de latanier avec ceux qu'on connaît dans le commerce sous le nom de *panamas*, et qui se vendent en Europe à des prix exorbitants; on a longtemps ignoré le nom du végétal qui fournit la matière première pour la fabrication de ces chapeaux; on sait aujourd'hui que c'est le tissu demi-ligneux d'une plante herbacée de l'Amérique du Sud, la *Carludovica* des botanistes.

Le latanier rouge qui vient de fleurir est un des plus grands de son espèce; heureusement pour lui, sa croissance s'est arrêtée à peu près à la hauteur du toit vitré du grand pavillon dont il occupe la partie centrale; il paraît arrivé depuis longtemps au terme de sa croissance. S'il eût continué à grandir, il aurait dû subir le sort d'un magnifique palmier sagou, son voisin et son proche parent, qu'il a fallu raccourcir une première fois de huit mètres, il y a quelques années, et qui les a déjà regagnés, de sorte qu'il touche au vitrage du toit, et il grandit toujours. S'il n'avait pas subi de retranchement, ce palmier aurait actuellement près de vingt-quatre mètres de haut, c'est-à-dire qu'il égalerait en hauteur les plus grands arbres de son espèce croissant à l'état sauvage dans les forêts de son pays natal; il va devenir indispensable de le sacrifier. A moins d'être horticulteur, on ne peut se former une juste idée du regret qu'inspire cette nécessité aux horticulteurs éminents chargés de gouverner les serres du jardin des Plantes : c'est pour eux comme s'ils se séparaient d'un de leurs meilleurs et de leurs plus anciens amis.

La famille des palmiers, à laquelle appartient le latanier rouge, constitue l'aristocratie du règne végétal; elle rend à l'homme, dans les pays de l'Orient, les plus éminents services. Trois palmiers sont utiles entre tous, le *Sagou*, le *Cocotier* et le *Dattier*. L'année où il doit fleurir, le sagou se remplit à l'intérieur d'une fécule propre à la nourriture de l'homme; chaque arbre de dimensions ordinaires en contient en moyenne 200 kilogrammes. Le cocotier peut à lui seul fournir à tous les besoins de l'homme sous le climat de l'Inde; on voit en tête de tous les manuscrits indous sur des sujets philosophiques, un homme couché, lisant dans un livre ouvert, à l'ombre d'un cocotier. Ce symbole indique que ce premier des arbres fruitiers fournit à l'homme de quoi boire, manger, se vêtir, construire et couvrir sa demeure, fabriquer la plupart de ses ustensiles de ménage; celui qui dispose de quelques cocotiers peut vivre à peu près sans travail manuel, et se livrer à l'étude de la philosophie.

On sait quelle ressource alimentaire, impossible à remplacer par d'autres, offrent aux Africains les fruits du dattier; c'est avec des palmiers dattiers, devenus par le semis naturel de leurs noyaux une véritable forêt, que Méhémet-Ali Pacha, le régénérateur de l'Égypte, a pu arrêter, sur la limite des terres cultivées du Delta, les sables envahissants du désert. De tels services rendus à l'humanité justifient la primauté accordée par Linné aux palmiers sur tout le reste du règne végétal; le grand botaniste suédois nommait les palmiers les princes des végétaux, *Principes vegetantium*. Plusieurs autres palmiers remarquables ont fleuri récemment dans les serres du jardin des Plantes, entre autres l'*Astrocarium Murumun*, dont les jeunes tiges servent à fabriquer des cannes élégantes, et le *Caryola sobolifera*, qui vient de donner sa seconde floraison, bien qu'il eût déjà fleuri l'année dernière. De tels résultats s'obtiennent rarement dans les serres, peu nombreuses en Europe, où sont cultivées les plus belles espèces de palmiers de l'ancien et du nouveau continent.

LA MAISON SUR LA COLLINE.

NOUVELLE.

Pierre Larcy avait quitté, fort jeune encore, sa jolie petite ville, agréablement située sur un des affluents de la Loire. Il ne l'avait pas quittée sans regret, car il y laissait les amis qui avaient connu son père et sa mère, et qui seuls pouvaient lui en parler encore. Il était d'ailleurs vivement attaché à son lieu natal, au vieux clocher, aux fraîches promenades, témoins de ses plaisirs d'enfance, dont le souvenir ne s'éveille jamais avec plus de force qu'au moment où l'on en va quitter le théâtre. La rivière surtout et ses bords pittoresques lui parlaient vivement et recevaient du pauvre Pierre de tendres adieux... Mais il emportait l'espérance!... Il allait s'établir dans une ville de commerce, où il ferait fortune sans doute, et, quand cette fortune serait faite, c'est-à-dire quand il aurait quatre mille livres de rente, il reviendrait.

Il reviendrait accomplir un projet dont il ne s'était ouvert à personne, parce que l'heureuse réussite dépendait du secret. Dans ses promenades solitaires, il avait souvent arrêté ses regards sur une éminence, aux portes de la ville; il y était monté souvent, pour jouir de la vue qui s'étendait au loin sur la rivière, dont les bords formaient une perspective ravissante.

— C'est là, se disait-il, que je veux un jour bâtir ma maison; c'est là que je m'établirai avec une famille que Dieu m'aura donnée; c'est là que je recevrai mes amis!

Il partit donc, en saluant d'un dernier regard la ville et la colline, qui était alors verte et fleurie, et qui semblait lui dire de loin : « Adieu, Pierre! Au revoir!... C'est pour toi que je veux être belle! » Cependant il n'était pas sans inquiétude : en son absence, un amateur pouvait lui ravir sa chère colline et s'y établir à sa place! Aussi ne voulut-il pas attendre que sa fortune fût faite pour s'assurer la possession de ce lieu bien-aimé. Dès qu'il eut réalisé ses premières économies, il revint passer quelques jours au pays, et la somme assez ronde qu'il offrit au propriétaire du terrain l'ayant décidé, le marché fut conclu.

Larcy retourna bien joyeux à ses affaires, sans cacher cette fois à ses amis son espérance et son projet : l'exécution ne dépendait plus que de lui et de la fortune... Et la fortune lui fut encore favorable, parce qu'il demanda beaucoup moins à elle-même qu'au travail. Il voyait chaque année augmenter son petit capital; si bien qu'il put mener deux affaires de front, et, tout en poursuivant sa tâche laborieuse, se permettre de penser sérieusement au mariage. Il y rêvait déjà depuis longtemps, car il avait trouvé dans la fille de son ancien patron la femme de son choix, celle qu'il souhaitait de rendre heureuse dans la maison qu'il bâtirait sur la colline.

Le patron était mort sans fortune; c'était, pour un homme tel que Pierre Larcy, le moment de se déclarer. L'orpheline s'y attendait, et son cœur avait déjà répondu. Le mariage fut conclu aussi aisément que l'achat du terrain. Enfin, l'heure sonna où l'on eut quatre mille livres de rentes, claires et liquides, sans compter quelques valeurs douteuses, sur lesquelles on ne doit, en effet, jamais compter.

Les deux époux quittèrent alors avec joie la grande place de commerce, et, suivis de mille rêves charmants, ils se

dirigèrent vers la chère petite ville. Elle n'était pas étrangère à Mme Larcy, qui avait passé dans les environs ses premières années, et qui pourrait voir, des fenêtres de sa maison, le berceau de son enfance. Tout allait pour le mieux; il ne s'agissait plus que de bâtir.

Le plan était déjà prêt, comme on peut croire. Monsieur et madame avaient déjà cent fois parcouru de la cave au grenier leur maison future. Après une pénible journée, passée dans le tracas des affaires, le mari se plaisait à revoir avec sa femme ce plan souvent modifié. On n'en faisait pas grâce aux amis, avec lesquels on discutait chaudement les moindres détails. Que de fois n'avait-on pas changé l'entrée et l'escalier, ajouté, retranché, modifié des portes et des fenêtres!... Enfin on s'était mis d'accord, et le plan, définitivement revu et corrigé, était la plus précieuse pièce du bagage des heureux époux. Leur arrivée et la prochaine exécution de leur projet firent une sensation générale.

Dès le jour où M. Larcy avait acheté son terrain, les amateurs et les entrepreneurs avaient reconnu avec dépit la faute qu'ils avaient faite de s'être laissé enlever cet incomparable emplacement. Les offres les plus séduisantes avaient été faites à l'acquéreur, et il n'aurait tenu qu'à lui de revendre avec un gros bénéfice. Il fut inébranlable, et refusa toutes les primes qu'on fit briller à ses yeux. Mais, quand ses amis eurent connaissance de son plan; quand on apprit qu'il ne voulait bâtir, dans une position si admirable, qu'un modeste pavillon, ce fut dans toute la ville un concert de blâmes et de regrets.

— Vous manquez votre fortune, lui disaient les gens.

— Mais elle est faite, répondait-il.

— Eh bien, vous manquez l'occasion de la doubler. Bâtissez une maison spacieuse, qui puisse recevoir dix ménages, et nous vous garantissons le succès. Le commerce prospère; la ville s'agrandit, et cependant les loyers sont toujours plus chers; on ne sait plus où se loger. Annoncez seulement que vous allez bâtir en grand, et tous vos appartements seront retenus d'avance.

Un architecte intervint, et donna ses conseils, sans attendre qu'ils fussent demandés. M. Cervier était une vieille connaissance. On lui montra les plans, qui le firent sourire de pitié. Il produisit à son tour, de son propre mouvement (et sans aucune vue intéressée), un projet bien différent!... Le modeste pavillon devenait une grosse maison à trois étages.

Il faut le dire, Mme Larcy fut séduite la première. Elle avait deux jeunes enfants, un garçon et une fille. La famille pouvait s'augmenter, et le pavillon, une fois bâti, resterait ce qu'on l'aurait fait. L'ambition se mêla de l'affaire, et se produisit sous le nom de prévoyance maternelle. Quatre mille livres de rente pouvaient suffire maintenant, mais suffiraient-elles quand il s'agirait d'établir les enfants? Bref, la tête tourna à M. et Mme Larcy. Ils étaient arrivés au port, et c'était pour y faire naufrage. C'est un malheur assez commun. Le plan de M. Cervier fut adopté, et les félicitations universelles en célébrèrent l'exécution. Le négociant retiré plaça sur des moellons toute sa petite fortune.

Dix-huit mois après, et les papiers à peine posés, la maison était entièrement louée, d'une manière très-avantageuse. Les propriétaires s'étaient réservé cependant la moitié du rez-de-chaussée et la jouissance exclusive du jardin. Ils calculaient avec satisfaction qu'ils étaient logés et que leur argent était placé au sept.

Nous passerons rapidement sur quelques mois de bonheur, suivis pour M. Larcy de deux événements douloureux qui jetèrent un voile sombre sur le reste de sa vie. Il perdit son fils et, peu de temps après, sa femme, qui n'avait pu se consoler. Il ne lui restait plus que sa fille, sa chère Anna, alors âgée de douze ans.

La saison pendant laquelle Mme Larcy fit la maladie dont elle mourut, fut extrêmement pluvieuse. Le mari affligé fut peut-être la seule personne de la ville qui ne fit nulle attention à cette fâcheuse température. Elle devait pourtant lui attirer un nouveau malheur. Le sol de la colline, détrempé profondément, perdit, à ce qu'il paraît, de sa solidité, et la maison éprouva un tassement. Au grand effroi des locataires, il fallut rajuster les portes et les fenêtres, et même çà et là dissimuler quelques lézardes avec le plâtre et le badigeon. L'architecte eut assez de peine à rassurer les habitants. Toutefois, au bout de quelques jours, les alarmes avaient un peu diminué; chacun était resté ferme à son poste, et l'on parlait déjà moins de l'événement dans la maison.

Mais le jeune Émile Varel, locataire de M. Larcy, revint, après quelques jours d'absence, occuper le logement qu'il avait aux mansardes, et malheureusement il ne revint pas seul. Il avait amené avec lui un ami de collége, que le dessein de se rappeler au souvenir d'une vieille parente avait décidé à suivre Varel dans la petite ville. Georges Luret trouvait fort avantageux de loger chez son camarade, qui avait un lit à son service.

La fin à une autre livraison.

MINIATURES.

Le manuscrit des *Emblemata biblica*, conservé à la Bibliothèque impériale, contient 1 968 médaillons et 9 840 figures; la *Bible historiaux* renferme 3 016 tableaux et 15 080 personnages.

LA PROVIDENCE.

Sonnet de Filicaja.

De même qu'une mère regarde avec une pieuse tendresse ses enfants et se consume d'amour pour eux, baise l'un au front, presse l'autre contre son sein, tient celui-ci sur ses genoux, celui-là sur ses pieds;

Et, comprenant à leurs actes, leurs soupirs, l'aspect de leurs visages, les désirs si nombreux et si divers qui les agitent, donne à l'un un regard, à l'autre une parole, et, soit qu'elle sourie, soit qu'elle se fâche, est toujours bonne et charmante :

De même veille sur nous la Providence élevée et infinie. Elle console ceux-ci, elle pourvoit aux besoins de ceux-là; écoute tout le monde, et prête à tous son secours;

Et si quelquefois elle refuse une grâce ou une récompense, ou elle refuse seulement pour engager à lui en faire la prière, ou elle feint de refuser et, tout en refusant, elle accorde.

HISTOIRE

DE L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 255.

I. — JETONS DE MAITRES CHIRURGIENS ET APOTHICAIRES.

Suite.

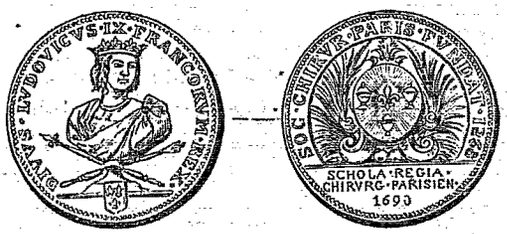
Après plusieurs examens pénibles, difficiles, dont les juges étaient élus par les docteurs, examens dans lesquels on avait à déployer toutes les ressources de la dialectique et d'un organe infatigable, on obtenait le titre de maître bachelier.

Deux ans après leur réception, les bacheliers demandaient à être admis à l'examen sur la pratique *(Examen de praxi)*. Cet examen était celui auquel on attachait le plus d'importance et dans lequel on multipliait les épreuves les plus sérieuses. Lorsqu'il l'avait subi victorieusement,

le candidat, devenu licencié, avait la *licence* et faculté de lire, enseigner, interpréter et exercer la médecine *hic et ubique terrarum*.

Mais, pour avoir voix délibérative à l'école et aux élections, il fallait être docteur. La réception du candidat à ce grade, à la suite d'argumentation et de discours en latin, se faisait avec une grande solennité. Sommé de prendre l'engagement d'observer les lois, les statuts, les droits, les coutumes de la corporation, etc., le récipiendiaire prononçait le fameux *Juro*, dans une scène que la verve de Molière a immortalisée.

L'ancienne Faculté s'attacha, comme unique moyen de conservation, à la défense de ses dogmes, hostiles en principe aux idées et aux découvertes nouvelles. C'est ainsi qu'elle repoussa successivement l'emploi de l'antimoine, de l'opium, du mercure, du quinquina, quand il lui fut proposé. Il fallut une ordonnance pour autoriser l'usage de ces remèdes auquel elle s'opposait. L'inoculation trouva dans son sein des détracteurs passionnés, comme ceux qu'avaient suscités l'antimoine et le quinquina. Enchaînée à la routine, la médecine se vit bientôt dépassée par la chirurgie qui marchait à pas de géant.



Jeton de l'École royale de chirurgie. — Au droit, portrait de saint Louis. Les chirurgiens attribuaient à ce prince la fondation de leur confrérie.

La réhabilitation de la chirurgie est due à Maréchal. C'est lui qui fonda une société d'hommes dévoués aux progrès de l'art, qui obtint du roi, en 1724, l'érection de cinq chaires de démonstrateurs royaux en chirurgie, et qui présida la première séance publique de l'Académie de chirurgie fondée en 1731. A peine née, l'Académie décida qu'elle décernerait tous les ans un prix sur une question mise au concours. Jamais, fait observer M. Sabatier, les questions n'ont été oiseuses et frivoles, tandis que les thèses de l'ancienne Faculté de médecine roulent assez souvent sur des subtilités ou des sujets ridicules, tels que ceux-ci : *An ex heroibus heroes? — An qui mel et butyrum comedit, sciat reprobare malum et eligere bonum?* (1670.) — *Ex qua parte manaverit aqua quæ profluxit e mortui Christi latere, perforato lanceæ acuto mucrone?* (1692.) Etc.

Jeton de l'Académie royale de chirurgie.

— L'Académie de chirurgie, confirmée en 1748, fut soutenue avec la plus vive sympathie par le gouvernement, qui ordonna l'érection d'un collége de chirurgie, aujourd'hui l'École de médecine. Le jour même où Louis XVI en posa la première pierre, il y fonda une chaire de chimie, 1774. L'édifice fut terminé en 1776, et l'Académie y tint ses séances.

Revers d'un jeton de la Société de chirurgie.—Apollon et la Santé.

Revers d'un jeton frappé pour l'inauguration de l'École de chirurgie.

Cet événement fut pour la Faculté la cause d'un déplaisir profond. Depuis quatre cents ans, elle était parvenue à empêcher toute scission sérieuse dans son sein et à faire échouer les tentatives de sociétés rivales qui avaient entrepris à plusieurs reprises de lui disputer ses priviléges. La plus sérieuse fut celle dite de la *Chambre royale*. Les docteurs des facultés de province, et particulièrement de l'École de Montpellier, s'unirent à Théophraste Renaudot pour fonder une seconde Faculté qui, sous le nom de *Chambre royale de médecine*, aurait conféré des grades, ainsi que le droit d'exercer à Paris, à la suite d'une thèse et d'un examen assez superficiels. La lutte dura plus de vingt ans. Enfin la persévérance de la Faculté, l'habileté des doyens, de Gui Patin entre autres, et, plus que tout cela, l'assistance de Colbert, amenèrent la dissolution de la Chambre royale. La Faculté victorieuse ouvrit son sein aux vaincus, appela dans ses rangs et à sa tête les médecins les plus distingués de la Chambre royale, et se trouva ainsi fortifiée, accrue, par des circonstances qui avaient paru devoir l'affaiblir ou la ruiner.

En 1776, les choses se passèrent moins favorablement pour elle. La Faculté de médecine était abandonnée par l'opinion, qui la voyait employer tous ses efforts à défendre ses prérogatives et à combattre aveuglément les innovations. Déjà la chirurgie s'était émancipée et la foule accourait à son collége, tandis que les écoles de la Faculté étaient désertes et abandonnées. Cette année même, le roi, sans la consulter, nomma une commission chargée exclusivement de l'étude et de l'histoire des épidémies. Celle-ci devint le noyau d'une société rivale, formée par les médecins qui comprenaient la nécessité de sortir des voies de la routine et de réformer les statuts de l'École ainsi que l'enseignement. La Faculté crut avoir affaire à une autre *Chambre royale;* mais les armes dont elle s'était servie autrefois avec succès furent impuissantes cette fois. La *Société royale de médecine*, protégée par l'autorité, soutenue par l'opinion, vit accourir à elle les hommes les plus éminents de la Faculté. Celle-ci semblait arrivée tout d'un coup à une sorte de décrépitude, lorsque la révolution lui donna le coup de grâce par la loi du 18 août 1792, qui détruisit toutes les corporations savantes, enseignantes ou académiques.

Cette histoire, sans éclat et sans grandeur, nous offre pourtant un utile enseignement. Elle nous montre la force de résistance qu'un corps peut trouver dans la discipline, l'union et les traditions. Il est vrai que ces éléments de durée pour une corporation ne sont pas toujours des éléments de progrès pour la science, et que celle-ci a rencontré plus d'une fois de sérieux obstacles dans l'attachement aux anciennes doctrines et aux anciennes idées.

La suite à une autre livraison.

LA BIBLIOTHÈQUE DU VATICAN.

E. Thérond d'après Pannini.

Vue de la Bibliothèque du Vatican au dix-huitième siècle, d'après un dessin de François Pannini conservé au Musée du Louvre, département des dessins. — Dessin de Thérond.

La bibliothèque du Vatican a la forme d'un T. On y entre par une porte de fer que le lecteur supposera placée au pied du T et qui est surmontée de cette inscription : SIXTI V BIBLIOTHECA VATICANA. C'est en effet Sixte-Quint qui a fait construire et orner ces salles et ces galeries où l'on conserve les rares et nombreux manuscrits et les livres du palais papal.

La première salle est garnie de bancs, de siéges et de tables à l'usage des lecteurs. La voûte est décorée d'arabesques et de petits enfants, compositions de Cherubino Alberti qui entourent les huit sibylles peintes par Marco da Faenza. Les paysages sont l'œuvre de Paul Bril. Sous la corniche, on voit les portraits des cardinaux chargés de la conservation et de la surveillance de la bibliothèque. Sur l'une des portes on lit un avis aux lecteurs, donné dans une forme assez remarquable; ce n'est rien moins qu'une bulle d'excomunication fulminée contre quiconque aurait l'audace d'emporter un livre sans l'autorisation du souverain pontife.

On monte deux degrés et l'on se trouve dans une salle immense, séparée en deux travées par des pilastres et éclairée par sept fenêtres. C'est cette belle salle, longue de 317 palmes (1), que représente notre gravure, telle qu'elle était il y a un siècle et demi, d'après un des admirables dessins faits à Rome pour le cardinal Polignac par François Pannini, fils du célèbre paysagiste de ce nom (2).

Les voûtes, les parois, les pilastres, à l'exception de leur base où sont enfermés les manuscrits et les livres, sont entièrement couverts de peintures qui ont été restaurées sous le pontificat de Clément XI. Les fresques par Arrigho le Flamand, et les ornements par Giovanni Guerrero et Giovanni Ballista de Novarre, sont d'une élégance et d'une légèreté qui charme les yeux. On nomme, comme auteurs des autres peintures, Paris Nogari, Antonio da Urbino dit le Sourd, Cesare Nebbia, Ventura Salimbeni, Cesare Torelli, Andrea Lilio ou Giglio d'Ancone, Prospero Orsi, Paolo Guidotti, Giacomo Stella, Giuseppe Franco, Orazio Gentileschi, Antonio Scalvati, etc.

Sur les murs, de grandes compositions représentent les principaux conciles et les événements les plus notables du pontificat de Sixte-Quint. Celle où l'on voit l'architecte Fontana déroulant sous les yeux de ce pape le plan de la bibliothèque, est considérée comme la plus remarquable; elle est de Scipio Gaetano ou de Pietro Fachetti.

Sur les pilastres on a figuré les personnages illustres auxquels l'érudition du temps attribuait l'invention des lettres ou caractères dans les langues anciennes et modernes. La critique moderne ne peut s'empêcher de sourire en voyant combien l'ancienne érudition avait de hardiesse. Suivant cette galerie, voici dans leur ordre chronologique les inventeurs des langues : Adam; les fils de Seth; Abraham, qui inventa les langues syriennes et chaldéennes; Moïse, les lettres de l'ancien hébreu; Esdras, celles de l'hébreu moderne; Isis, reine d'Égypte, les premières lettres égyptiennes; Mercure Thoyth, les lettres égyptiennes sacrées; Hercule, les lettres égyptiennes et phrygiennes; Memnon, qui retrouva les lettres égyptiennes des premiers temps; Cécrops, inventeur des premières lettres grecques; Phénix, inventeur des phéniciennes; Linus le Thébain, des lettres grecques; Palamède, qui ajouta quatre lettres à l'alphabet grec pendant la guerre de Troie; Épicharmus le Sicilien, lequel ajouta deux lettres grecques, notamment le *θ thêta*, qui signifie la mort; Simonide de Céos, inventeur de quatre autres lettres grecques; Nicostrata Carmenta, mère d'Évandre, qui inventa les lettres latines; Évandre, inventeur des lettres latines aborigènes; l'empereur Claude, qui ajouta trois nouvelles lettres au latin, entre autre autres le *f*; Démarathes de Corinthe, inventeur des lettres étrusques; l'évêque Ulphias, des lettres gothiques, etc. C'est à titre de curiosité seulement que nous avons reproduit ces enseignements hasardés de la Bibliothèque vaticane; on en trouvera de plus sûrs dans nos encyclopédies modernes si l'on veut étudier sérieusement les questions relatives à l'origine des langues et à l'invention des lettres.

Sur les boiseries des armoires où sont les manuscrits grecs, latins, allemands, italiens, etc., on a placé divers ornements, entre autres des vases étrusques. Entre les pilastres sont des tables de vert antique, des vasques de marbre, etc.

Des portes qui s'ouvrent à l'extrémité de la salle conduisent aux autres parties de la bibliothèque.

Il nous reste à raconter comment se forma insensiblement cette célèbre collection de manuscrits et de livres.

Quelques manuscrits rassemblés vers 465, en pleine barbarie, par le pape saint Hilaire, dans son palais de Saint-Jean de Latran, formèrent les premiers éléments de la *Vaticane*. Mais le véritable fondateur de cette collection célèbre est Nicolas V, ce précurseur sacrifié de Léon X, qui mérite, non moins que ce dernier pontife, la reconnaissance des lettres et des artistes. C'est lui qui transféra au Vatican les six mille volumes qui composaient alors la bibliothèque.

Soumise ensuite aux goûts ou à la fortune des successeurs de saint Pierre; enrichie par les uns, négligée par les autres; transportée avec le saint-siége à Avignon par celui-ci, ramenée à Rome par celui-là, presque entièrement détruite en 1527, lors du sac de Rome par l'armée du trop fameux connétable de Bourbon, ce ne fut qu'en 1587 que la bibliothèque fut définitivement rétablie au Vatican par Sixte-Quint.

Quoique l'on puisse peut-être reprocher à ce pontife de s'être plus inquiété du contenant que du contenu, et d'avoir consacré plus d'argent à élever et à décorer les édifices de la Vaticane, qu'à acquérir des livres ou des manuscrits pour les remplir; il semble pourtant avoir concouru pour sa part à l'augmentation du précieux dépôt qu'il tenait de ses prédécesseurs.

Les vicissitudes politiques y contribuèrent plus encore. Après la prise d'Heidelberg par le comte de Tilly, en 1527, le duc de Bavière fit présent au pape d'une bonne partie de la bibliothèque de l'électeur palatin, après toutefois, si l'on en croit l'*Encyclopédie*, en avoir retenu pour lui, sinon les plus nombreux, au moins les plus précieux échantillons. Les ducs d'Urbin léguèrent aussi leurs collections à la Vaticane. Christine de Suède lui donna également ses livres, dont la majeure partie avait été enlevée par Gustave-Adolphe, son père, aux bibliothèques de Wurtzbourg, de Brême et de Prague. Enfin le marquis Capponi et la maison Ottoboni tinrent à être, à leur tour, au nombre de ses donateurs.

Aujourd'hui, au dire de M. Valéry, la bibliothèque du Vatican compte 100 000 volumes et 24 000 manuscrits, dont 5 000 grecs, 16 000 latins et italiens, ces derniers en petit nombre, et 3 000 orientaux en diverses langues. Plusieurs de ces pièces sont justement célèbres. Ainsi, le manuscrit du *Virgile* où, parmi de curieuses miniatures des quatrième et cinquième siècles, on remarque le portrait le plus *probable* qui existe du poëte de Mantoue; le *Térence*, où l'on croit retrouver, dans des dessins plus barbares quoique plus récents, les véritables costumes des Romains; un manuscrit

(1) Le palme romain équivaut à un peu plus de 22 centimètres.

(2) Ces dessins, conservés au Louvre, servirent ensuite de modèles à François Pannini pour l'exécution de tableaux non moins remarquables. Le cardinal Melchior de Polignac, dont Mme de Sévigné et Voltaire ont loué l'esprit et le goût, accompagna le cardinal de Bouillon à Rome, lors des conclaves de 1689 et de 1691. Il retourna dans cette ville en 1706, avec le titre d'auditeur de rote. C'est lui que François Pannini représente, dans tous les dessins, accompagné de ses deux domestiques.

palimpseste qui a rétabli plusieurs fragments de *la République* de Cicéron; un manuscrit autographe des *Rime* de Pétrarque; un *Dante* copié par Boccace pour Pétrarque et annoté par ce dernier; le *Bréviaire* de Mathias Corvin, ce grand roi de Hongrie qui consacrait 30 000 ducats (1 815 000 francs) à des achats de livres, chaque année; un *Plutarque* ayant appartenu à Christine et annoté par Grotius; une copie manuscrite du *Traité des sept sacrements* de Henri VIII, dédié et envoyé par l'auteur à Léon X; dix-sept lettres du même Henri VIII à Anne Boleyn, dont neuf en français et huit en anglais; enfin, une ébauche des trois premiers chants de la *Jérusalem*, écrite à Bologne et dédiée au duc d'Urbin (sur 116 octaves, plusieurs ont été conservées dans le poëme).

Parmi les livres se trouvent : un des trois exemplaires du *Traité des sept sacrements* (Londres, 1501); un exemplaire sur quatre de la *Bible en quatre langues* du cardinal Ximénès (1514-1517); la *Bible arabe* (Rome, 1681); la *Bible grecque* d'Alde (1518); un des trois exemplaires des *Épîtres de saint Jérome* (Rome, 1468); un des trois exemplaires de la première édition d'*Aulu-Gèle* (Rome, 1469).

La plus précieuse acquisition de la Vaticane a été la collection d'ouvrages d'art formée par Cicognara, composée d'environ 5000 articles, vendue par le collectionneur 100 000 francs et donnée par Léon XII.

Malheureusement, le plus grand nombre de ces richesses sont enfermés dans des armoires si bien closes que bien peu d'élus peuvent en pénétrer les mystères. Des trois divisions dont se compose la bibliothèque du Vatican, une seule est accessible au public pendant deux heures de certains jours; la seconde s'ouvre rarement et pas pour tout le monde, et la troisième est absolument interdite, sous peine d'excommunication.

Les voyageurs ont du moins, pour se récréer, la vue des peintures et des objets d'art qui ornent les vastes salles de la Vaticane. Ajoutons à ce que nous avons déjà indiqué plusieurs grandes fresques de Raphael Mengs, dans le cabinet des papyrus; au-dessus d'une porte, une vue de Saint-Pierre de Rome tel que l'avait projeté Michel-Ange; des statues du sophiste *Aristide* et de l'évêque *saint Hyppolyte* (cette dernière, datant du quatrième siècle, présente sur le siége un détail assez curieux; c'est le calendrier pascal composé par le saint en 223, afin de combattre l'hérésie qui consistait à célébrer la Pâque le même jour que les Juifs); enfin, l'armure de fer, moins l'épée, du connétable de Bourbon, dont le nom est encore aujourd'hui, pour les jeunes Romains, l'équivalent de ce qu'est pour les enfants, en France, celui de Croquemitaine.

Par l'article 8 de la suspension d'armes conclue à Bologne le 23 juin 1796, article rappelé dans le traité de Tolentino (article 13), Pie VI dût céder à la France 500 manuscrits au choix des commissaires (Monge; Barthélemy, peintre; Moitte, sculpteur; Tuiet) : ces manuscrits ont été restitués au Vatican après la chute de l'empire.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 113, 187.

SUITE DU RÈGNE DE LOUIS XIII.

De 1620 à 1643.

Costume civil de 1620 à 1643. (Suite.) — Tout le monde sait qu'un petit bouquet de barbe sur le menton s'appelle, ou plutôt s'est appelé une *royale;* mais on ignore généralement l'origine de ce nom. C'est une histoire dont la place est assurément ici.

Louis XIII fut un des rois qui s'ennuyèrent le plus; du matin jusqu'au soir, il bâillait. Dans son désœuvrement il n'est chose à laquelle il n'ait occupé ses mains. Tantôt il jouait du violon, tantôt il fabriquait des étuis de cuir ou des filets pour la chasse; il savait aussi faire des confitures et larder menu des fricandeaux. Il avait la main légère pour raser. Un jour il lui prit fantaisie de couper la barbe à tous ses officiers, de manière à ne leur laisser qu'un petit toupet au menton. On en fit une chanson :

Hélas ! ma pauvre barbe,
Qu'est-ce qui t'a faite ainsi?
C'est le grand roi Louis,
Treizième de ce nom,
Qui toute a ébarbé sa maison.

Poésie vraiment digne de l'action qu'elle retrace. Si ridicule que cela fût, tout le monde eut bientôt la barbe *à la royale,* excepté cependant le cardinal de Richelieu, qui conserva la barbe en pointe.

Un sieur Auvray, bien ignoré aujourd'hui, fit paraître à Rouen, en 1628, le *Banquet des Muses,* recueil de vers qui tiennent le milieu entre le médiocre et le mauvais. On y trouve le portrait d'un godelureau du temps représenté avec tous ses atours. Ce sera le sujet dont nous nous servirons pour notre démonstration d'aujourd'hui.

Le poëte commence par dire qu'il avait sur l'épaule

Le manteau à la Balagnie,

c'est-à-dire le manteau qui se drapait autour du buste, mais alourdi, en comparaison de ce qu'il était avant 1620, parce qu'on était revenu à le garnir d'étoffes apprêtées et à y mettre un énorme collet. Le Balagny dont il portait le nom était le fils d'un assez triste maréchal de France, bâtard indigne de Blaise de Montluc, qui nous fit perdre Cambrai du temps de Henri IV.

Le soulier à l'Académie,
Dedans la mule de velours.

L'Académie française n'est pas coupable d'avoir donné son nom à une forme de souliers; il s'agit ici de l'Académie où l'on faisait des armes, exercice pour lequel on se mettait aux pieds de légères pantoufles à semelles de castor. Des chaussures de cette étoffe n'étaient pas bonnes pour le pavé; quand on sortait il fallait y ajouter des mules. De moins délicats, qui se contentaient de souliers de cuir, prenaient cependant la double chaussure pour le mauvais temps, non pas les mules, mais les galoches. La civilité voulait qu'en entrant chez le monde, on ôtât ses galoches. « Voiture, dit Tallemant des Réaux, était quelquefois si familier, qu'on l'a vu quitter ses galoches en présence de Mme la Princesse, pour se chauffer les pieds. » — Et il ajoute : « C'était déjà assez de familiarité que d'avoir des galoches. »

Nous serions tenté de croire le raffiné du sieur Auvray quelque peu provincial, d'après ces souliers qu'il portait, quand tout le monde, à la cour, se bottait encore. La mode des bottes dura jusques et par delà la mort de Louis XIII; mais après 1620 elles changèrent de forme. On ne les fit plus monter si haut qu'auparavant. Elles s'épanouirent au milieu de la jambe par un large revers que recouvraient en partie des pièces de linge garnies de dentelle. C'étaient les bas de bottes, qui s'assujettissaient par le moyen des jarretières. Le pied de la botte était garni d'une large soulette, découpée en quatre feuilles, à laquelle on donna le nom de pont-levis. Comme ces chaussures étaient de maroquin clair ou de cuir blanc de Russie, salissantes par conséquent autant qu'elles étaient légères, qui n'allait pas en carrosse mettait par-dessus des mules ou des galoches.

Les jartiers à tours et retours,
Bouffant en deux roses enflées,
Comme deux laitues pommées.

Voilà encore qui sent l'homme arriéré; les jarretières de 1628 formaient sur le côté des nœuds de ruban, et non plus des touffes pommées comme des laitues.

Le bas de Milan, le castor,
Orné d'un riche cordon d'or.

Bas de Milan, c'est-à-dire tricot de soie; le castor, chapeau de feutre gris, à bords immenses, légèrement retroussé sur le devant, plus tard retroussé sur les côtés.

L'ondoyant et venteux pennache
Donnant du galbe à ce bravache;
Un long flocon de poil natté,
En petits anneaux frisotté,
Pris au bout de tresse vermeille,
Descendait de sa gauche oreille.

Description poétique de la cadenette. L'usage était de la porter à gauche, et comme elle dégageait l'oreille, plusieurs avaient profité de l'occasion pour se mettre une boucle d'oreille à gauche. Le comte d'Harcourt, qui était cadet de la maison de Lorraine, fut surnommé Cadet la Perle, à cause de cela. Ses portraits le représentent avec une grosse perle en boucle d'oreille.

Le reste de la chevelure retombait en crinière sur l'épaule droite et sur le dos. On avait des portions de perruque, ou *coins*, qui s'attachaient dans les cheveux pour

Gentilshommes de 1625 à 1630, d'après Abraham Bosse. — Dessin de Chevignard.

produire des chutes plus fournies. Le plus beau fut qu'à un moment on s'ingéra de poudrer cela à blanc avec de la fine fleur de farine; mais les pourpoints et manteaux s'en trouvèrent si mal, mais il y eut tant de plaisanteries sur les *meuniers* et les *enfarinés*, que la mode ne tint pas. Le règne de la poudre fut ajourné.

Son collet bien vidé d'empois,
Et dentelé de quatre doigts.

Le collet vidé est celui qui succéda immédiatement aux rotondes. La rotonde s'étalait en montant jusque vers la nuque; le col vidé retombait sur les épaules avec une légère concavité.

D'un soyeux et riche tabit
Etait composé son habit.

Tabit, gros taffetas ondulé et cylindré. Un tabit céladon, ou vert tendre, était ce qu'il y avait de meilleur goût. On en était encore aux couleurs voyantes, aux soieries barrées ou mouchetées d'or, aux broderies de bouquets, etc.

Le pourpoint en taillade grande,
D'où la chemise de Hollande
Renflait en beaux bouillons neigeux,
Comme petits flots écumeux.

Les taillades étaient sur la poitrine au nombre de deux ou de quatre, mais surtout aux manches, qui, comme celles des femmes, étaient découpées en bandelettes depuis le haut jusqu'en bas. Le pourpoint formait la pointe par devant; il était garni de longues basques découpées aussi. Il se serrait à la taille par un ceinturon; le baudrier porté en écharpe supportait une longue rapière.

Le haut-de-chausse à fond de cuve.

Ce sont les larges culottes de 1615 qui continuaient leur

règne, nouées à la taille du pourpoint par de longues aiguillettes, toujours ouvertes des deux côtés au-dessus des jarretières.

La moustache en barbier d'étuve,
Et recoquillée à l'écart,
Comme les gardes d'un poignard.
La barbe, confuse et grillée,
En pyramide était taillée
Ou en pointe de diamant.

On voit, par cette description de la barbe, que l'invention de la royale n'était pas encore sortie du cerveau de Louis XIII.

Ce mignon allait parfumant
Le lieu de son odeur musquée.

Les hommes se parfumaient pour la même raison que les dames, et aussi pour une autre, qui fut la faveur donnée alors à la pipe, en signe des hautes destinées auxquelles était réservé ce régal. Mais sous Louis XIII on ne se dissimula jamais que le tabac empestait les habits et l'haleine, de sorte qu'on faisait tout au monde pour que les dames n'eussent pas l'incommodité de s'apercevoir qu'on avait fumé. Saint-Amant, énumérant les réformes que s'impose un amoureux, a soin de signaler l'abandon du pétun ou tabac :

Je me fais friser tous les jours,

dit le personnage qu'il met en scène;

Gentilhomme conduisant une mariée de campagne (1636). — Louis XIII créant un chevalier du Saint-Esprit (1633); d'après Abraham Bosse. — Dessin de Chevignard.

On me relève la moustache.
Je n'entremêle mes discours
Que de rots d'ambre et de pistache;
J'ai fait banqueroute au pétun.

Le dernier trait du galant dépeint dans le *Banquet des Muses*, fait voir que les jeunes gens le disputaient aux belles dans l'art de se mettre des mouches :

La mouche, à la tempe appliquée,
L'ombrageant d'un peu de noirceur,
Donnait du lustre à sa blancheur.

L'habillement qu'on vient de décrire n'est pas le plus beau qui ait été porté du temps de Louis XIII. Il était trop ébouriffé pour cela, trop chargé de choses bouffantes, pendantes et volantes; sans compter qu'il tirait les yeux par la variété indiscrète des couleurs. Après la défense du clinquant, il acquit la sobriété qui lui manquait, partant l'élégance. On ne s'habilla plus guère que de velours uni ou de drap. Les garnitures de boutons remplacèrent celles de rubans. La coupe du pourpoint fut charmante. Il devint comme une veste ajustée sur le haut du buste et boutonnée depuis le cou jusqu'au sternum. Les pans s'écartaient vers le bas et laissaient voir par l'ouverture du devant un bouillon de la chemise. Les manches de celle-ci apparaissaient encore par une fente unique pratiquée aux manches du pourpoint sur le dedans de chaque bras.

Le haut-de-chausses fut corrigé d'une manière conforme à ce svelte habit. L'étoffe fut réduite de plus de moitié, et les jambes (on disait alors les canons), tout en restant flottantes, laissèrent deviner ce qui était dedans. Ayant reçu en longueur quelque chose de ce qu'on leur avait ôté en largeur, elles descendirent jusqu'aux mollets où elles étaient rencontrées par le revers de la botte. Ce vêtement n'était

pas sans quelque ressemblance avec le pantalon, et le pantalon effectivement en avait donné l'idée.

Les prolétaires de la république de Venise, à la fin du seizième siècle, portaient des culottes à longues jambes, réputées par les étrangers une des plus bizarres choses qu'il y eût au monde. Comme les Vénitiens étaient désignés dans la haute Italie par le sobriquet de *Pantaloni*, à cause, dit-on, de saint Pantaléon, leur patron, ce nom passa à leurs culottes. Les personnages de la comédie italienne firent connaître en France le pantalon. On l'introduisit dans les costumes de fantaisie qu'on se faisait faire pour les ballets. Il n'est aucun des grands seigneurs de la cour de Louis XIII qui n'ait dansé en pantalon. Richelieu lui-même fit un jour cette folie de danser une sarabande devant Anne d'Autriche, vêtu d'un pantalon de velours vert avec des sonnettes d'argent à ses jarretières. Quelques tentatives eurent lieu pour faire descendre le pantalon dans la rue; elles ne réussirent pas : il aurait fallu renoncer aux bottes dont l'heure suprême n'était pas encore venue. Comme transaction, on imagina, après 1630, les chausses à canons allongés que nous venons de décrire.

Ce que nous avons dit du costume entre la mort de Henri IV et l'avénement de Louis XIV, est pour montrer seulement les grandes phases par lesquelles il a passé. Nous avons dû omettre le détail d'une infinité d'inventions portant sur des riens, et auxquelles il fallait se conformer pour être, comme on le disait dans le langage précieux, du dernier bien mis. Il eût été impossible à beaucoup de suivre un si grand nombre de changements, s'il ne s'était pas formé une industrie de petits partisans qui, moyennant quatre écus par mois, fournissaient la noblesse de chapeaux, collets, chemises, bas de bottes et autres menus objets qu'on échangeait contre les vieux.

Il y a aussi l'habillement des pauvres dont nous n'avons pas parlé! La mode de ceux-là était ce qu'on l'a toujours vue : traîner la loque, et voir avec ébahissement que des gens portent sur leur dos des choses avec le prix desquelles on achèterait tant de pain. Callot les a dessinés avec un accent de vérité qui fait frémir. Ses gravures sont des matériaux pour l'histoire, non de la mode, mais de la perfectibilité humaine.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voyez p. 23, 87, 153, 246.

L'OXYGÈNE ET L'OZONE.

L'oxygène a été récemment l'objet de découvertes tout à fait imprévues et du plus grand intérêt, dont nous nous proposons d'entretenir aujourd'hui nos lecteurs; mais auparavant nous croyons devoir reprendre son histoire de plus haut. Ce corps mérite, en effet, une attention toute spéciale; et si l'on nous demandait quelle est la connaissance qu'il est le plus nécessaire de posséder à fond pour être bon chimiste, nous n'hésiterions pas à répondre : C'est celle des propriétés de l'oxygène.

Ce qu'on peut appeler « l'ère scientifique » de la chimie n'a pris réellement date que du jour où l'existence de l'oxygène et la nature du rôle qu'il joue dans les phénomènes chimiques ont cessé d'être un mystère. Jusque-là, point de liaison visible entre les faits, point d'inductions, point de rapports, point de lois, partant point de science. Les progrès de la chimie, lents et pénibles, se bornaient à des observations isolées, incohérentes, ne pouvant servir en aucune façon à l'établissement d'une théorie générale.

La nécessité d'une semblable théorie, pour donner un corps à la chimie et lui faire prendre rang parmi les sciences proprement dites, était pourtant si évidente, que lorsque le célèbre Stahl mit en avant sa doctrine du phlogistique, chacun s'empressa de l'admettre, bien qu'elle ne reposât sur aucun fondement.

Nos lecteurs savent que le phlogistique était un fluide qu'on supposait combiné avec les corps combustibles, dont il se séparait par la combustion ou la calcination. On ignorait alors complétement la composition de l'air atmosphérique, et l'on ne se doutait point de l'action qu'exerçait sur les métaux et d'autres corps chauffés à son contact l'un des deux gaz dont il est un mélange intime. A la vérité, dès le siècle précédent, Jean Rey, médecin périgourdin, avait constaté que les métaux calcinés augmentaient de poids « par le mélange d'air espessi » ; mais il n'avait point su expliquer ce fait; faute de quoi son assertion n'avait pu frapper les esprits et n'avait pas tardé à tomber dans l'oubli. Depuis lors, on s'était écarté de la méthode expérimentale; on avait négligé l'emploi de la balance, dont les indications soigneusement observées et consignées furent d'un si grand secours à Lavoisier. Puis on perdait patience; on était las des tâtonnements; on était arrivé, en un mot, à ce point de fatigue intellectuelle où l'on aime mieux créer ou accepter presque les yeux fermés un système quelconque, pourvu qu'il résolve à peu près les problèmes pendants, que de s'épuiser davantage à la poursuite d'une solution rationnelle que rien ne fait entrevoir.

Alors parut Stahl, homme de génie assurément, esprit hardi, intelligence lumineuse. Les métaux et d'autres substances plus ou moins combustibles que nous rangeons aujourd'hui parmi les *corps simples* ou *éléments*, étaient pour lui, comme pour tous les chimistes de son temps, des corps composés. Il supposa donc que les métaux renfermaient du phlogistique qui s'en échappait sous l'influence d'une haute température, et que les oxydes ou *terres*, comme on disait alors, étaient des métaux *déphlogistiqués* ou privés de phlogistique. Il n'ignorait pas, cependant, que les métaux sont moins pesants que leurs oxydes, et cela eût dû lui donner à réfléchir; mais, à part cette difficulté, le phlogistique répondait si bien à toutes les questions relatives aux phénomènes de calcination et de combustion, qu'il ne crut point devoir s'arrêter à si peu de chose. Quant à ses disciples, plutôt que de renoncer à la commode théorie du maître, ils ne reculèrent point, pour la défendre, devant les plus grosses énormités, disant, par exemple, que le phlogistique possédait cette propriété singulière, d'ôter du poids aux corps avec lesquels il était uni. C'était donc, selon eux, non pas un fluide impondérable, comme ceux que nous admettons aujourd'hui par hypothèse, mais un principe doué d'une pesanteur négative!

Cette étrange doctrine du phlogistique régnait souveraine et incontestée lorsque, le 1er août 1774, — date mémorable! — le chimiste anglais Joseph Priestley obtint, en chauffant le protoxyde de mercure, un gaz auquel il reconnut bientôt après la propriété d'entretenir la respiration et de modifier le sang artériel à la manière de l'air atmosphérique, dont il constata aussi que ce gaz était une des parties constituantes. Malheureusement, l'inspiration lui fit défaut au moment où il touchait pour ainsi dire du doigt la clef du grand arcane chimique; il s'embrouilla dans ses déductions, ne sut même pas mettre sa découverte d'accord avec les idées dominantes dont il était profondément imbu, et appela le nouveau gaz *air déphlogistiqué* ou *air vital*. Ce dernier nom était un trait de lumière; car le corps qu'il désignait n'était autre chose que l'oxygène, et c'est bien lui qui, seul, entretient la respiration et la vie; mais, encore une fois, Priestley n'en put rien conclure : sa croyance au phlogistique lui interdisait tout commentaire raisonnable sur les phénomènes observés par lui. Deux années auparavant, Antoine-Laurent Lavoisier, abordant l'étude de la

chimie avec cette clairvoyance presque divinatoire qui n'appartient qu'au génie, avait été vivement frappé de ce fait, que le soufre et le phosphore, lorsqu'on les brûle, donnent naissance à des acides, *en augmentant de poids et en absorbant une grande quantité d'air;* que la calcination des métaux donne lieu à un fait semblable, et que plusieurs de leurs oxydes, calcinés à leur tour, se réduisent, c'est-à-dire régénérent l'élément métallique et mettent en liberté l'air précédemment absorbé. Puis il répéta l'expérience de Priestley, mais en la complétant; non content d'avoir obtenu de l'*air vital* par la réduction de l'oxyde de mercure, il constata, la balance à la main, que le métal reprenait, après cette réduction, exactement le même poids qu'il avait avant la calcination. Ainsi, la calcination et la combustion étaient un seul et même phénomène, consistant dans la combinaison des métaux et des corps combustibles avec l'*air vital;* cette combinaison ayant, dans beaucoup de cas, pour résultat la formation d'un acide, Lavoisier en conclut que ce gaz était le principal, sinon l'unique générateur de ce genre de composés. De là le nom d'*oxygène* qu'il lui donna, et qui est dérivé des deux mots grecs *oxys,* acide, et *gennaô,* j'engendre. L'appareil à l'aide duquel il avait séparé l'oxygène du protoxyde de mercure était le même dont on se sert encore quelquefois dans les laboratoires pour préparer ce gaz par le même procédé. Nous en donnons ici le dessin (fig. 1).

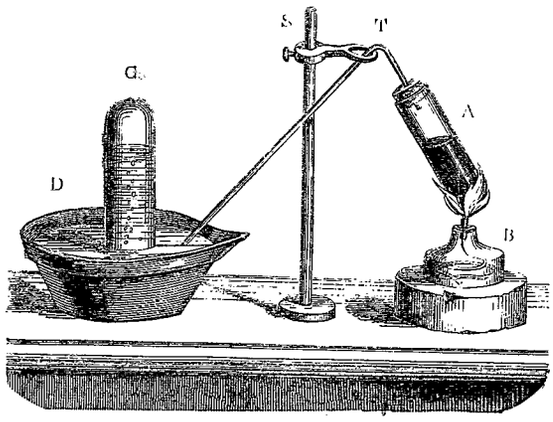


Fig. 1. Comment on extrait le gaz oxygène du protoxyde ou oxyde rouge de mercure.

A, large tube de verre fermé à sa partie inférieure, contenant de l'oxyde de mercure, et chauffé par une lampe à alcool B. — T, tube abducteur adapté à l'orifice du tube A à l'aide d'un bouchon, et soutenu par un support S. — C, éprouvette ou cloche de verre remplie d'eau et renversée sur la cuve à eau D. Le bec recourbé du tube T s'engage sous cette cloche et y conduit le gaz résultant de la décomposition de l'oxyde de mercure. Ce corps, formé d'un équivalent de métal et d'un équivalent d'oxygène, se décompose à la chaleur de la lampe : l'oxygène se dégage et va se rendre dans la cloche; le mercure métallique demeure dans le tube générateur.

Remarque. On ne se sert plus aujourd'hui que rarement de l'oxyde de mercure, à cause de son prix élevé. On extrait ordinairement l'oxygène, soit du chlorate de potasse, soit du bioxyde de manganèse.

Nous n'entreprendrons point d'énumérer les conséquences que Lavoisier et ses successeurs tirèrent de cette admirable découverte, et dont l'ensemble a formé le fondement de la chimie moderne. La doctrine du phlogistique ne tarda pas à succomber sous les arguments irréfragables de Lavoisier. On était désormais en possession de cette théorie générale et rationnelle dont l'absence avait si longtemps réduit à l'impuissance et à l'aveuglement les plus habiles investigateurs; une foule de phénomènes jusqu'alors incompréhensibles s'expliquaient d'eux-mêmes; la clarté succédait aux ténèbres, et l'illustre mathématicien Lagrange, qui n'avait point voulu étudier la chimie tant qu'il n'y avait trouvé qu'incertitude et obscurité, se prenait tout à coup de passion pour cette science, « devenue, disait-il, aussi facile que l'algèbre ».

Tous ces prodiges étaient dus à la découverte de l'oxygène. Ce gaz, en se combinant avec les autres corps, métaux et métalloïdes, en diverses proportions, engendre à lui seul l'immense majorité des bases et des acides qui, à leur tour, forment les sels. Il entretient seul la respiration des animaux, et il est le produit de celle des plantes; mélangé avec l'azote dans la proportion de 21 pour 100, il constitue l'air atmosphérique; combiné avec l'hydrogène, il forme l'eau. Il nous éclaire et nous chauffe en brûlant les matières charbonneuses et hydrogénées, telles que le bois, la houille, les huiles, les graisses, etc.

Il est donc tout naturel que les chimistes modernes aient considéré la connaissance exacte et complète de ses propriétés comme la base de toutes les autres connaissances chimiques. Ouvrez un traité de chimie quelconque, et vous trouverez, immédiatement après la description de chaque corps, un chapitre ou un paragraphe entièrement consacré à l'étude de ce corps dans ses rapports avec l'oxygène. Découvre-t-on quelque nouvelle substance, on s'inquiète avant tout de savoir si elle renferme de l'oxygène ou si elle peut s'unir à ce gaz, et ce qui en résulte. Or, comme de semblables essais ont été répétés sur des centaines de substances différentes et dans les circonstances les plus variées, on était excusable, il faut l'avouer, de croire qu'on n'avait plus rien d'essentiel à apprendre sur l'oxygène. On a commencé à s'apercevoir, il y a quelques années, qu'il fallait rabattre beaucoup de cette orgueilleuse prétention.

Les personnes qui ont eu l'avantage de voir « tomber la foudre » d'assez loin pour n'être ni tuées ni grièvement blessées, d'assez près pour bien observer ce terrible phénomène, ont toutes remarqué l'odeur suffocante qui se répand dans l'air aussitôt après la détonation, et qui ressemble à celle du phosphore et du soufre brûlés. Cette circonstance est une de celles qui ont le plus contribué à entretenir dans l'esprit du vulgaire et même des savants des idées entièrement fausses sur la nature du tonnerre. Depuis qu'il est admis que la prétendue chute de la foudre est une décharge électrique qui s'opère entre la terre et une masse nuageuse, on avait cherché vainement la cause de cette odeur si vive qui se manifeste ainsi dans l'atmosphère sans qu'on y puisse trouver la moindre trace de phosphore ou de soufre. Cependant, dès 1785, Van-Marum avait établi que l'oxygène, enfermé dans un tube et frappé d'une série d'étincelles électriques, acquiert une odeur sulfureuse plus ou moins sensible. Mais cette expérience, comme tant d'autres, avait été oubliée, lorsque, vers 1840, M. Schœnbein, chimiste bâlois, s'avisa d'observer particulièrement les propriétés de l'oxygène obtenu par la décomposition de l'eau au moyen de la pile. On exécute souvent cette décomposition, dans les laboratoires et les cabinets de physique, à l'aide d'un appareil fort simple (fig. 2).

M. Schœnbein remarqua que le gaz ainsi préparé possède une odeur tout à fait semblable à celle qu'on sent là où la foudre vient de tomber; il parvint à la lui enlever en l'agitant avec du charbon en poudre, de la limaille de fer ou du mercure; il reconnut aussi que, dans ce dernier cas, le mercure était attaqué à la température ordinaire, tandis que, dans les circonstances normales, l'oxygène n'attaque ce métal qu'à la faveur d'une température élevée. Il constata enfin que, pour donner naissance à ce gaz odorant, il est nécessaire d'employer comme *électrode,* ou conducteur du pôle positif, un fil d'or ou de platine, et de mêler à l'eau qu'on veut décomposer de l'acide sulfurique ou azotique, ou un sel riche en oxygène, tel que l'azotate ou le chlorate de potasse. M. Schœnbein, d'après ces expé-

riences, fut conduit à penser qu'il avait mis la main sur un nouveau gaz, résultant sans doute de la décomposition de

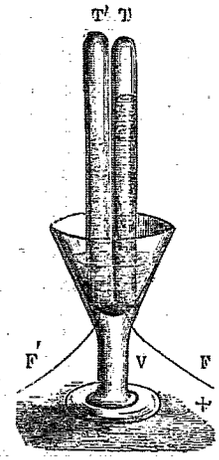


Fig. 2. Décomposition de l'eau par la pile.

V, verre à pied dont le fond est percé de deux petits trous pour livrer passage aux deux fils de platine F et F'. On coule un peu de mastic au fond du verre pour boucher les interstices, et on le remplit d'eau distillée qu'on aiguise de quelques gouttes d'acide sulfurique, afin de la rendre meilleur conducteur de l'électricité. On place au-dessus de chacun des fils de platine les cloches ou tubes T, T', également remplis d'eau; puis on met ces fils en communication avec les deux pôles d'une pile de Volta ou de Bunsen. La décomposition de l'eau commence aussitôt; on voit de petites bulles de gaz se dégager de toute la surface submergée des fils et venir se réunir à la partie supérieure des tubes. Bientôt on peut remarquer que le volume du gaz recueilli dans le tube T, qui communique avec le pôle positif par le fil F, est à celui du gaz amené dans l'autre tube, placé au-dessus du fil F', qui communique avec le pôle négatif, comme 1 est à 2. En effet, l'eau est formée de 1 volume d'oxygène (élément électro-négatif) et 2 volumes d'hydrogène (élément électro-positif). Donc, les deux tubes T et T' étant de même capacité, lorsque le second sera entièrement rempli d'hydrogène, le premier le sera à moitié d'oxygène.

l'oxygène, qui, dès lors, eût perdu sa qualité de corps simple, et il donna à ce gaz le nom d'*ozone*. Il parvint également à le produire en faisant passer de l'oxygène humide sur du phosphore, à la température de 20 ou 25 degrés.

Mais les recherches plus récentes de MM. Marignac, de la Rive, Becquerel et Frémy, ont démontré que l'ozone n'est qu'une modification que l'oxygène éprouve particulièrement sous l'influence de l'électricité, et qui a pour effet, non-seulement de le rendre odorant, mais aussi de donner à ses affinités naturelles une extrême énergie. Ces propriétés, relativement peu sensibles dans l'oxygène produit par la décomposition de l'eau, se manifestent d'une manière bien plus frappante si l'on enferme une certaine quantité de ce gaz, parfaitement pur et sec, dans l'appareil appelé *eudiomètre*, et qu'on y fasse passer une série de fortes étincelles électriques. Toutefois, il faut éviter que ces décharges répétées n'élèvent trop la température du gaz, sans quoi la chaleur neutraliserait l'effet de l'électricité. En opérant ainsi avec le soin convenable, on obtient de l'ozone, ou mieux de l'oxygène électrisé, capable d'être absorbé en totalité, à froid, par le mercure, de déplacer l'iode de sa combinaison avec le potassium, et de le mettre en liberté pour former de l'oxyde de potassium ou, ce qui est la même chose, de la potasse. Cette dernière réaction se constate d'une manière caractéristique à l'aide d'un papier buvard imprégné d'amidon et d'une solution d'iodure de potassium. En l'exposant au contact de l'ozone, on le voit prendre une coloration bleue d'autant plus intense que le gaz est plus chargé d'électricité. Cette coloration est due à la formation de l'iodure d'amidon; elle fournit un moyen commode de mesurer fort exactement l'état électrique de l'oxygène. Deux savants médecins, le docteur Wolf, de Berne, et le docteur Bockel, de Strasbourg, y ont eu recours pour les observations ozonométriques auxquelles ils se sont livrés, et qui les ont conduits à affirmer qu'il existe toujours de l'ozone dans l'atmosphère, en d'autres termes, que l'oxygène de l'air est toujours plus ou moins électrisé. Selon M. Wolf, les réactions les plus intenses se manifestent en général au mois d'août, et les plus faibles au mois de février; elles diminuent dans l'air sec et froid, lorsque règne le vent du nord. Elles augmentent lorsqu'il vente du sud ou du sud-ouest et que le temps est au brouillard, à la pluie ou à la neige. MM. Wolf et Bockel pensent tous deux que le plus ou moins d'ozone contenu dans l'atmosphère peut influer puissamment sur l'état sanitaire des populations; ils ont cru remarquer notamment que, lors de l'apparition du choléra asiatique à Berne et à Strasbourg, en 1853, les réactions de l'ozone avaient diminué très-sensiblement; qu'elles s'étaient affaiblies encore davantage lorsque l'épidémie sévissait avec le plus de fureur, et qu'elles avaient au contraire repris de la force à mesure que le choléra s'apaisait et s'éloignait. S'il était démontré qu'un phénomène semblable se reproduit réellement et constamment partout où règne la terrible maladie, ce serait là un fait de la plus haute portée, puisqu'il pourrait aider à remonter à la cause première d'un des plus dangereux fléaux qui aient jamais affligé notre pauvre humanité, et par suite à le combattre avec quelque chance d'une victoire complète et décisive.

Eudiomètre. Il existe plusieurs appareils de ce nom. Nous nous bornons à faire connaître ici celui qui est dû à M. le docteur Ure, parce que c'est celui qu'on peut se procurer le plus aisément et le plus économiquement, et dont le maniement est le plus facile. Cet appareil est ordinairement employé pour opérer, sous l'influence d'une ou de plusieurs étincelles électriques, la synthèse des gaz composés, en mélangeant leurs éléments dans les proportions exactes selon lesquelles s'effectue la combinaison. La figure ci-dessous et la légende qui l'accompagne suffiront pour donner une idée de la construction de l'eudiomètre, et de la manière de s'en servir (fig. 3).

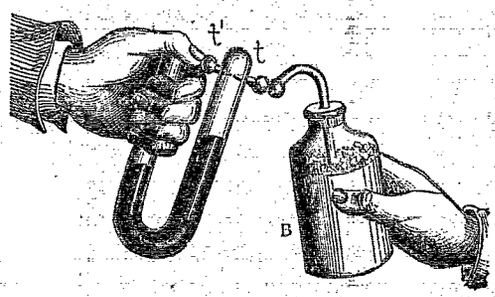
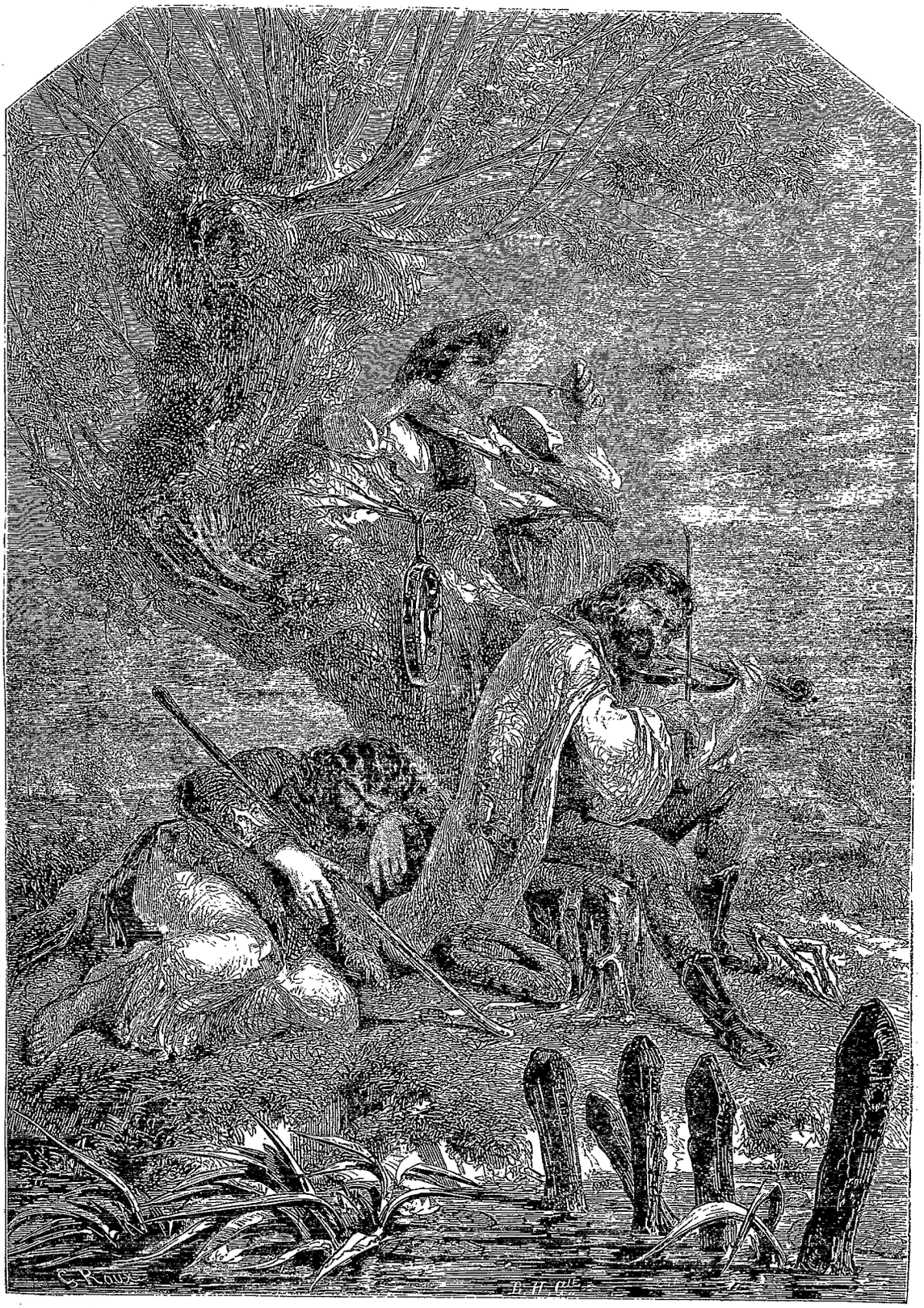


Fig. 3. Eudiomètre.

L'eudiomètre du docteur Ure consiste, comme on le voit, en un tube en U, à branches inégales, fermé au sommet de la plus grande. Il doit être, autant que possible, en verre épais et résistant. Vers l'extrémité de la plus longue branche, on fixe les deux tiges métalliques (en fer ou en laiton) *t* et *t'*, terminées en dehors par des boules, et placées de manière qu'à l'intérieur leurs extrémités soient en face et très-proches l'une de l'autre, mais sans se toucher. Pour faire usage de cet appareil, on le remplit de mercure, puis on fait passer dans la grande branche le gaz ou le mélange gazeux sur lequel on veut opérer. On ôte ensuite avec une pipette une partie du mercure de la petite branche, qu'on saisit fortement en appuyant le pouce sur l'orifice, de manière que l'extrémité de ce doigt touche une des boules métalliques; puis on approche de l'autre boule le plateau chargé d'un électrophore ou la tige d'une bouteille de Leyde B, également chargée. L'étincelle se produit aussitôt entre les deux pointes des fils adaptés à l'eudiomètre. L'intervalle rempli d'air, entre le pouce et le mercure, fait l'effet d'un ressort élastique qui empêche le tube d'être violemment ouvert et le mercure d'être projeté au dehors, par suite de la dilatation qu'éprouve le gaz au moment où il est traversé par l'étincelle.

LES TSIGANES (1).



Les Trois Tsiganes. — Composition et dessin de G. Roux.

En traversant le steppe, j'ai rencontré trois Tsiganes couchés sous un saule.

L'un d'eux, le violon à la main, en jouait à la lueur des derniers rayons du soleil. C'était une mélodie pleine de feu.

L'autre fumait sa pipe et, aussi tranquille que s'il ne

(1) Tchinganes (expulsés des bords de l'Indus par Tamerlan), Zigeunes, Zingani, Zingari, Gypsies, Gitanos, Bohémiens.

lui eût rien manqué sur la terre, regardait la fumée se dissiper mollement dans les airs.

Le troisième dormait nonchalamment; son tambourin était suspendu à une branche au-dessus de sa tête; le vent se jouait à travers son instrument, et un rêve ineffable charmait son âme.

Cependant leurs vêtements n'étaient que des haillons mal assortis; mais, dans l'ivresse de leur indépendance, ils narguaient la misère ainsi que l'injustice du sort.

Je me suis arrêté longtemps à contempler ces Tsiganes, dont les visages bruns, les longues boucles de cheveux noirs, sont encore présents à ma pensée. (1)

LA MAISON SUR LA COLLINE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 286.

Émile était bien avec tous les locataires, et, dès le premier jour, en leur faisant visite, il dut écouter dans chaque ménage l'histoire de ce qui s'était passé en son absence. Son arrivée réveillait chez tous les voisins ce terrible souvenir, qui fournissait un sujet de conversation très-impressif. Il produisit néanmoins très-peu d'effet sur l'imagination du jeune Varel, mais il en fut autrement de son compagnon. Georges Luret parut vivement frappé du danger que courait sa personne dans une maison qui n'était pas ferme sur sa base. Le soir, quand il fut retiré avec son hôte, il ne cessa d'être aux écoutes, et revenait si souvent là-dessus, qu'Émile lui dit enfin, avec quelque vivacité :

— Si tu as peur, va loger à l'hôtel.

Luret protesta qu'il n'irait pas seul et qu'il n'abandonnerait pas son ami. (Il avait ouï dire que les hôtels de la petite ville étaient fort chers.)

Enfin les deux camarades se couchèrent, et, comme on l'imagine, Luret avait de la peine à s'endormir : la nuit et l'oreiller ne guérissent pas les poltrons. Émile, de son côté, resta aussi quelque temps éveillé; mais c'est qu'il écoutait avec tristesse le bruit monotone de la pluie, qui n'avait pas cessé de tomber tout le jour; il songeait au besoin que les récoltes avaient de chaleur et de soleil; il songeait aux pauvres inondés du plat pays : il ne songeait pas du tout à l'histoire du tassement. Tout à coup un léger craquement se fait entendre, et Georges Luret, qui n'avait pas cessé de prêter l'oreille, s'assied vivement sur son lit, en s'écriant d'une voix étouffée :

— Entends-tu?

— Oui, j'entends la pluie.

— Ce n'est pas cela!

— Quoi donc?

— Ce craquement!

— Eh bien, la boiserie qui travaille!...

— Ou plutôt la muraille qui s'écroule!

— Tais-toi, rêveur!

Émile tourna la tête avec humeur du côté de la paroi; le sommeil s'approchait de lui doucement, et commençait à l'envelopper, lorsqu'il entendit ou crut entendre un nouveau bruit, mais faible et insignifiant, et qui n'aurait pas attiré son attention, sans la petite scène qui venait de se passer. Luret n'en jugea pas ainsi.

— Nous sommes perdus! s'écria-t-il à pleine voix.

— Tais-toi donc, malheureux, lui dit Émile avec impatience. Tu vas troubler le voisinage!

Georges Luret, déjà debout, les bras tendus, l'oreille au guet, n'attendait plus qu'un dernier signal, qui malheureusement ne lui manqua pas. Un craquement de la boiserie, un peu plus fort que les autres, met le pauvre garçon hors de lui. Il se couvre de ce qu'il rencontre sous sa main, s'arrache des bras de son hôte, s'élance dans l'escalier, et comme un poltron ne veut jamais avoir peur tout seul, il crie en dégringolant : « Sauve qui peut! La maison va tomber! »

En un moment on fut sens dessus dessous à tous les étages. C'était une confusion, un vacarme, des cris lamentables, et, quelques minutes après, la maison tout entière était évacuée. Émile refusa seul de déloger, sans céder même aux instances du pauvre M. Larcy, qui avait pris peur comme les autres. Tous ces gens étaient là, dans le plus singulier désordre, enveloppés de couvertures ou du premier vêtement tombé sous leur main, essuyant, au milieu de la nuit, une averse torrentielle. M. Larcy les recueillit, à quelques pas de là, dans un kiosque, où deux ou trois bougies furent allumées, et où tous ces fugitifs geignirent et grelottèrent jusqu'au jour, attendant à chaque minute la chute de la maison.

Le lendemain, cette aventure mit toute la ville en émoi. Les locataires ne voulurent pas avoir eu peur sans de fortes raisons : chacun protesta qu'il avait entendu les bruits les plus terribles. L'habitation fut absolument décriée; le propriétaire lui-même l'abandonna, ne voulant pas exposer la vie de son unique enfant dans cette maison funeste, qui avait été la cause et le témoin de tous ses malheurs.

Émile Varel essaya vainement de rétablir la vérité; il ne put convaincre personne, et d'ailleurs il n'eut pas le loisir d'insister longtemps ni d'apprendre la suite de cet événement. Il dut presque aussitôt quitter la France, et il n'y revint qu'au bout de six ans. Il n'avait plus songé du tout à Georges Luret, à M. Larcy, à la petite ville; il ne savait si la maison suspecte s'était écroulée ou si elle était restée debout. Il avait passé aux colonies; il avait couru de grands dangers sur terre et sur mer; et mille traverses, qu'il avait essuyées pour recueillir l'héritage d'un cousin, lui avaient fait oublier l'Europe et tous ses habitants.

A son retour dans sa patrie, d'autres soins l'occupèrent. Il était jeune, il était riche, il cherchait un emploi honorable de ses talents et de sa fortune : avant tout il songeait à se marier. Un soir, qu'il se trouvait à Poitiers, rêvant sur l'oreiller à tous ses projets chéris, il était près de s'endormir, lorsqu'il entendit dans la boiserie de légers craquements, pareils à ceux qui avaient tant effrayé son hôte dans la malheureuse nuit de la terreur panique. Une petite circonstance éveille parfois les souvenirs avec une surprenante vivacité. Émile se rappela tout à coup la scène affligeante dont il avait été la cause accidentelle. Il se reprocha son indifférence et son oubli. Quelle avait été pour ce bon M. Larcy et pour la gracieuse petite Anna la conséquence du discrédit jeté sur sa maison? Il faisait là-dessus des suppositions fort tristes, et se demandait comment il avait pu attendre si longtemps avant de s'informer seulement de ce qui était arrivé.

— Je le saurai bientôt! se dit-il, et puissé-je ne pas m'aviser trop tard d'être sensible à un malheur dont la responsabilité pèse aussi sur moi, puisque c'est de chez moi que cette fâcheuse alarme est partie.

Une fois saisi de cette bonne pensée, Émile avait de la peine à s'endormir :

— Il est donc bien vrai, se disait-il avec amertume, que non-seulement nos affaires passeront toujours les premières, mais que, le plus souvent, elles nous feront même oublier entièrement celles d'autrui!

Il ne connaissait plus dans la petite ville qu'une seule famille, encore l'avait-il beaucoup négligée. Il résolut d'aller voir M. et Mme Parisel et de réparer cette faute. Par eux il apprendrait ce qu'il lui tardait maintenant si fort de connaître. Il mit son projet à exécution dès le

(1) Traduit librement de Lenau.

lendemain. Le voyage n'était pas long. En approchant de la ville, il eut d'abord le plaisir de voir la maison toujours debout sur la colline.

Son apparition soudaine chez ses amis interrompit une leçon de musique, donnée par une jeune personne à deux enfants, qui étaient les filles de Mme Parisel. Émile fit des excuses, et demanda que la leçon fût continuée : mais elle tirait à sa fin ; d'ailleurs la joie des parents et la surprise de toute la famille auraient rendu impossible la reprise du travail. La jeune personne fit un salut modeste et se retira.

— Vous ne l'avez pas reconnue? dit Mme Parisel à son hôte.

— Est-ce que je la connaissais? répondit-il.

— C'est Mlle Larcy.

— Mlle Larcy!... Elle est donc sans fortune?...

— Je vous ferai son histoire à loisir, mais soyons d'abord à la joie de vous revoir, puis vous nous conterez vous-même vos aventures.

Émile aurait bien voulu être éclairé sur-le-champ ; cependant il n'osa pas insister, et ce fut le lendemain seulement qu'il apprit ce qu'il désirait savoir.

La maison, visitée, aussitôt après l'événement, par des experts prévenus ou de mauvaise foi, avait été déclarée inhabitable. Elle était restée déserte. M. Larcy, homme consciencieux mais timide, convaincu plus que personne du défaut de solidité, n'aurait pas voulu se charger d'une responsabilité fâcheuse, et recevoir des locataires dans une maison que lui-même ne voulait plus habiter. Il la vendit à vil prix à un entrepreneur qui ne parlait que de la démolir... A peine oserait-il y mettre les ouvriers... Cependant, lorsqu'il tint sa proie, il changea bientôt de langage ; il fit quelques réparations, dont il exagéra l'importance et la nécessité ; après quoi il s'installa lui-même dans la maison et ne tarda pas à trouver des locataires. On ne parla plus de la panique nocturne que comme d'une scène ridicule ; M. Larcy était ruiné et de plus bafoué. Avec les débris de sa fortune, il essaya quelques spéculations qui furent malheureuses ; enfin il ne lui resta plus de ressource que le dévouement et les talents de sa fille. Encore serait-il bientôt séparé d'elle, parce qu'on la demandait aux États-Unis, où elle devait remplir une place d'institutrice.

Émile Varel apprit tous ces détails avec une vive douleur, non sans maudire en lui-même la poltronnerie de ce misérable Luret. Il souffrait tellement d'avoir été la cause fortuite de si grands malheurs, qu'il ne put prendre sur lui de revenir sur ces détails avec M. et Mme Parisel. Aussi bien, la chose n'était point nécessaire pour le dessein qu'il ne tarda pas à former, qui était d'offrir à la vertueuse enfant son cœur et sa main. Il put la rencontrer quelquefois chez Mme Parisel, et la trouva si cultivée, si simple, si charmante et si bonne, qu'il ne souhaita plus que de lui plaire. Avec une belle fortune, il avait tous les dons, plus précieux, qui devaient rendre sa recherche agréable au père et à la fille ; ce mariage qui, du côté d'Émile, avait été d'abord une inspiration de l'honneur et de la délicatesse, fut bientôt de part et d'autre l'œuvre du plus tendre amour.

Une circonstance inattendue, un sinistre, mais qui n'eut rien de fâcheux pour l'habile propriétaire, car il n'avait pas négligé de faire assurer son immeuble, amena la conclusion de cette histoire. La grosse maison à trois étages, qui n'avait pas voulu s'écrouler, fut entièrement consumée par le feu, quelques mois après le mariage d'Émile et d'Anna. L'entrepreneur toucha le prix de l'assurance ; mais il avait soixante-quinze ans, il était infirme et goutteux : au lieu de bâtir une nouvelle maison, il jugea plus avantageux de vendre chèrement son terrain à M. Varel, qui fit construire, sur la place autrefois choisie par M. et Mme Larcy, le pavillon dont ils avaient tracé le plan. Les jeunes époux y recueillirent leur père, qui voyait enfin, mais trop tard, son rêve accompli.

Deux tombes, qu'il visitait chaque jour, lui disaient, dans leur muet langage, qu'il n'est rien ici-bas de fidèle ; rien qui vienne en son temps, pour donner une jouissance complète et sans mélange. Si notre vœu s'accomplit, c'est d'ordinaire quand nous ne pouvons plus en jouir. Et comment trouver un établissement durable dans un monde qui passe? C'est dans le ciel qu'il faut chercher le tabernacle permanent!

PAYSAGES DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

I. — FORÊTS DES YAGUAS.

Ces grandes forêts, où se développe encore librement une végétation si splendide et si variée, s'étendent le long de la rive gauche du Marañon, à quinze ou vingt lieues de sa jonction avec le Napo. Un intrépide voyageur italien, M. Gaetano Osculati, les parcourait naguère en naturaliste ; grâce à lui, nous commençons à connaître les ressources immenses qu'elles offrent au commerce, et les coutumes originales des peuplades qui y font leur séjour. C'est une de ces tribus errantes qui leur a imposé son nom. Les Yaguas viennent originairement du Pérou et ont la prétention de descendre de la nation des Incas. Ils sont grands, robustes, bien taillés, tatoués d'une manière originale, et se distinguent parfois de leurs voisins les Ticunas et les Orejones, par la teinte de leurs cheveux qui, ordinairement noirs chez leurs voisins, sont chez eux très-fréquemment châtains. Ceci semblerait indiquer un mélange qui aurait eu lieu dans les temps antérieurs avec la race européenne. Rien n'atteste, du reste, cette origine, car ils vont complétement nus et parés seulement de leurs bracelets ; leur humeur est pacifique ; leur commerce est facile, et ils se montrent hospitaliers. Ils récoltent, dans leurs belles forêts, le cacao sauvage et qui n'en est pas moins bon, la vanille qui doit le parfumer, la salsepareille dont l'abondance décroît sur tant d'autres rives, et l'excellent coton qu'ils n'ont pas pris la peine de cultiver. Ajoutez à cela un peu de cire blanche, et qui contraste par ses qualités avec la cire noirâtre que l'on récolte dans les forêts brésiliennes, et vous aurez la liste des principaux articles d'exportation dont ces Indiens peuvent faire une sorte de trafic avec les blancs. Mais les Yaguas ne sont pas habituellement commerçants ; ils sont chasseurs, pêcheurs surtout. Ce sont eux qui approvisionnent les villages voisins de leurs forêts de la chair excellente du manati, que l'on désigne, dans les pays de langue portugaise, sous le nom de *peixe boy*, le poisson bœuf, et dont le goût rappelle parfaitement celui du veau. Dans les eaux qui baignent leurs forêts, les Yaguas, comme les autres tribus riveraines, pêchent des tortues excellentes, qu'ils conservent soigneusement pour les temps de disette et qu'ils se procurent par un procédé assez ingénieux. Après avoir armé une flèche d'un petit harpon de fer mobile, auquel une corde est attachée, ils montent dans leur canot, lancent cet engin à l'amphibie ; la pointe pénètre dans l'écaille et y demeure fixée ; l'animal plonge aussitôt, la cordelette se déroule et flotte à la surface de l'eau. L'Indien doit la saisir avec dextérité, de manière à soulever l'énorme tortue qui, liée prestement par les pattes, est embarquée dans la pirogue. Le premier soin du pêcheur est de boucher, avec un mélange de terre grasse et de cire, l'ouverture faite à l'écaille par la pointe du harpon. L'omission de cette précaution mettrait la vie de l'animal en danger. Lorsqu'elle a été prise, la tortue vit des années entières dans de petits viviers que l'Indien creuse à quelques pas de sa cabane. Cette pêche fructueuse est plus particulièrement prati-

quée par les Mayouranas, tribu errante à quelque distance.

Qui le croirait? c'est parmi ce riant pêle-mêle de végétaux gracieux et élégants, c'est parmi ces lianes innombrables qui s'élancent, dans la forêt des Yaguas, d'un arbre à un autre, que se trouvent les plantes funestes destinées à fournir aux Indiens de ces parages un poison avec lequel, pour nous servir de l'expression de l'un de ces sauvages, « on tue tout bas ». Ce terrible *curare*, qui prend aussi le nom de *wourali*, et avec lequel l'Indien empoisonne ses flèches, s'obtient de la réunion des sucs de plusieurs végétaux; mais c'est surtout une liane qui le fournit, et cette liane s'appelle à bon droit, dans le langage figuré des habitants de l'Amazonie, *supai-hausca*, la *corde du diable*. La fabrication du wourali, demeurée néanmoins un secret, a été parfaitement décrite par Watterton; mais ce que ce voyageur semble avoir ignoré et ce qu'Osculati nous révèle, c'est qu'on en compte trois variétés, qui ont leurs dénominations particulières et leurs qualités appréciées par le chasseur. Le poison *ticunas*, par exemple, mêlé avec le *llamas*, est ce qu'on appelle le *veneno general* (le poison employé généralement). Les Yaguas le conservent dans de petits pots de terre, qu'ils fabriquent exprès pour le contenir. L'exportation est aujourd'hui considérable; on vient l'acheter du Pérou, moyennant certaines marchandises européennes; et les négociants qui font ce trafic, le portent ensuite aux autres Indiens. C'est la substance, infaillible dans ses effets, qui remplace la poudre, et elle a sur la poudre l'avantage de ne point effrayer le gibier.

Amérique du Sud. — Forêt des Yaguas.

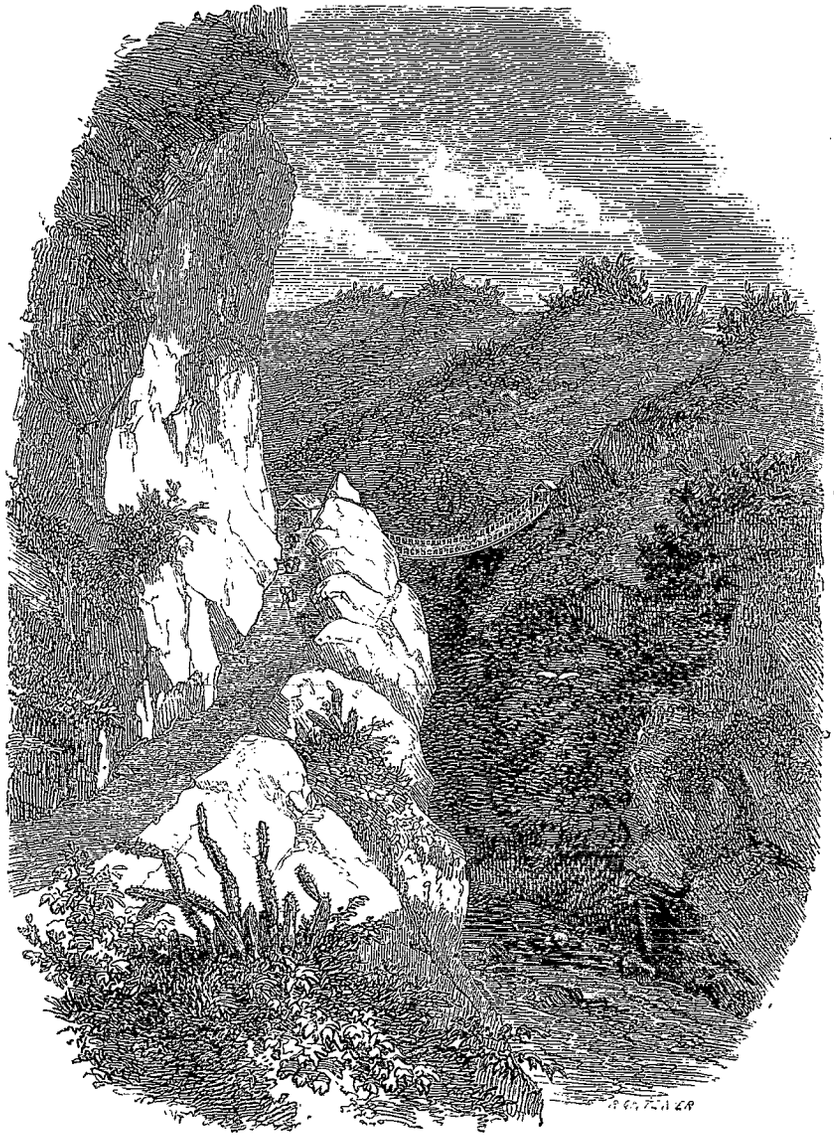
II. — L'APURIMAC.

Vingt lieues au-dessous de l'embouchure du *Tigre*, ce beau fleuve américain dont la Condamine vante les magnificences, et qu'il croit bien plus majestueux que le fleuve asiatique portant le même nom, on voit le confluent du Tanguragua et de l'Ucayale. L'Ucayale est une rivière imposante, qui commence par les 18 degrés, au sud-est du grand lac de Titicaca, à trente-six lieues à l'est nord-est de la cité péruvienne d'Arica; elle court nord nord-est, sous le nom de Beni ou Benni, jusqu'à ce qu'elle se rencontre avec l'Apurimac, par les 11 degrés; et c'est alors que son cours tumultueux, qui, à vrai dire, n'est qu'un torrent, adopte le nom d'Ucayale [1].

Les sources de l'Apurimac proprement dit sont à

[1] La Condamine l'appelle Ucayale, et sur ce point Cazal est d'accord avec le voyageur français. Balbi adopte l'orthographe espagnole et écrit *Ucayali*.

quelques lieues au nord de la ville d'Arequipa, entre le lac Titicaca et le grand Océan. Il court au nord, en faisant de grands détours et en recevant plusieurs autres tributaires. Ainsi que cela arrive pour bien d'autres rivières encaissées entre les rochers presque inaccessibles qui se dressent dans ces parages, l'Apurimac ne peut être franchi le plus ordinairement que sur des ponts suspendus se balançant parfois à des hauteurs effrayantes. En examinant attentivement ce que la Condamine a dit, il y a déjà plus d'un siècle, de ces ponts que l'on rencontre à tout moment dans les Andes, on est tenté de supposer qu'il y a quelque progrès dans leur construction. Voici comme les décrit en dernier lieu un voyageur péruvien, Valdès y Palacios : « Ces ponts sont fixés sur deux rocs vifs, se dressant vis-à-vis l'un de l'autre, mais, généralement, vers la partie la moins large du fleuve ou, si l'on aime mieux, dans la portion la plus étroite du précipice; ils consistent en six gros câbles de joncs ou de lianes fortement tressés, ajustés parallèlement à petites, mais égales distances, et franchissant ainsi le cours d'eau ou le précipice. Quatre sont inférieurs, deux



Amérique du Sud. — Pont de lianes sur l'Apurimac.

supérieurs; les premiers, couverts d'une sorte de jonc et affectant une forme parabolique, qui leur vient de leur propre poids et de la marche incessante des passants, servent de voie de communication; les seconds, élevés d'une vare à peu près des deux côtés, servent de garde-fou. Ces six câbles sont attachés à quatre ou cinq troncs d'arbres énormes placés parallèlement, à des distances régulières, et amarrés par des lianes à d'autres troncs non moins gros ensevelis en terre à une grande profondeur, et assurés, dans leur partie supérieure, par d'énormes fragments de rochers amoncelés. Ces câbles, enroulés ainsi successivement du premier au quatrième tronc d'arbre, se prolongent à une grande distance. Sur la route, à l'entrée de chaque pont, il y a des espèces d'appentis spacieux, recouverts en paille, où les voyageurs peuvent se rafraîchir et trouvent, à leur gré, de la bière, du lait ou du caillé; on s'y procure également du fromage et ces fruits délicieux qu'on désigne sous le nom d'*uvillas*, fruits que partout on rencontre, vers ces parages, dans la plus grande profusion; tout cela ne vaut pas plus d'un ou deux réaux.

» Le passage des ponts commence généralement à six heures du matin et ne se prolonge guère avec la même affluence que jusqu'à six heures du soir. Rien de plus animé parfois que le spectacle offert par ces lieux imposants au moment du passage des populations : presque toujours des troupes d'animaux de toute espèce, confondus

avec les voyageurs, attendent le moment où ils pourront franchir le précipice, et complètent l'originalité de ces paysages des régions équatoriales. D'un côté sont les lamas chargés de maïs, de froment et d'orge, qui dressent leur long cou, comme le chameau, ou l'inclinent en arc d'une façon tout originale; de l'autre sont les mulets au regard circonspect, contemplant avec une sorte d'effroi comique leurs compagnons auxquels on fait descendre le pont à force de coups et surtout de cris. Plus loin viennent les porcs, qui ne se montrent pas moins rétifs, mais qu'un Indien menace de son bâton. Les brebis chargées de laine sont à leur tour obligées de se résigner, et le terrible précipice est bientôt loin du troupeau. »

LE VIEUX PERROQUET ATURE.

Il existe une tradition chez les Indiens Guarecas, d'après laquelle les courageux Atures, pressés par des Caraïbes anthropophages, se réfugièrent dans les rochers des Cataractes, séjour lugubre où périt toute la race sans laisser de traces de la langue qu'elle avait parlée. Dans la partie la plus impraticable du Raudal se trouvent d'autres cavernes également remplies d'ossements. Il est à supposer que la dernière famille des Atures ne s'est éteinte que longtemps après; car à Maypures, chose bizarre! vit encore un vieux perroquet que personne, disent les naturels, ne peut comprendre parce qu'il parle la langue des Atures. (1)

Tous les hommes sont à peu près du même âge; à quatre-vingts ans, on est aussi sûr qu'à seize ans de voir encore le lendemain. DROZ.

MATTHIEU BONAFOUS.

Matthieu Bonafous jouissait d'une indépendance de position et de fortune dont peu d'hommes ont fait, avec autant de simplicité et de modestie, un usage aussi généreux et aussi utile. Il pouvait faire remonter l'origine de sa famille à de nobles aïeux, guerriers titrés avant les croisades. Mais la branche cadette, à laquelle il appartenait, en s'établissant dans le Piémont, vers le commencement du dix-huitième siècle, s'était livrée au commerce et à l'industrie, et le nom de Bonafos avait subi la désinence italienne. C'est en 1793, à Lyon, à la veille du siége, au milieu des discordes civiles, que naquit celui qui devait consacrer sa paisible existence aux sciences et à l'exercice large et bienveillant d'une charité éclairée. Le père de Matthieu, Franklin Bonafous, appelé par ses affaires de négoce, tantôt à Lyon, tantôt à Turin, ouvrit bientôt entre l'Italie et la France, double patrie de sa famille, les premières communications régulières par un service de messageries qui existe encore, dont la prospérité, source de richesse, ne s'est jamais ralentie, et qui, à la mort du fondateur, arrivée en 1813, devint la propriété de ses fils.

Au sortir du collége de Chambéry, où il avait été élevé, le jeune Matthieu Bonafous était allé suivre à Paris les cours des grandes écoles. Il n'en rapporta pas, comme tant d'autres, le regret des plaisirs bruyants et le dégoût de la vie de famille. Loin de là. Il revenait au milieu des siens, près de cet aîné qu'il appelait « mon premier frère et mon premier ami », près de sa mère, près d'une tante dont je l'ai entendu rappeler les vertus et la tendresse; il revenait tout rempli du désir d'appliquer les connaissances théoriques qu'il avait acquises et de rendre sa science bonne aux autres, sa fortune utile à plusieurs. Il se faisait déjà ce que devrait être toujours celui qui possède, l'économe habile et intelligent de ceux qui ne possèdent pas.

En 1814, à peine âgé de vingt et un ans, il fondait à Turin, de ses propres deniers, une institution gratuite pour élever les enfants indigents. Deux ans après, il publiait, dans un opuscule italien, ses vues philanthropiques sur la manière d'exercer la bienfaisance. En 1821, la Société royale d'agriculture de Lyon décernait une médaille d'or au *Mémoire sur l'éducation des vers à soie* que lui présentait le jeune savant. Un an plus tard, le préfet du Rhône, au nom du département, en accordait une autre à la brochure de Matthieu Bonafous sur l'*Art de cultiver les mûriers*. Sa carrière était désormais fixée : employer la fortune qui lui venait de ses parents, l'intelligence qu'il tenait de la nature, les lumières dues à ses efforts personnels, son temps, ses travaux, sa pensée, à instruire et à soulager l'humanité.

Tout d'abord préoccupé de l'avancement d'une industrie qui est le principal élément de la prospérité et du commerce de nos provinces méridionales et du Piémont, il éclaire la culture de la soie par de nombreux écrits. Ses expériences, notées jour par jour à l'établissement modèle qu'il avait fondé à *Sant-Agostino in Alpignano*, propriété qu'il possédait près de Turin, le réglement disposé en forme de tableau qu'il y établit, ses observations quotidiennes émises sous forme de journal ou insérées dans ses rapports à plusieurs académies et sociétés savantes, deviennent le manuel de la plupart des magnaneries. Ses brochures sur tout ce qui se rattache à l'éducation des vers à soie, écrites tantôt en français, tantôt en italien, traduites et retraduites d'une langue à l'autre, multipliées par de nombreuses éditions, forment une histoire, une sorte de code de sériciculture. Il y traite des diverses variétés de vers à soie de printemps et d'automne, à trois et quatre mues, du mûrier, de ses espèces tardives ou précoces, de sa culture en prairies ou en arbres, greffés ou sauvages. Il fait l'analyse des feuilles et de leur produit sous ces diverses conditions; il indique les plantes qui peuvent remplacer le mûrier; il multiplie des essais de culture et d'acclimatation au jardin expérimental de Turin dont il est directeur, au jardin botanique qu'il avait fondé à Saint-Jean de Maurienne, et dans ses divers domaines d'Alpignano, de Montecolieri, sur le versant des Alpes et jusque sur le plateau du mont Cenis. Partout il étudie sur ses jeunes plantations l'effet des sols, des expositions, des hauteurs différentes. A ces expériences répétées, il ajoute des recherches sur les nouveaux systèmes de ventilation, sur l'emploi du chlorure de chaux pour assainir les ateliers, sur des appareils pour faire monter les vers. Il ne s'en tient pas à ses propres travaux, il sollicite ceux d'autres intelligences sur le sujet qui le préoccupe, et propose dans les académies de Lyon, de Turin, et dans les nombreuses sociétés savantes dont il est devenu membre, des médailles pour les meilleurs ouvrages d'agronomie; et dans les questions qu'il propose, la production de la soie tient toujours une large part : c'est la culture du mûrier en prairies, l'introduction de celui des Philippines, l'éducation automnale des vers à soie, la comparaison entre les *trevoltini* et les vers à quatre mues, etc. Bonafous vulgarise les meilleurs traités par de nouvelles et belles éditions, entre autres une de l'excellent chapitre d'Olivier de Serres sur la *Cueillette de la soie*. Tandis que les mémoires, les essais de Bonafous, sont reproduits en allemand, dans son zèle pour l'art « aux progrès duquel il s'est consacré », il traduit en italien les méthodes suivies au Japon et en Chine pour l'éducation des vers à soie. Enfin, charmé du poëme latin de Vida, « qui fit, dit-il, un drame de la courte

(1) Humboldt, *Tableaux de la nature*.

existence de l'insecte », Bonafous publie, en vers français, une version dans laquelle on trouve l'élégante exactitude dont Delisle avait donné l'exemple. Plusieurs passages qui se gravent dans la mémoire vaudraient d'être cités, entre autres le gracieux tableau de la récolte des feuilles :

Qu'au réveil du matin d'agiles ouvrières
Enlèvent aux forêts les feuilles printanières;
Que chacune, docile et d'une égale ardeur,
Se presse d'accomplir une part du labeur.
Celle-ci gravit l'arbre, et sa main réjouie
Détache sans effort la feuille épanouie.
L'une sous le butin fait courber l'humble osier.
Et l'autre le transporte au gîte hospitalier.
Le rustique banquet à l'instant se couronne
Des vertes frondaisons que son peuple environne;
Et tandis que les vers, de feuillage ombragés,
Font un bruyant festin dans leurs parcs étagés,
Leur doux bruissement ressemble au doux murmure
De l'eau tombant du ciel sur un toit de verdure. (1)

Ailleurs, le traducteur renferme en un seul vers l'excuse de l'industrie qu'il célèbre :

Et le luxe bannit la misère aux abois.

Il n'est pas moins concis lorsqu'il décrit la courte et active existence de ces insectes industrieux qui

Dans un triple sommeil rajeunissent trois fois.
. . . . . .
Les heures sont leurs jours, les jours sont leurs années.

Les notes fort curieuses de ce petit poëme font connaître la manière d'élever les vers à soie dans la Syrie et le Liban. Entre autres intéressants détails, M. Bonafous raconte les expériences qu'il a faites sur le froid excessif que peut supporter la graine de vers à soie sans subir d'altération. Il conclut de ses essais (car toujours il marche à l'application) « qu'en soumettant les œufs de plusieurs générations successives à un froid intense, on obtiendrait peut-être une race de vers à soie plus robuste, plus rustique, plus adaptée aux climats rapprochés de la limite où le mûrier cesse de prospérer. »

L'énumération seule des travaux de Bonafous sur tout ce qui tient à l'agriculture, les instruments nouveaux de labour, les céréales, les plantes textiles et de teinture, nous mènerait trop loin. Sa belle monographie du maïs obtint deux médailles, en France et à Turin. Son *Coup d'œil sur l'agriculture et les institutions agricoles de la Suisse*, adressé en 1829 à la Société d'agriculture de Turin, écrit avec ce ton de modestie et de simplicité qui caractérisait l'auteur, est riche d'enseignement. Nulle part je n'ai vu mieux décrire cette belle et utile institution d'Hofwyl, qui ne devait pas, malheureusement, survivre à son fondateur. Bonafous s'efforce d'en faire établir une semblable en Toscane pour les enfants trouvés; car partout il cherche, il trouve ce qu'il y a de bien pour le louer, l'accroître et le propager ailleurs.

Après avoir admiré la prospérité agricole de la Suisse et si puissamment aidé à celle du Piémont et de la France, il n'est pas surprenant que l'habile agriculteur fût douloureusement frappé de l'aridité et de l'état misérable de la Maurienne, province qu'il traversait souvent en allant et revenant de Turin à Lyon et à Paris. Mais le mal, il ne le voyait que pour le combattre et le détruire. Il établit dans la vallée de l'Arc un jardin expérimental d'acclimatation, où l'on essayait, l'on éprouvait les plantes, végétaux alimentaires, légumes, arbres fruitiers, qui pouvaient s'habituer à ce climat alpestre. Là, on distribuait gratuitement aux cultivateurs les graines, les boutures, les greffes, les plants, et aux malades et médecins les plantes médicinales. Bonafous dota en même temps la ville de Saint-Jean de Maurienne d'une bibliothèque publique; il fonda aux environs l'établissement d'eaux thermales d'Echaillon. Il comptait y ouvrir une salle d'asile, y créer une manufacture. Enfin, comme il adoptait pour seconde famille les orphelins, les indigents, ainsi il adopta la pauvre petite ville, parce qu'il avait été ému de sa misère.

Au rebours des utopistes, qui nous rendent quelquefois le présent intolérable en nous montrant le mirage d'un bonheur trop loin de nous, il prenait le monde tel qu'il est, mettait un appareil sur chaque blessure, du baume sur chaque plaie; il étayait la faiblesse, encourageait l'effort. Quand il ne pouvait faire plus, sa mansuétude enlevait du moins le grand mal, au moral comme au physique, l'irritation. Son expression de *bénévolence* (le mot redeviendrait français si beaucoup de physionomies rappelaient l'affectueuse douceur de celle de Bonafous) apaisait avant qu'il n'eût parlé. Il m'a souvent rappelé le Français nomade dont Bernardin de Saint-Pierre a laissé un si placide, un si ravissant portrait; ce quaker qui portait pour passeport, chez toutes les nations, des bouquets de graminées, des fruits, et des paroles d'amour et de paix. Comme ce Benezet, que je me figure sous des traits semblables aux siens, Bonafous transportait d'un pays, d'une ville à l'autre, les graines fertiles et les idées fécondes. Ici il déracinait doucement un préjugé; là il suscitait une recherche, une investigation heureuse, favorisait une institution utile, ou fondait un établissement nécessaire. En lui le savant ne refroidissait jamais l'homme, et sa bourse s'ouvrait également au malheur, au progrès. Tolérant en toutes choses, il savait, comme les abeilles qu'il aimait, découvrir le parfum et la goutte sucrée dans le plus humble calice, et ce qu'il y avait de louable et de bon, n'importe où, lui apparaissait aussitôt. On trouvait, peut-être avec raison, qu'en dépit de la légère pointe d'ironie qui aiguisait parfois sa parole, elle manquait de la vivacité italienne, du mordant et de l'éclair français; mais je ne m'en reproche pas moins de n'avoir pas pris note à mesure de ses conversations, qui me laissèrent toujours un sentiment de repos dans l'âme, et dans l'imagination quelque salutaire pensée.

Revenant un jour de Belgique, il me racontait que près d'Anvers s'élève un couvent de trappistes : « Ils ont défriché et mis en plein rapport, me disait-il, des lieues entières de terres incultes, de véritables déserts, couverts maintenant, grâce à eux, de superbes récoltes. Entourés de richesses qu'ils ont créées, ces moines vivent avec la plus grande sobriété, grossissant de leurs privations le superflu qu'ils donnent, et faisant plus de bien par l'exemple de l'abnégation que par l'aumône. La plaie de notre temps, ajoutait-il, c'est le luxe des uns qui allume l'envie des autres. Le trappiste nous montre combien peu il faut pour vivre et se bien porter, et c'est d'un bon enseignement. »

Une fois il me livrait un de ses secrets pour être heureux : « Je me fais un bonheur négatif, me disait-il, de tous les maux que j'aurais pu avoir et que je n'ai pas. Je pourrais être né en Sibérie, être infirme; je pourrais être le fils d'un père coupable, membre d'une famille déshonorée, etc. » Alors il se laissait aller à parler des vertus de sa mère, d'une tante chérie, de ses frères bien-aimés, et ses yeux s'humectaient de tendresse et de reconnaissance à la douce chaleur de ses souvenirs.

Parfois c'étaient des expériences qu'il me racontait : comme quoi il avait vainement essayé d'éthériser une marmotte; l'animal engourdi s'était refusé à l'action narcotique. « Il serait étrange, observait Bonafous, que les animaux sujets à l'hibernation ne se prêtassent point au sommeil artificiel. » Un jour qu'il s'était fait précéder chez moi par une petite baratte de sapin blanc remplie d'un miel parfumé (c'était le miel de ses abeilles), il parla longtemps, avec la plus aimable affection, du petit peuple labo-

(1) *Le Ver à soie*, poëme, p. 21; 2e édition, avec le texte en regard.

rieux. Il avait remarqué des variétés d'espèces qui ne se mêlaient point ensemble, et il attribuait les différences de parfum et de couleur qui se remarquent entre les miels de plusieurs provenances, moins à la diversité de la nourriture et du traitement des ouvrières ailées qu'à celle de race : chaque peuplade ayant, selon lui, « sa méthode de travailler ».

Un autre jour, c'était en 1847, il m'entretenait des hospices protestants de la Suisse, il m'en racontait les règlements, et je voyais qu'il les avait visités à fond. En m'apprenant qu'ils étaient pour la plupart desservis par des sœurs de Saint-Vincent de Paul, il ajouta : « Quand on a voulu rendre l'indigent abandonné et malade moins malheureux, c'est à ces tendres mains qu'on l'a confié. »

Reviendrai-je sur les traits nombreux de charité de celui qui ouvrit des écoles, forma des collections, des bibliothèques, et excita l'activité du travailleur par son exemple? Comme on l'a dit à juste titre, aucun perfectionnement ne s'accomplit pendant un quart de siècle dans les sciences ou les institutions agricoles que Bonafous n'y eût pris la plus large part. Dans son empressement à encourager, à récompenser le travail, sa libéralité dépassa plus d'une fois la limite de ses ressources. Mais, comme le dit encore son panégyriste, « Comment oser porter au grand jour tant d'actes destinés par leur auteur à rester ignorés; mystères de dévouement et de bienfaisance qu'une pudeur délicate chercha toujours à couvrir d'obscurité! » (1)

Il y avait peu de jours que j'avais vu M. Matthieu Bonafous, et je l'attendais, lorsque j'appris sa mort presque subite. Un premier accès de fièvre pernicieuse l'enlevait, le 22 mars 1852, à Paris, où il était venu surveiller d'importantes publications. Il est mort loin des siens, et les larmes cependant n'ont pas manqué autour de son cercueil. Là étaient des orphelins auxquels il avait servi de père, des jeunes gens qui lui devaient leur carrière, des indigents qui, grâce à lui, avaient cessé de l'être, et la place vide qu'il a laissée au foyer de ses nombreux amis ne sera jamais remplie.

A quoi bon rappeler maintenant ses titres honorifiques? Qu'importe qu'il ait été chevalier de la Légion d'honneur et de plusieurs ordres étrangers! qu'importe qu'il fût membre de plus de cent académies et sociétés savantes! qu'importe qu'il ait refusé le titre de baron que lui voulait décerner le roi Charles-Albert, qu'il ait décliné deux fois les fonctions de député aux États de Sardaigne? Le seul titre qu'il accepta fut celui de citoyen de Saint-Jean de Maurienne : âgé de plus de quarante ans, il en avait cependant ambitionné un autre, celui de docteur en médecine, qui lui donna un moyen de plus de servir l'humanité souffrante.

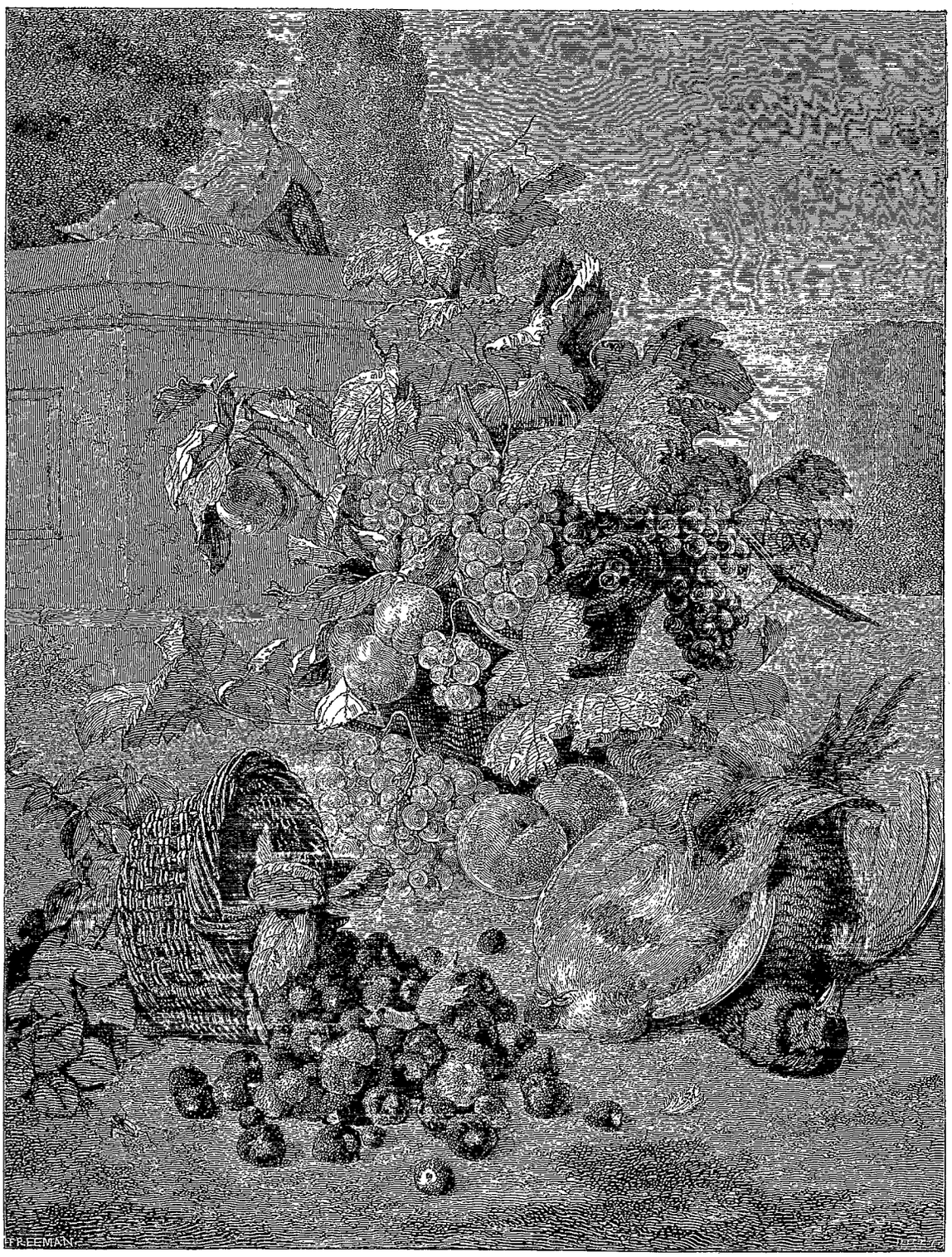
Un sentiment de délicatesse, exagéré peut-être, m'a retenu lorsque j'allais préciser quelques actes de bienfaisance de Matthieu Bonafous, qui tant de fois a paru l'obligé de ceux qu'il venait secourir. Cependant les éloges prononcés sur sa tombe, et dans les diverses académies dont il était membre, ont mis en lumière tant de traits de son inépuisable bonté, que je ne puis résister au désir d'en citer un.

Le président d'une de nos sociétés savantes lisait haut, à l'ouverture d'une séance, la lettre d'une veuve qui refusait la demi-bourse accordée aux dispositions de son fils et au souvenir du père que l'enfant venait de perdre; elle était hors d'état de compléter la somme dont on lui donnait moitié. « Je ferai le reste, » murmura tout bas Bonafous. En annonçant à la mère l'admission de son fils, « Je vous prie, Madame, ajouta-t-il, dites à votre fils que ce qu'il peut faire qui me soit le plus agréable, c'est de transmettre un jour à un jeune homme de son choix l'instruction solide qu'il aura puisée à l'École des arts et métiers. » C'est ainsi qu'il répandait la vertu en même temps que les lumières.

Matthieu Bonafous. — Dessin de Chevignard.

(1) *Matthieu Bonafous*, par M. P.-C. Cap; mémoire couronné le 14 juillet 1851.

FRUITS PAR SAINT-JEAN.



Salon de 1857; Peinture. — Le Panier de fraises renversé, par Saint-Jean. — Dessin de Freeman

M. Saint-Jean est jeune encore, et déjà sa réputation est ancienne. Il y a longtemps qu'il est l'honneur de l'école de Lyon. Sa vie paraît avoir été simple, paisible, exempte des pénibles épreuves et des luttes passionnées qui troublent si souvent l'existence des artistes. Enfant, il aima, nous dit-on, les gravures; adolescent, les tableaux; et il sacrifia, sans regrets, bien des plaisirs à la peinture. Ses études ont été sérieuses et patientes. Il a plus deviné en contemplant la nature qu'il n'a appris dans les ateliers; son maître, M. François Lepage, nous est à peine connu. Le genre modeste auquel il s'est consacré a de tout temps exercé une influence sensible sur les progrès et le succès de la belle

industrie qui fait la fortune des Lyonnais et qui elle-même est presque un art. Ainsi, M. Saint-Jean est non-seulement utile, à la manière de tous les artistes éminents, parce qu'il plaît et charme, mais encore il a servi directement ses concitoyens, en ce qu'il a concouru à perfectionner leur goût, leur adresse, à élever leurs travaux au-dessus de ceux des manufactures étrangères, et, par suite, à améliorer leur sort. Nous savons qu'il admire particulièrement Van-Huysum, qui certes, avec le caractère que lui donnent ses biographes, aurait été très-fondé à se montrer jaloux de lui. Malgré le fini de son exécution, M. Saint-Jean a produit un grand nombre d'œuvres : aussi n'est-il presque aucune collection d'amateur un peu considérable qui n'en possède quelques-unes; les récompenses honorifiques ne lui ont pas manqué, du moins celles que l'on est convenu d'accorder à la peinture de fleurs et de fruits, placée sous ce rapport, et par trop de rigueur, ce semble, au-dessous de la miniature et de la lithographie. En réalité, s'il est vrai que les genres qui ont pour objet de peindre les sentiments et les passions diverses de l'âme sont d'un ordre plus élevé que ceux qui représentent la nature inanimée, il est cependant incontestable que l'artiste supérieur dans la spécialité même la plus humble de ce dernier ordre, a droit à être classé au-dessus des peintres qui n'ont qu'un mérite secondaire dans les spécialités du plus haut style. On peut faire preuve de génie même dans un bouquet de fleurs ou dans un groupe de fruits, parce que là, comme dans tous les sujets de l'art, il y a un idéal à atteindre au moyen du dessin et de la couleur. Si dans un tableau de sainteté ou de bataille vous montrez beaucoup de talent sans arriver au degré de grandeur et pour ainsi dire d'éloquence que la scène comporte, vous demeurez inférieur au peintre, de prétention plus modeste en apparence, qui a la puissance de me transporter en imagination au milieu des parterres et des vergers, de me pénétrer et de m'enivrer des suaves et frais parfums de la nature, de me faire admirer, mieux que je ne l'avais su jusqu'alors, la création divine dans quelques-unes de ses œuvres les plus délicates et les plus brillantes. Il en est de même dans tous les arts. Combien d'Apollons et de Vénus en marbre, statues hautes de huit pieds, très-estimables d'ailleurs, ne valent point une améthyste ou un onyx gravé par Pyrgotèle et qui tient dans le chaton d'une bague. Un poëme en douze ou vingt-quatre chants très-savamment et agréablement versifié, est une œuvre considérable sans doute, mais n'élèvera pas son auteur, fût-il Chapelain ou même Delille, aussi haut que s'il eût seulement composé telle petite fable, telle idylle ou telle chanson immortelle, *le Chêne et le Roseau, la Jeune captive, le Lac,* ou *les Enfants de la France.*

LA FLEUR BLEUE DE NOVALIS.

Les parents étaient couchés déjà et reposaient; la pendule battait sa mesure monotone; le vent sifflait contre les fenêtres agitées, et, par intervalles, la chambre était tout éclairée par la lueur de la lune. Le jeune homme, étendu sur son lit, ne dormait pas. Il pensait à l'étranger et à ses récits : « Ce ne sont point ces trésors, se disait-il, qui ont éveillé en mon cœur ces désirs que je ne puis exprimer. Toute cupidité est bien loin de moi; mais, oh! que je voudrais voir cette fleur bleue! Elle est sans cesse présente à mon esprit; je ne puis ni penser, ni imaginer autre chose. Non, jamais je n'ai éprouvé rien de tel; c'est comme si je l'avais déjà vue dans un rêve, ou comme si je m'étais assoupi dans un autre monde; car, dans le monde où j'ai vécu, qui se serait ainsi soucié des fleurs? et d'une si singulière passion pour elles, jamais je n'en ai entendu parler. D'où vient cet étranger! Jamais nul d'entre nous n'a vu aucun autre homme qui lui ressemble. Je ne sais vraiment pourquoi j'ai été, seul, si troublé de ses discours. Les autres les ont entendus comme moi et n'ont rien ressenti de pareil; et faut-il que je ne puisse parler de cet état merveilleux! Je suis souvent dans un ravissement divin, et, dès que la fleur n'est plus bien présente à mon imagination, quelque chose de profond s'agite en moi. Je croirais que je suis fou, si tout n'était pas si clair, si lumineux à mes yeux et à ma pensée. Depuis ce temps, je comprends mieux toutes choses. Un jour, j'ai entendu parler des époques primitives du monde, quand les animaux, les arbres et les rochers conversaient avec les hommes; eh bien! il me semble qu'ils vont commencer à chaque instant, et que moi je vais comprendre tout ce qu'ils me diront..... » Le jeune homme se perdit sans fin en de douces fantaisies et s'endormit. Alors il rêva : ce furent d'abord des horizons lointains, à perte de vue, des contrées inconnues; il voyageait sur les mers avec une incroyable promptitude; il voyait des animaux merveilleux; il vivait avec des hommes de toutes sortes, tantôt à la guerre dans le bruit sauvage de la bataille, tantôt dans des cabanes silencieuses. Il était fait prisonnier et courait les plus grands dangers. Tous les sentiments s'élevaient en lui à un degré qu'il ne soupçonnait pas. Sa vie était remplie d'événements d'une infinie variété. Il mourait, il revivait; il aimait d'un amour sans bornes, et il était tout à coup séparé de celle qu'il aimait. Enfin, vers le matin, quand l'aurore parut, il se fit un peu de calme en son âme; les images de ses rêves devinrent plus distinctes et moins fugitives. Il lui sembla qu'il marchait seul dans une sombre forêt; çà et là seulement le jour brillait à travers la verte feuillée. Il arriva dans un ravin pierreux, au penchant d'une montagne; il lui fallut gravir les rochers couverts de la mousse qu'avait déposée un ancien torrent. Plus il montait, plus la forêt devenait lumineuse. Il parvint enfin à une petite prairie suspendue aux flancs du mont. Derrière la prairie s'élevait une pierre énorme, au pied de laquelle il vit une caverne qui semblait l'entrée d'une allée pratiquée dans le rocher. Cette allée le conduisit jusqu'à une assez grande distance, où il vit de loin resplendir une claire lumière. En entrant, il vit un puissant rayon qui, jaillissant comme d'une source, montait jusqu'aux parois de la voûte et s'y brisait en une poussière d'étincelles sans nombre. Ce rayon brillait comme un lingot d'or embrasé. On n'entendait pas le plus léger bruit; un silence religieux environnait cette apparition magnifique. Il s'approcha du bassin qui flottait et étincelait de mille couleurs. Les murs de la grotte étaient baignés par ce courant d'une fraîcheur extraordinaire, et qui jetait sur les murailles un reflet mat et bleuâtre. Il trempa ses mains dans le bassin et y mouilla ses lèvres; tout à coup il fut comme pénétré par le souffle d'un Esprit; il se sentit intérieurement rafraîchi et fortifié... Il était sur un tendre gazon, au bord d'une source qui jaillissait dans l'air et semblait s'y consumer; des rochers, d'un bleu sombre et couverts de veines variées, s'élevaient à quelque distance; la lumière du jour qui l'entourait était plus brillante, plus douce qu'à l'ordinaire; le ciel était d'un bleu éclatant et tout-à-fait pur. Mais ce qui l'attirait avec une puissance irrésistible, c'était une haute fleur, aussi bleue que le ciel, qui se levait au bord de la fontaine et qui le touchait avec ses feuilles larges et étincelantes. Autour de cette fleur, il y en avait d'autres de mille couleurs, et les parfums les plus doux embaumaient l'air. Il ne vit rien que la fleur bleue; il la contempla longtemps avec un charme pour lequel il n'y a point de nom; enfin, il voulut s'approcher d'elle, quand elle se mit tout à coup à s'agiter et à se métamorphoser : les feuilles devinrent plus brillantes et s'inclinèrent sur la tige qui grandissait; la fleur se pencha

vers lui, et son calice lui montra une corbeille bleue et large sur laquelle flottait un visage charmant. Son doux étonnement s'accrut à cette singulière métamorphose, quand soudain la voix de sa mère l'éveilla, et il se trouva dans la chambre paternelle que dorait déjà le soleil matinal.

Ainsi commence un roman philosophique inachevé, qui devait être l'apothéose de la poésie, et que Novalis avait intitulé : *Henri d'Ofterdingen.*

Le jeune homme, héros du roman, Henri, est un maître chanteur *(meistersænger)* du treizième siècle.

La fleur bleue est un symbole. « Cette plante idéale, dit M. Saint-René Taillandier, c'est le calice céleste dans lequel repose ce qu'il y a de plus élevé, de plus sacré au monde, l'amour, la poésie, l'intelligence claire et complète de tous les secrets de l'absolu. Quand Henri d'Ofterdingen aura cueilli la fleur bleue, il aura cueilli l'amour infini et la science universelle. Cette idée rappelle les visions de Dante au Paradis; mais Dante place ses beaux symboles au milieu du ciel : ici, c'est sur terre, c'est dans le calice d'une fleur que Novalis fait épanouir tous les trésors des régions invisibles. Les mystiques chrétiens impriment à leur âme de sublimes élans et s'envolent dans le monde des purs esprits; au contraire, les mystiques panthéistes font descendre ce monde sur la terre et les confondent tous deux ensemble, de telle sorte que le réel et l'idéal, la terre et le ciel, Dieu et l'homme, sont inséparablement unis. Tel est le mysticisme de Novalis, et tel est le sens de la fleur bleue. Henri d'Ofterdingen a vu en rêve la fleur symbolique, et le roman tout entier n'est que l'histoire du voyage de Henri à la poursuite de son idéal. » (1)

Novalis était né en 1772, dans la haute Saxe. Son véritable nom était Frédéric de Hardenberg. Son père, le baron de Hardenberg, était directeur des polices de Saxe : il faisait partie, ainsi que sa femme, de la société des Moraves. Frédéric avait étudié le droit aux universités d'Iéna, de Leipsig et de Wittemberg. En 1794, il s'était fiancé, dans la Thuringe, à Mlle Sophie de K.... Il l'aimait passionnément. Le 19 mars 1795, Sophie mourut : elle avait eu quinze ans le 17 mars. Cet événement et la douleur profonde que Novalis en ressentit expliquent, dit M. Saint-René Taillandier, « tout ce qu'il y a de bizarre et de passionné dans son génie. Cette âme charmante qu'il avait aimée lui apparut désormais comme une muse, comme la messagère des royaumes invisibles. Il se demandait sérieusement si elle avait passé sur cette terre. N'était-ce pas un rêve, une création de sa fantaisie inspirée ? Ou plutôt, comme Béatrice, comme Laure, comme toutes ces créatures privilégiées qui appartiennent à la fois au monde réel et au monde idéal, ne s'était-elle pas immédiatement transfigurée dans le ciel mystique de la poésie ? C'est ainsi que la vit Novalis, et la mort ne l'en sépara point. Ces mots de vie et de mort n'eurent plus de sens pour lui désormais; il n'y eut plus deux mondes divisés par la pierre du sépulcre; il n'y eut que le monde de l'âme tout éclairé de ces illuminations alexandrines qui éclatent à chaque page de ses récits, et qui confondaient à ses yeux le passé et l'avenir, le visible et l'invisible, la terre et le ciel, dans un prodigieux éblouissement !

» La mort de son frère Érasme, qui suivit de près celle de sa fiancée, contribua à nourrir ces dispositions mystiques, déjà si puissantes. Il revint dès lors à ses études avec plus d'activité que jamais; il était, dit M. Tieck, consolé et comme transfiguré. C'est à cette époque qu'il faut rapporter ses *Pensées*, les *Hymnes à la nuit*, et le magnifique fragment intitulé : *les Disciples de Saïs*. Il se livrait aussi avec le plus grand zèle à l'étude de la physique et des mines : il s'en occupait déjà depuis longtemps, lorsque, ayant fait à Freyberg la connaissance de l'illustre physicien Werner, ses prédilections pour ces travaux se réveillèrent avec plus d'ardeur. »

Novalis fut bientôt après nommé assesseur du cercle de Thuringe; mais il se livrait, en même temps, avec ardeur, à l'étude de l'art et de la métaphysique. Il faisait de fréquents voyages à Iéna; il y allait voir ses amis les littérateurs et les poëtes, les deux Schlegel et Tieck.

Toutefois, l'idée de son *Henri d'Ofterdingen* s'étant emparée de lui tout entier, il s'enferma solitairement dans une vallée de la Thuringe, au pied du mont Kyffhæuser. « Après quelques mois consacrés au travail, il était de retour à Weisenfels, et il écrivait à Tieck : « Mon roman est en bon » train; j'ai terminé déjà environ douze feuilles d'impression, » et le plan est assez complet dans ma tête. Cela fera deux » volumes. J'espère avoir achevé le premier dans trois se- » maines; il est la préparation et comme le piédestal de la » seconde moitié, et l'ensemble sera une apothéose de la » poésie. » Fiancé une seconde fois, il devait se marier au mois d'août; et ce fut à ce moment même que la mort vint l'arracher à ses enthousiasmes et à ses espérances. Il se disposait à partir pour Freyberg, où demeurait sa fiancée, quand une maladie terrible se déclara et l'épuisa en peu de temps. Dans un voyage qu'il fit alors auprès de sa sœur, mariée à Dresde, le mal s'accrut encore, et quand, au commencement de l'hiver de 1801, il revint à Weisenfels, son état était désespéré. Il n'éprouvait pourtant aucune souffrance grave; la maladie ne l'empêchait point de se livrer à ses études chéries. Quelques-unes de ses poésies datent de cette époque. Il lisait ardemment la Bible et aussi les écrits de Lavater. On eût dit qu'au moment de s'éteindre, toute sa vie se recueillait en un effort suprême. A mesure que sa faiblesse augmentait, son âme s'attachait avec force à tous ces travaux commencés qu'il lui fallait abandonner sitôt; elle brûlait d'une exaltation mystique et douce, et tous ces fragments épars de poésie, de philosophie, ces projets qui se croisaient dans sa pensée, ces romans qui eussent été des poëmes, toutes ces ébauches se coloraient à ses yeux de ces lueurs saintes de l'inspiration, qui éclairent d'avance dans le cœur de l'artiste l'œuvre qu'il a conçue et qu'il va réaliser. Il saisissait son pinceau comme pour la première fois; il disputait à la mort un monde d'images à demi tirées du néant et qui demandaient à vivre; mais il fut vaincu dans cette lutte inégale, et tomba en face de son œuvre inachevée. C'est ici qu'il faut redire le vers d'un poëte sur Masaccio mourant :

Hélas ! la mort te prit les deux mains sur la toile.

« Le 19 mars, l'anniversaire de la mort de Sophie de K..., sa faiblesse avait été extrême; ses amis ne le quittaient point, et le 21, le plus ancien de tous, Frédéric de Schlegel, vint d'Iéna pour le voir. Ce fut une grande joie pour Novalis. Pendant quelques jours il parut mieux; il était plein de vivacité, et passait des nuits tranquilles. Le 25 au matin, vers quatre heures, il se fit donner quelques livres, déjeuna, et parla jusqu'à huit heures avec beaucoup de calme. Vers neuf heures, il pria son frère Charles de se mettre au piano, et pendant ce temps il s'assoupit. M. de Schlegel, qui entra dans la chambre, le trouva endormi paisiblement; ce sommeil dura jusqu'à midi; quelques minutes après, le poëte passait doucement dans le monde supérieur, sans souffrance, sans agonie, sans que la mort altérât l'élégante noblesse de son visage. Il n'avait pas vingt-neuf ans.

» Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. « Il était grand et mince, dit son ami Tieck;

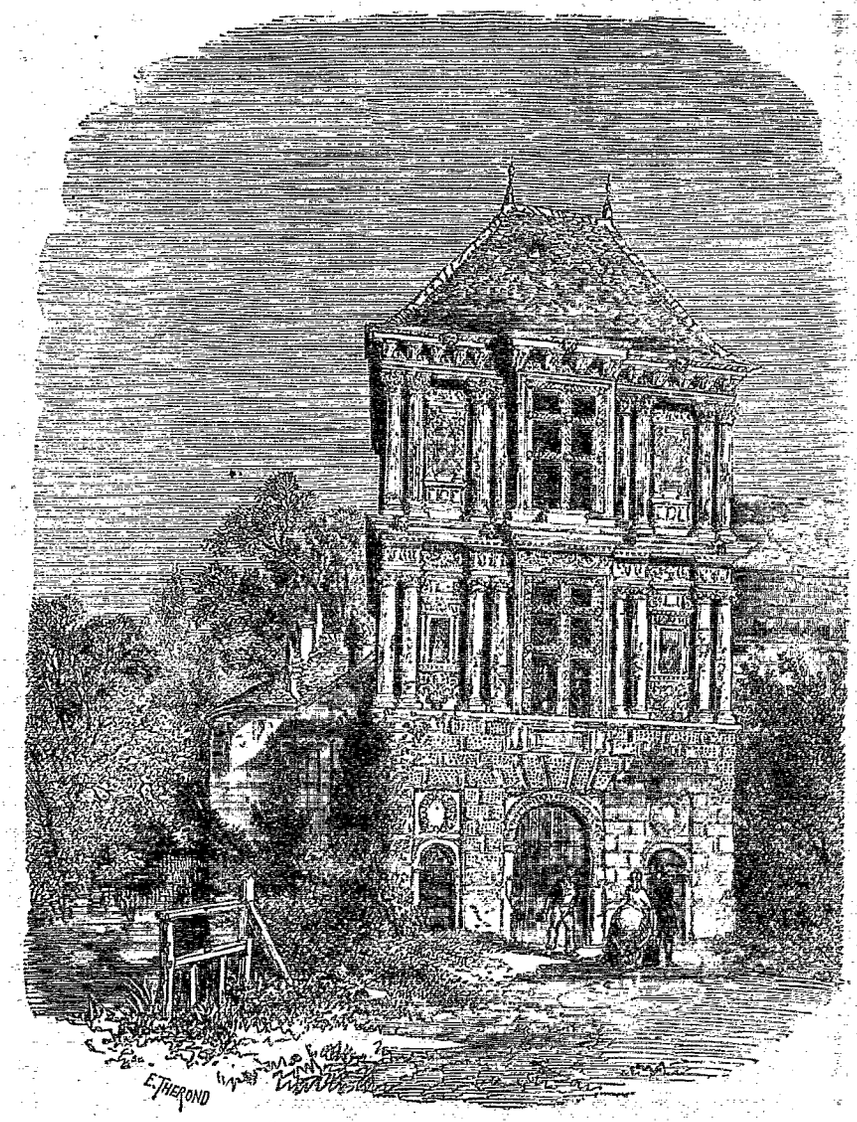
(1) *Novalis*, mémoire lu à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, le 17 mai 1847, par M. Saint-René Taillandier, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Montpellier.

» toute sa personne était pleine de noblesse. Ses cheveux » châtains tombaient en boucles, son œil noir était clair et » brillant; le teint de son visage et surtout de son front, où » siégeait une pensée si haute, était comme transparent : il » ressemblait au magnifique tableau d'Albert Dürer, au Saint » Jean l'Évangéliste qu'on voit aujourd'hui à Munich. Sa » conversation était remplie de vivacité et de charme; ouvert, » cordial, tout le monde l'aimait. Bien qu'il dévoilât souvent » dans ses entretiens la profondeur de son âme, bien qu'il » parlât comme inspiré du haut des régions invisibles, il était » pourtant joyeux comme un enfant; il plaisantait avec une » gaieté naïve, et s'offrait lui-même de bonne grâce aux » plaisanteries des autres. Sans vanité, sans orgueil, éloigné » de toute affectation et de toute hypocrisie, c'était un » homme, un homme véritable; c'était la forme terrestre » la plus pure et la plus aimable d'un noble esprit im- » mortel. »

CHATEAU DU PAILLY

(Département de la Haute-Marne).

Ce château, bâti en 1553 par le maréchal comte Saulx de Tavannes (né en 1509), est située à 11 kilomètres de



Château du maréchal comte Saulx de Tavannes, au Pailly, près Langres, vue extérieure. — Dessin de Thérond.

Langres, un peu au delà des sources de la Marne, non loin de la route de Gray. Le Pailly est un petit village à peu de distance de celui de Chalaindré, un des principaux de la contrée.

La tradition rapporte « qu'ayant perdu un de ses fils tué dans la campagne de Hollande où il commandait, le maréchal vint au Pailly pour se distraire de cette mort, en construisant le château et s'excitant à la chasse. »

Les Mémoires sur la vie du maréchal de Tavannes, par son fils aîné Guillaume, signalent le Pailly comme une maison dont l'agrément et la commodité sont remarquables. Guillaume de Tavannes aurait pu ajouter que cette maison n'est rien moins qu'un grand et beau château de la meilleure époque de la renaissance; ses ornements sont dans une harmonie parfaite par leur simplicité et leur élégance avec le style de son architecture légère et gracieuse.

On doit se féliciter que cet ancien château soit si bien conservé dans son ensemble comme dans ses détails. La couleur que le temps lui a donnée, particulièrement sur la façade du pavillon d'entrée, du côte opposé à la cour, rappelle le ton chaud et jaunâtre de nos vieux monuments du Midi, du château de Tarascon, par exemple.

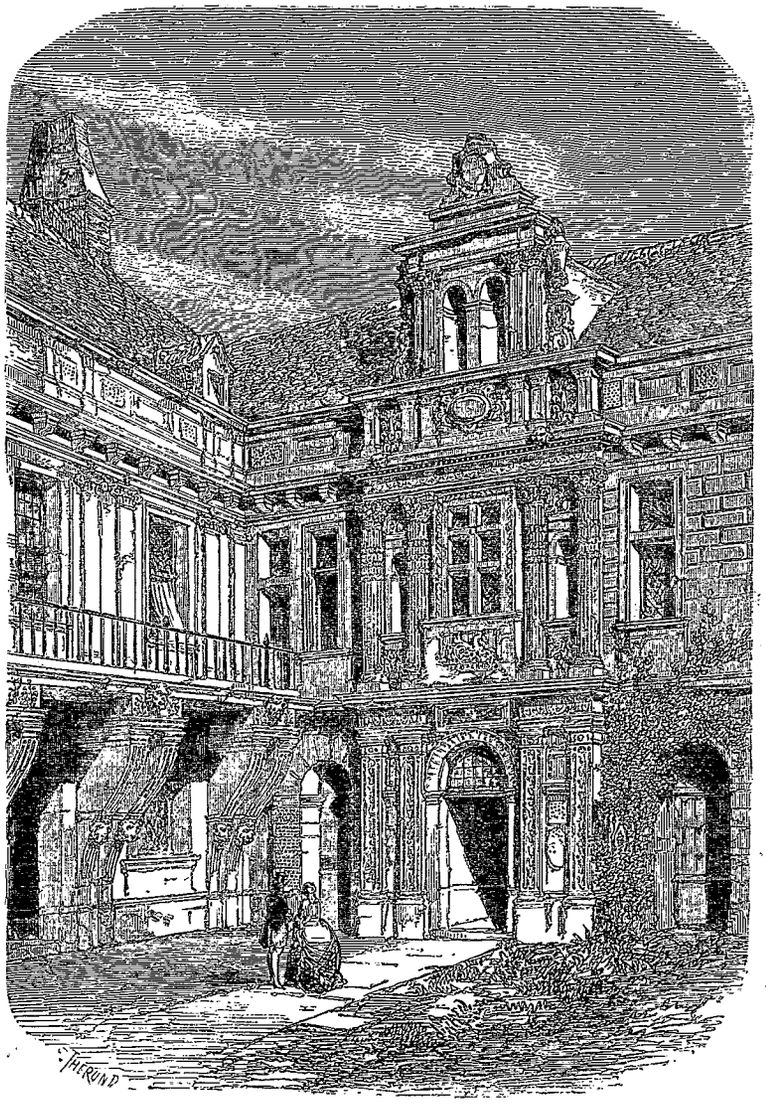
La façade principale donne sur la cour et fait face au nord. On y compte six croisées, devant lesquelles s'étend

un balcon qui réunit le pavillon d'entrée, situé à l'est, au pavillon de l'ouest, où un escalier décoré avec goût conduit dans l'intérieur du château. Les deux pavillons s'élèvent ainsi aux extrémités de la façade et en retour sur elle.

Le pavillon de l'est est attenant à une antique et respectable tour, tour féodale des Tavannes, qui date du dixième siècle. Ses dimensions la rendent imposante. On mesure 18 mètres sur le côté de la cour dans le prolongement du pavillon, 13 mètres sur le côté qui lui est perpendiculaire, et 25 pour la hauteur. Ses murs d'une énorme épaisseur sont recouverts de pierres taillées en pointe de diamant.

Cette tour ne renferme qu'une immense salle ornée d'une cheminée gigantesque. On distingue encore sur les murs de cette salle quelques-unes des peintures à la fresque dont elle était ornée. Les sujets sont tous mythologiques; il n'en est qu'un que l'on reconnaît facilement, c'est celui de la métamorphose de Daphné changée en laurier.

La façade du pavillon de l'ouest, où se trouve l'escalier, est décorée d'un bas-relief mutilé représentant le maréchal de Tavannes dans sa jeunesse, franchissant à cheval un précipice entre deux rochers séparés par un intervalle de 25 pieds. On y voit les maisons de Fontainebleau, non loin



Château du Pailly; vue intérieure. — Dessin de Thérond.

desquelles la scène se passait. Au-dessous on lit la devise des Tavannes :

QUO FATA TRAHUNT.
(Où les destins me portent.)

Les armes de la famille décoraient le médaillon qui surmonte ce pavillon. Sur celui de l'est règne une plate-forme carrée, au milieu de laquelle on voyait jadis la statue équestre du maréchal; il ne reste de cette statue que la tête du cheval conservée dans la cour, au pied d'une charmante tourelle renfermant un escalier. Rien n'est gracieux et léger comme le dôme arrondi de cette tourelle, ses nombreuses ouvertures qui de tous côtés y répandent le jour, et ses marchés en spirale qui reposent sur une rampe évidée.

Une tour entièrement semblable est répétée derrière le pavillon de l'ouest.

Indépendamment de l'*Histoire des villes de France,* par Duquesnes, on peut consulter, pour les plans, coupes et vues du château du Pailly, les gravures suivantes, qui existent à la Bibliothèque : — *Topographie de la Champagne,* où ce château est situé; — Collection de gravures des *Villes et châteaux de France;* — *Topographie* d'Uxelles; — l'ouvrage d'Israël Sylvestre, volume de *la France.*

L'histoire du maréchal de Tavannes est assez connue.

Il fut presque un des promoteurs de la Saint-Barthélemy; d'après Brantôme, il criait, dans cette affreuse journée, en courant les rues l'épée à la main : « Saignez! Saignez! les médecins disent que la saignée est aussi bonne en août qu'en mai. » Peut-être est-il permis de concevoir quelque doute sur ces horribles paroles. Plusieurs historiens rapportent que le maréchal s'opposa au dessein que l'on avait d'envelopper le roi de Navarre et le prince de Condé dans le massacre de la Saint-Barthélemy.

Il existe des Mémoires du maréchal, que son fils Guillaume, lieutenant du roi en Bourgogne, publia avec ceux qu'il a écrits lui-même. Les plus estimés, ceux qui jettent le plus de lumières sur les événements si multipliés et souvent si mystérieux de leur époque peu fertile en historiens, sont l'œuvre du second fils du maréchal, connu sous le nom de Jacques de Tavannes, qui fut lieutenant général.

BARCELONE EN 1808.

SOUVENIRS D'UN OFFICIER.

Fin. — Voy. p. 257.

VI.

Les deux jours suivants, jeudi et vendredi saints, furent pour Barcelone (qui est, avec Valence, la ville d'Espagne où le goût des cérémonies religieuses est le plus développé) des jours de splendeur et de bruit. Les églises étaient resplendissantes d'or, de velours et de lumières. La cathédrale était illuminée par plus de trois mille cierges. On ne déploie pas moins de luxe dans les processions. Elles sortent des églises à la nuit tombante et n'y rentrent que plusieurs heures après. Tout le monde y prend part. Ces longues files de pénitents, couverts d'une sorte de sac à longue queue et percé seulement de deux trous pour les yeux, parmi lesquels les nobles se distinguent à leurs gants blancs, au poignard qu'ils portent à la ceinture et aux nombreux domestiques en livrée qui les suivent, forment un spectacle à la fois imposant et lugubre. Quelques-uns ont la tête et les pieds nus, une chaîne de fer autour des reins, et portent sur l'épaule la croix et les instruments de la Passion. Ils sont suivis d'une troupe de soldats romains portant les casaques aux initiales connues S. P. Q. R.

De distance en distance paraissait un brancard porté par des hommes cachés sous les draperies, et où se trouvaient représentés, avec beaucoup plus de magnificence que d'art, les principaux épisodes du Nouveau Testament. La France avait avant la révolution un brancard spécial que suivaient tous les Français de Barcelone, conduits par leur consul et leur vice-consul. Mais on n'avait alors aucun motif de rétablir en ce moment cet usage, supprimé en 1792.

Nous regardions des fenêtres ce cortége immense, qui mettait deux heures à défiler, à la lueur des torches et aux chants des prêtres et des moines.

Un soir, Esteban, en rentrant, m'apporta de fâcheuses nouvelles. Les moines, profitant de la surexcitation religieuse des derniers jours, s'en étaient servis pour irriter le peuple contre les Français, dans lesquels ils ne voulaient voir que les auteurs et les propagateurs d'une révolution impie au double point de vue catholique et monarchique. De nouveaux meurtres avaient été commis. Une grande exaspération, mal contenue, régnait parmi les masses, et leurs chefs craignaient de la voir prématurément éclater.

Il était trop tard pour que j'allasse prendre près de mes chefs des informations précises. Mais dès le lendemain je me hâtai de me rendre au quartier général où je remarquai en arrivant un mouvement inaccoutumé. On venait de recevoir des ordres de France par la voie de Madrid, où les événements politiques se compliquaient aussi de plus en plus. Quels étaient ces ordres? Nul ne le savait, mais le général Duhesme en avait, disait-on, semblé satisfait, et avait ordonné pour le lendemain une grande revue sur l'Esplanade. Voulait-il intimider la population par l'exhibition d'une force imposante, sinon par le nombre, au moins par la discipline, ou cachait-il derrière ce spectacle, jeté en pâture à la curiosité, des projets plus sérieux? Soit ignorance réelle, soit discrétion commandée, personne ne pouvait émettre une certitude au milieu de toutes les suppositions plus ou moins hasardées dont nul ne se faisait faute.

VII.

Le lendemain, dès le matin, la ville était pleine d'agitation. Le rappel battait pour rassembler nos soldats disséminés chez les habitants. Les détachements partaient de leurs lieux de rassemblement pour se rendre sur l'Esplanade où devait avoir lieu la revue. Tous les habitants de Barcelone étaient dans la rue, soit par curiosité du spectacle annoncé, soit dans l'attente d'événements plutôt pressentis que prévus. Le temps était magnifique. Un soleil radieux brillait dans un ciel d'une pureté idéale, et l'air tiède du printemps était rempli de parfums suaves sortant des jardins et descendant des balcons, où les rideaux flottaient avec un air de fête, au-dessus de la tête des femmes qui s'y penchaient à notre passage.

Au moment où je sortais pour me rendre à mon poste, je rencontrai doña Fernanda sous le vestibule. Je lui demandai si Esteban était chez lui?

— Non, me répondit-elle, il est sorti avant que je fusse levée, et je suis même surprise de ne pas le voir rentrer.

— Tant pis; il vous eût conduite voir le défilé sur l'Esplanade, et votre présence à tous deux m'eût fait oublier l'ennui et la fatigue de cette corvée.

— Oh! je ne suis pas curieuse de ce spectacle, dont je n'augure rien de bon.

— Si vous rencontrez Esteban, ajouta-t-elle, dites-lui que je suis inquiète de lui. Et surtout, quoi qu'il arrive, n'oubliez pas, don Carlos, qu'en lui sauvant la vie une première fois, vous avez contracté envers moi l'obligation de le défendre et de le protéger encore...

Tout le long du chemin que suivit le bataillon dont je faisais partie pour se rendre à l'Esplanade, des groupes nombreux stationnaient dans les carrefours, et les gens qui les composaient, hommes du peuple pour la plupart, semblaient fort animés. Au milieu de l'un de ces groupes je crus reconnaître Esteban, parlant avec énergie; mais je ne pus, retenu que j'étais à la tête de mon peloton, ni m'assurer positivement que ce fût lui, ni, par suite, le prévenir du désir qu'avait sa sœur de le voir.

L'Esplanade était encombrée de spectateurs, et surtout de femmes, plus curieuses que préoccupées des passions politiques qui retenaient les hommes ailleurs. Pourtant la foule augmentait d'instant en instant, et l'armée française, qui avait pris place dans la partie de la promenade la plus voisine du jardin du Gouverneur et des murailles de la citadelle, était plus imposante par la tenue que par le nombre, en face de cette multitude serrée sous les arbres, du côté de la ville. Les murmures, les cris, les exclamations qui s'en élevaient par moments, quoique inintelligibles, étaient dans l'accent plus menaçants que sympathiques, et on sentait que des sentiments violents s'agitaient dans ces âmes dont les regards trahissaient assez l'énergie.

La confiance ou la négligence des autorités militaires de Barcelone contrastait singulièrement avec l'attitude de la population. La garnison de la citadelle était presque toute parmi les spectateurs, et quelques sentinelles des gardes wallones gardaient seules le pont-levis baissé.

La revue se passa sans aucun incident. Mais pendant le défilé un aide de camp se détacha de l'état-major du général Duhesme et vint transmettre un ordre au commandant de mon bataillon. Après un moment d'étonnement et d'hésitation, celui-ci poussa successivement son cheval près de chacun des capitaines, qui semblèrent éprouver, en entendant les ordres qu'il leur donnait à voix basse, la même surprise que lui en les recevant. Comme nous passions devant la porte de la citadelle, pour nous diriger vers la muraille de mer, en longeant les murs du jardin du Gouverneur, un commandement fait à haute voix nous ordonna de faire face à la citadelle et d'y marcher à la baïonnette. Avant que le poste eût compris notre intention, le pont-levis était occupé, les sentinelles désarmées, et notre bataillon pénétrait dans l'enceinte sans défense.

Un immense cri de fureur s'éleva de la foule des spectateurs, en voyant s'accomplir cet acte qui, qualifié par ceux qui l'accomplissaient de ruse de guerre, n'était rien moins qu'une trahison aux yeux de ceux qui en étaient victimes. Des flots de peuple s'élancèrent vers nous, et les premiers groupes ne s'arrêtèrent qu'au bout de nos bayonnettes retournées contre eux. En face de moi, quelques hommes plus énergiques semblaient vouloir entamer la lutte seulement avec les couteaux qu'ils tenaient à la main. Je faillis jeter un cri, en reconnaissant celui qui les conduisait en criant : *Mort aux Français!*

En me voyant, Esteban, car c'était lui, s'arrêta; il fixa sur moi un regard où la tristesse remplaça subitement la haine, puis, jetant son poignard, il se détourna, perça d'un geste menaçant la foule qui le suivait et disparut bientôt à mes yeux. Comme s'il eût été l'âme de la résistance, ses compagnons le suivirent. Les spectateurs, intimidés par l'attitude non agressive mais ferme des troupes qui se massaient devant la forteresse, se dispersèrent peu à peu, et nous pûmes prendre possession de la citadelle sans effusion de sang.

Tout cela avait été si rapide, et mon grade m'y donnait un rôle tellement passif, que ce fut seulement une demi-heure après que je m'en rendis complétement compte. Alors, l'homme succédant en moi au soldat, je me sentis pris d'une grande tristesse en songeant aux conséquences que devait avoir pour nous cet événement. Que n'aurais-je donné pour pouvoir courir à la maison de la place San-Jaume, pour m'expliquer avec Esteban, rassurer sa sœur, et prévenir peut-être ces résolutions violentes auxquelles l'exaltation du patriotisme ou de l'affection fraternelle pouvait l'un et l'autre les pousser. Mais mon devoir de soldat me retenait à mon poste, et ce fut que le lendemain, après l'occupation du fort Monjuich, longtemps refusée par le brigadier Alvarez, que je pus, au sortir d'une nuit d'insomnie, aller m'informer du sort de mes amis.

Le domestique qui m'ouvrit la porte, me remit une lettre d'Esteban. Je compris que j'arrivais trop tard et qu'il était déjà parti. J'ouvris la lettre :

« Adieu! me disait-il, le devoir nous pousse en sens contraires, et sépare (pour un temps seulement, j'espère) les mains que l'amitié avait réunies. Restez chez moi tant que vous le voudrez, ami, et peut-être, si Dieu veut que l'avenir soit moins sombre que je ne le prévois, pourrai-je venir vous y retrouver. Aujourd'hui ma patrie va, je le crains, avoir besoin de tous ses enfants, et vous ne voudriez pas me voir manquer à son appel. Que Dieu m'accorde au moins la grâce de ne jamais vous rencontrer, jusqu'au jour où, ayant fini de combattre, nous pourrons encore nous embrasser. »

Deux mois après, je n'avais encore reçu aucune nouvelle d'Esteban, ni de sa sœur. Mais les événements avaient marché rapidement en Espagne, et en voyant se réaliser toutes les prévisions de mon ami, j'avais perdu tout espoir d'une réunion prochaine. Après avoir d'abord abdiqué en faveur du prince des Asturies, Charles IV était allé protester auprès de Napoléon contre la violence qui lui avait été faite. Ferdinand VII l'y avait précédé. Napoléon avait mis la main sur l'huître en litige, et avait laissé les écailles aux plaideurs. Mais la conquête ne tarda pas à devenir plus difficile à garder qu'elle ne l'avait été à faire. L'insurrection nationale se leva contre l'invasion. On en connaît le résultat.

Esteban fut tué à la défense héroïque de Saragosse. Sa sœur prit le voile dans le couvent des *Carmelitas descalzadas* où elle avait cherché un asile pendant la guerre. Moi, j'ai couru le monde, en passant tour à tour par la victoire et les revers. Chacun de nous a accompli son devoir. N'est-ce pas encore du bonheur?

LE RENARD DE LA FONTAINE.

Dans les fables de la Fontaine, le renard joue un rôle que l'on pourrait comparer à celui du diable dans les légendes du moyen âge. Il rôde sans cesse autour de sa proie; il est rusé, mais il ne réussit pas toujours, et assez souvent il se prend dans ses propres piéges; il est malin, spirituel, mais il lui arrive aussi d'être d'une incroyable sottise. C'est quelquefois un fin conseiller, quelquefois un vil courtisan ou un misérable calomniateur.

Il se montre véritablement animal d'esprit, par exemple, quand il dit de certains grands personnages à physionomies majestueuses :

> Belle tête! . . . . mais de cervelle point!

Quand il fait manquer l'élection du singe en dévoilant les vices de ce singulier candidat à la royauté :

> Prétendrais-tu nous gouverner encor,
> Ne sachant pas te conduire toi-même?

Et aussi quand il refuse le passe-port du lion qui veut l'attirer dans sa caverne :

> Que Sa Majesté nous dispense;
> Grand merci de son passe-port!
> Je le crois bon; mais dans cet antre
> Je vois fort bien comme l'on entre,
> Et ne vois pas comme on en sort.

Il fait preuve d'imagination, de prudence, de sagesse même, lorsqu'il feint d'être enrhumé pour ne pas avouer qu'il sent les odeurs malsaines de la cour; ou qu'il conseille au vieux léopard de se faire l'ami du lionceau; lorsqu'il refuse le secours du hérisson contre les mouches qui le dévorent; quand il s'excuse sur son ignorance pour ne pas lire le nom que le cheval prétend être écrit sous son pied.

Il paraît plutôt un peu ridicule que réellement spirituel lorsqu'il dit que les raisins sont « trop verts »; ce n'est là qu'une gasconnade inutile. Il n'y aurait eu nulle honte à avouer simplement que les raisins étaient trop haut placés. A l'impossible nul n'est tenu.

Il n'a qu'un méchant esprit lorsqu'il se met en frais de flatteries si basses pour manger le fromage du corbeau, qu'il se sert des épaules et des cornes du bouc pour sortir de la citerne, ou qu'il attire le loup à sa place dans un puits en lui offrant le régal d'un morceau de lune.

Il est odieux dans *les Animaux malades de la peste*, lorsqu'il loue le lion d'avoir mangé « moutons, canaille, sotte espèce » :

> Est-ce un péché? Non, non; vous leur fîtes, Seigneur,
> En les croquant, beaucoup d'honneur.

Il l'est plus encore alors que, pour se venger du loup, il prétend que sa peau est un moyen de conserver la vie du roi, et qu'il le fait ainsi écorcher vif.

Mais la fortune ne lui sourit pas toujours. Dans un procès,

il est condamné sur sa mauvaise réputation ainsi que le loup. Le singe, qui préside, leur dit très-comiquement :

Je vous connais de longtemps, mes amis,
Et tous deux vous paîrez l'amende;
Car toi, Loup, tu te plains quoiqu'on ne t'ait rien pris,
Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.

Il est mystifié par la cigogne qui lui sert à dîner

En un vase à long col et d'étroite embouchure.

Il est dupé par un vieux coq malin qu'il cherche à attirer par de belles paroles, sous prétexte de paix universelle, mais qui le fait fuir en lui annonçant l'approche de deux lévriers :

. . . . Le galant aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut,
Malcontent de son stratagème.
Et notre vieux Coq, en soi-même,
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

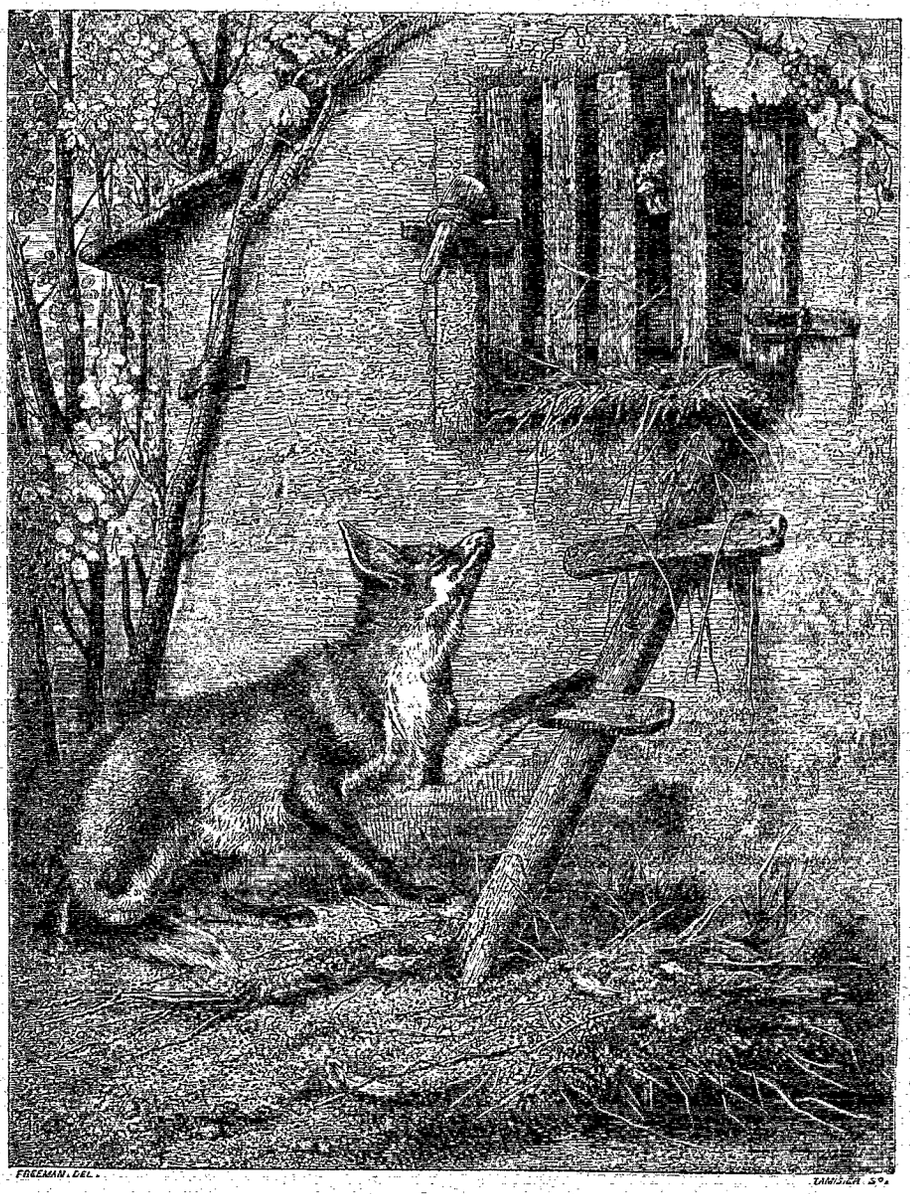
Il est hué par ses frères lorsqu'il veut leur persuader de couper leurs queues parce qu'il s'est laissé prendre la sienne :

Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.

Il est la victime de son trop grand nombre de finesses et de ruses dans la rencontre qu'il fait d'une meute :

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

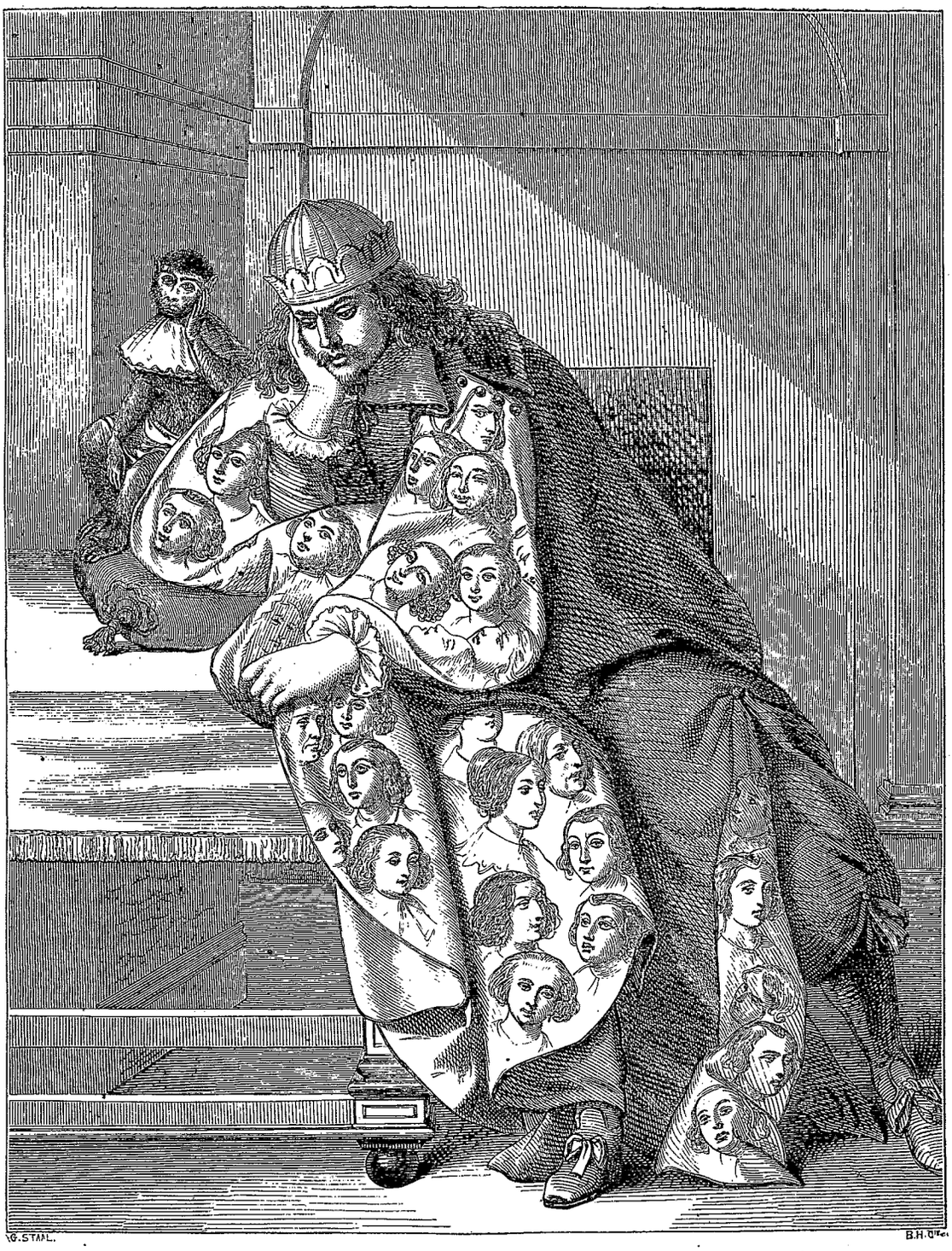
En somme, et tout compte fait, on voit que ce personnage du renard est fort complexe : ses ruses intéressent et divertissent; mais on n'a point de sympathie pour sa personne, et l'on est satisfait lorsqu'on le voit déçu dans ses espérances ou mystifié. Bonne leçon de morale! Les gens fins sont quelquefois applaudis; mais on ne les estime pas, on les redoute, on ne veut pas avoir affaire à eux, et quand on les voit enlacés dans les filets qu'ils ont tendus, on se sent le cœur soulagé, on se détourne d'eux avec mépris. Et cependant il y a des gens d'un tour d'esprit assez malheureux pour s'enorgueillir de cette méfiance qui les suit partout. Invitons-les à relire avec soin les fables et l'histoire; ils y verront que leurs pareils, à peu d'exceptions près, n'ont jamais conduit la fortune avec autant de succès et surtout avec autant de sûreté que les hommes honnêtes et courageux qui marchent en ligne droite vers un but honorable, armés de la seule volonté de n'être ni fripons ni dupes.



Salon de 1857; Peinture. — Le Renard et les raisins, par M. Charles Verlat d'Anvers. — Dessin de Freeman.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 18.

L'HOMME FOURRÉ DE MALICE.



L'Homme fourré de malice, par Abraham Bosse. — Dessin de Staal.

C'est une énigme : nous n'en avons pas trouvé le mot. Cet homme au manteau doublé de têtes de femmes, et qui médite en compagnie d'un singe, est-ce un personnage historique, un prince, un ministre, un lieutenant criminel? Abraham Bosse, disent les mémoires contemporains, était d'un esprit mordant et fort emporté. Il s'était fait expulser de l'Académie de peinture, poussée à bout par les querelles qu'il suscitait toujours parmi les membres de l'illustre compagnie. Le savant iconophile Mariette s'exprime fort laconiquement au sujet de la curieuse estampe que nous reproduisons : « Cette pièce, dit-il, nous fait connaître le goût du siècle d'Abraham Bosse, où les équivoques et les jeux de mots étaient fort à la mode. » L'Homme fourré de malice ne serait donc, suivant cet ingénieux amateur, que la répétition, sous une forme bizarre, de l'éternelle épigramme contre la malice des femmes. Au bas de l'estampe, on a gravé quelques vers détestables qui semblent, en effet, réduire à ce peu d'esprit l'intention de l'artiste :

Je ne vois pas que le graveur
Ait pour raison que son caprice,
Quand il appelle ce resveur
Un homme fourré de malice.

Car s'il est tout chargé de maux,
D'où procèdent-ils que de testes
De ces dangereux animaux
Qui trompent les plus fines bestes?

Tout ce qu'il a de vicieux
Ne vient donc pas de sa nature;
Ou bien, s'il est malicieux,
Il s'en faut prendre à sa fourrure.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS D'UN JOURNAL.

Nous empruntons les pages suivantes au journal qu'une sœur, jeune fille sédentaire, adressait d'Europe à son frère, aventureux émigrant en Australie. Ces précieuses confidences du foyer déserté arrivèrent à Melbourne vers le milieu de l'automne dernier. Elles furent apportées par l'un des nombreux bateaux transatlantiques qui embarquent annuellement, au Havre et à Liverpool, tant de viriles espérances à destination de Port-Phillip, et qui ramènent, avec quelques rêves par hasard réalisés, tant de déceptions, de la terre promise des *Champs d'or* dans la mère patrie.

Simon Kress, ce frère absent de qui nous voulons parler, après plusieurs mois de rude labeur dans les plaines de Bendigo, l'un des quatre centres aurifères du district de Victoria, était revenu à Melbourne pour se faire guérir d'une blessure. Il l'avait reçue en aidant un voisin à monter, du fond de son puits de mineur, une charge trop pesante de *washing-stuff* (matière à laver); ce minerai douteux et avare qui ne donne pas toujours, comme prix de la fatigue qu'il a coûtée, une parcelle d'or pour une tonne de boue.

L'accident était grave et la cure incertaine. Mais, grâce à la générosité du sang, à l'énergie du cœur et à la volonté dans la lutte, ces forces vives de la jeunesse qui secondent si puissamment les efforts de la science, le blessé se vit bientôt en état d'aller, comme on dit là-bas, essayer encore la chance dans une nouvelle campagne à la région des *diggings*, nom donné aux terres exploitées par les cent mille fouisseurs du sol australien.

L'expérience du passé lui ayant révélé la nécessité et les avantages du travail en commun, Simon Kress employa les jours de sa convalescence à recruter, pour son second voyage aux mines, de courageux associés parmi la population flottante de Melbourne. Il ne voulait pour compagnons que des voyageurs à pied, comme lui, et il n'eut que l'embarras du choix, tant est coûteux, en ce pays, le prix du transport, et si petit est le nombre de ceux qui sont assez riches pour aller en voiture chercher la fortune.

C'est au gisement lointain nommé les *Ovens*, qu'il devait diriger sa petite caravane. Le jour du départ étant fixé, les associés décidèrent qu'on se réunirait, dès la veille au soir, dans Collins-street, à la taverne du *Taureau-Noir*, et qu'assis sur les sacs de voyage, tout pleins et tout bouclés, on passerait joyeusement la nuit à boire au succès de l'entreprise. Les mineurs en partance appellent cela « arroser la route ».

Impatients du rendez-vous, les compagnons n'attendirent pas le moment voulu pour se retrouver à la taverne. Quant à Simon Kress, esprit d'ordre, calculateur et ponctuel, il ne quitta son *lodging* qu'au moment précis qui lui laissait juste le temps d'arriver à l'heure dite au point fixé. — « Pas plus tôt, pas plus tard; ni trop, ni trop peu. ». — Telle était, depuis l'âge de raison, la règle de conduite observée par Simon. — Économiser le temps, distribuer régulièrement sa vie, c'est bien; mais encore faut-il faire la part de l'imprévu. — Or, l'imprévu l'attendait au premier détour de la rue. Comme il se rendait à la taverne du *Taureau-Noir*, une servante de la maison, qui revenait du bureau des dépêches, l'arrêta pour lui annoncer que l'un des navires entrés la veille à Port-Phillip, avait transmis au post-office de Melbourne, un paquet adressé à son nom.

La nature saine et forte de Simon le mettait à l'abri des puérilités de la sensiblerie, et revêtait même d'une certaine couche de rudesse l'expression de ses meilleurs sentiments. Cependant, à l'annonce du message qui devait lui parler de la famille et du pays aimés, ses genoux fléchirent et ses yeux s'emplirent de larmes. Étonné de cette soudaine émotion, lui qui se croyait certain, en toute occasion, de la fermeté de son cœur, étonné, ou, pour mieux dire, inquiet de ce qui se passait en lui, il n'eut garde de l'attribuer à sa véritable cause.

— C'est l'effet de la maladie, se prit-il à remarquer, comme pour s'excuser auprès de l'orgueil humain si prompt à se blesser d'un soupçon de faiblesse. — La maladie, continua Simon, ramène l'homme à l'enfance; aux enfants seuls il est permis de pleurer; je pleure, donc je vaux encore un peu moins qu'un homme.

Évidemment Simon Kress se trompait : il confondait l'insensibilité avec la force, c'est-à-dire une négation avec une puissance; il raisonnait faux; qu'importe? Il pleurait juste, et mieux vaut, après tout, une faute de logique qu'une faute de cœur.

On l'a dit plus haut : l'exactitude rigoureuse était une des vertus de Simon Kress; aussi se crut-il vraiment coupable, mais coupable par suite d'affaiblissement physique, alors que, cédant au désir qui l'attirait vers le bureau de la poste, il prit un chemin diamétralement opposé à celui qui l'eût mené droit au *Taureau-Noir*. Il eut encore besoin de s'excuser envers lui-même touchant cette contradiction entre ce qu'il croyait sa volonté et la conduite qu'il tenait.

— Voilà bien, se dit-il de nouveau, cette impatiente curiosité, tourment de l'enfance ou preuve d'une santé chancelante! Un homme maître de lui, je veux dire un homme bien portant, attendrait l'heure de la distribution des dépêches; moi, je cours involontairement au-devant de ce qui ne peut manquer de m'arriver demain, et j'ai comme le délire de la fièvre! Décidément, ma convalescence est beaucoup moins avancée que je ne le croyais.

Il dut, à plus juste droit, douter des progrès de cette convalescence quand, arrivé au post-office, un éblouissement le fit faillir à trébucher, et qu'un étranglement subit l'ayant pris à la gorge, il se trouva dans l'impossibilité de réclamer intelligiblement le paquet qui lui était adressé.

— Et ce médecin qui prétend m'avoir rendu mes forces! il s'est flatté trop tôt, ou bien il a voulu me tromper.

C'était encore Simon Kress qui se trompait.

L'espace de deux années, une distance de cinq mille lieues, le séparaient de Joël Kress, son père, et de sa sœur Madeleine. Depuis son départ, il n'avait rien su des événements de leur vie. — Joël et Madeleine existaient-ils encore? le message annoncé ne pouvait-il pas être fermé par un cachet noir? — Voilà, sans qu'il s'en rendît bien compte, les pensées qui lui traversèrent l'esprit et qui lui coupèrent la parole au moment où il allait s'adresser à l'employé des postes.

Ce dernier le connaissait : arrivé avec Simon Kress à Melbourne, par le même navire, il l'avait vu, à quelques mois de là, quitter la capitale du district pour monter aux mines. Il l'avait revu ensuite à son retour du *digging* de Ballarat; mais cette fois, Simon était blessé, presque mourant, en si piteux état, enfin, que bien qu'au passage il eût crié au jeune mineur : — Courage, Simon! — tout bas il lui avait dit adieu!

A l'aspect de son compagnon de voyage remis sur pied, le brave commis, qui ne croyait plus le revoir, accueillit le survenant avec ce bon sourire qui fête une arrivée, et, lui tendant la main, il lui dit :

— Vous l'avez échappé belle! Dieu soit loué! je vois que vous êtes tout à fait bien maintenant.

— Oui, sauf la suffocation et les étourdissements, riposta Simon, qui continuait à confondre les inquiétudes du cœur avec les défaillances du corps.

— Bah! ne faites pas attention à cela; ce n'est que la bonne santé qui vous avertit sans façon de son retour. Tenez, voici qui achèvera de vous remettre à flot.

Cela disant, le commis présenta à Simon le paquet que celui-ci n'avait pas encore le courage de demander.

Un rapide coup d'œil jeté sur l'enveloppe le rassura. Elle était scellée de cinq cachets de cire rouge, ayant pour empreinte la colombe qui revient vers l'arche et apporte à Noé le rameau d'olivier.

— Il fait beau temps chez nous! pensa Simon. Et, subitement soulagé, il se retrouva tout aussi avancé dans sa convalescence qu'au moment qui avait précédé l'annonce du message, cause naturelle de si légitimes émotions.

Sorti du bureau de la poste et cheminant, cette fois, en ligne directe vers le lieu de son rendez-vous, il déchira l'enveloppe du paquet. Si elle n'eût renfermé qu'une simple lettre, sans doute qu'au risque de retarder davantage sa venue parmi ceux qui l'attendaient, Simon, l'homme fort, aurait encore eu la faiblesse de ralentir le pas, et même de s'arrêter tout court pour lire ce que sa sœur lui écrivait. Mais, au lieu de quelques feuillets seulement, c'était tout un volume d'une écriture ferme et serrée qu'il avait sous les yeux. Les dates, semées ça et là sur les nombreuses pages, témoignaient de la persévérante exactitude de Madeleine à prendre note, chaque soir, des événements de la journée. Simon comprit quelle délicate et pieuse intention sa sœur avait eue en lui adressant, de si loin, ce *memorandum* de la famille.

— Bonne fille! se dit-il, elle veut que pour moi le temps passé de l'absence soit diminué de tous les jours où, par la pensée, elle va me faire participer à la vie en commun. Quand j'arriverai à la fin du journal de Madeleine, ce sera comme si je ne m'étais embarqué que le lendemain de sa dernière date. Que d'heureux passe-temps je vais devoir à ce précieux cahier, pendant les stations sur la route et les heures de loisir sous la tente!

Comme les prévoyants qui règlent d'avance l'emploi de la somme d'argent qui leur reste, pour ne la dépenser que peu à peu, Simon prit envers lui-même l'engagement de calculer la lecture du journal de façon à la faire durer le plus longtemps possible. Bien résolu à ne rouvrir le manuscrit de sa sœur que le lendemain, à la première étape du voyage, il parut enfin dans la taverne, où l'on commençait à murmurer de son absence.

Simon Kress arrivait là avec la ferme volonté d'y passer la nuit; mais il n'était pas au bout de ses défaillances. Le volumineux cahier, placé dans une poche de côté de sa veste, oppressait son cœur et préoccupait son esprit. Aussi, à peine venait-il de prendre place à table et de répondre au premier toast que, tout à coup, posant son verre et se levant, il s'excusa de ne pouvoir se joindre plus longtemps à ceux qui devaient, jusqu'au jour prochain, continuer la fête du départ. En vain ses camarades réclamèrent contre ce nouveau parti pris qui le faisait manquer à son engagement envers eux; Simon Kress tint bon.

— J'ai reçu des nouvelles d'Europe, leur dit-il; ce n'est pas trop de toute cette nuit pour en prendre connaissance et pour y répondre. A demain, compagnons; buvez pour moi, sans moi; ce soir, je vous demande congé.

Et sans attendre que ce congé lui eût été accordé, il regagna à grands pas son logis.

Ainsi elle était subitement tombée, cette solide résolution de ménager, en avare, la lecture du journal de Madeleine. Quelle force contraire avait vaincu son premier vouloir? Une supposition que lui suggéra le souvenir de l'empreinte des cachets qui fermaient le message fraternel. Cette image biblique, qui d'abord lui avait paru un motif suffisant de sécurité, se représenta à son esprit comme une cause raisonnable d'inquiétude.

L'arche, c'était la maison de Joël Kress; la colombe, ce ne pouvait être que Madeleine. Arrivé à cette association d'idées, il poursuivit l'analogie, ce qui l'amena à se poser les questions suivantes :

— Le père n'avait-il pas envoyé sa fille s'enquérir au loin d'une heureuse nouvelle, comme autrefois la colombe, à qui Noé donna la liberté pour qu'elle allât s'informer de la retraite des eaux? — Que venait demander, par hasard, Madeleine afin de réjouir la maison paternelle? — Le retour de Simon, peut-être! — Ce retour était-il donc impérieusement nécessaire?

A toutes ces questions, le journal pouvait seul répondre; c'est pourquoi Simon se hâta de quitter ses camarades et de venir reprendre possession de son gîte. Arrivé chez lui, il s'y enferma, et, à la lueur de la lampe qu'il croyait, la veille, avoir allumée pour la dernière fois, il commença cette lecture qui se prolongea jusqu'au retour de l'aube.

Comme il fermait le manuscrit, on fit grand bruit à sa porte. Les futurs mineurs venaient le chercher pour le départ.

— Eh bien, lui dit l'un d'eux, nous mettons-nous en route?

— Certainement, repartit Simon dont le visage était profondément altéré, mais plutôt par l'émotion que par la fatigue d'une nuit passée à lire; nous partons, vous pour les mines, moi pour l'Europe; vous allez chercher la fortune; moi, je vais porter à ma sœur la réponse qu'elle attend.

Ni l'insistance des compagnons, ni leurs railleries, ni leurs reproches, ne purent ébranler la dernière résolution de Simon Kress. Ils traitèrent de faux camarade et même de lâche celui qui renonçait à les suivre, après avoir promis de les diriger. Il accepta l'insulte et les laissa partir.

Le lendemain, profitant de l'occasion d'un navire qui mettait à la voile, il s'embarqua à Port-Phillip.

Ce journal de Madeleine qui avait soudain bouleversé tous les projets de Simon, que contenait-il donc? Le voici.

La suite à une autre livraison.

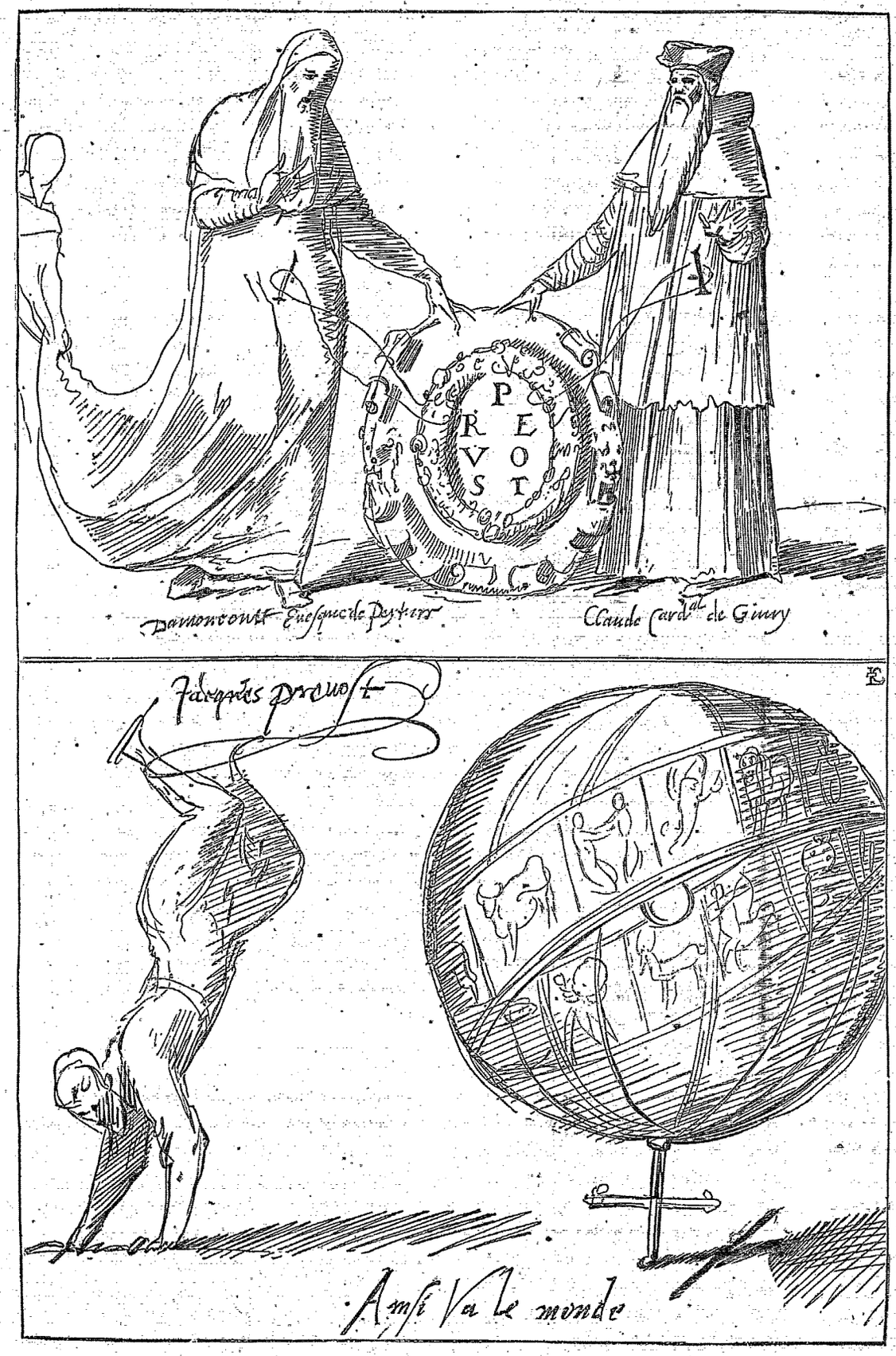
JACQUES PRÉVOST,

PEINTRE ET GRAVEUR SOUS FRANÇOIS Ier ET HENRI II.

DOCUMENTS INÉDITS.

Le hasard nous a fait rencontrer trois dessins d'un artiste français du seizième siècle, nommé Jacques Prévost, de Gray, petite ville de la Franche-Comté. Ces croquis sont exécutés à la plume, d'une façon libre et spirituelle, au revers de deux lettres écrites à l'un des amis de l'artiste. Malheureusement, un possesseur de ces autographes, ne tenant compte que des dessins, a rogné les lettres de telle sorte qu'elles ne présentent plus que des passages tronqués. Le nom de Prévost était déjà connu par les savantes recherches de M. Robert-Dumesnil, qui a consacré plusieurs pages, dans le *Peintre-Graveur français*, à la description de son œuvre gravé. Si l'on admet qu'il ait commencé à graver vers vingt ans environ, il serait né à la fin du

règne de Louis XII, et contemporain de Jean Duvet, de Langres, le maître à la licorne. Ses premières estampes connues sont des figures de Termes, en deux planches, d'après Polydore de Caravage, et un chapiteau des Thermes



Croquis à la plume par Jacques Prévost. — Dessin de Chevignard.

d'Antonin, avec le millésime de 1535. L'année suivante, il exécuta un portrait de François Ier de grande dimension, et qui ne manque pas d'un certain mérite, surtout si l'on considère que la gravure, brillant alors du plus vif éclat en

Allemagne et en Italie, en était encore, dans notre pays, à ses premiers essais. Onze pièces datées de 1537 représentent des fragments antiques : chapiteau du Colisée; base de colonne du palais Baldassini; entablements tirés du temple d'Antonin et Faustine, des églises de Sainte-Potentiane et de la Minerve, du Capitole et d'autres édifices de Rome; en 1538, deux planches de cariatides; mais à cette date, un intervalle de huit années s'écoule sans qu'on signale d'autres gravures de Prévost. Alla-t-il en Italie, comme quelques artistes lyonnais et bourguignons de la même époque? nous serions tenté de le croire. Ce que l'on peut avancer avec certitude, c'est qu'il dut quitter alors le burin pour le pinceau; et quand il le reprit de nouveau, en 1546, ce ne fut plus pour reproduire quelques restes antiques ou les caprices du Caravage, mais pour faire œuvre de peintre et graver deux figures de sa composition, une Vénus, et une Cybèle (1547) qui clôt cette série de dix-neuf estampes, toutes de la plus grande rareté. On cite encore de lui une Charité romaine. — La plus curieuse, sans contredit, est la Vénus : la déesse est debout, vue de face, parée de sa ceinture; une draperie jetée sur l'une de ses épaules retombe derrière elle jusqu'à terre, et cache à demi un serpent. Elle élève de ses deux mains une urne dont la panse est ornée d'une guirlande de chérubins, et d'où tombe un liquide plein de reptiles, dans un vase placé à droite de la composition, sur un socle portant ces inscriptions : I. PREVOST IŪE. — *Plus veneni quam mellis habet.* Le millésime de 1546 est gravé sur un dé de pierre, à

Portrait de Claude de Longwy, cardinal de Givry, d'après un ancien dessin du cabinet des estampes. — Dessin de Chevignard.

gauche. — Au delà de cette période de douze années, comprise entre les dates extrêmes de son œuvre, on ne savait plus rien de lui et de ses travaux que ce qu'apprenait une note manuscrite de Mariette, sur un exemplaire de l'*Abecederario pittorico* du P. Orlandi, in-4°, Bologne, 1719 (cabinet des estampes, Bibliothèque impériale) : « Jacques Prévost, dit de Gray (probablement du nom de sa patrie), a peint le Trépassement de la Vierge dans l'église de Saint-Mamert, à Langres. — Ces mots, dit Mariette, étaient écrits sur un dessin de ce maître par Tabourot, chanoine de Langres, qui était curieux et qui vivait au commencement du dix-septième siècle (1), etc. »

Venons maintenant aux lettres de Prévost, dont voici le fragment le plus considérable : « ..... escrire encoyre ung faictz de mes vaillances. Cest que moy estant couché, me voient enuyronné de soyes et brodures, de toutes pars, jusques au coussins dessoubs ma teste ouurez de soye, nestoye a mon ayse. Ains plustot me desiroye en ma chambre philosophalle, laquelle est tendue de cette clere toille que aregnes a accoutumer me filler. Et pour abreuier le conte, ledict seigneur a continuer de bien en myeulx sa beniuolance jusques a maintenant auec lequel jay tousiours manger, en sorte que je suis bien sou. Et quant à sa besoingne, je lay acheuée et posée a son tres grand contentement, et

(1) Mariette se trompe ici. Jean Tabourot, chanoine et official de Langres, oncle du poëte Étienne Tabourot, mourut en 1595; son autorité est donc plus grande encore, puisqu'il avait pu connaître Prévost. On a de lui quelques ouvrages. Le goût des arts était héréditaire dans cette famille; on voit un sonnet d'Étienne adressé à Hugues Sambin, l'architecte de Saint-Michel de Dijon, en tête du livre que cet artiste publia : *Œuure de la diversité des termes dont on use en architecture*, etc. A Lyon, par Iean Durant, 1572.

bien au grez du Reverandissime cardinal de Gyury, lequel la visitée par plusieurs foys, et pource que mes prosperitez vous seront aultant felix et agreable comme a moy mesme, pour l'inseparable conjonction de notre admytié, vous veux encoyre raconter de mes faictz et gestes. Cest que moy estant en la maison episcopalle dudict cardinal de Gyury, monsieur de Simoney y arriua pour quelque affaire, qui est lung de ses maistres dhostelz, me dict et ainsi le commanda a monsieur le promoteur conciergé de ladicte maison, et aussi ne me fut reffuser, car ainsi le vouloit ledict seigneur cardinal, et luy estant arriué en sadicte maison a Langres et auoir veu ce que je faict pour luy, en a heu tel contentement que le pris raisonnable que j'ay demandez, et en tel espece, ma este accorder, sans y faire difficulté quelconque.

» Ainsi, Monsieur, vous voyez comme celluy qui regit fortune me faict obtenir la beniuolance de deux groz perssonnages, qui ma rendu aussi fier quun asne qui a la queue couppée. Monsieur, est ce que vous pourroye escripre de mes haulx et glorieux faictz, et pour le surplus, je vous suplie aduoir tousiours en recommandation ung de vos amys, JACQUES PREUOST. »

Au revers se trouve le dessin que nous reproduisons page 316, et qui vient éclaircir le texte en indiquant le nom et la qualité du personnage dont il est question en commençant, d'Amoncourt, quatre-vingt-dix-neuvième évêque de Poitiers. Le nom de l'artiste est inscrit dans un cartouche soutenu par le cardinal et l'évêque. Au-dessous de sa signature, on voit cette boutade de l'homme marchant la tête en bas, et de la boule du monde pirouettant sur sa croix, avec cette ironique conclusion : « Ainsi va le monde ! » — Il est certain maintenant que Prévost s'était entièrement livré à la peinture, qu'il exécuta divers travaux chez l'évêque de Poitiers, travaux que le cardinal de Givry vint visiter, et dont il se montra satisfait, puisqu'il employa notre peintre pour la décoration de sa maison de Langres. — Le second fragment nous donne peu de détails sur la vie et les occupations de Prévost; il écrit, probablement au même ami, combien il regrette d'être parti de Dijon, « attendu la venue de monsieur vostre frère, qui a esté cy tost de retour à Dijon. » Il lui demande « cy la cheminée fume fort, et lequel de voz deux esgume le pot, » et des nouvelles d'un jeune homme, son fils peut-être, dont le nom est rogné : « Au surplus, vous mescriprés ung petit mot comme maistre *** cest gouuerner despuis que sa bride est rompue. » Il veut savoir « combien de liures de chandoilles illa conssumée a besoingner, car je seroye marry cy prenoit les matières trop a cueur, attendu la cocquelluche qui la na gueres tourmenter. Monsieur, il ne tiendra qua uous, et de cela je vous en prie mauertir combien de cayers de papier vous auez gastez despuis mon despartement de Dijon, car je prophetize, en escripuant, que vous et moy, ensamble maistre Jean, auons aultant faict lung comme lauttre. » Enfin il aime beaucoup à *illustrer* sa correspondance, car au revers il a dessiné un lion furieux.

Maintenant nous pouvons fixer approximativement la date de la première pièce. Claude, cardinal de Givry, était d'origine lorraine, et fils de Philippe de Longwy et de Jeanne de Beaufremont. Successivement chanoine, archidiacre et enfin évêque de Mâcon par la démission d'Étienne de Longwy, son oncle, il fut ensuite transféré à l'évêché de Langres, puis à ceux d'Amiens et de Poitiers. En 1533, le pape Clément VII le fit cardinal. Après avoir pris comme pair de France une part importante aux affaires de son temps, Claude de Longwy mourut le 8 août 1561, en laissant une grande réputation de piété. Jehan d'Amoncourt, qui lui succéda sur le siége de Poitiers, était Bourguignon; il fit son entrée le 25 août 1555, et fut remplacé en 1584 par Charles d'Escars. C'est entre ces années 1555 et 1561 que se place le document que nous venons de citer, à la fin de Henri II, ou sous le règne éphémère de son fils François II.

Voilà donc un peintre provincial recevant l'hospitalité chez de riches prélats; et l'on voit par la lettre de Prévost qu'elle s'exerçait largement, noblement; elle jette quelque lumière sur un point douteux de la vie des artistes d'autrefois, et sur le degré de considération dont ils jouissaient alors parmi la noblesse. Prévost, cet artiste obscur, est si somptueusement logé que ce luxe l'obsède, et qu'il regrette les poudreuses tapisseries, la *clere toille* que file l'araignée; passage très-philosophique, qui sent fort son seizième siècle, mais qui donne une pauvre idée de l'intérieur et de l'état de fortune du peintre franc-comtois. Ce que nous connaissons de maître Prévost en fait une figure assez originale, et on peut le soupçonner d'avoir lu souvent Rabelais. Il est d'humeur épigrammatique; n'est-ce pas bien le même homme qui a gravé la Vénus et esquissé ces plaisants et vifs croquis? Il aime la table, à en juger par l'intérêt qu'il porte à la fumée du foyer et à certains détails culinaires; mais cette phrase où il dit, grâce à la bienveillance de d'Amoncourt : « J'ay tousjours manger, etc. » cache peut-être, sous la gaieté grossière de la forme, beaucoup de privations endurées. Revenant à des considérations plus générales, nous pensons qu'il ne faut pas s'arrêter à ces qualifications d'*imaygiers*, *massons*, tailleurs de pierre, données à des peintres, à des sculpteurs, à des architectes, et leur assigner ainsi une place trop modeste dans la société du seizième siècle. Ce qui peut être vrai pour le moyen âge ne saurait exister à la renaissance, au sein de laquelle s'était formée une classe mixte, qui n'est plus le peuple et qui n'est pas la noblesse, classe composée de poëtes, de savants, d'artistes en relations continuelles avec la cour des Valois. Tout homme d'intelligence a, dans ce temps-là, son protecteur, son patron parmi les grands seigneurs et les hauts dignitaires du clergé. Ce sera pour Jean Goujon et Jean Bullant, pour Bernard Palissy qui lui dut la vie, le connétable de Montmorency; pour Philibert Delorme, le cardinal du Bellay; et notre pauvre Jacques Prévost lui-même, perdu au fond de sa province, trouve deux puissants appuis dans Claude de Longwy et Jean d'Amoncourt. Le patronage des grandes familles d'alors ne valait pas sans doute l'indépendance de condition et de fortune que donne aujourd'hui le talent; mais c'était peut-être le seul abri possible contre la misère des temps; le seul moyen de calme et de sécurité pour toute une génération de penseurs et d'artistes, au milieu des périodes politiques les plus agitées et les plus terribles de notre histoire.

LA POSTE ET L'INSTRUCTION PRIMAIRE.

En France, la poste distribue maintenant, chaque année, 252 millions de lettres. — « 252 millions de lettres annuellement pour 36 millions de population, dit à ce sujet un de nos publicistes [1], ce n'est qu'une moyenne de 7 lettres par tête. Or il y a dans les affaires beaucoup de personnes qui écrivent plus de sept lettres par jour, c'est-à-dire plus de 2 500 par an, d'où il faut conclure que la grande majorité des Français ne se sert pas de la poste aux lettres, c'est-à-dire n'écrit pas. L'avancement de l'industrie, la facilité avec laquelle on noue des affaires aujourd'hui d'un bout de la France à l'autre, le caractère manufacturier pour ainsi dire que prend l'agriculture et qu'elle doit acquérir pour donner beaucoup de produits, doivent multiplier dans une forte proportion les correspondances de l'intérieur, qui composeront toujours la grande masse des dépêches. Disons-le

[1] Michel Chevalier.

bien haut cependant, la première condition pour qu'il y ait beaucoup de lettres confiées à la poste, c'est que les populations sachent écrire; et, reconnaissons-le avec regret, il s'en faut de beaucoup que l'art de l'écriture soit acquis à tout le monde. Les relevés du ministère de la guerre attestent bien que sur 100 conscrits près des deux tiers savent écrire. Mais parmi les femmes la proportion est beaucoup moindre. Et puis, dans la portion mâle de la population, ce n'est pas parce que l'on tracera plus ou moins péniblement quelques mots que l'on sera en état d'écrire couramment une lettre et de manier l'écriture comme un instrument habituel, en un mot d'entretenir une correspondance. Il n'y a probablement pas le quart de la population française qui se soit approprié l'écriture au point qu'il faudrait. Ici donc, comme en bien d'autres matières, on rencontre l'ignorance au nombre des causes qui empêchent l'impôt d'être grandement productif, et on se trouve amené tout naturellement à déplorer, dans l'intérêt du Trésor lui-même, l'absence d'une instruction suffisante parmi les populations, et à appeler, pour la prospérité même des finances de l'État, la diffusion et le progrès qui se recommandent à tant d'autres titres d'un ordre supérieur.

SUR LE JEU DU SOLITAIRE.

Voy. la Table des vingt premières années.

J'ai pris le *solitaire* d'une manière renversée, c'est-à-dire, au lieu de faire un composé de pièces, selon la loi de ce jeu, qui est de sauter dans une place vide et d'ôter la pièce sur laquelle on saute, j'ai cru qu'il serait plus beau de rétablir ce qui a été défait, en remplissant un trou sur lequel on saute; et, par conséquent, on pourrait se proposer de former telle ou telle figure régulière, si elle était faisable, comme elle l'est, sans doute, si elle est défaisable.

— Mais à quoi bon cela? dira-t-on.

Je réponds : — A perfectionner l'art d'inventer; car il faudrait avoir des méthodes pour venir à bout de tout ce qui se peut trouver par raison. LEIBNIZ.

L'ÉCHELLE D'OR.

Tiré de MAIMONIDE (1).

La charité est une échelle d'or; et cette échelle d'or a huit degrés.

Le degré inférieur est de donner, mais à regret; avec la main, non avec le cœur. Le pauvre accepte, car il a besoin; mais il dit : Oh! le mauvais riche! Et Dieu n'a point de récompense pour un tel don.

Le deuxième degré est de donner de bonne grâce, mais non selon ses moyens. Bienfaisance qui calcule n'est point de la charité.

Le troisième degré est de donner selon ses moyens, mais après avoir été sollicité. Or on est souvent trompé ainsi; car ce n'est pas toujours celui qui demande qui a le plus besoin.

Le quatrième degré est d'aller au-devant du malheureux; mais en lui donnant dans la main, on excite sa honte.

Le cinquième degré est de donner sans le voir : nos aïeux déposaient souvent une aumône dans un lieu où les pauvres venaient la prendre sans être vus.

Le sixième degré est de donner sans nous faire connaître.

Le septième degré est de donner tout en restant inconnus l'un à l'autre; c'est ce qui se faisait au saint temple de Jérusalem, par les dépôts en la salle du mystère. On apportait en secret, et en secret étaient entretenues les familles pauvres les plus respectables.

Le huitième degré est de donner pour retirer de la misère ou empêcher d'y tomber. Ainsi qu'il est écrit : « Si ton frère décline, si sa main faiblit, soutiens-le, ne permets pas qu'il tombe; étranger ou indigène, fais-le vivre à côté de toi; entretiens-le honorablement. » C'est le degré le plus élevé de l'échelle d'or de la charité, et pour lequel Dieu réserve toutes ses bénédictions.

(1) Moïse Ben-Maïmon, connu vulgairement sous le nom de Maïmonide, célèbre médecin et philosophe israélite, né à Cordoue en 1185, mort au Caire, en Égypte, vers le milieu du siècle suivant. — Voir une étude biographique et critique de M. Frank, de l'Institut, dans la *Gazette universelle du judaïsme*, publiée par le docteur Philipsohn, à Magdebourg.

L'HOMME GRAND ET BON.

(Ce sonnet, écrit en anglais, joint à l'énergie et à la concision de style de Milton, le tour religieux et philosophique de Wordsworth. Mais, quoiqu'il sorte évidemment de l'école écossaise des poëtes du Lac, on ne sait pas précisément auquel d'entre eux il est dû. On ne le trouve ni dans les œuvres complètes de Southey, ni dans celles de Wordsworth; Coleridge ne l'a pas signé : pourtant c'est à ce dernier que ceux qui admirent le plus la pensée du sonnet et sa forme, sont tentés de l'attribuer.)

Qu'il est rare, ami, qu'un homme grand et bon, avec tous ses efforts, avec tout son mérite, arrive aux honneurs, aux richesses! Ce n'est que dans les contes de fées que l'homme obtient ce qu'il mérite ou mérite ce qu'il obtient.

— Non, mon ami! repousse loin de toi cette réflexion vulgaire. Que veux-tu donc qu'obtienne l'homme grand et bon? La richesse? les titres? les dignités? un ruban? une chaîne d'or peut-être, ou bien les cadavres des ennemis de la patrie qu'a jetés à terre son épée?

La grandeur, la bonté, sont des buts et non des moyens. L'homme grand et bon ne manque jamais ni de trésors, ni d'amis.

Il a trois vrais trésors : l'amour, la lumière, et le calme rayon de sa ferme espérance.

Il a trois amis sûrs : lui-même, son créateur, et l'ange de la mort.

CÉRÉMONIAL

OBSERVÉ POUR FAIRE LE LIT DU ROI HENRI VIII (1).

1° Un page ira, avec une torche en main, à la garde-robe du lit du roi, d'où il fera rapporter dans la chambre à coucher les objets nécessaires pour faire le lit. Ce lit sera fait par quatre huissiers de la chambre, sous le commandement d'un gentilhomme. Le page se tiendra au pied du lit avec sa torche. Les gens de la garde-robe déploieront sur un drap blanc les draps et les couvertures, entre le page et le pied du lit; de chaque côté du lit seront trois ou au moins deux huissiers à qui le gentilhomme commandera ce qu'ils doivent faire. A l'un d'eux, il ordonnera de fouiller la paille avec son épée pour savoir si rien ne s'y trouve de dangereux; à l'autre, de jeter sur la paillasse le lit de plumes; et à un troisième, de se laisser tomber sur ce lit de plumes pour voir s'il est en bon état. Alors, tous ensemble remueront ce lit et mettront dessus le traversin, mais sans marquer la place où il doit rester. Puis, prenant des mains

(1) Extrait d'un manuscrit de la bibliothèque du duc de Norfolk, dont un des ancêtres, lord Arundel, était chambellan de Henri VIII. Ce cérémonial avait été rédigé par ordre du roi et approuvé par lui en conseil.

des gens de la garde-robe une couverture de futaine, ils la tiendront par les quatre coins, attendant que le gentilhomme leur dise comment ils devront l'étendre sur le lit. Par-dessus cette couverture est mis le premier drap [1], qu'on roule ensemble à leurs extrémités, entre la paillasse et le lit de plumes. Le second drap est reçu et placé de la même manière. Par-dessus sera placée une autre couverture de futaine et autant d'autres couvertures que le roi l'aura désiré, plus une courte-pointe, par-dessus laquelle sera ramené le bout du drap supérieur à la tête du lit. Les oreillers seront mis à leur place et couverts avec le drap inférieur. Alors deux huissiers feront une croix sur le lit et le baiseront à l'endroit que leurs mains ont touché.

2° Chacun d'eux placera une statue d'ange debout autour du lit, puis tirera les rideaux.

3° Un écuyer placera l'épée du roi à la tête du lit.

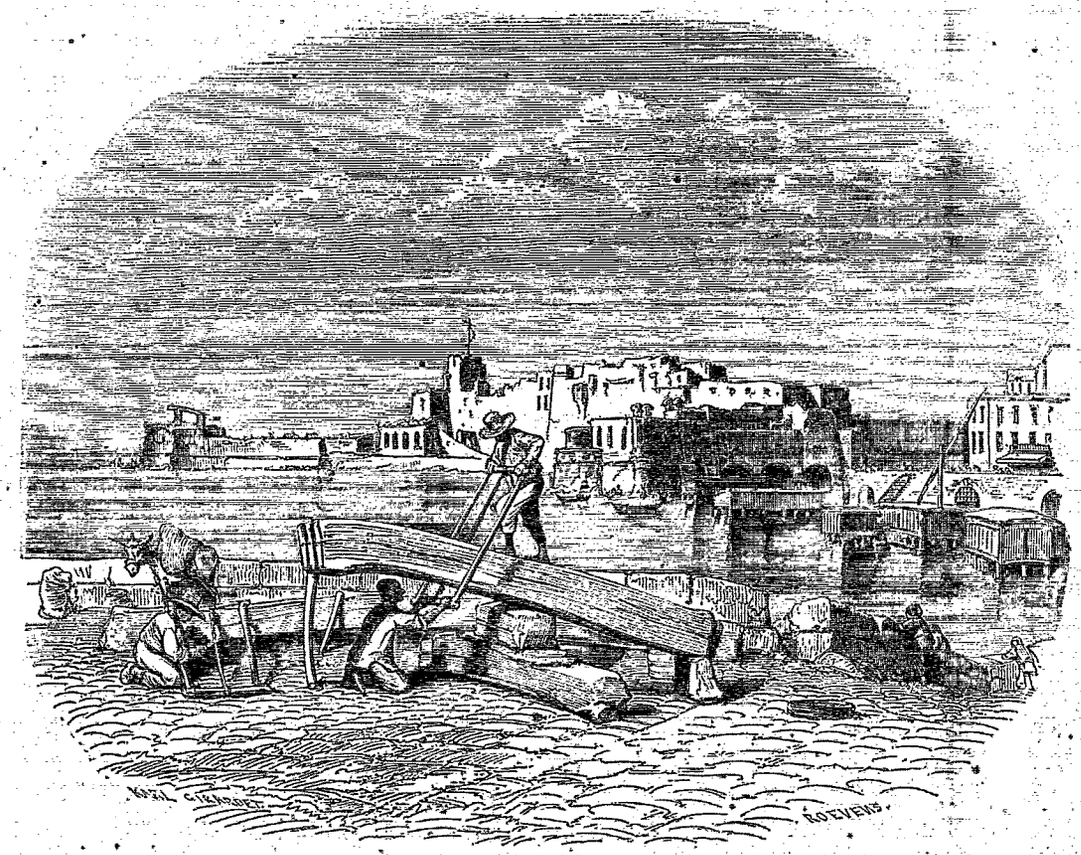
4° Un autre écuyer chargera un page de confiance de garder le lit, avec une torche allumée, jusqu'à l'heure où le roi sera disposé à se coucher.

5° Un groom ira, avec une torche, pendant qu'on fait le lit, chercher un pain, un pot de bière et un autre de vin, pour les gens employés au lit du roi.

6° Le gentilhomme défendra que quiconque pose un plat ou tout autre objet sur le lit du roi, de peur de tacher la riche courte-pointe qui le couvre. Défense sera aussi faite de s'essuyer les mains aux tapisseries de cette chambre où le roi se tient principalement.

LE CHÂTEAU DE L'ŒUF.

Le château de l'Œuf est élevé sur un rocher formant comme un petit promontoire sur la mer qui en bat le pied. On assure qu'il occupe le lieu même où se trouvait jadis une maison des dépendances de Lucullus. Sous les eaux de la mer, on voit encore des ruines de réservoir, et sous le château, une voûte destinée au même usage : ces débris servent de séjour à des huîtres, des hérissons de mer et des coquillages de toute espèce. Le château a longtemps porté le nom d'*Ara Lucullanà*, qu'on lui donna d'abord avant qu'il n'en



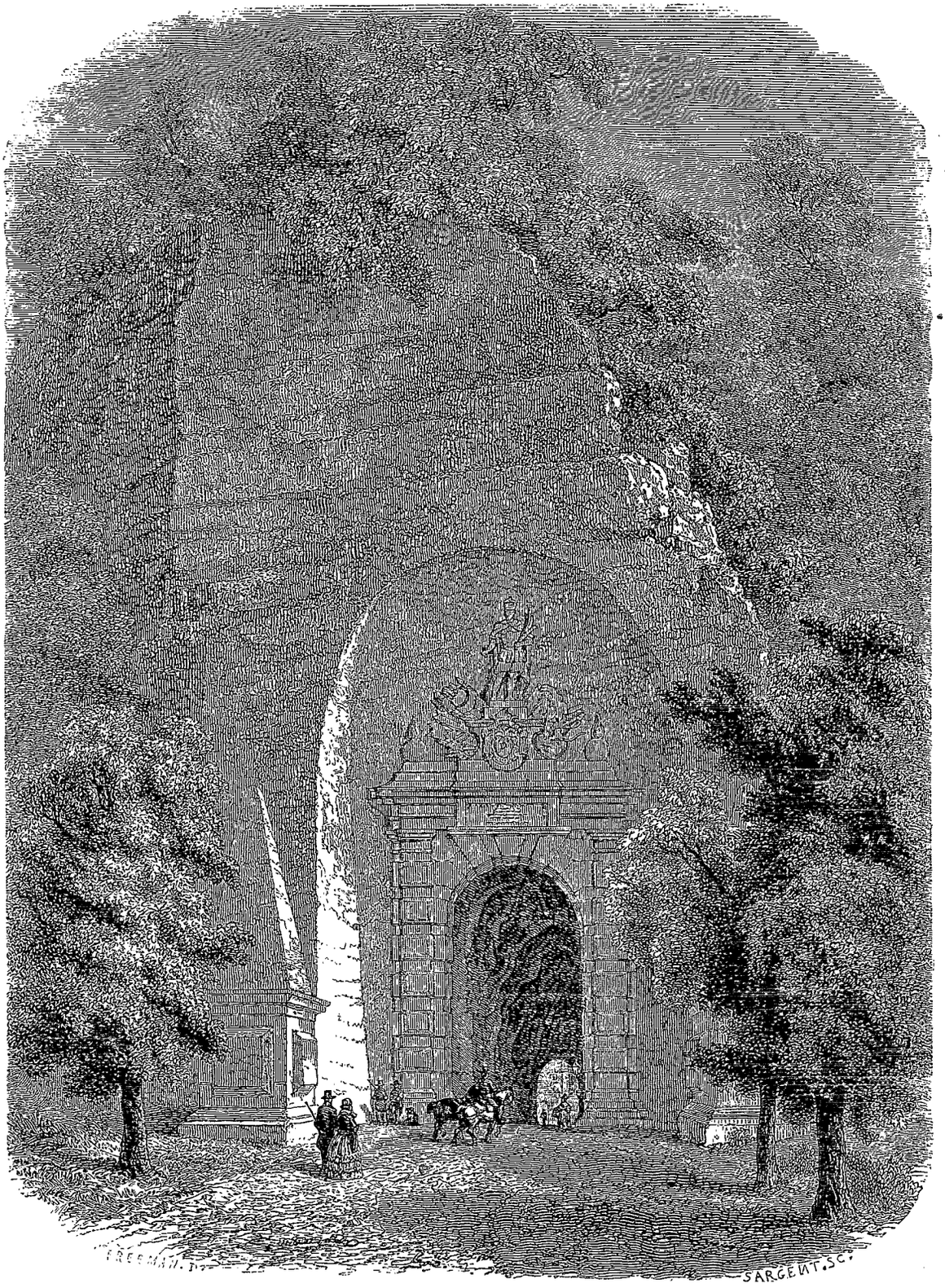
Le Château de l'Œuf, près de Naples. — Dessin de Karl Girardet.

reçût un tiré de sa forme. L'étendue de roche sur laquelle la masse des bâtiments s'avance en mer est d'environ 240 toises (468 mètres). La communication avec Sainte-Lucie a lieu par un pont que garde une sentinelle. Le château de l'Œuf a été la demeure des premiers rois de Naples, notamment de Guillaume Ier en 1154 : aussi y trouve-t-on des salles dont les ornements ont eu de la splendeur; quelques vice-rois ont travaillé à son agrandissement. Il a servi aussi autrefois de maison de force; le jeune Augustule, dernier empereur de Rome, y fut renfermé après sa défaite par Odoacre, roi des Hérules et premier roi d'Italie; Béatrix, fille de Mainfroi, ainsi que sa mère, y furent de même détenues, lorsque Charles d'Anjou s'empara du trône. Les dépendances sont très-étendues; mais elles ne rendent pas la place plus forte. Muni d'une bonne artillerie, ce bâtiment sert encore aujourd'hui de lieu de réclusion. Toute l'avenue se termine par un pentagone garni de canons à fleur d'eau.

Du château de l'Œuf on voit Naples se déployant dans sa plus grande étendue et dominant les deux anses qu'elle forme sur la mer. C'est de ce seul point de vue que l'on peut jouir à la fois de tout le développement de la ville.

[1] Il est encore d'usage, en Angleterre, de mettre une couverture entre le matelas et le premier drap.

SALZBOURG.



La Porte Neuve, à Salzbourg. — Dessin de Freeman.

Le torrent de la Salzach sépare Salzbourg en deux parties inégales : la rive gauche forme la ville proprement dite, la rive droite le faubourg. Des deux côtés, Salzbourg est resserrée entre deux montagnes que dominent, à droite le couvent des capucins, à gauche la vieille forteresse, bâtie sur un rocher très-élevé, où s'étagent les murailles, les remparts, les bastions, les vieilles tours séparées par des profondeurs de verdure. Les premières fortifications datent de l'an 1088; plus de dix siècles auparavant, les Romains avaient déjà profité de l'admirable position de la montagne : Salzbourg s'appelait alors *Juvavia*. On visite dans la forteresse les belles salles qui servaient autrefois de résidence

aux archevêques, et l'on y remarque des boiseries sculptées, des poêles de faïence en relief, des peintures anciennes fraîchement restaurées; là se trouve aussi un étroit cachot, à peine éclairé par deux ouvertures grillagées, où les bourgeois tinrent enfermé jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant six années, un de leurs princes que la loi leur défendait de déposer. A quelques pas plus loin, dans une des tours les plus solidement construites, on montre au voyageur une pièce ronde et basse, dont quelques instruments de torture révèlent l'horrible destination; au milieu de la salle est un trou par lequel le condamné, après l'aveu de son crime, était précipité sur le roc taillé à pic.

En sortant de ce lieu de terreur, on s'arrête sur la plate-forme supérieure, d'où la vue s'étend d'un côté sur les premières ramifications des Alpes tyroliennes, et de l'autre sur la ville et ses vingt-sept églises.

La cathédrale de Salzbourg, bâtie en forme de croix latine, est intérieurement revêtue d'un beau marbre tiré des riches carrières qui avoisinent la ville. Dans l'église du collége, on remarque le chœur, soutenu par cinq colonnes d'une rare élégance. L'église de Saint-Pierre renferme de belles fresques. Le plus ancien monument religieux de Salzbourg est la chapelle de Sainte-Marguerite, bâtie au milieu d'un petit cimetière adossé contre la montagne. Des escaliers taillés dans le roc de cette montagne et de longs passages souterrains conduisent à des cellules creusées au cinquième siècle par les premiers chrétiens. Saint Maxime et saint Rupert, s'y étant réfugiés avec quelques disciples, y furent découverts et tués, en l'an 477, par Odoacre, roi des Hérules.

Les cimetières de Salzbourg sont, pour la plupart, entourés d'arcades; on y conserve les crânes, que l'on déterre pour faire place à d'autres corps, dans des cages de fer; plusieurs de ces crânes portent des dates du quinzième et du seizième siècle.

On fait remarquer, comme témoignage de l'ancienne splendeur des archevêques, de belles écuries pour trois cents chevaux, avec auges en marbre, occupées maintenant par les hussards autrichiens; le manége d'hiver, dont le plafond est peint à fresque; le manége d'été, construit en 1693, s'appuyant d'un côté sur le roc, où l'on a creusé trois rangs de loges de l'aspect le plus curieux. Cette chaîne de rochers, qui borde tout un côté de la ville, a nécessité la construction d'un tunnel long de 138 mètres, grande et vaste entreprise commencée en l'an 1767, sous l'archevêque Sigismond. Un médaillon représentant cet archevêque surmonte, du côté de la ville, la porte Neuve *(Neuthor)*, qui orne l'entrée du tunnel, avec cette inscription latine : TE SAXA LOQUUNTUR (Les rochers parlent de toi). De l'autre côté, on a placé une statue colossale de saint Sigismond, haute de cinq mètres, en marbre blanc, et pesant 700 quintaux.

De nombreux abreuvoirs et des fontaines de marbre que l'on rencontre à chaque pas contribuent à donner à Salzbourg un aspect méridional. La plus belle de ces fontaines, construite en 1664, par Antonio Dario, sur la place du Dôme, se compose de trois parties superposées et formées chacune d'un seul bloc de marbre; quatre chevaux marins qui jettent l'eau par leurs naseaux en forment la base, et trois vigoureux Atlas en supportent le faîte, d'où un triton fait jaillir de sa conque la principale nappe d'eau. Ce monument entier, jusqu'aux bornes qui l'environnent, est en marbre. Non loin s'élève la statue moderne du célèbre compositeur Mozart [1], né à Salzbourg. On conserve, dans le musée de la ville, une vaste mosaïque romaine découverte sous le sol lorsque l'on posa le socle de cette statue.

De l'autre côté de l'eau, on visite avec intérêt : le château de Mirabell, ancienne maison de campagne et aujourd'hui seule résidence des archevêques; un jardin à la française, un théâtre d'été, une belle vue panoramique de la citadelle; le couvent des Capucins, dont les jardins s'étendent sur la montagne qui leur doit son nom; la maison du célèbre médecin Paracelse, l'église et le cimetière où il est enterré et où l'on montre encore son crâne.

[1] Voy. t. XIII, p. 68.

Si, par beaucoup de lectures et d'enseignements, je ne m'étais pas convaincu, dès le premier âge, qu'il n'y a rien de grandement désirable dans la vie que la gloire et l'honnêteté, et que, dans cette poursuite, toutes les souffrances matérielles, tous les dangers de mort et d'exil, doivent être comptés pour peu, je ne me serais pas jeté parmi tant de luttes et livré en proie aux assauts journaliers des méchants.

CICÉRON.

Quels sont les buts qui sont en même temps des devoirs? Ce sont les perfectionnements de nous-mêmes et les félicités des autres.

E. KANT.

L'ÉMEUTE DES PERRUQUES.

A quel point l'intérêt personnel peut oblitérer en nous les notions de justice, et nous fait méconnaître les droits d'autrui! Les faits journaliers de la vie, comme ceux de l'histoire, ne prouvent que trop cette vérité. En voici une preuve nouvelle, mais du genre plaisant.

Dans l'année 1764, un caprice de la mode fit abandonner en Angleterre l'incommode et dispendieux usage des perruques, et chacun se contenta de ce qu'il avait de cheveux. L'effet de ce changement de mode fut d'enlever leur occupation aux perruquiers, classe fort nombreuse, et de les jeter dans la détresse.

Pendant quelque temps, la ville et la campagne retentirent de leurs cris; ils proclamaient la nécessité pour tous et chacun de se faire couper les cheveux et de porter perruque. Trouvant le public récalcitrant sur ce point, l'idée leur vint de faire intervenir en leur faveur la puissance législative, et de faire porter perruque aux hommes de par la loi, le roi et la justice.

Une pétition fut donc rédigée et portée à Sa Majesté Georges III, au palais de Saint-James. En les voyant marcher en procession vers le palais, le peuple remarqua que la plupart de ces hommes qui voulaient infliger des perruques à leurs concitoyens n'en portaient pas eux-mêmes. Cette inconséquence rendit plus frappant encore l'arbitraire de leurs prétentions, et le peuple, saisissant les pétitionnaires, leur coupa les cheveux à tous et par force.

Horace Walpole, dans une lettre au comte de Hertford, dit, à propos de cette amusante pétition : « Je ne serais pas surpris que les charpentiers n'eussent aussi l'idée de pétitionner contre la paix, comme ruineuse pour leur métier; car depuis qu'elle est conclue, on ne leur demande plus de jambes de bois. »

PLOTUS ANHINGA.

Buffon, si admirable lorsqu'en traits éloquents il peint l'animal dont les beautés le ravissent, dont il étudie les habitudes, et qu'il fait revivre devant ses lecteurs avec les harmonies qui l'entourent, n'a connu de l'anhinga que sa dépouille, et n'est frappé, dans tout ce qu'il en dit, que de disproportions choquantes. Le naturaliste, occupé à disposer avec ordre cette immense gamme d'êtres divers,

habitants variés de l'air, de la terre et des eaux, cherche les nuances qui les rapprochent ou les séparent, et après avoir tracé, dans la pesanteur du corps, la grosseur des ossements des jambes et le raccourcissement des ailes de l'autruche, du casoar et du dronte, des rapports entre l'oiseau et le quadrupède; après avoir indiqué les nuances qui font du pingouin et du manchot des oiseaux à demi poissons, il ne sait trop comment classer l'anhinga, et se demande s'il ne voit pas en lui une sorte de passage de la forme du reptile à celle de l'oiseau? L'anhinga, avec les grandes ailes, les plumes fortes et étalées, la large queue, à douze pennes, des oiseaux de haut vol, s'appuie sur les pieds totalement palmés, sur les fortes rames des oiseaux de rivière. Il plonge et vole avec une égale puissance, nage longtemps entre deux eaux, perche sur les grands arbres, et niche à leur sommet; il vit dans les savanes inondées, et sur les troncs à demi déracinés qui s'élèvent au sein des lacs et dominent les eaux endormies des marécages.

Buffon, examinant sur une peau desséchée ce cou souple, ondulé comme le corps d'un serpent, que termine une tête fluette, cylindrique, roulée en fuseau et qui s'effile en un long bec aigu; Buffon se demande s'il ne voit pas un reptile enté sur le corps d'un oiseau. Aussi les Américains l'ont-ils appelé *snake bird*, l'oiseau serpent. C'est à eux surtout, c'est à Audubon, qui a suivi l'anhinga dans les solitudes profondes où il se cache, c'est au docteur Bachman, qui a dérobé les petits à leur nid, et les a élevés et apprivoisés, qu'il faut demander de nous faire connaître l'espèce emplumée qu'ils ont pu étudier et admirer à loisir dans son cadre sauvage et grandiose.

« Que de jours d'été d'une accablante chaleur j'ai passés, nous dit Audubon, à demi enfoui dans d'inextricables et funèbres marais, au fond des bois reculés et sombres de la Virginie, surveillant avec anxiété les curieuses habitudes de l'anhinga! Je voyais la femelle accroupie, immobile dans le nid qu'elle a solidement et sûrement fixé sur l'une des plus hautes branches qu'un vieux cyprès prolonge au-dessus du lac, au milieu duquel il semble placé comme par magie; l'œil attentif, elle guettait de là chaque mouvement du corbeau rusé, de la buse traîtresse, qui convoitent ses doux trésors, ses œufs, tandis que le mâle, les ailes étendues, la queue en éventail, planant loin au-dessus, lançait un regard d'amour à sa compagne, un de défi et de colère à ses nombreux ennemis. Je le voyais s'élever en spirale, tournoyer de plus haut en plus haut, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une tache obscure qui allait se fondre dans l'azur, d'où, rapide comme une flèche, il retombait droit sur le bord du nid, près de sa femelle.

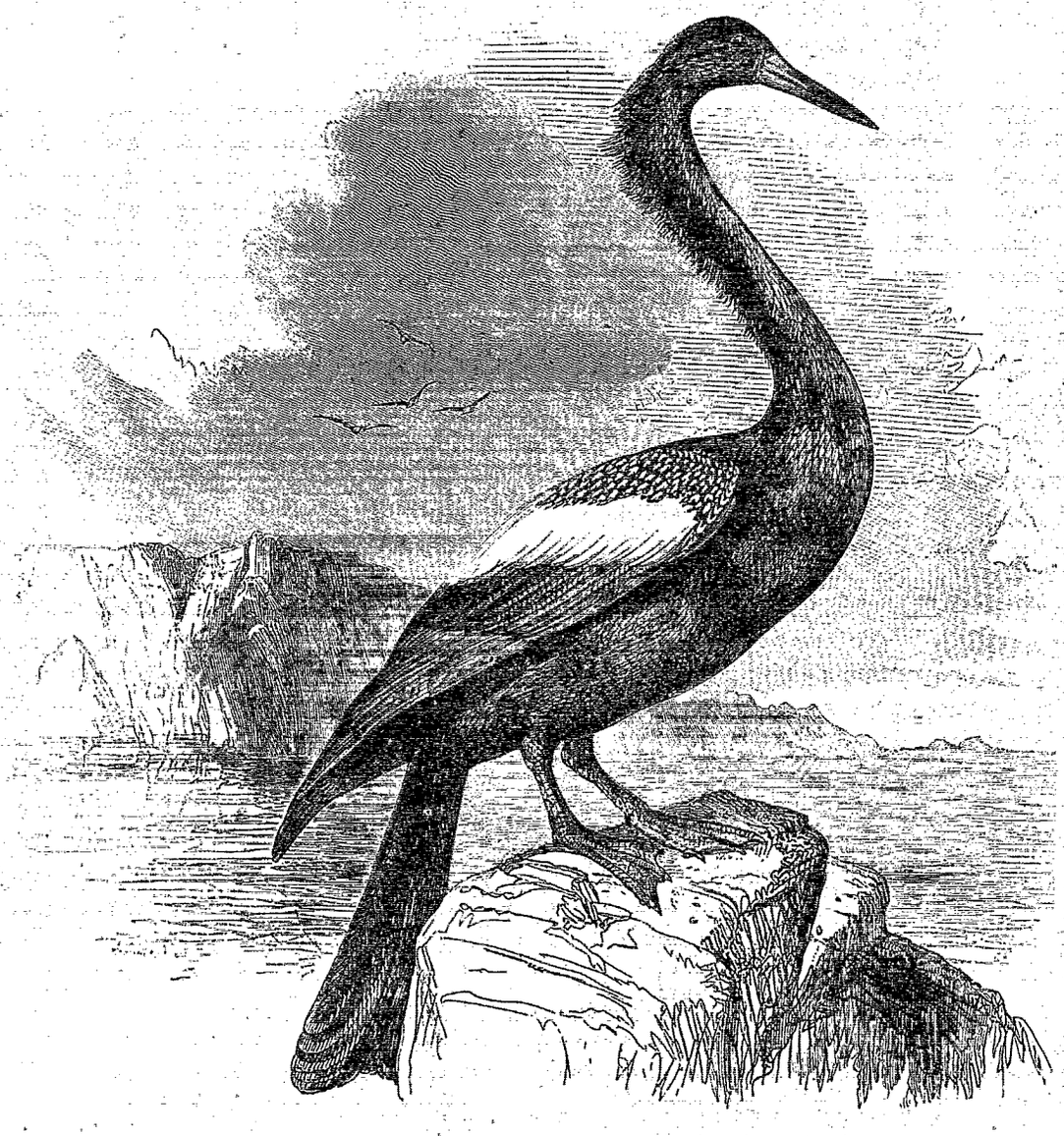
» Trois semaines après, j'ai trouvé les coquilles d'œufs sous le grand cyprès, flottant sur l'écume des eaux stagnantes. Alors j'ai grimpé jusqu'au nid pour observer les tendres petits, recouverts d'un duvet plus doux que nos cotons des îles, tordant leurs minces cous tout frissonnants, et, le long bec ouvert, le jabot distendu, cherchant aveuglément la nourriture que, caché en embuscade, j'ai vu la mère apporter du lac, prête à être dégorgée jusqu'au fond du jabot de ses nourrissons. J'ai surveillé petit à petit la croissance des jeunes oiseaux, assistant à leurs progrès journaliers, variables selon les changements de température et l'état de l'atmosphère. Enfin, peu de jours s'étaient écoulés que déjà je les voyais, au bord du nid, se tenir droits sur un espace qui semblait trop étroit pour les porter; c'est alors qu'avec une pénible surprise, j'ai vu le père et la mère, naguère si prévoyants, si tendres, si inquiets, devenir de moins en moins attentifs, et pousser, molester leur progéniture jusqu'à la contraindre enfin à choir dans le lac au-dessous : ainsi les vieux oiseaux se préparent à élever une couvée nouvelle. »

C'est dans les Florides, dans les plaines basses de la Louisiane, de l'Alabama, de la Caroline du Sud, enfin au midi des États-Unis, qu'Audubon a trouvé des troupes d'anhingas, quelquefois de plusieurs centaines d'individus; il a remarqué (et la même chose arrive pour la plupart des espèces sociales) que les jeunes oiseaux se tiennent à l'écart, séparés des vieux. On croirait que les habitants modernes des Florides ont voulu protester, sans la connaître, contre l'opinion de Buffon, qui trouvait de si monstrueuses anomalies dans l'anhinga; ils l'appellent « la dame grecque » *(grecian lady)*, comme s'ils voyaient en elle quelque Hélène emplumée; c'est sans doute à cause des mouvements particulièrement gracieux du cou et du bec de l'oiseau au temps des nids. Chez les créoles de la Nouvelle-Orléans, il a reçu le nom de *bec à lancette*, et les habitants des bouches du Mississipi l'ont nommé le *corbeau noir*, sans doute à cause de sa couleur : son corps, sa tête, son cou, sont d'un noir lustré qui chatoie en vert sombre et prend des reflets bleu-foncé sur les scapulaires, la queue et les ailes, tandis que les plumes effilées et en quelque sorte fibreuses qui recouvrent en arrière le cou et les épaules d'une sorte de palatine, s'éclaircissent en un pâle lilas et sont ornées de nombreuses taches blanches oblongues. Bien que l'anhinga (c'est son nom au Brésil et au Mexique) se trouve quelquefois proche du rivage de la mer, jamais il ne pêche dans l'eau salée; il habite constamment les lacs, les *bayous*, les lagunes les plus retirées : toujours sagace et prévoyant, partout où il se pose il sait se ménager un passage pour fuir si quelque ennemi le découvre.

Le docteur Bachman achèvera de nous faire connaître l'anhinga, en nous montrant ce farouche oiseau aisément apprivoisé. « J'apportai chez moi, écrit-il, trois jeunes *snake-birds*, et, après avoir donné l'un d'eux à un ami, j'entrepris d'élever et d'apprivoiser ceux qui me restaient : tâche facile pour l'un; l'autre périt au bout de quelques semaines, par suite de la négligence d'un domestique chargé par moi de le soigner pendant une de mes courtes absences. Tant que ces deux oiseaux avaient partagé la même cage, c'était chose curieuse, en vérité, que de voir le plus petit, dès qu'il avait faim, s'efforcer de faire pénétrer son bec dans celui du grand. Ce dernier, après s'être laissé quelque peu tracasser, finissait assez vite par écarter ses deux mandibules pointues; la tête du petit s'enfonçait aussitôt jusque dans sa gorge, où le jeune oiseau reprenait le poisson que son frère venait d'avaler. De cette façon, l'anhinga le plus fort, qui se trouva être un mâle, nourrissait sa petite sœur tout à fait abandonnée à sa protection. Je possède encore le premier oiseau, qui n'est nourri que de poisson. Il le saisit, le jette plusieurs fois en l'air, et l'avale enfin à la première opportunité, c'est-à-dire quand le poisson retombe la tête la première. D'abord je croyais devoir couper en tronçons les trop grosses pièces, craignant que le mince cou de l'anhinga ne se pût dilater assez pour les avaler dans leur entier; mais bientôt je m'aperçus que la précaution était superflue : des poissons trois fois plus gros que sa gorge, lancés en l'air, retombant dans son bec démesurément ouvert, étaient promptement avalés, et l'oiseau arrivait alors à mes pieds d'une façon câline et faisait claquer ses mandibules avec une instance si expressive que je ne pouvais m'empêcher de lui donner ce qu'il demandait ainsi. Mon favori emplumé s'était apprivoisé si aisément et si vite qu'il me suivait par toute la maison, dans la cour, dans le jardin, jusqu'à ce que son attachement excessif devînt tout à fait importun. L'anhinga donné à mon ami, et qu'il nourrissait de poisson et de chair de bœuf crue, arriva à tout son développement, et semblait prospérer autant que le mien; mais il mourut bientôt d'une sorte d'affection spasmodique : c'était une femelle. »

Le docteur Bachman raconte plusieurs anecdotes sur son commensal, et comment il régnait sur la basse-cour. S'emparant constamment de la mangeoire des chiens, debout au milieu du baquet, il ne laissait approcher ni volaille, ni quadrupède, avant d'avoir choisi ce qui lui convenait. Audubon admire et décrit surtout la beauté de l'oiseau, la rapidité et la souplesse de ses mouvements tant sur l'eau que dans l'air. Sa prunelle de rubis et son chatoyant plumage brillent non moins dans les descriptions que dans la belle planche consacrée à l'anhinga mâle et femelle. Mais toute cette admiration n'arrête pas le plomb meurtrier, et l'Américain s'enorgueillit du nombre d'oiseaux qu'il a sacrifiés, sans que leur chair coriace, noire, huileuse, ait pu se manger, sans que leurs plumes aient servi au moindre usage. Le chasseur n'a pour se dédommager de ses longues journées d'affût que le froid plaisir d'avoir fait preuve d'adresse et de persévérance. Dans ses tentatives pour apprivoiser l'anhinga et en faire une sorte de faucon pêcheur domestique rapportant au maître, il me semble avoir choisi la manière la plus agréable, la plus complète, aussi bien que la plus utile, d'étudier l'oiseau.

Une seconde variété d'anhinga, l'anhinga roux (*Plotus rufus*), avait été jadis envoyée du Sénégal par Adanson. Une note annonçait que cette espèce des côtes occidentales de l'Afrique portait chez les naturels du pays le nom de *kandar;* mais, dans l'ancien comme dans le nouveau continent, ce n'est que sous de chaudes latitudes que l'on rencontre l'anhinga.



L'Anhinga. — *Plotus Anhinga* L.

ÉTIENNE JEAURAT.

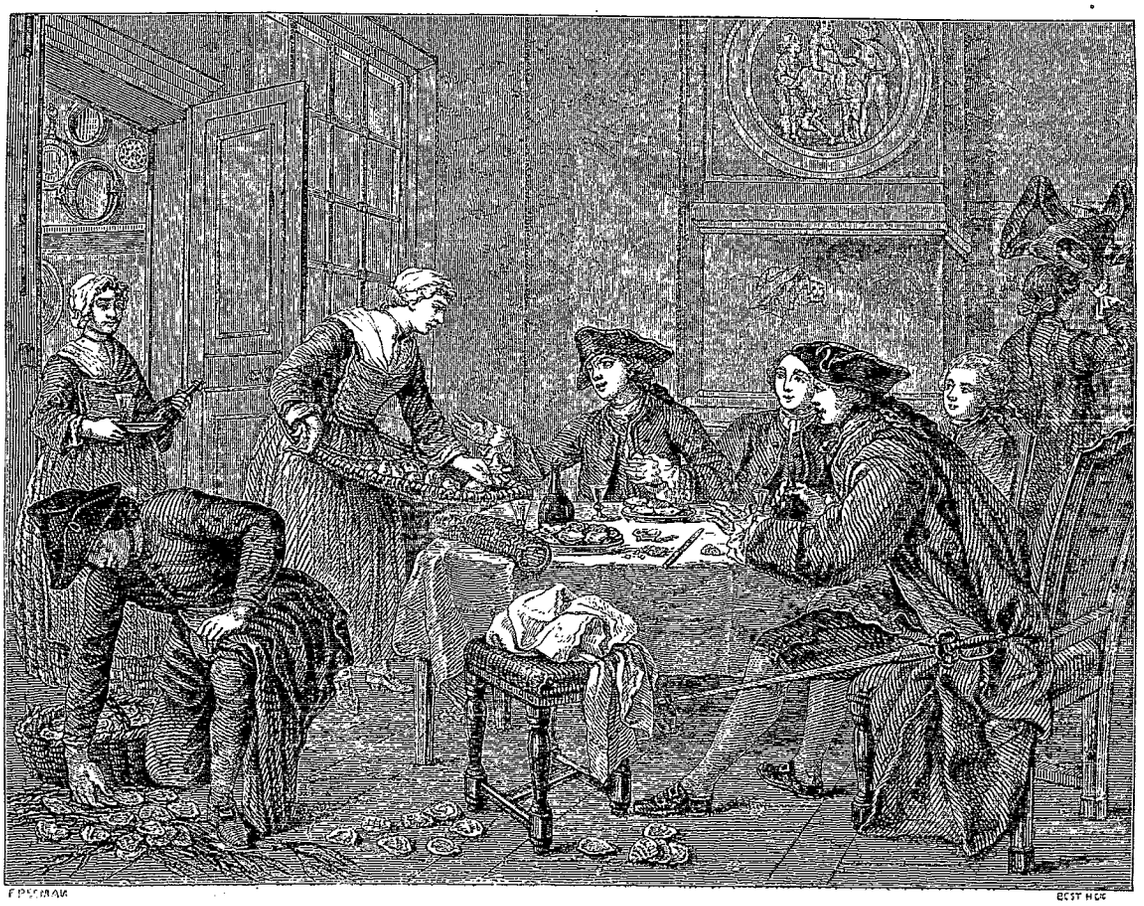
Pour nous intéresser, les artistes n'ont besoin souvent que de nous représenter, sous les costumes d'une autre époque, nos mœurs, ou même les mœurs de tous les temps. On voit depuis plusieurs années un jeune peintre qui habille à la grecque et à la romaine les scènes les plus ordinaires de notre vie moderne, la baraque de polichinelle, la boutique à quatre sous, les jeux de nos petits enfants, et la grâce qu'il met à ces travestissements a eu un succès remarquable. L'esprit est tout d'abord étonné de ce contraste entre les anciens costumes et des habitudes que, faute de réflexion, nous nous sommes accoutumés à considérer comme étant particulières au siècle où nous vivons. Ce tableau, par exemple, où Jeaurat nous peint des jeunes gens faisant un déjeuner d'huîtres dans un restaurant du dix-huitième

siècle, a certainement pour nous plus d'attrait qu'il n'en eut jadis pour nos pères. Il ne serait pas impossible que certains artistes secondaires aient dû à cette disposition naturelle des esprits plus encore qu'à leur talent l'accroissement de leur réputation après leur mort. Et, de fait, n'est-il pas vrai que rien ne pourrait être plus agréable qu'une fenêtre de notre maison s'ouvrant sur un des siècles passés? Que sont la plupart de ces tableaux anciens qui nous ont été conservés, sinon quelques-unes des scènes que nous verrions passer sous cette fenêtre magique?

Si Jeaurat, quoiqu'il n'ait qu'un mérite fort ordinaire, nous plaît encore, c'est incontestablement parce qu'il a peint beaucoup de jolis sujets composés d'après nature dans la vie intérieure et domestique.

Comme Chardin, rien ne lui sourit plus qu'un enfant jouant aux côtés de sa mère; rien ne lui paraît plus curieux à conserver que les détails familiers du commerce ou de la rue : ici c'est un boulanger et un marchand de vin, qui lancent des imprécations à un pauvre peintre qui déménage; là ce sont deux *Jeunes Farauds* qui vont aux halles se faire injurier par *Margot l'Écosseuse*. Il faut avouer aussi que ses personnages sont groupés habilement et causent bien ensemble; il a même une certaine animation que l'on trouve bien rarement dans les œuvres de cette époque.

L'Accouchée et *la Relevée* sont deux compositions très-simples, mais d'un sentiment très-fin et d'un goût exquis; deux femmes, la maîtresse et la servante, sont les seuls personnages de ces tableaux : dans l'un, l'accouchée reçoit



Le Déjeuner d'Huîtres, ou les Citrons de Javotte, par Jeaurat. — Dessin de Freeman.

de sa servante une tasse de tisane; dans le second, *la Relevée*, c'est de la brioche que la servante partage.

Quand Ét. Jeaurat veut sacrifier son goût personnel au goût de son siècle, il fait de mauvaises choses; *l'Amour en petit-maître* et *l'Amour coquet* sont deux compositions déplorables : ses enfants ont des figures de vieillards, des poses gênées et maladroites, des minois lourds et bêtes; ils sont ridicules, et rien de plus; et c'est malheureusement une erreur dans laquelle Jeaurat a paru trop se complaire. On retrouve encore dans quatre figures de femmes, *l'Économe, la Dévote, la Savante* et *la Coquette*, les mêmes attitudes niaises et insignifiantes, qui seraient insupportables si une vigoureuse couleur ne rachetait un peu ces défauts de goût.

La gravure, du reste, a rendu de grands services à Jeaurat; le burin de son frère, graveur habile, a surtout contribué à populariser ses œuvres en les multipliant.

La galerie du Musée du Louvre possède un seul tableau de lui, représentant *Diogène brisant son écuelle*, et qui ne peut pas être compté parmi les meilleurs de cet artiste; il avait été commandé extraordinairement pour le roi par M. de Tournehem.

Étienne Jeaurat, né le 8 février 1699, était entré de bonne heure dans l'atelier du chevalier Wleughels, et celui-ci l'avait emmené à Rome en 1724; placé ainsi au centre des chefs-d'œuvre, son goût pour les beaux-arts n'avait fait que s'accroître; quand il revint à Paris, sa réputation l'y avait précédé. Il fut reçu à l'Académie royale de peinture et de sculpture le 24 juillet 1733, sur la présentation du tableau de *Pyrame et Thisbé*, qui se trouve aujourd'hui à Compiègne; le 2 juillet 1737, il fut nommé adjoint à professeur; le 6 juillet 1743, professeur; le 7 mars 1761, adjoint à recteur; le 23 août 1765, recteur; et enfin, le 24 février 1781, il fut compté au nombre des chanceliers.

Il obtint d'être nommé garde des tableaux du roi à Versailles, et il mourut dans cette ville le 14 décembre 1789.

LA PISCINE.

Montrez au Créateur les secrètes angoisses de votre esprit; demandez-lui comment supporter les peines auxquelles il vous a condamné. Agenouillés en sa présence, priez avec foi pour obtenir la lumière dans les ténèbres, la force dans votre extrême faiblesse, la patience dans votre extrême besoin. Certes, l'heure viendra, non la vôtre peut-être, mais l'heure où les eaux jailliront. Il se peut que ce ne soit pas le secours que vous appeliez, le rêve de votre cœur, après lequel il avait saigné haletant. N'importe, il viendra, le guérisseur céleste; il descendra, il remuera les eaux, et l'aveugle, le sourd, le muet, le possédé, introduits dans le bain, se sentiront soulagés et guéris.

CHARLOTTE BRONTE.

JOEL KRESS.

Suite. — Voy. p. 314.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

21 juillet 18..; écrit après la prière du matin. — Triste a été mon réveil, pénible sera la journée. Hier nous étions trois à la maison; aujourd'hui, nous ne sommes plus que deux : mon frère Simon est parti, et c'est à moi seule qu'il a fait confidence de son projet de départ. Il s'est donné tant de peines pour m'expliquer la nécessité de cette séparation que j'ai fini par approuver son exil volontaire. Tant qu'il a été là j'ai compris qu'il dût s'en aller; il est parti, je ne comprends plus qu'il ait pu nous quitter. C'est sans doute la faute de mon intelligence dont l'horizon est trop borné; Simon, au contraire, voit loin. Moi, je ne regarde qu'aux chagrins du moment; lui, c'est l'avenir qu'il envisage.

Il n'a obtenu que la cinquième place au concours de l'école, et cette place n'assure pas, de droit, l'entrée dans les services publics. Après avoir si vaillamment travaillé, il s'est vu reculé de toute une année, et nous sommes au bout de nos ressources. A défaut des protections qui nous manquent, il faudrait que le père s'imposât de nouveaux sacrifices pour donner à Simon le moyen de trouver plus tard à utiliser fructueusement ses études. — Assez de privations souffertes pour moi chez nous! m'a dit mon frère au retour de l'examen. Après l'échec que je viens de subir, je chercherais en vain un emploi à ma convenance dans ce pays. Pour en finir avec la gêne que ma présence cause à la maison, je vais retenir mon passage sur un de ces navires qui mènent à la fortune ceux qui, comme moi, ne craignent ni la fatigue, ni le danger. Pendant mon absence, les modestes appointements de commis que le père partage entre nous trois, depuis tant d'années, suffiront à votre existence. — Et comme je pleurais en l'écoutant : — Grande sotte! m'a-t-il dit, avec ce bon mouvement de brusquerie qui est toujours chez lui le signe de l'attendrissement du cœur; tu ne penses donc pas à toi qui auras une belle dot à mon retour? Tu oublies donc aussi le père qui, prenant alors sa retraite, pourra se livrer sans scrupule et tout entier à son vieil amour pour la peinture, sa passion unique, qu'il satisfait si rarement et pourtant avec remords, comme s'il nous dérobait le temps qu'il lui donne. — A ces mots, j'ai tourné les yeux vers le petit atelier du pauvre peintre amateur, réduit mystérieux qui a si longtemps excité notre curiosité d'enfants, et où, de son vivant notre mère seule a eu le droit d'entrer. J'ai songé à la joie qui rayonne sur le visage du père à chaque fois que, libre de tout autre soin, il peut aller s'enfermer pendant quelques heures dans son atelier. Je me suis rappelé les luttes intérieures qu'il soutient visiblement quand, le soir, afin d'ajouter aux ressources du mois, il rapporte de son bureau un surcroît de travail pour la maison. Je me le suis représenté tel que je l'ai vu tant de fois : hésitant entre la nouvelle tâche qu'il s'impose et sa chère peinture qui le réclame sans cesse. Comme c'est toujours le devoir qui l'emporte à la fin du combat, comme c'est toujours aux besoins renaissants de la famille que le père se sacrifie, j'ai dit avec Simon : — Oui, assez de sacrifices, il faut partir!

Pour ne pas distraire l'esprit du père de sa préoccupation favorite, nous lui avions caché la date du concours à l'école. C'était chose facile; il interroge rarement, et même il n'écoute pas toujours quand on répond aux questions que, par hasard, il adresse. Les artistes sont si distraits! Cette date, d'ailleurs, l'eût-il connue à l'avance qu'il n'aurait pas manqué de l'oublier. Le calendrier est comme non avenu pour lui; ou plutôt, c'est moi qui suis son calendrier. Quand il me voit, à son retour du bureau, serrer dans l'armoire son habit et son chapeau, puis sortir du coffre sa robe de chambre et son bonnet de velours, il dit avec un soupir d'allégement : « C'est demain dimanche! » et, joyeux, il regarde la porte de cet atelier qu'il a toujours trop peu visité durant la semaine. On devine, à la brillante expression de son regard bien mieux qu'au mouvement de ses lèvres, qu'il lui dit : « A demain! »

C'était hier samedi. Afin de ne pas troubler le sentiment de bien-être qu'à pareil jour le père éprouve ordinairement durant toute la soirée, Simon, d'accord avec moi, avait reculé jusqu'à l'heure accoutumée où nous nous disons : « Bonne nuit, » l'annonce de son départ. Cette heure est venue, et Simon a gardé le silence. Pour la première fois son cœur a faibli devant un devoir à accomplir. Le père a pris congé de nous, et il est rentré dans sa chambre pour dormir, sans se douter que son fils venait pour la dernière fois peut-être de lui baiser la main. Ainsi c'est à moi, si peu forte et si malhabile, que le fardeau le plus lourd et la tâche la plus difficile ont été réservés : porter un tel secret! et enfin avouer au père qu'il se peut que jamais il ne revoie Simon! — Comment oserai-je dire cela? comment le père recevra-t-il cette nouvelle?

Même jour, avant la prière du soir. — Elle est passée enfin, et sans trop de mal, cette journée que j'avais vue commencer avec tant de tristesse et d'effroi. Dans ma pensée, le redoutable moment de l'aveu était, pour le plus tard, fixé à l'heure du déjeuner. Il me semblait impossible que le père ne m'interrogeât pas au sujet de Simon, en voyant seulement deux couverts sur notre table. A sa première question sur ce fait inaccoutumé chez nous, ma réponse était prête et si bien formulée, qu'il eût trouvé dans mes paroles, je le crois du moins, assez de bonnes raisons pour excuser celui qui est parti et pour ne pas se sentir trop isolé avec celle qui reste. Mon discours longuement médité n'a pas eu son emploi, et la préparation des deux couverts, moyen le plus naturel d'amener l'aveu, a passé inaperçue. Le père, qui s'était levé au point du jour pour aller s'enfermer dans son atelier, est venu à moi au moment où j'achevais de dresser le déjeuner sur la table. Tout préoccupé du travail qu'il quittait à l'instant, il m'a dit, avec le regard distrait et l'animation fébrile de l'artiste possédé par son œuvre : — Donne-moi seulement une croûte de pain et un verre de bière, je ne prendrai que cela ce matin; je me sens de l'entrain aujourd'hui. Le dimanche m'appartient; je veux que celui-ci me compte pour une bonne journée! — Ainsi parla le père. Il n'eût été ni filial ni chrétien d'arrêter ce chaleureux élan et de détruire cette douce confiance par la révélation de notre malheur. Et puis, se serait-il donné

le temps de m'entendre? Non, sans doute, car, pressé qu'il était de retourner à ses tableaux et me trouvant trop lente à le servir, il prit lui-même ce qu'il était venu demander, et rentra dans son atelier dont la porte aussitôt fut close.

Tête à tête à table avec le père, j'aurais essayé de faire honneur au déjeuner pour l'inviter par l'exemple; demeurant seule, je n'avais personne à encourager : il ne me restait donc plus qu'à ôter le couvert; c'est ce que j'ai fait. La cloche de la paroisse sonnait; je suis partie pour l'église. J'avais à prier Dieu d'accorder un heureux voyage à mon frère, et de ne pas me rendre trop pénible maintenant l'aveu retardé. Cette dernière prière devait être bientôt exaucée.

Comme les offices venaient de finir et que je me disposais à quitter ma place, quelqu'un qui était venu s'asseoir près de moi, dans une stalle restée longtemps vide, m'a fait obstacle pour passer. J'ai levé les yeux vers ce dernier arrivé : c'était le père! Voyant le saisissement que me causait sa présence, il s'est hâté de me rassurer. — J'ai senti que j'avais besoin de prendre l'air, m'a-t-il dit à demi-voix, et je suis venu te chercher ici. Assieds-toi, attends un moment, et nous sortirons ensemble. — Ce moment, c'est dans le recueillement le plus profond qu'il le passa. Je ne savais que penser. Moi qui avais vu le père si désireux de consacrer cette journée tout entière à la peinture, je le retrouvais à l'église priant, mais priant avec tant de calme qu'il m'était impossible de croire que la vérité lui fût connue. Quelques minutes après, il se leva et me dit : — Viens, Madeleine. Arrivés sous le porche, j'allais tourner du côté de la maison; le père me prit le bras et me dirigea vers la promenade. Au regard de surprise que j'arrêtai sur lui, il répondit :

— Rien ne nous presse de rentrer; nous n'attendons personne et personne ne peut nous attendre, puisque ton frère est parti.

— Vous le saviez?

— Je viens de l'apprendre. Tout à l'heure on a sonné à la maison pour me donner une lettre.

— De Simon?

— Non, une lettre insignifiante. Tu n'étais pas là; il m'a bien fallu tout quitter pour aller répondre à celui qui carillonnait chez nous. Ensuite, pour éviter qu'on me dérangeât de nouveau, je t'ai appelée; mais, personne! Alors j'ai été te chercher jusque chez toi. La clef était sur ta porte; je suis entré dans ta chambre. Là, j'ai vu ton journal, laissé ouvert sur la table et continué jusqu'à ce matin. Mes regards ont rencontré cette ligne qui dit : « Nous étions trois hier, aujourd'hui nous ne sommes plus que deux. » J'ai voulu lire le reste, et ensuite, comme je te le disais, je me suis senti le besoin de prendre l'air.

Un léger tremblement dans sa voix m'a fait comprendre que, malgré son semblant de tranquillité, le père n'avait pas, au fond de lui-même, le calme qu'il voulait faire paraître. Et comment mettrai-je en doute la profonde affliction que lui a causée le départ de mon frère? A cette désolante nouvelle il a déserté son atelier!

Notre promenade s'est continuée jusqu'à la tombée du jour. Le père m'a laissé autant que je l'ai pu justifier la résolution de Simon. Il n'a pas eu un mot de blâme contre celui qui nous avait ainsi abandonnés; au contraire, pendant le petit dîner que nous avons fait chez le garde du bois, je l'ai vu plus d'une fois lever son verre et remuer silencieusement les lèvres, comme pour marquer les mots d'une prière qu'il n'articulait pas. C'est à l'absent qu'il pensait! Quant à moi, je n'ai parlé que de lui. Il se faisait tard quand nous sommes revenus à la maison. Au moment de nous séparer pour rentrer chacun chez soi, naturellement le nom de mon frère est encore revenu dans notre adieu du soir. Tout à coup, à propos du voyage forcé de Simon, le père a laissé échapper quelques mots que je ne m'explique pas, mais qui sembleraient renfermer un reproche à l'adresse de notre mère.

— Si elle l'eût voulu, s'est-il dit en regardant avec une singulière expression de tristesse et d'orgueil du côté de cet atelier dont il ne m'est pas permis de franchir le seuil, son fils pourrait continuer ses études; il ne s'expatrierait pas aujourd'hui pour courir après la fortune. Ce qui nous arrive, je le lui pardonne; mais, en vérité, c'est sa faute et non la mienne. Je ne pouvais pas lui refuser la promesse qu'elle me demandait et, la promesse faite, j'ai dû la tenir.

De quel engagement pris autrefois, et fatal pour nous aujourd'hui, le père a-t-il voulu parler? serait-il vrai que notre mère eût jamais pu concevoir une pensée capable de faire un jour du tort à la famille? Pauvre mère! si prévoyante, si inquiète de notre sort, elle aurait pu nuire à l'avenir de ses enfants! Ce n'est pas possible; je dois avoir mal entendu.

31 juillet. — Aujourd'hui, comme les jours précédents, le père n'a pas mis le pied dans son atelier. Il semble que plus nous nous éloignons de l'époque à laquelle Simon est parti, et plus le chagrin de ce départ entre profondément dans son cœur. Durant les longues heures où ses occupations de commis me laissent seule à la maison, je prends les plus belles résolutions de courage pour avoir la force de lui dire au retour : — Vous avez besoin de distractions, et vous oubliez qu'il y en a là, près de vous, qui vous sont chères. — Il arrive, son regard me demande : — As-tu à me donner une lettre de ton frère? — Je baisse la tête; il comprend, il soupire, et j'oublie, en partageant son affliction, que mon devoir est de le consoler. Je m'étais promis, ce matin, qu'il n'en serait pas de même aujourd'hui; mais, supposant bien que je ne trouverais pas de paroles assez encourageantes pour le décider à reprendre ses habitudes aimées, et voulant les lui rappeler, à défaut d'éloquence j'ai employé la ruse, une de ces ruses bien simples, qui ne coûtent aucun frais d'imagination et qui ne valent que par la bonne intention qu'on y attache. La clef de l'atelier du père est pendue à un clou, près de la porte; je l'ai prise et l'ai placée à terre, de façon à ce que son pied la heurtât au moment où il entrerait dans sa chambre. Voici le raisonnement que je m'étais fait et le succès que j'attendais de ma petite combinaison : — Le choc du pied fera rouler avec bruit la clef sur le carreau; le père la ramassera, et dès qu'il la sentira dans sa main, il lui sera impossible de résister au désir de rouvrir cette porte depuis trop longtemps fermée. Qu'il rentre dans son atelier, qu'il revoie ses peintures, et notre existence ordinaire aura repris son cours. Le père est revenu, son pied a fait rouler la clef, il l'a ramassée : je l'ai vu hésiter un moment; sans doute mes yeux lui disaient mon désir, car il m'a répondu : « Non, pas encore! » et, cruel envers lui-même, il a, de sa propre main, remis la clef à sa place accoutumée.

La suite à la prochaine livraison.

HISTOIRE

DE L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 255, 287.

II. — JETONS DES DOYENS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

Passons aux jetons des doyens de la Faculté de médecine de Paris. Un des plus anciens que l'on rencontre est celui de Guillaume Duval.

Guillaume Duval fut proclamé doyen en 1640. La Faculté, fait observer Hazon [1], le nomma par acclamation,

[1] *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine de l'Université de Paris, depuis 1110 jusqu'en 1750*, par Hazon; in-4o, 1778.

honneur qui n'avait encore été accordé à personne. A la fin de son décanat, par reconnaissance pour la bienveillance singulière qu'on lui avait témoignée, il distribua à tous les docteurs des jetons d'argent sur lesquels il avait fait graver d'un côté les armes de la Faculté et de l'autre les siennes.

Hazon ajoute : « Il paraît qu'il est le premier qui ait fait graver des jetons. Par la suite (dix ans après), à son imitation, les doyens ont distribué des jetons; mais ils ont fait graver leurs bustes, et au revers ils ont marqué l'événement le plus important de leur décanat. »

Il y a dans ce passage une inexactitude. Duval n'est pas le premier qui ait fait graver des jetons, puisque le cabinet de la Bibliothèque impériale a deux jetons de *Philippe Hardouin* et de *Simon Bazin*, dont le décanat fut antérieur à celui de Duval. Ils portent l'un et l'autre la date de 1638.

Voici la description des jetons de Duval.

Au droit, les armes du doyen; autour, on lit : M . GVILLELMO . DV . VAL . DECANO. A l'exergue : 1641.

Au revers, les armes de la Faculté : VRBI . ET . ORBI . SALVS. A l'exergue : FACVL . MEDIC . PARIS. 1638.

Duval était très-pieux. Sur sa proposition, la Faculté exigea que toutes les thèses fussent publiées avec cette invocation placée en tête : *Deo optimo, maximo, uni et trino, virgini Dei paræ, et sancto Lucæ, orthodoxorum medicorum patrono.* A la fin du dix-huitième siècle, cet usage existait encore.

Ce fut lui qui établit aux Écoles des consultations gratuites pour les pauvres; elles eurent lieu tous les samedis : la Faculté approuva et maintint cette institution charitable.

Michel Delavigne, nommé doyen en 1642. Il soigna Louis XIII pendant sa dernière maladie, et fit l'autopsie de ce prince. Le décanat de Delavigne fut laborieux, car il eut à défendre les droits de la Faculté contre Renaudot et les médecins des universités provinciales. A la fin de son administration, « la compagnie, dit Hazon, lui accorda un honoraire beaucoup plus considérable qu'à l'ordinaire, pour reconnaître sa gestion et les services qu'il lui avait rendus, principalement pendant le cours du procès important qu'il gagna contre Renaudot; distinction, au reste, plus flatteuse que lucrative. »

Ses jetons portent au droit ses armes : une grappe de raisin surmontée d'un chevron et de deux étoiles, avec cette devise : CŒLI ET PACIS AMORE; la date, 1644. Au revers, la date du décanat, 1643.

Jean Merlet. Le jeton porte 1646.

Jacques Perreau (DV . DOYENNÉ . DE . Me). Le jeton porte au revers la date de 1648.

Jean Piètre, 1648-49. Sous son décanat, la Faculté arrêta qu'aucun de ses membres ne pourrait approuver un remède ou un livre sans consulter la compagnie; elle décida aussi que l'on ne nommerait pour doyen ou professeur aucun docteur attaché à la famille royale, parce que le professeur Ivelen avait été obligé d'interrompre ses leçons pendant deux ans pour suivre la cour.

Jean Piètre appartenait à une famille de médecins aussi distingués par leur science que par leur probité. Son père, Nicolas, avait été professeur et maître de Guy Patin, qui, dans ses lettres, ne parle jamais de cette famille sans éloge et sans attendrissement.

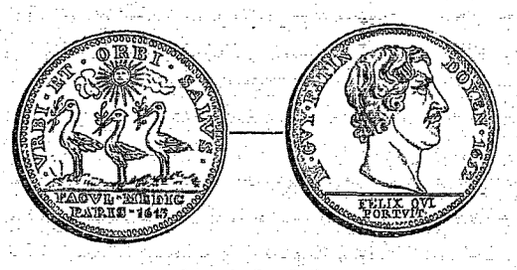
Guy Patin, plus célèbre comme homme de lettres et comme savant que comme médecin, était né le 31 août 1601, dans le Bourg-Oudin en Bray, du diocèse de Beauvais [1]. Son père, Jean Patin, avait vu sa maison mise au pillage à cause de son attachement à la cour et de sa fidélité à Henri IV.

En 1632, Guy Patin fut nommé professeur de chirurgie et, plus tard, professeur au collége royal, en remplacement de Riolan. En 1628, il avait épousé une demoiselle Miron, descendante de Marc Miron, premier médecin de Henri III.

En 1650, il fut élu doyen. Il eut à combattre les prétentions de Renaudot, qui travaillait à établir une nouvelle Faculté de médecine. Dans cette lutte avec un adversaire opiniâtre et habile, il trouva l'occasion de déployer toute sa facilité oratoire et tout son esprit. Du reste, la Faculté ne put que se féliciter de l'ardeur qu'il mit à défendre ses priviléges. Comme témoignage de ce zèle, on a la rédaction qu'il fit des annales de la compagnie au moyen des annales de la Faculté, conservées dans des registres dont un particulier avait fait restitution.

Guy Patin était fort attaché aux anciens, étudiant sans cesse Hippocrate, Galien, Fernet, Duret, etc., et prétendant que les autres ouvrages n'étaient que des réchauffés de ces bons auteurs. On connaît la guerre qu'il déclara à l'antimoine, et qui se trouve attestée à chaque page de la volumineuse correspondance qu'il entretenait avec tous les savants de l'Europe [1]. On en a publié une partie qui forme sept volumes in-8 (Rotterdam, 1665), ouvrage précieux pour l'histoire des lettres, de la politique et de l'esprit humain vers le milieu du dix-septième siècle. Parmi les hommes avec lesquels Guy Patin se trouva en relations épistolaires suivies, nous citerons Saumaise, Heinsius, Grotius, Muret, Buchanan, Scaliger, Lipsius, de Thou, Passerat, Campanelli, Casaubon, Rabelais, Montaigne, le chancelier de l'Hospital, Érasme, Spon, Falconet, Gassendi et Naudé. Au sujet de ces derniers, il disait qu'il n'était digne que de jeter la poudre sur l'écriture de si grands hommes.

Sa bibliothèque était célèbre. Elle comprenait dix mille volumes tant manuscrits qu'imprimés, qu'il appelait *lumen oculorum meorum et laborum solatium.*



Jeton de Guy Patin.

Nous publions un de ses jetons. Sur le côté où l'on était habitué à placer les armes du doyen, il mit son portrait, exemple qui fut généralement adopté par ses successeurs.

Paul Courtois. Au droit, ses armes : PAVLO . COVRTOIS . DECANO . 1654. Au revers, les armes de la Faculté, 1652.

Jean de Bourges, 1656. Au droit, les armes du doyen. Au revers, 1652.

Roland Merlet. Au droit, 1658. Au revers, 1652.

François Blondel. Au droit, 1660. Au revers, 1660.

Philibert Morisset. Au droit, un personnage debout tient un caducée : IN . ARDVIS . PRVDENTIA. A l'exergue : M . P . MORISSET . DE(canus). 1662. Au revers, les armes de la Faculté, avec la date de 1652.

Antoine Morand, 1662-63. Au droit, le portrait du doyen. Au revers, les armes de la Faculté, 1664.

Un autre jeton donne au droit les armes de Morand. Il porte la date de 1664.

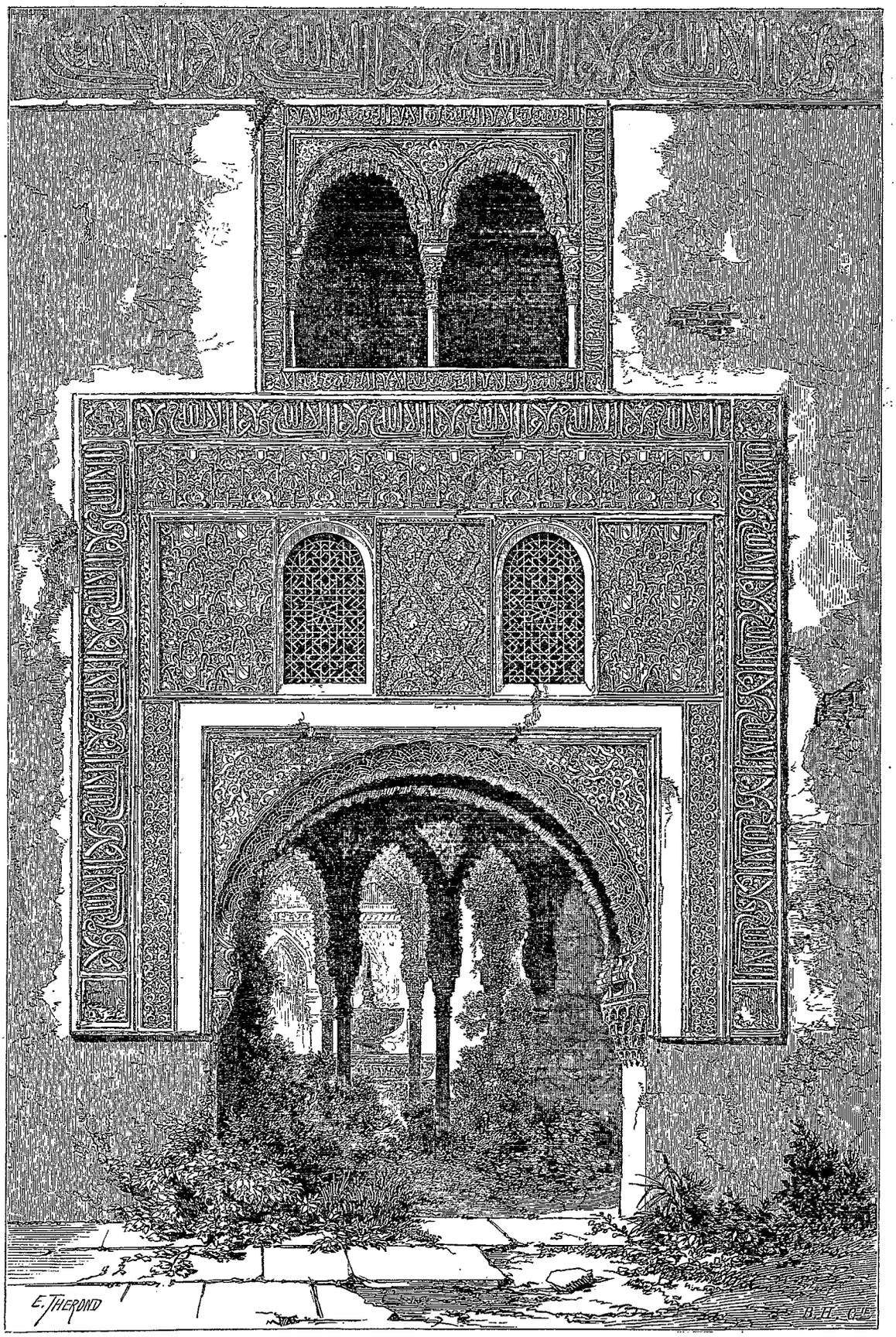
[1] Voy. t. XX, p. 15.

[1] Patin haïssait l'antimoine autant que le cardinal Mazarin. Il tenait registre des malades tués, selon lui, par l'émétique, et il appelait sa liste *le Martyrologe de l'émétique*, ou *le Témoignage de la vertu énétique* (ab enecando) *de l'antimoine.*

La suite à une autre livraison.

L'ALHAMBRA.

Voy. la Table des vingt premières années, et p. 57 de ce volume.



Une des portes intérieures de l'Alhambra. — Dessin de Théroud, d'après une photographie de M. Laporte.

« Un des grands charmes de l'Alhambra, dit M. Delaborde, est la distribution des pièces et la largeur des ouvertures pour communiquer d'une pièce dans une autre, qui laisse toujours à l'œil un point de vue sur les cours intérieures. Cette méthode agrandit étonnamment toutes les distributions qui, sans cela, paraîtraient étroites et resserrées. Il semble que chaque pièce ait été faite à l'imitation d'une tente circulaire des Arabes; elles finissent la plupart en cône, et le parement des murs rappelle les étoffes qui décorent l'intérieur des tentes. »

On sait que la cour des Lions, entrevue dans notre gravure, a la forme d'un carré long de 100 pieds sur 60, entouré d'un péristyle de colonnes légères, et orné sur les deux faces d'un avant-corps ou sorte de portique semblable au portail saillant de quelques églises gothiques, et sculpté avec autant de perfection que d'élégance.

Du bassin des Lions découlait une grande abondance d'eau limpide qui se répandait par des canaux de marbre dans toute la cour et traversait plusieurs des appartements.

Les sentences mêlées aux décorations ne sont pas toutes religieuses et tirées du Coran, comme on le suppose; un grand nombre d'entre elles sont uniquement consacrées à la louange du palais; en voici quelques-unes :

Ma structure, effet d'un art exquis, a déjà passé en proverbe, et ma louange est dans toutes les bouches.

Oh! combien les astres mêmes désireraient une splendeur égale à la mienne! S'ils l'avaient obtenue, ils se fixeraient, et on ne les verrait plus errer dans l'univers.

Toutes les pierres brutes et grossières employées dans la construction de ce palais tirent leur éclat de la lumière que l'ensemble même du palais jette sur elles.

Ici les marbres obscurs, quoique dégradés par le temps, conservent leur splendeur et convertissent la lumière même en ténèbres.

Quand celui qui me voit réfléchit sur ma beauté, son imagination même reste au-dessous de ce qu'il voit.

Loué soit celui qui donne au prince Mohammed une demeure qui, par sa beauté, sert d'ornement à toutes les autres demeures.

On voit ici des merveilles dont Dieu n'a pas permis que l'on trouvât ailleurs les égales.

GAINSBOROUGH.

Fin. — Voy. p. 233.

Gainsborough, ayant vu un téorbe (1) peint dans un tableau de Van-Dyck, n'eut plus de repos jusqu'à ce qu'il eût appris qu'il y en avait un réel chez un vieux professeur allemand. Il trouva le pauvre homme, dans un petit grenier, dînant avec des pommes cuites et ayant sur sa table, sa pipe d'un côté, son téorbe de l'autre.

— Je viens vous acheter votre téorbe, lui dit Gainsborough. Quel prix en voulez-vous? J'ai l'argent sur moi.

— Mon téorbe n'est pas à vendre.

— Pour une petite somme, soit, mais pour une grosse c'est autre chose, je pense. Il est à vendre, je vous dis.

— Mon téorbe vaut beaucoup d'argent; je ne le céderai pas pour moins de dix guinées.

— Eh bien, voici les dix guinées! J'emporte l'instrument.

A peine au milieu de l'escalier, Gainsborough s'arrête, puis remonte :

— J'ai oublié la moitié de ce que je voulais. Il me faut votre livre? Que ferai-je de l'instrument sans le livre?

— De quel livre voulez-vous parler? demanda le professeur.

— Eh! de celui où vous avez écrit tous les airs que vous avez composés.

— Je ne puis vendre mon livre, Monsieur; je ne m'en séparerai jamais.

— Bon! bon! il faut bien me le vendre. Vous en ferez un autre quand il vous plaira. Quel est votre prix? N'est-ce pas ce livre-là? je l'emporte. Voici dix guinées de plus. Bonjour, bonsoir.

Et il s'en alla. Mais avant d'être dans la rue, il lui vint une autre idée, et il remonta.

— Monsieur le professeur, je songe à une chose. A quoi me serviront votre instrument et votre livre, si vous ne m'enseignez pas comment je dois m'en servir? Il faut que vous me donniez des leçons.

— Volontiers, monsieur Gainsboroug. Quel jour? à quelle heure?

— Aujourd'hui, sur-le-champ.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Je n'ai pas achevé de dîner.

— Vous dînerez chez moi.

— Je ne suis pas habillé.

— Qu'est-ce que cela me fait? je vous trouve très-bien comme vous êtes. Vous avez la meilleure tournure du monde.

— Ma barbe n'est pas faite.

— Eh! qu'est-ce que votre barbe a à faire ici? Elle est fort bien, votre barbe.

— Mais au moins faut-il que j'accommode ma perruque.

— Au diable votre perruque! Venez, vous dis-je, avec votre chapeau et votre barbe. Est-ce que vous croyez que Van-Dyck, s'il eût fait votre portrait, vous eût permis de faire votre barbe et de mettre une perruque? Allons. Il est déjà tard.

Et il entraîna chez lui le professeur.

Un jour, le colonel Hamilton jouait du violon dans la maison de Gainsborough, qui, au milieu de son ravissement, s'écria : « Continuez, continuez, colonel, et je vous donnerai le tableau de *l'Enfant à la barrière*, que vous m'avez si souvent prié de vous vendre. » Le colonel continua, et Gainsborough l'écouta avec une attention, un silence et une immobilité qui témoignaient de toute son admiration; des larmes roulaient sur ses joues. Quand le morceau fut fini, il alla chercher la peinture et la fit porter dans la voiture du colonel.

Ses succès, qu'il voyait croître d'année en année, lui permettaient de satisfaire à ces fantaisies et, ce qui valait mieux encore, à sa générosité naturelle. S'il était arrêté devant une chaumière, s'il en avait prié les habitants de poser quelques instants devant lui, il ne s'éloignait pas sans qu'on eût à regarder comme une très-bonne fortune d'avoir attiré son attention. Il encourageait les jeunes artistes et les musiciens qui lui plaisaient, aussi vivement qu'il rudoyait quiconque, riche ou pauvre, n'avait pas ses sympathies.

Quoique son éducation littéraire eût été fort négligée, son esprit naturel et ses qualités morales le firent rechercher par les hommes les plus illustres de son temps, entre autres le docteur Johnson, Burke et Sheridan.

Un jour où il dînait avec ce dernier et avec sir Georges Beaumont, gentilhomme aimable, protecteur des lettres et peintre de paysage assez habile (1), il s'assombrit tout à coup, et devint silencieux et distrait. A la fin, il pria Sheridan de venir causer un instant hors de la chambre. « Ne riez pas, lui dit-il, et écoutez-moi avec attention. Je mourrai bientôt, j'en suis sûr, je le sens; j'ai moins de temps à vivre qu'on ne le croirait à me voir tel que je parais être, mais ce n'est pas là ce qui m'inquiète. J'ai beaucoup de connaissances et peu de véritables amis; je désirerais qu'un homme honorable m'accompagnât jusqu'à ma tombe, et je voudrais vous demander cette faveur; pouvez-vous me promettre de venir à mon enterrement... oui ou non? » She-

(1) Ou *tuorbe*, sorte de luth.

(1) Voy. quelques anecdotes à son sujet dans nos articles sur Constable, t. XXIII (1855), p. 267.

ridan eut grand'peine à s'empêcher de sourire; mais, lisant une véritable tristesse dans les yeux du célèbre peintre, il lui promit d'assister à ses funérailles; après quoi tous deux revinrent s'asseoir à table, et Gainsborough, délivré de la pensée qui l'avait obsédé au commencement du repas, retrouva toute sa verve et toute sa gaieté ordinaires.

Un an après, il était parmi les auditeurs des fameux débats sur Warren Hastings, où Sheridan s'éleva à une si haute éloquence; il tournait le dos à une fenêtre ouverte. Tout à coup il sentit une impression de froid et une vive douleur au bas de la tête, au-dessus de sa cravate. De retour chez lui, il raconta ce qu'il avait éprouvé à sa femme et à sa nièce, qui remarquèrent, en effet, derrière son cou une tache rouge de la dimension d'un schelling; elles y touchèrent, et il se plaignit encore d'une souffrance aiguë accompagnée d'un sentiment de froid. Une application de flanelle ne dissipa point le mal. On consulta les meilleurs chirurgiens de Londres, et John Hunter lui-même. Ils déclarèrent tous que c'était une inflammation de la peau sans aucune importance, et qu'il n'y avait pas sujet de s'inquiéter. Gainsborough ne partagea point leur confiance. « Si c'est un cancer, dit-il, je suis un homme mort. » C'était, en effet, un cancer. La science fut impuissante à en arrêter les progrès, et Gainsborough se prépara, avec beaucoup de calme et de dignité, à sortir de la vie. Il exprima le désir d'être enterré près de son ami Kirby, dans le cimetière de Kew, et il voulut qu'on ne gravât rien de plus que son nom sur la pierre funéraire. Il fit prier sir Josuah Reynolds de venir le voir, le conjura d'oublier leurs dissentiments, et lui dit : « Nous irons tous au ciel, et Van-Dyk est de la partie! » Il mourut âgé de soixante et un ans, le 2 août 1788. Sheridan et Reynolds suivirent ses restes jusqu'au cimetière.

Avant Gainsborough, l'Angleterre n'avait eu qu'un seul paysagiste remarquable, Richard Wilson, né en 1713, et qui ne mourut d'ailleurs qu'en 1782. Wilson était ce qu'on appellerait aujourd'hui un paysagiste classique; il avait puisé ses meilleures inspirations en Italie. Gainsborough n'avait d'autre maître et d'autre modèle que la nature de son pays. Il fut mieux compris que son prédécesseur par le public anglais; ses œuvres produisirent une émotion plus vraie et plus profonde. Ce n'était point, du reste, un paysagiste selon le sens ordinaire que l'on attache à ce mot. La vie humaine et ses scènes variées les plus simples occupaient autant de place, sur ses tableaux, que la terre, l'eau, le ciel avec leurs divers aspects qui n'en étaient que les splendides décorations. C'était un artiste réellement national, si l'on peut s'exprimer ainsi, et doué d'une puissance d'originalité supérieure à tout esprit d'imitation ou de convention. Nous ne saurions toutefois admettre, avec quelques-uns de ses compatriotes, que Gainsborough mérite d'être placé, dans l'histoire de l'art, au même rang que Van-Dyck comme portraitiste, ou que Claude le Lorrain comme paysagiste. Il nous paraît fort éloigné de s'être élevé aussi haut que ces maîtres immortels dans le sentiment de l'idéal; et, dans l'exécution même, il est loin d'être arrivé au même degré de fini et de perfection; mais il est inutile de chercher à lui assigner une place précise; on se préoccupe trop peut-être de ces sortes de comparaisons et de classements qui mènent rarement à des jugements équitables. Gainsborough est un grand artiste, très-justement admiré, et certainement son nom, l'un des premiers de l'école anglaise, ne périra point.

Le 10 décembre 1788, sir Josuah Reynolds prononça, devant son auditoire de l'Académie royale, un discours sur le caractère de Gainsborough, mort depuis quatre mois seulement, et sur ses qualités ainsi que sur ses défauts comme peintre.

« Si jamais notre nation, disait-il, fait preuve d'assez de génie pour nous mériter l'honneur d'être considérée comme ayant créé « une école anglaise », le nom de Gainsborough sera transmis à la postérité, dans l'histoire de l'art, parmi les premiers artistes qui auront contribué à cette gloire nationale dont nous voyons l'aurore.

» Je n'hésite pas à le déclarer, je me sens plus intéressé, plus captivé par la puissance du sentiment de la nature que le génie de Gainsborough imprime dans ses portraits et ses paysages, dans l'agréable et élégante simplicité de ses petits enfants à demi déguenillés, que par aucun des ouvrages de l'école italienne depuis Andrea Sacchi (1598-1661) ou, si l'on veut, depuis Carle Maratte (1625-1713), peintres que l'on peut appeler avec vérité « les derniers » des Romains ».

» Les artistes italiens de la décadence moderne ont été supérieurs à Gainsborough par une certaine routine de pratique qui donne à leurs compositions un air de grandeur propre à tromper beaucoup d'observateurs, parce qu'on y croit retrouver une sorte de ressemblance superficielle avec les maîtres illustres qui les ont précédés; mais cette voie d'imitation et de lieux communs, commode pour les médiocrités, ne convient pas à l'homme qui aspire à une célébrité méritée et durable.

» On pourra s'étonner de voir que j'ose comparer les tentatives de Gainsborough dans un genre modeste, aux compositions italiennes du grand style historique; mais j'ai la conscience que j'ai pour moi l'assentiment du genre humain tout entier, quand je préfère l'artiste qui fait véritablement preuve de génie dans les rangs inférieurs de l'art à ceux qui ne savent montrer que de la faiblesse et de l'insipidité dans les genres supérieurs.

» Une des causes qui ont porté si haut le talent de Gainsborough est assurément l'amour passionné qu'il avait pour son art. Il en parlait sans cesse, faisait remarquer à ses amis, partout, dans les rues, dans les promenades, ce qu'il remarquait de particulier, d'original, de beau, dans les physionomies, dans les tournures des passants, dans les effets d'ombre et de lumière au ciel ou sur la terre. Rencontrait-il un personnage qui lui plaisait ou dont l'étude lui paraissait devoir être une occasion de progrès, il l'engageait, s'il était possible, à venir à sa demeure. Il rapportait de la campagne dans son atelier des branches d'arbre, des plantes, des animaux de diverses sortes, et il dessinait ainsi avec soin, même chez lui, d'après nature.

» Il peignait non-seulement pendant le jour, mais encore pendant la nuit, ce qui est, je crois, une pratique excellente pour acquérir un sentiment nouveau et élevé de ce qu'il y a de grand et de beau dans les effets de la nature. A la lumière d'une lampe, les objets apparaissent dans des milieux de lumière et d'ombre plus intenses; leur unité de couleur est plus complète et plus vigoureuse; la nature se revêt d'un plus grand style; la couleur de la chair elle-même semble d'un ton plus haut et plus riche.

» Gainsborough travaillait à toutes les parties de son tableau à la fois, les faisant avancer ensemble d'une manière égale, ainsi que la nature procède en créant ses œuvres. Cette méthode est, sans doute, celle de beaucoup d'artistes. Cependant on en peut citer qui, à l'exemple de Pompeio Battoni, préfèrent exécuter separément chaque partie, et ne la quittent point pour passer à d'autres tant qu'elle n'est pas entièrement achevée; c'est une mauvaise manière de peindre, et il est rare qu'elle permette d'arriver à un effet d'ensemble satisfaisant.

» Peu de jours avant sa mort, Gainsborough m'écrivit une lettre pour me remercier de l'estime que j'avais toujours professée pour son talent; il exprimait le désir de me voir encore une fois avant sa fin... Si quelques sen-

timents de jalousie s'étaient jadis élevés entre nous, ils furent entièrement oubliés à ces heures solennelles où toutes les âmes sont sincères. »

LA PIERRE QUI POUSSE.

On rencontre aux environs de Ham (Somme), non loin des bords du canal, dans une grande prairie, entre la commune d'Eppeville et celle de Sancourt-Viefville, une grosse pierre désignée depuis longtemps sur les actes sous le nom de *pierre qui pousse*. Ce nom lui vient sans doute de l'affaissement de la prairie au milieu de laquelle elle s'élève. En effet, cette prairie n'était encore, il y a un demi-siècle, qu'un marais fangeux, baigné par la Somme et ses alluvions; mais, lors de la création du canal de Picardie, le lit de la rivière a été changé, le cours de la Somme rejeté de l'autre côté du canal, et l'ancien lit de la rivière avec ses marais ont été convertis en prairie par suite de l'abaissement du niveau d'eau.

Une tradition qui prétend que ce bloc énorme fait tous les ans un tour sur lui-même pendant la nuit de Noël, la nomme *pierre tournante*. Vers minuit, on y entend, dit-on, des voix confuses qui gémissent, et l'on y voit parfois

La Pierre qui pousse. — Dessin de Grandsire d'après M. Ch. Gomart.

des formes incertaines dans les vapeurs du crépuscule. Souvent le paysan attardé a cru voir des fées et des sorcières traçant alentour, au clair de lune, les cercles de leur danse infernale. Ces visions peuvent s'expliquer par les émanations du marais qui entoure la pierre et qui peut-être produit pendant les ténèbres des gaz ou des feux follets.

Une autre tradition locale rapporte que Gargantua, étant un jour en voyage, sentit dans ses souliers quelque chose qui le gênait un peu; il secoua ses chaussures et il en sortit cette pierre.

Nous avons visité ce monument, que nous avons trouvé non pas seul, mais entouré pour ainsi dire d'un groupe de pierres de même nature, beaucoup plus petites et plus enterrées. Nous avons mesuré la pierre principale; c'est un énorme grès qui s'élève de $2^m,50$ au-dessus du sol actuel, et dont la largeur est de $1^m,50$ sur $0^m,50$ environ d'épaisseur. Sa surface, blanchie par la pluie, est très-dure.

Le lieu où cette pierre est placée indique évidemment le travail de l'homme, car on ne rencontre de carrière de grès qu'à plus de deux kilomètres de là, et le bassin de la Somme, au milieu duquel s'élève ce monument, est formé d'une alluvion moderne avec tourbes, assise sur un banc de craie et de marne. Le bloc a été planté de manière que l'extré-

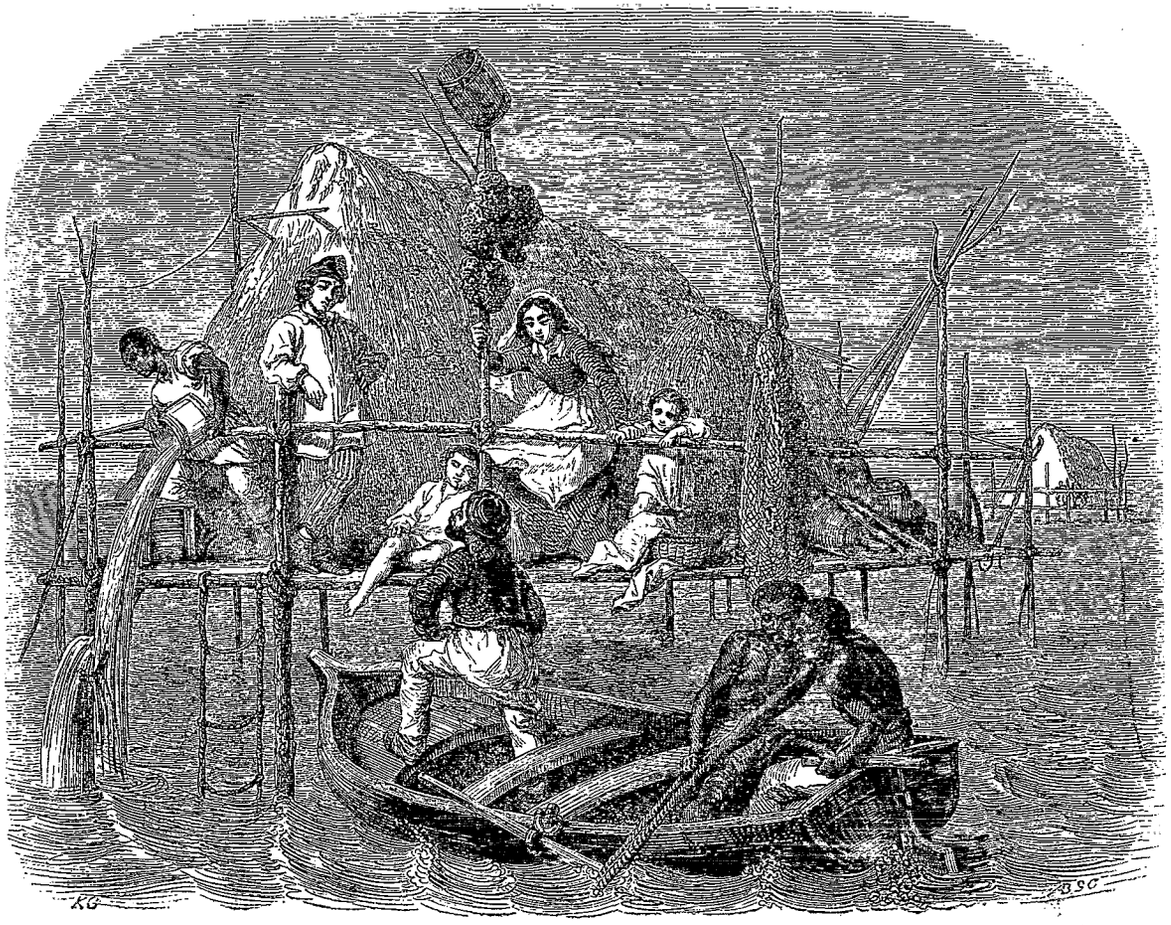
mité la plus volumineuse est en bas, et la moins grosse en haut. Nous avons cru reconnaître là un de ces monuments celtiques qu'on nomme *menhir, peulvan* ou *pierre fiche* (1).

PÊCHE DES ÉPONGES.

A L'ILE DE CUBA.

L'*éponge fine douce* de Syrie, le *Spongia usitatissima* qui sert à la toilette, aussi bien que l'*éponge fine douce* de l'Archipel, qui n'est qu'une variété de la précédente, sont les deux espèces d'éponges les plus estimées; mais à la suite on remarque aussi l'*éponge fine dure*, dite *grecque*, employée aux usages domestiques; l'*éponge blonde de Syrie*, dite *de Venise*, que son extrême légèreté et la régularité de ses formes maintiennent en grande estime; puis enfin l'*éponge géline*, l'*éponge brune de Barbarie*, dite *de Marseille*, et bien d'autres que nous nous gardons d'énumérer quoique toutes aient leur utilité (1).

La Société d'acclimatation, si récemment fondée et qui cependant a déjà rendu tant de services, songe à naturaliser sur les côtes de l'Algérie les belles espèces que nous avons nommées; mais c'est en Orient qu'elle ira les demander et non au nouveau monde. Les éponges de la mer des Antilles (*Spongia conica, crateriformis, singularis, clavarioides, microsolena*, etc.) sont loin de jouir de la même faveur, dans le commerce, que leurs congénères expédiées annuellement des mers de la Grèce, où elles jouissaient de toute leur renommée dès le temps d'Aristote.



Pêcheurs d'éponges, à Cuba. — Dessin de Karl Girardet.

Le littoral de l'île de Cuba est immense, puisque, selon M. de Humboldt, il égale à peu de chose près celui de l'Angleterre. En maint endroit, ces riants rivages sont peuplés, à distance des terres, d'éponges communes dont la pêche constitue une fructueuse industrie. Les préparatifs pour l'extraction de cette utile substance ne sont ni bien coûteux, ni bien difficiles. Un ou deux canots de solide construction, des gaules fort longues coupées dans la forêt et armées de crocs en fer, une drague offrant assez de résistance pour entraîner les coraux et les éponges dont le fond de l'océan est parsemé, voilà les principaux objets dont les pêcheurs doivent se munir. Vient ensuite l'habitation, qu'il faut édifier sur un rivage souvent complétement désert et parfois aussi sur un échafaud bâti sur pilotis. Les vertes cabanes des anciens habitants de Cuba, que l'on désignait sous le nom de *bohio*, semblent avoir servi de modèle pour le simple abri que se préparent les pêcheurs *cubaños*. Trois pieux assemblés et formant un cône, quelques rameaux verdoyants entrelacés, un toit pyramidal garni de feuillage, composent la maisonnette où se réfugient nos industriels. L'élément qui leur procure une sorte d'aisance, leur prodigue la nourriture; car les diverses espèces de poissons qu'on pêche dans ces parages fournissent un délicieux aliment. La véritable reine des Antilles aujourd'hui,

(1) Ces noms, tirés de la langue celtique, signifient *pierre longue*.

(1) Voyez le *Dictionnaire du commerce* publié par Guillaumin.

ce n'est plus Saint-Domingue, c'est Cuba; la supériorité incontestable dont jouit cette belle contrée est due, il faut bien le dire, autant à son industrie persévérante et au zèle scientifique de quelques-uns de ses habitants, qu'à l'abondance de ses productions. Tandis que M. Ramon de la Sagra poursuit son magnifique ouvrage, et indique aux colons les ressources immenses que présente leur territoire, M. Felipe Poey, continuant ses belles études sur l'histoire naturelle de la contrée, dans le pays même, ne laisse pas un coin de l'île ou une portion du littoral sans que son regard scrutateur en fasse connaître les productions (1).

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite. — Voy. p. 314, 326.

12 août. — Victoire! nous sommes enfin au terme de cette lutte qui devait se prolonger jusqu'à l'arrivée de la première lettre de mon frère. Profitant de l'occasion d'une relâche, Simon a écrit. Sa lettre est excellente pour le père et pour moi. Notre voyageur est en bonne santé, et il a les meilleures espérances. Ma première pensée, après avoir lu et relu cette bienheureuse lettre, a été naturellement de la faire lire à mon père, que le devoir retient à son bureau. Je ne pouvais faire moins que de mettre mes plus beaux habits de fête pour porter un pareil message. Mais, quand je me suis vue bien parée et prête à sortir, le doute m'a saisie : — Je n'ai personne pour m'accompagner; est-il convenable qu'une jeune fille aille seule et au risque de s'égarer, dans les bureaux d'une grande administration, où elle est exposée à ne rencontrer que des hommes? Je sais sur ce point l'opinion du père. Il est vrai que lorsqu'il a blâmé devant moi une semblable démarche, il ne prévoyait pas la lettre de Simon. Forcée de demeurer à la maison, et pourtant ne voulant pas garder longtemps pour moi seule une si grande joie, j'ai hésité entre deux partis à prendre : ou bien envoyer cette lettre par un exprès, ce qui était un danger, il pouvait la perdre; ou bien encore adresser au père un mot d'écrit, ce qui allait me priver de voir, la première, son épanouissement de bonheur. Je ne savais à quoi me résoudre, quand le bruit d'un pas bien connu a fait crier les montées et tressaillir mon cœur. Au moment où le père est entré, je me demandais comment je lui ménagerais cette surprise, pour qu'elle fût une joie salutaire et non pas une commotion dangereuse. Mais, avant que j'eusse ouvert la bouche, il m'avait envisagée, et il me dit brusquement :

— Donne-moi la lettre de Simon.

Stupéfaite, je répliquai : — Qui donc vous a appris que j'en ai une?

— Toi-même; je te vois parée, je devine que c'est fête chez nous.

Notre dîner a été charmant. Au dessert, nous avons relu ensemble la lettre de mon frère; ensuite le père s'est levé de table, et il a été enfin décrocher la clef de son atelier dont il a aussitôt ouvert la porte; mais, au lieu d'entrer, il est revenu vers moi et m'a dit avec une sorte de solennité : — J'attendais un grand jour pour te donner ici tous les droits de ta mère. Ce jour attendu, je ne pouvais le choisir plus beau que celui-ci; désormais, Madeleine, cette porte ne sera plus fermée pour toi.

Et c'était de celle de l'atelier qu'il parlait. Ce seuil où s'étaient arrêtées jusqu'alors les plus audacieuses tentations de ma curiosité, il m'était permis de le franchir! Mon émotion était telle, en ce moment, que j'entendis à peine le père quand il me dit : — Viens donc! — Je ne compris vraiment qu'il m'avait appelée que lorsqu'il me prit le bras pour m'introduire lui-même dans ce sanctuaire de l'artiste, interdit aux profanes.

Enfin j'y suis entrée! Alors le père, avec un sentiment d'orgueil que son talent justifie sans doute, m'a fait admirer les nombreux tableaux qui tapissent les murs de cette vaste chambre. Il m'en a détaillé toutes les beautés que, sans son secours, je n'aurais pas remarquées. — Ici, m'a-t-il dit, ce qu'il faut considérer c'est la solidité des terrains; dans celui-là, vois, l'œil se perd dans la profondeur du ciel, et dans cet autre, quelle transparence des eaux! — Et moi je répondais : Oui! oui! avec confiance et aussi avec un peu de stupeur; car l'animation qui brillait dans les yeux du père avait quelque chose à la fois de sublime et d'effrayant. Pauvre ignorante que j'étais; transportée ainsi au milieu des œuvres du génie, je me sentais plutôt aveuglée qu'éblouie; si bien que, sans la conviction éclairée du peintre, devant qui doit s'humilier mon insuffisance, je me serais crue seulement entourée d'ébauches. Mon silence a paru inquiéter le père; il m'a dit :

— Parle franchement, Madeleine, quelle impression ressens-tu ici?

— Celle du respect pour vous.

Cette réponse ne le satisfaisait pas encore, car il a ajouté :

— Je te demande quel effet produisent sur toi ces tableaux?

— Par moi-même, je n'en pourrais juger, ai-je répondu; mais je pense que cela doit être bien beau pour ceux qui se connaissent en peinture.

A ces mots, le père m'a souri avec une douce pitié, et tout bas je l'ai entendu murmurer : — Comme sa mère!

28 août. — Je suis menacée pour demain d'avoir à dîner un convive qui m'est inconnu. Je dis menacée, car tout ce qui doit, ne fût-ce qu'un moment, troubler l'ordre établi de nos habitudes journalières, m'inquiète et m'effraye comme l'annonce d'une catastrophe. L'invité du père est un de ses anciens camarades de classe; il a eu de la fortune, il l'a presque toute perdue, ce qui l'oblige à venir ici solliciter un emploi, à l'âge où les autres pensent à prendre leur retraite. Me voilà donc, pour la première fois, sous le coup de la plus difficile des épreuves réservées à une maîtresse de maison : la réception d'un convive. Pourtant, il faut être juste, ma tâche, dans ce grand événement domestique, n'aura rien d'exorbitant : elle se bornera à la visite scrupuleuse de notre linge de table, afin de réserver pour nous les serviettes reprisées. De plus, j'aurai à ajouter un plat d'entremets à notre ordinaire. J'ai bien envie de risquer l'essai de cette excellente crème aux amandes pralinées que notre mère « réussissait » si bien! Oui, je dois faire de mon mieux, d'abord pour mon honneur de ménagère, et puis dans l'intérêt de ma conscience qui, depuis quelques heures, est bien tourmentée. Il faut que demain le père soit content de moi pour qu'il me pardonne la faute que j'ai commise involontairement, ce matin, envers l'artiste.

Depuis qu'il m'a accordé le privilége exclusif d'entrer dans son atelier, Dieu sait combien d'heures j'y ai passées, en son absence, afin de familiariser mes yeux avec les œuvres d'art et d'exercer mon esprit à en comprendre les beautés. Créature vulgaire que je suis, j'avais cru jusqu'à présent que les tableaux qui plaisaient le plus étaient les meilleurs, et qu'en peinture, comme en toute autre expression du génie, le mérite consistait surtout dans le charme. Quelle erreur! Le père, en remettant avec la plus patiente

(1) Ce savant, qui est venu étudier en Europe, a commencé un vaste travail sous ce titre : *Memorias sobre la historia natural de la isla de Cuba*, accompañada de sumarios latinos y extractos en francez; Habana, 1851 et ann. suiv., in-8 avec planches. Son fils, météorologiste distingué, continue pendant ce temps ses travaux sur les tremblements de terre et sur les ouragans qui ont dévasté l'île à diverses reprises.

louté ses ouvrages sous mes yeux, pour redresser mes idées sur ce point, m'a prouvé combien je m'abusais. Ses persévérantes leçons ne parviendront pas, j'en ai peur, à former mon goût; mais je leur devrai au moins de ne plus laisser surprendre mon admiration par ce qui attire et séduit mes regards. Je le sais maintenant, un chef-d'œuvre en peinture, c'est précisément le contraire de ce qui me plaît.

A défaut de progrès dans la connaissance exacte du beau, désireuse de prouver au père ma bonne volonté pour élever mon esprit jusqu'à la compréhension de ses œuvres, j'absorbe, quelquefois durant une heure entière, toutes mes facultés pensantes dans la contemplation d'un tableau, disant à mon intelligence rétive : — Tu dois être persuadée puisque le père est convaincu.

Ce matin, j'étais la première dans l'atelier. Le père en y entrant m'a trouvée si complétement livrée à l'examen d'une de ses toiles, que son arrivée n'a pu me distraire de cette étude.

— A la bonne heure, m'a-t-il dit; tu finiras par comprendre la peinture, *toi !*

L'accent qu'il a fait peser sur ce mot *toi* trahissait, je l'ai bien compris, le souvenir douloureux donné à une autre personne qui eut aussi le malheur de ne pouvoir être instinctivement touchée d'un mérite que les esprits supérieurs peuvent seuls apprécier. Voulant à la fois défendre celle que cette expression de regret désignait visiblement, et justifier l'opinion du père sur mes connaissances acquises, j'ai répondu :

— Elle a tant donné de son amour à l'artiste qu'il ne faut pas lui reprocher d'en avoir gardé trop peu pour pouvoir aimer assez ses ouvrages; — et j'ai ajouté, en m'adressant à un portrait qui m'avait frappé non par la ressemblance, mais à cause d'un ornement que je connaissais bien : — N'est-ce pas, bonne mère, que j'ai bien compris ton cœur?

Le père a été ému, il m'a amenée devant le portrait que je venais de désigner, et il a dit, avec l'expression de joie que doit faire éprouver la tardive justice rendue :

— Tu ne t'y trompes pas, *toi !* tu conviens que c'est elle !

— Je ne pouvais pas m'y tromper, ai-je répliqué étourdiment, j'ai reconnu tout de suite son ruban ponceau.

Et, en effet, c'est tout ce que j'avais reconnu d'elle.

Occupée que j'étais alors à regarder le portrait, je n'ai pu lire, sur le visage du père, l'effet de mes paroles; mais au sentiment de froid qui m'a soudain saisie, j'ai compris que je venais de dire une énormité. Il est sorti de l'atelier, je l'ai suivi, j'ai dressé le couvert du matin; nous nous sommes mis à table, et nous n'avons plus parlé peinture, ou, pour dire plus vrai, nous n'avons parlé de rien.

Le père m'aurait, je crois, quittée sans un mot de plus aujourd'hui, si, au moment de partir pour son bureau, il n'avait pas reçu la lettre du solliciteur, son ancien camarade de classe qui accepte pour demain l'invitation à dîner.

— Éverard me rappelle, m'a dit le père, qu'il y a vingt ans, ta mère l'a très-bien reçu; fais en sorte que sa mémoire ait à conserver deux bons souvenirs.

J'étais encore trop confuse de ce qui venait de se passer dans l'atelier, pour avoir le courage de lui répondre; il a sans doute lu mon regret dans mes yeux, car il n'est pas parti sans m'avoir embrassée. Intérieurement, j'ai remercié notre convive inconnu. C'était justice : je lui ai dû de savoir beaucoup plus tôt, que l'amour-propre froissé de l'artiste ne m'avait pas fait de tort dans le cœur du père. Mais, je ne puis me le dissimuler, ma sotte remarque du ruban ponceau a porté un coup sensible à celui que pourtant je ne voudrais pas affliger. La preuve qu'il en souffre encore, c'est le soin qu'il a pris d'emporter ce soir, dans sa chambre, la clef de l'atelier. Il ne veut pas me retrouver là demain matin.

Ainsi, je le vois bien, le grand artiste désespère de pouvoir jamais m'initier aux mystères de l'art qui a fait le charme et le tourment de sa vie. Moi-même, je suis découragée et je m'en veux de ne pouvoir me plaire à ce que je ne comprends pas.

Pauvre père! Dieu lui aura donné deux compagnes à qui le dévouement du cœur n'a pas suffi pour arriver jusqu'à l'intelligence de l'esprit.

En peinture, j'ai donc l'insuffisance de ma mère? Aurai-je son talent pour la crème aux pralines?

La suite à une autre livraison.

Aristippe, interrogé sur la différence qu'il y a entre un homme éclairé et un ignorant, répondit : « Qu'on les envoie hors de leur pays, et on verra cette différence. »

Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé. LA BRUYÈRE.

SWEDENBORG.

Voyez la Table des vingt premières années.

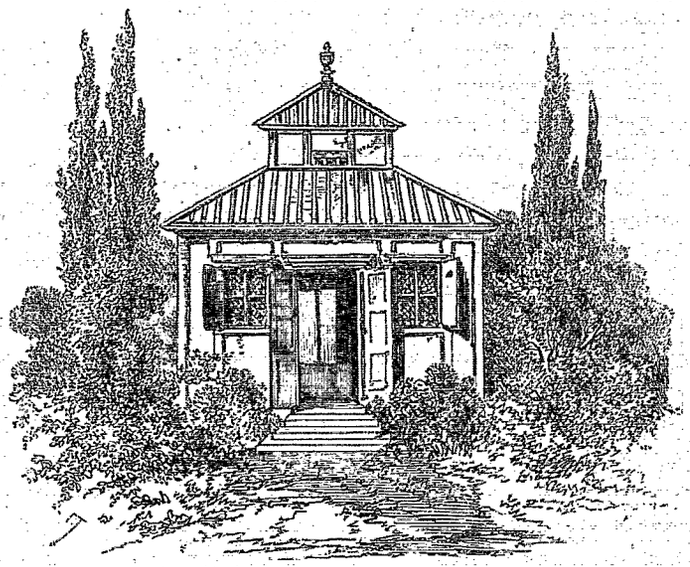
Emmanuel Swedenborg naquit à Stockholm, le 29 janvier 1688. Son père, évêque luthérien de Skara, en Westrogothie, était un homme pieux, connu par ses ouvrages religieux, sa grande érudition et sa connaissance profonde de la langue suédoise. Il donna une bonne éducation à Emmanuel, qui fit de rapides progrès dans les sciences. Le jeune homme continua ensuite ses études à l'Académie d'Upsal, où il soutint des thèses avec beaucoup de distinction. Plus tard, il quitta sa patrie pour visiter les académies d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre, et se lia d'amitié avec les savants de l'époque. Bien que très-versé dans les langues anciennes, et cultivant avec succès la poésie latine, Swedenborg se sentait attiré irrésistiblement vers l'étude des sciences mathématiques et physiques. Agé de moins de vingt-huit ans, il s'était déjà fait un nom par un traité de mathématiques intitulé : *Dædalus hyperboreus*, par son *Art des règles*, et son *Traité du cours de la terre et des planètes*.

Il fut présenté à Charles XII. Ce roi, qui aimait beaucoup les mathématiques, prit Swedenborg en amitié et lui donna le choix entre une place de professeur à l'Académie d'Upsal et celle d'assesseur au conseil des mines. Le jeune étudiant opta pour la dernière, et témoigna sa reconnaissance au roi en inventant, à l'époque du siége de Frédérickshal en Norvége, une machine à l'aide de laquelle une escadre de deux galères, cinq grands bateaux et une chaloupe furent transportés à plusieurs lieues de distance, à travers des montagnes et de profondes vallées. Cependant il ne voulut pas entrer en fonctions avant d'avoir accru son expérience par de nouveaux voyages, et publié plusieurs ouvrages, entre autres : la *Manière de trouver les degrés de longitude par des observations sur la lune*, et le *Projet d'une nouvelle division des monnaies et des mesures éloignant toutes les fractions*, etc.; il repartit pour l'Allemagne afin d'en visiter les mines. Pendant ce voyage, il fit la connaissance de plusieurs littérateurs, au nombre desquels était le philosophe Wolf, avec lequel il ne cessa d'entretenir depuis une correspondance suivie.

Revenu en Suède, Swedenborg s'appliqua assidûment aux devoirs de sa place, employant ses loisirs à l'étude de la nature, et il en consigna les résultats dans ses grands ouvrages, publiés en 1733 et 1740. Ils contiennent une

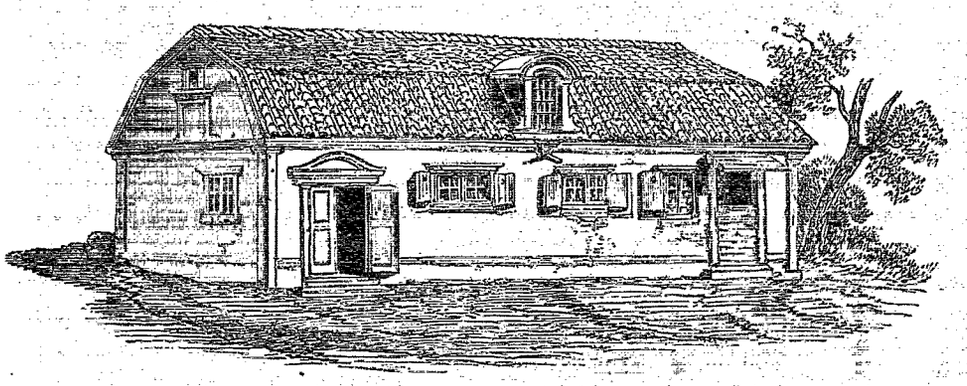
sorte d'introduction à la métaphysique de l'infini, à la suite de laquelle l'auteur traite du but de la vie et de l'économie du règne animal.

Les recherches de Swedenborg ne s'arrêtèrent pas là; elles se dirigèrent de plus en plus vers la théosophie et les méditations mystiques. Son livre de *l'Amour de l'adoration de Dieu*, publié en 1745, peut être regardé comme un adieu aux sciences exactes. Ce fut, en effet, dans cette année même que Swedenborg s'annonça comme visionnaire. Il a raconté lui-même l'espèce de métamorphose qui s'opéra tout à coup dans son intelligence. Lors de son séjour à Londres, il avait vu, une nuit, dans une lueur splendide, un être qui lui avait



La Maison où Swedenborg avait ses visions. — D'après un manuscrit conservé à la Bibliothèque impériale (1).

déclaré être Dieu, le Seigneur, le Créateur le Rédempteur, et avoir fait choix de lui pour interpréter aux hommes le sens intérieur et spirituel de la sainte Écriture. Depuis, Swedenborg eut de fréquentes visions, soit dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, soit même dans un état de veille parfait. Il composa de nombreux ouvrages pour enseigner sa foi mystique. C'était un grand esprit et incontestablement un homme de bonne foi. Nous avons eu l'occasion de dire notre pensée sur le mysticisme (2) : nous sommes loin de l'approuver; mais nous ne pouvons nous



La Maison où habitait Swedenborg, au faubourg de Stockholm. — D'après le même manuscrit.

défendre d'un certain respect pour la mémoire des intelligences supérieures qui, avec des intentions pures, ont sondé courageusement cette fausse voie au risque d'y égarer leur esprit. Swedenborg, du moins, eut la force de conserver toute la lucidité de sa haute raison en dehors de ses heures mystiques. Il résigna sa place au conseil des mines : on lui accorda une pension viagère. Il employa les loisirs que lui laissaient ses travaux théosophiques à cultiver son jardin, à recevoir des visites et à fréquenter des sociétés choisies, où son aménité de caractère et le charme de sa conversation lui gagnaient l'affection générale. Sa vie privée était d'une pureté et d'une simplicité extrême. Il ne buvait pas de vin, à moins qu'il ne fût en société, et il ne se nourrissait que de café, de pain, de poisson et de lait. Il était doux, serviable, indulgent pour tous. La règle principale de sa vie était de prier, de méditer assidûment la parole de Dieu, d'accepter avec sérénité les épreuves de la vie, et de se rendre aussi utile que possible à ses semblables.

En 1771 il se rendit en Angleterre pour y faire imprimer son livre de *la Vraie religion chrétienne*. Atteint d'une fièvre violente, il lui parut qu'il perdait le don de cette vue spirituelle qui le mettait en relation avec des êtres surnaturels. Dans ses accès, il s'écriait en sanglotant : « Seigneur, as-tu abandonné ton serviteur? » Cependant ses visions revinrent, et il mourut avec calme, le 29 mars 1772.

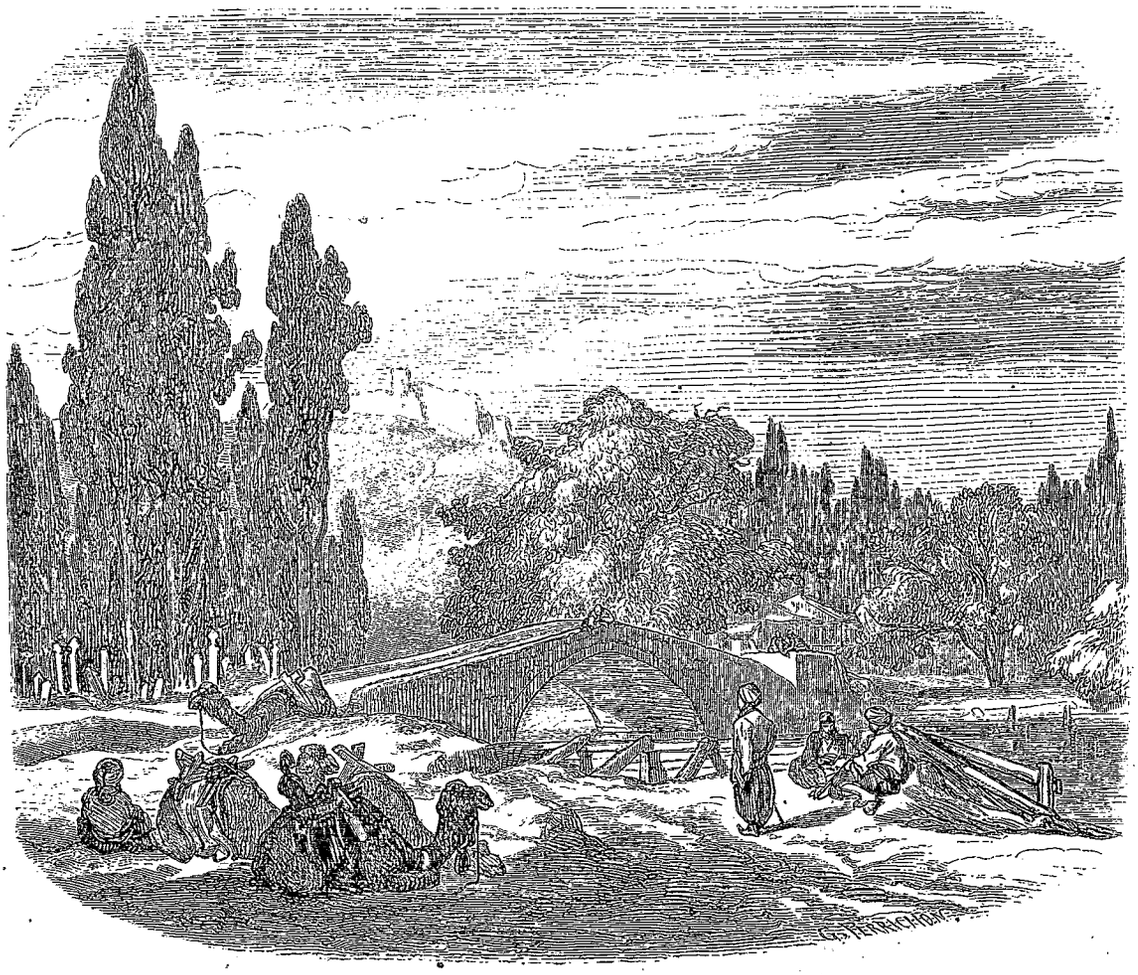
(1) N° 5157. — Voy. l'ouvrage intitulé : *Notice sur Emmanuel Swedenborg*, d'après plusieurs auteurs, avec un portrait gravé, deux vues, des armoiries dessinées; traduite par G.-C. Norling.

(2) Voy. notamment les articles sur une table prophétique, p. 239 et 266 de notre tome XXII, 1854.

PROMENADE D'UN NATURALISTE EN ORIENT,

A BORD DE *L'HYDASPE* (1).

MALTE. — SYRA. — SMYRNE. — GALLIPOLI. — CONSTANTINOPLE. — RHODES. — MERSINA. — ALEXANDRETTE. — LATAKIÉ. TRIPOLI DE SYRIE. — BEYROUTH. — JAFFA. — ALEXANDRIE.



Le Pont des Caravanes, à Smyrne. — Dessin de Laurens.

Un étonnement qui ne cessera qu'avec ma vie, c'est que tant de gens de loisir et de fortune ne profitent pas des innombrables facilités que leur offre la navigation à vapeur. Faire le tour de l'Orient en trente-huit jours, vision fantastique en 1820, réalité en 1856! Conçoit-on qu'il existe néanmoins des hommes jeunes, instruits, riches, libres, ennuyés, et exempts du mal de mer, qui résistent à cette tentation? Sans doute le voyage est rapide; mais on peut le prolonger à volonté en prenant les bateaux français qui se succèdent à de courts intervalles : il est facile alors de voir Athènes et Constantinople à loisir; de visiter Damas, les ruines de Balbek et le Caire; de choisir, en un mot, les plus belles perles de l'écrin d'Orient.

Tout a été dit sur ces admirables contrées, et l'on vient trop tard après Volney, Chateaubriand, Lamartine, Decamps et Marilhat, pour les peindre avec la plume ou le pinceau. Mon rôle sera plus modeste; je me bornerai à montrer l'attrait d'un voyage rapide exécuté à bord du même bateau par un naturaliste ou par un amateur de plantes et de jardins. La saison dont je pouvais disposer était défavorable : au printemps, l'Orient est un parterre émaillé de fleurs; en automne, elles ont presque toutes disparu; néanmoins le botaniste qui aime les plantes vivantes éprouvera encore de vives jouissances et fera plus d'une observation intéressante.

MALTE.

Malte est la première étape. Quel contraste avec Marseille, d'où nous étions partis il y a deux jours seulement! Dans la campagne aride et dénudée en apparence, des champs de coton encore en fleur, des pastèques, l'*Opuntia* figue d'Inde chargé de fruits, l'*Agave* d'Amérique, des caroubiers, ça et là des palmiers dattiers. Derrière les murs, des orangers et le cassis *(Acacia Farnesiana)*. Sur les blancs talus des fortifications, des mesembrianthèmes et des câpriers en fleur. Puis tous les arbres du midi de la France, l'olivier, l'amandier, le figuier, le grenadier et le pin d'Alep. Le gouvernement anglais, si soigneux de tout ce qui peut embellir la ville de Lavalette, a fondé un jardin ou plutôt une allée protégée par deux murs élevés, qui se nomme la

(1) Notre collaborateur et ami M. le professeur Charles Martins, directeur du jardin Botanique de Montpellier, a bien voulu nous communiquer ce récit de son voyage en Orient, fait en septembre et octobre 1856.

Floriana. J'y remarquai en pleine terre des arbres qui même à Hyères ne peuvent supporter les froids de l'hiver; c'étaient *Schinus molle*, *Justicia adhatoda*, un magnifique *Sophora secundiflora*, des *Lantana*, *Polygala speciosa*, *Wolkameria Japonica*, *Poinsettia pulcherrima* et *Plumbago cærulea*. Ces végétaux nous démontrent que le climat de Malte est des plus doux et que jamais le thermomètre n'y descend au-dessous de zéro. La sécheresse de l'été et les vents violents de l'hiver sont les obstacles qui s'opposent, comme dans toutes les petites îles dépourvues de montagnes, à l'introduction de certaines cultures et à l'établissement d'une végétation plus variée. Les animaux sont les mêmes qu'en France; mais tous les voyageurs ont remarqué dans les rues de Lavalette ces troupeaux de chèvres gracieuses, aux poils fins et soyeux, d'un jaune doré. Chaque matin elles viennent de la campagne porter leur lait à domicile. Quelques zoologistes en font une espèce à part sous le nom de *Capra Melitensis*.

SYRA.

De Malte nous fîmes voile pour l'Archipel grec. Tout ce que l'on a écrit sur la nudité des côtes du Péloponèse et de ses îles n'est que trop vrai. Les causes du mal sont probablement très-complexes. Des déboisements irréfléchis, les incendies allumés par les bergers qui brûlent en automne les herbes sèches, la dent des chèvres et des moutons, les vents violents de la mer, ont chacun leur part dans la destruction des végétaux arborescents. Les bosquets de Cythère ont disparu comme son nom, et Cerigo n'est plus qu'une croupe de montagne sans verdure et sans ombrage. Syra, où nous abordâmes, rappelle Alger; c'est une ville aux maisons pressées, étalée en amphithéâtre sur le flanc d'un rocher. La basse ville est habitée par les Grecs schismatiques, la haute par des catholiques; de là une antipathie violente, entretenue par le zèle peu éclairé des prêtres de l'un et de l'autre culte. Sur la place Othon, je vis pour la première fois le *Tamarix* formant un arbre; dans les jardins, quelques cassis et de petits dattiers. Autour de la ville, la scille maritime élevait sa hampe fleurie du centre d'une rosette de feuilles desséchées, et l'asphodèle à petits fruits était chargé de capsules répandant leurs graines autour d'elles. L'île de Syra se compose de roches schisteuses entremêlées de quelques noyaux calcaires. Ses grands édifices sont bâtis en marbre de l'île de Paros sa voisine, qui fournissait à Phidias et à Leucippe la pierre dont ils ont fait sortir tant de chefs-d'œuvre.

SMYRNE.

Nous quittâmes Syra pour nous diriger vers le golfe de Smyrne. Rien ne contraste davantage avec la nudité des îles de la Grèce que les montagnes boisées qui entourent ce beau golfe; celles qui s'élèvent derrière la ville sont malheureusement dépouillées de végétation. Le voisinage de l'homme est fatal aux forêts. A Smyrne, dans le quartier des Roses, habité surtout par les riches négociants grecs, chaque maison a un jardin intérieur entouré d'une galerie sur laquelle s'ouvrent les portes et les fenêtres des appartements. Au centre s'élance un jet d'eau entouré d'orangers, de grenadiers, de néfliers du Japon, de jasmins et de roses. Quand la porte de la rue est entr'ouverte, on croit voir l'*atrium* d'une maison antique; c'est un souvenir de Pompéi réalisé dans l'ancienne Lydie. Ma première visite fut au pont des Caravanes qui traverse le Meles, au bord duquel Homère aveugle faisait, dit-on, entendre ses chants divins. Le lieu de la scène est des plus poétiques. Du côté de la ville le torrent est bordé de saules, de platanes, de mûriers et d'autres arbres aux formes arrondies, au feuillage mobile et varié; sur la rive opposée se dresse une forêt de cyprès séculaires, noirs, immobiles, serrés l'un contre l'autre, laissant voir çà et là leur squelette intérieur, formé de grosses branches dénudées. A leur pied sont d'innombrables tombes turques coiffées du turban, les unes droites, les autres déchaussées et inclinées, la plupart gisant sur le sol. Les cyprès sont l'image de l'immobilité; les tombes, celle de l'incurie musulmane. Sur le pont défilaient de longues caravanes de chameaux attachés l'un à l'autre par une corde et menés en laisse par un petit âne servant de monture à un conducteur turc, arabe, anatolien, caramanien ou nègre, tous revêtus de costumes variés, plus pittoresques les uns que les autres, armés jusqu'aux dents et partant pour s'enfoncer dans les contrées les plus reculées de l'Asie Mineure.

Désireux d'avoir une idée de la végétation du pays, je me dirigeai avec deux officiers de *l'Hydaspe* vers le village de Bournaba, situé à six kilomètres de la ville. Nous marchions dans des chemins creux, chaque champ étant entouré d'une levée de terre recouverte de sarments de vigne. Le myrte, le gattilier (*Vitex agnus-castus*), de superbes pistachiers térébinthes, le Fenouil, l'*Atractylis spinosa*, bordaient la route. On vendangeait de tous côtés. La vigne, le froment, les oliviers, étaient les cultures dominantes. Ceux-ci, vieux et noueux, semblaient abandonnés à eux-mêmes ou ébranchés de la façon la plus inintelligente. J'aurais voulu voir un champ de ces melons de Smyrne, ovales, verts extérieurement, à chair blanche, fondante et sucrée, les meilleurs du monde assurément. On les cultive, du reste, à Cavaillon, près d'Avignon, et dans les années favorables ils peuvent rivaliser avec ceux de l'Asie Mineure. Il fallut partir le soir.

GALLIPOLI.

Le lendemain nous entrions dans les Dardanelles. Après avoir touché au village du même nom, nous fîmes une courte halte à Gallipoli, où nos troupes séjournèrent si longtemps. La ville était à moitié vide. Le Turc, ennemi de l'activité incessante et de la curiosité indiscrète des Européens, se retire des lieux où ceux-ci deviennent trop nombreux. Indolent et contemplatif, il déteste le bruit et le mouvement, recherche au contraire le silence et la solitude. Que le torrent d'émigrants qui se précipite vers l'occident se détourne vers l'orient, et peu à peu, sans lutte, sans violence, une population européenne se substituera à la population musulmane. Spontanément le Turc abandonnera le pays et reculera devant les conquêtes pacifiques d'une civilisation avec laquelle il ne sympathisera jamais.

A Gallipoli, la végétation n'offre rien d'intéressant, mais le géologue y observe un des plus beaux exemples de plages soulevées qu'il soit possible de voir. Toute la falaise sur laquelle se trouvent le phare et les parties hautes de la ville, est formée d'un conglomérat coquillier passant à l'état de tuf et de poudingue. Les coquilles, les cailloux qui le composent sont les mêmes que la mer roule sur le rivage situé au-dessous. Par un mouvement insensible ou par suite des secousses brusques qui accompagnent les tremblements de terre, ce sol s'est élevé à une hauteur qui, sur plusieurs points, n'est pas au-dessous de 25 mètres; car le soulèvement n'a pas été uniforme et ne s'est pas fait horizontalement, mais inégalement. Le poudingue étant peu cohérent, il se sépare naturellement en gros blocs anguleux qui s'écroulent les uns sur les autres et donnent à la falaise, vue de la mer, un aspect des plus pittoresques.

CONSTANTINOPLE.

Le lendemain matin nous étions mouillés devant la pointe du Sérail de Constantinople. Nous devions y séjourner six jours. Tous ceux qui connaissent cette ville étrange ne

s'étonneront point si je leur dis que, dans ce court espace de temps, je ne pus visiter aucun jardin appartenant à des grands seigneurs du pays. En Europe, un propriétaire libéral laisse presque toujours à son concierge le soin de juger quels sont les curieux qu'il peut admettre à parcourir son parc ou son jardin. En Orient c'est bien différent, la question des femmes complique tout, et bannit sans rémission le visiteur improvisé. Je me bornerai donc à dire mon opinion sur le Bosphore, que tant de Français et d'Anglais ont vu et admiré. Son aspect me causa moins de surprise que je ne m'y attendais, parce que le Bosphore n'a pas une physionomie complétement originale; le Bosphore est un lac du revers méridional des Alpes, c'est le lac de Côme. En parlant ainsi, je ne crois pas le déprécier, mais faire son éloge; car rien n'est plus beau que ces lacs dont l'une des extrémités s'enfonce dans les Alpes, tandis que l'autre se prolonge dans les plaines d'Italie. Le grand charme du Bosphore, c'est que le regard embrasse à la fois ses deux rives bordées de palais, et ses collines semées de kiosques et de maisons de campagne. Dans les anfractuosités des coteaux, l'œil découvre les massifs arrondis de l'élégant platane d'Orient, qui contrastent si heureusement avec les cyprès pyramidaux; ceux à branches étalées simulent des sapins à s'y méprendre; partout où se trouve un cimetière, ils forment une véritable forêt. Imaginez au milieu de ce paysage des maisons turques dont la base est en pierre, le premier étage en bois, bâti en surplomb et recouvert d'un toit aigu, de vrais chalets suisses, et vous avouerez que l'illusion doit être complète. Est-ce à dire que la réputation du Bosphore soit usurpée? en aucune manière; elle est aussi légitime que celle du lac de Côme; cette réputation ne date pas d'hier : notre jeunesse en a été bercée.

Après Constantinople il n'est rien de si beau,

a dit Casimir Delavigne en parlant des coteaux d'Ingouville. Si la renommée du Bosphore est plus éclatante que celle des lacs italiens, c'est qu'elle a pour auxiliaire un puissant enchanteur, le contraste. Qu'on se figure, en effet, un navigateur parti de Marseille, contrarié par des calmes et des vents du nord-est, fatigué, excédé par un mois, six semaines, quelquefois deux mois de mer, et pénétrant enfin dans les Dardanelles. Il voit la terre à droite et à gauche, mais elle est nue, dépourvue d'arbres et d'habitations; puis de nouveau il retrouve une mer, celle de Marmara; enfin il découvre Constantinople se prolongeant sur les deux rives de ce fleuve majestueux qu'on nomme le Bosphore; ses eaux, rapides comme celles d'un fleuve, sont animées par mille voiles; sillonnées par d'innombrables caïques; bordées de collines boisées, de palais, de kiosques aux fenêtres grillées, derrière lesquelles son imagination rêve un monde de délices. Quel contraste avec les ennuis et l'uniformité de la mer avant que la vapeur ait supprimé les distances! Quel charme subjectif ajouté aux charmes objectifs du paysage!

LE PLATANE DE BUJUGDÉRÉ.

Un botaniste ne saurait passer sous silence le célèbre platane de Bujugdéré, village du Bosphore renommé par sa belle situation. Cet arbre est connu sous le nom de platane de Godefroy de Bouillon; c'est le végétal le plus colossal que j'aie jamais vu, ou plutôt c'est une réunion de neuf platanes soudés, formant trois groupes très-rapprochés. En commençant par l'est, on voit d'abord deux troncs réunis ayant, à un mètre au-dessus du sol, une circonférence de $10^{m},80$. Le feu y a creusé une cavité de 5 mètres d'ouverture; puis vient un tronc isolé dont le pourtour est de $5^{m},40$. Le dernier groupe se compose de six troncs réunis, formant une ellipse courbe dont la circonférence est de 23 mètres; savoir : 13 mètres pour l'arc extérieur, 10 mètres pour l'intérieur qui est concentrique au premier. Cet énorme tronc a été creusé par le feu, car la barbarie turque n'admire rien et ne respecte rien. Un cheval était à l'aise dans cette cavité qui lui servait d'écurie. J'estime à soixante mètres environ la plus grande hauteur du massif. La projection de la cime sur le sol couvre une surface irrégulière de 112 mètres de pourtour. Quelques branches mortes dépassent le dôme de feuillage, mais de longues branches vivantes retombent de tous côtés, chargées de feuilles plus découpées que celles du platane d'Occident. C'est à la fois une merveille botanique et un arbre à enchanter un paysagiste. Théophile Gautier l'appelle non pas un arbre, mais une forêt. Son instinct ne l'a pas trompé, ce mot forêt peint l'impression produite par ce géant; mais en réalité c'est un massif dont le tronc semble unique quoique multiple en réalité. Des tentes que le platane abrite, je découvrais la rade de Bujugdéré où le *Royal-Albert*, vaisseau de 120 canons portant le pavillon de l'amiral Lyons, était mouillé précisément en face du palais d'été de l'ambassade russe, comme une menace ou au moins comme un avertissement.

RHODES.

En quittant Constantinople, *l'Hydaspe* traversa de nouveau la mer de Marmara et les Dardanelles pour longer ensuite la côte occidentale de l'Asie Mineure. Je saluai de leurs noms sonores et pleins de souvenirs les îles de Ténédos, la Troade, Lesbos, Chio, Samos, Icaria, Pathmos, Leros, Amorgos et Cos. Le 9 septembre au matin, Rhodes était devant nous; c'est la ville la plus poétique que j'aie jamais vue. Lamartine l'a décrite, je devrais me taire; mais comment ne pas mentionner au moins cette belle tour carrée, flanquée de quatre tourelles et montrant encore la croix de Malte sur la face qui regarde la mer? Le dernier tremblement de terre l'a, dit-on, à moitié détruite; c'est un monument de moins pour rappeler aux générations futures l'héroïque défense du grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Villiers de l'Isle-Adam, car cette tour renversée ne sera jamais reconstruite. Les Turcs laissent tout tomber et ne relèvent rien. Dans la rue des Chevaliers, qui s'ouvre par une arcade en ogive, l'écusson fleurdelisé orne la plupart des maisons. Sur la principale, on lit, d'un côté : POUR L'ORATOIRE; de l'autre : POUR LA MAISON; avec la date de 1511, et au milieu, sous un écusson portant trois fleurs de lis et un chapeau de cardinal : DE FRANCE LE GRANT PRIOR FR. EMERY DE AMBOISE. 1492. C'est en 1522 que les chevaliers quittèrent l'île, après avoir résisté pendant quatre mois aux armées de Soliman le Magnifique. Si cette admirable rue n'existe plus, l'art et l'histoire doivent en porter le deuil [1].

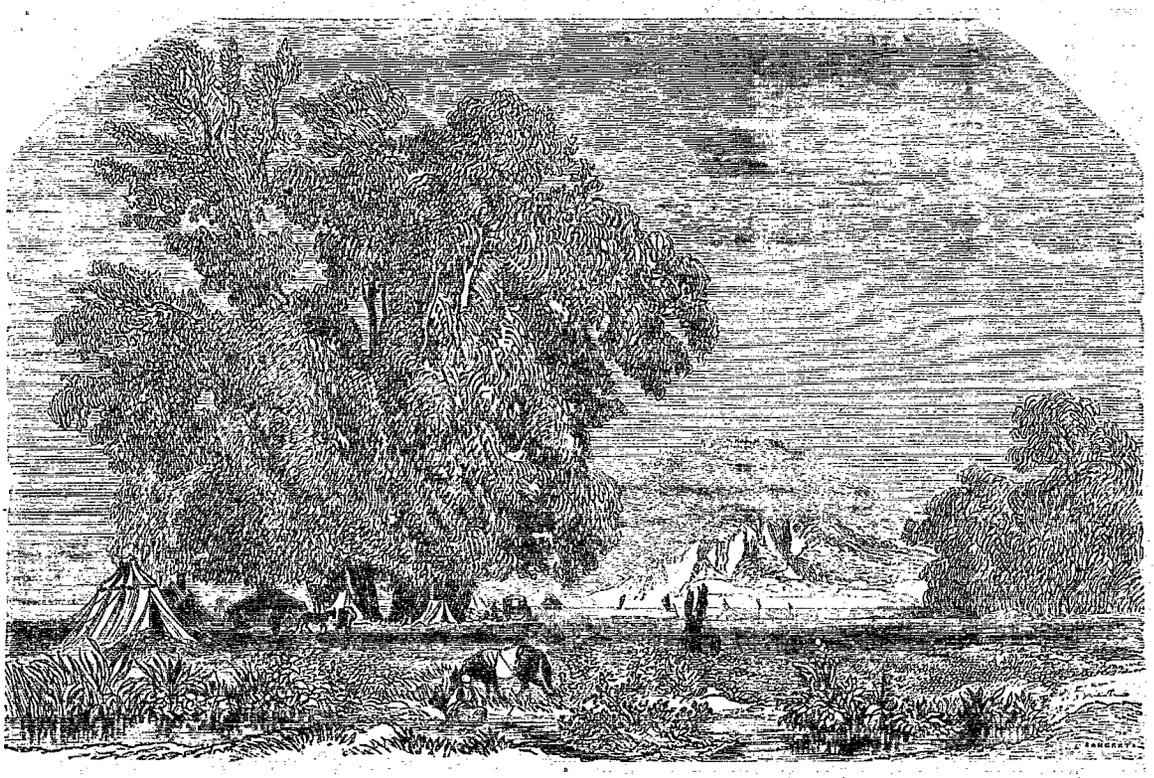
Autour de la ville, la fertilité est prodigieuse. Oliviers noueux, figuiers dont les branches traînent à terre; palmiers élancés, orangers, caroubiers et figuiers d'Inde sur la lisière des champs de blé et des vignes; chênes vélanis *(Quercus ægilops)* et platanes au pied des collines; lauriers roses dans le lit desséché des ruisseaux : tout annonce un climat chaud et sec. Les montagnes éloignées sont couvertes de pins; les parties plates cultivées; c'est l'image de la fertilité, un vrai paradis terrestre. Quelques plantes her-

[1] Ces prévisions se sont malheureusement réalisées. L'explosion d'une poudrière a achevé de détruire ce que le dernier tremblement de terre avait épargné. On lira donc désormais avec plus d'intérêt encore un article de M. Charles Cottu sur Rhodes (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1844); une excellente thèse soutenue, en 1856, à la Faculté des lettres de Paris, par M. V. Guérin, ancien membre de l'École française à Athènes; et le grand ouvrage avec planches du colonel Rottiers, intitulé : *Monuments de Rhodes*, et publié à Bruxelles en 1830.

bacées, *Physalis somnifera, Passerina hirsuta, Asphodelus microcarpus* et *A. fistulosus*, témoignaient aussi que jamais la neige ou la glace n'y couvrent le sol.

POMPÉIOPOLIS.

En partant de Rhodes, nous longeâmes de près la côte méridionale de l'Asie Mineure, l'ancienne Carie, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie, contrées populeuses et fertiles sous l'empire romain. La mer était d'un bleu foncé, et de nombreuses troupes de poissons volants argentés s'élançaient hors de l'eau, glissaient en rasant la surface à la manière des hirondelles, pour plonger de nouveau dans leur élément. Au fond de chaque golfe, la longue-vue découvrait les ruines imposantes des grandes villes qui jadis bordaient la mer. Je n'en ai visité qu'une seule, c'est Solès, la patrie du solécisme, ainsi nommée parce que les habitants de Solès parlaient un grec détestable. Lorsque Pompée y eut établi les restes des pirates vaincus par lui soixante-huit ans avant l'ère chrétienne, elle s'appela Pompéiopolis, peu désireuse sans doute de conserver un nom qui lui avait valu la célébrité du ridicule. Maintenant Pompéiopolis n'est plus; le petit comptoir de Mersina l'a remplacée. En débarquant, je remarquai l'*Acacia alba*, croissant dans le sable avec le *Datura stramonium;* mais les plantes ne piquaient plus ma curiosité, j'étais impatient de voir les ruines de la ville romaine : nous y arrivâmes en longeant la mer. Quelques champs de sésame et de coton croissant au milieu des broussailles et envahis par les mauvaises herbes, étaient les seules traces de l'activité humaine dans cette plaine jadis



Le Platane de Godefroy de Bouillon, à Bujugdéré. — Dessin de Laurens.

si fertile. Après avoir traversé une petite rivière coulant sous un berceau de platanes, de vignes, de mûriers entrelacés ensemble, bordée de lauriers roses et animée par des tortues et des crabes d'eau douce, nous découvrîmes une longue colonnade. Les piédestaux des colonnes sont cachés par un lacis d'arbustes épineux qui en défendent l'approche; mais leur fût élève majestueusement dans les airs des chapiteaux corinthiens admirablement fouillés. Quelques-uns supportent encore des fragments d'attique. Un aigle, immobile comme la pierre qui le portait, était perché sur le plus élevé de tous; il s'enleva lourdement à mon approche, tandis qu'une compagnie de francolins ou perdrix d'Asie s'éparpillait au milieu des ruines. Tout le terrain environnant est bosselé de décombres; des arcades se montrent à l'une des extrémités de la ville; ce sont les restes d'un théâtre; çà et là des sarcophages vides, renversés par le temps, gisent sur le sol. Du côté de la mer, une colline se dressait devant moi; je la pris pour une dune, c'était un amphithéâtre grand comme celui de Nîmes, mais à moitié écroulé. Un berger syriaque se tenait au sommet, appuyé sur son fusil et revêtu d'un manteau de laine à grandes raies noires et jaunes; immobile, il surveillait ses moutons qui paissaient dispersés sur les gradins. A côté du cirque s'étendait le miroir bleu de cette Méditerranée qui a jadis réfléchi tant de grandeurs et qui réfléchit actuellement tant de misères. Quel tableau pour le poëte, le peintre et l'historien!

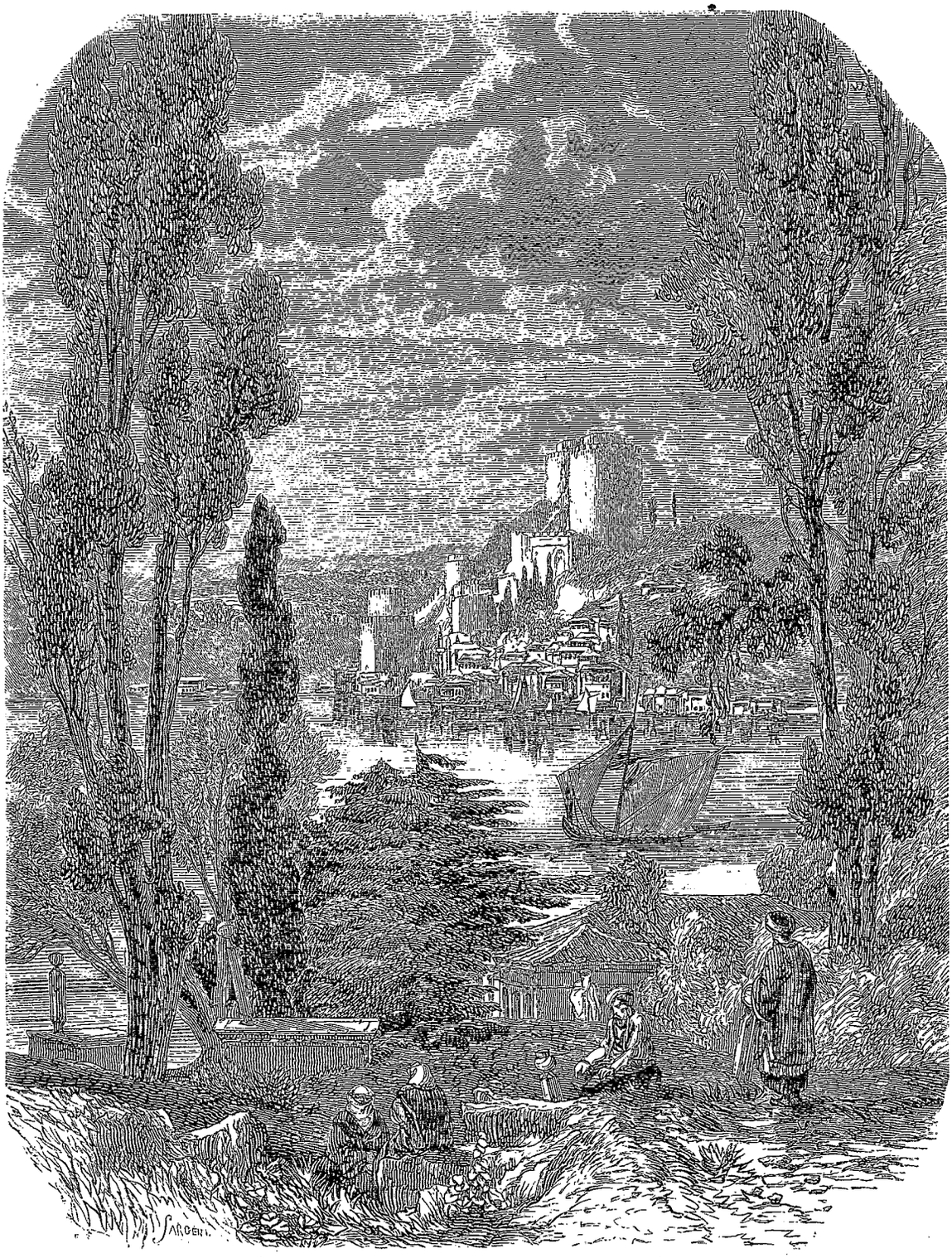
Le rivage de la mer entre Pompéiopolis et Mersina est couvert de débris qui prouvent l'importance de cette ville antique. La plaine, d'une fertilité prodigieuse, a été envahie par ces broussailles qui, sur tout le littoral méditerranéen, couvrent les terres abandonnées; ce sont les *Phyllirea*, les térébinthes, les lentisques, le chêne kermès, l'arbre de Judée, le romarin, le *Daphne gnidium*, le *Genista scorpius*, le *Paliurus aculeatus*, l'arbousier, le styrax officinal, le gattilier *(Vitex agnus-castus)* et le laurier rose.

Les pentes des collines étaient revêtues de pins d'Alep; mais çà et là s'élevaient des troncs noueux d'oliviers sauvages, véritables ruines végétales, restes des champs d'oliviers cultivés par les Romains à l'époque où Pompéiopolis

était l'une des villes florissantes de la Cilicie agricole, *Cilicia campestris* des anciens.

ALEXANDRETTE.

J'ai peu de chose à dire d'Alexandrette, où nous abordâmes le lendemain; c'est le port d'Alep, comme Mersina est celui de Tarsous. Dans l'avenir, ce comptoir insignifiant prendra peut-être une grande importance s'il devient le point de départ du chemin de fer de l'Euphrate, par lequel les Anglais se proposent de relier la Méditerranée au golfe



Bosphore. — Les Châteaux d'Europe, vus de la côte asiatique. — Dessin de Laurens.

Persique, Malte et les îles Ioniennes à leurs possessions de l'Inde. Actuellement, une plaine marécageuse entoure Alexandrette; de hautes montagnes la dominent à l'est. La fièvre et les voleurs guettent le voyageur qui s'écarte des dernières maisons, et un poste turc veille à la sûreté des habitants qui vont puiser l'eau d'une source située à deux kilomètres de la ville.

LATAKIÉ.

Nous n'avions pas encore abordé les côtes de la Syrie proprement dite, celles que domine le Liban. Latakié est la première ville où nous touchâmes, c'est l'ancienne Laodicée. Les forts turcs qui défendent le port sont bâtis avec des colonnes antiques couchées horizontalement. La mer a démoli une partie de ces misérables constructions, et la vague roule sur la grève ces colonnes qui jadis supportaient les frontons des temples et les entablements des palais. Les environs de Latakié m'ont rappelé ceux de Nice; l'olivier et le figuier sont les arbres dominants; un promontoire sinueux s'avance dans la mer, comme celui de Saint-Hospice, et le rivage est profondément découpé comme celui de Villefranche et de Beaulieu.

TRIPOLI.

Quelques heures après avoir quitté Latakié nous étions mouillés devant Tripoli, la triple ville, suivant son étymologie grecque. En effet, le port ou la *Marina*, comme on l'appelle, est séparé de la partie principale. Un chemin large et verdoyant, rayé de petits sentiers tracés par les ânes qui transportent sans cesse les habitants, mène de la ville au port. La route était bordée de hautes cannes de Provence en fleur. Le *Datura stramonium* et le *D. metel* existaient au milieu d'autres plantes européennes amies des localités humides. Nous entrâmes dans les rues étroites et voûtées de Tripoli, que nous traversâmes pour gagner un ravin profond situé derrière la citadelle.

C'est l'endroit le plus frais et le plus romantique que j'aie admiré en Orient. Nous suivions un sentier à mi-côte; les cimes des orangers, des figuiers, des micocouliers, s'élevaient jusqu'à nous, tandis que leurs troncs se cachaient dans l'abîme. A travers les éclaircies du feuillage nous apercevions les eaux d'un torrent formant de petites cascades écumeuses en franchissant les barrages qui arrêtaient son cours. Partout, sous les arbres, des Turcs accroupis sur des nattes fumaient, jouaient aux échecs et prenaient le café que les *cadfidgis* empressés chauffaient près d'un foyer rustique formé de quelques pierres assemblées. Au-dessus du sentier la pente était nue ou hérissée d'*Opuntia* figue d'Inde, dont les formes bizarres contrastaient avec celles des arbres du ravin. Sur le sommet de la colline se dressaient les murs jaunes, unis et massifs, d'une grande forteresse carrée bâtie par les croisés. Au haut du mur crénelé, une sentinelle turque, immobile comme la pierre, regardait dans le vide. Nous atteignîmes bientôt la maison d'un derviche solitaire. Dans ces ermitages on trouve du café et des rafraîchissements comme jadis chez les ermites des montagnes de la Suisse. Le derviche ne put nous admettre parce que le harem, composé des sept femmes d'un caïmacan de Tripoli, se trouvait chez lui. Nous dînâmes donc sur la terrasse d'une maison située au-dessous de la sienne. A travers les grillages en bois de l'ermitage nous vîmes briller les prunelles de ces femmes qui assistaient en cachette à notre repas improvisé. Combien l'animation, la gaieté, les rires, la loquacité de ces *giaours* dut étonner ces paisibles filles de l'Asie, habituées à la gravité silencieuse de leur unique mari. Le soir venu, les femmes partirent. Nous les vîmes défiler, semblables à des fantômes blancs, sur le sentier du vallon, et se perdre enfin sous la voûte des *Opuntia* et dans la sombre verdure des orangers. Pendant ce temps, la lune s'était levée derrière le Liban; sa clarté, mêlée à celle des derniers rayons du soleil couchant, avait répandu sur tout le paysage une teinte de cuivre rouge semblable à un reflet d'incendie. A mesure que l'obscurité croissait le Liban s'illuminait de mille feux épars. Ils étaient allumés par les Maronites, qui célébraient dès le soir la fête de l'Exaltation de la Croix du lendemain. Les femmes s'étant éloignées, le derviche nous fit entrer dans sa maison et nous introduisit sur une terrasse recouverte d'une treille. Un jet d'eau babillait au milieu, et l'ombre des feuilles de la vigne éclairée par la lune se dessinait nettement sur le pavé de marbre. On apporta du café et des narguillés. Accroupis sur les nattes, nous nous laissâmes aller pour un moment aux délices du kief oriental. Le charme dura peu; l'Européen, toujours pressé, n'a pas le temps de vivre : il fallait partir. Nous revînmes en passant par la forteresse; les maisons blanches de Tripoli étaient à nos pieds, éclairées par la lumière de la lune et des étoiles. Nous traversâmes les rues silencieuses de la ville, où quelques boutiques de barbiers étaient seules ouvertes. Au sortir des murs nous trouvâmes les chameaux d'une caravane accroupis et endormis sur le sable ou paissant aux environs. Nous suivîmes la route gazonnée et bordée de roseaux gigantesques qui nous ramena au port où le canot de *l'Hydaspe* nous attendait. Jamais cette soirée ne sortira de ma mémoire, j'en jouirai toujours par le souvenir comme de l'une des plus poétiques de ma vie.

BEYROUTH.

Le lendemain matin, *l'Hydaspe* était mouillé devant l'aimable Beyrouth, véritable colonie européenne, jetée sur les côtes de Syrie, entre le Liban et la mer : c'est là qu'habitent les consuls généraux, pour la Syrie et la Palestine, de toutes les grandes nations de l'Europe et de l'Amérique; ces consuls sont le noyau d'une société choisie où l'on cause comme à Paris. Les maisons de campagne des Européens s'étagent sur un amphithéâtre couvert de la verdure luisante des azédarachs. La ville est saine, la campagne l'est encore plus, et sur les flancs du Liban, peuplé de chrétiens maronites, on trouve tous les climats de l'Europe étagés au-dessus de ceux de l'Asie. Si je voulais m'étendre sur les charmes de Beyrouth, je ne tarirais pas. Le consul de France, M. de Lesseps; sa sœur, qui s'était embarquée sur *l'Hydaspe* à Latakié; M. Blanche, vice-consul à Tripoli et botaniste passionné; enfin mon ancien collègue le docteur Suquet, médecin sanitaire français, me firent le meilleur accueil. Je visitai l'atelier de M. Rogier, dont les cartons sont pleins de souvenirs d'Orient. Il est dur de n'avoir que deux jours quand on pourrait visiter en pareille compagnie les ruines voisines de Balbek, et Damas la ville sainte; pénétrer dans les gorges romantiques du Liban et tracer sur ses flancs les zones de végétation les plus variées, depuis le dattier, l'oranger, le cotonnier et la canne à sucre qui vivent au bord de la mer, jusqu'aux sommets où l'on retrouverait probablement des plantes de la Laponie; car entre Latakié et Beyrouth nous aperçûmes encore des flaques de neige sur les cimes les plus élevées du Liban.

La végétation des environs de la ville ressemble à celle de Tripoli; cependant je vis là pour la première fois le figuier sycomore, arbre majestueux qui figure dans les tableaux de scènes bibliques ou orientales : c'est le *Sycomoros* de Dioscoride, et son bois indestructible était employé par les anciens Égyptiens pour faire les cercueils de leurs momies. Les fruits sont de petites figues douceâtres portées sur de courtes brindilles dépourvues de feuilles et qui hérissent les grosses branches de l'arbre. Le ricin d'Afrique est très-commun à Beyrouth, et, grâce aux indications de M. Blanche, je pus recueillir le *Pancratium parviflorum*, qui ne croissait pas comme ses congénères dans le sable de la mer, mais sur un mur de pierres sèches. Sur le Liban, à 500 mètres environ au-dessus de la mer, on admire le rhododendron pontique cultivé dans nos jardins, et qui ne se retrouve en Europe, à l'état sauvage, que dans les montagnes de l'Espagne et du Portugal. Beyrouth est menacé par des dunes de sable mouvantes qui s'avancent vers la ville. Pour

les arrêter, l'émir Fakkardin fit planter un bois percé d'allées qui se nomme la *promenade des Pins* : ce sont, en effet, des pins pignons qui ont été semés si dru qu'ils ont pris un aspect tout particulier. S'élevant tous à la même hauteur, ils ressemblent à une immense charmille ou à ces buis que la manie architecturale de nos ancêtres taillait en forme de murailles. Dans les allées sablonneuses de cette promenade, je remarquai la coloquinte à l'état sauvage.

JAFFA.

Après deux jours il fallut quitter Beyrouth; c'était assez pour le regretter, pas assez pour jouir pleinement de ses beautés. En longeant les côtes de la Palestine, nous vîmes de loin le promontoire du Carmel, d'où l'ascétisme rayonne sur le monde catholique, et bientôt nous nous trouvâmes devant Jaffa, l'ancienne Joppé, le port de Jérusalem, brûlée par Judas Machabée, ravagée par Vespasien, conquise par les croisés, assiégée par Bonaparte et emportée après une lutte acharnée, malgré la peste qui décimait son armée. Cette ville, comme on le voit, a subi plus d'une fois les vicissitudes de la guerre : elle est bâtie en amphithéâtre comme Alger et comme Syra. C'est là que débarquent les pèlerins de Jérusalem. L'immense majorité se compose de Grecs schismatiques, puis viennent les Arméniens, enfin les catholiques. On compte aussi un certain nombre de juifs; ce sont des vieillards qui vont à Jérusalem pour y mourir et reposer sous les pierres de la vallée de Josaphat, dans la terre d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Rien de plus oriental que la porte par laquelle on sort de Jaffa pour aller à Jérusalem. Elle s'ouvre sous une tour bâtie par les croisés : en dehors est une fontaine surmontée d'une inscription arabe et sans cesse entourée de chameaux, les uns accroupis sur le sable, les autres debout, le cou tendu et s'abreuvant dans le bassin. Plus loin sont les nombreux cafés qui n'auraient pu trouver place dans l'étroite enceinte de la ville; ils n'ont qu'un rez-de-chaussée, et les terrasses sont occupées par une population bigarrée : des Arabes pillards de la Palestine, des Turcs indolents, des Arméniens voyageurs, des Grecs, des Juifs, des nègres, un rendez-vous des peuples de l'Orient attirés par l'appât du lucre ou la ferveur de la dévotion. La campagne voisine est un jardin d'orangers arrosés par des puits à roue, de bananiers aux fruits délicieux, de grenadiers, de cotonniers arborescents, d'*Opuntia* dont les troncs devenus cylindriques sont de véritables arbres. Dans les haies je vis l'*Ephedra altissima* s'élevant à trois mètres, soutenu par les arbustes voisins.

ALEXANDRIE.

C'est un crève-cœur d'être à une journée de Jérusalem et de ne pouvoir pas y aller. Je me consolai par la certitude de voir l'Égypte : en effet, le lendemain matin, étant à dix milles de terre, nous entrâmes dans les eaux vertes du Nil qui ne se mêlent pas aux flots azurés de la Méditerranée. Le fleuve était dans toute sa crue, et c'est la bouche de Damiette qui s'avançait ainsi en pleine mer. Nous ne pouvions apercevoir les terres basses du Delta, mais nous distinguions admirablement les palmiers dont elles sont plantées et les barques mouillées à l'embouchure de Damiette agrandies par le mirage. Un vol de flamants formant une ligne sinueuse passa près du navire. Le soleil se coucha plus splendide que jamais. Le lendemain nous entrâmes dans les passes d'Alexandrie et mouillâmes à l'entrée du port, près de deux vaisseaux à trois ponts de la flotte égyptienne.

Alexandrie est une ville européenne; le quartier oriental lui-même n'a pas de caractère; mais les environs sont d'un aspect des plus extraordinaires : partout du sable, de longues plages, des lignes de dunes ou de monticules formés, comme le *monte Testaccio* de Rome, par les débris de l'Alexandrie des Ptolémées. Quand, vers le milieu du jour, on monte sur la terrasse d'une maison d'où la vue s'étende au loin dans la campagne, le mirage déforme tout le paysage : on ne sait où finit la terre et où commence l'eau; dessiner les contours du lac Maréotis serait une tâche impossible. Des groupes de palmiers semblent plantés dans un marais, quoiqu'ils ne croissent que sur le sable. Toutes les images lointaines sont brouillées, confuses, altérées. Des lambeaux de terre se détachent du rivage et représentent des îles qui n'existent pas; d'autres sont suspendus en l'air comme des aérostats. Les barques du Nil deviennent des vaisseaux à trois ponts surmontés d'une voilure fantastique. Tout est confus, incertain, changeant comme dans un paysage effacé. C'est bien ainsi que l'imagination se représente la mystérieuse Égypte, la terre des sphinx, des pyramides et des hiéroglyphes. Ses dynasties royales remontent si loin dans la série des siècles que les sept fléaux annoncés par Joseph à Pharaon sont pour elle un événement relativement récent, un douloureux épisode de son histoire moderne.

La végétation, à défaut de la température, suffit pour apprendre au voyageur qu'il n'est plus qu'à 31 degrés de l'équateur. Le dattier est l'arbre le plus commun dans la ville et aux environs; partout on voit son stipe cylindrique balancer dans les airs un chapiteau formé de nombreux régimes de dattes et surmonté d'un élégant panache de grandes feuilles finement découpées. Rien n'est plus beau qu'une avenue de ces nobles arbres. Les individus mâles sont rares, on n'en cultive que le nombre nécessaire pour féconder les pieds femelles qui seuls portent des fruits. A Ramlé, village situé du côté de la baie d'Aboukir, où les habitants d'Alexandrie vont respirer l'air de la mer, on voit quels aspects variés le palmier peut revêtir, et l'on conçoit l'enthousiasme des prophètes de la Bible et des poëtes de l'Orient qui l'ont célébré dans leurs chants poétiques : tantôt il s'élance verticalement, semblable à une colonne solitaire, ou bien il se couche et se tord sur le sol comme un serpent; ailleurs, plusieurs arbres réunis s'arrondissent en dôme de verdure; plus loin, le tronc cassé par le vent a été remplacé par les innombrables rejetons de la souche qui l'ont transformé en buisson épineux : ainsi, à l'état sauvage son aspect n'est jamais le même; mais une rangée de dattiers plantés et alignés a toute la régularité, la symétrie et la majesté de la colonnade antique dont elle est le modèle.

Grâce au canal Mahmoudié, qui met le Nil en communication avec Alexandrie et arrose les terres qu'il traverse, on peut admirer le long de ses rives une végétation arborescente magnifique. L'*Acacia Lebbek*, le bel-sombra *(Phytolacca dioica)*, le figuier sycomore, les *Diospyros*, les *Tamarix*, atteignent la taille de nos plus grands arbres. Les bananiers, les orangers, les citronniers se chargent de fruits, l'*Acacia Farnesiana* s'élève à une hauteur inusitée. On cultive avec le plus grand succès la canne à sucre, le coton et le gombo *(Hibiscus esculentus)*. Je visitai deux jardins situés sur les bords du canal, celui de Saïd-Pacha et celui de M. Pastré. Outre les arbres d'ornement de nos orangeries, tels que les *Lantana*, les *Datura* en arbre, les *Sparmannia*, le *Nicotiana glauca*, je remarquai les espèces suivantes : *Ficus elastica*, *Croton sebiferum*, *Poinsettia pulcherrima*, *Parkinsonia aculeata*, *Poinciana Gilliesii* et *P. pulcherrima*. Ces arbres exotiques seront beaucoup plus nombreux quand les amateurs d'Alexandrie se mettront en rapport avec les jardins de l'Inde, celui de Calcutta ou de Buitenzorg à Java, par exemple, au lieu de tirer leurs arbres d'ornement des serres de l'Europe. Si les vœux des amis du progrès et de la civilisation s'exaucent, si la barrière qui nous sépare de l'Inde est détruite, c'est-à-dire si l'isthme de Suez est

percé, la modeste science de l'horticulture aura sa part dans ce bienfait universel. Le transport plus facile et plus rapide des végétaux vivants dotera l'Égypte et l'Europe d'une foule de plantes que nous ne connaissons encore que par des figures ou des échantillons desséchés.

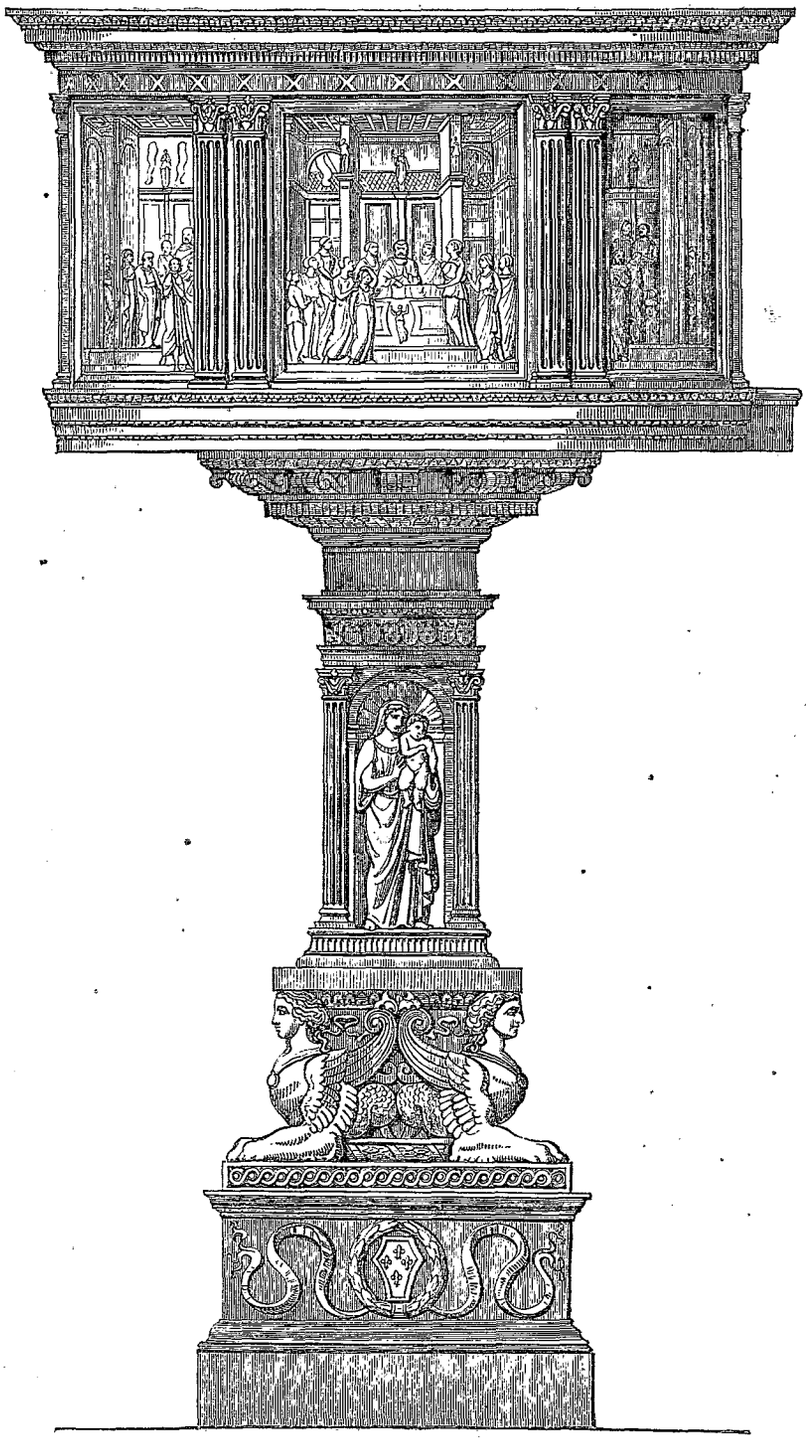
RETOUR.

Je quittai Alexandrie après un séjour trop rapide pour pouvoir visiter les hommes distingués qui l'habitent. *L'Hydaspe* sortit des passes et mit le cap sur Malte; c'était une

Rue des Chevaliers, à Rhodes. — Dessin de Freeman.

navigation de quatre jours qui ne fut troublée par aucun incident. Seulement, des oiseaux de passage venaient se percher dans la mâture; je remarquai qu'ils ne voyagent ni isolés, ni par troupes nombreuses, mais par compagnies de deux à cinq. A 25 milles au sud de Malte, nous avions à bord des hirondelles, des rossignols, des culs-blancs et des cailles. Tout à coup j'aperçus au sommet du grand mât un petit oiseau de proie du genre des émouchets. Quel prodigieux instinct avait appris à ce corsaire ailé que sur ce navire, hors de vue de toute terre, se reposaient de petits oiseaux fatigués d'un long trajet! Après en avoir dévoré un qu'il avait surpris, il se mit à poursuivre les autres, mais, à notre grande satisfaction, ils lui échappaient toujours en glissant au milieu des agrés du navire. Le soir, le capitaine ordonna à un mousse de monter à la flèche du mât et d'y surprendre le brigand endormi. Il fut pris, en effet, et mis dans une cage avec un aigle pêcheur que nous avions embarqué à Latakié. Tel fut le dernier épisode d'une navigation qui n'en présenta que d'agréables. Comment en serait-il autrement quand on fait le tour de l'Orient en trente-huit jours, à bord d'une frégate à vapeur admirablement installée, commandée par des officiers capables et pleins d'obligeance pour les passagers, au milieu d'une société choisie qui se renouvelle à chaque échelle, et se compose de représentants de tous les peuples de l'Orient et de l'Occident. Cicerone volontaires, ils complètent votre instruction; ce que vos yeux n'ont point aperçu, ce que votre intelligence n'a pas saisi, la conversation vous l'apprend. Les traversées, lacunes stériles de tant de voyages, deviennent aussi instructives que les séjours, et ce voyage accompli en six semaines est en définitive plus fructueux que d'autres auxquels on consacre plusieurs mois.

PISTOIA.



Chaire de prédication dans l'église cathédrale de Pistoia. — Dessin de Freeman (1).

Le voyageur qui débarque à Livourne s'arrête à Pise; mais à peine a-t-il vu le dôme, la tour penchée, le baptistère et le campo santo (en d'autres termes, l'église, son clocher, sa chapelle de baptême et son cimetière), qu'il remonte en toute hâte en wagon pour se rendre d'un trait rapide à Florence. Lorsque, après un séjour qu'il prolongerait volontiers pendant des années, il s'arrachera enfin aux séductions de la ville du Dante, de Ghiberti et d'André del Sarte, il s'élancera comme une flèche vers Bologne, Sienne, ou Rome, et, las d'admiration, il sortira d'Italie par Milan ou Gênes, Naples ou Civita-Vecchia. Il n'aura vu que les capitales. On ne visite plus, en effet, les petites villes autant qu'aux jours où l'on cheminait à courtes étapes dans ces gais et paresseux voiturins, qui ne faisaient pas plus de 6 lieues à la journée. De gré ou de force, en ce temps-là, il fallait bien tout voir. A la vérité, il est aussi facile aujourd'hui, quoi qu'on en

(1) D'après une gravure en taille-douce du bel ouvrage de M. J. Gailhabaud intitulé : *l'Architecture du cinquième au dix-septième siècle*. Paris, Gide et Baudry.

dise, de s'arrêter sur tous les points intéressants de l'Italie : le chemin de fer se prête même mieux qu'aucun des véhicules du passé à tous les plans de voyage sur les lignes qu'il traverse; et quant aux espaces qu'il ne dessert pas encore, rien n'empêche qu'on ait recours pour les explorer aux voitures de louage. Mais la facilité de voyager vite est une tentation à laquelle on résiste peu; on devient plus impatient : si nous pouvions nous servir d'ailes ou de nacelles volantes, nous passerions par-dessus l'Italie pour aller nous poser tout d'abord sur les pyramides.

Pistoia, que nous avons le regret de ne pas avoir revue depuis la construction de la route ferrée qui conduit aux Apennins dans la direction de Bologne, est située à 27 kilomètres de Florence. Ses rues larges et droites, ses beaux monuments, ses tableaux, ses sculptures, nous ont laissé d'agréables, mais trop lointains souvenirs. L'église Saint-Jean Rotondo, de forme octogone et surmontée d'un toit de plomb pyramidal, est incrustée au dehors de marbres blancs et noirs, et cette bigarrure serait, dit-on, de même que dans tous les édifices qui offrent cette particularité, un signe de la réconciliation des blancs et des noirs, factions nées à Pistoia. De jolies statuettes, des bas-reliefs curieux, ornent la porte d'entrée, et on les attribue au ciseau des fils d'André de Pise. Dans l'église Saint-Barthélemy *in Pantano*, on voit une chaire de 1250 posant sur trois colonnes et un crucifix de bois du siècle précédent. Les orgues de l'église du Saint-Esprit et de l'église dédiée à saint Pierre le Majeur sont renommées. A la cathédrale, fondée au commencement du douzième siècle par la comtesse Mathilde, restaurée par Nicolas de Pise, on remarque, au-dessus de la porte principale, un bas-relief et des fleurs et des fruits, par Lucca et Augustin della Robbia; à l'intérieur, on admire la chaire de prédication, modèle de grâce, d'élégance et de pureté, que l'on doit attribuer à un artiste du seizième siècle; l'autel d'argent de la chapelle Saint-Jacques, chef-d'œuvre d'orfévrerie et de sculpture du quatorzième siècle; deux tableaux de Vasari, un autre de Credi, longtemps attribué à Léonard de Vinci; un mausolée très-curieux du jurisconsulte Cino de Pistoia, ami du Dante et maître de Pétrarque et de Bartole; le tombeau de l'évêque Léon Strozzi, celui de Nicolas Forteguerri (Carteromaco), prélat du quinzième siècle; un bas-relief représentant l'évêque Donato Medici. La chaire et le bénitier de l'église de Saint-Jean l'Évangéliste sont des œuvres du meilleur style. La chaire de la vieille église Saint-André mérite l'attention. Nous nous rappelons aussi une couronne de laurier suspendue, au-dessus d'un autel, dans l'église de Sainte-Marie de l'Humilité, et qui orna jadis au Capitole le front d'une femme poëte, Corilla Olimpica, paysanne des environs de Pistoia, dont le vrai nom était Magdalena Morelli Fernandez.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite. — Voy. p. 314, 326, 334.

29 août. — Merci, monsieur Éverard, nous vous avons prêté le logis, mais c'est vous qui avez donné la fête. Le charmant convive! Qu'il a donc une heureuse mémoire! comme il sait bien retrouver, au moment voulu, le souvenir qu'il faut pour qu'on revive avec joie dans le passé! Il parle beaucoup, M. Éverard; sans doute il n'a pas dit que des choses intéressantes pour moi, et cependant je me suis intéressée à tout ce qu'il a dit. Pouvait-il en être autrement? Je voyais le père positivement rajeunir sous le feu roulant des paroles de son ancien ami; remis, pour ainsi dire, en présence de ses meilleurs jours d'autrefois, ce n'était plus monsieur Kress, le vieil employé, que j'avais devant les yeux. Sa taille, maintenant un peu courbée, s'était redressée; son teint pâli se ravivait; sa voix, d'ordinaire faible et timide, avait pris un si ferme accent d'autorité et d'enjouement que je le regardais et l'écoutais avec autant de bonheur que de surprise. Il me semblait transfiguré! Je le voyais tel que me l'avait souvent représenté ma mère, tel, enfin, que moi, sa fille, je n'avais pas pu le connaître. C'était Joël Kress à vingt ans en deçà, alors qu'il avait à la fois la certitude d'un glorieux avenir et la confiance en son génie. De ces deux forces qui le soutenaient en ce temps-là, une encore lui reste : la confiance en lui; mais il ne l'a pas seul; quelqu'un la partage, cette confiance, et c'est ce digne M. Éverard. Il fallait les entendre, le grand artiste et son admirateur, ramenés à leurs souvenirs, rendus à leurs espérances. Pour moi, silencieuse, mais non inactive du cœur, durant leur entretien, j'ai senti plus d'une fois l'enthousiasme me gagner, les larmes me venir aux yeux; des larmes de joie et d'orgueil : j'ai été fière du nom que je porte; bien plus, j'ai cru comprendre la peinture!

— Quel maître nous aurions eu en toi, Joël, disait notre convive, si tu avais voulu tenir tout ce que tu promettais!

— Je l'ai tenu, et mieux encore! répondit chaleureusement le père; mes preuves sont là. Et il désignait son atelier.

— Oui, mais chez toi, cachées, comme ensevelies. Égoïste! avare! tu oublies que le talent, ce don précieux du ciel, n'est accordé aux grands artistes qu'à la condition de l'exercer pour la jouissance des autres. Tu voles ton siècle, malheureux!

— Je ne volerai pas la postérité! répliqua le père, visiblement flatté des reproches de son ami. Je laisse tous les noms fameux d'aujourd'hui faire leur tapage; qui se souviendra d'eux quand on parlera de moi? Car je ne me décourage pas; non, j'ai de la patience; d'ailleurs, il est facile d'en avoir, lorsqu'on peut se dire : Mon temps viendra!

— Et en l'attendant, observa M. Éverard, grand artiste ignoré, philosophe pratique, tu végètes obscurément dans un mince emploi qui conviendrait, tout au plus, à un incapable de ma sorte. Ah! si j'avais eu en main le talent que je t'ai connu, cela ne m'aurait peut-être pas empêché de perdre ma fortune; mais je n'en serais pas réduit à attendre une vacance dans ton administration ou ailleurs. Enfin, il t'a convenu d'être commis, c'est bien, ou plutôt, non, c'est mal; car tu n'es pas à ta place et tu tiens la place d'un autre.

Tout ce qui précède, M. Éverard l'avait dit d'abondance, avec netteté et franchise; mais, à ces derniers mots, sa voix s'assourdit, et il parla entre ses dents, comme il arrive lorsqu'on ne veut pas dire toute sa pensée. Ce fut, du reste, le seul démenti qu'il donna à son aimable caractère; presque aussitôt il reprit le ton chaleureux et enjoué sur lequel il avait, tout d'abord, monté la conversation. Cependant je n'avais pas été seule à remarquer ce brusque changement dans la manière d'être de notre convive, le père aussi s'en était aperçu; car, répondant à l'arrière-pensée de son ami, il dit :

— Tu me reproches la résolution que j'ai prise et la vie obscure que je mène; cela tient à une promesse, vois-tu. J'aurais dû peut-être ne pas la faire; je l'ai faite, je dois la tenir; mais au lieu de me blâmer, tu me plaindrais, tu m'admirerais même, si tu savais ce qu'il y a d'abnégation et de courage à remplir l'engagement de garder pour l'avenir ce qui ferait aujourd'hui votre fortune, ce qui sera un jour votre gloire!

Je devinai qu'à la fin de tout ceci le nom de ma mère allait arriver, non pas pour être honoré, béni comme il doit l'être; par amour pour cette chère mémoire, je résolus

d'arrêter la confidence à son début, et, comme diversion, je posai sur la table ma crème aux amandes pralinées. Elle était manquée! Est-ce un malheur? Non, car cet accident a égayé le reste de la soirée. Notre convive s'est bien moqué de moi, qu'importe? Le père a été si heureux aujourd'hui que je dis encore : Merci, monsieur Éverard.

20 septembre. — Il est près de minuit; voilà plus de deux heures que je suis seule dans ma chambre, libre de réfléchir sur ce qui s'est passé tantôt, et, en ce moment encore, je me sens si folle de joie, si glorieuse pour le père d'un pareil événement, qu'il m'est impossible de mettre de l'ordre dans mes souvenirs. Essayons.

Aujourd'hui dimanche, vers midi, un petit vieillard assez mal vêtu et qui m'a d'abord paru fort incivil, est venu demander M. Joël Kress, artiste peintre. C'est la première fois qu'on désigne ainsi le père. Étonnée, j'hésitais à répondre et tenais la porte entr'ouverte. — S'il n'y est pas, m'a dit l'étranger, passant devant moi sans m'adresser un mot d'excuse et allant familièrement se camper dans le fauteuil du maître, j'attendrai son retour. Il me serait impossible de revenir, je pars cette nuit, et je ne veux pas sortir d'ici les mains vides.

Si nous avions eu des dettes, — que Dieu nous en garde jamais! — j'aurais jugé, aux singulières paroles de ce monsieur et à ses façons malséantes, que j'avais affaire à un créancier, et je serais devenue toute tremblante; mais, grâce au ciel, nous ne devons rien : aussi est-ce sans trembler que je lui ai demandé son nom et ce qu'il voulait à mon père. Il m'a répondu très-impoliment, toujours assis, et en continuant à consulter des yeux les notes d'un petit carnet qu'il avait tiré de sa poche :

— Comme je n'ai affaire qu'à M. Joël Kress en personne, tout ce que nous dirions et rien, cela reviendrait absolument au même. S'il est sorti, occupez-vous de votre ménage comme si je n'étais pas là : au contraire, s'il est chez lui, dites lui sur-le-champ qu'on le demande; car mon temps est précieux, il est donc inutile que vous me le fassiez perdre.

En effet, le père était chez nous, mais dans son atelier, et il m'avait dit en s'y enfermant : — Excepté pour notre ami Éverard, ne me dérange ni sous aucun prétexte, ni pour personne. — D'ordinaire je respecte religieusement cette consigne; mais, voyant bien qu'il me serait impossible de me débarrasser de ce petit vieillard aussi tenace qu'impoli, je frappai à la porte de l'atelier, et je dis au père, à travers la serrure : — Répondez vous-même que vous n'y êtes pas, autrement le monsieur qui est là ne voudra pas s'en aller. — A ma voix, la porte de l'atelier s'est ouverte; le père a paru sur le seuil, palette et pinceaux à la main. A l'aspect de l'artiste, notre visiteur s'est levé tout à coup; il a encore passé précipitamment devant moi; mais, cette fois, en me disant : — Merci. — Et, de même qu'il s'était faufilé dans la chambre, il s'est glissé dans l'atelier. J'ai entendu un moment le père réclamer contre cette façon de s'introduire quelque part sans demander au moins passage, et je m'attendais à voir sortir aussitôt l'indiscret, confus et congédié; mais au lieu de l'intrus, c'est le père qui a reparu à la porte, et pour me dire seulement ces deux mots : — Laissez-nous. — Après quoi il s'est enfermé avec le petit vieillard, et, durant plus d'une heure, ils sont restés tête à tête ensemble. Malgré les tentations de la curiosité, j'ai attendu jusqu'à la fin du mystérieux entretien, sans céder une seule fois au désir d'écouter à la porte. Il m'a fallu pour cela d'autant plus de courage, que parfois les voix s'élevaient comme dans un chaleureux débat et qu'à la conversation animée se mêlait le bruit d'un singulier remue-ménage. Ce sont les tableaux qu'on déplaçait. Enfin, l'entretien s'est terminé et la porte s'est rouverte. J'ai vu partir l'étranger : il emportait un cadre et semblait triomphant. J'ai compris alors le sens de ces mots : — Je ne sortirai pas d'ici les mains vides. — Quant au père, il était pâle d'émotion, et il me fut facile de deviner qu'il faisait effort sur lui-même pour pouvoir reconduire son visiteur jusqu'à la porte de l'escalier, et pour répondre : Au revoir! quand celui-ci prit définitivement congé de lui.

Dès que nous nous sommes retrouvés seuls, le père, qui n'avait plus besoin de se contraindre, s'est jeté dans son fauteuil; il a pressé son front de ses mains, et il s'est écrié : — Julie! Oh! Julie! — Au nom de notre mère, je me suis approchée de lui pour l'interroger; il a levé les yeux vers moi; ses yeux étaient pleins de larmes. Je suis demeurée muette de saisissement, c'était la première fois que je voyais pleurer mon père. Répondant à la question que je voulais et ne pouvais plus lui adresser, il m'a dit : — Je pleure le bonheur que nous aurions pu avoir et dont elle n'a pas voulu. Je pleure l'obscure existence que sa craintive sagesse nous a faite et que je pouvais, moi, lui faire si belle! Madeleine, a-t-il ajouté en m'attirant vers lui par un mouvent de tendresse, Madeleine, ton père peut le dire à bon droit, maintenant : non, il n'est pas un de ces fous orgueilleux que leur impuissance condamne à mourir inconnus. Tu sais quel est l'homme qui était ici tout à l'heure?

— Non, répliquai-je, puisqu'il n'a voulu se nommer qu'à vous seul?

— Tu n'as donc rien entendu de notre entretien?

— Rien, mon père; ne m'aviez-vous pas dit : Nous voulons être seuls.

— C'est juste. Eh bien, écoute et sois fière, sois heureuse avec moi, puisque nous ne sommes plus que deux pour partager les joies de la maison. — Pourquoi Simon nous a-t-il quittés? Ah! si ta mère vivait encore! a dit le père au moment de commencer la confidence que j'attendais; puis il a repris : — Cet étranger que tu voulais me faire renvoyer, c'est le fameux Wagner, de Vienne, l'un des plus habiles experts en tableaux de l'Allemagne, celui que les princes consultent pour enrichir leurs galeries. Qui lui a parlé de mes ouvrages, dont je ne parlais qu'avec toi? Comment a-t-il découvert ma demeure? C'est un secret qu'il me dira plus tard. Qu'importe! l'essentiel, c'est qu'il ait vu mes tableaux; il comprend ma peinture, lui! tout ce que mon pinceau a produit, il s'est engagé à le placer. C'est déjà une belle espérance, n'est-ce pas? Il y a quelque chose de mieux pour nous qu'une espérance, je tiens une réalité; Madeleine, j'ai vendu mon premier tableau!

Et, en témoignage de ses paroles, le père étala sur la table une poignée de pièces d'or.

Que dire du reste de la journée après un pareil fait? Rien, il absorbe les autres souvenirs; tout s'efface dans le rayonnement de ces mots : « Aujourd'hui dimanche, 20 septembre, Joël Kress, le grand artiste, a vendu son premier tableau. »

Pourquoi Simon est-il parti? dis-je à mon tour; ah! si notre mère vivait encore! Si elle vivait, elle dirait avec moi au père, en s'humiliant et heureuse de s'humilier devant lui : — Pardonnez-nous de n'avoir su apprécier que votre bonté et d'avoir méconnu votre génie. Nous savions bien que vous étiez un grand cœur, personne n'a eu besoin de nous le dire; comment avons-nous pu douter que vous fussiez un grand talent, quand c'est vous qui l'affirmiez! Nous avons eu l'amour, mais la foi nous a manqué. Cher artiste incompris, à qui nous ôtions des forces et qui n'avez pas perdu courage, pardonnez-nous!

La suite à une autre livraison.

LE PUBLIC ET LES ŒUVRES D'ART.

I. LE SENTIMENT DU BEAU. — LE GOUT. — L'ÉTUDE.

On donne, chaque année, beaucoup de conseils aux peintres et aux sculpteurs qui exposent leurs œuvres : ne serait-il pas utile aussi d'en donner quelques-uns au public qui les juge? Il est vrai qu'il ne manque pas de bons livres sur le beau, sur les principes de l'art, sur l'histoire des écoles anciennes et modernes, sur le génie des grands maîtres, et même sur les règles d'une saine critique; mais ce sont pour la plupart des traités volumineux, abstraits, savants ou spéciaux, qui ne sont qu'à l'usage des amateurs sérieux et déjà préparés, et il semble que ce qu'il faudrait de plus, pour le grand nombre des lecteurs, ce serait un ouvrage court et simple où l'on se bornerait à indiquer sommairement : — les qualités indispensables pour bien comprendre et bien juger en général les œuvres d'art; — la disposition d'esprit qu'il convient d'apporter quand on visite une exposition ou un musée; — enfin la méthode nécessaire à suivre dans l'étude, même rapide et superficielle, d'un tableau ou d'une sculpture.

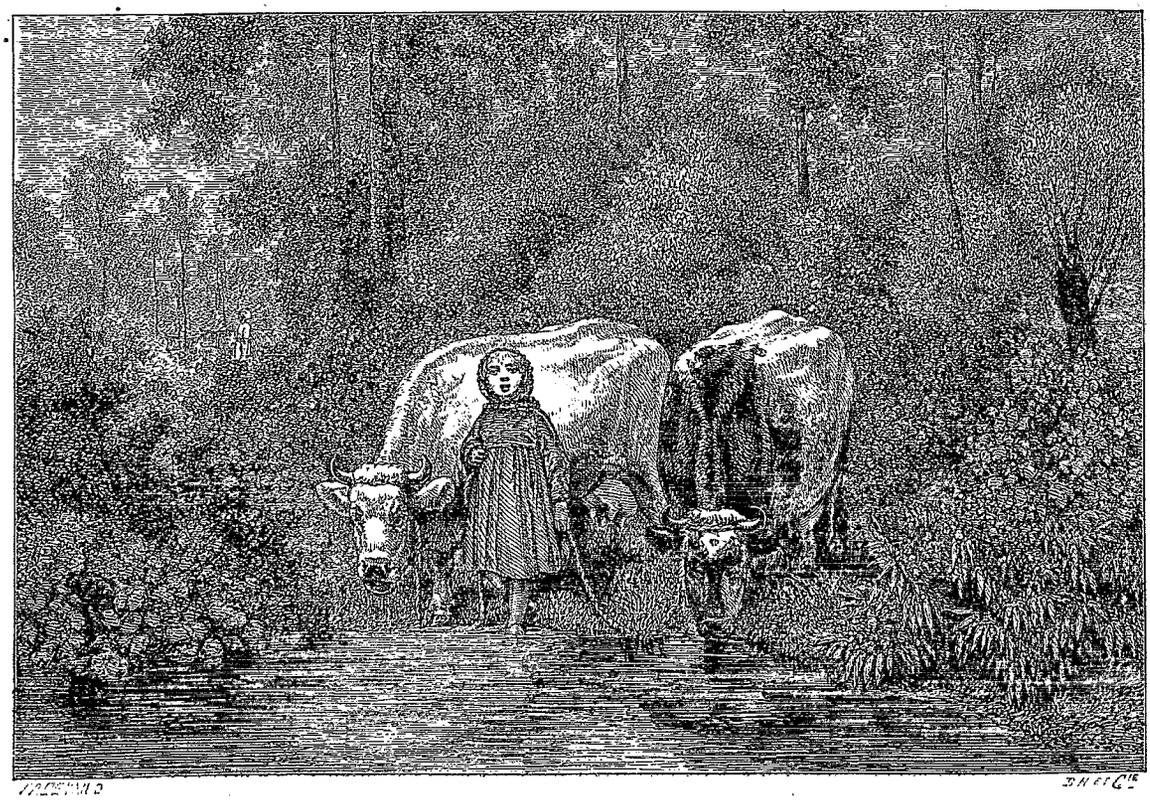
Salon de 1857; Peinture. — Le Déjeuner des lapins, par M. Ph. Rousseau. — Dessin de Freeman.

La qualité la plus indispensable, assurément, pour apprécier avec justice et avec profit pour soi-même les œuvres d'art, est d'avoir le sentiment du beau. Quoique l'on puisse considérer ce sentiment comme inné dans l'homme, il est certain toutefois qu'on ne l'y trouve souvent qu'à l'état rudimentaire ou incomplet. Combien ne voit-on pas de personnes qui confondent le grand et l'énorme avec le beau; qui préfèrent de bonne foi l'exagération des formes à leur juste proportion, le mouvement désordonné et même incorrect des lignes à leur précision et à leur pureté, la convention à la vérité? Combien n'en rencontre-t-on pas aussi qui ne sont jamais émues que par un seul des aspects du beau : celles-ci uniquement par ce qui est agité, violent, terrible; celles-là, au contraire, par les scènes douces, paisibles, aimables, tandis qu'elles se sentent moins attirées que repoussées par les images véhémentes, et sublimes cependant, des grandes passions humaines ou d'une nature sauvage? Si l'on n'a point, comme le veut Diderot, « toutes les sortes de » goût, un cœur sensible à tous les charmes, une âme sus- » ceptible d'une infinité d'enthousiasmes différents », il faut, non pas blâmer les choses que l'on n'est pas capable de sentir, mais faire ingénument l'aveu de son insuffisance.

Ce n'est pas assez d'avoir le sentiment du beau; il est nécessaire d'y ajouter le goût. Ce sont là deux qualités très-distinctes. Tel qui est prompt à s'attendrir ou à s'exalter devant de grandes œuvres, peut ne pas être sensible à quelques-uns des mérites qui constituent essentiellement une partie de la beauté; par exemple, ne pas être blessé par un défaut dans l'harmonie des couleurs, ne pas apprécier assez la grâce, la délicatesse, l'élégance, la finesse des formes, les charmes indéfinissables de certaines combinaisons d'un art exquis, soit dans la composition elle-même, soit dans les détails. Lorsque l'on est privé de cette qualité si précieuse, on est réduit à n'admirer qu'un choix très-restreint de chefs-d'œuvre dont même on ne sait pas jouir complétement. Il est impossible d'exiger qu'il y ait du génie dans toutes les œuvres; mais il n'en est pas une seule où l'on ne soit en droit de vouloir du goût.

Avec le goût uni au sentiment du beau, on n'est pas encore autorisé à s'estimer un bon juge des œuvres d'art, si l'on n'est pas aidé dans ses appréciations par quelque familiarité avec les chefs-d'œuvres et par une certaine culture de l'esprit. Il est une vérité dont il importe de bien se pénétrer : c'est que la peinture et la sculpture sont des idiomes

particuliers du langage humain qu'on n'entend pas bien sans habitude et sans réflexion. D'autre part, on doit se rappeler que les sujets que ces arts représentent sont les images de réalités qu'il faut connaître, ou de sentiments dont les nuances infinies ne sont pas toutes accessibles aux esprits incultes et peu exercés à l'observation morale et poétique. Comment se prétendra-t-on compétent pour blâmer ou louer la représentation idéale des événements remarquables du temps passé, si l'on ignore entièrement l'histoire? Quelle jouissance éprouvera devant l'*École d'Athènes* celui qui n'aura aucune idée du vrai caractère des grands hommes que Raphaël y a rassemblés, ou devant les *Bergers d'Arcadie* du Poussin celui qui n'aura jamais lu ni Virgile, ni Théocrite? Nous savons qu'il n'est pas rare d'entendre dire qu'une œuvre d'art n'est pas véritablement et complétement belle si elle ne plaît pas au public même le moins lettré; mais c'est une erreur qu'il est facile de réfuter. Il suffit de remarquer les préférences que manifeste naïvement une foule ignorante, chaque dimanche, au Musée du Louvre. Des groupes considérables s'arrêtent devant des batailles d'un mérite relativement très-secondaire, devant des scènes violentes, grotesques ou bizarres, et c'est à peine si l'on voit quelques personnes attirées et retenues par Raphaël, Rembrandt, le Poussin, Claude le Lorrain, Lesueur, Van-



Salon de 1857; Peinture. — Vaches à l'abreuvoir, par M. C. de Cock. — Dessin de Freeman.

Dyck ou Ruysdaël. Ce n'est point la passion du beau ou le désir délicat du goût qui émeut la plus grande partie du public en présence des œuvres d'art; c'est la même curiosité banale, le même besoin de fortes émotions, qui font qu'elle aime beaucoup mieux, en littérature, les romans et les mélodrames vulgaires que les chefs-d'œuvre de la poésie, de l'histoire ou de la morale, et, en musique, les petits airs gais et communs que les symphonies de Bach, de Haydn ou de Beethoven. Sans doute, on pourrait citer un très-petit nombre d'œuvres éminentes qui plaisent également à toutes les intelligences, au moins dans leur effet général; mais ces œuvres ne sont point pour cela supérieures à celles que la multitude ignorante est hors d'état de comprendre; c'est à la nature de leur sujet, bien plus qu'à leur degré de perfection, qu'elles doivent ordinairement ce privilége. Plus les scènes auxquelles l'artiste applique son art se rapprochent de l'ordre des faits matériels propres à impressionner les sens même les plus rudes, les sensibilités même les moins délicates, plus il a de chances pour obtenir l'unanimité des suffrages; mais à mesure qu'il monte vers les régions les plus élevées où puisse atteindre l'âme humaine, il doit s'attendre à voir décroître de plus en plus le nombre de ses admirateurs. Qui ne donnera volontiers un sourire, même sans bien comprendre toutes leurs qualités, à ce groupe de lapins que met en joie un déjeuner de légumes, ou à cette petite fille qui conduit à la mare, avec une si naïve confiance, les vaches de son père? Quels spectateurs, si peu civilisés qu'on les suppose, resteront insensibles lorsqu'on déroulera devant eux le tableau sinistre d'un incendie, ou lorsqu'on leur ouvrira le cachot d'un prisonnier? Mais que le peintre, par un miracle d'inspiration, d'art et de science, parvienne à exprimer, dans une figure isolée, un élan de sa pensée vers l'infini ou de sa foi dans l'immortalité, comment aurait-il l'espoir de remuer et d'entraîner ceux dont jamais les yeux n'ont percé à travers le voile matériel de la création, et qui n'ont ni la curiosité de l'infini, ni l'amour de l'immortalité? *L'Incendie du bourg* ou le *Saint-Pierre aux liens* de Raphaël obtiendraient, sans aucun doute, plus de succès devant un tribunal populaire, que ses incomparables Madones de Dresde ou de Foligno?

Un homme riche soutenant un jour cette triste thèse qui attribue au jugement des ignorants la même valeur qu'à celui des intelligences éclairées par l'étude et la réflexion, un de nos premiers peintres lui répondit : « Votre

projet est de consacrer un million à l'acquisition de quelques tableaux de premier ordre, et vous avez bien voulu me demander des conseils pour diriger votre choix. Mais si votre opinion est réellement qu'une œuvre d'art n'est pas excellente lorsqu'elle n'est pas comprise et admirée des ignorants aussi bien que des vrais amateurs, souffrez que je me récuse. C'est au suffrage universel que vous devez en appeler pour former votre galerie, et un jury composé des serviteurs de votre château ou des habitants de vos fermes sera bien mieux votre affaire que mon avis particulier, qui, très-probablement, serait presque toujours en contradiction avec le sien. »

En résumé, cultiver en soi le sentiment du beau et le goût, étendre le plus qu'il est possible le cercle de ses connaissances dans toutes les directions, voilà ce que doit faire celui qui désire comprendre et juger les œuvres d'art. Demandons-nous maintenant quelle est la disposition d'esprit qu'il convient d'apporter quand on visite une exposition ou un musée.

La suite à une autre livraison.

LES COMÈTES.

Les comètes sont les astres qui diffèrent le plus de celui que nous habitons, et même de tous ceux que nous avons journellement sous les yeux; et par conséquent elles méritent d'autant plus de fixer notre attention qu'elles nous sont plus extraordinaires. A Tycho-Brahé appartient la gloire d'avoir démontré le premier avec une méthode rigoureuse leur véritable nature, et d'avoir mis ainsi le genre humain sur la voie de tout ce qu'il sait déjà relativement à ce chapitre capital de l'astronomie. C'est par ses belles observations qu'il est devenu évident que ces phénomènes singuliers, sur lesquels l'instinct populaire était depuis longtemps en éveil, loin de se passer dans la région atmosphérique ou sublunaire, comme les savants le pensaient généralement sur la foi d'Aristote, prenaient leur cours, comme tous les phénomènes planétaires, dans les espaces célestes : grande leçon qui enhardissait la philosophie à dépouiller les cieux de ce faux caractère d'immutabilité dont l'antiquité et le moyen âge s'étaient plu à les gratifier, et qui faisait justice, du même coup, de ces voûtes chimériques dont on avait encombré l'étendue, et que les comètes, dans la liberté sublime de leurs allures, auraient dû continuellement traverser et mettre en pièces.

Il est toutefois à admirer que les idées d'Aristote sur les comètes, malgré leur autorité dans les écoles, n'aient jamais réussi à se soumettre entièrement les peuples. Grâce à une sorte de discernement instinctif des choses de la terre et de celles du ciel, sous la forme confuse des superstitions, les masses ne s'étaient jamais départies de protester à leur manière contre ces déterminations irrespectueuses qui réduisaient les comètes à aller de pair avec les nuages et les autres émanations de notre globe; si bien que l'on pourrait dire que la science, en donnant aux âges modernes une juste idée des dimensions et des prodigieux déplacements de ces membres essentiels de l'architecture du ciel, n'a fait en définitive que proportionner la connaissance de la nature au pressentiment populaire. On peut aisément juger aujourd'hui que ce n'était pas donner un tour exagéré à la puissance de ces astres que de la mettre au-dessus de celle de nos empires, et de l'estimer capable de se lier à tous les bouleversements d'ici-bas; car les comètes sont en effet des glaives d'en haut, dont la Providence pourrait se servir à son gré pour opérer, par les voies les plus simples, les révolutions les plus soudaines et les plus grandioses dans le système des mondes.

A la vérité, du sein même de la philosophie, s'étaient élevées, dès l'antiquité, de sérieuses protestations contre la fausse théorie à laquelle le stoïcisme, rallié sur ce point au péripatétisme, donnait une force imposante; mais, dénuées de preuves scientifiques, ces protestations se trouvaient dans l'impuissance de faire loi. Aussi n'est-il permis de les compter que pour des pressentiments inspirés par une perception confuse de l'immensité et de l'infinie mobilité de l'univers. Les aperçus les plus justes sur cette importante matière paraissent avoir été émis par un astronome demeuré, du reste, assez obscur, issu de la dernière école chaldéenne, Apollonius de Mynde. Sa théorie, qui nous a été conservée par Sénèque, est tellement conforme à la réalité, que les observations modernes n'ont fait pour ainsi dire que la confirmer et la développer. « Les comètes, disait, au rapport de Sénèque, cet astronome, ne sont pas des images trompeuses, ni des feux occasionnés par le rapprochement de deux étoiles; ce sont des astres proprement dits, comme le soleil et la lune. Leur forme n'est pas strictement sphérique; mais elle s'étend et se développe en longueur. Ces astres ne sont pas non plus visibles dans toute l'étendue de leur orbite : cette orbite se prolonge dans les régions les plus élevées du ciel, et l'astre ne devient apparent pour nous que lorsqu'il arrive dans la partie inférieure de son cours. Les comètes sont en grand nombre et très-variées, différant les unes des autres par leurs dimensions et par leurs couleurs. Leur clarté s'accroît et diminue de la même manière que celle des autres astres qui, à l'époque où ils descendent dans leurs orbites, nous paraissent plus brillants et plus grands, parce qu'alors ils se rapprochent de nous, et au contraire plus petits et plus obscurs quand ils remontent, parce qu'alors ils s'éloignent. »

C'est évidemment à cette belle théorie, inspirée par une vue si ferme des mouvements du ciel, que l'on doit les réflexions de Sénèque sur les comètes, réflexions que l'on nommerait volontiers prophétiques, si ce mot n'était de ceux que la science rejette. Le motif du philosophe pour se séparer, sur cet article, de l'école stoïcienne, à laquelle il appartenait à tant d'autres égards, est parfaitement scientifique, et c'est précisément celui que Tycho a rendu décisif en l'appuyant par une mesure formelle des distances; il repose sur la propriété dont jouissent les comètes, à l'opposé des météores qui peuvent naître accidentellement dans l'atmosphère, de décrire des courbes régulières? « Il n'appartient qu'aux astres, dit le philosophe, de décrire des orbites. Or, d'autres comètes en ont-elles décrit? je l'ignore; mais, de notre temps, il en est deux qui l'ont fait. De plus, tout ce qu'allume une cause accidentelle s'éteint promptement : ainsi, les bolides flamboient sur leur passage; les foudres ne donnent qu'un éclat; les étoiles filantes volent et coupent les airs. Les feux n'ont de durée que lorsqu'ils proviennent d'un fonds qui leur est propre; et telle est la condition de ces feux divins que l'univers possède à jamais, parce qu'ils forment ses parties et ses membres... Les comètes ont leur région propre : aussi ne sont-elles pas expulsées immédiatement, mais elles arpentent l'étendue qui leur a été assignée; elles ne s'éteignent pas, elles s'éloignent. Mais, dit-on, si les comètes étaient des astres errants, elles demeureraient comprises dans les limites du zodiaque. Mais qui peut imposer aux astres des limites? qui peut resserrer dans un étroit espace ces corps divins? Ces planètes, dans lesquelles on veut voir les seuls astres qui soient en mouvement, roulent elles-mêmes dans des cercles différents les uns des autres : pourquoi n'y aurait-il pas d'autres astres qui circuleraient dans des orbites spéciales et éloignées de celles-ci? Quelle raison y a-t-il pour qu'il existe dans le ciel certaines régions qui ne puissent être parcourues?

» Voyez s'il ne convient pas mieux à la majesté de l'uni-

vers de renfermer une multitude d'orbites que de n'offrir qu'un seul sentier et de demeurer dans la torpeur dans tout le reste de son étendue? Est-il croyable que dans ce champ immense et magnifique, parmi ces étoiles innombrables qui décorent la nuit de leur beauté variée et qui ne permettent pas à l'espace de demeurer vide et inerte, il n'y ait que cinq astres auxquels il ait été donné de se mouvoir, et que tous les autres, peuple fixe et immobile, soient stationnaires?... Et comment s'étonner que les comètes, phénomène si rare, n'aient pas encore été assujetties par nous à des lois déterminées? que nous ne sachions encore ni d'où viennent, ni où s'arrêtent ces astres dont les retours ne s'opèrent qu'après de si longues périodes? Il n'y a pas quinze siècles que la Grèce a compté et nommé les étoiles pour la première fois; il existe encore aujourd'hui beaucoup de nations qui ne connaissent du ciel que son aspect, et qui ignorent pourquoi la lune a des phases et des éclipses. Chez nous-mêmes, ces questions ne sont éclaircies que d'hier. Il arrivera une époque où les choses qui nous sont cachées aujourd'hui se mettront à leur tour en lumière par l'effet du temps et de l'application des siècles. Une seule génération ne saurait suffire à l'accomplissement de telles recherches, fût-elle consacrée tout entière à l'observation du ciel; qu'est-ce donc lorsque d'une si faible suite d'années nous faisons deux parts si inégales entre nos études et nos vices? Ce ne sera que par de longues succesions de travaux que tous ces phénomènes s'expliqueront, et notre postérité s'étonnera que nous ayons pu ignorer des choses si simples. Un jour naîtra un homme qui démontrera dans quelles régions du ciel se meuvent les comètes, pourquoi leur orbite est à part de celle des planètes, quelles sont leur grandeur et leur nature. Réjouissons-nous donc de ce que nous avons nous-mêmes découvert, et laissons à l'avenir sa part de vérité à conquérir. »

Voilà assurément de belles paroles, et qui font honneur à l'antiquité. Nous avons tenu à les citer, car elles peuvent être considérées comme l'introduction la plus naturelle à l'astronomie moderne, et c'est un reproche à faire aux historiens de ne les avoir point relevées comme elles méritaient de l'être. Quelle sainte et ferme confiance dans la perfectibilité du genre humain! Quel audacieux appel aux efforts de la postérité! Quelle vive prévision des Tycho, des Copernic, des Galilée, des Kepler, des Newton! Après un long sommeil, suite du trouble causé par l'invasion des barbares, la science, à peine réveillée, s'anime, comme l'avait pressenti le philosophe romain, par la conscience de ses devoirs; elle ajuste ses instruments d'observation, prépare ses méthodes et ses calculs, et, faisant écho à la parole antique, répond mot à mot au programme qui est ainsi descendu jusqu'à elle à travers les siècles. Il est bien remarquable, en effet, de voir Sénèque, se faisant envers la postérité l'organe de ses contemporains, ne pas se borner à recommander d'une manière générale l'étude des comètes, d'après le vague pressentiment de leur valeur et de leur singularité, mais tracer d'une main ferme les conditions principales du développement de cette branche essentielle de l'astronomie; savoir, l'observation régulière d'un nombre suffisant d'apparitions combinée avec l'exacte détermination des lois auxquelles obéit dans l'étendue la terre elle-même. « C'est une question, dit-il, digne de toute notre attention, de savoir quelle est au juste notre situation; de savoir si nous sommes stationnaires, ou si nous sommes doués au contraire du plus rapide mouvement; si Dieu a mis la terre en mouvement dans l'univers, ou si, au contraire, il a mis l'univers entier en mouvement autour d'elle. Il est nécessaire également de posséder un tableau d'anciennes apparitions de comètes; il est impossible, en effet, de déterminer, dès à présent, les lois de leur course à cause de leur petit nombre, et il s'ensuit que l'on n'est pas en mesure de décider si elles obéissent à des périodes et si un ordre régulier ramène à son jour chacune d'elles. »

Les comètes, ainsi considérées, ne sont évidemment pour la pensée qu'une transition vers ces astres inconnus qui, selon toute probabilité, circulent à notre insu dans des profondeurs inabordables à nos sens. Avant Sénèque, Artémidore avait déjà pressenti que rien n'autorisait à conclure que les cinq planètes qui circulent sous nos yeux fussent les seules qu'il y eût dans le ciel; car la visibilité des objets dépend de deux conditions, de leur degré d'éloignement et de leur degré de lumière, de sorte qu'au cas où il existerait des planètes ou plus éloignées ou moins brillantes que celles qu'il est donné à tous les hommes d'apercevoir, il se pourrait fort bien que nous n'en eussions aucune connaissance. Cette réflexion si solide, à quelque théorie erronée que l'adjoignît son auteur, a été suffisamment confirmée, dans notre siècle, par les découvertes des astronomes, qui portent dès à présent le nombre des planètes à près d'un demi-cent, pour n'avoir plus besoin d'être justifiée, et il est évident qu'elle est propre à communiquer une grandeur toute nouvelle à la contemplation du ciel, qui, outre les merveilles qu'il nous présente, nous en dérobe tant d'autres. Sénèque s'en inspire et en tire un développement si vrai qu'on peut le considérer comme à l'adresse de tous les temps. « Outre les comètes, dit-il, combien existe-t-il d'autres astres qui roulent en secret dans l'espace, sans être destinés à se témoigner jamais aux regards de l'homme? Dieu, en effet, n'a pas fait toutes ses œuvres pour l'homme. Quelle faible partie de cet immense ouvrage est livrée à notre vue?... Nous ne pouvons savoir quel est cet être souverain sans lequel rien n'existe, et nous nous étonnerions de ne connaître qu'imparfaitement certains points lumineux, nous à qui échappe ce Dieu qui est l'essentiel de l'univers!... La nature ne révèle pas en une seule fois tous ses mystères; nous nous croyons déjà initiés, nous ne sommes encore que dans le vestibule du temple. De tels secrets ne se découvrent pas indistinctement ni à tous; ils sont enfermés et cachés dans le sanctuaire. Notre âge en verra une partie, et l'âge qui nous succédera en verra une autre. »

Nous pouvons répéter à notre tour ces sages paroles: notre astronomie actuelle, si puissante qu'elle soit, ne possède qu'une part, et les découvertes réservées aux astronomes qui paraîtront demain sont plus brillantes encore que celles dont l'éclat nous éblouit aujourd'hui. Mais, tout en pressentant de loin, dans les profondeurs de la postérité, la somme énorme des découvertes qui lui appartiendront, surtout dans le champ évidemment illimité de l'astronomie cométaire, c'est une satisfaction pour nous que de mesurer ce que nous avons conquis à cet égard depuis l'antiquité. Les comètes, qui n'étaient pour ses philosophes qu'un accident éphémère et mal déterminé de l'ordre du ciel, en sont dès à présent pour nous des éléments capitaux. Considérées longtemps, même depuis la résurrection de l'astronomie, comme des astres subalternes, comparativement aux planètes, leur importance n'a cessé de s'accroître aux yeux des contemplateurs attentifs; et en réfléchissant, en effet, à leur multitude, à leur grandeur, à la variabilité, aux proportions de leurs orbites, aux actions qu'elles sont capables d'exercer sur nous et sur la totalité de notre système, on ne peut s'empêcher de reconnaître que leur histoire est bien au-dessus du chapitre qui concerne ce petit essaim de satellites qui demeure astreint à circuler dans le voisinage du soleil et dans lequel nous sommes compris. Le secret de leur rareté, mieux compris, est même devenu un témoignage de plus en leur faveur, puisque cette apparente rareté, dans laquelle nous ne devrions voir qu'une mesure de notre propre brièveté, est au fond la conséquence de l'immen-

sité des périodes qui forment leurs années. S'il y en a même qui nous échappent après nous avoir apparu une seule fois, il y a de quoi les admirer encore davantage; au lieu d'être enchaînées comme nous, elles jouissent, grâce à la puissance de leur impulsion primitive, de la liberté de l'abîme, et, voyageant de soleil en soleil, elles contractent par les sublimités de telles allures un air d'indépendance et de majesté qui n'est qu'à elles.

UN COIN DE RUE A ANTIBES.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

Antibes est une des petites villes les plus pittoresques qu'il y ait en France. Bâtie à la base de l'étroite presqu'île qui sépare le golfe de Nice du golfe Jouan, munie d'un assez bon port et bien fortifiée, elle forme la première station que l'on rencontre après avoir franchi la frontière du Var. Je m'y étais arrêté quelques instants pendant que le voiturin, demi-italien, demi-provençal, que j'avais pris à Nice pour me conduire à Grasse, faisait rafraîchir ses chevaux, tout en se rafraîchissant lui-même sans façon. Le panorama qui se déroule du haut des remparts qui défendent le port m'avait tenu longtemps en extase. Rien de plus ravissant : le golfe en demi-cercle promenant lentement ses flots azurés sur une grève de sept à huit lieues de développement, toute garnie d'habitations et de bosquets d'oliviers et d'orangers; par derrière, des collines s'élevant graduellement en amphithéâtre jusqu'aux grandes Alpes, qui dominent avec leurs neiges éblouissantes tous ces entassements secondaires, et, comme pour mieux faire sentir l'éternel printemps de ces heureux rivages, le rehaussent par le contraste de l'éternel hiver; par-dessus tout, l'éclat et la diaphanéité d'une lumière dont rien ne nous donne l'idée dans le Nord, et qui enveloppait en cet instant tout les lointains comme dans un voile féerique. Après m'être oublié dans ma contemplation, je regagnais à grands pas le triste et sombre carrefour où j'avais laissé mon véhicule, lorsque tout à coup, au détour d'une ruelle près de l'église, une large pierre encadrée dans la muraille d'une maison, me saisissant les yeux, vint me fournir un nouveau sujet de distraction, et, amenant à ma pensée le souvenir de votre intéressant recueil, me décida à tirer mon portefeuille pour y consigner à votre intention le croquis ci-joint.

C'était une pierre tumulaire remontant à l'époque où, de colonie grecque, Antipolis, nom charmant tristement défiguré aujourd'hui, était devenue cité romaine. Voici la traduction de l'inscription qui s'y trouvait gravée : « Aux » mânes de l'enfant du Septentrion, âgé de douze ans, qui, » sur le théâtre d'Antipolis, dansa deux jours et plut. »

Concision touchante et pleine d'atticisme! Les yeux fixés sur ces lignes, je vis se réveiller en un clin d'œil autour de moi la ville antique, les bruits de la foule, le public assiégeant les portes du théâtre, les entretiens, les récits, les questions sur le jeune danseur : — Quelle grâce! quelle souplesse! quelle beauté! quels pas charmants et dans quel mode absolument inconnu! Et aussi que d'enthousiasme, que de cris, d'applaudissements, de palmes et de couronnes! Pour ces populations demeurées toujours grecques, malgré la main pesante de Rome, la danse ne pouvait manquer de demeurer toujours le plus entraînant de tous les arts.

Et quelle était la patrie de ce bel enfant? Il venait du Nord, nous dit l'inscription; mais était-ce simplement du nord de la Gaule? Le nom de Septentrion ne répondait-il pas à une origine plus lointaine? Ne serait-ce point la Bretagne ou la Calédonie, si longtemps fidèles au génie national? On peut se figurer qu'encouragé par les suffrages qu'il avait rencontrés dans son pays, et conduit par ses parents, l'enfant se rendait à Rome, sûr de s'y élever promptement à l'opulence et à la gloire, et que, chemin faisant, il faisait les délices des villes placées sur son passage. Mais on peut s'imaginer aussi un pauvre enfant abandonné, victime des sauvages dévastations de la conquête, cherchant sa vie, sans famille, sans nom, connu seulement par la situation de son pays natal, l'enfant du Septentrion, comme dit son épitaphe. Peut-être encore était-ce un captif, un morceau de butin enlevé chez les Celtes indomptés par quelque dur centurion, vendu à un entrepreneur ambulant, exploité, mort dans la mélancolie loin des caresses de sa mère. Dans l'incertitude que laisse planer l'inscription sur cette vie prématurément éteinte et dont quelques lignes tracées sur la pierre rendent le souvenir immortel, toutes ces suppositions sont possibles. Mais cette indécision même, en agitant dans mon imagination les fantômes de la vie antique, ne me semblait point sans charmes, et me plaisait autant que des renseignements plus détaillés.

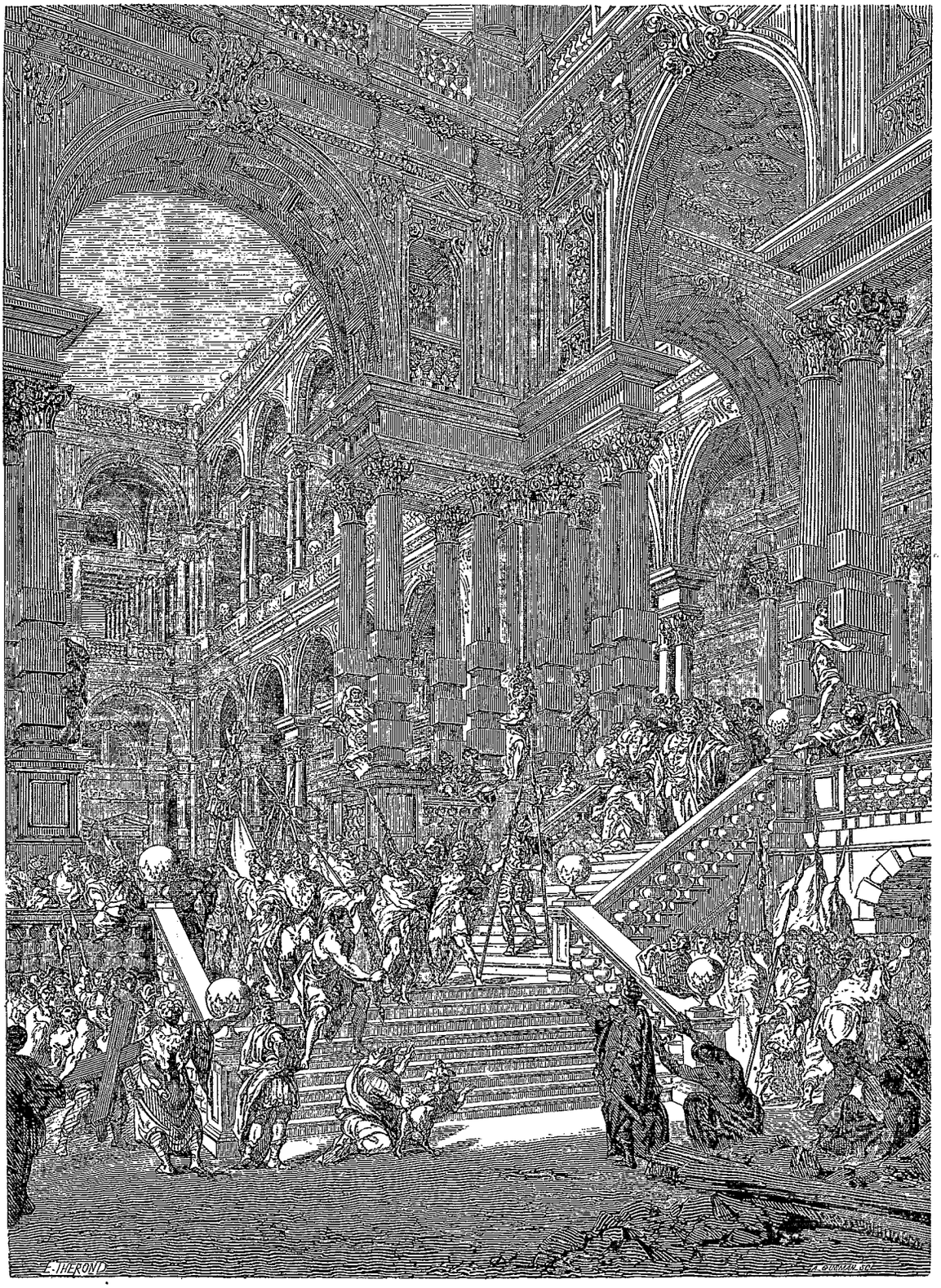
Quoi qu'il en fût, je me représentais le jeune danseur dans l'éclat de son adolescence. Arrivé depuis l'avant-veille, il avait déjà dansé deux fois. Toute la ville se faisait fête de le voir et de l'applaudir encore. Tout à coup, hélas! un bruit sinistre se répand : l'enfant est mort. Peut-être l'action d'une de ces soirées glaciales qui, dans ce climat, succèdent parfois à une journée brûlante, peut-être simplement celle d'un soleil inconnu, avait-elle suffi pour clore en un instant son fragile destin. La cité, qui s'était délectée des grâces de sa danse, le plaignit d'être descendu si jeune au royaume des ombres quand il y avait pour lui tant de joies encore et de

Pierre tumulaire, à Antibes.

plaisirs dans le monde de la lumière. On ne pouvait plus l'accabler sous les couronnes; on voulut du moins l'honorer par un tombeau; et le ciseau du sculpteur consacra sur la pierre, en même temps que l'abrégé de son histoire, l'image des palmes dont la ville d'Antipolis lui avait fait hommage.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

BIBBIENA.



Dessin inédit de Bibbiena, réduit par Théron d.

Ferdinand Bibbiena naquit à Bologne en 1657. Son père, J.-M. Galli, né à Bibbiena, élève de l'Albane, était un peintre bien médiocre et sans aucune fortune. Quoique l'art ne lui eût été favorable d'aucune manière, il enseigna le dessin à son fils, et, ayant découvert en lui une aptitude remarquable, il le fit entrer dans l'atelier de Carlo Cignani,

son ami, et élève comme lui de l'Albane. Le goût de Bibbiena le porta du côté de l'architecture; il s'y livra tout entier. Ses premiers essais furent heureux, et le genre nouveau qu'il adopta pour les décorations attira sur lui l'attention des grands seigneurs. Il fut chargé de construire, pour le duc Ranuce Farnèse, une maison de plaisance à Colorno. Appelé à Barcelone pour diriger les fêtes qui devaient avoir lieu à l'occasion du mariage de Charles III, il s'y acquit une grande réputation. De nombreuses commandes lui arrivèrent de tous-côtés. Le duc de Parme lui donna une pension et le chargea de la construction et de la restauration de ses salles de spectacle. Bibbiena resta longtemps près de ce prince; puis Charles III, devenu empereur, le fit venir à Vienne, le combla d'honneurs, et lui donna la direction générale des fêtes qui célébrèrent la naissance de l'archiduc.

Ferdinand Bibbiena mourut aveugle, en 1743; il laissa trois fils qui suivirent aussi la carrière des arts; ils se nommaient Antoine, Joseph et Alexandre; leur manière de dessiner et de peindre ressemblait à celle de leur père.

Les dessins et les compositions de Bibbiena ont été gravés très-habilement par Antonio Buffagnotti et par Pietro-Giovanni Abati; on reconnaît dans ces eaux-fortes, traitées de main de maître, toute la verve, la hardiesse et la science du compositeur. Notre école d'ornementation française au dix-huitième siècle a longtemps subi l'influence de Bibbiena et de son modèle affectionné Borromini; elle leur avait emprunté ce goût d'architecture surchargée d'ornements, cette rocaille, comme on l'appelle généralement, qui, loin de donner de la grâce à l'architecture, l'alourdit et la surcharge à l'excès. Ces artistes ont produit, en effet, Gilles-Marie Oppenort, Jules-Aurèle Meissonnier, et surtout les décorateurs Piranesi, qui firent un si long séjour en France.

Il existe deux beaux portraits de Ferdinand Bibbiena, et tous deux donnent l'idée d'une physionomie assez insignifiante : il y est représenté la bouche niaise, l'œil hagard et sans expression; on croirait voir plutôt un travailleur pénible et chercheur qu'un artiste doué, comme il l'était, d'une imagination vive, à idées larges et à compositions grandioses.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite.—Voy. p. 314, 326, 334, 346.

21 septembre. — Nous avons été réveillés de bonne heure par la visite de notre ami Éverard. Moi seule l'avais entendu sonner. Il s'est nommé à travers la porte; alors je me suis hâtée de passer un vêtement du matin et, les yeux encore à demi fermés, mais souriant déjà au souvenir du bonheur de la veille, j'ai été lui ouvrir la porte du palier. Je me faisais une fête d'être la première à lui apprendre notre changement inespéré de fortune. Mais au lieu de ce visage franc et ouvert qui appelle la confiance et provoque les aveux, je trouvai dans sa physionomie quelque chose de si incertain, de si soucieux et de si contraint, que je retins l'élan de ma confidence.

— Il est peut-être indiscret, m'a-t-il dit, de venir chez les gens à pareille heure; mais quand on a veillé toute la nuit, on croit, parce qu'il fait jour, que tout le monde est levé. D'ailleurs, on peut me pardonner d'être un peu trop matinal aujourd'hui; je ne serai pas deux fois importun : je viens vous faire mes adieux.

Un gros soupir accompagna ces paroles; je le regardai mieux, et je vis qu'il n'était pas seulement soucieux et contraint, mais que l'expression de son visage témoignait d'une vive inquiétude et d'un profond chagrin. Je me félicitai de mon silence à propos de l'heureuse visite que nous avons reçue hier. Notre ami était en peine, me taire sur ce qui nous arrivait de bon me parut un devoir de charité. De toutes les impertinences de la vanité satisfaite, la plus odieuse, il me semble, est le bruit qu'elle fait de ses joies devant les cœurs attristés.

Il ne m'appartenait pas, jeune fille que je suis, de questionner sur la cause de son chagrin une personne de l'âge de M. Éverard. Je me contentai de lui adresser un regard qui voulait dire : — Je regrette notre séparation et je compatis à vos peines que j'ignore. — Je me disposais à aller frapper chez le père pour lui annoncer le départ de notre ami, quand celui-ci m'arrêta, et me dit, avec une sorte d'hésitation où perçait une visible inquiétude :

— Je vous annonce une nouvelle, Madeleine; vous, en échange, est-ce que vous n'avez rien de nouveau à me dire?

Cette question, je l'avoue, m'étonna. Faisait-il allusion à l'événement de la veille? Comment l'aurait-il su? Depuis la visite de l'étranger nous n'étions pas sortis de chez nous. Quoi qu'il en fût, il m'était facile de voir, à l'anxiété de son regard, qu'il attendait aussi impatiemment ma réponse que si ce que j'avais à lui annoncer eût touché en quelque point à son intérêt personnel; mais la surprise que ceci me causa me fit oublier de répondre.

— Il n'est donc pas venu? Il m'aurait trompé! s'écria alors M. Éverard, avec un roulement d'yeux et un froncement de sourcils qui ressemblaient si fort à de la colère que j'en fus positivement effrayée. Il s'aperçut de mon effroi et se mordit les lèvres, ainsi que nous faisons lorsque, étourdiment, nous avons commis une maladresse. Néanmoins, son regard m'interrogeait toujours.

— Si c'est d'un étranger, M. Wagner, expert en tableaux, que vous voulez parler, répliquai-je enfin, rassurez-vous, nous l'avons vu hier; il a visité l'atelier et, ce qui vaut mieux encore, il a acheté un des ouvrages du père.

Peu à peu, à mesure que je parlais, le calme revenait sur le visage de notre ami, les plis de son front s'effaçaient, et il semblait respirer plus librement. Le changement qui s'opérait en lui me fit deviner sans peine qu'il n'était pas étranger à la visite de l'expert. Je comprenais bien que sa vive amitié pour l'artiste s'intéressât assez à notre bien-être pour qu'il envoyât chez nous un acheteur; mais ce que je ne pouvais m'expliquer, ce que je ne m'explique pas encore, c'est que la supposition de cette visite manquée ait pu lui arracher ce cri d'indignation et de colère : « Il m'aurait trompé! »

Le père nous avait entendus; il arriva. Convaincue maintenant de la participation de M. Éverard à la bonne fortune de la maison, je m'empressai de dire : — Embrassez-moi, père, pour la découverte que j'ai faite. Hier, vous vous demandiez comment votre nom et le bruit de votre talent étaient arrivés jusqu'à l'expert en tableaux; l'auteur de cette heureuse indiscrétion, j'en suis sûre, le voilà! — Et je désignai notre ami, qui me parut plutôt contrarié que flatté de ma pénétration. Il finit cependant par avouer que je ne me trompais pas; mais en faisant cet aveu, il déclara que si j'avais été la première, comme il s'y attendait, à parler de l'événement d'hier, il se serait gardé de nous dire la part qu'il y avait prise. — Singulier scrupule, qui, en ce cas, devait nous porter tort; car son silence nous eût pour toujours laissés en peine de savoir à qui adresser nos actions de grâces. N'est-ce pas compléter le service rendu que de permettre à la reconnaissance d'y attacher un nom?

J'avais dit au père : — Embrassez-moi! — Mais la révélation que j'ajoutai à mes paroles fit qu'au lieu de venir à sa fille, ce fut dans les bras de son vieux camarade de classe qu'il se jeta d'abord. — Je remarquai encore que ce mouvement de chaude amitié produisait sur M. Éverard un sen-

timent de gêne. Je dus naturellement attribuer ceci à la triste préoccupation de ce départ dont il m'avait parlé en arrivant. Ramenée à ce souvenir, j'interrompis le père, qui, tout aux espérances d'avenir ravivées la veille, me semblait parler trop librement de sa joie à quelqu'un que je supposais malheureux.

— Demandez donc à notre ami, lui dis-je, pourquoi il veut partir.

— Si Éverard pense à nous quitter, me répondit-il, ce ne peut être que pour quelques jours.

— C'est pour ne plus revenir, repris-je; il vient ce matin nous faire ses adieux.

Le père ne voulait pas croire à cette fâcheuse nouvelle; son ami la lui confirma. Pressé de questions sur sa résolution inattendue, il répondit que ses infructueuses tentatives comme solliciteur avaient usé son courage. Trompé une dernière fois, la veille, dans son espoir de trouver un emploi, éconduit de toutes parts à cause de son âge, il n'avait reçu de favorable accueil que dans l'administration où travaillait mon père. Et encore, remarquait-il, cette apparence de bonne volonté, il ne la devait sans doute qu'à l'impossibilité où l'on était de la lui prouver, rien ne permettant de faire supposer qu'il y eût, avant peu, une vacance dans les bureaux.

— Ainsi tu renonces à attendre! dit le père; tu vois ce qui m'arrive et tu ne veux pas croire au lendemain! Prends exemple sur moi : j'ai subi bien des mécomptes, sans parler des dédains; pourtant je ne me suis pas découragé, et, tu le vois, j'ai bien fait!

— Oh! toi, objecta M. Éverard, tu t'appuyais sur ta confiance en ton mérite; de plus, tu avais un ami qui a su te faire rendre justice.

A la bonne heure! M. Éverard se décidait à convenir franchement de ce qu'il avait fait pour nous. Le père lui prit la main et dit chaleureusement :

— Cet ami prendra sa revanche; il se donnera tant de peines pour te déterrer un emploi qu'il faudra bien un jour ou l'autre qu'il te case quelque part.

— Un jour ou l'autre! répéta le solliciteur découragé, c'est-à-dire dans le vague de l'avenir. Non, merci de tes bonnes intentions; mieux vaut que je parte.

— Et si on te laisse partir, demanda le père, où iras-tu? que feras-tu? En quel pays trouveras-tu des protecteurs dévoués et une position toute prête à saisir?

— Nulle part, sans doute, c'est pourquoi je suis décidé à ne plus rien demander à personne. Mon parti est pris : avec ce qui me reste j'essayerai de vivre à peu près, jusqu'à l'époque où, mon acte de naissance à la main, j'aurai le droit de réclamer ma place à l'asile de la vieillesse.

Le père sembla bondir à ces mots qui me serrèrent le cœur; je levai tristement les yeux sur ce pauvre M. Éverard, et j'eus aussitôt à me reprocher un doute offensant pour lui : parce que sa physionomie ne me parut pas aussi bien d'accord avec ses paroles que je l'aurais voulu, je me permis de supposer qu'il ne disait pas sincèrement sa pensée.

Essayant de vaincre la résolution extrême de son ami, le père répliqua :

— Y penses-tu? végéter encore dix ans dans un coin pour finir par l'hospice! Beau dénoûment, en vérité, d'une existence qui a commencé avec la fortune!

— Oui, observa M. Éverard avec une sorte d'amertune, ma vie a commencé comme finira la tienne.

— Et le bonheur qui m'arrive, à qui le dois-je? dit le père, à toi, Éverard! Si de mon vivant je puis être connu, c'est parce que ton amitié a cru en mon talent; et tu t'imagines que moi, ton obligé, je permettrai...

Ici le père s'arrêta tout à coup, et il parut réfléchir un moment; je cherchai sa pensée dans ses yeux, et je la devinai d'autant plus aisément que cette pensée était aussi la mienne. Nous nous dîmes du regard que nous nous étions compris. Alors, comme si, en m'attribuant la bonne inspiration qui était éclose en même temps dans nos cœurs, le père avait dû se sentir plus fort pour lutter contre les scrupules présumés de notre ami, il lui dit :

— Madeleine a raison, reste avec nous, Éverard; la maison de Joël Kress n'est pas encore bien riche, mais enfin, elle vaut toujours mieux que l'hospice.

Il est fier, le camarade de classe du père. Cette proposition le fit pâlir, et son attitude sembla nous demander si nous avions voulu l'offenser.

— Cela ne te convient pas? reprit le père d'un air décontenancé, soit! n'en parlons plus; à moins que tu ne te ravises, auquel cas je te demande seulement de te souvenir que ma maison est la tienne.

Un remercîment sec et froid fut la seule réponse que reçut cette proposition toute cordiale; après quoi, M. Éverard se leva et nous renouvela ses adieux.

Certes, quand je pense au service désintéressé qu'il nous a rendu, j'aurais dû me défendre de toute supposition malveillante et faire la part du découragement qui ne permettait plus à notre ami de me paraître tel que je l'avais vu d'abord; mais quelque légitime que fût son changement d'humeur, quoi que j'eusse à me dire pour donner au sens de ses paroles et à l'expression de sa physionomie la meilleure interprétation possible, il me passa par l'esprit ces affreuses réflexions dont je m'accuse : — Il y a une arrière-pensée dans les adieux de M. Éverard. En venant ici ce matin, il espérait mieux de notre reconnaissance que ce que nous lui offrons, et son refus ne vient pas tout à fait de la susceptibilité d'un cœur haut placé. Je ne sais pas au juste comment se manifeste le dépit d'une convoitise trompée dans son attente; mais si j'avais à le peindre, je ferais en ce moment le portrait de notre ami.

Pendant que je me parlais ainsi, et bien à tort sans doute, le père reconduisait jusqu'à la porte son camarade de classe; mais, l'arrêtant soudain par le bras, au moment où il allait sortir, il lui dit, comme s'il venait de prendre tout à coup une grande résolution :

— Éverard, il est impossible que nous nous quittions ainsi. Tu n'as pas, je suppose, l'intention de partir à jeun; je veux que nous déjeunions ensemble. Qui sait si au dessert tes idées seront encore les mêmes? J'espère bien que non! Au surplus, nous verrons; attends-moi, je reviens tout à l'heure.

Sans s'expliquer davantage, il m'ordonna de mettre le couvert, prit son chapeau, et sortit précipitamment. Je remarquai encore que M. Éverard ne fit aucune objection à la brusque invitation du père. Il se mit à la fenêtre pour voir de quel côté tournait son ami, et ne quitta son poste d'observation que lorsqu'il l'eut aperçu revenant à la maison.

— Le voilà, me dit-il en se tournant vers moi, vous pouvez servir le déjeuner.

La façon dont il accentua ces mots : — Le voilà! — me parut étrange; j'y vis l'expression d'une secrète impatience difficile à concilier avec l'attitude qu'il avait prise chez nous depuis son arrivée. Je ne pouvais comprendre qu'il attendît impatiemment le retour d'un ami à qui, une heure plus tôt, il disait adieu sans témoigner beaucoup de regrets.

— Éverard, dit le père en entrant, je viens de réparer mes torts envers toi et de payer ma dette. Quand ce matin, d'accord avec ma fille, je t'ai offert de venir demeurer chez nous, la franchise de ma proposition ne me permettait pas de voir ce qu'il y aurait eu de gênant pour toi à l'accepter. Je comprends ton refus, je l'approuve : si grandement qu'on puisse être logé chez un ami, on y est toujours moins à l'aise que dans le plus petit chez soi. C'est convenu, nous ne demeurerons pas ensemble; mais tu ne partiras pas. La

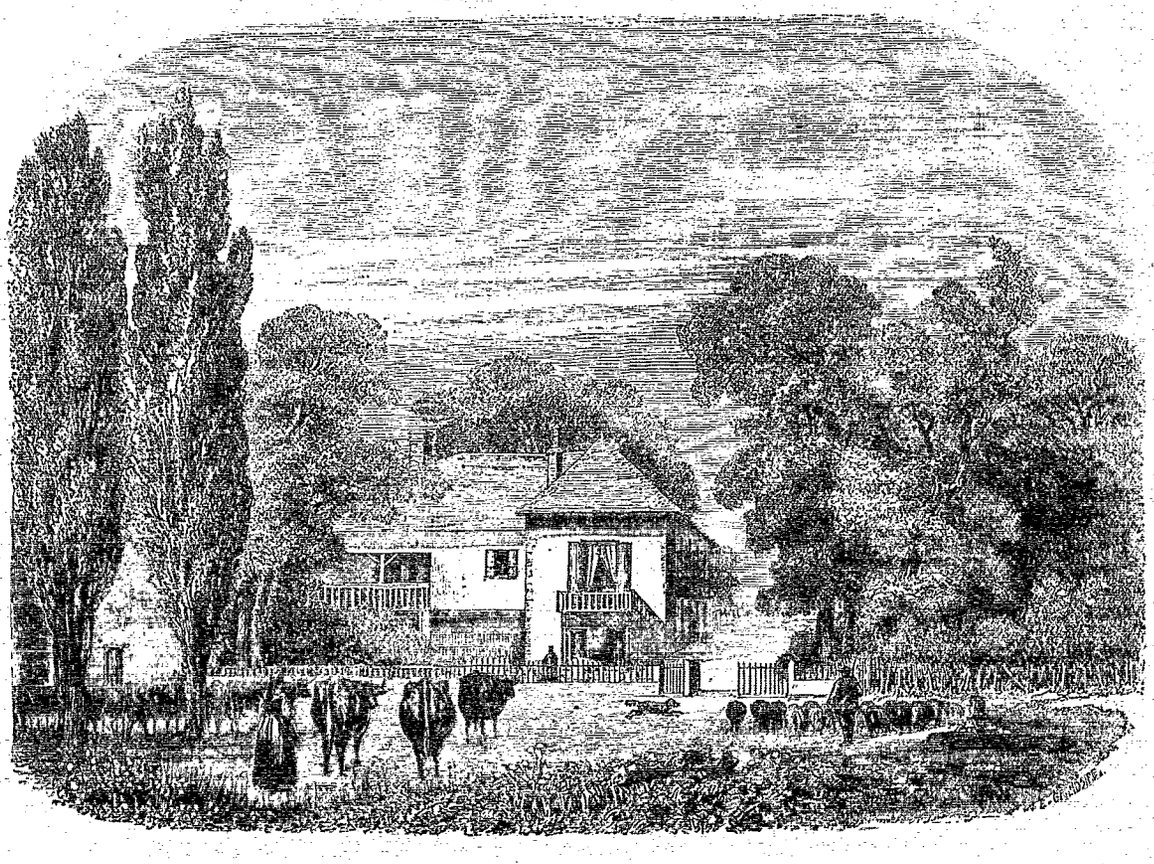
vente de mon tableau à M. Wagner, le fameux expert de Vienne, les propositions qu'il m'a faites pour l'avenir, me décident à consacrer tout mon temps à la peinture. Tu n'attendais qu'une vacance dans mon administration pour être placé, eh bien, à l'heure qu'il est, il y a un emploi vacant : le mien; ou, pour mieux dire, la place est déjà prise, car en donnant ma démission, j'ai rappelé à notre directeur qu'une promesse formelle t'avait été faite; il le savait et il en avait pris bonne note; la preuve, c'est que ce soir même tu recevras ta commission d'employé.

M. Éverard fut sans doute aussi surpris qu'il parut l'être de la généreuse démarche de son ami. Cependant il m'a été impossible, en l'examinant bien, de ne pas me dire : — Ce qui arrive, il l'attendait.

Voilà donc le père libre maintenant de se livrer tout entier au travail qu'il aime. Sa place au bureau sera occupée demain par M. Éverard, qui, ce soir, a reçu son brevet. Je vois l'artiste si joyeux de n'avoir plus à donner la meilleure part de sa vie à une tâche monotone et fatigante, que je sens qu'il est de mon devoir de partager sa joie; je le veux sincèrement, et cependant, pour y parvenir, il faut que je fasse quelque effort sur moi-même. Notre changement d'existence me cause une vague inquiétude; je songe à ma mère; je me demande ce qu'elle penserait de cela si elle vivait, afin de penser comme elle, et... et je ne suis pas contente... pourquoi? *La suite à une autre livraison.*

DERNIÈRES PENSÉES DE SISMONDI.

Si la biographie [1] de M. de Sismondi n'avait été déjà esquissée dans ce recueil, c'est de sa tombe, de cette porte de l'éternité, selon l'expression de l'Apôtre, que nous eussions aimé à suivre de l'œil la route parcourue par l'homme qui a laissé dans ce rustique cimetière une froide dépouille arrosée de larmes et un nom vénéré. Là s'est affaissé sous le poids du travail et du chagrin, plutôt que sous l'effort des ans, l'historien laborieux dont la vie fut toute employée à éclairer, à soulager l'humanité souffrante. Là fut ravi à ses amis celui qui, « à la plus énergique volonté qu'ait jamais possédée l'homme, unissait cette tendresse exquise et délicate qui semble devoir être le partage exclusif de la femme. » Les ardentes et hautes inspirations que refroidirent parfois le travail incessant, la prodigieuse érudition du savant écrivain, reviennent à la mémoire avec tout leur feu, toute leur force, toute leur vitalité, auprès de cette tombe. Il a pu dire avec vérité, vers le milieu de sa carrière : « Je me suis voué à ce que je faisais, travaillant pour le travail, pour la perfection, non pour le profit, ni même pour la gloire. J'ai consacré la plus grande vigueur de ma jeunesse à développer la part ordinaire de talents que j'avais reçue du ciel. » Près de cette cendre inerte, sous ces ombrages, riants portiques d'une meilleure vie, nous nous souvenons moins des livres écrits en présence du public que de l'homme lui-même. Ses journaux revivent dans notre pensée, ses paroles retentissent à nos oreilles, et nous nous plaisons à relire quelques-unes de ses pages intimes où respire une mélancolie douce, une tendre humanité. Ouvrons au hasard les lettres de Sismondi à sa mère, à ses amis; parcourons ces notes familières dans lesquelles chaque heure a laissé son empreinte de douleur ou de joie.



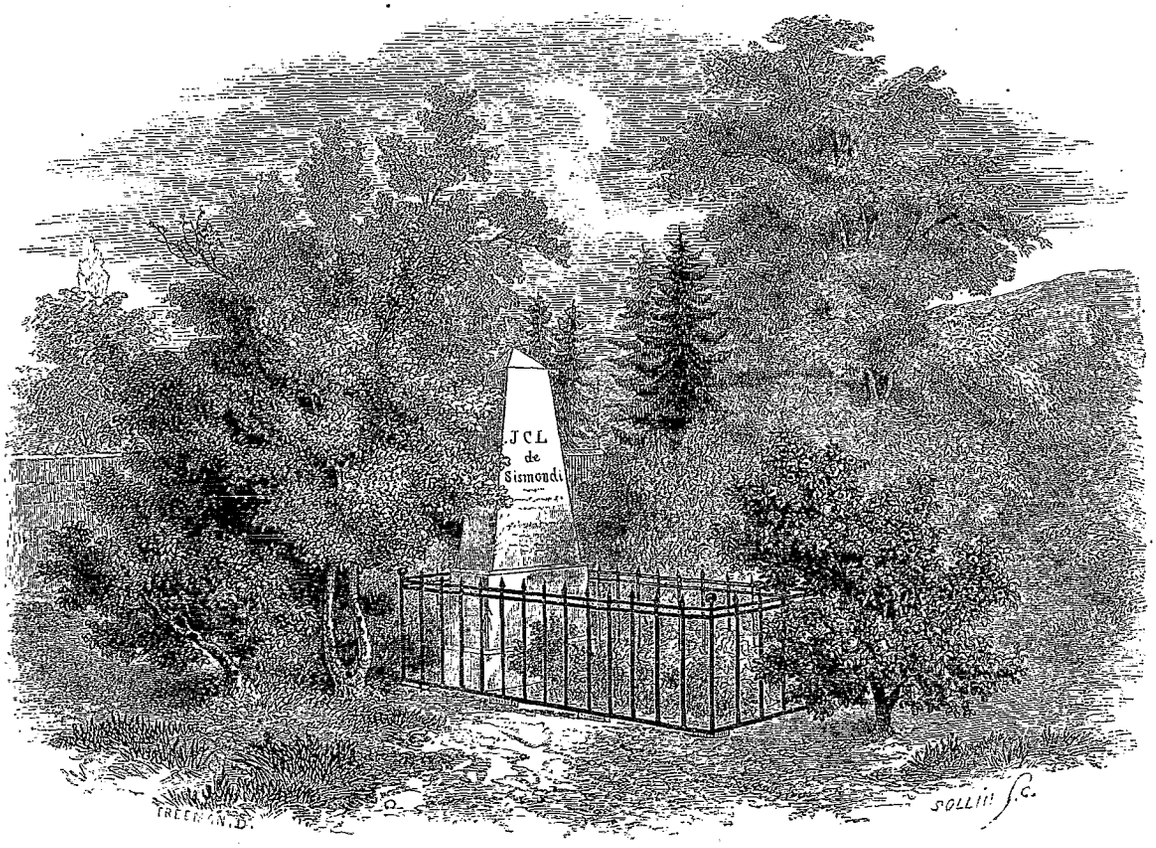
Maison de Sismondi, à Chênes, près de Genève. — Dessin de Grandsire, d'après Mlle Octavie Bourrit.

[1] Voy. t. XI (1843), p. 314.

« *9 mai 1833.* — Jour de ma naissance. J'accomplis aujourd'hui ma soixantième année et j'entre dans la soixante et unième, c'est-à-dire que je suis désormais un vieillard; que ma probabilité de conserver les êtres qui me sont chers va à peine à cinq ans. Il y a quelque chose de triste dans ce grand pas fait dans la vie, et cependant il y a aussi quelque chose qui assure et qui console. Si je suis destiné à souffrir encore, ce ne peut être pour longtemps; *la sorte non mi puo canzonar che per poco* (le destin ne peut plus se jouer de moi qu'un moment). »

Une année plus tard, un plus grand nombre d'amis ont disparu, une teinte plus triste obscurcit le journal. Parlant de la perte récente de sa sœur, il s'écrie :

« Comme la mort se presse autour de nous! comme elle nous fait sentir que ce n'est plus qu'elle que nous avons désormais à attendre! »



Tombeau de Sismondi, au cimetière de Chênes, près de Genève. — Dessin de Freeman, d'après Mlle Octavie Bourrit.

Le sentiment du devoir le relève cependant toujours au milieu de ses tristesses :

« Une des grandes tâches qui me semblent nous être imposées dans ce monde, c'est de triompher du mal et de conserver le ressort de l'âme qui la relève après la souffrance.

» J'en reviens toujours à dire que le moyen de bonheur le plus complet, et en même temps le plus à notre portée, est un grand travail d'esprit. »

« ..... Je sens désormais les traces profondes de l'âge, écrit-il plus tard, je sais que je suis un vieillard, je sais que je n'ai plus longtemps à vivre, et cette idée ne me trouble point. Ma confiance dans la parfaite bonté de Dieu comme en sa justice s'affermit. Tous les jours je deviens plus religieux, mais c'est d'une religion tout à moi, c'est d'une religion qui prend le christianisme tel que les hommes l'ont perfectionné, qui place son autorité dans la raison et dans l'amour. . . . . »

« Chacun, se dit-il, a ses heures de sérénité; et dans un esprit de support, de charité, de respect pour toutes les croyances, chacun semble reconnaître que toutes les religions sont vraies, en ce sens qu'elles sont comme autant de langages par lesquels la créature faible exprime son respect, sa reconnaissance et son amour pour le dominateur de l'univers. »

La pensée de Sismondi s'achemine constamment vers la véritable patrie, celle vers laquelle nous marchons tous : « En étudiant sincèrement, profondément toutes les passions, toutes les affections implantées en l'homme et nécessaires à sa conservation, nous verrons, dit-il, que toutes, après l'avoir dirigé vers son bien immédiat, vers son bien matériel, l'élèvent encore vers un bien suprême, infini, que le sentiment religieux lui révèle; que toutes, à mesure que sa vue s'étend, que son intelligence se développe, lui font contempler toujours plus clairement le Dieu tout bon, tout-puissant, tout sage, le Dieu esprit et vérité!

» La religion, poursuit-il, n'est point le dogme, elle est toute dans les rapports de l'homme avec son Dieu, et non dans la notion plus ou moins imparfaite qu'il se forme de la divinité ou dans les mots par lesquels il l'exprime. — La religion est un sentiment, non une science, elle se compose de l'expression de l'amour et de la reconnaissance de la créature envers son créateur, et de l'effort qu'elle fait pour se conformer à sa volonté, non de l'opinion qu'elle s'est formée de l'essence de Dieu ou des mots avec lesquels elle balbutie la description de ce que des mots humains ne peuvent rendre, de ce qu'une intelligence humaine ne saurait concevoir... Notre devoir envers Dieu est un effort constant pour nous perfectionner nous-mêmes. Les attributs de la divinité sont le fanal qui éclaire notre route...

La prière, c'est l'expression de l'amour de la créature envers son créateur et de l'effort qu'elle fait pour se conformer à sa volonté. »

Longtemps avant l'heure suprême qui doit lever tous nos doutes, il s'écriait : « Comment la mort est-elle si pénible? elle est aussi surprenante, aussi inconcevable que l'immortalité. Tous ces sentiments, toute cette vie, ne peuvent avoir été destinés à l'anéantissement! »

« Bon dieu, », reprenait-il, rappelant la tendresse qui avait rayonné si vivement sur la première partie de sa vie, « que ne puis-je faire revivre ma mère, entendre encore une fois sa voix, ses conseils!... Hélas! hélas! que reste-t-il de tant d'amour? Serait-il possible qu'elle fût encore quelque part, songeant à moi, veillant sur moi, mettant, comme elle faisait alors, tout son bonheur dans le mien, jouissant de l'amour que je lui garde? »

Ces tendres aspirations vers celle qui n'était plus se répétèrent près de la tombe de Sismondi; une autre voix fit entendre les mêmes gémissements. Sa femme, sa Jessie, source de tout ce que le couchant de sa vie connaissait de charme et de douceur, est venue pleurer près de ce tombeau! C'est sa pieuse main qui a planté ces arbres et tracé sur cette pyramide l'inscription funéraire.

Comme elle le disait, les larmes des pauvres ont été la plus touchante oraison funèbre de Sismondi : « Ame bienheureuse, s'écriait sa veuve, les profondes bénédictions des pauvres, répandues sur ta tête vénérée, ont sûrement atteint le ciel! » Et, revenant sur elle-même, celle qui le devait pleurer jusqu'à ce qu'elle l'eût rejoint, écrivait : « Et moi! moi qui jamais ne fis une promenade sans entendre la musique de ses pas lorsqu'il venait avec joie à ma rencontre, sans voir son visage rayonner sur le seuil, sans sentir son embrassement affectueux! Oh! désespoir! revenir après quelques jours d'absence pour se dire, plus amèrement encore, qu'il reste là, celui qui jamais plus ne viendra me réjouir ou me consoler, et qu'il faut que je reste vivante quand la vie de ma vie est partie! »

Après ces cris de douleur qui trouvent un écho dans tant de cœurs veufs de ce qu'ils aimèrent uniquement, on a besoin de revenir aux paroles plus calmes du philosophe chrétien qui a quitté ce monde avec le pressentiment de l'éternité :

« Confiant dans la bonté de Dieu, écrivait-il dans son testament, je lui remettrai mon âme sans inquiétude lorsqu'il lui plaira m'appeler, et ce sera avec une vive reconnaissance pour les biens dont il m'a fait jouir dans la carrière qu'il m'a permis de parcourir. Je demande avec instance à ceux qui m'ont accordé leur affection, à ma femme surtout, de partager avec moi ce sentiment, de me voir partir, avec amour mais sans regret, comme un homme qui a rempli sa tâche et qui ne pouvait attendre d'une plus longue vie autre chose que des infirmités, des chagrins, et peut-être l'affaiblissement de ses facultés. »

Ces mots me reportent à un passage de son journal quotidien où, revenant sur la fin de sa grand'mère, morte en enfance, il suppliait, à l'exemple de celui qui pria au jardin des Olives, que le calice fût éloigné de ses lèvres, qu'il ne fût pas condamné à épuiser « ces amères lies de la vie ».

Il a été exaucé : le travailleur est tombé à la fin de sa tâche, ayant accompli sa journée, et conservant jusqu'au bout ses facultés plus parfaites, plus vivaces que jamais, détaché de cette terre qu'il allait quitter. Il écrit dans son journal, le 31 décembre 1841 (il est mort six mois après) :

« Me voici au dernier jour de cette année que j'ai commencée avec peu d'espérance d'en voir la fin. J'ai vu mourir mes deux meilleurs amis, et j'ai eu plus tôt l'occasion de me détacher de ceux qui me restent; j'ai vu tomber ma patrie... J'ai vu la cause de la liberté partout déshonorée par la conduite du parti auquel j'étais attaché... Je ne puis faire aucune espèce de bien... Je sors de ce monde sans avoir produit aucune impression, et rien ne sera fait! »

Tu te trompais, homme de bien! tu as aidé d'une main constante, et d'un esprit sincère et persévérant, à l'œuvre de tous, et tu y laisseras ton empreinte. Le travail, après avoir fondé tes opinions, en se continuant amenait le doute; avec le doute, on ne produit rien : tu es donc mort à ton heure, au moment où tu disais toi-même :

« L'expérience est venue ébranler des principes que je croyais arrêtés; j'ai bien toujours le même amour pour la liberté, mais je vois beaucoup moins clairement quelle est la route pour l'atteindre : aussi mes souhaits sont-ils moins prononcés et mes espérances presque éteintes. »

Il répétait à de fougueux amis :

« La science politique est encore trop incertaine; ses axiomes, que nous nommons fastueusement des principes, sont encore trop mal arrêtés pour que le changement d'une forme contre une autre mérite d'être acheté au prix d'une révolution... Pour chaque essai, il faut des siècles et des générations humaines. »

Les labeurs de Sismondi ne seront point perdus; l'historien consciencieux a laissé à ses deux véritables patries, à l'Italie et à la France, des annales où, le premier, il a fait comprendre que l'histoire d'un peuple n'est pas seulement celle de ceux qui le gouvernent. L'économiste, aux entrailles émues, a montré que ce n'était pas uniquement de la production et de l'accumulation des richesses qu'il s'agissait, mais surtout de leur répartition. Sa philosophie n'enleva rien à la tendresse de son âme, et c'est avec une éloquente sensibilité qu'il a plaidé la cause de l'ouvrier, de l'esclave, du prolétaire. Il l'a gagnée, cette cause. Les opinions que de son vivant l'on traita de paradoxes sont de plus en plus regardées comme des vérités. « Ce n'est pas l'égalité des conditions, mais le bonheur dans toutes les conditions, disait-il, que le législateur doit avoir en vue; la science du gouvernement, c'est d'accroître le bonheur des hommes et de le distribuer également. La politique doit se charger du bien-être moral des nations; l'économie politique, de leur bien-être matériel. »

« L'invention des machines est toujours un bien en soi, » répétait-il, lui que l'on a accusé d'être l'ennemi du progrès industriel; « c'est le partage que nous faisons de leurs fruits qui est un mal. Toute augmentation du pouvoir mécanique devrait amener une augmentation des produits s'ils sont demandés, de repos s'ils ne le sont pas. »

Malgré sa tristesse en croyant voir ce mouvement progressif de la civilisation, que l'étude de sa vie entière tendait à accélérer, s'arrêter soudain; malgré l'abattement causé par les souffrances de la maladie la plus cruelle, un double squirre à l'estomac et dans les entrailles, il s'attachait tout aussi fermement à sa profession de foi, faite naguère à une jeune amie, à Mlle Eulalie de Saint-A... :

« Je n'ai renoncé à aucun de mes enthousiasmes de jeunesse; j'ai, plus vivement que jamais peut-être, le désir de la liberté pour les peuples, et de la réforme des gouvernements, du progrès de moralité et de bonheur de la société humaine. — J'espère que j'ai gagné en théorie et en expérience, si d'autre part j'ai été désenchanté de mon espérance dans presque tous les hommes que j'ai connus. Mais le *disinganno* ne s'applique pas aux idées ou aux sentiments chers à mon cœur, parce que mon drapeau, à moi, n'a jamais été porté dans la mêlée. Je suis libéral et, mieux encore, républicain, mais jamais démocrate. Je n'ai rien de commun avec le parti qui vous fait peur par sa violence, par des théories sauvages, pas plus qu'avec celui qui est ivre d'ordre et furieux de tranquillité. Mon idéal, en fait de gouvernement, c'est l'union et l'accord des éléments

monarchiques, aristocratiques et démocratiques... Je suis donc profondément affligé pour l'espèce humaine que je vois faire des pas rétrogrades et se détacher de ses plus nobles espérances, nullement pour la science sociale qui s'est encore éclairée par les dernières expériences, et qui montre toujours la voie du perfectionnement humain. »

Les arbres qui ombragent la tombe de Sismondi et qui ornent de leur feuillage touffu le coin solitaire dont nous devons le dessin au gracieux crayon d'une compatriote de M. Sismondi, de Mlle Octavie Bourrit, cacheront bientôt le petit monument; la digne épouse de l'homme excellent est morte dans le pays de Galles où elle était née. Le peu d'amis qui lui survivaient et qui lui portaient un véritable culte ont quitté ce monde; mais les idées, les sentiments que ses écrits ont semés, germeront et produiront leurs fruits.

La cathédrale de Chartres contient 6 000 statues; celle de Reims, 3 000; celle de Paris, 1 200.

DE QUELQUES ÉCRITURES.

Voyez la Table des vingt-premières années.

On distingue, dans l'histoire de l'écriture des différents peuples, trois sortes de caractères : 1° les caractères figuratifs, communément désignés sous le nom collectif d'hiéroglyphiques; 2° les caractères syllabiques, qui, dans l'acception rigoureuse de ce mot, sont extrêmement rares; 3° les caractères alphabétiques ou mieux analytiques, qui ont la propriété de séparer les consonnes des voyelles. La seconde de ces classes constate un grand progrès sur la première; elle abrége le tracé des signes et soulage la mémoire qui se perdait dans des combinaisons et des complications infinies et, au fond, peu utiles. La troisième classe témoigne d'un perfectionnement non moins considérable sur l'écriture syllabique, qui reposait sur l'idée abstraite de l'existence des consonnes par elles-mêmes et sans la coopération absolument nécessaire des voyelles.

Quant à l'ordre dans lequel se tracent les signes de l'écriture, ce n'est pas un caractère bien important pour la classification; mais comme il ne laisse pas de présenter, pour d'autres motifs, un intérêt réel [1], nous en dirons quelques mots. Beaucoup de peuples, et nous sommes du nombre, tracent les signes de leur écriture à la suite les uns des autres dans la direction *de gauche à droite*, comme l'indique la flèche qui suit : ⊢; d'autres nations écrivent *de droite à gauche*, ⊣, c'est-à-dire en sens contraire de nous; d'autres verticalement *de haut en bas*, par colonnes qui se suivent de gauche à droite, ⊢⊢⊢; d'autres dans la même direction verticale, mais en traçant la première ligne à l'extrémité latérale droite du papier et en continuant jusqu'à la dernière du côté gauche de la page, ⊣⊣⊣; enfin il est des écritures qui se tracent perpendiculairement *de bas en haut;* ou *tout à la fois* de haut en bas et de droite à gauche ou de gauche à droite, ou, au gré du scribe, horizontalement *dans une direction quelconque*, ⊣⊢⊣; et dans plusieurs autres dispositions qu'il serait trop long de rapporter ici.

[1] Quelques auteurs ont cherché à expliquer la raison des différents sens de l'écriture suivant les peuples qui l'emploient. C'est ainsi que nous lisons dans une petite brochure assez rare, publiée, en mai 1854, par M. Charles de Labarthe, l'explication suivante, qui paraît plus bizarre que sérieuse : « Et d'abord, les Tartares écrivent de haut en bas, figurant ainsi la lumière divine, qui descend du ciel dans le sein de la créature, à mesure que l'inspiration prend forme et se développe. » (Voy. *De l'Ecriture et des Alphabets chez les différents peuples*, in-8; à l'Alphabet mantchou.)

I. — ÉCRITURES HIÉROGLYPHIQUES.

Trois des cinq parties du monde ont donné chacune naissance à une écriture hiéroglyphique particulière, ou, pour parler plus prudemment, ont conservé des monuments du système graphique qu'ils employaient lorsqu'ils n'avaient d'autre moyen de fixer leurs souvenirs que de peindre les principaux événements au moyen des images mêmes des divers objets qui y avaient joué un rôle. Ces trois parties du monde sont l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

En Asie, on trouve l'écriture hiéroglyphique dans l'ancienne Chine, et une écriture qui en dérive dans la Chine moderne.

En Afrique s'est créé ce mystérieux système d'images et de signes auquel seul on attache avec exactitude le nom d'hiéroglyphes (figures gravées par les prêtres, ou système graphique sacerdotal), et qui a été, pendant des siècles, la seule écriture monumentale de toute l'Égypte et vraisemblablement d'un assez grand nombre de pays circonvoisins.

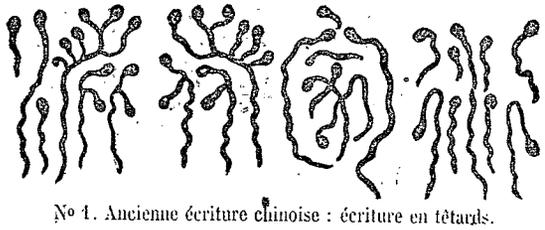
En Amérique, les anciens monuments offrent à la curiosité et à l'étude de bizarres images qui figurent des personnages accompagnés de quelques dessins d'animaux, de plantes, ou de divers autres objets, pour la plupart grotesques et que l'on croit avoir une valeur phonétique (c'est-à-dire de son); ces images, au milieu desquelles apparaît, sous les couleurs les plus étrangement variées, toute une suite de démons, de rois, de guerriers et de grands personnages, paraissent avoir été le seul système graphique destiné à conserver la mémoire de l'une des plus étranges civilisations du monde.

A. *Écriture chinoise.*

La première de ces trois sortes d'hiéroglyphes est la seule dont nous connaissions jusqu'à présent avec certitude la nature et les développements successifs.

Les Chinois de la haute antiquité, c'est-à-dire ceux qui vivaient près de 3000 ans avant notre ère, connaissaient déjà l'art d'exprimer leurs idées à l'aide de signes ou *images conventionnelles*, et, en même temps, celui de graver, avec talent, des inscriptions sur des blocs de pierre ou sur des rochers. L'inscription érigée par ordre du grand Yu (l'un des premiers et des plus célèbres empereurs des Chinois), en commémoration de l'écoulement des eaux du déluge, plus de vingt siècles avant Jésus-Christ, en fait assurément foi. Cette inscription se composait de caractères appelés *Kho-téou*, ce qui signifie *têtard*, parce que les traits irréguliers de chaque ligne ressemblaient généralement assez au contours de l'animal qui porte ce nom.

Il est très-probable que les caractères en têtards (n° 1) sont

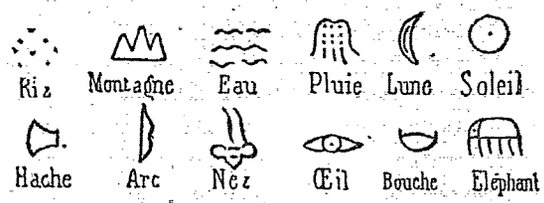


N° 1. Ancienne écriture chinoise : écriture en têtards.

les plus anciens caractères chinois qui aient existé; mais il serait difficile de suivre leurs transformations successives au travers des âges, jusqu'à la forme qu'ils revêtent aujourd'hui. Tandis que si l'on prend pour point de départ les figures grossières des objets, telles qu'on les traçait dans les anciennes inscriptions chinoises (voy. n° 2), on parvient, de dégradation en dégradation, à concevoir la métamorphose de ces images en simples signes graphiques.

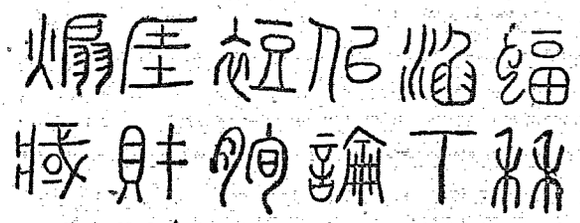
Le troisième de nos spécimens (n° 3) présente quelques

caractères de l'écriture chinoise appelée tchouan, inventés en Chine environ huit siècles avant notre ère. Ils ne servent



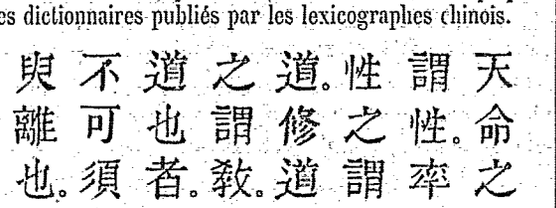
N° 2. Écriture chinoise de la haute antiquité.

plus aujourd'hui que pour écrire les noms propres sur les sceaux et à la fin des préfaces d'ouvrages imprimés.



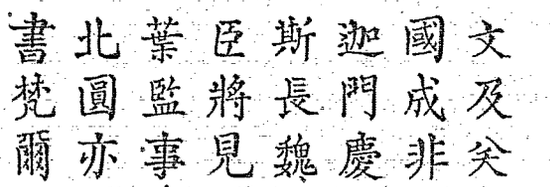
N° 3. Écriture tchouan ; moyenne antiquité.

Viennent ensuite (n° 4) quelques lignes de caractères carrés d'impression, tels qu'on les emploie habituellement dans tous les ouvrages sérieux imprimés à la Chine, et semblables à ceux qui se trouvent tracés dans la plupart des dictionnaires publiés par les lexicographes chinois.



N° 4. Écriture chinoise moderne (imprimée).

Le second spécimen (n° 5) comprend une suite de caractères chinois cursifs, ou, en d'autres termes, des caractères de l'écriture manuscrite, communément usitée par tous les lettrés de l'empire chinois. Dans cette deuxième forme de signes, les traits sont généralement plus arrondis que dans la première, où l'on remarque d'ailleurs moins de liberté dans le tracé. Cette variante de l'écriture des livres diffère de l'écriture cursive ou courante d'une manière analogue et comparable surtout à notre anglaise avec les caractères romains d'impression; mais à cela près que cet *italique chinois* sert spécialement à l'impression des ouvrages de littérature légère, tels que romans, poésies, etc.



N° 5. Écriture chinoise cursive actuelle.

B. *Écriture égyptienne.*

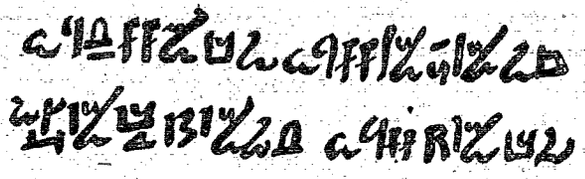
L'écriture hiéroglyphique, dont les plus anciens monuments remontent à la quatrième dynastie des souverains d'Égypte, est parvenue jusqu'au siècle des Ptolémées et de la conquête romaine, sans éprouver de grandes variations dans sa nature et dans sa forme. Depuis cette antiquité reculée qui se perd dans la nuit des temps, jusqu'à l'époque de la fondation du christianisme, les hiéroglyphes ont été la représentation figurative et phonétique de la langue copte qui, telle que nous la connaissons, est presque identique à celle des plus anciens habitants des bords du Nil. Ce résultat a été constaté par les célèbres travaux de Champollion le jeune, à qui l'on doit les premiers déchiffrements des textes Égyptiens et la découverte de l'alphabet hiéroglyphique (1).

Trois genres d'écriture étaient usités dans l'antique Égypte : les Grecs les désignaient sous les noms de *hiéroglyphique*, de *hiératique* et de *démotique*.

N° 6. Écriture hiéroglyphique (gravée sur la pierre).

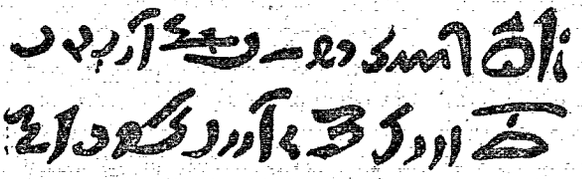
La première espèce, dont nous donnons ici (n° 6) un échantillon, était la plus parfaite et la plus artistique : elle servait à l'ornementation des monuments et à la rédaction des inscriptions et des ouvrages funèbres.

L'écriture hiératique (n° 7), ou écriture des prêtres, était une abréviation de la précédente. Elle n'était point usitée sur les monuments, mais on la rencontrait fréquemment dans les papyrus.



N° 7. Écriture hiératique, ou écriture des prêtres.

Enfin l'écriture démotique (n° 8), ou écriture du peuple, consistait en une déformation et des abréviations extrêmes de l'écriture hiéroglyphique. C'était l'écriture commune de l'Égypte. On possède des textes démotiques sur papyrus; ce sont, pour la plupart, des contrats de vente ou d'autres pièces d'intérêt privé.



N° 8. Écriture démotique, ou écriture du peuple (2).

C. *Écriture mexicaine.*

L'écriture mexicaine, la plus imparfaite des trois, ne nous est guère connue que par ce qu'en ont dit les Espagnols du nouveau monde, et par la vaste publication de lord Kingsborough. Encore ne trouve-t-on, ni dans Torquemada, ni dans Sahagun, ni dans Lorenzana, des données suffisantes pour établir un système d'hiéroglyphes mexicains, comme on a pu le faire à l'égard de l'égyptien et du chinois. On ne pourra acquérir une idée plus exacte de la nature des peintures significatives du Mexique, qu'en se reportant à l'article que nous avons inséré, page 7 de la présente année. Ajoutons néanmoins que MM. Aubin et Ramirez préparent sur ces hiéroglyphes des travaux sérieux qui ne tarderont pas à jeter un jour nouveau sur leur nature.

La suite à une autre livraison.

(1) Voy., sur la découverte de Champollion et sur l'alphabet hiéroglyphique, la Table des matières des vingt premières années, et les Tables suivantes.

(2) Les spécimens joints à cet article ne sont destinés qu'à donner une idée générale des écritures à caractères figuratifs; ils ne reproduisent point tous des fragments de textes rigoureusement copiés.

UN PORTRAIT DE LOUIS XIV, EN CIRE

Portrait de Louis XIV, en cire, par Adrien Benoist, conservé au Musée de Versailles, dans la chambre à coucher de Louis XIV. — Dessin de Chevignard.

Le visage de Louis XIV était marqué de la petite vérole. C'est ce que montre un fort beau médaillon de grandeur naturelle, en cire coloriée, placé récemment dans la chambre de Louis XIV au palais de Versailles. Le profil du roi, âgé d'environ soixante ans, est tourné vers la droite; l'œil est en émail. Une véritable perruque, qui peut-être avait été portée par le roi lui-même, couvre la tête; le buste est formé par une portion de vêtement en velours cramoisi, un fragment de dentelle et un cordon bleu.

L'artiste qui a exécuté ce médaillon d'après nature se nommait Antoine Benoist. Il était né à Paris, en 1631 (1).

(1) D'après le *Livre des peintres et graveurs*, composé en qua-

D'abord peintre de portraits à l'huile, il avait abandonné la peinture pour mouler et modeler en cire les figures des plus célèbres personnages de la cour. On ne pouvait assurément rien imaginer de plus *réaliste* que ce sculpteur d'un nouveau genre. Il avait ouvert, dans la rue des Saints-Pères, à Paris, un cabinet qui représentait le cercle de la cour, « en la manière qu'il se tient au Louvre, dit la *Gazette* de 1669, toutes les personnes principales qui le composent y étant représentées en cire, et vêtues avec tout l'éclat qu'elles y font paraître. » André Benoist fit fortune à ce métier; il serait probablement resté pauvre avec la peinture ordinaire. On voit par là ce qu'on peut faire avec un grain d'imagination. C'est de lui que la Bruyère dit, dans son chapitre des *Jugements*: « B... s'enrichit à montrer, dans un cercle, des marionnettes. » Il faut reconnaître toutefois qu'en dépit de la cire Benoist était un véritable artiste. Il avait le titre de « peintre ordinaire du roi et son premier sculpteur en cire ». Sa réputation le fit appeler en Angleterre, où il modela toute la cour du roi Jacques II.

De 1660 à 1704, il exécuta sept médaillons de Louis XIV pour lesquels, « par une bonté particulière, dit le *Mercure galant*, le roi a bien voulu lui accorder tout le temps qui lui a été nécessaire. On y voit un air vif et naturel, auquel il ne manque que le mouvement pour faire croire que c'est quelque chose de plus qu'un portrait. » Un ambassadeur mahométan, Hadji Mustapha Aga, envoyé du bey de Tripoli en 1704, dit, en voyant le buste de la duchesse de Bourgogne, modelé par Benoist, qu'il ne lui manquait que la parole; que cette figure lui demanderait son âme au jour du jugement, et que, ne pouvant la lui donner, Benoist serait aussitôt précipité dans l'abîme, par un juste jugement de Dieu, qui lui reprocherait son impudence d'avoir, par son habileté et son art, approché de si près de l'œuvre de Dieu dans sa créature, et de l'avoir voulu contrefaire sans lui pouvoir donner l'âme.

Mme de Sévigné écrit à sa fille, le 8 avril 1671 : « Adieu, ma très-aimable enfant; je ne pense qu'à vous. Si, par un miracle que je n'espère ni ne veux, vous étiez hors de ma pensée, il me semble que je serais vide de tout comme une figure de Benoist. »

Abraham Bosse s'exprime en ces termes dans *le Peintre converti* : « Pour les beaux et surprenants portraits en cire de M. Benoist, je dis encore que si ceux qui ont prétendu le mépriser en avaient vu comme moi à qui il a donné l'air de vie par une gaieté souriante, ils n'auraient peut-être pas été si prompts à déclamer contre une si belle invention. »

Pour être admis à l'Académie royale de peinture et de sculpture, Benoist peignit à l'huile, en 1681, un beau portrait du sculpteur Buirette, que l'on voit encore à l'École des beaux-arts, à Paris.

Edelinck a gravé d'après lui un médaillon de Mme de Montespan.

Benoist avait fait, pour la chapelle de l'hôpital de la Charité, rue des Saints-Pères, une statue en terre cuite coloriée représentant un ecclésiastique de Dijon, enterré dans cette chapelle.

Benoist mourut à Paris, le 9 avril 1717, à l'âge de quatre-vingt-six ans. (1)

trains par l'abbé de Marolles, Benoist serait né à Joigny. Voici les vers qui le concernent :

> C'est Antoine Benoist, de Joigni de Bourgongne,
> Qui fait toute la cour si bien au naturel
> Avecque de la cire où se joint le pastel,
> Que de la vérité l'âme seule s'éloigne.

(1) Cet article est extrait d'une Notice de notre collaborateur M. Eud. Soulié, conservateur du Musée de Versailles.

HISTOIRE

DE L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 255, 287, 327.

II. — JETONS DES DOYENS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

Suite.

François le Vignon. Au droit, le buste du doyen à droite : MRE FR . LE . VIGNON . CONR . DEST . ET . DOYEN. Au revers, une main sortie d'un nuage presse trois serpents : CONTERO MONSTRA. A l'exergue : 1666.

Sur un autre jeton du même, au revers, les armes de la Faculté.

Mentionnons ici, bien que Renaudot n'ait pas été doyen, un jeton d'argent que possède la Bibliothèque impériale. Par son module, par le travail, il rappelle les jetons des doyens. Nous le reproduisons.

Jeton de Th. Renaudot.

On sait que Théophraste Renaudot fonda le premier journal qui ait paru dans notre pays, sous le nom de *Gazette de France*. C'était un homme singulièrement entreprenant et actif, doué du génie des grandes entreprises industrielles. De nos jours, il eût fait une fortune colossale. On peut dire qu'il inventa en même temps le journal et la réclame, le corps et l'âme de la spéculation. Il annonça dans sa feuille qu'il donnerait des consultations gratuites, amorce à laquelle on se laissa prendre, et qui lui valut bientôt une nombreuse clientèle. Le journaliste faisait valoir le médecin, et réciproquement.

Le jeton porte au droit le buste de Renaudot à droite. Au revers, ses armes, 1665.

Jean-Armand de Mauvillain, 1668. Au droit, le buste du doyen à droite, 1668. Au revers, un soldat tient un vieillard renversé sous ses pieds : VERO . LVMINE . CŒCAT.

Jeton de J.-A. de Mauvillain.

Jean Garbe. Au droit, les armes du doyen, 1670. Au revers, le soleil et les constellations : LVMINIS . ÆMVLVS . ARDOR.

Jean-Baptiste Moreau. Au droit, la tête du doyen à droite, 1674. Au revers, les armes de la Faculté.

Fils de René Moreau, le doyen de 1630, Jean-Baptiste fut élevé à cette dignité en 1672. Son père avait le premier combattu les desseins de Renaudot, médecin de Montpellier, dont nous avons reproduit plus haut le jeton, qui voulait établir une Faculté rivale de celle de Paris, avec les mêmes priviléges, et moyennant beaucoup moins d'épreuves pour la collation des grades. A l'époque du

décanat de Jean-Baptiste, les efforts des médecins de province étaient sur le point d'aboutir à un succès complet, lorsque Moreau obtint de Colbert un acte par lequel étaient confirmés les priviléges dont jouissait exclusivement la Faculté de Paris.

L'association des médecins des universités provinciales vit dans la suite tous ses projets déjoués par Fagon.

Moreau n'échappa au poignard d'un assassin que par hasard. Un individu qui voulait le tuer se présenta trois fois chez lui sans le rencontrer. A la fin, ce misérable trouva Guibert Puylon, lui demanda une consultation, et le frappa de coups de couteau pendant qu'il l'écrivait.

Antoine-Jean Morand. Au droit, le portrait du doyen, 1678. Au revers, les armes de la Faculté, 1676.

Antoine Lemoine. Au droit, la tête du doyen à droite. Au revers, 1678.

Claude Quartier. Au droit, la tête du doyen, 1680.

Nicolas Liénard. Au droit, les armes du doyen, 1682.

Bertin Deuxivoye. Au droit, la tête du doyen à droite, 1684. Au revers, un aigle a étouffé un oiseau ; il en poursuit un autre (allusion probable à la lutte contre la Chambre royale) : DIVITIIS . ANIMOSA . SVIS. A l'exergue : FACVL . MEDIC . PARIS . EXAMEN.

Claude Puylon. Au droit, la tête du doyen. Au revers, un personnage (Hercule) appuyé sur une massue parle à la foule : LINGVA . DEXTRAQVE . POTENS. A l'exergue : 1680.

Jeton de Claude Puylon.

Pierre Perreau. Le cabinet des médailles n'a pas de jeton de ce doyen.

Pierre Legier. Au droit, les armes de ce doyen, lecteur et professeur royal. Au revers, les armes de la Faculté, 1690.

On rapporte de lui, et comme un fait à son honneur, une anecdote qui montre les habitudes des médecins de ce temps, et la juste critique qu'en a faite Molière. Legier fut prié de venir en consultation avec un médecin étranger qui se trouvait à la cour. Il accepta, à la condition qu'on désignerait un troisième médecin, qui serait arbitre entre eux. Quand le médecin étranger eut donné son avis, Legier le réfuta avec vivacité et avec une érudition qui confondit son confrère. Cette discussion brillante fit tant de bruit que l'adversaire de Legier fut éloigné de la cour, et, si l'on en croit Hazon, exclu de la capitale.

Hazon exprimait le vœu que ces luttes eussent lieu beaucoup plus souvent. On ne comprend pas quelle utilité elles avaient pour le malade, qui pouvait passer de vie à trépas avant que ses médecins se fussent mis d'accord ou que la supériorité de l'un sur l'autre fût reconnue et établie.

La suite à une autre livraison.

LE PUBLIC ET LES ŒUVRES D'ART.

Suite. — Voy. p. 348.

II. — DE LA DISPOSITION D'ESPRIT CONVENABLE POUR COMPRENDRE ET JUGER LES ŒUVRES D'ART.

Le beau resplendit tout autour de nous et en nous, dans le monde visible et dans le monde invisible. A lui seul il absorberait notre vie entière dans une perpétuelle contemplation; mais nous avons fort à faire ici-bas dans notre courte existence; et, en dehors de notre labeur quotidien, nous ne pouvons donner à chaque chose que peu d'instants. Combien n'est-il donc pas heureux que, grâce à la diversité des vocations et à la division du travail, il y ait des hommes qui, particulièrement attirés par le beau moral et physique, se consacrent à l'observer, à l'étudier, et à nous résumer leurs impressions, les uns dans leurs poëmes, les autres dans leurs symphonies, ceux-ci sur la toile et ceux-là sur le marbre?

Le poëte nous découvre, au fond de nous-mêmes, des trésors de sympathie et d'admiration; la mine existait, obscure, inexplorée : il l'ouvre, l'éclaire, et nous en donne la pleine possession.

Est-ce du bruissement des forêts et des eaux, du souffle violent de la tempête, de la douceur ou de l'énergie de la parole humaine, des cris divers des passions, que le musicien s'inspire? Les sons de la nature, si charmants ou si terribles qu'ils soient, ne produisent sur nous que des émotions vagues et fugitives; les sons de l'art éveillent en nous des sentiments inexprimables en tout autre langage : on dirait les discours d'êtres invisibles ou les échos affaiblis de cette harmonie sublime des sphères célestes que notre faiblesse ne peut entendre de si bas.

Aucun homme n'est insensible aux beautés visibles de la nature; elles se manifestent aux âmes les plus rudes et les plus incultes dans les paysages, dans les formes et les mouvements des êtres animés, dans l'expression de la physionomie et du geste sous l'influence des affections humaines. Cependant l'attention de chacun de nous ne fait guère que glisser sur quelques rares parties de cet immense spectacle du beau qui se déroule incessamment, à travers les siècles, sous les yeux de l'humanité. Le peintre, le sculpteur, prédestinés, captivés, enthousiastes, le sondent avec ardeur, avec amour, de leur regard et de leur pensée, et l'emploi de toute leur vie est de fixer dans leurs œuvres les reflets des belles images qui, durant leurs extases et leurs veilles, se sont empreintes dans leur sensibilité et leur admiration.

L'art n'est pas plus un jeu que la science. S'il nous importe de connaître l'organisation physique de l'univers, il ne nous est pas moins nécessaire d'en connaître la beauté. S'il est utile qu'on nous enseigne la vérité, il faut bien qu'on nous enseigne le beau, qui, suivant la noble définition de Platon si souvent rappelée, est la splendeur du vrai.

Comment donc serait-il possible, lorsqu'on se fait une juste idée de l'art, d'entrer dans un musée sans être ému d'une attente sérieuse et d'une curiosité élevée, et sans se sentir en même temps disposé à une sorte de déférence envers les artistes, ou tout au moins à cette simple bienveillance qu'ils ont assurément le droit d'espérer de nous, comme première récompense de leurs efforts pour nous faire participer à leurs sentiments et au profit de leur expérience et de leurs travaux? On ne saurait que plaindre celui qui franchit le seuil d'une exposition d'œuvres d'art avec un cœur froid, sans plus d'intérêt qu'on n'en apporte aux divertissements les plus frivoles; mais on est fondé à concevoir une fâcheuse opinion de celui qui, dès les premiers pas, se complaît à des réflexions satiriques et railleuses, ou ne paraît être venu chercher autre chose que la satisfaction personnelle de faire briller la prétendue supériorité de son goût ou de son esprit aux dépens des artistes. On ne rencontre, aux expositions, que trop de ces physionomies pédantes ou moqueuses sur lesquelles on voit visiblement écrit : « Que trouverai-je bien à blâmer ici? » Récemment on a remarqué avec plaisir, dans un Salon de Diderot, inédit jusqu'à cette année, une protestation éloquente de ce chaleureux écrivain contre les critiques mal-

veillants (¹). Assurément la règle morale est de désirer et de chercher le bien dans toutes les directions, et de le supposer jusqu'à preuve du contraire. En vous préparant à admirer, à être heureusement surpris par des impressions nouvelles, et transporté dans des régions où vos seules forces ne sauraient vous élever, vous vous placez dans la situation d'esprit qui convient le mieux à la fois pour bien jouir du spectacle qui est devant vous et pour être équi-

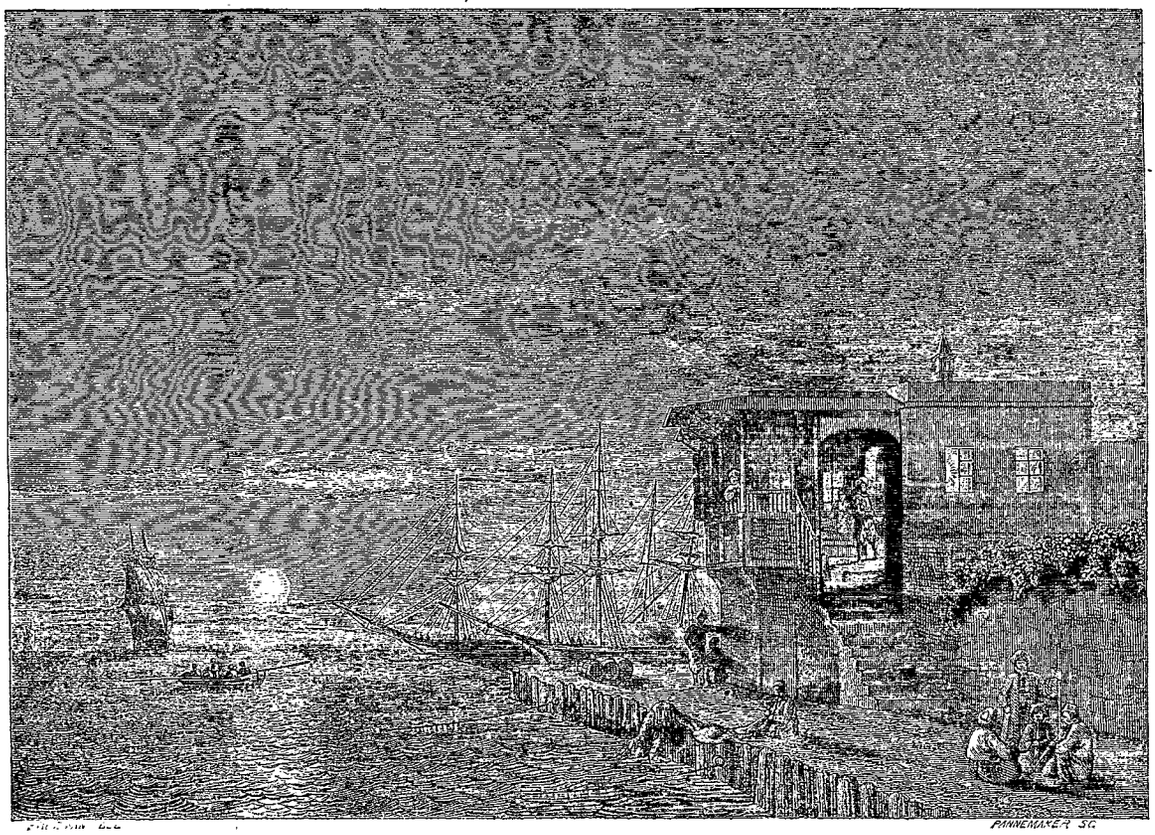
Salon de 1857; Peinture. — Nature morte, par Léon Rousseau. — Dessin de Freeman. (¹)

table dans vos jugements; vous êtes, en un mot, ce que vous devez être. S'il arrive ensuite que votre confiance sincère soit déçue, si vous descendez malgré vous de votre espoir, si vous êtes réduit à des plaisirs relativement de peu de prix, la faute n'en est plus qu'aux artistes qui se trouvent malheureusement au-dessous de leur tâche et inférieurs au public intelligent et consciencieux. Diminuez alors vos désirs, ne jugez les œuvres que sur leurs prétentions, et ne reprochez pas à qui n'a voulu être qu'agréable

(¹) Diderot lui-même, esprit passionné, s'emporte quelquefois dans ses critiques jusqu'à l'injure. Il est vrai que ses écrits sur les expositions d'art n'étaient point destinés à l'impression. Mais ce n'est pas assez de blâmer l'expression publique de certains sentiments : le mieux est de ne pas les éprouver.

(¹) La peinture de nature morte est évidemment l'un des genres inférieurs de l'art. Nous la classerions même, non certainement pour les difficultés de l'exécution, mais pour la signification poétique, au-dessous de la peinture de fleurs. Aussi ne semble-t-elle guère avoir d'autre ambition que celle de servir à la décoration des salles à manger. Cependant un artiste peut faire preuve d'un grand talent et même de génie rien qu'à représenter quelque pauvre animal privé de vie. Il y a place là, comme dans les genres plus élevés, à la vérité de l'observation, au charme du coloris, à la magie de la lumière, à la pureté, à

ou gracieux de ne pas être émouvant ou sublime. Peut-être même verrez-vous encore des amateurs s'extasier devant des toiles où, cherchant le beau avec la meilleure foi du monde, vous serez étonné de ne rien découvrir qui soit de nature à vous intéresser. Ces connaisseurs peuvent avoir raison à leur point de vue : ils ne s'inquiètent point du beau ; ils lèvent volontiers les épaules lorsqu'on leur parle de poésie ou d'idéal à propos de tableaux ; ce n'est ni le sentiment, ni la pensée de l'artiste qui les touche ; souvent ce n'est pas même l'imitation matérielle de la nature qu'ils ne connaissent et n'aiment guère qu'en peinture : ce qui les ravit, c'est la réussite de quelque procédé retrouvé ou nouveau, ou imité d'un des maîtres qu'ils préfèrent ; c'est un certain coup de brosse, une certaine pâte, une qualité de « faire » ; ils jugent la peinture comme un lexicographe juge le style. Leur rôle de critique a sa valeur en ce qu'il peut servir aux progrès de la pratique ; mais ce sont là matières à colloques techniques entre eux et les artistes dans les ateliers ; vous n'êtes pas obligé à partager leur enthousiasme.



Salon de 1857 ; Peinture. — Café turc à l'île de Rhodes, par M. Aivasovsky (¹). — Dessin de Freeman.

La suite à une autre livraison.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite. — Voy. p. 314, 326, 334, 346, 354.

14 octobre. — Demain doit s'accomplir l'un des grands événements de ma vie. Pour la première fois, depuis que je suis au monde, nous allons déménager ! L'idée de changer de domicile est venue au père le jour même où, dans l'intérêt de notre ami Everard, il a donné sa démission.

Ce n'a été, du reste, qu'avancer un peu l'époque de sa liberté ; car déjà il s'était promis de se démettre de son emploi de commis, mais plus tard, quand M. Wagner aura commencé à réaliser ses promesses. Ainsi c'est seulement pour la maison le sacrifice de quelques mois d'appointements. Le père devait bien cela à l'ami désespéré qui lui facilite la gloire et la fortune. De tout ceci il résulte qu'un premier changement dans notre existence jusqu'alors régulière, va amener la révolution complète du ménage.

Le père a prétendu, avec raison, que des fonctions journalières ne l'obligeant plus à habiter la ville, il serait mieux partout ailleurs que dans notre rue étroite, obscure et bruyante, pour travailler à sa peinture. Il sent que l'air des champs, si salutaire pour tous, est surtout nécessaire aux inspirations de l'artiste. C'est positif, tout le monde comprend cela, et il a craint pourtant que je ne le comprisse pas, moi qui aime tant la campagne ! Aussi que d'hésitations et que de ménagements pour m'annoncer son intention de changer de demeure ! Comme il m'a vue un peu troublée à cette pensée de déplacement qui ne s'était jamais présentée à mon esprit, il a pris pour opposition secrète à son

la grâce ou à la vigueur du dessin, à l'étude fine et délicate du détail, à l'harmonie générale des lignes et des tons. Qui doute qu'on ne trouve la marque de la supériorité dans les serpents glacés que Léonard de Vinci a déroulés autour de la figure livide de Méduse ; dans la tête de cerf mort dessinée par Albert Durer ; dans les lions, les sangliers et les chiens expirants des grandes chasses de Rubens ? On sait aussi que les figures vivantes ne sont pas seulement ce que l'on admire dans la Leçon d'anatomie.

(¹) A leur mérite d'art, les tableaux exposés par M. Aivasovsky ajoutaient celui de nous faire connaître les paysages de la Russie sous leurs aspects les plus variés, les vastes moissons dorées des contrées méridionales, les steppes, les plaines du Nord couvertes à perte de vue d'un lit épais de neige. Notre gravure ne donnera qu'une idée imparfaite de ce qu'il y avait de charme dans ce beau clair de lune se réfléchissant sur une mer paisible, et argentant ce petit édifice vivement éclairé à l'intérieur.

projet, ce qui n'était que le premier effet de l'étonnement. Alors, de peur que je ne vinsse à croire qu'il entendait m'imposer brusquement sa volonté, il s'est hâté de me dire, avec un manque de sincérité qui témoignait de son inaltérable bonté pour moi : — Au surplus, Madeleine, ce n'est qu'une idée en l'air; rien ne presse; nous ne déménagerons que si nous trouvons mieux.

Par bonheur, je tiens un peu de ma mère; quand c'est le père qui parle, il a beau, par une généreuse timidité, hésiter à dire toute sa pensée et la déguiser même, ma malice perce le voile, et dans ce qu'il ne dit pas, je devine ce qu'il désire. Or, son désir, en ce moment, c'était de me voir venir, de moi-même, me ranger à son avis et changer en une intention qui me fût personnelle le dessein qu'il avait formé. Je n'y manquai pas, d'autant plus que dans ces mots : — Rien ne presse, — j'avais vu toute son impatience.

— Certainement, répondis-je, nous ne déménagerons que si nous trouvons mieux; mais comme on ne trouve qu'après avoir cherché, cherchons tout de suite.

Il m'embrassa, et puis, comme s'il eût voulu moins que moi ce qu'il voulait si bien, ce fut lui qui fit des objections à propos des embarras que nous allions nous créer et du surcroît de dépense; il parlait de la sorte, non par dissimulation, non par ruse, mais pour me voir abonder naturellement dans son sens, et arriver, en me donnant raison, à se convaincre qu'il n'avait pas tort. Je mis son esprit si bien à l'aise sur ce point, qu'il s'avoua vaincu et me dit, en suivant mon raisonnement, lequel ne faisait que suivre le courant de son idée :

— En effet, Madeleine, nous gagnerons à déménager. Hors la ville, la vie est de beaucoup moins chère que dans l'intérieur. Pour le prix du loyer que nous payons à notre troisième étage, nous pourrons trouver une maison tout entière, avec jardin. Avoir un jardin, c'était le rêve de ta pauvre mère! J'aurais pu le lui donner, sans cette promesse qu'elle a exigée. Il lui a fallu se contenter de quelques maigres bouquets dans les carafes bleues de la cheminée. Toi, plus heureuse, tu soigneras des fleurs en pleine terre, des fleurs qui t'appartiendront depuis l'heure du premier bourgeon jusqu'au jour de l'épanouissement. Comme tu vas l'aimer, ton jardin!

— Je l'aime déjà, répliquai-je; aussi trouvez-le bien vite, et, je vous le promets, je ne vous tourmenterai pas une seconde fois pour déménager.

Décidément, j'avais changé de rôle avec le père, et il se laissa si bien persuader qu'il se rendait à mon désir en cédant au sien, que, prenant sa canne et son chapeau, il m'a dit du meilleur sérieux possible :

— C'est entendu, on va essayer de trouver un beau jardin pour Mlle Madeleine, puisqu'il faut toujours finir par faire sa volonté.

Par exemple, je n'ai pu m'empêcher de rire de cette singulière soumission qui consiste à suivre son penchant. Mon mouvement de gaieté a rappelé le père à la réalité des choses. Prêt à sortir, il s'est soudain arrêté et m'a offert sa main à baiser, en me disant : — Mauvaise! — C'est sa façon de m'avouer que je l'ai deviné et de me remercier de ne l'avoir pas forcé d'en convenir autrement.

Ses recherches ont duré jusqu'à mercredi dernier. A l'heure du dîner, il est rentré triomphant. — J'ai trouvé pour nous une habitation charmante à la porte de la ville, m'a-t-il dit. Tu as ton jardin, Madeleine; la maison est vacante; mes dispositions sont prises, dans trois jours nous ne demeurerons plus ici.

Le troisième jour, ce jour du départ, c'est demain!

15 octobre. — Nous sommes dans notre nouvelle maison! Mais avant d'arriver ici, que de soins à prendre! que de mouvement à se donner! que de paquets à faire, mon Dieu! que de paquets! Je suis encore tout étourdie, tout enfiévrée. Ma lassitude est telle que je dois me contenter, pour ce soir, de jeter seulement quelques notes sur les incidents de cette grave journée.

Là-bas, dans l'autre chez nous, matinée laborieuse d'allées et de venues au milieu de l'encombrement et du désordre. Le père, visiblement heureux de son changement d'existence, semblait avoir retrouvé les forces de la jeunesse pour aider à ceux qui nous déménageaient. C'est particulièrement de ses précieuses toiles qu'il s'est occupé. Il a eu raison; un malheur pouvait arriver, et tout notre avenir est là. Moi, je présidais à tout le reste, et je n'ai perdu que deux fois la tête. D'abord, lorsque je me suis aperçue que, malgré mes recommandations, on avait enlevé de ma chambre le bouquet de mariage de ma mère. Je tenais à l'emporter moi-même; à qui aurais-je osé le confier? Enfin on me l'a rendu. En second lieu, ce qui m'a troublée, c'est quand j'ai vu venir sur l'appui de ma fenêtre les oiseaux des toits voisins, que pour la première fois j'avais oubliés. Naturellement il a fallu qu'on retrouvât le pain qui déjà était en bas, dans une voiture. Le déjeuner des pauvres moineaux a été servi un peu tard; mais du moins ils ont eu leur pitance. Demain, je ne serai plus là; demain, ils reviendront; ce qu'ils auront en vain espéré chez nous, le trouveront-ils ailleurs?

Tant que le mouvement s'est continué dans la maison, le père et moi nous avons, pour ainsi dire, lutté de vivacité, de gaieté et de courage. Sauf un coup d'œil attristé, jeté parfois çà et là, sauf un soudain serrement de cœur, tribut payé aux souvenirs du passé, notre joyeuse émulation ne s'est pas un moment démentie. Mais quand le logement que nous allions abandonner ne nous a plus montré que le vide, quand les voitures qui emportaient notre mobilier se sont dirigées vers l'autre demeure et que j'ai dit : — Partons! — le père qui me suivait sur le palier et qui se préparait à fermer la porte, s'est tout à coup ravisé, et il m'a dit avec une visible émotion : — Va toujours, Madeleine; j'oubliais quelque chose ici. Je te rejoindrai tout à l'heure. — Il est rentré dans le logement; moi, j'ai descendu lentement nos trois étages, me demandant ce qu'il avait pu oublier, alors que ma dernière revue des coins et des armoires m'avait prouvé que je ne laissais rien là-haut qui nous eût appartenu.

J'ai attendu sous la porte de la rue pendant tout un grand quart d'heure; puis, plus inquiète de ne pas voir revenir le père que fatiguée de l'attendre, j'ai pris le parti de remonter; j'ai bien fait. Il avait laissé la porte entr'ouverte, je suis entrée; il était là, il ne m'a pas entendue. De la place où je me trouvais dans la chambre, une glace qui me faisait vis-à-vis me renvoyait son image. Il était accoudé sur la tablette de la cheminée, le front appuyé dans une main; il semblait abattu, découragé. Ses regards étaient fixés sur un papier, et le crayon qu'il tenait encore de la main droite m'indiqua qu'il venait de dessiner ou d'écrire : il avait écrit. Surprise de le voir ainsi, craignant de lui paraître indiscrète, je n'osais l'interroger et je me demandais même si je ne devais pas essayer de sortir sans bruit, comme j'étais entrée, quand, ses yeux se tournant vers la glace, il m'aperçut, et me dit :

— Tu as eu raison de revenir, Madeleine; sans toi je ne sais pas quand je serais descendu. Ce matin, encore, j'étais bien loin de croire qu'il fût si difficile de quitter la vieille maison où l'on a souffert; pour comprendre cela, il faut être au dernier moment du départ.

— Ainsi, répliquai-je, vous vous trompiez, père, en supposant que vous aviez oublié quelque chose ici; j'étais bien sûre, moi, que nous n'y laissions rien.

— Enfant! me dit-il avec un geste de douce compassion. Et pour achever sa réponse, il me montra le papier sur lequel il venait de tracer les lignes suivantes :

« Les souvenirs du passé ne sont pas seulement renfermés » dans le cœur de l'homme, ils s'attachent aussi aux murs » de sa demeure. Qu'on ne dise donc pas qu'en la quittant, » on emporte tout avec soi; on laisse beaucoup, au contraire, » et ce qu'on laisse est doublement perdu; car ceux qui » nous remplacent n'en peuvent pas profiter, et nous qui » partons, nous ne le retrouverons nulle part! »

Ce que je venais de lire remplit mon cœur de tristesse; je vis bien qu'il y avait là une allusion à la mémoire de ma mère, et je compris que j'avais à demander pardon à cette chère mémoire de la joyeuse insouciance avec laquelle j'avais présidé aux apprêts du départ. Je m'agenouillai, je dis quelques mots de prière; le père parut soulagé, je sentis ma conscience rassurée, et nous partîmes.

En arrivant ici, nous avons trouvé notre ami Éverard, que nous n'avions pas revu depuis quinze jours qu'il a pris possession de son emploi. Il venait assister à notre installation. J'eus alors la preuve que le nuage qui, là-bas, avait assombri le front du père était entièrement dissipé; car, aux compliments du visiteur sur notre nouvelle habitation, le père répondit, avec l'orgueil d'une victoire remportée :

— Oui, j'ai enfin une demeure convenable, la demeure d'un artiste. Cela ne ressemble guère à ce triste logement où ma vie a été condamnée à une tâche ridicule et mon nom à l'obscurité! Ah! Éverard, si j'avais vingt ans de moins, quelle réputation je pourrais mériter! quelle fortune je pourrais faire! — Puis, se laissant aller à la légitime confiance que son talent lui donne dans l'avenir, il a ajouté : — J'entends bien ne plus déménager; la maison que je ne prends qu'en location cette année, je l'achèterai l'année prochaine; Wagner de Vienne me mettra en position de la payer. Je serai propriétaire, Éverard; j'aurai le droit de faire écrire au-dessus de ma porte : Maison Joël Kress!

Lorsque le père s'abandonne à ses rêves de noble ambition, il y a en lui comme une joie d'enfant, aimable et communicative, qui vous rayonne jusqu'au cœur; je ne comprends pas qu'on puisse s'empêcher d'y sourire; et cependant M. Éverard, qui l'écoutait, n'a pas souri. Son caractère a bien changé!

Il est parti, le père repose; me voici chez moi. Ma petite chambre est charmante, et pour y être tout à fait bien dès aujourd'hui, j'ai eu le courage de tout ranger. Rien de ce qui composait et ornait là-bas mon petit mobilier n'a été égaré ou perdu. J'ai sous la main et devant les yeux tout ce qui me plaît, tout ce que j'aime; malgré cela, je me surprends parfois à chercher je ne sais quoi, et quand je me suis bien assurée que j'ai tout retrouvé, je sens qu'il me manque encore quelque chose. — Qu'est-ce donc? — l'habitude d'être heureuse ici. — Le père avait raison : on a beau ne rien oublier, on ne peut jamais tout emporter avec soi.

20 décembre. — Il y a juste aujourd'hui trois mois que M. Wagner de Vienne, voyageur passager, fut informé, par notre ami Éverard, qu'un grand peintre inconnu, nommé Joël Kress, vivait obscurément de ses appointements de commis. L'expert en tableaux a voulu voir les œuvres de l'artiste. Le résultat de cette visite fut un premier marché conclu à l'instant même et, pour l'avenir, les plus brillantes espérances. A partir de ce jour, les aspects de la vie ont changé pour nous, comme changent les aspects de la nature pour le ruisseau dont on a détourné le cours. Ce qui nous attend est meilleur, sans doute, que ce que nous possédions avant la visite de M. Wagner; mais alors, nous ne demandions pas un lendemain différent de la veille, et c'est avoir assez; il me semble, que de savoir suffire au nécessaire avec ce qu'on a. Entraînée à présent dans la voie des grandes espérances, je ne puis penser sans regret au temps, si peu éloigné encore, où je disais dans ma prière du soir : — « Puissent, Seigneur, les jours que tu nous réserves ressembler à celui qui finit. » — Je n'en suis plus là, maintenant; j'ai tous les soirs un autre vœu à former pour le jour qui va suivre. Autrefois nous ne comptions que sur nous-mêmes, et, l'économie aidant, toute tâche accomplie continuait le bien-être de la maison. Ce bien-être ne dépend plus de nous seuls; il faut qu'un étranger pense à nous pour que mes petits calculs de ménage se réalisent; aussi répéterai-je encore aujourd'hui : — « Veuillez, mon Dieu, que M. Wagner pense à nous! »

Quand nous l'avons connu, il était en voie de retour vers son pays; il devait, chemin faisant, s'occuper du placement des ouvrages du père, lui ménager des commandes et s'empresser de nous donner des nouvelles de son voyage aussitôt après son arrivée à Vienne. Ce voyage n'est-il pas terminé, ou bien l'expert en tableaux ne se souvient-il plus de Joël Kress? Cette dernière supposition est bien triste; mais, heureusement, elle est si invraisemblable que, pour la concevoir, il faut être dans la mauvaise disposition d'esprit où l'examen sérieux de notre bourse m'a jetée.

Gardienne du trésor commun, j'ai compté ce soir ce qui nous reste sur le prix du tableau vendu à M. Wagner. Hélas! cela se réduit à bien peu! Cependant ce serait un tort de s'effrayer déjà de l'avenir. Il ne peut manquer de nous arriver incessament une bonne nouvelle de Vienne. D'après mon calcul, nous pouvons, sans trop de gêne, encore attendre cette nouvelle jusqu'aux premiers jours de l'année prochaine; mais voilà tout. Si elle doit tarder au delà, il nous sera impossible d'aller plus loin sans avoir recours à je ne sais quelle ressource. La prudence me dit bien que je devrais parler au père de notre situation financière qu'il ne paraît pas soupçonner; mais je n'ose vraiment le préoccuper d'une inquiétude peut-être chimérique, quand je le vois travailler avec autant de confiance et d'ardeur que s'il s'agissait de livrer une commande impatiemment attendue.

Non, décidément, je n'alarmerai pas le père; mais, à la première occasion, je parlerai à M. Éverard.

La suite à la prochaine livraison.

La liberté est incompatible avec la faiblesse.

VAUVENARGUES.

CHRISTINE DE PISAN

DANS SON CABINET DE TRAVAIL.

Nos lecteurs connaissent déjà la vie et les principaux ouvrages de Christine (1). Voici quelques nouveaux détails sur cette femme célèbre.

Christine était attachée au service de la reine Isabelle de Bavière, reine de trop fameuse mémoire. Mais elle ne partagea, malgré sa subordination à cette princesse, ni les désordres de ses mœurs, ni les inspirations sans noblesse et sans grandeur qui présidèrent à la conduite politique d'Isabelle. Les écrits que Christine dédia à la reine de France sont, au contraire, autant d'appels à la conscience de celle qui exerçait le pouvoir royal, par suite de la démence de Charles VI, son époux. Les principes et les sentiments qu'elle évoque, dans ses dédicaces, sont puisés aux sources les plus honnêtes et les plus pures. Christine de Pisan termina dignement sa carrière littéraire. Le dernier morceau

(1) Voy. t. VII (1839), p. 321.

qui nous soit resté d'elle est un petit poëme daté du 31 juillet 1429, en l'honneur de Jeanne d'Arc. Les Bourguignons, dans la nuit du 28 au 29 mai 1418, surprirent la capitale, qui bientôt fut livrée aux Anglais. Tout ce qui était du parti opposé, qu'on appelait alors *Armagnac*, fut tué ou emprisonné par les envahisseurs. Christine, comme nous l'apprend cette pièce (1), fut cloîtrée dans une abbaye. Elle y demeurait depuis onze ans,

Par la traïson là enclose,

lorsque les exploits de Jeanne d'Arc vinrent émerveiller la France et changer la face des choses. Christine de Pisan ne nous dit pas quelle était cette abbaye. Mais le lieu de sa captivité devait être en dehors de Paris, comme l'était, par exemple, l'abbaye de Saint-Antoine ou de Montmartre (2). Ce qui n'est point douteux et ce qui résulte avec certitude de ses vers, c'est que cette maison religieuse se trouvait sur le territoire soumis alors à la domination des Anglais.

Bien loin de s'unir à ceux qui avaient oublié ou renié leur patrie, Christine de Pisan, Française par l'habitude, le cœur et l'adoption, s'élève avec une indignation généreuse contre cette tyrannie étrangère. Elle s'enflamme d'enthousiasme en faveur de la jeune fille qui, par son dévouement sublime, rehaussait d'un éternel honneur le sexe auquel elles appartenaient l'une et l'autre. Cette pièce, que diverses causes ont rendue obscure en beaucoup de points, au point de vue du langage est peu propre à déterminer immédiatement le plaisir ou l'admiration littéraire. Mais en la lisant, on ne peut demeurer insensible aux sentiments énergiques et touchants qu'elle exprime. Nous ajouterons

Christine de Pisan dans son cabinet de travail. — Tiré du *Livre de mutation de fortune* (1403), manuscrit conservé à la Bibliothèque royale de Munich.

avec assurance que ce *testament* de Christine, écrit par elle à l'âge de soixante-sept ans environ, complète dignement sa vie et honore pour toujours sa mémoire.

Les comptes particuliers et authentiques des dépenses de la reine Isabelle de Bavière nous sont partiellement restés. On trouve, dans l'un de ces comptes, l'article suivant, compris parmi l'énumération des présents distribués par la reine à titre d'étrennes, au 1er janvier 1401 :

« A Jehan Clerbout, orfévre de la reine, demeurant à Paris, pour un hanap (1) d'argent doré, poinçonné à divers feuillages, que ladite dame a donné à une demoiselle nommée Christine; pesant trois marcs dix esterlins, qui valent, à dix francs le marc, 23 livres 10 sous tournois (2). » Il est hors de doute que la personne ici dénommée n'est autre que Christine de Pisan. La même Christine reparaît dans ces mêmes comptes à des titres semblables : en 1403, pour un second hanap d'argent doré, du prix de 27 livres 3 sous (3); et en 1405, pour un nouveau gobelet d'argent, donné aux étrennes et de la valeur de 23 livres 8 sous (4).

Les ouvrages manuscrits de Christine furent, à l'époque où elle vécut, nombreux et recherchés. Beaucoup de ces exemplaires primitifs nous ont été conservés. Ils sont exécutés, généralement, avec un luxe qui atteste l'estime et le prix dont ils étaient l'objet. La plupart ont pour *illustrations* d'élégantes miniatures, peintes en grisaille ou en couleurs, par d'habiles artistes. La Bibliothèque impériale de Paris possède, à elle seule, une douzaine au moins de ces beaux manuscrits. La bibliothèque du *British Museum*, à Londres, en conserve également plusieurs. L'un d'eux, d'une exécution très-remarquable, nous a fourni la vignette que nous avons reproduite en 1839, page 321, et qui représente Christine offrant un de ses ouvrages à la reine Isabelle de Bavière. La Bibliothèque royale de Munich renferme deux manuscrits de Christine de Pisan (5). Le premier contient *la Cité des dames*. Le second a pour titre *le Livre de mutation de fortune*, et, d'après le texte manuscrit, fut « fait et accompli le huitiesme jour de nouvembre, l'an de grâce mil iiij^c et iij (1403). » Ce beau manuscrit paraît avoir appartenu à Guy Malet, sieur de Graville (dont il porte les armes), chevalier de la cour du roi, mort en 1410. Une miniature très-intéressante, et que nous reproduisons avec le présent article, décore le folio 2 de cet ouvrage. On y voit Christine occupée, dans son cabinet de travail, à écrire la *Mutation de fortune*. Le petit chien couché à ses pieds, le vase de fleurs placé sur la fenêtre qui égaye le réduit de la femme poëte, tout cet intérieur offre un tableau gracieux et intéressant. Christine, à l'époque où la vignette fut peinte, était âgée d'une quarantaine d'années. Cette vignette, d'une fidélité évidente quant aux détails, se rapporte très-bien, surtout pour le costume, à la peinture du *British Museum*, qui date à peu près de la même année, et que nous avons déjà reproduite. Dans cette scène du manuscrit de Munich, Christine ne joue plus, auprès de la reine, un rôle secondaire; elle occupe la scène tout entière, dont elle est l'unique personnage. Nous ne serions pas éloigné de croire que nous avons ici sous les yeux un véritable portrait de Christine.

Il y aurait à faire un beau livre d'art et d'érudition qui manque à notre littérature historique : ce serait une *Iconographie* des personnages français morts avant le règne de François Ier (6). Dans ce livre, Christine de Pisan mériterait une place par ses talents, ses infortunes et la beauté de son caractère, plus recommandable encore que les qualités de son esprit.

(1) Recueillie par M. J. Quicherat dans *les Procès de la Pucelle*, t. V, p. 4 et suiv.
(2) Monastères de femmes.

(1) Riche vase à boire.
(2) Registre K, no 42, fo 34, vo, à la direction générale des archives.
(3) KK 43, fo 81.
(4) *Ibid.*, fo 109, vo.
(5) Catalogue Schmeller, manuscrits français, nos 8 et 11.
(6) Le projet d'un ouvrage de ce genre est soumis depuis 1850 au comité historique établi près le ministère de l'instruction publique.

LES EAUX DE SPA.

La Géronstère, à Spa. — Dessin de Stroobant.

Spa, jolie petite ville belge, est située à 27 kilomètres de Liége, au bas d'une colline boisée, à travers quatre ruisseaux, devant une vallée que limite à l'horizon une verte ceinture de forêts et de bruyères. C'est aux vertus toniflantes de ses eaux acidules et ferrugineuses qu'elle doit sa fondation, son nom (*espa* signifie fontaine), sa célébrité, sa fortune. On ne se baigne guère dans les eaux de Spa; on les boit à leurs sources qui sont nombreuses, jaillissant pour la plupart çà et là en toute liberté à la portée de qui voudrait en approcher les lèvres, mais dont quelques-unes seulement sont affermées et particulièrement recommandées : le Pouhon, la Géronstère, la Sauvenière, le Groesbeck, le vieux et le nouveau Tonnelet, le Barisart. La réputation hygiénique de Spa date de loin. « Ceux de Liége, dit Montaigne, s'émerveillent des eaux de Lucques, et les Toscans ne font pas moins de cas de celles de Spa. » De nos jours, on ne va plus guère chercher que le repos et la fraîcheur dans les bois et les montagnes d'où sortent les sources lucquoises; mais la confiance dans l'action salutaire de celles de la ville belge est plus grande qu'en aucun siècle du passé.

« Allez à Spa, s'écriait le docteur vénitien Baccio, dans son Traité des eaux thermales. Vous arrivez à demi mort, et soudain vous vous sentez renaître : c'est un miracle de tous les jours. Oh! la pierre, quelle maladie cruelle! la goutte aussi, quand ses feux ardents vous minent et vous torturent; la fièvre tierce, cet hôte incommode; la névralgie, cette flagellation sans fin; le rhumatisme, qui nous courbe sur notre fosse entr'ouverte... Allez à Spa, allez-y, et vous êtes sauvés, pauvres endoloris pour qui tant de remèdes ont été impuissants! »

Dès 1326, un marchand de Bréda, nommé Collin le Loup, s'était fait bâtir une maison près de la source du Pouhon pour en boire à son aise. Louis de Gonzague, en 1575, vint à Spa guérir les blessures qu'il avait reçues en combattant les calvinistes. Deux ans après, Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, se mit en route dans le même but; mais Spa n'étant encore qu'un village, elle s'arrêta dans la ville de Liége, où on lui apportait pen-

dant la nuit l'eau des sources qu'elle buvait, à son lever, en se promenant sous les ombrages du palais de l'évêque, « qui estoit, dit-elle dans ses Mémoires, le plus beau et le plus commode qui se pust voir, ayant plusieurs belles fontaines et plusieurs jardins et galeries, le tout tant peint, tant doré, et accommodé de tant de marbre, qu'il n'y avoit rien de plus magnifique et de plus délicieux! » Bien d'autres illustres personnages sont venus depuis séjourner à Spa transformée en ville : Alexandre Farnèse, Juste Lipse, Saumaise, Charles II d'Angleterre, Christine de Danemark, Pierre le Grand, Joseph II, l'abbé Raynal, Alfieri, Volney, Monge, de Candolle, le grand-duc de Russie (Paul Ier), le duc d'Orléans (Louis-Philippe), sans parler de nos contemporains.

Il y a cent ans, on s'amusait beaucoup aux eaux de Spa. Les étrangers, que les habitants appelaient des « Bobeleins », étant presque tous nobles et riches, s'y réunissaient dans une sorte de confrérie qui avait des statuts, et se donnaient un chef tout chargé de titres comiques à la mode du temps : « Jovial Bois-Bien, par la grâce des Bobeleins, roi de Géronstère, duc de Pouhon; comte des fontaines de la Sauvenière, Groesbeck, Natroz, Tonnelet; seigneur de Belle-Humeur, etc. »

Les statuts de 1762 nous ont conservé des renseignements curieux sur le genre de vie que l'on menait à Spa : « Nos sujets bobeleins prendront leur chocolat ou un verre de vin de Malaga de neuf à dix heures; dîneront amplement à midi, à une ou deux heures; souperont légèrement à sept ou huit heures, et iront se coucher à neuf heures et demie ou à dix heures au plus tard; les autres moments du jour se rempliront comme il suit : il sera permis après le déjeuner d'aller à sa toilette; aux dévots, d'aller à la messe qu'on a fondée à onze heures pour leur commodité; et aux amateurs du jeu, d'entrer au café, ou à la salle d'assemblée; même de rendre des visites de cérémonie pure, de satisfaire au commerce de lettres, ou de faire un tour de promenade sur la place en attendant l'heure du dîner. L'après-dîner on pourra rendre des visites d'amitié, aller au café, au jardin des Capucins; à cinq heures, au bal, à l'assemblée, à quelque concert, à la comédie. Suivant l'ordre du jour, à sept heures on ira à la promenade, et on fera le tour des montagnes... Il sera permis aux jeunes filles et veuves d'appliquer du rouge et du blanc et de se faire valoir, les exhortant néanmoins très-sciemment à ne point barbouiller de beaux visages. Il sera méritoire à nos sujets de faire des concerts les matins aux fontaines de Géronstère et de la Sauvenière, et, depuis neuf heures à dix heures du soir, sur la promenade de la place ou sur la montagne immédiatement au-dessus. » Tous les bobeleins, hommes et femmes, avaient à la main des crosses ou des bâtons, et à la boutonnière ou à la ceinture de petits cadrans en ivoire ou en nacre de perle, portant une aiguille qui servait à indiquer le nombre de verres d'eau que l'on avait bus.

On a vu que maître Jovial Bois-Bien s'intitulait roi de Géronstère, ce qui montre que l'eau de Géronstère était alors la plus renommée. Cette source jaillit à trois kilomètres au sud de Spa, dans un jardin anglais orné de massifs de fleurs, près d'un bois. Le petit édifice qui la couvre se compose d'une petite niche de marbre surmontée d'un dôme de pierre soutenu par quatre piliers de marbre rouge : il fut élevé en 1751 par un conseiller d'État de l'électeur de Brandebourg, le comte de Burgsdorf. Une galerie de bois, construite auprès, conduit à la salle d'un restaurant voisin.

Jadis la source sortait d'un endroit plus élevé : un tremblement de terre, qui survint en l'année 1692, la fit descendre où on la voit aujourd'hui. Son action est moins excitante que celle de la source du Pouhon, aujourd'hui la plus célèbre des eaux de Spa et la seule qui soit exportée.

Certains fripons ne sont si désolés quand nous sommes la dupe des autres, que parce qu'il espéraient que nous serions exclusivement la leur. J. Petit-Senn.

TURGOT.

Anne-Robert-Jacques Turgot, troisième fils de Michel-Étienne Turgot, prévôt des marchands sous Louis XV, naquit à Paris le 10 mai 1727. Sa famille, originaire d'Écosse, passa en Normandie vers le temps des croisades, et, dès l'an 1272, le nom de Turgot figurait dans le rôle des gentilshommes de cette province.

Enfant, Turgot semblait gauche et timide, et l'abbé Morellet raconte les plaisantes terreurs de son futur ami, qui se cachait sous les canapés ou derrière les paravents lorsque sa mère recevait une visite. Cependant on aurait eu grand tort de croire que cette humeur un peu sauvage témoignât chez Turgot d'un manque de sympathie ou d'intelligence. A quelque temps de là, en effet, l'enfant, placé au collége Louis-le-Grand pour y faire ses études, annonçait la double passion de toute sa vie, son amour de l'humanité et son culte pour la science, par un trait caractéristique : il était surpris distribuant à de pauvres écoliers sa modique pension, afin qu'ils pussent acheter des livres. L'aîné de ses frères devait être magistrat, le second militaire; quant à lui, il était destiné à l'état ecclésiastique et dut, par cette raison, entrer au séminaire de Saint-Sulpice, puis dans la maison de Sorbonne, d'où il sortit prieur vers 1750. Il prononça même les deux discours d'usage : le premier sur *l'Utilité que le genre humain a retirée de la religion chrétienne;* le second sur *les Progrès de l'esprit humain;* — et l'on put y remarquer certaines pensées qui, dans la bouche de ce docteur de vingt ans, annonçaient déjà le philosophe. Démontrant tous les bienfaits du christianisme, il disait : « L'amour de la patrie était (dans le monde païen) moins l'amour de ses concitoyens qu'une haine commune pour les étrangers; le christianisme seul a su allier un amour de préférence pour la société dont on fait partie avec l'amour général de l'humanité. » — Et ailleurs : « La liberté était moins fondée sur le sentiment de la noblesse naturelle des hommes, que sur un équilibre d'ambition et de puissance entre les particuliers. » Racontant les progrès de l'esprit humain, il disait encore : « La masse du genre humain, par des alternatives de calme et d'agitation, de biens et de maux, marche toujours, quoique à pas lents, à une perfection plus grande. » — Enfin, parlant des colonies phéniciennes qui s'étaient répandues sur les côtes de l'Asie Mineure et de la Grèce, il prophétisait l'indépendance future de l'Amérique dans des paroles souvent citées : « Les colonies, disait-il, sont comme des fruits qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité; devenues suffisantes à elles-mêmes, elles firent ce que fit depuis Carthage, ce que fera l'Amérique un jour. »

On peut croire que Turgot, dont toute la vie fut si austère et si dévouée, aurait été un digne prêtre devant Dieu et devant les hommes. Mais il était de ceux dont la conscience difficile ne saurait se contenter d'à peu près en matière de foi, et sa propre orthodoxie ne lui paraissait pas suffisamment démontrée. Malgré les conseils de ses amis les abbés de Cicé, de Brienne et d'autres, il renonça donc à une carrière qui devait le condamner, craignait-il, « à porter toute sa vie un masque sur le visage, » et il acheta une charge de maître des requêtes où ses talents surent bien-

tôt se faire jour en même temps que sa scrupuleuse équité. Chargé de la poursuite d'une affaire criminelle où les plus graves présomptions pesaient sur un employé des fermes, Turgot, certain d'avoir à punir, ne se pressait pas de s'en occuper. Cependant l'examen tardif des pièces lui prouve l'innocence de l'inculpé. Dès lors il se croit obligé de réparer le tort que de longs délais avaient causé à cet employé, et lui fait remettre, sur ses propres fonds, les appointements dont il avait été frustré durant le procès, « ayant soin, dit Condorcet son biographe, de n'y mettre que de la justice et non de la générosité. »

Sans doute il avait strictement raison; mais cette sévérité de conscience qui, changeant en apparence les rôles, condamnait le juge à payer des dommages et intérêts à l'inculpé, est assez peu commune pour mériter qu'on la salue au passage.

Présenté vers cette époque dans les deux salons qui continuaient alors *les bureaux d'esprit* du siècle précédent, nous voulons parler des salons de MMmes Geoffrin et du Deffant, il s'y lia avec Montesquieu, d'Alembert, Diderot, Helvétius, l'abbé Galiani, etc. Il n'en faudrait toutefois pas conclure que Turgot adopta toutes les opinions de certains d'entre eux. Si ses principes ne nous étaient déjà connus, le passage suivant d'une lettre qu'il écrivait à Condorcet nous renseignerait sur ce point. Il s'agit du livre *De l'Esprit* d'Helvétius : « Comme je ne crois pas, Monsieur, écrit-il, que vous fassiez jamais un livre de philosophie sans logique, de littérature sans goût, de morale sans honnêteté, je ne vois pas que la sévérité de mon jugement sur le livre *De l'Esprit* puisse vous effrayer..... Je ne vois dans tout cela que de la vanité, de l'esprit de parti, une tête exaltée; je n'y vois ni amour de l'humanité ni philosophie. » Nous savons désormais quelles sont les doctrines que le jeune Turgot n'admet pas; voulons-nous connaître celles qu'en morale sociale, par exemple, il préconisait, parcourons l'épître qu'en 1751 il adressait à Mme de Graffigny sur son roman *(Lettres péruviennes)*. Voici ce qu'il y disait à propos du mariage : « Il y a longtemps que je pense que notre nation a besoin qu'on lui prêche le mariage, et le bon mariage. Nous faisons les nôtres par bassesse, par des vues d'ambition ou d'intérêt, et comme, par cette raison, il y en a beaucoup de malheureux, nous voyons s'établir de jour en jour une façon de penser bien funeste aux États, aux mœurs, à la durée des familles, au bonheur et aux vertus domestiques. » Si cette observation critique de Turgot s'adressait avec justice au dix-huitième siècle, on peut dire qu'elle n'a de nos jours pas beaucoup perdu, par malheur, de son opportunité, et l'on ne commettrait nul anachronisme en la redisant à une partie de notre jeune génération.

Peu d'accord avec les philosophes, Turgot s'entendait beaucoup mieux avec la récente école des économistes, dont Gournay, intendant du commerce, et Quesnay, le médecin de Louis XV, étaient en France les premiers représentants. Après un voyage d'études entrepris avec le premier d'entre eux, dans l'est et le midi de la France, il adopta complétement leurs idées économiques, que quatre mots peuvent résumer : « Laisser faire, laisser passer, » et il fit désormais de ces maximes le but principal et comme l'épigraphe des efforts de sa vie. Ces études et les devoirs de sa profession ne l'empêchaient pas d'ailleurs de s'adonner à des travaux de morale; la multiplicité de ses aptitudes était telle, qu'il serait plus facile d'énumérer les points d'étude qu'il ne toucha pas que ceux qu'embrassa sa continuelle activité. Ainsi, durant les quelques années qui s'écoulèrent encore avant sa nomination à l'intendance de Limoges, il écrivit deux *Lettres contre le système de Berkeley*, philosophe qui niait l'existence réelle des corps; l'épître à Mme de Graffigny; le plan d'une *Géographie politique* et celui de deux *Discours sur l'histoire universelle;* deux *Lettres sur la tolérance*, à propos de querelles entre le Parlement et l'archevêque de Paris; *le Conciliateur*, ou *Lettres d'un ecclésiastique à un magistrat, sur la tolérance civile;* il traduisit les *Questions importantes sur le commerce*, de Josias Tucker; il donna aux économistes des articles sur les mots *Existence, Étymologie, Expansivité, Foires et marchés*, et *Fondation;* enfin il prononça l'éloge de son ami Gournay, mort en 1759. Ajoutons que Turgot trouvait encore le loisir de se livrer à des études purement scientifiques ou littéraires; qu'il perfectionnait ses connaissances en mathématique et en histoire naturelle; qu'il apprenait l'hébreu, le grec et le latin, l'allemand, l'italien et l'anglais, s'essayait à traduire des fragments de la Bible, de l'Iliade, des Commentaires de César, de Cicéron, Tacite, Sénèque, Ovide, et plus tard les Géorgiques de Virgile, les Idylles de Gesner, des morceaux de Shakspeare, de Pope, de Johnson, d'Addison et de Hume; plusieurs scènes du *Pastor fido*, etc.

Le 8 août 1761, Turgot fut nommé intendant de la généralité de Limoges, et sa conduite dans ses nouvelles fonctions allait réaliser les espérances que Voltaire exprimait ainsi dans la lettre qu'il lui adressait à cette occasion : « Un de vos confrères vient de m'écrire, disait-il, qu'un intendant n'est propre qu'à faire beaucoup de mal; j'espère que vous prouverez qu'il peut faire beaucoup de bien. »

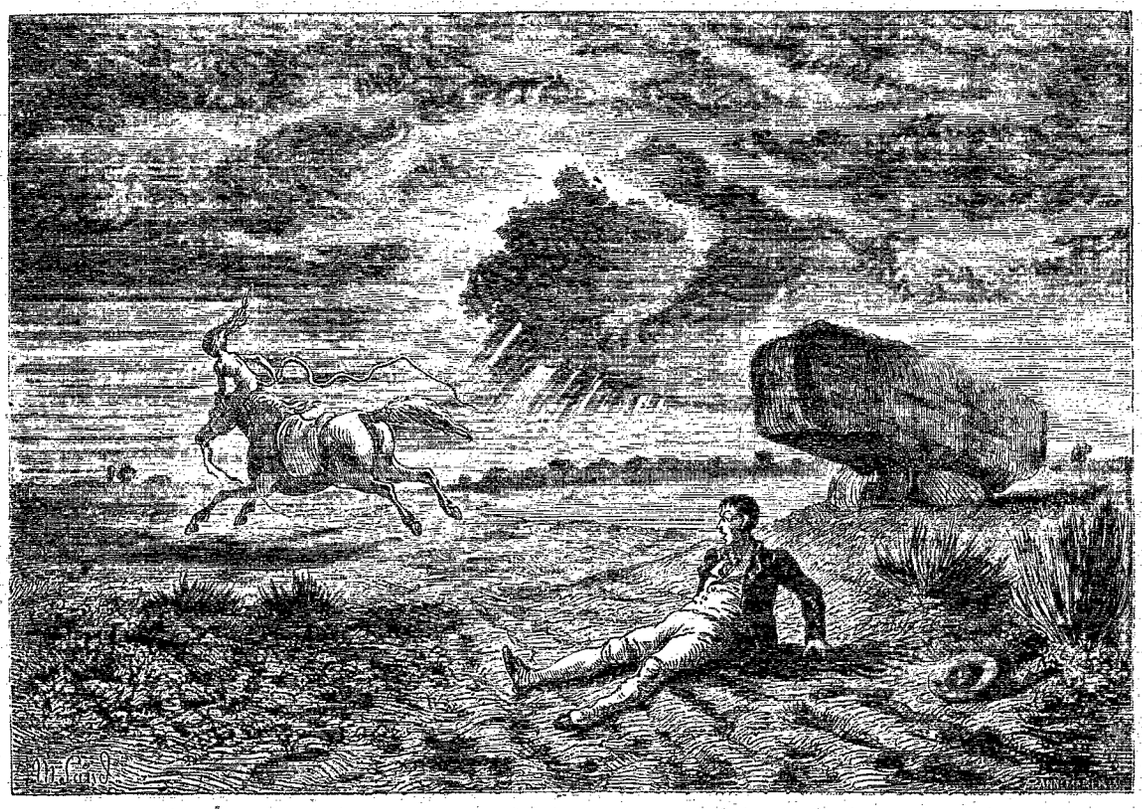
En effet, sa justice et sa bonté donnèrent bientôt à la province du Limousin toute la somme de prospérité que le temps comportait. Novateur sans danger dans son petit royaume, Turgot cadastrait équitablement la terre, établissait la libre circulation des grains, et abolissait la coutume de la corvée qu'il remplaçait par un léger impôt payé en commun par les paroisses corvéables. Ses talents reconnus, l'influence de ses amis, lui auraient rendu facile l'échange de son intendance contre les généralités plus importantes et plus lucratives de Rouen, de Lyon ou de Bordeaux. Mais, tant qu'il restait à faire du bien à Limoges, Turgot voulait y demeurer; son séjour devait donc être long. En effet, la disette survenant (1770-1771), il dut redoubler de zèle : ce fut alors qu'on le vit fonder dans sa province les premiers établissements de charité, créer une école d'accouchements; envoyer circulaires sur circulaires aux curés de chaque commune pour leur demander des renseignements sur l'état de leurs paroisses, les services à rendre, les malheurs à consoler Dans ce but, il réclamait d'eux des *états*, dont il dressait lui-même les modèles, qui constataient les misères, les pertes de bestiaux, etc., des pauvres paysans du Limousin. Il sollicitait d'ailleurs et obtenait des secours du gouvernement; il faisait appel aux riches particuliers de son intendance, compromettait sa propre fortune, toute modique qu'elle fût, pour son œuvre, et méritait que l'archevêque d'Aix dît « qu'il se félicitait d'être né dans le siècle qui l'avait produit. » De cette époque datent plusieurs travaux économiques de Turgot, tels qu'un article sur *Valeurs et monnaies*, sur la *Liberté du commerce des grains*, sur les *Mines*, et ses *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, dans lesquels l'auteur pose les bases de sa doctrine. Rappelons que, pour lui, les agriculteurs qui créent la richesse primitive forment la première classe dans toute société, la classe *productrice*. Les artisans qui, sans produire la richesse, la façonnent moyennant salaire, constituent la seconde classe, celle des *stipendiés*. La troisième classe enfin est celle des propriétaires, qu'il appelle *disponible*, c'est-à-dire n'étant pas nécessairement astreinte à l'un des deux genres de travail précités, et pouvant payer sa dette à la société, soit dans le métier des armes, dans l'administration de la justice, ou simplement en acquittant l'impôt. Sans étudier ici le mérite de cette clas-

sification, reconnaissons seulement qu'elle renversait toutes les idées antérieurement admises. Les âges précédents, partant du principe de guerre comme l'état normal de la société, mettaient au premier rang l'homme d'épée qui défend son pays contre l'ennemi du dehors, au second rang l'homme de robe qui le protége contre l'ennemi intérieur, et au dernier, le laboureur ainsi que l'artisan. Partant de l'idée de paix comme devant être le but de toute réunion d'hommes organisée, Turgot donnait la prééminence aux paisibles producteurs sur tous les autres fonctionnaires sociaux. C'était, en ce temps-là, une idée nouvelle.

La fin à la prochaine livraison.

LES LÉGENDES RUSTIQUES.

Dans plusieurs tableaux et dessins admis cette année à l'Exposition de peinture, un artiste de beaucoup d'imagination et d'esprit, aimé du public, M. Maurice Sand, s'est attaché à reproduire les légendes fantastiques de cette partie de la France que l'on appelait autrefois le bas Berry, et qui a conservé dans ses croyances populaires, comme dans son aspect pittoresque, un cachet, pour ne pas dire un parfum d'ancienneté très-caractéristique. Grâce au ciel, les mauvaises superstitions ont diminué, les maladies épidémiques que l'on appelait la *Grand'mort* ont disparu avec les eaux stagnantes et les terres incultes. Le pays est généralement bien cultivé et les mœurs sont devenues fort douces; mais la poésie à la fois sombre et burlesque des antiques légendes vit encore dans les imaginations et défraye les veillées d'hiver, tandis que la campagne conserve en mille endroits, grâce à certaines habitudes agricoles traditionnelles, une physionomie qui est encore celle du moyen âge. Ainsi, au milieu de terres fertiles en plein rapport, on trouve encore, dans cette région, le *pâtural*, vaste espace d'herbes folles, de buissons épineux et d'antiques souches d'arbres trapus, littéralement émaillé de fleurs sauvages au printemps, mais sec et morne quand les troupeaux de bœufs qui y ont pris leurs quartiers d'été le laissent tondu et foulé pour tout le reste de l'année. Une autre coutume barbare est d'ébrancher les arbres pour donner la feuille sèche aux moutons durant l'hiver, après quoi on brûle le fagot. C'est l'orme, abondant et vigoureux dans ce terrain, qui est soumis à cette mutilation périodique, et qui se couvre de bosses et de rugosités affectant les formes les plus bizarres, parfois les plus effrayantes. Dans le brouillard du crépuscule, ou quand la lune, à son lever, argente de lueurs obliques les fonds humides, ces monstres, plantés au bord des chemins, semblent étendre sur le passant des bras désespérés ou pencher vers lui des têtes menaçantes.



Salon de 1857; Peinture. — Le Follet d'Epnell, par M. Maurice Sand.

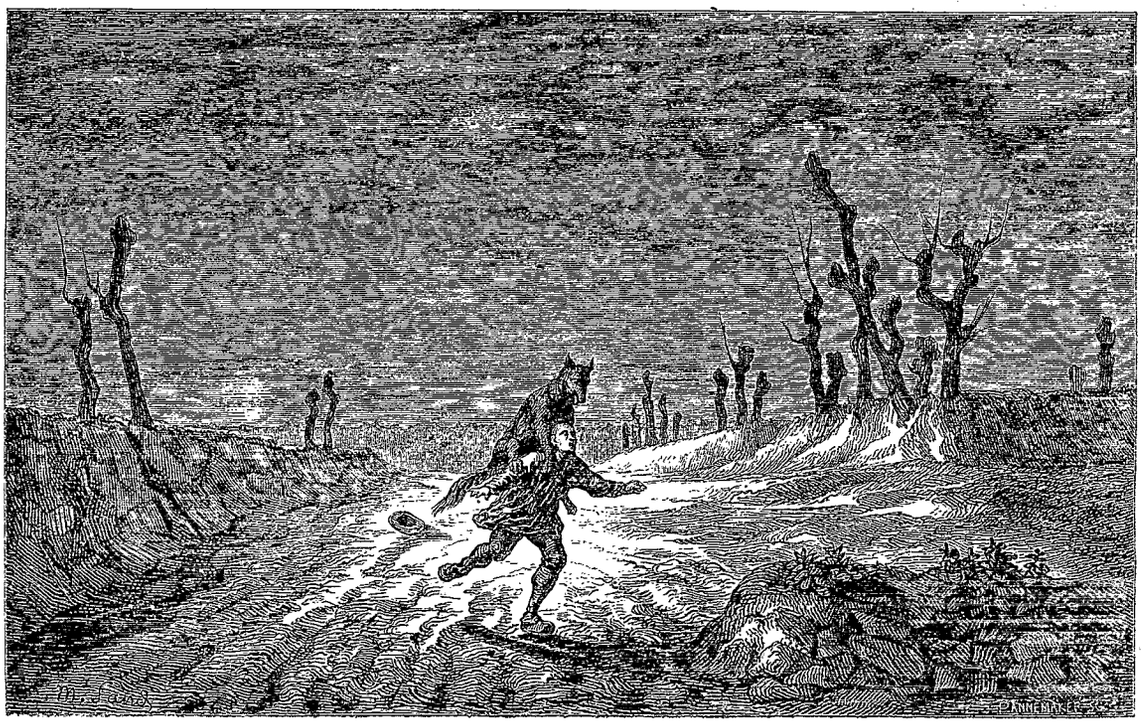
La largeur démesurée des chemins de pâture communale est encore un caractère particulier au bas Berry. Leurs vastes sinuosités, rayées d'herbe courte et de déchirures rougeâtres, donnent à certains points de vue un air d'abandon capricieux qui rappelle l'abandon primitif où se trouvait la terre, lorsqu'elle n'était pour l'homme nomade qu'un lieu de passage et de campement.

En d'autres endroits de cette province, le sol a pu trouver dans la petite culture ou dans la gestion de la grande propriété, les ressources nécessaires ou l'activité suffisante pour sortir de sa primitive pauvreté. Là s'étendent des steppes inféconds, semés de grosses roches que la tradition attribue à un travail d'esprits pervers ou fantasques, et autour desquelles se passent encore, dit-on, des choses étranges, des scènes incompréhensibles.

Ces croyances passeront, ces lieux seront transformés. Chaque jour le progrès, quelque lent qu'il soit dans les campagnes, travaille à son œuvre persévérante et emporte, ici une superstition locale, là un coin obstiné du désert. Il arrache les ronces, nivelle les passages, soumet la nature rebelle, et défriche, pour ainsi dire, les esprits en même temps que le sol. Dans cinquante ans, on cherchera ces

traditions rustiques, ces roches éparses, ces arbres mutilés, cette poésie du passé rude et coloré qui s'en va en bien-être et en raison.

Hélas! disent les artistes, la terre sera bien ennuyeuse quand la charrue aura passé partout, et quand le paysan sera un bourgeois voltairien. Je l'avoue aussi, moi, je sens la nécessité des grandes réformes agricoles, et pourtant je m'étonne encore quand un villageois me dit qu'il passe désormais sans terreur aux lieux où dans sa jeunesse le *fadet*, sous la forme d'un loup noir ou d'une chienne blanche, lui sautait sur les épaules et se faisait porter, *lourd comme trente boisseaux de blé*, jusqu'à la porte de la métairie, ou jusqu'au porche de l'église paroissiale. Mon cœur se serre quand j'entends le conseiller municipal du hameau menacer les vieux arbres hantés, les petits étangs habités par de gigantesques personnages baignant leurs *grand's jambes* dans l'eau rougie des feux du couchant; je suis presque en colère quand on parle d'enlever les grosses pierres parlantes et grimaçantes pour faire des auges de granit, et les vieux têteaux pour faire du feu. « Quand tout ça n'y sera plus, disent quelques esprits forts, le *monde* ne sera plus si bête. On ne croira plus que le diable fait son sabbat à la croix des



Salon de 1857; Peinture. — Le Loup-Garou, par M. Maurice Sand.

Bossons, et que le follet jette les cavaliers par terre aux pierres d'Epnell pour *bourdir* leurs montures en les fouaillant de sa grand'queue de dix aunes. »

Il est vrai, et tant mieux si l'on s'éclaire sans devenir sot, de simple qu'on était. Mais, quoi qu'il en arrive, le passé perdra bientôt son prestige, il ne faut pas en douter, et il est bon qu'un artiste ait consacré son talent à reproduire ces lieux agrestes qui vont disparaître et ces scènes fantastiques qui, après lui et nous, ne laisseront plus de traces dans la mémoire des bonnes gens.

L'hallucination est, d'ailleurs, un fait psychologique et physiologique qui trouve à chaque instant sa place nécessaire dans l'histoire des masses. Tout est prodige dans les récits et dans les souvenirs de la race humaine. Les ouvrages de M. Maurice Sand ne sont donc pas de pures fantaisies d'artiste : ce sont des traits de mœurs et, dans leur genre, des documents pour l'histoire d'une province. Si l'on songe qu'avec quelques modifications, ces traditions se retrouvent, non-seulement dans toute la France, mais encore dans presque toute l'Europe, on ne niera pas l'utilité et l'intérêt de cette recherche. Et d'ailleurs, avons-nous bien envie de railler les visions et les crédulités des gens de campagne, nous qui voyons la croyance passionnée aux tables parlantes et aux jongleries à la mode des *médiums*, défrayer les loisirs et enflammer les imaginations du plus beau monde? Je n'y vois qu'une différence, c'est que la vieille légende populaire est plus intéressante et plus originale que toutes ces inventions modernes, et que ses symboles ont un sens logique et moral très-préférable aux balourdises ou aux caprices absurdes des esprits frappeurs. Cet animal qui se fait porter, n'est-ce pas le sensualisme, qui, laid comme une bête et lourd comme un remords, pèse sur l'ivrogne attardé? Ce follet railleur qui le jette par terre et lui emmène son cheval, n'est-ce pas la personnification de sa propre malice ou de sa propre ambition, qui, folle et quinteuse, emporte sa force, et le laisse étourdi et brisé, dans la nuit et dans la solitude, auprès de ces pierres druidiques où le diable cache des trésors? Tous ces fantômes qui poursuivent les méfaits nocturnes, sont des esprits bien avisés, qui avertissent, répriment ou châtient. C'est une histoire naïve, poétique ou divertissante, des tourments, et par conséquent des progrès de la conscience populaire.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite. — Voy. p. 314, 326, 334, 346, 354, 365.

1er janvier 18... — A part mes accès d'inquiétude, plus fréquents chaque jour, à mesure que se prolonge le silence de M. Wagner, je dois en convenir, l'année n'a pas trop mal commencé pour nous. Sans un incident très-grave et

qui m'a un moment profondément peinée, je pourrais dire que je suis vraiment contente de cette journée. Je la redoutais cependant, comme je redoute tous les anniversaires depuis le départ de Simon. Mon appréhension est bien naturelle : l'absent qui manque tous les jours à la vie en commun du logis, y manque bien davantage quand revient un jour de fête. Encore, lorsque la maison est nombreuse, on peut ne pas trop voir la place qui reste inoccupée à la table de famille. Il suffit, pour cela, d'espacer un peu plus le couvert de chacun. Mais quand on n'était que trois à vivre ensemble et qu'il en manque un, il est impossible, pour les deux convives demeurés tête à tête, de se faire illusion sur le vide de l'absence. A leur table, si petite qu'elle soit, qu'ils s'éloignent ou qu'ils se rapprochent, il semble que toujours ce vide s'agrandisse! Donc, je craignais notre isolement pour aujourd'hui, j'avais tort; grâce à Dieu, il y a eu nombreuse compagnie chez Joël Kress.

Parmi les meilleures visites que nous ayons reçues, je dois d'abord citer celle de Simon. Non pas que le cher exilé soit revenu d'Australie tout exprès pour nous apporter ses vœux de nouvelle année; mais il avait si bien calculé le voyage de sa lettre, qu'elle nous est arrivée ce matin à l'heure de notre réveil. Elle porte le timbre de Melbourne, et elle est datée du 12 octobre. Il y a quatre-vingts jours que Simon écrivait :

« Je pars demain pour les mines! »

Ainsi, il faut quatre-vingts jours pour que les échos de notre pensée se répondent. Qu'il est long ce temps, mon Dieu! L'esprit s'effraye à le calculer, presque autant que le cœur s'en afflige.

M. Éverard est arrivé chez nous au moment où je venais de lire au père la lettre de Simon. Naturellement j'ai dû recommencer ma lecture pour le visiteur. Y a-t-il pris beaucoup d'intérêt? J'aime à le supposer, bien qu'il m'ait paru fort distrait.

Il avait, de plus, un petit air mystérieux et triomphant que le père a remarqué, et sur lequel il a interrogé notre ami.

— J'ai reçu, ce matin, d'assez belles étrennes, a répondu M. Éverard. Si je ne t'en dis rien encore, c'est que je te réserve cela pour le dessert.

Il venait, en effet, pour déjeuner chez nous; c'est moi qui avais pensé à le faire inviter. J'espérais avoir l'occasion de me trouver un moment seule avec lui, ce qui m'eût permis de lui exposer franchement notre situation. Pressée même que j'étais de faire allusion à la crainte qui m'obsède, je me suis avisée de dire :

— Le festin sera peut-être un peu court; il eût été plus beau si, enfin, M. Wagner avait eu l'heureuse idée d'envoyer réclamer quelques-uns des tableaux qu'il doit toujours acheter à mon père.

Mes paroles ont porté juste; au souvenir du marchand autrichien, M. Éverard a tressailli : — Le voilà prévenu, me suis-je dit, qu'il est temps que l'expert en tableaux tienne ses magnifiques promesses. Au premier instant de tête à tête, je le presserai formellement d'écrire à ce M. Wagner qui nous oublie.

Il y a cela de bon, dans notre mauvaise situation, que le père ne partage pas du tout mon impatience touchant la vente de ses tableaux. Au lieu d'ébranler sa confiance, ce long retard la fortifie.

— Plus nous attendrons, a-t-il dit, et plus l'affaire sera belle. D'ailleurs, le commerce des œuvres artistiques d'un certain mérite exige toujours de sages lenteurs. Il n'a pas fallu, dit-on, moins de trois ans de négociations pour le placement de je ne sais quel Murillo.

Cet exemple, cité par le père avec une sorte d'orgueil, est désolant. Sa galerie est une fortune, je le sais bien, mais une fortune en espérance. Tant qu'elle ne sera pas réalisée, je penserai involontairement à ces deux voyageurs qui traversaient le grand désert, portant un coffret tout plein de perles et de diamants. Au terme du voyage étaient, pour eux, toutes les jouissances du repos dans la richesse; mais la charge était si pesante et la route si longue, qu'ils tombèrent d'épuisement sur leur trésor. Il ne profita qu'à la première caravane qui, plus tard, passa par là.

Mais voilà qu'on frappe à la porte de la rue; moi, toujours impatiente du moment où je pourrai parler de M. Wagner à notre ami, et le prier d'écrire à Vienne, je laisse le père aller ouvrir au visiteur; il reste quelques minutes dehors; puis il revient seul; mais son visage riant m'annonce une bonne nouvelle.

— Ajoute ce que tu pourras au déjeuner, me dit-il, nous serons quatre à table.

— Et quel est donc ce nouveau convive?

— Un voyageur, un enfant de la maison, et ce n'est pas ton frère. Devine qui?

Impossible de s'y tromper, ce ne pouvait être que notre compagnon d'enfance, le camarade d'école de Simon, notre petit cousin Paulus. Je n'avais pas eu le temps de le nommer que déjà le bon Paulus était là et m'avait embrassée.

Oui, il est bien aussi l'enfant de la maison. D'abord le père est son tuteur. Paulus, orphelin au berceau, a été élevé avec nous. Il est parti à l'étranger, il y a cinq ans, pour suivre les cours des hôpitaux; il nous revient aujourd'hui, comme il le dit si gaiement, jauni, majeur, maigri et carabin. Il a bien voulu trouver que les années ne m'avaient pas été trop défavorables; moi, je n'ai pu me persuader que les voyages l'eussent embelli. Nous nous sommes dit franchement ce que nous pensions l'un de l'autre, ainsi que nous nous le disions autrefois, et nous voilà remis sur le pied de l'ancienne intimité, comme si les cinq ans d'absence n'avaient duré qu'un jour.

Le pauvre garçon! ce n'est pas sans peine qu'il a fini par découvrir notre nouvelle demeure. Là-bas, dans la maison que nous avons quittée, tous les locataires étaient sortis ce matin, sauf notre remplaçante qui n'a pu le renseigner. Je vois l'émotion de Paulus lorsque, croyant nous faire une charmante surprise, il a brusquement ouvert la porte de notre ancien logement, et s'est alors trouvé face à face avec une bonne vieille femme qu'il a fort effrayée. Cependant Paulus a bien fait d'entrer sans s'annoncer en frappant à la porte; j'ai eu ainsi des nouvelles de mes pauvres petits oiseaux. Au moment où il a surpris la bonne vieille, elle émiettait du pain sur l'appui de la croisée.

Il va sans dire que le père a expliqué à Paulus le motif, si glorieux pour lui, de notre changement de domicile, et, comme fête de bienvenue, il l'a introduit dans son atelier où M. Éverard et moi les avons suivis.

A l'aspect des chefs-d'œuvre de l'artiste, mon cousin s'est frotté les yeux comme un homme frappé de l'éclat d'une trop vive lumière; puis il a dit, avec cette naïve franchise qui lui a mérité que notre mère le surnommât Paulus le Sincère :

— Ah çà! vous ne me demandez pas mon opinion, j'espère, cher oncle. En fait de peinture, je suis un vrai barbare, mais un barbare à la façon des enfants et des sauvages; je trouve tout superbe, pourvu que les couleurs m'éblouissent un peu; jugez si j'admire les vôtres : elles m'aveuglent.

Et, pour preuve de la sensation, il a tenu un moment ses yeux fermés.

Je n'aime pas le sourire que j'ai surpris sur les lèvres de M. Éverard quand Paulus a fait ce singulier éloge de la peinture du père. Ce sourire était involontaire, sans doute, car il l'a réprimé dès qu'il s'est aperçu que je le regardais.

— Allons! a dit le père avec une douce résignation, en regardant Paulus, encore un qui n'a pas été mieux *doué* que les autres. Dieu a voulu qu'il n'y eût que moi d'artiste dans la famille.

— C'est vrai, et ne vous en plaignez pas, cher oncle, riposta mon cousin. Les artistes? on peut en supprimer beaucoup, il y en aura toujours assez. Pour un seul que la fortune vient chercher, on en compte mille qui courent après le pain de chaque jour, et souvent sans le rencontrer. Si vous saviez ce que m'a raconté de la misère des peintres l'homme d'Allemagne qui se connaît le mieux en tableaux!

Ces derniers mots de Paulus nous firent, le père et moi, lever en même temps la tête vers mon cousin et lui adresser la même question :

— Tu connais M. Wagner de Vienne?

— Beaucoup, repartit Paulus. Je l'ai rencontré l'an dernier en voyage. Il avait eu la maladresse de se casser la jambe en descendant de voiture; j'eus le bonheur de me trouver là, et sa jambe fut raccommodée. Il m'a pris fort en amitié; ne m'a-t-il pas proposé de m'emmener en Autriche et de commencer ma clientèle? J'ai refusé; j'avais besoin de revenir ici.

En disant cela, Paulus m'a regardée; j'ai parfaitement compris, et comme il méritait un remercîment, je lui ai tendu la main.

— Ah! tu es dans les bonnes grâces du fameux Wagner de Vienne? a continué le père; eh bien, tu auras le plaisir de déjeuner ce matin avec l'une de ses connaissances intimes, notre ami Éverard; c'est lui qui me l'a fait connaître; c'est lui qui l'a envoyé chez moi pour voir mes tableaux et pour me les acheter.

— Et il vous les achète! s'est écrié Paulus; alors, mon oncle, votre supériorité est incontestable; je puis me flatter d'être le gendre futur d'un grand peintre.

Ensuite Paulus, croyant être très-agréable à M. Éverard, l'a interrogé sur ses relations avec l'expert en tableaux; mais notre ami, préoccupé vraisemblablement de la bonne nouvelle qu'il nous avait annoncée pour le dessert, n'a répondu qu'avec distraction et en consultant impatiemment sa montre. J'ai eu pitié de son impatience, et, pour que le déjeuner fût plus tôt servi, j'ai prié Paulus de venir, comme autrefois, m'aider à mettre le couvert. Pendant cet exercice de ménage qu'il n'a pas oublié, nous avons parlé de nos vieux souvenirs du jeune temps, du voyage de Simon, et puis de notre ami Éverard, et encore de M. Wagner. Je n'ai pas laissé ignorer à Paulus mes tourments à propos de l'oubli dans lequel il nous laisse.

— S'il le faut, m'a dit le brave garçon, je ferai le voyage de Vienne.

— Oui, ai-je répliqué, si l'expert ne répond pas à la lettre que M. Everard ne peut manquer de lui écrire demain.

D'un coup de sonnette j'ai réuni nos convives. A table, l'entretien a d'abord roulé sur les projets d'avenir de mon cousin. Il vient de faire un héritage qu'il évalue à une dizaine de mille francs. Ce serait assez pour attendre les malades; mais notre docteur est encore trop jeune pour se faire, par lui-même, une clientèle : aussi Paulus voudrait-il obtenir la confiance de quelque praticien en renom, lequel consentirait à le prendre pour suppléant et lui fournirait le moyen de se faire connaître. M. Éverard, qui était redevenu aimable et communicatif, nous a appris qu'il s'était lié, dans son voisinage, avec un célèbre médecin de la ville, et il s'est engagé à lui parler dès demain de Paulus.

— Voilà déjà une bonne nouvelle que tu nous donnes, lui a dit le père; mais cela ne me suffit pas; tu nous en as promis une autre au dessert.

Ainsi provoqué, M. Éverard a dit, reprenant l'air triomphant qu'il avait à son arrivée :

— J'ai le plaisir de t'annoncer que je suis nommé commis principal dans mon bureau.

— Déjà! a répondu le père.

J'ai bien vu au mouvement de ses sourcils qu'il était plus surpris qu'enchanté de l'avancement de notre ami.

— Écoute donc, a ajouté celui-ci, je n'ai pas comme toi la ressource d'un beau talent pour m'en tenir à l'emploi que tu m'as généreusement cédé. Une occasion s'est présentée pour moi de monter un échelon de plus, naturellement, je l'ai saisie.

— Mais, objecta le père, la place qu'on te donne était occupée depuis dix ans par un brave et laborieux employé. Et ce digne M. Albert n'est pas, que je sache, d'âge à prendre sa retraite.

— On l'a destitué la semaine dernière, repartit M. Éverard.

— Lui, l'homme irréprochable! s'écria le père. Ce n'est pas possible! et pourquoi?

— C'est le secret de l'administration, et je n'ai point à m'en occuper, riposta l'autre.

Le ton de brusquerie qu'il mit dans sa réponse me sembla motivé sur le peu d'empressement de son ami à le féliciter. Aussi je fis remarquer au père qu'il n'avait encore dit aucune bonne parole à M. Éverard à propos de son avancement.

— C'est vrai, j'ai eu tort, répliqua-t-il avec sa parfaite bonhomie; mais la destitution de ce pauvre Albert m'a fait tant de peine, que j'ai oublié le bien qu'elle faisait à Éverard. Après tout, continua-t-il, en s'adressant au nouveau commis principal, mon étonnement n'a rien de déraisonnable : la place que tu occupais encore hier a été la mienne; donc, je sais qu'elle donne difficilement accès à un emploi supérieur; aussi, malgré moi, j'ai suspecté le moyen qui t'a fait faire si promptement une enjambée, dans un chemin où, d'ordinaire, on ne marche qu'à petits pas.

Le bruit du marteau de la porte a interrompu l'entretien; j'ai été voir quelle visite nous arrivait encore, et je me suis trouvée en présence d'un monsieur que je ne connaissais pas, mais qui a l'air le plus respectable qu'on puisse voir : — Qui annoncerai-je à mon père? lui ai-je demandé.

— L'un de ses anciens collègues, m'a-t-il répondu avec beaucoup d'émotion.

Son nom, qu'il ne me disait pas, m'est venu à l'esprit comme d'inspiration. En voyant l'expression désolée de son regard, j'ai pensé au pauvre commis principal qui vient d'être destitué, et je suis rentrée dans la salle à manger en disant : — Voilà M. Albert.

C'était lui, en effet. Le père se leva aussitôt pour l'engager à entrer; mais le visiteur, ayant aperçu M. Éverard, s'arrêta au seuil de la porte. De son côté, notre ami recula et parut perdre contenance.

— Pardon, je n'entrerai pas, dit M. Albert. J'étais venu chez un honnête homme pour chercher près de lui une force contre le malheur qui me frappe; je reviendrai quand il n'y aura plus ici que des honnêtes gens.

On ne pouvait s'y tromper : son regard et ses paroles frappaient juste sur M. Everard, que nous interrogions des yeux; car, pour parler, nous ne le pouvions pas; l'inattendu de cette déplorable scène nous avait rendus muets.

Le nouveau venu, désignant toujours son heureux successeur, continua :

— Monsieur ne vous a-t-il pas dit qu'à compter de ce jour il monte au rang de commis principal, et que je suis chassé, moi, parce que monsieur a trouvé quelqu'un d'assez lâche pour copier la dénonciation calomnieuse qu'il a rédigée contre moi.

M. Éverard voulut répliquer; mais il suffisait de voir, face à face, la douloureuse assurance de l'accusateur et la

colère sans conviction de l'accusé pour que la conscience n'hésitât pas à prononcer entre eux.

Le père, vivement interpellé par son ami, qui semblait s'indigner qu'il ne le défendît pas, a répondu :

— Il y a dix ans que je connais M. Albert, et chaque jour lui a acquis de nouveaux droits à mon estime. Nous nous étions perdus de vue pendant une vingtaine d'années, quand tu es venu me retrouver, et je me souviens à présent que tu ne t'es jamais complétement justifié de la trahison qui, autrefois, a fait renvoyer six élèves de notre école ; je t'en fais juge, Everard, comment veux-tu que je te défende contre lui?

M. Everard, furieux, se dirigea vers la porte en menaçant de ne plus remettre les pieds chez nous.

— Soit! lui cria le père, aussitôt que tu auras prouvé que M. Albert t'accuse à tort, c'est moi qui irai te chercher, et il faudra bien que tu reviennes.

Ce que nous a dit M. Albert, après le départ de notre convive, ne nous laisse aucun espoir de revoir chez nous l'ancien camarade de classe de mon père.

Voilà donc les deux amis brouillés. Il n'y a plus maintenant à supposer que M. Everard écrive pour nous à Vienne. Paulus, comprenant le tourment que me causait cette rupture, m'a pris à part pour me dire :

— Rassure-toi, cousine Madeleine, j'arriverai à Vienne tout aussitôt qu'une lettre, et je parlerai mieux à M. Wagner que ton M. Everard n'aurait pu lui écrire.

Grâce à la bonne humeur de mon petit cousin, le front du père s'est désassombri et la tranquillité est rentrée dans mon esprit. — Paulus part demain.

La suite à une autre livraison.

Quand vous lisez un ouvrage, que ce ne soit ni pour en contredire l'auteur et le réfuter, ni pour adopter sans examen son opinion et le croire sur parole, ni pour briller dans la conversation ; mais pour apprendre à réfléchir, à penser, à examiner, à peser ce que dit l'auteur et tout le reste.

BACON.

LE TARINI.

Dans les solitudes glacées de la Sibérie, les frimas s'élèvent souvent sur le sol à d'étonnantes hauteurs en vertu d'un phénomène connu sous le nom de *tarini*. Le sable dont se composent les collines s'est complétement desséché après les chaleurs de l'été ; quand arrivent les fortes gelées, ce sable se fend, et il en sort, par les crevasses, de l'eau qui ne tarde pas à se congeler, à mesure qu'elle se répand. Cette couche de glace se fend elle-même et de nouvelle eau s'échappe par les secondes fissures. Celle-ci se congèle également, et, le phénomène se renouvelant, les couches de glace s'élèvent au-dessus les unes des autres, et ne tardent pas atteindre la hauteur des arbres.

La Terre et l'Homme.

HYGIÈNE.

Un membre de l'Académie des sciences désire voir le gouvernement publier, à chaque saison, un bulletin de renseignements hygiéniques qui instruiraient les gens bien portants et contribueraient à prévenir les maladies. Au printemps, il faut surtout se garantir des maux de poitrine et des affections nerveuses ; en été, c'est l'hygiène de l'estomac qui importe le plus. Chaque saison a ses dangers et demande des précautions particulières.

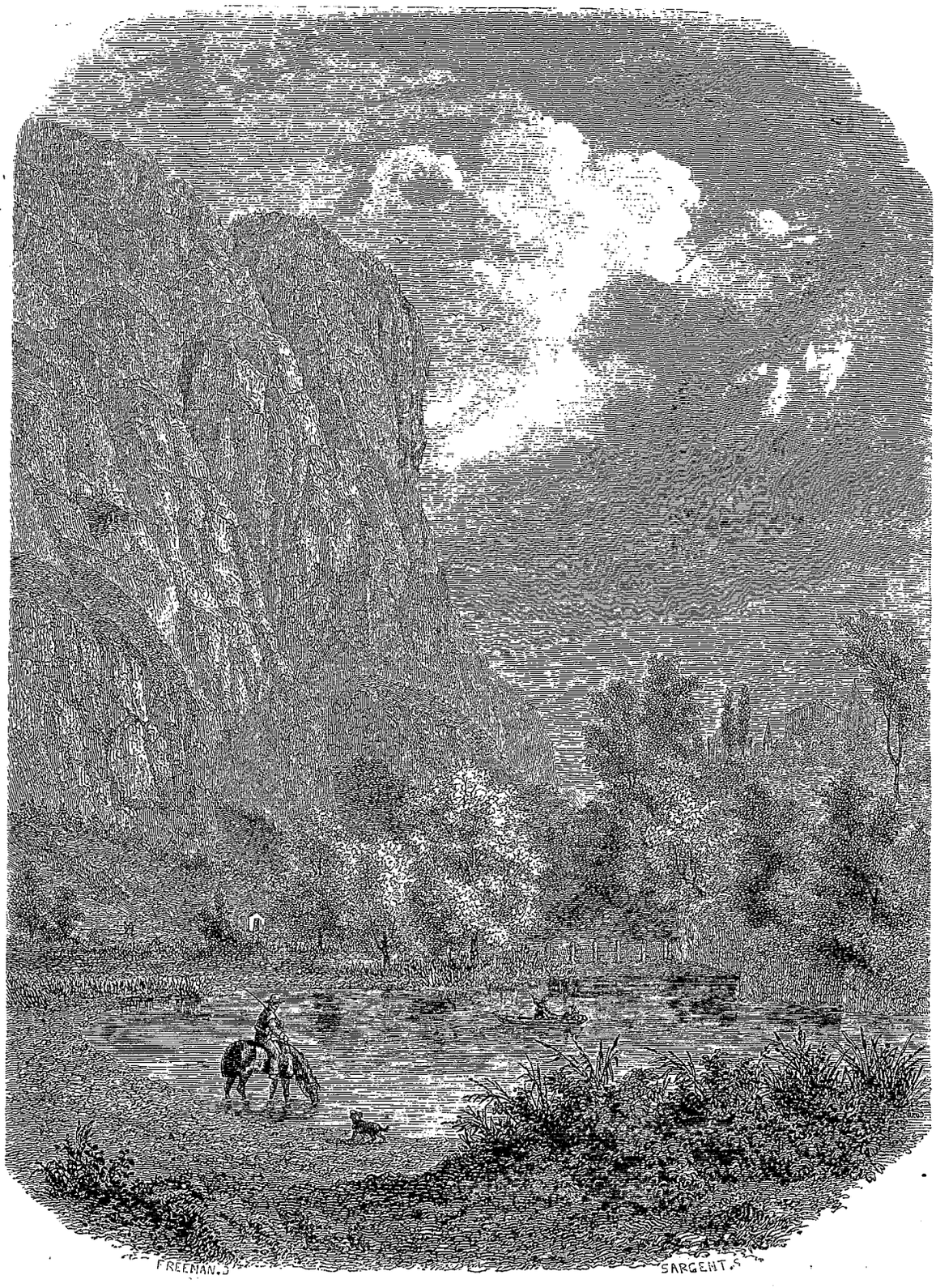
Nos lecteurs trouveront une agréable réminiscence de quelques monuments de l'art antique dans ce dessin inédit de

Dessin inédit de M. Achille Devéria.

M. Achille Devéria, artiste fécond, dont le crayon ingénieux a récréé et charmé le public pendant un si grand nombre d'années. Aujourd'hui M. Achille Devéria rend d'autres services non moins importantes à l'art et aux artistes, comme conservateur du cabinet des estampes, sans avoir entièrement abandonné ses premiers travaux, et nous espérons qu'il nous sera permis de puiser plus d'une fois encore dans la collection de ses compositions inédites.

GROTTE DE LA MARTINSWAND

DANS LE TYROL.



Vue de la Martinswand, près d'Innsbruck. — Dessin de Freeman.

La grotte qui s'ouvre au flanc escarpé de la Martinswand est haute d'environ 20 mètres et a 4 mètres de profondeur. C'est, depuis 1767, une chapelle où l'on a placé une croix et deux statues représentant, l'une la Vierge et l'autre saint Jean. L'oraison que les pèlerins viennent réciter, à une si grande hauteur, sous cette voûte consacrée, est une action de grâces en mémoire de la délivrance miraculeuse de Maximilien Ier, qui, s'étant aventuré sur la

paroi presque perpendiculaire de la montagne, à la poursuite d'un chamois, faillit tomber de plus de 100 pieds de haut. On connaît cette anecdote (1). Maximilien avait trois crampons à chaque pied : cinq crampons se brisèrent, il resta suspendu au sixième. Les habitants des campagnes eurent le temps d'accourir de toutes parts : ils se mirent en prières au pied de la Martinswand ; on sonna les cloches de Zirl, et un prêtre apporta le saint sacrement. Personne ne se sentait la force et l'adresse nécessaires pour monter près de l'empereur. Par bonheur, un pauvre chasseur nommé Zips arriva d'en haut : il lança des cordes et des fers à glisser autour de Maximilien, et, le tirant avec précaution après lui, le mit en lieu de sûreté. Suivant une autre version, il lui donna seulement de nouveaux crampons. Zips fut immédiatement armé chevalier par l'empereur, dit la légende, et, depuis trois siècles et demi, on ne passe point devant la grotte sans associer son nom à celui de Maximilien, ce héros étrange, intrépide, à la fois éclairé et superstitieux, magnanime, enthousiaste, qui exposa tant de fois sa vie avec une insouciance chevaleresque, à la guerre, dans les tournois ou dans les révoltes, et qui mourut au sortir de table, pour avoir mangé trop de melon, comme son père Frédéric III.

La Martinswand, ou « muraille de Saint-Martin », s'élève à 500 mètres au-dessus de la route et à 1 235 au-dessus de la mer. C'est l'un des derniers escarpements du Sollstein, belle montagne, haute de plus de 3 000 mètres, située près de la petite ville de Zirl, à quelques heures d'Innsbruck.

LE PREMIER JOUR DE LA SEMAINE.

On demande quelquefois si le premier jour de la semaine est le dimanche ou le lundi. En France, c'est le dimanche, du moins d'après l'autorité du Dictionnaire de l'Académie. Il en est de même en Allemagne, puisque le mercredi s'y appelle *mittwoch*, ou milieu de la semaine. Il eût semblé plus naturel que le dimanche, jour de repos, fût le dernier jour : « Le septième jour, Dieu se reposa ; » mais il est à remarquer que les Juifs se reposaient le samedi. Pour eux probablement, le dimanche, que beaucoup de peuples appellent le jour du soleil, était celui où Dieu avait commencé la création.

TURGOT.

Fin. — Voy. p. 370.

A l'avénement de Louis XVI, après douze années d'une bienfaisante administration, qui avait fait d'un pays naturellement aride et déshérité une des provinces les moins malheureuses de France par ces temps de misère presque continuelle, Turgot quitta son intendance pour remplacer M. de Boynes comme ministre de la marine (juillet 1774). Son passage à ce département fut marqué par deux actes d'une intelligente justice. Il fit accorder au grand géomètre Euler une gratification de mille livres, et donna aux ouvriers de Brest une année et demie des arrérages qui leur étaient dus. Au mois d'août de la même année, la volonté du roi l'appela au ministère des finances. On connaît la belle lettre que le nouveau contrôleur général adressait alors à Louis XVI, et qui se résumait dans ces trois vœux : *Point de banqueroute, point d'augmentation d'impôts, point d'emprunts.* Et pour obtenir ce résultat, il recommandait en ces termes la nécessité absolue de l'économie : « Il faut, Sire, disait-il, vous armer contre votre bonté de votre bonté même ; considérer d'où vous vient cet argent, que vous pouvez distribuer à vos courtisans ; et comparer la misère de ceux auxquels on est quelquefois obligé de l'arracher par les exécutions les plus rigoureuses, à la situation des personnes qui ont le plus de titres pour obtenir vos libéralités... J'aurai à lutter, continuait-il, contre la générosité de Sa Majesté et des personnes qui lui sont le plus chères ; je serai craint, haï même de la plus grande partie de la cour... Ce peuple auquel je me serai sacrifié est si aisé à tromper, que peut-être j'encourrai sa haine par les mesures mêmes que j'emploierai pour le défendre contre les vexations... Je serai calomnié, et peut-être avec assez de vraisemblance pour m'ôter la confiance de Votre Majesté... Mais elle se souviendra que c'est sur la foi de ses promesses que je me charge d'un fardeau peut-être au-dessus de mes forces ; que c'est à elle personnellement, à l'homme honnête, à l'homme juste et bon, plutôt qu'au roi, que je m'abandonne... »

Tristes appréhensions, que l'avenir devait trop tôt légitimer ! Quoi qu'il en soit, Turgot se mit résolûment à l'œuvre et signala son entrée au ministère par un acte de délicatesse jusqu'alors inusité : il refusa les trois cent mille francs qu'à titre de pot de vin les fermiers généraux offraient au contrôleur général lors du renouvellement de leur bail. Puis il abolit la *contrainte solidaire*, iniquité qui consistait à rendre responsables, dût la ruine et l'emprisonnement s'ensuivre, les plus forts contribuables de chaque paroisse, quand la taille n'était pas entièrement soldée ; il mit fin aux réquisitions, soit de personnes, soit de chevaux ou de chariots, pour le transport des convois militaires ; il établit dans tout le royaume la libre circulation des grains et des farines ; il détruisit l'étrange privilége dont jouissait l'Hôtel-Dieu de vendre seul de la viande dans la capitale pendant le carême ; il améliora la navigation et les grandes routes qu'il réduisit de soixante à quarante-deux pieds, rendant ainsi du terrain aux propriétaires, et allégeant d'autant les frais d'entretien de ces routes par l'État. Turgot ne s'en tint pas là. Connaissant les abus dont les fermiers généraux, acheteurs d'une foule de monopoles, se rendaient coupables, il résilia la plupart de leurs baux, et reprit, au nom de l'État, la régie des postes, des poudres et salpêtres, des tabacs, etc. Enfin, avec un revenu de 380 millions environ, il espérait, grâce à de strictes économies dont les anciens pensionnés de cour étaient les premières victimes, équilibrer le budget et commencer à libérer le trésor public de ses dettes. Mais de telles mesures, favorables au peuple, lésaient trop les hautes classes pour ne pas susciter de puissantes hostilités à l'intendant des finances. Déjà le clergé, la noblesse et la cour se tournaient contre lui et lui déclaraient une guerre que sa chute seule devait terminer.

Le caractère même du contrôleur général devait aider ses ennemis dans leurs projets. Son inébranlable intégrité, son intrépidité de résolution, son dédain pour d'injustes adversaires, le rendirent parfois imprudent et malhabile. Ministre dans un temps où la volonté d'un Richelieu jointe à l'adresse d'un Mazarin n'eussent pas suffi peut-être à conjurer d'imminentes catastrophes, Turgot commit de ces maladresses d'honnête homme, qui font grand tort à un secrétaire d'État. Ignorant l'art des transitions, et voulant détruire les abus et non capituler avec eux, il fit parfois le mal là même où il voulait créer le bien. C'est ainsi qu'à la place de Lenoir, lieutenant de police fort entendu, il fit nommer l'économiste Albert, homme plus intègre, ami sûr, savant distingué dans l'art de vérifier les dates, mais administrateur médiocre et fort dépaysé dans ses nouvelles

(1) Voy. t. VII (1839), p. 286.

fonctions. Dans le même temps (mai 1775), une émeute, provoquée par la disette, éclata dans Paris, et Turgot déploya contre elle un luxe de forces qui prêta à la raillerie de ses ennemis. Il ne mit pas moins de vingt-cinq mille hommes sur pied, commandés par un maréchal de France (Biron), pour réprimer une multitude mal armée, manquant de chef, et qui n'avait pas encore donné la mesure de sa force. Il faut bien le reconnaître, ces actes justifiaient en partie ce que son collègue et son ami l'illustre Malesherbes devait écrire plus tard : « M. Turgot et moi nous étions de fort honnêtes gens, très-instruits, passionnés pour le bien... Cependant, ne connaissant les hommes que dans les livres, manquant d'habileté pour les affaires, nous avons mal administré... »

A quelques mois de sa nomination, le ministre était déjà en présence d'une opposition redoutable. Mais, convaincu de l'excellence de sa cause, il continuait ardemment son œuvre, publiait des travaux de tout genre, des édits, des déclarations, des ordonnances, etc., relatifs à l'industrie agricole, manufacturière et commerciale, aux finances, à l'impôt, aux travaux publics et à la charité, et il disait à ceux qui auraient voulu modérer son zèle : « — Vous connaissez les besoins du peuple, et vous savez que dans ma famille on meurt de la goutte à cinquante ans. »

Lors du sacre, il supplia le roi de remplacer dans son serment ces deux formules traditionnelles : « Je jure d'exterminer les hérétiques et de ne jamais faire grâce aux duellistes ; » par celles-ci : « Toutes les églises de mon royaume doivent compter sur ma protection et sur ma justice. Je promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour abolir la coutume barbare des duels, condamnée par la religion et proscrite par les lois de mon prédécesseur. »

Louis XVI n'accepta pas ces modifications, et il « balbutia », dit-on, quelques paroles inintelligibles quand il s'agit de prononcer le premier de ces serments.

Turgot voulut élargir encore, en l'étendant aux eaux-de-vie et aux vins, la loi de libre circulation dont jouissaient les blés à l'intérieur. Il supprima la caisse de Poissy, les droits sur les grains à la halle de Paris, les offices sur les ports ; enfin il fit signer par le roi, malgré l'opposition du Parlement lui-même, les deux édits qui résumaient ses vœux les plus ardents (février 1776).

Le premier de ces édits abolissait la corvée dans tout le royaume, et la remplaçait par une contribution sur les biens nobles et roturiers. Il est curieux de jeter un coup d'œil sur les étranges discussions que souleva cette question de l'abolition des corvées. — M. de Miroménil, garde des sceaux, défendait les corvées en ces termes : « Les propriétaires, qui paraissent au premier coup d'œil former la portion des sujets du roi la plus heureuse et la plus opulente, sont aussi celle qui supporte les plus fortes charges, et qui, par la nécessité où elle est d'employer les hommes qui n'ont que leurs bras pour subsister, leur en fournit les moyens. » A quoi Turgot répondait : « De ce que le propriétaire ressent le coup de la ruine de son fermier, il ne s'ensuit pas que ce fermier ne soit encore plus malheureux que son maître lui-même. Quand un cheval de poste tombe excédé de fatigue, le cavalier tombe aussi ; mais le cheval est encore plus à plaindre. » M. le garde des sceaux ajoutait « que l'imposition territoriale substituée à la corvée ne devait pas atteindre les privilégiés, et qu'il était de l'intérêt du roi de maintenir les priviléges de la noblesse. » Mais le contrôleur général répondait encore « que l'impôt n'était pas une charge imposée à la faiblesse par la force, mais le moyen de puissance d'un gouvernement qui protége les intérêts de tous ; que tous, par conséquent, devaient y participer. Toutefois, terminait Turgot qu'on a traité de fanatique, je consens que certain privilége, celui de la taille, à laquelle une idée d'avilissement est attachée, continue à ne pas peser sur la noblesse ; mais vouloir encore supprimer pour elle la capitation, le droit du vingtième, et l'impôt territorial remplaçant la corvée, c'est complète injustice. »

Le second édit de février 1776 détruisait les jurandes et les maîtrises, et donnait ainsi à de pauvres artisans, tenus en servage par leurs patrons, la rançon de leur intelligence et du travail de leurs bras (1).

C'en était trop, et la mesure était comble. La ville et la cour s'insurgèrent à la fois contre un ministre qui, dans l'intérêt général, osait froisser leurs intérêts particuliers, et donnèrent raison à Voltaire quand il disait que « M. Turgot ferait tant de bien qu'il finirait par avoir tout le monde contre lui. » Les philosophes eux-mêmes, et Necker à leur tête, commencèrent une guerre de pamphlets contre l'intendant des finances. L'esprit, cette arme française et terrible, fut habilement employé contre l'ennemi commun. De scandaleuses caricatures outragèrent sa vie privée ; la haute société fit des bons mots sur son compte. A d'Alembert qui défendait son ami, en disant « qu'au moins on ne pouvait nier qu'il n'eût fait un furieux abattis dans la forêt des préjugés », la marquise de Fleury répondait : « C'est donc pour cela qu'il nous a donné tant de fagots. » La plume anonyme de Monsieur, frère du roi, écrivait ces lignes contre lui : « Il y avait encore en France un homme gauche, épais, lourd, né avec plus de rudesse que de caractère, plus d'entêtement que de fermeté, d'impétuosité que de tact ; charlatan d'administration ainsi que de vertu, fait pour décrier l'une, pour dégoûter de l'autre ; du reste, sauvage par amour-propre, timide par orgueil, aussi étranger aux hommes qu'il n'avait jamais connus qu'à la chose publique qu'il avait toujours mal aperçue. Il s'appelait Turgot. » La haine alla beaucoup plus loin. On supposa des lettres du contrôleur général, dont les termes étaient offensants pour la reine et le roi même ; et Louis XVI, qui disait quelque temps auparavant : « Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple », le fit alors prier indirectement de donner sa démission, lui refusant ainsi jusqu'aux consolations d'un adieu intime et mérité (mai 1776).

Le ministre disgracié sut quitter le pouvoir ainsi qu'il l'avait pris, avec noblesse et dignité. Lorsqu'on vint lui annoncer la volonté du roi, il écrivait une lettre d'affaires : « Mon successeur la finira, » dit-il en posant la plume. Deux choses l'attristèrent profondément ; ce fut, d'une part, le rétablissement immédiat des abus dont ses derniers édits avaient fait justice ; d'autre part, la façon dont le roi en usa pour lui reprendre ses fonctions. C'est avec une touchante dignité qu'il se plaint du procédé du roi à son égard : « Je ne dissimulerai pas à Votre Majesté que la forme dans laquelle elle m'a fait connaître ses intentions m'a fait res-

(1) Il suffit de parcourir le préambule de cet édit pour se faire une idée de l'esprit d'oppression et d'exclusion qui animait alors les divers corps d'état. Outre les épreuves difficiles et coûteuses qui en interdisaient l'entrée aux ouvriers indigents, on y remarque que, dans certaines villes, tout ouvrier était exclu de la possibilité d'être maître, sauf les fils de maître ou ceux qui épousaient la veuve du maître ; que certaines communautés excluaient ceux qu'elles appelaient des étrangers, c'est-à-dire nés dans une autre ville ; que d'autres excluaient les femmes du métier de broderie, leur état naturel, les condamnant ainsi à la misère et à ses conséquences.

Ces corporations, nées en France lors de l'affranchissement des communes, et sanctionnées plus tard par un édit de Henri III, qui, en 1581, donna à leur institution la forme d'une loi générale, avaient eu à l'origine un but légitime, celui d'unir les intérêts et les forces de la bourgeoisie naissante contre la tyrannie seigneuriale ; mais elles avaient dégénéré depuis et étaient devenues une ligue des membres les plus riches de la commune pour obliger les plus pauvres à subir leurs lois. C'est de cette ligue abusive et despotique des maîtres contre les ouvriers que Turgot voulait faire justice.

sentir dans le moment une peine très-vive. Votre Majesté ne se méprendra pas sur le principe de cette impression, si elle a senti la vérité et l'étendue de l'attachement que je lui ai voué. »

Mais si la haine des partis et l'ingratitude royale firent un cruel cortége au renvoi de l'intendant des finances, en revanche, les regrets d'illustres personnages durent en adoucir l'amertume. S'il perdait la puissance ainsi que l'amitié du monarque, Turgot conservait l'affection des Montesquieu, des d'Alembert, des Bailly, des Morellet, des Lavoisier, des Condorcet, et du vieux Voltaire qui, de sa voix défaillante, s'écriait encore en abordant l'ex-ministre : « Laissez-moi baiser cette main qui a signé le salut du peuple. » Turgot, d'ailleurs, dans une lettre qu'il adressait

Turgot. — Dessin de Chevignard, d'après Cochin fils.

à l'un de ses amis, M. Caillard, quelque temps après sa sortie du ministère, nous fait connaître lui-même dans quelles dispositions d'esprit il retournait à sa vie privée : « J'ai reçu la lettre par laquelle vous me témoignez votre sensibilité sur mon éloignement du ministère... Vous connaissez assez ma façon de penser pour croire que je saurai employer mon temps, et qu'au regret près de n'avoir pu faire à ma nation et à l'humanité un bien que je voyais très-facile, je ne serai pas moins heureux. »

Turgot, en effet, retrouvait avec joie ses études favorites, forcément négligées durant son intendance. Il s'occupait de science et de lettres avec Bossut, Rochon, d'Alembert, Dupont de Nemours, Marmontel, etc. ; il entretenait une correspondance active sur le sort de la jeune Amérique, avec Franklin et le docteur Price ; sur l'économie politique, avec le célèbre auteur de *la Richesse des nations*, Adam Smith ; et la dernière étape de sa belle vie pouvait encore être glorieuse pour lui et fructueuse pour l'humanité. Mais il ne s'était pas trompé quand il annonçait à ses amis qu'on mourait jeune dans sa famille : le 20 mars 1781, un accès de goutte l'enleva, âgé de cinquante-quatre ans, à l'affection de son cercle intime. Quant à la France, elle perdait en lui un de ses meilleurs ministres. On avait dit pendant qu'il l'administrait : *Le plus honnête homme de France, c'est l'État.*

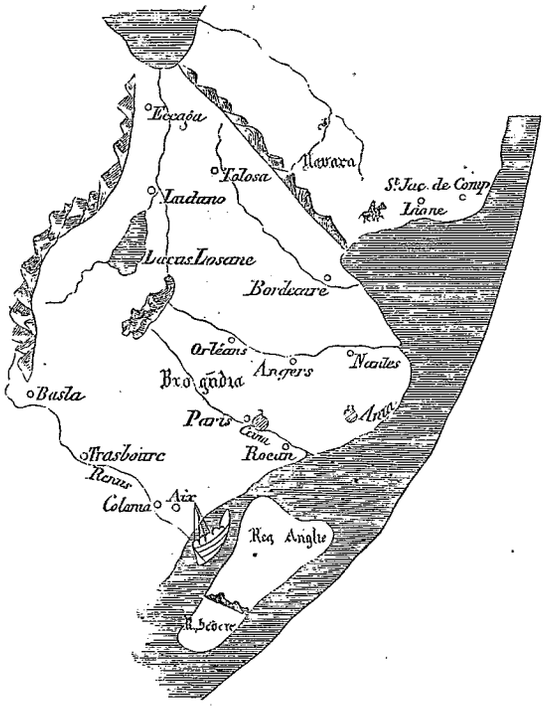
VISITE AU DÉPARTEMENT DES CARTES

A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Troisième article. — Voy. p. 15, 135.

Nous avons parlé des cartes de France de Jollivet et de ses contemporains : si barbares qu'elles soient, on y sent déjà les premiers tâtonnements de l'art de la cartographie. Si nous rétrogradons d'un peu plus d'un siècle, nous sommes en pleine enfance de cet art : on peut en juger par la mappemonde du Musée Borgia, dont un fac-simile occupe le fond de la salle de travail, à côté du bureau du conservateur. Nous en reproduisons un fragment réduit, figurant la France.

C'est une façon de losange, dont la Méditerranée forme, non un des côtés, mais une pointe. Les trois autres sont Bâle, l'embouchure du Rhin, le fond de la Bretagne, dont on ne lit que la dernière partie du nom, *ania* (Britannia).



Fragment d'un fac-simile de la Mappemonde du Musée Borgia, au département des cartes.

Les Alpes vont de Bâle à la mer : à la rigueur, c'est leur droit. Mais la Seine, la Loire et la Saône ne sont pas dans le leur, en allant prendre leur source dans une montagne qui, j'en ai peur, doit être le Jura.

Un homme à cheval tourne le dos aux Pyrénées et traverse la Biscaye en se dirigeant vers la Galice. On devine sans peine que ce pèlerin va faire ses dévotions à Saint-Jacques de Compostelle.

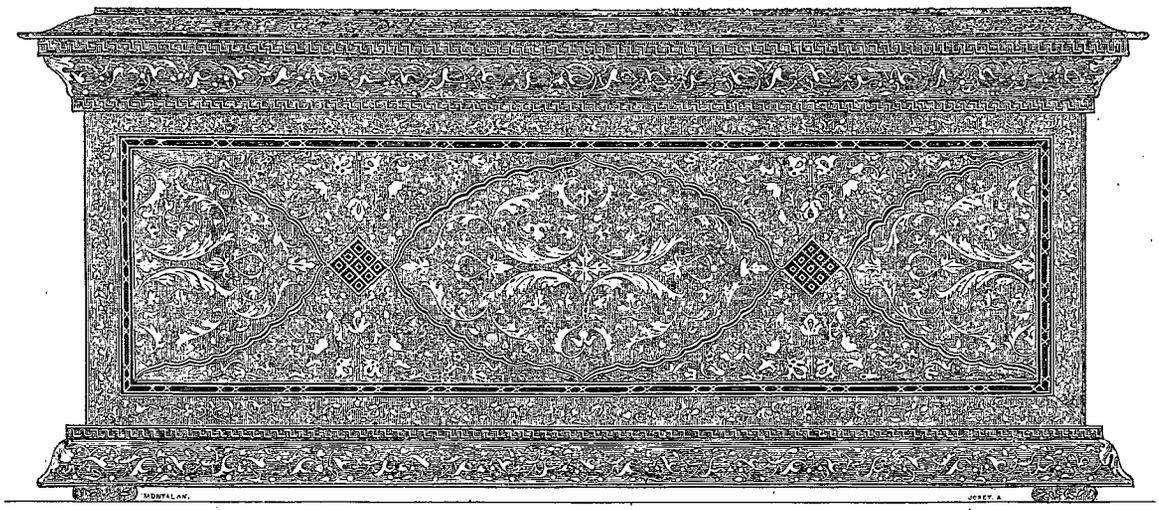
L'auteur, qui travaillait à l'époque de nos grandes guerres anglaises, ne paraît guère avoir été anglomane, du moins si c'est avec intention qu'il a donné à ses deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse d'aussi petites dimensions.

Les noms sont généralement fort aisés à reconnaître. La plupart sont en latin, quelques-uns même en latin barbare, comme *Eccaga*, qui est Aix en Provence, *Bordecare* ou Bordeaux. Quelques autres sont en français, comme Paris, Orléans, Angers, et même Ayx (Aix-la-Chapelle), bien que cette dernière ville soit située en dehors de la France et des pays de langue française.

De plus, le lecteur aura remarqué du premier coup d'œil que la carte est orientée dans un sens opposé à celui qui est le plus ordinairement suivi, c'est-à-dire que le sud est en haut de la carte et le nord en bas.

Une œuvre à la fois plus curieuse, plus savante et plus artistique, est l'ensemble des dessins de la fameuse *Cassettina all' Agemina*, dont quelques fac-simile, représentant des cartes et divers ornements, rapportés de Milan par M. Jomard, et offerts par lui à la Bibliothèque impériale, décorent l'embrasure de la première croisée de la salle d'entrée. Cette cassette, que l'on voit encore à Milan, dans le cabinet du marquis de Trivulci, est en métal, et ornée de dessins géographiques faits au moyen de fils d'or et d'argent incrustés dans les parois ; c'est un travail du seizième siècle. On suppose que le nom *all' Agemina* vient du géographe *Ageminius*.

Les cartes de la Cassettina, dont M. Jomard donne un fac-simile complet dans la septième livraison de ses *Monuments de la géographie*, méritent une certaine attention. On voit que l'artiste chargé du tracé des cartes n'était guère géographe : cependant il a triomphé de beaucoup de difficultés résultant de son inexpérience et de ses moyens de travail. Ces cartes, qui offrent, comme toutes celles du



Vue extérieure de la Cassettina all' Agemina. — Dessin de Montalan.

temps, un mélange de noms anciens et de dénominations modernes, offrent les graduations en longitude et en latitude, ce qui est bien savant pour des ornementations qui ne sont, après tout, que celles d'un écrin.

Si nous rentrons dans la salle de travail, n'oublions pas de mentionner une série de cartes portugaises, italiennes, etc., de la fin du moyen âge ; ce sont des portulans, sur parchemin, que l'on peut voir au-dessous de la mappemonde du Musée Borgia. Le public n'y trouverait pas, à première vue, beaucoup d'attrait ou même d'intérêt : l'encre et les couleurs ont pâli, et il faut être un peu familiarisé avec l'écriture du temps pour les lire couramment, bien qu'elles soient correctement et même élégamment écrites. Mais les yeux accoutumés aux contours géographiques des côtes,

principalement de celles de la Méditerranée, y saisiront tout de suite une chose intéressante : c'est la régularité de ces contours, et le haut degré de connaissances précises qu'elle fait pressentir chez les navigateurs qui ont dressé ces cartes.

En effet, si on les compare aux meilleurs travaux géographiques, non-seulement de ce temps, mais des deux siècles suivants, on est frappé de la supériorité des cartes marines, et l'on se rend compte d'un fait signalé par un de nos savants les plus éminents : c'est que, pendant que les géographes de cabinet continuaient à dresser toutes leurs cartes d'après la graduation erronée de Ptolémée et de son école, les simples marins, travaillant sans idées préconçues, ne se préoccupant que des réalités qu'ils observaient, arrivaient à jeter les bases véritables de la cartographie moderne, sans pouvoir obtenir le moindre crédit parmi les savants d'alors. Il fallut tout le génie d'un homme qui était à la fois un profond érudit et un sagace observateur, le grand Sanson d'Abbeville, pour mettre un terme à toute cette science pédante et fantastique.

La troisième salle n'offre que quelques reliefs, dont le plus beau est une acquisition récente, à ce que nous croyons : c'est le relief du mont Cenis, très-précieux à consulter pour quiconque veut se rendre compte de ce passage fameux et du futur chemin de fer qui doit succéder à la route actuelle. Un autre relief du mont Blanc et de ses glaciers est un fort bon travail, quoiqu'il ait peu d'apparence.

Nous citerons encore un excellent relief du Vésuve, qui donne mieux que toutes les descriptions possibles une idée nette de ce volcan singulier et de la disposition bizarre et grandiose à la fois de son cratère et de sa somma. L'Etna, qui est figuré tout près, peut servir de point de comparaison.

Bornons ici notre excursion, d'autant mieux que toutes les curiosités saillantes du dépôt ont passé sous nos yeux. Un pendant naturel de cette revue serait un coup d'œil jeté, non sur les murs, mais dans les cartons du dépôt, et c'est ce que nous ferons peut-être un jour sans sortir du cadre d'études faciles que nous devons nous imposer.

GLACIÈRES NATURELLES.

Le globe possède des glacières naturelles dont l'existence, due à des conditions locales, semble en contradiction avec la constitution climatologique du pays. Telles sont la glacière de la vallée de la Vologne, à une lieue de Gérardmer (Vosges), la glacière de Dornburg, au pied méridional du Westerwald, et une autre dans le steppe des Kirghises, signalée par le célèbre géologue Murchison.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite. — Voy. p. 314, 326, 334, 346, 354, 365, 374.

2 janvier — Toutes mes émotions, toutes mes pensées d'aujourd'hui se résument dans ces mots : Paulus a tenu sa promesse ; Paulus est parti pour Vienne ! Arrivé hier, après une absence de cinq ans, et si heureux de s'établir près de nous, à demeure, il a eu le courage de se remettre en route. Bien plus, comprenant qu'il fallait respecter la sécurité du père, Paulus le Sincère a su trouver un mensonge pour donner un air de vraisemblance à la nécessité de ce brusque départ. Il a supposé qu'une difficulté s'élevait à propos de l'héritage qu'il vient de recueillir, et que sa petite fortune dépendait de son empressement à faire ce voyage.

Il est bien heureux que sa véracité ne puisse être mise en doute, car le pauvre garçon a menti avec une maladresse qui lui fait le plus grand honneur à mes yeux, mais qui aurait infailliblement éveillé la défiance de tout autre que de son oncle. Bien que Paulus eût l'air de douter lui-même de ce qu'il disait, sa bonne réputation l'a protégé, et le père a cru tout ce qu'il a dit.

Mon cousin a calculé que l'aller et le retour lui prendraient environ trois semaines. De peur que, d'ici là, je ne vinsse à éprouver quelque embarras d'argent, il m'a laissé tout ce qu'il possède, n'emportant avec lui que le strict nécessaire pour les frais du voyage. J'ai accepté ce qu'il me confiait, mais seulement à titre de dépôt. Je me ferais scrupule d'y toucher, quoiqu'il m'ait dit :

— Sers-t'en, cousine Madeleine, comme si cela te venait de Simon.

C'est vrai, Simon et lui ont pour nous le même cœur, et pourtant ma conscience ne peut pas les confondre : Paulus n'est pas encore assez l'enfant de la maison pour que j'agisse avec lui comme j'agirais avec mon frère. Si le besoin d'argent me presse trop avant son retour, je dirai toute la vérité au père, je lui montrerai d'un côté notre bourse épuisée, de l'autre le dépôt de mon cousin, et, de ce qu'il faudra faire, sa probité décidera. Mais Dieu, j'espère, m'épargnera cette difficile épreuve ; il laissera à celui que nous abusons par tendresse, la confiance qui lui a fait dire au moment des adieux :

— Va défendre tes intérêts, Paulus, et défends-les bien ; car ce sont aussi ceux de Madeleine.

Oui, les miens, et surtout les vôtres, pauvre père ! vous ne vous en doutez pas, autrement vous ne m'auriez pas demandé pourquoi j'avais les larmes aux yeux quand, pour la dernière fois, Paulus m'a serré la main. — Écrira-t-il avant de revenir ? — Peut-être, surtout s'il a une bonne nouvelle à m'annoncer. En attendant ou sa lettre, ou son retour, combien souvent mon cœur battra fort, et pour rien, hélas ! Il battra ainsi toutes les fois qu'on frappera à la porte.

17 janvier. — Minuit sonne. Voilà le quinzième jour qui vient de finir depuis que mon cousin est parti, et aucune nouvelle encore ! Pas plus de lettre de Paulus que de M. Wagner. Désapprend-t-on à écrire quand on est à Vienne ? Eh bien ! ne vais-je pas accuser ce pauvre garçon ! ce serait injuste, et j'ai trop peu de patience. Il ne s'est engagé qu'à revenir dans trois semaines ; c'est donc seulement le 25 janvier que j'aurai le droit de lui en vouloir, et encore, plus tard même, je ne lui en voudrai pas. D'ailleurs, je ne crains plus si fort le moment où notre bourse sera complétement à sec. J'ai maintenant une ressource que je ne me connaissais pas. C'est pourtant le père qui a fait cette découverte ! mais sans se douter, bien entendu, de quelle importance elle était pour nous.

Tantôt, je venais de terminer le beau col que je me brode en secret, pour surprendre agréablement le père à mon jour de naissance ; car c'est ainsi que cela se passe chez nous : en ma qualité de trésorière, c'est moi qui me fais mes cadeaux de fête et c'est lui qui a le plaisir de la surprise. Je le croyais bien loin, il est entré dans la chambre au moment où j'essayais mon col.

— Coquette ! m'a-t-il dit. Puis, examinant de près cet ouvrage qu'il ne m'a pas vu faire, il a ajouté d'un air embarrassé et soucieux : — Certes, il n'y a rien de trop beau pour toi, Madeleine ; mais, je m'y connais, ce chiffon-là doit coûter fort cher. Au surplus, c'est toi qui tiens les cordons de la bourse, tu dois savoir quelles dépenses on peut se permettre ici.

Comme je le regardais, étonnée de l'entendre, pour la première fois, me parler économie, il a craint de m'avoir blessée et il a repris :

— Ce que j'en dis, ce n'est pas pour que tu te refuses

quelque chose, mon enfant; quand j'aurai vendu ma galerie, tu verras si je suis devenu avare! Mais nous n'en sommes pas encore là, et, sans avoir absolument calculé ce qui nous reste, il me semble que notre argent doit un peu tirer vers sa fin. Tu sais ce qui en est; je ne demande pas à compter avec toi; mets que mon observation n'a pas le sens commun, et si tu peux te passer une fantaisie coûteuse, tant mieux, ma ménagère, ne t'en prive pas.

— Oh! répliquai-je, celle-ci coûte beaucoup moins cher que vous ne croyez.

— Pardon, je t'ai dit que je me connaissais en broderie. Ta mère brodait comme les fées et, je t'en réponds, elle n'a rien fait de mieux. Je me rappelle le prix que la maison Hermann, sur la grande place, lui payait des ouvrages comme celui-ci. Oui, Madeleine, a-t-il ajouté, s'attendrissant peu à peu jusqu'aux larmes, je sais ce qu'on gagne à broder; car, avant de m'être résigné à accepter une place, quand ta mère n'avait pas encore désespéré de mon avenir d'artiste, sais-tu ce qui a soutenu le ménage? la broderie!

Grâce à l'émotion que lui causait ce triste et doux souvenir, il n'a pas vu l'effet produit sur moi par cette révélation : C'est la broderie qui a soutenu le ménage de l'artiste! — Une bonne inspiration m'est venue soudain, et, Dieu soit béni! elle m'est venue de l'exemple de ma mère.

J'ai trouvé un prétexte pour sortir. Une heure après, j'étais dans cette maison Hermann qui existe toujours sur la grande place. Ce sont les enfants qui ont succédé à leur père, si bien que, lorsque, tout intimidée encore de la démarche que j'osais faire, j'ai invoqué le souvenir de Julie Kress, la brodeuse, on a su tout de suite de qui je parlais. Bien mieux, on m'a montré, sur un vieux livre du magasin, son nom inscrit en tête des pages qui contiennent le détail des travaux de broderie qu'elle a livrés. Laborieuse mère! que ces pages si bien remplies, mais insignifiantes pour d'autres, sont éloquentes pour moi! elles me disent toutes les nuits que tu as passées!

J'ai présenté mon col brodé comme modèle de ce que je savais faire. On s'est consulté un moment, et puis on est venu me dire qu'on allait préparer pour demain de l'ouvrage à faire que je pourrais emporter chez moi.

Demain, ainsi que ma mère, j'aurai mon nom inscrit sur le livre de travail de la maison Hermann! Je ne croyais pas qu'il fût possible que quelque chose nous rattachât davantage l'une à l'autre, et cependant voici un lien de plus!

En revenant à la maison, j'ai rencontré M. Éverard; il m'a vue, il a détourné la tête et il s'est hâté de traverser la rue. Qu'il m'évite, peu importe à présent. Nous n'avons plus besoin de lui : Paulus est à Vienne!

Ce soir, le père m'a demandé à revoir le col que j'essayais ce matin.

— Il est rendu, ai-je dit. — C'est vendu que j'aurais dû lui dire.

— Diable! a-t-il répliqué, il paraît que je compte bien sans le savoir. Et puis, avec une sorte d'effroi, il m'a dit : — Sommes-nous donc tout à fait à la fin de notre argent? — Non, père, nous pouvons encore attendre des nouvelles de M. Wagner.

Il n'en a pas fallu davantage pour le rassurer complétement. Quant à moi, j'attends demain avec la plus vive impatience. Je me croyais si peu capable de suffire à moi-même, et je vais travailler pour deux! Vraiment, le malheur est bon à quelque chose : il nous apprend ce que nous valons.

18 janvier. — Qui m'eût dit, ce matin, lorsque je revenais à la maison, avec tant de joie, emportant comme une conquête le travail à faire qu'on m'avait confié, qu'à moitié chemin de ma course, si gaiement commencée, une rencontre étrange m'arrêterait tout à coup, et que, par suite de cette rencontre, je me remettrais en route, ayant pour m'accompagner le découragement, qui depuis ne m'a pas quittée? Ma rencontre, voici comment je l'ai faite :

J'allais passer devant la maison de M. Éverard, au risque de me croiser encore avec lui. C'est mon chemin le plus droit, autrement il me faudrait faire un long détour, et je n'ai nulle raison, moi, pour éviter notre ancien ami. En ce moment, un monsieur se dirigeait vers cette maison. J'ai cru si bien le reconnaître que, d'abord stupéfaite à sa vue, puis toute joyeuse, rougissant, suffoquant et pleurant presque à force de bonheur, j'ai eu l'audace de l'accoster en pleine rue et de lui dire :

— C'est notre nouvelle adresse que vous alliez demander, n'est-ce pas? un heureux hasard veut que je vous rencontre; permettez-moi de vous conduire chez nous.

Il m'a regardée et m'a répondu : — Vous vous trompez, mon enfant, je ne vous connais pas.

— C'est-à-dire que vous ne me reconnaissez pas; c'est bien concevable, vous ne m'avez vue qu'une fois. Mon nom me servira mieux que mon visage : je suis la fille de Joël Kress.

Jusque-là, je ne mettais pas en doute la fidélité de ma mémoire : aussi quelle confusion, quel saisissement j'éprouvai quand je le vis sourire et que je l'entendis répliquer :

— Votre erreur continue, Mademoiselle, je ne connais par non plus M. Joël Kress.

Il faut croire qu'alors j'ai failli à tomber; car il a fait un mouvement vers moi comme pour me soutenir. Je lui ai demandé, tant ma conviction était forte, s'il était possible qu'il ne fût pas M. Wagner de Vienne. Il m'a dit un nom qui n'est pas celui-là, et il m'a brusquement quittée sans attendre les excuses que je lui devais pour cette ridicule méprise.

Des excuses, aurais-je pu lui en faire? Non! convenir qu'il était parvenu à me persuader que je faisais erreur, c'eût été mentir. Une pareille ressemblance ne peut exister, je crois, même entre frères jumeaux, et tant qu'une lettre de Paulus ne m'aura pas désabusée, je me dirai : J'ai rencontré M. Wagner; il a feint de ne pas me reconnaître, il ne veut plus se souvenir de Joël Kress!

24 janvier. — Que l'esprit est prompt à saisir l'occasion de se tourmenter, et combien la mémoire est chose trompeuse! Il paraît, maintenant, que ce n'est pas du tout l'expert en tableaux que j'ai rencontré, il y a six jours, près de la porte de notre ancien ami. J'ai été sotte, j'ai été folle, j'en ai la preuve dans ce mot de Paulus, crayonné à la hâte, lors de son arrivée à Vienne, et que le conducteur de la voiture publique ne m'a apporté qu'aujourd'hui. Mon cousin m'écrit :

« Je sors de chez M. Wagner, je ne l'ai point trouvé; » il est à Presbourg où il restera jusqu'au 20 janvier. Que » ferais-je à Vienne en l'attendant? — Rien! — Le froid » est vif, le ciel est pur, la route est superbe; à Presbourg, » Paulus! Ainsi, Madeleine, demain près de M. Wagner, » et le 1er février, au plus tard, chez mes amis. »

Voilà qui est positif et surtout rassurant : celui qui a dû séjourner jusqu'au 20 à Presbourg, ne pouvait pas être ici le 18. Donc, il avait bien raison, ce monsieur, de ne pas vouloir me reconnaître. Comme je le disais, j'ai été sotte, j'ai été folle. Cependant, même aujourd'hui, s'il s'agissait de confesser en justice et par serment, devant Dieu, que je reconnais m'être trompée, malgré le billet de Paulus, je crois que j'hésiterais encore.

Ce voyage à Presbourg va retarder de quelques jours le retour de mon cousin. Certainement c'est un malheur; pourtant je ne puis pas dire que j'en sois positivement désolée. Au contraire, je souhaite qu'il ne revienne pas avant le 1er du mois prochain, attendu que c'est seulement le

30 janvier que je pourrai rendre ma broderie et toucher, pour la première fois, le prix d'un travail fait exprès pour aider aux besoins de la maison.

Je mets une sorte d'orgueil à n'avoir que cet argent-là pour unique ressource pendant tout un jour. Ce jour-là, du moins, j'aurai été vraiment utile. Si ce n'est pas un vœu coupable, je demande que cette satisfaction soit donnée à ma vanité d'enfant; mais rien qu'un jour, et que Paulus arrive le lendemain! *La suite à la prochaine livraison.*

LE KLAPPERSTEIN.

OU LA PIERRE DES MAUVAISES LANGUES (1).

Si la plupart des supplices en vigueur au moyen âge dénotent la cruauté et la barbarie des mœurs publiques, les peines infamantes présentent souvent des caractères ridicules et grotesques.

Au moyen âge, un homme qui en injuriait un autre, payait un amende de quelques sous; si au contraire une femme « disoit vilonie à une autre », elle payait également

Le Klapperstein, pierre sculptée suspendue à une fenêtre de l'hôtel de ville de Mulhouse.

l'amende; mais, en outre, on suspendait à son cou, par une chaîne, *une ou deux pierres*, qu'elle était obligée de porter par la ville, précédée et suivie des gens de justice qui sonnaient de la trompe « pour la narguer et bafouer » *(er to hone unde shmaheit)*.

Souvent aussi la condamnée suivait la procession « en pure sa chemise », et, après avoir été ainsi promenée d'une porte de la ville à l'autre, elle s'agenouillait à l'entrée de l'église. Pendant le trajet, la personne injuriée avait le droit de la piquer avec un aiguillon pour la faire avancer.

Les documents recueillis par MM. Grimm et Michelet font remonter ce genre de punition au quatorzième siècle; mais une loi en vigueur dans la petite ville d'Argonne prouve qu'en France il était déjà connu dans la seconde moitié du treizième siècle.

(1) Extrait de l'ouvrage intitulé : *Notice historique sur le klapperstein ou la pierre des mauvaises langues*, suivie de quelques mots sur le supplice de la lapidation, par Auguste Stœber, membre ordinaire du comité consultatif du Musée germanique. Colmar, 1856.

1263. *Loi contre les gens qui médisent des autres.*

« ..... Femme qui dira *lait* à une autre femme, s'il est preuvé par témoignage de deux hommes ou de deux femmes, elle payera cinq solz, au seigneur quatre solz, au mayeur six deniers, et celle à laquelle elle aura dit *lait* six deniers. Et selle (si elle) ne veut payer l'argent, *elle portera la pierre* le dimanche à la procession en peure sa chemise (en pure chemise).

» Se (si) la femme dit *lait* à homme et s'il est prouvé par loyaulx témoignages, elle payera cinq solz, et se li homme dit *lait* à femme, il payera cinq solz, sans devise faire (sans faire de réclamation; sans autre forme de procès). »

La peine de *la pierre* était aussi en usage dans la Frise, en Flandre et dans les pays scandinaves, ainsi que dans toutes les parties de l'Allemagne. Dans ce dernier pays, l'instrument du châtiment consistait parfois en un gros flacon de pierre, nommé *Büttelsflache* (1), flacon du bourreau, sur lequel étaient représentées deux femmes qui se querellent. D'autres dénominations de cet instrument sont *Krœtenstein*, pierre du crapaud; *Schandstein*, pierre d'infamie; *Lasterstein*, pierre du vice; *Fiedel*, violon; *Pfeife*, sifflet. (Grimm).

En Alsace, M. Auguste Stœber n'a pu retrouver l'application de cette punition que dans deux localités du Haut-Rhin, savoir : à Mulhouse et à Ensisheim.

La pierre qui servait à cet effet à Mulhouse, et qui porte le nom de *Klapperstein* (2) ou *Lasterstein*, existe encore aujourd'hui; elle est suspendue par une chaîne au-dessous d'une fenêtre de l'hôtel de ville, en face de la rue Guillaume-Tell. Elle pèse environ douze kilogrammes, et représente une tête de femme grotesque qui ouvre de grands yeux écarquillés et tire la langue. Au-dessus de la chaîne qui la retient au mur, se trouve l'inscription suivante :

« Zum Klapperstein bin ich genannt,
» Den bœszen Mœulern wohl bekannt,
» Wer Lust zu Zank und Hader hat,
» Der musz mich tragen durch die Stadt. »

C'est-à-dire :

Je suis nommée la pierre des bavards,
Bien connue des mauvaises langues;
Quiconque prendra plaisir à la dispute et à la querelle
Me portera par la ville.

D'après Henri Pétri, secrétaire de la ville, plus tard bourgmestre, et historien de Mulhouse, au commencement du dix-septième siècle, la peine du *Klapperstein* était regardée comme infamante et peu inférieure à celle du carcan.

A Mulhouse il n'existait qu'un seul exemplaire du *Klapperstein*; s'il arrivait que deux femmes fussent condamnées à le porter, l'une d'elles se chargeait de ce lourd et singulier collier depuis la place publique jusqu'à l'une des portes de la ville, où l'autre la relevait alors. Un écriteau attaché sur le dos de celle qui momentanément ne portait pas la pierre, indiquait les noms et prénoms des deux bavardes, ainsi que la nature du délit. Un de ces placards, écrit en gros caractères romains, sur du papier fort, de 32 centimètres de haut sur 29 de large, est conservé dans les archives de la mairie.

Le *Klapperstein* a été employé à Mulhouse jusqu'à la fin du siècle passé, c'est-à-dire jusqu'à la réunion de cette ville à la France, en 1798. Les contemporains citent encore le nom de la mauvaise langue qui l'a porté la dernière.

(1) Voy. une représentation de cette bouteille dans notre tome II (1834), p. 378.

(2) *Klapperstein*, pierre des bavards, des mauvaises langues; du verbe *klappern*, claquer, caqueter, bavarder. Cette expression se trouve fréquemment dans les auteurs alsaciens du quinzième siècle. A Strasbourg, une petite rue est nommée *Klappergasse*, rue du Caquet; la maison des aliénés, à Ensisheim, était appelée *Klapper*.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

EXPOSITION DE MANCHESTER.

Voy. p. 233, 273, 275, 330.

REYNOLDS.

Un Portrait par Reynolds. — Dessin de Morin.

Des trois premiers grands peintres qui ont fondé l'école anglaise, deux sont déjà connus de nos lecteurs, Hogarth et Gainsborough [1]; Reynolds est le troisième.

Né le 16 juillet 1723, à Plympton, dans le Devonshire, Reynolds était le fils d'un ministre, le révérend Samuel Reynolds. Sa mère se nommait Théophila Potter. On l'inscrivit sur le registre de la paroisse avec le prénom de Joseph. Dans la suite, on l'appela Josuah, en témoignage d'affection pour un oncle qui avait ce même prénom et vivait dans le voisinage. La famille du révérend Samuel Reynolds était nombreuse et sa fortune médiocre. Josuah, destiné à la carrière de la médecine, fut envoyé à l'école publique de Plympton; mais le jeune écolier négligea ses études littéraires et scientifiques, et manifesta sa vocation d'artiste en s'appliquant à copier les dessins de deux de ses sœurs aînées, les gravures des Hommes illustres de Plutarque traduits par Dryden, et surtout celles du livre d'Emblèmes de Jacob Catt, que son aïeule du côté paternel, née en Hollande, avait apporté de ce pays. A huit ans, il étudia avec une sorte de passion un Traité de perspec-

[1] Voy. sur Gainsborough, p. 233 et 330; sur Hogarth, la Table des vingt premières années.

tive [1], et, comme preuve du profit qu'il avait tiré de ce livre, il fit un dessin de l'école de Plympton, vieil édifice gothique élevé en partie sur des piliers; il y observa assez fidèlement les règles de la perspective pour étonner le révérend Samuel Reynolds, qui, n'hésitant plus à encourager les dispositions de son fils, lui mit entre les mains le traité de Richardson sur la peinture. Josuah lut ce livre avec délices, et l'impression qu'il en reçut fut telle que dès lors les peintres célèbres apparurent à son imagination comme les plus grands hommes de l'histoire. Il a dit depuis que ce sentiment ne s'était presque point modifié en lui dans l'âge mûr, et que, malgré toutes les objections de sa raison et de sa conscience, il avait toujours éprouvé plus d'admiration pour Raphaël que pour aucun autre des génies humains. Cette confession n'étonnera pas beaucoup ceux de nos lecteurs qui ont quelque idée de l'enthousiasme des artistes. Toutefois Raphaël lui-même et Michel-Ange, esprits sérieux et sensés, reconnaissaient bien que si haut que pût s'élever le génie de l'art, il restait toujours au-dessous du génie de la vertu. Comment ne pas reconnaître que l'homme a pour but supérieur à tous les autres sa perfection morale? « Il faut qu'on n'en puisse dire, a écrit Pascal, ni il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent; mais il est honnête homme. Cette qualité universelle me plaît seule. » Si cette règle paraît sévère pour l'usage, au fond elle n'est que vraie; un très-grand talent ne doit être considéré que comme un secours pour se diriger plus rapidement et plus sûrement vers le bien.

Ce fut un voisin, nommé Cranch, qui ouvrit le premier l'avis d'envoyer Josuah étudier l'art à Londres. Le jeune artiste en était arrivé à consacrer ses jours presque entiers à faire des portraits et des esquisses de toute sorte; il n'avait plus rien à apprendre, sous ce rapport, à Plympton. Le 14 octobre 1741, il sortit donc de la maison paternelle, et le 18 du même mois il entra dans l'atelier de Hudson, célèbre peintre de portraits. Pendant deux ans, il travailla sous la direction de cet artiste médiocre, qui lui enseignait à copier avec scrupule des dessins du Guerchin et à peindre proprement des perruques bien attachées, des habits de velours bleu et des vestes de satin. On raconte que Reynolds ayant fait un portrait assez remarquable d'une vieille servante de Hudson, nommée Northcote, les éloges que les amateurs lui donnèrent à cette occasion excitèrent la jalousie du maître : il s'ensuivit une discussion, et l'élève retourna dans le Devonshire, où il peignit d'après nature et étudia avec profit les portraits de William Gandy, d'Exeter.

A l'âge de vingt-deux ans, Reynolds alla s'établir avec ses deux plus jeunes sœurs au premier étage d'une maison de Plymouth-Dock, et il y ouvrit un atelier comme peintre de portraits. Hudson ne lui avait pas appris à varier les poses de ses modèles. Un biographe prétend qu'à cette époque il représentait invariablement tout individu une des deux mains cachée dans sa veste et l'autre tenant son chapeau. Un jour, il se rencontra un gentleman qui voulut absolument être représenté avec son chapeau sur la tête. Il fallut bien se soumettre à cette exigence; mais lorsque le portrait fut achevé et livré, la femme du gentilhomme remarqua, dit-on, avec surprise que le peintre avait donné à son mari deux chapeaux, l'un sur la tête, et l'autre à la main. Cette aventure (si l'on doit y ajouter foi) ouvrit sans doute les yeux à Reynolds; car on connaît plusieurs de ses portraits de Plymouth-Dock dont les attitudes sont très-variées, et un notamment où il s'est peint lui-même tenant de la main gauche son pinceau et sa palette, et de la droite couvrant à demi ses yeux pour les protéger contre un rayon de soleil. Parmi les autres portraits de ce temps les plus remarquables, on cite ceux du commissionnaire de la ville, de la belle miss Chudleigh (depuis duchesse de Kinsgton), et du capitaine Hamilton, de la famille d'Abercorn.

Le révérend Samuel Reynolds mourut en 1746, le jour de Noël. Cet événement ramena les jeunes filles près de leur mère. Josuah, protégé par lord Edgcumbe, se rendit, de son côté, à Londres, et il s'y logea dans une maison de Saint-Martins Lane, rue où vivaient un grand nombre d'artistes. Trois ans après, il eut la joie de voir se réaliser le plus beau de ses rêves : au mois de mai 1749, il s'embarqua pour Rome sur le bâtiment du capitaine Keppel, nommé commodore de la flotte dans la Méditerranée. Il n'arriva toutefois dans la ville éternelle que par un long détour, et après avoir séjourné successivement à Lisbonne, à Gibraltar, à Alger, et à Minorque. La vue des chefs-d'œuvre des grands maîtres italiens eut une influence très-considérable sur la direction de son talent. Il avoue que d'abord il ne fut pas très-vivement impressionné à la vue des peintures de Raphaël; mais il apprit peu à peu à les comprendre, à les admirer, et il copia avec une grande fidélité l'École d'Athènes. Les notes qu'il a écrites sur son séjour à Rome sont intéressantes et instructives : nous y remarquons d'excellentes règles sur l'étude de l'art, et des critiques amusantes sur les voyageurs anglais de son temps, dont la plupart, au lieu de regarder attentivement les chefs-d'œuvre, s'informaient seulement du sujet représenté, du nom du peintre, ou de l'histoire d'une statue, et écrivaient sur leur carnet ce qu'on leur avait répondu. « J'ai vu, dit-il, au Vatican, des Anglais écrire ainsi pendant plusieurs heures, sous la dictée de leur cicerone, sans lever à peine les yeux sur les peintures qui étaient devant eux. » Cette critique n'a certainement pas corrigé tous les touristes anglais, et pour être juste, il faut ajouter que beaucoup de Français et même d'Allemands ressemblent sous ce rapport à nos voisins d'outre-Manche.

Reynolds avait pour ami et pour compagnon habituel, à Rome, John Astley, autrefois élève de Hudson comme lui, marié plus tard à une noble et riche Anglaise, mais très-misérable à l'époque dont nous parlons. Un jour d'été, il avait entrepris, avec Reynolds et quelques autres jeunes gens, une longue course dans la campagne romaine, sous un soleil ardent; toute la compagnie, accablée par la chaleur, avait mis habit bas. Astley seul restait couvert d'une lourde houppelande : on le railla, et il se décida quoique avec peine à imiter ses amis. On vit alors, avec surprise, que le pauvre garçon s'était servi du dos de son gilet en guise de toile à peindre : il y avait représenté une cascade écumante au milieu d'une forêt.

De Rome, Reynolds se rendit à Bologne, à Gênes, à Parme, à Florence et à Venise. Une nuit, dans cette dernière ville, comme il était à l'Opéra, le directeur fit chanter une ballade anglaise, pour complaire à quelques-uns de ses riches spectateurs. Ce chant national tira des larmes des yeux de Reynolds, absent de sa patrie depuis trois ans, et il résolut sur-le-champ de mettre fin à son voyage. Il revint par le mont Cenis, traversa la France, et resta quelques semaines à Paris, où il rencontra l'architecte Chambers et sa femme, très-belle personne dont il fit un portrait remarquable.

Ce fut en octobre 1752 qu'il rentra dans son atelier de Saint-Martins Lane à Londres. Il n'était plus ce jeune peintre timide et inexpérimenté de Plymouth, qui ne savait que faire des bras de ses modèles. Ses études en Italie, ses réflexions sur l'art, l'essai heureux de ses forces dans plusieurs villes, l'avaient tout à fait délié des étroites traditions qui, jusqu'alors, avaient retenu dans une voie si médiocre les artistes anglais. Il scandalisa d'abord ses

[1] *The Jesuit's Perspective.*

confrères par la hardiesse de ses compositions et l'éclat de ses couleurs. C'était toute une révolution dans la peinture. On lui opposa le peintre genévois Liotard, en faveur près d'une partie de la noblesse anglaise. Mais il n'y avait pas égalité dans la lutte entre les deux artistes, et la supériorité du style et du dessin, le charme, la grâce, la brillante fraîcheur des portraits de Reynolds, mirent bientôt tout le public de son côté; Liotard se retira de l'arène et quitta l'Angleterre.

Vers ce temps, Reynolds fit un portrait du duc de Devonshire qui fut unanimement loué par les peintres de bonne foi. Il représenta ensuite son bienfaiteur, le commodore Keppel, échappant à une tempête : ce portrait dramatique produisit une sentation profonde. On cite encore comme l'une des œuvres de son début qui eurent le plus d'admirateurs, les portraits des deux Greville, frère et sœur, sous les costumes de Cupidon et de Psyché.

L'activité de Reynolds ne tarda pas à devenir insuffisante pour satisfaire à toutes les demandes qui lui étaient adressées.

Il sortit de l'humble quartier où il avait travaillé jusqu'alors et s'établit dans une des plus belles maisons de Great-Newport Street. Il avait alors trente ans. En 1754, il se lia d'une amitié intime et durable avec Samuel Johnson, et, sans aucun doute, les conversations de cet homme célèbre contribuèrent à élever son esprit et à accroître son mérite : elles l'engagèrent même à s'essayer dans l'art d'écrire, et il y réussit, mais sans sortir du cercle des idées qui se rapportaient à son art, si l'on excepte ses notes à l'édition de Shakspeare, publiée par Johnson. D'année en année, il voyait s'augmenter sa réputation et en même temps sa fortune. Vers 1775, il n'obtenait guère encore que cinq ou six guinées (159 ou 132 francs) pour un portrait : cinq ans plus tard, le moindre portrait lui était déjà payé vingt-cinq guinées (682 francs), ce qui paraissait un prix considérable aux amateurs et extravagant à la foule.

En 1760, il fonda avec quelques-uns de ses amis une « Exhibition d'œuvres d'artistes anglais ». Pour apprécier l'intérêt de cette institution, il faut se rappeler que les Anglais eux-mêmes n'avaient pas encore la prétention de posséder réellement une école (1). On avait douté de la possibilité d'avoir jamais des artistes nationaux capables d'approcher de la haute renommée des peintres étrangers qui, comme Albert Durer et Van-Dyck, avaient été appelés et largement rémunérés en Angleterre par l'aristocratie. Mais Hogarth, Reynolds et Gainsborough commençaient à inspirer plus de confiance au sentiment patriotique. Samuel Johnson écrivit une préface pour le catalogue de cette première exposition.

En 1761, Reynolds déploya tout à coup le luxe d'un homme riche. Il acheta une belle maison dans Leicester Square, la meubla avec goût, et y fit ajouter une magnifique galerie pour l'exposition de ses tableaux. Il se passa même la fantaisie d'avoir un élégant carrosse, aux roues sculptées et dorées, et dont les panneaux, peints par lui, représentaient les Saisons. Sa salle à manger, brillamment décorée, devint le rendez-vous des hommes célèbres de cette époque, entre autres, Samuel Johnson, Burke, le poëte Percy, Goldsmith, Garrick, Sterne, Malone, Douglas. Une de ses sœurs, miss Reynolds, faisait les honneurs de sa table. Son revenu annuel s'élevait à plus de six mille livres sterling (151 000 francs) : c'était en effet de l'opulence.

Parmi ses œuvres de cette époque, on cite les portraits de Garrick, de lady Sarah Banbury sacrifiant aux Grâces, de lady Élisabeth Keppel, et de la belle lady Waldegrave. Non-seulement son talent ne décroissait pas, mais encore il semblait acquérir, avec plus d'élévation dans le style et de vérité dans les physionomies, un coloris plus délicat et une lumière plus vigoureuse.

Le roi et ses courtisans paraissaient seuls ne pas avoir encore compris la supériorité de Reynolds ainsi que la gloire qui en rejaillissait sur l'Angleterre. Ramsay et Cotes, peintres médiocres, avaient toute la faveur de la cour. Mais, en 1768, à l'occasion de l'établissement de l'Académie royale, le roi répara d'une manière éclatante ce qu'on pouvait considérer comme un oubli ou comme une injustice, en conférant le titre de chevalier à Reynolds, que ses confrères de la Société royale avaient nommé, à l'unanimité, leur président. Cette société avait pour but d'encourager l'art en fondant une école publique de dessin, une exposition annuelle d'œuvres contemporaines, des récompenses aux artistes, et des pensions pour les jeunes gens que l'on jugerait utile d'envoyer se perfectionner à Rome. Plusieurs hommes éminents furent, de plus, chargés d'entretenir le goût de l'instruction et d'enseigner les meilleures théories. On nomma Samuel Johnson professeur de littérature ancienne, et Goldsmith professeur d'histoire ancienne. Reynolds (désormais sir Josuah Reynolds) entreprit de faire des leçons aux jeunes gens sur les principes et les pratiques de l'art, et, dans ce but, il composa et lut publiquement, à des intervalles assez éloignés, quinze discours qui sont restés dans le petit nombre des écrits sur l'art dont la lecture mérite d'être recommandée aux jeunes artistes : ils furent assez admirés en leur temps pour que quelques personnes aient eu l'idée de les attribuer, mais sans fondement, à la plume de Johnson ou à celle de Burke.

La Société des antiquaires, le Club des dilettanti, l'Académie de Florence, tinrent à honneur de compter sir Reynolds parmi leurs membres. L'Université lui conféra le titre de docteur en droit civil *(doctor of civil law)*. On peut s'étonner de cette étrange manière d'honorer un peintre; mais c'est un vieil usage qui n'étonne point les Anglais. L'Université d'Oxford a décerné le même titre, dans notre siècle, à deux hommes qu'il était plus singulier encore d'en voir décorés, Blücher et Platoff, deux soldats heureux. La ville de Plympton, plus reconnaissante que ne le sont généralement les villes pour ceux de leurs enfants qui s'illustrent (au moins de leur vivant), le plaça au premier rang de sa magistrature municipale. Enfin, dans l'année 1784, il fut nommé peintre du roi en remplacement de Ramsay qui venait de mourir.

A l'exception de quelques jalousies d'artistes, par exemple celle du peintre d'histoire Barry, et un peu, comme on l'a vu (page 331), celle de Gainsborough, sir Reynolds eut le bonheur de jouir, pendant près d'un demi-siècle, de l'estime et de l'admiration de toute l'Angleterre. Entouré d'illustres amis, il survécut à la plupart d'entre eux. Sa sobriété, la sévérité de ses mœurs, et peut-être plus encore l'égalité de son humeur, le préservèrent de toute grave maladie jusqu'aux approches de la vieillesse, où il éprouva successivement plusieurs atteintes de paralysie. Il mourut le 23 janvier 1792, à l'age de soixante-neuf ans. On lui fit des funérailles splendides, et on l'ensevelit dans une crypte de la cathédrale de Saint-Paul, à côté de l'illustre architecte Christophe Wren. Depuis on a placé dans cette église sa statue exécutée par Flaxman.

Burke a écrit de belles pages sur Reynolds, et les louanges qu'il a données au caractère et au talent de son ami au moment même où l'Angleterre déplorait sa perte, ont résisté à l'épreuve du temps. Reynolds est encore considéré aujourd'hui comme l'artiste qui a le plus honoré l'école anglaise. Sa dignité personnelle a contribué presque autant que son talent supérieur à relever la condition des peintres en Angleterre. Si le goût moderne est en droit de

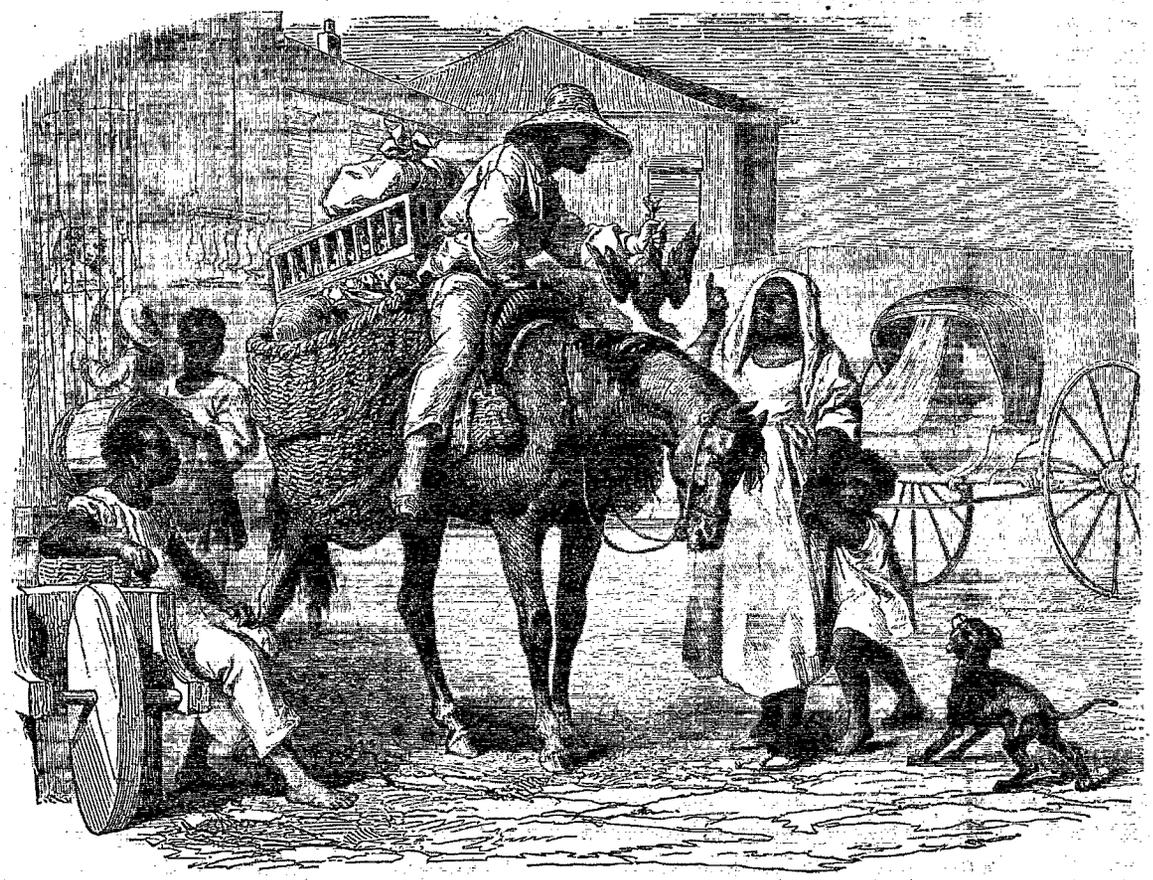
(1) Voy. p. 331.

lui reprocher l'abus des allégories mythologiques dans quelques-unes de ses compositions, il n'a rien à diminuer des justes éloges que lui ont valu, de son vivant, plusieurs des qualités qui font le grand peintre : la grâce, l'élégance, l'agrément, la facilité, la noblesse, la vérité, la richesse et l'harmonie du coloris. Le nombre de ses compositions historiques et poétiques est évalué à cent trente environ, et l'on cite parmi les plus estimées : Macbeth et les Sorcières, Ugolin, Garrick entre la Tragédie et la Comédie, miss Siddons en muse tragique.

Les portraits peints par Reynolds sont sans contredit ses titres les plus certains à une renommée durable, comme ils avaient été les sources les plus fécondes de sa richesse. Presque tous les personnages de son temps, célèbres par leur rang, leur beauté et leur mérite, ont posé devant lui. On remarquait à Manchester les portraits de Frank Hayman; de Lavinia, vicomtesse Althorp; de sir William Chambers, de Garrick, de Georges III, de Gibbon, de Boswell, etc., et celui de miss Bowles, dont l'un des premiers graveurs sur bois de notre temps, M. Lynton, a cherché à reproduire le vif coloris et le brillant effet dans la planche qu'il a exécutée pour notre recueil, et que nous avons placée en tête de cet article.

LE MARCHÉ DE CUBA.

Un spirituel voyageur, qui est aussi un savant préoccupé de toutes les idées utiles, avoue que son premier soin, en arrivant dans une ville qu'il ne connaît pas, est d'aller visiter le marché. Pour lui le marché est une exposition en plein vent, où les pêcheurs du rivage, les chasseurs de la plaine ou de la montagne, les agriculteurs les plus en renom, apportent les produits de leur fatigue ou de leur industrie. C'est, en un mot, le lieu par excellence où l'on peut sans fatigue s'initier aux mœurs d'un peuple. A un certain point de vue d'ailleurs, comme le fait très-bien observer M. H.-A. Weddell [1], le marché peut être regardé comme le miroir de ce qui se passe dans l'une des parties les plus importantes des habitations, dans l'office ou dans la cuisine.



Les Marchands de fruits et de volailles, à Cuba. — Dessin de Karl Girardet.

De l'avis des touristes et même des voyageurs sérieux, l'hospitalité, telle qu'on la pratique à l'île de Cuba, est d'une magnificence inconnue en Europe. Il y a telle de ces maisons princières de la Havane où l'on vous sert à trois services, mais où les trois services sont dressés dans des salles particulières, dont les splendides ornements varient selon l'acte important dont elles deviennent le théâtre. Ces excès du luxe ne se renouvellent plus que très-rarement, il faut en convenir; mais ce qui est presque général dans les maisons jouissant d'une certaine aisance, c'est l'usage où l'on est de faire passer les convives après le dîner dans une seconde salle à manger, où le dessert est servi avec la plus élégante magnificence.

On peut se faire aisément une idée de ce que sont les marchés d'une ville où l'on entend ainsi la vie. Toutes les productions des tropiques y sont réunies en abondance.

Ce n'est donc pas cette fois au *paseo Tacon* ou bien au *paseo d'Ysabel secunda*, ces lieux de prédilection où se rendent les élégants de la Havane, que nous conduisons le

[1] *Voyage dans le nord de la Bolivie et dans les parties voisines du Pérou.* Paris, 1853, in-8.

lecteur. Nous ne rappellerons pas les *volantes* légères aux ornements d'argent, qui parcourent en tous sens ces promenades étincelantes de toilettes variées; nous laisserons reposer les *quitrins* qui luttent de vitesse avec ces calèches élégantes [1] : c'est tout simplement sur la place du marché que nous nous transportons aujourd'hui.

L'île de Cuba est une terre bénie, qui s'est enrichie successivement de toutes les productions rendant facile la vie de l'homme : aussi, en dépit du terrible ouragan de 1846, qui a complétement ravagé les plus riants vergers, n'est-il pas de contrée où l'étalage des revendeurs se pare de plus beaux fruits. Une ligne de chemin de fer de soixante kilomètres conduit de la Havane à la vallée si fertile de Guines, et en rapporte les productions. Les portions montagneuses donnent au marché de Cuba plusieurs fruits d'Europe, tels que la pomme, la pêche, la figue rouge et blanche, le raisin, la grenade; en même temps, les fruits primitifs des Antilles embaument l'air de leurs senteurs : la pomme cannelle ou l'atte, la sapotille, la sapote; l'*ahuacat* des anciens insulaires, dont nous avons fait la poire avocat; l'acajou *(Acajuba occidentalis)*, le coco, le psidium ou gouyavier, la pomme à flan de Saint-Domingue, les bigarades, la papaye, la grenadille, les *sirouelas;* la prune de Monbin, une des espèces du genre *spondias;* le corosol, l'ananas, et tant d'autres produits des champs de Cuba, offrent une variété de couleurs et de parfums dont on n'a guère idée lorsqu'on a visité seulement les marchés de nos villes.

Le marchand de volailles ne joue pas à la Havane un rôle inférieur à celui des fruitiers. Une chose digne de remarque à coup sûr, et qui n'a pas été suffisamment

Le Boulanger, à Cuba. — Dessin de Karl Girardet.

observée, c'est la rapidité avec laquelle notre poule de basse-cour, parfaitement inconnue aux Igneris et aux Caraïbes, s'est propagée dans les Antilles. La qualité toutefois n'équivaut pas à la quantité, et nous doutons fort que les *gallineros* de Cuba puissent offrir à leurs pratiques une seule volaille comparable aux volailles de la Bresse ou bien aux poulardes du Mans. Les dindons, au contraire, originaires de l'Amérique du Nord, conservent dans tous les marchés du nouveau monde une prééminence incontestable sur ceux que nos fermiers élèvent.

Bien que la classe ouvrière et la petite bourgeoisie fassent leur nourriture principale, à Cuba, de farine de manioc et de maïs, on y fabrique d'excellent pain. Le voisinage des États-Unis et même du Mexique, où le froment croît d'une façon merveilleuse, permet l'introduction dans l'île des farines de première qualité. Le pain, renfermé proprement dans des corbeilles, circule dans les rues de la Havane, distribué par le boulanger, qui souvent appartient à la race noire. Parfois aussi, le *panadero* est un homme de couleur chaussant de longs éperons à ses souliers, et empruntant le secours d'un âne pour distribuer sa marchandise.

[1] Voy. t. XXIV (1856), p. 405.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite. — Voy. p. 314, 326, 334, 346, 354, 365, 374, 382.

31 janvier. — O mauvaise, mauvaise journée! maintenant, que le ciel, dans sa clémence, m'accorde toutes les

joies de la terre, quelque bien qui m'arrive, je ne pourrai jamais oublier ce que j'ai souffert aujourd'hui.

Ce matin, au prix d'une nuit passée à broder, pour livrer bien exactement mon travail au jour fixé, j'ai eu le bonheur de me dire : — Enfin l'ouvrage est terminé, voilà mon premier argent gagné ! — Je ne suis pas habituée aux nuits sans sommeil : aussi cette longue veillée m'avait-elle un peu pâlie. Le père s'est bien aperçu que je n'avais pas le visage reposé de tous les jours; mais le contentement intérieur me rendait si follement rieuse, qu'il n'a pas pu longtemps s'alarmer de ma pâleur. Comme il est très-occupé, depuis plusieurs jours, du projet d'un tableau pour lequel, m'a-t-il dit, je lui serai nécessaire, j'ai pu aller reporter mon ouvrage sans qu'il se soit aperçu que je fusse sortie. Jamais le chemin qui mène de chez nous à la maison Hermann n'a été parcouru par un cœur plus réjoui que ne l'était en allant celui de Madeleine Kress, la petite brodeuse. Je payais d'avance le chagrin du retour.

Ma joie s'est bien un peu amoindrie quand je suis entrée dans le magasin, et j'ai bien senti l'inquiétude me venir lorsque j'ai montré ma broderie; c'est tout naturel : j'étais seule dans la confidence de mon travail; or personne n'avait pu me dire encore si ce que j'ai fait on le trouverait bien. Je m'aperçus, sans doute, à mon arrivée dans la maison Hermann, qu'on s'était mis à chuchoter; mais, tout entière à ce qui m'avait amenée, je ne m'en occupai pas, non plus que de certains regards de compassion que je surprenais s'adressant à moi. Mon travail était approuvé, reçu, et la caissière allait me le payer, quand une jeune dame, la maîtresse de la maison, qui se tenait dans un salon voisin, d'où elle pouvait me voir, me fit signe de venir à elle. J'entrai dans le petit salon; elle me pria de fermer la porte et de m'asseoir près d'elle. J'étais fort intriguée; mais cette jeune dame avait l'air si bon, elle me regardait d'une façon si affectueuse, qu'en vérité elle aurait pu se dispenser de me demander pardon des questions qu'elle allait m'adresser. Elle m'avait inspiré, dès l'abord, assez de sympathie pour que je me sentisse entraînée à lui dire, d'abondance, tout ce qu'elle voulait savoir.

Sans quitter le journal qu'elle tenait à la main et sur lequel, au contraire, elle jetait de temps en temps les yeux comme pour le consulter en m'interrogeant, cette dame me demanda si j'étais bien la fille de M. Joël Kress.

— Oui, Madame, et de Julie Kress qui a travaillé autrefois pour votre maison.

— Mais, reprit-elle, ce M. Joël Kress, votre père, n'était-il pas commis dans une grande administration, il y a environ trois mois ?

— En effet, Madame; il a cédé sa place à un ami pour pouvoir se livrer librement à la peinture.

— Peintre ! c'est bien cela, continua Mme Hermann; et puis, me prenant une main qu'elle pressa avec attendrissement, elle ajouta : — Pauvre jeune fille ! je n'entends pas que vous soyez payée chez nous comme une brodeuse ordinaire. Tout ce qu'on pourra vous donner au-dessus des prix accoutumés, vous l'aurez, je vous en réponds; et quand il n'y aura plus d'ouvrage ici pour les autres, on en trouvera encore pour vous.

Ma surprise allait croissant, et comme il n'y avait qu'un moyen pour moi d'expliquer la bonté dont j'étais l'objet, je répondis :

— C'est sans doute à l'honorable souvenir laissé ici par ma mère que je dois l'intérêt que Madame veut bien me témoigner?

— Mon âge, me fit observer Mme Hermann, en m'adressant le plus compatissant sourire, doit vous faire comprendre que je n'ai pu personnellement apprécier madame votre mère; mais ce que je puis dire, c'est que, dans son malheur, M. Joël Kress est doublement heureux, si son épouse a été aussi bonne pour lui que sa fille est dévouée.

Je ne comprenais pas encore; mais, comme si j'avais compris, mon cœur se serra, la sueur froide me monta au front, un voile s'étendit sur mes yeux, et c'est avec peine que j'articulai ces mots : — Madame, vous parlez d'un malheur; j'ignore lequel, ou plutôt je crains de l'avoir deviné. Tenez, il vaut mieux me le dire tout de suite; vous connaissez M. Wagner de Vienne, n'est-ce pas? Vous savez qu'il ne veut pas acheter les autres ouvrages de mon père?

— Je ne connais, reprit-elle, en me montrant la feuille publique qu'elle avait à la main, que cet article de journal qui dévoile la ruse indigne qu'on a employée pour abuser de l'idée fixe d'un malheureux insensé.

Je ne saurais me rappeler quelle question ces étranges et inquiétantes paroles me firent lui adresser; mais je l'entendis s'écrier, avec l'accent de l'étonnement et du regret : — Ah ! mon Dieu, qu'ai-je dit? La pauvre enfant ! elle croyait encore au talent de son père !

Je restai un moment aveuglée, étourdie; puis, comme la grâce du Seigneur a voulu qu'il soit ajouté à nos forces selon le poids de la douleur qui doit nous atteindre, moi que le doute avait presque brisée, je sentis mon cœur se raffermir devant le coup qui allait le frapper, et je priai Mme Hermann de vouloir bien me faire connaître l'article de journal qui l'avait si péniblement impressionnée. Elle commença à lire d'une voix tremblante, s'arrêtant à chaque ligne pour s'assurer si je pouvais supporter cette épreuve, et elle continua ainsi jusqu'à la fin sa lecture que j'écoutai sans faiblir; car mon courage grandissait à mesure qu'entrait mieux en moi la conviction de notre malheur.

L'article est dirigé contre M. Everard. L'auteur, probablement un ami de celui qu'il a si odieusement fait destituer, flétrit l'artifice dont il a usé pour monter, de son rang infime de simple employé, au poste de commis principal. Et puis, cherchant par quelle voie tortueuse il a pu s'introduire frauduleusement dans l'administration, l'auteur arrive à cette découverte : Everard avait pour ami un vieil employé à moitié fou et qui se croyait un grand peintre. Il lui fallait la place du pauvre maniaque. Pour obliger celui-ci à la lui céder, il lui dépêcha un jour, sous le nom d'un célèbre expert en tableaux, un complice qui avait pour mission d'acheter une des toiles du bonhomme et de lui promettre fortune et renommée pour l'avenir. Quelques centaines de florins payèrent les frais de cette comédie. Le soi-disant artiste perdit tout à fait la tête; car le lendemain il avait donné sa démission et fait nommer l'adroit spéculateur à sa place. « Il n'est pas besoin de dire, ajoute l'auteur, que le malheureux abusé attend toujours la seconde visite de l'amateur. »

Après cette lecture, j'ai prié Mme Hermann de me conserver sa bonne volonté, et je suis rentrée à la maison, d'où je ne sortirai plus que pour accompagner partout mon père et veiller attentivement à ce qu'il ne soit jamais fait allusion devant lui à ce déplorable article de journal.

Maintenant j'ai une certitude, c'est que la galerie du père ne peut pas être une ressource pour nous. Paulus n'a fait là-bas qu'un voyage inutile; mais demain, il doit revenir; je le consulterai sur ce que nous avons à faire, et, Dieu aidant, j'espère encore que nous pourrons attendre le retour de Simon.

Qand je suis rentrée, j'ai trouvé le père tout rayonnant de joie; il venait de terminer une esquisse. — Ce sera mon chef-d'œuvre ! m'a-t-il dit; et je t'y réserve la place d'honneur; tu seras ma principale figure. Demain nous aurons notre première séance : ainsi, je te prie de ne pas être pâle demain. — Je ferai tout ce que vous voudrez, père. Voilà tout ce que j'ai pu lui répondre.

Ce soir en me quittant il m'a dit : — Tu ne m'as pas demandé quel est le sujet de mon tableau? — Si vous voulez me le dire, ai-je répliqué. — Certes, je le veux; un sujet superbe, Madeleine! JEPHTÉ SACRIFIANT SA FILLE.

En m'embrassant, il a remarqué que j'avais froid.

1er février. — Que Dieu est bon pour la jeunesse, et comme il l'a généreusement favorisée! Hier au soir, rentrée chez moi et libre enfin de toute contrainte, j'avais l'esprit si fort agité que je m'attendais, en me mettant au lit, à une nouvelle nuit d'insomnie. Je me trompais : tandis que, seule et livrée au souvenir de la journée, je pleurais sur mon oreiller, le sommeil m'a prise tout doucement, et je me suis, peu à peu, si bien endormie que c'est le père qui m'a réveillée ce matin, en frappant à ma porte et en me criant à travers la serrure : — Lève-toi, Madeleine, huit heures viennent de sonner, et Paulus est ici!

Au bruit de cette chère voix, au nom aimé qu'elle disait, je me suis retrouvée tout de suite en présence de notre cruelle situation; mais je m'y suis retrouvée avec assez de forces nouvelles pour pouvoir l'envisager sans découragement. En moi, je sentais l'apaisement dû au calme du sommeil; hors de moi, j'allais avoir pour appui les conseils et le dévouement de Paulus.

J'ai été promptement habillée; j'avais hâte de revoir et de remercier, au moins du regard, et par une bonne pression de main, le pauvre garçon qui vient, inutilement, de faire tant de chemin. Le père étant là, j'ai bien pensé qu'il ne serait pas plus possible à mon cousin de me rendre compte de sa visite inutile à M. Wagner, que je ne pourrais, moi, lui dire ce que j'avais appris la veille; mais, comprenant dans quel embarras le mettait la pensée d'avoir à m'ôter toute espérance, et voulant, au plus tôt, le délivrer de cette pénible gêne, je me promis de lui dire, dans mon premier coup d'œil : — Je n'espère plus rien.

Contente de ma résolution, je sortis de chez moi. J'allais entrer dans la chambre où se tenaient Paulus et mon père, quand j'entendis ces paroles qui m'arrêtèrent subitement sur place et bouleversèrent toutes mes idées.

— Oui, disait mon cousin à son oncle, c'est un véritable coup du hasard. Tout à l'heure, comme je descendais de la voiture publique, je me suis trouvé face à face avec M. Wagner. Il s'informait de votre nouvelle demeure, je la lui ai indiquée; ainsi attendez-vous, ce matin, à lui livrer un de vos tableaux.

Il est heureux que cette incroyable nouvelle ne m'ait pas surprise en présence de Paulus et de mon père; je n'aurais su comment expliquer le saisissement qu'elle me causait. Ce n'était ni de l'étonnement ni de la joie; j'étais frappée de stupeur et je doutais de mon réveil. J'entendis frapper trois coups mesurés à la porte de la rue.

— Voilà Wagner! dit Paulus, et il s'élança vers l'escalier comme s'il eût craint d'être devancé par le père. Je me décidai alors à entrer dans la chambre. Bien que je fusse encore toute tremblante, le père était lui-même si agité par l'annonce de cette visite, que sa propre émotion ne lui permit pas de voir la mienne. Allant, venant de la pièce où nous étions dans son atelier, sans trop savoir ce qu'il faisait, dès qu'il m'aperçut il me dit :

— Grande nouvelle!... tu ne sais pas? — Si fait, père, j'ai entendu. — Conviens-en, Madeleine, tu désespérais de revoir ici M. Wagner. — Oui, un peu, répondis-je timidement. S'arrêtant alors près de moi, il ajouta avec l'entraînement d'un aveu qui soulage : — Eh bien, je puis te le dire maintenant, moi aussi je commençais à être inquiet. Je me disais bien : Si celui-là me manque, j'en trouverai d'autres; mais cela ne me rassurait pas; je me rappelais la prophétie de ta mère, et, malgré moi, j'avais peur.

Je l'écoutais sans le regarder. Attentive et près de la porte, je guettais, avec plus d'inquiétude encore que de curiosité, l'arrivée de l'homme que Paulus allait introduire chez nous. Je me demandais s'il n'y avait pas un horrible danger à mettre le père en présence d'un étranger, alors qu'il se préparait à revoir un visage connu? — Comment lui expliquer le passé? — Mon cousin revint annonçant l'expert en tableaux; il parut, je levai les yeux sur lui, et j'eus peine à retenir un cri de surprise : le M. Wagner de Paulus, c'était aussi le nôtre!

Il me salua comme une ancienne connaissance, mais sans faire allusion à notre rencontre du mois dernier; et, aussi pressé de repartir aujourd'hui qu'il l'était lors de sa première visite, il pria le père de le conduire sur-le-champ dans son atelier, afin de décider laquelle de ses toiles il emporterait à Vienne.

Ces messieurs me laissèrent seule. Ce que je venais de voir, ce que j'avais entendu, passait les forces de mon intelligence; mais, voulant, malgré cela, essayer de me l'expliquer, je ne trouvai que ceci de vraisemblable à me dire, touchant le malheureux article du journal :

On a retourné contre M. Everard l'arme de la calomnie. L'ami de l'honnête homme qu'il a fait injustement destituer pour usurper sa place, punit la dénonciation mensongère en calomniant à son tour la conduite du dénonciateur envers nous. La preuve que M. Everard a été franc et loyal avec son vieil ami, c'est que l'expert, qui, disait-on, ne devait plus revenir, a été ramené chez nous, ce matin, par Paulus.

Arrivée à ce point, l'explication s'arrêta devant une difficulté qui mit de nouveau ma raison en désarroi. Oui, l'expert est revenu, me dis-je; mais cet homme que je viens de voir pour la troisième fois, j'en suis sûre, c'est celui-là même qui, à notre seconde rencontre, m'a dit avec la plus ferme assurance : — Vous vous trompez, je ne me nomme pas Wagner, je ne connais pas Joël Kress.

Enfin Paulus revint près de moi; il avait laissé, dans l'atelier, l'expert en tableaux discuter avec son oncle. En m'abordant, il me dit :

— La cousine Madeleine est, j'espère, contente du voyageur.

L'expression de son visage était si peu d'accord avec le ton léger de ses paroles, que je n'eus pas à m'égarer plus longtemps dans la voie du doute.

— Conviens-en, lui dis-je, ton voyage n'a servi qu'à t'apprendre que M. Wagner n'est jamais venu ici; ne crains pas de me l'avouer, Paulus, l'homme que tu nous annonçais tout à l'heure sous ce nom, ce n'est pas celui que tu as été chercher jusqu'à Presbourg. — Et, surpris que j'eusse si bien deviné, comme il hésitait encore à répondre, j'ajoutai : Paulus le Sincère peut me dire toute la vérité, rien ne me surprendra plus, après l'article du journal qui concerne mon père! — Tu le connais! s'écria mon cousin. Ah! ma pauvre Madeleine!

L'accent de sa voix, l'expression de ses yeux, me prouvèrent que, lui aussi, il avait lu ce désolant article, et, pressé de questions, Paulus se décida à m'apprendre comment il était venu à sa connaissance.

Ce n'est pas seulement depuis ce matin que mon cousin est de retour; voilà deux jours qu'il va et vient par la ville, pour détourner de nous l'effet de la note dirigée contre M. Everard. Parti de Presbourg avec la triste conviction que M. Wagner ignorait même qu'il existât un artiste du nom de Joël Kress, il revenait vers nous l'esprit fort en peine; car l'expert lui a bien promis de passer quelque jour par ici et de lui dire positivement ce qu'il faut penser des ouvrages du père; mais jusque-là comment tromper la juste impatience de l'artiste? Un hasard providentiel a voulu qu'à son arrivée, Paulus rencontrât et reconnût l'ex-commis

principal qu'il a vu à la maison, le 1er janvier. M. Albert, au désespoir de l'article de journal qui venait de paraître, se rendait imprudemment chez nous pour se justifier d'une attaque dont il est innocent. Il oubliait que ce mouvement de sa conscience révoltée devait infailliblement détruire les dernières illusions du pauvre artiste. Mon cousin a vu le danger de cette démarche, et il le lui a fait comprendre. Ensuite, se consultant tous deux sur le moyen de guérir la blessure avant que mon père connût qu'il avait été blessé, voici ce qu'ils ont fait :

D'abord ils ont été ensemble trouver l'auteur de l'article pour tirer de lui toutes les explications nécessaires; puis Paulus s'est rendu seul chez M. Everard qui ignorait encore les révélations du journal. Le trouble qu'il a laissé voir témoignant des bonnes informations du journaliste, mon cousin a placé le coupable dans cette alternative : ou courir la chance d'une action en justice pour tous ses méfaits; ou fournir le prétexte d'une rectification quant à ce qui touche son ancien ami, en livrant à la discrétion de Paulus l'homme qu'il a payé pour usurper autrefois le nom de Wagner. Effrayé de l'éclat d'un procès d'où il ne pouvait sortir que flétri, M. Everard a conduit Paulus chez son complice, qui, pour le même prix, et dans une bonne intention cette fois, a consenti à jouer de nouveau le même rôle. — Ainsi, m'a dit Paulus, que le dangereux article tombe un jour sous les yeux de mon oncle, il n'y pourra plus croire, puisque le seul Wagner qu'il connaisse lui achète en ce moment un second tableau. Le journal de demain dira le fait; bien plus, il dira que M. Everard, convaincu maintenant que son prédécesseur avait été destitué à tort, s'est empressé de résigner son emploi pour offrir à l'administration le meilleur moyen de réparer une déplorable erreur. Car la démission volontaire du coupable est aussi une condition que je lui ai faite de mon silence envers la justice. Tu le vois, double aura été le résultat de ma démarche auprès de cet homme, continua mon cousin : j'ai peut-être sauvé mon oncle du désespoir, et j'ai contraint le méchant à se punir lui-même. Ah! cousine Madeleine, tu as bien fait de m'envoyer à Vienne!

Au moment ou Paulus achevait cette confidence faite avec précipitation, mais écoutée par moi avec recueillement, le soi-disant Wagner, chargé de son emplette, sortait de l'atelier. Il ne fit que traverser au plus vite la pièce où nous nous tenions, et il n'attendit pas pour disparaître que le père l'eût rejoint.

Quelques minutes plus tard, l'artiste abusé, étalant devant nous l'or qu'il avait reçu, nous disait : — Je tiens là le meilleur démenti qu'ait pu recevoir la prophétie de ma pauvre femme; mais, en vérité, mes enfants, depuis quelques jours, j'ai craint qu'elle ne se réalisât. Et, sans attendre nos questions, il poursuivit : Voici quelle circonstance lui inspira cette malheureuse prédiction. C'était la veille de la naissance de Simon, et je venais, encore une fois, d'être trompé dans mes espérances d'artiste. Elle me dit, ne croyant plus à mon avenir : « Tu as peut-être du talent, Joël, mais tu n'as pas de bonheur et tu ne seras jamais compris. Tant que nous n'avons été que deux, soutenir la lutte était de ta part du courage, et de la mienne un devoir; ce serait une coupable folie, maintenant qu'un autre va avoir besoin de nous. On t'offre une place, accepte-la. Promets-moi de t'y consacrer entièrement, ou du moins de ne donner à la peinture que les heures que tu ne pourras pas employer autrement; et encore, en ce cas-là, je désire que tu n'aies que moi pour confident et pour témoin de tes inspirations d'artiste. Un pressentiment me le dit : si tu essayes encore de vendre un seul de tes tableaux et que tu y parviennes enfin, cet argent-là portera malheur à la maison; c'est le dernier qui doit y entrer. » Le dernier! reprit mon père en remuant son or avec une joie d'enfant, vous voyez que le pressentiment l'a trompée, heureusement pour nous tous; car si elle avait vu juste dans l'avenir, je ne crains plus de vous le dire à présent, le chagrin m'aurait tué!

A ces mots, j'ai demandé à mon cœur de mettre ce qu'il y avait de meilleur en moi dans mon regard pour remercier Paulus; car je lui dois de conserver mon père.

Voyant que son récit nous avait attristés, l'heureux artiste, pour se distraire lui-même d'un souvenir affligeant, a dit gaiement à mon cousin :

— Tu vois que cela marche assez bien ici; mais là-bas, où tu es allé, il s'agissait, pour toi, d'une succession en péril; as-tu fait de bonnes affaires?

— D'excellentes, a répondu Paulus : tout compte réglé, je conserve la moitié de ma part d'héritage. Le père allait se récrier. Mon cousin a ajouté : — Ce que j'ai cédé, je le devais.

Et moi, qui me promettais d'interroger Paulus sur la seule chose qu'il ne m'ait pas dite, à savoir : qui a payé, cette fois, le tableau acheté, soi-disant, par le faux Wagner; je n'ai plus à le lui demander maintenant!

La fin à une autre livraison.

LA TERRE ET LE SOLEIL.

Un professeur d'Angers, voulant donner à ses élèves une idée sensible de la grandeur de la terre comparée à celle du soleil, imagina de compter le nombre de grains de blé de grandeur moyenne qui sont contenus dans la mesure de capacité nommée le litre : il en trouva 10 000. Conséquemment, un décalitre doit en renfermer 100 000, un hectolitre 1 000 000, et quatorze décalitres 1 400 000.

Ayant alors rassemblé en un tas les quatorze décalitres de blé, il mit en regard *un seul* de ces grains, et dit à ses auditeurs : « Voilà en volume la terre, et voici le soleil. »

Cette assimilation frappa les élèves de surprise infiniment plus que ne l'avait fait l'énonciation du rapport abstrait de 1 à 1 400 000. (1)

LE CACHET DE CHILDÉRIC.

Le cachet de Childéric, trouvé, le 27 mai 1635, dans le tombeau de ce roi à Tournay, a été volé, le 6 décembre 1831, au cabinet des médailles de la Bibliothèque de la rue Richelieu, avec le sceau de Louis XII et un nombre très-considérable de médailles en or. Notre collaborateur M. Dauban, du cabinet des médailles, vient de découvrir, dans un manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, cote K f 21 (*Histoire de sainte Geneviève, etc., par le P. Dumolinet*), l'empreinte de ce cachet de Childéric prise avec de la cire sur un morceau de papier qu'on avait fixé à la page. Voici la gravure exacte de cette empreinte. Pour que l'on comprenne tout l'intérêt de la découverte, il suffit de rappeler que le cachet d'or volé a été très-certainement fondu par les voleurs; qu'il n'en existait aucune représentation exacte; que l'on a élevé des doutes sur la valeur historique des objets trouvés dans le tombeau de Tournay, et contesté même l'existence de Childéric. Nous reviendrons sur ce sujet dans notre prochain volume.

(1) *Astronomie populaire*, par François Arago (œuvre posthume), t. IV.

LE TRÉSOR DE GILBLAS.

Salon de 1857 ; Peinture. — Les Deux Écoliers de Salamanque (préface de *Gilblas*), par Hillemacher. — Dessin de Pauquet.

Qui ne connaît l'ingénieuse préface de Gilblas; mais qui se lasserait de la relire?

Deux écoliers allaient ensemble de Peñafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés, ils aperçurent par hasard auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles castillanes : *Aqui esta encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias* (Ici est enfermée l'âme du licencié Pierre Garcias).

Le plus jeune des écoliers, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force : « Rien n'est plus plaisant : Ici est enfermée l'âme... une âme enfermée... Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe. » En achevant ces paroles, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : « Il y a là-dessous quelque mystère; je veux demeurer ici pour l'éclaircir. » Celui-ci laissa donc partir l'autre, et sans perdre de temps se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent ducats, avec une carte, sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin : « Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur

usage que moi de mon argent. » L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle était auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

L'auteur avertit ensuite les lecteurs qu'ils vont ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers, et que s'ils veulent lire avec attention les aventures de Gilblas, ils y trouveront « l'utile mêlé avec l'agréable ». Il est très-vrai que le célèbre roman de Lesage abonde en amusantes leçons : il débute précisément par le bon conseil que la Fontaine donne dans la première de ses fables. Gilblas fait rencontre, à l'hôtellerie, d'un cavalier à longue rapière, dont le métier est de « vivre aux dépens de ceux qui l'écoutent », et qui, tout en appelant le naïf écolier la huitième merveille du monde, lui mange, de suite, deux omelettes; après quoi, comme le renard, il lui tire sa révérence en se moquant de lui. A chaque pas, Gilblas se heurte ainsi à des originaux qui lui enseignent, non sans qu'il ait à payer un peu cher leurs leçons, qu'on ne doit pas se fier aux apparences, et que le monde est, à le bien regarder, une étrange comédie. Quelques-uns de ses maîtres sont devenus des types impérissables, par exemple, le docteur Sangrado et l'archevêque de Grenade. Comment se fait-il cependant que Gilblas soit aujourd'hui beaucoup moins lu qu'il ne l'était autrefois? Il semble qu'on se soit un peu fatigué de sa longue procession d'intrigants et d'intrigantes, de joueurs et de coquettes, de sots ou de fanéliques. Tous ces personnages ont été peints et repeints tant de fois sous des costumes nouveaux! Puis, il faut avouer que le crayon de Lesage ne trace, le plus ordinairement, que des silhouettes. A part quelques admirables exceptions, ses acteurs glissent comme les petites ombres de carton derrière le papier huilé de Séraphin : ils ne restent pas assez longtemps en scène et ne sont pas étudiés assez à fond pour lutter de longévité avec les caractères comiques du théâtre de Molière. Le héros du livre, Gilblas, est lui-même une figure bien pâle, et qui a été singulièrement dépassée par celle de Figaro. Enfin la morale de l'œuvre prise dans son ensemble, le trésor qu'il faut chercher sous la pierre, se réduit à peu près, en somme, à la petite monnaie de cette philosophie banale qui assimile la vie à un jeu du hasard, où il fait bon d'être fort méfiant et un peu rusé si l'on veut attirer à soi les sourires de la fortune. La délicatesse du goût moderne, quelque opinion qu'on en ait, s'offense aussi d'un grand nombre de détails de mœurs et d'observations que Lesage pouvait aisément éviter, mais qui n'éveillaient point les scrupules de la plupart des lecteurs, même honnêtes, au commencement du dix-huitième siècle. En résumé, Gilblas n'est plus guère considéré que comme un demi-classique; et, bien que la lecture en soit toujours recommandée, ce n'est plus à la première jeunesse, ni au même titre que les grands écrits du siècle de Louis XIV. Il n'en faudrait pas conclure toutefois qu'il s'est produit en France, depuis cent cinquante ans, beaucoup de romanciers qui l'emportent sur Lesage pour l'esprit d'observation, le style et la moralité : plusieurs, qui ont amusé une ou deux générations, sont déjà tout à fait tombés dans l'oubli, et les meilleurs de notre temps, nous en sommes persuadés, seraient assez modestes pour souhaiter à leurs héros et à leurs héroïnes de vivre aussi longtemps que le pauvre aventurier Gilblas de Santillane.

L'ÉTOILE DE BETHLÉEM.

Lorsque, rangée dans les vastes plaines de la nuit, l'armée brillante des étoiles orne le ciel, de toute cette multitude, une seule peut fixer sur elle l'œil errant du pécheur.

Écoutez, écoutez! en l'honneur de Dieu, chaque groupe d'étoiles et chaque étoile chantent en chœur; mais une seule parle du Sauveur : c'est l'étoile de Bethléem.

Un jour, sur les mers furieuses où je roulais, la tempête était grande, la nuit était profonde; l'océan s'entr'ouvrait, et le vent qui soufflait rudement secouait ma barque surmenée.

Une profonde horreur glaçait mes sens, et, frappé à mort, je cessais de résister à la rage des ondes; quand tout coup une étoile se leva devant mes yeux : c'était l'étoile de Bethléem.

Ce fut mon guide, ma lumière, mon espoir! elle fit disparaître les noirs présages, et, à travers la tourmente et les entraves du danger, elle me conduisit au port d'une douce paix.

Et à présent que ma barque repose dans ce port, plein de sécurité et loin de tous mes périls, je chanterai comme le plus beau fleuron du diadème de la nuit, pour toujours, à jamais, l'étoile de Bethléem.

HENRY KIRKE WHITE.

UNE TRADITION SUR LES HABITANTS DE ROTA.

LETTRE AU RÉDACTEUR. (1)

Monsieur,

Les habitants du petit village de Rota, en Andalousie, qui passent pour les plus naïfs de l'Espagne, se sont avisés aussi de vouloir escalader le ciel comme les nègres Akouassim (2). L'histoire est racontée par un des écrivains les plus aimés de l'Espagne actuelle, une femme d'un grand esprit, qui se cache sous le pseudonyme de Fernan Caballero et qui a surtout consacré sa plume aux mœurs populaires du midi de l'Espagne.

Les habitants de Rota sont les maraîchers de la baie de Cadix; ils cultivent avec art d'excellents légumes, le melon, la pastèque, les citrouilles et surtout les tomates. Parmi ces charmantes figurines en terre cuite qui se vendent à Cadix et qui sortent des ateliers de Peña, on voit invariablement un robuste jardinier de Rota, jambes et bras nus, portant sur l'épaule une bannette remplie de ces beaux fruits d'un rouge éclatant.

Les Andalous plaisantent à tout propos les gens de Rota; ils les ont surnommés *tomateros* et savent sur leur compte une foule de quolibets. L'ascension du ciel est du nombre.

« Les Rotenais, dit Fernan Caballero, s'avisèrent d'escalader le ciel avec leurs bannettes. Ils les dressèrent donc les unes sur les autres, de telle sorte qu'ils arrivèrent plus haut que la lune et que les étoiles. Il n'en fallait plus qu'une pour atteindre le ciel, et on ne la trouvait nulle part. Ne voulant pas, pour si petit obstacle, renoncer à leur entreprise, ils retirèrent de dessous l'édifice la première qu'ils avaient placée, et tout le reste s'en alla par terre. »

Vous voyez, Monsieur, que l'idée d'atteindre le ciel est venue à d'autres qu'aux nègres; mais il ne serait pas étonnant que la légende leur appartînt, et qu'importée à Cadix par quelque navigateur venu des côtes africaines, elle ait été appliquée aux Rotenais sans autre motif que le besoin de la placer quelque part. Il n'y a eu de changé que le moyen d'ascension : chacun dut prendre, c'est tout simple, l'ustensile qu'il avait le plus habituellement sous la main.

Les Titans qui remuaient le monde avaient entassé des montagnes; la fable ne dit-elle pas qu'il leur en a manqué une, comme aux Rotenais une bannette, comme un mortier aux Akouassim? Combien d'entreprises, ici-bas, échouent faute d'une toute petite chose!

(1) Cette lettre nous est adressée par M. Germond de Lavigne, dont nos lecteurs connaissent les savants et ingénieux travaux sur la littérature espagnole.

(2) Voy. p. 254.

LE PUBLIC ET LES ŒUVRES D'ART.

Suite. — Voy. p. 348 et 363.

III. — LA VISITE D'UN SALON.

N'imitez pas ceux qui commencent l'étude d'un Salon par le premier tableau placé à la droite ou à la gauche de la porte d'entrée, puis passent au deuxième tableau, au troisième, et continuent à côtoyer scrupuleusement les murailles jusqu'à la porte de sortie, sans se détourner un seul instant et sans omettre la moindre toile. A peine ces esprits trop méthodiques ont-ils fait cinquante pas que leur attention est épuisée : leurs yeux voient encore, leur âme ne sent plus.

Si vous êtes sérieusement épris de l'art, si vous êtes initié par quelque habitude à son langage, vous devez avant tout espérer et chercher une belle et grande émotion. Avancez-vous donc d'un esprit plus libre, lentement, regardant de côté et d'autre avec intérêt, mais sans trop d'empressement. Ne vous hâtez pas, ne vous efforcez pas d'admirer : seulement, ne résistez pas et laissez-vous séduire. Si quelque œuvre véritablement belle se rencontre sur votre passage, vous éprouverez, même à distance, un choc, un trouble; vous serez attiré invinciblement.

Arrêté devant le tableau ou la statue qui vous a saisi, ouvrez avec confiance votre âme à l'effet qui vient naturellement à vous. Jouissez avec simplicité de l'impression que produit sur vous l'ensemble. Abandonnez-vous de bonne foi à la sympathie mystérieuse qui s'établit, au moyen de cette image, entre l'artiste et vous. Êtes-vous intéressé, captivé, heureux? Quoi de plus? Rendez grâce à l'art et à l'artiste pour une si bonne fortune. Gardez-vous, en ces premiers instants, de la curiosité minutieuse des détails. Notre puissance d'admirer s'émousse vite, et vous ne serez sollicité que trop tôt par le besoin d'analyser vos sensations.

Qu'elles sont malheureuses ces personnes qui ne savent jamais oublier les règles, et tiennent à devoir de ne rien admirer qu'avec permission de la théorie et du raisonnement! Plus malheureuses encore les personnes affectées d'une sorte de pénétration maladive qui leur fait apercevoir les moindres défauts d'une œuvre longtemps avant ses qualités. A peine ont-elles entrevu un tableau qu'elles tressaillent douloureusement à la découverte d'une incorrection de dessin, d'un raccourci douteux, d'un ton criard! Aussitôt les voilà qui se lamentent, et qui ne savent plus regarder le reste qu'avec distraction. A tout ce que vous voulez leur faire remarquer de beau et de louable, elles répondent, à la manière d'un certain marquis de Molière : « Ah! ce bras! ah! ce raccourci! ah! cette couleur! » Un grain imperceptible de petite vérole sur le visage d'Hélène eût obscurci pour elles tout l'éclat de sa divine beauté. Quel grand peintre trouverait grâce devant de telles loupes d'amateur! Quelle serait la peinture de l'immortel Corrége, même à Parme ou à Dresde, où l'on ne pourrait reprendre quelque faiblesse de dessin, une attache mal faite, une attitude d'un goût contestable? Mais quelles grâces! quels sourires charmants! quelle douce, aimable et brillante lumière! quelles caresses du pinceau! quels chefs-d'œuvre! quel génie!

Les yeux bien faits voient d'abord le beau, et ils en pénètrent toute notre âme avant d'arriver à la tache.

Après être resté quelque temps sous le charme d'une belle œuvre et l'avoir contemplée passivement, pour ainsi dire, comme lorsqu'on est suspendu aux lèvres d'un homme éloquent, le moment vient de la soumettre à une analyse attentive, afin de jouir mieux encore de ses qualités en les observant séparément les unes des autres, et aussi afin de se former le goût par l'étude de ses défauts.

Il faut considérer d'abord le choix du sujet, puis la composition, et en dernier lieu l'exécution proprement dite, c'est-à-dire, dans la peinture, le dessin et la couleur, dans la sculpture, la ligne et le modelé. Lorsque nous continuerons ces études, nous n'aurons qu'à rappeler les conseils donnés aux artistes comme au public, sur chaque partie de l'art, par les grands maîtres, entre autres par Léonard de Vinci et le Poussin.

Au salon de 1857, l'art n'était représenté par aucune de ces œuvres de premier rang qui témoignent de sa plus haute puissance et produisent sur une génération des émotions nouvelles, profondes et durables. On pouvait traverser sans doute les lignes de ses quatre ou cinq mille tableaux, dessins ou statues, sans se sentir frappé comme par l'éclair, remué comme par une grande passion, enlevé comme par un souffle du génie au-dessus des préoccupations et des intérêts calmes et prosaïques qui composent la trame ordinaire de la vie humaine. Mais si, revenant sur ses pas, on abaissait d'un seul degré sa recherche, on n'avait pas à regarder longtemps sans éprouver d'agréables, d'heureuses et même de nobles émotions. A moins d'une exigence extrême, comment serait-on resté indifférent devant le *Christophe Colomb enchaîné*, de Maréchal, et les *Fienarole*, d'Hébert, que connaissent déjà nos lecteurs [1]; le *Charles-Quint à Saint-Just*, de M. Robert Fleury, dont nous donnerons une esquisse; l'*Enterrement*, de Knauss, et ses *Fourrageurs* [2]; le *Duel de masques*, de Gérome, que le propriétaire ne permet pas de reproduire; *la Fortune et l'enfant*, de Baudry; la *Leçon de chirurgie*, de Matout; la *Prise de la tour Malakoff*, par Yvon, qui hantera longtemps plus d'un souvenir comme un mauvais rêve [3]; les paysages de Corot, Th. Rousseau, Français, Daubigny, Bellel; les fleurs et les fruits de Saint-Jean [4], les dessins de Bida? Combien cependant n'entendait-on pas de spectateurs chagrins murmurer que l'art s'en allait, que rien ne battait dans la poitrine des peintres et des sculpteurs, et que le Salon n'était plus qu'un concours de praticiens exercés luttant pour faire admirer les progrès matériels de leur métier et l'habileté de leur main! C'était oublier d'abord que quelques-uns des maîtres n'avaient pas envoyé leurs peintures nouvelles, que plusieurs autres se sont consacrés pendant ces dernières années à décorer de fresques nos monuments publics, et qu'enfin le fréquent retour des Salons ne permet pas d'attendre de chacun d'eux des chefs-d'œuvre de premier ordre. Mais, de plus, c'était manquer de justice envers tous ces hommes ingénieux, intelligents, exercés, l'élite de nos artistes, qui certes ne se sont pas montrés inférieurs à eux-mêmes, en exposant cette fois à nos regards ce que, depuis deux ans, ils avaient trouvé de plus beau et de meilleur en eux et en dehors d'eux. Aucune ville en Europe n'offre, de nos jours, à des époques périodiques si rapprochées, un aussi grand nombre d'œuvres d'art bien faites, variées, et tout au moins agréables et spirituelles. On devinait d'ailleurs, derrière la plupart de ces toiles, une force secrète qui n'attend qu'un signal. — Quel signal? dira un esprit découragé. — Celui que nous donnerons nous-

[1] Voy. le *Christophe Colomb*, p. 237, et les *Fienarole*, t. XXIV (1856), p. 329.

[2] Voy. à la dernière page de ce volume.

[3] La médaille d'honneur a été décernée à cette œuvre, plus terrible encore que belle, et qui semble avoir été inspirée par le désir philosophique de faire exécrer la guerre. La plupart de nos grands artistes avaient jusqu'ici compris autrement la peinture de batailles. Dans l'intention de dérober à la vue ce qu'il y a de brutalement affreux dans ces boucheries humaines, ils choisissaient, soit un épisode héroïque, soit le moment où éclate le triomphe de la victoire. C'était bien un parti pris, un système si l'on veut, mais non certainement l'impuissance de peindre la vérité. Qui a vu le Marat mourant de David ne doutera point que ce grand artiste n'eût parfaitement réussi à représenter d'une manière terrible le sujet traité par M. Yvon avec un talent si remarquable.

[4] Voy. p. 305.

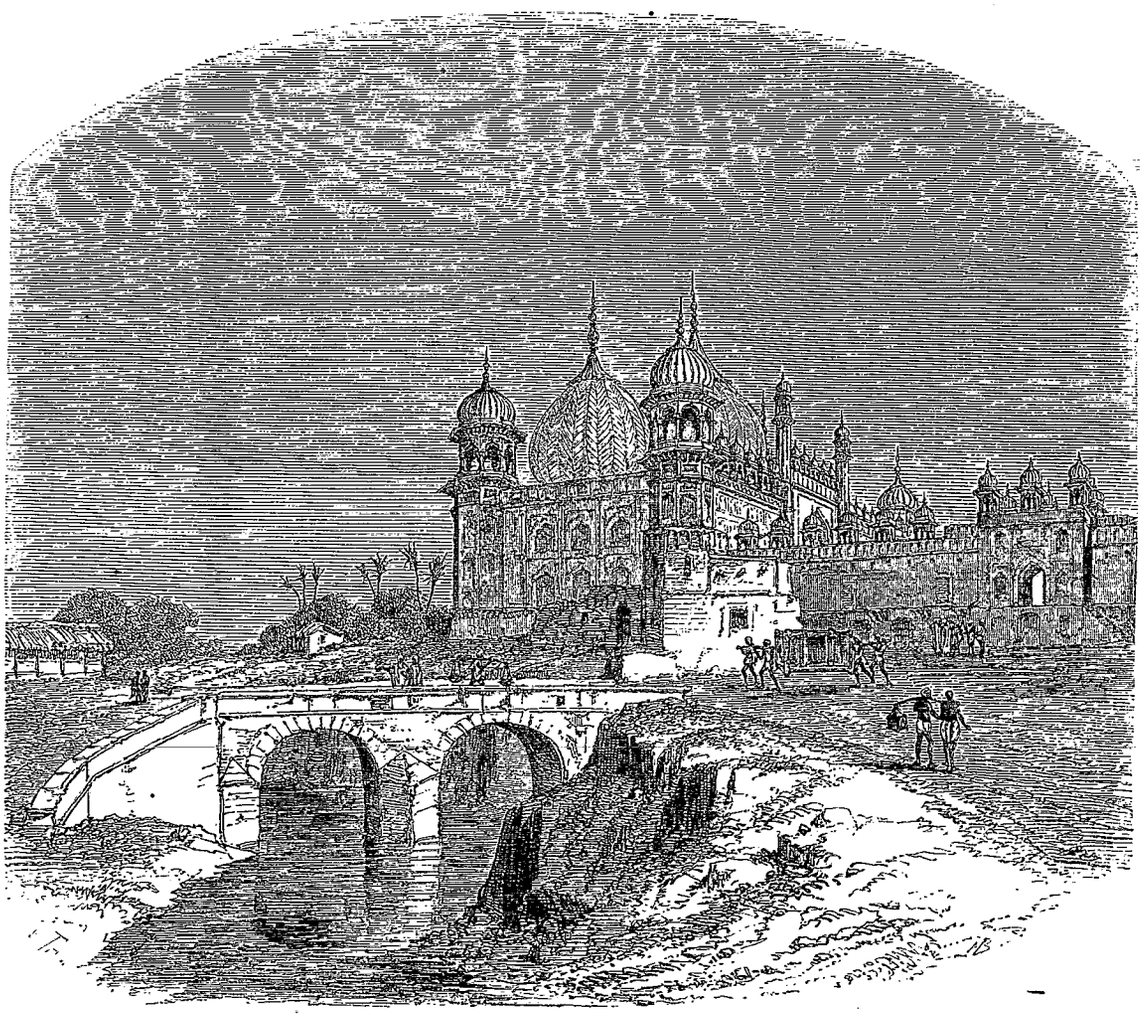
mêmes le jour où, las de nous préoccuper trop exclusivement de nos seuls intérêts matériels, nous commencerons à sentir s'agiter en nous des désirs plus élevés et à ne plus contenir qu'avec peine dans nos âmes quelque cri d'un généreux enthousiasme. D'où vient qu'en tout temps la peinture de paysage s'est soutenue à une hauteur plus égale que les genres de l'histoire et du portrait, sinon parce que la nature, toujours belle, n'a point de ces défaillances qui, à certains passages de la vie des peuples, altèrent si sensiblement le caractère de la vraie beauté sur la physionomie humaine? On a dit avec raison que l'éloquence n'était pas dans l'orateur seulement, mais qu'il fallait qu'elle fût aussi dans l'au-

Salon de 1857; Sculpture. — Jeune Fille et Poussins, par François Truphême. — Dessin de Chevignard.

ditoire [1]. Il en est de même pour les autres arts. N'avons-nous pas vu, au milieu de ce demi-siècle, combien les peintres sont prompts à s'inspirer de toute renaissance morale dans la société? Il y a quelque vingt-cinq ans, par exemple, les luttes littéraires, échos d'une émotion intellectuelle plus générale, les vives sympathies qu'avait fait naître le réveil de la Grèce, suffirent pour donner un élan nouveau à la peinture poétique et historique; et ce fut ce mouvement des esprits qui inspira quelques-unes de leurs plus belles toiles à Ary Scheffer, à Eugène Delacroix, à Paul Delaroche, et à leurs émules. Ayons donc patience, ne désespérons pas, et ne soyons pas trop sévères à l'égard des œuvres de nos contemporains, de peur de ressembler à ces femmes aux traits fatigués par l'ennui, qui ont la naïveté de s'indigner contre leur miroir.

[1] Ballanche.

L'INDE ANGLAISE.



Inde anglaise. — Le Secundrah, tombeau d'Akbar, à 5 milles d'Agra, chef-lieu des provinces du nord-ouest. — D'après un dessin fait sur nature par M. Alfred Kœchlin-Schwartz.

L'Inde anglaise égale en étendue l'Europe moins la Russie, ou sept fois la France (1).

Le nombre de ses habitants dépasse aujourd'hui cent soixante millions. La plupart d'entre eux professent l'ancienne religion brahmanique; plusieurs millions se partagent entre deux autres religions, le bouddhisme et le Djainisme. La partie de la population qui est musulmane est évaluée à vingt ou vingt-cinq millions.

Avant d'être soumise à la domination anglaise, l'Inde n'était point indépendante; elle était en décadence, depuis plusieurs siècles, au temps d'Alexandre, et ce n'était déjà qu'«une poussière de peuples,» comme aujourd'hui, lorsqu'elle fut envahie, au onzième siècle, par les musulmans, sous la conduite du sultan Mahmoud.

Les disciples de Mahomet ne réussirent pas à détruire le vieux culte de la religion brahmanique; mais l'énergie de leur foi, jeune encore et plus voisine du christianisme, leur assura une prépondérance politique sur ces races déchues, attristées et découragées par la lente action de leur panthéisme matérialiste, où s'efface le sentiment de la personnalité humaine et dont le dernier mot est l'anéantissement de l'être.

(1) Les limites actuelles de l'Inde anglaise sont : au midi, l'Océan; au nord, les monts Himalaya; à l'occident, les monts Soleyman; à l'orient, la ligne de faîte qui court entre le Brahmapoutra et l'Irrawady.

Après une longue série de luttes et de révolutions, ils arrivèrent à fonder, au quinzième siècle, dans l'Hindoustan, le grand empire mogol dont la capitale est Delhi.

Cet empire, fort et glorieux sous Akbar et Aurengzeb, s'écroula vers le milieu du dix-huitième siècle, et laissa le champ libre aux ambitions européennes qui convoitaient l'Inde.

A peine les découvertes de Diaz et de Gama eurent-elles ouvert à l'Occident la route de la mer vers l'Asie méridionale, que l'on vit se fonder des établissements de commerce européens sur les bords de l'Hindoustan.

Les Portugais s'établirent à Goa; les Hollandais, à Ceylan; les Français, à Pondichéry, à Chandernagor; les Anglais, à Surate, à Madras, à Bombay, à Calcutta. En présence des révolutions incessantes qui continuaient à briser toute unité et toute puissance dans l'Hindoustan, il était inévitable que tôt ou tard des idées de conquête vinssent se mêler aux spéculations commerciales des Européens. On se regardait de part et d'autre avec jalousie et méfiance. Au dix-huitième siècle, la rivalité ne pouvait plus se soutenir sérieusement qu'entre la France et l'Angleterre.

En 1744, pendant la guerre qui divisait ces deux nations, un de nos compatriotes, Dupleix, gouverneur général des possessions françaises dans l'Inde, entreprit d'enlever aux Anglais leur influence politique sur les princes hindous.

Pendant dix années il lutta avec succès par la diplomatie et par les armes. En 1754, il avait soumis à la France plus d'un tiers de l'Inde. Mais Louis XV régnait alors. Le gouvernement anglais exigea le rappel de Dupleix, et le roi de France s'empressa d'obéir.

Depuis ce jour, la Compagnie anglaise de l'Inde n'eut plus devant elle que les faibles barrières élevées par les princes indigènes. Ses envahisseurs s'étendirent successivement par la force, et trop souvent par la ruse et l'injustice, jusqu'à la conquête complète de l'Hindoustan et l'anéantissement de toute résistance matérielle ou morale. La dernière conquête considérable des Anglais, consommée au commencement de 1849, fut celle du royaume du Pundjab.

La charte de la Compagnie anglaise des Indes, qui, à l'origine, sous la reine Élisabeth, en 1600, n'était qu'un privilége ordinaire d'exploitation commerciale, est devenue, avec le temps, une constitution aussi importante et aussi étendue que celles qui régissent quelques-uns des grands États politiques de l'Europe. Voici l'organisation de cette compagnie célèbre, telle qu'elle résulte de la charte de 1833, revisée en 1853.

L'État délègue le gouvernement des Indes à la Compagnie, qui est obligée de soumettre ses actes au contrôle d'un conseil spécial du gouvernement.

Ce conseil, qui représente la couronne et le parlement, est ce qu'on appelle le bureau de contrôle *(Board of control)*. Ses membres ont le titre de « commissaires de Sa Majesté pour les affaires de l'Inde. » Le président siége parmi les ministres.

Le bureau de contrôle est en rapport immédiat et continu avec la cour des directeurs, qui représente la Compagnie des Indes à Londres, et en est la principale autorité.

Les directeurs, réduits de trente à dix-huit par l'acte du 30 août 1853, sont nommés pour six ans. Six d'entre eux sont choisis par la reine, les autres sont élus par la Cour des propriétaires, composée des actionnaires de la Compagnie, hommes ou femmes, Anglais ou même étrangers, qui possèdent pour mille livres sterling d'actions. Le traitement de chacun des dix-huit membres est de cinq cents livres sterling (12 500 francs).

La cour des directeurs est soumise en réalité à l'action supérieure du bureau de contrôle, en ce qui se rapporte aux grands intérêts administratifs et politiques; elle a le droit, il est vrai, de faire des remontrances au conseil du gouvernement, soit qu'il revise et modifie les décisions qu'elles a prises, soit lorsque, usant de son droit d'initiative, il lui dicte des mesures dont elle ne reconnaît pas l'utilité ou l'opportunité : en définitive, si le bureau de contrôle persiste, il faut qu'elle cède.

A part cette subordination nécessaire, les attributions de la cour des directeurs sont de la plus haute importance. Ainsi, c'est elle qui nomme le gouverneur général de l'Inde et le révoque.

Le gouverneur général de l'Inde siége à Calcutta. Son autorité ne le cède guère à celle des souverains les plus puissants et les plus absolus de l'Europe. En même temps qu'il a le gouvernement de l'Inde entière, il est gouverneur particulier de la présidence du Bengale. Il déclare la guerre, fait les traités de paix, les lois, les règlements, et nomme aux emplois qui ne sont pas donnés au concours. Il peut commander en personnes les armées. Un conseil qui a le titre de conseil suprême de l'Inde lui est adjoint, mais n'a point le droit de véto sur ses décisions, qui sont immédiatement exécutoires dans l'Inde, sauf à être modifiées ou annulées par la cour des directeurs.

Le conseil suprême se compose de trois membres : deux civils et un militaire. De plus, le commandant en chef de l'armée est de droit membre extraordinaire du conseil. Dans les discussions des matières législatives, un membre choisi dans le barreau est adjoint au conseil.

On ne peut être membre du conseil plus de cinq ans. Le traitement annuel de chacun des membres est de 8 000 livres sterling (201 680 francs.).

Au-dessous du gouverneur général, qui est aujourd'hui lord Canning, et du conseil suprême, sont les secrétaires du gouvernement, secrétaires des finances, du revenu, des affaires étrangères, et la cour suprême de justice.

L'Inde entière est divisée en trois présidences : la présidence du Bengale, dont Calcutta est le chef-lieu, qui est la plus considérable et à laquelle il faut joindre la sous-présidence des provinces du nord-ouest; la présidence de Madras; la présidence de Bombay.

Ces deux dernières présidences ont chacune leur gouverneur particulier soumis au gouverneur général, des secrétaires, et une cour suprême de justice.

Les juges des cours suprêmes, choisis dans le barreau anglais, sont nommés pour dix ans.

Il y a un président et deux juges à chaque cour. Le traitement annuel du président ou *chief justice* est de 8 000 livres sterling (201 680 francs); celui de chaque juge est de 6 000 livres sterling (151 260 francs). Après dix ans, on alloue une pension viagère de 2 000 livres sterling (50 420 francs) au président, et de 1 500 aux juges.

Le corps des agents civils se compose des agents proprement dits, des agents auxiliaires, des agents natifs, et de la police.

Les principaux fonctionnaires du service civil sont : le magistrat du district, qui exerce surtout le pouvoir administratif, une sorte de préfet, mais avec des attributions beaucoup plus étendues; le collecteur chargé de percevoir les impôts; le juge (on en compte deux pour trois districts dans le Bengale).

A la suite viennent les agents secondaires, anglais et indigènes.

On compte dans le service civil de l'Inde environ huit cents employés.

L'organisation de la police paraît être très-défectueuse. En ce qui la concerne, le territoire est divisé en *thanahs*, chacun comprenant une population moyenne de 80 000 âmes. Le chef de police du thanah a le titre de *darogah;* il a sous ses ordres des officiers et des agents qu'on nomme *burkundares*, et pour les villages d'autres employés inférieurs, les *choukeedares*. Les magistrats de police ont un pouvoir absolu pour la recherche des crimes ou délits, et généralement ils exercent ce pouvoir de la manière la plus cruelle, la plus injuste, et la plus profitable pour eux.

Les agents secondaires des collecteurs ne sont pas moins cupides et moins barbares : on a eu de terribles révélations sur ces faits dans le fameux *livre bleu*, cité souvent l'an dernier et qu'on paraît avoir oublié aujourd'hui.

L'armée anglo-hindoue comprend l'armée royale, exclusivement composée de troupes anglaises, et l'armée de la Compagnie des Indes.

L'armée de la Compagnie est composée surtout de soldats hindous que l'on nomme cipayes. Dans la cavalerie, les régiments sont composés mi-partie de musulmans et mi-partie d'Hindous. Dans l'infanterie, on compte deux tiers d'Hindous et un tiers de musulmans, sauf sur la totalité un dixième de Sikhes. (Voy. t. IV, 1836, p. 1.) Les soldats d'infanterie appartiennent aux castes des brahmes, rajpoots, choutries et gwallahs, ou pasteurs. Le cipaye reçoit de sept à huit roupies par mois (17 ou 20 francs). Avec cette paye, le soldat doit pourvoir à sa nourriture et à son entretien. La nourriture d'un Hindou coûte environ trois roupies [1]

[1] La roupie de la Compagnie vaut environ 2 fr. 40 cent.

par mois. Chaque soldat doit servir trois ans : il est libre ensuite de rentrer dans ses foyers.

L'état général de l'armée indienne, en 1856, comprenait 6 215 officiers et 385 corps (régiments, bataillons, batteries), présentant un effectif de plus de 300 000 soldats. Dans l'armée du Bengale, on comptait 12 416 mahométans, 27 993 rajpoots, 24 849 brahmes, 13 920 de castes inférieures, 1 076 chrétiens.

L'habillement du cipaye est à peu près le même que celui des troupes royales; seulement, au lieu d'un col de cuir, le cipaye porte un col formé de graines de verroterie blanche; le shako est remplacé par un bonnet rond de laine.

Le grade le plus élevé auquel puisse s'élever un cipaye ou soldat natif est celui de *soubadar* ou capitaine, dont la solde mensuelle est de 60 roupies. Au-dessous viennent le *jemmadar* ou lieutenant, qui a 50 roupies; le *havildar* (14 roupies); et tout à fait au bas le *naïck* (12 roupies).

La plupart des officiers natifs ont dépassé l'âge de soixante ans. Leurs fonctions se bornent à maintenir la bonne conduite et la bonne tenue des soldats. Ils n'ont point d'ordres militaires à donner au jour du combat. En réalité, les officiers anglais des différents grades commandent seuls l'armée en temps de guerre; la plupart sont absents en temps de paix, parce qu'ils cumulent des fonctions civiles avec leur service militaire. Il y a deux décorations destinées à récompenser les services des soldats et officiers natifs, l'ordre du Mérite et l'ordre de l'Inde anglaise.

Jusqu'à l'insurrection formidable qui, cette année, a éclaté tout à coup dans l'armée anglo-hindoue, les auteurs des meilleurs ouvrages sur l'Inde se sont accordés à faire l'éloge du cipaye, « cavalier ou fantassin accompli, soldat brave, discipliné et dévoué à ses chefs (1). » — « Les meilleurs soldats d'infanterie sont les mercenaires des vallées du Gange et de la Djemna, les Sindis et surtout les Arabes, qui sont incomparablement supérieurs à tous les autres Asiatiques par leur courage, leur discipline et leur fidélité (2). » — « Les chefs européens qui commandent les cipayes, écrit M. F. de Lanoye, se louent avec raison de leur caractère doux, de leur esprit de subordination; ce sont, disent-ils, les soldats les plus disciplinés du monde. La plupart des infractions quotidiennes à la discipline, dans une armée européenne, sont la conséquence de l'ivrognerie et de la gaieté des jeunes soldats. Il n'y a d'ivrognerie dans l'Inde que parmi les gens au-dessus ou au-dessous des préjugés, les princes ou la classe la plus abjecte. L'armée indienne boit de l'eau; elle est grave, j'allais presque dire triste, comme la masse de la nation d'où elle sort (3). »

Les effroyables massacres commis à Cawnpore, à Futtehpore, à Delhi et en tant d'autres lieux, prouvent malheureusement que la discipline et la soumission des cipayes étaient une conséquence de leur crainte et de leur faiblesse, non de leur sympathie pour les Anglais, et que leur tristesse était bien près de se convertir en fureur.

Quelques personnes attribuent à l'ambition seule des Indiens musulmans la révolte actuelle. Ils n'y voient qu'une conspiration militaire. Mais il ne semble pas que ce soit assez pour expliquer une si épouvantable irruption de vengeances atroces. Les instigateurs de l'insurrection, quels qu'ils soient, ont exploité le culte religieux, et ils ont été aidés dans cette œuvre lente et cachée par divers actes du gouvernement de l'Inde, qui s'était probablement trop hâté de répudier toute apparence de respect pour le culte indigène. Ainsi, depuis 1838, la cour des directeurs avait prescrit de ne plus rendre les honneurs militaires aux idoles, de supprimer les taxes des pèlerins aux divers lieux consacrés par la tradition hindoue, de cesser d'écrire les noms des dieux indiens en tête des documents publics, et de ne plus exiger des témoins indigènes, dans les cours de justice, les serments sur le Coran ou les idoles. Une cause plus directe et plus puissante encore d'aversion a été sans doute le mépris exprimé, sans aucun ménagement, à toute occasion, par les soldats anglais pour les sentiments religieux des Indiens, qui, de leur côté, avaient peine à reconnaître les caractères habituels d'une piété quelconque dans le plus grand nombre de leurs compagnons d'armes. « Il y a tout à craindre, écrivaient dès 1816 les commissaires du gouvernement. Les musulmans imaginent que nous voulons détruire leur religion; ils réussissent à faire pénétrer leurs soupçons dans la tête des Hindous. Les uns et les autres surveillent ce que nous faisons avec l'anxiété la plus jalouse; nos moindres actes, nos mouvements les plus insignifiants, leur semblent une menace. »

Les vives sympathies que beaucoup d'écrivains très-sérieux, anglais et français, ont éprouvées pour le caractère des Hindous, ne sauraient être tout à coup repoussées et condamnées absolument comme des erreurs d'observation, ou attribuées à une longue et profonde hypocrisie des 160 millions de sujets de la Compagnie des Indes. Nous avons eu assez d'exemples en Europe, depuis moins d'un siècle, du contraste presque incroyable que peut offrir le même peuple, selon qu'il est observé pendant la paix ou au milieu de l'effervescence des passions révolutionnaires. Ces passages subits du bien au mal, de l'humanité à la cruauté, sont l'effet inévitable d'une extrême ignorance. Il n'y a point d'équilibre assuré et durable dans des esprits remplis de ténèbres, et où les inclinations les plus contraires, les vertus et les vices, flottent en confusion. Dès qu'un vent de colère vient à passer, ils se laissent emporter sans résistance à des espèces de rages comparables à celles qui s'emparent tout à coup des petits enfants. Dans les commotions populaires causées par les famines ou les épidémies, ne voyons-nous pas les femmes, généralement plus humaines, mais plus ignorantes que les hommes, se transformer en monstres féroces? L'ignorance des Hindous est au-dessous même de celle qui opprima et ensanglanta l'Europe dans les temps les plus sombres du moyen âge. Aussi l'Inde est-elle en proie, comme l'était alors l'Europe, à tous les genres de crimes, à ceux qu'inspire la superstition religieuse aussi bien qu'à ceux qui n'ont d'autres mobiles que les passions violentes de la cupidité.

Si les Anglais ont réussi à abolir la coutume de se faire écraser sous les chars des dieux, et les suicides des veuves; si l'on a détruit à peu près l'épouvantable association des thugs (1), qui étranglait annuellement deux ou trois cents personnes il y a moins de vingt ans, il s'en faut de beaucoup que l'on puisse se flatter d'avoir extirpé les instincts sanguinaires qui fermentent au fond de cette civilisation inférieure.

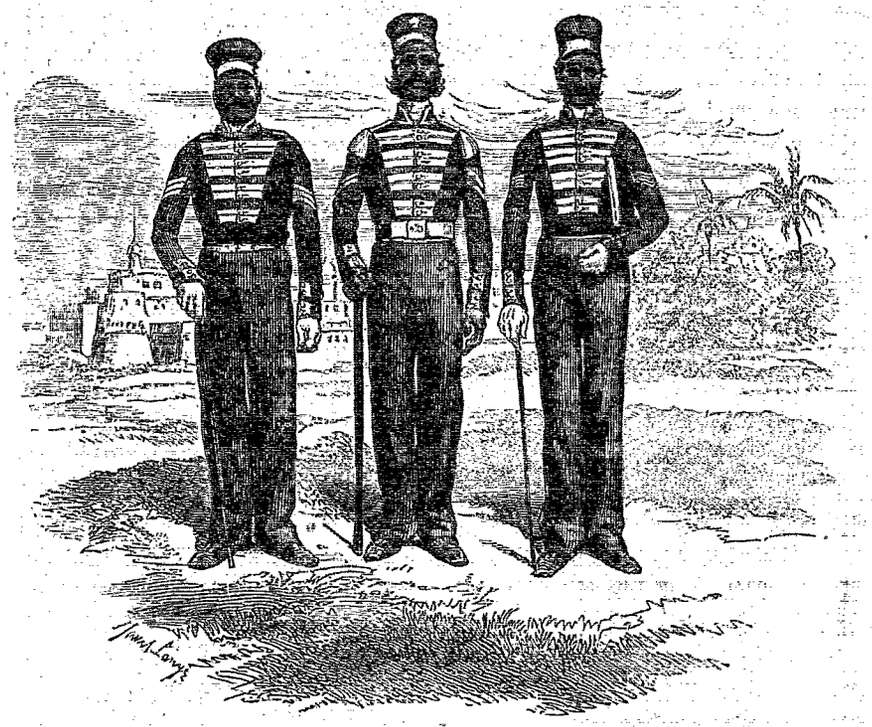
Les Khonds, qui occupent, près de la côte nord-ouest du golfe du Bengale, un territoire d'environ 200 000 milles de long, ont encore conservé l'usage barbare de sacrifier à la déesse de la terre des victimes humaines. Ces victimes, que l'on appelle *merias*, sont enlevées ou achetées dans les plaines par la caste des Panwas. L'infanticide est une coutume considérée comme religieuse dans les déserts montagneux qui séparent les présidences du Bengale et de Madras. D'autre part, il existe encore des bandes de voleurs et d'assassins presque aussi redoutables que les thugs : celle des *dattureas* ou empoisonneurs, qui s'associent aux voyageurs sur les routes et mêlent du poison à leurs aliments; celle des *dacoits*, qui, comme nos chauffeurs, d'effroyable mémoire,

(1) A.-D. de Jancigny, *Etat actuel des Indes anglaises*, dans la *Revue des Deux Mondes*; 1840.

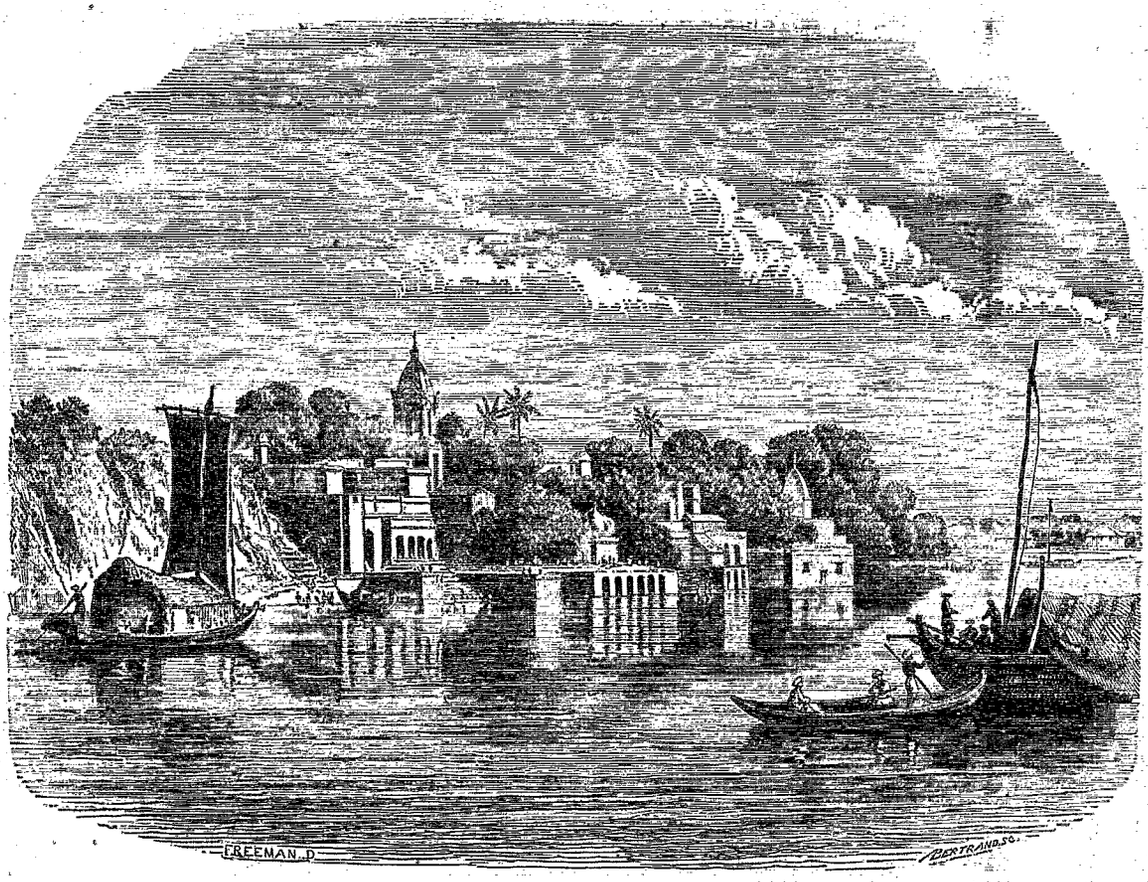
(2) Xavier Raymond, *l'Inde*, dans *l'Univers pittoresque*.

(3) *L'Inde contemporaine*; 1855. L'auteur représente même les soldats anglais comme offensant les cipayes par leur grossièreté et leur brutalité. Il est d'accord en cela avec Jacquemont (*Journal*, t. I).

(1) Prononcez *theugs*; disciples de la déesse Bhowanie, ennemie des hommes.

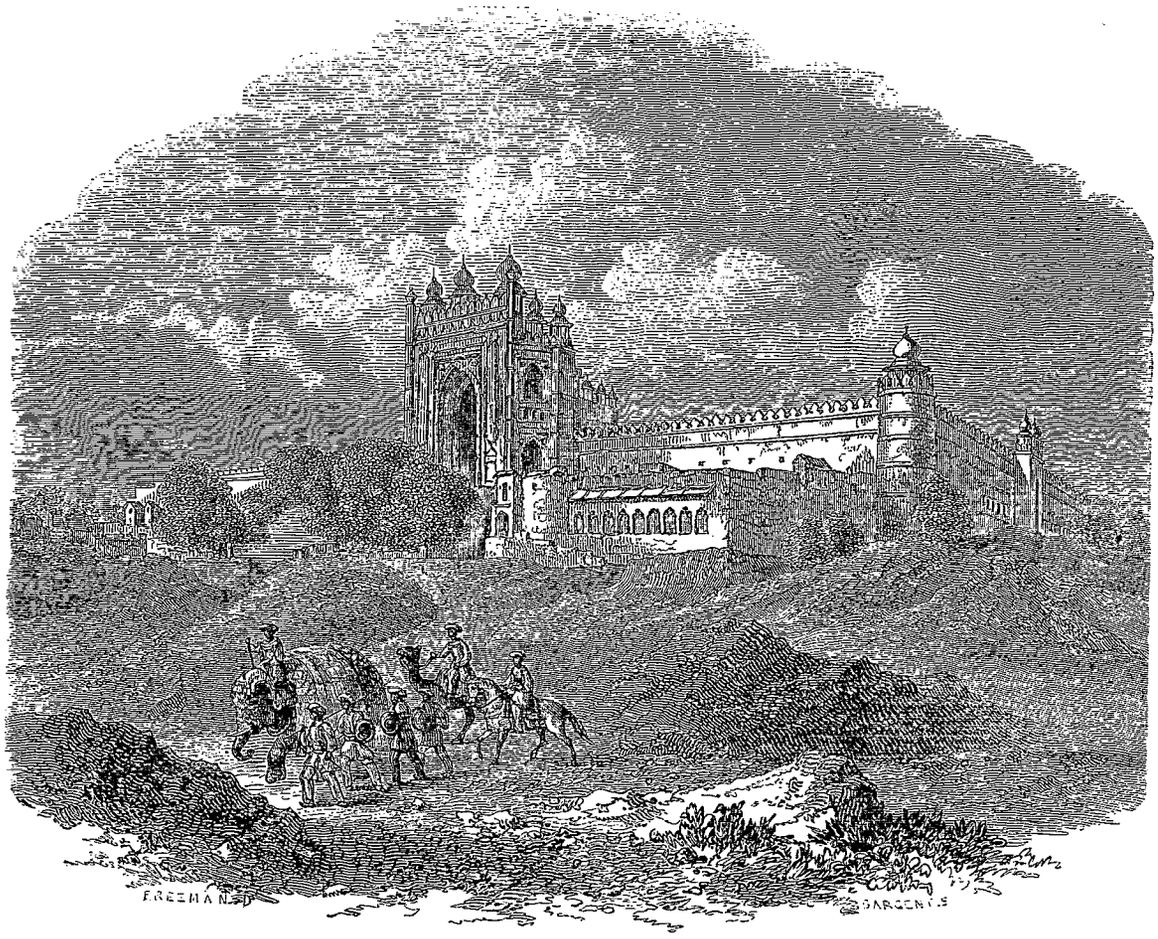


Cipayes du Bengale; trois sous-officiers. — Uniforme rouge et blanc; pantalon bleu ou blanc; brandebourgs blancs. — Dessin de Janet Lange, d'après une photographie communiquée par M. Alfred Kœchlin-Schwartz.



Vue de Cawnpore, ville moderne du pays d'Oude. — Dessin de Freeman.

Sept officiers de la cavalerie irrégulière du Punjab. — Capote en cuir jaune-amadou clair, peau de chèvre; galons d'or ou d'argent; pantalon de cuir blanc; turban rouge à filets d'or. — Dessin de Janet Lange, d'après une photographie communiquée par M. Alfred Kœchlin-Schwartz.



Futtehpore, dans le pays d'Oude, sur la route de Bénarès à Cawnpore et Lucknow. — Dessin de Freeman.

ou comme les trabucayres, entrent masqués dans les maisons et en soumettent les habitants à d'horribles tortures, surtout en allumant des étoupes huilées dont ils entourent les mains et les bras de leurs victimes pour les forcer à indiquer où est leur argent. Plus de quatorze mille dacoits furent pris et condamnés dans l'espace de quatre années (1832-36). Les mœurs privées sont elles-mêmes entachées de barbarie. Il n'est pas rare que la torture soit employée dans les familles de père à fils, de maître à serviteur. La police indigène s'en sert pour obtenir des aveux; le collecteur, pour obtenir le payement des impôts. On se suicide pour exposer son ennemi à l'accusation d'homicide. Le nombre des attentats contre les personnes et les propriétés commis annuellement, dans le Bengale seulement, est évalué à 60 000.

Rappelons encore, cependant, qu'on s'est toujours accordé à citer comme des qualités très-ordinaires dans une grande partie de la population hindoue, une simplicité presque enfantine, la douceur, une politesse de manières remarquable, la dignité naturelle, la fierté, le dévouement, la charité, le mépris de la mort. Les classes les plus misérables des villes ne sont pas aussi dégradées que celles des grandes cités européennes. On représente la population agricole comme inoffensive, attachée aux sentiments de la famille, charitable à ses voisins, honnête et sincère en tout ce qui n'est pas le gouvernement. Mais il est vrai que l'esprit des anciennes religions a disparu; le culte n'a plus rien que de matériel : il est barbare et absorbe tout, même les sentiments patriotiques, éteints dans le découragement et dans l'oubli, sous les violences brutales de la tyrannie des Mogols, des Persans, des Afghans, des Mahrattes, et de tant d'autres qui se sont tour à tour disputé l'exploitation de ces fertiles contrées. L'habitude de l'asservissement a engendré, là comme ailleurs, celle du mensonge. « L'absence des idées morales, dit M. Master (1), met les Hindous à la merci de la première tentation imprévue, qui va transformer aussitôt une troupe de gens paisibles et laborieux en une bande de brigands. »

Le reproche que l'on adresse unanimement à la Compagnie des Indes et au gouvernement anglais, est qu'ils ont tardé beaucoup trop longtemps à se préoccuper sérieusement de l'amélioration morale et intellectuelle des peuples de l'Inde. « Les Anglais, dit M. Kaye (2), n'ont regardé les Hindous, pendant de longue années, que comme un peuple de *noirs* (sinon de nègres) avec lequel il était avantageux de trafiquer; puis ils en sont venus à penser que ce peuple devait être *subjugué;* puis, après avoir subjugué les Hindoustanis, ils les ont traités avant tout comme *contribuables*. Après un autre laps de temps, on est arrivé à les envisager comme un peuple qu'il fallait gouverner, et on a créé pour eux, ou, pour parler plus exactement, *contre eux*, tout un arsenal de lois. » Il y a seulement peu d'années (3) que l'on a nettement déterminé à la tribune anglaise le but vers lequel devaient tendre tous les efforts du gouvernement indo-britannique : Élever de plus en plus la condition sociale des peuples de l'Inde, et les mettre en état de s'administrer eux-mêmes un jour à l'aide des principes et des lois dont l'Angleterre leur aura fait comprendre et soigneusement enseigné l'application bienfaisante. » Mais, pour avoir été si lents à se persuader qu'ils avaient autre chose à faire dans l'Inde qu'à s'y enrichir, et qu'il était à la fois juste et prudent de gagner l'affection des Indiens et de les civiliser, les Anglais sont à cette heure bien cruellement punis! Les représailles terribles qu'ils sont contraints d'exercer contre ces insurgés ignorants et barbares, ne sont pas de nature à avancer le jour où leur influence sera bénie par les Indiens. Sur un sol trempé de tant de sang il germera des deux parts plus de ressentiments que de sympathies, et l'on doit ajourner à une époque lointaine l'espérance d'être considérés comme les bienfaiteurs d'un peuple que l'on est réduit à décimer.

(1) Cité par l'évêque Réginald Héber, *Voyage à Calcutta*, etc., en 1854 et 1855.

(2) J.-W. Kaye, *the Administration of the East India Company; 1853.*

(3) Voir les sessions du parlement de 1852 et de 1853.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Fin. — Voy. p. 314, 326, 334, 346, 354, 365, 374, 382, 389.

16 août. — Un cruel accident vient de nous frapper aujourd'hui et nous menace, pour l'avenir, d'un grand malheur. Paulus arrivait à peine de chez le vieux docteur qu'il supplée avec tant de succès, depuis quelques mois, que voilà le père qui est ramené à la maison par un enfant du voisinage. — M. Joël Kress, nous a dit notre petit voisin, n'y voyait plus assez pour se conduire quand je l'ai rencontré sur la route.

Le père a été pris d'un étourdissement dans la campagne, où il va tous les jours faire des études pour son tableau de Jephté. A partir de ce moment, les objets ont paru s'agiter et trembler devant lui; l'impression est telle dans son cerveau que, même les yeux fermés, il lui semble que le mouvement se continue. Paulus a jugé l'état de son oncle assez grave pour appeler le vieux docteur qui le dirige partout de ses conseils. Tous deux ont été d'accord sur un point, c'est que l'accident a pour cause l'excès du travail sous le soleil ardent.

— Me rendra-t-on la vue? demandait le père avec anxiété.

— L'*amaurose* est facilement guérissable, a répondu le vieux docteur, quand sa date est récente, quand son envahissement a été prompt et que sa marche est rapide.

— En ce cas, je pourrai peindre encore!

— Laissez-nous vous guérir, a dit Paulus; et puis, si vous devez renoncer à peindre, dites-vous que vous avez assez produit et que vous ne pourriez rien faire de plus pour votre gloire.

Trompé sur le sens que Paulus attachait à ses paroles, le père s'est résigné à se confier avec une entière soumission aux soins de ses deux docteurs.

28 octobre. — Le mieux s'est continué, et s'il n'y a pas à espérer une guérison complète, le nuage qui gêne encore la vue est si diaphane qu'à travers ce voile léger le père me voit fort bien lui sourire. Confiant dans la réputation qu'il suppose avoir acquise, il ne demande plus à reprendre ses pinceaux. Nous étions donc aussi heureux que nous pouvons l'être, avec l'espoir du prochain retour de Simon et la résignation du père, quand la bizarre pensée qui lui a passé aujourd'hui par l'esprit est venue subitement troubler notre sérénité.

Le père ne compte pas sur un troisième retour de M. Wagner; et d'ailleurs, celui-ci revînt-il que l'artiste n'accepterait plus de marché pour un seul tableau. Il veut vendre toute sa galerie, fût-ce aux enchères; et, pour savoir enfin quel est, sur son talent, l'opinion générale, il a résolu d'ouvrir chez lui une exposition publique. Nous n'avons pas eu le courage de combattre ce malheureux dessein : il y voit la compensation due à son malheur, et la récompense méritée de sa laborieuse vie. Paulus a seulement prié le père de retarder jusqu'au mois de juillet de l'année prochaine cette dangereuse exposition. Que Dieu nous protége jusqu'à ce moment où l'échafaudage de nos pieux mensonges doit être fatalement brisé!

— Pourquoi cette date? a demandé mon père, impatient de jouir de sa gloire. — Parce que c'est l'époque de la saison des eaux qui amène la foule dans ce pays.

Le père a répondu : — C'est juste; attendons le mois de juillet.

A mon tour, j'ai demandé à Paulus : — Pourquoi cette date? — Parce que j'ai calculé que Simon ne pouvait pas être ici avant cette époque. Écris-lui dès ce soir, Madeleine; il faut que tous les enfants soient réunis autour du père lorsque arrivera le malheur qui nous menace.

— Non, je n'écrirai rien de plus que ce journal de ma vie; je l'adresse à Simon; il le lira : j'attends mon frère!

Un peu moins de huit mois après la dernière date du journal de Madeleine, un navire parti de Port-Phillip débarquait à Liverpool cent trente passagers revenant d'Australie. Un seul d'entre eux rapportait en Europe une fortune qui avait dépassé ses espérances, et, parmi les autres, quelques-uns s'estimaient heureux de leur sort, surtout en le comparant à celui de leurs compagnons qui revenaient plus riches seulement d'expérience. Simon Kress était au nombre de ces derniers. Mais il avait, et là-bas, et chemin faisant, par des services rendus, amassé sur lui tant de sympathie et d'estime, qu'étant l'égal du plus pauvre, le plus riche cependant le considérait comme son supérieur. Comme on ne comprenait pas bien pourquoi, guéri de sa blessure, il s'était décidé à retourner en Europe alors que la chance heureuse l'attendait peut-être aux mines, Simon confia le manuscrit de sa sœur à celui de ses camarades qui, plus vivement que les autres, lui donnait des témoignages de l'intérêt qu'il inspirait à tous. Le confident ne sut pas se taire, et, comme résultat de son indiscrétion, il arriva que la veille même du débarquement, alors que Simon fort assombri se tenait à l'avant, songeant avec tristesse au retour; il arriva, disons-nous, que ses regards s'arrêtèrent sur une masse nombreuse de passagers formant cercle à l'autre bout du navire. L'un de ses compagnons de route dominait tous les autres et, quand le vent favorisait la portée de la voix, Simon entendait nommer un numéro. On tirait une loterie dont le frère de Madeleine était loin de soupçonner et l'enjeu et les lots.

Le lendemain, les passagers avaient mis pied à terre. Pressé de retourner chez lui, Simon allait prendre congé de ses compagnons; le plus riche d'entre eux l'arrêta :

— J'aime la peinture, lui dit-il, et comme je ne suis qu'un ancien matelot, c'est te dire que je n'ai pas plus de préjugés de ce côté-là que des autres : tout m'est bon. Du moment où il nous a été donné connaissance du journal de ta sœur, j'ai décidé que j'achèterais la galerie de ton père; mais les camarades en ont voulu leur part, et comme il n'y en a pas pour tout le monde, nous avons mis les tableaux en loterie. Chacun a pris son billet; ceux qui n'ont pas payé le leur me le doivent; ainsi il ne manque rien à la recette. La voici; de plus, la liste des numéros gagnants et l'adresse des intéressés. Pars, Simon, et arrive à temps pour que les peintures du brave Joël Kress ne soient pas exposées aux regards ricaneurs de la ville; il ne peut plus y avoir d'exposition publique chez ton père, puisque tous ses ouvrages sont vendus.

Simon, dans la mesure de sa bourse et de ses forces, était venu parfois et toujours si franchement en aide à ses compagnons d'exil volontaire, que, touché jusqu'aux larmes, mais avec la même franchise, il accepta ce qui lui était si cordialement offert. Cependant il réclama le droit de racheter, peu à peu, l'inconnu qu'il allait livrer.

L'exposition publique, si redoutable pour le repos de l'artiste, n'a pas eu lieu. A la faveur d'un prête-nom qui vint, la veille du jour fatal, prendre livraison des œuvres de Joël Kress, on a complétement démeublé la galerie et, par les soins de Simon, les tableaux ont été expédiés à qui de droit.

Joël Kress a presque une fortune. Il a pu doter sa fille et aider à l'établissement de son fils; mais si l'intérêt positif du père est satisfait, l'orgueil de l'artiste ne l'est pas. L'impatient spéculateur qui tomba chez lui comme des nues, un jour avant la date fixée pour l'exposition, a privé Joël Kress de la joie d'entendre la voix publique le proclamer grand peintre. Cependant, comme sa vue redevient chaque jour meilleure, il se promet de voyager pour aller revoir ses chefs-d'œuvre disséminés, suppose-t-il, dans divers musées de l'Europe. — Ces musées, c'est la demeure de l'artisan, la maison du laboureur; c'est même, sur une place publique de village, l'enseigne d'un cabaret!

— Ah çà! demandait, dernièrement encore, le père Joël Kress à son fils, puisque tu n'as rien rapporté d'Australie, qu'as-tu donc été faire si loin?

— J'ai été apprendre à mieux aimer les hommes, mon père, et à regretter la maison.

LES MACHINES A BATTRE.

Lorsque, par une belle matinée du mois de septembre, on parcourt la campagne, dans les contrées de la France où pénètrent les perfectionnements agricoles, on est souvent surpris d'entendre se mêler au frémissement du feuillage, au murmure des eaux, aux battements cadencés du moulin, un sourd mugissement qui ressemblerait au grondement lointain de la foudre, s'il n'était accentué par d'étranges modulations. C'est le bruit de la machine à battre.

Les batteurs au fléau passaient des mois, des années, renfermés dans la grange, abaissant machinalement le batteur du fléau sur les gerbes étalées, aspirant la poussière insalubre qui épaississait l'atmosphère. Aujourd'hui on bat toute la récolte en plein air si l'on veut, et l'opération dure trois ou quatre jours au plus. Ainsi, quelques jours seulement après la récolte, on peut conduire le blé au marché, approvisionner les localités où le blé manque, et réaliser rapidement les capitaux dont l'on a quelquefois un besoin pressant.

Il y a des machines à battre mues par des machines à vapeur qu'on appelle des *locomobiles*. Il y a des machines à battre mises en mouvement par des chevaux ou des bœufs : ce sont les plus répandues dans nos domaines de petite culture. En Angleterre, où les domaines sont vastes et les récoltes considérables, où le charbon et le fer sont à bon marché, il y a plus de machines à vapeur que de manéges.

L'une des plus anciennes machines à battre, et aussi l'une des meilleures, est celle de M. Lotz aîné, de Nantes; c'est cette machine à manége direct qui paraît avoir servi de modèle au charmant tableau que M. Leleux a exposé au Salon de cette année. (Voy. p. 404.)

Le bras du manége AA entraîne la roue dentée B, qui met en mouvement, au moyen du pignon C, tout le mécanisme DEF; le blé, placé en H, passe dans le batteur dont l'axe est en G, et tandis que la paille I est rejetée à l'autre extrémité, le blé J tombe en dessous avec les balles.

Presque tous les mécanismes des machines à battre se ressemblent. Ils se composent d'un cylindre creux garni de lames d'acier faisant un peu saillie extérieurement. Ce cylindre, ou plutôt cette carcasse de cylindre, tourne sur un axe que l'on aperçoit en G. On appelle cette pièce le batteur.

Le contre-batteur est une section de cylindre semblable au premier, placée au-dessous du premier cylindre et rendue immobile. On règle, au moyen de vis, l'espace vide ménagé entre la face extérieure du cylindre tournant (batteur) et la face intérieure de la section de cylindre fixe (contre-batteur). C'est dans cet intervalle que passe la paille entraînée par le mouvement de rotation du batteur. L'épi est broyé entre les deux cylindres. Le grain et les balles tombent en J, à travers les interstices du cylindre

contre-batteur. La paille, continuant d'être entraînée, suit le mouvement du batteur et est chassée en I.

On bat le blé en long ou en travers.

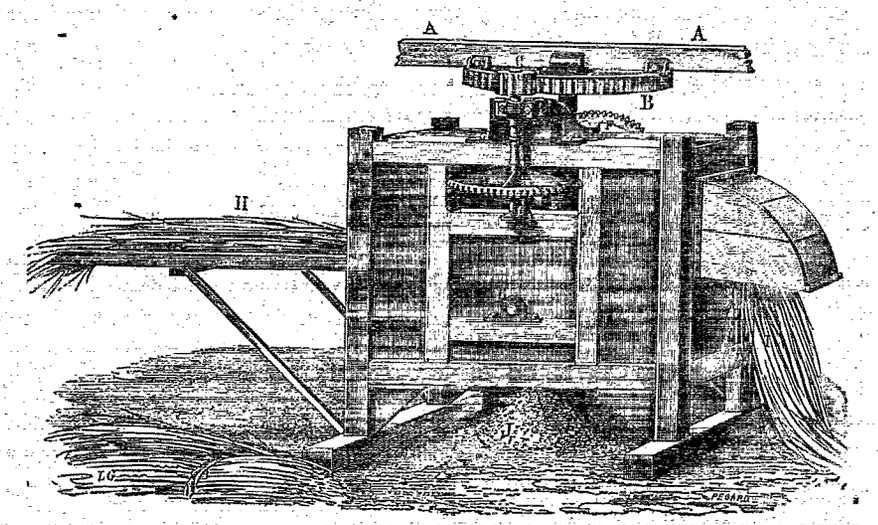
Les machines qui battent en long brisent plus ou moins la paille; celles qui battent en travers la conservent intacte. Mais la gerbe se bat plus facilement et mieux en long qu'en travers : les premières machines sont les plus répandues.

Le manége de M. Lotz aîné, placé au-dessus de la machine, est un peu lourd et fatigue les animaux. Le meilleur, sans contredit, de tous les manéges, est celui de M. Pinet, d'Abilly (Indre-et-Loire), qui a remporté le premier prix au concours universel.

Les machines à battre de MM. Pinet, Lotz aîné, etc., sont locomobiles, c'est-à-dire qu'on peut les charger sur un chariot et les transporter où l'on veut, dans les champs ou chez les voisins; elles ne nettoient pas le grain et doivent être suivies du tarare. En général, on aime mieux faire subir au blé deux opérations séparées. Les batteuses qui nettoient le grain sont très-compliquées et fort chères.

Nous avons dit qu'il y avait des batteuses que l'on met-

Salon de 1857. Peinture. — Machine à battre, en Bourgogne, par Adolphe Leleux. — Dessin de Marc.



Machine à battre de Lotz (¹).

tait en mouvement au moyen de machines à vapeur; c'est ce qui a fait inventer les *locomobiles*, qui sont des machines à vapeur, portées sur quatre roues, et pouvant aller sur toutes les routes. Des spéculateurs ont acheté de ces machines et les transportent dans les fermes, où ils opèrent le battage à façon. La machine anglaise de Ransome et Sims, par exemple, qui a obtenu le premier prix au concours universel, a été acquise par un agriculteur d'Indre-et-Loire. Depuis deux ans il la loue à ses voisins, moyennant 50 francs par jour, sans fournir ni huile, ni charbon, ni les hommes d'équipe; il ne paye que le mécanicien-chauffeur, qui est un maréchal ferrant du village voisin. La batteuse expédie la plus belle récolte en trois ou quatre jours, avec 50 pour 100 d'économie pour le cultivateur. La machine a coûté environ 11 000 francs. L'acquéreur aura presque gagné sa machine à la fin de la deuxième campagne.

(¹) Voy. le *Journal d'agriculture pratique* (Bixio et Barral).

LA MÈRE DE WASHINGTON.

Voyez t. XVIII (1850), p. 215; et t. XXII (1854), p. 100.

Washington, élu président des États-Unis, fait ses adieux à sa mère. — Dessin de Gilbert.

Mary Ball, mère de Washington, née en 1706, dans la colonie anglaise de la Virginie, descendait d'une respectable famille anglaise émigrée en Amérique vers le milieu du dix-septième siècle. Aux qualités pratiques indispensables à toute femme, l'amour de l'ordre, l'économie, l'activité laborieuse, le goût et l'intelligence de tous les intérêts domestiques même les plus minutieux, elle unissait une grande bonté, une sincérité scrupuleuse, un jugement droit et sûr, une fermeté calme, une force remarquable de caractère. Ses traits étaient nobles et réguliers; son affabilité sympathique adoucissait ce qu'ils avaient, à première vue, de dignité sévère. « Elle accueillait tous ceux qui venaient

lui rendre visite ou lui demander l'hospitalité avec un sourire bienveillant, » dit un de ses biographes. Son instruction, qu'elle avait acquise plus par ses propres efforts qu'à l'aide d'aucun maître, était supérieure par sa solidité à celle de beaucoup d'hommes de sa condition. Son livre favori, pieusement conservé jusqu'à ce jour, était intitulé : *Contemplations morales et religieuses*, par sir Matthew Hale, président de la Cour du banc du roi (1). Ce fut dans cet ouvrage, recueil de maximes précieuses et de sages leçons, qu'elle enseigna la lecture à ses enfants. A l'âge de quinze ans, elle avait vu mourir, à côté d'elle, une de ses amies frappée par la foudre; il arrive quelquefois qu'un événement terrible de cette nature imprime dans une jeune âme une pensée sérieuse qui ne s'en efface plus jamais. Le 6 mars 1730, elle épousa Augustin Washington, homme riche et justement considéré, auquel il restait deux fils, nés d'un précédent mariage. Georges Washington, le héros américain, fut le premier enfant qui naquit de cette seconde union. N'est-il pas permis de supposer qu'il dut surtout à sa mère les principes qui firent sa grandeur morale? Lorsque son père mourut, il n'avait encore que onze ans. Voici ce que raconte Laurence Washington, un de ses cousins (2) : « J'ai été longtemps le condisciple de Georges, le compagnon de ses jeux et l'ami de sa jeunesse. Je craignais plus sa mère que mes propres parents. Elle était vraiment bonne ; mais, même au milieu de sa bienveillance, elle m'imposait; et, aujourd'hui que le temps a blanchi mes cheveux et que je suis devenu le père de trois générations, je ne pourrais revoir cette femme majestueuse sans éprouver un sentiment impossible à décrire. » Georges ne parlait jamais de sa mère sans une émotion de respect aussi profonde que celle de sa reconnaissance. Il avait appris d'elle à dompter son caractère naturellement disposé à la colère : « Il reçut, dit M. Cornélis de Witt (3), une éducation libre, simple et rude, qui, sans éteindre en lui le feu de la jeunesse, lui donna de bonne heure la maturité des années, et développa dans son âme le sentiment de la responsabilité. Dès son enfance, il sut se gouverner, se suffire à lui-même, et suppléer à l'ignorance de ses maîtres par ses observations personnelles et par le mouvement naturel de son esprit. » La grande renommée que lui méritèrent si rapidement ses vertus et ses talents ne pouvait causer aucune surprise à sa mère : elle n'en fut pas un seul moment enorgueillie. Elle recevait les nouvelles des victoires remportées par son fils et des honneurs qui lui étaient rendus, avec une satisfaction calme et simple, et en se félicitant surtout des avantages que devait en retirer la patrie. En 1776, alors qu'on parlait devant elle avec enthousiasme du passage de la Délaware par Washington à la tête de son armée, elle répondit : « Mes bons messieurs, c'est trop de flatterie! mais je suis sûre que Georges n'oubliera pas les leçons que je lui ai données, et il ne s'oubliera pas lui-même malgré des éloges si exagérés! » A Fredericksburg, où elle demeurait, on célébra par des fêtes l'arrivée de Washington, et l'on invita sa mère à un grand bal. Lorsqu'elle entra, le bras appuyé sur celui de son fils, toute l'assemblée fut frappée de sa dignité simple et gracieuse. A neuf heures précises, elle dit à son fils : « Allons, Georges, voici neuf heures, il est temps que les vieilles gens rentrent chez eux. » Et elle sortit, soutenue par son fils, et saluée avec un respect attendri par tous les assistants. Lafayette vint lui rendre visite : il la trouva travaillant dans son jardin et très-modestement vêtue. « Vous voyez une bien vieille femme, lui dit-elle ; mais, allons, je veux vous faire le meilleur accueil possible dans mon humble maison, et je ne changerai pas de toilette! » Lafayette lui parla du général avec une tendre admiration. Elle lui répondit : « Je ne suis pas étonnée de ce que Georges a fait : ç'a toujours été un bon garçon. » On trouve, dans la correspondance de Washington, les témoignages de son affection pour sa mère. Nos lecteurs se rappellent la scène touchante de leurs adieux lorsqu'il fut nommé président : c'est celle que représente notre gravure; notre ami Émile Souvestre l'a racontée dans notre dix-huitième volume (1). Pendant les dernières années de sa vie, Mary Washington avait coutume de se retirer seule, chaque jour, pendant une heure environ, dans une espèce de grotte, sous un groupe d'arbres, au fond de son jardin, pour y méditer en paix et y élever son âme à Dieu. Elle gouverna sa maison avec la même méthode et la même autorité jusqu'à l'heure de sa mort, qui survint, sans la surprendre, le 25 août 1789 : elle avait quatre-vingt-trois ans. Elle fut ensevelie dans le cimetière de Fredericksburg. Le 7 mai 1833, le général Jackson, alors président des États-Unis, vint assister à l'inauguration d'un monument élevé sur sa tombe. Ce monument est un obélisque, haut de 45 pieds environ, et surmonté d'un buste de Washington. L'aigle américain tient une couronne civique suspendue sur la tête du héros. L'inscription gravée a toute la simplicité qui convenait à une si noble mémoire : MARY, MÈRE DE WASHINGTON.

« On ne pouvait écrire sur cette pierre un plus grand éloge, dit le président Jackson dans son discours; il fera battre tous les bons cœurs. La mère et le fils sont au-dessus des applaudissements des hommes; mais l'éclatant exemple de leur vertueuse existence et de leur grandeur morale ne peut avoir qu'une influence salutaire sur nos concitoyens. Que cet exemple soit présent à notre pensée dès les premiers pas de nos enfants dans la vie! Que, dans l'avenir, nos arrière-neveux viennent ici en pèlerinage comme à un lieu consacré; qu'en touchant de leurs mains ce saint monument, ils se souviennent des vertus de celle dont il couvre les restes; et qu'en s'éloignant, purifiés dans leurs sentiments, fortifiés dans leur foi et leur piété, ils appellent les bénédictions du ciel sur la mère de Washington! »

(1) *Contemplations moral and divine*, by sir Matthew Hale, chief justice of the Court of King's Bench.

(2) *Memoirs of Mary Washington*, by M. C. Conkling. On peut consulter aussi *the Memory of Washington*; with biographical sketches of his mother and his wife, etc. Boston and Cambridge, 1852.

(3) *Histoire de Washington et de la fondation de la république des Etats-Unis*, par Cornélis de Witt; 1855.

(1) 1850, p. 115.

LECTURE ET RÉFLEXION.

C'est chose facile que de lire ; mais le difficile c'est de réfléchir. Nous ne pouvons nous approprier les idées des autres que par la réflexion, qui en fait une partie de nous-mêmes.

Je préfère la force et la netteté des impressions à des connaissances superficielles, quelle que soit leur étendue.

Il nous arrive souvent de croire que nous possédons des idées, quand nous n'avons que des mots ; nous prenons des synonymes pour des définitions. Souvent, en analysant des mots, surtout des mots métaphoriques, j'ai découvert des idées précieuses. Il ne faut jamais se servir des mots sans en avoir bien précisé le sens.

Je dois être persévérant et infatigable dans la poursuite de la vérité. Ne suis-je pas quelquefois tombé dans l'erreur pour m'éviter la peine des recherches?

Je ne lirai aucune œuvre de fantaisie capable de m'affaiblir l'esprit, mais seulement les œuvres de poésie et d'imagination qui tendent à fortifier et à élever l'âme.

Souvent mon esprit est confus, mille idées vagues me tourmentent ; à ces moments je ferais mieux de rompre le

sujet de mes méditations et de quitter mes livres. Il y a des moments où l'esprit semble incapable d'une étude sérieuse, où, par une sorte de sympathie avec le corps malade, ses forces sont épuisées ; il lui faut alors le repos. Mais on doit bien distinguer cette infirmité naturelle de la paresse qui s'accroît quand on l'écoute. Il est désirable de vaincre même la faiblesse physique, et je crois qu'on y peut arriver. Ne pouvons-nous pas nous former à des habitudes d'attention que la souffrance même ne saurait interrompre? Ne m'arrive-t-il pas d'excuser trop souvent ma paresse, en la mettant sur le compte de la maladie?

Il faut que je me corrige de l'habitude que j'ai prise de lire mille choses frivoles; car elles détruisent les forces de l'esprit et nous dégoûtent de toute étude sérieuse. L'ordre et la régularité me sont essentiels, et quand j'ai arrêté un plan d'étude, je dois me soumettre à bien des épreuves avant de m'en départir. Je désire atteindre à la clarté des idées. Je devrais m'appliquer à séparer dans chaque étude ce qui lui est étranger, et à placer mon sujet dans le jour le plus saisissant. Lorsque j'aurai mis mes livres de côté, il faut que j'essaye de me débarrasser l'esprit de mes études, pour le laisser jouir avec une calme liberté de la contemplation des choses extérieures.

Il est toujours mieux de réfléchir par soi-même sur un sujet avant de recourir à ce qu'ont pensé les autres; on arrive ainsi à découvrir des vérités qui nous auraient échappé si nous avions d'abord emprunté à autrui une manière particulière d'envisager notre sujet. Nos principes ne doivent dépendre ni de l'éducation ni de l'habitude. Je veux observer par moi-même, avant de rechercher les observations qui ont été faites avant moi. On détruit toute pensée originale, en apprenant toujours des autres comment et ce qu'on doit penser. La force d'esprit de ceux mêmes qui nous sont supérieurs doit aider notre faiblesse, et non nous empêcher d'exercer nos facultés. C'est par cette foi aveugle dans les livres que les erreurs aussi bien que les vérités se transmettent de génération en génération. Les sources spontanées de la pensée sont alors taries, et l'esprit est inondé par des idées qui lui sont étrangères.

Ne dépendre que de soi-même est la voie qui conduit à la vérité. On pourra peut-être avoir une moindre quantité de connaissances, mais la qualité en sera supérieure. Toute vérité qui nous vient par autorité, ou que nous n'avons pas acquise par le travail personnel, ne produit qu'une faible impression.

Avant de créer des hypothèses, je dois noter et juger avec soin les faits sur lesquels elles reposent. Je devrais écrire dans un livre à part les vérités auxquelles je donne mon assentiment, afin de les peser de nouveau et de les apprécier sans préjugé. Je dois craindre que le désir d'être original ne me fasse errer. L'ambition est aussi funeste que le préjugé ; l'amour de la vérité est le seul principe qui doit me guider, et les vérités qui influent sur la vie sont les seules dignes d'une attention immédiate.

Je veux faire entrer quelques vérités importantes dans mon esprit, plutôt que de me perdre dans un chaos de connaissances universelles qui jusqu'à présent n'ont fait que m'égarer. La science est seulement un moyen ; il faut que je n'en fasse pas un but. Me livrer à des spéculations abstraites sur des sujets inutiles, ce serait perdre mon temps.

Je dois veiller sur mon cœur, de crainte de recevoir sans examen, et par un sentiment d'enthousiasme, des erreurs sur la vérité. La conversation sur des sujets religieux peut m'être très-profitable, si je tiens mon cœur ouvert à l'évidence, si je cherche sincèrement la vérité, si je sais écouter avec patience, sans interrompre celui qui parle, et ne pas désirer de briller. Je m'abstiendrai d'y faire parade de mes sentiments religieux, ou de parler de mon expérience.

Enfin il serait bon que j'effaçasse le mot *moi* de ma conversation.

J'implorerai la bénédiction divine sur toutes mes études. (1)

LE SOIR DE LA VIE.

L'âge, qui est comme l'obscure et froide soirée de notre vie, lorsqu'elle tire à sa fin, devient souvent pénible par la crainte de la mort, crainte d'autant plus dure que l'on s'y attend davantage.

Une fois la vie éteinte, il n'y a plus d'espérance que son jour se rallume jamais : aussi voit-on avec tristesse sa lumière pâlir de plus en plus et éprouve-t-on mille peines au souvenir de ce qu'elle était.

Mais lorsqu'on a noblement vécu, que le soir de la vie est serein ! et comme ce tiède occident se colore aux derniers feux du soleil!

Telle est la vie à son couchant, Mosto, ô toi qui ne crains pas la mort; la mort, qui est pour l'innocent fatigué plutôt un doux repos qu'une souffrance. LE TASSE.

MAXIMES DE LA ROCHEFOUCAULD

RÉFUTÉES PAR VAUVENARGUES. (2)

LA ROCHEFOUCAULD. — L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

VAUVENARGUES. — L'amour-propre le plus habile fait beaucoup de fautes contre ses vrais intérêts.

LA ROCHEFOUCAULD. — La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

VAUVENARGUES. — La bonne fortune ne fait qu'irriter les désirs des esprits naturellement immodérés.

LA ROCHEFOUCAULD. — L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de différence qu'aux moyens et à la manière de les mettre au jour.

VAUVENARGUES. — L'orgueil n'est pas plus égal dans tous les hommes que l'ambition ou le courage; et, comme il y a des hommes qui ont moins d'esprit, moins de vivacité, moins d'humanité que d'autres, il s'en trouve aussi qui ont moins d'orgueil.

LES FOURRAGEURS.

Au fond d'un bois, dans un épais fourré, une pauvre bohémienne allaite son nouveau-né et surveille la marmite qui fume. Dans le lointain on aperçoit des hommes au visage sinistre. A moins de distance, un enfant chargé d'objets volés, la tête basse, l'œil au guet, palpite de la crainte d'être poursuivi. Près de la mère, un autre enfant d'une dizaine d'années apporte aussi sa proie : c'est une oie plus grosse que lui et que le fermier voisin engraissait pour la fête prochaine. Ce petit fourrageur, tout bohémien qu'il est, intéresse avec son air vainqueur et son fardeau opime qui épuise ses forces. On lui souhaiterait sans doute un visage moins heureux après le larcin qu'il vient de commettre. Mais un pauvre enfant de bohème n'a pas appris à distinguer le *mien* du *tien;* on lui enseigne, au contraire, à traverser le monde comme un soldat en pays ennemi; il

(1) Extrait d'un nouvel ouvrage sur la vie de Channing et ses écrits, précédé d'une préface par M. Charles de Rémusat.

(2) Œuvres posthumes et œuvres inédites de Vauvenargues, avec notes et commentaires par D.-L. Gilbert.

obéit aux ordres paternels, il s'essaye à assurer à son tour le pain quotidien de la famille, à rapporter « comme un homme » sa part de butin. Il espère les éloges de ceux qu'il aime, et triomphe, hélas! presque sans remords.

La physionomie de la bohémienne est surtout remarquable. Malgré le retour de son aîné sain et sauf, malgré la certitude que du moins ce soir ses enfants ne souffriront pas de la faim et qu'elle ne les entendra pas gémir pendant leur sommeil, ses traits demeurent rudes et plaintifs. Sa figure est si accoutumée à exprimer la misère et la lutte, qu'aux heures de satisfaction elle ne sait plus s'adoucir. Tandis que les êtres ordinairement heureux peuvent conserver l'apparence de la joie ou de la sérénité même lorsqu'un malheur passager vient à les surprendre, elle, créature ignorante et abandonnée, qui n'a jamais connu que la crainte et la souffrance, quand elle croit sourire elle grimace! Peut-être aussi n'est-ce pas seulement l'angoisse de la misère qui monte comme un flot amer de cette âme à ce visage; peut-être l'infortunée n'a pas toujours désespéré de la vie; il se peut que jeune, et sous quelque influence chrétienne, elle ait entrevu un instant la voie qui conduit à la vérité, au bien et au bonheur. Entraînée fatalement, elle ne demande plus pour elle la réconciliation avec la société et la paix d'un foyer domestique; mais si l'épouse se résigne et oublie, qui sait ce que la conscience et la tendresse murmurent encore tout bas dans le cœur de la mère?

Salon de 1857; Peinture. — Les Fourrageurs, par Knauss. — Dessin de Marc.

ERRATA.

Pages 11 et 12. — *Au lieu de :* William Ralegh; *lisez partout :* Walter Ralegh.

Page 14, colonne 1, ligne 1. — *Au lieu de :* ses intimités; *lisez :* son intimité.

Page 17. — La porte de Saint-Maclou décrite dans l'article n'est pas la même que la porte représentée dans la gravure. Voyez la note rectificative, page 48.

Page 246, colonne 1, ligne 41. — *Au lieu de :* dimanse; *lisez :* dimanche.

— Ligne 43. — *Au lieu de :* connaissant; *lisez :* connaissent.

Page 254, colonne 2, ligne 8 en remontant. — *Au lieu de :* Akouapim; *lisez :* Akouassim.

Page 255, colonne 1, ligne 14 en remontant. — *Au lieu de :* 1695; *lisez :* 1395.

Page 259, colonne 2, ligne 11. — *Au lieu de :* conquérirent; *lisez :* conquirent.

Page 262, colonne 1, ligne 28. — *Au lieu de :* sont aussi; *lisez :* sont ainsi.

Page 304, colonne 1, ligne 11. — Le journal *le Lien* réfute ce qui a été dit au sujet de services rendus par des sœurs de Saint-Vincent de Paul dans des hospices protestants. L'auteur de l'article où se trouve cette assertion ne s'est sans doute pas rappelé fidèlement les paroles de Matthieu Bonafous. — *Lisez :* desservis par de pieuses émules des sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Page 311, colonne 1, ligne 48. — *Au lieu de :* et ce fut que le; *lisez :* et ce ne fut que le.

Page 328, colonne 2, lignes 27, 28, 29. — *Retranchez les noms de* Muret, Scaliger, Lipsius, Passerat, Rabelais, Montaigne, l'Hospital, Érasme.

Tome XXIII (1855), page 281. — Un de nos abonnés d'Utrecht nous informe que le paysage de Ruysdaël représenté par notre gravure est conservé au Musée royal d'Amsterdam, dans le Trippenhuis.

Tome XXIV (1856), page 375, colonne 1, ligne 56. — *Au lieu de :* diamoru; *lisez :* taureau.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abbaye (l') de Sainte-Geneviève, à Paris, 178.
Abolition du servage en Allemagne, 39.
Acide chlorhydrique, 159.
— sulfhydrique et sulfure de carbone, 87.
— sulfureux, 23.
Alhambra (l'), 329.
Alimentation des sauvages, 21.
Aliscamps (les), à Arles, 72.
Allégories (les) de Platon (voy. t. XXIII, 217; t. XXIV, 121), suite, 68.
Argent (l'), 50.
Arrazi, 111.
Attributs royaux en Perse, 78, 79.
Auge circulaire à compartiments, de M. Crosskill, 83.

Bains (les) de Gastein (Autriche), 177.
Bampfylde Moore Carew, roi des gypsies ou bohémiens, 128.
Bannière ancienne des boulangers de Paris, 133.
— des boulangers d'Arras, 133.
Baracoa (île de Cuba), 4.
Barcelone en 1808, 257, 310.
Bellegarde (de), grand écuyer de France sous Louis XIII, 117.
Bibbiena, peintre, 353.
Bibliothèque (la) du Vatican, 289.
Boîte destinée à renfermer des quipos, 240.
Bonafous (Matthieu), 302, 408.
Bonheurs (les petits) de la vie humaine (voy. t. X), suite, 5.
Bosphore : les châteaux d'Europe vus de la côte asiatique, 341.
Boulanger à Cuba, 389.
Boulangers (Histoire des), 131.
Buste de jeune femme, sculpture de la renaissance (Musée du Louvre), 156.

Cachet (le) du roi Childéric, 392.
Café turc à l'île de Rhodes, 365.
Cannes et Nice, 129.
Carte des côtes de Bretagne, 196.
— des côtes du Calvados et du Cotentin, 92.
— des côtes de Flandre, de Picardie et du pays de Caux, 56.
— des côtes du golfe de Gascogne, 252.
— de la mer Caspienne, dessinée par Pierre le Grand, 16.
— tracée en prison par la Bourdonnais, sur un mouchoir, avec de la suie et du marc de café, 136.
Casa (la) de Gralla à Barcelone, 21.
Cascade et mur romain près d'Aix (Bouches-du-Rhône), 249.
Cassettina (la) all' Agemina, 381.
Casoar (le) à casque, 97.
Cathédrale de Chartres, 359.
Cavalerie irrégulière du Punjaub : officiers, 401.
Cawnpore (royaume d'Oude), 400.
Cérémonial observé pour faire le lit de Henri VIII, 319.
Cérémonie (la) du paranymphe, 86.
Chaire de prédication dans l'église cathédrale de Pistoia, 345.
Chambre pour le blanchiment des tissus de laine et de soie, 24.
Chambrière, dame en petite toilette, bourgeoise de province vers 1640, 189.
Chansonnier (un) manuscrit du dix-septième siècle, 141.
Chasse (la) au condor, 281.
Chat (le) malade, 25.
— (le) serval, 235.
Châtaignier (le) d'Esaü, 89.
Château d'Anif, près Salzbourg (Autriche), 232.
— de la Barben (Bouches-du-Rhône), 145.
— de Beaufort (grand-duché de Luxembourg), 185.
— de la Garnache (Vendée), 12.
— de Machecoul (Loire-Inférieure), 60.
— de l'OEuf, près de Naples, 320.
— du Pailly (Haute-Marne), 308.
— de Pau, 34.
— du Rhin : la Pfalz, 204.
— de Sonnenberg, 105.
— de Tannenwald, près de Hombourg, 215.
Chemchir (le), épée du roi de Perse, 79.
Chevaux percherons à l'écurie, 84.
Chimie (la) sans laboratoire (voyez t. XXIII et XXIV), suite, 23, 87, 158, 246, 294.
Chlore (le), 158, 160, 246.
Christine de Pisan dans son cabinet de travail, 367.
Clarence (le duc de); sur sa mort, 95.
Cipayes du Bengale, 400.
Clocher (le) incliné de l'église de San-Michele degli Scalzi, 68.
Coin (un) de rue à Antibes, 352.
Colomb (Christophe) dans les fers, 236.
Comètes (les), 350.
Conseils aux jeunes gens : sur l'étude des sciences, 123.
Contente de peu, 283.
Cooper (Fenimore), 99.
Coq de bruyère (le grand), 252.
Corbeille (une) de plantes grasses, 28.
Costume (Histoire du) en France : règne de Louis XIII, 113, 187, 291.
Costumes allemands, 51 à 53.
— catalans, 261.
— de dames persanes en 1666, 80.
— de seigneurs persans en 1666, 77.
Couronnement de Séfy II ou Soliman, schah de Perse, 76.
Croquis à la plume par Jacques Prévost, 316.
Cuisines du lycée Napoléon (ancienne abbaye de Sainte-Geneviève), 180.
Dame de la cour sous Louis XIII, 116.
— en grande tenue, gentilhomme et paysans, en 1635, 188.
— et élèves de la maison de Saint-Cyr, 229.

Décorations de l'Alhambra, 57.
Découragement (Contre le), 135.
Déjeuner (le) d'huîtres ou les citrons de Javotte, tableau, 325.
— (le) des Lapins, tableau, 348.
Démocrite, 137.
Dépôt des cartes et collections géographiques à la Bibliothèque impériale, 15, 135, 381.
Dernière (la) étape, journal d'un vieillard (voy. t. XXII et XXIII), suite et fin, 98, 110, 126, 150, 154.
Dessin inédit de Bibbiena, 353.
Dessin à la plume par le chevalier de Berny (dix-septième siècle), 141.
Dessins inédits de J-J. Grandville, 111.
Détroit (le de Magellan, 119.
Dialogue entre la Goutte et Franklin, 7.
Dieppe, 214.
Dinanderie, 95.
Diptyque (le) de la Bibliothèque de Sens (ivoire sculpté), 151.
Domat (Pensées de), 34.
Dot (la), 67.

Eaux (les) de Spa, 369.
Echelle (l') d'or, 319.
Ecoliers (les deux) de Salamanque, 393.
Ecritures (de quelques), 359.
Eglise (ancienne) des Jésuites à Saint-Paul de Loanda, 85.
— de Santa-Maria del Pi, à Barcelone, 261.
— de Sainte-Clotilde et Sainte-Valère, à Paris, 49.
— de San-Michele degli Scalzi, 67.
El-Maïa (la petite eau), oasis située à trois journées à l'ouest d'El-Aghouat (Afrique), 73.
Emeute (l') des perruques, 322.
Enclos (l') inculte, 62.
Enfant (un) sur les bras, nouvelle, 162.
— (l') et les chats, 193.
Ensemencements (agriculture), 157.
Errata, 408.
Escalier (l') de la Gemmi, 213.
Esope et le Christ, tableau, 265.
Etoile (l') de Bethléem, 394.
Etoiles (les) et un grain de sable, 39.
Etudes sur le littoral de la France, 53, 90, 194, 250, 266.
Etudiant (l') ou le jeune architecte du moyen âge, pastel, 37.
Eudiomètre (l'), 296.
Exposition d'œuvres d'art à Manchester, 233, 273, 275, 330, 385.

Fabrication de la porcelaine en Chine, 42 à 46.
Fabrique (la) de crêpes de Renage, 26, 93.
— (une) de glace à Bénarès, 158.
Faculté de médecine (Histoire de l'ancienne) de Paris, 255, 287, 327, 262.
Famille (la) du marchand de boutons, 199.
Famille (une) de pêcheurs, tableau, 280.
Ferme (une) de la Brie française (voy. t. XXII, XXIII, XXIV), suite, 83.
Fête (la) des fous ou de l'Ane, à Sens, 151.
Fleur (la) de Novalis, 306.
Fleuves (les quatre) du paradis terrestre, d'après la mappemonde du Rudimentum, 176.
Follet (le) d'Epnell, tableau, 372.
Fontaine de la place Antonio-Martin, à Madrid, 153.
— (la) du Vieil-Homme, sur la Rambla, à Barcelone, 257.
— (une) sur le quai du Midi, à Nice, 129.
Forêts des Iaguas (Amérique du Sud), 299.
Fourrageurs (les), 407.
Fruits par Saint-Jean, 305.
Fuseau (le) de la Nécessité, allégorie de Platon, 69.
Futtehpour (royaume d'Oude), 401.

Gainsborough, peintre, 233, 330.
Garrick dans le rôle de Richard III, tableau, 273.
Gaston Phébus, 34.
Gazette indienne (une), 7.
Gemmi (la), 211 à 213.
Gentilhomme vers 1620, 116.
Gentilshommes de 1625 à 1630, 292.
Géronstère (la), à Spa, 369.
Givry (Claude de Longwy, cardinal de), 317.
Glacières naturelles, 382.
Grain de sable (un) et les Etoiles, 39.
Grand-Bourbon (le), oranger conservé à Versailles, 217.
Grand-Oriental (le), navire à vapeur de 22 000 tonneaux, 18.
Grandville (J.-J.); dessins inédits, 111.
Grotte de la Martinswand, dans le Tyrol, 377.
Guitare, caprice, par J.-J. Grandville, 112.

Hariri, 50.
Herse de Berwickshire, 83.
Hiéroglyphes indiens, 8.
Histoire de l'ancienne Faculté de médecine de Paris, 255, 287, 327, 362.
Hobson (Tobias), 48.
Hombourg (ville de), 243.
Homme (l') fourré de malice, 313.
— (l') grand et bon, 319.
Hospitalité (l') dans le Nord, 9.
Hygiène, 376.
Hypochlorites (les), 246.

Il la raconte très-bien, 102.
Il Meo Patacca, poëme comique, 106, 163, 219.
Imprimerie (Origines de l'), 203.
Inde anglaise (l'), 397.
Influence (Sur l') du tabac, 279.
Infusoires (les), 269, 279.
Inondation (l'), nouvelle, 46, 58, 66.
Insectes (les) et les montagnes, 22.
Instruction primaire (l') et la poste, 318.
Intérieur d'une habitation norvégienne, 9.

Jardin (le) zoologique de Marseille : le Chat serval, 236.
Jeaurat (Etienne), 324.
Jeton de la confrérie des apothicaires, 255.
— de la confrérie des chirurgiens de Paris, 255, 288.
Jetons des doyens de la Faculté de médecine de Paris, 327, 362.
Jeu du Solitaire (sur le), 319.
Jeune fille et poussins, sculpture, 396.
Jeune (le) garçon en bleu, ou master Ruttal, par Gainsborough, 233.
Juif tenant le mezuzoth, 32.

Khandjar (le), poignard du roi de Perse, 79.
Kiafat (le), 22.
Klapperstein (le), ou la Pierre des mauvaises langues, 384.
Kress (Joël), fragments d'un journal, 314, 326, 334, 346, 356, 365, 373, 382, 389, 402.
Kursaal (le), à Wiesbaden, 161.

Lac de la Gemmi, 212.
Lacs (les) de Gosau (Autriche), 65.
La Garnache (Vendée), 12.
Langue (la) française au dix-huitième siècle, à Alger, 238.

Latanier (le), les Palmiers, 285.
Lecture et Réflexion, par Channing, 406.
Légendes (les) rustiques, 372.
Lit (le) céleste, 62.
Louis XIII à cheval, 113.
Louis XIII créant un chevalier du Saint-Esprit, 293.
Louis XIV; son Portrait en cire, 361.
Loup-Garou (le), tableau, 373.
Lumière (Vitesse de la), 142.
Lutrins (les), 121.
Luyken (Jean), peintre, 265.
Lycée Napoléon, ancien collége Henri IV, à Paris, 178 à 182, 277.

Machecoul (Loire-Inférieure), 60.
Machine à couper le pain, 208.
Machines (les) à battre, 403.
Maintenon (Mme de) et la maison de Saint-Cyr, 225.
Maison (la) de Fenimore Cooper à Cooperstown, 100.
— (la) Pansa à Pompéi, dans son état actuel, 124. Sa restauration par M. Duban, 125.
— (la) de Saint-Cyr et Mme de Maintenon, 225.
— de Sismondi, à Chênes, près de Genève, 356.
— (la) sur la colline, nouvelle, 286, 298.
— de Swedenborg au faubourg de Stockholm, 336.
— où Swedenborg avait ses visions, 336.
— natale de Prud'hon, à Cluny, 148.
Manteau (un) de 30 000 francs, 255.
Mappemonde du musée Borgia, (fragment d'un fac-simile de la), 381.
Marchands de fruits et de volailles à Cuba, 388.
Marché de Cuba, 388.
Maréchal, peintre, 37.
Marie de Médicis en costume de veuve, 116.
Maximes de la Rochefoucauld réfutées par Vauvenargues, 407.
Médaille commémorative de la maison de Saint-Cyr, 228.
Mère (la) de Washington, 405.
Mesure de la vitesse de la pensée, 208.
Mezuzoth (le), 32.
Mittainvilliers, 245.
Moïse et le chevrier, apologue persan, 242.
Monde (le) d'après une miniade Cosmas (sixième siècle), 175.
Montagnes (les) et les insectes, 22.
Mont Pellegrino (le) à Palerme, 120.
Montre (une) solaire ou cadran portatif des Pyrénées, 63, 173.
Moyens d'effrayer les chiens, 158.
Mur romain et cascade près d'Aix (Bouches-du-Rhône), 249.
Mystère (le) des Bardes, 30, 145.

Nanterre : étymologie de ce mot, 30.
Narcotiques (les), 39.
Nature morte, tableau par Léon Rousseau, 364.
Navire à vapeur de 22 000 tonneaux (le Grand-Oriental), 18.
Navires des anciens normands, 207.
Nèvés (les), 15.
Nice et Cannes, 129.
Ninive (ruines de), 223, 224.
Novalis, 307.

Observatoire (un) astronomique d'amateur, 139.
Officiers de la cavalerie irrégulière du Punjaub, 401.
Ombre (l') à diverses latitudes, 144.
Omphalopsyques (les), secte religieuse, 30.
Oranger (le plus ancien) de France, à l'orangerie de Versailles, 217.
Origines de l'imprimerie, 203.
— des bains de mer : Dieppe, 214.
Oxygène (l') et l'ozone, 294.

Palais royal (le) et la Douane, à Barcelone, 260.
Palmiers (les); le Latanier, 285.
Panneau de stuc du Trianon de porcelaine, à Versailles, 172.
Papin (lettre du bailli de Munden à Leibniz sur), 238.
Paradis (le) terrestre, 174.
Passage (un) d'émigrants, 214.
Patères antiques trouvées à Toulouse, 95, 96.
Paysages de l'Amérique du Sud; forêts des Iaguas, 299.
Paysan (le) hollandais et le roi de Bohême (1628), 283.
Pêche des éponges à Cuba, 333.
— nocturne décrite par un pêcheur écossais, 38.
Pêcheurs (les) norvégiens, 169.
Peinture sur faïence, 40.
Pensées. — Anonymes, 3. Aristippe, 335. Bacon, 18, 102, 158, 170, 376. Bronte (Charlotte), 326. Channing, 466. Chateaubriand, 86. Chénier (Marie-Joseph), 192. Cicéron, 322. Corneille (Pierre), 123. Domat, 34. Droz, 3, 139, 302. Fichte, 214. Garnier (A.). 183. Gibbon, 15. Gœthe, 174. Herschel, 39. Kant, 133, 322. La Bruyère, 7, 199, 335. Lamennais, 139. La Rochefoucauld, 407. Leclerc (Victor), 10. Lessing, 246. Ménandre, 50. Michelet, 279. Nicole, 235. Proverbes nègres, 238. Petit-Senn, 254, 370. Rely (J.), 246. Renan (E.), 266. Sentences de Hariri, 50. Thelwal, 62. Vauvenargues, 3, 367, 407.
Pensées (dernières) de Sismondi, 356.
Perroquet Ature (le vieux), 302.
Petite (la) mère, 1.
Pfalz (la), château du Rhin, 204.
Phare (ancien) du port de Barcelone, 264.
Pierre (la) des mauvaises langues ou le Klapperstein, 384.
— (la) qui pousse, 332.
— tumulaire à Antibes, 352.
Piscine (la), 326.
Pistoia, 345.
Place de San-Augustin Bella, à Barcelone, 260.
Plan de l'Exposition de Manchester, 276.
Plantes (les) grasses, 28.
Plat de faïence du seizième siècle, vendu, en 1856, trois mille francs, 10.
Platane (le) de Godefroy de Bouillon à Bujugdéré, 340.
Plotus anhingha, oiseau, 322.
Pluvinel (de), maître d'équitation de Louis XIII, 117.
Poëtes (les), 128.
Poire d'angoisse, 215.
Pont (le nouveau) d'Arcole, à Paris, 3.
— (le) d'Austerlitz, à Paris, 93.
— (le) des Caravanes, à Smyrne, 337.
— de lianes sur l'Apurimac, (Amérique du Sud), 301.
Pont Neuf (le), à Paris, restauré, 201.

Porcelaine (de la) en Chine, 42 à 46.
Portail de l'église de Saint-Cyr la Rosière (Orne), 268.
Porte (la) Dorée, à Fréjus, 283.
— intérieure de l'Alhambra, 329.
— (la) Neuve, à Salzbourg, 321.
Portes (les) de l'église Saint-Maclou, à Rouen, 17, 48.
Portrait (un) par Reynolds, 385.
— d'un homme destiné à vivre longtemps, par Hufeland, 27.
— de Louis XIV, en cire, 361.
Positions apparentes de Vénus, Mars et Jupiter, pendant les mois de février, mars, avril et mai 1857, 102.
Poste (la) et l'instruction primaire, 318.
Pourquoi les hommes vicieux détestent les hommes vertueux, 39.
Premier (le) jour de la semaine, 378.
Préparation de l'acide sulfureux liquide, 24.
Prévost (Jacques), peintre et graveur, 315.
Printemps (le) rêvé, 203.
Profondeur de l'Océan atlantique, 167.
Progrès récents de la science : vapeur, électricité, acier, aluminium, 243.
Promenade d'un naturaliste en Orient, à bord de l'Hydaspe, 337.
Promenades (les) de Christophe au jardin des Plantes, 190, 205.
Proverbes nègres, 238.
Providence (la), sonnet de Filicaja, 287.
Prud'hon (Pierre), 148.
Public (le) et les œuvres d'art, 348, 362, 395.

Qoursy (le), trône persan, 78.
Quatre (les) épis d'or, 183.
Quipos (les) ou quipus, 238 à 240.

Raleigh (Walter) 11, 408.
Règle d'action, 183.
Renard (le) de la Fontaine, 311.
Retour (le) des champs, 209.
Retraite (Episode de la) de Russie (1812), 283.
Rêve (le) de Richard III, 273.
Reynolds, 385.
Rolet, avocat, 86.
Rue des Chevaliers, à Rhodes, 344.
Ruines de Ninive, 223.
Ruse contre ruse, conte persan, 2.

Sacrifice (le) interrompu, 10.
Sahara (le) et ses tribus, 73.
Saint-Cyr la Rosière (Orne), 268.
Saint-Mittainvilliers (la), 245.
Salon de 1857. — Peinture, 237, 280, 305, 312, 348, 349, 364, 365, 372, 373, 393, 404, 408. — Sculpture, 396.
Salzbourg, 321.
San-Michele degli Scalzi, près de Pise, 67.
Scaliger (un songe de), 254.
Sceaux (les) du roi de Siam, 192.
Sculptures (fragments de) de l'Alhambra, 57.
Secundrah (le), tombeau d'Akbar, 397.
Séfy II ou Soliman, schah de Perse, 76.
Sentence extraite de la dixième séance de Hariri, 50.
Sérénades (les) en Castille, 196.
Serre du jardin des Plantes de Paris; latanier en fleurs, 285.
— (une) de plantes grasses, à Paris, 29.

Servage (abolition du) en Allemagne, 39.
Sifflet (un) du seizième siècle, 272.
Silence (le), 235.
Sismondi, 356.
Soir (le) de la vie, 407.
Soleil (le) et la terre, 392.
Songe de Scaliger, 254.
Sonnerie (la) de Fulda, 183.
Souvenirs d'un officier (Barcelone en 1808), 257, 310.
— légués par les plus belles heures de la vie à l'heure dernière, 210, 218, 230.
Souvenirs (les) de Valentin (voy. t. XXIV), suite, 22, 170.
Souvré (le maréchal de); règne de Louis XIII, 117.
Spa, 369.
Spéculateur (un), nouvelle, 182, 185, 198.
Statues (les) de Memnon, 81.
Sujet (un) d'idylle, 241.
Superstitions des sauvages de l'Amérique du Sud, 203.
Sur la satire des Femmes (voy. t. XIV), 75.
Sur l'étude des sciences; conseils aux jeunes gens, 123.
Sur la mort du duc de Clarence, 95.
Sur le sentiment de l'admiration dans la vieillesse, 144.
Sur le style, 266.
Swedenborg, 335.

Taag (le) ou Tadje, couronne persane, 78.
Tabac (sur l'influence du), 279.
Tarini (le), 376.
Terre (la) et le soleil, 392.
Thierry (les dernières années d'Augustin), 60.
Tombeau de Sismondi au cimetière de Chênes, près de Genève, 357.
— de Victor Jacquemont, à Bombay, 15.
Tour (la) de Babel des nègres, légende africaine, 254, 394.
— de Clotilde, à Paris, 277.
Tradition (une) sur les habitants de Rota, 394.
Treize à table, anecdote, 13.
Trésor (le) de Gilblas, 393.
Trianon (le) de porcelaine, à Versailles, 171.
Trois (les) tours, rochers dans le Tyrol, 33.
Tsiganes (les), 297.
Turgot, 370, 378.

Utilité (de l') de parler, 158.

Vaches à l'abreuvoir, tableau, 349.
Valentin (Souvenirs de) (voy. t. XXIV), suite, 22, 170.
Vase, dessin inédit de M. Achille Devéria, 376.
— en faïence de l'ancien Trianon de porcelaine, 200.
Vérité (la), 170.
Vesta, déesse des boulangers (statue de), 132.
Ville (une) inconnue, 199.
Visite au dépôt des cartes et collections géographiques, à la Bibliothèque impériale, 15, 135, 381.
Vitesse de la lumière, 142.
Vue (une) dans le Tyrol, 33.

Washington, élu président des Etats-Unis, fait ses adieux à sa mère, 405.
Wilbad-Gastein (Autriche), 177.

Zeno (Carlo), 41.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Alimentation des sauvages, 21. Auge circulaire, à compartiments, de M. Crosskill, 83. Boulangerie (une) au dix-huitième siècle, 133. Boulangers (Histoire des), 131. Chambre pour le blanchiment des tissus de laine et de soie, 24. Dinanderie, 95. Ensemencements, 157. Fabrique (la) de crèpes de Renage, 26, 93. Fabrique (une) de glaces à Bénarés, 158. Ferme (une) de la Brie française (voy. t. XXII, XXIII, XXIV), suite, 83. Fossé à fumier, 84. Herse du Berwickshire, 83. Machine à couper le pain, 208. Machines (les) à battre, 403. Pêche des éponges à Cuba, 333. Porcelaine (Fabrication de la) en Chine, 42 à 46. Préparation de l'acide chlorhydrique, 159. Préparation de l'acide sulfhydrique, 87. Préparation de l'acide sulfureux liquide, 24.

ARCHITECTURE.

Alhambra (l'), 57, 329. Casa (la) de Gralla, à Barcelone, 21. Cathédrale de Chartres, 359. Chaire de prédication dans l'église cathédrale de Pistoia, 345. Château d'Anif, près Salzbourg, 232. Château de la Barben, 145. Château de Beaufort, 185. Château de la Garnache (Vendée), 13. Château de Machecoul, 60. Château de l'Œuf, près de Naples, 320. Château du Pailly (Haute-Marne), 308. Château de Pau, 34. Château de Sonnenberg, 105. Château de Tannenwald, 245. Coupe du réfectoire, de la cuisine, des caves, des catacombes du lycée Napoléon, 181. Eglise (ancienne) des Jésuites, à Saint-Paul de Loanda, 85. Eglise Sainte-Clotilde et Sainte-Valère, à Paris, 48. Eglise de Santa-Maria del Pi, à Barcelone, 261. Eglise de San-Michele degli Scalzi, 68. Fontaine (une) à Nice, 129. Fontaine de la place Antonio-Martin, à Madrid, 153. Fontaine (la) du Vieil-Homme, sur la Rambla, à Barcelone, 257. Kursaal (le), à Wiesbaden, 161. Maison (la) de Fenimore Cooper, à Cooperstown, 100. Maison natale de Prud'hon, à Cluny, 148. Maison (la) Pansa, à Pompéi, 124, 125. Maison de Sismondi, à Chênes, près de Genève, 356. Maison de Swedenborg, au faubourg de Stockholm, 336. Mur romain près d'Aix, 249. Observatoires d'amateurs, 140. Palais royal (le) et la Douane, à Barcelone, 260. Pfalz (la), château du Rhin, 204. Phare (ancien) du port de Barcelone, 264. Place de San-Augustin Bella, à Barcelone, 260. Plan de l'Exposition de Manchester, 276. Pont d'Arcole (le nouveau), à Paris, 3. Pont (le) d'Austerlitz, à Paris, 93. Pont (le) des Caravanes, à Smyrne, 337. Pont de lianes sur l'Apurimac (Amérique du Sud), 301. Pont-Neuf (le), à Paris, restauré, 201. Portail de l'église de Saint-Cyr la Rosière (Orne), 268. Porte (la) dorée, à Fréjus, 283. Porte (une) intérieure de l'Alhambra, 329. Porte (la) neuve, à Salzbourg, 321. Portes (les) de l'église Saint-Maclou, à Rouen, 17, 48. Secundrah (le), tombeau d'Akbar, 397. Tombeau (le) de Victor Jacquemont, à Bombay, 15. Tombeau de Sismondi, au cimetière de Chênes, près de Genève, 357. Tour (la) de Clotilde, à Paris, 277. Trianon (le) de porcelaine, à Versailles, 173.

BIOGRAPHIE.

Bampfylde Moore Carew, roi des gypsies ou bohémiens, 128. Bellegarde (de), grand écuyer de France sous Louis XIII, 117. Bibbiena, peintre, 353. Bonafous (Matthieu), 302. Christine de Pisan, 367. Clarence (le duc de); sur sa mort, 95. Colomb (Christophe) dans les fers, 236. Cooper (Fenimore); détails historiques, portrait, 99 à 101. Démocrite, 137. Domat, jurisconsulte; pensées, 34. Gainsborough, peintre, 233, 330. Garrick, 273. Gaston Phébus, 34. Givry (Claude de Longwy, cardinal de), 317. Grandville (J.-P.); dessins inédits, 111. Hariri, 50. Hobson (Tobias), loueur de chevaux à Londres, 48. Jeaurat (Etienne), peintre, 324. Kress (Joël), 314, 326, 334, 346, 354, 365, 373, 382, 389, 402. Louis XIII, 113, 293. Louis XIV; son portrait en cire, 361. Luyken (Jean), peintre, 265. Maintenon (Mme de); portrait, 225. Maréchal, peintre, 37. Marie de Médicis, 116. Mère (la) de Washington, 405. Novalis, 307. Papin (sur); lettre du bailli de Munden à Leibniz, 238. Pluvinel (de), maître d'équitation de Louis XIII, 117. Prévost (Jacques), peintre et graveur, 315. Prud'hon (Pierre); son enfance et sa jeunesse, 148. Ralegh (Walter); portrait, 11. Reynolds, peintre, 385. Rolet, avocat, 86. Scaliger (Jules), 254. Sefy II, ou Soliman, schah de Perse, 76. Sismondi, 356. Souvré (le maréchal de), sous Louis XIII, 117. Swedenborg, 335. Thierry (Augustin); ses dernières années, 60. Turgot, 370, 378. Washington, 405. Zeno (Carlo), 41.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Baracoa (île de Cuba), 4. Barcelone en 1808, 257, 310. Carte des côtes de Bretagne, 196. Carte des côtes du Calvados et du Cotentin, 92. Carte des côtes de Flandre, de Picardie et du pays de Caux, 56. Carte des côtes du golfe de Gascogne, 252. Carte de la mer Caspienne, dessinée par Pierre le Grand, 16. Carte tracée en prison par la Bourdonnais, sur un mouchoir, avec de la suie et du marc de café, 136. Cascade et mur romain, près d'Aix, 249. Cawnpore (royaume d'Oude), 400. Coin (un) de rue à Antibes, 352. Détroit (le) de Magellan, 119. Dieppe, 214. Etudes sur le littoral de la France, 53, 90, 194, 250, 266. Fragment d'un fac-simile de la Mappemonde du musée Borgia, 381. Futtehpour (royaume d'Oude), 401. Gemmi (la), 211 à 213. Glacières naturelles, 382. Hombourg, 243. Inde (l') anglaise, 397. Lacs (les) de Gosau (Autriche), 65. La Garnache (Vendée), 12. Machecoul (Loire-Inférieure), 60. Marais salants du golfe de Gascogne, 250, 266. Mittainvilliers, 245. Monde (le), d'après une miniature de Cosmas (sixième siècle), 175. Mont (le) Pellegrino, à Palerme, 120. Nanterre; étymologie de ce mot, 30. Névés (les), 15. Nice et Cannes, 129. Ninive (Ruines de), 223. Paradis (le) terrestre, 174. Paysages de l'Amérique du Sud, 299. Pierre (la) qui pousse, 332. Pistoia, 345. Profondeur de l'océan Atlantique, 167. Promenade d'un naturaliste en Orient, à bord de *l'Hydaspe*, 337. Rochers (les) de Bretagne, 194. Rochers (les) du Calvados, 90. Sahara (le) et ses tribus, 73. Saint-Cyr la Rosière (Orne), 268. Salzbourg, 321. San-Michele degli Scalzi, près de Pise, 68. Spa, 369. Trois (les) Tours, rochers dans le Tyrol, 33. Ville (une) inconnue, 199. Wilbad-Gastein (Autriche), 177.

HISTOIRE.

Histoire des boulangers, 131. Histoire du costume en France; règne de Louis XIII, 113, 187, 291. Histoire de l'ancienne Faculté de médecine de Paris, 255, 287, 327, 362. Retraite de Russie (Episode de la); 1812, 283. La Poste et l'Instruction primaire, 318. Sur la mort du duc de Clarence, 95.

Voyez *Biographie, Géographie, Voyages.*

LÉGISLATION, INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Abbaye (l') de Sainte-Geneviève, à Paris, 178. Abolition du servage en Allemagne, 39. Bains (les) de Gastein (Autriche), 177. Bibliothèque (la) du Vatican, 289. Dépôt des cartes et collections géographiques à la Bibliothèque impériale, 15, 135, 384. Dot (la), 67. Eaux (les) de Spa, 369. Exposition de Manchester, 233, 273, 275, 330, 385. Faculté (ancienne) de médecine de Paris; son histoire, 255, 287, 327, 362. Jardin zoologique de Marseille : le Chat serval, 236. Lycée Napoléon (ancienne abbaye de Sainte-Geneviève), à Paris, 178 à 182, 277. Maison (la) de Saint-Cyr, 225. Musée du Louvre : sculptures de la Renaissance, 155.

LITTÉRATURE ET MORALE.

Argent (l'), 50. Chansonnier (un) manuscrit du dix-septième siècle, 141. Conseils aux jeunes gens sur l'étude des sciences, 123. Contente de peu, 283. Découragement (Contre le), 135. Dialogue entre la Goutte et Franklin, 117. Echelle (l') d'or, 319. Ecritures (de quelques), 359. Emeute (l') des perruques, 322. Enclos (l') inculte, 62. Enfant (l') et les Chats, 193. Episode de la retraite de Russie (1812), 283. Etoile (l') de Bethléem, 394. Fleur (la) bleue de Novalis, 306. Gazette indienne (une), 7. Grain (un) de sable et les Etoiles, 39. Homme (l') grand et bon, 319. Il la raconte très-bien, 102. Influence du tabac, 279. Lecture et Réflexion, par Channing, 406. Légendes (les) rustiques, 372. Langue (la) française au dix-huitième siècle à Alger, 238. Lettre du bailli de Munden à Leibniz sur Papin, 238. Maximes de la Rochefoucauld réfutées par Vauvenargues, 407. Nanterre (étymologie de ce nom), 30. Origines de l'imprimerie, 202. Pourquoi les hommes vicieux détestent les hommes vertueux, 39. Premier (le) jour de la semaine, 378. Public (le) et les œuvres d'art, 348, 363, 395. Piscine (la), 226. Providence (la), sonnet de Filicaja, 287. Proverbes nègres, 238. Printemps (le) rêvé, 203. Promenades (les) de Christophe au jardin des Plantes, 190, 205. Poëtes (les), 128. Portrait d'un homme destiné à vivre longtemps, 27. Règle d'action, 183. Renard (le) de la Fontaine, 311. Silence (le), pensée de Nicole, 235. Sujet (un) d'idylle, 241. Soir (le) de la vie, 407. Souvenirs légués par les plus belles heures de la vie à l'heure dernière, 210, 218, 230. Sur le Sentiment de l'admiration dans la vieillesse, 144. Sur la satire des Femmes (voy. t. XIV), 75. Sur le Style, 266. Tradition (une) sur les habitants de Rota, 394. Tour (la) de Babel des nègres, 254. Utilité (de l') de parler, 158. Vérité (la), 170.

Anecdotes, Apologues, Nouvelles, Légendes. — Allégories (les) de Platon (voy. t. XXIII, 217; t. XXIV, 121), suite, 68. Bonheurs (les Petits) de la vie humaine (voy. t. X), suite, 5. Dernière (la) Etape, journal d'un vieillard (voy. t. XXII, XXIII), suite, 98, 110, 126, 150, 154. Enfant (un) sur les bras, 162. Famille (la) du marchand de boutons, 199. Fourrageurs (les), 407. Il Meo Patacca, poëme comique, 106, 163, 219. Inondation (l'), 46, 58, 66. Kress (Joël), fragments du journal de Madeleine, 314, 326, 334, 346, 356, 365, 373, 382, 389, 402. Maison (la) sur la colline, 286, 598. Manteau (un) de 30 000 francs, 255. Moïse et le chevrier, 242. Paysan (le) hollandais et le roi de Bohême (1628), 283. Petite (la) mère, 1. Quatre (les) épis d'or, 183. Ruse contre ruse, 2. Songe (un) de Scaliger, 254. Souvenirs d'un officier, 357, 310. Souvenirs de Valentin (voy. t. XXIV), suite, 22, 170. Spéculateur (un) 182, 185, 198. Treize à table, 13. Trésor (le) de Gilblas, 393.

MŒURS, COUTUMES, COSTUMES, CROYANCES, AMEUBLEMENTS, TYPES DIVERS.

Alimentation des sauvages, 21. Aliscamps (les), à Arles, 72. Arrazi, sorte de tapisseries, 111. Attributs royaux en Perse : le coursy, le taag, le chemchir, le khandjar, 78, 79. Boulanger (un) au dix-huitième siècle, 132. Boulanger à Cuba, 389. Bannière

ancienne des boulangers de Paris, 133. Bannière des boulangers d'Arras, 133. Cachet (le) du roi Chilpéric, 392. Cassettina (la) all' Agemina, 381. Cérémonial observé pour faire le lit de Henri VIII, 319, Cérémonie (la) du Paranymphe, 86. Costume (Histoire du) en France; règne de Louis XIII, 113, 187, 291. Costumes allemands, 51 à 53. Costumes catalans, 261. Costumes de dames persanes en 1666, 80. Costumes de seigneurs persans en 1666, 77. Cipayes du Bengale; trois sous-officiers, 400. Fête (la) des Fous ou de l'Ane à Sens, 151. Hospitalité (l') dans le Nord, 9. Hygiène, 376. Jeu du Solitaire (Sur le), 319. Kiafat (le), 22. Klapperstein (le) ou la Pierre des mauvaises langues, 384. Lit (le) céleste, 62. Lutrins (les), 121. Marchands de fruits et de volailles à Cuba, 388. Marché (le) de Cuba, 388. Mezuzoth (le), 32. Moyens d'effrayer les chiens, 158. Mystères (les) des bardes, 30, 145. Narcotiques (les), 39. Officiers de la cavalerie irrégulière du Punjaub, 401. Omphalopsyques (les), secte religieuse, 30. Origine des bains de mer, 214. Passage (un) d'émigrants, 214. Pêche nocturne décrite par un pêcheur écossais, 38. Pêcheurs d'éponges à Cuba, 333. Pêcheurs (les) norvégiens, 169. Perroquet Ature (le vieux), 302. Plat de faïence du seizième siècle, 40. Poire d'angoisse, 215. Quipos (les) ou Quipus, 238 à 240. Sacrifice (le) interrompu, 10. Saint-Mittainvilliers (la), 245. Sceaux (les) du roi de Siam, 192. Sérénades (les) en Castille, 196. Sifflet du seizième siècle, 272. Superstition des sauvages de l'Amérique du Sud, 203. Tsiganes (les), 297.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

Peintures. — Bampfylde Moore Carew (portrait de), roi des gypsies ou bohémiens, 128. Cascade de la rivière la Cause et mur romain près d'Aix, dessin d'après M. de Fontainieu, 429. Chat (le) malade, par Watteau, 25. Clocher (le) incliné de San-Michele degli Scalzi, près de Pise, dessin d'après M. Albert Porchat, 68. Déjeuner (le) d'huîtres ou les citrons de Javotte, par Jeaurat, 325. El-Maïa (la Petite-Eau), oasis à l'ouest d'El-Aghouat (Afrique), dessin d'après M. E. Schopin, 73. Enfant (l') et les chats, d'après Meyerheim, 193. Etudiant (l') ou le jeune architecte du moyen âge, pastel par Maréchal, 37. Garrick dans le rôle de Richard III, tableau par William Hogarth, 273. Hobson (portrait de Tobias), 48. Intérieur d'une habitation norvégienne, tableau de Tidemann, 9. Jeune (le) garçon en bleu, ou Master Buttall, par Gainsborough, 233. Panneau de stuc du Trianon de porcelaine, à Versailles, 172. Pêcheurs norvégiens sur le lac Miœssen, d'après Tidemann, 169. Peinture sur faïence, 39. Petite (la) mère, par Meyer de Brême, 1. Plan des ruines de Ninive, d'après M. Lejean, 224. Portrait (un) par Reynolds, 385. Prud'hon (portrait de Pierre), d'après Prud'hon fils, 149. Quipos dessinés d'après Aglio et Kingsborough, 240. Retour (le) des champs, par A. Van-Muyden, 209. Sujet (un) d'idylle, tableau de A. Van-Muyden, 241. Turgot (portrait de) d'après Cochin fils, 380. Vue (une) des Aliscamps, à Arles, dessin d'après M. de Fontainieu, 72. Vue (une) dans le Tyrol, d'après Martens, 33. Secundrah (le), tombeau d'Akbar, près d'Agra, 397.

Salon de 1857. — Café turc à l'île de Rhodes, par Aivasovsky, 365. Christophe Colomb enchaîné et ramené en Espagne sur *la Gorda*, pastel par Maréchal, 237. Déjeuner (le) des lapins, par Ph. Rousseau, 348. Ecoliers (les deux) de Salamanque, par Hillemacher, 393. Famille (une) de pêcheurs, par Jeanron, 280. Follet (le) d'Epnell, par M. Maurice Sand, 372. Fourrageurs (les), par Knauss, 408. Loup-Garou (le), par M. Maurice Sand, 373. Machine à battre, en Bourgogne, par Adolphe Leleux, 404. Nature morte, par Léon Rousseau, 364. Panier de fraises (le) renversé, par Saint-Jean, 305. Renard (le) et les raisins, par M. Charles Verlat, 312. Vaches à l'abreuvoir, par C. de Cock, 349.

Dessins. — Bibliothèque (la) du Vatican au dix-huitième siècle, d'après François Pannini, 289. Bonafous (portrait de Matthieu), dessin de Chevignard, 304. Carlo Zeno se disculpant devant le conseil des Dix, composition et dessin de Gilbert, 41. Casa (la) de Gralla, sur la place de Courcelles, à Barcelone, dessin de Rouargue, 21. Chasse au condor, d'après M. C. Gay, 281. Châtaignier (le) d'Esaü, dessin de Freeman, 89. Châteaux (les) d'Europe vus de la côte asiatique (Bosphore), dessin de Laurens, 341. Chevaux percherons à l'écurie, dessin de Ch. Jacque, 84. Cooper (portrait de Fenimore), dessin de Morin, 101. Coq de bruyère (le grand), dessin de Weir, 253. Corbeille (une) de plantes grasses, 28. Costumes civils sous Louis XIII, 188, 189. Costumes de la cour sous Louis XIII, 116, 117. Costumes du pays de Bade, dessin de Karl Girardet, 52. Costumes tyroliens, dessin de Karl Girardet, 53. Couronnement (le) de Soliman, schah de Perse (1666-1667), d'après l'atlas de Chardin, 76. Croquis à la plume, par Jacques Prévost, 316. Dames et élèves de la maison de Saint-Cyr, gravure du temps, 229. Démocrite, paysage; composition et dessin de E. Castan, 137. Dessin inédit de Bibbiena, 353. Dessins à la plume par le chevalier de Berny (dix-septième siècle), 141. Escalier (l') de la Gemmi, par Karl Girardet, 213. Esope cherchant un homme, composition de M. Achille Devéria, d'après Jean Luyken, 265. Fuseau (le) de la Nécessité, allégorie de Platon, composition et dessin de Chevignard, 69. Fontaine (une) sur le quai du Midi, à Nice, dessin de Félon, 129. Fontaine (la) du Vieil-Homme sur la Rambla, à Barcelone, dessin de Rouargue, 257. Gentilhomme conduisant une mariée de campagne, d'après Abraham Bosse, 293. Gentilshommes de 1625 à 1630, d'après Abraham Bosse, 292. Géronstère (la) à Spa, dessin de Stroobant, 369. Givry (portrait de Claude de Longwy, cardinal de), 317. Grotte de la Martinswand, près d'Innsbruck, dessin de Freeman, 377. Guitare! caprice par J.-J. Grandville, 112. Hiéroglyphes indiens, 8. Homme (l') fourré de malice, par Abraham Bosse, 313. Il Meo Patacca (dessins du poëme comique), par Pinelli, 108, 109, 164, 220. Juif tenant le Mezuzoth, 32. Lac de la Gemmi, par Karl Girardet, 212. Louis XIII à cheval, d'après une gravure anonyme de 1615, 113. Louis XIII créant un chevalier du Saint-Esprit, d'après Abraham Bosse, 293. Maintenon (portrait de Mme de), d'après la gravure de P. Giffard, 225. Maison (la) Pansa à Pompéi, dans son état actuel, 124; projet de restauration par M. Duban, dessins d'après Boilly, 125. Maison (la) de Fenimore Cooper à Cooperstown, dessin de Johnson, 100. Mont Pellegrino (le) à Palerme, dessin de Tirpenne, 120. Paysage (un) près de Baracoa (île de Cuba), dessin de Karl Girardet, 5. Pêcheurs d'éponges à Cuba, dessin de Karl Girardet, 333. Pont-Neuf (le) à Paris, restauré, dessin de Thérond, 201. Procédés de la fabrication de la porcelaine en Chine, dessins de Yhang-nig, 44, 45. Ralegh (portrait de Walter), dessin de Chevignard, 12. Restes de l'église des Jésuites à Saint-Paul de Loanda, dessin d'après M. de Folin, 85. Ruines du château de la Garnache, dessin de Grandsire, 13. Ruines du château de Machecoul, dessin de Grandsire, 60. Ruines du château de Sonnenberg, dessin d'après nature par Stroobant, 105. Rue des Chevaliers, à Rhodes, dessin de Freeman, 344. Semence (la) à la volée, dessin de Ch. Jacques, 157. Sérénade (une) en Castille, dessin de Rouargue, 197. Statues (les) de Memnon, dessin de Gérome, 81. Superstitions des sauvages américains, d'après Jean de Lery (1578), 204. Thierry (portrait d'Augustin), dessin de Chevignard, 61. Trianon (le) de porcelaine, à Versailles, d'après une ancienne estampe, 173. Trois (les) Tsiganes, composition et dessin de G. Roux, 297. Vase, dessin inédit de M. Achille Devéria, 376. Vue (une) du Vordersee, dessin de Champin, 65. Washington, élu président des Etats-Unis, fait ses adieux à sa mère; dessin de Gilbert, 405.

Miniatures. — Christine de Pisan dans son cabinet de travail, 368. Fleuves (les quatre grands) du paradis terrestre, miniature du livre des Merveilles, 176. Maison où Swedenborg avait ses visions, miniature, 336.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Astronomie. — Comètes (les), 350. Grain de sable (un) et les étoiles, 39. Montagnes (les) et les insectes, 22. Montre (une) solaire, 63, 173. Ombre (l') à diverses latitudes, 144. Observatoire (un) astronomique d'amateur, 139. Positions apparentes de Vénus, Mars et Jupiter pendant les mois de février, mars, avril et mai 1857, 102. Sonnerie (la) de Fulda, 183. Terre (la) et le soleil, 392.

Botanique. — Châtaignier (le) d'Esaü, 89. Latanier (le), les palmiers, 285. Oranger (le plus ancien) de France, le Grand-Bourbon, 217. Plantes (les) grasses, 28. Platane (le) de Godefroy de Bouillon, à Bujugdéré, 340. Serre (une) de plantes grasses, à Paris, 29.

Chimie, Physique. — Acide chlorhydrique, 159. Acide sulfhydrique et sulfure de carbone, 87. Acide sulfureux, 23. Chimie (la) sans laboratoire (voy. t. XXIII et XXIV), suite, 23, 87, 158, 246, 294. Chlore (le) et les hypochlorites, 158, 160, 246. Eudiomètre (l'), 296. Gaz oxygène (le) et l'ozone, 294. Vitesse de la lumière, 142. Mesure physique de la vitesse de la pensée, 208. Tarini (le), 376. Progrès récents de la science : vapeur, électricité, acier, aluminium, 243. Sur l'étude des sciences; conseils aux jeunes gens par M. Biot, 123.

Marine, Art militaire. — Cavalerie irrégulière du Punjaub, 401. Cipayes du Bengale : sous-officiers, 400. Grand-Oriental (le), navire à vapeur de 22 000 tonneaux, 18. Navires des anciens Normands, 207.

Numismatique, Archéologie. — Jeton de la confrérie des apothicaires, 255. Jeton de la confrérie des chirurgiens de Paris, 255, 288. Jetons des doyens de la Faculté de médecine, 327, 362. Médaille commémorative de la fondation de la maison de Saint-Cyr, 228. Sceaux (les) du roi de Siam, 192. Pierre tumulaire, à Antibes, 352.

Zoologie. — Casoar (le) à casque, 97. Chasse (la) au condor, 281. Chat (le) serval, 235. Coq de bruyère (le grand), 253. Infusoires (les), 269, 279. Plotus anhingha, 322.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÈVRERIE.

Boîte sculptée par un artiste péruvien et destinée à renfermer des quipos, 240. Buste de jeune femme, sculpture de la renaissance, 156. Diptyque (le) de la Bibliothèque de Sens (ivoire sculpté), 151. Fragments de sculpture de l'Alhambra, 57. Klapperstein (le), pierre sculptée suspendue à une fenêtre de l'hôtel de ville de Mulhouse, 384. Lutrin en bois dans l'église de Santa-Maria in Organo à Vérone, 121. Patères antiques trouvées à Toulouse, 9. 96. Portrait de Louis XIV, en cire, 361. Sceau du second roi de Siam, 192. Sifflet (un) du seizième siècle, 272. Statues (les) de Memnon, 81. Vase en faïence de l'ancien Trianon de porcelaine, 200. Vesta, déesse des boulangers (statue de), 132.

Salon de 1857. — Jeune fille et poussins, par François Truphème, 390.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Sajot-Maur-Saint-Germain, 15.